



[illegible] [illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

LE

MARCHAND DE DIAMANTS

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS.

LE

MARCHAND DE DIAMANTS

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN

Auteur du *Mari de Marguerite*.



PARIS

F. ROY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

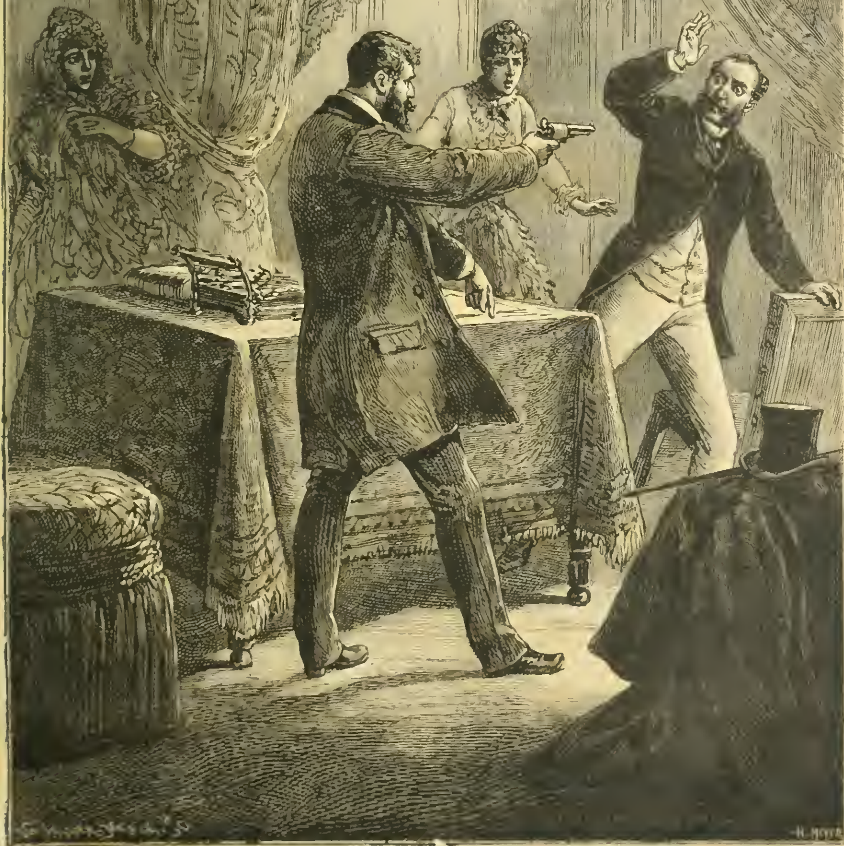
222, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 222

LE MARCHAND DE DIAMANTS

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN



F. ROY, Libraire-Éditeur, 222, boulevard Saint-Germain, PARIS

PREMIÈRE PARTIE

LE DRAME DE LA RUE JOUBERT

I

Dix heures du matin sonnaient à la pendule du cabinet de travail de John Mortimer, l'un des plus riches, sinon même le plus riche banquier de l'Inde anglaise, car c'est à Calcutta que nous conduisons nos lecteurs, au début de ce récit, tout parisien cependant.

Dans ce cabinet se trouvaient deux hommes, assis à deux bureaux différents.

L'un était le banquier lui-même ; l'autre, son secrétaire particulier.

John Mortimer pouvait avoir cinquante-cinq ou cinquante-six ans.

Ses cheveux grisonnants coupés très courts dessinaient cinq pointes sur son front à peine sillonné de rides.

De longs favoris presque blancs encadraient sa figure aux traits accentués, à l'expression tout à la fois vague et bienveillante, et contrastaient avec le ton d'un rouge brique de son teint.

La chaleur, — étouffante malgré les fenêtres entr'ouvertes et les stores à demi baissés, — expliquait son costume de toile blanche.

Le secrétaire était un beau garçon de vingt-huit ans environ et d'une taille un peu au-dessus de la moyenne.

Charles Gérard, — ainsi se nommait-il, — offrait un remarquable type d'élégance naturelle, de vigueur et de souplesse.

Sa figure attirait tout d'abord l'attention et la retenait ensuite.

Des cheveux noirs couronnaient un front haut. — Les yeux, d'un bleu d'acier à reflets changeants, exprimaient l'intelligence la plus vive et la volonté la plus énergique. — Le teint était d'une pâleur mate, les lèvres rouges, la barbe entière et soyeuse, du même ton que les cheveux.

Le secrétaire de John Mortimer appartenait à la nationalité française, cela se voyait du premier coup d'œil.

Au moment où nous présentons à nos lecteurs le tout-puissant patron et l'humble employé, tous deux, penchés sur leurs bureaux, travaillaient en silence.

Le banquier examinait des comptes qui venaient de lui être remis par le directeur du contentieux.

Charles Gérard dépouillait une volumineuse correspondance portant les timbres de tous les pays du monde.

Ce travail long et difficile faisait partie de ses attributions, et lui seul dans les bureaux de la *Banque anglo-indienne* était capable de le mener à bien, grâce à sa prodigieuse instruction.

Le jeune homme parlait neuf langues : — le français, l'anglais, l'allemand, le russe, l'espagnol, l'italien, l'arabe, l'indou et le chinois.

Plus de cent cinquante lettres s'amoncelaient devant lui.

Il devait les lire toutes, résumer leur contenu en quelques mots ou en quelques lignes, soumettre au banquier les plus importantes et lui demander ses instructions pour les réponses.

Nous ne tarderons guère à faire amplement connaissance avec Charles Gérard, l'un des plus importants personnages du récit que nous commençons.

On n'entendait, dans le cabinet, d'autres bruits que ceux causés par la plume de John Mortimer traçant des chiffres avec une vertigineuse rapidité, et par les doigts du secrétaire déchirant les enveloppes et dépliant les lettres.

Brusquement le banquier s'arrêta et releva la tête.

— Monsieur Gérard, un mot s'il vous plaît... — dit-il en français, mais avec un accent anglais très prononcé.

Le secrétaire se tourna vers son patron.

— Vous avez besoin de quelque renseignement, monsieur ? — demanda-t-il.

— Oui. — Le caissier a-t-il établi le compte de notre client Étienne Béraud ?

Gérard étendit la main vers une liasse de papiers posés près des lettres. — Il compulsa cette liasse et en tira une grande feuille couverte d'écriture et de chiffres.

— Voici ce compte, monsieur... — dit-il.

— Quel est le chiffre de l'*avoir* d'Étienne Béraud dans ma maison ?

Le secrétaire jeta un nouveau regard sur la feuille et répondit :

— Deux millions dix-neuf mille livres sterling, ce qui fait, en chiffres français, cinquante et un millions quatre cent soixante-quinze mille francs.

— Jolie fortune !... — reprit Mortimer. — Voilà un homme arrivé aux Indes il y a trente-cinq ans à peu près sans un penny, et qui se trouve aujourd'hui plus riche que moi.

— Me permettez-vous, monsieur, de vous demander à quoi notre client Étienne Béraud, mon compatriote, a gagné cette fortune ?

— A chercher d'abord, à trouver ensuite, et à vendre le diamant... — Lui-même m'a raconté sa très simple histoire... — Élève de l'École des mines et fort jeune encore, il lui prit fantaisie de quitter Paris, où il végétait, et de venir tenter la chance dans nos colonies... — Mille autres auraient

échoué... — Plus habile ou plus heureux, il a réussi, lui !... — Du premier coup, guidé par un flair prodigieux, il découvrit une mine de diamants dont il se fit accorder la concession moyennant une redevance annuelle. — Il n'avait plus qu'à travailler et il le fit avec une ardeur facile à comprendre. — Au bout de deux ans, il était devenu l'un des notables marchands de diamants de nos contrées... — Cinq ans après, il achetait à Ceylan, moyennant cent vingt mille livres sterling, soit trois millions de francs, une pêcherie de perles qu'il vient de revendre moyennant une somme triple du prix d'achat... — Il avait des comptoirs à Obock, à Port-Saïd... — Des acquéreurs se sont présentés pour traiter avec lui à des prix très élevés... — Enfin, vous avez sous les yeux le chiffre total et splendide résultant de ses travaux... — Ah ! Étienne Béraud est un heureux homme !...

— Heureux d'un bonheur insolent !... — répliqua Charles Gérard avec amertume.

— Pourquoi insolent ? — demanda le banquier surpris.

— Tout pour lui ! Est-ce juste ? Quand d'aûtres, non moins intelligents et non moins travailleurs, n'arrivent pas, et n'arriveront peut-être jamais !

— Mon cher monsieur Gérard, — dit John Mortimer, — si en parlant ainsi vous faites allusion à votre situation personnelle, vous avez tort ! — Ayez donc un peu de patience ! ne soyez pas trop pressé ! — Rien n'empêche que vous deveniez riche aussi, vous ! — Chacun son tour... — Croyez que je connais vos mérites, vos aptitudes, et que je sais les apprécier. — En vous enlevant à mon comptoir de Regent street, en vous appelant d'Angleterre ici, j'ai songé à mettre dans vos mains les moyens de vous enrichir vous-même. — Déjà je vous ai donné une place qui vous rapproche de moi et vous fait une situation enviée de tout mon personnel. — Le chiffre de vos appointements vous permet de réaliser des économies sérieuses... — Continuez à montrer du zèle, à me satisfaire, et surtout ayez confiance. — Vous ne savez pas ce que l'avenir vous réserve.

Charles Gérard répondit, non sans une nuance d'ironie :

— Je sais, monsieur, combien vous êtes bon pour moi, et croyez à toute ma très vive reconnaissance. Mais j'aurai, je le crains, beaucoup de peine à mettre de côté, sur mes économies, cinquante et un millions...

— Étienne Béraud, à ses débuts, aurait pu parler comme vous... — fit le banquier en souriant.

— C'est vrai... Mais il y a des gens à qui tout réussit... — Il avait la chance... je ne l'ai pas.

Après un silence, Charles Gérard reprit :

— Est-ce aujourd'hui, monsieur, que M. Béraud viendra régler ses comptes avec vous ?

— Oui, c'est aujourd'hui 2 avril 1881 que je devrai lui verser la modeste

somme de cinquante et un millions quatre cent soixante-quinze mille francs...

Ce fut au tour du secrétaire à sourire.

— Vous ne la lui verserez pas en espèces sonnantes ni en billets de banque, je suppose : ce serait gênant pour M. Béraud.

— Il me demandera vraisemblablement des traites sur Londres ou sur Paris... — La correspondance est-elle volumineuse aujourd'hui ?

— Énorme, monsieur.

— Eh bien ! veuillez vous remettre au travail et continuer votre dépouillement... Je ne vous dérangerai plus.

Le banquier reprit sa plume et ses chiffres.

Charles Gérard remit la feuille volante sur la liasse de papiers placée à portée de sa main et continua son travail de dépouillement ; mais, tandis que ses yeux parcouraient les lettres qu'il venait d'ouvrir, ses lèvres murmuraient, sans presque qu'il en eût conscience :

— Cinquante et un millions... Cinquante et un millions...

Et son front se plissait ; de petits frissons passaient sur sa chair.

Un coup frappé discrètement à la porte du cabinet fit relever la tête aux deux hommes.

— Entrez... — dit le banquier.

La porte s'ouvrit. — Une sorte d'huissier, portant une livrée couleur tabac d'Espagne à boutons de métal blanc, parut et vint présenter une carte de visite à John Mortimer.

Celui-ci lut le nom gravé sur cette carte.

— J'attendais M. Étienne Béraud, — fit-il ensuite, — hâtez-vous de l'amener ici.

Le valet s'inclina, sortit du cabinet d'un pas automatique avec une grande dignité, reparut presque aussitôt, introduisit le visiteur et se retira.

Étienne Béraud, — nous savons déjà que le nouveau venu se nommait ainsi, — franchit vivement le seuil et vint, le sourire aux lèvres, presser la main que le banquier lui tendait.

Au moment de son entrée, le secrétaire de John Mortimer s'était retourné d'un mouvement brusque pour regarder le personnage qu'il ne connaissait point encore de vue, le possesseur de l'énorme fortune dont il venait d'avoir le chiffre sous les yeux, chiffre prodigieux qui s'imposait à sa pensée.

En moins d'une seconde, les traits de l'archi-millionnaire se photographièrent dans sa mémoire.

II

Pour la seconde fois Gérard se remit, ou du moins parut se remettre au dépouillement de la correspondance en se disant tout bas :

— Figure vulgaire... inexpressive... pas une lueur sur ce front... pas un éclair dans ces yeux... — Ce n'est point à son intelligence, mais à son heureuse veine que cet homme doit ses millions !... — C'est bête et c'est injuste !...

Le jugement de Charles Gérard peut sembler sévère. — Il ne l'était pas en ce qui concernait le physique d'Étienne Béraud.

En effet, celui-ci ne payait point de mine. — Sans être positivement laid, il n'appelait l'attention par aucun trait saillant. — Sa physionomie n'offrait rien de tranché, rien d'individuel. — La distinction lui manquait absolument. — Il faisait partie de ces hommes de qui l'on peut dire qu'ils ressemblent aux médailles sans empreintes distinctes, sorties d'un moule usé.

Sa haute taille, ses larges épaules, un commencement d'embonpoint mal réparti, lui donnaient une allure tout à la fois commune et gauche. — Pour emprunter au langage populaire une image énergique : *il marquait mal.*

Le chercheur de diamants, le mineur intrépide avait atteint depuis quelques jours sa soixantième année.

La peau tannée et bistrée de son visage offrait l'apparence d'un parchemin fendu par mille rides. Ses cheveux coupés ras avaient la blancheur de la neige.

En somme, il paraissait de dix ans au moins plus âgé qu'il ne l'était réellement.

John Mortimer désigna de la main un siège à son visiteur, et quand ce dernier se fut assis, il lui dit :

— J'ai parfaitement reçu la dépêche par laquelle vous me demandez un rendez-vous, mon cher client, et vous voyez que je vous attendais... — Vous êtes d'ailleurs d'une ponctuelle exactitude... — Votre visite m'était annoncée pour dix heures et quart, et il est dix heures quatorze minutes...

— L'exactitude est, selon moi, une des nécessités absolues de l'existence, mon cher banquier, surtout de l'existence d'un commerçant... — répondit Étienne Béraud avec un sourire. — Combien de gens ont manqué leur vie et raté leur fortune par suite d'un retard de cinq minutes ! — J'en pourrais citer de nombreux exemples... — Moi, j'ai toujours devancé l'heure d'un rendez-vous pour être sûr de ne pas le manquer... J'ai souvent attendu... je ne me suis jamais fait attendre.

Le secrétaire écoutait.

Une moue dédaigneuse plissa ses lèvres, et cette moue disait clairement :

— Tout cela est bien poncif et décèle un esprit étroit, une nature basse et mesquine... Je voudrais faire attendre les autres, moi, et ne jamais attendre... — Il est vrai que je suis un homme aux larges vues...

— Vous arrivez de Ceylan ? — demanda John Mortimer.

— Oui, ce matin même... — J'étais allé installer le négociant à qui j'ai vendu mon comptoir...

— Alors vos affaires sont bien avancées ?...

— Elles sont presque finies... — Il ne me reste qu'à régler mes comptes avec vous, ce qui ne sera pas long, à faire une visite à mon successeur de Calcutta, et demain matin je me mettrai en route pour la France, mon pays, pour Paris, ma ville natale. — Vous ne sauriez croire avec quelle force mon cœur bat à la pensée de revoir Paris, que j'ai quitté depuis si longtemps !

— Trente-cinq ans, je crois... — dit John Mortimer.

— Trente-cinq ans, trois mois et huit jours aujourd'hui... — Je suis parti jeune, je reviendrai vieux.

— Oui, mais vous êtes parti pauvre et vous reviendrez riche ! — s'écria le banquier en riant.

— Êtes-vous bien certain que la compensation soit suffisante ?... — répliqua Étienne Béraud. — Je vous avoue que j'en doute un peu... et même beaucoup... — La jeunesse, ce joyau merveilleux qu'on apprécie seulement quand on l'a perdu, vaut plus que tous les millions du monde !...

John Mortimer poussa un soupir.

Au fond, peut-être était-il de l'avis de son interlocuteur.

— Et vous quittez l'Inde anglaise sans regret ? — reprit-il.

— Sans regret, oui.

— Vous y avez pris cependant des habitudes qui vous manqueront en France...

— Elles ne me manqueront pas... — La nostalgie du pays natal s'est emparée de moi sur le tard... — J'ai soixante ans seulement, mais j'ai travaillé au delà des forces d'un homme et les années de campagne comptent double... — malgré mon apparence vigoureuse je suis très fatigué, très usé et beaucoup plus âgé que mon âge... — J'ai besoin de calme, de repos... — je ne voudrais pas mourir aux Indes, seul, abandonné, comme l'est fatalement un vieux garçon en pays étranger...

— C'est votre faute si vous êtes vieux garçon...

— Comment cela ?

— Il fallait vous marier...

— Quand j'aurais pu le faire je n'avais pas le temps, et maintenant il est trop tard...



— J'ai calculé que je possédais chez vous cinquante et un millions...

— Mais alors vous serez aussi seul en France que vous l'êtes à Calcutta ou à Bombay...

— Oh! que non pas! — répondit Étienne Béraud avec un sourire.

— Vous avez donc de la famille, là-bas?

— Une famille nombreuse... des parents en quantité, et qui seront bien étonnés en me voyant, je vous l'affirme!

— Pourquoi étonnés ? — Ne leur avez-vous pas annoncé votre retour?..

— Je m'en suis bien gardé, car je veux les surprendre... — Depuis mon départ de Paris je n'ai pas donné une seule fois de mes nouvelles... — On me croit mort assurément, si même, ce qui n'est point certain, on se souvient que j'ai vécu... — L'étonnement n'en sera que plus grand!

— Avez-vous réfléchi à une chose?

— Laquelle?

— Ceux que vous comptez retrouver n'existent peut-être plus...

— Plusieurs de mes contemporains ont disparu, c'est vrai, mais il en reste encore... et près de ceux-là je trouverai les joies de famille qui m'ont manqué toute ma vie et auxquelles maintenant j'aspire... — J'ai fait faire, il y a six mois, des recherches diverses par une agence de Paris dont ce genre de travail est la spécialité...

— Eh bien?...

— Eh bien! ces recherches ont été couronnées du plus complet succès... — Je possède encore à l'heure qu'il est frère, sœur, neveux, nièces, cousins et cousines... enfin, une ribambelle de parents, généralement très pauvres, à l'exception de deux ou trois. Voyez-vous d'ici ma joie de tomber au milieu de ces misères avec des millions et de les soulager toutes !... — Je veux que ces braves gens passent sans transition du dénûment à la fortune, car je les enrichirai, comme dans une féerie, d'un coup de baguette, en deux minutes...

— Vous le pourrez sans vous ruiner, — dit Mortimer, — vous êtes si riche... plus riche que moi !

Étienne Béraud reprit :

— J'ai calculé que je possédais chez vous cinquante et un millions quatre cent soixante-quinze mille francs. — Est-ce exact ?

— Parfaitement exact.

— J'ai de plus quelque argent ailleurs, et mes goûts sont simples, mon cher banquier... pas de besoins... faute d'habitude .. — Je serais homme à me trouver très heureux avec mille écus de rente... — En arrivant en France je partagerai tout de suite ma fortune entre mes parents... — A quoi bon les faire attendre ?... — Je conserverai trois ou quatre millions... — Ce sera beaucoup plus qu'il ne me faudra pour vivre, si Dieu me prête vie, et pour payer mon enterrement dans le cas contraire...

— Ah çà ! mais, — dit John Mortimer, — vous ne parlez que de mourir, mon cher client, et cela juste à l'heure où vous voilà joyeux de retourner en France, de revoir votre Paris bien-aimé !... — Ce n'est pas logique...

— Je le sais à merveille, mais je n'y puis rien... — Que voulez-vous! j'ai des pressentiments... — Il me semble que mes jours sont comptés...

— Imaginations folles!... billevesées!... chimères! — s'écria le banquier.

— Il est invraisemblable, inadmissible, absurde, qu'un homme de votre trempe puisse croire aux pressentiments !...

— J'y crois, parce que les miens ne m'ont jamais trompé... — répliqua Béraud. — Pendant les trente-cinq ans de mon séjour dans les Indes, j'ai été à maintes reprises assailli par ce que vous appelez des *imaginations folles*, des *chimères*... et *jamais*, vous entendez bien, JAMAIS ces mystérieux avertissements ne m'ont abusé... Toujours la chose pressentie, heureuse ou néfaste, se réalisait... — En de telles conditions, comment me serait-il possible de ne point ajouter foi aux pressentiments ?

— Alors, — demanda Mortimer, — pourquoi songez-vous à retourner en France, puisque vous avez la conviction que votre voyage vous sera fatal ?...

— Nul ne peut échapper à sa destinée... — Je ne sais si mon voyage me sera fatal, comme vous le dites, mais je crois qu'il me reste peu de temps à vivre... — Or, je n'ai pas peur de mourir, mais je tiens à mourir dans mon pays, au milieu des miens, entouré de ceux dont j'aurai fait le bonheur avant de partir pour le grand voyage dont on ne revient pas...

— Vous êtes taillé pour devenir centenaire, et j'espère bien, moi, rester pendant de longues années votre correspondant à Calcutta...

— J'en accepte l'augure... — fit Étienne Béraud avec un sourire mélancolique.

— Ainsi, c'est décidé ? — reprit le banquier. — Vous partez demain ?

— Demain matin par le paquebot qui fait le service des dépêches... — Je descendrai le Gange et je m'embarquerai...

— Irez-vous tout droit en France ?

— Non. — Je m'arrêterai d'abord à Obock pour toucher des fonds de la personne à qui j'ai cédé mon comptoir dans cette ville... — J'y passerai tout au plus deux ou trois jours. — J'irai ensuite à Port-Saïd par le canal de Suez... — Là aussi je passerai quelques jours... Bref, je ne ferai véritablement voile pour la France que vers le 15 avril.

— Vous désirez sans doute emporter les capitaux qui vous appartiennent et qui se trouvent entre mes mains?

— Oui... — Je dis adieu pour toujours à Calcutta... — Je veux laisser seulement aux Indes le souvenir de quelques bonnes amitiés que j'ai eu le bonheur d'y rencontrer, et la vôtre est de ce nombre ; mais je n'y veux garder aucunes relations d'affaires... — Pouvez-vous disposer immédiatement de ces capitaux ?

— Certes! — La somme est forte, mais, fût-elle double, la banque Mortimer la tiendrait de même à votre disposition... — Sous quelle forme voulez-vous être payé ?

— Que me conseillez-vous ?

En ce moment Charles Gérard, le secrétaire du banquier, cessa d'ouvrir

des enveloppes et d'en examiner le contenu, tant il écoutait avec une attention avide la conversation engagée entre son patron et le marchand de diamants.

John Mortimer répondit à la question d'Étienne Béraud :

— Cinquante et un millions représentent en billets de banque français ouanglais cinquante et un *pavés*... — Nous appelons ainsi, dans le langage spécial de la Banque, une liasse d'un million... — Cela formerait un volume énorme. — Il faudrait un coffre spécial pour y entasser vos cinquante et un *pavés*, ce qui serait peu pratique et fort embarrassant, car on ne confie point volontiers au bureau des bagages un colis de cette valeur... — Il me semble que le plus simple serait de vous donner un chèque sur la Banque de France, puisque c'est à Paris que vous allez...

— Parfaitement.

— J'avertirai par le câble d'abord, et par une lettre ensuite, le gouverneur de la Banque de l'importance du chèque émané de ma maison, et vous serez payé à présentation...

— Pourrai-je laisser cette somme à la Banque, en compte courant?

— La laisser, non... — La déposer, oui, après avoir rempli certaines formalités... — Je m'explique : — Vous encaissez d'abord, la Banque n'opérant point de *virements*... — Une fois en possession de votre argent, vous ferez choix de deux notables commerçants, ayant eux-mêmes un compte ouvert à la Banque et qui vous serviront de parrains... — Sous leur patronage, on acceptera vos capitaux et on vous ouvrira un compte courant.

— Que de formalités pour être admis à déposer son argent ! — s'écria Étienne Béraud.

— Les statuts le veulent ainsi... — Ces précautions semblent indispensables aux régents pour éviter que la Banque de France puisse se trouver dépositaire d'argent volé, et devenir, par conséquent, complice inconsciente des voleurs...

— Enfin, une fois à Paris, je verrai à prendre un parti... — Donnez-moi toujours le chèque.

— A l'instant...

John Mortimer, s'adressant à son secrétaire, ajouta :

— Monsieur Gérard, passez-moi, je vous prie, le relevé de compte de M. Étienne Béraud.

— Le voici, monsieur.

Gérard se leva et vint apporter au banquier la feuille que ce dernier avait consultée déjà avant l'arrivée de son client, puis il retourna s'asseoir devant son bureau et parut de nouveau s'absorber dans le dépouillement de sa correspondance. Mais un observateur aurait remarqué sans peine que si

ses regards se fixaient sur une lettre, son attention était tout entière ailleurs.

Ses sourcils contractés, son front plissé, indiquaient le travail latent d'une pensée intérieure. Ses lèvres remuaient sans qu'il en eût conscience, mais elles ne laissaient échapper aucun son.

Il écoutait comme un homme dont la vie dépend des paroles qui vont être prononcées devant lui.

John Mortimer, une plume à la main, repassa les colonnes de chiffres, refit les additions et dit enfin :

— Votre avoir se monte bien, en effet, mon cher client, au chiffre total de cinquante et un millions quatre cent soixante-quinze mille francs, argent de France...

— Eh bien! veuillez me remettre quatre cent soixante-quinze mille francs en billets de banque, — fit Jacques Béraud, — et signez-moi un chèque de cinquante et un millions.

— Je ne suis pas certain d'avoir en billets de banque français la somme que vous voulez toucher...

— Peu importe... — je m'arrangerai très bien de billets anglais...

— Monsieur Gérard, — dit le banquier à son secrétaire, — veuillez demander à la caisse quatre cent soixante-quinze mille francs en billets français et, à leur défaut, en banknotes.

Charles Gérard prit une plume, inscrivit le chiffre de la somme demandée sur un carré de papier portant l'en-tête de la maison, signa, quitta son siège, s'approcha d'un guichet pratiqué dans la muraille, fit tourner la plaque mobile fermant ce guichet et découvrit ainsi l'orifice d'un tube perpendiculaire de forme arrondie.

Un plateau de cuivre à rebords assez élevés fermait l'orifice de ce tube servant à établir une communication entre le cabinet du banquier et celui du caissier, qui se trouvait au rez-de-chaussée.

Gérard mit sur le plateau de cuivre le papier qu'il venait de signer et pressa le bouton d'un timbre électrique.

En même temps, le plateau disparaissait dans le tube et le secrétaire venait se rasseoir.

John Mortimer avait pris un carnet de chèques placé tout ouvert sur son bureau à portée de sa main.

Il remplit un de ces chèques en énonçant en toutes lettres le chiffre de CINQUANTE ET UN MILLIONS, *payables à vue à M. Étienne Béraud ou à son ordre.*

Au moment où il venait d'apposer sa signature au bas du chèque, un coup de timbre retentit au-dessus du bureau.

Le secrétaire quitta son siège et se dirigea vers l'ouverture de l'ascenseur en miniature.

Le plateau de cuivre apparut, chargé de liasses de billets de banque.

Gérard prit ces liasses, et, après avoir refermé le guichet, vint les poser devant John Mortimer.

— Veuillez compter... — lui dit ce dernier.

Debout près du bureau, le jeune homme s'empressa d'obéir.

Ses doigts brûlants de fièvre étaient agités d'un mouvement nerveux tandis qu'ils touchaient les papiers soyeux des Banques de France et d'Angleterre.

— Le compte y est bien... — fit-il après avoir achevé.

— Voulez-vous vérifier vous-même, mon cher client? — demanda le banquier à Étienne Béraud.

— Inutile, répondit ce dernier.

Et prenant les paquets de billets de banque, il les entassa dans un petit sac de cuir qu'il portait en bandoulière sur son *suit* en drap léger.

— Monsieur Gérard, — commanda John Mortimer à son secrétaire, — préparez immédiatement la lettre au gouverneur de la Banque de France, afin de l'aviser de la création du chèque que je viens de remplir. — Vous me la donnerez à signer... — Elle partira par le prochain paquebot. — Je veux qu'elle précède de plusieurs jours la présentation du chèque... — Une dépêche envoyée par le câble en temps utile annoncera cette lettre.

Le secrétaire prit aussitôt une feuille de grand papier et se mit à écrire, mais sa main traçait d'une façon purement machinale les formules toujours les mêmes d'une missive de ce genre.

Sa pensée était bien loin.

Une convoitise ardente venait de s'emparer de lui et le possédait tout entier.

— Cinquante et un millions! — se disait-il, — une fortune immense, royale, représentée par un chèque à échanger contre des monceaux d'or et des amas de billets de banque!... Un nom seulement : *Étienne Béraud*. — Ce chèque entre les mains du premier venu serait payé quand même ! — Quel rêve, ou plutôt quel mirage! — un mirage qui pourrait, avec un peu d'audace, se transformer en réalité!... — Le *coup* splendide que j'attendais, que j'appelais depuis si longtemps, sans espérer qu'il viendrait jamais, se présente enfin! — Pour le laisser échapper il faudrait être bien lâche ou bien fou! et je ne suis ni l'un ni l'autre...

Ainsi pensait Charles Gérard en écrivant, ce qui ne l'empêchait pas de prêter l'oreille aux paroles échangées entre le banquier et son client.

— Voici le chèque... — dit John Mortimer en tendant à Étienne Béraud le précieux papier. — Vous avez encaissé la différence... il ne vous reste qu'à me faire un reçu pour solde.

— A l'instant même .. — répliqua le marchand de diamants.

Et approchant son siège du bureau, il écrivit d'une grande écriture ferme et régulière le reçu demandé, puis, rouvrant sa sacoche de cuir, il y plaça le chèque à côté des billets de banque.

— Je compte qu'une fois à Paris vous me donnerez de vos nouvelles... — reprit John Mortimer.

— Je n'y manquerai pas, et j'espère bien recevoir des vôtres... — Je vais vous laisser mon adresse... adresse toute provisoire, puisque c'est celle de la maison meublée où je descendrai avant de m'occuper de mon installation...

— Dictez-moi, je vous prie... — fit le banquier.

— Voici. — répliqua le Français : — *Étienne Béraud, à Paris, hôtel des Indes, rue Joubert.*

John Mortimer écrivit l'adresse, mais il ne fut pas le seul.

Charles Gérard, lui aussi, la traça rapidement sur un carré de papier qu'il glissa dans sa poche.

Le Français s'était levé.

Il tendit la main au banquier.

— Allons, adieu! — lui dit-il.

— Pourquoi pas *au revoir?*

— Parce qu'il est bien probable que nous ne nous reverrons plus...

— Qui sait? — Je compte aller à Londres à la fin de l'année visiter mon comptoir de Regent street... — Peut-être, mes affaires terminées, pousserai-je jusqu'à Paris... — J'aurais alors le très grand plaisir de vous serrer la main, en riant avec vous de vos pressentiments funestes...

Étienne Béraud secoua la tête.

— Vous ne me trouverez pas... — dit-il.

— Où serez-vous donc?

— Je ne serai plus...

— Allons, mon cher client, ce n'est point sérieux!...

— Ce n'est que trop sérieux, au contraire, car il me plairait de jouir de la vie, je vous assure; mais tout à l'heure encore, au moment où j'enfermais ma fortune dans cette sacoche, une pensée sombre est venue m'obséder... un nuage rouge a passé devant mes yeux, et malgré moi je me suis dit : — A quoi bon tout cela? — A quoi me sert d'avoir tant travaillé et d'être devenu si riche, puisque je ne jouirai de rien... puisque je vais mourir!...

John Mortimer prit la main du Français et la serra.

— Tout cela est absurde! — répliqua-t-il. — En vous frappant ainsi, vous vous faites beaucoup de mal. — Soyez homme et chassez ces vilaines idées!... — Vous êtes taillé pour vivre cent ans, je le répète, et je ne vous dis pas : *Adieu!* moi, mais : *Au revoir!*

— Au revoir, soit! — je ne demande pas mieux... — fit le Français avec un sourire.

Puis il sortit du cabinet, accompagné par John Mortimer qui voulut, en témoignage de sincère affection et de haute estime, le reconduire jusqu'au seuil de la maison.

III

Quand le banquier revint prendre possession de son fauteuil, derrière son bureau, Charles Gérard venait de terminer la lettre d'avis adressée au gouverneur de la Banque de France.

Il la plaça sous les yeux de Mortimer, qui la lut en étudiant chaque phrase, en s'arrêtant à chaque mot.

— C'est bien cela... — dit-il quand il eut achevé.

Et il signa.

— Avez-vous écouté notre conversation, Gérard? — demanda-t-il ensuite au secrétaire qui répondit :

— Mon esprit était ailleurs, monsieur, mais j'en ai cependant entendu quelques mots...

— Quelle chose étrange! Quelle inexplicable aberration!! — poursuivit le banquier. — Voilà un homme sérieux et intelligent... un gaillard qui a su conquérir une fortune dont certains rois se contenteraient, et qui, ne souffrant d'aucun mal, part des Indes avec l'idée fixe qu'il va mourir en France! — Ça porte malheur, ces idées-là!...

— M. Étienne Béraud affirme que ses pressentiments ne l'ont jamais trompé... — dit le secrétaire d'un ton froid.

— Suite de son idée fixe... — Il est absolument ridicule de croire aux pressentiments!...

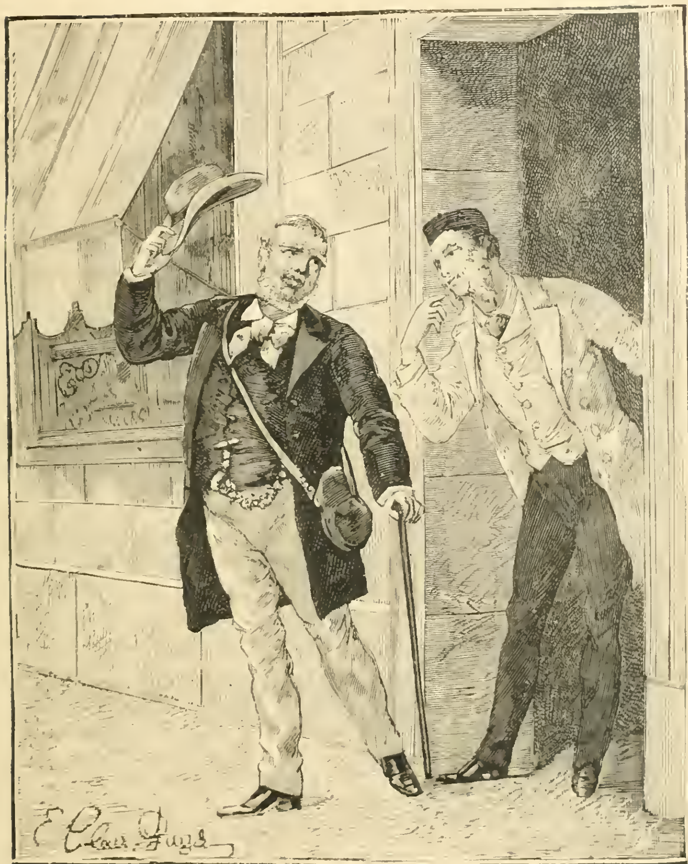
— Qui sait?

— Est-ce que vous y croyez, vous, Gérard?...

— J'y crois, oui, monsieur.

— Tant pis pour vous... c'est une faiblesse... — Enfin, quoi qu'il arrive, la famille d'Étienne Béraud n'aura pas lieu de regretter son retour en France... — Une cinquantaine de millions partagés entre quelques parents, fussent-ils une douzaine, cela fait pour chacun une fort jolie tranche du Pérou, surtout quand cette tranche est inespérée. — Depuis trente-cinq ans qu'il n'a pas donné de ses nouvelles, ceux de sa famille qui l'ont connu le croient mort et l'ont oublié... — Quelle surprise quand ils le verront revenir cinquante fois millionnaire!...

— Joyeuse surprise, en effet, monsieur... — fit observer le secrétaire.



John Mortimer voulut le reconduire jusqu'au seuil de la maison.

John Mortimer tendit à Gérard la lettre d'avis adressée au gouverneur de la Banque de France.

— N'oubliez pas que ceci doit partir par le prochain courrier, — dit-il, — et achevez vivement de dépouiller la correspondance... — Je voudrais m'absenter dans la journée, et j'ai besoin de savoir si rien de très important ne nécessitera pas ma présence ici.

— Je vais me hâter, monsieur.

IV

— Voici le reçu d'Étienne Béraud, — continua John Mortimer. — Vous le remettrez au caissier, qui le classera.

Gérard se leva, prit le reçu que lui tendait le banquier et revint s'asseoir à son bureau.

Pendant quelques secondes, il resta le front penché, réfléchissant.

— Il s'arrêtera à Obock et à Port-Saïd, — se disait-il; — par conséquent celui qui partirait demain en même temps que lui arriverait à Paris au moins une semaine avant lui... — Or, pour que les cinquante et un millions deviennent la propriété de l'audacieux décidé à les prendre, il suffirait de s'emparer du chèque qu'il emporte et d'aller le toucher à la Banque, laquelle, avisée par lettre et par dépêche, payera à présentation...

« Où est l'obstacle?

« Un chèque... Rien qu'un nom... *Étienne Béraud*... Ni âge... ni signalement... Rien.

« Pourquoi le porteur du chèque ne passerait-il point pour Étienne Béraud?... On ne lui demanderait aucune preuve de son identité... On n'en demande jamais... — D'ailleurs la signature de l'acquit ferait foi, et la signature, la voici... — ajouta le caissier en regardant le reçu du chercheur de diamants. — De grands caractères réguliers, point de paraphe compliqué... un enfant l'imiterait... — Allons, je le répète, il faudrait être fou pour ne pas prendre aux cheveux une occasion pareille... — Les parents d'Étienne Béraud le croient mort... — Après trente-cinq ans d'absence, qui pense à lui, qui se souvient de lui?... — Personne... — En agissant avec adresse et prudence, aucun indice ne pourrait donner l'éveil... il faudrait simplement que l'homme disparût... — Eh bien! pourquoi pas?

Charles Gérard interrompit brusquement son monologue.

La pensée que John Mortimer pourrait s'étonner de le voir inactif et rêveur, après lui avoir recommandé une extrême promptitude, lui traversait l'esprit.

Ses doigts recommencèrent à décacheter des enveloppes et à déplier des lettres avec une rapidité nerveuse. Mais au bout d'un instant le secrétaire s'absorba de nouveau, malgré lui, dans ses réflexions, et tout bas il reprit :

— Étienne Béraud a raison... Ses pressentiments ne le trompent point. — Il lui reste, en effet, bien peu de temps à vivre, car cette fortune énorme,

cette fortune qui dépasse toutes mes ambitions, tous mes rêves, il me la faut... je la veux... je l'aurai!...

« Pour l'avoir, que dois-je faire?

« Quitter d'abord la maison Mortimer... — Mais la quitter d'une minute à l'autre, sans motif plausible, sans prétexte même, cela semblerait étrange, incompréhensible... Cela pourrait faire naître des soupçons dangereux pour moi... et cependant laisser échapper une telle occasion, est-ce possible?...

« Ah! si j'étais libre! — Mon plan est tout tracé... il est là, dans mon cerveau... C'est à l'hôtel des Indes, rue Joubert, qu'Étienne Béraud doit descendre... C'est là qu'il se rendra tout droit en arrivant à Paris... C'est là que je dois l'attendre... — Un peu d'audace alors, et tout serait dit... — A moi cinquante et un millions! à moi tous les plaisirs, tous les luxes, toutes les jouissances!... — Avec la fortune énorme dont cet imbécile va se servir bêtement pour enrichir quelques idiots, je serais, moi, le roi du monde!

Gérard fit un geste de colère, et pour la troisième fois reprit le dépouillement de la correspondance, mettant un numéro d'ordre à chaque lettre ouverte et parcourue du regard.

Il ne lui en restait plus qu'une dizaine à examiner.

La première de ces dix dernières qu'il ouvrit portait un en-tête imprimé ainsi conçu :

« John Mortimer and C°.

« *Maisons à Calcutta et à Londres.*

« *Maison de Londres.* »

— Une lettre du directeur de votre comptoir de Londres, monsieur... — dit Gérard.

— Eh bien! voyez ce qu'elle contient... — répondit le banquier. — Je termine en ce moment un travail important que je ne puis quitter... — Vous m'en rendrez compte tout à l'heure...

Gérard lut à voix basse ce qui suit :

Monsieur et très honoré patron,

« J'ai une fâcheuse nouvelle à vous annoncer.

« Un de nos plus anciens et de nos plus précieux employés, Wilkie Spiegle, le chef de la correspondance, est mort hier en quelques heures, à la suite d'une congestion cérébrale.

« Vous savez quelle est l'importance de ce service.

« Wilkie Spiegle était polyglotte; — il parlait et écrivait correctement

six langues. — Comment le remplacer? — De tels hommes sont rares et je me trouve dans un extrême embarras.

« Pour sortir de cet embarras, je ne vois qu'un moyen, mais vous conviendra-t-il d'y avoir recours?...

« Il faudrait renvoyer à la maison de Londres votre secrétaire actuel, Charles Gérard, que vous nous avez enlevé. — Lui seul est capable de tenir avec supériorité l'emploi laissé vacant par la mort du regretté Wilkie Spiegle. »

Suivaient des détails relatifs aux affaires du comptoir de Londres, détails que nous nous garderons bien de reproduire.

En lisant la première partie de cette lettre, le secrétaire de John Mortimer avait senti le sang affluer violemment à son visage.

— Retourner à Londres... — se disait-il, — on croirait que le diable se met dans mon jeu, tant le hasard paraît me servir à souhait. — Le prétexte que je cherchais en vain, le voilà ! — Il vient me trouver, et certes celui-là ne sera point suspect ! — Si je pars, rien de plus simple... Au lieu d'aller à Londres j'irai à Paris, et je pourrai tenter le *coup* qui fera ma fortune...

La lettre se terminait ainsi :

« Vous voyez que tout va bien, mais il est urgent pour vos intérêts, cher et honoré patron, que vous preniez une détermination immédiate au sujet de ma demande, et que cette décision soit prise dans le sens que je sollicite.

« Avisez-moi donc par dépêche, je vous en prie, qu'aussitôt cette lettre reçue vous m'expédiez Charles Gérard.

« Daignez agréer, etc... »

Gérard quitta son siège et, la lettre à la main, s'approcha du bureau de John Mortimer.

— Excusez-moi, monsieur, si je vous dérange, — dit-il au banquier, — mais la nouvelle envoyée par le directeur du comptoir de Londres est d'une extrême gravité, et vous devez en être instruit sans retard, afin d'aviser... — Il y a urgence, paraît-il.

Mortimer releva vivement la tête.

— Qu'y a-t-il donc? — demanda-t-il avec inquiétude.

— Le comptoir de Londres vient de faire une grande perte...

— Une perte d'argent?

— Ce ne serait rien pour vous... — il s'agit d'un malheur beaucoup plus grand... — Le chef de la correspondance est mort subitement.

Le banquier fit un mouvement brusque.

— Mort !... Wilkie Spiegle ! ! — s'écria-t-il en se levant.

— D'une congestion cérébrale... Voyez, monsieur...

Et Gérard tendit à son patron la lettre du directeur.

Mortimer la prit et la parcourut des yeux.

Son visage exprimait une contrariété profonde.

Au bout d'un instant il jeta sur le bureau la malencontreuse épître et, regardant Charles Gérard bien en face, lui demanda :

— Vous avez lu jusqu'au bout ?

— Oui, monsieur... — répondit le jeune homme.

— Vous avez vu, par conséquent, que, si regrettable que soit la perte que nous venons de faire, elle n'est point irréparable puisque vous nous restez... — Vous avez compris cela, n'est-ce pas ?

— J'ai compris que votre représentant voulait bien le dire ; mais je crains qu'il ne s'exagère beaucoup mon mérite...

— Il ne s'exagère rien, vous ayant vu à l'œuvre, et je partage en tout point son opinion à votre sujet... — Seul, vous pouvez remplacer Wilkie Spiegle...

Gérard s'inclina profondément, comme pour remercier son patron, mais en réalité pour cacher l'éclair de ses regards.

Afin d'écarter de lui tout soupçon, il lui parut habile de ne point accepter d'emblée.

— Je suis plus reconnaissant que je ne saurais le dire de vos appréciations bienveillantes, — fit-il d'une voix émue, — mais j'ai la conviction de ne point mériter de si complets éloges... — Je fais de mon mieux, voilà tout... — Assurément je me crois capable de pouvoir, grâce à ma connaissance des langues, remplacer à Londres le chef de la correspondance, mais êtes-vous bien sûr que ma présence ici ne vous est pas plus utile qu'elle ne le serait en Angleterre ?...

— Certes, vous me manquerez ici, mon cher Gérard... — répliqua le banquier. — Mais, enfin, je puis me passer de vous, tandis que vous êtes indispensable là-bas. — C'est mon avis aussi bien que celui de mon représentant...

— Il y a si peu de mois que je suis à Calcutta... et je m'y plaisais beaucoup...

— Je sais qu'il est infiniment désagréable de se déplacer, quand on se croyait fixé pour longtemps... Mais vous devez être le premier à faire un sacrifice aux intérêts de ma maison, puisque votre avenir est dans cette maison... — Il s'agit de me donner une grande preuve de dévouement...

Gérard baissa la tête sans répondre.

— Hésitez-vous donc ? — lui demanda Mortimer.

— J'avoue, monsieur, que me séparer de vous me semble très pénible...

— Croyez-vous donc que je vous verrai partir sans regrets?... — Je m'étais attaché à vous qui possédez mon estime et ma confiance, mais les intérêts de la maison John Mortimer and C° doivent primer tout!... — Je double vos appointements et vous allez toucher avant votre départ une gratification de dix mille francs...

— Vous me comblez, monsieur... — balbutia Gérard.

— Nous sommes d'accord, n'est-ce pas? — reprit le banquier. — Vous acceptez... — Il le faut absolument, puisque vous seul êtes à même de nous tirer d'un grand embarras... — Vous partirez demain matin par l'un des bateaux qui font le service du Gange... — Je vous donnerai une lettre pour mon correspondant...

— Mais qui me remplacera ici?

— Un de mes neveux qui se trouve en ce moment à Bombay et que vous ne connaissez pas... — Avez-vous des préparatifs à faire pour votre départ?...

Gérard avait peine à cacher la joie qui débordait en lui.

Ainsi que nous le lui avons entendu dire à lui-même, le diable paraissait se mettre dans son jeu tant les choses s'arrangeaient au gré de ses désirs.

— J'aurai besoin de quelques heures pour préparer mes bagages... — répondit-il.

— Vous prendrez tout le temps nécessaire... — Après déjeuner vous irez retenir une place sur le bateau... — Un de mes employés, Dudley, fera l'intérim en attendant l'arrivée de mon neveu... — Je vous remercie, mon cher Gérard, et je saurai vous témoigner ma gratitude...

En même temps le banquier lui tendait la main.

Gérard la prit et la serra.

V

John Mortimer, après cet échange de poignées de main, ouvrit le tiroir-caisse de son bureau.

Il y prit des banknotes représentant une somme de quinze mille francs.

— Voici, — dit-il en tendant les billets au jeune homme, — voici votre gratification, votre indemnité de déplacement et vos frais de voyage... — Avez-vous touché le mois échu?

— Pas encore...

— Vous vous le ferez payer à la caisse.

— Merci, monsieur...

— Le dépouillement de la correspondance est-il terminé?

— Il le sera dans quelques minutes...

— Je vais pendant ce temps préparer ma lettre pour Georges Stanley, mon représentant de Londres...

Et John se réinstalla à son bureau.

A l'heure du déjeuner Gérard sortit, ayant hâte de s'occuper de ses préparatifs de départ, et se rendit au logement qu'il habitait non loin de la maison de banque.

Il déjeuna rapidement et se fit donner ses valises par l'Hindou attaché à son service :

— Je vais donc enfin pouvoir tenter la chance, et sur une grandiose échelle! — se disait-il avec une sorte d'ivresse. — Je veux les millions d'Étienne Béraud et je les aurai. — Naïf Mortimer, qui m'envoyez à Londres, votre maison de Regent street ne me verra jamais! — C'est à Paris que je vais, puisque c'est à Paris que m'attend la fortune!...

Charles Gérard, qui s'occupait à entasser sans grand ordre des vêtements dans les valises, interrompit cette besogne et se mit à réfléchir.

— A Paris, — murmura-t-il, — avant de palper la forte somme, il me faudra des fonds... — J'aurai sans doute à faire d'assez grosses dépenses pour préparer le succès de mon entreprise... — L'argent est le nerf de la guerre! — Voyons un peu à quel chiffre monte mon pécule...

Il ouvrit le tiroir d'un meuble fermé à clé, en tira un coffret qu'il ouvrit également et dont il versa le contenu sur la table.

A la poignée d'or et aux quelques billets de banque il ajouta ce qu'il venait de recevoir et compta le tout.

Le total était de vingt-neuf mille francs.

— Vingt-neuf mille francs et l'argent de mon mois que je vais toucher — se dit le jeune homme en replaçant les banknotes et l'or dans le coffret et le coffret dans le meuble — c'est assez certainement pour attendre l'heure où je mettrai la main d'abord sur les quatre cent soixante-quinze mille francs que Jacques Béraud emporte avec lui... — Viendront ensuite les cinquante et un millions... — Il ne s'agira, pour les encaisser, que d'avoir le chèque signé par John Mortimer, mon honoré patron... — Je l'aurai...

Gérard boucla ses valises, alla toucher son mois et se rendit sur le quai du Gange, au bureau des bateaux faisant le service jusqu'à l'océan Indien.

Un de ces bateaux partait le lendemain matin, à huit heures.

Le jeune homme retint sa place, la paya et retourna à la maison de banque.

John Mortimer était absent pour toute la journée, ce qui rendait le secrétaire absolument maître du cabinet de son patron.

Il fouilla les tiroirs du bureau affecté à son usage personnel, fit un paquet des papiers qui lui appartenaient, de diverses notes qu'il avait prises, et joignit à ce paquet un certain nombre de feuilles de papier à lettres et d'enveloppes portant l'en-tête de la maison *John Mortimer and C°*.

Ceci fait, il mit avec soin dans son portefeuille le reçu signé d'Étienne Béraud et donnant décharge au banquier, — reçu qu'il était chargé, nous le savons, de remettre au caissier.

Cette pièce devait lui être utile pour étudier à loisir la signature du marchand de diamants.

Ayant pris ainsi toutes ses mesures, il attendit le retour de John Mortimer afin de lui faire ses adieux et de recevoir de lui, en même temps que ses dernières instructions, la lettre adressée au directeur du comptoir de Londres, lettre qu'il se proposait bien de ne jamais porter.

Mortimer rentra.

La lettre était prête.

Il la remit à Gérard en lui disant :

— Vous partez demain matin?

— Oui, monsieur, à huit heures.

— Il ne me reste donc qu'à vous souhaiter un heureux voyage, à vous remercier de nouveau du service que vous me rendez et à vous affirmer, ce dont vous ne doutez point d'ailleurs, que vous pouvez compter sur moi toujours et en toute occasion...

— En effet, monsieur, je ne doute pas... et ma gratitude est égale à ma confiance.

— Vous me promettez de m'écrire dès votre arrivée à Londres?...

— Je vous le promets, et je serai heureux de tenir parole.

Le banquier serra affectueusement la main de son ex-secrétaire, et Charles Gérard le quitta.

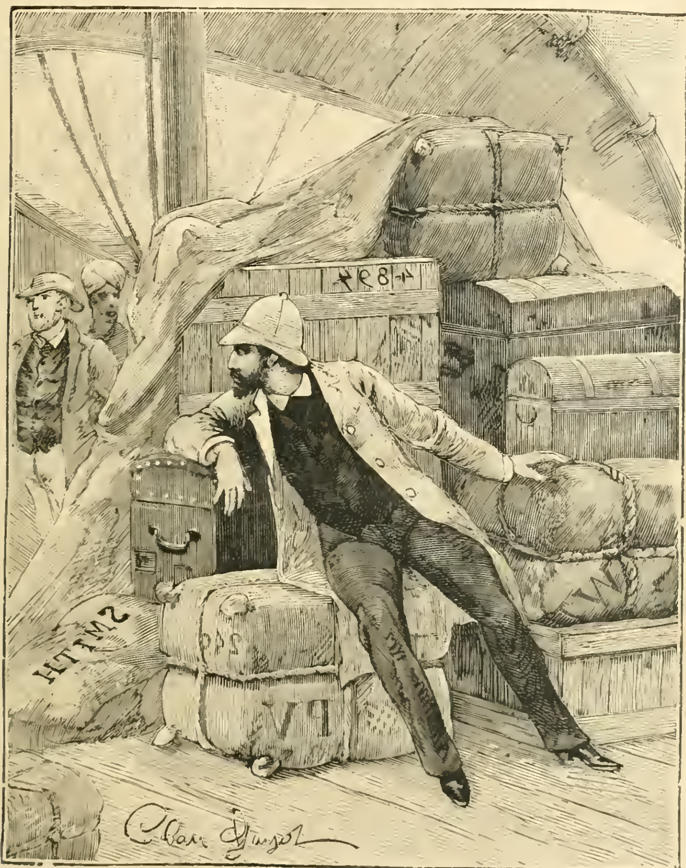
Tous ses préparatifs étant terminés, le jeune homme n'avait plus qu'à expédier ses bagages, peu encombrants d'ailleurs, au bureau du transport qu'il devait prendre le lendemain matin.

L'Hindou qui le servait fut chargé de ce soin.

Gérard ne conservait avec lui qu'un sac à main, dans lequel il serra ses papiers et son argent.

Ensuite il se mit au lit, non pour dormir, car il sentait bien que le sommeil se ferait attendre, mais pour mûrir le plan qu'il avait conçu, en rectifier les côtés qui lui semblaient faibles, en simplifier l'exécution.

Bref, il ne sommeilla que deux ou trois heures, sauta à bas de son lit sitôt que le jour parut, s'habilla rapidement, sortit de son logis pour n'y plus rentrer, alla dans un bar prendre quelque nourriture, et avant sept



Il s'installa dans un coin derrière un amoncellement de bagages.

heures et demie il gagnait le quai du Gange et surveillait l'installation de ses colis sur le bateau qui devait l'emporter loin de Calcutta.

L'heure du départ allait sonner.

Charles Gérard venait de monter à bord quand il aperçut Étienne Béraud qui, tenant comme lui une valise à la main, hâtait le pas pour s'embarquer.

Le hasard amenait à faire route avec lui l'homme dont il convoitait la fortune et dont par conséquent il menaçait la vie.

Ce hasard n'était point fait pour plaire au jeune homme, et de toutes ses forces il maudissait cette rencontre; aussi s'installa-t-il dans un coin du bateau, derrière un amoncellement de bagages qui lui permettait de rester inaperçu.

Aussitôt après l'arrivée du millionnaire, l'embarcation fut détachée du quai et prit le large.

Cette embarcation était tout simplement une barque pontée mesurant quinze mètres de long sur cinq de large.

Elle pouvait contenir environ soixante passagers.

Huit rameurs la mettaient en mouvement.

Pour descendre le Gange jusqu'à la mer, le courant venant en aide aux rameurs hindous, il ne fallut pas plus de quatre heures.

On arriva juste une heure avant le départ du paquebot des Messageries maritimes.

Ce paquebot faisait un service régulier de Calcutta à Pondichéry et à Ceylan.

C'est à Ceylan que Charles Gérard devait prendre un navire à destination du Havre, de Toulon ou de Marseille.

Étienne Béraud monta sur le même paquebot que l'ex-secrétaire du banquier, et trois jours plus tard, après avoir fait escale à Pondichéry, ils débarquaient l'un et l'autre à Ceylan.

Là il fallait attendre jusqu'au lendemain pour l'embarquement définitif.

Gérard passa la nuit dans le même hôtel que le chercheur de diamants, sans que celui-ci s'en doutât, et le lendemain tous les deux prenaient encore passage sur le même navire.

Du reste, Gérard avait changé son costume, sa coiffure et l'expression de sa physionomie, d'une manière qui le rendait à peu près méconnaissable.

Il possédait naturellement ce talent de transformation que poussent si loin certains acteurs.

En outre, il avait eu la prudence de prendre un billet de seconde classe, afin de ne se point trouver en contact avec Étienne Béraud, qui nécessairement voyageait en première classe.

Les deux hommes ne pouvaient donc se rencontrer ni sur le pont, ni aux repas, et c'était le but que Gérard se proposait d'atteindre.

Nous devons ajouter cependant que, bien qu'à distance, il ne perdait point de vue son homme.

Le paquebot fit escale à Obock, à l'entrée du canal de Suez.

Charles Gérard consulta les notes prises par lui le matin où le marchand de diamants était venu régler ses comptes avec Mortimer, et s'assura qu'Obock était bien le premier endroit où Étienne Béraud devait s'arrêter avant de rentrer dans sa patrie.

La deuxième station devait avoir lieu à Port-Saïd.

L'ex-secrétaire vit, en effet, débarquer le millionnaire.

Il n'avait, lui, qu'à continuer son voyage, ce qu'il fit. — Nous nous garderons bien de le suivre jour par jour dans cette longue traversée, et nous irons l'attendre à Toulon, où le navire des Messageries maritimes arriva juste vingt-sept jours après son départ de Calcutta.

Gérard avait hâte de se trouver à Paris, aussi ne fit-il à Toulon qu'un séjour de quelques heures, indispensable pour se reposer un peu à la suite d'un voyage aussi fatigant.

Le lendemain il quitta l'hôtel, où il s'était fait inscrire sous un nom de fantaisie, et se rendit à la gare, escorté d'un commissionnaire qui portait ses bagages.

Le train express pour Paris, en passant à Marseille, partait à quatre heures vingt-cinq et stoppait à Paris le lendemain à dix heures douze minutes du matin.

L'ex-employé de John Mortimer prit un ticket de première classe et s'installa avec son sac à main dans un compartiment où il se trouva seul.

La vapeur siffla.

Le train s'ébranla, pour franchir en une heure quarante minutes les soixante-sept kilomètres séparant Toulon de Marseille.

A Marseille, les wagons de seconde classe furent détachés, et les autres joints à un train uniquement composé de voitures de première classe.

Assis, ou plutôt presque étendu dans l'encoignure bien capitonnée de son compartiment, Charles Gérard, tandis qu'on faisait des manœuvres en gare, fumait un excellent cigare de grande marque et rêvait à la gigantesque entreprise qu'il avait conçue, et qu'il comptait bien maintenant exécuter à bref délai; aussi ne jugea-t-il point à propos de descendre pendant l'arrêt de vingt-cinq minutes.

VI

Laissons le jeune homme dans son wagon, et profitons de ce moment d'arrêt pour franchir avec nos lecteurs le seuil des salles d'attente de Marseille.

Il était six heures dix minutes.

Depuis dix minutes déjà, le train se trouvait en gare.

Les voyageurs, très nombreux ce jour-là, se pressaient aux guichets prenant leurs tickets, faisant enregistrer leurs bagages, traversant avec une hâte fiévreuse les salles d'attente dont on venait d'ouvrir les portes, et courant sur le quai d'embarquement afin de choisir leurs places.

Deux jeunes femmes, âgées l'une de vingt-six ans à peu près, l'autre de dix-huit à peine, venaient de se présenter au guichet de distribution.

La plus âgée, malgré l'extrême modestie de sa personne et de son allure, attirait forcément l'attention par son costume de religieuse, — celui des sœurs de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul.

Elle demanda deux billets de première classe pour Paris.

Sa compagne tenait une petite valise de chagrin noir, à ferrures de nickel, d'une simplicité fort élégante.

Une fois en possession de leurs tickets, elles passèrent, laissant la place à d'autres.

La religieuse prit la valise des mains de la jeune fille en disant :

— Il faut faire enregistrer nos bagages, ma chère Angélique... — Hâtons-nous un peu... sans cela, nous pourrions bien ne plus trouver de place dans le compartiment des dames seules. et rien ne me contrarierait plus que de te faire voyager avec moi dans un wagon non réservé...

Et les deux femmes se dirigèrent vers le bureau de l'enregistrement des colis.

Sœur Marie — ainsi se nommait la religieuse — désigna vivement les bagages qui furent aussitôt pesés sous ses yeux.

Aussitôt que le bulletin d'enregistrement lui eut été remis, elle traversa les salles d'attente à son tour avec sa compagne, gagna le quai et se mit à la recherche du wagon des dames qui devait se trouver dans le train en formation.

Malheureusement les jeunes voyageuses arrivaient trop tard.

Les huit places du compartiment étaient occupées.

Un employé fermait les portières et le signal du départ allait être donné.

— Dépêchons-nous, ma sœur... — dit l'employé en soulevant sa casquette, — vous n'avez que le temps... Nous allons partir... — Tenez, montez ici... — il n'y a qu'une seule personne... un monsieur très comme il faut... vous serez parfaitement bien...

Il désignait, en parlant ainsi, le compartiment dans lequel Charles Gérard occupait l'une des deux encoignures les plus rapprochées de la portière ouverte.

L'ex-secrétaire de John Mortimer avait regardé distraitement d'abord les deux voyageuses qui s'approchaient, mais le visage de la plus jeune produisit sur lui presque instantanément une vive impression.

— Voilà, certes, une gracieuse figure ! — pensa-t-il, — j'aimerais l'avoir en face de moi de Marseille à Paris.

Il entendit donc avec joie l'employé désigner le wagon où il se trouvait.

— Voilà qui va bien... — murmura-t-il. — Seulement, si la fantaisie me prend d'entamer la conversation avec la jolie personne, la religieuse sera

gênante ! — Bah ! avec de l'esprit et du tact, on peut tourner la difficulté...

Et, quittant son attitude nonchalante, il se pencha et tendit la main pour aider les voyageuses à monter.

La jeune fille que nous avons entendu nommer Angélique se présenta la première, appuya sa petite main gantée sur les doigts qu'on lui présentait et franchit légèrement le marchepied.

— Merci, monsieur... — fit-elle en entrant dans le wagon.

Gérard se pencha de nouveau, mais non pour tendre la main à la religieuse qui, d'après la règle de son ordre, ne pouvait la prendre, il ne l'ignorait pas.

— Veuillez me passer votre valise, ma sœur, — dit-il d'un ton respectueux, — vous monterez plus facilement.

Sœur Marie passa la valise au jeune homme, qui la saisit et la posa sur les coussins, puis à son tour elle entra dans le compartiment, dont la portière se referma derrière elle.

Les deux femmes s'installèrent en face l'une de l'autre dans les coins opposés à celui qu'occupait l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta.

Quelques secondes s'écoulèrent encore, un coup de sifflet retentit, la vapeur gronda, les plaques tournantes résonnèrent sous les roues des wagons et le train se mit en marche vers Paris.

Gérard, tirant de sa poche un volume acheté à la Bibliothèque des chemins de fer, se mit à lire, ou plutôt feignit de lire, car ses yeux à demi baissés se détournaient sans cesse des pages pour se fixer sur les voyageuses qui causaient à voix basse, et dont nous allons en quelques lignes esquisser le portrait.

Angélique — nous l'avons déjà dit — avait dix-huit ans à peine.

Elle était fine et distinguée, blanche comme un lys avec des joues teintées d'un rose pâle, des lèvres rouges et un menton à fossettes.

Une frange de cheveux d'un blond cendré couronnait son délicieux visage, qu'éclairaient à la fois ses grands yeux rieurs, d'un bleu de bluet, et ses dents éblouissantes dévoilées par un fréquent sourire.

Elle semblait heureuse de vivre.

Son costume de voyage, malgré son ampleur voulue, laissait deviner les formes gracieusement arrondies des épaules, de la poitrine et des bras.

Les mains étaient d'une forme exquise.

Les petits pieds, qu'on entrevoyait parfois dépassant le bord de la robe, auraient chaussé sans peine la pantoufle légendaire de Cendrillon.

Bref, la jeune fille ne pouvait passer inaperçue nulle part, et rien n'était plus attractif que l'ensemble de sa gracieuse personne.

Nous savons déjà qu'à première vue elle avait produit une certaine impression sur Charles Gérard.

Cette impression ne pouvait que grandir.

Plus il regardait Mlle Angélique, plus l'ex-employé de John Mortimer se sentait sous le charme.

— Cette enfant si jeune est étrangement troublante... — pensait-il. — Assurément ce visage idéal s'effacera difficilement de ma mémoire, s'il s'en efface jamais... — Pourquoi d'ailleurs chercherais-je à l'oublier?... — Pourquoi ne tenterais-je pas de savoir qui est cette jeune fille?... de me rapprocher d'elle?... — Peut-être va-t-elle à Paris... — Si cela est, je trouverai moyen de ne point la perdre de vue... Mais à quoi cela me mènera-t-il?

Après un moment de réflexion, Gérard se répondit :

— Cela me mènera où je voudrai, mordieu! — Avec la fortune que je posséderai bientôt, rien n'est impossible! — La plus farouche vertu capitule devant les millions! — Je n'aurai qu'à vouloir avec persévérance et cette vierge sera ma maîtresse... et Paris tout entier admirera ce joyau d'un éclat sans pareil dont je serai le seul possesseur...

« Pourquoi faut-il que la présence gênante de cette religieuse m'empêche d'entrer immédiatement en campagne et de poser ma candidature?... — Je crois que je serais en verve. — Au diable la béguine!

Tout en monologuant de cette façon, le jeune homme regarda pour la première fois avec attention la sœur de charité que nous venons de l'entendre envoyer au diable.

Sœur Marie — nous savons que la religieuse se nommait ainsi — paraissait avoir vingt-six ans et les avait en effet.

Aussi belle que sa compagne était jolie, elle offrait des traits d'une correction irréprochable, mais sans cette froideur qui est souvent l'écueil d'une trop complète régularité.

Le bandeau d'une blancheur éblouissante descendant jusqu'à ses sourcils cachait ses cheveux, qui devaient être bruns, à en juger par la pâleur dorée et chaude de son teint.

Ses grands yeux, d'un bleu foncé, profond comme celui de la mer et du ciel, offraient une expression de haute intelligence, de douceur infinie et d'énergique volonté.

La bouche était petite et d'un dessin très pur, — la lèvre inférieure, un peu épaisse, disait la bienveillance, la charité, la pitié pour toute souffrance.

A demi plongé dans l'ombre transparente de la grande coiffe aux larges ailes, le visage de sœur Marie semblait la figure d'une vierge de Raphaël sortie de son cadre.

Les mains longues, délicates, patriciennes et non gantées, offraient une pâleur de cire.

— Très belle, la religieuse! — pensa Gérard. — On dirait une nonne

du seizième siècle échappée d'un couvent d'Italie... Mais ce n'est pas elle qui m'intéresse... — Quel est son rôle auprès de l'enfant blonde? — Est-ce une parente, une amie, ou tout bonnement une surveillante?

« La petite sort de pension sans doute... Elle a été élevée au couvent, cela se voit... cela se devine, et l'une des sœurs la ramène à sa famille... — Cette famille est-elle à Paris ?...

Les deux voyageuses continuaient à causer.

Gérard, feignant de s'absorber plus que jamais dans sa lecture, prêta l'oreille à leur entretien.

Il espérait, quoiqu'elles parlassent à voix très basse et penchées l'une vers l'autre, arriver à saisir au passage des bribes de dialogue et apprendre ainsi quelque chose de ce qu'il désirait si vivement savoir.

A deux ou trois reprises, des lambeaux de phrases parvenaient à son oreille.

— A quelle heure arrivera le train à Paris? — demandait Angélique.

— A dix heures douze minutes... — répondait la religieuse.

— Ainsi, demain matin, nous embrasserons mon père?

— Oui, mignonne...

Gérard tressaillit.

Les mots qu'il venait d'entendre ne pouvaient lui laisser aucun doute.

Les deux voyageuses allaient à Paris.

Angélique reprit :

— Quinze jours d'absence!... Pense un peu, cousine, comme c'est long! — Sans compter que ce n'est pas précisément gai chez ma tante, à Marseille.

— C'est une femme excellente.

— Oui, mais bien vieille et pleine de manies... Si tu n'avais pas été près de moi, je me serais ennuyée à mourir, j'en suis sûre...

— Tu es injuste... Notre tante faisait tout ce qu'elle pouvait pour nous distraire...

— Ça, c'est vrai... aussi je ne lui adresse aucun reproche, à la chère femme... — Assurément ce n'est point sa faute si l'ennui commençait à me prendre... un ennui lourd... un ennui terrible... un ennui mortel...

VII

— Je ne m'explique pas très bien pourquoi tu t'ennuyais si fort... — murmura la religieuse avec un sourire.

— C'est cependant fort simple... — répliqua la jeune fille. — Vois-tu, cousine, j'aime Paris, moi, comme une petite Parisienne que je suis

C'est là seulement que je respire à mon aise, à pleins poumons... — Il me paraît impossible de vivre ailleurs... — Tu ne peux te figurer comme je vais être heureuse en me retrouvant à l'hôtel de papa !... — en voyant ce mouvement joyeux des gens qui vont et qui viennent, qui sont peut-être tristes, mais qui paraissent gais! en reprenant enfin mes bonnes promenades au Bois de Boulogne, que je préfère aux plus magnifiques forêts de l'univers entier! — Est-ce que tu ne te plais pas à Paris, cousine?

— Oh ! moi, je suis heureuse partout.

— Parce que toi tu vis sur la terre, mais non pour la terre, détachée de toutes choses et n'aimant que le bon Dieu... — Tu as dit adieu au monde... tu t'es fait une solitude au milieu de la foule... — A ton âge ! — C'est très beau... — Je t'admire mais je n'aurais pas le courage de t'imiter...

— Je ne mérite aucune admiration, — répondit la religieuse, — et en vivant comme je vis je n'ai fait que suivre ma voie... — Prier, soigner les malades, me dévouer à ceux qui sont pauvres et à ceux qui souffrent, pour moi c'est tout... Je n'entrevois pas de plus grand bonheur! — Si tu savais comme mon cœur se dilate, comme une allégresse plus qu'humaine remplit mon âme, lorsque j'entends un de ces pauvres gens, de ces braves gens du peuple me remercier et remercier Dieu !... Il est si bon le peuple, quand on ne le trompe point par des mensonges, quand on ne l'abuse point par de vaines promesses!...— Ah! je les aime bien, mes pauvres!... — Il me semble que toute existence autre que la mienne est vide, inutile, et ne peut amener que déceptions et déboires... S'oublier soi-même et ne penser qu'aux autres, selon moi, c'est la vie... et cette vie si pleine, je demande à Dieu chaque soir de me la conserver longtemps pour continuer avec mes sœurs notre œuvre commune...

— Oui, votre existence est faite d'abnégation et de dévouement... C'est beau, c'est magnifique, et tu me répéteras en vain que la chose te semble toute simple, je ne pourrai pas, moi, m'empêcher de l'admirer... — Crois-moi, cousine, il faut une force surhumaine pour renoncer, sans une plainte et sans un regret, aux espérances, aux joies de ce monde...

— Nos espérances et nos joies sont ailleurs... plus haut... plus loin...

— Ainsi, dès notre arrivée à Paris, tu vas rentrer au couvent?

— Non, pas immédiatement... — J'aurai quelques jours encore à passer près de toi, ma mignonne... — On m'a fait du loisir en laïcisant l'hôpital au service duquel j'étais attachée, — ajouta la religieuse avec un sourire triste, mais exempt d'amertume. — Les vacances qui m'ont été accordées pour aller visiter notre tante à Marseille n'arrivent pas encore à leur terme... — J'irai voir la supérieure et je saurai par elle ce qu'on va décider de moi...

— On t'enverra dans un autre hôpital, sans doute...



Il tendit la main aux voyageuses pour les aider à monter.

— Je le voudrais, mais j'ose à peine l'espérer... — Bientôt nous serons chassées de partout, malgré les médecins qui nous défendent et les malades qui nous aiment... On prend à tâche de nous éloigner des pauvres. — Il semble qu'on redoute notre influence sur les esprits... — Pourquoi donc ? — Comment serait-elle mauvaise, cette influence, puisque notre seul but, notre unique pensée est de soulager les misères, et elles sont grandes les

misères du peuple, ma mignonne Angélique!... Il y en a de terribles... d'invraisemblables à force d'horreur... il y en a d'effrayantes... Pour les bien connaître, pour deviner celles qui parfois se cachent, il faut les voir de près comme nous! — Ah! si nous pouvions les soulager toutes! — Si nous pouvions apaiser tous les désespoirs, essuyer toutes les larmes! — Mais que faire, puisqu'on nous repousse? Puisque nous sommes devenues suspectes?... Puisqu'on nous défend d'approcher du lit de ceux qui souffrent... et pourtant, Dieu le sait, nous n'avons ici-bas qu'une passion, l'amour des pauvres... Nous n'avons qu'un drapeau, celui de la charité!... — Oui, je souhaiterais être attachée de nouveau à un hôpital, mais j'ose à peine l'espérer.

— On pourrait te placer dans une école.

— Cela me plairait beaucoup aussi... — C'est une belle, c'est une noble tâche que de préparer des enfants à devenir véritablement des femmes... de former pour l'avenir de dignes mères de famille... Car, après Dieu, il n'y a que cela, la famille... tout le reste n'est rien...

— Moi je ne désire qu'une chose...

— Laquelle, chère mignonne?

— C'est qu'on ne t'envoie point en province... — Nous serions séparées...

— Il faudra bien, un jour ou l'autre, nous résigner à cette séparation que je crois probable, sinon prochaine... — J'ai fait vœu d'obéissance... où on m'enverra, j'irai.

— Mais pas sans un regret, au moins?...

— Sans un autre regret que celui de m'éloigner de toi.

— A la pensée de cette séparation possible, mon cœur se serre et les larmes me viennent aux yeux.

— Tu viendras me voir...

— Oh! oui... souvent... bien souvent... et mon âme restera toujours avec toi...

En ce moment le train se ralentit, puis stoppa.

On entrait en gare de Tarascon.

L'entretien de sœur Marie et de sa cousine Angélique fut interrompu.

Quoique la jeune fille et la religieuse eussent parlé à voix très basse et que la trépidation des wagons sur les rails eût encore assourdi le faible murmure de leurs paroles, Charles Gérard, grâce à son oreille attentive et très fine, avait pu suivre à peu près la conversation, tout en en perdant quelques mots de temps à autre.

Il savait que les deux voyageuses étaient cousines, que la sœur de charité se nommait Marie et la jeune fille Angélique.

Il savait qu'elles venaient de passer quinze jours à Marseille, chez une

tante; qu'elles rentraient à Paris; que la religieuse, bannie de son hôpital par la laïcisation, attendait l'ordre d'aller prendre place dans un autre hospice ou dans une maison d'enseignement.

Enfin il savait que la jolie blonde allait retrouver son père, habiter un hôtel, et qu'elle semblait fort désireuse de rentrer dans le mouvement de la vie mondaine et parisienne, qui lui paraissait de beaucoup préférable à l'existence monotone de la province.

Mais tout cela n'apprenait point d'une façon positive à Gérard à quel monde appartenaient les deux femmes.

La famille d'Angélique était riche, il n'en pouvait douter; mais cette famille faisait-elle partie de la bourgeoisie, du haut commerce, de la finance ou de la noblesse?

L'ex-secrétaire du banquier de Calcutta se posait cette question et ne pouvait point y répondre.

La beauté de la jeune fille le charmait; — sa grâce exerçait sur lui une sorte de fascination.

A son âge et beau garçon comme il l'était, il avait éprouvé et inspiré plus d'une fois des sentiments tendres.

Jamais il ne s'était senti à tel point ému, si complètement captivé en présence d'une femme.

Disons-le franchement — car il ne se le dissimulait pas à lui-même — il s'emballait et sentait naître en lui pour la blonde enfant un de ces impétueux amours contre lesquels la lutte est impossible.

En revanche la religieuse, qu'il trouvait cependant, nous le savons, très belle, lui inspirait une sorte de répulsion ou plutôt d'effroi.

— C'est une fanatique! — se disait-il. — Trop de foi! trop de charité! trop de dévouement! trop de vertu!! — Tout cela n'est pas dans mes cordes! — C'est l'ange du bien cette femme-là!... et je suis, moi, tout le contraire... — Ça serait drôle si nous devions avoir un jour maille à partir ensemble .. — Mais à quel propos?... — Elle vit en dehors du monde, et il me semble bien vraisemblable que nous ne nous rencontrerons jamais!...

En arrivant à Paris, but commun de leur voyage, Gérard s'occuperait-il d'Angélique, ou suivrait-il, sans dévier d'un pas, la route qu'il s'était tracée et qui devait le conduire à la réussite des projets que nous connaissons?

Agir ainsi serait évidemment le plus sage au point de vue de ses intérêts, il ne faisait nulle difficulté de le reconnaître; mais il était pris de manière à ne reculer devant aucune imprudence et même devant aucune folie.

Il avait confiance en lui-même, d'ailleurs, et se croyait de force à mener à bien en même temps une intrigue amoureuse et le formidable drame dont nous avons suivi le développement [illegible].

Ce drame prendrait momentanément la première place dans sa vie, mais une fois le but éblouissant atteint, il serait tout à l'amour et il faudrait bien, alors, que la jeune fille lui appartînt.

L'homme à qui les millions donnent une puissance à peu près sans bornes n'est-il pas sûr de triompher de toute résistance?

Sa Majesté l'argent n'est-il pas le vrai roi du monde?

Depuis longtemps Gérard avait foi en lui-même, en son habileté, en son audace.

Lorsqu'il se donnait un but à atteindre, il n'hésitait jamais à marcher en avant, fermant volontairement les yeux pour ne point voir les mauvaises chances.

La décision prise à Calcutta nous en fournit la preuve indéniable.

Charles se disait qu'au bout de quelques heures de voyage en commun, il trouverait le moyen de rompre la glace et d'entamer l'entretien avec ses deux compagnes de wagon.

Ce moyen, il le chercha.

Deux ou trois mots insignifiants furent échangés d'abord de loin en loin à propos d'une vitre à lever ou du nom d'une station.

Mais ces paroles sans portée ne le menaient à rien.

Le jeune homme essaya d'aborder adroitement des sujets d'une banalité un peu moins absolue.

Angélique, très inexpérimentée, très vive et très confiante, eût répondu sans peine aux avances du voyageur, mais la religieuse se montrait singulièrement froide, réservée, sur ses gardes, ce qui ne l'empêchait pas de reconnaître que le voyageur paraissait, sinon tout à fait un homme du monde, du moins un homme bien élevé.

La jeune fille régla son attitude sur celle de sa cousine, elle ne rendit point la main et Gérard dut se reconnaître momentanément battu.

Néanmoins, il ne désespérait pas.

La nuit arriva.

Angélique ôta son petit chapeau, entoura d'un voile de gaze ses beaux cheveux blonds, appuya sa jolie tête sur le dossier capitonné du wagon et s'endormit comme dans un lit.

Il n'en fut point de même pour sœur Marie.

Elle ne ferma pas l'œil un instant, et pendant les longues heures de la nuit ses lèvres remuèrent sans cesse, tandis que les grains d'ébène de son chapelet roulaient lentement entre ses doigts.

VIII

Lorsque le jour parut, et cela de bonne heure, car on était dans les premiers jours du mois de mai, Angélique s'éveilla, tira de sa poche une petite glace à main, répara le désordre de sa chevelure, remit son chapeau et sourit à sa gracieuse image.

On allait arriver à Dijon.

— Nous descendrons au buffet si tu veux... — dit la jeune fille à sa compagne.

— As-tu donc faim, déjà?... — demanda sœur Marie en souriant.

— Faim, pas précisément, mais je prendrais volontiers une tasse de bouillon ou de chocolat...

— Nous aurons bien peu de temps... — le train ne s'arrête que neuf minutes...

Angélique allait répliquer, mais Charles Gérard, jugeant l'occasion favorable pour faire plus amplement connaissance, se hâta d'intervenir.

— S'il vous plaît de ne pas vous déranger, mesdames, — dit-il, — je puis aller au buffet dès que le train s'arrêtera et vous faire apporter ou vous apporter moi-même ce que vous désirerez...

— Je vous remercie, monsieur, — répliqua la religieuse, — mais nous ne voulons pas vous donner cette peine...

— Permettez-moi d'insister... — reprit le jeune homme. — Je ne crois point me montrer indiscret en me mettant à votre disposition... — Deux dames sont plus embarrassées qu'un homme quand il faut descendre et remonter rapidement... — Acceptez de moi, je vous en prie, ce que je serais heureux qu'on fît pour ma mère et pour ma sœur voyageant seules comme vous...

Angélique regarda sa cousine et son regard semblait lui dire :

— Pourquoi ne pas accepter?

L'offre était formulée en des termes d'une irréprochable correction.

L'apparence et la tenue de Gérard, aussi bien que sa politesse, ne permettaient point de douter qu'il appartînt à la catégorie des gentlemen.

Sœur Marie crut qu'elle pouvait se départir un peu de son attitude froide et réservée, sans néanmoins accentuer trop ce changement.

— Nous userons alors de votre extrême obligeance, monsieur, — dit-elle, — mais je me défie des buffets... le bouillon ou le chocolat seront brûlants et le temps nous manquera pour le prendre... — Veuillez donc, lorsque vous descendrez, nous rapporter ou nous envoyer quelques gâteaux...

— Et je vous serai personnellement très obligée de faire joindre à ces gâteaux un petit flacon de vin de Malaga... — ajouta en riant Angélique.

Tout en disant ce qui précède, la jeune fille avait tiré de sa poche un porte-monnaie d'ivoire écussonné d'argent.

Elle l'ouvrit et en sortit une pièce d'or qu'elle tendit au voyageur.

Gérard prit le louis.

Le train venait de siffler et ralentissait sa marche en arrivant en gare.

Dès qu'il fut arrêté, l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta ouvrit la portière, sauta sur le quai, courut au buffet, choisit et fit envelopper une douzaine de gâteaux et de brioches, y joignit un minuscule flacon de Malaga coiffé de son petit verre de cristal, mangea une brioche, prit à la hâte une gorgée de vin de Porto et revint au wagon avec ses emplettes.

La complaisance dont il venait de faire preuve devait — il le croyait du moins — amener un commencement d'intimité entre lui et ses deux compagnes de voyage.

En cela il se trompait.

La religieuse et la jeune fille se contentèrent de répondre par une politesse extrême à un acte de courtoisie. — Elles remercièrent d'une façon charmante, mais ce fut tout.

La conversation, du moins une conversation suivie, ne s'engagea point.

Les quelques mots échangés de loin en loin entre Dijon et Paris ne purent rien apprendre à Gérard des choses qu'il désirait connaître.

En présence de cet insuccès notoire, le jeune homme maudissait sœur Marie de toutes ses forces.

— Peste soit de la béguine! — se disait-il fort irrévérencieusement. — Si elle n'était pas là j'aurais déjà reçu de la jolie blonde une foule de confidences!... — Le diable emporte cette gêneuse!... — Je ne me tiens pas pour battu cependant!... Il faudra bien que je sache quelle est cette belle fille qui me met la tête et le cœur à l'envers!...

L'express marchait avec son habituelle rapidité.

De Laroche à Paris il ne fait halte à aucune station.

A l'heure réglementaire il stoppait en gare de Paris.

Gérard s'élança hors du compartiment et tendit la main à Angélique pour l'aider à descendre, comme il l'avait fait à Marseille pour l'aider à monter.

La jeune fille le remercia, rendit à sa cousine le service qu'elle venait de recevoir de son compagnon de route, et toutes deux se dirigèrent vers la porte de sortie.

Elles marchaient vite.

Gérard régla son pas sur le leur, de manière à se trouver presque immédiatement derrière elles.

Il pensait :

— Sans le moindre doute elles prendront une voiture... — J'ai l'oreille fine... — j'entendrai l'adresse qu'elles donneront au cocher et, une fois muni de cette adresse, je me renseignerai tout à mon aise...

Une nouvelle et brusque déception interrompit son monologue.

Immédiatement après la porte de sortie, presque sur le seuil de la salle d'attente, mais un peu de côté afin de ne pas gêner le passage, un homme de cinquante-cinq à cinquante-six ans, de bonne apparence et très élégamment vêtu, attendait.

En voyant cet homme, Angélique poussa une exclamation joyeuse.

— Papa! papa!... — s'écria-t-elle ensuite, en se jetant avec une vivacité tout enfantine dans les bras étendus pour la recevoir.

Après une série d'embrassades, le père de la jolie blonde serra les mains de la religieuse et conduisit au dehors les deux cousines.

Un landau de maître, attelé d'une paire de chevaux anglo-normands d'une remarquable distinction, stationnait dans la cour, à côté d'un petit omnibus de famille, très coquet, portant les mêmes initiales que le landau, et attelé de postières percheronnes.

— Donnez-moi votre bulletin de bagages, — dit à la religieuse le père d'Angélique, — l'omnibus de famille est là... — Baptiste réclamera vos colis, les fera charger et rentrera à l'hôtel. — Nous, nous allons prendre les devants sans perdre une minute et brûler le pavé. — Le déjeuner nous attend... — Vous devez mourir de faim...

La religieuse tendit le bulletin de bagages à son oncle, et celui-ci alla donner des ordres à l'un des deux domestiques restant avec l'omnibus.

Puis il rejoignit sa fille et sa nièce qui venaient de monter dans le landau.

Gérard, immobile sur la plus haute des marches qu'il faut descendre pour se trouver dans la cour, avait tout vu et tout entendu.

Lorsque le landau s'ébranla, emmenant les deux femmes, les regards d'Angélique, placée sur la banquette de devant, croisèrent les siens.

L'ex-secrétaire de John Mortimer salua.

Angélique lui rendit ce salut par une inclination de tête.

Le père de la jeune fille avait vu le mouvement, mais sans savoir à qui il s'adressait.

Il demanda :

— Qui viens-tu de saluer?

Angélique répondit :

— Ce monsieur que tu vois debout sur l'escalier.

— Notre compagnon de voyage... — ajouta la religieuse.

— Un jeune homme d'une politesse extrême et d'une obligeance sans bornes... — reprit Angélique.

— Trop causeur seulement... — fit observer sœur Marie. — Si mon attitude et celle d'Angélique ne lui avait imposé la réserve, je crois qu'il eût été volontiers plus familier que ne le permettaient les convenances...

— Moi, je l'ai trouvé charmant tout à fait... — dit gaiement la jeune fille. — En voyage, on peut bien causer un peu, même avec les gens qui ne vous ont pas été présentés... — Cela distrait...

Le père d'Angélique se mit à rire.

— Prends garde, ma chérie... — fit-il avec un geste de menace comique.

— A quoi, papa?

— Les distractions de ce genre sont parfois bien compromettantes... — Un compagnon de route a bon air, il semble bien élevé... il parle, on lui répond... De ces quelques mots échangés un semblant d'intimité résulte, et l'on est exposée, sur le boulevard ou dans un théâtre, à recevoir le salut d'un simple chevalier d'industrie et à le lui rendre...

— Mon oncle a bien raison... — fit la religieuse. — Il vient de dire justement ce que je pensais...

Après l'échange de ces paroles la conversation prit un autre tour, et le compagnon de route fut oublié.

Gérard, lui, n'avait garde d'oublier Angélique.

Lorsque le landau eut disparu, après avoir descendu la pente assez raide qui conduit hors des dépendances de la gare du P.-L.-M., il aperçut Baptiste, le valet de pied resté avec l'omnibus, se préparer, un bulletin de bagages à la main, à exécuter les ordres de son maître.

Le jeune homme se dirigea de son côté, bien résolu à savoir par lui quelle était la voyageuse blonde.

— Écoutez-moi, je vous prie, mon ami... — lui dit-il en le saluant légèrement.

Le valet de pied s'arrêta, regarda son interlocuteur d'un air étonné, lui rendit son salut et lui demanda :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

— Un simple renseignement.

— Lequel?

— Je ne me trompe point, n'est-ce pas? — Le monsieur qui vous a remis ce bulletin et qui vient de s'éloigner en landau avec une jeune fille et une religieuse est bien M. le baron de Borny, député, demeurant rue de Bourgogne, numéro 28.

— Mais non, monsieur... — répondit le valet de pied en souriant — mon maître ressemble peut-être à la personne de qui vous parlez, mais il n'est ni député ni baron ; il est banquier, il se nomme M. Jules Verrière et il demeure au n° 54 du boulevard Haussmann.



— Vous demandez quelqu'un, monsieur ? fit-elle.

Gérard grava dans sa mémoire le renseignement si complet qui venait de lui être donné, puis il répliqua :

— Je me trompais, la chose est évidente ; mais la ressemblance de M. Jules Verrière avec le baron de Borny est tellement grande que tout le monde y aurait été pris comme moi.

— Il n'y a pas de mal, monsieur... Ça n'est que flatteur pour mon maître.

— Merci, mon ami.

Et Gérard quitta le valet de pied qui entra dans la salle des bagages.

— *Boulevard Haussmann, 54, Jules Verrière, banquier...* — se disait le jeune homme. — C'est à noter tout à l'heure sur mon agenda.

Et il sortit de la gare, y laissant ses bagages dont il ne voulait pas se préoccuper en ce moment et qu'il retrouverait un peu plus tard à la consigne.

IX

En arrivant à Paris, l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta avait son plan tout tracé.

Momentanément il mettrait de côté la passion naissante que lui inspirait Angélique Verrière, ne voulant songer qu'au motif principal de son voyage.

Charles Gérard, dont nous ne tarderons guère à raconter brièvement le passé à nos lecteurs, connaissait Paris sur le bout du doigt, *dans les coins*, comme on dit en langue un peu vulgaire.

Il gagna la rue de Lyon, entra dans le premier restaurant qui se trouva sur son passage, s'approcha du comptoir, pria la caissière de lui garder pendant quelques heures la petite valise qu'il tenait à la main, s'installa à l'une des tables et se fit servir à déjeuner.

Le jeune homme avait faim.

Il mangea copieusement, arrosa son repas d'une vieille bouteille de Pontet-Canet, paya l'addition et sortit en annonçant qu'il viendrait dîner et reprendre sa valise.

Tout d'abord il se dirigea vers la place de la Bastille d'où il gagna la rue des Tournelles.

— Quartier paisible, peu fréquenté, presque désert... — se dit-il. — C'est dans cette rue qu'il faut trouver quelque chose à louer... Ce ne doit pas être difficile...

Et il se mit en quête d'un appartement.

Ceux des Parisiens qui sont familiers avec ces quartiers éloignés du centre savent que la rue des Tournelles part de la place de la Bastille et

qu'elle se déroule parallèlement au boulevard Beaumarchais jusqu'à la rue Saint-Gilles.

Après avoir parcouru à peu près la moitié de cette rue, le nez en l'air, Gérard s'arrêta devant une maison.

Au-dessus de la porte il venait de voir un écriteau portant ces mots :

PAVILLON A LOUER PRÉSENTEMENT

avec atelier pour artiste

— Un atelier... — murmura-t-il, — je n'en ai pas besoin, mais qu'importe?... Voyons toujours.

Et il entra.

La porte cochère, lourde et massive, s'ouvrait sous une voûte conduisant à une vaste cour qu'enfermait un quadrilatère de bâtiments ornés de sculptures et ne manquant point de caractère.

Ces bâtiments avaient été jadis l'hôtel d'une grande famille depuis longtemps éteinte.

On distinguait encore, au milieu des sculptures, des écussons timbrés d'une couronne ducale.

Vers la fin du siècle dernier on avait transformé tant bien que mal l'hôtel en maison de rapport, grâce à des cloisons de briques qui divisaient en plusieurs parties les grands appartements.

La loge du concierge était au rez-de-chaussée et la femme de ce fonctionnaire se trouvait sur le seuil de cette loge.

— Vous demandez quelqu'un, monsieur? — fit-elle.

— Non, madame, — répondit Gérard. — Mais vous avez un pavillon à louer...

En même temps il jetait un regard dans la cour, cherchant où pouvait se trouver le pavillon en question.

— Oui, monsieur.

— Est-il libre?

— Depuis trois semaines, oui, monsieur;... — il était habité par un artiste peintre qui vient de partir pour l'Italie... Je dois vous prévenir que ce n'est pas grand...

— Combien de pièces?

— Quatre, y compris l'atelier... — une chambre à coucher, une salle à manger, l'atelier et une cuisine... — il y a un petit jardin fort gentil...

Gérard continuait à jeter vainement autour de lui des regards investigateurs.

— Mais où diable est-il, votre pavillon? — s'écria-t-il enfin.

— Derrière les bâtiments du fond, du côté du boulevard Beaumarchais.

— Ah ! ah !

— Il y a même une chose bien commode pour le locataire.

— Laquelle ?

— Une sortie particulière sur le boulevard... sortie spéciale au pavillon...

— Alors, deux entrées et deux sorties ?... Ici et sur le boulevard ?

— Oui, monsieur.

— Le prix de location ?

— Douze cents francs...

— C'est cher !

— Oh ! non, monsieur... Ça vaudrait au moins le triple dans un autre quartier... D'ailleurs c'est très bien distribué... — Monsieur veut-il visiter ?

— Parfaitement.

— Le temps de prendre mes clefs et je suis à vous.

La concierge entra dans la loge et reparut presque aussitôt, apportant un trousseau de clefs.

— Par ici, monsieur... — fit-elle après avoir refermé sa porte, puis elle se dirigea vers le corps de logis central où se trouvait le grand escalier.

Elle longea un couloir au bout duquel elle ouvrit une petite porte donnant sur un autre escalier.

— On passe par là pour aller au pavillon... — dit-elle à Gérard, qui la suivait. — Le locataire a seul le droit de se servir de cet escalier, dont la porte est fermée à clef...

La concierge et le jeune homme gravirent une dizaine de marches.

L'escalier était très sombre, ne prenant jour que par une ouverture étroite de tout point semblable à une meurtrière.

Sur le carré une seconde porte fut ouverte.

On était dans le pavillon.

Gérard voulut se rendre compte des moindres détails du logement.

Les fenêtres donnaient sur une cour en contre-bas.

Cette cour, qu'on appelait le jardin, était bordée de plates-bandes où poussaient quelques lilas étiques et quelques touffes de sureau.

L'atelier était éclairé par de larges fenêtres.

De ces fenêtres on apercevait le boulevard à travers une large grille de fer forgé qui régnait sur toute la largeur de la cour.

— Mais — demanda Gérard — comment descend-on dans ce que vous appelez le jardin, pour aller gagner la porte s'ouvrant sur le boulevard Beaumarchais ?

— Un escalier pratiqué dans la muraille y conduit depuis la salle à manger.

— Voyons cela...

— Suivez-moi, monsieur...

Et la concierge précéda le visiteur dans un escalier d'une quinzaine de marches, très étroit.

Une fois dans la cour baptisée du nom de jardin Gérard, alla jusqu'à la grille, se retourna et jeta les yeux sur la façade du pavillon.

Ce pavillon constituait un petit corps de logis collé pour ainsi dire sur la haute muraille de la maison principale, muraille noircie par le temps et que ne trouait aucune croisée.

On apercevait seulement de loin, sur les toits, les fenêtres des mansardes.

Le terrain de la cour ou du jardin, comme on voudra, n'offrait point une surface plane.

Il s'élevait en talus jusqu'à la hauteur du boulevard auquel on accédait par des marches de pierre placées dans une encoignure.

Gérard gravit ces marches et atteignit la grille garnie du haut en bas d'un treillage de fil de fer à petites mailles, afin qu'il fût impossible de jeter, de l'extérieur, des immondices sur le talus.

Arrivé là, il se retourna de nouveau vers le pavillon pour constater si les fenêtres étaient munies de volets.

Elles l'étaient, à l'exception de celles de l'atelier, très larges, nous l'avons dit.

Le jeune homme en fit l'observation à la concierge qui répliqua :

— Il y en a, monsieur ; mais, rapport à la largeur des fenêtres, ils sont placés intérieurement.

On remonta dans le pavillon.

Gérard semblait satisfait.

— Eh bien! monsieur, ça peut-il vous aller? — demanda la concierge. — Si vous n'êtes ni peintre ni sculpteur, vous ferez facilement de l'atelier un joli salon...

— Oui, cela peut m'aller... — Maintenant dites-moi, je vous prie, quels sont les usages du propriétaire?...

— On ne loue pas pour moins d'un an, monsieur, et on paye six mois d'avance...

— Accepté.

— Monsieur a-t-il de la famille?

— Je suis complètement seul.

— Pas même de domestique?

— Pas même, et si j'en avais un je me demande où je le logerais... — Le pavillon me plaît, mais il est fort exigu...

— Il y a dans la grande maison, au quatrième, juste au-dessus de vous, une chambre de bonne comprise dans la location...

— Cela étant, je verrai plus tard si je me décide à prendre une servante ou un domestique...

— C'est ça... Monsieur verra... Mais jusqu'à ce que monsieur se soit décidé, je me recommande à lui pour faire son ménage...

— Provisoirement, oui, si vous en avez le temps... — La maison d'habitation est vaste et ça doit être une grosse besogne de l'entretenir...

— Oh! je ne suis pas seule... — J'ai mon mari et ma fille. — Nous sommes trois, et nous bûchons ferme!... — Ça n'est point chez nous qu'on boude à l'ouvrage!

— Eh bien! alors, quand j'aurai fait ici mon installation, je vous mettrai au courant de mes habitudes...

— Quand monsieur entrera-t-il?

— Aujourd'hui même.

— Monsieur habite Paris?

— Oui, mais jusqu'à présent dans une maison meublée. — Je viens de prendre le parti d'acheter un mobilier...

— Tout sera neuf, alors... — il n'y aura qu'à entretenir...

— Veuillez préparer une quittance... je vais vous payer le montant des six premiers mois.

— C'est mon mari qui vous remettra la quittance et qui touchera, en revenant d'une course qu'il est allé faire pour le propriétaire.

— Est-ce qu'il habite la maison, le propriétaire?

— Oh! non, monsieur...

— Très bien... — Je vous donnerai mon nom, et dès son retour votre mari s'occupera de ma quittance... — Moi, je vais acheter des meubles... — Si par hasard on ne pouvait les emménager aujourd'hui ce serait fait demain dans la matinée... — J'apporterai toujours mes malles.

— Comme il plaira à monsieur. . — Je vais ouvrir les fenêtres pour donner de l'air et nous descendrons...

La concierge fit aussitôt ce qu'elle venait de dire et regagna la cour en compagnie du nouveau locataire du pavillon.

X

Charles Gérard entra dans la loge, où une jeune fille d'une vingtaine d'années se livrait près de la fenêtre à des travaux de couture.

Elle se nommait Anastasie et elle était fille de la concierge.

— Tasie, — lui dit sa mère, — le pavillon est loué... — Prends par

écrit le nom de monsieur... — Ton père, sitôt qu'il rentrera, fera la quittance des premiers six mois...

— Oui, m'mau...— répondit d'une voix grasseyante l'héritière de la loge.

Et trempant dans un encrier de verre à deux sous une vieille plume de fer toute rouillée, elle demanda, en ouvrant un registre crasseux qui se trouvait à portée de sa main et en le plaçant sur ses genoux :

— Comment que vous vous appelez, m'sieu, s'il vous plaît?

— *Arnold Desvignes*, — répondit Gérard sans hésiter.

La jeune fille écrivit ce nom et poursuivit :

— Quel état que vous avez?...

— Je ne comprends pas bien le but de cette question... — fit observer le jeune homme en souriant. — En quoi ma profession vous regarde-t-elle?

— En rien du tout, monsieur... — répliqua la concierge. — C'est le propriétaire qui demande cela, rapport aux professions bruyantes ou qui pourraienf dégrader l'immeuble...

— Eh bien, mademoiselle, veuillez écrire : *Professeur de langues étrangères...* C'est un état qui ne fait aucun bruit et ne dégrade rien...

— Ça y est, m'sieu... et c'est tout... — dit Mlle Tasie après avoir fait courir de nouveau sa plume rouillée sur le registre.

— Voici votre denier-à-Dieu, ma chère dame, — reprit Gérard en posant un louis dans la main de la concierge, qui se confondit en remerciements.

« Je vous remettrai le prix du semestre contre la quittance... — ajouta le jeune homme. — A propos, comment vous nommez-vous ?

— Pillois, monsieur... Rose Pillois... Mon mari, Pierre Pillois, et ma fille Anastasie... — Nous disons Tasie parce que c'est moins long à prononcer... Tout à votre service...

— Eh bien ! madame Pillois, à tantôt. — Quel numéro de la rue des Tournelles porte la maison?

— Le numéro 36, et votre pavillon porte le 41 du boulevard Beaumarchais...

— Grand merci.

L'ex-employé de John Mortimer sortit et se dirigea vers le faubourg Saint-Antoine, où il fit l'acquisition des meubles nécessaires pour garnir salle à manger, salon, chambre à coucher et cuisine.

On lui promit qu'avant cinq heures du soir tout serait installé rue des Tournelles.

Le magasin de nouveautés qui lui vendit des rideaux, des draps, des serviettes, etc., lui fit la même promesse.

Il ne lui restait donc qu'à aller chercher les bagages laissés par lui au chemin de fer et qu'on avait dû mettre à la consigne.



Angélique poussa une exclamation joyeuse : « — Papa ! Papa ! » s'écria-t-elle.

Vers quatre heures du soir il retira ses malles en présentant son bulletin, les fit charger sur un fiacre et donna l'ordre de le conduire à son nouveau domicile.

Le marchand de meubles et l'un des commis du magasin de nouveautés y arrivaient en même temps que lui.

Une heure suffit pour tout mettre en ordre.

— Monsieur couchera-t-il ici ce soir? — demanda Rose Pillois, élevée à la dignité de femme de ménage du jeune homme.

— C'est possible, n'est-ce pas?

— Mais parfaitement bien, monsieur... — Je n'ai que le lit à faire, et à balayer... Prenez vos clefs... elles sont en double... une seule me suffira, celle de la porte d'entrée... je la détache du trousseau. — Voici les autres...

— Fort bien... — dit Gérard en la prenant, — je vais dîner. — Maintenant une petite recommandation.

— Laquelle, monsieur ?

— Je ne suis point défiant, n'ayant rien à cacher, mais je déteste la curiosité...

— Moi aussi, monsieur... Ce qui fait que je ne suis pas curieuse.

— Grande qualité, madame Pillois... Seulement d'autres pourraient l'être à votre place... — Je n'admets pas qu'on entre chez moi... — Excepté vous, personne ne doit mettre les pieds dans le pavillon.

— Et personne ne les y mettra, monsieur ! Vous pouvez être bien tranquille à ce sujet-là... — Ma fille ne s'occupe pas des ménages. Mon mari non plus... — Soyez donc sans inquiétude... — Âme qui vive ne fourrera le nez ici...

— C'est à cela que je tiens par-dessus tout. — Je possède des livres rares, des papiers précieux au point de vue de mes études... — Des curieux indiscrets mettraient le désordre au milieu de tout cela... — Je pousse l'ordre jusqu'à la manie... — Je veux trouver chaque chose le lendemain à l'endroit précis où je l'ai placée la veille... — La conséquence est facile à déduire... — Si je m'apercevais qu'on vient ici quand je n'y suis pas, je cesserais de vous confier mon ménage et je donnerais congé.

— Encore une fois, monsieur, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles... — Je suis bon chien de garde...

— J'y compte... et au lieu des trente francs par mois que vous m'avez demandés pour prendre soin de mon intérieur, je vous en donnerai quarante...

— C'est quelque prince déguisé, bien sûr, comme dans les *Mystères de Paris !*... — pensa la concierge, éblouie d'une générosité si grande.

— Ma quittance est-elle prête? — poursuivit le jeune homme.

— Oui, monsieur, mon mari est dans la loge... — Il l'a fait signer au propriétaire et va vous la remettre.

— Eh bien ! à ce soir, madame Pillois...

— A ce soir, monsieur Desvignes...

Gérard quitta le pavillon, franchit le seuil de la loge, compta six cents francs en pièces d'or, prit sa quittance et alla dîner au restaurant où il avait déjeuné le matin et laissé sa valise.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de nous être étendu quelque peu longuement sur des détails de location dont l'intérêt ne semble pas très vif.

Notre excuse est toute prête.

La connaissance de ces détails étant indispensable pour la prompte et complète intelligence de la suite de notre récit, il nous était impossible d'en supprimer un seul.

L'ex-secrétaire du banquier de Calcutta, satisfait de l'emploi de son temps depuis son arrivée à Paris, dîna de bon appétit; et tout en dînant il se disait :

— Le nom de *Charles Gérard* eût été compromettant au premier chef, donc je ne pouvais le conserver... — Celui d'*Arnold Desvignes* ne saurait attirer sur moi l'attention... — Je connais de réputation un homme habile qui me fournira toutes les pièces de nature à prouver que je suis bien légitimement propriétaire de ce nom... — S'il devient nécessaire un jour ou l'autre de m'en servir dans un acte authentique, — ce qui est probable, — aucun doute ne s'élèvera sur mon identité...

« J'ai prudemment agi en louant dans une maison particulière et en achetant des meubles au lieu de m'installer dans un hôtel garni. — J'échappe ainsi de façon complète au contrôle de la Préfecture de police.

« John Mortimer, mon ci-devant patron, quand il apprendra que je ne me suis pas rendu à son comptoir de Londres, ne manquera point de me faire chercher partout, car il m'est très attaché, le brave homme...

« Naturellement on ne me trouvera pas, puisque j'aurai disparu sans laisser la moindre trace de mon passage...

« On croira que j'ai été victime de quelque accident ou étranglé et jeté dans la Tamise, après avoir été dépouillé par un des bandits qui grouillent à Londres, et tout sera dit...

« On ne s'occupera plus de moi...

« Voilà donc mes précautions prises et bien prises au sujet de l'avenir...

« Maintenant, il s'agit de préparer avec soin le coup énorme que je veux frapper...

« J'ai cinq jours devant moi... — C'est plus qu'il ne me faut.

Après avoir achevé son repas, Charles Gérard, que nous appellerons désormais *Arnold Desvignes* afin de ne point jeter la confusion dans l'esprit de nos lecteurs en le désignant tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, prit sa valise et, de son pied léger, en fumant un bon cigare, se dirigea vers la rue des Tournelles.

— Je rentre, madame Pillois — dit-il en passant à la concierge. — La journée a été fatigante... Je vais me coucher...

— Votre lit est prêt, monsieur Desvignes... — J'ai mis un bougeoir

sur la première marche de votre escalier... — Tout est en ordre... — Vous serez content... — Bonne nuit, monsieur Desvignes.

— Merci, ma chère dame...

Le jeune homme traversa la cour, se dirigea par le couloir vers la porte de son escalier, trouva le bougeoir, alluma la bougie, referma à double tour la porte de l'escalier et monta chez lui.

Mme Pillois n'avait rien exagéré.

L'ordre vanté par elle existait en effet, et même la pendule, achetée chez le marchand de meubles et placée sur la cheminée de la chambre à coucher, faisait entendre le tic tac monotone de son balancier.

Elle marquait dix heures.

Arnold Desvignes consulta sa montre dont les aiguilles indiquaient la même heure, ensuite il déboucla sa valise et en tira les différents objets d'habillement dont elle était garnie.

Au fond — tout au fond — se trouvait une liasse de papier composée de notes importantes et du reçu portant la signature du chercheur de diamants.

Il déposa cette liasse avec son argent dans l'un des meubles de sa chambre à coucher, rangea du linge par dessus, de manière à remplir le tiroir qu'il referma soigneusement, puis il regarda de nouveau la pendule.

— Dix heures quarante... — murmura-t-il alors. — S'ils sont encore de ce monde et si rien n'est changé à leurs habitudes depuis quatre ans, j'ai bien des chances de les trouver au vieux Londres de la rue de Ponthieu...

Après avoir formulé cette réflexion, le nouveau locataire de Mme Pillois ouvrit rapidement une des malles apportées de Calcutta et retirées de la consigne du chemin de fer de Lyon.

Parmi les vêtements qu'elle contenait, il fit choix d'un complet de gros drap de couleur sombre et d'une coupe anglaise, acheté à Londres l'année précédente, s'en revêtit, se coiffa d'un chapeau mou qu'il enfonça sur ses yeux, et glissa dans sa poche un petit revolver, après s'être assuré que les six cartouches se trouvaient bien à leur place.

Cette toilette achevée et cette précaution prise, le jeune homme, tenant de la main gauche son bougeoir, gagna l'escalier qui conduisait au jardin.

Sur la dernière marche il déposa le bougeoir, éteignit la bougie, suivit l'une des allées jusqu'aux degrés de pierre conduisant à la porte pratiquée dans la grille.

Un instant après il ouvrait cette porte et, une fois sur le boulevard Beaumarchais, la refermait derrière lui.

Il remonta vers la place de la Bastille, prit un fiacre à la station de voitures qui se trouve en face du restaurant des *Quatre Sergents de la Rochelle*, et donna l'ordre au cocher de le conduire à la place Beauvau.

En moins de vingt minutes ce fiacre le menait à l'endroit indiqué.

Là, il mit pied à terre, paya la course, suivit pendant un instant la rue du Faubourg-Saint-Honoré, gagna l'avenue de Matignon, passa devant, ou plutôt derrière le cirque d'Été et s'engagea dans la rue de Ponthieu, but de sa course nocturne.

XI

La fabrique de gaufres, connue de tous les habitants du quartier, de tous les promeneurs des Champs-Élysées et de tous les habitués du Cirque, les ventes de Chéri, quelques établissements de loueurs de voitures, de marchands de chevaux et de carrossiers, donnent à la rue de Ponthieu une certaine animation pendant le jour; mais les boutiques s'y trouvant en très petit nombre, séparées les unes des autres par de longs intervalles et fermant généralement leurs volets aussitôt qu'arrive la nuit, cette rue prend, dès la tombée du jour, une physionomie singulièrement triste qui le devient plus encore à mesure que l'heure s'avance.

Les passants se font rares.

Aucune lueur ne brille derrière les fenêtres closes intérieurement par des contrevents capitonnés.

Seuls les becs de gaz éclairent la chaussée et les trottoirs.

Arnold Desvignes remontait rapidement dans la direction de la rue de Berri en longeant les maisons du côté gauche.

Un peu avant d'arriver à la rue du Colysée il ralentit le pas, et finit par faire halte devant une boutique close.

— C'est là... — se dit-il. — Je ne me trompe pas j'en suis sûr...

La boutique occupait le rez-de-chaussée d'une maison de construction ancienne.

A côté de cette boutique se trouvait une porte pleine peinte en vert foncé, fermant l'entrée d'un couloir conduisant à l'escalier qui desservait les trois étages.

Au-dessus de la porte, le numéro transparent apparaissait éclairé en rouge par une flamme intérieure.

On disait généralement dans le quartier : — *La maison au numéro rouge.*

— Le numéro brille — murmura le jeune homme — c'est le signal habituel... — Rien n'est changé dans les habitudes du lieu... — Je dois trouver là mes gaillards, s'il ne leur est point arrivé quelque mésaventure..

Arnold Desvignes — puisque c'est ainsi que nous appellerons désormais Charles Gérard — étendit la main vers le bouton de la sonnette placé dans une cuvette de cuivre scellée en plein mur ; mais au lieu de tirer à lui le

bouton, il chercha de l'ongle un cran fait à la lime sur le rebord de la cuvette.

L'ayant trouvé, il appuya juste à l'endroit du cran.

La porte s'ouvrit avec le craquement sec que produit la détente d'un ressort, mais en se refermant derrière le visiteur elle ne produisit aucun bruit.

Le couloir dans lequel Arnold s'engagea était noir comme l'intérieur d'un four, mais la lumière jaillit d'une porte intérieure brusquement ouverte, une grosse femme à mine de boule-dogue parut, et demanda en français avec un accent britannique très prononcé :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— *Voir le vieux Londres...* — répondit Desvignes en anglais.

Cette phrase était évidemment un mot de passe, car aussitôt qu'elle eut été prononcée la grosse femme s'effaça pour laisser entrer le nouveau venu qui franchit le seuil d'une pièce servant le jour à un commerce de crèmerie.

Une petite lampe l'éclairait.

— Beaucoup de monde ce soir? — fit Arnold.

— Yes, Master... — répliqua l'Anglaise... — Vous savez le chemin?...

— Oui.

— Eh bien! excusez-moi si je ne vous conduis pas... — Je dois rester ici pour attendre nos clients...

Le jeune homme se dirigea vers le fond de la crèmerie, ouvrit successivement deux portes, l'une pleine, l'autre rembourrée, et se trouva en face d'un escalier de pierre éclairé au gaz conduisant au sous-sol.

Il descendit une dizaine de marches, ouvrit une troisième porte, et pénétra dans une grande salle voûtée ayant servi de cave autrefois et éclairée au gaz comme l'escalier.

La cave était devenue tout à la fois un *palace-Gin* et un *enfer*, comme on dit à Londres.

Un bruit de voix confuses frappa les oreilles du visiteur, mais presque toutes ces voix avaient des accents étrangers, soit anglais, soit irlandais, soit américain.

Évidemment les Français se trouvaient là en minorité.

D'abord l'ex-employé de John Mortimer ne distingua rien.

L'âcre fumée des pipes bourrées de mauvais tabac s'étendait devant lui comme un brouillard et lui piquait les paupières, en même temps que les odeurs âcres de la nicotine, de l'eau-de-vie brûlée, du gin, de la bière et du vin le prenaient à la gorge et le faisaient tousser.

Mais peu à peu ses yeux s'habituèrent au brouillard et purent distinguer comme à travers une gaze l'intérieur de la taverne.

C'était bien une taverne d'aspect sinistre, une taverne des plus hideux quartiers du vieux Londres transportée en plein Paris.

De lourds piliers carrés supportant la voûte formaient des cases dans lesquelles se trouvaient placés des tables et des escabeaux de bois noircis par la crasse et par la fumée.

Autour des tables grouillait un monde bizarre qu'en tout autre endroit il aurait été impossible de réunir.

Là des palefreniers en longs gilets de molleton quadrillé et en bonnet écossais, à côté de maquignons des environs de Paris, reconnaissables aux longues blouses bleues passées sur leurs vestons et aux casquettes à trois ponts dont ils partagent le monopole avec les Alphonses des boulevards extérieurs.

Plus loin, des cochers de loueurs ou de maîtres, ces derniers reconnaissables à leur petite tenue correcte, à leurs favoris de coupe irréprochable et à leurs cravates blanches attachées par une épingle ornée d'un fer à cheval en argent.

A d'autres tables, des bookmakers de bas étage, des écuyers sans place, des clowns sans engagement, maigres, hâves, le visage aussi blafard que sous la traditionnelle couche de farine, tout cela dépenaillé, avec des chaussures feuilletées, des pantalons indescriptibles, dont les poches cependant, à coup sûr, n'étaient point vides, car on buvait sans relâche et on jouait avec acharnement, surtout le *poker*, un jeu importé d'Amérique qui passionnait les groupes.

Nous le répétons, on n'eût trouvé qu'un très petit nombre de Français au milieu de cette foule qui, quoique fort peu recommandable en somme, n'était point composée exclusivement de bandits et se recrutait en grande partie dans la domesticité anglaise du quartier des Champs-Élysées et du faubourg Saint-Honoré.

Cochers, palefreniers et grooms venaient dans la maison au numéro rouge chercher des souvenirs de leur pays et se livrer avec des liqueurs nationales à leur vice favori, l'ivrognerie.

Ceux-ci avaient le droit de se dire relativement honnêtes. — Oh! très relativement.

Les autres, le grand nombre, appartenaient à la race des gredins internationaux.

Héritiers directs de Jack Sheppard, pick-pockets par vocation et par état, assassins par occasion, ils étaient venus en France dans le double but de tirer parti de leurs talents et d'échapper à la corde qui les réclamait sur le sol natal.

A droite, près de la porte d'entrée, se trouvait un vaste comptoir chargé de bouteilles de pale-ale, de stout, de gin, de whisky, de porter, et de victuailles

telles que jambons et pièces de bœuf, car on pouvait manger à la taverne, aussi bien que boire et manier les cartes.

Dans cette atmosphère épaisse et nauséabonde, dans cette cave où l'air respirable ne se renouvelait pas, la chaleur était insoutenable.

La sueur ruisselait sur tous les visages.

Arnold fit quelques pas en avant.

Son regard fouillait les groupes, allant de l'un à l'autre.

Un garçon s'approcha de lui et lui demanda en anglais ce qu'il fallait lui servir.

Le jeune homme répondit, en s'asseyant à une table qui se trouvait libre :

— Une bouteille de pale-ale et une tranche de roast-beef...

Au bout d'un instant le garçon apportait et plaçait sur la table sans nappe le bœuf froid et la bouteille.

Il allait se retirer.

Arnold l'arrêta par cette question :

— Connaissez-vous Will Scoot?

— Parfaitement bien.

— Est-il ici ce soir ?

— Oui.

— Joue-t-il en ce moment?

— Non... — il a joué et perdu... — il dort... là-bas...

— Réveillez-le et dites-lui qu'un gentleman de ses amis voudrait lui parler...

— Très bien...

Le garçon disparut au milieu de la fumée et se dirigea vers un angle particulièrement obscur de la taverne.

Dans cet angle, un homme assis sur un escabeau, ses bras sur une table et sa tête sur ses bras, dormait profondément.

— Hé ! Master Will... — fit le garçon en le secouant par les épaules.

Le dormeur ouvrit un œil, souleva la tête, et d'une voix pâteuse articula ces mots :

— Pourquoi me réveilles-tu?

— Quelqu'un vous demande.

— Qui?

— Un gentleman de vos amis.

— Où est-il ce gentleman ?

— Dans le troisième box de gauche...

— J'y vais.

Puis le dormeur, réveillé complètement, quitta son escabeau et se dirigea vers l'endroit qu'on venait de lui désigner.



Elle portait dans ses bras un objet soigneusement enveloppé qu'elle cherchait à dissimuler.

Will Scoot était un homme d'environ trente ans, vigoureux, de taille moyenne, bien bâti et de mine agréable.

Rien d'inquiétant ou de répulsif dans son apparence, — au contraire.

Son visage rond et fortement coloré semblait toujours souriant.

Ses yeux bleus exprimaient, ou tout au moins semblaient exprimer la douceur et la bienveillance.

Ses cheveux épais, et de ce ton d'acajou que les Anglais nomment *auburn*, étaient coupés ras.

Sa bouche un peu grande, aux lèvres rouges, était garnie de dents très blanches.

Si Will Scoot paraissait brave homme il n'avait point l'air riche, il s'en fallait même de beaucoup.

Son costume, sans être déchiré ni rapiécé, montrait la corde, témoignant ainsi de longs et loyaux services.

Ce costume se composait d'un pantalon de gros drap qui collait aux jambes comme un maillot; — d'un gilet de laine; — d'une sorte de veste de chasse de couleur olive, recouverte elle-même d'un long paletot gris en étoffe anglaise, usé jusqu'à la trame.

Un petit chapeau rond complétait l'habillement.

Le linge était presque invisible.

Cependant un petit col droit, de fraîcheur douteuse, émergeait d'un centimètre environ au-dessus de la cravate élimée.

XII

Dès qu'Arnold aperçut le personnage que nous venons de décrire, il lui fit un signe.

Will Scoot poussa une exclamation de surprise et s'avança vivement jusqu'à lui.

— Vous à Paris!... vous ici!... my dear! — fit-il en français, sans le moindre accent, en tendant la main au jeune homme, qui la prit et la serra d'un air de grande cordialité.

— Assieds-toi là... — lui dit-il en même temps.

Will se laissa tomber sur un escabeau et demanda :

— Mais par quel hasard vous voit-on après si longtemps? — Est-ce qu'il y aurait une affaire en train?...

— Peut-être... — répondit à voix basse l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta.

L'Anglais jeta rapidement autour de lui un regard défiant, et comme son interlocuteur allait l'interroger à ce sujet, il reprit :

— Alors, vous avez à me parler?...

— Oui.

— De choses sérieuses ?

— Très sérieuses...

— Dans ce cas, décampons ! — Payez votre roast-beef et votre pale-ale et ne restons pas plus longtemps dans la souricière...

Arnold Desvignes tressaillit.

— La souricière ?... répéta-t-il.

— Oui... — Depuis quatre ans que vous n'êtes venu ici me voir et voir Trilby, il s'est passé beaucoup de choses... — La police, qui se mêle toujours de ce qui ne la regarde pas, s'est inquiétée du *Vieux Londres*... — Elle y fait une descente de temps en temps... — Ceci ne serait rien, on se tient sur ses gardes et on n'a pas grand'chose à craindre quand on agit avec prudence, mais elle entretient ici en permanence des agents très malins qui ont l'œil ouvert et l'oreille au guet... — Il y vient des détectives de Londres qui se déguisent en cochers ou en grooms pour faire arriver du chagrin au pauvre monde... C'est une vraie surcursale de Scotland Yard... Le patron lui-même donne des renseignements à la Préfecture afin que son établissement reste toléré... — Bref, on n'est pas plus en sûreté au *Numéro rouge* que dans un poste de police... peut-être moins... — Il n'y a guère que cinq jours, on a pincé très bien ici des braves garçons débarqués tout exprès pour soulager les poches des Parisiens... On les filait depuis l'Angleterre...

Arnold se leva.

— Puisqu'il en est ainsi, paye pour moi... — dit-il en tendant une pièce de cent sous à Will Scoot — je ne veux pas m'approcher du comptoir... C'est déjà bien assez qu'un des garçons ait vu ma figure...

Et il sortit vivement de la taverne.

L'Anglais s'acquitta de la commission qui venait de lui être donnée, rejoignit dans la rue l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta et lui dit en lui prenant le bras :

— En ayant soin de ne point parler trop haut, nous pouvons causer ici sans crainte... Personne ne nous épie...

— Qu'as-tu fait depuis quatre ans?

— Pas fortune, à coup sûr... — J'ai eu des hauts et des bas... surtout des bas... — Malheureusement trop connu, et par conséquent très surveillé, j'ai dû mettre mes mains dans mes poches au lieu de les glisser dans celles des autres... — Les résultats sont bien différents!... — En dehors de quelques affaires qui nous arrivaient de Londres avec des renseignements complets, c'est à peine si j'ai travaillé... Le métier ne va plus... plus du tout...

— Pourquoi?

— Il y a trop de concurrence... tout le monde s'en mêle... — Je connais des gamins de seize ans qui dameraient le pion pour la dextérité aux plus habiles pick-pockets de la Cité... — La police est toujours sur votre dos. — Rien à frire sur le pavé de Paris, si bien que je me suis mis en quête d'un emploi...

— Un emploi! toi?...

— Parfaitement.

— Et que fais-tu?

— Je suis grande utilité au Cirque Fernando... moitié clown, moitié figurant, et même artiste par occasion...

— Quelle idée!...

— Je n'avais pas le choix des idées, et cela pour une excellente raison... j'allais être expulsé de Paris comme étranger si je ne justifiais point d'un métier me faisant vivre... — Or je voulais rester. — J'attends toujours une aubaine qui ne vient jamais mais qui peut venir... — Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, dit un proverbe : c'est là-dessus que je compte... — Cette aubaine, me l'apportez-vous?

Au lieu de répondre à cette question, Arnold interrogea.

— Trilby vit-il encore?

— Il vit, ou plutôt il végète... comme moi, d'ailleurs...

— Tu le vois toujours?

— Toujours et tous les jours... — Il est au cirque Fernando avec moi... Il ratisse la piste... il double les clowns... il apporte les cerceaux et il joue les ours dans les pantomimes avec assez de succès... Moi aussi, d'ailleurs...

— Ainsi, vous dont j'ai plus d'une fois admiré l'esprit inventif et l'imagination fertile en ressources, vous en êtes réduits tous les deux à exercer des professions misérables! — Mais vous devez crever de misère et d'ennui!...

— Ça ne manquerait pas de nous arriver si l'espérance ne nous soutenait... — Mais elle nous soutient... — Nous prenons le temps comme il est... en attendant...

— En attendant quoi?

— L'aubaine dont je vous parlais tout à l'heure... Encore une fois, nous l'apportez-vous?

— Ça dépend de vous complètement.

— Alors c'est comme si nous la tenions... — Que faut-il faire pour forcer la chance?

— M'obéir.

— Combien à gagner?

— Dix mille francs.

— Pour nous deux?

— Pour chacun.

Un frisson de joie courut sur l'épiderme de Will Scoot.

— Dix mille pour Trilby! dix mille pour moi! — balbutia-t-il, étranglé par l'émotion. — La voilà, l'aubaine! la voilà!... — Ah! vous pouvez commander, mon maître, et n'ayez crainte, quel que soit l'ordre donné, nous vous obéirons!...

— Où demeures-tu?

— Rue Lepic, n° 19, à Montmartre.

— Seul?

— Avec Trilby.

— Demain à midi j'irai chez vous.

— Gardez-vous-en bien! — fit vivement Scoot.

— Pourquoi?

— La concierge est curieuse et bavarde... C'est une vieille peste... — Elle vous dévisagerait... — Vous avez l'air d'un gentleman... — Votre visite lui semblerait singulière... — Nous ne recevons guère que quelques camarades du cirque et quelques bons garçons qui ne paient point de mine... — Vous avez d'autres allures... — Elle n'y comprendrait rien et ferait des potins dans le quartier... — Il est question d'une grosse affaire... soyons circonspects... Je devine qu'il s'agit d'un *coup*... — Ne laissons derrière nous aucune trace qui puisse nous en désigner comme les auteurs...

— Alors, où vous verrais-je?

— *A ma campagne...*

L'ex-employé de John Mortimer regarda Will Scott en riant.

— A ta campagne?... — répéta-t-il.

— A la mienne... à la vôtre... à celle de tout le monde... — C'est un établissement où l'on peut se réunir pour causer sans avoir peur des oreilles indiscrètes... — Vous ne connaissez pas ça, vous?

— Où est-elle située, ta campagne?

— Sur la butte Montmartre... rue Saint-Vincent... au coin de la rue des Saules, non loin de l'ancien cimetière et de l'église du Sacré-Cœur qu'on est en train de construire.

— Eh bien! j'irai...

— A quelle heure?

— A midi.

— Nous déjeunerons ensemble... Il y a si longtemps que nous ne nous sommes assis à la même table et que nous n'avons trinqué comme de bons garçons!

— Nous déjeunerons; seulement, dans ce cas, au lieu de midi, mettons onze heures...

— Convenu... — Je commanderai le menu pour onze heures précises.

— Heure militaire.

— Vous ferez connaissance avec le *Lapin A. Gill.*

— *Le lapin agile?* répéta Arnold Desvignes surpris.

— Oui, vous verrez ça... et nous choquerons nos verres dans la salle où chaque semaine a lieu le *dîner des assassins.*

L'ancien secrétaire du banquier de Calcutta fronça le sourcil d'un air mécontent.

— Pourquoi viens-tu mêler à ce que nous disons ce mots d'assassins? — fit-il.

— Ça vous sera expliqué là-bas... C'est une petite anecdote... — répliqua Will Scoot en riant.

Puis il ajouta, en changeant la conversation :

— Ainsi donc vous n'êtes plus à Regent street, attaché à la maison de banque John Mortimer and C°?

— J'ai quitté la banque, — répondit Arnold.

— D'une façon définitive?

— Oui.

— Pour tenter un coup de fortune?

— Tu l'as dit...

— L'affaire est bonne?

— Si je la croyais mauvaise, je ne la tenterais pas, cela saute aux yeux... — Vous n'aurez d'ailleurs, Trilby et toi, aucune mauvaise chance à courir, puisque dans tous les cas vous toucherez vos vingt mille francs.

La figure de Will devint rayonnante.

— Payables quand? — demanda-t-il.

— Dix mille francs au moment où j'aurai besoin de vous et avant d'agir... — Dix mille francs deux heures après.

— Y aura-t-il des arrhes?

— Oui.

— Combien?

— Mille francs, non pas à titre d'arrhes, mais à titre d'épingles...

Et Arnold tendit à son interlocuteur un billet de banque qu'il venait de tirer de son portefeuille.

— Décidément j'avais raison de compter sur une aubaine!... — dit l'Anglais en empochant le précieux chiffon. — Vous nous ravitaillez!... Vous êtes positivement notre providence!... — A la vie! à la mort! — Trilby et moi nous n'oublierons jamais qu'à Londres vous nous avez fourni les moyens d'éviter la corde...

— En risquant le gibet à votre place...

Tout en causant, les deux hommes avaient descendu le faubourg Saint-Honoré, traversé la rue Royale, puis la rue de Castiglione et descendu rue Saint-Honoré sans même s'en apercevoir, tant la conversation les absorbait.

On approchait des Halles qui déjà s'emplissaient de mouvement et de bruit.

XIII

Arnold s'arrêta.

— Il est temps de nous séparer, — dit-il à Will Scoot en lui tendant la main. — A demain, onze heures.

La grande utilité du Cirque Fernando serra le bout des doigts du jeune homme et le quitta en répétant :

— A demain...

L'ex-employé de John Mortimer remonta la rue de Rivoli, la rue Saint-Antoine et gagna le boulevard Beaumarchais.

Il était trois heures du matin quand il se coucha, heureux d'avoir retrouvé Will Scoot et Trilby, les deux auxiliaires dont il allait avoir besoin.

Comment Arnold Desvignes, — à qui nous allons rendre pour un instant son nom de Charles Gérard, — connaissait-il aussi bien et peut-être mieux qu'un inspecteur de la brigade de Sûreté les mystérieux dessous de Paris, ces bouges dont nous venons de montrer un échantillon à nos lecteurs en les conduisant au Vieux Londres de la rue de Ponthieu?

Comment ce garçon distingué d'apparence, d'éducation, de manières, possédant une instruction de premier ordre, parlant huit ou neuf langues se trouvait-il en des termes de camaraderie avec des bandits de bas étage?

Le moment nous paraît venu de donner la solution de ce double problème.

Nous allons raconter aussi brièvement que possible le passé bizarre de ce personnage qui doit jouer un rôle capital dans la suite de notre récit.

Charles Gérard avait vingt-huit ans.

Le 8 février 1858, vers une heure du matin, une jeune femme de dix-neuf ans environ sortait d'une maison noire et sinistre de l'une des plus vieilles et des plus misérables rues de Belleville.

Cette jeune femme portait dans ses bras un objet soigneusement enveloppé, qu'elle cherchait à dissimuler de son mieux.

Enveloppée dans un grand châle noir relevé sur sa tête et encadrant de ses franges son visage livide aux traits tirés, aux yeux entourés d'un cercle de bistre, elle gagna la rue de Paris en marchant lentement, et elle monta jusqu'au boulevard extérieur.

A cette heure avancée, les rues étaient silencieuses et désertes.

Pas d'autres passants que deux sergents de ville rasant les maisons, embossés dans les capuchons de leurs cabans pour se garantir du froid qui pinçait ferme.

En les voyant de loin à la clarté des becs de gaz, la jeune femme dont

nous venons de parler quitta le trottoir qu'elle suivait, traversa la chaussée et précipita sa marche du côté de la Villette.

Son allure, jusque-là hésitante et pénible, parut devenir plus résolue. — Son pas chancelant s'affermit et doubla de vitesse.

Par instants elle portait une de ses mains à ses yeux.

Elle essuyait de grosses larmes qui coulaient sur ses joues, et des sanglots mal étouffés soulevaient sa poitrine.

Sans s'arrêter elle allait droit devant elle, suivant la ligne des boulevards extérieurs, boulevard de la Chapelle, boulevard Rochechouart, boulevard de Clichy.

Parvenue à la hauteur de la place Blanche elle descendit jusqu'à l'entrée de l'avenue Frochot.

Là elle fit halte et jeta autour d'elle un rapide regard.

Pas une âme... pas un bruit...

Elle franchit alors presque en courant la grille de l'avenue et vint s'arrêter en face d'un petit hôtel entouré d'arbres dont l'hiver avait fauché les feuilles et dont une légère couche de givre saupoudrait les rameaux.

Une faible lumière brillait à travers les persiennes fermées du premier étage.

La jeune femme leva la tête vers la fenêtre et vit cette lumière.

— Il est là, — murmura-t-elle en étouffant un nouveau sanglot, — il est là, chaudement couché, ou veillant près d'un grand feu dans une maison bien close... — Il oublie que je souffre, moi, du froid et de la faim... Il oublie que je me débats contre la misère noire, implacable, qui ne me laisse pas une bouchée de pain pour moi, pas une goutte de lait pour mon enfant... le sien!... — Oh! lâche!... lâche!... misérable lâche!... — Eh bien, je te l'imposerai, notre enfant!... — Il faudra bien que tu le recueilles, que tu le nourisses! — Moi, je ne veux rien de toi, et je mourrai en te maudissant.

Rejetant alors d'un mouvement brusque le châle qui l'enveloppait, la pauvre femme se pencha vers l'objet que depuis son départ de Belleville elle pressait contre sa poitrine.

C'était un enfant... Une pauvre petite créature, bien frêle, bien pâle.

Immobile et les yeux clos, il semblait dormir.

Dormait-il en effet?

Cette immobilité sinistre ne venait-elle point, non du sommeil, mais de l'engourdissement causé par la température rigoureuse?

Épuisé par la faim, ne trouvant plus de lait dans le sein desséché de la mère, l'enfant n'était-il pas endormi du sommeil de la mort?

La pauvre mère le couvrit de baisers en balbutiant à travers ses larmes :

— Adieu! pauvre être chétif et né pour le malheur! — Je voudrais



— Voici ton fils, maintenant je vais mourir.

t'aimer... Je voudrais vivre pour toi... Avec toi... Je ne peux pas... — Je suis à bout de forces... — Quatre mois se sont écoulés déjà depuis ta naissance... C'est trop... Je succombe... Adieu... Adieu pour toujours... — Enfant adoré et maudit, va rejoindre ton père...

Elle l'embrassa une dernière fois, avec une sorte de furie passionnée, l'enveloppa dans le grand châle noir qu'elle venait d'arracher de ses

épaules et sonna violemment à la porte du petit hôtel devant lequel nous l'avons vue s'arrêter.

Ensuite elle attendit pendant quelques secondes.

Tout restait calme et silencieux dans l'intérieur de la maison.

A travers les lames des persiennes du premier étage, la lumière continuait à filtrer, égale et douce.

De nouveau la jeune femme tira le bouton de la sonnette, plus vigoureusement encore, et à deux reprises.

Alors se fit entendre le bruit d'une fenêtre dont on soulevait l'espagnolette et qui tournait sur ses gonds. — La persienne s'ouvrit à son tour, et, dans l'encadrement, un homme vêtu d'un veston de flanelle rouge apparut, se détachant sur le fond éclairé de la chambre.

— Qui sonne? — demanda cet homme d'un ton rude, presque menaçant.

— C'est moi... moi, Valentine... — répondit la jeune femme d'une voix tremblante.

L'homme fit un geste de colère.

— Il faut être singulièrement impudente pour venir troubler le sommeil des honnêtes gens à pareille heure! — répliqua-t-il. — Passez votre chemin!

— Lâche! — s'écria Valentine — je suis sans pain, dans la misère la plus effroyable, et tu me condamnes à mourir... Tu m'offres pour unique asile le suicide... — Mon chemin... le chemin que tu m'ordonnes de suivre, c'est celui qui conduit à la Seine, où je trouverai peut-être dans l'éternel sommeil l'oubli de ton infamie! Mais, avant que je m'éloigne pour aller mourir, tu ouvriras la porte de ta maison, tu l'ouvriras toi-même si tu ne veux pas que mes appels réveillent ceux qui t'entourent, et que je leur remette ton enfant en leur criant ton infamie!

Et Valentine agita pour la troisième fois la sonnette, d'une façon fiévreuse, convulsive.

L'homme au veston rouge se retira vivement de la fenêtre.

Au-dessous de lui on se mettait en devoir d'ouvrir la porte de l'hôtel.

Il s'élança hors de son appartement, descendit l'escalier comme une trombe, et se trouva en face d'un domestique à peine vêtu et mal éveillé qui, croyant que le feu était à la maison, venait de tirer les verrous et de faire tourner la clef dans la serrure.

— Éloignez-vous! — lui commanda le maître brutalement. — Je sais qui sonne... je recevrai moi-même...

Le domestique, tout en quittant le vestibule, et quoique ses idées fussent un peu confuses, fit la remarque que son maître était blanc comme un linge et semblait bouleversé.

Demeuré seul, l'homme bondit vers la porte à laquelle Valentin sonnait toujours.

Il l'ouvrit et saisit le bras de la jeune femme.

— Malheureuse! — lui dit-il d'une voix sourde qui sifflait entre ses dents serrées. — Malheureuse!... tu veux donc que que je te tue?...

Valentine dégagea son bras, franchit le seuil malgré l'homme qui tentait de s'opposer à son passage, déposa l'enfant enveloppé dans les plis du châle noir sur une des banquettes du vestibule, et répliqua d'un ton farouche :

— Voici ton fils!... — Maintenant, je vais mourir... et souviens-toi bien, Paul Gérard, souviens-toi bien, toi qui me tues, qu'en mourant je te maudirai!...

Sans ajouter un mot, la malheureuse s'élança hors de l'hôtel et prit sa course vers la place Breda.

— Valentine... Valentine... — cria l'homme que nous venons d'entendre appeler Paul Gérard, — écoute-moi...

Elle n'entendait pas ou ne voulait pas entendre.

D'ailleurs elle était loin déjà, et son pas saccadé retentissait sur la terre durcie par le froid près de la grille de l'avenue.

— Au diable! — murmura l'homme au veston rouge en refermant la porte avec colère. — Que m'importe après tout?... — Je ne l'ai pas prise de force!...

Et il se mit en devoir de faire tourner la clef dans la serrure et de pousser les verrous.

Au moment où il achevait cette besogne, une sorte de murmure plaintif, un léger vagissement monta jusqu'à lui.

Il se retourna vers la frêle créature déposée par Valentine sur une des banquettes et ses sourcils se froncèrent.

— Elle m'a laissé ce petit bâtard! — dit-il à voix basse. — Il ne manquait plus que cela! — Ah! stupides folies de la jeunesse, comme on vous paye cher un jour ou l'autre. — On rencontre une fille... on la trouve jolie... on le lui dit... elle vous écoute... on se figure qu'on est amoureux... on se met dans la tête un tas de balivernes... et le dénouement, le voilà! — Si peu de plaisir et tant d'ennui! Faut-il être assez niais!

Paul Gérard prit l'enfant, le souleva dans ses bras, et poursuivit :

— Je ne peux cependant pas le laisser mourir là, cet avorton!... — Le jeter dans la rue serait provoquer une enquête, et toute la séquelle des gens de loi ne manquerait point de me cribler de choses désobligeantes... — Que le diable m'emporte! animal que je suis!... C'est bien fait! — J'ai ce que je mérite... — Le vin est tiré, il faut le boire! buvons-le!

Et le jeune homme appela :

— Philippe!... Philippe!...

Au bout de quelques secondes arriva le domestique que nous avons déjà vu.

Réveillé de nouveau, il se frottait les yeux de plus belle.

— Monsieur a besoin de moi? — demanda-t-il.

— Voilà un enfant...

— Un enfant, monsieur!... — interrompit le valet stupéfait. — D'où vient-il?...

— Ça ne te regarde pas.

— C'est juste.

— Prends cet enfant... aies-en soin cette nuit... — Il doit y avoir du lait à la cuisine... fais-le boire... — Demain matin, tu le porteras dans ton pays et tu le mettras en nourrice...

XIV

— Demain matin!... dans mon pays!... en nourrice!...— bégaya le domestique dont la stupeur grandissait.

— Et pas une observation, pas une réflexion!... — poursuivit Pau Gérard. — Il ne s'agit point de discuter, il s'agit d'obéir...

— Oui, monsieur...

Philippe prit l'enfant tandis que l'homme au veston rouge, remontant au premier étage, regagnait sa chambre.

Un grand feu brûlait dans la cheminée.

Une lampe Carcel éclairait un large bureau couvert de livres, de papiers, de manuscrits.

Paul Gérard, savant de premier ordre, était professeur de langues étrangères au Collège de France.

Il avait trente ans.

Quelques lignes suffiront pour raconter la vulgaire histoire de ses amours avec Valentine.

La jeune fille, très simple et très modeste ouvrière, travaillait dans un magasin de modes de la rue Vivienne.

Le professeur était libertin, mais encore plus calculateur. — Il n'aimait point à dépenser de l'argent pour ses maîtresses.

Il rencontra Valentine plusieurs fois de suite, la remarqua, la désira, lui parla, lui mentit.

Un mois après, la jeune fille, absolument honnête jusqu'à ce jour, quittait sa famille et allait habiter une chambre louée par son amant qu'elle

adorait, car il était beau garçon et savait le langage qu'il faut parler aux femmes pour leur tourner la tête.

La liaison dura six mois.

Au bout de ce temps Paul Gérard, à qui le cœur faisait absolument défaut, n'éprouvait plus rien auprès de Valentine et la quittait sans le moindre scrupule, en se disant qu'un second amant la consolerait bien vite ; – il lui laissa un secours dérisoire de quelques billets de cent francs et il se mit en quête d'une autre maîtresse.

Décrire le désespoir de la jeune fille, perdue et abandonnée, serait la chose du monde la moins intéressante et la plus banale. — Ce désespoir grandit encore quand Valentine s'aperçut qu'elle était enceinte.

Elle n'avait point quitté son magasin; — malgré son chagrin sans bornes et son découragement immense, elle continuait à travailler. — Elle travailla jusqu'au jour où sa grossesse trop visible ne permit pas à la modiste de la conserver.

Il lui fallut alors vivre sur ses misérables ressources.

L'enfant vint au monde.

L'accouchement fut très pénible et de nature à détruire à jamais la santé de la jeune mère.

Elle écrivit à son séducteur.

Il ne se donna même pas la peine de lui répondre.

Elle se plaça sur son passage espérant l'attendrir.

Non seulement il resta sourd à ses supplications, insensible à ses larmes, mais encore il la menaça de la faire arrêter par les agents si elle s'obstinait à se montrer importune.

La malheureuse ne s'obstina point.

Plutôt que de s'adresser à son père et à sa mère, abandonnés par elle et qui devaient l'avoir maudite, elle serait morte de faim.

— Ils me chasseraient, — se disait-elle, — et, l'ayant mérité, je n'aurais pas le droit de me plaindre !...

Les dernières ressources étaient taries.

Valentine chercha quelque occupation, prête à accepter la plus humble, la plus humiliante...

Hélas !... ses forces anéanties, sa santé à jamais détruite, ne lui permettaient pas de travailler.

Alors ce fut la misère absolue.

Aux jours sans pain succédaient les nuits sans sommeil.

Les mamelles de la mère épuisée n'avaient plus de lait ; — l'enfant dépérissait rapidement. — On pouvait presque compter les heures qui lui restaient à vivre.

La douleur et la fièvre amenèrent le délire, et le délire conduisit la jeune femme au fait brutal que nous venons de raconter.

En quittant l'avenue Frochot Valentine, galvanisée en quelque sorte, trouva l'énergie nécessaire pour traverser, sans faiblir, la moitié de Paris.

Par la rue de Richelieu et par la place du Carrousel, elle atteignit les quais et s'engagea sur le pont des Arts.

Pendant quelques secondes elle se pencha sur l'eau noire qui roulait en grondant au-dessous d'elle, zébrée de traits de feu par le reflet des becs de gaz alignés sur les ponts et le long des quais.

— Pardonnez-moi, mon Dieu! — dit-elle tout à coup, — et maudissez, comme je le maudis, le misérable qui m'a perdue!...

Le pont était désert.

Valentine enjamba la balustrade, mit ses mains sur ses yeux et se laissa tomber.

Elle ne poussa pas un cri.

Son corps, en s'abattant dans l'eau silencieuse, produisit un bruit lugubre qui s'éteignit presque aussitôt.

Puis, plus rien.

Quelques jours après, des pêcheurs retiraient de la Seine au Point-du-Jour, près du pont d'Auteuil, le cadavre d'une jeune femme.

Ce cadavre, envoyé à la Morgue, ne fut reconnu par personne.

C'était celui de Valentine.

Les journaux consacrèrent deux ou trois lignes dans leurs faits-divers à ce suicide ou à cet accident; mais les parents de la malheureuse créature regardaient leur fille comme morte depuis le moment où elle avait quitté leur maison pour suivre un amant.

Quant à Paul Gérard, l'inconscient assassin de sa maîtresse, il n'eut pas même la pensée d'aller voir à la Morgue.

A quoi bon ce dérangement?

Le lendemain de la scène nocturne à laquelle nous avons assisté, le valet de chambre Philippe emmenait l'enfant de son maître dans un petit village du Blaisois et le confiait aux soins de sa sœur, une bonne grosse paysanne mariée, et récemment accouchée.

Le petit être, abreuvé d'excellent lait, ne demandait qu'à vivre.

Cinq ans s'écoulèrent.

L'enfant grandissait à merveille, et déjà, dans un âge si tendre, on voyait se développer une intelligence précoce.

Il tenait de son père.

Il en tenait d'autant plus qu'il semblait, malgré cette intelligence, être pétri de mauvais instincts.

— C'est monsieur tout craché! — disait Philippe à sa sœur en lui

apportant l'argent que chaque mois le professeur payait pour élever son fils.

Nous disons : *son fils*, mais il ne l'avait point encore reconnu comme tel, et l'enfant ne portait aucun nom.

Paul Gérard, en homme prudent et bien avisé, avait même jugé à propos de prendre ses précautions de manière à ne pouvoir être inquiété de quelque façon que ce fût dans l'avenir.

Tandis que son valet de chambre partait pour le Blaisois, il s'était rendu chez le commissaire de police de son quartier afin de lui raconter que la nuit précédente, rentrant tard, il avait trouvé sur le pas de sa porte un enfant au maillot déposé là par quelque mère dénaturée.

Il ajouta qu'il se chargeait de faire élever l'enfant à ses frais, et que peut-être, s'il s'attachait à lui et le jugeait digne de sa tendresse, il finirait par l'adopter plus tard.

Le commissaire de police s'inclina et ne tarit point en éloges au sujet d'une telle générosité et d'une résolution si belle.

Paul Gérard était un homme admirablement posé, officier de la Légion d'honneur à trente ans.

La considération universelle l'entourait.

Quand on sut qu'il avait recueilli un enfant abandonné par une mère sans entrailles, et qu'il le faisait élever, ce fut à qui chanterait ses louanges.

— Quel cœur excellent! disait-on de toutes parts. — Quelle âme élevée! — Des hommes pareils sont trop rares!...

Combien sont-ils, les misérables sans cœur et sans âme, qui, de même que Paul Gérard, volent l'estime et la sympathie publique?

Pendant cinq années, le professeur ne demanda pas une seule fois à voir son fils.

Pas une seule fois il n'ouvrit la bouche pour parler de lui.

Philippe fut l'intermédiaire du rapprochement entre le père et l'enfant.

Le valet de chambre était allé comme chaque mois dans le village des environs de Blois où vivait sa sœur.

Le petit garçon devenait de plus en plus fort, spirituel, rusé et malin.

Physiquement il ressemblait au professeur d'une façon frappante. — C'était la même coupe de visage, la même forme du nez, la même bouche et des yeux pareils.

La tournure de l'enfant rappelait même, en certaines attitudes, celle de l'homme fait.

— Ah! saperlipopette! — dit Philippe à sa sœur, — M. Gérard ne pourra pas le renier, celui-là! — C'est son portrait vivant, et il aura de l'esprit autant que son papa, le crapaud! — C'est dommage que mon maître ne le

fasse pas venir à Paris... — Il deviendrait un grand savant comme lui, bien sûr! — Il a tout pour ça, le petit!...

— Eh bien! — répliqua la sœur du valet de chambre, — il faut le conduire à son papa... — De cette façon-là ils se connaîtront...

— C'est une idée tout de même...

— Et une bonne...

Philippe accomplissant depuis cinq années des voyages continuels dans le Blaisois, s'était pris d'amitié pour l'enfant de Valentine.

Les paroles de sa brave femme de sœur le décidèrent à faire une tentative pour amener un rapprochement et forcer la main à son maître.

Il emmena l'enfant.

Chemin faisant il se disait, non sans quelque inquiétude, qu'en arrivant il lui faudrait essuyer une terrible bordée de colère d'un homme aussi violent et aussi entier que Paul.

En cela il se trompait.

Dès le premier regard, le garçonnet conquit son père, qui crut voir en lui sa vivante image quand il était tout petit. — Une fibre ignorée de lui jusqu'alors vibra subitement dans son cœur; — il ne voulut plus se séparer de cet être si profondément dédaigné jusqu'à ce jour et, dès le lendemain, il commença son éducation.

On comprend sans peine qu'avec un tel maître l'intelligence déjà si ouverte de l'enfant se développa d'une manière presque invraisemblable.

A quatorze ans, le fils de Valentine possédait une instruction qu'auraient enviée bien des étudiants plus vieux de cinq ou six années.

Paul Gérard, à cette époque, lui fit porter son nom, en attendant qu'il se trouvât dans des conditions d'âge lui permettant de l'adopter légalement.

XV

A vingt ans Charles Gérard, l'enfant de Valentine, parlait neuf langues; il était d'une force très remarquable en mathématiques et en algèbre; mais ses instincts vicieux prenaient chaque jour un développement non moins remarquable.

Absorbé par ses travaux, et grand partisan d'ailleurs de la morale indépendante, le professeur au Collège de France ne s'occupait guère de la vie privée de son fils.

En dehors des heures d'étude, il le laissait libre d'agir à sa guise.

Paul Gérard ne possédait qu'une fortune personnelle extrêmement restreinte; mais la chaire qu'il occupait depuis plus de vingt ans, et surtout les



Travesti de cette façon, Arnold Desvignes, avait l'air du plus Anglais de tous les Anglais.

magnifiques ouvrages de linguistique publiés par lui et dont les éditions se succédaient chaque année, lui rapportaient des sommes fort rondes et lui permettaient de fournir au jeune homme une pension mensuelle destinée à défrayer ses menus plaisirs.

Pour tout autre que pour Charles cette pension, dont le chiffre était assez élevé, aurait été plus que suffisante; — il la trouvait mesquine.

Doué d'une vigueur exceptionnelle et d'une infatigable ardeur, le jeune

homme courait les bals, les restaurants de nuit, les tripots clandestins, faisait la fête avec des filles de toutes les catégories.

Le valet de chambre Philippe connaissait seul cette existence désordonnée, et très faible pour le fils de son maître, il l'aidait à la cacher au professeur qui, malgré son absence de principes, n'aurait pu la tolérer.

Philippe mourut.

Charles se trouva singulièrement gêné par cette mort pour ses expéditions nocturnes.

Le vieux domestique, ayant fait des économies, et comptant bien d'ailleurs être remboursé un peu plus tôt ou un peu plus tard, venait souvent, de ses propres deniers, en aide au jeune homme dans l'embarras.

Le nouveau valet n'avait aucun motif pour agir de même, ce qui réduisit Charles à la portion congrue. — Il fallait enrayer, mais quelques gains au jeu lui permirent de ne pas dételer tout à fait.

Sur ces entrefaites, Paul Gérard demanda un jour à son fils ce qu'il avait l'intention de faire, quelle carrière il désirait embrasser.

Charles, en entendant cette question, ressentit un notable embarras.

Comment allier le choix d'une carrière avec ses goûts de liberté sans bornes et de vie à outrance?

Une position régulière, quelle qu'elle fût, l'entraverait dans ses plaisirs.

Il lui faudrait se soumettre aux exigences de ses supérieurs, arriver quelque part à heure fixe, s'asseoir devant un pupitre et se livrer à une besogne abrutissante jusqu'à une autre heure désignée.

Cette perspective lui causait une répulsion facile à comprendre.

Le professeur vit l'indécision de son fils, mais sans en deviner les véritables causes.

— Tu ne me parais pas avoir de vocation spéciale, — lui dit-il. — Eh bien ! puisque rien ne t'entraîne d'un côté plutôt que de l'autre, je te conseille de faire ton chemin dans la banque... — Un de mes amis te prendra chez lui et se chargera volontiers de t'initier aux secrets du métier... — Avec ton instruction et ton intelligence, il dépend de toi d'arriver à tout et de te créer le plus bel avenir.

Bien convaincu que, s'il opposait la moindre résistance aux volontés de son père, sa pension serait supprimée, il céda.

La banque d'ailleurs ne lui déplaisait pas.

Il entra donc chez l'ami de son père, l'un des principaux financiers de Paris, et fut mis tout à la fois à la comptabilité et à la correspondance étrangère.

Au bout de trois mois il était à la tête des plus brillants employés de la maison, et son patron ne tarissait pas en éloges sur son compte.

Cette situation nouvelle, qui paraissait à un très haut point satisfaisante, avait eu ce mauvais côté de mettre Charles Gérard à même de voir et de manier beaucoup d'argent.

En vivant dans ce milieu où les liasses de billets de banque et les piles de pièces d'or s'amoncelaient du matin au soir, le jeune homme éprouva des tentations ignorées de lui jusqu'à ce moment.

Il n'eut plus qu'une idée fixe, avoir de l'argent, beaucoup d'argent, pour pouvoir satisfaire toutes ses passions, pour ne rencontrer jamais d'obstacle entre lui et la réalisation de ses caprices.

La richesse — une richesse fabuleuse, inépuisable — lui parut devoir être le but de l'existence.

Tandis que cette soif de fortune le démoralisait de plus en plus, s'il était le jour employé modèle, il restait un viveur nocturne courant après les amours faciles et les orgies bruyantes, attiré par les fréquentations de bas étage, tutoyant des filles et des escrocs.

Naturellement il continuait à jouer, et la déveine s'attachait à lui; — presque chaque nuit il perdait.

En ces conditions, les appointements payés par le banquier et la pension paternelle devenaient une goutte d'eau dans un fleuve.

Quel parti prendre?

Le plus simple, et qui n'étonnera personne, étant donné ce que nous savons du fils de Valentine...

Gérard vola.

Appelé à travailler près de son patron pour faire l'intérim d'un secrétaire absent, il prit dans la caisse une liasse de billets de banque et, dans l'espoir de cacher ce vol, opéra une surcharge sur le livre de caisse.

Ce fut cette précaution qui le trahit.

L'auteur du vol ne pouvait être que l'auteur de la surcharge; — l'auteur de la surcharge ne pouvait être que lui.

Le banquier, qui l'aimait beaucoup et qui jusqu'à ce jour avait eu pour lui la plus grande estime, fut stupéfait et épouvanté.

Que faire?

Il était depuis vingt ans l'intime ami de Paul Gérard, qu'entouraient l'admiration et le respect de tous, dont personne, à moins d'être fou, n'aurait pu contester l'honorabilité!

Pouvait-il mettre une tache sur un nom si pur en dénonçant le voleur, en le livrant à la justice, surtout ce voleur étant un enfant recueilli par un acte de charité vraiment sublime, car personne ne songeait à discuter la légende lancée dans la circulation vingt ans auparavant par Paul Gérard?

Non, cent fois non, il ne le pouvait pas; — il ne le devait pas.

Il alla trouver son ami et lui apprit avec les plus grandes précautions le crime que son fils adoptif venait de commettre.

Le coup fut terrible, malgré les précautions prises.

Une congestion cérébrale foudroya le professeur.

Lorsque Charles Gérard, obligé de quitter immédiatement la maison du banquier, rentra au petit hôtel de l'avenue Frochot, il trouva son père mourant.

Valentine, au moment de se réfugier dans le suicide, avait maudit le misérable qui l'abandonnait lâchement.

Ce misérable, frappé lui-même par le résultat vivant de son action odieuse, maudit le fils de Valentine, et son dernier soupir s'exhala dans une malédiction suprême.

En présence du cadavre de l'homme qui, en somme, s'était montré pour lui bon et affectueux, Charles n'eut que cette pensée :

– Je suis libre! — Personne désormais n'a plus le droit de contrôler mes actions...

Par un testament déjà ancien, le professeur lui laissait tout ce qu'il possédait, — une cinquantaine de mille francs.

Après ce qui s'était passé chez le banquier, quoiqu'il fût certain que celui-ci ne divulguerait point le crime commis, Charles Gérard se dit qu'il ferait bien de quitter Paris, au moins momentanément.

Il partit pour l'Angleterre.

Là il commença par mener l'existence de désordre qu'il aimait.

L'argent ne lui manquant point, il put explorer tout à son aise les bas-fonds de Londres et serrer la main de tous les bandits sur les traces desquels il se proposait de marcher.

Les cinquante mille francs durèrent quelques mois, puis un beau matin sa bourse se trouva vide.

Comment vivre?

Charles Gérard chercha des ressources dans l'enseignement.

Il donna des leçons de langues, et le soir il dépensait dans les tavernes et les mauvais lieux ce qu'il avait gagné pendant le jour.

Les premiers élèves cependant lui en amenèrent d'autres, dont quelques-uns appartenaient à des familles de la haute aristocratie

Il fut introduit dans ces familles qui se prirent d'une admiration enthousiaste pour son intelligence hors ligne et sa prodigieuse instruction.

S'il avait voulu devenir honorablement riche, Charles Gérard l'aurait pu au moyen de l'instrument de fortune qu'il possédait : — la science.

Ses amis des tavernes suivaient avec une curiosité vive les moindres détails de cette marche ascendante.

Sans le savoir, le jeune homme s'était lié avec les chefs d'une bande de malfaiteurs associés pour dévaliser les hôtels des riches Londoniens.

Ceux-ci, pensant que Charles Gérard serait pour eux le plus précieux des *indicateurs*, s'ouvrirent à lui en lui promettant de beaux avantages, c'est-à-dire une part importante sur le butin obtenu grâce à lui.

Le malheureux n'hésita point. — Il consentit à donner les indications qu'on lui demandait.

A Paris, il avait commencé son éducation de héros du crime. — Il la complétait à Londres.

C'est parmi les bandits dont il était devenu le complice qu'il avait connu Will Scoot et Trilby, membres actifs de la bande des dévaliseurs.

Il y avait un an environ que Charles Gérard était à Londres, et il venait d'atteindre sa vingt-deuxième année lorsque, sur la recommandation d'un lord aux enfants duquel il apprenait le français et l'allemand il fut appelé pour donner des leçons au fils de Georges Stanley, le directeur de la maison de banque de John Mortimer dans Regent street.

Georges Stanley, causant assez souvent avec le professeur de son fils, sut apprécier sa haute intelligence, l'étendue et la solidité de ses connaissances.

De ces entretiens résulta pour lui la conviction que Charles Gérard, comptable de premier ordre et polyglotte hors ligne, pourrait rendre d'immenses services à la maison de banque qui aurait la bonne fortune de se l'attacher.

Il lui offrit la place de chef de la correspondance.

Cet emploi lui créait pour le présent et pour l'avenir une position sérieuse.

Charles Gérard accepta.

Alors, plus que jamais, il fut à même d'indiquer de bons coups à faire aux associés du *Vieux Londres;* — c'est ainsi que se nommait la bande à laquelle il était affilié, et il n'y manqua point, en ayant soin seulement de stipuler une notable augmentation dans la part de bénéfices résultant à son profit de tous les vols commis sur ses indications.

Le fils de Valentine, on le voit, était un homme habile et veillait à ses intérêts personnels avec une sollicitude infatigable.

XVI

Un jour, Will Scoot et Trilby, ayant mal combiné leur plan de retraite dans une expédition nocturne, furent pris par les policemen.

Charles Gérard eut peur, — une effroyable peur.

Si ces hommes le nommaient, il était perdu.

Sauver les deux bandits pour n'être point dénoncé par eux devint son idée fixe.

Mais comment s'y prendre pour les sauver?

Sans relâche il se posait cette question sans pouvoir y répondre.

Enfin, au moment où il commençait à perdre toute espérance, un billet mystérieux lui fut remis par un affilié.

Will Scoot le prévenait que le gardien-chef de la prison où ils se trouvaient enfermés était un homme à vendre, et que, moyennant la somme de mille livres sterling, il favoriserait leur évasion.

Gérard n'hésita pas un instant.

Bien convaincu qu'on accuserait tous les employés plutôt que lui, il prit dans la caisse particulière de Georges Stanley les bank-notes nécessaires pour payer la liberté de Will et de Trilby, et leur fit passer ces bank-notes par l'intermédiaire indiqué.

Pendant quinze jours il demeura sans nouvelles; — il ne vivait plus.

Enfin, le seizième jour il reçut une lettre datée de Paris et conçue en ces termes, qui ne pouvaient le compromettre :

« Les oiseaux envolés n'oublieront jamais l'ami dont la main généreuse a fait ouvrir leur cage.

« Ils voudraient avoir l'occasion de lui prouver leur reconnaissance et leur dévouement.

« Si cet ami, quelque jour, a besoin d'eux, qu'il vienne à Paris et qu'il aille rue de Ponthieu, à la *Maison du numéro rouge.* — Le mot de passe pour entrer dans cette maison est : — *Je veux voir le vieux Londres.*

« Les oiseaux envolés seront là. »

Point de signature, mais la teneur de la lettre indiquait si clairement son origine qu'aucun doute n'était possible à ce sujet.

Charles Gérard sentit sa poitrine allégée du poids énorme qui l'écrasait, et il respira librement.

Quelque temps après, il fut envoyé à Paris par Georges Stanley enfin d'y opérer des règlements de comptes.

Il profita de ce voyage pour se rendre rue de Ponthieu et serrer la main de Will et de Trilby dont les affaires en ce moment marchaient à merveille, et qui lui renouvelèrent leurs protestations de gratitude et de dévouement.

A la suite de cette entrevue quatre ans s'étaient écoulés.

Nos lecteurs savent déjà que les deux voleurs anglais se trouvaient, au bout de ces quatre années, dans une période d'absolue décadence, et connaissent le motif sombre qui ramenait à Paris Charles Gérard, ou plutôt Arnold Desvignes.

L'ancien secrétaire du banquier de Calcutta, en quittant Will Scoot près des Halles, était rentré chez lui, nous l'avons dit, et s'était couché.

Dès sept heures du matin, quoiqu'il eût peu dormi, il se réveilla et sauta en bas de son lit.

Sa toilette fut rapidement faite; il mit une certaine somme dans sa poche et sortit par la rue des Tournelles, après avoir dit bonjour eu passant à Mme Pillois, la concierge.

Sur le boulevard Beaumarchais, en face du restaurant des *Quatre Sergents de la Rochelle*, il prit une voiture et se fit conduire dans divers magasins d'habillements confectionnés, de lingerie, de parfumerie et de coiffures pour théâtres.

Chez le parfumeur il acheta des cosmétiques et des flacons de teinture.

Chez le coiffeur, il fit emplette de plusieurs perruques de formes et de nuances différentes, avec des moustaches et des favoris postiches assortis aux perruques.

Il rendit ces acquisitions toutes naturelles en se disant comédien au moment de partir pour l'étranger.

Le coiffeur était dans son genre un véritable artiste.

Ayant affaire à un client qui ne marchandait pas, il lui fournit des choses merveilleuses, de véritables chefs-d'œuvre, tout en répétant :

— Vous le voyez aussi bien que moi, monsieur, vous qui vous y connaissez, c'est trop beau pour le théâtre... cent fois trop beau... — Ça ne peut pas s'apprécier au gaz... il faut voir ça en plein jour et de près... — l'illusion est complète... C'est plus vrai que nature, parole d'honneur!... — J'avais édifié ces postiches pour la ville... — Ils m'étaient commandés par un inspecteur de la Sûreté qui voulait, je crois, faire un peu de police pour son propre compte... — Il a été révoqué avant d'avoir pris livraison... — Ah! l'outillage était complet... — Il y a dix changements pour des âges variés et des physionomies différentes...

Arnold Desvignes prit l'*outillage complet,* comme disait le coiffeur, le fit emballer avec soin dans une caisse de bois blanc, et, muni de cette

caisse, regagna sa voiture où se trouvaient entassées déjà ses autres acquisitions.

Puis il rentra rue des Tournelles, après deux heures d'absence.

Mme Pillois venait de terminer son ménage.

Elle l'aida à porter ses emplettes dans son pavillon et se retira.

Le jeune homme alors poussa ses verrous intérieurs, afin de ne pouvoir être surpris par sa concierge, ouvrit un large placard qui se trouvait dans la chambre à coucher, où il formait garde-robe, et y pendit les objets qu'il venait d'acheter.

Parmi ces objets, il y avait plusieurs costumes.

Il en choisit un, mais avant de s'en revêtir il prit les cosmétiques choisis dans une parfumerie spéciale, et un instant lui suffit pour modifier son visage avec une adresse digne des comédiens les plus habiles en l'art des transformations.

Ainsi grimé, le jeune homme se coiffa d'une merveilleuse perruque d'un blond tirant sur le roux, colla sur ses joues de longs favoris du même ton, s'habilla du *complet* en drap marron étalé sur une chaise, décrocha son petit chapeau de voyage également marron, mit en bandoulière la courroie soutenant l'étui de maroquin d'une énorme jumelle, referma à double tour la porte de son placard, en emporta la clef, et sortit du pavillon par la grille accédant au boulevard Beaumarchais.

Travesti de cette façon le jeune homme, — vieilli en apparence de dix ans au moins, — avait l'air du plus anglais de tous les Anglais, l'Anglais vieux jeu, l'Anglais classique, celui qu'on met en scène au théâtre.

Il monta dans un fiacre, salué jusqu'à terre par le cocher qui, flairant une aubaine, lui demanda d'un ton respectueux :

— Où faut-il conduire milord?

Question à laquelle Arnold répondit, avec le plus pur accent britannique :

— Sur le butte Montmartre... à le basilique du Sacré-Cœur... If you please...

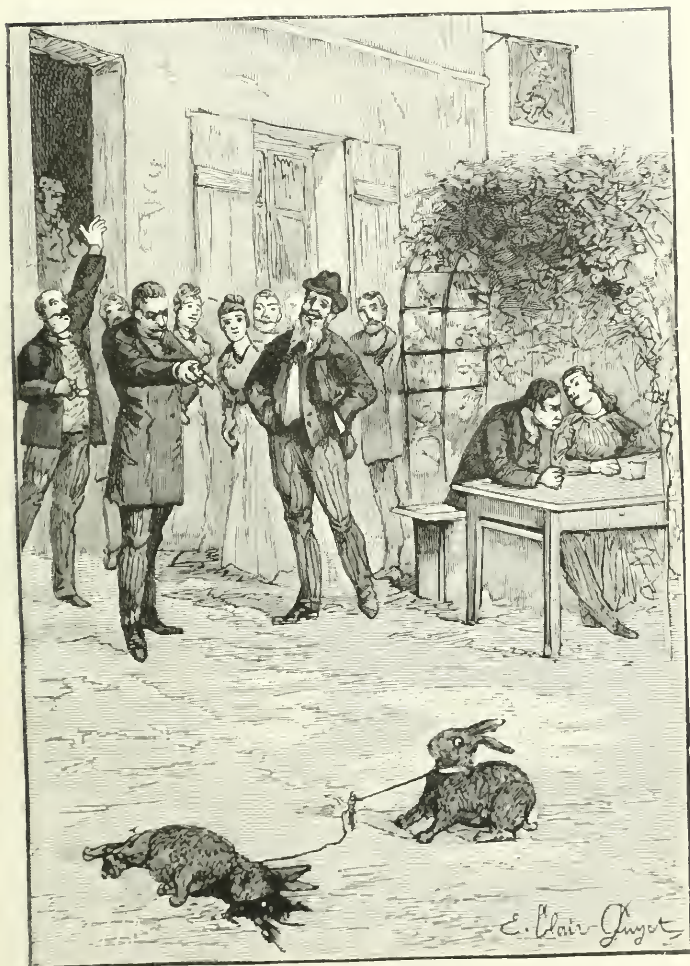
— Ça vaudra un bon pourboire, ça, milord... — reprit le cocher, — il y a un raidillon de tous les diables qui cassera les jambes de Cocotte.

— Aoh ! yes... — répliqua le faux Anglais, — je donnerai le por-boire à voô... Ne craignez point...

— Allons-y...

Le cocher regrimpa sur son siège et le fiacre roula vers les hauteurs des buttes Montmartre, en suivant les grands boulevards, pour gagner le boulevard Magenta et de là les boulevards extérieurs.

A MA CAMPAGNE



Les deux lapins, servant a la confection du dîner, étaient tués par les convives à coups de revolver.

Telle était l'enseigne qui s'étalait au-dessus de la porte du restaurant modeste où Will Scoot avait donné rendez-vous à Charles Gérard, devenu Arnold Desvignes.

L'établissement, — ainsi que nous l'avons entendu dire à l'Anglais, — se trouvait à l'encoignure de la rue Saint-Vincent et de la rue des Saules, sur le versant nord des buttes.

Il se composait d'une maison grossièrement bâtie avec de vieux matériaux de démolition, et ne comportant qu'un rez-de-chaussée et qu'un premier étage.

Deux marches de pierres fendues et disjointes conduisaient à la salle d'entrée, de dimension modeste, meublée d'un comptoir d'étain poli supportant quelques brocs, quelques verres et quelques litres ; d'une seule table et d'une douzaine de chaises.

Derrière le comptoir se voyait une étroite banquette garnie de moleskine, surmontée d'une sorte d'étagère renfermant des flacons multicolores de liqueurs à bas prix.

Au fond de la salle d'entrée s'ouvrait une porte donnant accès dans ce qu'on appelait le salon, pièce assez vaste, dont une table ronde occupait le centre.

Deux autres petites tables placées contrs les murs servaient à la desserte.

Des chaises dépareillées complétaient le mobilier.

Au plafond un bec de gaz, placé juste au-dessus du milieu de la table, tenait lieu de suspension.

Les murailles étaient blanchies à la chaux, mais disparaissaient complètement sous des dessins et des gravures enluminées provenant à peu près toutes de la collection de deux journaux : la *Lune* et l'*Éclipse*, auxquels André Gill, leur créateur, avait donné un certain éclat.

André Gill, artiste plein de verve et joyeux compagnon avant que la folie, ce mal de notre siècle, eût touché son cerveau, était jadis un des clients habituels du cabaret que nous décrivons.

Il avait laissé dans l'établissement trace de son passage.

Au milieu des dessins improvisés par des amis, artistes comme lui, on distinguait des pochades échappées à son pinceau.

La principale était l'enseigne intérieure.

L'enseigne intérieure, nous disons bien, car nombre de personnes ne connaissaient le restaurant des Buttes-Montmartre que sous ce nom :

AU LAPIN A. GILL

Ce nom était justifié par un dessin du célèbre caricaturiste sur le mur de la pièce d'entrée.

Ce dessin représentait un lapin de choux sautant dans une casserole, coiffé d'une casquette à cinq étages et brandissant de la main droite une bouteille de vin de Champagne dont le bouchon faisait explosion.

Après avoir terminé sa pochade, l'artiste avait écrit au-dessous : *Au Lapin A. Gill.*

Le jeu de mots était amusant.

Le dessinateur était célèbre.

Le nom resta.

Le dessin existe encore aujourd'hui sur la muraille.

Ce salon, dont nous venons de tracer un croquis rapide, avait reçu une appellation qui n'avait rien de vulgaire, celle-ci : *Le salon du dîner des assassins.*

C'était sinistre en apparence, mais point du tout en réalité.

Les convives, qui se réunissaient généralement deux fois par semaine, se recrutaient dans les rangs des jeunes artistes peintres et musiciens cherchant leur voie sur les hauteurs de Montmartre, en compagnie de jolies filles peu farouches.

A chaque dîner, on mangeait une gibelotte. — Les deux lapins servant à la confection de ce mets étaient tués par les convives à coups de revolver dans le jardin du restaurant; — de là le nom donné par eux-mêmes de *dîner des assassins.*

XVII

Dans le jardin où se commettaient les *assassinats* de lapins se trouvaient des berceaux garnis de tables qui faisaient de *Ma Campagne* un restaurant d'été très fréquenté pendant les beaux jours.

Au moment où nous franchissons le seuil de l'établissement, le patron du logis trônait à son comptoir, devant lequel deux hommes qui venaient d'arriver se trouvaient debout.

Un gamin de quinze ans, assis à une petite table dans un coin de la pièce, déjeunait d'un morceau de pain et d'un angle aigu de fromage arrosés d'un verre de vin.

Les deux hommes debout étaient Will Scoot et Trilby.

Nous connaissons le premier.

Le second pouvait avoir le même âge que son camarade, — de trente à trente-deux ans.

De taille moyenne, très bien bâti, paraissant vigoureux, il avait un visage long et pâle couronné par une chevelure d'une nuance indécise. — Son costume offrait le même débraillé que celui de Will Scoot.

Un vieux paletot gris, boutonné du haut en bas sur un grand gilet de tricot, lui donnait un air misérable.

Le marchand de vins accueillit les nouveaux venus d'un signe de tète amical.

— Ah! ah !... C'est vous, messieurs du cirque Fernando... — Il y a longtemps qu'on ne vous avait vus par ici...

— C'est vrai, mais ce n'est pas notre faute, — répliqua Trilby, qui parlait le français aussi facilement que son compatriote, — nous n'avons pas un moment à nous, au cirque... les répétitions le jour, les représentations le soir, on est comme à l'attache... — Sans compter que pour venir du cirque chez vous, il faut une bonne demi-heure.

En ce moment, une voix jeune et un peu grasseyante se fit entendre.

Cette voix était celle du gamin assis à une petite table et déjeunant de grand appétit d'un morceau de pain et d'un morceau de fromage.

— Est-ce que vous jouerez dans la pantomime prochaine, m'sieu Trilby? — demanda le gamin.

Will Scoot et son camarade tournèrent la tête de son côté.

— Tu me connais donc, toi, le gosse? — lui dit Trilby.

— C'te farce!... si je vous connais! — Aussi bien que les fontaines Wallace où je m'offre un bock économique quand je n'ai pas le moyen de me payer mieux chez le mastroquet ! Songez donc que je ne manque jamais d'aller *au Fernando* deux fois par semaine... J'aimerais mieux me passer de dîner que du Fernando!!... J'adore les écuyers et les écuyères, moi ! et les clowns, et les gymnasiarques, et les chevaux dressés, et les chiens, et les singes, et le cochon de M. Médrano, et toute la boutique!... Tenez, vous, m'sieu Trilby, vous me bottez!... — Vous ne pouvez vous imaginer comme je vous gobe quand je vous vois sous la peau d'un ours.

— Il est certain que je joue les ours avec quelque agrément... — fit en se rengorgeant Trilby très flatté.

— Pas à la ville! .. — continua le gamin. — Je vous ai souvent coudoyé à la buvette et vous êtes rigolo tout plein... — Ah! vous avez le mot pour rire..

— Quand je suis en train...

— Vous y êtes toujours, en train... N'est-ce pas, m'sieur Will Scoot?

— Il paraît que tu me connais aussi, — dit le second Anglais en souriant.

— Parbleu!... l'inséparable de m'sieur Trilby!... — Je vous admire assez souvent sur la piste, un fouet qui n'en finit pas à la main, avec un grand habit à queue de pie et un pantalon à bandes d'or, et que vous flan-

quez des clic-clac aux poulets d'Inde qui portent des demoiselles à maillots roses et à jupons idem, un costume, comme chantait cette autre :

« Qui d'en haut si bas commence,
« Et qui d'en bas finit si haut! »

« Nom d'un p'tit bonhomme, j'aime t'y ça... — J'suis un enfant du quartier, et un client de Fernando!...

— Tout ça ne m'apprend pas ce que je dois vous servir, — interrompit le patron du Lapin A. Gill.

— Un vermouth sur le zinc, — répondit Scoot, — et vous allez prendre nos ordres pour la suite...

— Vous déjeunerez donc?

— Oui... et nous voulons quelque chose de soigné... de coquet... pour trois... Nous traitons un gentleman... Un directeur de cirque américain qui doit nous engager...

— Alors je vous offre comme premier plat un lapin sauté... la renommée de la maison.

— Shocking! — s'écria Tribly avec une grimace si drôlatique que le gamin se mit à rire aux éclats.

— Non... non... pas de lapin sauté... — appuya Will Scoot. — Je vais vous dicter le menu.

Le cabaretier prit une ardoise, un morceau de craie, et se prépara à écrire.

Scoot dicta :

— Tranches de jambon d'York et de saucisson de Lyon, beurre frais et anchois comme hors-d'œuvre. — Saumon grillé sauce mayonnaise. — Entrecôte Bercy aux pommes nouvelles. — Salade de légumes. — Fromage de Chester ou de Brie si le Chester manque. — Fruits, café et liqueurs... Quant au vin, ce que vous avez de mieux derrière les fagots dans votre cave...

— Ah! sapristi de sapristi! — s'écria, en frappant sur la table, le gamin incapable de se contenir plus longtemps. — En voilà, un Balthasar!... Foi de Misticot, qu'est mon surnom, c'est ça qui ouvre l'appétit!... — On vient donc de donner une représentation à vot'bénéfice au Fernando?

— Peut-être bien... — fit Will Scoot en souriant.

— Alors, payez-moi une demie de petit blanc... Ça fera couler le dernier morceau de ma côtelette de fromage.

— Va pour la demie, et nous trinquerons avec toi...

Le patron de *Ma Campagne* apporta les deux vermouths et la demi-bouteille de vin blanc.

Les Anglais et le gamin trinquèrent, puis Trilby, frappant sur l'épaule de Misticot, lui dit :

— Tu me vas beaucoup, toi, le gosse ! — Tu es connaisseur... Tu as su m'apprécier sous la peau d'ours... — Je ferais volontiers quelque chose pour toi... — A ta santé !

— Pour quelle heure, votre déjeuner ? — demanda le cabaretier.

— Pour onze heures...

— Ça sera prêt.

— Dans le *Salon des assassins*...

— On y va mettre trois couverts.

Et le patron alla donner ses ordres à la cuisine.

— Monsieur Trilby, — murmura le gamin d'un ton presque timide, car il craignait que sa question ne parût indiscrète — combien que vous gagnez au cirque Fernando ?

— Cent quatre-vingts francs par mois...

— Bigre ! c'est maigriot !... — C'est pas avec ces appointements-là que vous pourrez vous payer souvent des *frichtis* dans le genre de celui que vous venez de commander... — Tout de même vous gagnez plus que moi... Mais je ne suis qu'un moucheron... Quand je serais un homme, faudra voir.

— Quel est ton métier ?

— J'en ai trente-six...

— Tu *fais la manche* ?

Le jeune garçon se redressa d'un air fort digne :

— *Faire la manche !* — répéta-t-il, — demander l'aumône ! tendre la main !... — allons donc ! Misticot ne mange pas de ce pain-là... — Je travaille honnêtement pour me nourrir, me loger, m'habiller et me blanchir... — Je fais mes petits comptes... je me dis : *Tu as trente-cinq sous à dépenser par jour n'en dépense pas trente-six !*... — L'un dans l'autre j'en gagne quarante, et je trouve moyen d'en mettre cinq de côté... — Ça me fait comme une tirelire... une poire pour la soif...

— Diable ! tu es intelligent...

— Les petits Parisiens le sont toujours...

— Et quels sont les trente-six métiers dont tu parlais tout à l'heure ?

— Voilà : — Je brocante des journaux à cinq centimes... Des chaînes de sûreté... Des anneaux brisés... Des jouets pas cher pour les moutards... L'été je vends des fleurs que je vais cueillir dans la banlieue... L'hiver je cire les bottes et les souliers... J'ouvre les portières... Je fais des courses... Je distribue des prospectus... Je ramasse des bouts de cigares... — Pour le moment, je vends des médailles à des dames très chic...

— Des médailles de quoi ? — demanda Will Scoot.

— Des médailles de sainteté...

— Ça se vend donc, cette denrée-là ?

— Je vous prie de le croire... — La clientèle ne manque pas aux environs des chantiers de l'église du Sacré-Cœur que l'on construit sur les buttes. — Ça me donne le moyen d'avoir une chambre très propre que je paye quinze francs par mois ; ça vaut un peu mieux, je crois, que d'aller coucher dans les carrières; sous les ponts et les maisons en démolition...

— Et puis tu es peut-être dévot, — fit Tribly avec un ricanement.

— Je ne suis pas dévot, — répliqua Misticot très sérieux, — mais je crois au bon Dieu, parce que tout ce que je vois autour de moi, le soleil, les arbres, les oiseaux, me prouve qu'il existe, et, voulez-vous savoir ma façon de penser ? Ceux qui n'y croient point sont des imbéciles qui font les malins... et voilà !...

En prononçant ces dernières paroles, Misticot s'était animé.

Les deux Anglais riaient de tout leur cœur.

— Mais c'est pis qu'un curé, ce crapaud-là ! — s'écria Will Scoot.

— Si vous croyez me vexer en disant ça, vous vous mettez le doigt dans l'œil jusqu'au coude ! — répliqua le gamin. — C'est un curé, celui de Montmartre, qui m'a appris qu'il fallait être honnête, travailler pour gagner ma vie et ne faire de tort et de mal à personne... — Je m'en souviens... je ne l'oublierai pas... — L'homme qui m'a enseigné ça m'a rendu un fier service, allez ! et, si quelqu'un s'attaquait à lui, on verrait!...

— Allons, allons, ne te fâche pas... — reprit Scoot. — Garde tes opinions... La liberté de conscience est la première des libertés...

— Aussi je les garde, et rien ne pourrait m'en faire changer...

Misticot s'était levé et roulait une cigarette.

— Là-dessus! — ajouta-t-il, — j'ai fait un déjeuner qui ne m'a pas coûté cher, et bien arrosé, grâce à vous... — Je vais aller vendre mes médailles... — En voulez-vous une? Ça vous portera bonheur...

Et, prenant sur un coin de la table où il avait déjeuné une boîte de bois noir ayant la forme d'un carré long, il l'ouvrit.

L'intérieur de cette boîte était divisé en plusieurs compartiments.

L'un renfermait des chapelets, un autre de petites images pieuses, d'autres des médailles de cuivre, et des médailles identiques mais en argent.

Les deux Anglais regardèrent curieusement.

— Et tout cela, c'est béni ? — demanda Trilby.

— Parfaitement, et garanti, foi de Misticot !

— Alors, — reprit Will Scoot avec un nouveau ricanement, — un coup de goupillon trempé dans l'eau claire, et chacun de ces joujoux devient un porte-veine !



— Tu me connais donc, toi, le gosse ? lui dit Trilby.

— Quant à ça, je vous en réponds ! — dit le gamin. - Voyons, prenez m'en chacun une...

Il tira de sa boîte deux médailles en argent et, en présentant les deux médailles aux deux Anglais, leur dit :

— C'est vous qui m'étrennerez aujourd'hui... Ça me portera bonheur, et à vous aussi...

Scoot et Trilby avaient pris chacun des mains de Misticot une des médailles et l'examinaient.

Elles étaient de forme oblongue, ayant deux centimètres de hauteur sur un centimètre et demi de largeur, et offraient à la partie supérieure un petit anneau mobile pour les accrocher.

Sur la face on voyait, gravée en relief, l'église du Sacré-Cœur telle qu'elle sera d'après les dessins de l'architecte, avec la date de l'année où ont commencé les travaux.

Sur le revers se lisait cette phrase, mais en latin :

Pour la plus grande gloire de Dieu.

— Combien que ça vaut ? — demanda Will Scoot.

— Un franc tout juste... Ça n'est pas cher...

— Eh bien ! nous t'en prenons chacun une, pour te porter chance... — fit Trilby. — Voici quarante sous.

Et il jeta une pièce d'argent sur la table.

Will Scoot regardait toujours la médaille qu'il tenait à la main.

— La mienne a un défaut... — dit-il en riant.

— Où ça ?... — demanda Misticot.

— Là, au milieu... un petit trou... On voit le jour au travers...

En effet, l'argent n'avait pas été bien lissé au laminage, avant *la frappe* de la médaille ; une soufflure s'était fendue, et la fente traversait le métal de part en part.

Misticot regarda l'objet, constata le défaut et dit :

— Voulez-vous que je vous la change ?...

— Pas la peine, mon garçon... je l'aurais choisie, au contraire... — On prétend que les sous troués portent encore plus bonheur que les autres...

Et Scoot glissa la médaille dans la poche de son gilet.

Trilby en avait fait autant.

Misticot empocha les quarante sous, passa autour de son cou la bretelle qui soutenait sa boîte ouverte sur sa poitrine et en faisait une espèce d'éventaire.

— Eh bien ! grand merci et bon appétit, messieurs les artistes ! — dit-il en prenant la cigarette roulée mais non allumée qu'il avait placée sur un coin de la table. — Moi, je vais débiter ma marchandise...

Il ajouta en s'adressant au patron du *Lapin A. Gill :*

— A demain, papa !... — Je viendrai casser une croûte dans votre établissement... — Croyez-vus que je su co vonstitue une riche clientèle à moi tout seul, hein, papa ?...

Puis il salua et sortit.

A peine avait-il fait dix pas au dehors qu'il s'arrêta en face d'un homme dont la tournure était complètement celle d'un Anglais.

Cet homme fumait un gros cigare.

Le gamin ôta sa casquette.

L'homme au cigare le regarda d'un air étonné.

— Pardon, excuse, monsieur... — lui dit Misticot, — j'ai oublié d'allumer ma cigarette et je n'ai point d'allumettes... — Voudriez-vous me donner un peu de feu?

Le fumeur, qui n'était autre qu'Arnold Desvignes ou si l'on veut Charles Gérard, étendit la main sans prononcer une parole.

Entre deux des doigts de cette main se trouvait son *Regalia* consumé à demi.

Misticot approcha le bout de sa cigarette du feu du cigare où elle s'enflamma aussitôt.

Tandis que le gamin faisait cette manœuvre, ses yeux se tournaient curieusement vers le visage d'Arnold Desvignes.

Ce visage impassible n'exprimait absolument rien.

Le gamin tira de sa cigarette une bouffée de fumée.

L'ex-employé du banquier de Calcutta allait poursuivre sa route.

— Monsieur est étranger, sans doute... — demanda Misticot.

— Aoh! yes!...

— Anglais!... je devine ça à l'accent de milord...

— Aoh! yes!...

Le gamin reprit aussitôt, avec toute la volubilité d'un cicérone émérite :

— Milord vient certainement visiter les buttes Montmartre... l'église monumentale du Sacré-Cœur en voie de construction... l'ancien cimetière... — très curieux, l'ancien cimetière... — Je suis un enfant des buttes, moi, milord. — J'ai galopiné tout moutard dans le cimetière... — Je connais des anecdotes sur les tombes comme personne, et, si milord le désire, je serai pour lui le Guide indicateur de l'étranger à Montmartre...

Arnold s'était remis en marche.

Misticot le suivait pas à pas.

Le faux Anglais fit un signe négatif, mais le gamin n'était point du tout d'humeur à lâcher prise si facilement.

— Parfait! — dit-il. — Je n'insiste point, de peur d'agacer milord, mais milord m'achètera bien une médaille... une toute petite médaille... — Ça lui portera chance, et à moi aussi...

Il avait ouvert sa boîte, il étalait sa marchandise et il poursuivait :

— Elles sont argent, milord, et garanties bénites... — Un franc pièce... — C'est pour rien... absolument pour rien... — Faudrait n'avoir

pas vingt sous dans sa poche pour se refuser ça, et on voit bien que milord a le sac...

Arnold était impatienté de se voir ainsi poursuivi par le petit industriel parisien.

Apercevant à quelques pas de lui l'enseigne de l'établissement où il avait rendez-vous, il fit halte, fouilla dans son gousset, jeta une pièce de vingt sous dans la boîte ouverte, prit la médaille que Misticot lui tendait, la glissa dans sa poche en baragouinant quelques mots d'anglais, et continua son chemin.

— Merci, milord ! — s'écria le gamin. — Vous êtes un brave homme d'Anglischmann! La médaille vous portera veine... à moins que vous ne soyez protestant !...

Arnold venait d'atteindre le seuil du cabaret où l'attendaient Will Scoot et son compère Trilby.

Il gravit les deux marches disjointes et vermoulues qui conduisaient à la porte et il entra.

Misticot, immobile au milieu du chemin, le regardait toujours.

— Tiens ! tiens ! tiens ! — se dit-il en riant — je devine ! — Je parie que c'est le directeur américain qui vient pour engager les deux artistes du Fernando ! — Il a tout de même une drôle de binette, ce type-là !... — Pas bavard ! oh ! non !... quel iroquois ! *aoh ! yes ! !* — Enfin il m'a acheté une médaille ! — C'est la troisième vendue depuis ce matin... total du bénef : un franc vingt ! et il n'est encore que onze heures !

Le gamin, qui marchait tout en monologuant, remontait la rue Saint-Vincent pour gagner les abords des chantiers de construction de la nouvelle église.

— Tout de même — poursuivit-il en passant de façon brusque d'une idée à une autre, — si le type aux favoris rouges les engage pour l'Amérique, je ne verrai plus Trilby jouer les ours au Fernando... — Ça me vexera... — Il était épatant, cet animal-là, sous sa peau de maître Martin... — Il avait des grognements et des gestes qui me rappelaient mossieu Taillade... — Ah ! ils le traitent bien, leur ami l'Américain, le directeur de cirques... — Du saumon, une entrecôte, plus que ça de balthasar !... Ils n'ont pourtant pas l'air de particuliers chics et calés, les nommés Scoot et Trilby... — On les prendrait plutôt pour des filous à la côte que pour des honnêtes gens... Eh bien ! quoi? qu'est-ce que ça prouve?... — Qu'il ne faut point se fier à l'apparence, et pas autre chose...

En ce moment Misticot, qui se rapprochait de la crête des buttes, tressaillit.

On venait de lui frapper sur l'épaule.

Il se retourna et se trouva en face d'un grand garçon de vingt-deux ans

environ, bien bâti, bien découplé, dont le visage remarquablement beau était déparé par une casquette de soie à quatre étages, et par deux de ces accroche-cœurs que, dans le langage faubourien, on nomme *rouflaquettes*, fortement pommadés et collés sur les tempes.

Une petite moustache brune estompait la lèvre supérieure.

Un large cercle de bistre entourait les yeux, très grands, très noirs et très brillants.

Le teint était brun et d'une pâleur mate.

Une vareuse de laine noire garnie d'un galon bleu, un gilet de velours olive et un pantalon de même étoffe et de même couleur formaient le costume du jeune homme, avec une ceinture bleue serrant la taille sur la vareuse et une chemise de couleur à col ouvert très empesé et à poignets très larges et très longs.

Ce costume, cette coiffure, ces *rouflaquettes*, faisaient du personnage que nous venons de décrire le type accompli des *Alphonses* de barrières qu'on rencontre à chaque pas sur les boulevards extérieurs et qui sont en train de devenir un des fléaux de Paris.

Misticot se retourna.

XVIII

— Tiens, te v'là, toi, beau Frédéric... — dit Misticot d'un ton très froid, sans tendre la main à celui qui venait de l'arrêter.

— Comme tu vois, moucheron... — Je viens de porter mon linge à blanchir chez la tante Perrot... — Faut toujours être coquet pour plaire aux femmes...

— Les femmes... tu ne penses qu'à ça! — répliqua le gamin en haussant les épaules. — Eh bien! et l'atelier, l'établi, la lime, qu'est-ce qu'on en fait?

— L'établi... la lime... — répéta Frédéric avec un ricanement. — Ah! mince alors, si tu crois que je vais me salir les mains à tutoyer le fer et à taper sur les enclumes...

Et il montrait ses mains soignées, dont les doigts un peu courts aux ongles spatulés étaient ornés de bagues voyantes.

— Oui... oui... — dit Misticot — je vois bien... t'as les pattes blanches, avec un étalage de bijouterie en vrai ou en faux... C'est très chic!... Mais ton état de mécanicien c'était encore plus chic, et tu le lâches pour courir la gueuse...

— Tiens! faut bien que jeunesse se passe! — Rapporte-t'en à moi pour diriger ma barque du bon côté.

— Du côté de Cayenne...

— Ah! mais non!... Pas de ça, fiston... — Des indélicatesses, jamais!

— C'est donc délicat, ce que tu fais?

— A qui que ça porte préjudice? — D'ailleurs, les femmes, on les appelle le sexe faible... Faut donc les soutenir en leur prêtant un appui généreux...

— Travaille plutôt.

— Fiche-moi la paix! Le travail, c'est des blagues!... On s'esquinte le tempérament et on ne gagne seulement pas de quoi la couler douce!... — Moi, je ne m'occupe que de rigoler, et j'arriverai tout de même, puisque, chacun sait ça, on n'arrive à rien sans les femmes, et je les ai dans mon jeu!... — Ah! fichtre, oui, je les ai bigrement! — Veux-tu que je t'offre un *mêlé-cass?*

— Non, merci... — Je vais à mon travail, moi...

— Où que ça te mènera, ton travail?

— Pas en correctionnelle, toujours... et je connais des gens qui n'en pourraient point dire autant... Enfin, chacun fait ce qu'il veut. On a une conscience ou on n'en a pas... — Ça te regarde... Au revoir...

Et Misticot fila sans se retourner.

XIX

Le beau Frédéric — par abréviation, pour les demoiselles du quartie Rochechouart, *le beau Fred* — mit ses mains dans ses poches et suivit de l'œil le jeune garçon en goguenardant.

— Il est rien cocasse, le petit, avec sa morale! murmura-t-il. — C'est un gêneur qui la fait à la pose!... — Fallait-il l'entendre dire : *on a une conscience ou on n'en a pas*! c'était à se tordre!...

Frédéric tira de sa poche deux ou trois pièces de cent sous, et ajouta, en les faisant sauter dans sa main :

— La voilà, ma conscience!... — Elle a cours chez les mastroquets!... Les affaires ne marchent point trop mal, mais c'est pas encore ça... — Je suis ambitieux... Mon rêve serait d'être le chéri du cœur d'une cocotte de la haute, qu'ait du mobilier, un guimbardeau sous la remise et des poulets d'Inde à l'écurie... — Ça me botterait de ne plus aller qu'en équipage... — Il faut que ça vienne, et ça viendra.

Puis, le beau garçon frisa d'un geste conquérant sa petite moustache brune et reprit son chemin en fredonnant le refrain si connu de la *Périchole :*

Les femmes,
Les femmes,
Il n'y a que ça!...

Misticot, nous le savons, était remonté dans la direction de la crête des buttes.

Il atteignit l'entrée de la chapelle qui se trouve à côté des constructions de la nouvelle église.

On y disait la messe de midi.

Le gamin s'installa près de la porte, en dehors, ouvrit sa boîte et se mit à répéter, d'une voix flûtée et insinuante :

— Demandez la médaille du Sacré-Cœur... Demandez les médailles bénites... Ça vous portera chance...

Quittons momentanément le jeune garçon, qui doit jouer un grand rôle dans le cours de ce récit, et retournons *à Ma Campagne*, ou, si nos lecteurs le préfèrent par amour du pittoresque, *Au Lapin A. Gill*.

L'ex-secrétaire du banquier de Calcutta venait d'entrer dans le cabaret.

Will Scoot et Trilby étaient toujours attablés à l'endroit où nous venons de les voir trinquer avec Misticot.

Au moment où Arnold Desvignes franchissait le seuil, il tournèrent la tête de son côté.

Ni l'un ni l'autre ne le reconnurent.

Le cabaretier-restaurateur, qui sortait du *salon des assassins* où il venait de mettre le couvert, s'avança vers lui et demanda :

— Monsieur désire ?

Au lieu de répondre directement au patron, le nouveau venu prononça en anglais une phrase qui s'adressait aux deux buveurs.

Scoot et Trilby poussèrent ensemble une exclamation, se levèrent, coururent à lui et lui tendirent les mains.

Un simple coup d'œil d'Arnold leur fit comprendre qu'ils devaient se tenir sur la réserve.

— C'est notre ami... c'est notre invité... — dit Will Scoot au restaurateur. — Depuis trois ans que nous ne l'avons vu nous ne le reconnaissions pas, tant il est changé...

L'ancien employé de la maison John Mortimer and C° se contenta de sourire.

— Vous pouvez vous mettre à table... on va vous servir.

Et le patron de *Ma Campagne* désignait de la main l'entrée du cabinet précédant le *salon des assassins*.

Les trois hommes passèrent.

— Parlons anglais... — fit Arnold à voix basse — c'est ce qu'il y a de plus prudent.

— *Yes, my dear...* — répondirent à la fois Scoot et Trilby.

On prit place à table devant les hors-d'œuvre, et en face d'une collection de bouteilles poudreuses de l'aspect le plus engageant.

Nous ne ferons pas assister nos lecteurs au déjeuner dont ils connaissent le menu.

Pendant toute la durée du repas, il ne fut question que de choses absolument insignifiantes.

Enfin on servit le café, des liqueurs et des cigares.

Le maître de la maison et sa servante n'avaient plus à rentrer dans le salon, à moins qu'ils n'y fussent appelés.

La porte était close.

Alors s'engagea entre les trois convives une conversation en anglais que nous allons traduire.

Ce fut Arnold Desvignes qui prit la parole le premier.

— Tu connais le motif qui nous réunit ici ce matin? — demanda-t-il à Trilby.

Celui-ci répondit :

— Je sais que vous avez besoin de nous et je ne m'inquiète pas d'autre chose... — Votre arrivée à Paris va nous tirer de la misère noire où nous croupissons depuis longtemps déjà... — Will m'a dit qu'il y avait pour chacun de nous dix mille francs à gagner... — C'est une somme... — Le gain, d'ailleurs, n'est pas tout... — Nous sommes reconnaissants de ce que vous avez fait pour nous là-bas, et nous vous le prouverons en vous obéissant au doigt et à l'œil... — Le camarade Will vous a promis cela en mon nom... Je tiendrai sa promesse comme il aurait tenu la mienne si j'avais parlé pour lui... — Que voulez-vous de nous?... — Que devons-nous faire?...

— Vous tenir sans cesse à mes ordres pendant huit jours...

— Faudra-t-il quitter les emplois que nous occupons au cirque Fernando et grâce auxquels nous mangeons du pain?...

— Imaginez un prétexte et obtenez un congé... — Ne sachant ni quel jour, ni à quelle heure je vous appellerai, il est indispensable que vous soyez libres sans cesse...

— Demain nous serons libres... — Après?

— Il faut faire en sorte de vous procurer une voiture fermée suffisante pour contenir quatre personnes...

— C'est facile.

— Cette voiture et le cheval qui y sera attelé ne devront offrir absolument rien de caractéristique pouvant fournir un point de départ, un indice, si quelque jour on cherchait à les retrouver. — Après avoir servi, il faudra qu'ils deviennent introuvables...

— On avisera... — Ensuite?

— Je vais réfléchir, calculer, combiner... et demain ou après-demain je vous donnerai mes instructions définitives.

— Puis-je vous adresser une question?... — hasarda Trilby.



Le cocher, en face du péril, eut la force de maîtriser et de faire reculer son attelage.

— Parfaitement, mais je ne promets pas d'y répondre...
— D'après ce que je crois comprendre, il s'agit d'enlever quelqu'un...
— Tu ne te trompes pas...
— Un homme ou une femme?
— Un homme.
— Que deviendra l'homme enlevé?
Arnold Desvignes regarda son interlocuteur bien en face.

— Ceci ne regarde que moi, — dit-il d'un ton sec. — Une fois votre part de collaboration accomplie, il ne vous restera qu'à empocher la somme promise et à rentrer chez vous.

XX

— Les frais seront élevés pour l'achat d'une voiture, d'un cheval, et pour d'autres menus détails... — fit observer Scoot, — et vous savez que nous n'avons pas le moyen de faire des avances...

Arnold tira de sa poche un portefeuille, l'ouvrit et y prit trois billets de banque de mille francs qu'il tendit à l'Anglais.

— Ceci doit suffire... — dit-il.

— Oh! parfaitement, la voiture n'ayant pas besoin d'être neuve, et le cheval pouvant être vieux...

— Prends donc alors et séparons-nous... je ne puis gaspiller mon temps.

Scoot empocha les billets de banque.

— Un dernier mot, ou plutôt un dernier conseil — poursuivit le jeune homme en quittant son siège — Quoique vous vous trouviez à cette heure à la tête de quelque argent, ce qui vous permettra de vivre d'une façon un peu plus large, soyez circonspects, ne changez rien à vos habitudes, en apparence du moins... — Ne quittez pas le cirque Fernando sur votre initiative... — Si l'on vous refuse un congé, faites-vous renvoyer... c'est ce qu'il y aurait de mieux pour éloigner de vous tout soupçon.

« La partie que nous allons jouer est sérieuse...

« Si je gagne cette partie, elle sera pour vous, grâce à moi, la source d'une fortune suffisante, assurant votre indépendance et vous mettant à jamais à l'abri du besoin...

« Gardez-vous de gâter par quelque maladresse irréparable une si riante perspective... Ne compromettez rien... Soyez calmes et patients comme de vrais Irlandais que vous êtes.

— N'ayez crainte... — répliqua Trilby, — vous serez contents de nous.

— Continuez à fréquenter la maison de la rue de Ponthieu... — Elle nous sera peut-être très utile à bref délai pour savoir ce qui se passera quand les gens de la Préfecture se remueront comme les frelons dans une ruche d'abeilles, mais soyez sur vos gardes et méfiez-vous de la police anglaise dont les détectives vous connaissent...

— S'ils nous connaissent, nous les connaissons aussi... — dit Will Scoot.

Enfin, souvenez-vous que prudence est mère de sûreté.

— Où nous reverrons-nous ? — demanda Trilby.

— Ni chez vous, ni chez moi... — Nous devons nous rencontrer sur un terrain neutre... — Connaissez-vous le restaurant des *Quatre Sergents de la Rochellé ?*

— Boulevard Beaumarchais... près de la Bastille ?

— Oui.

« J'irai tous les soirs jusqu'à nouvel ordre, à six heures, y dîner dans la salle du rez-de-chaussée... — Faites comme moi... — Ne vous étonnez point si vous ne me reconnaissez pas... — Je dois changer d'aspect chaque jour... Nous allons convenir d'un signe de reconnaissance qui puisse n'attirer l'attention de personne...

— Quel signe?

— Je cherche.

Après un instant de réflexion, le faux Anglais ajouta :

— J'ai trouvé...

En même temps il introduisait deux doigts dans la poche de son gilet et il exhibait la médaille d'argent que lui avait vendue Misticot.

— Ceci... — dit-il.

Scoot et Trilby se penchèrent vers l'objet désigné et poussèrent tous deux à la fois une exclamation d'étonnement.

— Pareille aux nôtres ! — dirent-ils ensuite en lui montrant les leurs.

— De qui vous viennent-elles? — demanda-t-il surpris.

— D'un gamin qui était ici avant votre arrivée et qui nous les a vendues...

— Le même que j'ai rencontré, sans doute. — Un enfant d'une quinzaine d'années... — Il me harcelait dans la rue et je n'ai pu me débarrasser de lui qu'en lui achetant cette breloque...

— Ce n'était point de l'argent perdu et vous voyez qu'elle servira toujours à quelque chose.

— Oui, car c'est elle qui me fera reconnaître de vous... — Chaque fois que je viendrai aux *Quatre Sergents de la Rochelle* et que j'aurai besoin de m'entretenir avec vous, je trouverai moyen de la mettre en évidence... — Alors, vous guetterez tous mes mouvements... — Si je trouve inopportun de lier conversation avec vous dans le restaurant même, vous attendrez que je sorte et au bout d'un instant vous sortirez vous-mêmes.

« Vous me suivrez à distance et c'est moi qui me réserve d'aller à vous quand je le jugerai convenable...

— Entendu... — dit Scoot.

— Autre chose encore, — reprit Arnold; — nous possédons chacun une

médaille semblable, et c'est un hasard qui nous servira... — Ces médailles deviendront pour nous un signe de ralliement... — Si j'avais à vous faire savoir à l'improviste que je vous attends, je déposerais ou j'enverrais à votre domicile cette médaille sous une enveloppe ne renfermant qu'une feuille de papier blanc... Elle serait collée au papier avec de la cire à cacheter, juste sous le cachet... — Il serait donc impossible, à moins d'être prévenu, de soupçonner sa présence que ne révéleraient ni la vue, ni le toucher.

— Très bien inventé... — dit Scoot. — Et si la médaille nous arrive où faudra-t-il aller vous rejoindre ?

— Sous les arcades de la place Royale...

— De quel côté ?

— Du côté de la rue Saint-Antoine...

— Mais si nous n'étions pas chez nous quand on y déposera l'enveloppe? — demanda Trilby.

— Le cas, en effet, est bon à prévoir.. — Eh bien ! sur la feuille de papier blanc contenue dans l'enveloppe j'écrirai l'heure à laquelle je vous la fais parvenir. — Le rendez-vous aura lieu deux heures après, fût-ce même au milieu de la nuit...

— Et si nous avons besoin, nous, de vous voir le plus tôt possible pour quelque affaire imprévue ?

— C'est très simple... — Vous agiriez pour moi comme j'agirai pour vous, et vous enverriez une médaille chez moi...

— A quel adresse ?

— Rue des Tournelles, numéro 36... — Retenez bien le numéro...

— A votre nom de Charles Gérard ?

L'ex-employé de John Mortimer secoua la tête.

— Souvenez-vous, — fit-il ensuite, — qu'à partir d'aujourd'hui il n'y a plus de Charles Gérard. — Je m'appelle à présent Arnold Desvignes, et je suis professeur de langues étrangères...

Will Scoot posa un doigt sur son front et murmura :

— C'est gravé là...

— Maintenant, — reprit Arnold, — nous nous sommes dit ce que nous avions à nous dire... — Filez, et que rien de ce qui est convenu ne s'efface de votre mémoire... — Je vais régler votre dépense... Passez au comptoir et donnez l'ordre qu'on m'envoie l'addition... — A demain, à six heures, aux *Quatre Sergents*...

— A demain...

Des poignées de main furent échangées et les deux Anglais s'éloignèrent.

Arnold alluma un nouveau cigare, paya l'addition et sortit à son tour.

Une fois dehors il regarda sa montre.

Elle indiquait deux heures.

Le jeune homme descendit jusqu'au boulevard de Clichy où il trouva une station de voitures.

Il monta dans l'une d'elles, et à la question du cocher lui demandant où il fallait le conduire, il répondit, en baragouinant avec le plus pur accent britannique :

— Au chemin de fer de Vincennes...

Bon nombre de Parisiens, qu'ils soient croyants, indifférents, ou même libre penseurs, ont visité, les uns conduits par la foi, les autres par la curiosité, les constructions gigantesques de l'église du Sacré-Cœur.

A côté de ces constructions — nous l'avons déjà dit — s'élève une chapelle où chaque jour on célèbre les offices, suivis par de nombreux pèlerins.

Dans un corps de bâtiment annexé à cette chapelle se trouvent les bureaux de comptabilité où les offrandes sont reçues, et où l'on demande la permission de visiter les travaux — permission toujours accordée.

C'est en face des bureaux de la chapelle que Misticot était venu s'installer, afin de pratiquer d'une façon aussi lucrative que possible sa petite industrie.

Le commerce, du reste, marchait à souhait.

Pèlerins, promeneurs et curieux affluaient par le beau temps. Les médailles de cuivre et d'argent se vendaient d'une façon presque invraisemblable, et Misticot avait le droit de compter pour le soir sur un fort joli bénéfice, dépassant de beaucoup la moyenne habituelle.

— Trilby l'*ours* m'a porté chance... — se disait le gamin. — Aussi j'irai l'applaudir un soir de cette semaine dans la pantomime, si le directeur du Cirque américain ne l'a pas emmené avec son camarade Scoot...

Quoique la montée soit effroyablement raide et longue pour arriver au plateau sur lequel on bâtit la nouvelle église, les voitures la gravissaient en assez grand nombre.

Fiacres, coupés et landaus amenaient des visiteurs des quatre coins de Paris, et venaient se ranger près des palissades qui de tous côtés entourent les chantiers.

Misticot semblait se multiplier.

Il était partout à la fois, ne laissant passer personne sans lui rebattre les oreilles de son *boniment* habituel :

— Demandez, monsieur... Demandez, madame, la médaille frappée en l'honneur de la construction du Sacré-Cœur... Médaille garantie bénite, en argent ou en cuivre... — Demandez, monsieur... Demandez, madame... Ça vous portera bonheur...

Adroit comme un singe et vif comme un écureuil, le gamin passait à travers la foule la plus compacte presque sans qu'on s'en aperçût.

Son adresse et son agilité ne devaient pas néanmoins le sauver d'un accident.

Les voitures se succédaient sans relâche.

A un moment donné Misticot, qui venait de vendre deux médailles et qui en recevait le prix, n'entendit pas le : Gare ! d'un cocher conduisant une voiture de maître, et qui ne pouvait maîtriser ses chevaux énervés par les aboiements d'un roquet.

Les grands carrossiers anglo-normands firent un brusque écart et le poitrail de l'un deux heurta Misticot à l'épaule.

L'enfant tomba sur le pavé. — Son front porta contre le rebord du trottoir de granit.

Des cris d'effroi partirent de la foule. — Un instant on put croire que le gamin allait être foulé aux pieds des chevaux.

Il n'en fut rien.

Le cocher, en face du péril, eut la force de maîtriser et de faire reculer son attelage.

Misticot, le front saignant, se releva d'un bond.

On l'entoura. — On le questionna.

— Ça ne vaut vraiment pas la peine qu'on s'occupe de si peu de chose ! — répondit-il. — Demain il n'y paraîtra plus... — Le principal c'est que mes médailles soient restées dans la boîte, sages comme des images, au lieu de rouler dans le ruisseau.

La boîte, en effet, s'était fermée au moment de la chute. — Tout le dégât se bornait à un bouleversement de case en case, désordre facile à réparer.

XXI

Tout en rassurant ainsi la foule, Misticot s'essuyait le front avec son mouchoir.

La voiture de maître cause de l'accident — un grand landau — avait fait halte à la porte de la chapelle.

De ce landau descendirent vivement les deux personnes qui s'y trouvaient, une jeune fille et une jeune religieuse.

Elles s'élancèrent vers le petit marchand de médailles.

— Pauvre enfant! — fit la sœur de charité, que nos lecteurs ont reconnue sans doute ainsi que sa compagne, sœur Marie et Angélique Verrière ; — vous êtes blessé !

— Et blessé par un de nos chevaux... — ajouta la fille du banquier.

— Ce ne sera rien, mam'zelle... ce ne sera rien, ma sœur... — répliqua

Misticot. — Voyez, le sang ne coule déjà plus... — Un peu de vinaigre ou d'eau salée dessus, ce soir, et demain je ne m'en souviendrai seulement pas... — Oh ! j'ai la tête dure! — ajouta-t-il en souriant, — faudrait autre chose que ça pour l'entamer sérieusement!

— Attendez, mon enfant, — dit sœur Marie, — je vais panser tout de suite votre blessure!...

— Mais ce n'est pas la peine, ma sœur.

— Je le veux absolument...

Et prenant dans sa poche un étui de bois noir qu'elle ouvrit, la jeune religieuse en tira un petit rouleau de taffetas d'Angleterre et une mignonne paire de ciseaux.

Avec ces ciseaux elle détacha une étroite bande de taffetas qu'elle appliqua sur la coupure du front de Misticot.

— Là... — fit-elle ensuite. — En effet, ce ne sera rien; mais nous sommes désolées, ma cousine et moi, d'avoir été la cause involontaire de votre accident... — Pauvre enfant, vous auriez pu être brisé...

— Vous nous pardonnerez, je l'espère, — ajouta la jeune fille en glissant dans la main fermée du petit marchand un louis qu'elle venait de tirer de son porte-monnaie.

Misticot sentit le froid de l'or, ouvrit la main et regarda.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, mam'zelle?... — murmura-t-il en devenant rouge comme une pivoine.

— Je vous prie d'accepter cela comme dédommagement bien faible de ce qui vous est arrivé... presque par notre faute...

Le gamin devint grave.

— Ça, — dit-il, — c'est pour plaisanter, n'est-ce pas, mam'zelle? — Je ne demande rien... je ne veux rien... vous ne me devez rien... — Si je suis tombé, c'est ma faute... — Je n'avais qu'à me tenir sur le trottoir comme c'était à faire, et votre poulet d'Inde ne m'aurait pas touché... — Je suis un maladroit et pas autre chose... — Reprenez votre jaunet, mam'zelle, s'il vous plaît...

— Je vous prie de le garder, mon ami... — fit Angélique.

— Ça me contrarie de vous refuser, mais pour ce qui est de ça, nenni... — Ça me rendrait honteux...

— Votre refus me fait de la peine.

— Eh bien! alors, j'accepte... — s'écria Misticot dont une idée soudaine venait de traverser l'esprit, — j'accepte... non pour moi, mais pour de plus pauvres que moi...

Et s'approchant d'un tronc fixé à la muraille, à côté de la porte de la chapelle, il glissa dans le tronc la pièce d'or; puis, revenant près de la jeune fille et de la religieuse, il ajouta, en s'adressant à Angélique :

— Vous avez un cœur charitable, mam'zelle, et suffit de vous regarder pour voir que vous devez être aussi bonne que vous êtes jolie... — Je ne veux pas d'aumône, non par fierté, mais parce que je n'en ai pas besoin, gagnant ma vie par mon travail... — Ça n'empêche pas la reconnaissance, et si vous n'êtes point heureuse, ce ne sera pas faute que j'aurai demandé votre bonheur au bon Dieu...

Les deux cousines, frappées de ce langage relativement élevé, regardèrent avec étonnement le gamin.

Il continua :

— Je ne suis pas superstitieux, mais je crois à tout ce que le curé de Montmartre, qui est un brave homme incapable de mentir, m'a enseigné quand j'étais petit... — Mon métier est de vendre des médailles ; eh bien! j'ai confiance en ma marchandise et rien ne m'ôtera de l'idée que, si les chevaux de votre voiture ne m'ont pas écrasé tout à l'heure, quand je me suis si bêtement fourré sous leurs pattes, c'est à mes médailles que je le dois... — Ça n'est pas plus bête, n'est-ce pas, que de se figurer, comme tant d'imbéciles que je connais, qu'un sou percé porte chance... — Je n'ai point de sou percé, mais j'ai une médaille suspendue à mon cou par un cordon, et je ne m'en sépare jamais... — Eh bien! mam'zelle, donnez-moi la permission de vous en offrir une pareille à la mienne, en signe que vous n'avez point de rancune de ce que j'ai refusé votre jaunet.

En disant ce qui précède, Misticot fouillait les cases bouleversées de son éventaire, et il en retirait une petite médaille d'argent.

— Tenez, mam'zelle, — fit-il, — prenez celle-ci...

Angélique, hésitante, se tourna vers sœur Marie.

— Oh! je vous en prie, mam'zelle, acceptez... — poursuivit d'un ton suppliant le gamin, qui avait surpris et compris la question muette de Mlle Verrière, — vous me causerez tant de plaisir!... — N'est-ce pas, ma sœur, que mam'zelle aurait tort de me faire le chagrin de mépriser ma pauvre offrande?...

— Tu peux accepter, Angélique... — fit la religieuse en souriant.

Mlle Verrière prit la médaille.

— Vous êtes un brave enfant... — dit-elle.

— Quel âge avez-vous, mon ami? — demanda sœur Marie.

— Quinze ans, ma sœur.

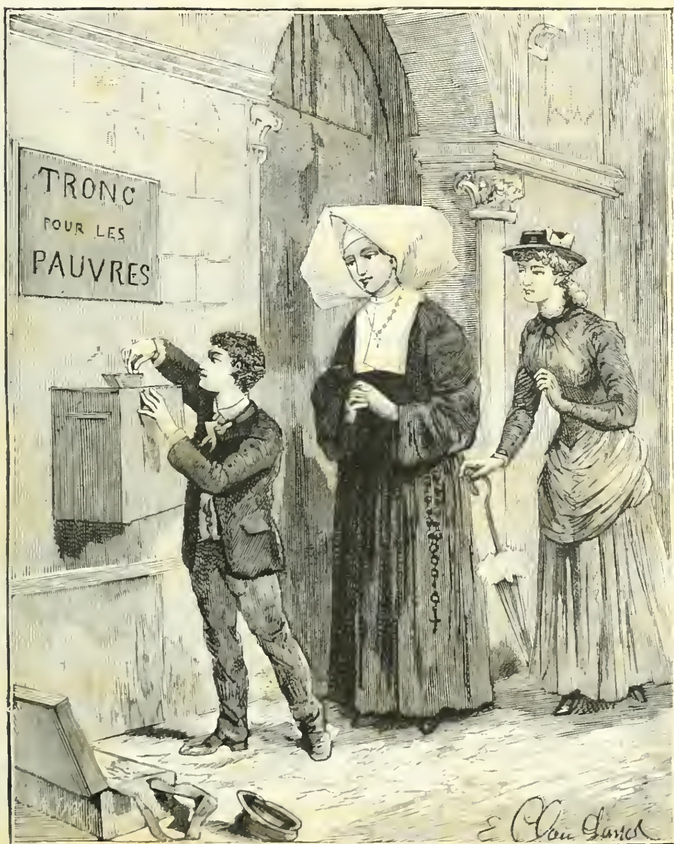
— Vous demeurez chez vos parents?

— Je n'ai ni père ni mère...

— Quoi! orphelin?

— Hélas! oui, ma sœur, depuis l'âge de onze ans...

— Mais vous avez au moins une famille qui s'intéresse à vous?



Il s'approcha du tronc et glissa la pièce d'or.

— Je n'ai personne... je suis seul au monde... — Mon père est parti le premier... ma pauvre mère l'a suivi bien vite...

Une larme perla au bout des cils de Misticot et tomba sur sa joue.

La religieuse reprit :

— Sans soutien, sans guide, et si jeune, comment gagnez-vous votre vie?

— Vous le voyez, ma sœur. Aujourd'hui je vends des objets religieux...

Demain, si le temps est trop mauvais pour monter aux Buttes, je cirerai des bottes ou je crierai des journaux sur les boulevards... Un autre jour je trouverai un petit truc, mais toujours honnête... — Je sais me contenter de la moindre des choses, et j'ai confiance en l'avenir...

— Comment vous appelez-vous ?...

— On m'appelle généralement *Misticot*...

— Mais c'est un surnom?...

— Oui.

— Pourquoi vous l'a-t-on donné?

— Parce qu'étant moutard je chantais tout le temps un morceau de couplet que j'avais entendu dans une pièce de comédie :

Misticot
Est sage et fidèle,
Misticot
Est un chien modèle!...
Misticot
N'a pas un défaut !

Mais mon vrai nom, mon nom de famille est Dumay... Stanislas Dumay...

— Et vous demeurez?

— Rue de la Fontaine-du-But, numéro 5, sur les buttes Montmartre, quartier Clignancourt...

— Vous êtes intelligent, mon ami, — dit Angélique, — plus intelligent, à coup sûr, qu'il ne le faut pour exercer les petits métiers qui vous font vivre... — Pourquoi ne feriez-vous pas de votre intelligence un fructueux usage?... Vous savez lire et écrire, sans doute?

— Oh! pour ce qui est de ça, oui, mam'zelle... — J'aurais honte de ne point le savoir à mon âge... — Non seulement j'ai une assez belle écriture, mais je mets très proprement l'orthographe et je ne boude pas au calcul...

— Eh bien! si l'on vous procurait une bonne place d'employé dans les bureaux d'une maison de commerce ou de banque, que diriez-vous?

— Je dirais, mam'zelle, que je suis très reconnaissant... et je refuserais...

— Vous refuseriez!

— Oui, et carrément.

— Mais le motif?...

— J'ai fait un rêve, voyez-vous, et je n'en démordrai pas... — J'ai une ambition...

— Laquelle?...

— C'est d'amasser quelques sous en exerçant mes petits métiers, et aussitôt le chiffre que je me suis fixé atteint, de louer une petite boutique

et d'y monter un petit fonds de librairie... — Figurez-vous, mam'zelle, que j'adore les bouquins... Il me semble que je réussirais.

— Eh bien! on pourrait vous aider à réaliser ce rêve...

— C'est pour le coup que je ne refuserais point de me laisser aider...

— Voulez-vous venir me voir un jour à la maison de mon père?...

Misticot fit un haut-le-corps.

— Moi, mam'zelle... — s'écria-t-il — moi, chez vous!

— Pourquoi pas?

— Avec ma blouse!...

— C'est le costume des travailleurs... Il en vaut bien un autre.

— Oh! quant à ça, oui... Mais vous êtes du monde riche... vous êtes du monde chic, et moi je suis du peuple...

— Qu'importe cela, puisque les mêmes convictions et des idées communes nous rapprochent? — Venez me voir... — Votre louable ambition s'en trouvera bien. — Voici l'adresse de mon père.

Et Angélique tira d'un petit agenda d'écaille blonde à coins d'or un carte qu'elle tendit à Misticot.

Celui-ci la prit, y jeta les yeux, et fit un geste de surprise en lisant :

« *Monsieur Jules Verrière, boulevard Haussmann.* »

— *Verrière... boulevard Haussmann...* — répéta-t-il à haute voix. — Est-ce que votre papa, mam'zelle, est M. Verrière, le banquier?

— Oui... — répondit Angélique. — Vous avez donc entendu parler de lui?

— Souvent...

— Par qui?

— Oh! c'est bien simple... par une parente à vous... — votre tante...

— Ma tante?...

— Ah! dame, oui... sans doute...

— Madame Perrot, alors?

— Tout juste... — La blanchisseuse qui demeure rue Garreau, à Montmartre... — Ah! dans les familles tout le monde ne peut pas être banquier ou *argent de change*... Je sais que vous la fréquentez peu, maman Perrot, et c'est naturel, puisque sa position et la vôtre ne se ressemblent guère... — Votre papa est en haut de l'échelle et la maman Perrot est sur un des échelons du bas... — Elle vous aime bien tout de même, et avant de vous avoir rencontrée, mam'zelle, je savais déjà que vous étiez bonne pour le pauvre monde, que vous aviez un cœur d'or... — Elle avait raison de le dire, maman Perrot... — Il y a aussi un de vos cousins qui va de temps en temps chez elle... — Un camarade à moi, quoique je sois de dix ans plus jeune que lui... — Il a habité longtemps Montmartre... il demeure à présent rue de Fleurus... — Savez-vous qui je veux dire, mam'zelle?

— Vous parlez probablement d'Eugène Loiseau...

— Le relieur, oui...

— C'est en effet mon cousin... — fit Angélique

XXII

— Encore un qui n'est pas en train de devenir riche! — reprit Misticot. — Ah! il vous aime bien aussi, celui-là, mam'zelle... — Je l'ai entendu plus d'une fois parler de vous chez la maman Perrot, quand j'y allais chercher mon linge qu'elle blanchit, la digne femme.

— Mon cousin Eugène Loiseau est un très honnête garçon, — répondit Angélique; — si peu que je l'aie vu, je le connais assez pour le bien juger et je le tiens en haute estime... — Venez me demander chez mon père quand vous voudrez, mon enfant... — Nous parlerons de ces braves gens qui sont vos amis... Vous me donnerez de leurs nouvelles.

— Je vous remercie bien de la permission, mam'zelle, et un de ces jours j'irai pour sûr... — Ayez soin de ne pas perdre ma petite médaille, je vous en prie... — J'ai dans ma folle idée qu'elle vous servira de porte-veine...

— Je ne la perdrai pas, je vous le promets, — fit la jeune fille en souriant.

Puis elle entra dans les bureaux de la comptabilité avec sœur Marie, afin d'y déposer leur offrande et de demander l'autorisation de visiter les constructions commencées.

Misticot reprit son commerce et se remit à son boniment, mais avec moins d'entrain que d'habitude, car la chute qu'il avait faite lui donnait un mal de tête affreux.

— Ah! la brave fille que cette petite demoiselle!! — pensait-il. — Pas fière pour deux sous, quoique son papa soit grand banquier et qu'elle ait un équipage renversant... Ah! oui, *renversant!*... Tiens, c'est un calembour!... — Elle ne fait point fi de ses parents pauvres!... Ça, qu'est rare! — Elle pourrait bien devenir ma protectrice pour de bon, et j'aurais mon petit fonds de librairie... Quelle chance!...

De son côté, Angélique disait à sa cousine :

— Un vrai gamin de Paris, que cet enfant!... — Bon cœur, nature honnête et fière... — J'espère bien pouvoir faire quelque chose pour lui...

— Tu auras grandement raison de t'intéresser à son avenir, — répliqua la jeune religieuse, — il le mérite... — J'ai lu dans son âme à travers ses yeux... Tu n'auras jamais à rougir de ton protégé.

⁂

L'ex-caissier du banquier de Calcutta s'était fait conduire au Chemin de fer de Vincennes en quittant Will Scoot et Trilby.

Un train partait à trois heures cinq minutes.

Ce train omnibus desservait toutes les stations de la ligne jusqu'à Brie-Comte-Robert.

Vers laquelle de ces stations se dirigeait le jeune homme?

Nous prenons sur nous d'affirmer qu'il n'en savait rien lui-même et qu'il était à ce sujet aussi complètement indécis qu'on le puisse être.

A tout hasard cependant, se disant avec raison que qui peut le plus peut le moins, il prit un billet aller et retour pour le point extrême de la ligne, c'est-à-dire Brie-Comte-Robert. — Le train allait se mettre en marche ; les portes des salles d'attente étaient ouvertes ; — il s'empressa de gagner le quai et de s'installer dans un wagon de première classe.

Au bout de quelques secondes deux officiers d'artillerie vinrent prendre place auprès de lui.

Les billets furent contrôlés ; — les portières fermées ; — la vapeur siffla et le train s'ébranla sur les rails.

Le faux Anglais, bien établi dans une encoignure, et les jambes étendues avec un sans-gêne tout américain sur les coussins de la banquette qui lui faisait face, ferma les yeux et parut s'endormir presque aussitôt.

Nous disons : *parut*. En réalité il ne dormait pas, il réfléchissait ; mais bientôt il prêta l'oreille malgré lui, car les deux officiers se mirent à causer.

L'un d'eux, un jeune homme blond de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, portant les insignes du grade de lieutenant, entama en ces termes l'entretien :

— Ainsi, tu es allé au Ministère?

— Oui, mon cher ami... — répondit son collègue, lieutenant comme lui, type remarquable de militaire et d'officier avec une figure franche, loyale, énergique, des traits réguliers et expressifs, des yeux exprimant l'intelligence et la volonté, des cheveux bruns coupés ras, et la lèvre supérieure ombragée d'une fine moustache brune.

— Eh bien !... as-tu appris quelque chose ?

— Oui... quelque chose même de très important... — L'amiral Courbet demande des renforts d'artillerie de terre, et nous pourrions bien, avant peu, aller nous mesurer au Tonkin, toi et moi, avec les *Pavillons-Noirs*...

— Voilà une nouvelle qui ne m'est pas du tout désagréable... — J'aime la mer et j'adore les voyages... — Nous aurions là-bas d'ailleurs, beaucoup plus qu'en France, des chances de rapide avancement... — Je déteste la politique d'aventures et les folles idées d'expansion coloniale, mais puisqu'on se bat, profitons-en...

— Ne marchandons pas notre vie, et revenons capitaines !... — reprit

le lieutenant brun en souriant. — Je serais absolument de ton opinion sur tous les points si le Tonkin n'était pas si loin...

— Et si tu ne devais pas laisser en France un sérieux amour, n'est-ce pas ?

— Je l'avoue...

— Où en es-tu, mon cher Vandame ?...

— J'aime passionnément... j'aime de tout mon cœur... de toutes mes forces... de toute mon âme... et je crois être aimé...

— Ne fais-tu que le croire ?...

— Le croire et l'espérer, oui... je ne puis dire que j'en ai la certitude, puisque je n'ai reçu aucun aveu...

— Avec une jeune fille franche et loyale il n'est pas besoin d'aveu pour comprendre ce qui se passe dans son cœur...

— Angélique est la franchise et la loyauté mêmes... je suis sûr de son amitié, mais non de son amour...

En entendant prononcer le nom d'Angélique, Arnold Desvignes ouvrit brusquement les yeux et ses regards s'arrêtèrent sur l'officier qui parlait.

Vandame poursuivit :

— Elle est si enfant !... — Se rend-elle compte seulement de la nature de son affection pour moi ?...

— C'est à toi d'y voir clair pour deux...

— Sans doute, mais rien ne presse... — Pourquoi brusquer les choses ? — L'amour vit très bien d'espérance...

— Et si, tandis que tu temporises sans te déclarer officiellement à ta bien-aimée, son père la mariait !!

— Oh ! de ce côté, rien à craindre... — M. Verrière n'avancera pas d'un jour l'époque qu'il a fixée pour se séparer de sa fille...

— Et cette époque ?...

— La vingt et unième année d'Angélique... — Or, elle n'en a pas encore dix-neuf... — Tu vois que j'ai du temps devant moi...

Au nom de *Verrière*, Arnold avait tressailli malgré lui.

Désormais aucun doute ne pouvait subsister dans son esprit.

Il s'agissait bien du banquier du boulevard Haussmann et de la jeune fille avec laquelle il avait fait le voyage de Marseille à Paris. — Il s'agissait bien de l'enfant blonde pour laquelle s'était allumée dans son cœur une passion soudaine et violente, passion qu'il laissait momentanément de côté pour se donner à d'autres intérêts plus pressants, mais qu'il se promettait bien de satisfaire un jour à tout prix.

Le hasard venait de le mettre en présence d'un prétendant à la main de Mlle Verrière, — et ce prétendant se croyait aimé !...

L'attention du jeune homme redoubla.

— As-tu fait au moins à M. Verrière, ton oncle, la confidence de tes ambitions et de tes espérances? — demanda l'interlocuteur du lieutenant Vandame.

— Nettement et catégoriquement, non... — Mais il a bien dû comprendre le fond de ma pensée quand je lui ai dit plus d'une fois : — *Je voudrais trouver pour femme une jeune fille douce, bonne et charmante, parfaite en un mot, comme ma cousine...* — Il me semble que c'était clair.

— Que répondait-il ?

— Ceci : — Je laisserai Angélique absolument libre de choisir son mari, étant certain d'avance qu'elle ne pourra faire qu'un bon choix.

— Mais, sacredieu! — dit le lieutenant, — c'était une autorisation en règle de faire ta cour! — Cette réponse signifiait : *Arrangez-vous pour qu'Angélique vous aime, et je n'y mettrai, quant à moi, aucun empêchement... — Tout dépend d'elle seule, et vous avez carte blanche!...*

— Tu crois?...

— J'en suis sûr... — Je défierais qui que ce soit d'intelligent d'interpréter la chose d'une façon différente... — A ta place je tenterais carrément l'aventure, et cela sans tarder... — Tu n'aurais qu'à vouloir et je parierais bien que M. Verrière se déciderait sans grande peine à te donner sa fille avant la vingt et unième année accomplie...

— C'est possible en effet... Mais...

Le lieutenant Vandame s'interrrompit.

— Mais quoi? — demanda son ami.

— Tenter l'aventure, comme tu le disais, serait une folie au moment où nous allons peut-être être appelés par la guerre dans l'Extrême-Orient. — Les probabilités du départ effrayeraient certainement M. Verrière et effaroucheraient Angélique elle-même.

— Quant à cela, je suis de ton avis.

— Tu conviendras alors que le moment serait mal choisi.

— Oui... — Songer à une noce avec un pareil voyage en perspective, sinon probable, du moins possible, serait chose malséante... — Donc, ne formule aucune demande officielle immédiate, mais rien ne t'empêche de t'assurer au moins que tu es aimé de Mlle Verrière et de prendre date... — En hésitant à te déclarer, mon cher, tu laisses la place libre pour un autre, ce qui est une maladresse... — Place non défendue est place prise... — Sache, au moins avant de partir, si tu es pour la petite cousine un peu plus qu'un cousin...

— Tu as raison... Je suivrai ton conseil...

Le train venait de stopper.

Les employés criaient :

— Vincennes!... Vincennes!...

Les deux officiers descendirent.

Arnold, resté seul, tira de sa poche un carnet, l'ouvrit, et sur une feuille blanche traça ces mots : — *Vandame, lieutenant au 7e régiment d'artillerie.*

— Ah! ah! — murmura-t-il en refermant son carnet, — un rival!... — C'est bon à savoir!... — Nous verrons... — Décidément j'ai une étoile et le hasard m'a bien servi en amenant ces officiers dans mon compartiment!...

Le train se remettait en marche.

L'ex-employé de la maison John Mortimer poursuivit ses réflexions.

On passa Fontenay-sous-Bois, puis Nogent.

Cinq minutes après on était à Joinville-le-Pont.

— Ma foi, — se dit le jeune homme — je m'arrêterai ici.

Il ouvrit la portière, descendit du wagon avec l'allure raide et automatique d'un véritable Anglais, et détachant la moitié de son billet d'aller et retour il la donna au receveur qui la prit sans la regarder.

XXIII

Arnold connaissait à merveille les environs de Paris, et quoique son absence eût duré plusieurs années, les endroits qu'il avait si souvent visités autrefois, en compagnie de joyeux viveurs et de jolies filles, lui restaient familiers.

Or, Joinville-le-Pont, avec ses restaurants et ses guinguettes sans nombre, était un de ceux-là, et même l'un des préférés.

Au lieu de descendre du côté du pont qui mène aux deux routes conduisant, l'une à Villiers et au Plant-de-Champigny, village de construction récente, et l'autre à Champigny même, dont une des batailles de l'année terrible a rendu le nom immortel, il suivit la grand'rue qui passe devant l'église et aboutit à une bifurcation.

L'embranchement de droite se dirige vers Saint-Maur-les-Fossés.

Celui de gauche mène au vieux Saint-Maur, perché sur une colline d'où l'on domine la Marne et les grandes plaines qui, au delà de la rivière, s'étalent jusqu'au village de Champigny et aux premières maisons du Plant.

Arrivé à la bifurcation il prit la route de gauche.

Cette route devrait plutôt s'appeler une rue, car elle est en partie bordée de maisons de campagne très anciennes, dont la plupart sont occupées aujourd'hui par des pensionnats.

Après avoir marché pendant un certain temps de son pas automatique



— Qui demandez-vous, monsieur ?

d'Anglais, en fumant un cigare, le jeune homme s'arrêta en face d'une grille surmontée d'un écriteau, portant ces mots :

PROPRIÉTÉ A VENDRE OU A LOUER

A vingt-cinq ou trente mètres de cette grille, dans un grand jardin très planté, se trouvait l'habitation, enfouie au milieu des arbres.

Arnold ayant fait halte jeta un regard autour de lui et vit à sa gauche un bâtiment assez vaste dont la porte surmontée d'un drapeau tricolore offrait à son fronton cette inscription :

GENDARMERIE DÉPARTEMENTALE

Ses sourcils se froncèrent.

— Trop près des bicornes et des baudriers jaunes!... — murmura-t-il.

Et il reprit sa marche en fredonnant ces deux vers de la chanson si connue de Nadaud :

L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier...

Il allait au hasard, furetant, cherchant du regard, étudiant chaque maison qui se trouvait sur sa route.

Arrivé à la place de l'église de Saint-Maur, il obliqua de nouveau à gauche, et, après avoir descendu une ruelle dont la pente était très raide, il se trouva sur les rives de la Marne qu'il longea pendant un kilomètre au moins, au milieu des érables, des frênes et des saules qui les ombragent, sans rencontrer une seule habitation.

Enfin, il gagna un chemin plus large, faisant suite à l'étroit chemin de halage qu'il venait de parcourir et prenant en cet endroit le nom d'*avenue de la Marne*, ainsi que l'indiquait une plaque clouée sur un pan de mur croulant.

Quelques maisons lui apparurent alors au milieu des feuilles naissantes. Ces maisons lui semblèrent trop rapprochées les unes des autres pour convenir à l'usage qu'il se proposait d'en faire.

Une avenue bordée de peupliers se trouvait à sa droite, conduisant à la gare du Parc-Saint-Maur et traversant des bouquets de bois placés les uns en contre-bas, les autres s'étageant sur une pente abrupte.

Arnold s'y engagea.

— Sauvage et désert à souhait... — se dit-il. — C'est par ici qu'il faudrait trouver.

Tout à coup, à un coude formé par le croisement d'une seconde avenue avec la première, l'*avenue de l'Écho*, il aperçut l'entrée d'une propriété entourée de murailles. La grille était intérieurement garnie de volets de tôle.

A mi-côte, et enfoui dans la verdure, se voyait un pavillon blanchi à neuf et surmonté d'un toit de briques rouges.

Un petit écriteau annonçait que pour traiter de l'achat ou de la location

il fallait s'adresser à M. Mornas, entrepreneur, près de la gare du Parc-Saint-Maur.

Arnold étudia les environs et se rendit compte de l'isolement absolu de la propriété.

De quelque côté qu'on se tournât, point de voisins. — Des terrains vagues ou boisés.

Il se remit à marcher, en hâtant le pas, et, au bout de vingt ou vingt-cinq minutes, il arriva à la grille du parc.

Là, il s'informa. — Un employé du chemin de fer lui indiqua la maison de M. Mornas. — Il s'y rendit aussitôt, trouva l'entrepreneur, un homme d'une cinquantaine d'années, strictement poli, mais point causeur.

— Ce été voo, — lui dit-il en baragouinant de la façon la plus pittoresque, — ce été voo qui louez le propriété de là-bas?

Et il étendit la main dans la direction de la villa.

— Avenue de l'Écho, numéro 1?... — fit Mornas.

— Aoh! yes, nioumero une.

— C'est moi.

— Je voolai visiter, if you please... si ce été possible...

— Facile... Venez...

L'entrepreneur mit dans sa poche son trousseau de clefs et sortit, suivi par Arnold.

Ce dernier reprit :

— Le locationnement ce été combien?

— Mille francs.

— Aoh!... Ce été cher....

— On ne force personne... Inutile de marchander... — Le propriétaire ne diminuerait pas un sou.... — Est-ce pour la saison?

— Yes...

— C'est bien, car le propriétaire, qui cherche à vendre, refuserait de faire un bail.

La conversation s'arrêta là et ne se ranima point jusqu'au moment où les deux hommes arrivèrent à la propriété portant le numéro 1 de *l'avenue de l'Écho*.

Tout en ouvrant une petite porte pratiquée dans la muraille à côté de la grille, le silencieux Mornas ne put s'empêcher de faire à haute voix cette réflexion :

— Il paraît que vous aimez la solitude...

Ce à quoi le faux Anglais répondit :

— Aoh! yes... bocop... je été misanthropique, véritabelment...

La porte tourna sur ses gonds.

On entra.

La maison, nous l'avons dit, était construite à mi-hauteur d'un talus assez raide.

Ce talus avait été dessiné en jardin.

Des massifs d'arbustes, des plates-bandes se trouvaient étagés jusqu'à l'habitation, à laquelle on arrivait par deux allées serpentant au milieu de ces massifs et de ces plates-bandes.

Mais tout cela n'était point en bon état d'entretien.

De hautes herbes parasites avaient envahi les allées, et les premiers soleils les faisaient pousser follement.

— Le propriétaire ne se charge de rien... — dit Mornas. — Il vous faudra un jardinier...

— Aoh! yes...

On atteignit le haut du talus.

La maison se trouvait au centre d'un petit plateau boisé. — Les fenêtres du premier étage, comme celles du rez-de-chaussée, étaient closes par des volets pleins, ce qui amena un sourire de satisfaction sur les lèvres d'Arnold.

Un couloir assez long coupait le rez-de-chaussée en deux parties égales et se terminait par une porte ouvrant sur les derrières de l'habitation.

De ce côté le jardin ne se prolongeait guère et se terminait par une sorte de ravin, ou plutôt d'excavation béante au fond de laquelle on pouvait arriver en suivant un sentier de chèvres tracé au milieu des broussailles.

Derrière ce gouffre en miniature s'élevait la muraille d'enceinte.

— Ancienne carrière... — fit Mornas en désignant l'excavation.

Un nouveau sourire vint aux lèvres du faux Anglais.

Les deux hommes regagnèrent le jardin placé devant la maison.

Dans un angle, sous de grands arbres, se trouvait un petit bâtiment rustique couvert en chaume.

Mornas expliqua que ce bâtiment était une resserre pour les outils de jardinage, et il en ouvrit la porte.

Arnold jeta un coup d'œil à l'intérieur et constata dans la resserre la présence d'une brouette, de deux arrosoirs, de pelles, de pioches, de râteaux, etc...

On avait tout visité.

— Louez-vous? — demanda Mornas.

— Aoh! yes... et je payé de souite l'année toote pleine...

— J'ai pouvoir de toucher et de donner quittance...

Le faux Anglais et son guide reprirent le chemin de la gare du Parc-Saint-Maur.

Tout en marchant, Arnold réfléchissait :

— Voos avez dit à moa que le maison il été à vendre... — fit-il tout à coup.

— Oui... — Dix-huit mille francs... — C'est pour rien... — Achetez-la, puisqu'elle vous plaît... — Demain, je ferai dresser l'acte chez le notaire de Paris... — Après-demain, vous signerez avec le propriétaire... vous payerez, et la maison vous appartiendra...

Acheter...

Certes, Arnold ne demandait pas mieux, cela entrait même dans ses vues, mais il était parti de Calcutta avec une somme d'argent dont nous connaissons le chiffre minime.

Sur cette somme Will Scoot et Trilby avaient déjà reçu quatre mille francs; il devait leur donner de l'argent avant l'exécution de ses projets; — il s'était mis en dépense pour meubler le pavillon du boulevard Beaumarchais et pour se monter une garde-robe.

En cet état de choses il ne pouvait se dessaisir de dix-huit mille francs sans risquer de se voir dans l'embarras.

Il cherchait un moyen d'arranger tout et il le trouva.

On venait d'arriver à la maison de l'entrepreneur.

— Je acheté le maison... — dit-il en posant deux mille francs sur le bureau. — Ceci était ioune petite acompte... — Fesez dresser le acte de achat... — Dedans houit joors, je irai porter seize mille francs chez le notaire de voo, et donner le signéture de moa...

— Dans huit jours tout sera prêt, milord... — fit Mornas enchanté car il devait, en cas de vente, toucher une prime assez rondelette, — je vais vous signer un reçu des deux mille francs payés à valoir... Veuillez me donner votre nom, c'est indispensable pour la rédaction de l'acte...

— John-Williams Scoot, sudjet irlandais... habitant Edimbourg, Écosse... — répondit Arnold.

— Votre demeure à Paris?

— Je demeuré pas à Paris... je été de passage aujourd'hui... Je parté cette soir pour le Havre... je serai de retour dedans le houitaine... Élisez le domicile de moa dedans Edimbourg et chez le notaire de voo...

— Parfaitement, milord... voilà votre reçu...

— Donnez, if you please, les clefs à moa... — Je volé envoyer le domestique de moa por le jardinège...

— Les voici...

— Le adresse du notaire de vôô?

— Je vais l'écrire sur une de mes cartes... — La voilà... — M. Émile Pinguet, notaire, rue des Pyramides, numéro 18...

Arnold mit la carte dans sa poche, salua et sortit.

Il n'avait plus qu'à regagner Paris.

En conséquence, il consulta sa montre.

Elle indiquait six heures. — Il se dirigea vers la gare. — Quelques instants plus tard il s'installait dans un compartiment de première classe, et tout en roulant il se disait que huit jours plus tard il lui serait facile de payer seize mille francs, puisqu'il posséderait cinquante et un millions.

Quand le train stoppa en gare de Paris, il faisait presque nuit.

Le jeune homme, dont la promenade avait creusé l'estomac, se sentit grand appétit. — Il dîna de façon copieuse au restaurant des *Quatre Sergents de la Rochelle*, et à neuf heures il rentrait chez lui en passant par le boulevard Beaumarchais

XXIV

Dix minutes suffirent à Arnold pour changer de costume et pour rendre à son visage, ainsi qu'au reste de sa personne, son apparence habituelle.

Alors il quitta de nouveau le pavillon, mais cette fois en prenant par la rue des Tournelles et en ayant soin de souhaiter le bonsoir à la fille de la concierge qui se trouvait seule dans la loge.

— Est-ce que vous n'avez pas encore dîné, monsieur Desvignes? — demanda Tasie de sa voix grasseyante et traînarde.

— Non, mademoiselle... — Depuis ce matin je donne mes leçons dans Paris et je viens seulement d'en finir... — Vous n'avez rien pour moi?

— Rien du tout, monsieur Desvignes...

Arnold salua.

Tasie lui tira le cordon et il sortit.

Il était en ce moment tout près de dix heures.

Le jeune homme descendit la rue Saint-Antoine, tourna dans la rue Geoffroy-Lasnier qu'il suivit jusqu'à la rue de l'Hôtel-de-Ville, laquelle le conduisit à la rue du Paon-Blanc, étrange voie de vingt-cinq mètres de longueur, d'un mètre vingt-cinq centimètres de largeur, et bordée de chaque côté de maisons à six étages dont toutes les fenêtres sont garnies de barreaux de fer.

L'air y circule à peine et le soleil ne s'y montre jamais.

Une seule porte s'ouvre sur cette rue, c'est celle d'une maison noire, décrépite, chassieuse, d'aspect sinistre.

Les autres portes ont été murées, les immeubles qui bordent la rue, ou plutôt la ruelle, ayant leurs entrées principales soit sur la rue de l'Hôtel-de-Ville, soit sur le quai.

La porte en question se trouve à gauche, en partant du quai, elle est

lourde, massive, d'une forme ogivale qui décèle son antiquité, et encastrée dans des murailles épaisses comme celle d'une forteresse.

Même en été et par les plus fortes chaleurs, la rue du Paon-Blanc est humide et boueuse.

Arnold en y pénétrant sentit son cœur se soulever.

Une odeur fétide lui montait aux narines et il s'étonnait que la ville de Paris laissât subsister un pareil foyer d'infection.

En face de la porte dont nous venons de parler, garnie de lourdes bandes de fer, hérissée de clous à grosses têtes et munie d'un marteau en fer forgé figurant un trèfle, le jeune homme s'arrêta.

Il prit le marteau, mais au lieu de le laisser retomber sur le disque de fer formé d'un clou plus large que les autres, il le tira à lui d'abord, en le maintenant dans une position horizontale, puis poussa.

La porte s'ouvrit aussitôt.

Arnold en franchit le seuil et pénétra dans un couloir obscur dont l'odeur était plus fétide encore que celle de la rue.

Marchant avec précaution pour ne pas glisser, il atteignit le fond de ce couloir.

Son pied heurta la première marche d'un escalier.

Sa main chercha et trouva une rampe en fer dont le contact humide et graisseux lui donna un frisson de dégoût.

Il gravit lentement les degrés.

Arrivé au troisième étage, il fit halte, s'orienta de son mieux en palpant les murailles, car il se trouvait dans une obscurité profonde, reconnut 'existence d'une porte placée à sa droite, frappa contre l'un des panneaux quatre coups bien distincts, à intervalles égaux, puis il attendit.

L'attente fut courte.

Au bout d'une ou deux secondes un bruit de pas résonna à l'intérieur, une clef grinça dans la serrure, puis la porte tourna sur ses gonds.

Un homme d'âge indéfinissable, à cheveux et à barbe grisonnants, enveloppé dans une longue robe de chambre, usée, rapiécée, déloquée, n'ayant plus de couleur, apparut, tenant à la hauteur de son visage une petite lampe à pétrole, et formula avec un accent italien très prononcé cette question :

— Qui demandez-vous ?

— Il signor Agostini, — répondit Arnold.

— C'est moi... — que me voulez-vous ?

— J'ai besoin de vos services.

— Qui vous adresse à moi?

— Peu importe... — Vous serez bien payé... Ce doit être pour vous le point capital...

— Entrez...

Le signor Agostini s'effaça pour laisser passer le visiteur, qu'il regardait cependant avec une certaine méfiance.

Il referma la porte derrière lui et introduisit Arnold dans une pièce dont les murs disparaissaient sous des casiers remplis de cartons portant tous un numéro d'ordre.

Une table surchargée de dossiers poudreux et de liasses de papiers de toute sorte occupait le milieu de la pièce.

Quatre chaises boiteuses et à moitié dépaillées complétaient le mobilier,

L'homme offrait une face osseuse, recouverte d'une sorte de parchemin rayé de mille rides.

Les yeux caves, qui semblaient brillants de fièvre, étaient entourés d'un cercle noir comme du charbon.

Les mains longues, maigres, diaphanes, laissaient filtrer au travers de leur peau couleur de bistre la lueur de la lampe à pétrole qu'elles portaient.

Il posa cette lampe sur la table, et désignant du geste une chaise au visiteur il lui dit :

— Pour venir chez moi à pareille heure, pour frapper sans hésiter quatre coups à la porte de mon logement, il faut que vous connaissiez mes habitudes... — Par qui les connaissez-vous? Par qui mon adresse vous a-t-elle été donnée?...

— Il ne me plaît pas de vous l'apprendre... — répliqua l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta.

— Alors il ne me plaira pas de vous rendre le service que vous venez me demander.

Arnold se mit à rire.

— En êtes-vous bien sûr? — répondit-il.

Et il ajouta, en tirant de sa poche un portefeuille bien garni :

— Il y a là, je crois, de quoi triompher sans grande peine de votre résistance... — Je vous connais et vous connais bien puisque je suis ici... — Occupez-vous de ce qui m'amène et non de qui m'envoie...

La vue du portefeuille avait fait briller d'un plus vif éclat les prunelles fiévreuses du vieil Italien.

Arnold ouvrit le portefeuille, en tira un billet de banque qu'il froissa négligemment du bout des doigts et poursuivit :

— Je vous offre séance tenante les mille francs que voici, et vous toucherez pareille somme lorsque vous me livrerez les pièces que je viens réclamer de vous... — Donc plus de discussions oiseuses... plus d'intempestive curiosité... — Ma présence et mon offre vous prouvent que j'ai confiance en vous... ayez confiance en moi... — Voulez-vous gagner deux mille francs? Un *oui* ou un *non*...

— Oui! — répondit Agostini dont les yeux ne pouvaient se détacher du



— J'aime tout, pourvu que cela soit bon.

soyeux chiffon de la Banque de France. — Qu'attendez-vous de moi?...

— Je vais vous le dire... — Prenez des notes...

Agostini saisit une plume et s'apprêta à écrire sur une grande feuille de papier blanc ce qu'allait lui dicter son client inconnu.

— Vous y êtes? — demanda le jeune homme.

— J'y suis.

— Écrivez ceci : — *Joseph-Arnold Desvignes, né le* 28 *décembre* 1857, *à Bléré près d'Amboise, département d'Indre-et-Loire...*

Arnold s'interrompit.

L'Italien leva la tête, le regarda et dit :

— *Indre-et-Loire.* — Après?....

— C'est tout. — Il faut savoir ce qu'est devenu cet Arnold Desvignes, me procurer son acte de naissance, son casier judiciaire, m'apprendre s'il a des parents à un degré quelconque ; — si ces parents sont morts, relever leurs actes de décès et me les livrer dûment légalisés.

— C'est tout?

— Oui. — Il est bien entendu qu'en cas de mort de Joseph-Arnold Desvignes, son acte mortuaire devra m'être remis... — Vous le voyez, le travail que j'attends de vous sera peu de chose...

— Il nécessitera un voyage à Bléré, et plus loin peut-être si le jeune homme a quitté son pays natal, — répliqua l'Italien. — Or, les voyages sont coûteux, et mes dépenses amoindriront la somme que vous m'offrez. .

— Le jour où vous me livrerez les pièces, vous me fournirez la note des dépenses en question, et vous toucherez le montant de cette note en même temps que l'argent promis...

— Êtes-vous pressé?...

— Très pressé.

— Combien m'accordez-vous de temps pour mes démarches?

— Huit jours.

— A moins de complications inattendues et invraisemblables, je serai en mesure.... — Où faudra-t-il vous porter le résultat de mes recherches?

— Au bout du temps convenu je me présenterai ici à la même heure qu'aujourd'hui...

— Bien... Mais il faut tout prévoir... — Si, par hasard, la somme que vous me laissez se trouvant insuffisante, je devais avoir recours à vous? — Puisque vous êtes renseigné sur mon compte vous savez certainement que je vis au jour le jour... Les affaires sont bien difficiles, et pour m'occuper exclusivement de vos recherches je vais être obligé de fermer ma porte aux clients qui pourraient avoir besoin de moi...

— Le cas échéant, vous m'écrirez un mot.

— Où?

— Poste restante, au bureau du boulevard Beaumarchais.

— Sous quel nom?

— Sous les initiales X, Y, Z.

Agostini prit note de ce renseignement.

Arnold continua :

— Vous recevriez aussitôt ce que vous m'auriez demandé.

— Il suffit, signor. — Dès demain je me mettrai en campagne, et quoique je sois déjà vieux j'ai toute l'activité d'un jeune homme...

Le visiteur se leva.

L'Italien le reconduisit jusqu'à la porte de sortie, qu'ensuite il referma soigneusement derrière lui et qu'il verrouilla, comme si ce logement de si misérable apparence avait renfermé des trésor.

Vingt-cinq minutes plus tard Arnold rentrait dans son domicile, et avant de se mettre au lit se frottait les mains en se disant, comme *Rodin* du *Juif errant :*

— Ça va bien!... ça va bien!...

Puis il se coucha et s'endormit d'un aussi profond sommeil que s'il avait eu la conscience absolument tranquille.

XXV

Tandis que Charles Gérard, métamorphosé en Arnold Desvignes, préparait minutieusement, en s'entourant de toutes les précautions imaginables, le coup qui devait le conduire à une gigantesque fortune, ses deux complices, ou pour serrer de plus près la vérité, ses deux agents, prenaient de leur côté des mesures afin d'exécuter les ordres qu'ils avaient reçus.

Le principal de ces ordres était de se tenir prêts à venir au premier appel sans une minute de retard.

Pour être libres il ne s'agissait que de quitter l'emploi qu'ils occupaient au Cirque Fernando, mais il fallait faire en sorte que leur départ ne donnât lieu à aucun commentaire.

Rien ne fut plus facile.

Les deux Irlandais, en venant prendre leur service au Cirque pour la représentation du soir, feignirent d'être complètement ivres. — Ils titubaient, se raccrochaient l'un à l'autre à chaque pas, et semblaient ne se maintenir debout que par un miracle d'équilibre.

Le régisseur général les arrêta au passage et leur adressa une observation à laquelle ils répondirent de façon grossière.

Le cas était prévu par les règlements de l'administration.

Toute réponse insolente entraînait un renvoi immédiat, même dans le cas où le spectacle devrait en souffrir.

Will Scoot et Trilby furent prévenus, séance tenante, qu'ils cessaient d'appartenir à la troupe.

Au lieu d'adresser des excuses au régisseur, ils répondirent par des grossièretés nouvelles.

Ordre leur fut donné de passer à la caisse où leur compte serait établi, puis de quitter immédiatement le Cirque, après avoir touché ce qui leur était dû et, comme ils faisaient mine de résister, on les prévint qu'ils allaient être expulsés par des agents requis à cet effet.

Il ne leur restait qu'à baisser la tête et à disparaître, ce qu'ils firent.

Un clown remplaça dans la pantomime Trilby sous la peau d'ours, et personne ne se douta de la substitution.

Les deux Irlandais regagnèrent ensemble leur logement de la rue Lepic, afin de se concerter à tête reposée.

Le résultat de leur délibération fut que dès le lendemain Scoot s'occuperait d'acheter une voiture, tandis que de son côté Trilby chercherait un cheval.

Les deux acquisitions faites séparément, on enverrait un commissionnaire chercher d'abord le cheval avec lequel il irait prendre ensuite la voiture chez celui qui l'aurait vendue et l'amènerait dans un endroit désigné.

En conséquence, le lendemain matin, Will et Trilby, habillés l'un et l'autre en domestiques de bonne maison en petite tenue, quittèrent la rue Lepic, se séparèrent en arrivant au boulevard de Clichy et, munis chacun de la somme nécessaire au payement de l'achat dont il était chargé, s'éloignèrent dans des directions différentes.

Scoot se dirigea vers la barrière d'Italie, où les marchands de chevaux d'occasion ne sont pas rares.

Trilby tourna dans la direction de la Chapelle.

Il savait trouver dans ce quartier, à des prix modérés, le genre de véhicule demandé par Charles Gérard, et il conclut en effet, moyennant la somme de mille cinquante francs, l'achat d'une voiture à quatre places fort propre et en très bon état.

Scoot, de son côté, fit l'acquisition d'un cheval sans élégance, mais solide, et le paya sept cents francs, avec son harnais.

— On viendra le chercher demain... — dit-il.

— On viendra demain prendre la voiture... — avait dit Trilby.

Vers trois heures de l'après-midi les deux Irlandais se retrouvèrent dans un petit café de leur quartier où ils s'étaient donné rendez-vous, et se rendirent mutuellement compte de leurs opérations.

Il ne leur restait qu'à tuer le temps en attendant l'heure d'aller retrouver Arnold au restaurant des *Quatre Sergents de la Rochelle*.

L'ex-employé de la maison de banque John Mortimer and C° n'avait point quitté de la journée son pavillon du boulevard Beaumarchais.

Vers cinq heures, il s'occupa de s'habiller, ou plutôt de se travestir, empruntant à sa garde-robe un costume complet de matelot de la marine française.

Rien n'y manquait pour que la transformation fût complète.

La perruque rousse et les longs favoris rouges de l'Anglais étaient remplacés par un collier de barbe noire et par une perruque brune à cheveux courts, bouclés comme la toison d'un petit Saint-Jean.

Le visage, le cou et les mains d'Arnold, grâce à une simple lotion d'une eau spéciale bien connue des comédiens, avaient pris les tons bistrés que le vent du large et la réverbération du soleil sur les vagues et sur le pont du navire donnent à l'épiderme tanné des gens de mer.

Arnold se coiffa du chapeau plat de cuir verni, posé très en arrière, mit à son cou, attachée par un cordon, la petite médaille d'argent qui devait le faire reconnaître de Scoot et de Trilby, puis se donnant l'allure particulière aux marins qui marchent les jambes écartées et semblent lutter sans cesse contre le tangage et le roulis, il eut la hardiesse de sortir de son pavillon par l'issue conduisant à la rue des Tournelles.

L'immeuble comptait au moins une trentaine de locataires.

Mme Pillois et sa fille n'étaient pas toujours aux aguets pour observer les allants et les venants.

Si elles remarquaient un matelot passant devant leur loge, elles ne manqueraient point de supposer qu'il venait de visiter quelqu'un dans la maison. — Il était probable, d'ailleurs, qu'elles ne le remarqueraient pas.

Arnold ne se trompait point dans ses conjectures.

Ni la portière ni sa fille ne firent attention à lui.

Il gagna la place de la Bastille, puis le boulevard Beaumarchais, franchit le seuil du restaurant où il avait dîné la veille et entra dans la salle du rez-de-chaussée.

Plusieurs dîneurs étaient installés déjà.

Will Scoot et Trilby se trouvaient du nombre.

Le faux matelot prit place à une table en face d'eux.

— Troun de l'air, bagasse ! — dit-il avec un merveilleux accent marseillais au garçon qui venait prendre ses ordres, — j'ai une faim de requin, tè, mon fiston !... Tâchez voir un peu de me sustenter en deux temps et trois mouvements...

— Qu'est-ce que monsieur mangera?

— Je mange de tout, pourvu que ça soit bon et qu'il y ait de l'ail beaucoup...

— Monsieur veut-il faire son menu?

Arnold commanda un menu fantaisiste composé d'escargots, de rougets en cornets, à l'ail, d un tournedos provençal avec des anchois roulés sous les champignons, et de cèpes à la bordelaise.

Le vin seul ne devait pas sentir l'ail.

Les dîneurs riaient en dessous, fort amusés par ce type de marin de vaudeville.

Scoot et Trilby examinaient curieusement le pseudo-Provençal.

Tout à coup les yeux du premier aperçurent la petite médaille pendue au cou du nouveau venu.

Il tressaillit, et donnant un coup de coude à Trilby il se pencha vers lui et dit à mi-voix :

— La médaille...

Trilby comprit, et à son tour découvrit le signe de ralliement.

Arnold cligna légèrement de l'œil, puis il sembla ne pas même voir les deux Irlandais, ou du moins ne leur accorder aucune attention, et il se mit à faire honneur, de la façon la plus consciencieuse, à son repas à l'ail, qu'il eut soin de prolonger longtemps, en demandant après le dessert du café, du *pousse-café* et en allumant un cigare de grande dimension, fourni par le garçon.

Les dîneurs du rez-de-chaussée partirent les uns après les autres.

Vers huit heures et demie il ne restait plus dans la salle qu'Arnold, Scoot et Trilby.

— Est-ce que vous êtes en permission à Paris, monsieur le matelot? — demanda ce dernier au pseudo-marin, qui répondit :

— Eh! que non pas, mon brave! — j'ai fini mon temps de service... — Je suis moniteur de gymnastique à Joinville, au Gymnase militaire... pour le quart d'heure en ballade à Paris, et comme vous avez pu le voir, je me paie un petit balthasar qui vaut mieux que l'ordinaire de la cantine, pas vrai?... — Troun de l'air, bagasse, de l'ail partout!... c'est ça qui vous donne un parfum de choix!...

— Vous êtes de Marseille?...

— Né natif... — vu le jour sur la Canebière... et que j'en suis fier, bagasse! Connaissez-vous Marseille, mon pitchoun?...

— Oui, monsieur le moniteur de gymnastique, et mon ami et moi nous sommes des admirateurs de votre ville natale..

— Eh bien! arrivez ici, troun de l'air; et vidons une fiole de champagne, que je vous offre à la santé de mon pays.

Scoot et Trilby vinrent s'asseoir à la table d'Arnold qui commanda au

garçon une bouteille de Moët, fit sauter le bouchon et remplit les verres.

Le garçon sortit.

— Mes ordres sont-ils exécutés? — demanda le faux matelot à voix basse.

— Oui... — répondit Will Scoot. — Nous sommes à la porte du Cirque Fernando...

— La voiture?

— Achetée, ainsi que le cheval.

— Alors, trouvez une écurie et une remise dans Paris, et louez-les pour huit jours au moins. — Quand viendra le moment d'agir, Scoot, en costume de cocher, montera sur le siège et tiendra les guides...

— Et moi, demanda Trilby, — qu'aurai-je à faire?...

— Toi... — commença le faux matelot, mais l'arrivée de deux dîneurs retardataires lui coupa la parole.

Les nouveaux venus s'établirent dans un coin de la salle et l'entretien entre les trois complices reprit, mais à voix basse.

Nous ne reproduirons pas cet entretien dont les résultats seront bientôt connus de nos lecteurs. — Disons seulement que le lendemain matin une écurie et une remise étaient louées avenue Philippe-Auguste, et que le lendemain soir le cheval et la voiture s'y trouvaient installés.

XXVI

D'après les calculs faits par lui, l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta n'avait plus désormais que trois jours d'avance sur le chercheur de diamants Étienne Béraud qui, nous le savons, s'était arrêté à Obock et devait s'arrêter à Port-Saïd.

Le moment de l'action décisive approchait.

Toutes les mesures d'Arnold Desvignes étaient prises, ou du moins presque toutes, car il lui restait encore quelques détails à régler.

Il alla d'abord, sous son travestissement d'Anglais, au bureau de poste du boulevard Beaumarchais, et prévint les employés qu'il arriverait pour lui, sans le moindre doute, une ou plusieurs lettres adressées aux initiales X. Y. Z.

Le même jour, après avoir changé de costume et de physionomie, il se rendit au Palais-Royal et entra dans une boutique où l'on vendait de la passementerie militaire, des croix et des plaques d'ordre de tous les pays du monde, des ceinturons d'officiers supérieurs, des écharpes de fonctionnaires, etc., etc...



Il écrivit cette adresse : « Rue Lepic, n° 10. »

Au bout de dix minutes il sortait de ce magasin, portant un petit paquet soigneusement enveloppé et ficelé.

De retour au pavillon du boulevard Beaumarchais, il serra ce petit paquet dans un tiroir, à côté d'un poignard hindou de forme bizarre qu'il avait rapporté de Calcutta, et il ferma le tiroir à clef.

Reprenant alors son apparence habituelle, celle d'Arnold Desvignes le professeur de langues étrangères, il alla se promener sur les boulevards,

de l'air d'un bourgeois flâneur qui prend de l'exercice avant son dîner pour se donner de l'appétit.

L'étalage d'un opticien parut attirer son attention.

Il franchit le seuil de la boutique et fit l'emplette d'une paire de lunettes aux verres légèrement teintés, comme en portent les gens dont une lumière un peu vive blesse les prunelles trop délicates.

A six heures et demie, il dîna chez Maire, alla passer une heure à l'Eldorado du boulevard de Strasbourg et rentra chez lui.

Nous avons déjà dit que, si absorbé qu'il fût par le *grand coup* qu'il méditait, Arnold Desvignes n'oubliait point Angélique Verrière.

Cet amour, né en quelques heures tandis que l'express filait de Marseille à Paris, avait jeté dans son cœur de très fortes racines.

Il aimait la blonde enfant, il l'aimait passionnément, et surtout il la désirait avec l'ardeur de sa jeunesse vigoureuse, avec la force de volonté d'un homme devant posséder à bref délai la toute-puissance que donnent les millions.

Les quelques paroles prononcées devant lui dans le train de Vincennes par l'officier d'artillerie Vandame avaient encore surexcité cette passion.

Ah! ce Vandame était un rival!

Tant pis pour lui. — Il serait brisé...

L'ex-employé de la maison John Mortimer and C° avait hâte d'agir, mais il ne pouvait rien faire, absolument rien, avant de s'être assuré l'immense fortune qu'il convoitait. — La certitude que tout plierait devant lui quand il posséderait cinquante millions lui permettait d'ailleurs de supporter sans trop souffrir cette inaction forcée.

— Bientôt! — se disait-il. — Bientôt!...

Et il trompait ainsi son impatience amoureuse.

Dans un autre ordre d'idées une chose préoccupait singulièrement Arnold Desvignes, et ne laissait pas de lui causer quelque inquietude.

C'était le jour et l'heure de l'arrivée d'Étienne Béraud

Il pensait :

— En descendant du chemin de fer, Béraud se fera conduire droit à son hôtel, ce n'est pas douteux... — Il n'ira point, en quittant le train, chercher son argent à la Banque... — On ne saurait emporter cinquante millions comme on emporte cinquante mille francs... — Une telle somme serait terriblement gênante dans un hôtel meublé!... — Ce n'est donc qu'après son installation qu'il fera cette démarche dont une lettre de John Mortimer a prévenu le gouverneur de la Banque...

« D'après mes calculs, Étienne Béraud doit prendre le train que j'ai pris moi-même à Toulon, c'est-à-dire à dix heures et demie.

« J'ai vu ses bagages à Calcutta... ils ne sont guère encombrants et ne

le retarderont point... — Cependant, si grande que soit son activité, il ne peut être à l'hôtel avant midi... — Le temps de changer de costume et de déjeuner et il sera bien tard pour se présenter aux guichets de la Banque qui ferment à trois heures... — S'il s'y rendait quand même, il apprendrait qu'il lui faudra revenir le lendemain... — Or, dans l'intervalle, moi j'agirai...

« Ce qu'il importe de savoir d'avance, c'est le jour de son arrivée à Paris.

« Selon toute apparence il télégraphiera de Toulon ou de Marseille pour retenir son appartement à l'*Hôtel des Indes*...

Là, en agissant avec adresse, j'aurai le renseignement que je désire...

Le lendemain, dès le point du jour, Arnold fut debout.

Aussitôt habillé, il retira d'un meuble la liasse de papiers dont il avait eu soin de se munir à Calcutta; il dénoua cette liasse, et il en tira une feuille de papier et une enveloppe portant l'une et l'autre l'en-tête de la *Maison John Mortimer and C°;* puis, imitant avec le merveilleux talent de faussaire que nous lui connaissons l'écriture de son ancien patron, il traça les lignes suivantes :

« Mon cher et honoré client,

« Vraisemblablement vous n'êtes point encore à Paris, ayant dû faire escale à Obock et à Port-Saïd, ce qui ne m'empêche pas de profiter du voyage en France de l'un de vos compatriotes pour vous adresser cette lettre dans le but unique de vous dire que je serai heureux de recevoir de vous l'assurance de votre bon voyage et de votre heureuse arrivée.

« Je dois aller à Londres d'ici à quelques mois. — Je crois vous avoir parlé de ce projet. — De Londres j'irai certainement à Paris, et ce sera une grande joie pour moi de vous serrer la main.

« En attendant, croyez, cher et honoré client, à mes sentiments tout dévoués. »

« John Mortimer. »

Cette lettre écrite, Arnold la relut de la première à la dernière ligne avec la plus grande attention.

— Il n'y a là rien de compromettant... — murmura-t-il ensuite. — En admettant qu'Étienne Béraud soit à Paris depuis ce matin, ce qui me semble impossible, il trouvera toute naturelle la démarche de mon ex-patron...

« Si au contraire il n'est point arrivé, on me rapportera la missive avec le renseignement que je désire...

Pliant alors la feuille de papier il la mit dans une enveloppe fermée à la gomme et traça la suscription.

Ceci fait, il revêtit son costume d'Anglais, se coiffa de la perruque rousse, ajusta les favoris rouges, rougit son nez, ses pommettes et son menton, jeta sur son bras un léger pardessus et sortit par le boulevard Beaumarchais où il prit un fiacre qui le conduisit par son ordre au coin de la rue Caumartin.

Là, il avisa un commissionnaire stationnant avec son crochet près d'un kiosque occupé par une marchande de journaux.

Sans descendre de son fiacre, il lui fit un signe.

Le commissionnaire accourut.

— Voolez vôo porter cette messège... — baragouina le faux Anglais en lui tendant la lettre.

— Yes, milord... — Où faut-il aller?

— Joubert street, à le *Hôtel des Indes*...

— Connu...

— Vous demanderez the honorable sir Étienne Béraud... le nom est sur l'enveloppe.

— Je vois.

— Vous remettrez le lettre en mains propres de loui même, persionnellement...

— Mais s'il est sorti, faudra-t-il vous rapporter la lettre?

— Aoh! yes.

— Où cela, milord?

— Au coffee house... en face de noos.

Et, tout en parlant, Arnold montrait un café de l'autre côté du boulevard.

— C'est compris... j'y vais.

Le commissionnaire allait tourner sur ses talons et s'éloigner.

Arnold l'arrêta par ces mots :

— Si the honorable sir Étienne Béraud ne été point encore arrivé de voyage à le hôtel, voo demander quel joor arrivera loui...

— Soyez paisible, milord... — Ça sera fait en conscience et vivement... — répliqua le commissionnaire en s'engageant dans la rue Caumartin.

Vingt minutes plus tard il était de retour et apparaissait, sa lettre à la main, sur le seuil de l'établissement où il se savait attendu.

Apercevant le faux Anglais, il se dirigea vers lui et sans lui laisser le temps de questionner il dit :

— Voici la lettre... — Le monsieur à qui je devais la remettre n'est point encore arrivé.

— Avez-voo demandé s'il arriverait bientôt?

— Yes, milord, et la dame du bureau m'a répondu qu'elle venait de recevoir une dépêche de Marseille du voyageur en question pour retenir un appartement...

— Et loui arrivé?

— Demain...

— Savez-voo également l'heure?

— Non, milord... — Il paraît qu'elle n'est point indiquée par la dépêche...

— Aoh! yes!... — Ce été très bienne...

Arnold reprit sa lettre, la mit dans sa poche, paya le commissionnaire et, tout en achevant sans se presser sa bouteille de scotch-ale, pensa :

— Il arrivera demain à une heure inconnue... — Peut-être prendra-t-il aujourd'hui à Marseille l'express de deux heures... — Alors il ne serait en gare de Paris que demain à midi, et à l'*Hôtel des Indes* qu'à une heure et demie au plus tôt, car ses bagages devront subir la visite de la douane... — Il serait trop tard pour aller à la Banque... — Du reste, quand bien même il arriverait à dix heures du matin au lieu de midi, le temps lui manquera pour toucher ses millions, dont il ne voudra point d'ailleurs s'embarrasser puisque les statuts de la Banque défendent d'opérer un virement immédiat...

« Je dois cependant tout prévoir et me tenir sur mes gardes..,

Arnold appela un garçon, lui demanda ce qu'il fallait pour écrire et ajouta :

— Avec iounne batonne de le cire à cacheter, if you please...

On lui apporta un buvard, un encrier, une plume, du papier, des enveloppes de deux grandeurs, de la cire rouge et un petit bougeoir allumé.

Il choisit l'une des enveloppes, releva la partie gommée qui sert à fermer la lettre, tira de la poche de son gilet la petite médaille d'argent vendue par Misticot, présenta l'extrémité du bâton de cire à la flamme de la bougie et, quand elle fut en fusion, en laissa tomber une gouttelette sur la pointe arrondie de l'enveloppe et appuya la médaille sur cette gouttelette, où elle se fixa instantanément.

Rabattant alors la partie soulevée, il la glissa dans l'intérieur de l'enveloppe comme on fait pour les cartes de visite ; il regarda sa montre, et sur cette enveloppe, au lieu d'adresse, il traça ces deux mots : — DIX HEURES.

XXVII

Les petites opérations que nous venons de décrire constituaient seulement la moitié de la besogne.

Arnold introduisit la première enveloppe dans une plus grande qu'il ferma d'abord à la gomme, puis à la cire, en ayant soin que la couche de cire recouvrant l'endroit où se trouvait la médaille fût fort épaisse, et sur cette épaisseur brûlante il imprima le chaton uni d'une bague qu'il portait au doigt.

Quand l'empreinte fut sèche et refroidie, il fit passer l'enveloppe entre le pouce et l'index et s'assura qu'il était impossible de reconnaître par le toucher la présence de la médaille.

Alors il écrivit cette adresse :

« *Messieurs Scoot et Trilby*,

« *rue Lepic*, *n°* 19. »

L'ex-secrétaire du banquier de Calcutta paya sa dépense, sortit du café, rejoignit la voiture qui l'avait amené et se fit conduire au boulevard Rochechouart.

Là il se mit en quête d'un second commissionnaire, car il ne voulait point se montrer au domicile des deux Anglais, même sous un déguisement qui le rendait méconnaissable.

Ayant trouvé facilement ce qu'il cherchait, et certain qu'avant cinq minutes sa lettre serait remise, il remonta en fiacre et dit au cocher :

— Place de la Bastille.

Là il déjeuna dans une brasserie où on ne l'avait pas encore vu, en attendant l'heure à laquelle, selon les conventions arrêtées, il devait trouver Will Scoot et Trilby sous les arcades de la place Royale les plus rapprochées de la rue Saint-Antoine.

Will Scoot ne quittait son logement que pour aller matin et soir donner la nourriture, avenue Philippe-Auguste, au cheval acheté par lui, ce qui ne lui prenait que deux heures par jour.

Quant à Trilby, il restait toujours en faction rue Lepic, afin d'être prêt à répondre au premier appel d'Arnold Desvignes.

Il avait été décidé entre les deux Irlandais que, s'il arrivait un mot de celui-ci pendant que Scoot serait à l'écurie, Trilby viendrait le chercher

immédiatement par un chemin convenu d'avance, afin de ne pas perdre de temps et d'arriver à l'heure prescrite au rendez-vous donné.

Lorsque le commissionnaire chargé de la lettre d'Arnold se présenta, rue Lepic, dans la loge du concierge, celui-ci lui dit :

— Montez... M'sieu Trilby est chez lui... C'est tout en haut de l'escalier... Au *cintième*... Dans le *collidor*... la porte numéro 7...

Deux minutes plus tard l'ours des pantomimes du Cirque Fernando avait la lettre dans les mains et s'empressait de déchirer la première enveloppe.

Sur la seconde, il lut ces deux mots : *Dix heures*, et sous le cachet de cire rouge il trouva la médaille d'argent.

— *Dix heures*... — murmura-t-il. — Par conséquent, il faut que nous soyons à midi place Royale... Pas une minute à perdre !

Dégringolant aussitôt, avec une vitesse de clown, les marches de son escalier, il prit presque en courant le chemin de l'avenue Philippe-Auguste.

A midi moins cinq minutes les deux compères se promenaient bras dessus, bras dessous, place Royale, sous les arcades parallèles à la rue Saint-Antoine.

Au moment où sonnait midi Arnold apparut, venant de la rue de Bretagne.

Will et Trilby allèrent à sa rencontre.

— Y a-t-il du nouveau ? — demanda Will.

— Évidemment, puisque je vous ai convoqués...

— Les ordres ?

— Voici : — Que demain à midi sonnant Trilby se trouve à l'angle du boulevard et de la rue Caumartin dans le costume que je lui ai indiqué. — J'y serai moi-même, mais il ne faut pas qu'il me parle, ni qu'il semble me connaître si je ne vais pas à lui le premier... — Il devra s'armer de patience, car l'attente sera peut-être longue...

— Je serai exact, et la patience ne me manquera pas... — répondit Trilby.

— Quant à toi, — répondit Arnold en s'adressant à Scoot, — tu ne quitteras point l'avenue Philippe-Auguste... — il faut que dès midi le cheval soit à la voiture et que tu aies revêtu ton costume de cocher... — Quand le moment de marcher sera venu Trilby te préviendra...

— J'attendrai.

— Vous avez des revolvers ?

— Oui... de vieux camarades apportés d'Angleterre.

— Il faudra vous munir de quelques mètres de corde à la fois mince et forte et d'un foulard de soie solide et de grande dimension. — Foulard et corde seront dans le coffre de la voiture...

— Nous allons acheter cela... — répondit Scoot. — Est-ce tout ?

— C'est tout... Je vous ai promis vingt mille francs — poursuivit l'ex-employé de la maison Mortimer and Cᵒ — moitié avant l'action et moitié après... — Voulez-vous que je vous donne immédiatement les premiers dix mille francs ?

Les deux hommes se regardèrent et firent un signe négatif.

— Vous refusez ! — dit Arnold surpris.

— Nous ne refusons pas... Nous ajournons...

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons pleine confiance en vous et que nous aimons mieux toucher tout à la fois... — D'ailleurs, ça nous gênerait demain pour agir d'avoir de l'argent dans nos poches...

— Soit!... — Vous toucherez demain... — Lequel de vous a ma médaille ?...

— Moi, — fit Trilby, — c'est moi qui ai reçu la lettre...

— Il faut me la rendre.

— La voici.

Arnold serra le petit disque d'argent dans la poche de son gilet, et s'adressant de nouveau à Scoot, demanda :

— Connais-tu le Parc Saint-Maur ?

— Si je le connais ? — Ah! je crois bien... — Il y a un champ d'entraînement tout à côté, à la Varenne-Saint-Hilaire... — J'y suis allé cinq ou six fois voir un jockey, mon compatriote... — Il m'a promené dans le pays... — Je m'y retrouverais les yeux bandés... — C'est donc au Parc Saint-Maur que je conduirai la voiture...

— Oui.

— Comme ça se trouve ! — Je n'aurai pas besoin de demander des renseignements... — Je n'aurai qu'à suivre mon petit bonhomme de chemin...

— Et l'*avenue de l'Écho*, la connais-tu ?

— Parfaitement bien... — Elle commence au niveau de la gare, et vient aboutir près des bords de la Marne...

— C'est cela. En arrivant au parc, c'est dans l'avenue de l'Écho que la voiture devra s'engager... — Séparons-nous, et à demain...

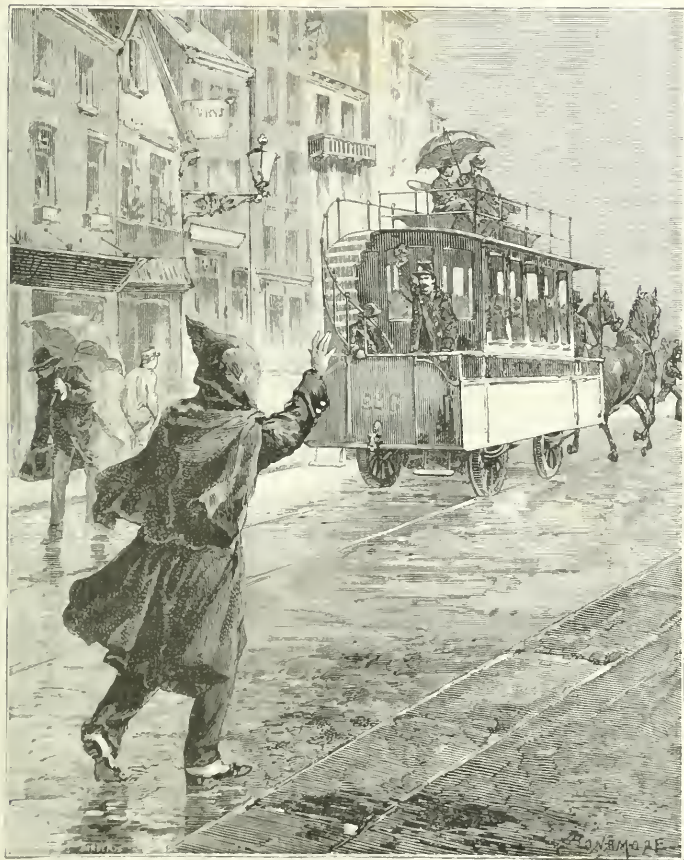
— A demain...

Scoot et Trilby tournèrent les talons.

Arnold, passant par la rue de Birague, gagna la rue Saint-Antoine.

Il descendit jusqu'au bazar de l'Hôtel-de-Ville, où il entra et où il fit l'emplette de différents petits objets.

Ces achats terminés, il regagna son pavillon du boulevard Beaumarchais, d'où il ne sortit que le soir pour aller dîner, revêtu de son costume ordinaire et avec sa physionomie habituelle.



Arnold courut après la lourde voiture qu'il eut bien vite rattrapée.

Le lendemain matin un ciel grisâtre, opaque et lourd, pesait sur Paris, et conjointement avec une de ces buées épaisses qui, dans les premiers jours de mai, montent souvent de la Seine et des rues, enveloppait la grande ville de brouillard et presque de ténèbres.

Le pavé se couvrait de cette boue grasse et gluante qui tache tout ce qu'elle touche et semble être un fâcheux privilège réservé aux grandes capitales.

L'humidité était pénétrante et, quoiqu'il ne plût pas, des gouttelettes se suspendaient aux rameaux des arbres du boulevard et des jardins.

Dès sept heures du matin Arnold ouvrit les persiennes de son pavillon donnant sur le boulevard Beaumarchais et put constater *de visu* la situation atmosphérique que nous venons de décrire.

— Voilà un temps qui semble fait tout exprès pour moi! — se dit-il. — S'il pouvait durer jusqu'à ce soir, quelle chance! — Le hasard devient mon complice... — Que je réussisse aujourd'hui et je serai demain l'un des rois du monde!...

Il referma la fenêtre.

Une heure après, les passants qui se trouvaient rue des Tournelles en face de la maison portant le numéro 36, auraient pu voir sortir de cette maison un gardien de la paix en uniforme, les épaules couvertes de la pèlerine réglementaire dont le capuchon se rabattait sur son képi, noyant dans l'ombre le haut du visage.

Le brouillard opaque qui depuis le point du jour enveloppait Paris commençait à se dissiper, mais ce n'était point sous l'influence des rayons du soleil.

Le soleil ne brillait que par son absence. — Un rideau de nuages l'empêchait d'envoyer à la terre la lumière et la chaleur. — Une pluie fine et serrée s'établissait.

Le gardien de la paix, en qui nos lecteurs n'ont pas eu beaucoup de peine à deviner l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta, prit à droite, suivit la rue des Tournelles jusqu'à la rue Saint-Claude, et par cette rue gagna le boulevard.

En ce moment passait avec grand bruit au milieu de la chaussée boueuse l'omnibus de la ligne : *Bastille-Madeleine*.

Arnold jeta un coup d'œil sur ce véhicule.

Le mot : COMPLET, apparaissait en grosses lettres blanches sur le transparent à fond bleu qui s'éclaire le soir.

— Complet à l'intérieur... — murmura le faux gardien de la paix.

Il regarda l'impériale, ce que le peuple parisien appelle l'*étagère*.

Deux voyageurs, assis l'un à côté de l'autre et se garantissant de la pluie le mieux qu'ils pouvaient à l'aide d'un riflard unique, étaient les seuls ornements de cette étagère.

Arnold courut après la lourde voiture qu'il eut bien vite rattrapée, et il s'élança sur la plate-forme.

— Place en l'air seulement... — lui cria le conducteur.

— Parfaitement mon affaire... — répondit Desvignes en gravissant l'escalier, tandis que le conducteur faisait résonner son timbre.

Une fois sur l'omnibus, il alla s'asseoir derrière les deux voyageurs dont nous avons signalé la présence et le parapluie.

Ces deux voyageurs causaient.

Le premier pouvait être âgé de vingt-cinq ans environ, et le second de quinze.

Celui-ci n'était autre que Misticot, le gamin marchand de médaille aux environs de la nouvelle église couronnant le plateau des Buttes-Montmartre.

Nos lecteurs feront bientôt connaissance avec son compagnon.

— Comme ça, positivement, tu te maries, mon vieux... — disait Misticot à celui-ci.

— Oui, mon petit... — répondait l'autre. — Je suis jeune, n'est-ce pas?... Vingt-cinq ans!... Eh! bien... je t'assure que j'en ai déjà par-dessus la tête de la vie de garçon... — Ce qui amuse les autres m'ennuie à présent... — La bambochade et la rigolade, n'en faut plus... — Je rêve la famille, moi... un intérieur... des petits momignards... et je crois qu'en prenant femme je serai dix fois plus heureux que je ne le suis...

En entendant la voix de Misticot, le faux gardien de la paix, pelotonné dans son caban et encapeluchonné par-dessus son képi, avait tressailli en se demandant où cette voix avait déjà frappé son oreille, et il s'était mis à écouter avec attention.

L'entretien continuait.

— Bref, tu convoles, v'là qu'est convenu... — reprit Misticot, — et contre qui convoles-tu?

— J'épouse ma cousine.

— Qui ça, ta cousine?

— Victorine Béraud, la fleuriste...

— Ah! oui... Elle est gentrouillette, la petite Victorine...

— Je te crois qu'elle est gentrouillette... et même mieux que ça... et puis elle a un joli ménage tout monté, et quelques sous d'économie... — Moi j'apporte autant qu'elle et, si elle est travailleuse, je le suis autant qu'elle... De tout ça je crois pouvoir conclure, sans me mettre le doigt dans l'œil, qu'à nous deux nous trouverons moyen de nous tirer d'affaire...

— C'est-il pour bientôt, le mariage?...

— Pour tout ce qu'il y a de plus tôt... — Notre premier ban est publié, par conséquent dans une quinzaine de jours le grand tra-la-la... Une noce complète, vois-tu, à la mairie et à l'église... Pas un adjoint, le maire lui-même... Pas un vicaire, le curé en personne... — Ça sera très chic et l'espère que toute la famille y viendra.

— Oh! toute la famille... — murmura Misticot d'un air de doute.

— Pourquoi donc pas?

— Même le banquier?

— M. Verrière... mon oncle par alliance? — Mais je t'assure que je compte sur lui comme sur les autres...

Le nom du banquier Verrière prononcé derrière lui, fit tressaillir de nouveau Arnold qui prêta l'oreille avec un redoublement d'attention.

— Tu y comptes, je ne dis pas, — reprit Misticot, — mais tu sais, mon vieux, des fois on compte sans son hôte, ça arrive même assez souvent... — Tu es un brave garçon, c'est pas contesté, mais tu n'es qu'un ouvrier, et M. Verrière est un gros financier qui a un fort sac, des équipages, des laquais, et tout le tremblement... — Quand on remue comme lui des millions à la pelle, on n'éprouve pas souvent l'envie de fraterniser avec des petites gens comme nous autres, souviens-toi de ça, mon ami Eugène Loiseau.

Le jeune homme que nous venons d'entendre nommer Eugène Loiseau répliqua :

— Du côté de l'oncle Verrière il y aura peut-être bien un peu de tirage car c'est un vaniteux, un poseur, un faiseur d'esbrouffe, l'oncle Verrière, je ne soutiendrais pas le contraire; mais il y a la petite cousine, qui était un amour d'enfant et qui est à présent un amour de grande demoiselle... Elle fait de son papa ce qu'elle veut... — Elle saura bien lui faire accepter notre invitation, même s'il aimait mieux rester chez lui... — Faudra bien qu'il obéisse à sa fille...

— Mam'zelle Angélique?

— Oui.

— Oh! quant à celle-là, c'est une autre paire de manches... Pas pour deux sous du tempérament de son papa... Aussi bonne enfant que si elle ne devait point avoir, un jour ou l'autre, de fortes rentes... — Une vraie crème! — Que sa famille soit riche ou pauvre elle ne s'en occupe guère et ne t'en aime pas moins... — Tu peux compter sur elle...

— Je le sais bien, car je connais son cœur...

— Et tu n'es pas le seul... — Je le connais aussi, moi...

— Toi! — répéta Eugène Loiseau très surpris.

— Oui... moi... moi, Misticot!... — J'ai pu apprécier ça... — Je vendais mes médailles, comme tous les jours, sur le plateau des buttes... — Un des poulets d'Inde de sa guimbarde m'a renversé, — oh! bien par ma faute, et sans me faire d'ailleurs grand mal, une simple cabosse au front... — Non, vois-tu, ce qu'elle a été gentille, c'est à ne pas le croire!... — Ah! saperlipopette, la brave enfant! — Je l'ai jugée du premier coup... une crème, je te dis, une vraie crème! — Nous avons parlé de toi...

— Avec cousine Angélique?

— Oui, mon vieux, et de la mère Perrot, la blanchisseuse, ta tante et

la sienne!... — Mazette, si tout ce monde-là va te voir marier, tu pourras dire que la mairie et l'église ne seront pas vides!... — M'sieu Eugène Loiseau, relieur, et Mam'zelle Béraud, fleuriste, auront des millionnaires à leur repas de noce! — Mince de chic! — Et où c'est-il qu'elle se fera, la noce?

— Je n'en sais rien encore...

— Comment, tu n'as pas une idée?...

— Si j'en ai une...

— Laquelle?

— D'aller à Saint-Mandé... On est là tout près du bois de Vincennes, où on pourrait se ballader un brin entre le déjeuner et le dîner.

— Au *Salon des Familles*, alors?...

— Juste...

— Et ça serait pour quand?

— Pour de samedi prochain en huit...

— Faut espérer que vous n'aurez pas un temps comme celui d'aujourd'hui.

— De la pluie, par exemple, jamais!... — fit Eugène Loiseau en riant. — Nous aurons un ciel aussi bleu que les yeux de ma future, et un soleil... je ne te dis que ça!

— Un soleil sur commande, exprès pour toi, alors?

— Et pour toi si tu veux...

— Comment pour moi?... — Est-ce que tu m'inviterais par hasard à faire danser la mariée?...

— Et à prendre ta part du repas de noce, parfaitement bien... — Sans compter que tu ne seras point de trop... — Tu es un brave galopin, je te connais depuis longtemps, je t'invite et tu me feras plaisir en acceptant...

— Mais... — commença Misticot.

— Il n'y a pas de *mais*... — interrompit le relieur, — tu connais la maman Perrot, ma tante, tu connais Victorine, ma future, tu connais ma cousine Angélique, tu te trouveras donc en plein pays de connaissance au milieu de nous... Et, tiens, il me vient une idée, je te prends pour garçon d'honneur...

— Ton garçon d'honneur, moi, pour de bon? — fit le gamin.

— Parole!...

— Eh bien! sapristi, nom d'un petit bonhomme d'un sou, c'est gentil, ça!... — s'écria Misticot en serrant la main d'Eugène Loiseau, ce qui fit ruisseler le parapluie trempé et secoué sur le caban du faux sergent de ville, — tu es un fameux zig, toi, et ce que tu viens de me dire me fait un plaisir si grand que j'en ai la larme à l'œil... — Quand on n'a point de famille, ni de près, ni de loin, on est content d'inspirer un peu d'amitié...

On ne se sent plus seul... On ne se produit plus à soi-même l'effet d'un abandonné qui ne tient à personne et à qui personne ne tient...

— Enfin, petit, tu acceptes?...

— Si j'accepte? Ah! je le crois bien, et sois paisible, mon vieux, je ne te ferai pas honte... — Tenue soignée, chic numéro un!... tu verras! — Un *complet de cérémonie* tout neuf, de quarante-cinq francs, rien que ça!... — Chemise blanche et cravate idem... souliers à bouts pointus avec une rosette... un tuyau de poêle reluisant!...— Qu'est-ce que tu diras de ça?...

— Je dirai que tu as tort... Tu sais, pas de frais!. . Il faut venir à la bonne franquette... — C'est toi que j'invite, et non ton *complet de cérémonie*.

— Bien entendu... mais suffit!... on connaît les convenances...

— Tu sauras le jour exact chez la maman Perrot, ma tante... — Surtout, soit exact!...

— Oh! tu peux y compter. — J'arriverai à la mairie avant l'heure... — Là-dessus, je descends... — Nous voilà au faubourg Montmartre...

— Moi aussi je descends... — répondit le jeune relieur. — je vais chez la tante Perrot, nous ferons route ensemble...

Eugène Loiseau ferma son parapluie, se leva et, suivi de Misticot, gagna l'escalier, laissant sur l'impériale Arnold Desvignes qui n'avait pas perdu un seul mot de leur conversation et s'étonnait de ce nom de *Béraud* porté par la fiancée du jeune relieur.

Ils s'engagèrent dans la rue du Faubourg-Montmartre, tandis que l'omnibus continuait son chemin.

Le pseudo-gardien de la paix se retourna pour les regarder s'éloigner.

Le temps restait le même. — La pluie continuait à tomber fine et drue.

Au moment où la lourde voiture ne se trouvait plus qu'à une faible distance de son point d'arrivée, le voyageur de l'impériale descendit à son tour et gagna la rue Caumartin dont il suivit le trottoir de droite.

Comme il allait atteindre l'angle de la rue Joubert, il jeta un regard rapide autour de lui et il aperçut sous une porte cochère un homme enveloppé dans un long paletot brun, semblant s'être réfugié là pour se garer contre la pluie.

Cet homme avait le collet de son paletot relevé jusqu'aux oreilles et portait des lunettes aux verres légèrement teintés de bleu.

Deux femmes du peuple et un enfant paraissaient attendre comme lui, pour continuer leur route, la fin de la pluie qui, précisément, redoublait.

L'ex-employé de John Mortimer fit comme eux et vint se mettre à l'abri.

L'homme aux lunettes, à côté duquel il prit place, le regarda avec une certaine défiance.

— Vilain temps, monsieur, n'est-ce pas? — lui dit Arnold.

En entendant la voix de son interlocuteur, l'inconnu sourit d'une façon presque imperceptible et répondit :

— Ah! oui, vilain temps!... Pour vous surtout, monsieur le gardien de la paix, si vous êtes de service...

— Je suis de service, mais j'ai cependant une demi-heure à moi pour aller déjeuner, car tel que vous me voyez je suis encore à jeun...

— Moi de même, et si j'avais vu par ici un restaurant ou une crèmerie, j'en aurais profité pour laisser tomber la pluie en mangeant un morceau.

— Vous demandez une crémerie... — Il y en a une rue Joubert, en face de l'*Hôtel des Indes*... — C'est là que je vais aller... — Je puis vous montrer le chemin si vous voulez.

— Ça me fera plaisir.

— Eh bien! suivez-moi donc.

Et le faux gardien de la paix, accompagné par l'homme aux lunettes, quitta l'abri de la porte cochère pour se rendre à la crèmerie dont il venait de parler.

Aussitôt après avoir tourné l'angle de la rue Joubert, Arnold ralentit le pas.

— Nous sommes en avance... — dit-il à voix basse, de manière à ne pouvoir être entendu des passants. — Nous déjeunerons chacun de notre côté sans avoir l'air de nous connaître, et tu resteras pour y attendre mes ordres dans l'établissement où nous allons entrer.

— Convenu... — murmura Trilby, que nos lecteurs ont deviné sans doute.— Voici l'*Hôtel des Indes*, — ajouta-t-il, — mais où est la crèmerie?...

— Il n'y en a pas... — J'en ai parlé tout à l'heure simplement pour te donner la réplique; mais voilà, au coin de la rue de la Victoire, une boutique de marchand de vins-traiteur qui fera notre affaire... — Entre le premier et prends place à une table... — Tout à l'heure je m'installerai à une autre...

XXIX

Trilby obéissant franchit le seuil de l'établissement du marchand de vins-restaurateur et alla s'asseoir à une petite table placée au fond de la salle sous un étroit escalier tournant qui conduisait au premier étage.

Arnold entra quelques secondes après et s'installa du côté opposé à celui où se trouvait Trilby.

Tous deux commandèrent leur déjeuner.

En ce moment sonnait la demie après dix heures.

C'était l'heure à laquelle Étienne Béraud le marchand de diamants, s'il

avait pris la veille le train express du matin, devait descendre à la gare du P.-L.-M.

Si, au contraire — comme le supposait Arnold — il n'avait pris que l'express du soir, trois heures s'écouleraient encore avant son arrivée.

En tous cas, de l'endroit où il s'était attablé devant une andouillette à la purée de pommes de terre, le faux gardien de la paix voyait la grande porte de l'*Hôtel des Indes*, dont l'enseigne se détachait en lettres dorées de soixante centimètres de hauteur sur la façade de la maison.

Par conséquent Étienne Béraud, quelle que fût l'heure de son débarquement à Paris, ne pouvait entrer dans l'hôtel sans passer sous ses yeux incessamment tournés vers cette porte.

Le temps marchait.

Les douze coups de midi sonnèrent au « coucou » du marchand de vins.

— Si le millionnaire avait pris à Toulon le train qui stoppe en gare à dix heures douze minutes, — se disait Arnold, — il serait ici déjà, car les cochers ne flânent point en route par cet abominable temps... — il est monté à Marseille dans l'express du soir, et juste en ce moment il arrive à Paris... — Mes prévisions se réalisent.

A midi et demi, après avoir payé sa modeste dépense, Arnold se leva, lança un regard significatif à Trilby qui prolongeait à dessein son repas, et quitta le restaurant.

La pluie tombait un peu moins fort, mais ce n'était qu'une passagère *éclaircie*, car le ciel restait noir et menaçait d'ouvrir bientôt tout au large ses écluses.

L'ex-secrétaire du banquier de Calcutta se promena lentement le long des trottoirs de la rue Joubert, faisant cinquante pas, puis tournant sur lui-même de manière à ne jamais perdre de vue l'*Hôtel des Indes*.

De temps en temps il venait se mettre aux aguets sous une porte cochère juste en face de la maison meublée.

Le costume qu'il portait lui permettait d'ailleurs d'aller, de venir, de s'arrêter, sans que personne fît attention à lui, les passants devant le prendre et le prenant en effet pour un sergent de ville dans l'exercice de ses fonctions.

Tandis qu'il montait ainsi la garde, le temps lui paraissait effroyablement long.

Toutes les cinq minutes il tirait sa montre de son gousset pour en consulter les aiguilles, puis ses yeux interrogeaient les deux extrémités de la rue Joubert, espérant voir apparaître une voiture chargée de bagages, et, dans cette voiture, le voyageur qu'il attendait.

— Deux heures ! — murmura-t-il après une interminable faction. —



La chambre, meublée avec un luxe vulgaire, était vaste et bien éclairée

Depuis longtemps déjà, ce me semble, il devrait être ici... — Que se passe-t-il donc?...

A la minute précise où Arnold se posait cette question, il aperçut un grand fiacre à galerie venant de la rue de la Chaussé-d'Antin et tournant l'angle de la rue Joubert.

Ce fiacre, attelé de deux petits bidets bretons, marchait rapidement

Sur l'impériale se voyaient deux malles de cuir jaune, constellées de

clous de cuivre et couvertes de ces carrés de papier multicolores fixés sur chaque colis par les employés des bateaux à vapeur, des chemins de fer, et par les garçons d'hôtel de tous les pays.

Arnold éprouva une violente émotion.

— Est-ce lui, enfin ? — se demanda-t-il.

Et il rabattit jusqu'à ses yeux le capuchon de son caban, de manière à noyer de plus en plus dans l'ombre la partie supérieure de son visage.

Le fiacre avançait toujours, rasant les trottoirs, éclaboussant les rares passants.

Arrivé en face de l'*Hôtel des Indes*, il fit halte.

Le cœur d'Arnold cessa presque de battre.

La portière s'ouvrit.

Un homme âgé déjà, tenant à la main une petite valise, descendit, franchit le trottoir avec une agilité qui prouvait la vigueur de ses jambes, et entra dans l'hôtel où deux garçons venaient à sa rencontre.

Une flamme s'alluma dans les yeux du guetteur.

Il venait de reconnaître Étienne Béraud.

— Je le tiens, maintenant... — murmura-t-il en poussant un soupir d'allégement, — il ne s'agit plus que de ne pas le perdre de vue jusqu'à l'heure où fermeront les guichets de la Banque de France...

Et il resta immobile sous la porte cochère où venaient de se réfugier plusieurs piétons, car la pluie recommençait à tomber comme si les cataractes du ciel s'ouvraient toutes à la fois.

Étienne Béraud — avec qui nos lecteurs ont fait connaissance à Calcutta dans le cabinet de John Mortimer — se dirigea vers le bureau de l'hôte après avoir dit aux garçons :

— Veuillez faire descendre mes bagages, et prévenez le cocher que je le garde... — Du reste, je l'ai pris à l'heure...

Les ordres du voyageur furent immédiatement exécutés, et les deux malles composant tout son bagage quittèrent l'impériale du fiacre pour le vestibule de l'hôtel.

L'ancien marchand de diamants entra dans le bureau.

Une jeune femme, préposée à la direction du service, le salua d'une inclination de tête.

— Vous avez dû recevoir de moi, madame, un télégramme, hier, — dit le voyageur en rendant le salut, — un télégramme venant de Marseille...

— Alors c'est à M. Étienne Béraud que j'ai l'honneur de parler ?...

— A lui-même.

— L'appartement retenu par vous est prêt.

— Je vous serai reconnaissant de m'y faire conduire...

— Louis, — fit la jeune femme en prenant une clef à un tableau et en

la tendant à l'un des deux garçons qui attendaient ses ordres dans le vestibule, — conduisez monsieur au numéro 13.

Le visage d'Étienne Béraud se rembrunit, tandis que de ses lèvres s'échappaient ces mots :

— Numéro 13... Vilain numéro...

— Êtes-vous donc superstitieux, monsieur ? — demanda la jeune femme avec un sourire moitié indulgent, moitié moqueur.

— Superstitieux... pas précisément... Mais il existe certains préjugés qu'on subit malgré soi depuis son enfance... tout en sachant qu'ils sont absurdes... — Ne pourriez-vous me donner un autre appartement ?

— Malheureusement non... — C'est le seul qui soit libre...

— Conduisez-moi donc... — dit-il au garçon qui tenait la clef. — Vous monterez ensuite mes deux mallee...

— Bien, monsieur.

Étienne Béraud gravit l'escalier, dont un tapis de moquette du plus beau rouge recouvrait les marches, et il franchit le seuil de l'appartement numéro 13.

Cet appartement situé au second étage ne se composait que d'une antichambre, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette.

La chambre, meublée avec un luxe vulgaire, était vaste et bien éclairée par deux fenêtres donnant l'une et l'autre sur la rue Joubert.

Une table ronde à dessus de marbre en occupait le point central.

Étienne Béraud plaça sa valise sur cette table, se débarrassa de son veston de voyage, entra dans le cabinet de toilette, remplit d'eau froide une grande cuvette à la mode anglaise, y plongea sa tête et se livra à de consciencieuses ablutions, puis il remit les vêtements qu'il venait d'ôter.

Les garçons avaient apporté les malles et les avaient placées sur des pliants disposés à cet effet.

L'ex-marchand de diamants sonna.

L'un des garçons parut

— Monsieur a des ordres à donner ? — demanda le garçon d'hôtel à Étienne Béraud.

— J'ai à vous prier de mettre à ma disposition sur cette table de l'encre, des plumes, un paquet d'enveloppes et plusieurs cahiers de papier... — J'ai à écrire un grand nombre de lettres...

— Bien, monsieur... — Faudra-t-il à monsieur de la cire à cacheter ?

— Oui.

Le garçon sortit.

Étienne Béraud resté seul se laissa tomber sur un fauteuil.

Son visage était brusquement devenu très sombre.

— Que le diable les emporte avec leur n° 13!... — murmura-t-il

presque à haute voix, en accompagnant ses paroles d'un geste de colère. — Depuis mon départ de Calcutta de sombres pressentiments m'assiègent, je rencontre partout des pronostics de mauvais augure, et en arrivant ici il faut que ce numéro vienne m'agacer encore!... — Je ne sais quel instinct me disait tout à l'heure de ne pas laisser décharger mes malles et de m'en aller dans un autre hôtel... — Le premier mouvement est le bon... J'aurais dû le suivre... — Enfin j'ai toujours agi sagement en faisant, dès l'arrivée du train et avant de venir ici, ce que je voulais faire... — Je vais aller déjeuner, ce qui chassera peut-être mes idée noires, et je reviendrai pour ma correspondance.

Ayant ainsi monologué Étienne Béraud se leva, prit son chapeau de voyage, sortit de l'appartement dont il ferma la porte à clef, descendit les deux étages et franchit le seuil du bureau où les garçons et la jeune femme préposée à la surveillance de l'hôtel se trouvaient réunis.

Tous trois causaient avec animation.

En voyant apparaître le voyageur, ils firent brusquement silence.

Sans prononcer une parole l'ex-marchand de diamants accrocha sa clef au tableau et regagna le fiacre pris à l'heure.

Il dit quelques mots au cocher, puis monta dans la voiture qui se dirigea du côté de la rue Caumartin.

La jeune femme et les deux garçons, quittant le bureau, s'étaient avancés jusque sur le seuil de l'hôtel et la regardaient s'éloigner.

Ils ne rentrèrent que lorsqu'elle eut disparu à l'angle de la rue Joubert.

XXX

— C'est égal, — dit celui des deux garçons qui avait pris les ordres d'Étienne au sujet du papier et des enveloppes, — voilà un drôle de paroissien!... — Avez-vous fait attention à son visage, mam'zelle Élisa?

— Oui, — répliqua la gérante, — il avait l'air tout bouleversé... je me demande si c'est le n° 13 qui l'a mis dans cet état-là... — Voilà un homme qui doit être alors terriblement superstitieux...

— Ce serait trop bête! — reprit d'un air dédaigneux le premier garçon. — Moi je ne crois qu'aux salières renversées.

— Et moi aux couteaux mis en croix avec les fourchettes, — appuya le second garçon.

— Enfin, les opinions sont libres, — reprit le premier interlocuteur, — et si le n° 13 lui porte sur les nerfs, ça ne regarde que lui. Mais il *marque mal*, cet homme-là... il a une vilaine touche et je crois, mam'zelle

Élisa, que quand il rentrera vous feriez bien de lui demander tout de suite ses papiers, afin de vous mettre en règle sur votre livre de police... — Dame! par le temps qui court, faut être prudent!... on voit tant de choses!... On n'entend parler que d'assassinats...

— Savez-vous que vous me faites peur, Louis! — s'écria la jeune femme, qui en effet devenait un peu pâle. — Et justement je suis seule aujourd'hui pour mener la maison... — Quel malheur que *Monsieur* soit absent! — Si au moins il pouvait rentrer avant la nuit...

— *Monsieur*, d'après ce qu'il a dit en partant, ne rentrera que demain, mais sa présence ne ferait ici ni chaud ni froid... Vous ne risquez rien du tout, mam'zelle Élisa, et ce que nous en disons, c'est histoire de causer... Le personnage ne paie point de mine, mais il ne nous mangera pas... — Prenez tout simplement vos précautions dès qu'il rentrera... on peut avoir affaire à un filou poursuivi par la justice et qui, après avoir travaillé en province, vient se réfugier à Paris...

— Avez-vous regardé d'où vienent les bagages? — demanda la surveillante.

— Oui... — Il y a des étiquettes de Toulon à Paris, et d'autres en anglais que je n'ai pas pu déchiffrer... — Ça paraît arriver des pays étrangers, mais ça ne signifie rien...

— J'insisterai tout simplement pour qu'il me remette des papiers bien en règle...

— Je crois que le patron vous en saura gré... — c'est une maison respectable que la nôtre...— une descente de police lui ferait beaucoup de tort...

Un coup de sonnette parti de l'un des appartements de l'hôtel interrompit la conversation.

Les deux garçons disparurent dans l'escalier et la jeune femme, encore sous le coup de la terreur sans cause qu'elle venait d'éprouver, se réinstalla devant son bureau, ouvrit un registre et se remit à faire des chiffres.

Le fiacre qui emportait Étienne Béraud avait pris le chemin de la rue Caumartin, nous l'avons dit.

En atteignant cette rue le cocher tourna à droite, se dirigeant vers la rue Saint-Lazare.

Arnold, toujours en faction sous la porte cochère faisant face à l'*Hôtel des Indes*, s'était senti pris d'inquiétude en voyant la voiture demeurer stationnaire après avoir été déchargée de ses colis.

Cette inquiétude devint de l'angoisse lorsqu'il vit l'ex-marchand de diamants ressortir, remonter dans le fiacre et le fiacre s'ébranler.

— Tonnerre du diable! — murmura le faux gardien de la paix. — Ce que je craignais se réalise!... il va à la Banque! — Pourvu qu'il arrive trop tard!... — je veux du moins savoir à quoi m'en tenir...

Et il se mit à marcher rapidement derrière le véhicule.

Lorsque celui-ci, au lieu de tourner à gauche dans la rue Caumartin ce qui l'aurait conduit au boulevard, prit à droite, par conséquent du côté de la rue Saint-Lazare, Arnold respira plus librement.

Les terreurs qui l'avaient oppressé pendant quelques secondes se dissipèrent.

— Ce n'est point là le chemin de la Banque, — se dit-il. — L'heure passe. — Il y a cent contre un à parier que je n'ai plus rien à craindre...

Il se trouvait au plus à huit ou dix pas du fiacre dont les petits chevaux, glissant sur le pavé boueux, n'avançaient qu'à grand'peine.

Arrivée rue Saint-Lazare la voiture tourna cette fois à gauche, se dirigeant vers la gare du Chemin de fer de l'Ouest ; mais au lieu d'entrer dans la cour de la gare elle s'arrêta en face du café restaurant Félix, à l'angle de la rue d'Amsterdam.

Le cocher, sans quitter son siège, se pencha vers la portière dont la glace était ouverte, et Arnold l'entendit très distinctement dire à son client :

— Vous serez là parfaitement bien pour déjeuner... — Paraîtrait qu'on y fabrique de la cuisine numéro un !

La portière s'ouvrit et Étienne Béraud mit pied à terre.

Le faux sergent de ville avait les meilleures raisons du monde pour ne vouloir pas être remarqué, ni même aperçu, par le voyageur.

En conséquence il se réfugia vivement sous les arcades qui bordent la rue Saint-Lazare et la cour de la gare.

Cette précaution, — que la prudence commandait d'ailleurs, — eut un fâcheux résultat.

Elle l'empêcha d'entendre Étienne Béraud faire le compte de son cocher.

S'il avait entendu ce compte, il aurait à l'instant même modifié tous ses plans.

Le voyageur avait tiré sa montre et la consultait.

— Trois heures cinq minutes... — fit-il. — Je vous ai pris à dix heures et demie : total qnatre heures trente-cinq...

— C'est bien ça... — appuya le cocher de fiacre.

— Combien vous dois-je?

— Quatre heures trente-cinq à deux francs soixante-quinze l'heure, douze francs cinquante... c'est une voiture à quatre places, mon bourgeois... plus les deux colis pris au chemin de fer, à vingt-cinq centimes chaque... — Ça nous fait juste treize francs... — Quant au pourboire, c'est à votre générosité...

— Treize francs! — toujours ce maudit nombre treize! — murmura le

voyageur avec une sorte de colère en fouillant sa poche pour y prendre son porte-monnaie, — il me poursuivra donc sans cesse et partout!

Le cocher avait entendu.

— Vous n'aimez pas le nombre treize! — fit-il en riant d'un gros rire.— Eh bien! bourgeois, vous avez tort. — C'est un nombre qui m'a toujours porté chance, à moi!... — Paraîtrait qu'en me prenant vous n'avez pas vu le numéro de mon fiacre... N° 13.

Étienne Béraud tressaillit violemment.

— Encore cela! — balbutia-t-il.

Le cocher continua :

— Il est connu, mon fiacre... Il est historique... On a écrit un livre sur ses aventures... un livre que tout le monde a lu et que je vous recommande... *Le Fiacre numéro* 13. . — Depuis cinquante ans — (j'en ai aujourd'hui soixante-treize) — tiens! encore un treize!... il ne m'est jamais rien arrivé qui n'ait fini par bien tourner pour moi... — Ça. voyez-vous, foi de Loriot, c'est la vérité!

Étienne Béraud, sans répondre, tendit trois pièces de cent sous au cocher qui demanda :

— Combien faut-il vous rendre?

— Gardez tout...

— Merci, bourgeois, et si jamais vous avez besoin d'un bon cocher qui connaisse Paris mieux que celui qui l'a bâti — (C'est assez naturel, v'là cinquante ans que j'y roule ma bosse!...) — souvenez-vous du père Loriot et du *fiacre numéro* 13... Ma remise est aux Batignolles, rue des Moines, 93... — Avec moi, tout va par treize! — Vous serez bien conduit...

Pour toute réponse Étienne Béraud haussa les épaules, et entra dans le restaurant.

Le père Loriot — (une ancienne connaissance de nos lecteurs qui, nous l'espérons bien, ne l'ont point oublié) — enveloppa ses chevaux d'un coup de fouet tout paternel qui ressemblait à une caresse.

— Hue, Bichette!... hue, Paméla!... — fit-il. — En avant, mes poulettes! — Nous sommes trempés comme des soupes... — l'écurie nous réclame pour relayer... — Allons-y!

Et il enfila la rue d'Amsterdam afin de gagner la place Clichy et les Batignolles.

Malgré ses soixante-treize ans, le père Loriot avait conservé intactes ses facultés morales et physiques.

Son intarissable gaieté ne s'altérait point.

Il avait toujours le mot pour rire et continuait à regarder son siège comme le plus beau trône du monde entier.

Arnold nous, le répétons, n'avait rien entendu des paroles échangées entre le cocher de fiacre et son client.

Pour lui, la seule chose importante était d'avoir vu l'homme qu'il surveillait entrer dans un restaurant où il allait sans le moindre doute faire un déjeuner tardif.

Quand il aurait fini ce repas, l'heure de se présenter à la Banque serait passée depuis longtemps.

Il n'en resta pas moins aux aguets, ne perdant point de vue les portes du restaurant Félix.

Quatre heures sonnaient à l'horloge de la gare lorsque Étienne Béraud sortit du café. — Il s'arrêta un moment sur le seuil, alluma un cigare et ensuite se dirigea pédestrement vers la rue Caumartin pour regagner la rue Joubert et l'*Hôtel des Indes.*

La pluie ne tombait plus, mais le ciel restait gris, couvert, menaçant encore.

Arnold avait repris son *filage.*

Il suivit l'ex-marchand de diamants jusqu'au moment où il le vit disparaître dans le couloir de la maison meublée.

— Plus rien à craindre à présent!... — Succès certain !... — murmura-t-il, tandis qu'une flamme s'allumait dans ses yeux sous l'ombre portée par le capuchon rabattu de son caban.

Et il se dirigea vers l'établissement du marchand de vins-traiteur où il avait déjeuné quelques heures auparavant et où devait l'attendre Trilby.

Fidèle à la consigne, celui-ci n'avait pas bougé.

Après un repas copieux et bien arrosé, suivi d'un *mazagran* et de nombreux petits verres de rhum, il était venu s'asseoir à une table placée près du vitrage de la boutique, il avait demandé le *Bottin* et il feignait de prendre des notes, mais en réalité il n'écrivait sur son calepin que des mots sans suite et s'occupait à surveiller la rue.

Rien ne lui avait échappé des marches et contre-marches du faux sergent de ville.

Il l'avait vu s'éloigner à la suite du fiacre qui venait de stationner en face de l'*Hôtel des Indes.*

Il le vit revenir.

XXXI

Arnold, ayant aperçu son affidé à travers le vitrage, lui fit un signe sans entrer dans l'établissement et se dirigea vers la rue de la Chaussée-d'Antin.



— Raison de plus pour les exiger illico..., dit un des garçons.

Trilby sortit aussitôt, rejoignit le faux sergent de ville et lui demanda :

— Tout va-t-il bien?

— Oui, — répondit Arnold.

— Les ordres?

— Tu vas prévenir Wil Scoot que la voiture doit se trouver ce soir à sept heures précises en face du bureau des omnibus de la Madeleine à Auteuil.

— Elle y sera...

— Munis-toi des objets convenus.

— C'est déjà fait... — Scoot doit les avoir placés dans la voiture...

— Alors, va, et soyez exacts...

— Comptez sur nous...

Les deux hommes se séparèrent.

Arnold gagna le boulevard, puis la rue Montmartre qu'il descendit jusqu'aux Halles, et de là se rendit au grand établissement de quincaillerie dont tout Paris connaît l'enseigne légendaire :

AUX FORGES DE VULCAIN

Il entra dans cet établissement où, grâce à son uniforme de gardien de la paix, il put acheter sans inspirer le plus léger soupçon, sans causer même le moindre étonnement, une lanterne sourde — (modèle de la Préfecture) — puis deux paires de menottes simples appelées vulgairement *cabriolets* et auxquelles, depuis la vogue des bracelets porte-bonheur, on a donné, dans l'argot des prisons, le nom de *porte-guigne*.

En quittant les *Forges de Vulcain* Arnold remonta la rue de Rivoli, la suivit jusqu'à la rue Saint-Antoine et gagna la rue des Tournelles, après s'être arrêté deux fois, chemin faisant, pour acheter un paquet de bougies de cire s'adaptant à la lanterne, et deux boîtes d'allumettes.

La pluie recommençait à tomber, fine et froide.

Arnold franchit le seuil de la maison qu'il habitait sans qu'on remarquât son entrée plus qu'on avait remarqué sa sortie, et il s'enferma dans son pavillon en ayant soin de pousser les verrous intérieurs, afin de ne pouvoir être surpris par sa concierge qui, nous le savons, possédait une double clef.

Nous le quitterons momentanément, et nous rejoindrons Étienne Béraud.

Comme il entrait dans le vestibule de l'*Hôtel des Indes*, la jeune femme installée au bureau, et toujours sous le coup de la terreur causée par les observations idiotes et les commentaires malveillants des deux garçons de l'hôtel au sujet de leur nouveau locataire, se tint prête à lui demander les papiers constatant son identité, afin de le congédier au plus vite si ces papiers n'étaient point en règle.

L'ex-marchand de diamants ouvrit la porte du bureau pour prendre la clef qu'il y avait déposée en quittant l'hôtel.

La surveillante se leva.

— Pardon, monsieur... — commença-t-elle d'une voix agitée par l'émotion.

— Qu'il y a-t-il pour votre service, madame? — demanda le millionnaire.

— Vous avez beaucoup voyagé, certainement...

— Pourquoi cette question?

— Pour vous rappeler ce que vous avez dû faire chaque fois que vous arriviez dans un hôtel. je veux parler du dépôt de vos papiers et de leur transcription sur le livre de police...

Étienne Béraud avait un caractère excessivement ombrageux. — La moindre apparence de soupçon, ou seulement de defiance à son endroit, le choquait et l'irritait au plus haut point.

Aussi répondit-il d'un ton sec :

— En effet, j'ai beaucoup voyagé, j'ai voyagé dans bien des pays, et je n'ai jamais eu à subir, dans aucun d'eux, la requète inquisitoriale que vous m'adressez en ce moment... — Je connais les habitudes des hôtels... — Je n'attends point qu'on me le demande pour donner mon nom, et vous savez le mien depuis hier, puisque vous avez reçu de moi une dépêche... — Je trouve cela suffisant, et toute autre exigence me semblerait aussi vexatoire que ridicule...

— Cependant, monsieur, les règlements de police... — commença la gérante...

— Vous ne les suivez pas toujours! — interrompit Béraud. — Combien de voyageurs ont passé dans votre hôtel sans être inscrits sur vos registres...

— C'est possible, mais ceci ne regarde que nous, qui sommes seuls responsables de l'observation des règlements.

— C'est-à-dire que vous faites des exceptions quand bon vous semble, mais qu'il ne vous convient point d'en faire pour moi... — Je ne relèverai pas votre insolence, madame, mais elle est manifeste... — Je passerai la nuit dans cet hôtel, rien que la nuit, et demain matin j'en choisirai un autre où les subalternes sachent mieux vivre...

— Vous partirez demain si bon vous semble, monsieur, — répliqua la gérante pourpre de colère car l'épithete de *subalterne* venait de la blesser au vif et lui paraissait une injure impardonnable, — mais avant de partir vous me mettrez à même d'opérer l'inscription requise sur mon livre de police...

— Cette inscription a pu être faite déjà... — Encore une fois mon nom vous est connu... J'ai signé ma dépêche...

— J'ignore, monsieur, si vous n'avez point pris un nom de fantaisie... — Je veux une pièce authentique à l'appui de votre signature... — Je l'exige... et c'est mon droit..

— En voilà assez, madame!... En voilà trop!... — fit Étienne Béraud qui se contenait a peine. — Je refuse de subir vos exigences...

— A votre aise, monsieur... — J'en référerai au commissaire du quartier, mettant ainsi ma responsabilité à couvert.

Le millionnaire fut au moment d'éclater, mais la pensée qu'il n'avait devant lui qu'une femme lui donna la force de se dominer.

— Inutile de déranger le commissaire, — dit-il d'une voix sifflante, — je vous remettrai mon passeport ce soir, en descendant pour chercher un autre gîte... — En ce moment je monte dans ma chambre... j'ai à écrire... je ne veux pas être dérangé...

Étienne sortit du bureau en refermant la porte derrière lui avec une telle violence que les vitrages tremblèrent.

Il s'élança dans l'escalier conduisant à l'appartement qui lui avait été donné et où se trouvaient ses bagages.

Une fois entré dans sa chambre, Étienne Béraud laissa un libre cours à son irritation débordante et jeta son chapeau au milieu de la chambre.

— Tonnerre du diable! — fit-il presque à haute voix en frappant du pied. — Faut-il donc que je revienne dans mon pays natal, et que j'y revienne si riche, pour y subir à mon arrivée tant d'ennuis et tant d'insolences!... et à quel propos? — A propos de mon nom... Un nom honorable entre tous et qui n'a pas une tache!... — Sommes-nous donc revenus au temps où on ne pouvait aller sans passeport de Belleville à Chaillot?... — Ah! je débute mal dans Paris!... — Ce doit être la faute de ce maudit chiffre 13 qui me poursuit partout!

En monologuant de la sorte, Étienne Béraud se promenait à grands pas dans la chambre, allant, revenant, tournant sur lui-même comme un ours en cage.

Cinq minutes de cet exercice violent suffirent à l'évaporation du trop-plein de sa colère.

Lorsqu'il se sentit non complètement rasséréné mais un peu plus calme, il s'approcha de la table placée juste au milieu de la pièce et sur laquelle, en arrivant, nous l'avons vu poser sa valise, et du premier coup d'œil il put s'assurer que le garçon de service avait exécuté ses ordres.

Un buvard de moleskine supportait un encrier et une boîte contenant papier à lettres, enveloppes, plumes, cire à cacheter, etc.

Étienne Béraud s'assit en face de la table, tira de sa poche son portefeuille et l'étala tout ouvert devant lui.

Ce portefeuille contenait un certain nombre de billets de banque et divers papiers.

Il choisit parmi ceux-ci une feuille couverte d'une liste de noms assez longue, posa cette liste à sa gauche, et attirant à lui le buvard et un cahier de papier à lettre, se mit en devoir d'écrire.

Nous le laisserons à sa correspondance et nous redescendrons dans le bureau de la gérante de l'hôtel.

Les deux garçons qui, attirés par le bruit de paroles vives échangées entre la jeune femme et le voyageur, avaient écouté à la porte de manière à ne pas perdre une seule de ces paroles, se trouvaient là de nouveau et commentaient les réponses d'Étienne Béraud.

— Comprenez-vous un pareil entêtement! — disait la gérante. — Quel caractère grincheux! quel ours mal léché! — Il prétend que je l'insulte parce que je lui demande ses papiers!...

— Raison de plus pour les exiger *illico*... — fit un des garçons.

— Les exiger, c'est bientôt dit... Mais s'il refuse de les donner, comment s'y prendre?... D'ailleurs il doit me montrer son passeport ce soir, en partant.

— Ça, mam'zelle, c'est purement et simplement une défaite... — Il partira sans vous rien montrer du tout... — Puisqu'il refuse, c'est qu'il a quelque chose à cacher... — Dès le premier moment de son arrivée j'ai trouvé qu'il *marquait mal*, cet homme-là... je n'ai pas changé d'idée, au contraire, et l'individu me paraît de plus en plus suspect... — Je donnerais volontiers dix sous de ma poche pour qu'un inspecteur de police vienne aujourd'hui relever les livres... — Il saurait bien faire chanter cet oiseau-là et lui extirper les renseignements qu'il vous refuse à vous!...

— Tout ça c'est bigrement louche!... — appuya le second garçon. — Si j'allais prévenir le commissaire...

— Non!... non!... — interrompit vivement la gérante. — Je l'en ai menacé, mais je me garderais bien de donner suite à ma menace... — Le commissaire arriverait ici avec son greffier pour une enquête, et ces choses-là ça déconsidère toujours une maison... — Monsieur ne serait pas content... — Ce voyageur nous débarrassera de sa personne ce soir ou demain matin... Restons-en là... — Je me contenterai d'inscrire son nom d'Étienne Béraud... J'ajouterai dans la colonne des observations que je n'ai pas cru devoir exiger ses papiers, son séjour dans l'hôtel n'étant que de quelques heures...

— C'est égal, — reprit le premier garçon, — je suis de garde cette nuit... Je surveillerai le numéro 13 ..

— Quand même ce voyageur serait un homme dangereux, il n'emportera point la maison... — répliqua la gérante.

— Ça c'est positif mais, quand on se défie, mieux vaut toujours prendre ses précautions...

La matière était épuisée.

La gérante se réinstalla devant ses registres et continua son travail de chiffres un instant interrompu.

Les deux garçons reprirent leur service.

Retournons au second étage, à l'appartement numéro 13, où nous avons laissé le marchand de diamants.

XXXII

La demie après sept heures du soir sonnait à la pendule de la chambre à coucher.

Étienne Béraud avait allumé deux bougies, les avait placées l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, de manière à concentrer leurs clartés autour du buvard de moleskine, et il achevait la correspondance que nous l'avons vu commencer.

Il avait écrit quatorze lettres.

Chacune de ces lettres contenait une vingtaine de lignes.

Elles étaient placées sous quatorze enveloppes, portant naturellement des suscriptions différentes.

Les quatorze lettres s'étalaient sur le tapis de la table en demi-cercle, comme des cartes disposées pour certaines *réussites*.

— Voilà qui est fait... — murmura le millionnaire en se levant.

Il regarda le cadran de la pendule, puis sa montre, et continua :

— J'irai dîner tout à l'heure et je jetterai ces lettres dans la première boîte que je rencontrerai sur mon chemin...

Le moment était venu pour Étienne Béraud d'échanger son complet de voyage contre une tenue plus correcte.

Après avoir rassemblé les lettres et les avoir serrées dans son portefeuille, il se mit en devoir de détacher la courroie de la plus petite des deux malles, ouvrit cette malle et en tira un costume de ville de couleur foncée.

Au moment précis où le millionnaire allait commencer sa toilette, une voiture de médiocre apparence, mais qui cependant n'était point un fiacre, s'arrêtait devant l'*Hôtel des Indes*.

Le cocher, — sans doute pour se garantir de son mieux de la pluie qui tombait à flots, — avait relevé par-dessus ses oreilles le collet de sa longue redingote bleue à boutons de cuivre, et abaissé son chapeau jusque sur ses yeux.

La portière s'ouvrit.

Deux hommes descendirent de la voiture.

Ils semblaient l'un et l'autre âgés de quarante-cinq à cinquante ans.

Leurs cheveux et leurs favoris grisonnaient.

La coupe sévère de leurs vêtements entièrement noirs, la cravate blanche

et la figure soigneusement rasée à l'exception des favoris, leur donnait la physionomie particulière à laquelle on reconnait le monde du Parquet et des Tribunaux.

Ces deux hommes entrèrent dans l'hôtel.

Celui qui marchait le premier alla droit au bureau, dont il ouvrit la porte.

La jeune femme avait entendu une voiture s'arrêter. — Voyant deux personnages dont la toilette et les allures lui parurent irréprochables, elle crut avoir affaire à des voyageurs de distinction en quête d'un logement; — elle se leva et, s'avançant à leur rencontre, leur dit avec son plus gracieux sourire :

— Si c'est la bonne renommée de l'*Hôtel des Indes* qui vous amène, messieurs, je dois vous annoncer avec un vif regret qu'il ne nous reste pour le quart d'heure pas un seul appartement disponible... pas même une chambre...

— Il ne s'agit point d'appartement à louer, madame... — répondit le nouveau venu qui avait ouvert la porte du bureau où son compagnon venait de le suivre.

— Que désirez-vous donc, messieurs?

— Un renseignement.

— A quel propos?

— A propos de quelqu'un qui doit se trouver dans votre hôtel...

— A propos d'un de nos locataires?... — répéta la jeune femme très surprise.

— Oui, madame...

— Mais, monsieur, à quel titre me questionnez-vous?...

L'inconnu déboutonna son léger pardessus.

La gérante vit qué sous ce vêtement il portait autour de la taille une écharpe tricolore.

— Je suis commissaire aux délégations judiciaires, madame... — dit-il.

— Ah!...

— Et l'affaire qui m'amène est d'une extrême gravité.

La jeune femme était devenue très pâle et tremblait de tout son corps.

La vue de l'écharpe tricolore et l'audition de ces mots : *Commissaire aux délégations judiciaires*, lui causaient un grand trouble et un complet effarement.

— Une affaire grave... — balbutia-t-elle en joignant les mains. — Bon Dieu! quelle affaire?

— Reprenez votre sang-froid et répondez-moi.. — Vous n'avez personnellement rien à craindre, et je suis ici pour éviter un grand scandale à votre maison...

— Un scandale! ah! miséricorde!...

— Il aurait lieu fatalement si vous ne faisiez preuve à mon égard de la plus grande franchise...

— Eh! monsieur, la franchise, je ne connais que ça!... — Je suis à vos ordres!... Je ne demande qu'à vous apprendre tout ce que vous voudrez savoir...

— Vous êtes gérante de cet hôtel?

— D'une façon provisoire, monsieur... — D'habitude je suis caissière et chargée de la surveillance générale... — En ce moment je remplace comme gérante le maître de l'hôtel absent pour affaires... — Il m'honore de sa confiance — (confiance méritée d'ailleurs, j'ose le dire) — et j'ai tous ses pouvoirs...

— Très bien, madame... — Je vois qu'on peut accorder une créance absolue à votre parole...

— Oh! absolue, monsieur...

— N'est-il pas arrivé aujourd'hui dans votre hôtel un voyageur?

La jeune femme ouvrit de grands yeux.

Pour la première fois, depuis l'entrée des deux inconnus, elle comprit qu'il allait être question de ce voyageur qu'elle et ses garçons déclaraient suspect.

— Oui, monsieur,.. — répondit-elle.

— Un voyageur qui vous a envoyé de Marseille une dépêche pour retenir un appartement?...

— Oui, monsieur...

— Un homme d'une soixantaine d'années?

— C'est bien l'âge qu'il paraît avoir.

— Il se nomme Étienne Béraud?

— C'est le nom qu'il a donné... — Ce nom signait la dépêche et je l'ai inscrit sur mon registre de police, mais je n'ai pu le faire suivre d'aucun renseignement...

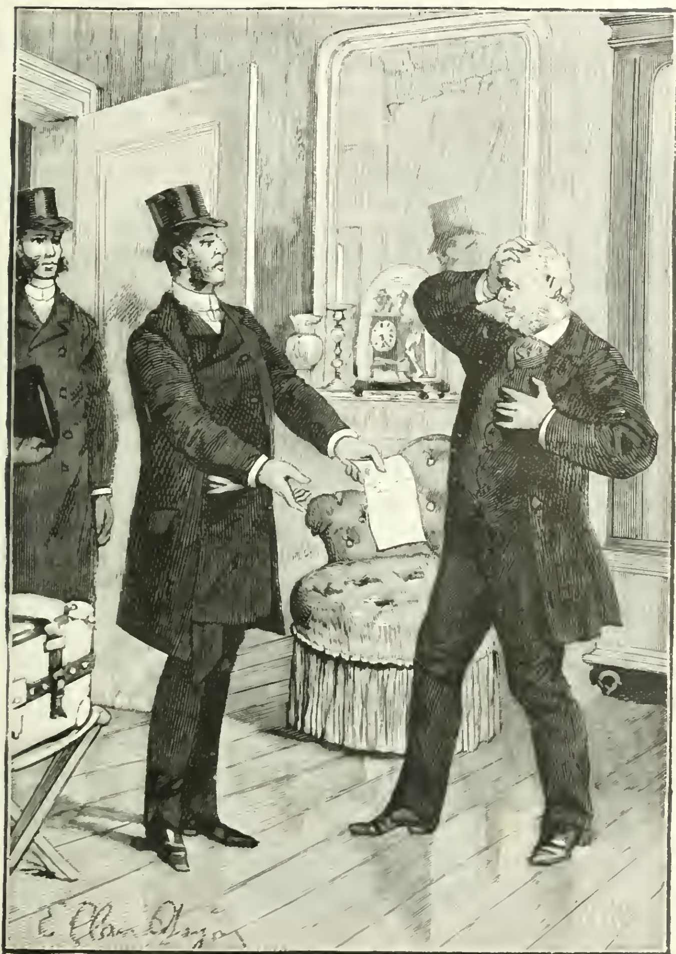
— Pourquoi cela?...

— Parce que ce voyageur a refusé de me remettre les papiers que je lui demandais à l'appui de son identité...

— Ah! il a refusé cela?...

— Nettement, monsieur, en prétendant que ma requête était insolente... — Cet homme, dès son arrivée, a produit une singulière impression sur moi et sur le personnel... Ses allures me paraissaient singulières... il m'inspirait une épouvante instinctive que je ne saurais expliquer...

Le commissaire aux délégations judiciaires, ou du moins le personnage qui se disait investi de ce mandat, prit une physionomie superlativement grave, et répliqua :



Le commissaire tendit le papier timbré à Étienne Béraud.

— L'épouvante instinctive dont vous parlez, madame, avait sa raison d'être... — Jamais frayeur ne fut plus légitime que la vôtre... — En ce moment vous logez dans votre hôtel un dangereux coquin, capable et coupable des crimes les plus noirs!...

La gérante devenue livide leva les mains vers le plafond en s'écriant :

— Bonté divine! — Ainsi mes pressentiments ne me trompaient pas?... — Ce voyageur était un scélérat?...

— Oui, madame... — Par bonheur nous étions prévenus de son arrivée prochaine à Paris... — Nos agents le filaient depuis Marseille... — C'est ainsi que nous avons connu la dépêche qui vous a été adressée...

— Et, maintenant, qu'allez-vous faire, monsieur?...

— Arrêter cet homme.

— Mais il va résister... crier... se débattre! — Quel esclandre dans la maison... une maison si considérée... si bien tenue... et en l'absence de Monsieur, encore!...

— Rassurez-vous, je vous prie, madame... Il n'y aura ni bruit ni esclandre...

— Comment l'éviter?

— En me laissant agir sans même apprendre à votre personnel de quelle mission je suis chargé... — J'ai des agents à portée de la voix... — Le moindre appel les ferait accourir au besoin... — Notre homme, en moins de quelques secondes, serait ligotté et bâillonné, mais j'espère n'être point obligé d'avoir recours à des mesures de rigueur... — L'agent qui m'accompagne me suffira... — A nous deux nous viendrons à bout du criminel... — J'ai la conviction d'ailleurs qu'il n'opposera aucune résistance, comprenant bien qu'elle serait inutile...

— Ah! monsieur, s'il pouvait avoir cette bonne pensée!

— Un grand nombre de vos locataires se trouvent-ils en ce moment dans leurs chambres?

— Non, monsieur... presque tous sont sortis... les clefs que voilà au tableau le prouvent... — Il y a seulement un voyageur suédois au quatrième étage, et une dame malade au premier, avec sa femme de chambre.

— Mais Étienne Béraud?

— Il est dans son appartement... Car il lui a fallu un appartement!... — Il est rentré en défendant grossièrement de le déranger...

— Le numéro?

— Numéro 13...

— A quel étage?

— Au second.

— Eh bien! ne quittez pas votre bureau, madame, et laissez-nous faire... Ce ne sera pas long...

La jeune femme alla s'asseoir toute tremblante, attendant avec une anxiété facile à comprendre le résultat de cette visite inattendue, tandis que le commissaire et son sous-ordre gravissaient les marches de l'escalier.

Sur le palier du premier étage ils rencontrèrent l'un des garçons qui leur barra le passage en leur demandant :

— Où allez-vous, messieurs?

— Au numéro 13...

— Mais...

— Pas un mot de plus!... Descendez près de la gérante, au bureau de l'hôtel, et restez-y...

— Cependant, monsieur...

Le visiteur entr'ouvrit de nouveau son pardessus, de manière à laisser voir l'écharpe tricolore qui lui ceignait les reins.

— Ah! ah!... — murmura le garçon en s'inclinant. — Monsieur le commissaire vient pour le *treize*... — Paraîtrait que nous avions deviné juste...

Et il descendit en toute hâte, heureux de voir ses prévisions se réaliser.

Les deux hommes gagnèrent le second étage et firent halte devant une porte sur laquelle on lisait le numéro indiqué.

Étienne Béraud venait de terminer sa toilette.

Il prenait son chapeau et il allait sortir de sa chambre.

Un coup léger frappé contre la porte de l'étroite antichambre lui fit prêter l'oreille.

Croyant avoir mal entendu, il s'arrêta et écouta avec plus d'attention.

On frappa une seconde fois, un peu plus fort que la première.

XXXIII

— C'est bien ici qu'on vient... — se dit l'ancien marchand de diamants.

Et il alla ouvrir la porte dont nous savons qu'il avait fermé les verrous afin de n'être pas dérangé tandis qu'il faisait sa correspondance

En voyant sur le seuil deux inconnus, il recula d'un pas.

Le commissaire en profita pour franchir le seuil et pour pénétrer dans la chambre.

L'agent le suivit.

— Mais, monsieur, — dit le locataire du numéro 13. — vous vous trompez sans doute.

— Je ne crois pas... — répondit le commissaire.

— Chez qui venez-vous, je vous prie?

— Chez vous.

— C'est impossible!...

— N'êtes-vous point monsieur Étienne Péraud?

Le marchand de diamants ne put réprimer un mouvement de surprise.

— En effet, — dit-il, — je suis Étienne Béraud.

— Alors c'est parfaitement à vous que nous avons affaire.

Et le commissaire s'avança de quelques pas encore, tandis que l'agent fermait derrière lui la porte de la chambre à coucher.

Le voyageur stupéfait se demandait en vain ce que signifiait cette visite.

— Puisque c'est parfaitement à moi que vous avez affaire, — dit-il en répétant mot pour mot la phrase prononcée par l'inconnu, — veuillez me donner le mot de l'énigme... — Je suis à Paris depuis quelques heures à peine... Personne, excepté les gens de l'hôtel, ne devait connaître mon arrivée... — Comment donc se fait-il que vous en soyez instruit?... Quel est le but de votre visite, et à quel titre vous présentez-vous chez moi?...

Pour la troisième fois le commissaire entr'ouvrit son pardessus et mit en évidence l'écharpe tricolore.

Etienne Béraud fronça le sourcil, mais ne sembla pas autrement surpris.

— Ah! ah! — fit-il, — une plainte de la gérante de l'hôtel!... je devais m'y attendre! — Figurez-vous, monsieur, que cette pécore m'avait menacé de votre intervention parce que je lui refusais des papiers demandés par elle d'une façon ridicule, inconvenante, et de nature à blesser au vif ma susceptibilité légitime... — Je suis Français, monsieur... je suis né à Paris... Ma vie entière est inattaquable en ce qui touche aux choses de l'honneur... — En de telles conditions je ne crois pas qu'un Français, un Parisien, ait besoin d'exhiber un passeport pour habiter sa ville natale... — A vous cependant, monsieur, je suis prêt à communiquer sur-le-champ les justifications d'identité que vous croirez devoir me demander...

— Inutile, monsieur, — interrompit le commissaire, — nous sommes parfaitement édifiés sur votre compte... Nous savons qui vous êtes, d'où vous êtes, d'où vous venez, et où vous avez vécu pendant de longues années passées loin de Paris.

Étienne Béraud fixa sur son interlocuteur un regard exprimant sa stupéfaction profonde et assurément bien naturelle.

Le commissaire poursuivit :

— Aucune espèce de plainte n'a été portée contre vous par la gérante de cet hôtel... — J'ai su tout à l'heure, il est vrai, en arrivant ici, que vous aviez en effet refusé les papiers dont cette femme demandait communication en vertu des ordonnances de police, mais une contravention de si peu

d'importance est absolument étrangère aux causes de la mission dont je suis chargé...

— Quelle mission, monsieur?

— Je vais vous l'apprendre...

— Et je vous en saurai gré, car je me fatigue le cerveau à chercher un motif que je ne trouve pas...

— Vous vous nommez bien Étienne Béraud?

— Je vous l'ai déjà trop dit.

— Vous avez quitté Paris il y a plus de trente ans?...

— Oui.

— Pour aller aux Indes?...

— Tenter la fortune, oui...

— Vos premiers moments, aux Indes, ont été très difficiles, mais vous étiez élève de l'École des mines, instruit, courageux... — Le succès finit par répondre à vos efforts... — Des mines de diamants découvertes et exploitées par vous vous donnaient la richesse... — Aux bénéfices du commerce des diamants vous ne tardâtes point à joindre ceux d'une pêcherie de perles...

— Installée par moi à Ceylan... — Vous êtes bien renseigné, monsieur, mais je continue à me demander où vous en voulez venir?

Le commissaire reprit :

— Il y a un mois et huit jours vous quittiez Calcutta dans l'intention de vous rapatrier, vous faisiez escale à Obock et vous y passiez trois jours afin d'y terminer quelques affaires d'intérêt...

— Comment avez-vous pu connaître ces détails? — s'écria Étienne Béraud.

— Peu importe... — Vous voyez que je les connais, et vous ne contestez pas leur exactitude...

— Assurément... — Pourquoi la contesterai-je?...

— D'Obock vous vous rendiez à Port-Saïd, où vous passiez cinq jours... — De Port-Saïd vous partiez pour la France, et enfin vous êtes arrivé à Paris ce matin...

— Ah çà! mais, — s'écria l'ex-marchand de diamants avec un commencement d'inquiétude, — j'ai donc été l'objet d'une surveillance spéciale?

— Assurément.

— Ainsi, la police s'occupait de moi?

— Elle ne vous perdait pas de vue.

— Mais pourquoi?

— Parce qu'elle avait intérêt à se tenir au courant de tous vos actes...

Étienne Béraud fit un bond.

— Elle avait intérêt! — répéta-t-il d'une voix sifflante, car la colère le gagnait. — Qu'ai-je donc à faire avec votre police, moi?

— Je l'ignore absolument,

— Alors, que venez-vous faire ici?

— Mettre à exécution un mandat décerné contre vous.

— Un mandat?...

— Je suis commissaire aux délégations judiciaires, — dit l'homme à l'écharpe en tirant de son portefeuille un papier timbré couvert d'écriture. — J'agis en vertu des ordres donnés par M. le procureur de la République du département de la Seine et vous concernant, puisque vous ne niez point vous nommer Étienne Béraud et arriver de Calcutta...

— Eh! non, monsieur, cent fois non, je ne le nie pas et n'ai aucun motif pour le nier... — Mais cela ne m'apprend point quels sont ces ordres, quel est ce mandat...

— Un mandat d'amener... — répondit le commissaire. — L'ordre de procéder à votre arrestation...

Étienne, devenu livide, fit un bond en arrière.

— Vous venez m'arrêter, moi? — bégaya-t-il d'une voix à peine distincte en portant la main à sa gorge, car l'émotion l'étranglait.

— Voici le mandat en règle...

Et le commissaire, dépliant le carré de papier timbré, le tendit à Béraud. Celui-ci le repoussa de la main.

— Eh! que m'importe ce chiffon?... — répliqua-t-il. — Ce que je vous demande, monsieur, c'est le motif, ou plutôt le prétexte de l'ordre donné...

— Encore une fois, je l'ignore .. — J'obéis sans savoir... — Je suis un simple rouage de la grande machine judiciaire...

— Il me semble que je deviens fou... — reprit Étienne en serrant ses tempes brûlantes entre ses mains fiévreuses. — Je me débats en pleines ténèbres et je me heurte contre l'impossible... — On m'arrête comme un malfaiteur, mais de quoi peut-on m'accuser? Depuis deux jours à peine je suis dans mon pays, et depuis quelques heures seulement dans ma ville natale, et pour ma bienvenue on parle de me jeter en prison... — Voyons, monsieur, vous ne pouvez avoir de haine contre moi, puisque vous ne me connaissez pas... Raisonnons un peu, voulez-vous? et vous verrez bien que j'ai raison... Voilà trente-cinq ans que j'ai quitté la France... — J'ai passé ces trente-cinq années aux Indes où j'ai vécu en honnête homme, j'en fournirai la preuve... — Il y a trente-cinq ans, avant mon départ, je n'ai commis aucun crime à Paris, et l'aurais-je commis, je serais depuis longtemps couvert par la prescription... Est-ce la vérité, cela, monsieur, oui ou non? — Répondez-moi...

— Je n'ai pas mission de discuter avec vous, mais de vous conduire à la Préfecture où vous serez interrogé ce soir même...

— Monsieur, je suis victime d'une erreur... d'un effroyable malentendu !...

— Je l'espère pour vous, monsieur, et je veux le croire... — S'il y a véritablement une erreur, un malentendu, si, en un mot, on vous prend pour quelque autre, il vous sera facile d'en fournir la preuve, et dans ce cas votre séjour à la Préfecture ne se prolongera guère... — Si vos réponses aux questions qui vous seront adressées par qui de droit sont péremptoires. nul doute que la liberté vous soit rendue séance tenante... Peut-être avant deux heures serez-vous de retour ici... — Donc, monsieur, dans votre propre intérêt, évitez tout scandale, je vous le conseille, et suivez-moi sans bruit. .

— Vous suivre!... — Mais me soumettre à cette arrestation arbitraire, c'est m'avouer coupable!...

— C'est obéir à la loi, pas autre chose... — Si, comme je commence à le croire en vous écoutant, vous êtes un honnête homme dont la conscience est nette, vous devez avoir hâte de vous expliquer devant la Justice et de mettre fin au malentendu désolant dont vous me semblez victime... — Je serais au désespoir d'employer à votre égard des mesures de rigueur, humiliantes pour moi comme pour vous! — Dites-vous que je veux votre bien et suivez-moi... Tout retard vous serait préjudiciable en nécessitant peut-être la remise à demain de votre interrogatoire.

Étienne Béraud offrait l'aspect d'un homme écrasé par un coup de foudre, et nos lecteurs conviendront sans peine qu'il y avait de quoi.

L'ex-chercheur de diamants était superstitieux, nous le savons déjà.

Dès son départ de Calcutta, de sombres pressentiments hantaient son cerveau.

Nous l'avons entendu parler de ses pensées noires dans le cabinet de son banquier John Mortimer.

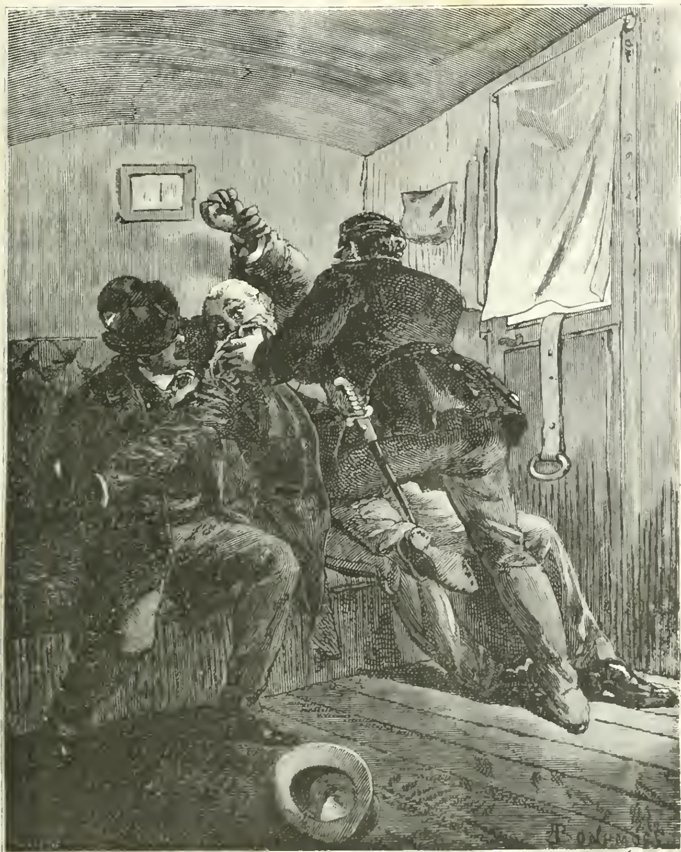
Le numéro 13 de l'appartement retenu par lui l'avait impressionné d'une façon pénible.

Cette impression n'avait fait que grandir quand il s'était aperçu que le fiacre pris à la gare du P.-L.-M. au moment de son arrivée, portait également le numéro 13, de mauvais augure selon lui.

La nature d'Étienne Béraud ne se montrait vaillante que pour le travail où il avait prodigué son énergie, usé ses forces vitales.

Son esprit était faible sous bien des rapports, et restait profondément frappé de certaines choses auxquelles il aurait fallu n'attacher aucune importance.

— Maudit soit mon désir absurde de revenir en France! — murmura-t-



Avant que le millionnaire eût pu faire un mouvement et jeter un cri, il se trouvait bâillonné, ligoté.

il d'une voix sourde. — Quelle fatalité m'a poussé à quitter ce pays où j'étais connu, heureux, estimé!... — A quel propos ce ridicule amour familial qui s'est emparé de moi sur le tard?... — Que m'importaient tous ces inconnus rattachés à moi par les liens fragiles d'une parenté qu'ils ignorent eux-mêmes? — Ah! mes pressentiments ne me trompaient pas! — Pourquoi ne les ai-je point écoutés?

XXXIV

Pris d'une soudaine révolte contre les terreurs qui l'assaillaient, Étienne Béraud releva la tête.

— Mais je n'ai rien fait de mal! — s'écria-t-il. — Donc, je n'ai rien à craindre, car en supposant même que la fatalité s'acharne après moi, elle ne peut pas changer un innocent en coupable... — Quel que soit le crime dont on a la folie de m'accuser ma vie entière plaide pour moi...

S'adressant au commissaire, il ajouta :

— Je suis prêt à vous suivre, monsieur... — J'ai hâte de voir dissiper l'étrange erreur dont je suis victime... — Me voici à vos ordres. — Partons...

— Dans un instant...

— Pourquoi ce retard?

— Il m'est enjoint d'opérer une perquisition dans l'appartement occupé par vous...

— Une perquisition!... — répéta le millionnaire avec un rire qui faisait mal à entendre. — Suis-je donc accusé de vol, par hasard?

— Pour la troisième fois, je vous affirme que j'ignore l'accusation... Soldat de la loi, j'exécute ma consigne comme un soldat... — Je dois vous emmener et emporter en même temps tout ce qui vous appartient.

— Faites donc, monsieur...

— Que renferment ces deux malles?...

— Des vêtements, du linge, et différents objets d'une assez grande valeur... — Si vous voulez les visiter je vais vous les ouvrir...

— C'est inutile... — On les chargera sur la voiture qui va nous conduire... — Il y a aussi cette valise... — ajouta le commissaire, en désignant le sac à main resté sur la table où Étienne Béraud avait fait sa correspondance. — Que contient-elle?

— Des papiers et des valeurs.

— Je suis obligé de la saisir.

— Voici les clefs.

Et l'ancien marchand de diamants tendit un petit trousseau de clefs à l'homme à l'écharpe, qui les repoussa de la main en répliquant :

— J'ai l'ordre de vous arrêter, monsieur, mais non de vous traiter comme un malfaiteur... — Gardez ces clefs... — Vous les remettrez vous-même tout à l'heure au magistrat qui vous interrogera...

— Et qui, après m'avoir interrogé, me dira : — *Vous êtes libre!...*

— Je l'espère...

— Partons donc, messieurs !... partons vite !...

— Aussitôt qu'on aura descendu les deux malles... — Je me chargerai personnellement de votre valise.

Le commissaire s'approcha de la cheminée, à l'angle de laquelle se voyait le bouton d'une sonnette électrique.

Il appuya sur ce bouton.

On entendit presque aussitôt dans l'escalier des bruits de pas rapides, et les deux garçons de l'hôtel apparurent, les yeux étincelants, le visage enflammé de curiosité.

Le représentant de la police les appelait ; — ils allaient donc savoir quelque chose !...

— Monsieur le commissaire a besoin de nous ? — demandèrent-ils tous deux à la fois.

— Oui. — Prenez chacun une de ces malles, descendez-les, et chargez-les sur la voiture qui stationne devant la porte.

— Bien, monsieur le commissaire.

Et les garçons d'hôtel s'empressèrent d'exécuter l'ordre donné.

— Maintenant, monsieur, suivez-moi... — ajouta l'homme à l'écharpe en s'adressant à Étienne Béraud.

Celui-ci, la tête basse, du vague plein le cerveau, du brouillard plein les yeux, semblable à un halluciné qui ne sait s'il dort où s'il veille, n'avait pas entendu.

Le commissaire s'approcha de lui et lui toucha le bras.

Béraud tressaillit de tout son corps, promena autour de lui un regard égaré, et, comme un homme qui s'éveille et ne se souvient pas, demanda :

— Quoi ? — qu'y a-t-il ?

— Suivez-moi... — répéta le commissaire.

La mémoire revint instantanément au malheureux.

Si invraisemblable qu'elle fût, la réalité s'imposait, et malgré ses apparences de cauchemar n'en était pas moins la réalité.

Étienne prit son chapeau, le mit sur sa tête, et d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir, répondit :

— Je suis prêt...

Les garçons, en descendant avec les malles, avaient laissé ouvertes les portes de l'appartement numéro 13.

L'agent de la sûreté descendit le premier.

Étienne Béraud passa le second, sur un signe du commissaire aux délégations qui ferma la marche.

On arriva dans le vestibule.

Il nous paraît superflu d'affirmer à nos lecteurs que la gérante se trouvait dans l'encadrement formé par la porte de son bureau.

L'homme à l'écharpe s'approcha d'elle et lui dit :

— Vous avez droit à une indemnité, madame... — Elle vous sera remise sans que vous ayez à faire à ce sujet la moindre démarche...

La gérante s'inclina.

En ce moment les garçons rentraient, en se secouant comme des chiens mouillés.

— Les bagages sont chargés et cordés, monsieur le commissaire, — fit l'un d'eux, — heureusement les malles sont solides car elles seront trempées.. — La pluie tombe plus fort que si on la jetait du haut des toits avec des seaux...

L'averse, en effet, tombait à torrents, donnant une idée fort exacte de ce qu'elle devait être aux temps bibliques du déluge.

Les trois hommes se dirigèrent vers la voiture dont les stores étaient baissés.

L'agent ouvrit la portière et monta le premier.

— Passez, monsieur.... — dit le commissaire à Béraud.

Celui-ci obéit.

Le cocher pliait l'échine sous les cataractes du ciel s'écroulant sur lui.

— Au Dépôt de la Préfecture... — lui cria le commissaire en montant à son tour et en refermant la portière.

Dans la voiture, les trois hommes étaient ainsi placés :

Étienne Béraud occupait le côté droit, dans le fond.

Le commissaire se trouvait à gauche, à côté de lui.

L'agent, installé sur la banquette du devant, lui faisait face, ayant entre ses jambes les jambes du prisonnier.

Aussitôt après avoir reçu l'ordre du commissaire, le cocher fouetta son cheval qui partit rapidement.

La voiture suivit la rue Joubert, atteignit la rue de la Chaussée-d'Antin, mais au lieu de prendre à droite et de descendre vers le boulevard, ce qui était la route toute tracée pour aller à la Préfecture, elle tourna à gauche, arriva sur la place de la Trinité et enfila la rue Saint-Lazare afin de gagner la rue Lafayette et le boulevard Magenta.

La pluie semblait redoubler. — Les omnibus passaient complets. — Les piétons étaient rares et embossés sous des parapluies qui ne pouvaient les garantir qu'imparfaitement.

Étienne Béraud, écroulé dans son coin comme une masse inerte, et la tête ballottant sur sa poitrine, semblait indifférent à toutes choses...

En réalité, il réfléchissait à ces pressentiments mystérieux qui, même avant son départ de Calcutta, l'avaient averti d'une catastrophe et il se deman-

dait avec épouvante comment allait finir la terrible aventure dans laquelle il se trouvait engagé ?

Le commissaire et l'agent se regardaient dans l'ombre.

Les yeux du commissaire étincelaient.

Un sourire étrange soulevant les lèvres de l'agent montrait ses dents blanches et écartées comme celles d'un loup.

La voiture roulait toujours sous l'averse, et l'allure du cheval qui la traînait devenait de plus en plus rapide.

Étienne Béraud releva la tête et jeta un coup d'œil sur les vitres des portières, espérant reconnaître l'endroit où il se trouvait.

Les stores étaient baissés.

Il ne vit rien.

— Ne serons-nous pas bientôt arrivés ? — demanda-t-il.

— Nous arrivons... — répondit le commissaire. — Vous n'avez plus besoin que d'un peu de patience.

Dix minutes s'écoulèrent encore.

La voiture avait descendu le boulevard Magenta et venait de s'engager dans les rues désertes parallèles au boulevard Voltaire.

L'ex-marchand de diamants s'abandonnait de nouveau à ses réflexions sinistres.

Soudain le cocher frappa du manche de son fouet le vitrage de devant, et aussitôt il se passa dans la voiture une chose étrange, effrayante.

A ce signal — car c'était un signal indiquant que la solitude absolue rendait le moment favorable pour agir — l'agent qui occupait seul la banquette en face des deux hommes se rua sur Étienne Béraud, tenant des deux mains un foulard plié comme un bandeau.

En même temps le commissaire aux délégations saisissait les poignets du millionnaire, et avant que celui-ci ait pu faire un mouvement, jeter un cri, il se trouvait bâillonné, ligotté, hors d'état par conséquent d'opposer la moindre résistance ou d'appeler à l'aide.

Sous les individualités menteuses du commissaire et de l'agent de la sûreté, nos lecteurs ont reconnu depuis longtemps Arnold Desvignes et Trilby.

L'homme qui conduisait le cheval n'était autre que Will Scoot.

Ainsi surpris, Étienne Béraud sentit pendant quelques secondes sa raison s'égarer.

Mais bientôt la faculté de réfléchir lui revint.

— Allons, je suis perdu... — se dit-il. — C'est à ma fortune qu'on en veut... — Jai été dupe de scélérats... je suis tombé dans le piège où je périrai... Oh ! mes pressentiments... mes pressentiments !...

Tandis que cette pensée terrifiante assiégeait son esprit, un accès de

rage folle le secoua de la nuque aux talons. — Il tenta de porter ses mains enchaînées à son visage pour arracher de sa bouche le foulard qui le bâillonnait.

Trilby lui saisit les bras avec la vigueur d'un étau d'acier et le contraignit à reprendre sa position première.

En même temps Arnold Desvignes tirait de sa poche le petit poignard hindou apporté par lui de Calcutta et que nous avons vu dans son pavillon de la rue des Tournelles.

— Un mouvement de plus et vous êtes mort! — dit-il en appuyant la pointe de cette arme sur la poitrine du malheureux Étienne.

Au fond des prunelles de celui-ci un feu sombre s'alluma.

Si Arnold avait pu voir l'expression terrible du regard de son prisonnier vaincu, il aurait frissonné malgré son audace.

XXXV

Étienne Béraud ne bougea plus.

— Il me tuerait sans hésiter!... — pensait-il. — Comment me défendre contre ces hommes?... Comment leur échapper?...

Une sueur glacée mouillait ses tempes.

Il étouffait, car le bâillon comprimant sa bouche ne lui permettait de respirer que par les narines.

Arnold avait violemment serré les *cabriolets*.

Leurs chaînes d'acier à petites mailles, roulées autour des poignets réunis, meurtrissaient les chairs et faisaient jaillir à fleur de peau des gouttelettes de sang.

Sans parler de la souffrance morale inexprimable, les douleurs physiques qu'Étienne endurait étaient au-dessus des forces d'un homme.

Ses paupières battirent.

Un nuage livide, parsemé d'étincelles rouges semblables à celles qui courent sur le papier à demi consumé, passa devant ses yeux.

Sa tête vacilla sur ses épaules et retomba en arrière.

Il était évanoui.

Les regards fixes d'Arnold ne perdaient aucun des symptômes de cette crise terrible.

— Une syncope! — murmura-t-il. — Voilà qui me convient à merveille!...

Et sans plus attendre il glissa prestement sa main dans la poche de côté du pardessus d'Étienne.

Ses doigts rencontrèrent un portefeuille.

C'était là surtout ce qu'il cherchait.

De la poche du prisonnier ce portefeuille passa dans la sienne.

Trilby n'avait accordé aucune attention à la manœuvre d'Arnold Desvignes. — Peu lui importait, d'ailleurs. — Ce n'étaient pas là ses affaires.

Will Scoot fouettait toujours le cheval dont l'allure ne se ralentissait pas.

On atteignit le cours de Vincennes.

Le cocher improvisé savait à fond son itinéraire et connaissait mieux qu'un Parisien les environs de Paris.

Pas une seule fois dans sa course nocturne il n'avait eu un moment d'hésitation.

Arrivé à l'endroit qu'on nomme *La Tourelle*, il prit le chemin du bois, passa derrière le fort et suivit la route qui conduit directement à Joinville-le-Pont.

A Joinville, pour gagner Saint-Maur-les-Fossés, il fallait franchir le passage à niveau du chemin de fer.

Onze heures sonnaient.

Un train venant de Paris était signalé.

On venait de fermer la clôture mobile du passage.

Le garde-barrière, enveloppé dans son caban et le dos courbé sous la pluie, entendant une voiture venir grand train se retourna et cria :

— Halte!

Will Scoot arrêta brusquement son cheval blanc d'écume, qu'entourait un nuage de vapeur et dont la respiration s'échappait bruyante.

Le train sifflait, avançant dans les ténèbres comme un monstre fantastique aux yeux sanglants.

Le garde-barrière fit glisser dans les rails creux les palissades mobiles dès que le train eut traversé la route.

Le passage à niveau était ouvert.

Will Scoot enveloppa d'un vigoureux coup de fouet la bête haletante qui repartit à un trot saccadé et inégal, car sa force s'épuisait, et il s'engagea dans la grande rue de Joinville, celle qu'Arnold avait parcourue auparavant pour se rendre au Parc-Saint-Maur.

Après avoir suivi cette rue jusqu'à l'église, il tourna à gauche dans une avenue déserte tracée en pleine campagne.

Les sabots de la bête surmenée frappaient lourdement les flaques d'eau faisant jaillir la terre boueuse.

Les rares maisons bâties de distance en distance le long de l'avenue étaient closes. — Aucune lumière ne se montrait derrière les persiennes et les volets hermétiquement fermés.

Sans relâche la pluie continuait, semblant menacer la terre d'un nouveau déluge.

Par instants passaient des rafales, courbant les branches à peine feuillues des grands arbres plantés à la droite et à la gauche de la voie déserte.

Lorsqu'on ne se trouva plus qu'à une distance de quelques mètres du passage à niveau du Parc-Saint-Maur, l'ex-employé de John Mortimer ouvrit une des portières et, se penchant au dehors, il dit à Scoot :

— Tourne à gauche, et maintenant mets ton cheval au pas... — il ne faut point qu'un bruit de voiture puisse être entendu des habitants des villas que nous allons côtoyer. — A deux cents mètres d'ici tu feras halte... — je descendrai de voiture et j'irai en avant pour te servir de guide...

Le cocher improvisé obéit aux instructions qu'il venait de recevoir.

Il tourna à gauche, ralentit la marche de son cheval, et à la distance indiquée il l'arrêta tout à fait.

Après s'être assuré qu'Étienne Béraud était toujours évanoui, Arnold mit pied à terre.

— Marche... — dit-il à Scoot, en se plaçant à la tête du cheval.

Malgré l'extrême lenteur de l'allure, quelques minutes suffirent pour arriver au milieu du petit bois qui couvre les flancs du coteau jusqu'aux rives de la Marne, et que traverse l'*avenue de l'Écho*.

Arnold sondait du regard les ténèbres sur sa droite.

On venait d'atteindre l'endroit où l'avenue forme un coude.

— C'est ici... — murmura-t-il.

A peine avait-il prononcé ces mots que l'une des portières de la voiture s'ouvrit et Trilby apparut, disant :

— Il revient à lui.

Arnold répliqua d'une voix très basse :

— Tant mieux, car nous sommes arrivés... — Descendez tous les deux...

— Ça n'est pas dommage! — fit Scoot en anglais. — Cette gueuse de pluie n'a pas fait relâche une minute... — Malgré l'épaisseur de mon water-proof je suis trempé comme une soupe depuis la nuque jusqu'à la plante des pieds.

Et se laissant glisser, tout raidi, en bas du siège, il jeta une couverture sur le dos du cheval.

Trilby, lui, ne descendait pas, très occupé à surveiller le prisonnier qui venait en effet de reprendre connaissance et promenait autour de lui ses yeux effarés.

Pendant ce temps Arnold tirait de sa poche un trousseau de clefs, en choisissait une et ouvrait la porte du jardin de la villa visitée et achetée par lui la semaine précédente.



La strangulation ayant achevé son œuvre, la mort était venue.

Ceci fait, il se rapprocha de la voiture, prit derrière un des coussins la petite lanterne sourde acquise la veille aux *Forges de Vulcain*, et enflamma la mèche de la bougie qu'elle contenait.

— Éteins les lanternes, ce sera prudent, — dit-il en s'adressant à Scoot. — Tu les rallumeras au moment de partir...

L'Irlandais s'empressa d'exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Trilby se pencha vers Étienne Béraud.

— Il faut descendre, monsieur... — fit-il.

Le marchand de diamants tressaillit de tout son corps.

Il sentait approcher l'instant fatal et cherchait vainement un moyen de se soustraire au sort qu'il prévoyait.

Comme il ne quittait point sa place, Trilby le prit à bras-le-corps et, avec une force nerveuse qu'on n'aurait pu vraisemblablement attendre de lui, il le souleva pour le porter hors de la voiture.

Étienne Béraud avait les bras paralysés par la chaîne d'acier du *cabriolet* qui coupait ses poignets, mais il essaya de résister en se servant de ses pieds pour frapper son gardien.

— A-t-il du vice, ce carcan-là!... Voilà qu'il rue!... — s'écria Trilby avec une fleur d'élégance empruntée au langage des maquignons de bas étage. — Ligottez-lui les jambes... il aurait bientôt fait de me casser une patte ou deux!...

Will Scoot prit une corde souple et solide et l'enroula autour des genoux d'Étienne Béraud.

Le malheureux se trouvait désormais à la merci des trois scélérats.

On l'arracha de la voiture et les deux Irlandais, le prenant l'un par les pieds, l'autre par les épaules, entrèrent dans le jardin, puis gravirent avec leur fardeau l'allée circulaire pratiquée sur le plan incliné du talus et conduisant à la villa.

Arnold, laissant jaillir de sa lanterne sourde un faible rayon lumineux, marchait en avant.

La porte d'entrée de l'habitation fut ouverte, et quelques secondes plus tard l'ex-marchand de diamants, à qui les entraves de ses jambes ne permettaient point de se tenir debout, était déposé sur le parquet de l'une des pièces du rez-de-chaussée.

— Allez chercher les malles et le paquet qui se trouve dans la caisse de la voiture... — commanda l'ancien secrétaire du banquier de Calcutta.

Scoot et Trylby sortirent aussitôt.

Le jeune homme resta seul avec Étienne Béraud qui râlait, étouffé à demi, et frissonnait d'épouvante et d'impuissance.

Il posa sa lanterne sourde sur une table, en fit jaillir toute la lumière qu'elle pouvait donner, puis, fouillant la poche de côté de son pardessus, il en tira le portefeuille enlevé à sa victime pendant le trajet et l'ouvrit.

Dans l'une des cases se trouvaient des billets de banque.

Il y en avait trente, de mille francs chacun.

Arnold, après les avoir comptés, en mit à part un certain nombre, replaça les autres dans le portefeuille et le portefeuille dans sa poche car Scoot et Trilby revenaient, apportant les deux malles, le sac à main, et le paquet indiqué par celui qui les faisait agir

Tous ces objets furent placés sur le parquet de la chambre.

— Maintenant, — demanda Will Scoot avec un rire brutal, — qu'allons-nous faire de ce colis-là?...

Et il désignait le corps d'Étienne, agité de frissons convulsifs qui ressemblaient aux derniers tressaillements d'un agonisant.

— Ceci me regarde... — répondit Arnold, — votre tâche est finie... — Il ne vous reste plus qu'à toucher ce qui vous est dû et à vous retirer...

— Le cheval et la voiture?

— Sont à vous... — Je vous les donne... — Faites-en ce que vous voudrez, mais prenez vos précautions pour qu'ils ne puissent mettre sur la voie de ce qui s'est passé cette nuit...

— Rien à craindre!... — s'écria Trilby radieux.

— Maintenant, — reprit Arnold en exhibant les billets de banque que nous l'avons vu mettre de côté, — voici la somme promise.

— Vingt mille?... — murmura Scoot.

— Non, vingt-deux mille... — Vous avez fait de la bonne besogne et vous méritez une gratification... la voici... — Êtes-vous contents?...

XXXVI

— Si nous sommes contents? — répéta Will Scoot en prenant les billets de banque. — Nous serions difficiles en ne l'étant pas... — Il fait bon travailler pour vous... Nous ne demandons qu'à recommencer!! — Quand nous reverrons-nous?

— Cela dépendra des circonstances... — répondit Arnold Desvignes. — Qui sait si je n'aurai pas prochainement besoin de vous...

— Quelles recommandations à nous adresser?

— Celle de ne pas changer de logement sans que je le sache, et de vous souvenir du signal qui doit nous rassembler...

— Nous ne déménagerons pas et nous n'oublierons rien... — dirent à la fois les deux hommes.

— Partez donc... Je vais vous conduire à la porte de sortie que je refermerai derrière vous.

Will Scoot et Trilby quittèrent la villa, et l'ex-secrétaire de John Mortimer les accompagna en effet jusqu'à l'avenue de l'Écho, où stationnait le véhicule.

Scoot, reprenant son rôle de cocher, grimpa sur le siège après avoir rallumé les lanternes; Trilby s'installa dans l'intérieur; le cheval, fouetté à outrance, mais complètement éreinté, se mit en marche péniblement.

Arnold, debout sur le seuil, écouta pendant quelques secondes le bruit sourd de la voiture qui s'éloignait, puis il repoussa la porte, la verrouilla et regagna la maison où Étienne Béraud, étendu sur le parquet, râlait toujours.

Au lieu de faire tourner le cheval et de reprendre la route qu'il avait suivie en venant de Paris au Parc-Saint-Maur, Scoot, continuant en ligne droite, gagna l'avenue des Peupliers et s'engagea sur le chemin de halage qui côtoie la rivière et qu'on appelle *avenue de la Marne*.

Il passa sous le pont de fer du chemin de ceinture, arriva au pont de Champigny et le traversa.

Son intention était de faire un grand détour en regagnant Paris, dans un but facile à comprendre.

A trois heures du matin, il arrivait à la remise de l'avenue Philippe-Auguste.

Le cheval exténué fut mis à l'écurie, bien bouchonné, bien couvert, avec de la litière jusqu'au ventre et de l'avoine plein sa mangeoire.

— S'il n'attrape pas une fluxion de poitrine qui l'emballera pour l'autre monde, — dit Scoot à Trilby, — nous le revendrons dans quelques jours le prix qu'il nous a coûté...

— Et la voiture? — demanda Trilby.

— Eh bien! quoi, la voiture?... — Il faudra perdre un peu dessus, mais nous trouverons tout de même une somme assez ronde qui grossira notre magot... Car pour la première fois de notre vie, nous avons un magot... — Charles Gérard, vois-tu, ou Arnold Desvignes, comme il veut qu'on l'appelle aujourd'hui, c'est notre porte-veine...

— Il pourrait en dire autant de nous, — répliqua Trilby, — car je parierais qu'il vient de faire, grâce à nous, une riche affaire... Une affaire d'or...

— Tant mieux pour lui... — Nous sommes payés, et bien payés, pour notre part de travail... — Le reste ne nous regarde pas... — C'est un gaillard solide, Charles Gérard, un vrai mâle!... De la tête, de l'invention, du biceps! — Il ne s'en tiendra pas là, j'en réponds, et tu verras qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard nous aurons, grâce à lui, de quoi vivre de nos rentes... en honnêtes gens.

— Alors, nous retournerons en Irlande... — dit vivement Trilby chez qui l'amour du sol natal était très développé.

— En Irlande! — répéta Scoot, — jamais de la vie!...

— Pourquoi?

— Parce que les bons garçons de notre sorte, qui ont un petit passé un peu compliqué, ne sont jamais si bien à l'abri dans leur pays qu'ils le sont en France où personne ne songe à s'occuper d'eux dès qu'ils ont l'air de

parfaits bourgeois et qu'ils ne doivent rien à personne... Une fois notre pelote suffisamment arrondie, nous émigrerons en Normandie et nous entreprendrons le commerce des chevaux... — Ça, vois-tu, c'est mon rêve... Maquignon pour de bon, voilà un vrai sort!

— En attendant, je tombe de sommeil et de fatigue... — Je vais dormir...

— Pas avant que la guimbarde soit lavée à fond... — Je ne veux pas qu'on puisse constater demain matin que nous sommes sortis cette nuit...

La chose pouvait être, en effet, de sérieuse importance. — La *guimbarde*, comme l'appelait Scoot, fut poussée sous la remise dont on ferma les portes, et les deux Irlandais procédèrent à son nettoyage à la lueur des lanternes.

Ils s'étendirent ensuite sur la litière afin d'y goûter un peu de repos en attendant le jour.

Nous allons les quitter pour retourner à la villa de l'avenue de l'Écho.

Après le départ de ses complices Arnold, — nous l'avons dit, — avait regagné la maison où l'ancien marchand de diamants continuait à râler.

Le visage effroyablement congestionné du malheureux était d'un rouge sombre.

Les yeux injectés, sortis à moitié de leurs orbites, semblaient sans regards...

Arnold, s'approchant de lui, constata qu'il agonisait, étouffé et étranglé à la fois.

— Pas de sang... — murmura-t-il. — Le sang laisse des traces qui à un moment donné deviennent visibles pour qui sait voir...

Il se baissa vers le moribond et lui délia les jambes que serrait étroitement une corde à la fois souple et forte.

A l'une des extrémités de la corde il fit une boucle, introduisit l'autre extrémité dans cette boucle, obtenant ainsi un nœud coulant puis, se penchant de nouveau vers le corps dont il souleva la tête, il passa ce nœud coulant autour du cou de sa victime.

Alors il se releva, appuya l'un de ses pieds sur la poitrine de Bérand et, tenant la corde à deux mains, tira de toutes ses forces.

La figure d'Étienne se gonfla, de rouge qu'elle était devint violette, puis noire, tandis que les yeux s'ouvraient et se fermaient convulsivement.

Des gémissements sourds, ou plutôt des rauquements, traversaient l'épaisseur du foulard qui bâillonnait les lèvres. — Débarrassées de leurs entraves, les jambes battaient le parquet dans des convulsions tétaniques. — Des soubresauts de serpent coupé secouaient le corps tout entier.

Ce fut effroyable, mais court.

Les gémissements, les rauquements de fauve étranglé et les soubresauts cessèrent tout à coup, remplacés par le silence et l'immobilité.

La strangulation ayant achevé son œuvre, la mort était venue.

Arnold Desvignes, impassible, avait assisté sans un frisson à la hideuse agonie qu'il provoquait.

Lorsqu'il eut la certitude absolue que tout était fini, il laissa retomber la corde, s'accroupit près du cadavre, fouilla l'une après l'autre les poches du vêtement du mort et entassa pêle-mêle sur le parquet les objets qu'elles contenaient.

— Le plus pressé est fait, — dit-il presque à haute voix en se redressant. — Maintenant il faut que le corps disparaisse... — Je visiterai ensuite à loisir les deux malles et la valise... — L'une d'elles contient la fortune... cette fortune énorme, presque fabuleuse, que rien au monde ne peut plus m'enlever désormais!

Il ôta son pardessus, dénoua l'écharpe tricolore qui ceignait toujours sa taille, posa sur un meuble ces objets et son chapeau, prit la lanterne sourde dont il eut soin de voiler le rayon lumineux, et sortit de la villa.

La pluie avait cessé complètement.

Le vent seul continuait à souffler par rafales dans les branches, faisant courir sur la surface du ciel de gros nuages noirs aux formes bizarres.

Arnold se dirigea vers la petite construction rustique servant de resserre et signalée par nous lorsqu'il était venu visiter la maison avec le maître maçon chargé de la louer.

Il se souvenait d'avoir constaté *de visu* l'existence de différents ustensiles de jardinage.

Ses souvenirs le servaient bien.

Il y trouva en effet une pioche, une pelle et une bêche, prit les trois instruments qu'il chargea sur son épaule, et toujours muni de sa lanterne gagna les derrières de l'habitation.

Là s'étalait le talus boisé au bas duquel s'ouvrait comme un cratère l'orifice des anciennes carrières, maintenant abandonnées et à demi comblées par les terres que les grandes pluies détachaient et entraînaient avec elles.

Arnold descendit dans ce gouffre en miniature en suivant les méandres d'un étroit sentier de chèvres qui, comme nous l'avons dit, circulait au milieu des broussailles et des amas de pierres délaissées comme impropres à la construction, et formant des aspérités couvertes de mousses, de lichens et de hautes herbes.

La terre détrempée, par conséquent glissante, rendait le chemin difficile, presque impraticable.

L'ex-secrétaire du banquier de Calcutta marchait lentement, car un faux pas devait entraîner une chute dangereuse.

Enfin il atteignit le bas du talus et entra sous la voûte de la caverne.

L'excavation pouvait avoir dans sa plus grande profondeur une dizaine de mètres; — elle était large de cinq et haute d'un peu plus de trois.

Il aurait suffi de bien peu de chose pour la métamorphoser en une grotte admirablement pittoresque. — Quelques blocs de rochers abandonnés le long de ses parois formaient des bancs.

XXXVI

Arnold posa sa lanterne, après l'avoir ouverte, sur un des bancs dont nous venons de parler et laissa tomber à terre ses outils.

Se dépouillant alors rapidement de la redingote qui entravait ses mouvements, il se trouva en manches de chemise, ramassa la bêche, et d'un coup d'œil rapide inspecta l'intérieur du cratère.

— C'est là, au centre, que je creuserai la fosse... — murmura-t-il au bout d'un instant en frappant du pied le sol, — ce doit être du remblai, le travail sera plus facile...

Et il essaya d'introduire le fer de sa bêche dans ce qu'il supposait être une couche crayeuse mêlée de débris; mais il rencontra une résistance à laquelle il ne s'attendait point.

Peut-être cette résistance tenait-elle à ce que la partie supérieure avait été durcie par les piétinements des ouvriers exploitant la carrière, et le terrain, sous cette sorte d'écorce, serait-il plus malléable.

Il fallait s'en assurer.

Arnold, abandonnant la bêche, prit la pioche et se mit à la manier avec vigueur.

Dans le silence de la nuit, les grands coups frappés par lui résonnaient d'une façon sourde et lugubre.

Au bout d'un instant, le jeune homme s'arrêta.

— Trop de bruit... — se dit-il. — Demain tout le pays serait en rumeur et chercherait la cause de ce mystérieux tapage...

Il reprit la bêche et recommença courageusement le travail interrompu.

Les quelques écailles de terrain soulevées par la pioche rendirent ce travail plus facile.

Sous la première couche, ainsi qu'il l'avait supposé, le sol était relativement friable.

Terres et gravats rapportés s'entassaient sans trop de peine.

Arnold se mit à creuser vigoureusement, se servant tantôt de la bêche et tantôt de la pioche, qui maintenant ne produisait plus aucun bruit, et rejetant les terres sur les côtés de l'excavation avec sa pelle de terrassier à manche recourbé.

Pas un instant d'arrêt, pas une seconde de défaillance; il creusait, creusait toujours.

Au bout de plus d'une heure d'efforts ininterrompus il avait obtenu un trou d'une profondeur de deux mètres, sur six pieds de long et trois pieds de large.

C'était une véritable fosse, de tous points pareille à celles qu'on prépare dans les cimetières.

Alors Arnold s'arrêta, essuya son front et ses tempes que mouillaient de grosses gouttes de sueur et, s'asseyant sur un fragment de roche, il reprit haleine.

Mais il s'en fallait de beaucoup que son œuvre lugubre fût terminée.

Sans s'inquiéter de prendre froid, tout en nage comme il l'était, sous la pluie qui recommençait à tomber fine et glaciale, il sortit de la carrière, sa lanterne sourde à la main, regagna le sentier de chèvres, gravit le talus et rentra dans la villa par la porte opposée à celle qui donnait sur l'avenue de l'Écho.

Il s'agissait maintenant de porter le cadavre d'Étienne Béraud jusqu'à la tombe préparée pour le recevoir.

Arrivé dans la chambre sinistre où le crime avait été commis, Arnold se baissa et il essaya de charger le corps sur ses épaules.

Sa tentative fut vaine.

Ses forces, épuisées par un travail effroyable, le trahirent.

Le misérable ne s'obstina point; — ce contre-temps ne pouvait lui causer un embarras bien sérieux.

Saisissant l'extrémité de la corde dont il s'était servi pour étrangler sa victime, il l'assujettit autour de ses reins et se mit en marche, traînant le cadavre à sa remorque jusque sur la plate-forme, comme il aurait traîné la carcasse d'un animal immonde.

Arrivé à l'extrême bord du talus dont nous connaissons la roideur, il détacha la corde et poussa du pied le corps sur la pente où il roula, foulant les arbustes, rebondissant sur les éminences gazonnées, pour ne s'arrêter qu'à deux mètres environ du sol de la carrière, retenu par une touffe de broussailles.

Arnold descendit, lui, jusqu'au fond, saisit la corde pendante, tira sur cette corde, et la dépouille mortelle de l'ancien marchand de diamants vint s'abattre à ses pieds.



L'homme assassiné s'abattit au fond du trou la face contre terre.

Il ne lui restait plus qu'à traîner le corps jusqu'à la lèvre de la fosse, le placer dans le sens de la longueur et le faire chavirer.

Tout cela ne demanda que quelques secondes.

L'homme assassiné s'abattit au fond du trou, la face contre terre.

Le meurtrier se donna le temps de respirer de nouveau puis, saisissant la pelle, se remit à la besogne.

La terre mélangée de pierres tomba sur le cadavre avec un bruit sinistre.

Une heure après la fosse était comblée, et le surplus de la terre étalé et foulé aux pieds sur toute l'étendue de la carrière.

Arnold alors remit son vêtement, rassembla les outils dont il venait de se servir, regagna la partie supérieure du jardin, les replaça dans l'endroit où il les avait pris, et rentra dans la maison dont il referma derrière lui toutes les portes.

Cette fois, il se trouvait seul, bien seul!

Auprès de lui, ni vivants ni morts!

— Je crois que désormais rien au monde ne peut m'enlever la fortune! — murmura-t-il avec un sourire d'une effrayante expression. — Je l'ai bien gagnée! la besogne que je viens de faire est rude, et plus d'un aurait reculé! — Je n'ai même pas hésité, moi! — Après le travail, le salaire... — Où se trouve le chèque? — Il doit être dans le portefeuille de feu Étienne Béraud.

Il plaça sur une table la lanterne dont il laissa jaillir toute la lumière, il alla chercher son pardessus jeté sur un meuble, fouilla la poche de côté, en retira le portefeuille et vint s'asseoir auprès de la table supportant la lanterne.

Une fois assis, il posa le portefeuille devant lui, et le caressant d'une main tremblante tandis qu'une indicible joie illuminait son visage, il dit à haute voix :

— Un carré long de papier... Une date... Un chiffre... Une signature... et cela représente cinquante et un millions d'argent vivant... Et ces cinquante et un millions sont là... et ils sont à moi... bien à moi, puisque demain, muni des papiers d'Étienne Béraud, qu'on ne me demandera même pas, j'irai à la Banque toucher le chèque... — Et je ne rêve pas... je suis bien éveillé !

Fiévreusement il ouvrit le portefeuille, contenant des billets de banque et des papiers.

Sans s'occuper des billets de banque dont il savait le nombre, il explora l'une des poches du maroquin.

Cette poche renfermait des lettres closes, au nombre de quatorze; — celles que nous avons vu Étienne Béraud écrire à l'*Hôtel des Indes*, et qu'il se préparait à mettre à la poste au moment de son arrestation, ou pour mieux dire de son enlèvement.

— Qu'est-ce que c'est que cette correspondance? — se demanda le meurtrier en plaçant les lettres sur un coin de la table. — Nous verrons cela plus tard... — se répondit-il.

La première poche était vide.

Il procéda rapidement à l'examen d'une seconde d'où il tira quelques papiers, et il déplia l'un d'eux.

C'était une pièce authentique, une sorte de passeport délivré par les autorités de Calcutta, visée par le consul français, et attestant l'identité d'Étienne Béraud.

Cette pièce indiquant l'âge de l'ancien marchand de diamants, et donnant son signalement, ne pouvait lui être d'aucune utilité; — en conséquence il la remit dans le portefeuille et prit un autre papier couvert de chiffres dans lesquels il reconnut les comptes établis par lui-même, Charles Gérard, à la maison de banque de John Mortimer, relativement à la fortune d'Étienne Béraud.

Cet état portait la signature du banquier.

— Bon à garder, cela... — murmura le misérable. — Mais le chèque! le chèque! où est donc le chèque?

Et, saisissant l'un des derniers papiers, il le déplia d'une main à tel point frémissante d'impatience qu'il faillit le déchirer.

A peine eut-il jeté les yeux sur l'entête de la feuille et sur les lignes écrites qu'il devint livide; — son visage prit une indicible expression d'effarement; — une sueur d'angoisse mouilla ses cheveux.

— Tonnerre du diable! — s'écria-t-il en donnant sur la table un furieux coup de poing qui fit sauter la lanterne sourde. — Tonnerre du diable! j'ai travaillé pour rien. — Ce brigand-là me vole comme dans un bois!... — Il ne s'est point présenté à la Banque de France, mais il est allé chez Rothschild et il a fait le dépôt de son chèque pour n'avoir pas à s'occuper lui-même de l'encaissement! — Voici le reçu signé des fondés de pouvoir du baron!... Tout est perdu!

Et pendant quelques instants, assommé par le choc de cette effroyable déception, comme un bœuf par le coup de masse du boucher, il demeura haletant, respirant à peine, les yeux fixés sur le papier qu'il tenait à la main mais qu'il ne voyait plus qu'à travers un nuage.

Certes, en ce moment, une congestion cérébrale était imminente, mais la jeunesse et la vigoureuse constitution de l'assassin lui donnèrent la force de réagir; la circulation du sang qui se portait au cerveau redevint sinon calme, du moins régulière, et au bout de quelques instants l'ex-employé de la maison de banque John Mortimer and C°, reprit possession de lui-même.

Alors il reconstitua rapidement ce qui s'était passé.

— Je comprends tout... — murmura-t-il. — Étienne Béraud est arrivé à la gare du P.-L.-M. par le train de dix heures douze minutes... — En route il aura réfléchi aux retards que la Banque mettrait à lui ouvrir un compte, et il est allé chez un banquier... Chez le premier de tous... — Ah!

si j'avais su!... Si j'avais su!... Entre mes mains ce reçu n'est présentement qu'un chiffon sans valeur... Dans la maison Rothschild on a vu Étienne Béraud... il a donné sa signature en endossant le chèque... Me présenter pour savoir si le compte est ouvert serait me perdre volontairement, me dénoncer moi-même comme l'assassin...

Et de nouveau il répéta :

— Si j'avais su!... Si j'avais su!...

Les doigts d'Arnold tremblaient en froissant ce papier qui détruisait toutes ses espérances.

Son visage ressemblait au masque d'un mort. — Autour de ses yeux s'étendait un cercle de bistre. — Un frisson convulsif secouait ses lèvres décolorées. — Il était près de défaillir.

Ainsi cet homme, ce misérable, cet infâme, qui n'avait éprouvé ni pitié, ni terreur, ni remords, en étranglant Étienne Béraud, en le sentant râler sous son pied, s'évanouissait à demi comme une femmelette, à la pensée que l'immense fortune de l'ancien marchand de diamants lui échappait!

XXXVII

En reconstituant, ainsi que nous venons de le voir, ce qui s'était passé, Arnold Desvignes ne se trompait pas.

Étienne Béraud, pendant sa dernière nuit de voyage, avait réfléchi aux démarches qu'il serait obligé de faire en arrivant à Paris, pour encaisser d'abord ses cinquante et un millions, pour les transporter à son hôtel et pour trouver ensuite deux notables commerçants ayant un compte ouvert à la Banque de France, qui lui serviraient de parrains, formalité sans laquelle ladite Banque ne peut, aux termes de ses statuts, accepter en dépôt l'argent qu'elle vient de payer.

Il avait jugé beaucoup plus simple de se présenter à la maison Rothschild, de la charger de l'encaissement de ses capitaux, et de lui demander l'ouverture d'un compte courant.

Rien n'était plus simple en effet et, la maison Rothschild ayant accepté le mandat qu'on lui confiait, Étienne Béraud n'aurait plus à se déranger.

Après un long moment de prostration, les nerfs d'Arnold semblèrent se détendre un peu.

Le misérable se leva, faible encore, et fit quelques pas autour de la chambre, de l'allure chancelante d'un homme ivre.

— Ainsi, — balbutia-t-il d'une voix étranglée, — j'aurai perdu ma position, brisé mon avenir, commis un crime, risqué ma tête, et cela pour rien,

puisque voilà tous mes plans anéantis, toutes mes espérances évanouies!... — Ces millions entassés, cette fortune colossale, que je croyais tenir déjà, m'échappent!... — Après un rêve éblouissant, un mirage à rendre fou, je retombe dans la réalité plate, écœurante, d'où je me voyais à jamais sorti! — Il va falloir me contenter des quelques bribes de billets de banque formant l'appoint remis par John Mortimer à ce Béraud maudit! — C'est la misère!... — Et moi qui me glorifiais de mes combinaisons! Imbécile et niais! Je n'ai rien su deviner!... rien su prévoir!

« C'était à Obock ou à Port-Saïd, ces deux stations où il s'est arrêté, que j'aurais dû faire ce que j'ai fait ici trop tard. — J'avais tous les atouts dans mon jeu, et j'ai trouvé, joueur idiot, moyen de perdre la partie!... — Je me suis compromis, j'ai payé des complices qui me tiennent et qui, s'ils le voulaient, pourraient me perdre; je me suis jeté, la tête basse, dans un abîme, et tout cela pour qui? — Pour les héritiers d'Étienne Béraud!

En s'entendant prononcer ces derniers mots, l'assassin tressaillit: puis, s'arrêtant brusquement, devint pensif.

— Les héritiers... — murmura-t-il au bout d'un instant, — s'ils connaissent l'existence d'Étienne Béraud, ce qui est douteux, et s'ils le supposent vivant encore, ignorent à coup sûr qu'il a fait fortune et qu'il est venu à Paris... — Pas un d'eux ne se doute que la maison Rothschild est dépositaire de millions à partager entre eux... — S'ils l'apprenaient un jour par hasard, en même temps que la disparition de leur parent, cette reconnaissance dans mes mains paralyserait de façon absolue les réclamations qu'ils pourraient formuler... Pour toucher à la fortune, il faudrait prouver la mort d'Étienne Béraud et rendre à la maison Rothschild ce reçu signé par elle... Les deux choses sont impossibles.

« Qui héritera donc, alors?

Dans l'impuissance absolue de répondre à cette question, Arnold redevint de nouveau songeur, ployant pour la seconde fois sous le faix écrasant de la déception qui venait de l'assaillir.

Il se laissa tomber sur un siège et cacha sa tête entre ses mains, essayant de condenser les idées qui tourbillonnaient dans son cerveau.

Il ne tarda point à y réussir, car chez lui l'état de calme complet succédait vite au bouleversement général de toutes les facultés.

Ceci ne doit point étonner d'ailleurs, ni paraître exceptionnel, et l'explication en est facile : chez les hommes de nature énergique, la première impression, toute physique, anéantit momentanément le moral; mais la revanche de celui-ci ne se fait guère attendre, et il reprend son empire sur le physique vaincu et dompté.

Alors au triomphe de la matière succède celui de l'intelligence.

La crise d'abattement ne dura que quelques minutes et Arnold reconquit son sang-froid.

A l'exception des billets de banque et des lettres, il remit dans le portefeuille les différents papiers qu'il en avait tirés, ainsi que le reçu de la maison Rothschild ramassé par lui sur le parquet, défripé et replié soigneusement.

Il referma le portefeuille, le plaça sur la table à côté des lettres et des billets de banque et se dit, en prenant le trousseau de clefs tiré de la poche d'Étienne Bérand :

— Visitons d'abord la valise... — Voyons quelle somme misérable me rapportera la partie mal jouée où je devais gagner cinquante et un millions!

Du premier coup d'œil il découvrit parmi les autres clefs celle qui s'ajustait à la serrure mignonne, et la valise, ou plutôt le sac à main fut ouvert.

Arnold en sortit des objets de toilette, des boîtes de cigares, et enfin un paquet enveloppé de papier goudronné et formant un carré long.

Il défit l'enveloppe.

Des liasses de billets de banque s'offrirent à sa vue, mais il n'éprouva pas même un mouvement un joie.

Qu'étaient ces misérables épaves à côté de ce qu'il avait rêvé?

Cependant, il compta les billets.

Il y en avait quatre cent quatre-vingt-cinq de mille francs chacun.

— Avec ce que j'ai trouvé dans le portefeuille, — murmura-t-il, — cela forme un total de cinq cent mille francs à peine... — Une goutte d'or ! — Ce n'est pas cela qui me rendra riche! — Il me fallait les cinquante et un millions encaissés par la maison Rothschild !

Le porte-monnaie de l'ancien marchand de diamants contenait une vingtaine de louis et une petite clef d'argent de forme bizarre. Il le mit dans sa poche, referma le sac à main, choisit une autre clef, ouvrit la plus grande des deux malles et la trouva pleine de linge.

Arnold jeta sur le parquet tout ce linge qui recouvrait des armes hindoues et chinoises anciennes, d'une assez grande valeur comme objets d'art.

— Très dangereuses, ces vieilles lames... — murmura le misérable. — Je les connais... — Plusieurs sont sans doute empoisonnées... Il suffirait d'une piqûre et la mort serait foudroyante... — Qu'elles restent où elles sont.

Sur les armes il entassa le linge, reboucla la première malle et s'occupa d'explorer la seconde.

Là encore du linge, puis des étoffes des Indes, de Ceylan, de Pondi-

chéry, des tissus de cachemire et d'or, choses de valeur assurément, mais au plus haut point compromettantes si on tentait d'en faire un usage quelconque.

Sous les étoffes, Arnold découvrit un coffret ancien, d'argent ciselé, de dimension moyenne mais relativement très lourd.

Ce coffret était fermé.

Arnold l'agita près de son oreille et il entendit un bruit semblable à celui que des cailloux produisent en se heurtant.

— Que diable peut-il y avoir là-dedans? — se demanda-t-il. — Comment l'ouvrir?

Tout en se posant cette question, il se souvint de la petite clef d'argent entrevue au fond du porte-monnaie.

Il la prit, l'introduisit dans la serrure, où elle s'ajustait à merveille, la fit tourner et, soulevant le couvercle, approcha sa lanterne.

Une gerbe d'étincelles jaillissant de l'intérieur lui causa une sorte d'éblouissement; il rejeta la tête en arrière, comme si ces feux aux colorations prismatiques allaient lui brûler les yeux; mais il comprit bien vite et, se penchant de nouveau, il regarda.

Le coffret était rempli de diamants et de perles.

Perles du plus bel orient, dont quelques-unes dépassaient la grosseur d'une noisette.

Diamants taillés, ou plutôt simplement dégrossis, dont le moindre valait bien cinquante mille francs.

L'un d'eux attira l'attention d'Arnold, qui se connaissait en pierreries.

Il atteignait la dimension d'un œuf de faisan, jetait des feux splendides et représentait à lui seul au moins cinq cent mille francs.

Bref, le contenu du coffret pouvait s'estimer, au bas mot, deux millions.

L'ancien secrétaire du banquier de Calcutta s'en rendit compte après un rapide examen, mais il ne s'en émut point.

En face du trésor qu'il venait de découvrir, son visage demeura impassible.

C'est à peine si cette découverte enlevait quelque chose à l'amertume de sa déception.

Il referma la seconde malle comme il avait refermé la première et commença le travail suivant :

Dans le foulard qui avait servi de bâillon à Étienne Béraud il entassa les billets de banque, le coffret, le portefeuille, les lettres non décachetées et il noua le foulard par les quatre coins.

Ceci fait, il se débarrassa de la perruque grise, des longs favoris en nageoires qui lui faisaient une tête de commissaire de police, il se déshabilla,

et du paquet apporté par Scoot et Trilby dans la voiture, il tira le costume qu'il portait lorsqu'il voulait être Arnold Desvignes et avec lequel on le voyait habituellement rue des Tournelles, et il s'habilla.

Dans le sac à main il plaça pêle-mêle les vêtements qu'il venait de quitter, la ceinture du commissaire, etc., et il referma le sac.

Au fond de la pièce où se trouvait l'assassin du marchand de diamants existait un cabinet à porte pleine, un cabinet noir qu'Arnold avait remarqué lorsqu'il était venu visiter la maison.

La clef était sur la serrure.

Le jeune homme l'ouvrit et y porta les deux malles et le sac à main, en se disant :

— Plus tard je ferai disparaître tout cela...

La porte refermée à double tour il retira la clef, prit sa lanterne et gagna la cuisine où il avait vu un robinet d'eau.

Après s'être lavé le visage et les mains, il s'essuya avec son mouchoir et, tirant un petit miroir de poche, il s'assura que toute trace de maquillage avait disparu...

Revenant alors dans la première pièce, il se coiffa d'un chapeau mou apporté dans la poche de son pardessus, endossa ce pardessus et regarda sa montre.

Elle indiquait six heures.

Arnold prit le paquet composé des objets que nous connaissons, noués dans un foulard, éteignit sa lanterne qu'il ne négligea point d'emporter, et sortit de la maison.

Il faisait grand jour.

La pluie avait cessé.

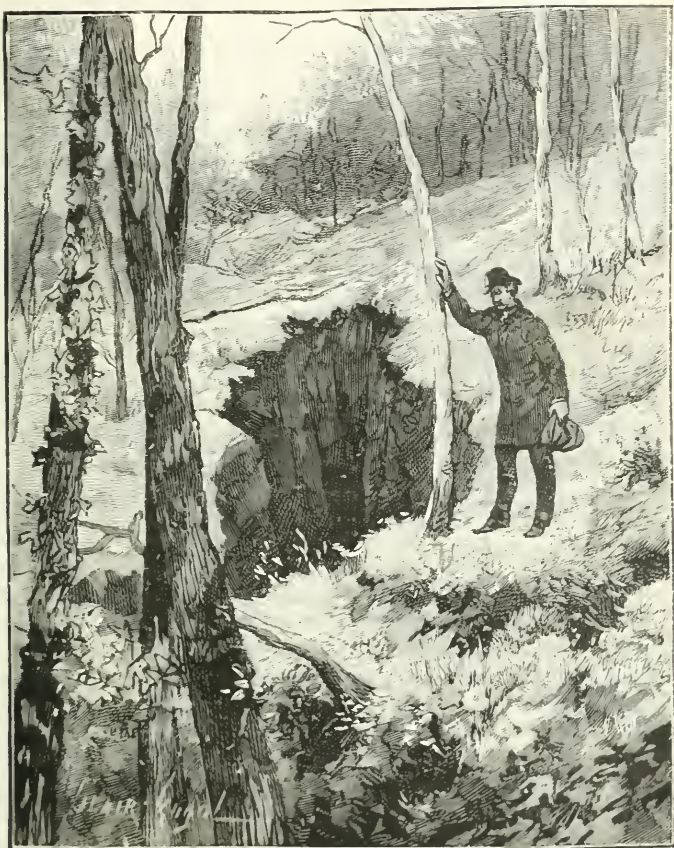
Le vent soufflant du nord balayait les nuages et découvrait de grands morceaux de ciel d'un bleu magnifique.

Le soleil se levant derrière les coteaux de Chennevières dorait la cime des arbres et faisait étinceler comme autant de petits diamants les gouttelettes de pluie suspendues aux branches et tombant une à une sur le sol humide, avec un petit bruit très doux.

En somme, une matinée radieuse après une nuit effroyable.

XXXVIII

L'ex-secrétaire du banquier de Calcutta s'avança jusqu'au talus rapide aboutissant à la carrière au fond de laquelle le corps d'Étienne Béraud reposait sous six pieds de terre et de débris rocheux.



L'ex-secrétaire du banquier de Calcutta s'avança jusqu'au talus aboutissant à la carrière.

La pluie tombée sans relâche pendant de longues heures avait effacé toute trace de pas.

Les arbustes et les hautes herbes couchées par le passage du cadavre s'étaient relevés.

Le plus habile, le plus perspicace de tous les agents de la Sûreté, de tous les détectives de Scotland-Yard, n'aurait pu soupçonner qu'un crime

effroyable venait d'être commis dans cette villa de paisible apparence autour de laquelle les oiseaux chantaient.

Arnold ayant changé de vêtements n'avait pas à se préoccuper de l'ensemble de sa toilette, mais il jeta un regard sur ses chaussures.

Des taches de boue les maculaient; — faire disparaître ces taches eût été facile, mais à quoi bon? — Les chemins étant détrempés, des maculatures nouvelles les auraient remplacées au bout de quelques minutes.

L'assassin revint sur ses pas, sortit de la propriété par la porte donnant sur l'*avenue de l'Écho*, porte qu'il eut soin de refermer derrière lui, puis il se dirigea vers la gare du Parc Saint-Maur.

A six heures et demie un train passait, montant vers Paris. — Il prit un ticket, s'installa dans un compartiment de seconde classe et mit pied à terre à sept heures dix minutes à la gare de la Bastille.

Quelques minutes plus tard, il rentrait dans son pavillon.

Là il lança sur un meuble, avec une sourde colère, le paquet qu'il tenait à la main, et il tomba sur une chaise en murmurant :

— Si peu de chose après avoir espéré tant! — C'est à se donner au diable!

Comme dans la maison de l'avenue de l'Écho il se laissa envahir par un grand découragement, par une prostration complète.

De moment en moment des paroles entrecoupées, des phrases sans suite, s'échappaient de ses lèvres.

— Cinquante et un millions... — disait-il, — avec cela je pouvais hardiment demander au banquier Verrière sa fille Angélique... C'était une fortune à éblouir le père, à enivrer la fille, à lui faire oublier le lieutenant d'artillerie Vandamme... si toutefois elle pense à lui... Et cette heureuse chance m'échappe... Je n'ai qu'une misérable tranche de ce gâteau splendide!... — Je croyais avoir tout prévu... Je me trompais... — Tout s'est écroulé, et je ne vois aucun moyen de mettre la main sur les millions convoités et perdus... et pour cela cependant je serais prêt à tout... même à commettre un nouveau crime... Oh! pour cela, s'il le fallait, je brûlerais Paris, et j'éteindrais le feu dans le sang!...

. . . .

. . . .

Le banquier Jules Verrière demeurait, nous le savons, boulevard Haussmann.

Il habitait un hôtel fort coquet élevé de deux étages sur rez-de-chaussée.

On arrivait au perron conduisant au vestibule après avoir traversé une vaste cour sablée encadrée d'un côté par un pavillon servant d'habitation au concierge, et de l'autre par les écuries et les remises.

Quoique l'hôtel appartînt au banquier, ce n'était pas là que se trouvaient ses bureaux.

Il avait loué, pour y installer les services de sa maison de banque, le premier étage d'un grand immeuble situé rue Le Peletier.

Nous conduirons bientôt nos lecteurs au boulevard Haussmann, mais en ce moment c'est rue Le Peletier, dans le cabinet particulier de Jules Verrière, que nous allons les introduire.

Le banquier était assis derrière un immense bureau-ministre chargé de papiers.

Devant lui s'entassait une montagne de lettres, — sa correspondance du matin, — qu'il dépouillait avec l'activité d'un jeune employé qui veut obtenir de bonnes notes et une augmentation d'appointements.

C'était, — nous l'avons dit, — un homme entre cinquante-cinq et soixante ans, très soigné de sa personne, et dont les toilettes ultra correctes offraient une élégance indiscutable, mais trop jeune pour l'âge de celui qui les portait.

Ses cheveux taillés en brosse et ses longs favoris s'argentaient.

Jules Verrière avait dû être, quelques années auparavant, d'une beauté remarquable.

Au moment où nous le présentons à nos lecteurs les traits conservaient leurs lignes régulières, mais le visage était fripé, le teint plombé, les yeux ternis, les tempes rayées, la lèvre inférieure tombante.

Le banquier avait à coup sûr abusé du travail ou du plaisir.

La vérité est qu'il avait abusé de l'un et de l'autre, du plaisir surtout.

Viveur endurci, il aimait les filles de théâtre, les horizontales de toutes les marques; il adorait *la fête*, et il professait un entier dédain pour les joies calmes de la vie de famille; — aussi, depuis le veuvage du banquier, Angélique, sa fille unique, régnait seule au foyer du boulevard Haussmann.

Jules Verrière était un brasseur d'affaires dans la plus large acception du mot.

Des bruits divers et fort contradictoires couraient sur sa position.

Les uns disaient sa fortune ample et solide.

Les autres prétendaient qu'après avoir subi de grandes pertes et jeté pour ses plaisirs l'argent par les fenêtres, il se trouvait au bout de son rouleau et ne se soutenait que par le crédit, en entassant spéculations sur spéculations.

Quelques-uns, enfin, allaient jusqu'à soutenir que l'hôtel du boulevard Haussmann était grevé d'hypothèques au delà de sa valeur.

Si le banquier connaissait ces bruits, il ne paraissait pas s'en inquiéter beaucoup.

Au moment où nous venons de franchir le seuil de son cabinet il dépouillait sa correspondance, nous le savons déjà.

Neuf heures du matin sonnaient à la pendule de marbre noir surmontée d'un groupe de bronze, placée sur la cheminée entre deux coupes d'onyx.

La lettre dont Jules Verrière prenait connaissance portait cet en-tête :

« Société anonyme
des carrières de marbre de Belgique »

Voici ce qu'elle contenait :

« Mon cher monsieur Verrière,

« La situation devient de plus en plus difficile. — Nous nous trouverons à la fin du mois en face d'un déficit de tout près d'un million, et la nécessité d'une liquidation désastreuse s'imposera, si nos actionnaires ne viennent à notre aide en répondant à un nouvel appel de fonds qui nous permettrait de faire face aux échéances menaçantes et de continuer les travaux.

« Vos intérêts dans notre affaire sont trop grands pour que vous n'employiez point toute votre énergie à atteindre le but que je viens d'indiquer. — C'est à vous qu'il appartient d'arrêter par vos efforts une catastrophe imminente.

« Vous le savez aussi bien que moi, la situation n'est désastreuse qu'en apparence. — Ce sont les travaux préparatoires qui nous ont écrasés. — Les ingénieurs supposaient les gisements de marbre plus faciles à exploiter, mais ces gisements sont d'une richesse inouïe, et avant une année, si nous parvenons grâce à vous à traverser un moment de crise, la Société tiendra toutes ses promesses.

« Agissez donc, et surtout agissez vite. — Il y a urgence. »

Suivait la signature du directeur de la Société anonyme des Carrières de marbre de Belgique.

En lisant ce qui précède, Jules Verrière était devenu pâle.

— Un désastre... — murmura-t-il, en passant son mouchoir sur son front humide. — Depuis quelque temps déjà je le pressentais... — S'adresser aux actionnaires!... — Obtenir d'eux une nouvelle mise de fonds!... — C'est un naïf, ce directeur, à moins qu'il ne soit très malin!... — Comment ne devinerait-il pas que les actionnaires, c'est moi? — Allons, un million de plus jeté à l'eau!... Un million que je me croyais certain de décupler en quelques années, car il a raison, l'affaire est bonne... Seulement il faut

pouvoir en attendre les résultats et je ne le peux pas, étant moi-même en face de formidables échéances... — Vais-je donc être obligé, pour éviter la faillite, ou plutôt la banqueroute, par conséquent la Cour d'assises, de puiser de nouveau dans la fortune d'Angélique dont j'ai l'administration comme tuteur?... Ah! la situation est tendue!... Tout craque autour de moi!... — Je suis perdu si quelque bon coup de Bourse ne vient me sauver, en bouchant le trou creusé par les carrières de marbre de Belgique!...

« Un hasard favorable peut me remettre à flot...

« Viendra-t-il?...

Jules Verrière plaça la lettre belge sur son bureau, à côté de celles qu'il avait déjà lues, et l'expression d'angoisse momentanément empreinte sur sa physionomie s'effaça.

L'insouciance, la légèreté, formaient le fond du caractère du banquier. — Ses dernières paroles viennent de nous en fournir surabondamment la preuve.

Il avait parlé de *bon coup de Bourse* venant le sauver.

Il avait dit : — *Un hasard favorable peut me remettre à flot!*

C'est que toujours, depuis qu'il s'occupait d'affaires de banque et de spéculations, Jules Verrière avait compté sur le *hasard* et les *coups de Bourse.*

Pendant de longues années, la chance s'était montrée relativement favorable; — dans les moments suprêmes il se trouvait là quelque *bouée* qui l'empêchait de couler à fond.

La chance n'allait-elle pas se lasser ?

Le banquier, dont le visage s'était rasséréné complètement, prit une autre lettre.

En regardant la suscription, il fronça de nouveau le sourcil.

Dans l'angle supérieur de l'enveloppe, du côté gauche, étaient imprimés ces mots :

Théatre des Fantaisies-Modernes

— De La Fougère!... — fit-il presque à haute voix. — Est-ce que celui-là aussi va m'apprendre une mauvaise nouvelle?...

D'une main nerveuse il déchira l'enveloppe, déplia la feuille de papier qu'elle contenait et lut :

« Cher ami, cher parent,

« Vous vous souvenez d'une vieille chanson idiote dont on avait fait une scie il y a quelques années, et dont le refrain était :

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère...
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus!...

« Eh bien! mon cher, j'ai deux pieds qui ne vont plus... Au figuré, s'entend...

« Ma fin de mois et mes artistes payés, il ne restera pas un louis dans ma caisse, mais en revanche, hors de ma caisse, il me restera pas mal de dettes.

« Or, si je n'ai pas cent cinquante mille francs pour achever de monter la féerie réaliste dont je vous ai parlé : *Le Grand Aquarium parisien*, en dix actes et trente tableaux, dont un : *La Fée des égouts*, fera courir tout Paris, je passe la main et je dépose mon bilan, ce qui serait fâcheux et pourrait s'appeler faire naufrage au port, car la pièce, d'un genre absolument nouveau, mélange heureux de réalisme et de fantaisie, obtiendra, sans le moindre doute, un gros succès d'argent. — Supposez trois cents représentations, avec une moyenne de six mille, notre argent serait vite rattrapé.

« Léona, en *crevette rose*, dans le tableau capital du « Grand Aquarium parisien ». serait épatante de chic et de beauté... tout à fait épatante, et vous savez que je m'y connais !... »

XXXIX

Arrivé à ce passage de la lettre que nous reproduisons, Jules Verrière s'interrompit et donna sur son bureau un grand coup de poing.

— Son bilan! — murmura-t-il, — son bilan!... Et j'y serai de trois cent mille francs que Léona m'a fait fourrer dans son maudit théâtre!... et cent cinquante mille francs pour monter sa féerie réaliste, une ordure, j'en suis certain, comme tout ce qu'il joue!... Ça ferait quatre cent cinquante mille francs! — Oh! non, par exemple, — qu'il dépose son bilan si bon lui semble!...

Le banquier reprit la lettre, et pour la seconde fois parcourut des yeux les premières lignes, s'arrêtant à certaines phrases.

— Notre argent! — dit-il en accompagnant ses paroles d'un nouveau coup de poing. — Il a le toupet d'écrire NOTRE argent quand le mien seul se trouve en jeu!... — Elle est forte, celle-là, par exemple! — Sauteur, va!... — Je m'étais figuré qu'il pourrait conduire un théâtre, cet imbécile-là!... Je me trompais, c'est un simple cuistre, un incapable, un raté, qui n'est bon à rien... — Riche idée que celle de Léona de vouloir jouer la comédie sans le moindre talent! pour faire admirer ses formes!... — Une turlutaine qui me coûte trois cent mille francs, sans compter les costumes!...

Jules Verrière continua sa lecture. — La lettre se terminait ainsi :

« Je ne vous demande pas les cent cinquante mille francs tout de suite, quoique cette somme soit insignifiante pour une caisse telle que la vôtre ; vous pourrez me la verser en trois fois, au cours des répétitions. — Il me suffira de toucher cinquante mille francs aujourd'hui même, pour faire des achats indispensables et pour donner quelques acomptes à mes décorateurs.

« Je compte absolument sur vous, mon cher ami, connaissant votre habileté en affaires et votre excellent cœur.

« En qualité d'homme habile, vous devez me soutenir comme créancier pour sauver vos capitaux. — En qualité d'homme de cœur, vous devez me venir en aide comme parent, pour l'honneur de la famille...

« J'attends !...

« Bien cordiale poignée de main de votre dévoué cousin.

« LA FOUGÈRE. »

Le banquier n'y tint plus.

Sa colère débordait.

Elle éclata.

— Ah ! le sot animal qui me prend pour un niais et croit qu'il va pouvoir m'exploiter indéfiniment ! — Il se réclame de notre parenté et signe *votre cousin !...* — C'est tout au plus si son père était l'arrière-petit cousin du mien !... — Eh bien ! je me moque du cousinage, et il verra dès aujourd'hui en quelle monaie je lui enverrai les cinquante mille francs qu'il réclame ! — Rien qu'en apercevant la griffe de ce maudit théâtre, j'ai deviné une tuile ! — C'est un mauvais jour, aujourd'hui, un jour de guigne !...

Verrière jeta la lettre sur celle de la Société des marbreries de Belgique qu'il avait mise à part.

Il en prit une autre... — la dernière.

Au moment de la décacheter, il s'arrêta pour regarder le timbre du point de départ.

C'était celui du Havre.

— Ah ! du Havre... — murmura-t-il, saisi d'un tremblement nerveux et en paraissant en proie à une émotion faite d'angoisse et d'épouvante. — Est-ce que ce serait encore un sinistre que je vais apprendre ?... J'ai peur d'ouvrir cette lettre...

Il l'ouvrit cependant.

A peine en eut-il parcouru le contenu que l'expression de son visage devint effrayante

Si grande était la pâleur de ses traits qu'il semblait au moment de s'évanouir.

Voici les quelques lignes qui produisaient sur lui une si terrible impression :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous annoncer qu'en vertu d'un jugement rendu le 2 de ce mois par le Tribunal de commerce du Havre, la Société des *Caboteurs à voiles*, dont vous êtes un des principaux actionnaires, vient d'être déclarée en faillite.

« Veuillez me faire savoir quelles sont vos intentions, m'adresser vos instructions, et recevoir mes salutations.

« *Le Syndic provisoire*,

« Lindet. »

— En faillite!... en faillite!...— balbutia le banquier d'une voix étranglée. — Est-ce possible, lorsque le mois passé je touchais encore mes dividendes? — En faillite!... Mais j'ai cinq cent mille francs engagés dans cette affaire créée par moi... lancée par moi... — Quelle déception!... quel effondrement!... — Est-ce que décidément la fortune me tournerait le dos? — Est-ce que la déveine s'attacherait à moi pour m'acculer à l'une de ces situations dont une balle de revolver dans la tempe est l'unique issue?

Jules Verrière, frissonnant de tout son corps, laissa tomber sa tête dans ses mains, appuya ses coudes sur son bureau et pendant quelques minutes s'abandonna à de sombres pensées.

Mais chez cet homme à conscience large, à qui le sens moral faisait absolument défaut, les impressions pénibles n'étaient jamais de longue durée.

Il releva la tête et reprit, en répondant aux dernières phrases de son monologue :

— Non, je m'inquiète à tort... — La chance est pour moi ce que sont les femmes infidèles qui vous trompent, qui vous quittent, mais qui reviennent toujours... — Elle reviendra... — Le coup est rude, voilà tout... trois sinistres rien qu'en un jour, c'est beaucoup, mais il suffira d'une seule bonne affaire pour me remettre à flot... — Une grosse part de la dot d'Angélique reste à ma disposition... — Je m'en servirai sans scrupule pour parer aux événements... — D'ici au mariage de ma fille j'aurai plus de temps qu'il n'en faudra pour recompléter la fortune que sa mère lui a laissée et pour refaire la mienne... — Du reste, Angélique est toute jeune et ne se mariera que quand je le voudrai... Je vais écrire au Havre... De ce côté j'entrevois de la ressource... — Le matériel est d'une sérieuse valeur... une Société nouvelle peut l'acquérir en remplaçant celle qui croule... — Là, tout n'est pas perdu...



— Ah çà ! mais, — s'écria Verrières, — tu me prends donc aussi pour un de nos meilleurs Jocrisse, toi, ma chere ?...

Le banquier plaça dans un tiroir de son bureau les lettres du syndic provisoire et du directeur des Marbreries de Belgique, gardant seulement devant lui celle de La Fougère, le directeur du *Théâtre des Fantaisies-Modernes.*

— Toi, mon petit-cousin, — murmura-t-il en prenant une plume, — plat gueux, mangeur d'écus, je vais te répondre avec de bonne encre! — Cent cinquante mille francs pour monter ton ordure : *le Grand Aquarium parisien!* — Cent cinquante mille coups de botte quelque part! — Voilà ce que tu mérites, espèce de Polichinelle!

Il allait commencer à écrire quand un coup frappé discrètement contre la porte se fit entendre.

— Entrez..., — dit-il avec impatience.

Un garçon de bureau parut.

— Qu'est-ce? Pourquoi me déranger? — lui demanda brusquement Verrière. — Je suis occupé.

— Monsieur, c'est madame...

— Madame!... quelle dame?

— Madame Léona Tellier...

— Qu'est-ce qu'elle peut me vouloir à cette heure? — pensa le banquier — Elle arrive bien mal à propos, mais si je refuse de la recevoir elle parlera trop haut... — Faites entrer madame Tellier...

Le garçon de bureau s'éloigna pour obéir, et un instant après il introduisait dans le cabinet de son patron une grande fille de vingt-cinq à vingt-six ans, brune, fort jolie, très élégante — (nous pourrions même dire trop élégante!) — et la figure peinte, dès le matin, comme pour entrer en scène.

Un cercle de kohl, tracé sur le rebord interne de la paupière, donnait un éclat oriental aux yeux noirs fendus en amande.

— Bonjour, mon gros lapin... — dit-elle en tendant à Jules Verrière une main très soignée dont il se contenta de serrer légèrement les doigts chargés de bagues, sans les porter à ses lèvres. — Tu vas bien?...

— Très bien, merci... — répondit le banquier d'un ton sec.

— Mon gros lapin a ses nerfs, à ce qu'il paraît!...—fit en riant la jeune femme à qui n'échappait pas l'air glacé de son protecteur.

— Nullement... j'étais occupé, et je n'ai point, d'ailleurs, l'habitude de recevoir vos visites à neuf heures du matin!

— Je te crois, car à neuf heures du matin j'ai l'habitude, moi, d'être dans mon dodo, bien au chaud... — Mais il s'agit de choses sérieuses...

Mlle Léona poussa un fauteuil tout près de celui du banquier, s'assit et continua :

— Tu as reçu une lettre de La Fougère?

— Oui, et j'étais au moment de lui répondre lorsque tu es entrée...

— Et, naturellement, tu lui envoies ce qu'il demande...

— Hein? tu dis?

La jeune femme répéta sa phrase.

— Ah çà! mais, — s'écria Verrière en se campant dans son fauteuil et en rejetant la tête et le torse en arrière, — tu me prends donc aussi pour un de nos meilleurs Jocrisses, toi, ma chère?... Tranchons le mot, pour un bon gâteux?...

— Par exemple!... — commença Léona.

Mais Jules Verrière, sans lui donner le temps de parler, poursuivit impatiemment :

— Eh bien! non, je ne le suis pas, ou plutôt je ne le suis plus... — Ton La Fougère n'est qu'un sauteur!... — Grâce à tes sollicitations je l'ai sottement commandité de trois cent mille francs dont, à l'heure qu'il est, il ne reste pas un décime!... — Et tu crois qu'à ces trois cent mille francs j'en vais joindre cent cinquante mille? — N'y compte pas, ma fille!... — La bêtise humaine a des limites!... — J'arrête les frais.

— La Fougère se mettra en faillite.

— Que veux-tu que ça me fasse? j'ai porté le deuil de mes écus...

— Il est ton parent, La Fougère...

— Une parenté qui me coûte trois cent mille francs! — Entre nous, c'est plus qu'elle ne vaut!

— Je vais me trouver sans engagement... et le mien était superbe...

— Oh! oui, parlons-en! — Quand tu jouais un rôle de vingt lignes, chaque ligne me revenait à quinze mille francs!

— Mais la nouvelle féerie réaliste est une pièce épatante... Elle aura un succès à tout casser... un succès d'argent... On nous l'a lue hier... Tu sais, c'est à se tordre... Nous en étions hypnotisés!... Nous nous y connaissons un peu!... — Et j'ai un rôle... un vrai rôle...

— De vingt lignes .. — interrompit Verrière. — Il me reviendrait à sept mille cinq cents francs la ligne! Merci!... — Encore une fois, j'arrête les frais!...

— Alors, on va fermer le théâtre...

— C'est ce qu'il y aura de plus sage... il était si peu ouvert... on ne s'apercevra pas qu'il est fermé...

— Et mon rôle?

— Tu en trouveras dans un autre théâtre un aussi beau, et même plus beau...

— C'est celui-là que je veux, — s'écria Mlle Léona — Et je le jouerai!

— Cependant, si le théâtre ferme...

— Il ne fermera pas ! — Une inspiration vient de me traverser l'esprit! Tu as à moi, dans ta maison de banque, cent quatre-vingt-dix mille francs...

— Oui... — fit Verrière un peu embarrassé.

— Eh bien! donne-m'en cent cinquante mille, et en sortant d'ici je les porterai à La Fougère...

— Mais...

— Il n'y a pas de *mais*... je fais l'affaire pour mon propre compte...

— Tu es folle !...

— Non, puisque je suis sûre du succès et que par conséquent je ne peux rien perdre... d'ailleurs, que je sois folle ou non, ça ne te regarde pas... Mon argent est mon argent... J'en fais ce que je veux...

— Certes !... — répondit le banquier dont l'embarras grandissait visiblement... — Mais tu me permettras bien de te donner un conseil d'ami...

— Inutile! je ne le suivrais pas... — Ce qu'il me faut, ce n'est point un conseil, c'est un bon de cent cinquante mille francs que je vais aller toucher à ta caisse. Allons, signe vite.

XL

Jules Verrière était devenu successivement très pâle, puis très rouge.

— Il y a une difficulté... — dit-il enfin.

— Une difficulté ? — Laquelle ?

— Ton argent n'est plus ici, immédiatement disponible...

— Comment ? Pourquoi ? — Ah ! elle est forte celle-là !... Et où donc est-il, mon argent ?...

— Te souviens-tu de m'avoir entendu parler de la Société pour l'exploitation des carrières de marbre de Belgique ?

— Oui. — Eh bien ?

— Eh bien! je t'ai pris pour cent vingt mille francs d'actions dans cette affaire...

— Tu vendras ces actions, voilà tout...

— Le moment serait bien mal choisi... — Une forte baisse s'est produite depuis quelques jours...

— Voilà qui ne me regarde ni un peu ni beaucoup... — Je ne t'ai jamais chargé d'acheter pour moi des actions des Mines de Belgique... — Tu l'as fait sans m'en informer, par conséquent à tes risques et périls... — S'il y a de la perte, c'est à toi seul de la supporter... — Ma position artistique, mon

avenir au théâtre sont en jeu... — Il me faut cent cinquante mille francs pour les porter à La Fougère... donne-moi cent cinquante mille francs...

— Voyons, ma petite Léo...

— Il n'y a pas de petite Léo!... Je veux mon argent!..

— Laisse-moi t'empêcher de faire des bêtises...

— Si j'en fais, tant pis pour moi... — Mon argent tout de suite!

Et Mlle Léona, qui s'était levée, frappait du pied...

Le banquier comprit que rien ne pourrait arrêter sa maîtresse dans la voie des réclamations, et qu'elle les formulerait bruyamment pour peu qu'on l'y poussât.

Or, un scandale en ce moment suffirait pour le perdre. — Il fallait donc trouver un biais.

— Causons raisonnablement.., — dit-il d'un ton câlin, — il est donc bien beau, ce rôle que tu veux jouer?...

Ces quelques mots déterminèrent un véritable changement à vue.

Léona, furieuse, les sourcils contractés, les yeux étincelants, redevint comme par enchantement calme et souriante.

— S'il est beau! — s'écria-t-elle, — je te crois! — Jamais il n'y en a eu... jamais il n'y en aura de plus beau!

— Et la pièce est vraiment bien?

— A dépasser le maximum pendant plus de six mois! — C'est l'avis de tout le monde au théâtre... — Des décors, des trucs, des costumes!... j'en ai sept plus catapultueux les uns que les autres.

— Est-ce La Fougère qui les fournira?

— Mais sans doute, si tu lui prêtes la somme qu'il te demande...

La comédienne étudiait Verrière du coin de l'œil, cherchant à lire sur sa physionomie ce qui se passait dans son esprit.

— Quand la pièce se jouerait-elle? — reprit-il.

— Dans un mois... dans cinq semaines, au plus tard... Tu comprends qu'on est pressé et qu'on marchera vite.

— Donc, c'est dans un laps de cinq semaines qu'il faudrait verser cent cinquante mille francs?...

— Oui, mais on fera de si grosses recettes que tu seras vite remboursé, non seulement de cet argent-là, mais du reste... — C'est une chose entendue, hein? — Je vais aller à la *collation des rôles*... je verrai La Fougère... je lui dirai que nous dînons ce soir tous les trois et que tu lui remettras les premiers cinquante mille francs...

— Eh bien! oui, mais tu sais, ce n'est pas pour lui que je me décide... C'est pour toi... rien que pour toi...

— Tu es un amour de gros lapin!... Mais je te revaudrai ça... Je te ferai honneur, va, dans mon rôle!... Tu seras fier de moi!... Ça sera un

supplément d'intérêt de tes écus ! — Je t'attendrai à cinq heures et demie au théâtre, avec La Fougère...

— Je serai exact...

Mlle Léona embrassa le banquier, sortit du cabinet et descendit l'escalier comme un ouragan.

Un coupé l'attendait à la porte ; elle y monta et le cheval fila grand train dans la direction du boulevard.

Jules Verrière resté seul fit un geste de découragement profond et de sourde colère en voyant la porte se refermer derrière la comédienne.

— Obligé d'en passer par là ! — murmura-t-il. — Bonne fille, Léo, mais colère comme un dindon et plus bavarde qu'une pie ! — Si j'avais persévéré dans mon refus, elle aurait exigé son argent tout de suite et, comme je n'avais pas sous la main cent cinquante mille francs à lui donner sans me mettre à sec, Paris entier aurait su ce soir que la maison Verrière ne payait plus à caisse ouverte... — Dès demain, les nombreux clients qui m'ont confié des fonds accouraient ici, réclamant le remboursement... j'étais flambé ! — J'en serai quitte pour donner ce soir cinquante mille francs à ce crétin de La Fougère... — J'ai terme pour le reste, et qui a terme ne doit rien !

Le banquier, dont le visage venait de se rasséréner, écrivit quelques lettres, et un peu avant onze heures quitta la rue Le Peletier pour aller au boulevard Haussmann, où sa fille et son déjeuner l'attendaient.

Nous l'y devancerons.

A dix heures quinze minutes, un lieutenant d'artillerie en grande tenue descendit d'un coupé de régie en face de l'hôtel habité par le père et la fille, sonna à la porte qui s'ouvrit, et entra dans la cour.

Cet officier était Émile Vandame, petit-cousin de Jules Verrière.

Le concierge, un ancien soldat, portant à la boutonnière de sa redingote le ruban de la médaille militaire, salua respectueusement le jeune homme, qui répondit à ce salut par une bienveillante inclinaison de tête et demanda :

— M. Verrière est à sa maison de banque, sans doute ?

— Oui, mon lieutenant, mais il ne tardera pas à revenir...

— Mlle Angélique ?

— Est à l'hôtel, mon lieutenant.

— Seule ?

— Toute seule, oui, mon lieutenant. — Sœur Marie est sortie il y a un quart d'heure.

Cette nouvelle sembla faire plaisir à l'officier d'artillerie, car sa figure un peu sombre s'éclaira soudain.

Le concierge reprit :

— Dois-je annoncer la visite de mon lieutenant ?

— Je vous en prie...

Un coup de timbre résonna et Émile Vandame traversa la cour, se dirigeant vers le perron, dont les marches conduisaient au vestibule

Tandis qu'il gravissait ces marches un valet de chambre correct et grave, ressemblant beaucoup plus à un homme politique qu'à un simple serviteur, s'inclina devant le nouveau venu et lui dit comme à un familier de la maison :

— Mon lieutenant trouvera Mlle Angélique dans le petit salon.

Et il s'effaça pour laisser passer le jeune homme, qui répondit en souriant :

— Merci, Gervais... je sais le chemin.

XLI

Émile Vandame traversa le vestibule et entra dans un grand salon de réception précédant le salon plus petit où se trouvait Mlle Verrière

Là il s'arrêta pendant une ou deux secondes, indécis, hésitant, mais il fit violence à son hésitation.

— Il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir... — murmura-t-il. — Vivre ainsi dans le doute, sans cesse ballotté entre la crainte et l'espérance, est chose impossible ! — J'ai mûrement réfléchi... J'ai tout examiné... tout pesé... à Angélique maintenant de rendre son arrêt et de décider de mon sort...

Après ce court monologue le lieutenant se remit en marche.

Une fois encore, au moment où il atteignait la porte du petit salon, l'indécision reprit le dessus, mais il en triompha aussitôt et frappa légèrement.

Une voix fraîche, bien timbrée, musicale, répondit :

— Entrez...

L'officier tressaillit en entendant cette voix, ouvrit la porte et, très ému, franchit le seuil.

Angélique, charmante dans une fraîche toilette du matin, était assise devant un petit guéridon et parcourait d'un regard distrait des journaux illustrés.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, elle leva les yeux.

En voyant l'officier elle rougit légèrement, devint rayonnante, et dans ses prunelles bleues s'alluma une lueur joyeuse.

— Mon cousin Vandame !... — s'écria-t-elle.



— Non! non, s'écria la jeune fille, ne partez pas! Je vous défends de partir.

Elle se leva, légère comme une gazelle, courut à l'officier en lui tendant les deux mains, et continua :

— Ah ! c'est gentil à vous d'être venu ce matin ! — Vous déjeunerez avec nous, car je ne vous laisserai point partir ! — Mon père est à sa maison de banque... Ma cousine, sœur Marie, vient de sortir pour aller au Ministère de l'Instruction publique et des Cultes. — Je suis toute seule. — Vous me tiendrez compagnie... Voilà qui est entendu...

Vandame avait pris les mains que lui tendait la jeune fille et les serrait dans les siennes.

Une émotion toujours grandissante mais délicieuse le dominait absolument.

Il regardait Angélique et l'écoutait parler avec amour, avec ivresse, avec idolâtrie, et nous devons à la vérité de convenir que Mlle Verrière était absolument adorable.

— Certes, ma cousine, — dit-il d'une voix tremblante et presque indistincte — je serai heureux de vous tenir compagnie et d'accepter votre gracieuse invitation... Doublement heureux...

Angélique, partageant dans une certaine mesure l'émotion de Vandame, sentait son cœur battre à coups pressés.

Une sorte de pudeur inconsciente lui fit retirer doucement ses mains des mains brûlantes du jeune officier, puis elle reprit en souriant :

— Alors, puisque vous êtes si heureux que ça, ôtez votre grand sabre qui me fait un peu peur, et venez vous asseoir auprès de moi...

Tout en parlant, elle désignait une causeuse où Vandame, frémissant d'amour, vint prendre place à côté d'elle, après s'être débarrassée de son képi et de son sabre.

Le silence régna pendant un instant.

Ayant trop de choses dans la tête et dans le cœur, les deux jeunes gens se taisaient, et ce silence leur semblait gênant.

Pour le rompre, Angélique engagea l'entretien par une question banale.

— Que dit-on dans l'armée ?

— Des choses qui ne sont point gaies, — répondit le lieutenant.

— Voulez-vous parler de la guerre avec la Chine ?

— Oui.

— Ça ne va donc pas bien, là-bas ?

— Nos soldats se montrent héroïques, comme toujours, mais le commandant en chef rencontre dans l'Extrême-Orient des difficultés effrayantes... La trop grande infériorité numérique de nos troupes ne lui permet pas d'agir d'une façon décisive ainsi qu'il le faudrait... — Il demande des renforts importants... de l'artillerie surtout... c'est principalement l'artillerie qui fait défaut...

En entendant ces mots, Angélique devint aussi pâle que si elle allait se trouver mal.

Un frisson passa sur sa chair, un tremblement nerveux la secoua.

— Est-ce que vous êtes désigné ? — demanda-t-elle avec angoisse. — Est-ce que votre régiment va partir ?... — Est-ce que vous êtes venu ce matin pour nous faire vos adieux ?... — Moi qui me sentais si joyeuse... oh ! mon Dieu !...

Le trouble profond de Mlle Verrière ne pouvait échapper au lieutenant, pas plus qu'il ne pouvait se méprendre sur la cause de ce trouble.

La jeune fille était devenue pâle, presque défaillante, à la seule pensée de son départ possible...

Donc elle éprouvait pour lui une affection bien vive... — N'était-il pas permis de supposer que cette affection portait un nom plus doux que celui d'*amitié* et s'appelait *amour*.

— Non... non... — s'empressa-t-il de répondre, — je ne viens point vous faire mes adieux.

— Bien vrai ?

— Je vous le jure...

La jeune fille respira plus librement.

— Ah ! que j'ai eu peur !... — murmura-t-elle ensuite.

Vandame jugea le moment favorable pour la conduire à un aveu.

— Peur... — répéta-t-il. — Vous avez eu peur ?...

— Oh ! oui...

— De quoi ?...

Angélique devint pourpre, et pendant un instant resta muette.

Cependant il fallait répondre, car le silence était plus indiscret que toutes les paroles.

— Des périls entrevus.,. — balbutia-t-elle. — Les hasards de la guerre sont terribles, pour vous comme pour tous... et quand on va si loin, qui sait si l'on doit revenir... Dieu veuille que vous ne soyez pas appelé !...

— La mort sur un champ de bataille est l'une des chances glorieuses du métier de soldat... un noble métier, fait de dévouement et de sacrifice à la patrie...

— Noble assurément, mais si dangereux !... pourquoi l'avoir choisi ?

— Parce qu'il est beau entre tous, et qu'il m'attirait...

— Mais pourquoi l'artillerie?...

— Parce que c'est un corps d'élite et que, sortant de l'École polytechnique, j'avais le droit d'en faire partie...

Angélique, les yeux baissés, était devenue rêveuse.

— A quoi songez-vous ? — murmura Vandame au bout d'un instant.

— A ceci : — répondit-elle. — Ne pourriez-vous quitter l'armée ?... donner votre démission ?...

— Au moment où, d'une heure à l'autre, je puis être appelé à entrer en campagne, c'est impossible ! On m'accuserait de reculer devant le péril...

— Ce serait une accusation injuste...

— Les apparences seraient contre moi...

— Si je vous suppliais, cependant ?...

— Vous ! — s'écria Vandame.

— Oui, moi... — Accueilleriez-vous mes prières par un refus?...

L'officier avait les yeux fixés sur le visage pâli, sur les traits bouleversés de la fille du banquier.

Se penchant alors vers elle, il lui prit la main et dit d'une voix tremblante :

— Écoutez-moi, ma cousine... écoutez-moi, chère Angélique... Je vais vous laisser lire dans mon âme... Je vais vous ouvrir mon cœur et vous révéler mon secret... J'aime...

Il s'interrompit.

— Vous aimez... — répéta Angélique palpitante.

— J'aime ou plutôt j'adore de toutes les puissances de mon être une jeune fille belle et pure comme les anges... — Être aimé d'elle serait un tel bonheur que ce bonheur m'apparaît comme un rêve... — Si ce rêve n'est que mensonge, illusion, s'il ne doit jamais se réaliser, mieux vaut que je quitte la France, que j'emporte mon désespoir et que j'aille chercher au Tonkin l'oubli dans une mort glorieuse...

— La mort... oh! mon Dieu, la mort! — balbutia Mlle Verrière.

— Ne vaut-il pas cent fois mieux mourir que de vivre sans espérance, dans une solitude désolée? — s'écria l'officier.

— Si cependant vous étiez aimé?... — fit la jeune fille d'une voix faible comme un souffle.

— Si j'étais aimé, tout changerait!... — Je n'hésiterais pas à briser la carrière choisie par moi, plutôt que de faire couler une larme des yeux de celle que j'adore... — Mais comment savoir si elle partage mon amour?...

— Qui vous empêche de le lui demander?

Sans oser presque l'espérer, Émile Vandame attendait cette question.

Il mit un genou en terre devant Angélique, comme autrefois les chevaliers devant la *Dame de leurs pensées*, et très bas, mais avec une expression toute à la fois ardente et suppliante, il dit :

— Eh bien! je vous le demande, et j'attends l'arrêt qui va décider de ma vie, car celle que j'aime, c'est vous... vous le savez bien!... Vous ne seriez point femme si vous ne l'aviez pas deviné!... — Depuis longtemps déjà j'aurais voulu parler... je n'en ai pas eu le courage... mais aujourd'hui, après les paroles prononcées par vous tout à l'heure, je ne pouvais plus... je ne devais plus me taire... — Maintenant, répondez-moi avec une franchise absolue, cruelle même, s'il le faut, et sans crainte de briser mon cœur rempli de vous... — Si vous n'éprouvez pour moi qu'une calme amitié de sœur ou de cousine, si vous ne devez pas m'accorder un jour une affection plus complète, il faut que je le sache... Vous n'entendrez pas une plainte sortir de mes lèvres, j'aurai la force de vous cacher ma souffrance, mais non la volonté de vivre avec elle, et au lieu d'attendre qu'on m'envoie en Orient,

ce qui n'arriverait peut-être pas, je solliciterai un ordre de départ et j'irai chercher là-bas, sinon l'oubli du moins la délivrance...

— Non! — s'écria la jeune fille avec entraînement — Non! non! ne partez pas! je vous défends de partir...

Vandame sentit un flot de joie envahir son âme.

— Vous me défendez de partir! — répéta-t-il tout rayonnant, en portant à ses lèvres les mains mignonnes d'Angélique et en les couvrant de baisers.

— Oui, je vous le défends...

— Avez-vous bien réfléchi que cette défense était un aveu? Avez-vous bien compris que me donner l'ordre de rester, c'était me dire : — *Je vous aime*

— Eh bien! oui, je vous aime... — murmura la fille du banquier en retirant ses mains des mains du jeune officier et en s'en servant pour cacher la rougeur de son visage.

— Et vous me promettez de m'aimer toujours?... — demanda Vandame au comble de l'exaltation.

— Ai-je besoin de vous le promettre?... — Un cœur comme le mien ne peut se donner qu'une fois... Il ne se reprend plus...

— Mais si la volonté de votre père vous imposait un autre mari?

— Comment admettre cela?... — Mon père m'aime tendrement et ne peut vouloir que mon bonheur... — Je ne suis plus une enfant, d'ailleurs, et je résisterais si sa volonté n'était point d'accord avec la mienne...

Émile Vandame venait de se relever.

Il attira doucement la jeune fille à lui, la pressa contre sa poitrine, et, appuyant ses lèvres sur son front, lui donna le plus chaste des baisers...

Le baiser des fiançailles...

XLII

— Angélique... Angélique..., ma chère et douce fiancée, que je suis heureux! — murmura le lieutenant.

Mlle Verrière, prise d'un trouble délicieux, se dégagea doucement de la tendre étreinte du jeune homme.

— Vous n'avez point parlé à mon père de vos projets? — demanda-t-elle.

— Assurément non!... — Je ne pouvais le faire sans être certain d'avance d'être agréé par vous...

— Rien ne vous arrête plus à cette heure... — Agissez sans tarder...

— Faut-il donc lui parler aujourd'hui même?... — murmura Vandame repris par cette insurmontable timidité qui le paralysait souvent.

— Certes, il le faut !...

— J'ai peur...

— Peur ! — répéta Mlle Verrière stupéfaite. — Peur de mon père?

— Oui...

— Mais pourquoi?

— Parce que je connais ses idées relatives à l'époque de votre mariage... — A plus d'une reprise il en a dit quelques mots devant moi...

— Qu'importe cela?.... Les idées se modifient... il n'y a que les faits accomplis qui soient immuables... — Mon père, je le sais, a l'intention de ne me marier que lorsque je serai majeure... Mais il croit que mon cœur est libre... — Quand il saura que vous m'aimez et que je vous aime, je suis convaincue qu'il ne songera même pas à différer notre union... — Pourquoi le ferait-il?... — Je comprendrais qu'il hésitât si vous refusiez d'abandonner la carrière des armes, et j'hésiterais moi-même en songeant que notre mariage pourrait être suivi d'une séparation presque immédiate, et que si je voulais vous suivre en Orient, — ce qui peut-être ne me serait pas permis, — je briserais le cœur de mon père... — Mais il n'en sera point ainsi, n'est-ce pas?... — Vous quitterez le service... vous donnerez votre démission. — Songez que vous me l'avez presque promis... — Promettez-le-moi complètement.

— Je ferai tout mon possible pour vous obtenir...

— Eh bien! encore une fois, parlez à mon père...

— Mais s'il refusait de modifier ses vues?...

— Je lui parlerais à mon tour... Je le prierais, je le supplierais avec une éloquence irrésistible... — Sœur Marie, ma chère cousine, se joindrait à moi, et nous serions les plus fortes, je vous en réponds...

— Si cependant votre père rêvait pour vous un autre mariage ?

— Quel autre mariage pourrait lui plaire davantage ou même autant?... — répondit Angélique avec un haussement d'épaules accompagné d'un sourire. — N'êtes-vous pas notre ami et notre parent?...

— Je ne suis pas riche...

— Vous êtes moins riche que mon père, cela est certain ; mais vous possédez une petite fortune indépendante qui, jointe à celle que m'a laissée ma mère, nous permettra de vivre largement...

— Vous figurez-vous donc que je resterai oisif, moi? — s'écria Vandame. — Non ! non ! je travaillerai... — J'ai un projet... un grand projet qui s'il réussit, comme je n'en doute pas, deviendra une source non seulement de richesse, mais de gloire...

La jeune fille sourit de nouveau.

— J'ai confiance, et je crois en vous, — répliqua-t-elle ; — mais ni la richesse ni la gloire ne me feront vous aimer mieux... — Comptez sur l'ave-

nir. — Je serai votre femme... et ne doutez pas de mon père... il éprouve pour vous, je le sais, la plus réelle affection et la plus haute estime... — Parlez-lui donc avec confiance, et vous verrez qu'il vous ouvrira ses bras en vous appelant son fils...

— Chère Angélique, vous me donnez la force... vous me donnez le courage...

L'entretien que nous venons de reproduire ne pouvait se prolonger plus longtemps.

La jeune fille sonna, et au valet de chambre accouru à son appel ordonna d'ajouter un couvert pour le lieutenant d'artillerie qui déjeunerait à l'hôtel.

Presque en même temps entra sœur Marie qu'un coupé ramenait du Ministère.

Elle parut enchantée de voir le jeune officier dont elle faisait le plus grand cas.

— Nous aurons le plaisir de garder mon cousin à déjeuner, — lui dit Angélique dont le visage rayonnait, — et je vais t'apprendre une bonne nouvelle...

— Une nouvelle concernant M. Vandame? — demanda la religieuse.

— Oui... Mon cousin va quitter l'uniforme et redevenir un simple bourgeois...

— Comment, — s'écria sœur Marie très étonnée, en s'adressant au lieutenant, — vous abandonneriez une carrière si belle, où vous avez débuté d'une façon si brillante !

Ce fut Angélique qui répondit :

— Il l'abandonne... il donne sa démission...

— Mais pourquoi ?

— Pour se marier.

La religieuse, dont l'étonnement devenait de la stupeur, regarda tour à tour Vandame et Angélique.

— Cela te surprend, cousine ? — reprit Angélique.

— Beaucoup, je l'avoue.

— Et cependant, rien n'est plus vrai... Mon cousin se marie... Maintenant, devine qui il épouse...

— Comment le devinerais-je ? — C'est donc une jeune fille que je connais ?

— Tu la connais... Tu la connais même beaucoup... — Tu l'aimes de tout ton cœur, elle te le rend bien, et tu te ferais son alliée contre son père, si par hasard ce père, pour des motifs sans importance, voulait retarder le bonheur des deux fiancés !...

— Je t'écoute sans te comprendre... De qui parles-tu ?...

— De ta petite Angélique dont le lieutenant Émile Vandame va ce matin même demander la main à M. Jules Verrière, son père et tón oncle... — — Que dis-tu de celà ?...

Sœur Marie tendit la main au lieutenant.

— Voilà une bonne nouvelle en effet... — répondit-elle. — Je connais les sentiments de mon oncle pour M. Vandame, et je crois qu'il sera très heureux de resserrer par un mariage les liens de famille qui vous unissent déjà... — Mon intervention sera donc inutile, j'en ai la ferme conviction... — Si cependant, contre toute attente, vous en aviez besoin, disposez de moi, je suis votre alliée...

Angélique sauta au cou de sa cousine qu'elle embrassa avec effusion, en s'écriant :

— J'étais bien sûre que je pourrais compter sur ton cœur !...

La porte du petit salon venait de s'ouvrir.

Jules Verrière en franchit le seuil.

— Tiens, Vandame ! — fit-il en tendant la main au jeune homme. — Tu viens déjeuner avec nous...

— Oui, mon oncle, si vous voulez bien me le permettre...

— Mais je crois bien que je te le permets, et de grand cœur !...

— Père, — dit Angélique en approchant son front des lèvres du banquier qui y déposa un baiser, — M. Vandame est venu pour causer avec toi de choses très intéressantes...

— Eh bien ! nous causerons tant qu'il voudra... — répliqua M. Verrière. — Bonjour, Marie, — ajouta-t-il en s'adressant à la religieuse. — Ne deviez-vous pas aller ce matin au Ministère ?

— Oui, mon oncle... J'en arrive.

— Avez-vous quelque chose de nouveau ?

— Absolument rien d'officiel, mais je crois que j'obtiendrai la direction d'une crèche que la charité particulière doit élever dans ce quartier même.

— Tu veux donc absolument nous quitter ? — s'écria vivement Angélique. — Ne vaudrait-il pas mieux rester auprès de nous toujours ?...

— Et mes devoirs à remplir... — dit la jeune religieuse en souriant.

— N'est-ce donc pas les remplir que de venir avec moi visiter mes pauvres et mes malades, procurant aux uns du travail, aux autres des secours, prodiguant à tous des consolations?...

Jules Verrière interrompit la jeune fille en demandant :

— Ne déjeunons-nous pas ?...

— Il n'est pas encore tout à fait l'heure, petit père...

— C'est qu'aujourd'hui je suis pressé.

Angélique jeta un coup d'œil au lieutenant qui murmura :



Eugène alla serrer la main de Jules Verrière et celle du jeune officier.

— Dans ce cas, mon cher oncle, j'ai mal choisi mon jour pour solliciter de vous un entretien...

— Bah ! j'aurai toujours quelques instants à te donner... Tu ne dois pas en avoir bien long à me dire...

A cette minute précise le valet de chambre ouvrit à deux battants la porte par laquelle on accédait à la salle à manger, et prononça la phrase sacramentelle :

— Mademoiselle est servie...

Nos quatre personnages allèrent se mettre à table.

Rien dans l'attitude du banquier et dans l'expression de sa physionomie ne pouvait faire supposer que des nouvelles déplorables et des pertes d'une extrême gravité l'avaient assailli le matin même.

Nous l'avons dit et nous le répétons, l'insouciance formait le fond de sa nature.

Tant qu'il croyait pouvoir trouver une parade au coup qui le menaçait, — et il le croyait toujours, — il ne s'inquiétait point de l'avenir.

Depuis son entrée dans les affaires une chance prodigieuse l'avait toujours soutenu. — Il n'admettait point que cette chance pût l'abandonner absolument et sans retour.

Il avait foi en son étoile.

Les jours de mauvaise fortune lui semblaient des *intermittences*, des déveines passagères, que le joueur habituellement heureux accepte en souriant.

Le déjeuner fut animé, malgré l'évidente préoccupation d'Émile Vandame, préoccupation dont ne pouvaient triompher les coups d'œil encourageants d'Angélique.

Le jeune homme ne voyait point approcher sans angoisse le moment où il demanderait au banquier la main de sa fille.

Le café venait d'être placé sur une table quand un coup de timbre résonna dans la cour de l'hôtel.

— Une visite, à cette heure! — fit Angélique étonnée. — Gervais, voyez donc...

Le valet de chambre sortit et rentra presque aussitôt.

— Deux personnes prient Monsieur et Mademoiselle de les recevoir... — dit-il.

— Mais nous déjeunons! — s'écria le banquier.

— C'est ce que j'ai fait observer à ces visiteurs... un jeune homme et une jeune femme... — Le jeune homme a répliqué : — *Ça ne fait rien...* — *Entre parents on ne se gêne pas...* — *Allez dire à mon oncle que c'est son neveu Eugène Loiseau et sa nièce Victorine Béraud...*

— Mon cousin... ma cousine... — fit vivement Angélique, — il faut les recevoir...

— Que peuvent-ils avoir à me demander?... ils ne mettent jamais les pieds ici...

— Ils ont peur de nous importuner, ce qui est une preuve de tact, car ma cousine du côté de ma mère et mon cousin par alliance devraient avoir leurs entrées chez nous...

— Des ouvriers qui n'ont ni instruction, ni manières! — Des gens du commun! — murmura Jules Verrière d'un ton dédaigneux.

— Oh ! mon oncle. qu'importe cela ? — répliqua la jeune religieuse. — Ils valent autant et peut-être plus que bien des riches et des grands de ce monde, puisque ce sont d'honnêtes gens !...

XLIII

— Tu as raison, cousine, cent fois raison ? — dit Angélique.

— Faites entrer au salon, — commanda le banquier sans se donner la peine de cacher sa mauvaise humeur.

— Pourquoi au salon, père ? — demanda la jeune fille. — C'est ici qu'il faut les recevoir... ils verront que nous les traitons familièrement et ça les mettra tout de suite à leur aise ; ils sont un peu parents de M. Vandame aussi. — Les connaissez-vous, mon cousin ?

— Je les ai vus plusieurs fois, oui, ma cousine...

Jules Verrière fit un signe.

Ce signe signifiait qu'il fallait obéir à sa fille et amener les visiteurs à la salle à manger.

Angélique se leva pour les recevoir.

Ils entrèrent, introduits par le valet de chambre Gervais.

Eugène Loiseau, — nos lecteurs ne l'ont peut-être pas oublié, — était le jeune homme qui se trouvait, en compagnie de Misticot, sur l'impériale de l'omnibus faisant le trajet de la Bastille à la Madeleine, le jour où Arnold Desvignes, déguisé en gardien de la paix, allait prendre son poste de surveillance rue Joubert, en face de l'*Hôtel des Indes*, pour y attendre l'arrivée du marchand de diamants.

Victorine Béraud était une jeune fille de vingt-deux ans, très brune, avec des cheveux noirs magnifiques et de grands yeux noirs, malins et rieurs ; — bâtie comme une Parisienne de Grévin, jolie plutôt que belle, et surtout séduisante.

Tous deux avaient fait, pour cette visite, une toilette fort soignée, mais très simple, — la toilette de deux braves ouvriers trouvant absolument ridicule de singer les gommeux et les demoiselles du quart de monde.

Eugène Loiseau, qui n'avait pas l'air embarrassé le moins du monde, tendit la main à Angélique, en disant :

— Bonjour, cousine... Bonjour, mon oncle... Ça va-t-il comme vous voulez ?... — Eh ! mais je ne me trompe pas, — ajouta-t-il en voyant le lieutenant d'artillerie, — c'est le cousin Vandame... Bonjour, cousin ! quelle chance

nous avons, la cousine Victorine et moi, de vous rencontrer ici!... Ça va nous permettre de faire d'une pierre deux coups!

Et, tournant autour de la table, Eugène alla serrer la main de Jules Verrière et celle du jeune officier.

Angélique, pendant ce temps, embrassait Victorine et la faisait asseoir auprès d'elle.

Le banquier semblait choqué au plus haut point du sans-gêne de son parent, — il fronçait les soucils et ne disait mot.

— Mon cousin, — fit Angélique en désignant à Eugène Loiseau un siège que le valet de chambre venait d'avancer, — mettez-vous là et apprenez-nous à quel motif nous devons le plaisir inattendu de votre visite, car nous vous voyons bien rarement...

— Nous ne venons pas souvent vous déranger, cousine, c'est vrai, et c'est assez naturel... — répliqua le jeune homme. — Nous ne fréquentons pas le même monde, n'est-ce pas?... — Nous n'avons ni la même position ni les mêmes habitudes, et nous ne sommes pas assez nigauds pour ne point comprendre que nous ferions tache au milieu de vos belles connaissances... — Donc, nous serions des gêneurs... et puis, là, vrai, nous-mêmes ça nous gênerait... Mais ça n'empêche pas les sentiments... Nous pensons à vous... et la preuve c'est que nous voilà...

— Vous avez déjeuné? — demanda le banquier d'un ton protecteur.

— Au bouillon Duval, oui, mon oncle, et comme des princes... — J'ai régalé Victorine...

— Vous prendrez bien un peu de café...

— Avec une ou deux gouttes de cognac... oh! quant à ça, volontiers... — Le café ne se refuse pas... On en prendrait plutôt dix fois...

Angélique fit un signe à Gervais, qui s'empressa de placer des tasses devant les nouveaux venus et de les remplir.

Jules Verrière était fort pressé, — nous le lui avons entendu dire à lui-même, — il avait hâte de quitter la table.

— Enfin, voyons, garçon, — reprit-il, — qui t'amène?

— Voilà, mon oncle... — Je vais me marier...

— Te marier! si jeune! Tu as donc fait des économies pour entrer en ménage?

— Juste de quoi payer la noce... Mais je ne boude point a l'ouvrage et j'ai un bon état qui me rapporte dans les dix francs par jour... Avec ça on peut s'embarquer sur le bateau du *conjungo*, surtout quand on épouse une brave fille qui de son côté travaille ferme et gagne ses cent sous quotidiens... sans chômage... du jour de l'an à la Saint-Sylvestre...

— Et qui épouses-tu?

— J'épouse Victorine ici présente et consentante, mon oncle; votre

propre nièce du côté de feu Mme Verrière, ma tante... Une Béraud... la fille de Céleste Béraud qui avait épousé Aristide Loiseau, mon père...

— Eh bien ! mes enfants, puisque vous vous convenez et que vous êtes d'accord, je vous félicite, mais non sans restrictions... — Le mariage, c'est scabreux, quand on n'a pas d'avance du pain sur la planche... — Les enfants naissent... il faut les élever, la tâche devient trop lourde, et la misère arrive... Sans compter que les chômages et les maladies conduisent souvent au même résultat...

— Si on pensait à tout ça, mon oncle, on ne se marierait jamais, et ça serait dommage ! — dit Victorine Béraud qui prenait la parole pour la première fois. — Moi, je crois qu'avec beaucoup de courage et beaucoup d'économie on peut faire face à bien des embarras et en sortir pas trop endommagés... On a sa conscience pour soi et on marche d'aplomb dans la vie, en suivant le droit chemin... — N'est-ce pas, cousine Angélique ?...

— Ah ! c'est bien mon avis ! — répliqua la jeune fille. — Quand on s'aime et qu'on a foi dans l'avenir, il faut suivre l'impulsion de son cœur ! — Je ne suis pas comme mon père, moi... je vous approuve sans restriction...

— Bravo, cousine ! Ah ! que c'est bien dit ! — s'écria Eugène Loiseau. — Vous devinez maintenant le motif de notre visite : — c'est de vous demander de nous faire le plaisir et l'honneur d'assister à notre noce, à la mairie d'abord, à l'église ensuite, et enfin au repas qui suivra...

Le banquier haussa les épaules imperceptiblement et s'empressa de répondre :

— Oh ! quant à cela, mon cher garçon, c'est une autre affaire... Je suis très occupé, tu dois le savoir, et il me serait impossible d'accepter ton invitation...

— Comment, vous nous refuseriez, mon oncle !... — fit Eugène Loiseau du ton le plus désolé, — mais c'est impossible !... Ce sera une réunion de famille !... ils y seront tous... Les Béraud, les Perrot, les Loiseau, les Ferron, les Dessourdy, les de Nervey... sans compter ceux que j'oublie... et le cousin Vandame, qui ne me fera point, j'en suis sûr, le chagrin de refuser !...

Angélique jeta un coup d'œil significatif au lieutenant d'artillerie qui répondit avec empressement :

— Certes, j'accepte !

— Merci, cousin, et je pense que votre acceptation décidera mon oncle... — Il serait le seul de la famille qui ne nous accorderait pas l'avantage de sa société dans une pareille circonstance... — Mon Dieu ! je sais bien que notre repas sera moins bien servi que chez les grands *traiteurs* des grands boulevards, mais il sera gentil tout de même... On rigolera en

famille... Chacun chantera la sienne au dessert, ce qui est très distingué... on pincera un rigodon, et ça vaudra une noce de la haute!... — Décidez-vous, mon oncle...

— Vous nous feriez beaucoup de peine, mon oncle. — appuya Victorine, — si vous persistiez dans votre refus...

— Il n'y persiste pas... — dit vivement Angélique.

Le banquier fronça de nouveau les sourcils et regarda d'un air mécontent sa fille qui, sans se préoccuper du regard et du front plissé, continua :

— J'engage positivement ta parole, père... Nous irons à la mairie... à l'église, au banquet... Nous ne chanterons peut-être pas (encore ce n'est point sûr!) et nous danserons certainement. — Hein, c'est convenu?

— Mais, mes affaires... — murmura Jules Verrière.

Sœur Marie prit la parole.

— La veille et le lendemain, — dit-elle, — vous travaillerez double, mon oncle, mais franchement vous devez à votre neveu et à votre nièce d'assister à leur mariage.

Le banquier se sentit vaincu.

Comment résister, puisque tout le monde était contre lui?

— Eh bien! on ira... — fit-il, en ajoutant tout bas : — Grand Dieu, quelle corvée!...

— Tous nos remerciements, mon oncle! — s'écria le jeune homme enchanté. — La famille sera au grand complet, car sœur Marie nous fera la joie d'accompagner la cousine Angélique...

— A la mairie et à l'église seulement... — répondit la religieuse en souriant. — L'habit que je porte est à sa place partout où l'on souffre, partout où l'on pleure, mais il me défend de prendre ma part des joies de ce monde... — Mon cœur et ma pensée seront avec vous, et c'est de toute mon âme que je prierai pour votre bonheur!

— Merci, sœur Marie... — balbutia Victorine très émue en se levant pour embrasser la servante de Dieu.

— A quand la noce? — demanda Angélique à Eugène.

— A samedi prochain... — Vous recevrez une lettre qui vous donnera l'heure de la cérémonie... — Nous nous marierons à la mairie du VIe arrondissement, l'arrondissement de la future...

— Où aura lieu le repas?

— Nous avons décidé que ce serait au *Salon des Familles*, à Saint-Mandé... C'est à deux pas du bois de Vincennes... On y pourra faire un tour de promenade pour activer la digestion...

— Ce sera charmant! — s'écria Mlle Verrière, — je voudrais y être déjà.

Eugène Loiseau reprit :

— On déjeunera à deux heures et on dînera à huit... — J'enverrai

chercher nos invités comme dans les mariages riches... Je louerai dix voitures...

— Ne t'occupe pas de moi... — interrompit Jules Verrière, — nous irons dans mon landau...

— Une voiture de maître!... — Plus que ça de chic! C'est ça qui va donner un fameux relief à notre noce!...

Le banquier se leva de table.

— Eh bien! mon garçon, c'est convenu... à samedi... — fit-il en tendant la main à Eugène Loiseau. — Je te quitte... — Je dois sortir, et avant de sortir j'ai à causer avec le lieutenant Vandame... ou plutôt le lieutenant Vandame a, paraît-il, à causer avec moi.

— A samedi, mon oncle... Mon lieutenant, je compte sur vous... — C'est promis...

— Et ce sera tenu... — A samedi...

Verrière et le jeune officier sortirent de la salle à manger, laissant Angélique et sœur Marie en compagnie d'Eugène Loiseau et de Victorine Béraud qui prenaient lentement leur café.

Verrière conduisit Vandame dans un petit fumoir attenant au salon de réception, ouvrit un meuble d'ébène dont les rayons étaient garnis de boîtes de cigares de toutes les grandes marques, prit une de ces boîtes, la présenta tout ouverte au lieutenant et, donnant un libre cours à son irritation longtemps contenue, s'écria :

— Que le diable les emporte, eux et leur noce! Angélique avait bien besoin d'accepter, et toi aussi! — Nous allons nous rencontrer là avec des gens du dernier commun! Quelle jolie journée cela nous promet! Enfin, d'ici à samedi je trouverai peut-être un prétexte valable pour me dispenser de la corvée! Voyons, tu as à me parler... je t'écoute... Parle vite, et surtout sois bref... je suis très pressé... Il faut que je retourne à ma maison de banque.

XLIV

— Parle vite! — disait le banquier.

Émile Vandame n'aurait pas mieux demandé, mais la chose ne lui semblait point facile.

Il cherchait une entrée en matière, et en la cherchant il se taisait.

Verrière reprit :

— Je t'assure que je n'ai pas une minute à perdre... Je suis attendu dans mes bureaux... De la rue Le Peletier j'irai à la Bourse, et après la

Bourse un rendez-vous d'affaires très sérieux me réclame... — Je suis sur les dents... — Qu'as-tu à me dire? — De quoi s'agit-il?

— De mon avenir... — murmura Vandame.

— Eh bien! mais, ton avenir, il est fort agréable, ce me semble... — Dans deux ans tu seras capitaine... à trente-cinq ans tu peux être lieutenant-colonel, et si tu donnes une suite heureuse au grand projet que tu m'as confié, si tu arrives à créer ce canon-type d'une incomparable puissance qui doit damer le pion aux canons Krupp, et à prouver sa supériorité au Comité d'artillerie, ta fortune est assurée... — Je ne comprends donc pas à quel point de vue tu pourrais te préoccuper de ton avenir... il ira tout seul...

— Je n'ai point abandonné mes projets... — Je travaille sans cesse à perfectionner l'invention dont je vous ai parlé, mais pour atteindre le but il me faut faire de grands sacrifices... — répondit le lieutenant.

— Sacrifices d'argent? — Tu le peux, puisqu'en dehors de ta solde tu possèdes une petite fortune de six ou sept mille livres de rente.

— Il ne s'agit pas de sacrifices d'argent.

— Desquels, alors?...

— De celui de mon grade...

Le banquier ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Tu voudrais abandonner le service! — s'écria-t-il, — mais c'est insensé!

— Au contraire, mon oncle, c'est raisonnable... — Rentré dans le civil, je pourrai consacrer tout mon temps à l'étude de mon système de défense des côtes et de mon canon de siège et de campagne... — C'est là, croyez-le bien, qu'est pour moi l'avenir et, si cet avenir doit être brillant, c'est par là qu'il le sera...

— Viens-tu me demander un conseil à ce sujet? — Je n'en ai pas à te donner. — Tu es d'âge à savoir te conduire. — Je me permettrai cependant une réflexion... — Il est dangereux de quitter le certain pour l'incertain... de lâcher la proie pour l'ombre... — Ta démission donnée il te faudra de l'argent, beaucoup d'argent, pour monter une usine et faire en grand des expériences...

Émile Vandame répondit d'une voix un peu tremblante :

— Je sais tout cela, mon oncle, mais ma résolution de quitter le service n'est pas uniquement basée sur le désir de donner plus de temps à mes travaux... il existe un autre motif, plus impérieux encore que celui-là...

— Lequel?

— J'aime une jeune fille... — balbutia l'officier d'artillerie.

Jules Verrière regarda son neveu avec une attention défiante.

Ses sourcils se froncèrent et son front s'assombrit.



Une douleur aiguë la mordit au cœur.

Un pressentiment l'avertissait que cette jeune fille dont parlait Vandame n'était autre qu'Angélique.

— Oh! oh! — fit-il d'un ton sec. — Un amour romanesque...

— Un amour partagé, mon oncle...

— Connu des parents de celle que tu aimes et approuvé par eux, sans doute?...

— Pas encore...

— Ah! ah!...

— Mon bonheur... je peux même dire notre bonheur... dépend du père de celle que j'aime...

Le banquier resta muet.

Vandame poursuivit :

— Si je n'ai pas parlé plus tôt. c'est que formuler une demande en mariage étant militaire ne devait me conduire qu'à un refus certain, du moins dans les circonstances où nous nous trouvons, un ordre de départ pouvant d'un jour à l'autre m'éloigner de France. — C'est pour cela surtout que j'ai résolu de donner ma démission... — Ne m'approuvez-vous pas?

— Je te désapprouve absolument! — répliqua Verrière avec une raideur significative.

Vandame tressaillit et se sentit bouleversé jusqu'aux moelles.

Il en avait dit assez, croyait-il, pour être compris par son oncle.

Or celui-ci, au lieu de l'encourager, le rembarrait d'une façon presque brutale, et le mettait dans l'impossibilité absolue de s'expliquer plus franchement.

Voyant son embarras et son trouble, le banquier fut certain qu'il ne s'était pas trompé, et sa physionomie s'assombrit de plus en plus.

Pour des raisons — (raisons d'argent que nos lecteurs connaissent déjà) — il ne voulait pas marier Angélique, ou tout au moins il ne voulait la marier que plus tard, quand elle serait majeure, espérant que d'ici là il aurait trouvé moyen de combler la brèche si indélicatement faite par lui dans la fortune dont il possédait l'administration en qualité de père et de tuteur.

Après un moment de silence, il prononça ces mots :

— Tu ne m'as pas dit le nom de la jeune fille pour qui tu voudrais commettre cette inexcusable folie...

— Son nom...

— Oui... — Est-ce un secret?

Vandame se sentait devenir pourpre.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour parler... mais elles restèrent muettes.

Le nom d'*Angélique* expira dans un souffle sans avoir été prononcé.

— Allons, — reprit le banquier avec ironie, — je vois qu'il faudra que je parle moi-même puisque tu n'oses parler... — J'ai parfaitement compris qu'il s'agissait de ma fille...

— Mon oncle... — murmura le lieutenant la tête basse.

— Il résulte de tes explications que tu aimes Angélique et que tu es aimé d'elle... — continua Jules Verrière. — Ainsi donc, à mon insu, vous avez jugé convenable de mettre en scène, dans ma maison, un petit roman

d'amour!... — Oh! je sais que rien au monde ne pouvait être plus innocent, plus vertueusement sentimental, car tu es un garçon loyal et Angélique est une honnête fille; aussi je ne t'en veux pas autrement...

— Vous ne m'en voulez pas! — s'écria Vandame en relevant la tête. — Mais alors, mon oncle, mon cher oncle, vous consentez...

— Je refuse.

Vandame pâlit.

— Vous refusez?... — balbutia-t-il.

— Nettement! carrément!... et tu devais t'y attendre... Plus d'une fois je t'ai parlé d'Angélique, de mes intentions sur elle, de l'époque à laquelle je me proposais de la marier... — Je ne changerai rien à ces projets... — Quand ma fille sera majeure, je m'occuperai de son établissement... — D'ici là les sentiments tendres que vous croyez éprouver l'un pour l'autre se seront modifiés sans doute, et seront redevenus la simple et bonne amitié d'un cousin pour sa cousine, et réciproquement...

— Ne le croyez pas! — s'écria le jeune homme. — Nos sentiments resteront toujours les mêmes!

— Tant pis, puisqu'ils ne peuvent vous conduire absolument à rien...

— Donnez-moi du moins quelque espoir...

— Je ne le puis, personne n'ayant le droit de compter sur le lendemain...

— Ainsi, vous me défendez d'aimer Angélique?...

— Ce qui se passe au fond de ton âme ne me regarde pas, mais je compte sur ton honneur d'homme et de soldat pour ne point entretenir chez ma fille des espérances chimériques...

— Croyez-vous donc que je la rendrais malheureuse?... N'avez-vous pour moi ni estime, ni affection?

— Je t'aime et je t'estime, mais je te répète que dans deux années seulement je m'occuperai de l'avenir d'Angélique... — D'ici là, rien ne me déciderait à modifier mon programme et à engager ma parole. — Tiens-toi cela pour dit, et n'en parlons plus!

— Me fermez-vous la porte de votre maison?

— Pas le moins du monde; ma maison te sera toujours ouverte, mais à la condition que tu ne songeras plus, ou tout au moins que tu paraîtras ne plus songer, à des projets que je désapprouve...

Vandame se leva, livide, tremblant, chancelant comme un homme dont une main impitoyable vient de briser les plus chères espérances

— C'est bien... — murmura-t-il, — je vous obéirai...

— Je le sais à merveille, et la preuve que j'ai toute confiance en toi, c'est que je te permets de venir de temps en temps déjeuner ou dîner avec nous... Mais plus de démission, hein? — Allons, au revoir... — Nous nous retrouverons à cette maudite noce... si j'y vais...

Le banquier sortit du fumoir, laissant son neveu seul et consterné, passa dans son appartement, prit son pardessus, ses gants, sa canne, son chapeau, et quitta l'hôtel sans avoir revu sa fille.

Eugène Loiseau et Victorine Béraud étaient partis depuis quelques minutes.

Angélique et sœur Marie attendaient avec anxiété l'issue de l'entretien de M. Verrière avec le lieutenant d'artillerie.

Angélique, debout auprès de la fenêtre, vit son père traverser la cour de l'hôtel et sortir.

Vandame ne l'accompagnait pas.

Elle pensa que le jeune homme allait venir la retrouver au salon, et elle attendit quelques instants. Mais, ne le voyant point paraître, elle se sentit oppressée par un douloureux pressentiment et, entraînant avec elle sœur Marie, elle se dirigea vers la pièce où avait eu lieu l'entretien de son père et du lieutenant, et elle en ouvrit la porte.

Émile Vandame, les traits bouleversés, les paupières rougies, était toujours debout à la place où son interlocuteur l'avait laissé.

De grosses larmes coulaient une à une sur ses joues pâles.

En voyant Angélique, il se couvrit le visage de ses deux mains.

Il suffit d'un regard à la jeune fille pour comprendre ce qui venait de se passer.

Une douleur aiguë la mordit au cœur.

Elle fut obligée de se soutenir en s'appuyant au bras de sœur Marie.

— Mon père n'a pas voulu vous entendre? — balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte.

— Il m'a écouté... — répondit le jeune homme.

— Eh bien?...

— Eh bien! après m'avoir écouté, il m'a répondu : — *Je compte sur ton honneur d'homme et de soldat pour ne point entretenir chez ma fille des espérances chimériques...*

— Il a dit cela... — bégaya Angélique défaillante.

— Oui, et il a ajouté : — *Dans deux années seulement, je m'occuperai de l'avenir de ma fille... D'ici là, rien ne me déciderait à modifier mon programme et à engager ma parole!*

— Mon père a dit cela!... — répéta Angélique.

— J'ai prié... j'ai supplié... il a été inflexible... il n'a voulu me laisser nul espoir...

Angélique fit deux pas vers Émile Vandame, la tête haute, les yeux étincelants.

— Mon père refuse d'engager sa parole! — s'écria-t-elle, — eh bien!

moi, je jure devant Dieu, qui nous entend, que je n'appartiendrai jamais qu'à vous !...

— Moi je vous ai promis d'être votre alliée, — murmura sœur Marie, — je tiendrai ma promesse...

— L'honneur m'ordonne de tenir la mienne! — dit le lieutenant avec une émotion profonde. — Adieu !...

Il s'élança hors du boudoir, et quelques secondes plus tard il quittait l'hôtel.

XLV

Une violente secousse morale venait d'ébranler Angélique.

Le chagrin résultant pour elle de la déception inattendue n'était pas moindre que celui d'Émile Vandame.

En voyant le jeune homme s'éloigner, il lui sembla qu'un malheur irréparable venait de l'atteindre et qu'autour d'elle tout s'écroulait.

— Oh! Marie, chère Marie, — bégaya-t-elle en se laissant tomber dans les bras de la religieuse, — il part désespéré... Avec lui, c'est ma vie qui s'en va !... Mon père est bien cruel...

Elle défaillait; — une prostration complète succédait à l'énergie momentanée dont elle avait fait preuve; — elle semblait au moment de perdre connaissance.

Sœur Marie la soutint et la conduisit jusqu'à un divan sur lequel elle la fit doucement s'asseoir, en murmurant d'une voix si basse que personne ne pût l'entendre :

— Pauvre chère mignonne, je veillerai sur ton bonheur, et Dieu me donnera la force de servir et de gagner ta cause...

Et elle prodigua ses soins à sa cousine, qui ne tarda point à reprendre complètement possession d'elle-même.

Nous avons quitté Charles Gérard, devenu Arnold Desvignes, au moment où il venait de se mettre au lit, non pour dormir mais pour réfléchir, et pour chercher le moyen de parer au coup qui l'atteignait si rudement.

La situation était difficile, ou pour mieux dire inextricable.

Il avait beau la retourner dans tous les sens, il n'entrevoyait aucune solution satisfaisante.

Les cinquante millions qu'il croyait tenir, qu'il considérait comme sa propriété légitime, lui échappaient.

Pendant plus de deux heures le misérable mit son imagination à la torture pour trouver, pour inventer quelque moyen de les ressaisir...

Une muraille se dressait devant lui, et malgré tous ses efforts il ne parvenait point à franchir cette muraille.

Irrité, énervé, découragé, il se leva sans avoir fermé l'œil.

Le moment approchait où la concierge allait venir, comme chaque matin, faire son ménage.

Il importait de ne point laisser sous ses yeux le paquet rapporté du Parc-Saint-Maur et contenant les objets volés à Étienne Béraud.

En conséquence, il défit successivement la double enveloppe de grosse toile et le foulard, en retira ce qui s'y trouvait et plaça ce qui constituait sa fortune — (une véritable fortune pour tout autre que pour lui, qui rêvait cinquante millions) — dans le tiroir d'un meuble dont la clef ne le quittait pas.

En même temps que les billets de banque et le coffret renfermant pour deux millions de diamants et de perles, avaient été pris, nous le savons, le portefeuille et les lettres écrites par Étienne Béraud à l'Hôtel des Indes.

Arnold n'avait accordé à ces lettres qu'une très minime attention.

En les retrouvant sous sa main après avoir serré les autres objets, il se dit :

— Voyons donc un peu ce que signifie cette volumineuse correspondance... — Je la brûlerai ensuite, car il est bien invraisemblable qu'elle puisse être pour moi d'un intérêt quelconque.

Et, prenant les lettres l'une après l'autre, il commença par jeter les yeux sur la suscription de chacune d'elles.

Nous lirons ces suscriptions avec lui, car les lettres en question sont le véritable point de départ de notre récit, dont tout ce qui précède constitue en quelque sorte le prologue.

Arnold commença :

— « Monsieur Frédéric Bertin, mécanicien, rue Saint-Maur, n° 115, à Paris. »

Il passa à une autre :

« — Monsieur Pierre Béraud, chiffonnier, avenue de Saint-Ouen, villa des Deux-Mondes. »

Puis, successivement :

—« Monsieur La Fougère, directeur du théâtre des Fantaisies-Modernes, au théâtre.

« Monsieur Eugène Loiseau, relieur, rue de Fleurus, n° 11.

« Mademoiselle Victorine Béraud, fleuriste, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 22. »

Après avoir lu ces deux dernières adresses, Arnold s'interrompit.

— Voilà des noms que je suis sûr d'avoir entendus déjà... — Où donc et dans quelles circonstances?

Il réfléchit pendant quelques secondes et poursuivit :

— J'y suis... je me souviens... c'était sur l'impériale de l'omnibus... il s'agissait d'un mariage... et à propos de ce mariage les noms d'Angélique Verrière et de son père ont été prononcés... Qu'est-ce que ça signifie? — Bah! le contenu des lettres me l'apprendra sans doute...

Et il continua à passer en revue les suscriptions.

— « Monsieur Paul Béraud, employé, rue de Seine, n° 27.

« Madame veuve Perrot, blanchisseuse, rue Garreau, numéro 17, à Montmartre.

« Madame veuve Ferron, marchande des quatre-saisons, rue des Boulets, numéro 14.

« Mademoiselle Mélanie Gauthier, rue de Monceau, n° 26.

« Mademoiselle Jeanne Dessourdy, couturière, rue de Seine, numéro 27.

« M. Georges de Nervey, sans profession, rue de Miromesnil, n° 55.

« Madame la comtesse de Nervey, sans profession, même rue, même numéro.

« Monsieur Émile Vandame, lieutenant au 7e régiment d'artillerie, en garnison à Vincennes. »

Pour la seconde fois Arnold s'arrêta.

— Vandame, — murmura-t-il, — le lieutenant Vandame, c'est cet officier qui se permet d'aimer Angélique, et dont j'ai surpris la conversation avec un de ses camarades en chemin de fer... — Étienne Béraud le connaissait donc? — Mais comment? — Voilà qui m'inquiète... — J'aurai probablement tout à l'heure le mot de l'énigme.

Il ne restait plus que deux lettres.

Arnold prit l'avant-denière.

Sa surprise grandit dans des proportions faciles à comprendre quand il vit que celle-là portait l'adresse de M. Jules Verrière, banquier, boulevard Haussmann, n° 54.

— Verrière! — dit-il presque à haute voix, — le père d'Angélique!... — C'est bien son nom... sa profession... sa demeure... ce ne peut être un autre que lui!... — Que contient donc cette lettre?...

Il déchira l'enveloppe, en tira la feuille de papier qu'elle renfermait, la déplia et lut :

« Monsieur,

« J'ai à vous communiquer une chose de la plus haute importance pour vous.

« Il s'agit d'une fortune à laquelle vous avez droit et que je suis chargé de vous remettre.

« Veuillez donc, je vous prie, vous rendre après-demain, 15 mai, à six heures du soir, au restaurant du père Lathuile, avenue de Clichy. — Nous y dînerons ensemble, et vous n'aurez pas lieu de vous repentir d'avoir accepté une invitation qui peut, j'en conviens volontiers, vous sembler singulière.

« Je me permets de compter sur vous et je vous adresse mes salutations.

« Calcutta. »

— *Calcutta!...* — répéta le jeune homme. — Étienne Béraud a signé Calcutta! — Cette invitation me paraît, à moi, plus que singulière... elle ressemble à une plaisanterie d'assez mauvais goût... — Verrière l'aurait-il acceptée?...

La dernière lettre était adressée à Mlle Angélique Verrière.

Il la décacheta.

Son contenu était identiquement pareil au contenu de celle que nous venons de reproduire.

Les autres, interrogées successivement, contenaient les mêmes phrases.

Le visage d'Arnold exprimait la stupeur.

Soudain ce visage s'éclaira.

— J'y suis ! — murmura l'ex-secrétaire de John Mortimer en se frappant le front, — tous ces gens sont, à un degré quelconque, les parents d'Étienne Béraud, ceux dont il parlait là-bas, chez mon patron, et à qui il voulait de son vivant distribuer sa fortune! — l'imbécile! — il leur donnait rendez-vous sans se nommer afin de jouir de leur surprise quand il se serait fait connaître... — Aujourd'hui qu'il est mort, tous ces gens-là sont ses héritiers! — Ils ont le droit de se partager les cinquante et un millions sur lesquels je comptais et pour lesquels j'ai joué ma tête!

Après un silence il reprit, tout en interrogeant de nouveau les cases du portefeuille de l'ex-marchand de diamants, afin de s'assurer qu'il ne contenait aucun autre papier :

— Se partager les cinquante et un millions!... — Mais pour réclamer cet héritage, il faudrait que chacun des héritiers sût qu'Étienne Béraud, disparu depuis trente-cinq années, existait, avait fait fortune, et que présentement il est mort... et cela personne au monde, excepté moi, ne le sait... personne au monde ne peut le...

Arnold n'acheva point sa phrase.

Un papier timbré, plié en quatre, venait de s'échapper d'une poche encore inexplorée du portefeuille, et de tomber sur la table.

L'assassin l'ayant ramassé, le déplia, y jeta les yeux et s'écria :

— Un testament!...



Elle les reçut avec une exubérante cordialité.

En effet la feuille de papier tombée portait en tête ces quatre mots :

« CECI EST MON TESTAMENT »

Au-dessous s'étalaient les lignes suivantes :

« Moi, soussigné, sain de corps et d'esprit, déclare que je veux qu'aussitôt après ma mort, dans le cas où je viendrais à mourir, sans avoir pu

réaliser certaines intentions qu'il est inutile de mentionner ici, ma fortune, consistant en une somme de cinquante et un millions, déposés à la maison de banque Rothschild, soit partagée également entre les personnes dont les noms suivent et qui, toutes, sont mes parents à un degré quelconque. »

Le testament reproduisait les noms tracés sur les enveloppes des lettres, et concluait ainsi :

« En cas de mort d'une ou de plusieurs des personnes ci-dessus dénommées, la part qui reviendrait à chacune d'elles serait reversible sur mes autres héritiers, toujours par portions égales.

« Fait à Marseille, le 9 mai 1884.

« ÉTIENNE BÉRAUD. »

— Ah ! il avait bien pris ses mesures!... — murmura le misérable, — il avait tout prévu ! — Voilà un acte qu'il est bon d'avoir entre les mains... — Qui sait?...

Arnold cessa de parler. — Sa tête se pencha sur sa poitrine. — Il s'absorba dans une rêverie profonde.

Au bout de quelques minutes, il releva la tête. — Son front plissé se dérida ; — un éclair s'alluma dans ses prunelles, tandis qu'un étrange sourire écartait ses lèvres.

Que se passait-il en lui? — Avait-il trouvé le moyen de s'emparer des millions déposés à la maison de banque du baron de Rothschild ?

A cette question, la suite de notre récit répondra.

XLVI

Arnold quitta son siège, serra le testament d'Étienne Béraud et les lettres écrites par celui-ci à ses héritiers, dans le meuble où il avait placé les objets rapportés de la villa du Parc-Saint-Maur, prit deux liasses de billets de banque et revêtit le costume anglais avec lequel nous l'avons déjà vu plus d'une fois se travestir et qui lui donnait l'apparence d'un parfait cockney des bords de la Tamise.

Ainsi vêtu, il quitta son pavillon par la porte donnant sur le boulevard Beaumarchais.

Une fois dehors il tira son portefeuille et chercha l'adresse du notaire chez lequel le vendeur de propriétés du Parc-Saint-Maur devait avoir fait préparer l'acte d'acquisition de la villa de l'avenue de l'Écho.

Ce notaire se nommait Berthier et demeurait rue de Rivoli.

Arnold se rendit à l'étude.

L'acte tout prêt, signé par le propriétaire actuel, n'attendait que la signature de l'acquéreur.

L'ex-employé de la banque Mortimer and C° signa du nom de *Williams Scott*, — (nom qu'il avait pris pour conclure, nos lecteurs se le rappellent peut-être), — paya le prix convenu et se trouva légitimement possesseur de la maison où l'effroyable assassinat d'Étienne Béraud avait été commis.

En sortant de l'étude il se fit conduire au chemin de fer de Vincennes et prit un billet pour le Parc-Saint-Maur.

Un sentiment de curiosité farouche et insurmontable le poussait, comme tous les meurtriers d'ailleurs, à revoir le théâtre du crime.

Il parcourut froidement en plein jour les pièces où s'était accompli le drame nocturne auquel nous avons assisté, traversa le jardin et descendit dans la carrière abandonnée où reposait, dans sa fosse inconnue, le cadavre de l'ancien marchand de diamants.

Pas une trace du crime ne pouvait mettre la justice sur la piste du criminel.

Les petits oiseaux chantaient dans le jardin plein de soleil.

La paix profonde de la campagne entourait la demeure inhabitée.

— Maintenant, la maison m'appartient... — murmura le misérable avec une expression de triomphe. — Personne n'y entrera sans ma volonté. — Je défierais toutes les polices du monde de venir chercher ici le corps d'Étienne Béraud, et les herbes sauvages pousseront sur ce corps jusqu'au jour où mon intérêt voudra qu'on le retrouve afin que la mort soit constatée et que la succession soit ouverte... — Ce jour viendra !

Arnold remonta la pente abrupte, ferma les portes de la villa et sortit du jardin, dont il ferma également la porte.

Il retournait à Paris, non pas en chemin de fer, mais à pied.

Il avait besoin de grand air, de mouvement, de solitude.

Tout en concentrant ses pensées sur cet objet unique : *la possession des millions d'Étienne Béraud*, il gagna Joinville, puis le bois de Vincennes et enfin il atteignit Saint-Mandé.

Là il sentit que son estomac, auquel depuis de longues heures il n'avait point songé, criait famine.

Il regarda sa montre.

Les aiguilles indiquaient quatre heures du soir.

— Ah ! diable ! — murmura-t-il, — je crois qu'il est temps de déjeuner !

Jetant alors un regard autour de lui, il s'aperçut qu'il se trouvait juste en face d'un grand restaurant, ayant pour enseigne ces mots :

Au Salon des Familles.

Le restaurant dont il s'agit possede une notoriété très grande, car il réunit la triple spécialité des repas de noces, des repas de corps et des banquets politiques.

Arnold en franchit le seuil.

Un garçon s'avança vers lui et lui demanda :

— Monsieur désire dîner?

— Aoh ! no! — répondit le faux Anglais avec son meilleur accent britannique. — Pas dîner... déjeuner... Je n'avais rien pris encore de cette jour...

Le garçon désigna une vaste salle garnie de petites tables et reprit :

— Si milord veut se donner la peine de s'asseoir et de faire son menu, je le servirai dans l'instant.

— Aoh ! J'ai volé manger ce que voo volé donner à moa. — Je havé toot à fait beaucoup grandement faim...

— Je proposerai à milord un filet de sole bien frais, une côtelette aux pommes soufflées, un pigeon, des petits pois, une salade, un fruit, un fromage... — Cela suffira-t-il ?...

— Aoh ! yes... — Je été très contente de le petite menu...

— Quel vin boira milord ?...

— Donnez à moa le meilleur...

— Bordeaux ou bourgogne?

— Tootes les deuxes.

— Nous disons alors une *pontet-canet* et une *pomard ?...*

— Aoh ! yes !...

— Je vais servir à milord quelques hors-d'œuvre pour le distraire en attendant le poisson...

— Aoh ! yes !...

Arnold s'installa à l'une des tables de la vaste salle où il se trouva seul, l'heure à laquelle les habitués du *Salon des Familles* venaient prendre leur repas était encore éloignée. — Cette table se trouvait à côté d'une petite pièce où le patron de l'établissement recevait les commandes et faisait ses comptes.

L'assassin d'Étienne Béraud commença son repas de fort bon appétit, s'observant toujours, veillant sur ses moindres mouvements, et conservant cette raideur caractéristique dont les sujets de la reine Victoria semblent avoir le privilège, sinon le monopole.

Nous le laisserons déjeuner.

Eugène Loiseau le relieur, et la fleuriste Victorine Béraud, en quittant l'hôtel de Jules Verrière s'étaient rendus rue de Miromesnil, chez Georges de Nervey, l'un de leurs arrière-cousins par alliance.

Loiseau voulait que la famille entière assistât à son mariage; — ceci, nous le savons, passait chez lui à l'état d'idée fixe.

Georges de Nervey appartenait à cette catégorie de jeunes gens que l'on a successivement appelés *gandins*, *cocodès*, *gommeux*, *poisseux*, etc.

Dans tout le cours de sa vie il n'avait vu que deux ou trois fois son arrière-cousin dont un double abîme le séparait, selon lui, — la différence des castes et l'inégalité des positions sociales.

L'invitation d'Eugène Loiseau et de Victorine l'amusa prodigieusement.

Il considéra comme un plaisir excentrique, un régal tout nouveau et fort agréablement pimenté, le fait d'assister dans un restaurant ultra-populaire à une noce de *petites gens*, lui la fleur du *v'lan ;* lui ne sortant jamais du *bécarre* absolu !

Bref, il accepta avec la plus bienveillante condescendance, mais il accepta en excusant sa mère qui, fort souffrante, n'était point visible et ne pourrait l'accompagner.

Georges de Nervey représentant à lui seul une branche de la famille, cela suffisait à Eugène Loiseau qui se dirigea, toujours en compagnie de sa fiancée, vers la rue de Monceau.

Ils allaient chez Mélanie Gauthier, une de leurs parentes.

Mélanie Gauthier avait, depuis plusieurs années, quitté la sphère modeste où elle était née, pour vivre en marge de la société et devenir ce qu'on appelle une déclassée.

Elle avait tout d'abord débuté au théâtre, sans y obtenir d'autres succès que des succès de beauté.

Cessant de croire à son avenir dramatique et renonçant à la scène, elle s'était consacrée à la galanterie et n'avait point tardé à se trouver *en vedette* dans le monde des horizontales.

Elle habitait, rue de Monceau, un petit hôtel particulier très coquet.

Depuis plus de trois ans elle n'avait vu ni le relieur, ni la fleuriste, dont les habitudes et les exigences de sa vie nouvelle l'éloignaient naturellement.

Enchantée de leur visite et prodigieusement flattée de leur invitation, elle les reçut avec une exubérante cordialité.

L'idée d'assister à une noce d'ouvriers lui semblait la chose du monde la plus gaie, la plus réjouissante.

Elle s'en réjouit davantage encore quand elle apprit que Georges de Nervey serait de la fête, car il existait entre elle et le jeune homme une liaison dont nous ne tarderons point à nous occuper.

Vers trois heures de l'après-midi, les deux fiancés se trouvèrent libres, les visites de rigueur étant terminées.

— Qu'est-ce que nous allons faire présentement ? — demanda Victorine. — D'abord, moi, je ne retourne pas chez ma patronne aujourd'hui.

— Nous avons bien d'autres chats à fouetter que ta patronne, ma bichette! — répondit le relieur. — Il nous reste à nous occuper d'un point particulièrement essentiel.

— Lequel?

— Celui du restaurant où nous ferons nopces et festins, en l'honneur de la solennité du grand jour où monsieur le maire et monsieur le curé, l'un en surplis, l'autre en écharpe, nous donneront la permission de faire dodo sur le même oreiller.

Victorine se crut obligée de baisser les yeux, tout en souriant à la dérobée.

Eugène Loiseau continua:

— Je te propose d'y aller carrément de notre promenade à Saint-Mandé. — Le *Salon des Familles* et le bois de Vincennes ont paru plaire beaucoup à la cousine Angélique Verrière... — Choisissons donc le *Salon des Familles* et allons-y dîner pour nous entendre avec le patron. — Ça te va-t-il?

— Ça me va, puisque ça te va!...

— A la bonne heure!... Voilà une vraie réponse!... — L'obéissance passive doit être la règle de toute bonne femme qui aime bien son mari... — Prenons un fiacre... Je suis d'humeur aujourd'hui à ne nous rien refuser! Tant pis...

Cinq heures sonnaient au moment où les deux futurs époux entrèrent dans le restaurant où Arnold Desvignes, costumé et grimé en Anglais, était encore attablé.

Ils se sentaient heureux, et leur surexcitation joyeuse ressemblait à de la griserie.

Songez donc!...

A leur noce d'ouvrier relieur et d'ouvrière fleuriste, il y aurait un banquier et sa fille, un directeur de théâtre, un vicomte, un officier d'artillerie!

Cela flattait outre mesure leur amour-propre et chatouillait leur vanité.

Loiseau et Victorine se réjouissaient d'*épater* les petits et les humbles de la famille, ceux qui portaient la hotte ou poussaient la charrette.

Ce n'était point précisément là un bon sentiment, nous ne faisons nulle difficulté d'en convenir, mais *l'homme n'est point parfait!* comme le démontrait péremptoirement, sous ce titre, une pièce du répertoire des Variétés.

Les deux jeunes gens, se tenant par le bras, franchirent le seuil de la grande salle.

XLVII

— Bonjour, tout le monde... — fit Eugène Loiseau en entrant.

Le *tout le monde* se composait du patron de l'établissement faisant des comptes dans le cabinet vitré, et du garçon qui se tenait en ce moment près d'Arnold.

Ce garçon vint à la rencontre des nouveaux venus.

— Monsieur et madame veulent dîner sans doute ? — leur demanda-t-il.

— Oui, mon brave... — répondit Eugène. — Un petit dîner soigné qui nous donne l'idée de votre cuisine dont nous commanderons un menu monstre samedi prochain.

— Très bien, monsieur, très bien... — Repas de famille ?...

— Repas de noce.

— Parfait... ça regarde le patron... Hé! patron!

Le propriétaire de l'établissement avait entendu ce qui précède. — Il sortit du cabinet vitré, salua et dit :

— S'agit-il d'un pique-nique ?

— Un pique-nique! — s'écria Victorine avec une indignation comique. — Vous plaisantez, monsieur ? — Nous invitons nos parents, nos amis, et nous ne les faisons pas payer !...

— C'était une simple question, madame... — répliqua le restaurateur. — Voulez-vous que nous causions du repas de noce avant ou après votre dîner ?

— Avant... — répondit Loiseau, — pendant qu'on nous servira...

— Vous me permettrez alors de vous offrir un apéritif que nous prendrons tout en nous entendant...

— Nous vous le permettrons...

— Choisissez donc une de ces tables et installez-vous.

— Nous allons nous mettre là.

Le jeune relieur désignait une table toute voisine de celle où le faux Anglais achevait son dessert.

La veille, sur l'impériale de l'omnibus, Arnold n'avait pas vu le visage d'Eugène Loiseau, qui lui tournait le dos, ainsi que Misticot. — Il ne pouvait donc le reconnaître.

— Vermouth ? madère ? bitter ? absinthe ? amer Picon ? — fit le restaurateur. — Que préférez-vous, monsieur et madame ?

— Je prendrai une petite *verte*, — dit Loiseau.

Victorine intervint.

— Oh ! non... non,... pas de verte, je t'en prie ! — s'écria-t-elle. — Tu aimes trop l'absinthe, qui est un poison à ce qu'on assure, et tu deviens méchant quand tu en as bu... — Souviens-toi que tu m'as promis de n'en plus goûter à partir du jour de la publication de nos bans... — Nos bans sont publiés... — Un homme n'a que sa parole !...

— C'est bon... c'est bon... ne te fâche pas, la bourgeoise... c'est trop tôt !... — J'ai promis, je tiendrai... Zut à l'absinthe !... n'en faut plus !... — Donnez-moi donc un madère, puisque vous avez l'amabilité de me laisser ce choix...

— Et madame ?

— Un madère aussi...

— Trois madères, alors.

Le patron fit un signe au garçon qui s'éloigna en répétant d'une voix de basse-taille :

— Trois madères !... boum !...

Les petits verres remplis du liquide fabriqué à Cette furent apportés. — Le patron s'assit en face de ses clients, trinqua et demanda :

— Alors il vous faudra un salon?

— Oui...

— Pour quel jour ?

— Pour samedi.

— Combien de couverts ?...

— Je vais vous dire ça ! — répondit Loiseau. — J'ai sur moi la liste de mes invités...

Il tira de sa poche un papier qu'il déplia.

— Compte sur tes doigts, Victorine, — fit-il en s'adressant à la fleuriste, — moi je vais appeler les noms...

Et il commença, non sans orgueil, car il s'attendait à *épater* le restaurateur :

— Notre oncle le banquier Jules Verrière.

« Sa fille Angélique, notre cousine... en voilà déjà deux...

En entendant ces noms Arnold, qui plongé dans sa rêverie n'accordait aucune attention aux paroles échangées si près de lui, fit un mouvement brusque et, dressant l'oreille, écouta.

Il se demandait en même temps :

— Par quel hasard cet homme parle-t-il de Verrière et d'Angélique ?...

Eugène Loiseau reprit :

— Le lieutenant d'artillerie Émile Vandame...

Arnold tressaillit de nouveau.

— Le vicomte Georges de Nervey... — poursuivit le relieur.

« La Fougère, directeur de théâtre...



Voici tous les noms de la famille : une tripotée, comme vous voyez.

« Paul Béraud...
« Veuve Perrot...
« Pierre Béraud...
« Frédéric Bertin...
« Veuve Ferron...
« Mélanie Gauthier...
« Jeanne Dessourdy...
« Sa miochette...
« Toi...
« Moi...
« Voilà pour la famille... une tripotée, comme vous voyez... — ils y seront tous... Notre noce sera complète. — Maintenant, les amis...
« Le père Bidard...
« Sa femme...
« Sa fille...
« M. Berty...
« Sa femme...
« Son fils...
« Paul Mignon...
« Charles Biguet...
« Barthélemy...
« Samson...
« Misticot... — Voilà...

— Eh bien! eh bien! et ton patron que tu oublies!... — s'écria la fleuriste, — et ma patronne!... et son mari!...

— C'est trois personnes de plus...

— Total? — demanda le restaurateur.

— Trente personnes.

— Déjeuner ou dîner?

— Les deux.

— Voulez-vous être bien servis?... Mais, là, ce qui s'appelle bien servis?

— Je vous écoute! — On ne se marie qu'une fois, du moins il faut l'espérer, et on n'a pas toujours des banquiers, des vicomtes et des officiers dans le militaire, à ses noces!...

— Voulez-vous connaître en détail le menu que je vous servirai?

— Inutile, suffira que ça soit dans le soigné...

— Et dans des prix doux... — insinua Victorine, qui, en sa qualité de femme, ne perdait point de vue l'économie.

— Soyez paisible... — J'ai le mérite bien connu de faire les choses très gentiment, pour pas trop d'argent... — Une bouteille de vin grand ordinaire

pour chaque convive... une bouteille de mâcon vieux pour trois... une de médoc pour quatre et une de champagne pour cinq...

— C'est suffisant... — dit la fleuriste.

— D'ailleurs, nous demanderons des suppléments s'il y a lieu... — ajouta Loiseau.

— Ça nous coûtera?

— Dix francs par tête pour les deux repas.

— Et ça sera chic?

— Les choses seront faites consciencieusement, mais si vous voulez mettre douze francs, ça sera mieux...

— Bah! mettons douze francs! — répondit Eugène Loiseau avec entraînement. — Je ne serai par fâché d'épater le banquier et le vicomte... le banquier surtout, lui qui fait tant d'*épate !*... — C'est un poseur, mon oncle, parce qu'il a le sac! — Ce matin, quand nous sommes arrivés chez lui, il avait l'air de faire le malin avec ses tasses à café minces comme du papier, larges comme un dé à coudre, et où il y a tout au plus pour deux sous de moka! — Vous nous donnerez des tasses, à nous, monsieur le restaurateur, en porcelaine solide et qui tiennent beaucoup! — Va pour douze francs. — Nous sommes trente... trente multiplié par douze donnent trois cent soixante francs... — Pas besoin d'être banquier comme mon oncle pour savoir compter de tête... — Je vais vous remettre un acompte...

— C'est l'usage.

— Combien?... Deux cents francs?

— Si vous voulez.

— Donne deux cents francs à monsieur, ma petite femme future... C'est toi qui tiens la bourse...

— Et c'est moi qui la tiendrai toujours... Tu me l'as promis...

— C'est juré! — As pas peur!... Toutes mes semaines rappliqueront recta! — Pas un radis chez le mastroquet!... — Je me range définitivement et sans remise! Je veux concourir pour les prix de vertu et devenir membre influent des Sociétés de tempérance!... — Hein!... c'est rigolo tout de même!...

— Voici deux cents francs, monsieur... — dit la fleuriste en ouvrant son porte-monnaie et en alignant dix louis devant le restaurateur, qui s'empressa de les empocher et d'en donner reçu à Victorine; puis il ajouta :

— L'heure du déjeuner?

— Une heure et demie... — le dîner à sept heures...

— Entendu...

— Et que le service soit fait lestement, hein? — Ça jette un froid quand ça traine...

— Vous serez contents. — Je vous mettrai un garçon d'extra...

— Une grande salle, surtout !

— La plus grande. — Est-ce que vous danserez ?

— Je vous crois, qu'on dansera, mon petit père ! — Ça serait du joli si on ne pinçait pas son léger cavalier seul à notre mariage...

— Très bien... — Il y aura un piano... — On va vous servir...

Le restaurateur disparut.

Eugène Loiseau reprit, en s'adressant à sa future :

— Demain matin, j'irai trouver le père Loriot... — C'est lui qui nous fournira les voitures pour la journée... et je veux que ce soit lui personnellement qui nous conduise à la mairie et à l'église...

— Tiens, pourquoi donc ça ?

— Parce que c'est un chançard, le père Loriot !... Il a toujours eu de la veine !... Je voudrais même qu'il nous conduisît dans son fameux fiacre dont on a écrit l'histoire... tu sais bien...

— Moi, non... quelle histoire ?

— Rappelle-toi donc... Tout le monde a lu ça ! *Le Fiacre n° 13* !...

XLVIII

Victorine fit un geste d'effroi.

— Le numéro 13 ! — s'écria-t-elle, — mais c'est un porte-guigne !

— Jamais de la vie ! — répliqua Loiseau, — puisque je te dis que le père Loriot a dû sa fortune au numéro 13... — Si nous sommes trimballés dans ce berlingot-là, la chance nous viendra... une chance à tout casser... tu verras ! — L'emploi que je convoite de sous-chef de l'atelier de reliure à la bibliothèque Mazarine me tombera dans la main un beau matin... — Oui... oui... j'irai voir le père Loriot... un brave homme, un vrai bon enfant, qui ne nous prendra pas trop cher...

On servit les deux jeunes gens.

Arnold Desvignes, depuis le moment où les noms de Jules Verrière, d'Angélique et de Vandame avaient frappé son oreille, ne perdait pas une seule des paroles prononcées devant lui et paraissait attacher une sérieuse importance au bavardage d'Eugène Loiseau.

Lorsque l'entrée en scène du potage sur la table des dîneurs interrompit la conversation, l'ex-employé de la maison Mortimer and C° se mit à réfléchir.

— Quel hasard singulier, — se dit-il, — et ne croirait-on pas vraiment que mon étoile me favorise ?... — Ce garçon et cette fille appartiennent à la famille d'Étienne Béraud... — Ils sont du nombre de ces héritiers aux-

quels il donnait rendez-vous chez le père Lathuile... Ils se marient, et les noms de leurs invités sont ceux que j'ai lus sur les lettres de convocation!... — Ainsi cette famille qui doit, ou plutôt qui devrait se partager les cinquante et un millions du marchand de diamants, va se trouver réunie ici... — Je pourrai les voir tous défiler sous mes yeux... Je découvrirai facilement chez chacun d'eux le défaut de la cuirasse, l'endroit faible par où je le prendrai et qui le mettra à ma merci et me permettra de donner suite au projet que j'ai conçu... — *All right!*

Arnold avait fini de dîner et rien ne le retenait plus au *Salon des Familles*.

Il se leva, quitta la salle où Victorine et son futur restèrent seuls, et se dirigea vers le comptoir pour solder sa dépense.

Le patron de l'établissement causait avec sa femme.

— Il me faudra pour le moins deux garçons d'extra samedi, — lui disait-il. — Demain, en allant à la halle faire nos provisions, je passerai au bureau de Cardon, le placeur spécial de la rue de la Roquette, et je recommanderai qu'on m'expédie samedi matin deux gaillards bien au courant du service...

Le faux Anglais grava ce détail dans sa mémoire.

Son addition payée, il sortit du restaurant, gagna la station de voitures située près de la barrière du Trône et se fit conduire à la place de la Bastille.

Là il quitta son fiacre et rentra chez lui par le boulevard Beaumarchais.

Trois quarts d'heure plus tard il ressortait par la rue des Tournelles, affublé d'un costume propre, mais râpé et montrant la corde.

Une perruque grise aux cheveux courts et frisés et de longs favoris poivre et sel modifiaient absolument sa physionomie.

Pour coiffure il avait un petit chapeau mou, non moins fripé que le reste de l'habillement.

Ainsi vêtu il se dirigea vers la rue de la Roquette.

A l'entrée de cette rue, au-dessus des fenêtres du premier étage de deux maisons qui se touchaient presque, se voyaient deux enseignes portant ces mots en gros caractères :

BUREAU DE PLACEMENT

A côté de la porte de chacune de ces maisons était placé un tableau de tôle peint en rouge vif.

Sur ces tableaux se trouvaient collées de petites bandes de papier revêtues de diverses inscriptions ainsi conçues, — avec des variantes :

« *On demande une bonne Alsacienne, sachant un peu la cuisine.* »

« On demande une petite bonne à tout faire. »

« On demande un garçon de magasin. »

Il y en avait une centaine de ce genre.

Arnold, voyant les enseignes, se posa cette question :

— Lequel de ces bureaux est tenu par le sieur Cardon ?

Pour le savoir il entra dans la première maison et demanda à la concierge :

— M. Cardon, s'il vous plaît ?

— Deux portes plus loin... — lui fut-il répondu d'une voix irritée.

Ainsi renseigné, il gagna la maison voisine, monta au premier étage, poussa une porte sur laquelle était répété : *Bureau de placement*, traversa une étroite antichambre, et franchit le seuil d'une pièce meublée d'un bureau et d'une douzaine de chaises.

Le bureau était encombré de papiers crasseux.

De pauvres filles à la physionomie famélique de domestiques sans place occupaient les chaises.

Derrière le bureau, sur un fauteuil à rond de cuir, trônait une forte femme à la figure tellement bouffie que ses petits yeux disparaissaient presque entièrement sous la graisse.

C'était la légitime *épouse* du placeur.

Elle leva la tête et, clignant les paupières, dirigea son regard vers le nouveau venu qui salua d'un air humble.

— Vous voulez vous faire inscrire ? — lui demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Comme domestique ?

— Garçon de restaurant, faisant les extras.

— Votre nom ?

— Verly.

— Vous demeurez ?

— Rue de Charenton, 58...

— Je n'ai rien pour vous aujourd'hui... — Il est tard... le bureau va fermer... — Mais revenez demain matin à neuf heures... — il y aura certainement quelque chose...

— Bien, madame... Je serai ici demain à neuf heures précises...

Arnold tournait sur ses talons.

La placeuse l'arrêta par ces mots :

— Un instant donc... — C'est quarante sous pour l'inscription... vous devez le savoir...

— C'est vrai, madame, j'oubliais...

L'ex-secrétaire du banquier de Calcutta donna deux francs et se retira.

Le lendemain matin, à l'heure indiquée, il venait s'installer sur une des chaises du bureau de placement.

A peine était-il là depuis dix minutes quand il vit entrer le patron du *Salon des Familles*.

Celui-ci vint serrer la main de la placeuse dont il était l'assidu client.

— Est-ce que vous avez besoin de quelqu'un ? — fit-elle en souriant.

— Oui... — il me faut deux garçons d'extra.

— Pour aujourd'hui?

— Non... pour samedi... — J'ai un repas de corps et une noce...

— En voici d'abord un... — dit la placeuse en désignant Arnold. — D'ici à samedi je vous en trouverai un autre...

Arnold s'empressa de se lever.

Le restaurateur se tourna vers lui.

— Vous connaissez à fond le service ? — lui demanda-t-il.

— A fond, monsieur... à fond. — Voilà plus de dix ans que je fais le métier... J'ai servi chez M. Brébant, chez Maire, chez Bonvalet, et au Palais Royal...

— Pourriez-vous rester chez moi samedi, dimanche et lundi ?

— Parfaitement, monsieur... J'ai besoin de gagner ma vie, et je ne boude pas à l'ouvrage...

— Quant aux conditions...

— Celles de monsieur seront les miennes... — insista Arnold. — Je sais que monsieur est un homme juste..

— Ah ! vous me connaissez?

— Comment ne connaîtrais-je pas monsieur?... Saint-Mandé... *Salon des Familles*... réputation de premier ordre comme patron...

— Eh bien ! mon ami, — dit le restaurateur excessivement flatté, — soyez chez moi samedi matin à la première heure...

— Je me montrerai exact, monsieur...

— Nous serons contents l'un de l'autre et, selon toute probabilité, je vous emploierai souvent...

— Toujours avec bonheur aux ordres de monsieur...

Arnold quitta le bureau.

— D'ici à samedi j'ai trois jours devant moi, — se disait-il en regagnant la rue des Tournelles. — C'est plus de temps qu'il m'en faût pour bien réfléchir et pour combiner tout...

. . . .

. . . .

Will Scoot et Trilby désiraient naturellement se débarrasser le plus tôt possible du cheval et de la voiture qui avaient servi à l'enlèvement d'Étienne Béraud, et dont le prix devait s'ajouter aux profits déjà réalisés par eux.



Elle leva la tête et clignant les paupières, dirigea son regard vers le nouveau venu.

Après avoir dormi toute la journée pour se reposer des fatigues de la nuit précédente, Scoot retourna dans la soirée à l'écurie.

Le cheval mangeait de grand appétit et ne semblait plus se ressentir de la longue course fournie par lui dans de mauvais chemins et par une pluie battante.

— C'est demain jour de marché aux chevaux... — se dit l'Anglais. — J'y conduirai la voiture tout attelée... — C'est encore là que je trouverai le

mieux à m'en défaire... — Au Tattersall de la rue Beaujon, ou chez Chéri, il faut trop de formalités... — Je vais avertir l'homme qui m'a loué la remise et l'écurie que demain je lui rendrai les clefs...

Il se dirigea vers l'établissement du marchand de vin avec qui il avait traité, établissement situé, nous le savons, à l'angle de la rue de Montreuil et de l'avenue Philippe-Auguste.

Un fiacre stationnait devant la boutique, et le cocher, debout près du comptoir, buvait un verre de vin.

Will Scoot entra.

— Je viens vous prévenir, — dit-il au maître du logis, — que demain vous pourrez disposer de votre local.

— Ah! ah! si vite!... — Est-ce que vous avez loué dans un autre quartier?

— Non... — J'ai l'ordre de vendre le cheval et la voiture... et comme il faut que ce soit vite fait, je les conduirai demain au marché aux chevaux.

Le cocher de fiacre, qui venait d'achever son verre de vin et bourrait sa pipe, prit la parole.

— Un cheval et une voiture à vendre? — dit-il.

— Et un harnais, oui... le tout en bon état, — répondit l'Anglais.

— Qu'est-ce que c'est que le poulet d'Inde?

— Une bête plus toute jeune, mais solide et trottant bien...

— Et la voiture?

— Un quatre places qui a servi, mais qui vaut du neuf...

— Si ça n'était pas trop cher, on vous éviterait peut-être d'aller au marché aux chevaux.

— Je suis raisonnable... on pourra toujours s'entendre.

— Où est-ce, l'écurie et la remise?

— Avenue Philippe-Auguste... — à deux pas...

— Voyez donc ça, père Loriot, — fit le marchand de vin... — J'ai dans l'idée qu'il y a une affaire pour vous...

XLIX

— Eh bien! — dit notre vieille connaissance Loriot, en s'adressant à Will Scoot, — montez dans mon numéro 13, que vous voyez devant la porte, et nous irons à votre écurie inspecter la marchandise.

— Ça va.

— Quel numéro, avenue Philippe-Auguste?

— Quatre-vingt-trois...

Les deux hommes étaient sortis de la boutique du marchand de vin.

Loriot ouvrit la portière du fiacre.

L'Irlandais s'installa sur les coussins de drap bien brossés, et la voiture roula.

Trois minutes plus tard on arrivait à la remise.

Le vieux Loriot examina en connaisseur le cheval et la voiture.

— Fatiguée, la bête... rafistolée, la guimbarde... — fit-il après examen. — Qu'est-ce que vous demandez du tout, harnais compris?

— On m'a donné l'ordre de vendre quinze cents.

— Et moi, — répliqua Loriot en riant, — je me donne l'ordre de vous certifier que c'est trop cher...

— Combien offrez-vous?

— Onze cents tout juste et l'affaire est faite...

— Vous n'êtes pas raisonnable...

— C'est à prendre ou à laisser, et je vous fiche mon billet que vous ne trouverez point ça au marché aux chevaux.

— Eh bien! mettez onze cent cinquante... les cinquante francs seront pour moi...

— Allons, soit. — Retournons chez le mastroquet et nous en finirons en buvant une bouteille de chablis...

Aussitôt attablé devant la bouteille, dont le patron de l'établissement fut invité à prendre sa part, le propriétaire du fiacre numéro 13 exhiba son porte-monnaie, l'ouvrit, en tira quelques pièces d'or et les tendit à Will Scoot.

— Voici cent cinquante francs, — lui dit-il. — C'est un billet de mille que j'aurai à vous donner demain contre livraison...

— Vous faut-il un reçu? — demanda Will en empochant les louis.

— Inutile... — Nous avons là un témoin, et d'ailleurs une parole est une parole... Je vous attendrai rue des Moines, 93, aux Batignolles, demain matin, à neuf heures précises... — Vous demanderez le père Loriot... — il est connu, le père Loriot... aussi connu que son numéro 13...

— Convenu... je serai exact... A neuf heures précises, j'arriverai...

— Moi, je remonte sur mon siège, et je vais me mettre en station à la porte du Père-Lachaise...

Le lendemain matin, à huit heures, Will Scoot attelait, remettait à son loueur les clefs de la remise et de l'écurie, et partait pour la rue des Moines.

Loriot, debout depuis l'aube, — depuis *le patron-minette*, disait-il, — surveillait le départ de ses voitures, recevait l'argent de la location à la journée, et délivrait les feuilles de pointage.

Il possédait une quinzaine de fiacres et une douzaine de grandes voitures pour noces.

Son établissement occupait le rez-de-chaussée de toute une maison. — Sur trois des côtés de la cour immense se trouvaient les écuries très vastes, bien aérées, et les remises, les unes fermées, les autres à jour, constituant simplement des hangars.

Malgré son âge avancé déjà, Loriot restait alerte presque comme un jeune homme.

On le voyait aller et venir d'un endroit à l'autre, examinant, grondant, commandant, faisant ses observations dans un langage généralement imagé et pittoresque.

Deux fois par semaine il passait un jour à l'établissement, remplaçant le service actif par la surveillance.

Ce jour-là était précisément celui du repos relatif.

Toutes les voitures étaient parties et le brave Loriot fermait la grande porte de sa cour, quand un jeune homme passa la tête entre les battants.

Derrière ce jeune homme se voyait la petite personne et la physionomie spirituelle et futée de Misticot.

— Avant de clore votre immeuble, vous me laisserez bien entrer, hein, papa Loriot?... — dit en riant le nouveau venu.

— Tiens, Eugène Loiseau et Misticot!... — fit le vieux cocher. — Bonjour, mes enfants! — Ah çà! garçon, tu es donc revenu demeurer dans notre quartier?...

— Non, j'y suis de passage... — répliqua le fiancé de la fleuriste en pénétrant dans la cour, suivi de son jeune compagnon, et en serrant la main de Loriot.

— Peut-être que tu venais chercher une voiture à la remise pour retourner de l'autre côté de l'eau?

— Ce n'est pas une voiture que je viens chercher, papa Loriot, c'est plusieurs...

— Tant pis!

— Pourquoi?

— Parce que tu arrives trop tard... — tous les cochers sont partis...

— Ça m'est inférieur... — Ça n'est point pour aujourd'hui, les voitures...

— Pour quand donc?

— Pour samedi.

— Ça serait-il rapport à la chose d'un mariage?

— Juste!

— Et qui donc c'est-il, qui se marie?

— Devinez un peu, papa Loriot!...

— Je donne ma langue aux chats! — Dis-moi tout de suite le nom du malheureux...

— Eh bien, c'est moi! le malheureux... — dit Loiseau en riant.

— Sans blague?

— Parole d'honneur!...

— Tu m'en vois tout ébaubi! — Comment, tu t'en vas à ton âge entrer dans la confrérie!

— Que voulez-vous, je suis pincé!

— Au demi-cercle!... — ajouta Misticot.

— Un garçon intelligent comme toi, ça m'étonne!... Enfin, ça te regarde!. . — Ta future a-t-elle encore sa mère?

— Non.

— Alors c'est une circonstance atténuante. — Je te rends mon estime... — Si tu avais accepté une belle-mère, je ne te tutoyais plus!... — Donc tu te maries!... — Contre qui?...

— J'épouse ma cousine... Victorine Béraud...

— Tiens! tiens! la petite Victorine... une jolie et une bonne fille... Ce n'est pas tout à fait aussi bête que je l'avais cru d'abord...

— Merci, papa Loriot...

— Il n'y a pas de quoi... Tu sais, moi, saint Jean Bouche-d'Or!... Et tu dis donc qu'il te faudra des voitures?...

— Bédame!...

— Combien?

— Nous voulons faire les choses en grand... Vous comprenez, pour une fois, on n'en meurt pas.

— Serez-vous beaucoup de monde?...

— Une trentaine... mais mettons vingt-sept...

— Il y aura donc trois de tes invités qui viendront à pied?

— Au contraire... — Mon oncle le banquier, Jules Verrière, viendra dans sa voiture avec sa fille... et mon petit cousin le vicomte de Nervey doit aussi en avoir une dont il se servira...

— Excusez! — s'écria Loriot, — tu te mets bien, toi, mon garçon! — Comment, t'as des banquiers et des vicomtes dans ta famille?

— Ma foi, oui, c'est comme ça, et je n'en suis pas plus fier, car j'y ai aussi des chiffonniers dans ma famille... et je n'en rougis point... — Un homme en vaut un autre, pas vrai?

— Quand tous les deux sont honnêtes, parbleu! — Alors nous disons vingt-sept individus à brinqueballer... — avec sept voitures ça fera l'affaire largement... — Je te fournirai six beaux landaus et une voiture repeinte à neuf que je viens d'acheter... On va me la livrer ce matin... — Tu seras content...

— Et combien ça me coûtera-t-il, papa Loriot?

— C'est pour la journée, bien entendu?

— Oui, pour toute la journée, de neuf heures du matin à minuit, au moins.

— Écoute, garçon, j'ai connu ton papa et ta maman, je t'ai vu tout petit gosse... je ne veux rien gagner sur toi... — je ferai le calcul... tu me rembourseras mes frais, voilà tout... — Ça te va-t-il?

— Je le crois bien que ça me va! — Quel brave homme vous êtes! — Mais ce n'est pas tout, et j'ai encore quelque chose à vous demander...

— Quoi donc?

— Victorine et moi, figurez-vous, nous avons une idée dans la caboche : c'est que ce ça soit vous personnellement qui nous conduisiez à la mairie, à l'église et partout.

— Moi!...

— Oui, vous, papa Loriot... vous serez un invité de plus...

— Eh bien! ça me fait plaisir ce que tu me dis là, mon garçon! — c'est entendu, c'est moi qui conduirai la voiture de la mariée... Ma plus belle voiture...

— Ah! mais non!... ah! mais non!... — interrompit Loiseau. — Nous ne nous entendons plus...

— Comment?...

— J'ai toujours entendu raconter que votre numéro 13 vous avait porté bonheur...

— Et c'est la vérité vraie... — C'est à mon fiacre numéro 13 que je dois ma chance... il n'y a pas à le contester... c'est écrit et imprimé... c'est de l'histoire!

— Donc, Victorine et moi nous voudrions être brouettés par vous dans le fiacre en question... — Il nous semble que ce sapin-là nous porterait la veine...

— Mais c'est un fiacre à quatre places pas *chouette* du tout! — s'écria Loriot, — et pour marcher en tête de la file de voitures, ça fera l'effet d'une tache de cambouis sur la robe de la mariée!

— Ça nous est bien égal!

— A vous, oui, mais c'est moi qui conduirai et j'ai mon amour-propre... — si on s'esclaffait de rire en me voyant passer, ça me vexerait. . — Seulement il y a moyen de tout arranger... — J'ai un de mes landaus qui porte le numéro huit cent treize... — Du moment qu'il y a un treize dans le chiffre, c'est tout ce qu'il faut... — Vous monterez dans celui-là et je vous conduirai.

— Vous croyez que ça sera la même chose...

— Absolument...

— Eh bien! nous voilà d'accord...

— Venez à la maison. . Je vais prendre la commande par écrit. — Je des-

cendrai ensuite chercher à la cave une bouteille de vieux chablis, et nous trinquerons tous les trois à la santé de Victorine !

— Ça n'est point de refus.

Loriot, Eugène Loiseau et Misticot se dirigeaient vers le corps de logis où se trouvaient les bureaux, lorsqu'un bruit de voiture se fit entendre dans la rue, puis cessa brusquement, et une voix cria :

— La porte, s'il vous plaît !

L

Le père Loriot s'arrêta.

— Est-ce que c'est un de mes cochers qui rentre ?... — fit-il avec inquiétude. — Un accident peut-être.

Et vivement il ouvrit la porte cochère.

Un seul coup d'œil suffit pour le rassurer.

C'était le cheval et la voiture que lui amenait Will Scoot.

— Ah ! ah ! c'est vous, mon brave... — dit Loriot. — Entrez... Nous allions sécher une vieille bouteille... Vous trinquerez avec nous...

Le visage jovial de l'Irlandais s'était assombri tout à coup.

Une pâleur légère remplaçait le coloris habituel de ses joues.

Il venait d'apercevoir Misticot dans la cour.

Quoique costumé en palefrenier de maison bourgeoise et grimé de façon suffisante, l'ex-clown du Cirque Fernando avait peur d'être reconnu par le gamin.

S'il l'était en effet, comment expliquer son déguisement et justifier l'emploi subalterne qu'il semblait occuper !

Ses explications seraient forcément invraisemblables et pourraient devenir, le cas échéant, très compromettantes, désastreuses même.

Misticot avait machinalement jeté les yeux sur l'homme occupant le siège de la voiture et tenant les guides.

La physionomie de cet homme le frappa.

— C'est drôle ! — se dit-il. — Voilà une *binette* qu'il me semble bien avoir déjà vue quelque part... — Où donc ?...

Et il interrogeait sa mémoire.

Après l'injonction d'entrer que venait de lui adresser le père Loriot, Will Scoot pensa qu'hésiter un seul instant serait dangereux.

Il ne s'agissait, après tout, que de jouer serré, et les doutes du gamin (si toutefois le gamin avait des doutes) ne pourraient se changer en certitudes.

L'essentiel était de modifier sa voix de manière à la rendre méconnaissable.

En conséquence, l'Irlandais poussa son cheval qui décrivit un demi-cercle et entra dans la cour.

— Exact ! — dit-il simplement en descendant de son siège.

Misticot continuait à le fixer.

Cette fois Will, au lieu de détourner les yeux, les arrêta sur le petit marchand de médailles.

— Ah çà ! jeune homme, — s'écria-t-il en payant d'audace, — comme vous me dévisagez !... — Est-ce que j'ai dans la figure quelque chose qui vous paraît drôle ?...

Misticot venait de trouver ce qu'il cherchait.

— Non... Non, monsieur, rien de drôle... — répliqua-t-il, — seulement une ressemblance épatante...

— Une ressemblance ? — répéta l'Irlandais.

— Oui... si toutefois vous n'êtes point monsieur Will Scoot, lui-même...

— Qu'est-ce que c'est que monsieur Will Scoot ?

— Un artiste du Cirque Fernando...

Williams éclata de rire et répondit :

— Vous vous trompez, jeune homme, je ne suis point le personnage en question...

— Excusez-moi... — murmura Misticot.

— Vous excuser ! — De quoi donc ? il n'y a pas de mal !... Ressembler à un artiste, c'est toujours flatteur...

Le gamin pensait :

— C'est bien à peu près les mêmes traits, mais Will Scoot n'aurait aucune raison pour ne pas me reconnaître... donc j'ai fait un impair...

— Est-ce qu'on rentre la bête à l'écurie, monsieur Loriot ? — demanda le nouveau venu au vieux cocher qui contemplait avec satisfaction son emplette et qui répondit :

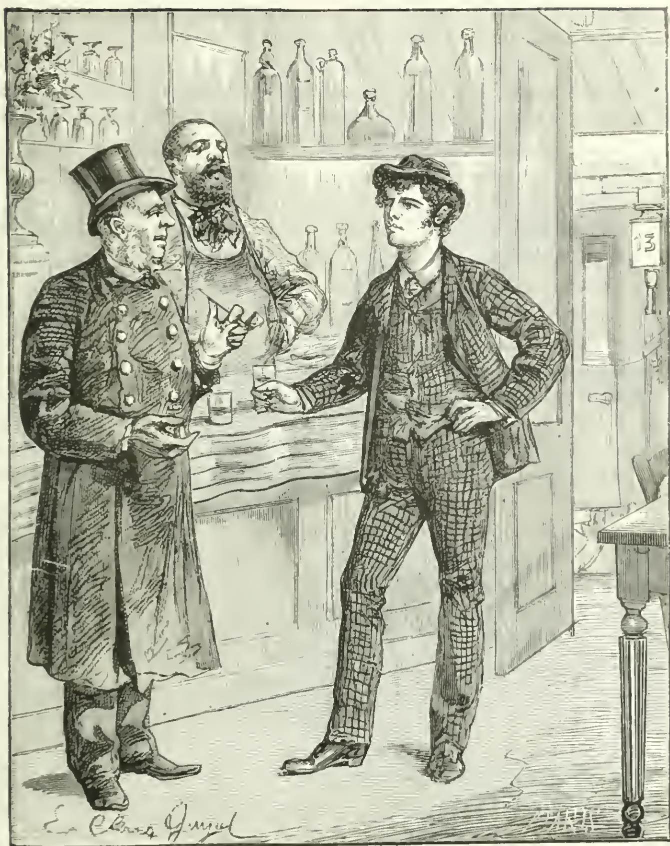
— Non... je la laisse attelée... — Je sortirai avec elle tout à l'heure pour aller faire numéroter la guimbarde à la Préfecture... — Venez... je vais vous solder votre compte.

Les trois hommes et le gamin gagnèrent le logement du patron qui envoya sa vieille servante chercher une bouteille et des verres.

— Je ne m'attarderai pas longtemps, monsieur Loriot, — fit Scoot, — il faut que je prenne le chemin de fer à midi pour aller à Poitiers rejoindre mon maître...

— Nos comptes seront vite terminés... — répliqua Loriot en ouvrant un secrétaire, — toi, Loiseau, mon garçon, remplis les verres...

Loiseau obéit, tandis que le maître du logis posait sur la table, devant



— Si ce n'est pas trop cher, on vous évitera la peine d'aller au marché aux chevaux.

l'Irlandais, un billet de banque, une feuille de papier, un encrier et une plume.

— Voilà mille francs et ce qu'il faut pour écrire, — dit-il, — griffonnez-moi un mot de reçu. .

Scoot ne se souciait pas de laisser entre les mains de l'acheteur un échantillon de son écriture.

— Pour ça il faudrait savoir écrire, — répliqua-t-il en riant, — et mes parents ont oublié de m'envoyer à l'école...

— Ah! diable!

— Mais un reçu, est-ce bien nécessaire? — poursuivit Scoot. — Il y a deux témoins qui pourraient au besoin affirmer que j'ai livré et que je suis payé... Donc je ne vous réclamerai rien...

— Ma foi, ni moi non plus... Vous avez raison...

— Sur ce, trinquons, et je file...

Les quatre verres, pleins jusqu'aux bords d'un liquide couleur d'ambre pâle — (il était bon, le vieux chablis du père Loriot!) — furent heurtés l'un contre l'autre.

L'Irlandais vida le sien d'un seul trait, serra la main de son acheteur et partit en disant :

— Messieurs, au plaisir de vous revoir...

Misticot murmurait en le regardant s'éloigner :

— C'est drôle tout de même comme il ressemble au clown du Cirque Fernando!...

— Décidément tu y tiens! — fit Eugène Loiseau en riant. — C'est de la monomanie!

— Le gamin se met le doigt dans l'œil jusqu'au coude... — ajouta Loriot. — L'homme qui nous quitte est un cocher dont le maître vient de faire vendre son cheval et sa voiture pour cause de départ... — C'est cette voiture-là qui fera partie du cortège de la noce samedi prochain... — A la santé de Loiseau et de sa future, et à la prospérité du ménage!

On trinqua de nouveau et on se sépara.

Misticot, mal convaincu et pensant toujours à la prodigieuse ressemblance signalée par lui, prit le chemin des Buttes-Montmartre où l'appelait son commerce, tandis que Loiseau regagnait son atelier de reliure.

Le lendemain de ce jour, vers onze heures, Arnold Desvignes quittait la rue des Tournelles et allait déjeuner dans l'un des nombreux restaurants situés aux environs de la place de la Bastille.

En passant devant un kiosque du boulevard Beaumarchais, il avait acheté un journal et, tout en attendant qu'on lui servît le bifteck demandé, il déplia ce journal et le parcourut.

C'était une feuille essentiellement parisienne, ayant la prétention d'être toujours la première et la mieux renseignée, devant une grande partie de son succès à son amour pour l'actualité, et entretenant une nuée de reporters à vingt-cinq centimes la ligne.

Soudain Arnold tressaillit.

Ses sourcils se froncèrent tandis qu'un tremblement léger agitait ses lèvres.

Ses yeux venaient de tomber sur la nouvelle à sensation que nous allons reproduire textuellement :

« Voici un fait dont nous avons la certitude absolue d'offrir la primeur à nos lecteurs, ce qui nous arrive souvent, — nous croyons qu'on n'hésitera point à nous rendre la justice d'en convenir.

« Avant-hier, dans la soirée, un commissaire aux délégations judiciaires, assisté d'un agent de la Police de sûreté, et porteur d'un mandat d'amener signé par un de messieurs les juges d'instruction du Parquet de Paris, s'est présenté rue Joubert, à l'*Hôtel des Indes*, pour procéder à l'arrestation d'un malfaiteur dangereux, arrivé à Paris depuis quelques heures seulement.

« Une affaire des plus mystérieuses, à ce qu'on affirme, a motivé l'arrestation de ce malfaiteur. — Il avait refusé de remettre au bureau de l'hôtel les papiers de nature à établir son identité. — On ne le connaît donc que sous le nom d'*Étienne Béraud*, qui signait une dépêche adressée par lui de Marseille au gérant de l'*Hôtel des Indes*, et qui doit vraisemblablement être un faux nom.

« Selon notre habitude invariable nous ne tarderons point à pénétrer le mystère dont s'enveloppe cette arrestation, et nous nous empresserons de tenir nos lecteurs au courant. »

Après avoir lu jusqu'à la dernière ligne, Arnold froissa le journal entre ses mains avec un mouvement de colère dont il ne fut pas maître.

— Le diable emporte ces idiots ! — murmura-t-il. — Quelle absurde manie de se mêler de ce qui ne les regarde pas ! — Ce fait-divers va donner l'éveil à la police ! — Je tordrais de grand cœur le cou à la gérante de l'hôtel, car c'est évidemment par elle que le reporter de cette feuille a été renseigné si vite !...

« Si une enquête est ordonnée, comme c'est probable, comme c'est certain, les conséquences les plus gênantes en seront fatalement la suite.

« Avant ce soir on constatera la disparition de l'ex-marchand de diamants, dont le nom se trouve imprimé là tout au long.

« Les employés de la maison de banque du baron de Rothschild vont avoir l'éveil...

« John Mortimer, qui doit savoir à cette heure que je n'ai pas gagné mon poste en Angleterre, va faire jouer le télégraphe dans toutes les directions pour me retrouver...

« Si cet article arrive sous ses yeux, — et comment n'y arriverait-il pas ? — il se fera dans son esprit un travail bien simple.

« Il rapprochera la date de mon départ de celle du départ d'Étienne Bé-

raud; l'enlèvement de celui-ci à Paris de mon arrivée à Londres, et il en tirera les conséquences...

« Voilà des dangers que je n'avais pas prévus!... — Ils sont imminents!... ils sont terribles!...

Arnold réfléchit pendant un instant, puis il reporta ses yeux sur le journal pour relire le fait-divers inquiétant.

Un second entrefilet très court arrêta son regard au passage.

Cet entrefilet ne contenait que les lignes suivantes :

« Nous apprenons par un journal maritime qu'un cyclone effroyable a fait des ravages sur l'océan Indien, il y a de cela trois semaines. — Cinq ou six navires de fort tonnage ont sombré en vue d'Obock. — Deux paquebots qu'avaient retardés les mauvais temps sont au nombre des navires engloutis. — Tout est perdu, corps et biens. »

La figure de l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta se rasséréna.

— Oh! oh! — murmura-t-il. — Plus que jamais je crois à mon étoile! — Voilà un incident qui me sauve... — Il y a trois semaines j'étais à Suez. — Le paquebot sur lequel je me trouvais pouvait être un de ceux qui, retardés par le mauvais temps, ont sombré en mer... — John Mortimer connait certainement les sinistres dont il s'agit et, sachant que je ne suis point arrivé à Londres, me croit mort... — De ce côté tout va bien... — il ne me reste plus à craindre que les enquêtes de la police française...

LI

Arnold s'interrompit pendant quelques secondes, se mit à réfléchir de nouveau, et le résultat de ses réflexions fut celui-ci :

— Bah! — Rien ne me compromet, rien ne m'accuse, et avec de l'adresse on se tire de tout! — Je vais entreprendre la lutte et mettre les atouts dans mon jeu!

« Il me faut Angélique Verrière... — Je l'aurai!

« Il ne faut point que les millions d'Étienne Béraud m'échappent... — ils ne m'échapperont pas!

« Lorsque j'aurai assisté à cette noce où tous les membres de la famille se trouveront réunis, je saurai dans quelle direction je dois marcher, et j'irai droit au but, sans hésitation, sans faiblesse, renversant et brisant les obstacles que je ne pourrai pas tourner... J'en ai trop fait déjà pour m'arrêter en route!...

Le calme avait reparu sur les traits du jeune homme.

Une flamme brillait dans ses yeux ; — ses lèvres ébauchaient un sourire.

On lui servit son bifteck aux pommes soufflées, et il se mit à manger comme un paisible rentier sans souci qui ne pense qu'à bien vivre

Arnold Desvignes, ou pour mieux dire Charles Gérard, puisqu'on ne le connaissait à Calcutta que sous ce nom qui était le sien, avait raison de supposer que John Mortimer le croyait englouti dans le cyclone dont les journaux d'outre-mer venaient d'apporter la nouvelle en France.

Cette nouvelle était arrivée beaucoup plus vite à Calcutta, et le banquier n'avait pas pensé tout d'abord que l'employé qu'il envoyait à Londres se trouvait au nombre des victimes du désastre.

Cette idée ne lui vint qu'un peu plus tard, quand il reçut une dépêche du directeur de la maison de Regent-street lui annonçant que Charles Gérard, dont il avait télégraphié le départ, ne se présentait point.

Or, Charles Gérard aurait dû être arrivé depuis huit jours.

Donc il avait péri, la chose ne semblait que trop sûre, mais, faute de connaître le nom du navire sur lequel il s'était embarqué, on ne pouvait s'en procurer la preuve matérielle.

Bref, tout devait concourir à favoriser les projets du misérable, car, un mois plus tard, John Mortimer, allant chasser chez un de ses amis qui possédait d'immenses propriétés à quelques lieues de la ville, tombait dans le Gange en descendant du bateau à vapeur dans le canot qui devait le conduire à terre, et se noyait, malgré les consciencieux efforts qu'on fit pour le sauver.

Ainsi, le seul homme en état d'éclairer la justice et de perdre son ancien secrétaire n'était plus à craindre.

Le jour où Arnold Desvignes apprendrait par les journaux la mort du banquier, il devait se croire certain de l'impunité.

Si le jeune scélérat avait été stupéfait en lisant dans une feuille d'actualité parisienne la note relative à l'arrestation d'un dangereux malfaiteur à l'*Hôtel des Indes*, rue Joubert, d'autres personnes ne pouvaient manquer de l'être autant que lui, pour le moins.

En première ligne parmi ces personnes se trouvait le chef de la Sûreté.

Le matin de ce même jour, après avoir expédié les affaires courantes, il avait déchiré les bandes de deux ou trois journaux placés sur son bureau et déplié l'un d'eux, — précisément celui dont nous avons vu Arnold Desvignes acheter un numéro en allant déjeuner.

Les yeux du magistrat tombèrent sur l'*information* que nous avons textuellement reproduite un peu plus haut.

A deux reprises différentes, et avec un étonnement toujours croissant, il lut cette information.

— C'est bien singulier! C'est plus que singulier! — murmura-t-il. — Voilà une affaire importante dont je n'ai point entendu parler! — Quel est le juge d'instruction qui a signé ce mandat d'amener? Quel est le commissaire aux délégations judiciaires qui a été chargé de l'exécuter? — Quel est celui de mes agents qui l'accompagnait?... Triple énigme! — Et cependant, avant-hier, je suis resté à peu près toute la journée à la Préfecture!... — Voyons un peu ..

Le chef de la Sûreté se mit à passer en revue les rapports de l'avant-veille, supposant qu'un de ces rapports avait pu lui échapper; mais le mot de l'énigme ne s'y trouvait point.

Fort intrigué, il se rendit au Palais de Justice et fit remettre sa carte au procureur de la République.

Celui-ci le reçut tout aussitôt et lui dit, en lui tendant un journal qu'il tenait à la main :

— J'allais vous faire prier de passer à mon cabinet et de me donner l'explication de la note que voilà.

— Et moi, monsieur le procureur de la République, — répondit le chef de la Sûreté, — je venais vous demander si vous aviez donné des ordres au courant desquels je n'ai été mis par personne...

— Je n'ai pas donné d'ordres... — J'ignorais qu'une arrestation eût été opérée à l'*Hôtel des Indes*.

— Je ne puis vous offrir à ce sujet aucune explication, car je n'en sais pas plus que vous...

— Eh bien! il faut savoir... et savoir le plus tôt possible... — Peut-être n'y a-t-il là qu'une mauvaise plaisanterie de reporter à court de copie... — Informez-vous à l'*Hôtel des Indes*... — S'il ne s'y est passé aucun fait du genre de celui raconté par ce journal et qui va être répété par toutes les feuilles du soir, allez trouver le gérant du journal, tancez-le sévèrement et menacez-le de poursuites pour délit de publication de fausses nouvelles, mais voyez d'abord les juges d'instruction et venez le plus tôt possible me rendre compte de ce que vous aurez appris...

Le chef de la Sûreté s'empressa d'obéir.

Au bout d'une demi-heure il revint, apportant une réponse que l'on devine.

Aucun des magistrats instructeurs n'avait signé de mandat d'amener contre un nommé *Étienne Béraud;* donc, du premier au dernier mot, la nouvelle était fausse.

— Eh bien! — dit le procureur de la République, — il faut en finir une fois pour toutes avec les gentillesses de ce genre. — Je vais commettre un juge pour instruire au sujet de ce délit de publication de fausses nouvelles; vous l'accompagnerez à l'*Hôtel des Indes* et aux bureaux du journal.

Une heure après un fiacre, contenant un juge d'instruction, son greffier et le chef de la Sûreté, s'arrêtait rue Joubert, devant la maison meublée qui nous est connue.

A l'hôtel, personne n'avait lu l'article et ne pouvait s'attendre à une descente de justice.

Le patron était revenu la veille de son court voyage ; — la gérante et les garçons s'étaient empressés de le mettre au courant des faits accomplis.

L'arrestation n'ayant occasionné aucun scandale, il n'avait attaché à cet incident qu'une très minime importance.

Au moment où les magistrats franchissaient le seuil de l'hôtel, il se trouvait dans le bureau avec la gérante.

Connaissant de vue le chef de la Sûreté, il pensa tout de suite qu'il allait être question du voyageur arrêté l'avant-veille dans l'appartement numéro 13, et faisant quelques pas au-devant des nouveaux venus qu'il salua respectueusement, il les accueillit par ces paroles :

— Je devine, messieurs, ce qui me vaut l'honneur de votre visite matinale...

— Ah ! — fit le chef de la Sûreté, — vous avez lu l'article?...

— De quel article me parlez-vous?... je n'ai rien lu...

— Eh bien ! alors?...

— Mais il n'y a pas besoin d'avoir lu quelque chose pour comprendre que vous venez faire une enquête au sujet du malfaiteur arrêté ici avant-hier soir...

Le chef de la Sûreté et le juge d'intruction, en entendant ces mots, échangèrent un regard où se lisait la stupeur la plus profonde et la plus naturelle, puis le juge d'instruction prit la parole.

— Vous êtes le propriétaire de cet établissement? — demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Et une arrestation a eu lieu avant-hier dans votre maison?

— Certainement.

— En votre présence?

— Non, monsieur... Je me trouvais en voyage ce jour-là... J'étais à Amiens... Mais ma gérante, que voilà, m'a raconté ce qui s'était passé...

Le juge d'instruction se tourna vers la jeune femme.

— Vous étiez ici, vous, madame, — lui dit-il, — quand on s'est présenté pour arrêter un de vos locataires?...

— Un nommé Étienne Béraud, oui, monsieur... — répondit la gérante.

— Quel était cet homme?

— Un étranger... un voyageur... arrivé depuis deux heures de l'après-midi.

— D'où venait-il?

— Nous l'ignorons.

— Comment! vous l'ignorez! — Mais les règlements de police vous enjoignent d'inscrire sur vos registres les noms et prénoms des personnes que vous recevez, leur profession et l'endroit d'où elles viennent...

— Je sais cela à merveille, monsieur, et je me suis conformée aux règlements en demandant au voyageur ses papiers et en le questionnant. — Il a non seulement refusé de me remettre ses papiers, mais encore de me répondre.

— Ah! il a refusé?...

— Oui, monsieur, et d'une façon peu polie, je vous assure...

— Alors, comment avez-vous su son nom?

— J'avais reçu la veille une dépêche de Marseille pour retenir un appartement. Cette dépêche était signée *Étienne Béraud*...

— L'avez-vous conservée?...

— Oui, monsieur.

— Donnez-la-moi, je vous en prie.

— La voici... — répondit la gérante en ouvrant un tiroir et en en tirant une bande de papier bleu qu'elle tendit au juge d'instruction.

Celui-ci la lut.

— Elle vient bien de Marseille... — fit-il ensuite, — puis il ajouta : — Puisque vous étiez présente au moment de l'arrivée de ce voyageur, veuillez entrer à ce sujet dans les plus minimes détails...

— Je vais vous dire tout ce dont je me souviens, monsieur, mais ce n'est pas grand'chose... — Après avoir pris possession de son appartement, où les garçons de l'hôtel montèrent deux malles assez grandes qui constituaient son bagage, il demanda qu'on disposât dans sa chambre tout ce qu'il fallait pour écrire, puis il fit sa toilette et sortit... — La voiture qui l'avait amené stationnait à la porte pour l'attendre...

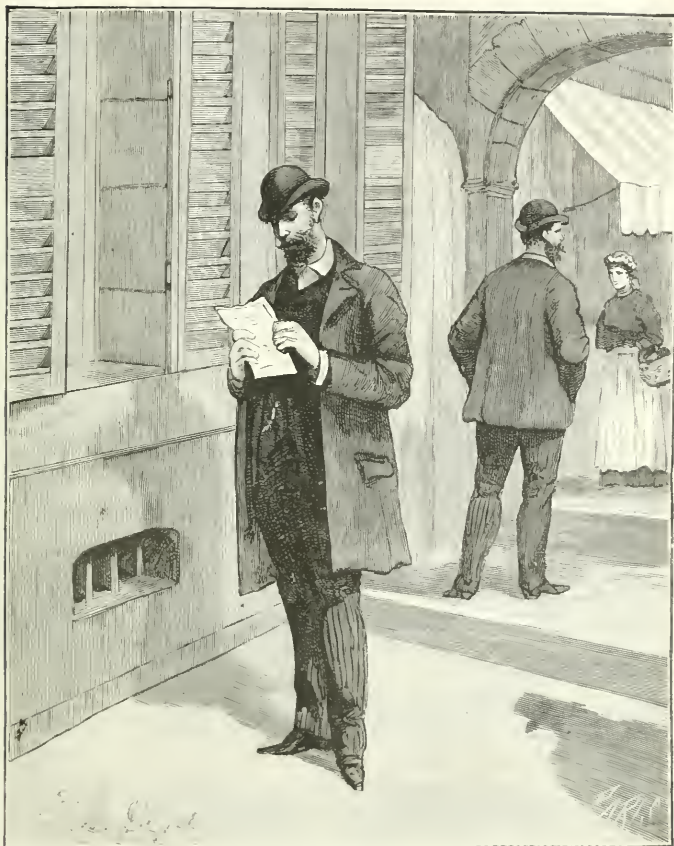
— Resta-t-il longtemps dehors?

— Trois heures à peu près... C'est en rentrant que je le priai de me donner ses papiers pour les inscrire sur mon livre de police... — je tenais à mettre ma responsabilité à couvert... j'y tenais d'autant plus qu'*il marquait mal* et que ses allures étaient singulières.

LII

— Et à cette requête si naturelle, si légitime, le voyageur répondit par un refus? — reprit le chef de la Sûreté.

— Oui, monsieur... — répliqua la gérante — Il refusa d'une façon



Là, il lut ces quelques lignes...

violente, presque grossière, disant qu'il était non seulement Français, mais Parisien, qu'il rentrait dans sa ville natale, qu'il n'avait de papiers à montrer à personne, et que personne n'avait le droit de lui en demander...

— Vous venez de dire que les allures de cet homme étaient singulières.

— Oui, monsieur... — Il avait l'air triste, affairé, préoccupé... — Lorsqu'on lui dit que l'appartement retenu par lui portait le numéro 13 et qu'on

n'en avait aucun autre à lui donner, il a manifesté un mécontentement extraordinaire et son visage est devenu sombre... — Je lui ai demandé s'il était superstitieux... — Ma question, probablement, lui a fait comprendre le ridicule de sa conduite, car il a suivi le garçon...

— Après son retour à l'hôtel, personne n'est venu demander à le voir ?

— Personne que les gens de justice pour l'emmener.

— Quelle heure était-il quand on a procédé à cette arrestation ?

— Environ huit heures du soir, monsieur.

— Vous connaissez sans doute le commissaire de police de votre quartier ?

— Parfaitement...

— Est-ce lui qui s'est présenté ?

— Non, monsieur.

— C'était cependant un commissaire.

— Aux délégations judiciaires oui, monsieur, c'est ainsi qu'il s'est désigné lui-même... — il faisait voir son écharpe...

Pour la seconde fois, le juge d'instruction poursuivit :

— Par qui ce commissaire ceint de son écharpe était-il accompagné ?

— Par un agent.

— Comment étaient-ils venus ?

— Dans une voiture qui attendait devant la porte et derrière laquelle on a placé les bagages du voyageur en partant...

— Ah ! — fit vivement le chef de la Sûreté, — on a emporté les bagages ?...

— Oui, monsieur.

— Et que disait cet Étienne Béraud ?

— Il affirmait être victime d'une méprise... il soutenait que sans doute on le prenait pour un autre...

Tandis que s'échangeaient ces paroles, le greffier du juge d'instruction écrivait, ou plutôt sténographiait les réponses de la gérante.

Le magistrat, après un instant de réflexion, demanda :

— Ces bagages devaient porter des étiquettes de chemin de fer ou de paquebot, indiquant le point de départ de leur possesseur...

— En effet, monsieur... les étiquettes étaient nombreuses...

— Vous souvenez-vous de quelques-unes ?

— C'est aux garçons qu'il faut demander cela...

Les garçons appelés et interrogés répondirent qu'ils ne se souvenaient d'aucune.

— Quel âge paraissait avoir le voyageur ? — reprit le chef de la Sûreté.

— Soixante ans ou environ... — Ses cheveux étaient presque blancs...

— Savez-vous quelle direction a pris la voiture en partant d'ici ?

— J'ai entendu le commissaire aux délégations judiciaires indiquer le Dépôt de la Préfecture.

— Pouvez-vous me donner le signalement de ce commissaire et de l'agent qui l'accompagnait ?

Une surprise indicible se peignit sur les visages de la gérante et du patron de l'*Hôtel des Indes*.

— Le signalement du commissaire! — s'écria celui-ci. — Ne le connaissez-vous donc pas, monsieur?

— Non, car ce prétendu magistrat avait pris un titre et usurpé des fonctions qui ne lui appartenaient point... Cet homme, le faux agent qui l'accompagnait, et le cocher de la voiture qui les attendaient, étaient trois complices, trois voleurs, trois assassins peut-être!

Le maître de l'hôtel et la gérante poussèrent un double cri de terreur.

— Trois assassins!... — répétèrent-ils.

— C'est à craindre... — Il n'existait aucun mandat d'amener contre le nommé Étienne Béraud, mort assassiné sans doute à cette heure!... — De l'enquête que nous venons de faire chez vous résulte la certitude absolue qu'un crime a été commis... — La justice saura trouver les coupables! — Veuillez, madame, ainsi que je vous le demandais tout à l'heure, nous donner le signalement du prétendu commissaire, du faux agent et du cocher...

— Je n'ai pas vu le cocher... — Le commissaire ou soi-disant tel pouvait avoir cinquante ans; il était de taille moyenne, avec des cheveux grisonnants... — Il avait des manières très polies, très comme il faut... — Il parlait posément, avec douceur et gravité... — Quant au faux agent, j'ai fait peu d'attention à lui... Je me souviens seulement de ses favoris poivre et sel.

— Tout cela est bien vague... — Vous n'avez remarqué aucun signe particulier qui puisse nous guider?...

— Aucun.

— Savez-vous si la voiture portait un numéro, et quel était ce numéro?

— Non, monsieur, mais les garçons le savent peut-être...

Les garçons furent rappelés et interrogés de nouveau.

Ils ne purent donner aucune indication utile.

Le temps était affreux au moment où ils attachaient les bagages derrière la voiture. — La pluie les aveuglait. — Ils n'avaient rien regardé, par conséquent rien vu.

On les renvoya à leur besogne.

— Pas un indice! pas un fil conducteur! — murmura le juge d'instruction avec un désappointement manifeste. — Nous sommes en présence d'un crime mystérieux, préparé de longue main, sans doute, et exécuté avec

une effrayante habileté... — Voyons, madame, — ajouta-t-il en s'adressant à la gérante, — fouillez bien votre mémoire, cherchez... tâchez de retrouver quelque détail relatif au malheureux voyageur qu'un piège attendait dans votre maison...

— Je cherche, monsieur... je cherche...

Elle pencha la tête sur sa poitrine et ferma les yeux, sans doute afin de mieux se recueillir.

— Ah! — fit-elle tout à coup, — voici une particularité dont je me souviens...

— Laquelle? — Parlez vite!

— La veille du jour où ce voyageur est arrivé, un commissionnaire porteur d'une lettre adressée à M. Étienne Béraud s'est présenté ici...

— Et il a laissé cette lettre?

— Non, monsieur... — il avait l'ordre, paraît-il, de ne la remettre qu'en mains propres... — Ne pouvant le faire, il m'a demandé quand M. Béraud arriverait...

— Qu'avez-vous répondu?

— Je venais justement de recevoir la dépêche de Marseille. — J'ai répondu qu'il arriverait le lendemain...

— Donc, on était au courant de son arrivée très prochaine! — s'écria le chef de la Sûreté. — Il faut savoir quel était le commissionnaire chargé de la lettre... — Par lui, peut-être, pourra-t-on trouver la piste de l'homme qui la lui avait remise et qui doit être le faux commissaire ou le faux agent...

— Connaissez-vous le commissionnaire? — demanda le juge d'instruction à la gérante.

— Oui, monsieur... j'ai eu plus d'une fois l'occasion de l'employer. — Il stationne sur le boulevard de la Madeleine en face de la rue Caumartin... il se nomme Bastien...

— Très bien... — fit le chef de la Sûreté, puis s'adressant à l'agent qui les accompagnait, un petit homme très fluet qu'on avait surnommé l'*Allumette* dans les bureaux de la Préfecture, mais qui s'appelait en réalité Flogny : — Allez voir si le commissionnaire Bastien est à son crochet. — S'il s'y trouve vous le conduirez à mon cabinet où vous le garderez à la disposition de M. le juge d'instruction; s'il est en course, attendez-le... Prenez une voiture, et surtout bouche close, que l'homme ne sache pas ce qu'on lui veut.

— Monsieur le chef de la Sûreté peut être tranquille...

Et l'agent partit.

Les magistrats n'ayant pas l'espoir d'apprendre autre chose à l'*Hôtel des Indes*, même en multipliant les interrogations, regagnèrent la voiture qui les avait amenés, après avoir recommandé au patron et à la gérante

une discrétion complète, un absolu silence au sujet de l'enquête dont ils venaient de voir le début.

Le cocher reçut l'ordre de toucher au Palais de Justice.

L'*Allumette* avait trouvé Bastien à la place qu'il occupait d'habitude sur le boulevard, en face de la rue Caumartin, près du kiosque de la marchande de journaux.

— Mon brave garçon, — lui dit-il, — on a quelques renseignements à vous demander à la Préfecture... — Soyez, d'ailleurs. sans inquiétude... On ne vous reproche aucune contravention... il ne s'agit point de vous retirer votre médaille... Vous n'avez absolument rien à craindre... — Nous allons prendre une voiture pour arriver plus vite...

Bastien, rassuré par cet exorde, quoiqu'il ne soupçonnât point la nature des renseignements qu'on attendait de lui, suivit l'Allumette qui le conduisit à ce que les agents appellent entre eux la *Maison*, et lui tint compagnie jusqu'à l'arrivée du chef de la Sûreté.

Celui-ci ne se fit pas longtemps attendre.

— C'est Bastien? — demanda-t-il en voyant le commissionnaire.

— Oui. chef...

— Eh bien! Bastien, accompagnez-moi chez M. le juge d'instruction... — Flogny, suivez-nous...

Par les passages intérieurs, inextricables pour les profanes et établissant la communication entre la Préfecture et le Palais, les trois hommes ne tardèrent point à arriver à la galerie sur laquelle s'ouvrent les cabinets des juges d'instruction.

Le chef de la Sûreté et Bastien furent introduits, et l'interrogatoire du commissionnaire commença aussitôt en ces termes :

— Vous souvenez-vous d'avoir porté, il y a quatre jours, une lettre rue Joubert, à l'*Hôtel des Indes?*

— Oui, monsieur.

— A qui était adressée cette lettre?

— A un monsieur Étienne Béraud.

— C'est cela même... — Que vous a-t-on dit à l'hôtel?

— La gérante m'a répondu que ce monsieur n'était pas encore arrivé, mais que pour sûr il arriverait le lendemain, car elle venait de recevoir une dépêche envoyée par lui pour retenir un appartement... — Là-dessus je me suis en allé car j'avais l'ordre de ne remettre la lettre qu'à lui-même personnellement et de m'informer du jour et de l'heure auxquels il était attendu...

— Ah! vous aviez cet ordre?

— Oui, monsieur le juge...

LIII

— Qui vous avait remis la lettre? — poursuivit le magistrat.

— Un Anglais, — répondit Bastien.

— Un Anglais! — répéta le chef de la Sûreté très surpris.

— Et un pur sang, je vous en réponds! — Quel baragouin! — Il fallait y mettre de la bonne volonté pour le comprendre!...

— Vous n'aviez jamais vu cet Anglais auparavant? — demanda le juge d'instruction.

— Jamais! — J'étais assis sur mon crochet. — Il descendit d'un fiacre et me fit signe. — Je m'approchai de lui, il me donna la lettre et m'expliqua tant bien que mal ce que j'avais à faire...

— Où vous attendait-il pour la réponse?

— Au café qui se trouve de l'autre côté du boulevard. — C'est là que je lui ai rendu la lettre.

— Pouvez-vous me donner le signalement de cet individu?

— Le signalement d'un Anglischmann, monsieur le juge, c'est difficile... — Ils sont généralement très longs ou ils sont tout ronds, et ils se ressemblent presque tous... Celui-là paraissait avoir dans les trente ans... — Il était de taille ordinaire avec des cheveux roux et des favoris couleur carotte... — Voilà tout ce que je peux vous dire...

— Vous ne l'avez pas revu?

— Non, monsieur le juge.

— Si vous le rencontriez, pourriez-vous le reconnaître?

— Oh! quant à ça, du premier coup d'œil...

— Eh bien! Bastien, si le hasard vous remet en face de lui, suivez-le sans qu'il s'en doute, ne le lâchez pas avant de savoir où il va, où il demeure, et venez immédiatement me prévenir... En mon absence, vous vous adresseriez à M. le chef de la Sûreté... — Il vous sera tenu compte du temps employé par vous au service de la Justice...

— Je ferai cela, monsieur, je vous le promets...

Le juge d'instruction glissa une pièce de cent sous dans la main du commissionnaire qui salua et se retira.

— Me permettez-vous de vous demander ce que vous pensez de tout cela? — fit le chef de la Sûreté.

— Je pense que nous sommes en présence d'une association de bandits internationaux toujours en quête de bons coups à faire... — Ces misérables poussent l'audace jusqu'à la témérité, jusqu'à la folie, et cette audace leur

réussit, nous venons d'en avoir la preuve... — Ils sont habiles, il faut l'être plus qu'eux... Aucun indice ne nous guide jusqu'à présent, mais une circonstance imprévue peut nous mettre sur la piste d'un moment à l'autre... On s'est servi pour commettre un crime de tous les attributs de la magistrature... C'est un défi qui nous est jeté... Relevons-le! — Monsieur le chef de la Sûreté, je compte sur vous, sur votre zèle, sur le zèle de vos agents! — Il nous faut la victoire!

— Monsieur le juge d'instruction, nous l'aurons, je vous le promets...

Le chef de la Sûreté et l'*Allumette* quittèrent le cabinet où l'interrogatoire de Bastien venait d'avoir lieu, et le magistrat alla trouver le procureur de la République afin de lui rendre compte de ce qui se passait.

Après avoir déjeuné dans le restaurant où nous l'avons vu prendre connaissance de l'article qui l'avait si fort inquiété et qui venait de mettre le Parquet et la Préfecture en révolution, Arnold Desvignes longea le boulevard Beaumarchais et entra dans le grand bureau de poste qui se trouve sur ce boulevard.

On se souvient que l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta avait dit à Agostini, l'Italien de la rue du Paon-Blanc, de lui écrire poste restante, aux initiales X. Y. Z., au bureau du boulevard Beaumarchais, s'il désirait lui faire quelques communications relativement au voyage dont il était chargé, voyage ayant pour but de prendre des renseignements au sujet du nommé : *Joseph-Arnold Desvignes*.

Le jeune homme s'adressa au guichet de la poste restante et demanda s'il était arrivé une lettre aux initiales qu'il indiqua.

L'employé vérifia les missives placées dans un casier spécial et tendit silencieusement une enveloppe à Arnold qui la prit, sortit du bureau, gagna la place Royale, et là, sous les arcades, lut ces quelques lignes :

« Monsieur,

« Depuis hier au soir je suis de retour de Bléré.

« J'ai les papiers que vous m'avez demandés mais, pour vous fournir les renseignements complémentaires désirés par vous, il faut que j'aille jusqu'à Londres.

« Il est indispensable que je vous voie.

« Civilités empressées.

« AGOSTINI. »

Arnold serra la lettre dans sa poche et prit le chemin du quartier de l'Hôtel de Ville, dont l'Italien habitait, nous le savons, la ruelle la plus étroite et la plus boueuse.

L'assassin d'Étienne Béraud entra dans la maison que nous avons décrite, gravit l'escalier et frappa à la porte.

Agostini vint ouvrir.

— Ah! c'est vous... — dit-il en reconnaissant son client, — je suis heureux de vous voir...

— J'ai votre lettre dans les mains depuis une demi-heure et me voici... — Apprenez-moi d'abord quels sont les renseignements et les papiers recueillis par vous à Bléré... Nous parlerons ensuite du voyage à Londres...

— Voici : — Joseph-Arnold Desvignes, âgé de sept ans, a été mis en pension à Loches, chez un de ses oncles resté vieux garçon...

« A quatorze ans, envoyé à Paris pour y faire son éducation, il étudia à l'École des Mines...

« A vingt et un ans il retournait à Bléré, où il demeura pendant une année tout entière, afin de recueillir l'héritage de son père et de sa mère, morts à deux mois de distance l'un de l'autre.

« Il fit un an de volontariat.

« A l'âge de vingt-trois ans, il se rendit en Angleterre, à Plymouth, où l'attendait un emploi d'ingénieur civil. — Au bout de deux années, il quitta cet emploi et partit pour Londres. » — Là s'arrêtent mes renseignements.

— Comment avez-vous su que de Plymouth Arnold Desvignes était allé à Londres?

— Il y a quelques mois il écrivit au secrétariat de la mairie de Bléré, afin de demander qu'on lui envoyât les actes mortuaires de son père et de sa mère, ainsi que son acte de naissance... — La lettre était datée de Londres...

— Bien... — quels papiers avez-vous rapportés ?

— Voici :

« 1° L'acte mortuaire de l'oncle d'Arnold Desvignes, instituteur habitant Loches autrefois ;

« 2° L'acte mortuaire de sa mère ;

« 3° Celui de son père ;

« 4° L'acte de naissance d'Arnold Desvignes ;

« 5° L'extrait de son casier judiciaire.

— Quels sont, à cette heure, les parents encore vivants de Joseph Arnold Desvignes ?

— Il n'en existe aucun.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument sûr. — Pas le moindre parent, ni proche, ni éloigné...

— Remettez-moi les papiers que vous venez d'énumérer...

— Contre le billet de mille francs promis ?

— Bien entendu.



Agostini se mit à manier les billets de banque.

— Et le voyage à Londres?...

— Il est inutile...

— Comment?...

— Je sais, moi, ce qu'est devenu à Londres Arnold Desvignes...

L'Italien attacha sur son interlocuteur un regard exprimant autant de surprise que de curiosité.

Le jeune homme ne répondit point à la muette interrogation de ce regard.

— Mais, — ajouta-t-il, — une pièce me manque... une pièce importante... très importante...

— Laquelle ?...

— Arnold Desvignes, m'avez-vous dit, a fait son volontariat ?...

— Oui.

— Dans quel régiment et en quel endroit ?

— Au 27e de ligne, en garnison à Tours.

— Eh bien ! il m'est indispensable d'avoir le *congé*.

— Ce sera difficile...

— Vous toucherez un troisième billet de mille francs lorsque vous me le remettrez...

— Mais...

— Il n'y a point de *mais*... — interrompit Arnold. — Il me faut un duplicata du congé ou un certificat en tenant lieu...—Comment vous procurerez-vous cette pièce ? — Ça ne me regarde pas... — Vous devez savoir votre métier... — Si vous trouvez qu'un billet de mille francs ne suffise pas, je la paierai plus cher... Mais il me la faut ! Vous entendez, il me la faut !...

— Vous l'aurez...

— C'est bien ! et comme il est possible que j'aie encore besoin de vos services, souvenez-vous de ceci : — Je ne marchande jamais, mais j'exige en échange qu'on ne me parle jamais non plus d'impossibilité !... — ici-bas, tout est possible, absolument tout !... — Il ne s'agit que d'y mettre le prix !...

Un mouvement de tête d'Agostini fournit le témoignage d'une approbation sans réserve.

Arnold continua en appuyant sur les mots :

— J'aime trouver chez ceux que j'emploie une discrétion absolue en même temps qu'une obéissance aveugle... — Payant cher, il me faut des instruments parfaits... Que ceci soit dit une fois pour toutes, et donnez-moi les pièces rapportées par vous de Bléré.

L'Italien, dominé par les paroles, par l'accent et par le regard de son interlocuteur, lui tendit les feuilles de papier timbré en murmurant :

— Tout est légalisé...

— Voilà l'argent promis, — dit Arnold en échangeant les pièces contre des billets de banque... — Vous me devez le *congé*, ou le certificat dont j'ai besoin... et maintenant, écrivez ce que je vais vous dicter...

— J'attends, — fit l'Italien en prenant une plume. — Que faut-il écrire ?

— Ce nom et cette adresse :

Jules Verrière, banquier,
boulevard Haussmann, numéro 44.

— Après?

— Sachez ce qu'est réellement ce personnage. Renseignez-vous sur la situation vraie de sa fortune qui semble considérable... — Mettez-moi à même de me rendre compte de ses qualités, s'il en a, de ses défauts, et surtout de ses vices...

— Ce sera fait.

— Bientôt, n'est-ce pas?

— Le plus tôt possible...

Arnold se leva

— Ne m'écrivez plus aux initiales X, Y, Z, — dit-il, — je viendrai vous voir...

Et il quitta l'Italien.

— Quel est donc cet homme? — se demanda celui-ci resté seul, — que veut-il? — que cherche-t-il?...

Après un silence il reprit :

— Peu m'importe, après tout... il paye, c'est tout ce qu'il me faut, et je supplie saint Jacques, mon vénéré patron, de permettre qu'il ait souvent et longtemps besoin de moi!...

Et Agostini se mit à manier d'une main frémissante de joie les billets de banque qu Arnold venait de lui remettre.

LIV

Depuis le moment où Émile Vandame, en proie à un chagrin profond, à un découragement absolu, avait quitté Angélique, celle-ci était devenue triste et sombre.

Maintenant qu'elle avait échangé avec l'officier d'artillerie des aveux et des serments d'amour, elle comprenait combien étaient profondes, indestructibles, les racines de cet amour dans son âme.

Si elle ne pouvait conserver l'espérance de devenir la femme de celui qu'elle aimait, la vie ne comptait plus pour elle.

Energique et courageuse malgré sa grande jeunesse, elle se sentait prête à toutes les luttes, à tous les sacrifices, mais hélas! sacrifices et luttes lui donneraient-ils le bonheur attendu? la conduiraient-ils au but convoité?

Angélique connaissait bien son père.

Elle savait qu'une lutte contre sa volonté, ou plutôt contre son entêtement, offrait peu de chance de succès.

Asolument résolue à ne pas céder, lui faudrait-il attendre sa majorité pour avoir le droit de se marier selon le vœu de son cœur?

Certes, l'attente ne l'effrayait point, mais jusque-là quelle serait son existence?...

Qui sait d'ailleurs si Vandame, désespérant de l'avenir, ne s'éloignerait pas pour chercher la mort... ou l'oubli?

La mort? elle n'y voulait point penser.

L'oubli? -- Serait-il donc capable de l'oublier?... — Elle ne le croyait pas et ne consentait point à admettre que ce fût possible, mais cependant des craintes vagues commençaient à naître dans son esprit et mettaient comme un crêpe de deuil autour de ses pensées.

Émile Vandame était parti la mort dans l'âme, et sans doute la volonté de son père fermerait devant lui les portes de l'hôtel.

Angélique se révoltait contre cette injustifiable cruauté, mais à quoi pouvait servir cette révolte, puisqu'elle n'osait la manifester ouvertement.

Sœur Marie, d'ailleurs, l'empêchait d'entamer trop vite une lutte sans résultats possibles.

Elle lui conseillait, elle lui ordonnait même le calme, la patience, la résignation.

Dès le jour où le banquier avait éconduit le lieutenant, Angélique avait voulu aller trouver son père et lui dire :

— Je l'aime, et je n'aurai jamais d'autre mari que lui!

La jeune religieuse, consultée par elle comme la plus sûre des amies, avait répondu :

— Mauvais moyen, chère mignonne! le pire de tous!... — Sois prudente! ne compromets rien pas une démarche inconsidérée!... — Ne pousse pas mon oncle à prononcer des paroles sur lesquelles son amour-propre lui défendrait de revenir plus tard! — Je t'ai promis de veiller sur tes intérêts et je ne manquerai point à cette promesse... — Tu as confiance en moi... Laisse-moi donc agir... — Prie Dieu de seconder mes efforts et garde courage et bonne espérance... — Émile Vandame sera ton mari...

Angélique avait une confiance sans bornes dans sa cousine, mais cette confiance ne l'empêchait point de voir les choses en noir, de souffrir et de pleurer...

Jules Verrière, lui, entraîné par le torrent de la vie à outrance, absorbé par ses affaires plus que difficiles, par ses amours, et surtout par son monstrueux égoïsme, ne se doutait même pas des souffrances de sa fille.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le déjeuner auquel nous avons fait assister nos lecteurs.

Le lieutenant d'artillerie n'avait point reparu à l'hôtel du boulevard Haussmann.

Les heures semblaient effroyablement lentes à la pauvre enfant.

Un instant elle eut la pensée d'écrire à Vandame.

Sœur Marie, à qui nous savons qu'elle ne cachait rien, l'en dissuada, et la jeune fille prit son parti en songeant qu'à la fin de la semaine elle verrait l'officier à Saint-Mandé, au repas de noce pour lequel Eugène Loiseau lui avait adressé une invitation.

Mais Jules Verrière consentirait-il à assister à ce repas?

— Il y consentira si tu insistes pour le décider... — répondit la religieuse.

— Le crois-tu?

— J'en suis convaincue... — Lorsqu'il s'agit d'une chose grave telle que ton mariage, il résiste, mais il cède volontiers quand le sujet lui semble sans importance... — Du reste, je t'appuierai... — Mon oncle reviendra-t-il déjeuner?

— Oui.

— Eh bien! rappelle-lui ce matin, à table, la promesse qu'il a faite à son neveu.

— Je n'y manquerai certes pas! — s'écria l'enfant redevenue soudainement joyeuse, — et samedi je dirai à Émile Vandame de ne point cesser d'espérer puisqu'il ne peut douter que je l'aime, et puisque je l'aimerai toujours...

L'heure du déjeuner approchait.

Angélique entendit une voiture entrer dans la cour de l'hôtel.

Elle courut à la fenêtre et vit son père descendre de cette voiture.

Un instant après, le banquier franchissait le seuil du salon où l'attendaient sa fille et sa nièce.

— Le déjeuner est-il prêt? — demanda-t-il en embrassant distraitement le front que lui tendait Angélique.

— On n'attendait que toi pour servir... — répondit la jeune fille.

Un instant après, nos trois personnages étaient attablés.

Jules Verrière, un peu pâle, mangeait sans prononcer une parole.

Angélique l'observait et constatait sans peine que si la personne de son père se trouvait là, entre elle et sa cousine, sa pensée était assurément ailleurs.

— Tu es préoccupé, père... — lui dit-elle. — Est-ce que quelque chose te contrarie? Est-ce que tes affaires de banque ne vont pas comme tu le désirerais?...

Verrière avait tressailli.

La question de sa fille l'arrachait brusquement à sa songerie.

— Rien ne me contrarie, rien absolument... — répondit-il, — mais les affaires, même lorsqu'elles marchent le mieux du monde, — (et les miennes sont dans ce cas), — causent des préoccupations continuelles... — Réfléchir, calculer, combiner, prévoir, c'est la destinée de tous les banquiers... Je la subis comme les autres... — Donc, si tu me vois pensif, ne t'en inquiète pas...

— Dieu me garde de m'inquiéter, et surtout de mettre le nez dans tes calculs et tes combinaisons qui me rendraient folle... à moins qu'elles ne me fissent mourir d'ennui... Mais tu devrais te reposer un peu... ne fût-ce que pendant tes repas, et faire trêve à tes préoccupations!... — Je t'assure que tu n'as point bonne mine!... — C'est donc très fatigant de gagner de l'argent! — Eh bien! ne pense plus à ce vilain argent lorsque nous sommes auprès de toi, et pense à ta fille...

— Mais je t'assure que j'y pense, ma chérie... — répliqua le banquier en souriant.

— Et je t'assure, moi, qu'on ne le croirait guère à te voir!... — Tout à l'heure, tu semblais presque maussade...

— Physionomie trompeuse, puisque je n'ai jamais été de meilleure humeur!...

— Bien vrai?

— Sans doute.

— Et disposé à m'être agréable?...

— Il me semble que je le suis toujours...

Angélique à son tour fronça le sourcil.

Cette parole de son père lui rappelait douloureusement de quelle façon il avait éconduit Vandame, mais faire la moindre allusion à cette circonstance aurait été la pire des maladresses en ce moment.

La jeune fille rasséréna son visage et formula cette question :

— Alors samedi, nous allons à la noce?

— A quelle noce? — demanda de très bonne foi Verrière qui avait complètement perdu de vue l'invitation du jeune relieur.

Sœur Marie intervint.

— Comment, mon oncle, — dit-elle en riant, — avez-vous donc la mémoire aussi courte! — Ne vous souvenez-vous pas qu'il y a quatre jours votre neveu Eugène Loiseau, un brave garçon, très méritant, est venu vous faire part de son mariage, sollicitant votre présence comme un grand honneur, et que vous avez bien voulu promettre à ce brave garçon d'assister à la cérémonie et au repas de noce?

— C'est, ma foi, vrai! — Je l'avais tout à fait oublié, je l'avoue!

LV

— Eh bien! moi, je m'en souviens, — dit Angélique, — et j'en profite pour te le rappeler...

— C'est pour samedi, n'est-ce pas? — interrogea le banquier.

— Oui, pour samedi.

— Il me sera impossible de me rendre à l'invitation de mon neveu... — Ce jour-là, je ne serai pas libre...

Angélique allait répondre, trop vivement peut-être.

Sœur Marie ne lui en laissa pas le temps.

— Vous avez accepté, mon oncle, vous avez promis... — répliqua-t-elle. — Vous ne pouvez aujourd'hui revenir sur votre parole et refuser de conduire ma cousine à la noce d'un de ses proches parents... — Vous lui feriez beaucoup de peine, car assister à ce mariage sera pour elle non seulement un plaisir, mais un devoir...

— Angélique tient tant que cela à s'encanailler? — fit le banquier avec un ricanement.

La jeune fille devint pourpre.

— Oh! mon oncle, quel vilain mot! — s'écria sœur Marie.

— Il est juste. — Ces gens-là ne sont pas de notre monde.

— Sans doute, — répondit Angélique, — mais ils sont de notre famille... — Enfin, père, ne discutons pas... — Tu m'as dit tout à l'heure que tu étais toujours disposé à m'être agréable... — Prouve-le-moi en ne me privant point de la joie d'aller porter mon cadeau de noce à la fiancée de ton neveu... — Sois bon pour ta fille qui t'aime tendrement... Fais-moi le sacrifice de ton temps samedi prochain... — Promets-moi que nous irons au mariage de mon cousin...

— Eh bien! oui, nous irons, puisque tu le veux absolument! — s'écria Jules Verrière d'un ton bourru. — Mais je te préviens d'avance que nous serons parfaitement ridicules, déplacés et mal à notre aise.

— Pourquoi donc?

— Parce que je ne suis pas le premier venu, parce que j'occupe une position en vue dans la société parisienne, et que la présence du banquier Verrière et de sa fille dans une réunion où se trouveront des blanchisseuses, des marchandes de légumes et des chiffonniers, sera tout ce qui se peut imaginer de plus incorrect.

— Ce sont d'honnêtes gens!...

— Soit! — Je l'espère pour eux, mais dans tous les cas de petites gens,

de très petites gens... — Enfin, que ta volonté soit faite! C'est convenu, nous irons.

— Et de bonne grâce? — murmura câlinement Angélique.

— De si bonne grâce que je porterai moi-même un cadeau à la mariée. — J'espère que tu seras contente...

— Oui... oui... contente... bien contente... — s'écria l'enfant en jetant ses bras autour du cou de son père qu'elle embrassa sur les deux joues. — Tu es bon et je te remercie de tout mon cœur...

Le banquier, qui venait de céder malgré lui, se dégagea de l'étreinte de sa fille, se leva car le déjeuner était fini, et sortit de la salle à manger d'un air assez maussade.

— Procès gagné! — dit Angélique.

— Non sans un peu de peine, — répliqua sœur Marie, — mais je craignais d'en avoir plus encore! — Je ne puis deviner ce qu'a mon oncle... Depuis quelques jours son caractère semble s'aigrir.

— Tu sais qu'il n'a jamais aimé la famille de ma mère... qui cependant est aussi la sienne...

— Je sais cela, mais il doit y avoir autre chose...

— Quoi?

— Des pertes d'argent, peut-être... des difficultés dans ses affaires...

— C'est peu probable... — Mon père est très habile et sa maison de banque compte parmi les plus solides de Paris...

— Dieu le veuille! — pensa sœur Marie. — Instinctivement, j'ai peur.

En ce moment la femme de chambre d'Angélique entra dans la salle à manger.

— La couturière de mademoiselle apporte une robe à mademoiselle... — fit-elle.

— Bien... Conduisez-la dans ma chambre, où nous allons la rejoindre.

La femme de chambre sortit.

— Tu sais, — dit Angélique à la religieuse, — c'est ma cousine Jeanne Dessourdy... Papa ne voulait point que je l'emploie, justement parce qu'elle est notre parente, mais j'ai résisté... Elle est pauvre... elle a besoin de travailler... et d'un autre côté non plus elle n'est pas heureuse... C'est une ouvrière très habile... Tu verras la robe qu'elle m'apporte. Je la mettrai pour aller à la noce...

La jeune fille et sœur Marie gagnèrent l'appartement où les attendait Jeanne Dessourdy, jeune femme de vingt-cinq ans, mince et jolie, l'air modeste et triste.

Une petite fille de quatre ans l'accompagnait.

— Bonjour, Jeanne, — dit Angélique à l'ouvrière. — Bonjour Lina, — ajouta-t-elle en s'adressant à l'enfant, — viens m'embrasser, mon cœur...



L'enfant courut à Mme Verrière.

L'enfant courut à Mlle Verrière, les bras ouverts, en bégayant :

— Bonzour, touzine Anzélique...

Jeanne Dessourdy rougit, depuis la naissance du cou jusqu'au sommet du front.

— Veux-tu te taire, Lina!... — commença-t-elle vivement. — Qui t'a permis de parler ainsi?

— Laissez-la dire, Jeanne... — répliqua la fille du banquier. — Ce n'est pas sa faute, à elle, n'est-ce pas?

— Oh! non!... — murmura l'ouvrière avec un soupir, — et c'est bien amer pour moi d'être obligée de lui imposer silence, à ce pauvre ange qui n'aurait point dû naître!...

— Mais pourquoi Paul Béraud s'obstine-t-il à reculer sans cesse le mariage qu'il vous avait promis? qu'il vous avait juré?...

— Ah! pourquoi?... — Qui pourrait dire ce qu'il a dans la tête ou dans le cœur... s'il a un cœur... — Lorsque je lui en parle il me répond durement : — *Plus tard... plus tard... il sera toujours temps... Nous sommes bien comme nous sommes...*

Jeanne Dessourdy, en prononçant ces derniers mots, cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots.

— Pleure pas, tite mère... — fit Lina en quittant Angélique pour aller à elle.

— Vous n'êtes pas heureuse, ma pauvre Jeanne... — dit la fille du banquier.

— Heureuse, moi!... oh! non... oh! non! — Dieu me frappe... Dieu me punit... C'est son droit... Je l'ai mérité... Il fallait être forte et me garder mieux que je ne l'ai fait... Je n'ai qu'une excuse... je croyais Paul Béraud honnête homme...

— Outre le refus d'accomplir la promesse de mariage qu'il vous a faite, Paul Béraud a des torts envers vous, n'est-ce pas?

— Il y a des moments où je voudrais être morte, tant je souffre par lui... Il y en a où je pense à mourir... Un peu de courage et c'est fini...

— Jeanne! Jeanne!... — s'écria sœur Marie, — ne prononcez pas de telles paroles!... chassez de telles idées bien loin de votre esprit... — Vous n'avez pas le droit de mourir... — Même coupable, même malheureuse, il faut vivre... Dieu vous l'ordonne... — D'ailleurs vous avez une fille...

— Ma fille... ah! oui, ma fille!... — Sans elle, il y a longtemps que je serais au fond de la Seine, et le bon Dieu m'aurait pardonné, car un jour arrive où, malgré soi, sous le poids trop lourd, on succombe... quand on s'est usé les yeux à force de pleurer et qu'on ne garde plus d'espérance...

— Il faut espérer, Jeanne... — dit Angélique.

— Quoi? — Je vois trop que Paul Béraud est fatigué de moi et qu'il se moque de ses promesses...

— Rien ne prouve cependant qu'il ne les tiendra pas... — Vous avez bien attendu jusqu'à ce jour... Attendez encore avec courage... — Paul Béraud doit aimer sa fille... il est impossible qu'il ne l'aime point... — Le moment est proche peut-être où il comprendra qu'il doit légitimer cette chère petite. — Il est votre cousin par alliance, comme il est le mien... Son mariage avec vous sera des plus convenables sous tous les rapports... — Il a conservé sa place?

— Dans les bureaux du Crédit Lyonnais, oui. — Il a même eu de l'augmentation... Il touche à présent trois cents francs par mois... — En y joignant ce que je gagne, nous pourrions être si heureux et rendre la petite si heureuse...

— Cela viendra...

Jeanne Dessourdy secoua la tête.

— Il faudrait être folle pour y compter... — dit-elle. — Je suis certaine que Paul se détache de plus en plus de moi... — Il se dérange... — il reste tard le soir au café ou ailleurs, car je ne sais pas ce qu'il fait... il dépense beaucoup... Je prévois le jour, prochain sans doute, où il ne reviendra pas... où l'enfant n'aura plus de père...

Et de nouveau l'ouvrière, malgré ses efforts pour rester maîtresse d'elle-même, éclata en sanglots.

Lina regardait sa mère avec de grands yeux étonnés et inquiets.

Elle l'écoutait parler sans comprendre.

En voyant ses larmes couler, elle lui tendit les bras et balbutia :

— Tite mère, tu pleures... Qui donc qui t'a fait du sagrin?... Pleure pas... T'aime bien, moi... Te ferai zamais du sagrin, moi...

Jeanne, se penchant, enleva sa petite fille et la pressa passionnément contre sa poitrine.

Angélique et sœur Marie, prises d'une émotion poignante, essuyaient leurs yeux humides.

— Vous savez, Jeanne, qu'Eugène Loiseau se marie... — dit tout à coup la fille du banquier pour faire diversion.

— Oui, ma cousine... — Eugène et Victorine sont venus nous voir, et ils ont eu la bonté de nous inviter, quoique notre position soit bien fausse... — C'est même à ce sujet que j'ai reparlé à Paul de notre mariage, et que, comme toujours, il a répondu : — *Plus tard!*

— Et vous irez à cette noce?

— Mais sans doute...

— Eh bien! j'irai aussi, moi...

— Vous! — fit Jeanne Dessourdy avec un étonnement qu'elle ne pouvait cacher.

— Oui... — Mon père est l'oncle d'Eugène... Désirez-vous que je profite de la circonstance qui nous rapprochera pour parler à Paul Béraud?

— Oh! non! non!... — fit la couturière avec une sorte d'effroi.

— Pourquoi donc?

— Il m'en voudrait... il me reprocherait d'être venue me plaindre à vous de tout ce qu'il me fait souffrir... — et qui sait s'il ne profiterait pas de cette occasion pour me quitter...

— Le croyez-vous donc capable de vous abandonner, vous, une honnête fille dont l'unique tort a été de l'aimer trop?... d'abandonner votre fille... la sienne?...

— Je l'en crois capable... oui... hélas!...

— Vous exagérez le mal, sans doute, ma pauvre Jeanne... — dit la religieuse. — Prenez patience! — Gardez le courage et la foi! — Si un coup pareil devait vous frapper, ce qu'à Dieu ne plaise, vous viendrez trouver Angélique, elle s'efforcerait de vous consoler, et vous ne resteriez pas au moins sans soutien, sans appui...

— Ah! vous êtes bonnes toutes deux... — murmura l'ouvrière.. — Vous êtes les deux anges de la famille... On le sait... On vous appelle ainsi. — Mais quand le mal est incurable, les anges mêmes ne peuvent rien pour le guérir...

LVI

— Point de sombres pensées, ma pauvre Jeanne! — reprit Angélique. — Paul Béraud est mon parent, j'ai le droit de lui parler librement, mais j'userai de ce droit d'une façon si discrète qu'il ne se doutera pas que vous m'avez avoué vos craintes et vos chagrins... — Vous verrez... — Si vous êtes heureuse plus tard, ce sera peut-être à moi que vous le devrez... — J'aurai, du moins, tout fait pour cela...

Jeanne tendit la main à la fille du banquier.

— Grâce à vous, je ne désespère plus absolument... — lui dit-elle.

— Espérez... espérez... — Et maintenant, voyons ma robe...

La robe fut tirée de l'enveloppe de mousseline qui la préservait des contacts fâcheux.

Elle était réussie comme si elle sortait des ateliers d'une couturière en vogue.

Angélique témoigna son admiration, paya la facture qu'elle avait bien

recommandé à Jeanne d'apporter, puis se baissant vers Lina, lui prit la main.

— Tiens, ma petite chérie, — lui dit-elle en mettant un billet de cent francs entre ses doigts roses et mignons, — voici pour t'acheter, à toi aussi, une jolie robe...

— Oh! cousine... cousine... vous êtes trop bonne... — murmura Jeanne avec émotion.

Lina tendait ses bras à Angélique, qui la prit et l'embrassa tendrement en disant près de son oreille :

— Sois sage, mon bébé... Aime toujours bien ta petite mère...

— Oh! ze l'aime bien... ze l'aimerai touzours bien... — fit Lina passant d'Angélique à sa mère et l'embrassant, — ze l'aime de toutes mes forces...

— Cher ange... — balbutia la jeune mère, — mon seul bonheur!...

— A samedi, Jeanne... — Nous nous verrons à la mairie et à l'église...

— Ne resterez-vous point au repas? — demanda l'ouvrière.

— Certainement si, j'y resterai... et c'est là que je parlerai à Paul Béraud...

— Prenez bien garde qu'il ne se doute... J'ai si peur...

— Ne craignez rien... je serai prudente... Allons, au revoir, à bientôt et bon courage...

Angélique serra la main de son humble parente... embrassa une fois encore la petite Lina, sœur Marie en fit autant, et la mère et la fille quittèrent l'appartement de Mlle Verrière.

— Pauvre femme! — dit la religieuse lorsque la porte se fut refermée derrière elles. — Tu me demandes parfois, chère Angélique, pourquoi j'ai renoncé au monde et me suis donnée à Dieu tout entière! — C'est parce que j'avais entrevu la vie et compris qu'elle est faite de déceptions, de désillusions, de chagrins et d'erreurs! avec Dieu j'ai le calme absolu, j'ai la joie sans mélange et la vérité sans nuages!... je puis panser les blessures des autres, n'ayant point à songer aux miennes, puisque je suis invulnérable...

— Marie, nous protégerons Jeanne!

— Certes, mais pourrons-nous guérir la plaie profonde de son cœur saignant?... Oh! les misères humaines!... — Cette pauvre fille avait une nature franche et loyale, une âme droite!... Elle était destinée à devenir une mère de famille heureuse, honnête et respectée!... — L'amour est venu... un instant de faiblesse a suffi pour la jeter dans la vie irrégulière, et l'homme qui l'a perdue... le lâche... son parent... refuse d'effacer sa faute en lui donnant son nom... — Oh! Angélique, chère Angélique, aime!... Dieu permet qu'on aime!... mais sois bien sûre que tu es aimée... sans cela tu souffrirais trop, avec ton âme de sensitive...

— Tu sais bien que je ne puis douter d'Émile Vandame! J'ai foi en lui

comme j'ai foi en moi! — répondit la jeune fille, puis changeant de ton elle ajouta : — Il est heureux que mon père n'ait pas entendu cette pauvre Jeanne... — Quel prétexte il eût trouvé là pour frapper la famille déclassée de ma mère... Il s'en serait donné à cœur joie!... — Mon père a trop l'orgueil de sa fortune... Il ne se souvient pas assez, vois-tu, que c'est à toi...

Sœur Marie ne laissa pas sa cousine achever.

— Oh! Angélique, tais-toi! tais-toi! — dit-elle en l'interrompant vivement. — Je t'ai suppliée, tu le sais bien, de ne jamais me rappeler ce que j'ai fait.

— Oui, c'est vrai, j'ai tort... Mais que veux-tu?... Malgré ma profonde affection pour mon père, il y a des moments où ses paroles me choquent, ses moqueries me révoltent... Ce n'est pas ma faute... n'en parlons plus...

. . . .

. . . .

Après avoir rencontré Misticot rue des Moines, chez le père Loriot, Williams Scoot, nous l'avons dit, s'était hâté de s'éloigner, se trouvant à la gène en face du gamin de Montmartre, qu'une mauvaise chance venait de placer sur sa route et qui l'avait à peu près reconnu.

L'Irlandais s'était habilement tiré d'affaire, mais, selon toute apparence, Misticot conservait des doutes.

Il pouvait s'inquiéter, s'informer, raconter sa rencontre, et qui sait si cette rencontre n'amènerait pas quelque jour le résultat le plus fâcheux pour lui, Will Scoot, et pour son compère Trilby, en conduisant à la découverte de la vérité?

En rentrant au logement de la rue Lepic, Will avait trouvé Trilby qui l'attendait avec impatience et qui s'écria en le voyant :

— Goddam! tu y as mis le temps!... J'étrangle de faim et de soif!... — Allons déjeuner!

— Nous avons quelque chose de plus pressant à faire pour le moment, mon bonhomme... — répondit Scoot.

— Ah bah! quoi donc?

— Déménager.

— Déménager! — répéta Trilby stupéfait.

— Parfaitement.

— Quelle mouche te pique?

— Une mouche qui s'appelle Misticot.

— Le petit marchand de médailles?

— Lui-même.

— Comprends pas...

— Je vais m'expliquer.

Et Will raconta ce que nos lecteurs savent déjà.

En l'écoutant, Trilby fronçait les sourcils.

— Oh ! oh ! — fit-il quand le récit fut achevé. — Voilà un moucheron auquel j'aurais du plaisir à tordre le cou, et si l'occasion se présente je ne la laisserai pas échapper, tu peux en être sûr ! — Mais, tout bien considéré, il me semble que tu t'exagères le péril...

— Ah ! tu crois ça ?...

— Sans doute... Pourquoi n'existerait-il pas une ressemblance entre toi et le Will Scoot du Cirque Fernando ?... — Ça se voit tous les jours, les ressemblances...

— D'accord, mais le gamin peut apprendre — (et il l'apprendra certainement) — que Scoot et Trilby, qu'il applaudissait dans les pantomimes, ont quitté le Cirque, et alors il ne doutera plus que l'homme qu'il a cru reconnaître chez le père Loriot était bien Williams Scoot faisant quelque métier suspect.

— Eh bien ! après ? — Nous avons assez bien pris nos mesures pour qu'il soit impossible de nous soupçonner de n'importe quoi.

— Trop de confiance ! — Cette voiture peut devenir une *pièce de conviction*, comme disent les gens de loi français... — Tu comprends que l'enlèvement du particulier de la rue Joubert sera un peu plus tôt ou un peu plus tard connu de la police... — On cherchera les hommes qui ont pratiqué l'enlèvement, et la guimbarde dont ils se sont servis. — Il suffirait d'un bavardage du moucheron pour nous faire pincer... — Qu'en dis-tu ?...

Trilby se grattait l'oreille.

— Il faut prévenir Charles Gérard... — fit-il.

— Oui, mais il faut déménager d'abord.

— Ça va prendre du temps... — Chercher un autre local... — déménager les meubles...

— Les meubles... — interrompit Will, — pour ce qu'ils valent ! — Tu vas les vendre à un brocanteur sous prétexte que nous filons en Amérique avec un engagement. — Moi, pendant ce temps-là, je louerai une chambre et j'achèterai un autre mobilier...

— Soit... l'idée est bonne... — Où faudra-t-il faire porter les malles ?

— Laisse-les provisoirement ici, et quand tu auras brocanté le bazar et payé la concierge, viens me retrouver...

— Où ?

— Aux Quatre-Sergents de la Rochelle... — Le premier arrivé attendra l'autre...

— Convenu...

Les deux Anglais descendirent ensemble.

Scoot, en passant, entra dans la loge et prévint la concierge qu'un enga-



— Rien? demanda Trilby. — Rien, répondit Scoot.

gement les appelant en Amérique, ils allaient vendre et faire enlever leurs meubles, après avoir payé le propriétaire, bien entendu.

Une fois hors de la maison, il réfléchit que la prudence commandait de choisir un quartier très éloigné de celui qu'ils allaient quitter.

En conséquence, arrivé au boulevard de Clichy il héla un fiacre qui passait à vide, y monta et donna l'ordre de le conduire au Jardin des Plantes.

Quarante minutes plus tard, il descendait de voiture à la grille qui fait face au pont d'Austerlitz.

Au lieu d'entrer dans le Jardin, il gagna le boulevard de l'Hôpital, ainsi nommé de temps immémorial à cause des immenses bâtiments de la Salpêtrière, qu'on appelait autrefois l'*Hôpital-Général*.

A peine avait-il parcouru un espace de vingt ou vingt-cinq mètres, le nez en l'air, qu'il s'arrêta à la porte d'une maison.

Au-dessus de cette porte pendait un écriteau annonçant *un petit logement à louer présentement.*

Il entra pour visiter.

Le logement, composé de deux pièces, était au quatrième étage. — L'une de ses fenêtres donnait sur le boulevard, l'autre sur le Jardin des Plantes. — On en demandait un prix modéré. — L'affaire fut immédiatement conclue. — Will Scoot donna le denier à Dieu, paya d'avance un terme dont il tira quittance sous le nom de Daniel Perron, et prévint qu'il allait acheter et envoyer des meubles.

Ces meubles furent trouvés en quelques minutes chez un brocanteur qui promit de les envoyer au logement entre trois et quatre heures.

Will monta dans un omnibus qui le conduisit à la place de la Bastille, et se rendit au restaurant des *Quatre-Sergents* où Trilby attendait déjà, ayant terminé de son côté.

Les deux hommes, faisant momentanément trêve à toute préoccupation, se mirent à déjeuner de façon confortable.

Lorsqu'on eut placé devant eux le dessert, accompagné d'une bouteille poudreuse, Trilby dit à Scoot :

— Il faut maintenant faire savoir à Charles Gérard que nous venons de changer d'adresse.

— Tout à l'heure nous lui écrirons, et nous l'avertirons de ce qui se passe.

— Sans doute, mais non par lettre... — les écrits sont trop dangereux...

— Souviens-toi de ses recommandations... Une médaille sous le cachet... l'heure à laquelle nous avons écrit la lettre dans l'intérieur de la seconde enveloppe et, deux heures après, nous promener sous les arcades de la place Royale...

— Oui, — répondit Will en fouillant la poche de son gilet, — je dois avoir la médaille sur moi, je ne m'en sépare jamais...

— Pas plus que moi de la mienne... — fit Trilby en tirant de son porte-monnaie la médaille en question et en la montrant.

LVII

Williams Scoot cherchait toujours.

Après avoir exploré la poche droite de son gilet, il explorait la gauche, mais sans résultat.

— Voilà qui est singulier! — dit-il, — je l'avais mise dans mon gousset de montre... Elle y était encore le jour où nous avons trimballé le particulier de la rue Joubert au Parc-Saint-Maur.

— Avais-tu ce gilet-là?

— Oui, j'en suis sûr.

L'Anglais continuait à se fouiller et à ne rien trouver.

— Tu l'auras perdue!... — reprit Trilby.

— Ça me produit cet effet-là.

— Mais, comment?

— C'est bien simple... — Je me souviens que j'avais placé dans la même poche de la ficelle pour remplacer la mèche de mon fouet... — En tirant la ficelle j'aurai maladroitement fait sauter la médaille...

— Le malheur n'est pas grand, puisque j'ai toujours la mienne... — Tu pourrais, d'ailleurs, au besoin, t'en procurer une autre... Le petit marchand en a plein sa boîte.

Scoot ébaucha un geste d'insouciance.

Au fond, il n'attachait pas grande importance à cette perte.

Le déjeuner fini, les deux compères demandèrent de quoi écrire, un bâton de cire à cacheter et une bougie.

Will prit la médaille de Trilby et la fixa sous le cachet de cire à l'intérieur, comme nous l'avons vu faire à Arnold Desvignes la veille de l'assassinat d'Étienne Bérand.

Ensuite il traça le chiffre indiquant que le rendez-vous aurait lieu deux heures plus tard.

— Quelle heure as-tu mis? — demanda Trilby.

— Trois heures.

— Mais il n'est qu'une heure...

— Il faut que je me trouve à trois heures boulevard de l'Hôpital pour recevoir nos meubles qu'il faudra faire placer... — Ça emploiera pas mal de temps, même si le marchand est exact, c'est pour ça que j'ai mis le chiffre *trois* indiquant le rendez-vous pour cinq heures.

— Pendant que tu emménageras, que vais-je faire, moi?

— Prendre une voiture, aller chercher nos malles rue Lepic et les

apporter au numéro 8 du boulevard de l'Hôpital... — Souviens-toi que nous sommes frères, que nous habitons ensemble, et que nous nous nommons Perron, toi Victor, moi Daniel... — Je vais envoyer la lettre à notre homme par un commissionnaire et j'irai t'attendre à notre futur logement.

Les deux Anglais se séparèrent.

A l'angle du boulevard Beaumarchais, Scoot avisa un commissionnaire, lui donna vingt sous et le chargea de porter immédiatemsut la lettre adressée à M. Arnold Desvignes, rue des Tournelles, n° 36. — C'était une course de cinq minutes tout au plus.

En arrivant dans la cour du numéro indiqué, le *gagne-denier*, comme on disait au bon vieux temps, trouva la loge du concierge vide et la porte fermée à clef, par prudence, Mme Pillois et sa fille étant occupées momentanément au nettoyage des escaliers des deux corps de logis.

Seul, un petit vasistas pratiqué dans la fenêtre était ouvert.

Sous ce vasistas se trouvait une table.

Après une vaine attente de quelques minutes le commissionnaire, ne voyant venir personne et perdant patience, passa le bras par l'ouverture du vasistas, posa la lettre sur la table où se trouvaient déjà quelques journaux et d'autres lettres apportés par le facteur, et se retira.

Ce fut Thasie qui rentra la première.

Elle prit les lettres et les journaux et les plaça dans les cases des locataires.

Chacun de ceux-ci, en passant devant la loge, demandait s'il n'y avait rien pour lui et visitait sa case car, rue des Tournelles, l'habitude n'était point de monter la correspondance aux différents étages.

Arnold, étant sorti dans la journée par la porte donnant sur le boulevard Beaumarchais, ne reçut point la lettre et ne put se rendre au rendez-vous donné par Scoot et Trilby, qui l'attendirent de cinq heures à neuf heures, faisant les cent pas sous les arcades et maugréant.

Rentré à onze heures du soir, toujours par le boulevard, l'ex-employé de la maison Mortimer and C° partit de bonne heure pour se rendre au Temple où il avait à faire quelques achats relatifs au travestissement avec lequel il devait se présenter le lendemain au *Salon des Familles*, en qualité de garçon d'extra.

La concierge, seule dans la loge, lui souhaita le bonjour en passant, mais sans lui parler de la lettre apportée pour lui la veille et dont elle ignorait l'existence

A la même heure Scoot disait à Trilby :

— Il est indispensable, dans notre intérêt comme dans le sien, que Charles Gérard connaisse notre nouvelle adresse, et qu'il sache aussi que Misticot peut très bien m'avoir reconnu... — Mais comment faire puisqu'il

ne vient pas et qu'il nous a formellement défendu de nous présenter à son domicile?...

— Peut-être a-t-il quitté Paris.

— Voilà ce qu'il faudrait vérifier...

— Le moyen?...

— Informons-nous si le commissionnaire a bien remis la lettre, et d'après sa réponse, nous agirons.

Les deux Anglais déjeunèrent longuement dans une crèmerie de la place Walhubert et prirent ensuite le chemin de la place de la Bastille.

Le commissionnaire se trouvait à son poste habituel, à l'angle du boulevard Beaumarchais.

Scoot l'abordant, lui demanda :

— Vous souvenez-vous que je vous ai envoyé porter une lettre hier rue des Tournelles?

— Au n° 36, oui, monsieur.

— A qui l'avez-vous remise?

— A personne, la loge était vide...

Et le commissionnaire raconta ce qui s'était passé.

Scoot fit un geste de mauvaise humeur, puis tirant de sa poche, comme la veille, une pièce de vingt sous, il reprit :

— Vous allez retourner rue des Tournelles... — vous trouverez certainement dans la loge quelqu'un à qui vous demanderez d'abord si M. Desvignes est à Paris, et ensuite si on lui a remis la lettre apportée par vous, hier... — Dans le cas où M. Desvignes ne serait point sorti, vous monteriez chez lui et vous lui diriez que le rendez-vous manqué hier est remis à aujourd'hui, même heure... — Allez vite... — je vous attends ici...

— Je cours...

Quand le commissionnaire arriva rue des Tournelles, la concierge et sa fille occupaient la loge.

— M. Desvignes, s'il vous plaît... — fit-il.

— Au fond de la cour... couloir 13... porte au bout du couloir... — vous sonnerez...

— Est-il chez lui?

— J'en ignore... — M. Desvignes à une sortie par ici et une autre par le boulevard Beaumarchais... — Il va et il vient sans qu'on le sache...

— Lui avez-vous remis une lettre que j'ai apportée hier, et que j'ai posée sur la table que voici par la fenêtre que voilà... la loge étant fermée?

La mère Pillois, se tournant vers sa fille, lui dit :

— Une lettre? quelle lettre? — Qu'as-tu fais de la lettre?

— Je l'ai mise dans sa case, probablement, — répliqua Thasie, — je ne m'en souviens pas...

— Voyons voir...

La concierge quitta son siège, se dirigea vers le casier, mit la main dans le compartiment portant le nom de *Desvignes* et le trouva vide.

— Il n'y a point de lettre! — s'écria-t-elle. — Ne t'es-tu pas trompée de case?... — N'aurais-tu pas mis la lettre dans celle d'un de nos locataires, le commis voyageur, M. *Delvigne?*

— Dame! ça se peut, — fit Thasie avec insouciance. — Les deux noms se ressemblent tant.

— Cours vite demander à M. Delvigne s'il n'a pas pris une lettre qui n'était point pour lui...

— Ça serait difficile... il est parti ce matin pour Rennes, et il a fourré en passant sa correspondance dans sa poche sans la regarder...

— Je mettrais ma tête à couper que tu as fait des boulettes! — s'écria la concierge... — ça va être cause d'un fort potin avec M. Desvignes, qui est un si bon locataire! Je monte au galop et je tâcherai d'arranger l'affaire.

Mme Pillois s'élança hors de la loge et traversa la cour avec une légèreté qui n'était plus de son âge.

Quand elle reparut au bout d'un instant, sa figure exprimait une contrariété vive.

— Sorti! — murmura-t-elle. — Impossible de rien savoir...

— Si vous recevez un joli galop, ma petite mère, vous ne l'aurez pas volé! — dit le commissionnaire en riant.

Puis il regagna l'endroit où l'attendait Trilby et Will Scoot.

— Eh bien? — demanda ce dernier.

— Il y a du méli-mélo, monsieur...

Et le commissionnaire raconta ce que nous venons de raconter nous-mêmes.

— Ainsi, la maison a deux issues? — fit l'Anglais.

— Oui, monsieur... Une, rue des Tournelles, et une autre boulevard Beaumarchais.

— Savez-vous le numéro du côté du boulevard?

— Non, monsieur... La portière ne l'a pas dit.

— C'est bien, merci... — Qu'est-ce que tu penses de ça? — demanda Scoot à Trilby quand le commissionnaire se fut éloigné.

— Je pense qu'il n'est pas venu au rendez-vous parce que la lettre a été prise par l'autre locataire répondant au nom de *Delvigne*.

— Comment faire? — nous n'avons plus de médailles pour recommencer le truc...

— Puisque notre homme est à Paris, il rentrera sans le moindre doute ce soir chez lui... — Il faut le guetter, toi du côté du boulevard, moi du

côté de la rue des Tournelles. — Nous en serons quitte pour une faction plus ou moins longue.

La nuit venue, les deux Irlandais se séparèrent afin d'exercer chacun de son côté la surveillance convenue.

Pour Trilby, la tâche était facile.

Scoot, au contraire, ne pouvait déterminer qu'au juger l'endroit où se trouvait, sur le boulevard, la sortie de la maison à deux issues.

Son calcul, du reste, se trouva juste car toutes les trois secondes il passait et repassait, dans sa promenade monotone, en face de la grille derrière laquelle s'élevait le pavillon habité par l'assassin d'Étienne Béraud.

LVIII

La faction de Will Scoot d'ailleurs, de même que celle de Trilby, ne devait amener aucun résultat.

Le hasard avait décidé qu'Arnold Desvignes n'aurait point connaissance ce jour-là de ce qui se passait.

La demie après minuit venait de sonner aux horloges de la ville et les deux hommes, à moitié morts de faim et d'ennui, se promenaient toujours, d'un pas qui devenait lourd et inégal.

Scoot se disait :

— J'aurai mal calculé la distance. — La maison doit se trouver plus haut ou plus bas... Il sera rentré sans que je le voie... Déguisé peut-être... Car s'il avait passé par la rue des Tournelles, Trilby serait venu m'avertir...

De son côré, Trilby faisait un raisonnement identique.

De guerre lasse il quitta son poste, tandis que Will agissait de même de son côté, et comme ils se dirigeaient l'un vers l'autre ils ne tardèrent point à se rencontrer.

— Rien ?... — demanda Trilby.

— Rien !... — répondit Scoot.

— Nous ne pouvons cependant point passer la nuit en plein air... — Nous nous ferions empoigner par les sergots...

— Il en arrivera ce qui pourra, demain je lui écrirai malgré sa défense.

— Nous aurions dû le faire tout de suite... — C'est autant dans son intérêt que dans le nôtre que nous agissons... — J'agonise de faim... Allons souper aux Halles...

— Ça va...

Et les deux Irlandais, bras dessus, bras dessous, descendirent la rue Saint-Antoine.

A peine Will Scoot avait-il abandonné depuis cinq minutes sa faction sur le boulevard Beaumarchais qu'Arnold, un paquet à la main, apparut, venant du côté de la place du Château-d'Eau.

Il ouvrit avec sa clef personnelle la petite porte voisine de la grille, et il entra dans le jardinet précédant son pavillon.

Pendant sa visite au Temple et sa longue promenade à travers Paris, l'ex-employé de John Mortimer avait réfléchi que, possesseur des papiers en règle qui lui constituaient une individualité nouvelle, il ne pouvait demeurer le locataire du modeste logis de la rue des Tournelles.

Il fallait qu'il eût un hôtel à lui, qu'il installât un intérieur en rapport avec le rôle qu'il comptait jouer ultérieurement, et cela sans le moindre retard, dans l'intérêt même de la terrible partie engagée par lui.

— C'est une mise de fonds nécessaire, une dépense indispensable... — se disait-il. — Arnold Desvignes, retour des Indes où il s'est enrichi, doit représenter... — L'homme qui possédera certainement un jour les millions d'Étienne Béraud, ne peut avoir l'air de sauter de la misère à la grande fortune... Le coffret aux diamants et aux perles me fournit les moyens d'arriver à mon but...

Les emplettes terminées au Temple, emplettes modestes formant un tout petit paquet, Arnold se fit conduire rue Saint-Lazare et entra dans le café-restaurant où Étienne Béraud avait pris son dernier repas.

Là il se fit servir à déjeuner, lut tous les journaux y compris les *Petites Affiches*, fuma plusieurs cigares, paya son addition et pria le garçon, auquel il donna un large pourboire, de lui garder son petit paquet jusqu'à ce qu'il vînt le réclamer, puis il sortit du restaurant, et par la rue d'Amsterdam se dirigea vers la rue de Tivoli.

A peu près au milieu de cette dernière rue une affiche jaune collée sur une muraille attira son attention.

— Voilà — pensa-t-il — l'hôtel dont j'ai trouvé l'indication dans les *Petites Affiches*... — Le quartier me convient... Voyons si la maison me conviendra de même...

Il traversa la chaussée et s'approcha de l'affiche dont l'entête portait ces mots :

« Petit hôtel, libre de location, occupant avec ses dépendances un terrain de deux cent cinquante mètres superficiels, à vendre à l'amiable. »

Suivait la désignation des divers corps de bâtiment, à usage de maison d'habitation, à usage d'écuries, remise et sellerie, etc., etc.



— Mazette! fit le vieux chiffonnier avec un salut ironique.

Et enfin, tout au bas de l'affiche, cette indication :

« S'adresser, pour traiter, à Me Brochot, notaire, rue de Condé, à Paris, ou à M. Berthier, propriétaire, avenue de Clichy, 64 : pour visiter, au concierge du numéro 62. »

— Il me semble que cela ferait bien mon affaire... — murmura le jeune

homme en retraversant la chaussée et en gagnant le trottoir d'en face, afin de jeter un coup d'œil sur ce qu'on voyait de la façade par-dessus le mur de la cour.

Cette façade élégante, en pierres de taille, était couronnée par un toit élevé de style Renaissance, à crête de plomb. — Une réduction de manoir seigneurial.

— Est-ce encore à vendre? —se demanda Desvignes. — C'est probable, sans cela, on aurait ôté l'affiche... — Je vais, d'ailleurs, m'en assurer tout de suite... — L'avenue de Clichy est à deux pas...

Un quart d'heure plus tard Arnold arrivait au numéro 64 de cette avenue.

M. Berthier, — ainsi que l'indiquait une plaque de cuivre placée sur un des montants de la porte, — était un entrepreneur de maçonnerie.

Arnold le trouva en train de vérifier des mémoires, et abordant la question sur-le-champ, lui dit :

— Je viens, monsieur, vous parler du petit hôtel que vous possédez rue de Tivoli.

— Comme acheteur, car je veux vendre et non louer?... — demanda M. Berthier.

— Comme acheteur.

— Il est tout neuf, bien bâti, bien distribué, bien décoré. — Je l'ai fait construire pour une demoiselle qui, lâchée par son protecteur sérieux, n'a pas pu en prendre possession... — C'est un vrai bijou, monsieur... — L'avez-vous visité?

— Non... — Je visiterai quand je saurai le prix...

— Je vais vous dire du premier coup le dernier prix... — Inutile de discuter, car si je vendais à moins, je perdrais...

— Eh bien! ce dernier prix?

— Deux cent vingt-cinq mille francs... — Ça peut-il vous aller?

— Oui, si l'hôtel est, comme vous l'affirmez, un bijou...

— Vous en serez juge... — allons-y.

Une heure après, le petit hôtel était visité des caves aux greniers.

Le propriétaire n'avait rien exagéré.

— Affaire conclue à deux cent vingt-cinq mille francs... — dit Arnold. — Prenons une voiture et conduisez-moi chez votre notaire... — je lui donnerai mes nom et prénoms, je déposerai entre ses mains une somme à valoir sur les frais d'enregistrement et les honoraires, et lundi nous signerons l'acte... — je paye comptant...

L'entrepreneur rayonnait.

— Mazette! — s'écria-t-il — vous êtes rond en affaires, vous, monsieur!

— à la bonne heure! — je voudrais bien avoir beaucoup de clients qui vous ressemblent.

— Je comprends ça... — répondit Arnold en riant.

Les deux hommes allèrent à la station la plus proche et montèrent dans un fiacre qui les conduisit rue de Condé où le notaire prit note des nom et prénoms de son nouveau client, encaissa une dizaine de mille francs qu'Arnold avait sur lui, et prévint que le lundi suivant l'acte serait prêt à signer.

— Monsieur Desvignes, — fit l'entrepreneur en sortant de l'étude, —j'ai une requête à vous adresser...

— Laquelle?...

— Permettez-moi de vous offrir à dîner au cabaret... — Vous me feriez un vrai chagrin en refusant... — J'éprouve le besoin d'arroser notre marché de quelques bouteilles de grand vin.

— Mais j'accepte, mon cher monsieur Berthier... J'accepte, bien volontiers.

— A la bonne heure... — Je vais envoyer un télégramme chez moi afin qu'on ne m'attende pas... — La voiture nous conduira au boulevard... — Nous prendrons quelque part un apéritif et nous dînerons chez Brébant.

— C'est convenu...

Le dîner plantureux, amplement arrosé, ne fut terminé qu'à onze heures du soir.

Arnold accompagna son vendeur jusqu'à la rue d'Amsterdam, entra dans le café de la gare, réclama au garçon son petit paquet et, se trouvant la tête lourde, sentant le besoin de mouvement et de grand air, il reprit à pied le chemin du boulevard Beaumarchais. — Nous l'avons vu y arriver au moment où Will Scoot venait d'en partir.

Rentré chez lui, l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta se mit au lit sans perdre une minute. — Il n'avait que quelques heures à dormir, devant occuper dès le matin son poste à Saint-Mandé.

A cinq heures il était debout procédant à sa toilette, ou plutôt au travestissement imposé par le rôle de garçon d'extra qu'il allait jouer au *Salon des Familles*.

Grâce à une perruque et à des favoris, véritables merveilles de l'art du fabricant de postiches, il se fit exactement la tête déjà faite pour se présenter au bureau de placement.

Il revêtit le gilet et le pantalon noir, noua la cravate blanche autour de son cou, endossa la veste traditionnelle du garçon de café, chaussa une paire d'escarpins vernis, se coiffa d'un chapeau mou, mit un vieux paletot pour cacher son costume, jeta un coup d'œil sur une glace et, certain d'être méconnaissable, il quitta son pavillon.

Le ciel était pur.

Le soleil se levait à l'horizon, promettant une belle journée.

Arnold prit une voiture et se fit conduire à la barrière du Trône.

De là, il gagna le restaurant où il était engagé.

Le patron respirait l'air frais du matin sur le seuil de son établissement.

Trouvant bonne mine à son garçon d'extra, il l'accueillit en souriant et lui dit :

— Vous êtes exact et j'aime ça... — Je crois que nous nous entendrons... — Comment vous appelez-vous?

— Désiré...

— Eh bien! Désiré, venez avec moi... — Je vais vous conduire à la salle où l'on doit mettre le couvert pour la noce que nous avons aujourd'hui.

Arnold se débarrassa de son pardessus et suivit le patron.

Nous les laisserons s'occuper des préparatifs de la noce d'Eugène Loiseau et de Victorine Béraud, et nous rejoindrons ceux-ci.

Dès huit heures du matin Victorine avait revêtu sa blanche toilette de mariée, et se trouvait coiffée, ayant dans les cheveux et au corsage les fleurs d'oranger symboliques, enfin prête à partir, quoique la convocation ne fût faite à la mairie que pour dix heures et demie.

Jeanne Dessourdy, la couturière, avait fait la robe virginale de sa cousine; elle était là avec sa petite fille, une aiguille à la main, modifiant un pli, corrigeant un défaut imperceptible pour d'autres yeux que pour les siens.

La pauvre jeune femme avait le cœur bien gros.

— Si Paul Bérand avait fait son devoir d'honnête homme, — se disait-elle, — moi aussi, j'aurais eu mon jour de bonheur... je serais sortie de l'église heureuse et respectée, et mon enfant aurait un nom... le nom de son père...

LIX

Vers neuf heures, les voitures arrivèrent, amenant le marié.

Le père Loriot, naturellement, tenait la tête avec le plus beau de ses landaus.

Misticot, dès le petit point du jour, était tombé chez Eugène Loiseau, très fier d'être appelé aux fonctions importantes de garçon d'honneur et tenant à s'en acquitter à la satisfaction générale.

Son arrivée extra-matinale avait pour but de s'entendre avec son cama-

rade relativement à tout ce qu'il aurait à faire pendant une journée si bien remplie.

— Voici la consigne... — lui dit le marié, — je veux que quiconque, à ma noce, ne dépense un radis!... — Sois partout à la fois... préviens les désirs des invités, et montre-toi rigolo avec les hommes et galant avec les dames... Ça leur fait toujours plaisir... Je te recommande de t'occuper particulièrement de ma cousine Angélique... C'est une bonne et brave fille qui ne rougit point de ses parents quand ses parents ne sont pas riches... — Si son papa, le *mossieu* de la haute, le banquier chic, vient à la noce, ce qui donnera un rude relief à la petite fète de famille, c'est à cousine Angélique seulement que nous le devrons... Mais j'ai peur qu'il ne fasse comme ce poseur de la Fougère, le directeur des *Fantaisies-Modernes*, qui a écrit hier qu'il ne pourrait venir, rapport à ses répétitions...

— Sois paisible, mon vieux! — répliqua le gamin des Buttes-Montmartre, —je te promets d'être gentillet toute la journée! — J'ai fait provisions de rigolade, d'*émabilité* et de rubans...

— De rubans? — répéta Loiseau, — pour quoi faire?

— Pour la jarretière de la mariée, donc! — C'est une coutume du bon vieux temps, tu sais! — On la blague, mais ça ne fait rien... les vieilles coutumes sont toujours les meilleures... — Trois ou quatre petits brins de ruban blanc attachés à la boutonnière par une épingle, ça produit un fameux effet... — En ma qualité de garçon d'honneur, je me charge de la jarretière...

— Point de blagues, hein!... — fit Loiseau. — Faut des mœurs et de la décence... — Ne dépassepas le mollet!...

— Les mœurs, ça me connaît! — répliqua Misticot. — Tu peux dormir en paix, mon bon vieux...

Et tous deux se mirent à rire.

— Voici un peu d'argent, — reprit le marié en mettant des pièces de vingt francs et des écus de cent sous dans la main du petit marchand de médailles, — ça couvrira les dépenses imprévues... ne ménage rien...

— Convenu...

Et les deux camarades étaient partis pour la rue de l'École-de-Médecine où Victorine demeurait.

Une fois arrivés, Loiseau laissa son garçon d'honneur donner des ordres aux cochers et s'approchant du propriétaire du fiacre n° 13, lui dit :

— Allons, papa Loriot, descendez de votre trône... — C'est bien le moins que vous veniez souhaiter à Victorine le bonjour et bonne chance en ménage...

— T'as raison, garçon... — En ma qualité de cocher je ne devrais pas

bouger de mon siège, mais en ma qualité d'invité je dois une politesse à la future épouse.

Loriot descendit un peu lourdement! — dame, il n'était plus jeune! — et suivit Eugène Loiseau, tandis que Misticot continuait un dialoge commencé avec le cocher de la dernière voiture.

Cette voiture était celle achetée par le loueur à Will Scoot.

— Ainsi, c'est bien entendu entre nous, n'est-ce pas, mon brave? — disait le gamin. — Ce berlingot-là est pour moi, en ma qualité de garçon d'honneur... Vous n'y laisserez monter personne...

Le cocher répondit affirmativement.

Misticot poursuivit :

— Une fois tout le monde casé en sortant de l'église, nous prendrons au grand trot le chemin du Salon des familles... — J'ai besoin d'arriver le premier pour jeter un coup d'œil à la table, voir si on n'a rien oublié et distribuer les places.

— On arrivera... les bidets sont solides.

Ayant terminé ses recommandations et certain d'avoir un véhicule dont il disposerait seul, Misticot alla se placer à la porte de la maison qu'habitait Victorine, afin de recevoir les parents et de les guider.

Le premier arrivé fut Paul Béraud, le séducteur de sa cousine Jeanne Dessourdy, le père de la petite Lina que nous avons vue accompagner sa mère chez Angélique Verrière.

C'était un grand et beau garçon à la chevelure brune, au visage un peu pâle, régulier mais point sympathique, très correct dans sa tenue, bien chaussé et ganté de frais.

Toute sa personne respirait le contentement de soi-même et la suffisance.

Misticot lui indiqua l'étage du logement de Victorine.

Vinrent ensuite la blanchisseuse, Mme veuve Perrot, que Misticot embrassa sur les deux joues, puis des parents et des invités dont la liste serait trop longue.

Ils venaient de monter en bande quand une voiture au mois, bien tenue, bien attelée, avec un cocher à bottes à revers et à cocarde, arriva grand train et s'arrêta net.

Dans cette voiture s'étalait Mélanie Gauthier, mise avec une élégance dont le seul tort était d'être froufroutante et tapageuse.

— Mamselle Gauthier... sans doute... — dit Misticot en ouvrant la portière et en offrant la main à la jeune femme pour l'aider à descendre.

— Oui, monsieur...

— Je suis le garçon d'honneur du marié...

— Alors vous allez me conduire près de la mariée.

— Ça sera pour moi un vrai plaisir, mamzelle...

— Est-ce que M. de Nervey est arrivé?

— Pas encore...

— Ça m'étonnerait s'il n'était point en retard, ce boudiné-là! quel type!...

En ce moment apparurent deux autres personnages qui méritent les honneurs d'une mention spéciale.

C'était la veuve Ferrou, la marchande des quatre-saisons, accompagnée de Pierre Béraud, le vieux chiffonnier, l'oncle de Victorine et son premier témoin.

Le costume du couple aurait obtenu sans le moindre doute un énorme succès de fou rire sur la scène d'un théâtre.

La veuve Ferrou, coiffée d'un chapeau jaune à panaches tricolores, portait une robe de mérinos d'un rouge sang de bœuf.

Un grand châle de fausses dentelles blanches couvrait ses épaules maigres.

De longs gants à huit boutons, trop larges, emprisonnaient ses mains carrées, et formaient des spirales autour de chaque doigt.

Sur ces gants s'étalaient des bagues de pacotille.

Pierre Béraud, lui, se rengorgeait avec conviction dans un habit bleu de coupe antique, garni de boutons de cuivre guillochés et dont les basques tombaient presque à terre.

Un gilet de satin, jadis gris perle, brodé au plumetis et provenant de la défroque d'un comédien de province, complétait le costume avec un pantalon de couleur olive, une cravate blanche et un immense chapeau de soie à haute forme.

En apercevant Mélanie Gauthier, Pierre Béraud et la veuve Ferrou poussèrent une exclamation de surprise.

— Mazette! — fit le vieux chiffonnier avec un salut ironique. — C'est une fée de féerie du théâtre de la Gaîté que nous voyons là! — Tu vas rien nous éclablousser, ma petite... — Faudra une guimbarde spéciale pour traîner la queue de ta robe...

— Je la porterai sur mon bras... — répondit Mélanie en riant.

— S'il est permis de gâcher comme ça de la bonne étoffe! — poursuivit Pierre de sa voix enrouée par l'abus des alcools. — Avec l'argent que ça coûte, on habillerait à neuf une demi-douzaine de gosses! — Si jamais tu amasses des rentes, je veux que le crique me croque!

— Eh! dites donc, mon oncle, — répliqua Mélanie piquée, — il me semble que vous n'en avez pas amassé beaucoup, vous, des rentes!

— Oh! moi, je n'ai que ma hotte et mon crochet, mais tu sais, ma fille, ça suffira pour retirer un jour du ruisseau tous tes falbalas,. — Ils vien-

dront me trouver comme les autres... — C'est égal, arrive ici que je te fasse un bécot... — il y a plus d'un an que je ne t'avais vue...

Mélanie, n'osant pas refuser, tendit sa joue sans le moindre entraînement.

— Père Pierre, — fit Misticot, — puisque vous montez, conduisez vot'nièce près de la mariée... Moi j'ai encore du monde à attendre.

— Va comme il est dit... — Mélanie prends-moi par l'anse...

Au moment où les trois personnages s'engageaient dans l'allée, Eugène Loiseau en sortit.

— Il va être temps de partir, — s'écria-t-il en s'adressant à son garçon d'honneur, — et nous sommes loin d'être au complet...

— Qui manque-t-il ?

— Un tas de monde, entre autres l'oncle Verrière, sa fille Angélique, et le cousin Émile Vandame... tu sais, le lieutenant d'artillerie...

— Mais le voici... — répliqua le gamin en désignant un coupé qui faisait halte. — Le jeune officier en descendit, vint serrer la main d'Eugène, et salua Misticot.

Vandame était en grande tenue ; — il avait la figure étrangement pâle, et ses yeux assombris s'entouraient d'un large cercle de bistre.

— Est-ce que vous êtes malade, cousin ? — lui demanda le marié. — Ça ne serait pas à faire pour un jour de fête...

— Non... non... un peu de fatigue et pas autre chose... — répondit le lieutenant. — Ce n'est rien... — Je ne suis point en retard, j'espère ?

— Vous arrivez juste à temps ; ce n'est pas comme l'oncle Verrière, qui se laisse attendre...

Le lieutenant tressaillit.

— Est-ce que Mlle Angélique est arrivée ? — murmura-t-il.

— Elle arrivera avec son père... Seulement, si l'oncle tarde trop, il va falloir partir... On ne fait pas poser M. le maire...

— Êtes-vous certain que mon oncle et ma cousine viendront ?

— Dame ! vous étiez là quand ils nous l'ont promis...

Vandame devint de plus en plus soucieux.

Cette promesse vague, formulée en sa présence à contre-cœur, le banquier la tiendrait-il ?

Or, il n'était venu lui-même que dans l'espérance de se rencontrer avec Angélique.

Si elle ne venait point, comme les heures seraient longues pour lui et comme la gaieté bruyante des autres invités lui semblerait odieuse !

Le père Loriot sortit de la maison, un gros flot de rubans blancs à la boutonnière de son water-proof.

— Dites donc, Loiseau, — s'écria-t-il, — vous savez qu'il est l'heure...



Frédéric Bertin apparut au moment où le cortège sortait de la maison.

— Eh bien ! partons... — Les flâneurs nous rejoindront à la mairie... — Misticot, fais-moi le plaisir d'aller chercher la mariée, et que tout le monde descende...

Le gamin ne se le fit pas répéter deux fois. — Il s'élança dans l'allée, puis dans les escaliers, et ne tarda point à reparaître, donnant d'un air de triomphe le bras à Victorine et suivi de toute la noce qui ressemblait beaucoup, nous sommes forcés d'en convenir, au cortège légendaire du *Chapeau de paille d'Italie*.

LX

A la minute précise où ce cortège sortait de la maison et s'égrenait en se dirigeant vers les voitures, apparut Frédéric Bertin, le mécanicien sans mécanique, la coqueluche du boulevard de Clichy, l'ami de la Grande Isabelle.

Il était mis avec une recherche du plus mauvais goût.

— Hé! arrive donc, clampin! — lui cria Loiseau.

— Toujours en retard, celui-là! — murmura le père Pierre. — Ce n'est pourtant pas le travail qui le retient à l'atelier..

Mélanie se pencha vers la veuve Perrot et lui dit à l'oreille :

— Ah! le beau garçon!... — Qui est-ce?

— Comment, tu ne le reconnais pas? — fit la blanchisseuse.

— Non...

— C'est pourtant ton cousin, Frédéric Bertin... — Il a du physique, hein, ce gaillard-là?...

— Il en a même trop pour un homme seul! — Qu'est-ce qu'il fait?

— Il aime les jolies filles.

— Ce n'est pas un état, ça...

— Paraîtrait que si... Naturablement, les jolies filles l'aiment aussi et, tu sais, il leur rend de petits services... à charge de revanche...

— Bonjour, ma tante... — dit Bertin, qui s'était avancé vers la veuve Perrot et lui serrait la main. — Madame... — ajouta-t-il en s'inclinant avec admiration devant Mélanie, dont l'élégance tapageuse le frappait, et son regard interrogeait la vieille blanchisseuse.

— Mais c'est la cousine Mélanie Gauthier, — répliqua celle-ci. — Tu aurais dû la reconnaître à ce que je t'ai dit d'elle...

— Vous m'aviez dit qu'elle était jolie, la cousine Mélanie, ma tante, mais elle l'est cinq cents fois plus que je ne le supposais, que je ne croyais possible de l'être, et voilà pourquoi je ne la reconnaissais pas...

Mélanie devint rouge de plaisir.

— Vous êtes trop gracieux, mon cousin... — Oui, trop gracieux, en vérité... Si vous êtes sincère.

— Regardez-moi dans les prunelles, ma cousine, et vous y lirez ce que je pense...

La jolie fille leva les yeux en souriant sur le beau garçon qui frisait sa moustache d'un air fat, mais aussitôt elle devint presque grave, éprouvant soudainement une sensation inconnue.

Le regard de Frédéric Bertin, fixé sur elle avec une étonnante intensité

d'ardeur, descendait jusque dans les profondeurs de son être et lui causait un trouble délicieux, mêlé d'une sorte d'effroi.

— En voiture, en voiture, mesdames et messieurs, — glapit Misticot en se faisant un porte-voix de ses deux mains unies. — Mossieu le maire aime pas attendre...

Les parents et les invités s'installèrent dans les landaus.

Avons-nous besoin d'affirmer que Frédéric Bertin eut soin de se placer auprès de Mélanie dans le coupé qui avait amené celle-ci?

— Ah! mais! ah! mais! j'ai encore deux personnes à loger! — murmura le garçon d'honneur en voyant un couple sur le trottoir... — Heureusement que je me suis réservé un berlingot pour mon usage particulier... — Par ici... par ici...

Et il installa les deux invités dans la voiture achetée par Loriot à William Scoot...

— Moi je vais grimper sur le siège... — ajouta-t-il. — Comme ça je serai aux premières loges pour surveiller le défilé!

Le cortège se mit en marche sous les regards des curieux groupés aux fenêtres et massés sur les trottoirs, et bientôt on atteignit la mairie.

Vandame se penchait à la portière de la voiture, l'œil aux aguets.

Soudain son regard devint moins sombre.

Il venait d'apercevoir un landau de maître stationnant devant l'édifice municipal.

Ce landau était celui de Jules Verrière.

Donc le banquier avait tenu sa promesse.

Angélique devait être là!

Le jeune officier aurait voulu descendre aussitôt, prendre les devants, entrer le premier à la mairie pour y rejoindre celle qu'il aimait, mais il fallait laisser défiler *la noce* — mariés en tête — et rester à son rang...

Il fut contraint de s'abstenir.

Enfin les landaus firent halte successivement en face de la porte. — Tout le monde mit pied à terre, et l'on gravit les marches du grand escalier à la suite des futurs époux.

Un garçon de bureau en livrée gris-bleu à boutons d'argent, attendait, la casquette à la main, sur le carré du premier étage où se trouve la salle des Mariages.

— Monsieur le maire arrivera d'ici à quelques minutes, madame... — dit-il à Victorine, — vous êtes les premiers à passer... — Veuillez entrer et asseyez-vous...

La noce fit irruption dans la salle.

On pense bien que Vandame ne fut pas un des derniers à en franchir le seuil et à l'explorer d'un coup d'œil.

Son visage, déjà quelque peu rasséréné, devint aussitôt rayonnant.

Il voyait Angélique, en compagnie de son père et de sœur Marie.

La jeune fille l'aperçut, car elle aussi, de son côté, guettait.

Leurs regards se croisèrent.

Celui de Vandame renfermait tout un poème d'amour.

Dans celui d'Angélique il y avait un monde de promesses.

Le désir ardent de Vandame était de s'approcher de sa cousine, de lui parler, d'entendre le son de sa voix, mais ce rêve ne pouvait se réaliser immédiatement, par l'excellente raison que le marié, la mariée et la plus grande partie des parents, attirés par l'éclat de la richesse réelle ou apparente comme des phalènes par la lueur d'une bougie, s'empressaient autour du banquier qui, bien malgré lui, se trouvait dans la nécessité de distribuer des poignées de main à tout ce monde qu'il méprisait cordialement et qu'il envoyait au diable de grand cœur.

Inutile d'ajouter que les poignées de main se ressentaient de cette disposition d'esprit et n'étaient rien moins qu'affectueuses.

Angélique accueillait au contraire avec une affectueuse simplicité les prévenances dont on l'accablait, et répondait d'un ton franchement amical aux protestations d'amitié.

Pierre Béraud, le vieux chiffonnier dont nous avons décrit le costume, jouant vigoureusement des coudes, s'introduisit dans le groupe compact formé autour de Jules Verrière et dit au banquier, en lui prenant de force la main et en la secouant énergiquement :

— Bonjour, beau-frère... — Ça va bien, hein?... — Moi de même... — Allons, tant mieux!... — Nous ne suivons pas le même chemin, ce qui fait qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, et même j'ai dans ma folle idée que ça vous est bigrement égal!... à moi aussi, d'ailleurs!... — Ah! vous ne cherchez pas des chiffons dans les *poubelles*, avec un crochet, vous, beau-frère, sous le vent, la pluie ou la neige! — Pas si bête! — Vous vous dorlotez sur un bon fauteuil, bien au chaud, dans votre bureau, et les chiffons que vous récoltez sont des billets de mille! — Paraîtrait que ça fait engraisser, la banque! — ajouta le chiffonnier en tapant familièrement sur le ventre de son beau-frère. — Vous devriez bien me repasser un peu de votre bedon!... C'est ça qui donnerait un fier lustre à la famille, surtout s'il était bondé de *fafiots garatés!*

Jules Verrière était devenu rouge comme la crête d'un dindon.

Il regarda Angélique avec colère lui reprochant ainsi d'être la cause première des triviales et intolérables privautés auxquelles il se trouvait en butte de la part de ces *gens de rien*.

Pierre Béraud continua :

— Vous me direz peut-être, beau-frère, que pour devenir gras à lard,

comme vous êtes, il faut tripoter à la Bourse, comme vous faites... — Je ne tripote, moi, que dans des tas d'ordures... — Il est vrai que c'est à peu près la même chose, à ce que prétendent beaucoup de gens...

— Vous avez le mot pour rire, mon cher monsieur Béraud! — répliqua le banquier avec une intonation railleuse. — Mais tout ça, c'est vieux comme le monde. — *Thomas Virloque* l'a dit avant vous...

— *Thomas Virloque...* connais pas... — répliqua le chiffonnier qui ne se doutait point en effet que Gavarni eût jamais existé.

Frédéric Bertin s'était approché de Paul Béraud, l'amant de Jeanne Dessourdy, et tous deux écoutaient les paroles échangées entre le banquier et son rude interlocuteur.

— Ça commence pas mal... — murmura Bertin à l'oreille de l'employé. — Le père Pierre ne peut pas souffrir Jules Verrière, qui n'est qu'un poseur et un esbrouffeur... Quand le vieux aura un *coup de sirop* de trop dans la tête, ça deviendra rigolo.

On entourait Angélique et sœur Marie.

Le banquier ayant aperçu Vandame, se dirigea de son côté, moins pour se rapprocher de lui que pour s'éloigner de Pierre Béraud.

— Tous ces gens-là, mon cher, sont du dernier commun! — fit-il en serrant la main du lieutenant. — Pouah!... — J'ai eu la faiblesse d'accepter et je le regrette bien!... — Je ne sais qui me retient de partir tout de suite et d'emmener Angélique.

Vandame eut peur que son oncle ne le fît comme il le disait, aussi se hâta-t-il de répondre :

— Ayez quelque indulgence... — L'éducation leur manque, mais ils sont braves gens, au fond... et nos parents...

— Enfin, le vin tiré il faut le boire, et puisque j'y suis, j'y reste... Mais, grand Dieu! quelle corvée!

Puis, changeant le sujet de la conversation il ajouta :

— On ne t'a pas vu depuis quelques jours... Pourquoi?

— Il me semblait... — commença Vandame très embarrassé.

— Je parie que tu m'en veux d'avoir été franc avec toi au sujet d'Angélique, et que tu me boudes... — interrompit le banquier. — Tu as tort... — Ce que j'ai eu raison de te dire ne doit nullement t'empêcher de venir chez nous... — Tu sais ce que je veux et ce que je ne veux pas... — A toi d'agir en conséquence.

— J'ai été très occupé... — balbutia le jeune officier, — on parle d'envoyer au Tonkin mon régiment...

— Bravo! ce serait une chose excellente pour toi, à tous les points de vue... — D'abord, tu pourrais te distinguer et obtenir un avancement plus prompt, et puis tu renoncerais forcément au projet insensé d'abandonner

une carrière où t'est réservé un bel avenir!... Se marier jeune, quelle bêtise! — Ah! si j'avais su, moi qui te parle!... Il faut songer à prendre femme quand la position est faite, archifaite, et quand on sent que les rhumatismes arrivent...

— Une garde-malade alors? — dit le lieutenant, non sans ironie.

— Parfaitement bien!... On est dans le bon sens et dans la vérité... — Voilà ce qu'il faut faire et, si tu suis le conseil d'un homme qui connaît la vie, voilà ce que tu feras...

Chaque parole du banquier tombait sur le cœur d'Émile Vandame comme une goutte de plomb fondu.

Il voyait bien qu'il n'avait rien à espérer, absolument rien, du féroce égoïste qui tenait dans ses mains tout son bonheur.

LXI

Tandis qu'il formulait tristement *in petto* cette réflexion, un petit murmure se produisit dans la foule des parents et des invités.

Un nouveau personnage venait d'entrer dans la salle des mariages.

Ce personnage, dont nos lecteurs ont entendu parler déjà, était le vicomte Georges de Nervey, grand garçon de vingt-cinq ans, au visage blafard, aux joues creuses, aux yeux pâles et vitreux comme des yeux de poisson cuit.

Ses cheveux clairsemés, qu'une raie séparait jusqu'à la nuque en deux masses égales, se collaient en petites mèches plates sur son front bas.

Les quelques poils d'une moustache de chat ombrageaient sa lèvre incolore.

Georges de Nervey se distinguait par une maigreur exceptionnelle, — il avait de longs bras et de longues jambes, lui donnant l'apparence d'un *faucheux* gigantesque, et l'estomac notablement rentré.

Un petit accès de toux sèche secouait régulièrement toutes les cinq minutes sa poitrine étroite.

Il nous paraît superflu d'affirmer que la correction de sa toilette était du dernier *v'lan!*

— Tiens! mon petit neveu! — s'écria Pierre Béraud, le chiffonnier, en allant à lui. — Un vicomte, mes enfants! plus que ça de chic! croyez-vous que ça vous pose une famille! — Vicomte, je te la serre! — Comment que ça va, vicomte?...

Et, saisissant la main gantée du nouveau venu, il la pressa avec une telle vigueur que le jeune homme chancela sur les minces échalas qui lui servaient de jambes.

— Mais fort bien... fort bien... — répondit-il après un quinte de toux. — Je suis fort comme un Turc!

— Eh bien! là, entre nous, mon garçon, tu n'en as pas l'air. — Prends de la pâte de jujube et de l'huile de foie de merlan, crois-moi!... — Et surtout ne fait pas comme cet imbécile de Loiseau! — Si tu te mariais contre une jeunesse qui serait gentille, tu pourrais, le jour de ta noce, commander les sapins pour ton enterrement!...

— Toujours facétieux, donc, l'oncle Béraud!... — fit Georges très vexé en tournant le dos au vieux chiffonnier et en allant saluer d'abord Angélique et sœur Marie, puis Jules Verrière qui causait encore avec Vandame.

Celui-ci profita de la diversion opérée par le vicomte pour se rapprocher d'Angélique, lui prendre la main et lui dire à voix basse :

— Que je suis heureux de vous voir!... Loin de vous je ne vivais pas... Si vous saviez comme j'attendais ce jour et cette heure! Mais je tremblais qu'au dernier moment mon oncle ne voulût plus consentir à vous amener...

— Vous aviez bien raison de craindre... il ne voulait plus, en effet... mais je tenais si fort à cette rencontre, et j'ai fait preuve d'une telle insistance, qu'il a fini par céder.

— Angélique, que vous êtes bonne et que je vous aime...

— Prenez garde... on peut vous entendre...

L'entretien des deux amoureux fut de courte durée.

Georges de Nervey quittait le banquier pour rejoindre Mélanie Gauthier et, comme il allait l'aborder d'un air triomphant en caressant les quatre poils de sa maigre moustache, elle l'accueillit par ces mots prononcés à voix basse :

— Qu'est-ce que c'est que ces manières-là! — Tu veux donc me compromettre! — Pas de familiarité inconvenantes devant la famille, ça serait du plus mauvais goût...

— Cependant, ma caille plucheuse... — commença le vicomte.

Mélanie lui coupa la parole.

— Il n'y a pas de cependant!... — interrompit-elle. — Ayons de la tenue... j'y tiens. — Nous ne serons que cousins pour toute la journée... — Ce soir tu me reconduiras si tu veux...

— Épatante, parole! — Un relief à tout casser! — dit Georges en riant, après une quinte de toux. — Nous allons la faire à la candeur! — quel galbe, mes petits enfants!...

Nouvelle quinte, puis il tourna sur ses talons pour répondre à Eugène Loiseau qui venait le prendre afin de le conduire à la mariée.

Pendant ce temps Frédéric Bertin, se penchant sur l'épaule de Mélanie, lui glissait dans l'oreille ces mots :

— C'est l'heureux protecteur?

— Un simple idiot... — répondit Mlle Gautier, — mais il en faut comme ça quand on n'a pas de rentes... — Heureusement on peut trouver des compensations.

Et elle accompagna ces derniers mots d'une œillade significative.

En ce moment une voix s'éleva — celle du garçon de bureau remplissant les fonctions d'huissier.

— Monsieur le Maire! — annonça cette voix d'un ton solennel.

Toutes les conversations s'arrêtèrent brusquement, et l'officier de l'état civil fit son entrée, ceint de son écharpe et suivi du secrétaire de la mairie.

Les futurs époux vinrent aussitôt prendre place avec leurs témoins sur les fauteuils réservés, et la cérémonie froide et courte du mariage civil commença.

Au bout d'un temps très court elle était achevée et la noce, s'entassant de nouveau dans les voitures, partait pour l'église.

Vandame avait pris place dans le landau de son oncle, et Georges de Nervey dans le coupé au mois qu'il payait à Mélanie.

La cérémonie religieuse dura près de cinquante minutes, mais enfin elle s'acheva et on sortit de l'église.

Misticot, nous le savons, donnait à deux personnes l'hospitalité de la voiture vendue par William Scoot ; — c'étaient deux camarades d'atelier d'Eugène Loiseau.

— Mes enfants, — leur dit-il, — je suis obligé de prendre les devants pour voir si tout est prêt au *Salon des Familles*... — Je vous emmène... — Montez vite...

Il regrimpa sur le siège et continua en s'adressant au cocher :

— En route, mon vieux, et du train!... — il s'agirait de gagner au moins vingt minutes sur la noce...

Le cocher fouetta son attelage qui partit au grand trot.

Tout en roulant, Misticot, dont les pieds reposaient sur le parquet du siège, parquet recouvert d'un petit tapis de sparterie, réfléchissait.

Il pensait à Angélique Verrière.

Affairé comme il l'était par ses attributions de garçon d'honneur, il avait à peine pu dire bonjour à la jeune fille.

— Le papa a l'air d'un faiseur d'embarras! — se disait-il. — En voilà un que je ne gobe point, oh! mais non!... Mais par bonheur mam'selle Angélique ne lui ressemble guère! — Est-elle gentille et bonne enfant!... — Un amour!... — Et sa cousine la religieuse, quelle brave fille!... — Elles ont promis l'autre jour de m'aider, si l'idée me prenait de m'établir, et je suis sûr qu'elles tiendraient parole... — Oh! j'aurai là des protectrices sérieuses... des vraies... — Faut espérer que je trouverai le temps de causer avec elles d'ici à ce soir...


Il criait avec un accent de triomphe : « La jarretière de la mariée!... »

Tout en monologuant ainsi, Misticot semblait avoir du vif-argent dans les jambes.

Il remuait tellement ses pieds, chaussés de bottines neuves qui le gênaient un peu, qu'à un moment donné l'etroit carré de sparterie qu'il avait à son insu attiré tout entier de son côté, glissa sans qu'il s'en aperçût et tomba sur le pavé de la rue, laissant découvert le parquet de menuiserie.

Ce parquet se composait de lames de bois de sapin maintenues par des étriers de fer.

Misticot baissa les yeux par hasard, et une nuance d'étonnement se peignit sur son visage.

— Ah çà ! mon vieux, — fit-il en poussant le coude du cocher, — est-ce que je rêvais tout à l'heure en croyant que nous avions un tapis sous les pieds ?

Le cocher à son tour regarda, puis répliqua :

— Fectivement, nous en avions un.

— Alors, qu'est-il devenu ?

— Dame ! vous gigotez si fort que vous l'aurez fait envoler...

— Bah ! le dommage n'est pas bien grand... On le payera au père Loriot...

Et les yeux du gamin se tournèrent de nouveau vers l'endroit où le tapis ne se trouvait plus.

Un point blanc brillant attira son attention ; — un reflet métallique s'échappait de la jointure de deux des lames de bois formant le parquet du siège.

Le gamin se pencha pour essayer de prendre l'objet dont il ne devinait pas bien la nature.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? — demanda le cocher qui suivait de l'œil son mouvement.

— Ça doit être une pièce de dix sous qui s'est fourrée dans un joint... — Du reste, nous allons voir...

C'est à peine si le disque de métal dépassait d'un demi-millimètre.

Misticot le saisit avec ses ongles et tira.

L'objet tenait ferme, mais cependant il finit par céder après quelques efforts.

— Part à deux ! — dit le cocher en riant.

Une exclamation de surprise s'échappa des lèvres du gamin.

— Ce n'est pas une pièce de monnaie — fit-il ensuite, — c'est une petite médaille d'argent...

Il l'examina de près et poursuivit :

— Une médaille toute pareille à celles que je vends sur les buttes Montmartre aux environs de la nouvelle église...

— J'aurais mieux aimé dix sous.... — murmura le cocher.

Misticot continuait son examen avec une attention de plus en plus grande.

Dans le milieu de la médaille il venait de remarquer un petit trou résultant d'une boursouflure ou d'un *manque* dans le métal au moment de la *frappe*.

— Ah! par exemple! voilà qui est drôle!... — se dit-il. — Cette médaille, avec son défaut, ressemble à celle que j'ai vendue à William Scoot, le clown du Cirque Fernando, près du *Lapin A. Gill!* — Comment diable se trouve-t-elle là?

Soudain les yeux du gamin s'arrondirent.

Il se frappa le front.

Une idée soudaine venait de lui traverser le cerveau.

— Saperlotte! je ne m'étais pas trompé... — poursuivit-il se parlant toujours à lui-même. — Le particulier que j'ai vu chez le père Loriot amenant le berlingot qui présentement nous trimballe, était parfaitement le bonhomme que j'avais cru reconnaître et qu'il prétendait ne pas être... — Cette médaille en fournit la preuve... — Il l'aura laissée tomber et, glissant sous le tapis, elle s'est fourrée entre deux planches... — Oui... oui... l'homme était bien William Scoot! — Qu'est-ce que ça signifie?... D'où lui venait cette voiture?... — Il y a dans tout ça quelque chose de pas clair du tout, qu'il faudra que j'éclaircisse...

Misticot en était là de ses réflexions lorsque le véhicule fit halte devant le restaurant de l'avenue de Saint-Mandé.

Le gamin glissa dans sa poche la médaille qu'il tenait à la main et sauta en bas du siège, tandis que les camarades d'atelier d'Eugène Loiseau mettaient pied à terre.

Le patron entendant une voiture s'arrêter, était accouru sur le seuil de son établissement.

— La noce de M. Loiseau? — demanda-t-il.

— Oui, monsieur, et j'en suis le garçon d'honneur... — Nous avons vingt minutes d'avance, au moins, sur les mariés et sur la famille... — J'ai pris les devants pour voir si tout marchait comme il faut et régler les places des convives...

LXII

— L'exactitude est ma devise, monsieur! — dit le patron avec un légitime orgueil. — J'attends la noce et ne la ferai point attendre... — J'ai préparé des étiquettes pour qu'on n'ait qu'à écrire les noms... — Vous avez la liste?...

— Oui, et je vais faire, *illico*, ce petit travail... — répliqua Misticot.

— Veuillez me suivre, monsieur.

Puis le patron conduisit le garçon d'honneur dans la salle où le couvert était dressé.

Arnold Desvignes, une serviette sous le bras gauche et ni plus ni moins correct qu'un maître d'hôtel du Café Anglais, attendait.

Il tressaillit légèrement en voyant Misticot qu'il reconnut au premier coup d'œil.

— Ce gamin, ici ! — murmura-t-il. — Heureusement je suis méconnaissable...

— Voilà un garçon très bien stylé qui restera tout le temps à votre disposition... — dit le restaurateur en désignant Arnold. — Arrangez-vous avec lui pour vos places... — Moi, je vais surveiller les fourneaux...

— Entendu...

— Ce garçon s'appelle Désiré...

Et le patron disparut, laissant Misticot avec le prétendu *Désiré*.

Celui-ci, payant d'aplomb, après avoir jeté sur une glace un regard qui le rassura de plus en plus, se tourna vers le gamin et lui dit :

— Je suis aux ordres de monsieur.

Misticot le regarda et s'écria en riant :

— Tiens, vous avez une drôle de binette, vous, avec votre raie au milieu du crâne et vos grands favoris !... — Vous êtes rigolo tout plein.. — Savez-vous écrire ?...

— Mais oui, monsieur, assez proprement...

— Eh bien ! mon bonhomme, asseyez-vous là et écrivez sur les étiquettes que voici les noms que je vais vous dicter... — Dépêchons-nous... Nous n'avons que le temps...

— Ça sera l'affaire de trois minutes... — répliqua le pseudo-Désiré en s'asseyant et en trempant une plume dans l'encre. — J'attends...

Misticot dicta.

Arnold écrivit.

— Superbe écriture! — fit le gamin qui le regardait faire. — Vous seriez mieux à votre place dans un bureau que dans un restaurant...

La plume courait sur le papier. — La besogne fut vite terminée.

— Maintenant, distribuons les places, — reprit le petit marchand de médailles en s'emparant des cartes. — D'abord le marié et la mariée en face l'un de l'autre, aux places d'honneur... — A gauche de la mariée le vieux Pierre Béraud... à sa droite le banquier Verrière... — Mam'selle Angélique Verrière à la gauche du marié... La veuve Perrot, sa tante, à droite... — Respect à l'âge !... — A côté de mam'selle Verrière, M. Vandame, l'officier d'artillerie... J'ai dans ma folle idée que ça ne les vexera ni l'un ni l'autre... — A côté du banquier Verrière, Mélanie Gauthier.... — La veuve Ferron à côté du père Béraud... — Ils s'entendront bien tous les deux pour sécher les fioles... — S'ils se sont *piqué le nez* au dessert, ça sera rigolo !... — Quant aux autres, panachons-les..

Et il plaça toutes les cartes près des assiettes.

— Ainsi, — se disait Arnold Desvignes pendant ce temps, — je vais

connaître non seulement les noms, mais les figures de chacun des membres de la famille d'Étienne Béraud... — Ne quittant pas cette salle, je pourrai les observer tout à mon aise, étudier chacun d'eux et choisir avec connaissance de cause celui dont il me sera possible et facile de faire mon allié... mon complice...

Après avoir achevé son classement, Misticot sortit afin d'aller attendre l'arrivée de la noce et de donner la main aux dames pour descendre de voiture.

En le regardant s'éloiguer, le faux Désiré souriait.

— J'étais bien sûr qu'il ne pourrait me reconnaître... — se disait-il tout bas. — Aucun rapport n'existe entre le garçon de café que je suis aujourd'hui et l'Anglais auquel il a vendu à Montmartre une médaille du Sacré-Cœur. — Je n'ai rien à craindre de lui.

Et Arnold, rassuré complètement, ne songea plus qu'au service qu'il devait diriger, ayant deux garçons sous ses ordres.

Un bruit de roues, un piétinement de chevaux se firent entendre.

La noce arrivait.

Elle fit irruption dans l'établissement.

Misticot se multipliait afin de conduire les dames dans une petite pièce mise à leur disposition pour y déposer les objets embarrassants tels que châles, pelisses, livres de messe, etc.

Il trouva le moyen d'adresser à Angélique, avec une émotion sincère, ces quelques paroles :

— Ni à la mairie, ni à l'église, mam'selle, je n'ai pu vous dire combien j'étais heureux de passer tout un jour auprès de vous... Ce n'est pas faute de le penser, cependant! — Vous avez été si bonne pour moi! — Je vous assure que mon cœur déborde...

— Je vous avais engagé à venir me voir à l'hôtel... — répliqua Mlle Verrière. — Pourquoi ne l'avoir point fait ?

— Je n'ai pas osé...

— C'est un tort!.. — Je veux que mon père vous connaisse... — Il peut vous êtes très utile... — Puisque le hasard nous réunit aujourd'hui, je vous présenterai à lui en lui demandant pour vous toute sa bienveillance...

— Je ne pourrai jamais vous remercier assez, mam'selle...

On appelait de tous côtés le garçon d'honneur.

Misticot fut obligé de quitter Angélique.

Trois minutes plus tard il rentrait dans le petit salon et, commandant le silence par un geste très digne, il s'écriait :

— A table, mesdames, s'il vous plaît... la mariée est servie... — Messieurs les hommes, le bras aux dames.

Un instant après tous les convives étaient installés aux places désignées par les cartes portant leurs noms.

Arnold Desvignes, en voyant entrer Angélique, avait senti son cerveau s'embraser et ses veines charrier du feu.

La jeune fille dont le souvenir le hantait, nous le savons, dont l'image passait sans cesse devant ses yeux quand il était éveillé, dans ses rêves quand il dormait, lui semblait cent fois plus belle et plus désirable encore que pendant les quelques heures du voyage fait en commun, de Marseille à Paris.

Il jeta un regard chargé de haine et de colère au lieutenant d'artillerie assis à côté d'elle et qui laissait éclater sur sa figure la joie que ce voisinage lui causait, joie partagée très évidemment par la fille de Jules Verrière.

— Tout ceci sera réglé en son temps... — murmura-t-il. — Patience!...

Puis, chassant ces pensées, il ne songea plus qu'aux motifs qui l'avaient amené, sous un déguisement de garçon de salle, au *Salon des Familles*.

Ayant placé lui-même les noms des convives à côté de chaque couvert, il se rendit compte de ceux des parents d'Étienne Béraud qui portaient ces noms, il étudia leurs physionomies.

Au milieu du brouhaha résultant de l'envahissement de la salle, Arnold n'avait pu voir tout le monde dans le premier moment.

Ses yeux, faisant le tour de la table, tombèrent sur le père Loriot.

— C'est le cocher de fiacre qui a conduit Étienne Béraud à l'*Hôtel des Indes*, — se dit-il, — et il connaît tous ces gens-là... — Voilà qui est bon à savoir...

Pendant le premier service du déjeuner la réunion fut peu bruyante, presque silencieuse. Il était tard, on avait faim et chacun ne songeait qu'à apaiser les tiraillements de son estomac.

Jules Verrière, seul, ne partageait point l'appétit général. — Il semblait au contraire mal à son aise, et touchait à peine aux mets placés sur son assiette.

Arnold pensa :

— Vilaine physionomie, le banquier!... Mauvaise nature... — Il est venu ici malgré lui, certainement... Il se trouve *encanaillé*... et il le montre, ce qui est d'un goût détestable, car enfin toutes ces petites gens sont ses parents... — Ou je me trompe fort, ou sa préoccupation doit avoir en outre une autre cause... — Son visage exprime non seulement de l'ennui, mais des soucis, des inquiétudes... — Est-ce que ce gaillard-là serait mal dans ses affaires, par hasard? — Combien de fortunes semblent solides et s'écroulent au moindre choc!... La sienne est peut-être de celles-là... — Eh! eh! si cela était, j'aurais un atout de plus dans mon jeu, et un fameux!...

Arnold, continuant son examen, passa du banquier au vicomte de Nervey et se dit :

— Pas six mois à vivre, celui-là... Inutile de se préoccuper de lui... — Il lance à Mélanie Gauthier des regards de brochet pâmé et elle lui rend œillade pour œillade... — Ou je me trompe fort, ou il y a entre eux un peu plus qu'un cousinage pur et simple...

« Ce Paul Béraud, — continua le pseudo-garçon de restaurant, — est évidemment un égoïste de la pire espèce... — Infatué de sa personne, il rapporte tout à lui-même... — Le défaut de la cuirasse de celui-là sera facile à trouver... — Peut-être y aura-t-il quelque chose à faire avec lui... C'est à voir...

« Quant à ce vieux Pierre Béraud, qui boit là-bas comme une éponge et dont le nez est couleur de rubis, il n'y faut pas songer... Les ivrognes sont bavards, et c'est un muet qu'il me faut...

Le second service du déjeuner amena un peu d'animation.

Jules Verrière lui-même devint moins sombre, moins préoccupé. — Il daigna porter un toast au bonheur des jeunes époux, et il offrit à Victorine son cadeau de noce.

Ce cadeau consistait en un écrin de maroquin rouge renfermant une jolie montre avec sa chaîne , ce qui enchanta la mariée et fournit à Pierre Béraud qui, nous le savons déjà, avait la dent mauvaise, l'occasion de s'écrier :

— En voilà une idée de *banquetier !* — C'est une montre de duchesse, ça ! — Victorine ne la portera jamais de la vie... excepté peut-être au Mont-de-Piété...

Et comme un éclat de rire général accueillait cette facétie, qui cependant n'était pas bien drôle, le vieux chiffonnier ajouta :

— Dites donc, beau-frère, un petit titre de rente en quinze et demi pour cent ferait bien mieux leur affaire, à ces deux clampins-là qui se mettent en ménage avec rien du tout d'un côté et pas un radis de l'autre...

— Mais non, mais non, mon oncle, — répondit vivement la mariée. — Cette jolie montre me fait cent fois plus de plaisir, et je la porterai parfaitement !...

Et, quittant sa place, elle alla mettre deux gros baisers sur les joues du banquier, qui se laissa faire d'assez bonne grâce.

Angélique avait déjà glissé son petit présent, — un petit présent très *pratique*, — dans la main de sa cousine.

C'était une bourse mignonne contenant cinq cents francs en belles pièces d'or toutes neuves. — Rien ne devait être plus agréable à Victorine. — Ces quelques louis pouvaient, le cas échéant, rendre de si grands services !

A partir de ce moment une gaieté franche et surtout bruyante régna autour de la table.

Émile Vandame et Angélique en profitèrent pour causer d'une façon plus intime qu'il ne leur avait été possible de le faire depuis le commencement du repas.

LXIII

— Mon ami, — murmura la jeune fille à l'oreille du lieutenant penché vers elle, — si j'ai tant insisté auprès de mon père pour venir, c'était afin de vous voir. — Dites-vous bien que, quoi qu'il arrive, vous pouvez compter absolument sur moi. — Je ne changerai jamais...

— Si vous aviez ce que je souffre!... — murmura Vandame. — J'ai perdu toute espérance.

— Voilà justement ce qu'il ne faut pas! — Moi aussi j'ai le cœur meurtri par la résistance inattendue de mon père, mais je garde l'espoir' par conséquent la force, l'énergie, et je le garderai toujours! quand même!

— Avez-vous parlé à mon oncle? Avez-vous essayé de le fléchir?

— Non...

— Pourquoi?

— Parce que se hâter trop serait tout compromettre... — A quoi bon se heurter contre un parti pris de fraîche date?... — Ce n'est pas moi, d'ailleurs, qui engagerai la première lutte...

— Qui donc?

— Ma cousine, sœur Marie, notre ange gardien... — Elle plaidera notre cause cent fois mieux que je ne le ferais moi-même... — Elle a, ou du moins elle avait un peu d'influence sur mon père... — Je dis : *elle avait*, car depuis quelques jours il a changé du tout au tout, mon père... — Nous ne le reconnaissons plus, ma cousine et moi, et nous nous demandons avec inquiétude quelles raisons peuvent avoir amené un changement si brusque et si peu prévu... — Avez-vous remarqué ce changement?

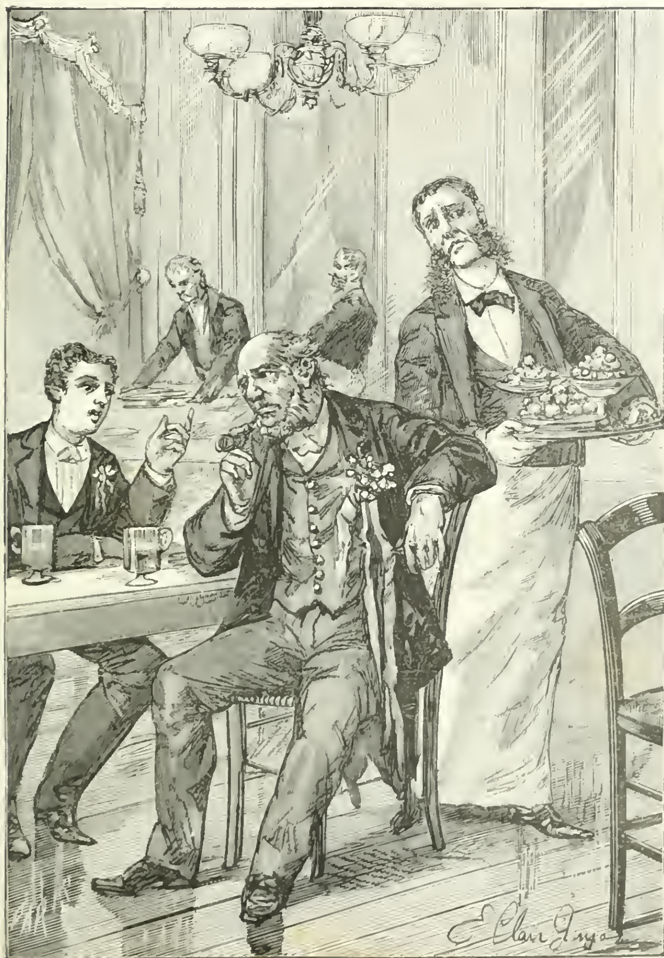
— Mon oncle paraît soucieux... énervé...

— Ce matin, à la mairie, vous avez échangé quelques mots... — Que vous disait-il?

— Des paroles désolantes pour moi...

— Enfin, lesquelles?

— Que sa maison ne m'était point fermée, mais à la condition que j'oublierais mes rêves et mes projets. — Cela n'équivaut-il pas à une exclusion



Arnold ne perdait pas une syllabe.

absolue?... — Angélique, chère Angélique, jamais votre père ne consentira à vous donner à moi...

— *Jamais* est un mot qui bien souvent ne signifie rien... Un poète l'a dit en des vers dont voici le sens : *L'avenir n'est à personne... l'avenir est à Dieu* [1] *!* — D'ailleurs, s'il est impossible de triompher de l'obstination de mon père, nous attendrons.

— Quoi ?

— Que je sois devenue maîtresse de moi par ma majorité.

— Deux ans à attendre !

— Cela passe vite, deux ans...

— Ne croyez pas cela ! — c'est une éternité... — Et pendant ce temps, moi, que deviendrai-je ?... — me sera-t-il possible de vivre loin de vous ?

Angélique devint pâle.

— Loin de moi ! — répondit-elle. — Que dites-vous?

— J'irriterais de plus en plus votre père en donnant suite à mes projets de démission... il me l'a clairement donné à entendre... — Cette démission, d'ailleurs, dans les circonstances où nous nous trouvons, était coupable, je ne me le dissimule point... — Je me dois à mon pays, si mon pays a besoin de moi, et plus le danger serait grand, moins je serais excusable de m'y soustraire !

— Oh ! mon ami, ne parlez pas ainsi !... — fit Angélique d'un ton douloureux. — Vous m'effrayez et vous me désolez !... Vous aviez consenti à briser votre carrière pour rester près de moi si je devenais votre femme... J'étais heureuse et fière de ce sacrifice, sachant combien il vous coûtait... — Pourquoi ne pas donner suite à vos projets, sans vous inquiéter de la résistance de mon père, puisque je vous promets de nouveau d'en triompher !... — Ne vous éloignez pas de moi, je vous en prie, je vous en supplie !... — Cet éloignement que vous me faites pressentir, ce n'est point un changement de garnison, je ne le comprends que trop, c'est un départ... c'est un voyage aux lointains pays où l'on se bat... C'est au Tonkin que vous voulez aller !... — N'avez-vous plus confiance en moi ? Doutez-vous de mon cœur, de ma volonté? — Voulez-vous donc vous exposer à me laisser veuve sans m'avoir faite épouse?...

Émile Vandame, la tête baissée, gardait le silence.

Angélique poursuivit :

— Soit ! j'admets qu'en ce moment vous ne donniez point votre démission, mais je peux vous prouver sans peine que votre place est à Paris et

1. « Non, l'avenir n'est à personne !...
« Sire, l'avenir est à Dieu !...

VICTOR HUGO.

(*Feuilles d'Automne.*)

non dans l'extrême Orient... — Vous vous occupez d'une grande invention pour l'artillerie, pour le perfectionnement des armes... — Votre devoir est de vous consacrer à cette invention et de la mener à bien... — En agissant ainsi vous serez vraiment utile à votre pays... — Au Tonkin vous ne seriez qu'une unité dans le nombre... A Paris, vous êtes une intelligence, c'est-à-dire une exception, une force! Restez donc, par un sentiment de patriotisme bien entendu, par amour pour la France! — Vous êtes bien avec vos chefs... — Si vous dites un mot, ils ne vous laisseront point partir! — Ce mot, vous le direz, mon ami... Promettez-moi que vous le direz!... Si vous persistez dans vos projets de départ, voyez-vous, vous me rendrez folle!...

Le lieutenant allait répondre.

Il en fut empêché par un grand brouhaha qui se produisit autour de la table.

Victorine, poussant un cri aigu, venait de se lever et reculait vivement sa chaise.

Tous les convives, ou du moins presque tous, surpris et effrayés, en faisaient autant.

Eugène Loiseau s'élançait auprès de sa femme.

— Quoi? qu'y a-t-il? — demandaient des voix confuses.

A ces questions personne ne pouvait répondre, mais le mot de l'énigme ne se fit guère attendre.

Depuis quelques minutes le garçon d'honneur, Misticot, avait disparu sans qu'on se préoccupât de son absence.

Un bras sortit de dessous la table et émergea devant la place que Victorine venait de quitter.

La main placée au bout de ce bras brandissait un flot de rubans.

En même temps une voix, qui semblait partir des profondeurs du sol, criait avec un accent de triomphe :

— La jarretière de la mariée!...

Un éclat de rire universel répondit à cette exclamation.

Victorine devint rouge comme une pivoine.

— C'est donc ça qui m'a fait tant de frayeur... — murmura-t-elle. — Il m'avait bien semblé qu'on me chatouillait...

— Le mollet!... — acheva Misticot en se montrant comme un diable à surprise qui jaillit de sa boîte. — C'était moi!

On battit un ban en l'honneur du gamin qui, pour compléter ce petit tableau à la Paul de Kock, pas encore démodé dans les parages du Salon des Familles, demanda des ciseaux et se mit à couper en morceaux d'une longueur de quelques centimètres les rubans préalablement posés sur une assiette.

Arnold Desvignes, tout à son rôle de garçon de restaurant, alla chercher des épingles, et Misticot, faisant le tour de la table, attacha les rubans à la boutonnière ou au corsage de chaque convive.

— Maintenant que nous voilà tous fraîchement décorés, — dit Pierre Béraud un peu gris, — si on allait faire un tour dans le bois de Vincennes.... histoire de nous faire porter les armes par les factionnaires.

Cette proposition obtint l'assentiment général.

— Les voitures sont prêtes... — fit le père Loriot.

— Non... non... pas de voitures... à pied... — répliqua Eugène Loiseau. — Les voitures viendront nous reprendre au lac Dumesnil vers cinq heures... On fera la digestion en se balladant et en grillant un cigare... — Ceux qui n'aiment pas la marche auront le droit de ne point venir... Liberté pour tout le monde...

— J'en profiterai pour rester ici... — glissa le père Loriot dans l'oreille du garçon d'honneur... — Vois-tu, petit, le coffre est encore bon, la tête aussi, mais les jambes ne vont pas fort... rapport que j'ai l'habitude d'être toujours assis sur mon siège...

— Restez... restez, père Loriot... — répondit le gamin, — je vous tiendrai compagnie...

— Toi!...

— Parfaitement bien.

— Comment ça se fait-il qu'à ton âge tu n'aimes pas mieux aller courir avec les autres?...

— Ah! voilà... C'est que j'ai quelque chose de très particulier à vous communiquer...

Les mariés étaient déjà partis.

Les membres de la famille et les invités les suivaient par groupe.

Il ne resta bientôt au Salon des Familles que Loriot, Misticot, et deux ou trois jeunes gens qui s'installèrent dans une pièce voisine pour jouer au billard.

Le vieux cocher et le jeune garçon demeurèrent dans la grande salle où on leur servit de la bière, tandis que le faux *Désiré* et les garçons sous ses ordres desservaient la grande table et préparaient le couvert du dîner.

Après avoir trinqué avec Misticot et bu la moitié d'un bock, Loriot demanda :

— De quoi qu'il retourne? — Nous voilà entre quatre-z-yeux... Tu peux t'expliquer...

— J'ai besoin d'un renseignement... — répondit le garçon d'honneur

— Un renseignement!... — Et tu crois que je pourrai te le donner?

— Je le crois.

— Eh bien! jabote, pendant que je vais allumer *Jeannette*... — C'est

un nom d'amitié que je donne à ma vieille pipe... — Vas-y, fiston, je t'écoute...

Misticot commença :

— Vous vous souvenez du jour où Eugène Loiseau et moi nous sommes allés chez vous pour commander les voitures de la noce?...

— Parbleu! si je m'en souviens! — Puisque je t'ai dit tout à l'heure que la tête était encore bonne... — D'ailleurs, il n'y a pas si longtemps de ça...

— Vous vous souvenez alors que je croyais reconnaître le cocher qui vous amenait une voiture?...

— Le berlingot que j'avais acheté la veille et dans lequel tu es monté aujourd'hui pour venir ici... — Oui.

— Eh bien! père Loriot, c'est justement de ce berlingot qu'il s'agit, et du particulier qui vous l'a vendu...

— Ah! bah!... tu m'étonnes!...

— C'est comme ça

— Tu vas me parler du cocher que tu prenais pour un clown du Cirque Fernando?

— Oui.

Arnold Desvignes — nous l'avons dit — continuait son service dans la grande salle, allant, venant, donnant des ordres aux garçons, passant à chaque instant près de la petite table à laquelle était assis les deux buveurs de bière.

Ceux-ci n'ayant aucune raison de se défier et de parler bas, le pseudo-garçon de restaurant saisissait au passage des bribes de leur conversation.

LXIV

En entendant la dernière phrase prononcée par le père Loriot: — *Tu vas me parler du cocher que tu prenais pour un clown du cirque Fernando*, Arnold fit un mouvement brusque, s'arrêta court et, feignant d'avoir à s'occuper spécialement du côté de la grande table le plus rapproché des deux causeurs, il écouta avec une attention avide.

Misticot continua:

— Oui, celui-là même... et vous devez vous rappeler que je l'ai nommé, ce clown, il s'appelle William Scoot...

Arnold ne perdait pas une syllabe.

— William Scoot... — murmura-t-il. — C'est de Will qu'il va être question...

— Eh bien! garçon? — fit Loriot.

— L'homme a nié... — reprit le gamin.

— C'est que tu te trompais... — Tous les jours il arrive qu'on prend un individu pour un autre... rapport à la ressemblance...

— J'ai acquis la certitude aujourd'hui que je ne me trompais pas...

— L'homme serait donc un menteur?...

— C'est un faux cocher, je l'affirme, et je parierais que la voiture qu'il vous a vendue était une voiture volée...

— Qu'est-ce que tu me racontes là, garçon! — Je serais donc un recéleur, moi, moi, Loriot, quoiqu'ayant acheté de bonne foi et payé cheval et voiture ce qu'ils valaient! — Heureusement que tout ça c'est des idées, et que tu n'as pas une preuve...

— Attendez... vous allez voir...

— Dégoise-vite ton affaire... je suis sur le gril...

— Je me trouvais, il y a de ça quelques jours, au *Lapin A. Gill*, à Montmartre, rue Vincent.

— Connu... — J'y ai mené plus d'une fois des petits crevés et des cocottes.

— Will Scoot et un de ses camarades, un autre clown, un nommé Trilby, s'y trouvaient en même temps que moi... — Nous avons causé et je leur ai vendu à chacun une de ces médailles dont c'est mon métier de faire commerce autour des chantiers de l'église en construction...

— Bon. — Alors?...

— Alors, ce matin, après le mariage religieux, en venant ici pour préparer les noms des invités et indiquer les places, j'étais monté sur le siège du berlingot en question avec votre cocher...

— J'ai vu ça, et Vincent — (il s'appelle Vincent) — m'a même averti qu'en gigotant avec tes pieds tu avais fait tomber le petit tapis...

— J'allais vous le dire, père Loriot, — continua Misticot, — car ç'a été la cause de ma découverte... — Aussitôt le tapis envolé, j'ai aperçu un point brillant dans un joint du parquet. Je me suis baissé pour ramasser l'objet et j'ai cru d'abord que c'était une pièce de dix sous..

— Ça n'en était pas une?...

— Non.

— Quoi donc que c'était alors?...

— Une petite médaille... — Précisément celle que j'avais vendue à William Scoot...

— Comment peux-tu savoir que c'était la même? — Elles se ressemblent toutes, ces machines-là!

— Justement celle-là ne ressemblait pas aux autres... — Elle avait un défaut... Un petit trou au milieu, provenant d'une boursouflure du métal

ou de toute autre cause... — William Scoot lui-même me l'avait fait remarquer quand je la lui vendais... à telles enseignes que je lui proposai de la changer et qu'il refusa... — Tenez, la voici...

Et Misticot, fouillant dans sa poche, en tira la médaille en question qu'il montra au père Loriot.

— C'est ma foi, vrai, — fit ce dernier, — et tu pourrais avoir raison.

— J'ai raison certainement... — Faudrait être bêta pour admettre que deux médailles aient juste le même défaut, et juste au même endroit... — Donc l'homme qui l'a perdue sur le siège de la voiture est parfaitement William Scoot à qui je l'avais vendue! — Or, expliquez-moi, père Loriot, pourquoi, s'il n'avait pas de motifs sérieux pour se cacher, il a refusé de me reconnaître chez vous... Pourquoi il paraissait si embarrassé quand je lui ai dit que je le reconnaissais .. Pourquoi, enfin, il s'est esquivé si vivement...

« Tout ça n'est pas naturel, papa Loriot... — Il y a de la gabegie là-dessous, j'en mettrais ma tête ou ma main au feu!...

« D'où cet homme prétendait-il tenir le cheval et la voiture que vous lui avez achetés?

— Dame! — il a prétendu qu'il vendait pour le compte de son patron, lequel, quittant Paris et allant habiter la province, voulait se défaire de la roulante et du poulet d'Inde.

— Il mentait comme un dentiste, puisque, quelques jours auparavant, il était clown au Cirque Fernando... — Papa Loriot, qui sait si cette voiture n'a pas servi à commettre un crime?...

Arnold Desvignes, en entendant Misticot parler ainsi, sentait des gouttes de sueur froide perler sur ses tempes à la racine de ses cheveux.

Loriot se grattait l'oreille.

— Un crime... — répéta-t-il. — Dame! au fait, on ne sait point... — Ça ne serait pas la première fois que ça arriverait, mon garçon... — A moi qui te parle (il peut y avoir de ça une trentaine d'années), on m'avait bien volé mon fiacre, à la station de la rue d'Assas, pendant que je cassais une croûte chez le mastroquet avec des collègues, et on s'en était servi pour enlever une jeune fille qu'on voulait assassiner, et qu'est devenue la propre femme de mon neveu Étienne Loriot, aujourd'hui médecin en chef de l'hôpital de Charenton.

— Vous voyez bien... — fit Misticot.

— Dame! oui... — Je dis que ça se pourrait tout de même...

— Savez-vous le nom dont William Scoot s'était affublé quand il a conclu marché avec vous?...

— Pas du tout... — Tu te souviens qu'on n'a point fait de reçu...

— C'est dommage... ça aurait peut-être mis sur une piste...



Elle échappa violemment à cette étreinte et bondit en arrière.

— Mais, ce nom, on peut le savoir... — reprit vivement Loriot.

— Où ça?

— Chez Bonnard...

— Qu'est-ce que c'est que Bonnard?

— Le marchand de vin chez qui s'est traitée l'affaire de la voiture et du cheval. — C'est devant son comptoir que j'ai rencontré le cocher vrai ou faux à qui il avait loué la remise et l'écurie...

— Où demeure ce Bonnard?

— Rue de Montreuil, au coin de l'avenue Philippe-Auguste.

Misticot se frappa le front en disant :

— C'est gravé là...

— Mais, qu'est-ce que tu veux faire? — demanda Loriot.

— M'assurer que je ne me suis point trompé...

— Et puis après?

— Après?... Je ne sais pas... Mais ça pourra servir... — J'aime à me rendre compte, voyez-vous... — Ça me met en rage quand on se fiche de moi, et si le nommé William Scoot s'en est fichu, tant pis pour lui... je tâcherai de le repincer...

La conversation en était là lorsqu'un des jeunes gens qui jouaient au billard dans la pièce voisine entra dans la grande salle.

— Eh bien! voyons, Misticot, — dit-il, — et vous, papa Loriot, venez donc par ici... — En attendant d'aller rejoindre la noce, on sirote un saladier de vin à la française, que c'est à s'en licher les babines...

— On y va... — répliqua le gamin.

Et, suivi du vieux cocher, il gagna la salle de billard, laissant Arnold Desvignes immobile auprès de la table, pâle et le regard vacillant.

— C'est un vrai danger qui me menace! — murmura-t-il. — Le hasard, un hasard diabolique, a jeté sur ma route ce misérable petit voyou!... — Une triple fatalité veut qu'il connaisse Scoot, qu'il se rencontre avec lui chez ce loueur et qu'il trouve sur le siège cette médaille!... oh! cette médaille! quel indice accablant elle pourrait fournir!... Comme elle démontrerait la complicité de l'ex-clown du Cirque Fernando, et le rôle joué par la voiture qu'il a vendue...

Le faux garçon de restaurant s'interrompit tout à coup et passa sa main sur son front humide.

— Voyons... voyons... — reprit-il au bout d'un instant. — Du calme... — Il ne faut rien exagérer... — Pas une goutte de sang n'ayant coulé dans la voiture on ne pourrait s'en servir pour prouver le crime... — Will Scoot de son côté se tairait... — Il a tout intérêt à ne point me trahir... Il inventerait quelque histoire et roulerait par-dessous jambe la police parisienne... — Pourquoi ne m'a-t-il pas averti de ce qui se passait? — Il a perdu cette médaille, notre signe de ralliement, mais Trilby en possédait une autre... Rien ne l'empêchait de s'en servir... — Il me tarde de le voir!... Si je n'écoutais que mon impatience, je quitterais à l'instant cette maison, mais ce serait une sottise et une imprudence... — Il sera temps demain...

« Quant à ce Misticot, qu'il prenne garde! — Si je m'aperçois qu'il surveille Will Scoot et qu'il veut découvrir pourquoi celui-ci a refusé de le

reconnaître chez Loriot, il lui arrivera malheur, et ce sera sa faute! — Pourquoi se mêle-t-il de ce qui ne le regarde pas?

Ce monologue fut interrompu par l'arrivée du patron du restaurant qui venait donner des ordres.

Arnold Desvignes imposa le calme à sa physionomie et redevint instantanément, de la tête aux pieds, le garçon de salle *Désiré*.

Nous le quitterons pour rejoindre la noce qui s'ébattait joyeusement près du lac Daumesnil, selon les us et coutumes de ces zones suburbaines.

Les plus jeunes couraient, se poursuivaient, flirtaient parmi les arbres.

Quelques-uns s'étaient assis aux petites tables du restaurant de l'île et causaient en buvant des bocks.

D'autres enfin se promenaient deux par deux avec une sage lenteur dans les allées sinueuses, au travers des bosquets qui commençaient à se couvrir de feuilles.

De ce nombre étaient Victorine, la mariée, et son cousin Paul Béraud, l'employé du Crédit Lyonnais.

Puis, un peu en arrière, Angélique Verrière et le lieutenant Vandame.

D'un côté comme de l'autre, la conversation semblait fort animée.

Il nous paraît superflu de dire à nos lecteurs de quoi parlaient la fille du banquier et l'officier d'artillerie.

Naturellement ils continuaient l'entretien commencé au *Salon des Familles*.

Cet entretien ne pourrait rien nous apprendre, mieux vaut donc écouter celui de Paul Béraud et de Victorine.

Les deux jeunes gens marchaient côte à côte, très près l'un de l'autre.

La nouvelle mariée, la tête basse, effeuillait machinalement une branchette qu'elle venait de cueillir pour se donner une contenance.

Paul Béraud, penché vers elle, la couvrait d'un regard ardent, un de ces regards de libertins qui ressemblent à un jet de flamme.

Il paraissait singulièrement ému.

LXV

— Ainsi, — disait Paul Béraud à Victorine, — ainsi te voilà mariée!...

— Tu le sais bien, — répondait la fleuriste avec un rire contraint, — puisque je suis en robe de noces et que devant toi j'ai dit : *oui* à M. le maire et à M. le curé.

L'employé reprit :

— Et mariée à Eugène Loiseau ! — Quand vous êtes venus ensemble m'annoncer la nouvelle, je ne pouvais y croire !...

— Pourquoi donc ? — demanda Victorine en relevant la tête.

— Parce qu'Eugène n'est pas du tout l'homme qu'il te fallait ! — Tu sais cela aussi bien que moi !...

— Non, certes, je ne le sais pas... — c'est un bon travailleur... il gagne de l'argent...

— D'accord, mais il ne le garde pas... — c'est un mauvais sujet... un buveur d'absinthe... c'est tout dire...

— Eugène changera... il me l'a promis...

— Parbleu ! promettre est facile, mais on ne change pas à son âge...

— Quand une femme a de la volonté et quand elle aime son mari, elle sait lui donner d'autres goûts, d'autres habitudes que ceux qu'il avait étant garçon.

— *Quand une femme a de la volonté et qu'elle aime son mari...* — répéta Paul Béraud, — soit ! — Tu as de la volonté, mais tu n'aimes pas Eugène...

— Qui vous l'a dit ? — s'écria Victorine cessant de tutoyer le jeune homme.

— Inutile de la faire à la pose avec moi ! — Je connaissais, tu le sais bien, celui qui a eu ton premier amour.

La fleuriste devint pourpre.

— Cousin, — dit-elle avec résolution, — ce que vous faites en ce moment est mal ! — Pourquoi me parlez-vous de ces choses aujourd'hui, jour de mon mariage !... — Évoquer en ce jour le passé et le souvenir d'un mort, ce n'est pas généreux !

Paul Béraud, sans paraître tenir compte de ce reproche, poursuivit :

— Crois-tu donc qu'Eugène Loiseau t'aurait prise pour femme s'il avait connu ce passé ?...

— Eh bien ! oui, je le crois.... et peut-être ai-je eu tort de ne pas tout lui dire...

L'employé haussa les épaules.

— Parole d'honneur ! — fit-il, — tu m'irrites avec ta confiance !

— Vous m'irritez bien davantage, vous, avec vos insinuations méchantes !...

— Il ne dépendait que de toi d'être si heureuse ! — continua Paul Béraud.

— Et, pour cela, que fallait-il faire, s'il vous plaît ?

— En épouser un autre...

— Vous, n'est-ce pas ? — demanda Victorine ironiquement.

— Oui, moi... — Tu sais bien que je t'ai toujours aimée... que je t'aime encore ! — il dépendait de toi que le mariage qu'on vient de célébrer fût le nôtre, tu le sais bien !

— Et vous auriez abandonné lâchement Jeanne et votre petite fille !

— Pour toi, je n'aurais reculé devant rien !

Victorine s'arrêta, et se plaçant bien en face du jeune homme lui dit, les yeux dans les yeux :

— Voyons, cousin, ce n'est pas sérieux cela, n'est-ce pas?

— C'est sérieux, je t'en donne ma parole !

— Alors, une fois pour toutes, expliquons-nous !... — Écoutez-moi bien ! — Supposons un moment, ce qui grâce à Dieu n'est pas vrai, que je vous aime, que je sois folle de vous et que je ne voie de bonheur que dans un mariage avec vous, eh bien ! le souvenir de Jeanne et de votre fille m'auraient empêchée de vous écouter et de devenir votre femme ! — Rien qu'à la pensée que vous seriez capable de quitter honteusement ces deux pauvres créatures qui vous aiment et ne vivent que pour vous et par vous, ma tendresse se serait changée en haine et en mépris...

— Vous ne m'avez pas toujours parlé ainsi !... — interrompit Paul Béraud, quittant à son tour le tutoiement.

Victorine reprit :

— Quand, avant mon mariage, vous m'avez fait des déclarations d'amour, j'ai ri, croyant que vous plaisantiez... — Je regardais Jeanne comme votre femme et vous ne pouviez pas espérer que je deviendrais votre maîtresse... vous étiez sûr du contraire... — Vous saviez mon secret... — C'était déjà trop pour moi d'avoir commis une faute... j'aurais mieux aimé mourir que de recommencer... — Maintenant je ne m'appartiens plus, et c'est la dernière fois, n'est-ce pas, que vous m'entretenez de vos espérances passées?...

— Mais non de mes espérances à venir... — répliqua Paul Béraud en voulant s'emparer de la main de la jeune femme.

Victorine fit vivement un pas en arrière.

— Ah çà ! mais, vous êtes fou ! — s'écria-t-elle.

— Oui, je suis fou... je suis fou de toi... et je ne recouvrerai le calme, je ne redeviendrai maître de moi-même, que quand tu auras été à moi !...

La jeune femme devint pâle.

— Ce n'est plus de la folie, cela ! — C'est de l'infamie ! — dit-elle d'une voix basse et sifflante. — Taisez-vous !...

— Est-ce que je puis imposer silence à la passion qui me dévore?

— Si cette passion existe, vous devez en rougir et la cacher au plus profond de vous-même !...

— Je t'adore, et je suis jaloux !..

— Jaloux, vous ! — De quel droit? De qui?

— De celui qui t'a donné son nom et qui va te posséder !...

— Si je l'appelais, celui-là, si je lui disais que vous l'insultez en m'insultant, croyez-vous qu'il ne vous ferait pas taire?

— Je te défie de l'appeler!... Je te défie de m'accuser devant lui!

— Ah! vous me défiez!

— Oui.

— Eh bien ! vous allez voir...

Et Victorine fit deux pas dans la direction des groupes restés en arrière.

Paul Béraud l'arrêta par ces mots :

— Prends garde!...

— A quoi?

— Si tu parles, je parlerai. — Accusation pour accusation! — Eugène apprendra par moi le passé que tu lui caches...

— Vous seriez infâme et lâche à ce point!...

— Pourquoi non? — Je te veux et je t'aurai...

— Jamais!

— Je n'ai pas pu faire de toi ma femme... tu seras ma maîtresse... — Est-ce que tu pourras l'aimer, lui... ton mari... cet ouvrier... ce buveur d'absinthe? — Est-ce qu'il aura pour toi ces caresses enivrantes, ces baisers délirants que je te prodiguerais, moi? — Tiens, quand je suis près de toi, quand je te regarde, je sens mon cœur bondir et mon cerveau flamber... Ce n'est plus du sang, c'est du feu qui coule dans mes veines et me fait perdre la raison!.. Tu t'es mariée... Contre le fait accompli, je ne peux rien, mais tu en auras vite assez du mariage, et surtout du mari que tu n'aimes pas... — Alors, qui t'empêchera de m'aimer?... Qui t'en empêche dès à présent? Aime-moi!.. C'est si bon, l'amour!....

Tout en parlant, Paul Béraud s'était rapproché de Victorine et il essayait de la pousser vers des massifs d'arbustes à feuillages persistants formant une muraille de verdure au bord de l'allée.

Troublée par la voix ardente du jeune homme, effarée sous son regard qui semblait la déshabiller, Victorine se sentait défaillir.

— Vous me faites peur... — balbutia-t-elle.

— Ce n'est pas de la peur que je veux t'inspirer, — répliqua Paul, — c'est de l'amour! Je t'adore! Aime-moi!

Et saisissant les mains de la fleuriste malgré sa résistance, il les appuya contre ses lèvres et les brûla de baisers.

Victorine poussa un cri et se dégagea.

Elle faillit tomber.

Paul lui jeta ses bras autour du corps pour la soutenir.

Elle échappa violemment à cette étreinte et bondit en arrière.

— Vous ne m'aurez jamais! Entendez-vous? jamais! — s'écria-t-elle haletante, — je n'éprouve pour vous que de l'horreur et du dégoût... — Je ne dirai rien à mon mari parce qu'il vous tuerait, et que je ne veux pas de sang sur mes mains; mais, croyez-moi, abandonnez vos projets abomi-

nables, et si vous voulez que j'oublie, que je pardonne un jour, plus un mot, plus un geste, plus un regard qui m'offensent. — Souvenez-vous que, malgré la faute commise, je suis une honnête femme! — J'aimerais mieux tout avouer à Eugène que de subir encore vos insultes! — Maintenant c'est fini, n'est-ce pas? — je retourne à mes invités...

Et Victorine se dirigea rapidement vers une pelouse découverte où se trouvait Eugène Loiseau, au milieu d'un groupe.

Paul Béraud, immobile à la place où la jeune femme venait de le quitter, la suivait du regard.

— Ah! si je t'aime! — murmurait-il, tandis que son visage prenait une expression effrayante. — Je t'aurai malgré tout, et malgré toi-même!

Et, à son tour, il se dirigea vers la pelouse où se trouvait réunie une partie de la famille des mariés.

Angélique Verrière et Eugène Vandame faisaient partie de ce groupe, ainsi que Jeanne Dessourdy et la petite Lina.

Celle-ci courut au-devant de son père.

— Où donc tu étais, petit papa?... — demanda-t-elle en lui tendant les bras.

— Avec moi, ma chérie... — répondit Victorine. — Nous causions, ton papa et moi, et il me disait qu'il t'aimait bien...

— Mon cousin Paul, — fit Angélique en prenant le bras de l'employé du Crédit Lyonnais, surpris et flatté tout à la fois, — voulez-vous être mon cavalier pendant quelques minutes?...

— Je suis heureux de me mettre à vos ordres, ma cousine...

— Lina, ma chérie, va avec ta petite mère. — Nous allons revenir...

Jeanne appela l'enfant.

En même temps son regard rencontra celui d'Angélique. — Une légère rougeur vint colorer ses joues.

Elle comprenait que M[lle] Verrière allait mettre son projet à exécution.

La fille du banquier, gagnant avec Paul l'allée qui contournait la pelouse, entama ainsi la conversation :

— Que pensez-vous, mon cousin, du mariage d'Eugène Loiseau?

— Ce que j'en pense? — Comment l'entendez-vous? — Supposez-vous que ce mariage doit m'étonner, parce qu'il vous étonne?...

— En aucune façon et ma question est très simple... — Que pensez-vous de l'acte solennel qu'ils ont accompli aujourd'hui?...

— Absolument rien, sinon qu'ils ont eu raison de l'accomplir puisque ça leur convenait à tous les deux...

— Ce mariage, qui constitue pour eux une position régulière, honorable, ou ils seront entourés de l'estime universelle, ne vous fait-il pas réfléchir?

— Réfléchir! A quel propos?...

— A propos de vous... à propos de Jeanne... à propos de Lina...

— Ma chère cousine, je ne vous comprends pas du tout, je vous assure... — dit Paul qui comprenait à merveille et se sentait quelque peu gêné par un entretien si peu prévu.

LXVI

Angélique reprit :

— J'ai tort, sans doute, mon cousin Paul, de me mêler de ce qui ne me regarde pas, et j'ai grand'peur de manquer aux convenances en vous parlant comme je vais le faire... Mais j'ai une excuse.... — Vous savez combien j'aime Jeanne, si douce, si bonne, si travailleuse... Vous savez que j'adore Lina, cette chère petite dont j'aurais tant voulu être la marraine... Mais c'était impossible, malheureusement, et vous savez aussi la cause de cette impossibilité... — Cela m'enhardit... — Pourquoi rester plus longtemps, Jeanne et vous, dans une position fausse et coupable, indigne d'elle, indigne de vous?... — Vous venez d'assister au mariage de Victorine et de son cousin... Pourquoi ne pas suivre leur exemple?...

— Me marier! — dit Paul avec un sourire ironique.

— Certes! — Vous rempliriez ainsi votre devoir envers Jeanne... envers Lina.

— Ce devoir, je l'ai rempli... j'ai reconnu Lina...

— Cela ne suffit point... — Vos n'avez pas même fait baptiser la pauvre enfant...

— Par principes... — Quand elle aura l'âge, elle choisira sa religion... si elle en veut une... — La liberté absolue... La liberté pour cela comme pour le reste, que diable! — Je n'admets pas plus le baptême que je n'admets le mariage...

Angélique fit un mouvement brusque.

— Vous moquez-vous de moi, mon cousin?... — murmura-t-elle.

— Oh! ma cousine, vous ne pouvez le croire... — Je vous parle sérieusement, en toute sincérité.

— Mais si vous n'admettez pas le mariage, qu'admettez-vous donc?

— L'union libre... On se voit... on se plaît... on se le dit... on se le prouve... et tout est dit...

— Tout est dit!...

— Parfaitement.

— Mais la loi!

— Eh bien! quoi? Elle est mauvaise, la loi, elle est à refaire, et dans



Frédéric se pencha pour embrasser Mélanie qu'un frisson de plaisir secoua de la tête au pied.

un temps plus ou moins long, soyez certaine qu'on la refera... à moins qu'il n'y en ait plus du tout, ce qui vaudrait mieux... Le siècle marche et l'humanité se transforme... Ah! nous verrons de grandes choses! Mais j'aborde là des questions qui ne sont point à la portée des jeunes filles, et que vous ne pourriez comprendre...

— Je comprends, — répliqua tristement Angélique — que vous préparez, un douloureux avenir à Jeanne et à Lina...

— Pourquoi donc? — Quand Lina sera jeune fille, elle décidera d'elle-même. — Je lui dirai carrément : — *D'un côté, il y a les calotins et leur clique, de l'autre il y a ton père... — Voici leurs idées. — Voilà les siennes. — Choisis.* — Elle choisira avec connaissance de cause. — Si c'est du côté des calotins qu'elle se tourne, elle se fera baptiser, elle ira au catéchisme, à la messe, à confesse, elle se mariera, et tout le tra la la... — Si au contraire elle pense comme son père, elle agira comme son père... — L'union libre, et vive la liberté!...

— Jolie liberté!...

— N'y touchez pas, cousine!... Je ne transigerai point à ce sujet... — Je suis tout d'une pièce! — A propos, est-ce que c'est Jeanne qui vous a priée de faire auprès de moi cette démarche?...

— Oh! la pauvre Jeanne, elle ne se doute même pas de quoi je vous parle...

— A la bonne heure, car elle connaît mes principes!

— Vos principes, c'est la négation de tout!

— De tout ce qui touche au vieux monde, de tous les préjugés routiniers, de toutes les superstitions idiotes, de toutes les croyances vermoulues, oui, certes!... et je m'en fais gloire! — Je suis un homme d'avant-garde!

— Ainsi, rien ne triomphera de votre obstination?

— Rien, parce que mon obstination, comme vous dites, ma chère cousine, repose sur mes convictions, et les convictions, chez moi du moins, c'est un roc!

— Pauvre Jeanne!... pauvre Lina!... — s'écria Angélique en quittant le bras de Paul Béraud.

— Pourquoi les plaindre? — répliqua celui-ci. — Elles ont le plus grand des biens, la liberté... — Jeanne ne me doit rien, pas même l'obéissance, et si elle ne se trouve pas heureuse, elle a le droit de me quitter demain. — Cela ne vaut-il pas mieux qu'une chaîne?

Angélique n'espérait plus.

Le misérable égoïste venait de se montrer cyniquement tel qu'il était.

Il n'existait pas en lui une seule fibre qu'on pût faire vibrer.

La jeune fille garda le silence et reprit, à côté de Paul Béraud, le chemin de la pelouse.

Jeanne avait suivi du regard Mlle Verrière et l'employé du Crédit lyonnais dans leur courte promenade, et tandis qu'ils prononçaient des paroles qu'elle ne pouvait entendre, son cœur battait à se rompre.

Quand ils se rapprochèrent et qu'elle aperçut le visage morne d'Angélique, son cœur se serra.

Lorsque la fille du banquier eut franchi la distance qui la séparait d'elle et que Paul se fut un peu éloigné, Jeanne lui dit à voix basse :

— Il a refusé, n'est-ce pas?

Angélique ne répondit que par un soupir.

La pauvre femme baissa la tête, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Tandis que se passaient ou plutôt se disaient ces choses, Mélanie Gauthier et Frédéric Bertin qui préférait, nous le savons, à son état de mécanicien le métier bien autrement lucratif de beau garçon, s'étaient éloignés plus que les autres couples du point de départ où les invités d'Eugène Loiseau et de Victorine se trouvaient réunis.

Tous deux avaient pris le chemin d'une sapinière assez touffue et s'étaient assis côte à côte sur un banc rustique.

— Tonnerre de Bougival! — disait Frédéric. — Vous pouvez vous flatter, cousine, d'être rudement belle fille!...

— Vous trouvez, cousin? — répliquait Mélanie en minaudant.

— Sans me vanter, j'en ai connu pas mal qui ne sont point piquées des hannetons et qui produisent leur petit effet au *Rat Mort*, au *Chat Noir*, au *Tambourin*, à l'*Elysée Montmartre* et dans beaucoup d'autres endroits chics, mais je n'en ai jamais rencontré, parole d'honneur, qui soit bâtie comme vous!... — Mince du bas de la taille à tenir dans les dix doigts, et avec ça des accessoires du premier numéro!... — Et quels quinquets! — Quand vous me regardez, en coulant la prunelle dans le coin de l'œil et en baissant aux trois quarts les vasistas de vos mirettes, ça me met du pétrole dans le sang!

— Vrai, ça vous incendie tant que ça?... — demanda Mélanie en renouvelant le jeu de prunelles que Frédéric venait d'indiquer.

— Tant que ça, et encore plus! Méfiez-vous!... Je flambe! il va falloir appeler les pompiers!

Tout en débitant ces calembredaines, ces galanteries de bas étage, ces marivaudages de barrière. Frédéric Bertin avait pris les mains de la jolie fille et couvrait de baisers leurs paumes et leurs ongles roses.

— Ce n'est pas de cette façon que vous vous éteindrez! — dit Mélanie en riant d'un rire sensuel. — Voyons, Frédéric, finissez!...

— Jamais!... Mon idée fixe est de continuer jusqu'à ce soir, en attendant mieux...

Puis, sans transition, brusquement, il demanda :

— Le cousin de Nervey, le poisseux, l'aristo, le vicomte, il doit être rasant, hein?

— Oh! oui!... — répliqua la jeune femme avec un gros soupir, — tout n'est pas rose dans la vie!... Il faut bien le subir...

— Je comprends ça... il a un fort sac... mais le fort sac ne suffit pas aux besoins du cœur... alors on s'offre une compensation... un ami tendre, que l'on choie, que l'on chouchoute, que l'on dorlotte, et qui attend pour arriver l'heure où l'autre, le raseur, s'en va... — Votre compensation, à vous, comment qu'elle se nomme?

— Je n'en ai pas.

— Menteuse!..,

— Parole!...

Frédéric se pencha pour embrasser rudement la nuque de Mélanie qu'un frisson de plaisir secoua de la tête aux pieds.

— Ah! ah! — fit-il alors, — paraîtrait que j'ai pincé la corde sensible! — Écoute, cousine, — ajouta-t-il en se mettant à tutoyer la jeune femme, — je suis carré, tu n'es pas bégueule... Nous pouvons nous entendre... — Je te gobe à un point que c'en est ridicule, et si ça te va, je serai ta compensation... — Je t'aimerai, vois-tu, autant que tu voudras, comme tu voudras, et, tu sais, jamais gênant... — Réponds à la bonne franquette... Sommes-nous d'accord?

— Oui... — dit Mélanie d'une voix basse et comme mourante, — nous sommes d'accord... Mais tu m'aimeras bien...

— A mort!...

— Tu ne me tromperas pas...

— Jamais!... — J'en fais le serment sur tes yeux, sur tes lèvres, sur tes cheveux qui me tournent la tête!...

— Alors, tu viendras chez moi...

— Aujourd'hui? Après le repas de noce?

— Impossible... — Georges me reconduira... — Viens mardi, à onze heures du soir... — Je m'arrangerai pour être libre.

— Mardi, onze heures... entendu... — Ton adresse?...

— Rue de Monceau, numéro 26...

— Quartier cossu!... — Il faudra soigner sa tenue, mais on sera à la hauteur...

— Surtout, pas d'imprudence... — Veille sur toi devant Georges de Nervey... j'ai les raisons les plus sérieuses pour le ménager...

— Je crois bien, le lingot d'or, la petite Californie!... As pas peur!... — Je connais le truc!...

Un baiser scella le pacte.

Frédéric se disait *in petto :*

— Je crois que je tiens la femme chic de mes rêves, et que je ne tarderai guère à rouler voiture!... — C'est les amis du boulevard Clichy qui vont rager ferme!... sans compter les amies!...

En ce moment les voitures arrivaient prendre les invités.

On fit un tour au bois de Vincennes, puis toute la noce revint au *Salon des Familles* pour se mettre à table.

Nous ne nous attarderons point à raconter le dîner, qui fut d'une gaieté bruyante et suivi d'une sauterie prolongée jusqu'à minuit.

Au moment du départ, Émile Vandame glissa tout bas ces quelques mots à Angélique. en lui serrant la main :

— Je n'ai d'espoir qu'en vous.

— Ayez la foi. — Je ne vous manquerai pas... — répliqua la jeune fille.

Avant de monter dans le landau qui l'attendait ainsi que Jules Verrière, Angélique fit signe à Misticot qui s'empressa d'accourir.

— Mon père, — dit-elle au banquier, — j'ai cherché toute la journée l'occasion de vous présenter ce jeune homme, mais il était tellement affairé, en sa qualité de garçon d'honneur, que l'occasion m'a fait défaut... — Je vous ai déjà parlé de lui quand, sur les hauteurs de Montmartre, il a été renversé et blessé par un des chevaux de notre attelage... — Il se nomme Stanislas Dumay... — Je lui ai promis que le jour où il aurait besoin de vous ou de moi nous serions prêts à lui être utiles.

— Très bien... — fit Verrière d'un ton rogue. — Si vous avez besoin de quelque chose, présentez votre requête à ma fille qui me la transmettra. — Bonsoir, mon garçon, bonsoir...

Puis, s'adressant à son cocher, il ajouta :

— A l'hôtel.

Le landau s'ébranla, laissant Misticot tout étourdi de la sécheresse insolente des paroles du banquier.

— Vilain bonhomme, décidément! — pensait-il. — Ah! que la jeune demoiselle ne lui ressemble guère, et comme c'est heureux pour elle!

LXVII

Georges de Nervey et Mélanie Gauthier étaient montés dans le coupé au mois qui le matin avait amené la jeune femme.

M. de Nervey, ayant bu pas mal de vin de champagne et fumé deux ou trois cigares malgré la défense formelle de son médecin, toussait à rendre l'âme.

— Est-ce que ça ne va pas bientôt finir, cette quinte-là? — lui dit brutalement Mélanie. — Tu sais que tu me brises le tympan...

— Ni-nie, — bégaya le vicomte, — est-ce ma faute?

— Oui, parbleu, c'est ta faute!... Quand on est aux trois quarts claqué comme toi, on ne flûte que de l'huile de foie de morue.

— Ni-nie, tu es méchante!... — Aussitôt que j'aurai dormi un peu, il n'y paraîtra plus!...

— Il ne s'agit pas de dormir mais de m'écouter... — As-tu de l'argent sur toi?

Le vicomte fit un bond, et pour une seconde sa quinte de toux s'arrêta net.

— De l'argent sur moi! — répéta-t-il d'une voix enrouée. — Tu sais bien que non... — Ni sur moi, ni chez moi... — Je te l'ai dit avant-hier, maman a refusé net de me faire une nouvelle avance sur ma pension... — Très entêtée, maman!... — quand elle dit: *Non*, c'est: *Non!* — Aucun moyen d'en tirer un radis... — Il faut attendre... — Cependant si, pour le quart d'heure, tu avais un pressant besoin de quelques louis...

— Je n'ai pas besoin de quelques louis... — J'ai besoin de quatre mille francs...

La quinte de toux un instant interrompue reprit de plus belle.

Pendant une accalmie le jeune homme balbutia:

— Quatre mille francs! Où veux-tu que je les prenne?

— Ça ne me regarde pas... — il me les faut pour après-demain, sinon je serai poursuivie à boulets rouges...

— Par qui?

— Par le loueur de voitures et par la couturière...

— Laisse-toi poursuivre!

— On saisira...

— Laisse-toi saisir!

— On vendra tout...

— Laisse tout vendre!

— Et puis, après?...

— Eh bien! après?... — D'ici là j'aurai trouvé de l'argent et je t'achèterai un mobilier neuf, plus beau que l'ancien...

— Turlututu!... Tout ça c'est des mots en l'air... Je ne veux être ni poursuivie, ni saisie, ni vendue... — Je veux quatre mille francs...

— Je ne demanderais pas mieux... mais puisque maman me les refuse...

— Ah çà! elle durera donc éternellement, ta vieille folle de mère!

— Ne m'en parle pas... elle se cramponne! — répondit lâchement le misérable à cette parole infâme. — Cependant elle baisse beaucoup... il ne nous faudra plus qu'un peu de patience, et ensuite en avant l'ouverture de la succession... — L'argent comptant... les paquets de billets de mille... les actions... les obligations... il y en aura... il y en aura... je payerai mes dettes... toutes mes dettes... les tiennes avec... et nous mènerons une vie de bâtons de chaise...

— Oui... si tu ne claques pas avant ta mère, toi!...

— Ni-nie, ne dis donc pas de ces bêtises-là!... Tu sais bien que tu me désobliges... et d'ailleurs ça n'a pas le sens commun!... — je me sens fort comme un hercule de foire!... je suis bâti pour vivre cent ans!... je vous enterrerai tous!

Une nouvelle quinte de toux reprit M. de Nervey et le secoua comme un prunier dont on veut abattre les fruits.

— C'est convenu... — répliqua Mélanie, — tu vivras autant que tu pourras et même plus longtemps si tu veux, mais j'ai de la suite dans les idées... Mes quatre mille francs, s. v. p., sinon je fais du potin...

— Impossible!...

— Ah! vraiment!... — Comme ça, tu te figures, mon très bon, que tu vas être aimé pour ton physique et devenir un poseur de lapins! — Tu veux que je te fasse honneur avec des robes épatantes, et tu me laisserais payer la couturière! — Eh bien! alors, pourquoi ne pas me demander de l'argent de poche pour t'en aller au cercle ponter au baccara?... — Tu as trouvé à emprunter déjà... tu emprunteras encore, ou bien alors, c'est fini nous deux!...

— Je dois déjà trois cent mille francs...

— Dois-en quatre cent mille et apporte-m'en cinquante mille...

— Tout à l'heure, tu disais quatre mille... — s'écria le vicomte avec effarement.

— Quatre mille pour commencer... le reste ensuite... — Et que ça ne traîne pas, sinon tu trouveras chez moi porte close...

— Comment veux-tu que je fasse?... Tous les prêteurs m'ont fermé leur boutique...

— Si tu es bien décidé à emprunter je te fournirai un capitaliste...

— Je ne demande que ça...

— Alors, demain je te mènerai chez lui. — S'il n'avait pas de fonds disponibles, ce qui est probable, il te procurerait ton argent tout de même... Seulement ça sera cher.

Georges de Nervey poussa un soupir.

Mélanie reprit :

— Ah dame! ces emprunts-là grèvent bigrement le capital, je le sais bien, mais que veux-tu? Je ne peux pas vivre de l'air du temps...

Après un instant de réflexion elle ajouta :

— Il y aurait bien un autre moyen, moins onéreux, de nous tirer d'embarras...

— Lequel? — demanda vivement le jeune homme.

— Si tu te mariais...

— Quelle idée!...

— En te mariant, ta mère te donnerait une dot...

— Mes créanciers me la prendraient.

— A moins que ta mère, te voyant devenu raisonnable, ne t'abandonne la jouissance de toute sa fortune, sous condition de lui servir une rente... — Alors, tes dettes payées, tu serais encore riche...

— Pour me marier, il faudrait avoir une femme sous la main... — La connais-tu, cette femme?

— Parbleu! si je la connais! — C'est moi.

Dans l'ombre de la voiture, Georges fixa sur sa maîtresse un regard ébahi.

Parlait-elle sérieusement?

— Il me semble, — poursuivit Mélanie, — que je porterais d'une façon très coquette le titre de vicomtesse... — qu'en dis-tu?

— Je dis que tu as un plumet, ma fille...

— Refuserais-tu de m'épouser, par hasard?

— Pas moi!... Oh! moi, tu sais, je suis tout prêt... Mais c'est maman qui refuserait son consentement...

— Alors, en avant les sommations...

— Très bien... — Seulement, dans ce cas-là, plus de dot, et nous nous épousons sans un sou... ce qui ne serait pas à faire...

— Oh! non!... — Eh bien! il y aurait peut-être un autre moyen...

— Sans mariage?

— Oui.

— Et qui me rendrait maître de la fortune de maman?

— Maître absolu.

— Dis-le vite, alors, ce moyen...

— Non, plus tard...

On était arrivé rue de Monceau.

Le coupé s'arrêta.

— Montes-tu? — demanda Mélanie d'un ton encourageant.

— Non... Je toussotte un peu, j'ai la migraine, et la voiture va me reconduire à la maison...

— A ton aise... — N'oublie pas que je te mènerai demain chez un brave homme qui te fera prêter l'argent dont j'ai besoin... — Viens me prendre à deux heures...

— Je viendrai... — Mais, ton moyen?

— Plus tard... — répéta Mélanie en mettant pied à terre. — Inutile d'insister... — Bonne nuit...

Et tandis que le coupé prenait le chemin de la rue Miromesnil, elle remonta chez elle en se disant :

— Il faut que les débris de sa fortune soient à moi!... — C'est à peine s'il lui reste six mois à vivre... — Avant six mois il sera mon mari ou sa



— C'est près. — Soyez exact demain matin.

mère sera morte et, dans un cas comme dans l'autre, j'aurai pris mes mesures pour que l'héritage tombe dans ma poche !

Au *Salon des Familles*, après le départ de la noce, les garçons avaient procédé rapidement au service d'un nettoyage superficiel.

A deux heures du matin ils se retirèrent, sauf Arnold Desvignes, ou *Désiré*, qui avait à rendre des comptes en qualité de premier garçon d'extra

— Ne vous mettez pas en retard demain, — lui dit le patron quand ces

comptes furent terminés, — c'est dimanche... — Nous avons deux grands déjeuners de vingt couverts chacun, et trois dîners de quarante couverts...

Arnold, sachant ce qu'il voulait savoir, avait à faire tout autre chose que de continuer le métier de garçon de salle, mais il ne pouvait refuser ouvertement un service pour lequel il s'était engagé.

— C'est entendu, patron... — fit-il.

— Si vous voulez rester à coucher ici je vous ferai préparer tout de suite un lit.

— Merci de votre offre, patron, mais je préfère rentrer chez moi... il faut que je change de linge pour demain...

— C'est juste... où demeurez-vous?

— Boulevard Voltaire, n° 84.

— C'est tout près... — soyez exact demain matin.

Une fois dans la rue, l'ex-employé de la maison John Mortimer ôta son chapeau mou et baigna sa tête brûlante dans l'air frais de la nuit.

Il était littéralement écrasé de fatigue et ne se soutenait qu'à force d'énergie.

— Ah! — murmura-t-il en respirant à pleins poumons, — la journée a été rude, mais je crois que tout marche bien...

Aussitôt chez lui il se coucha, ou plutôt se laissa tomber sur son lit, s'endormit d'un sommeil de plomb et ne se réveilla qu'assez tard.

La pendule de sa chambre, dont son premier regard chercha le cadran, indiquait neuf heures.

Il se leva vivement.

Quoique ce jour fût un dimanche, ses occupations devaient être nombreuses.

Tout d'abord il voulait quitter au plus vite la rue des Tournelles et aller s'installer dans le petit hôtel de la rue de Tivoli.

Les meubles achetés pour le pavillon étaient insuffisants pour l'hôtel; donc il lui fallait procéder à de nouvelles emplettes. — Il importait, en outre, de voir Will Scoot et Trilby et de leur demander au sujet de Misticot des explications. — Il tenait, de plus, à visiter l'Italien Agostini, rue du Paon-Blanc.

Sa journée serait bien remplie.

Il s'habilla, tout en se demandant quel prétexte il allait trouver pour donner congé de son logement.

— Donner congé!... Pourquoi? — se répondit-il. — Ce serait de la folie pure! — Ce logement est une retraite assurée, un pied-à-terre discret... un asile au besoin... — Je le garde!

LXVIII

Sa toilette achevée, Arnold mit dans son portefeuille des billets de banque et quelques papiers, prit les clefs de l'hôtel de la rue de Tivoli, et il s'apprêtait à sortir lorsque la sonnette de la porte de l'appartement du côté de la rue des Tournelles retentit avec force.

Il s'arrêta net.

— Qui peut venir?... — murmura-t-il. — Je ne connais personne à Paris... — La concierge a une clef... — Scoot et Trilby seuls savent mon adresse, et je leur ai interdit de la façon la plus absolue de se présenter ici...

On sonna de nouveau.

Arnold saisit à tout hasard sur un meuble un revolver chargé et le glissa dans sa poche, puis il se dirigea vers la porte et l'ouvrit résolument, mais non sans un peu d'émotion.

Quand on a un assassinat sur la conscience, si bien que les précautions aient été prises, il faut s'attendre à tout.

Sur le seuil se trouvait un commissionnaire médaillé.

— Que me voulez-vous? — lui demanda le jeune homme.

— Vous parler, tout simplement, — répondit le commissionnaire en anglais. — Voilà deux jours que nous faisons le pied de grue autour de la maison, sans venir à bout de vous rencontrer...

— Toi! — s'écria Arnold, reconnaissant William Scoot à la voix, l'attirant dans l'intérieur et refermant la porte derrière lui. — Je t'avais défendu...

— Je le sais parbleu bien!... — interrompit le nouveau venu, — et si j'ai enfreint la défense, forcé la consigne, ce n'est pas le moins du monde pour mon plaisir... J'y ai été contraint par les circonstances...

— Le cas était prévu... il fallait m'écrire et me donner rendez-vous en m'envoyant le signal convenu...

— Alors, décidément, vous n'avez rien reçu de moi?

— Tu m'as écrit?

— Oui.

— Quand?

— Avant-hier... et il paraît que votre intelligente portière a donné ma lettre à un autre locataire de la maison, dont le nom ressemble beaucoup au vôtre puisqu'il s'appelle *Delrigne*... — Du reste, voici l'histoire...

Scoot raconta ce que nos lecteurs savent déjà.

— Heureusement, — fit Arnold, — qu'entre les mains de ce *Delrigne* la

lettre et la médaille n'offrent aucun sens... — Ce commis voyageur, s'il s'aperçoit qu'on a pris un autre nom pour le sien, croira qu'on voulait faire une mystification au véritable destinataire de la lettre... — Mais il y a quelque chose de beaucoup plus grave...

— Quoi donc?

— La médaille sottement perdue par toi.

— Vous savez cela? — demanda Will stupéfait.

— Cela et d'autres choses encore... — Le rendez-vous que vous m'assigniez, la communication que vous vouliez me faire, n'avaient-ils pas pour objet un certain Misticot, ce petit marchand de médailles qui m'en a vendu une pareille aux vôtres sur le plateau des buttes Montmartre?

— Parfaitement.

— Ce Misticot t'a reconnu lorsque tu es allé livrer la voiture et le cheva vendus par toi au loueur Loriot.

— Oui... c'est-à-dire qu'il a cru me reconnaître, car il n'a que des soupçons...

— Il n'avait que des soupçons il y a deux jours... à présent il a une certitude...

— Comment?...

— Grâce à la médaille qu'il t'a vendue, que tu as perdue, qu'il a trouvée sur le siège du véhicule conduit par toi le jour de notre expédition du Parc-Saint-Maur, et qu'il a reconnue...

— Impossible! — Elle ressemble à toutes les autres.

— Non... Elle est mal frappée et trouée juste à son point central.

— C'est vrai... je me souviens. — Ah! malheur! — fit Will Scoot avec colère.

— Oui, malheur, car ce jeune drôle est animé des plus mauvaises intentions...

— Contre moi? — A quel propos?

— Il pense que pour mentir comme tu l'as fait, pour nier obstinément ton identité quand il s'est rencontré avec toi chez Loriot, tu devais avoir un motif grave... — Il devine un secret dans la vente du cheval et de la voiture, vente effectuée sous un faux nom... — Il va même jusqu'à soupçonner un crime...

— Que me dites-vous? ..

— La vérité... — J'ai entendu de mes oreilles Misticot faire ses confidences à Loriot...

— Mais alors, tous les deux sont bons à étrangler, et je m'en charge!

— Pas de folies! il faut seulement prendre des mesures...

— Nous avons commencé...

— Qu'avez-vous fait?

— Nous avons changé de domicile et de nom...

— Très prudent. — Où demeurez-vous?

— Boulevard de l'Hôpital, numéro 8, en face de la Salpêtrière, et rue de Buffon, numéro 7, en face du Jardin des Plantes... — Deux issues... Deux portiers ne s'occupant guère de surveiller la maison... — Logis sûr...

— Comment vous faites-vous appeler?

— *Les frères Perron...* — Moi, *Daniel;* Trilby, *Victor.*

Après avoir pris note de l'adresse et du nom, Arnold continua :

— Vous êtes dans vos meubles?...

— Bien entendu.

— Tout ceci n'est pas mal combiné... — Il s'agira maintenant de ne plus vous laisser reconnaître et de surveiller ce Misticot...

— J'en reviens à ma première idée... si on lui tordait un peu le cou...

— Sachons avant tout ce qu'il veut faire... inutile de compliquer la situation!... — Règle générale, n'agissez jamais que sur mes ordres...

— Alors, vous allez avoir encore besoin de nous, patron?...

— C'est probable.

— Toujours à votre disposition...

— J'y compte... — Dès que j'aurai quelque chose à vous communiquer, vous aurez de mes nouvelles... — Maintenant, file... — J'ai à sortir... je descendrai derrière toi...

Will Scoot disparut, et un instant après l'ex-employé de John Mortimer quittait à son tour le pavillon.

En traversant la cour il se fit un visage de circonstance, prit une physionomie sévère, entra chez la concierge et lui dit :

— Je suis très mécontent de vous, madame... — Je viens d'apprendre qu'un lettre qui m'était adressée a été remise par vous à un autre de vos locataires...

— Hélas! monsieur Desvignes, pardonnez-moi! — fit Mme Pillois fort émue, — il n'y a pas de ma faute, je vous assure... — C'est Tasie qui a mal lu le nom écrit sur l'adresse et qui l'a mise dans la case de M. Delvigne...

— Ce monsieur a bien dû s'apercevoir de l'erreur... — Pourquoi ne vous a-t-il point rendu la lettre?

— C'est un commis voyageur... il l'a prise en partant pour Rennes...

— Elle est insignifiante, d'ailleurs, cette lettre... un petit objet qu'on m'envoyait... un souvenir... Mais ce n'en est pas moins fort désagréable...

— Ah! monsieur Desvignes, je vous jure bien que ça ne se renouvellera plus! Je monterai moi-même les lettres qui viendront pour vous et, si vous n'êtes pas là, je les déposerai sur la table de votre chambre à coucher.

— A la bonne heure... aussitôt que ce M. Delvigne sera de retour à Paris,

réclamez-lui ma lettre, ou du moins ce qu'elle contenait... une petite médaille d'argent, sans la moindre valeur...

— Je n'y manquerai pas.

— J'y compte.

Arnold sortit de la loge, puis de la maison, monta dans un fiacre et se fit conduire rue de la Pépinière où la veille, quand il parcourait le quartier pour y chercher un logis à sa convenance, il avait remarqué un grand magasin de meubles neufs et d'occasion.

Quoique ce fût dimanche ce magasin était ouvert.

Arnold emmena le marchand rue de Tivoli, et s'entendit avec lui pour un mobilier complet fort élégant qui devait être livré et mis en place le jeudi suivant.

Le marchand se chargeait de tout, même des fournitures concernant l'agencement de la cuisine, de la remise et de l'écurie.

Il proposa, de plus, un cocher et une cuisinière, mari et femme, honnêtes gens dont il répondait et qui se trouvaient sans place par suite du départ pour l'étranger des personnes qui les employaient.

— Peut-on les voir ? — demanda Arnold Desvignes.

— Tout de suite, monsieur; ils demeurent dans ma maison... — Le concierge n'aura qu'à les appeler...

Une demi-heure plus tard, le cocher Jacques et la cuisinière Catherine, sa femme, tous d'eux d'âge raisonnable, de bonne mine et d'excellente tenue, bien habitués au service de Paris, étaient arrêtés, et leur nouveau maître chargeait Jacques de lui trouver un coupé d'une élégance sobre et un cheval ayant du sang, de *la branche* et des allures.

Arnold remit au marchand de meubles quelques billets de mille francs à valoir sur les fournitures, lui fit renouveler la promesse que tout serait terminé le jeudi dans la matinée et se retira.

Après avoir déjeuné au restaurant de la gare Saint-Lazare, il réfléchit qu'il avait devant lui beaucoup de temps, n'ayant pas à visiter Will Scoot et Trilby, et allumant un cigare il résolut de se rendre à pied rue du Paon-Blanc, chez Agostini.

L'Italien était chez lui.

— Avez-vous travaillé pour moi? — lui demanda le nouveau venu.

— Dans quelques jours vous aurez un *congé* de libération de service bien en règle... — j'ai mis la main sur un sous-officier employé dans les bureaux qui, par extraordinaire, est vénal... — il se charge, moyennant finances, de me donner l'acte revêtu de tous les cachets qui rendront cette pièce inattaquable.

— Bien. — Vous vous occuperez des renseignements demandés par moi sur le compte du banquier Jules Verrière?

— Je m'en suis occupé... — Le dossier est complet.

— Déjà!... — fit Arnold Desvignes avec étonnement.

— Oui, un de mes collègues, attaché à un de ces *canards* financiers qui tripotent dans les spéculations boursicotières et vivent surtout de chantage, possède des renseignements sur tous les gens de banque et de Bourse, et m'a livré, contre argent comptant, bien entendu, les détails qui vous intéressent... — Désirez-vous les connaître sur-le-champ?

— Certes!

Agostini prit sur son bureau une chemise de fort papier d'un gris bleu. Cette chemise portait en gros caractères ces mots :

DOSSIER JULES VERRIÈRE

— Tout est là dedans... — dit-il.

— Eh bien! lisez-moi vos documents.

LXIX

L'Italien ouvrit le dossier, en tira plusieurs feuilles de papier couvertes d'écriture et lut à haute voix :

— Jules-Charles Verrière, né à Romorantin, département du Loir-et-Cher, le 15 janvier 1828, de Napoléon Verrière et de Julie Béraud, femme légitime de celui-ci.

« Ses parents jouissaient d'une certaine aisance. — L'enfant reçut une instruction assez étendue. — A seize ans, on l'envoyait terminer ses études à Paris. — A vingt ans, il entrait comme employé chez un banquier.

« Ses aptitudes le firent remarquer et lui valurent un avancement rapide. — Bientôt il occupa un emploi de confiance avec de fort jolis appointements.

« Très ambitieux, très désireux de s'enrichir vite, il trouvait moyen de brasser, en dehors de la maison de banque qui l'employait, de petites affaires bien combinées. — Presque toutes réussissaient et les bénéfices faisant la boule de neige commencèrent le noyau d'une fortune que Verrière augmenta beaucoup par un mariage.

« En 1863, il épousa une veuve de trente-cinq ans, sa parente, une Béraud, dont la famille ne possédait rien, mais que la mort de son premier mari, enrichi par un héritage inattendu, avait laissée sans enfants, à la tête d'un capital de plus d'un million.

« Avec ce capital et ce qu'il avait déjà, Jules Verrière n'hésita point à fonder une maison de banque qui se trouva bientôt en pleine prospérité.

« De son mariage naquit une fille qu'on nomma Angélique.

« Cinq ans après la naissance de cette fille, Mme Verrière mourut.

« L'enfant hérita d'un million dont Verrière conserva l'administration comme tuteur légal, mais dont il devra rendre compte à la majorité de Mlle Angélique.

« Outre sa fille, Jules Verrière possède une nièce par alliance, orpheline, qu'une vocation irrésistible a conduite à la vie religieuse.

« Au moment de prendre le voile, cette nièce hérita d'un million cinq cent mille francs. — Le banquier circonvint la jeune fille qui versa cette somme dans sa maison, ne se réservant que cinq cent mille francs qu'elle voulait employer à de bonnes œuvres.. »

— Elle lui abandonnait un million! — s'écria Arnol Desvignes.

— Oui, — répondit Agostini, — et ce million arrivait bien à point pour tirer Verrière d'une fâcheuse position... — En raison de faits délictueux relatifs à une Société industrielle dont il était le fondateur, le principal actionnaire et le directeur, il allait se trouver sous le coup de plusieurs plaintes le menant fatalement en cour d'assises. — L'argent de sa nièce lui permit de désintéresser les plaignants, et l'affaire n'eut pas de suites, mais la déveine commençait pour lui, et aujourd'hui il en est aux expédients.

— Vous en êtes sûr? — demanda vivement Arnold.

— Absolument sûr. — Vous allez voir. — A l'heure qu'il est Jules Verrière perd au minimum trois cent mille francs dans une société fondée pour l'exploitation de carrières de marbre en Belgique.

— Trois cent mille francs... — répéta l'ex-employé de John Mortimer en écrivant le chiffre sur son carnet.

Agostini continua :

— Plus de cinq cent mille francs dans une société anonyme de bateaux-caboteurs qui vient de tomber en faillite.

Arnold inscrivit ce nouveau chiffre au dessous du premier.

— Verrière, — poursuivit l'Italien, — a commandité de deux cent mille francs un de ses parents éloignés, un certain La Fougère, directeur du théâtre des Fantaisies-Modernes, pour obtenir l'engagement de sa maîtresse qui est en même temps celle de La Fougère... — Outre ces deux cent mille francs disparus depuis longtemps, il a répondu de sommes dues à des fournisseurs de toute nature et formant un total d'au moins cent cinquante mille francs... — Ce n'est pas tout... — Cédant aux sollicitations de sa maîtresse qui veut jouer un rôle important dans une grande féerie en répétition, il vient de verser à nouveau cent cinquante mille francs, indispensables, lui dit-on, pour monter la féerie...

— Cinq cent mille francs... — écrivit Arnold. — Nous arrivons au


L'Israélite, les yeux rivés sur les pierres précieuses, resta quelques secondes en extase.

chiffre d'un million trois cent mille francs, mais la position de Jules Verrière ne doit pas être ébranlée pour si peu ..

— Elle l'est d'autant plus, au contraire, — répliqua l'Italien, — que le bruit de sa ruine, ou tout au moins de sa gêne, commence à se répandre, et que nombre de gens ayant des fonds chez lui vont en demander le remboursement.

— Eh bien ! il remboursera.

— Avec quoi, s'il vous plaît? — L'argent de ses clients, plus d'un million, a disparu dans des opérations de Bourse, ou se trouve engagé dans des entreprises véreuses qui croulent l'une après l'autre...

— Mais les cinq cent mille francs réservés par la religieuse?

— Volatilisés avec le reste.

— La fortune de sa fille?

— Fortement écornée... — Supposons que Verrière soit obligé de déposer demain son bilan, on trouvera un déficit de plus de trois millions, et en raison de la nature des opérations ayant causé les pertes, ce ne sera point la faillite, ce sera la banqueroute...

— Qu'est-ce que cette maîtresse dont vous m'avez parlé ?

— Une fine mouche très dangereuse qui lui coûte au minimum cent mille francs par an... — Elle a des fonds dans sa maison de banque et veut les retirer pour deux raisons : d'abord le placement ne lui semble plus sûr, et ensuite elle s'est mis en tête d'acheter une propriété... — Superbe fille, d'ailleurs, mais sans aucun talent... — C'est une langue de vipère et le banquier a peur d'elle...

— Pourquoi?

— Parce qu'elle connaît tout Paris, et qu'en cas de rupture entre eux elle lui ferait un tort énorme par ses bavardages; or, la brouille est à craindre, car, je vous le répète, elle redemande ses fonds, et ils sont englobés sans son autorisation dans l'affaire ruineuse des Marbreries belges, ainsi que ceux d'une certaine Mme de Nervey dans les Caboteurs côtiers à voiles ou à vapeur...

— De Nervey... — interrompit Arnold. — Serait-ce la mère du vicomte Georges de Nervey, qui a pour maîtresse une parente de Jules Verrière ?

— Mélanie Gauthier... oui, parfaitement. — Cette dame a plus de quatre cent mille francs compromis de cette façon... — Elle est âgée et fort malade. — Si elle venait à mourir, son fils exigerait un remboursement immédiat, car il est sans cesse aux expédients... — Bref, il suffirait d'un mot pour faire crouler Verrière, et c'est à cause de cela qu'il subit l'influence de Mlle Léona.

« Bref, Verrière est un homme intelligent, mais un jouisseur à outrance, prêt à tout faire pourvu qu'il y trouve ou qu'il se figure y trouver son intérêt. — Il ne veut pas marier sa fille, car en la mariant il serait obligé de lui rendre ses comptes de tutelle, et, comme tous les gens qui prennent leurs illusions pour des réalités, il espère, d'ici à ce que Mlle Angélique soit majeure, avoir trouvé moyen de se relever et de combler le déficit.

— Est-ce tout? — fit Arnold, voyant qu'Agostini s'arrêtait.

— Tout relativement au banquier, oui... — Mais voici une petite note concernant sa fille : — Mlle Angélique Verrière, dix-huit ans, ne tient point

de son père. — Douce, charitable, caractère loyal, mais volonté de fer... — Une seule personne paraît avoir sur elle une influence absolue, c'est sa cousine Marie, dite sœur Marie, la religieuse. »

— Donnez-moi ces notes...

L'Italien tendit le dossier à Arnold, qui le mit dans sa poche, puis tira de son portefeuille une liste de noms.

— Voilà un nouveau travail à faire... — dit-il, — je le payerai aussi largement que l'autre...

Agostini prit la liste et la lut à haute voix :

— *La Fougère — Mélanie Gauthier — Georges de Nervey...*

— Vous connaissez déjà ces noms, — fit Arnold, — vous les avez prononcés tout à l'heure. — Eh bien! il faut prendre des renseignements sur ces gens-là et me mettre au courant de tout ce qui les concerne...

— Êtes-vous pressé?

— Oui. — Serez-vous en mesure dans trois jours?

— Je le pense.

— Eh bien! dans trois jours je reviendrai.

Arnold allait se lever lorsque la sonnette de l'appartement résonna.

— Je ne veux pas être vu ici... — dit vivement l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta.

Un second coup de sonnette se fit entendre.

— Entrez là... — répliqua l'Italien en ouvrant une porte. — C'est la chambre où je couche... J'expédierai vivement la personne qui se présente.

Le jeune homme entra dans la chambre et en tira la porte sur lui, mais sans la refermer complètement, de manière à voir le visiteur et à ne point perdre un mot de ce qui se dirait dans le cabinet.

Agostini alla tirer les verrous et fit tourner sur ses gonds la porte du logement.

Dans l'encadrement apparut une femme voilée, en toilette tapageuse.

— Vous désirez, madame? — demanda le maître du logis.

La visiteuse retira son voile.

— Mlle Mélanie Gauthier! s'écria l'homme d'affaires très surpris.

Arnold avait entendu le nom prononcé et se posait cette question :

— Que diable Mélanie Gauthier vient-elle faire ici?...

Cependant l'Italien avait introduit la femme et entamait l'entretien par ces mots :

— Il y a si longtemps que vous n'êtes venue! — quel bon vent vous amène?...

Mélanie prit une chaise sur laquelle elle s'assit, mais à califourchon, et répondit :

La jeune femme se trouvait en ce moment à la hauteur du premier étage.

Elle s'arrêta, leva la tête et demanda :

— Qui m'appelle?

— Moi, Agostini... — Remontez, s'il vous plaît...

Le visage de Mélanie s'illumina, tandis qu'elle se hâtait de gravir les marches.

— Eh bien! quoi? — fit-elle dès l'antichambre, — vous avez trouvé un joint?

— Peut-être... — répondit l'Italien en l'introduisant pour la seconde fois dans le cabinet. — Je croyais bien ne connaître personne, mais, au moment où vous veniez de sortir, je me suis souvenu d'un capitaliste qui fera peut-être l'affaire... — Quand vous faudrait-il l'argent?

— Le plus tôt possible... — Dès demain...

— Eh bien! il est trois heures... — Je verrai mon homme à cinq heures... — C'est aujourd'hui dimanche et je suis sûr de le trouver chez lui... — Soyez ici ce soir à sept heures avec le vicomte de Nervey, vous aurez une réponse immédiate...

— Et, — demanda Mélanie palpitante, — si la réponse est favorable?...

— Vous recevrez cinquante mille francs en billets de banque ou en un chèque sur la banque.

— A quel taux d'intérêt?

— Je n'en sais rien... ce n'est pas moi qui prête... — Si par hasard vous trouvez que c'est trop cher, vous serez libre de refuser...

— Ah! par exemple, ça ne serait point à faire!... — Je m'en fiche, moi, des intérêts! — C'est Georges que ça regarde!... Agostini, vous êtes un bon garçon, je vous revaudrai ça!... — Comptez sur nous pour ce soir à sept heures, et courez chez votre homme!...

Mélanie s'en alla, cette fois rayonnante, et l'Italien rejoignit Arnold Desvignes, qu'il aborda par ces mots :

— Ainsi, vous allez prêter cinquante mille francs à ce moribond couvert de dettes et qui ne trouvera peut-être rien dans la succession de sa mère?

— Je lui prêterais le triple s'il le désirait.

— C'est qu'alors vous avez un but, et que, pour atteindre ce but, aucune dépense ne vous paraît trop forte.

— C'est probable... — fit Arnold en souriant, puis il continua : — Préparez une reconnaissance de quatre-vingt mille francs payables le jour où le vicomte sera mis en possession de l'héritage de sa mère...

— Le nom du prêteur?

— *William Scoot...*

[illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

[illegible]

[illegible]

— [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

— [illegible]

— [illegible]

La jeune femme se trouvait en ce moment à la hauteur du premier étage.

Elle s'arrêta, leva la tête et demanda :

— Qui m'appelle?

— Moi, Agostini... — Remontez, s'il vous plaît...

Le visage de Mélanie s'illumina, tandis qu'elle se hâtait de gravir les marches.

— Eh bien! quoi? — fit-elle dès l'antichambre, — vous avez trouvé un joint?

— Peut-être... — répondit l'Italien en l'introduisant pour la seconde fois dans le cabinet. — Je croyais bien ne connaître personne, mais, au moment où vous veniez de sortir, je me suis souvenu d'un capitaliste qui fera peut-être l'affaire... — Quand vous faudrait-il l'argent?

— Le plus tôt possible... — Dès demain...

— Eh bien! il est trois heures... — Je verrai mon homme à cinq heures... — C'est aujourd'hui dimanche et je suis sûr de le trouver chez lui... — Soyez ici ce soir à sept heures avec le vicomte de Nervey, vous aurez une réponse immédiate...

— Et, — demanda Mélanie palpitante, — si la réponse est favorable?...

— Vous recevrez cinquante mille francs en billets de banque ou en un chèque sur la banque.

— A quel taux d'intérêt?

— Je n'en sais rien... ce n'est pas moi qui prête... — Si par hasard vous trouvez que c'est trop cher, vous serez libre de refuser...

— Ah! par exemple, ça ne serait point à faire!... — Je m'en fiche, moi, des intérêts! — C'est Georges que ça regarde!... Agostini, vous êtes un bon garçon, je vous revaudrai ça!... — Comptez sur nous pour ce soir à sept heures, et courez chez votre homme!...

Mélanie s'en alla, cette fois rayonnante, et l'Italien rejoignit Arnold Desvignes, qu'il aborda par ces mots :

— Ainsi, vous allez prêter cinquante mille francs à ce moribond couvert de dettes et qui ne trouvera peut-être rien dans la succession de sa mère?

— Je lui prêterais le triple s'il le désirait.

— C'est qu'alors vous avez un but, et que, pour atteindre ce but, aucune dépense ne vous paraît trop forte.

— C'est probable... — fit Arnold en souriant, puis il continua : — Préparez une reconnaissance de quatre-vingt mille francs payables le jour où le vicomte sera mis en possession de l'héritage de sa mère...

— Le nom du prêteur?

— *William Scoot...*

Agostini écrivit ce nom.

— Je ne veux point paraître dans l'affaire... — vous serez mon représentant... — reprit Arnold. — Je vous apporterai les fonds dans une heure et vous me soumettrez en même temps la minute de la reconnaissance...

— Elle sera prête.

— Maintenant donnez-moi un renseignement dont j'ai besoin. — Connaissez-vous à Paris un homme faisant le commerce des diamants sur papier et des perles? — Un homme sûr, assez riche pour payer comptant des sommes considérable!...

— Oui, c'est un Israélite je ne sais combien de fois millionnaire, fort honnête homme et très estimé dans le haut commerce... — Chercheur de belles choses, de pierres rares, il a des débouchés sur toutes les places... — Il se nomme Samuel Renard et demeure rue de Bellechasse, numéro 27...

— C'est bien l'homme qu'il me faut... — Pensez-vous qu'aujourd'hui je le trouverai chez lui?

— Il est âgé et sort peu. — Vous pouvez tenter le voyage.

Arnold quitta la rue du Paon-Blanc pour regagner son pavillon de la rue des Tournelles.

Chemin faisant il se disait :

— J'engage la partie sans savoir ce que fera Verrière, mais bientôt il sera dans mes mains, réduit à l'obéissance passive, et ne pouvant agir que sous mon impulsion! — Tout cela va me coûter cher. — L'argent trouvé dans le sac de voyage d'Étienne Bérand sera vite épuisé. — Il faut réaliser le gros capital représenté par les joyaux dont je suis possesseur. — J'avais entendu parler déjà de ce Samuel Renard... — Il ne refusera point l'affaire.

Aussitôt chez lui, Arnold mit cinquante mille francs dans son portefeuille, enveloppa dans un journal soigneusement ficelé le coffret contenant les pierres précieuses, sortit par le boulevard Beaumarchais, prit une voiture et se fit conduire d'abord au quai de l'Hôtel-de-Ville, tout près de la rue du Paon-Blanc.

Agostini venait de terminer le brouillon de la reconnaissance devant être souscrite par Georges de Nervey au capitaliste William Scoot et stipulant que la somme de quatre-vingt mille francs serait payée par le vicomte au moment de sa mise en possession de l'héritage maternel.

C'est parfait... — dit Arnold après avoir lu. — Ajoutez seulement ceci : — *Les intérêts seront de cinq pour cent par an, l'engagement ci-dessus constituant non un prêt usuraire, mais une dette d'honneur, et ne pouvant, par conséquent, être discuté par un honnête homme...*

— Très adroit! — s'écria l'Italien.

— Voici cinquante mille francs, — poursuivit Desvignes en plaçant des

billets de banque sur le bureau. — Mélanie Gauthier vous a promis une commission de mille francs. — Demandez-en deux... — Ça les vaut, et vous les aurez... — Je viendrai demain matin chercher la reconnaissance...

Le jeune homme remit sous son bras le coffret aux diamants, rejoignit son fiacre et se fit conduire rue de Bellechasse.

La maison habitée par Samuel Renard était un petit hôtel à deux étages, de construction moderne.

La porte principale s'ouvrait directement sur la rue.

Les fenêtres étaient garnies extérieurement de solides barreaux de fer, et intérieurement de doubles volets doublés de tôle.

Arnold sonna.

Au bout de quelques secondes s'ouvrit un guichet grillé pratiqué dans la porte et au moyen duquel on pouvait reconnaître les visiteurs, puis la porte elle-même tourna sur ses gonds, laissant voir sur le seuil un domestique de haute taille, d'une apparence herculéenne, correctement vêtu de noir et cravaté de blanc.

— Vous désirez, monsieur? — demanda-t-il.

— Voir M. Samuel Renard.

— Pour affaires?

— Oui.

— Les affaires ne se traitent point le dimanche, jour de repos... — De plus, M. Samuel est très souffrant de la goutte et ne reçoit pas; je ne sais s'il pourra faire une exception pour monsieur... — Cependant, si monsieur veut me donner sa carte...

— C'est inutile, — interrompit Arnold, — je ne suis pas connu de M. Samuel Renard; je n'ai donc aucun titre à ce qu'une exception soit faite en ma faveur... — Dites seulement à votre maître qu'un explorateur arrivant des Indes, de Bénarès, de Golconde, et en dernier lieu de Ceylan, a des choses merveilleuses à lui montrer...

— Il s'agit de perles, sans doute?...

— De perles et de diamants, oui, et comme je sais M. Samuel Renard grand artiste, grand chercheur de choses introuvables, je me permets de me présenter aujourd'hui dans sa maison... — Veuillez m'excuser auprès de lui, tout en insistant sur l'importance que je mets à être reçu.

Les paroles qui précèdent s'étaient échangées sur le trottoir.

— Veuillez entrer, monsieur... — dit le domestique en s'effaçant pour laisser passer Arnold qui franchit le seuil.

Le valet referma la porte cochère et mit en place une forte chaîne à gros anneaux qui la maintenait et rendait impossible de la forcer.

Il introduisit ensuite le visiteur dans un petit salon dont les murailles,



Arnold fut reconduit jusqu'à la porte par le domestique.

tendues d'étoffe rouge, disparaissaient sous les objets d'art et les tableaux de maîtres.

— Je vais, monsieur, — fit-il, — répéter à M. Samuel Renard ce dont vous m'avez chargé pour lui.

Et il quitta le petit salon.

Peu d'instants après, il reparaissait, disant :

— M. Samuel Renard recevra monsieur... je vais conduire monsieur...

Arnold suivit le domestique qui gravit devant lui les marches d'un escalier conduisant au premier étage, lui fit traverser une antichambre également pleine de tableaux, souleva une portière de tapisserie et ouvrit une porte.

LXXI

La pièce dans laquelle entra le visiteur était assez grande, très simple, garnie de boiseries grises, et ne contenait qu'un seul objet remarquable, un immense coffre-fort en acier poli occupant toute la largeur de l'un des panneaux.

Au milieu de cette pièce se trouvait une table carrée, recouverte d'un tapis turc et supportant des balances, une loupe et plusieurs autres objets dont se servent les lapidaires.

Auprès d'une cheminée dans laquelle brûlait un grand feu malgré l'extrême douceur de la température au dehors, un homme de soixante-dix ans à peu près se trouvait assis, ou plutôt étendu dans un grand fauteuil.

D'épaisses couvertures de laine blanche enveloppaient ses jambes.

C'était Samuel Renard.

Vêtu d'une ample robe de chambre de flanelle bleue il avait la tête nue. — Une chevelure blanche très touffue, courte et frisottante couronnait un visage très pâle, aux traits nettement dessinés, qu'encadraient les flots d'une longue barbe, aussi blanche que les cheveux.

Arnold le salua.

Samuel lui rendit le salut par une inclination de tête accompagnée d'un geste de la main, et lui dit :

— Pardonnez-moi, monsieur, si je ne me lève pas pour vous accueillir... Je suis cloué dans mon fauteuil par la goutte, un vilain mal que je vous souhaite de ne jamais connaître ! — En ce moment je ne reçois personne... Si j'ai fait une exception pour vous, c'est qu'on est venu m'annoncer de votre part que vous m'apportiez des merveilles, et les merveilles sont si rares aujourd'hui que je me suis laissé tenter...

Il ajouta en s'adressant à son valet de chambre :

— Avancez un siège à monsieur... poussez mon fauteuil jusqu'auprès de la table et laissez-nous...

Pendant que le domestique exécutait ces ordres, Arnold posait sur le tapis turc son coffret toujours enveloppé.

Le vieillard reprit :

— C'est la première fois, monsieur, ce me semble, que nous nous trouvons en face l'un de l'autre...

— C'est du moins la première fois que vous me remarquez, — répondit l'ex-employé de John Mortimer, — mais je vous connaissais, monsieur... — J'avais entendu beaucoup parler de vous et j'ai eu l'occasion de vous voir à Ceylan...

— Il y a deux ans, n'est-ce pas?

— En effet, il y a deux ans... — fit le visiteur, qui mentait avec une assurance admirable.

— Êtes-vous établi à Ceylan?

— Non, monsieur. — Je m'y trouvais de passage. — J'habitais Baltimore... — Français et élève de l'École des Mines, j'avais entrepris à mes risques et périls des travaux dans les Indes pour rechercher le diamant... — Les résultats de ces travaux ont été heureux... — J'ai fait, en outre, à Ceylan et ailleurs, des achats et des échanges, et je suis aujourd'hui possesseur de pierreries absolument hors ligne qui constituent ma fortune. — Me trouvant assez riche, le désir m'a pris de rentrer en France et je ne quitterai plus Paris, ma ville natale ..

— Et vous venez me faire admirer ces pierreries *absolument hors ligne?* — demanda Samuel Renard en appuyant d'une façon inconsciemment ironique sur les trois mots soulignés par nous.

— Je viens vous les vendre.

— Me les vendre... — répéta le juif.

— Tel est le but de ma visite.

— Je ne vous cacherai pas que je suis très difficile... — Vous devez le savoir puisque vous avez entendu parler de moi... — Je n'achète que des pièces tout à fait remarquables... — elles sont devenues si rares qu'en ce moment je n'en trouve pas, et j'aurais grand désir d'en trouver cependant, ayant à fournir les joyaux de la corbeille pour un mariage qui réunit deux maisons souveraines...

— Je vous apporte peut-être ce que vous cherchez en vain... — fit Arnold en souriant.

— Je le souhaite, sans l'espérer beaucoup.

— L'un de mes oncles, joaillier à Golconde et très connaisseur, était émerveillé de mes trouvailles... — Vous allez en juger, du reste...

— Vous piquez vivement ma curiosité, je l'avoue...

Arnold débarrassa le coffret de son enveloppe, faite avec des journaux, puis, tirant une petite clef, il l'ouvrit.

L'Israélite laissa tomber un regard sur son contenu : la pâleur de son visage s'empourpra, un double éclair jaillit de ses yeux, et soudain, oubliant sa goutte, ne songeant plus à la raideur de ses jambes endolories, il se dressa comme mû par un ressort, et les mains posées sur la table, les yeux rivés sur les pierres précieuses entassées, il resta pendant quelques secondes en extase.

Arnold jouissait de l'effet qu'il venait de produire.

— Vous ne paraissez pas mécontent de l'ensemble... — fit-il.

Samuel Renard ne répondit point et ne sembla même pas entendre.

Il tira du coffret le plus gros des diamants, celui qui, — nous l'avons dit antérieurement, — dépassait le volume d'un œuf de faisan.

D'une main tremblante d'émotion il prit une loupe, il l'examina longuement, sous toutes ses faces.

Le plaçant ensuite sur l'un des plateaux d'une petite balance, il chargea de poids l'autre plateau.

— A lui seul celui-ci vaut neuf cent mille francs... — s'écria-t-il ensuite. — Vous aviez raison, monsieur, c'est une fortune que vous avez là!... Une fortune dont les plus ambitieux pourraient se contenter...

Transfiguré, rayonnant, en face de ces gemmes, comme un artiste en face du chef-d'œuvre d'un maître inspiré, Samuel plongea ses mains dans le coffret et les en retira pleines de rubis, d'émeraudes, de diamants et de perles.

— Tout cela est très beau, — dit-il, — et en me parlant de merveilles vous n'exagériez point... — Bref, vous voulez vendre...

— Si vous voulez acheter, oui... — Vous connaissant de réputation, j'ai tenu à m'adresser à vous tout d'abord...

— Il y a là des pierres précieuses représentant au moins trois millions ..

— Vous ne seriez point embarrassé pour traiter une affaire dix fois plus forte...

— Aussi ne suis-je pas le moins du monde préoccupé du chiffre de l'affaire, et j'achèterai certainement si nous nous entendons...

— Vous êtes un homme honnête et juste... Rien ne peut donc nous empêcher de nous entendre.

— Il faut d'abord vérifier une à une les pierres et les perles, et les peser... — Ce sera un peu long.

— J'ai tout mon temps à moi.

— Alors nous allons procéder...

Samuel s'était laissé retomber dans son fauteuil, car la goutte qu'il avait oubliée momentanément se rappelait énergiquement à son souvenir.

— Prenez une feuille de papier, une plume, — ajouta-t-il, — et vous inscrirez le poids de chaque pierre et de chaque perle, au fur et à mesure que je les pèserai.

Arnold prit les objets désignés et se tint prêt à écrire.

L'Israélite commença son travail de pesage et d'examen, indiquant à haute voix le poids en carats, en même temps que la valeur en argent.

Il ne fallut pas moins d'une heure pour achever cette besogne.

— Faites l'addition... — commanda Samuel quand le dernier chiffre fut tracé.

Arnold obéit.

— Le total est de trois millions quatre cent vingt mille francs... — dit-il en finissant.

— J'ai évalué au prix du marchand, vous le savez... — fit Samuel.

— Je le sais, car je connais aussi bien que vous-même la valeur de chaque chose.

— En évaluant ainsi, j'ai réservé pour moi une part de vingt-cinq pour cent de bénéfice certain.

— Ce n'était que justice.

— Alors, ma proposition vous convient ?

— Parfaitement.

— Vous êtes rond en affaires, j'aime cela. — Comment désirez-vous être payé ?

— Comme vous le désirerez.

— Je vais d'abord vous verser à l'instant quatre cent vingt mille francs... — Ils tiendront à merveille dans ce coffret que vous remporterez...

— Bien, monsieur.

— Je vous signerai trois chèques à vue, d'un million chacun, sur trois maisons de banque différentes.

— Quelles sont ces maisons?

— La maison Rothschild, la maison Herlanger et la maison Oppenheim... — Vous pourrez, au lieu de toucher, opérer un virement et vous faire ouvrir un compte... — Si vous aviez dû retourner aux Indes, je vous aurais offert une traite pour le montant de la somme sur la maison Mortimer and C°, de Calcutta...

En entendant à l'improviste prononcer ce nom Arnold tressaillit malgré lui, mais d'une façon presque imperceptible.

— Je connais la maison Mortimer, — répliqua-t-il, — mais, je vous l'ai dit, je ne retournerai point aux Indes.

— Connaissez-vous personnellement John Mortimer?

— Non... de réputation seulement.

— C'est son neveu, Lionel Mortimer, qui lui a succédé...

Arnold dressa l'oreille.

— Succédé?... — répéta-t-il. — Le banquier, chef de la maison, a-t-il donc renoncé aux affaires?

— Il est mort depuis un mois...

S'il n'avait veillé sur lui-même, l'assassin d'Étienne Béraud, en apprenant cette nouvelle, aurait fait un bond et poussé un cri; mais il eut la force de se contenir et de répondre avec le plus grand calme apparent :

— C'est malheureux...

— Oui, très malheureux, car c'était un honnête homme et relativement jeune encore... — Pour en revenir à ce qui nous occupe, vous acceptez les chèques sur les trois maisons dont je vous ai parlé?

— Assurément, mais une question : — Avez-vous des fonds chez M. Jules Verrière?

Samuel fit une légère grimace.

— Peu de chose, — répondit-il ensuite, — et tout à fait par hasard... — Cinq cent quatre-vingt mille francs que je me propose de retirer d'une heure à l'autre.

— La maison n'est-elle pas sûre?

— Je ne prétends point cela, mais la conduite de Verrière est irrégulière et des bruits fâcheux, qui sont peut-être menteurs, courent sur son compte...

— Un de mes amis de Baltimore, m'ayant chaudement recommandé ce banquier, j'avais promis... Je voudrais tenir parole en déposant un peu d'argent chez lui...

— Eh bien! je puis vous faire un chèque de cinq cent mille francs sur sa maison, mais, croyez-moi, ne lui confiez pas plus, et ne tardez pas trop à retirer vos fonds...

— C'est entendu... — Par ce procédé je me mets en règle vis-à-vis de mon ami, et quelques jours plus tard je suivrai votre conseil...

Samuel frappa sur un timbre.

Le gigantesque valet de chambre entra aussitôt car il se tenait dans la pièce voisine, veillant sur son maître comme un bon chien de garde.

— Voici la clef du coffre-fort, — lui dit l'Israélite. — Tu connais le mot... — Ouvre-le... — Donne-moi quatre cent vingt mille francs en billets de banque et les carnets de chèque des maisons Rothschild, Herlanger, Oppenheim et Jules Verrière... — Bien... — le chèque sur Oppenheim ne sera donc que de cinq cent mille francs... — Votre nom, monsieur, je vous prie...

— Arnold Desvignes... et voici des papiers qui vous prouveront mon identité...

Samuel écarta de la main les papiers que lui présentait le jeune homme.

— Je n'en ai nul besoin... — dit-il, — je prends livraison et je paye... — Cela se fait ainsi dans notre commerce pour les pierres sur papier... — Votre demeure?

— Rue de Rivoli, n° 24.

— A merveille... — Je n'ai pas besoin de savoir autre chose... — Comptez vos billets, je vous prie, pendant que je signerai vos chèques... et, à propos de vos chèques, prenez note que si quelque difficulté se présentait chez Jules Verrière pour le paiement de celui de cinq cent mille francs, je vous le rembourserais immédiatement...

Dix minutes plus tard Arnold Desvignes, reconduit jusqu'à la porte extérieure par le domestique aux formes herculéennes, sortait du petit hôtel de la rue Bellechasse.

— Ainsi, — se disait-il avec une expression de triomphe en regagnant son fiacre, — le seul homme qui pouvait témoigner contre moi, John Mortimer, vient de mourir! — Voilà une bonne nouvelle et une bonne journée!... J'ai la somme qu'il me faut pour les frais de la guerre!... — Le banquier Jules Verrière est à ma discrétion!... — Les cinquante millions d'Étienne Béraud seront à moi, et Angélique m'appartiendra!...

DEUXIÈME PARTIE

I

L'hôtel de Mme de Nervey, la mère du vicomte Georges, l'amant de Mélanie Gauthier, était situé, nous le savons, rue de Miromesnil.

Il avait été construit vers 1855, à l'époque où les terrains dans les nouveaux quartiers se cotaient encore à des prix relativement bas, et où la main-d'œuvre ne coûtait pas cher.

Solidement bâti, mais sans grande prétention à l'élégance, il n'offrait aucun style particulier.

Qu'oiqu'il fût assez vaste, un nombre limité de domestiques suffisait au



Il se trouva désagréable à voir.

service. — Un cocher, un valet de chambre, une femme de chambre et une cuisinière, voilà tout.

Le premier étage était habité par Mme de Nervey, avec qui nous allons faire connaissance.

Le second, par son fils Georges, le mauvais drôle que nous connaissons déjà...

Depuis cinq ans, la comtesse n'était sortie qu'à de rares intervalles,

clouée presque toujours sur sa chaise longue par une maladie de cœur dont le dénouement fatal devenait imminent.

Nous prions nos lecteurs de nous accompagner dans la chambre à coucher, vaste pièce assombrie par des tentures de couleur foncée et à laquelle un grand lit en bois de chêne, à colonnes torses et à baldaquin, donnait quelque chose de solennel.

La malade était assise ou plutôt à demi couchée en face d'un grand feu que le médecin ordonnait d'entretenir sans cesse.

Elle avait cinquante-cinq ans seulement : mais, à voir son visage pâle, amaigri, ses traits tirés par la souffrance, sa chevelure presque blanche, on lui en aurait donné tout au moins soixante-dix.

La parenté des Nervey avec Étienne Béraud s'expliquait ainsi :

Un des oncles paternels du marchand de diamants assassiné par Arnold Desvignes, entré au service comme simple soldat et devenu général sur les champs de bataille, avait été créé comte de l'Empire par Napoléon, avec transmission du titre aux descendants mâles.

Théobald Béraud, comte de Nervey, s'étant marié, avait eu deux fils, Achille et Louis.

Achille se maria fort jeune, et de son mariage il eut une fille, Eugénie-Marthe, celle que nous venons de montrer atteinte d'une maladie de cœur arrivée à son dernier période.

Théobald, le grand-père d'Eugénie-Marthe, était mort. — Son père mourut.

Pour des raisons de famille et de fortune, son oncle Louis de Nervey, déjà presque vieux, demanda des dispenses à la Cour de Rome, les obtint et l'épousa, lui conservant ainsi son nom et lui donnant le titre de comtesse.

De cette union naquit Georges de Nervey, qui se faisait appeler non pas comte, mais vicomte, trouvant ce titre plus coquet.

Veuve de bonne heure de son vieux mari, la comtesse eut beaucoup à souffrir par son fils.

Doué d'une intelligence très médiocre et manquant absolument de cœur, Georges était d'un égoïsme féroce, et de plus corrompu jusqu'aux moelles, ne se doutant même pas de ce que c'est que le *sens moral*.

Paresseux comme un lazzarone pour tout ce qui concernait les choses de l'esprit, Georges, malgré les instances de sa mère, s'était obstiné à ne rien apprendre, à ne se plier à aucun travail intellectuel.

Il avait voulu rester un oisif, un inutile. — Il l'était.

Ceci désolait d'autant plus la pauvre femme que la nature physique de son fils, nature frêle et débile, souffrait effroyablement des excès auxquels le conduisaient l'oisiveté et le libertinage.

Georges brûlait sa vie par tous les bouts.

La phtisie le consumait.

Mme de Nervey, qui se savait condamnée sans appel, avait conscience que peut-être son fils partirait le premier, et c'était pour elle un crève-cœur car, si indigne qu'il fût d'être aimé, elle l'adorait.

Nous avons vu dans la première partie de ce récit que Georges ne rendait point à sa mère tendresse pour tendresse, et que ce gredin dénaturé, lorsqu'il songeait à la malheureuse femme dont il convoitait l'héritage, trouvait la mort bien lente à venir.

Quoiqu'ayant la tête alourdie par les vapeurs du vin de Champagne en revenant du repas de noce au *Salon des Familles*, le jeune homme n'était pas assez gris pour ne point se bien rendre compte du sens et de la portée des paroles de Mélanie.

Il connaissait, ou du moins il croyait connaître à fond sa maîtresse.

Elle lui avait parlé mariage.

Donc elle songeait sérieusement à se faire épouser.

Georges, lui, voulait rester garçon, rester libre et jouir de la vie et de l'indépendance.

Mélanie lui plaisait beaucoup comme maîtresse, surtout parce qu'elle flattait son amour-propre, mais comme femme légitime, c'était autre chose. — Ni elle, ni une autre — à moins pourtant que cette autre ne fût très riche.

— Me marier!... — murmurait-il en remontant chez lui, exténué, la poitrine en feu, la gorge déchirée, toussant à rendre l'âme. — C'est ça qui ne serait point à faire!... — Une jolie sauterelle qu'elle a mis dans sa boîte à musique, cette toquée-là!... — Elle va me raser avec ça jusqu'à ce que je lui aie donné de l'argent... et de l'argent je n'en ai pas!... — Maman me coupe les vivres sous prétexte que je ruine ma santé en faisant la fête, moi qui suis plus robuste que l'*Illustre Savoyard* ou que le *Rempart de Marseille*, et cependant il m'en faut, de l'argent! — J'en veux!...

Après un instant de réflexion il ajouta :

— J'en veux!... C'est facile à dire... — Je connais maman... Entêtée comme un âne rouge, maman!... — Elle m'a refusé l'avance du cinquième mois de ma pension, c'est comme si tous les notaires de Paris et de la banlieue y avaient passé... Elle n'en démordra pas... — Comment donc faire?

Tout en monologuant, Georges de Nervey s'était déshabillé et mis au lit.

La tête sur l'oreiller, il poursuivit :

— Mélanie prétend qu'elle a un moyen!... Quel moyen? — Elle prétend qu'elle a un prêteur dans sa manche!.. Quel prêteur? — Tout ça c'est de la blague!... — Je me trouve sans le sou, et maman a des tas de billets de banque chez ce poseur de Verrière!... — Je ne suis plus un petit garçon et

je suis fils unique... — Il faut que maman se décide à *casquer*, sinon je ferai du potin!...

Ayant pris cette belle résolution, Georges s'endormit d'un lourd sommeil peuplé de cauchemars.

Le lendemain, ou plutôt le matin de ce même jour, il se réveilla vers neuf heures, la bouche pâteuse, la tête lourde, les idées confuses.

Après avoir passé son caleçon, son pantalon à pieds, son veston de flanelle, il alla se regarder dans une glace et constata qu'il avait le teint jaune et livide, les joues creuses avec une tache couleur de brique sur chaque pommette, les yeux cernés, les lèvres blanches.

Malgré la robustesse de son amour-propre il se trouva positivement désagréable à voir.

— Cette satanée noce d'hier m'a cassé bras et jambes! — dit-il en faisant une grimace qui le rendit encore plus laid. — Je suis moulu... J'ai une figure de papier mâché... — Mauvaise affaire pour aller demander de l'argent à maman... — Elle va me parler encore de ma santé délicate, des ménagements à prendre!... Moi qui suis fort à renverser un bœuf rien qu'en le touchant du bout du doigt! — Ah! bah! tant pis!... Je risquerai le paquet tout de même...

Georges s'interrompit, secoué par une effroyable quinte de toux qui ne dura pas moins de cinq minutes, puis il fit une toilette soignée, longue, minutieuse, et il descendit au premier étage.

Sur le palier il trouva la femme de chambre qui sortait de l'appartement de Mme de Nervey.

— Est-ce que maman est levée, Joséphine? — lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur le vicomte, depuis une heure environ...

— Est-elle visible?...

— Je le pense. — Je viens de lui porter sa potion...

— Comment va-t-elle?

— Toujours bien souffrante...

— Ce matin, est-elle un peu gaie?

— Oh! pauvre chère madame, comment voulez-vous qu'elle soit gaie, monsieur Georges?...

— Oui, oui... je comprends bien... Ça n'est pas très égayant de souffrir comme elle souffre... Mais enfin, vous savez, Joséphine, elle a des jours où elle est mieux disposée et d'humeur plus facile... — Je vous demande si elle est aujourd'hui dans un de ces jours-là...

— Je ne crois pas, monsieur Georges...

— Et pourquoi ne croyez-vous pas?

— Sa figure est sombre comme à l'ordinaire... peut-être plus encore... et j'ai vu tout à l'heure des larmes dans ses yeux...

Le jeune homme se gratta l'oreille en fronçant les sourcils, ce qui chez lui était l'indice d'une contrariété vive.

Sa mère étant de méchante humeur, le moment ne semblait guère favorable pour aller frapper à son porte-monnaie.

Il y avait urgence, cependant.

Comment remettre?

Georges prit une résolution soudaine.

— Joséphine, — dit-il à la femme de chambre, — demandez à maman si elle peut me recevoir tout de suite ou s'il faut revenir un peu plus tard...

— Oui, monsieur le vicomte...

La caméristе disparut, laissant Georges seul, très soucieux et se posant cette question : — Comment allait-il aborder sa mère et entamer avec elle le difficile entretien qui l'intéressait?

Au bout d'un instant Joséphine reparut.

— Monsieur le vicomte peut entrer... — fit-elle, — madame l'attend...

Georges traversa un petit salon servant de vestibule et franchit le seuil de la chambre de la malade.

— Bonjour, maman... — dit-il, en allant à elle.

Il avait suffi d'un coup d'œil à Mme de Nervey pour constater l'altération du visage de son fils.

Elle l'attira vers elle pour l'embrasser, et en même temps lui prit la main qu'elle trouva brûlante.

— Qu'as-tu donc, ce matin, mon enfant? — lui demanda-t-elle d'une voix altérée.

— Mais je n'ai rien du tout, maman... — Qu'est-ce que tu veux que j'aie?...

— Je te trouve plus pâle qu'à l'ordinaire et il me semble que tu as la fièvre...

— Ah! mais non, par exemple! — La fièvre... jamais!... Je suis seulement un peu fatigué... oh! rien qu'un peu... et ça se comprend... je me suis couché tard...

— A deux heures du matin... oui... je le sais... — Je t'ai entendu rentrer... j'étais éveillée... je dors si peu...

— C'est cette noce d'Eugène Loiseau, qui n'en finissait pas... Tu comprends que je ne pouvais m'en aller avant tout le monde... Ça aurait produit le plus mauvais effet... On aurait dit que j'étais fier... et, au contraire, je suis bon garçon comme pas un!...

II

— A ce repas de noce, — reprit Mme de Nervey, — tu as bu du vin de Champagne, des liqueurs ?...

— Comme tout le monde, maman... — répliqua Georges.

— Tu sais bien que les médecins te le défendent...

— Oh! les médecins, vois-tu, maman, ils exagèrent toujours... ils parlent pour ne rien dire... histoire de faire beaucoup de visites et de grossir la note...

— Ta nature est délicate... Tu as besoin de beaucoup de soins...

— Quelle erreur est la tienne, maman... — Je me porte comme la tour Saint-Jacques !... Je me porte comme la porte Saint...

Le jeune homme ne put achever. — Une violente quinte de toux, prolongée pendant plusieurs secondes, lui coupa la parole.

Mme de Nervey le regardait avec une tristesse profonde, et ses yeux devenaient humides.

Elle pensait :

— Le pauvre enfant s'illusionne sur son état... — Il est bien malade...

Puis, quand la quinte fut calmée, dominant son émotion, elle ajouta :

— Il y avait beaucoup de monde à ce mariage ?

— Beaucoup...

— Jules Verrière, notre parent et mon banquier, s'y trouvait ?

— Oui, avec ma cousine Angélique, sa fille... — Elle a l'intention de venir te voir, m'a-t-elle dit, cousine Angélique, en compagnie de sœur Marie, notre arrière-petite-cousine...

— J'aurai grand plaisir à les recevoir... — Déjeunes-tu ce matin avec moi ou plutôt près de moi, car je mange si peu que cela ne peut guère s'appeler déjeuner ?... — C'est aujourd'hui dimanche... — Il me semble que tu pourrais bien me donner ce jour par semaine... — Je ne te vois presque jamais...

— C'est vrai ; mais, que veux-tu ? je suis si occupé...

— A quoi ?...

— A des choses très sérieuses, car je t'assure que me voilà en train de devenir un homme sérieux...

— Toi ! — fit Mme de Nervey avec beaucoup d'étonnement et un peu d'incrédulité.

— Oui, moi, parfaitement !... et je m'occupe d'une grande affaire...

— Quelle affaire ?. .

— Tu vas voir... — Je me sens dégoûté de l'existence oisive que tu m'as reprochée si souvent, et qui pourtant ne m'aura pas été tout à fait inutile, car en fréquentant les courses, les cercles, les théâtres, enfin les endroits où l'on s'amuse, je me suis lié avec des artistes célèbres, des écrivains en vogue, des journalistes connus, des travailleurs enfin, et je veux travailler comme eux...

— Mais tu n'es ni artiste, ni écrivain, ni journaliste...

— C'est-à-dire que je ne le suis pas encore, mais j'ai résolu de le devenir... je veux être journaliste...

— C'est là une ambition fort louable; seulement elle me paraît impossible à réaliser... on ne s'improvise pas journaliste... il faut des connaissances et des aptitudes spéciales...

— Autrefois, oui, peut-être... mais aujourd'hui ce n'est plus ça... on n'a qu'à vouloir...

— Comment, il n'y a qu'à vouloir pour écrire sans préparation soit des feuilletons, soit des articles?...

— Maman, tu ne me comprends pas du tout... je ne veux point *rédiger* moi-même, mais faire rédiger les autres... — Ma vocation, ma vraie vocation, est d'être rédacteur en chef!

— Très honorable... mais tu ne l'es pas...

— Il dépend de toi que je le devienne...

— Comment?...

— Si tu veux m'aider, et tu m'aideras, je n'en doute point, la chose est faite, je me propose de fonder un journal, un journal à un sou, avec le concours de toutes les sommités politiques et littéraires... — Ça sera un succès fou... Les autres feuilles n'auront qu'à bien se tenir!...

— Mais pour fonder un journal, pour le lancer, il faut des fonds...

— Bien certainement, il en faut... et pour cela j'ai compté sur toi, maman...

Mme de Nervey regarda son fils avec défiance.

— Ah! tu as compté sur moi!... — murmura-t-elle.

— Je me serais cru coupable en m'adressant à d'autres... — Il s'agit d'un placement hors ligne et ton argent te rapportera de gros intérêts... — Tu peux m'ouvrir un crédit chez notre parent Jules Verrière... oh! pas un crédit illimité... cent mille francs me suffiront... et je ne prendrai pas tout à la fois... seulement, ayant l'intention de commencer dès demain la publicité, tu me feras plaisir en me remettant aujourd'hui un chèque d'une dizaine de mille francs...

La malade posa doucement la main sur le bras de son fils.

— Georges, — lui dit-elle, — ne vas pas plus loin...

— Mais j'ai fini, maman...

— Regarde-moi bien en face.

Le jeune homme comprit aussitôt où sa mère voulait en venir, et fit un mouvement de mauvaise humeur.

— Te regarder bien en face... — répéta-t-il. — Pour quoi faire ?

— Pour me laisser lire dans tes yeux... — Mon enfant, tu me trompes, ou plutôt tu cherches à me tromper, mais je ne suis point ta dupe... — Ce journal dont tu parles, mensonge !... Ce travail que tu prétends vouloir chercher, mensonge encore ! — Tout cela n'est qu'un prétexte pour m'arracher l'argent que par tendresse maternelle je te refuse...

— Par tendresse ! — s'écria le vicomte. — Ah ! elle est raide, celle-là !

— Oui, par tendresse, car je veux te voir vivre, et les plaisirs que donne l'argent, les soupers, les nuits passées au jeu, et le reste, te tuent !... — C'est un suicide que tu commets en te jetant à corps perdu dans une existence mortelle pour toi ! — Tu as vingt-quatre ans à peine et tu parais usé comme un vieillard, et je ne puis te regarder sans que mon cœur se serre, sans que mes yeux se remplissent de larmes... — Oh ! mon Georges, si tu m'aimais... si tu m'aimais seulement un peu, tu n'agirais pas ainsi !

— Bon !... voilà que tu pleures, à présent... — Je te demande à quoi ça sert de pleurer...

— A te montrer tout ce que je souffre par toi !...

— Ce n'est pas ma faute, si tu souffres !... — répliqua le jeune homme d'un ton bourru. — Qu'est-ce que je fais donc de si vilain, après tout ? — Je m'amuse... — Où est le mal ?... — Je m'épuise, as-tu dit ! — D'abord ce n'est pas vrai, et puis, quand ça le serait, quand il me conviendrait d'employer à ma guise mon dernier laps d'existence et de jouir de mon reste, il me semble que ça ne regarderait que moi !... — Tout ça, c'est des raisons que tu inventes pour serrer les cordons de ta bourse !... — Ta tendresse pour moi, oh ! la ! la !... — Ce n'est pas moi que tu chéris, maman, c'est ton argent mignon...

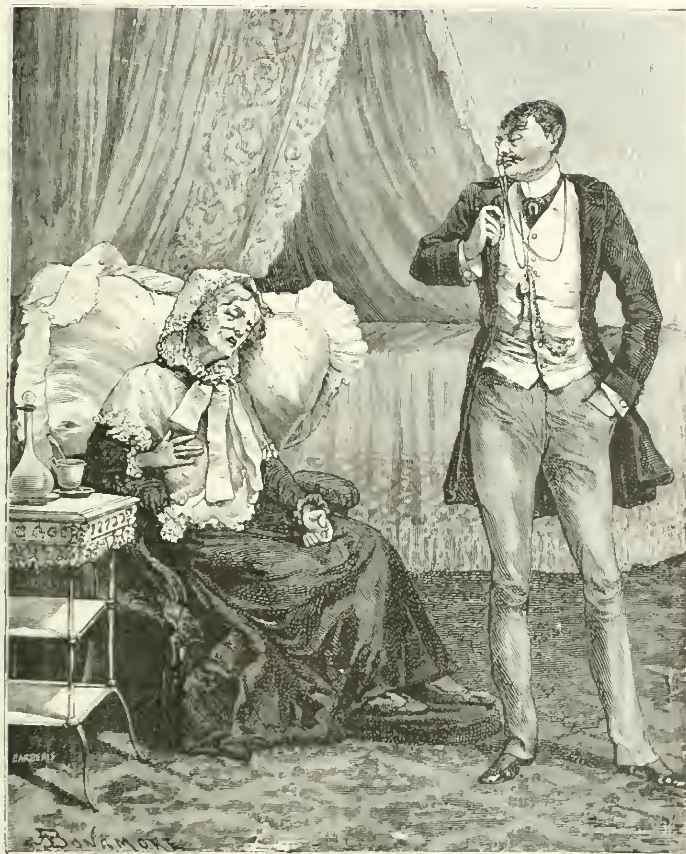
Mme de Nervey se leva, chancelante et plus pâle qu'une morte.

— En voilà assez, en voilà trop, Georges... — dit-elle d'une voix étranglée. — Tu n'as pas de cœur, et tu me manques de respect...

— Parce que je te demande un chèque !... C'est ça qui n'est pas chic !... Car enfin l'argent que tu me refuses appartient aussi bien à moi qu'à toi, puisque je suis ton fils unique et par conséquent le seul héritier de ta fortune !

La comtesse, en entendant cette phrase, retomba sur sa chaise longue comme si ses jambes venaient de se briser sous elle, et de grosses larmes inondèrent son visage.

— Mon fils unique, c'est vrai... — balbutia-t-elle. — Le seul héritier de ma fortune, c'est vrai... Mais pour en disposer il faut attendre que je sois



— Il me tue, bégaya-t-elle d'une voix éteinte, il me tue...

morte... Tant que je suis vivante j'en reste maitresse absolue, seulement tu en jouiras vite, car tu sais abréger ma vie!...

Et la malade, haletante, suffoquée par les sanglots, comprima de ses deux mains sa poitrine où son cœur endolori battait à se briser.

Tout autre fils, moins perdu de vices, moins dénaturé, moins abruti par la vie à outrance, serait tombé à genoux près de cette mère au désespoir et, repentant, aurait imploré son pardon.

L'amant de Mélanie Gauthier n'eut garde d'agir ainsi.

A son tour il se leva, haussa les épaules et se mit à parcourir fiévreusement la chambre en s'écriant :

— Voyons, maman, tout ça c'est du mélo ! — Si tu savais comme c'est démodé, comme c'est vieux jeu!... — On ne veut même plus de Marie Laurent dans ces rôles-là! — Tu te fais de la bile pour des riens... tu te montes... tu te montes!... — De quoi s'agit-il, cependant? De la chose du monde la plus naturelle : — Je n'ai pas d'argent et il m'en faut... Tu en as, donne-m'en ! — Tu vois comme c'est simple...

— Tais-toi ! — fit Mme de Nervey. — Va-t'en !...

— Ni l'un ni l'autre! — répliqua Georges en se campant effrontément en face de sa mère.

Puis il répéta :

— Il me faut de l'argent... Débarrasse-toi vite de moi en m'en donnant...

— Tu n'auras rien... — Ma conscience me reproche d'avoir été coupable en satisfaisant trop longtemps tes exigences... Si tu es ce que tu es, c'est en partie ma faute, et je m'en accuse... — Je n'irai pas plus loin. — Tu n'auras rien...

— C'est ton dernier mot?

— C'est mon dernier mot. — Rien, moi vivante...

— Eh bien! j'attendrai! — fit cyniquement le misérable.

— Ma mort, n'est-ce pas?

— Dame! puisque tu m'y forces!...

Ces mots infâmes, prononcés par ce fils tant aimé, assommèrent littéralement la comtesse.

— Il me tue... — bégaya-t-elle d'une voix éteinte, — il me tue...

La malheureuse mère paraissait, en effet, près de mourir.

Une crise violente tordit ses membres grêles, puis elle poussa un long soupir et perdit connaissance.

Georges, sans jeter un coup d'œil en arrière, sortit de la chambre en fermant la porte avec bruit.

Joséphine, la femme de chambre, se trouva sur son passage.

— Allez donc voir maman, — lui dit-il d'un ton brusque; — je crois qu'elle a grand besoin de vous...

La caméristé effrayée s'empressa d'entrer dans l'appartement de sa maîtresse, tandis que Georges remontait chez lui, et prenait pour sortir son pardessus, ses gants et son chapeau.

Il était d'une humeur de dogue et toussait à rendre l'âme.

— Ah! — murmurait-il quand une accalmie se produisait entre deux quintes. — Ah! elle me coupe les vivres!... Ah! elle ne veut entendre à rien! J'ai vu le moment où elle allait parler de me faire interdire! — Alors,

je vivrai de l'air du temps, et Mélanie me lâchera, elle pas bête et très pratique! — Halte-là! — Ça ne peut pas marcher plus longtemps comme ça! — Je casserais plutôt l'hôtel pour en brocanter les morceaux!

Toujours furieux, Georges descendit et se rendit rue de Monceau, chez sa maîtresse.

La femme de chambre l'accueillit par ces mots :

— Madame est sortie.

— Déjà! — s'écria-t-il.

— Oui, monsieur, mais madame m'a bien recommandé de dire à monsieur de revenir dans l'après-midi... — Il paraît que c'est important..

— Très bien. — Je reviendrai...

Et le vicomte alla déjeuner à son cercle.

III

Vers trois heures, Georges de Nervey retourna chez Mélanie.

Celle-ci, revenue de la rue du Paon-Blanc, l'attendait le visage rayonnant.

— M'apportes-tu mes deux cents louis? — lui demanda-t-elle.

— Je ne suis point en train de plaisanter... — répondit-il d'un ton maussade, — tu sais bien à quel point je suis à la côte...

— Mais ta mère?

— Maman? Ah! ne m'en parle pas!... — Tout ce que j'ai pu obtenir d'elle, après une scène de *mélo* qui se portait bien, c'est sa malédiction ou quelque chose d'approchant... aussi je suis dans une colère..

— Allons, calme-toi...

— Se calmer, c'est bientôt dit... quand on n'a pas un sou...

— De l'argent?... tu en auras ce soir...

— Hein!... — s'écria le vicomte en regardant Mélanie pour s'assurer qu'elle parlait sérieusement, et seulement alors il remarqua l'expression de triomphe peinte sur sa figure.

— Tu en auras, et même tu en auras beaucoup... — poursuivit la jeune femme.

— Combien?

— Cinquante mille frans.

— Allons donc!

— Ça te paraît invraisemblable, je comprends ça... C'est cependant la vérité la plus littérale... Ah! tu me dois une fière chandelle... J'ai déniché

un brave homme d'usurier qui a confiance en toi... — Rendez-vous à sept heures, ce soir, pour souscrire et palper... — Tu vois qu'avec moi ça ne traîne pas!... Allons faire un tour au Bois...

A sept heures moins cinq minutes Georges et Mélanie descendaient de voiture sur le quai de l'Hôtel-de-Ville, pénétraient dans la rue du Paon-Blanc, gravissaient l'escalier que nous avons décrit et sonnaient à la porte d'Agostini.

L'Italien vint ouvrir.

— Je me doutais que vous seriez exacts... — fit-il en souriant. — Entrez donc...

— Je vous présente M. Georges de Nervey, — dit Mélanie après avoir franchi le seuil du cabinet.

— Oh! je connais monsieur... Je le connais depuis longtemps... — répliqua l'homme d'affaires. — Asseyez-vous... — Nous allons causer...

— Allons droit au fait... — s'écria Mélanie impatiente. — Avez-vous réussi?

— J'ai réussi, mais non sans beaucoup de peine... — Monsieur le vicomte est complètement brûlé sur la place de Paris... — J'ai malgré tout décidé mon homme... Seulement ce sera un peu cher...

— C'est un détail!... — murmura Georges de Nervey avec un soupir d'allègement, car malgré l'affirmation de sa maîtresse il n'ajoutait qu'une foi médiocre à la conclusion d'une grosse affaire.

— Oui, oui, c'est un détail! — appuya Mélanie, — un détail sans la moindre importance!

Agostini ouvrit le tiroir de son bureau, y prit les billets de banque apportés par Arnold et les plaça bien en évidence devant lui.

Georges et Mélanie suivaient du regard ses mouvements.

Les yeux du jeune homme semblaient s'agrandir à la vue des papiers soyeux de la Banque de France; quelque chose qui ressemblait à un rayon jaillissait de ses prunelles vitreuses; ses maigres doigts frémissaient de convoitise.

Mélanie ne paraissait guère moins allumée.

— Voilà les fonds... — dit Agostini, — ils vous seront remis dès que vous aurez signé le petit acte dont je vais vous donner lecture...

— Lisez, cher monsieur... lisez vite!...

L'homme d'affaires déplia une feuille de papier timbré couverte d'écriture, et avec son accent italien commença :

— « *Je soussigné, Georges de Nervey, reconnais devoir à monsieur William Scoot la somme de quatre-vingt mille francs...* »

Georges fit un bond.

— Hein?... quoi?... vous dites?... — interrompit-il.

— J'ai dit : *quatre-vingt mille francs...*

— Quatre-vingt mille pour cinquante mille? — C'est ça que vous trouvez *un peu cher!* — s'écria le jeune homme, — je ne signerai point pareille chose!... non! non! jamais de la vie!... C'est pour le coup qu'il faudrait m'interdire! — Je donne soixante pour cinquante, et pas un fichtre avec! — C'est à prendre ou à laisser...

— Nous sommes parfaitement d'accord, cher monsieur, c'est à prendre ou à laisser... — Donc n'en parlons plus... — répondit Agostini.

En même temps, il remettait la main sur les billets de banque et les réintégrait dans le tiroir d'où ils étaient sortis et qu'il refermait.

La figure de Mélanie exprimait un désappointement immense.

En voyant disparaître le papier Garat, M. de Nervey sentit un frisson effleurer son épiderme.

Il se laissa retomber sur sa chaise en balbutiant :

— Soyez raisonnable, que diable!... — Vous devez comprendre que c'est trop cher... beaucoup trop cher!...

— Je n'ai rien à comprendre et rien à discuter... — répondit l'Italien. — L'argent n'est pas à moi... — Je suis un mandataire exécutant les ordres qu'il a reçus... — Je ne puis changer une virgule à l'engagement à prendre...

— Cependant...

— A quoi bon des paroles inutiles, monsieur le vicomte?... — C'est *oui* ou c'est *non*... Décidez-vous, et décidez-vous vite, car il se fait tard et j'ai à sortir...

— Est-il riche, ce monsieur William Scoot dont je n'ai jamais entendu parler?

— Fort riche.

— Sera-t-il disposé, par la suite, à faire avec moi d'autres affaires?...

— J'en suis convaincu, puisqu'il ne recule pas devant la première...

— Eh bien! j'accepte la teneur de l'engagement, mais c'est pour entrer en relations... — Continuez votre lecture, s'il vous plaît...

Agostini reprit :

— « ... *la somme de quatre-vingt mille francs, à moi remise en espèces, à titre de prêt, constituant une dette d'honneur... — Je m'engage à lui rembourser cette somme à première réquisition, aussitôt que je serai en possession de l'héritage de Mme la comtesse de Nervey, ma mère. — Les intérêts seront payés en même temps que le capital, à raison de cinq pour cent l'an.* »

Pour la seconde fois Georges bondit.

— Des intérêts par-dessus le marché!... — s'écria-t-il. — Ah! par exemple, elle est trop forte, celle-là!...

— Rien n'est signé.. — Si ça ne vous va pas, refusez! — Refusez-vous?

— Il n'y aurait point, par hasard, quelques autres petites exigences? — fit le jeune homme en ricanant.

— Pas une seule...

— Enfin, c'est heureux!

— Acceptez-vous?

— Il faut bien en passer par là... Mais il sait tirer bon parti de ses écus, votre monsieur William Scoot!...

— C'est son droit... Donnez-lui une première hypothèque sur l'hôtel de madame votre mère. il ne vous prendra guère plus cher que le Crédit Foncier...

— Allons, passez-moi ça que je signe, puisqu'il n'existe aucun moyen de faire autrement...

Agostini tendit la feuille de papier timbré au jeune homme qui en relut en grommelant le libellé. puis prenant une plume, écrivit :

« *Lu et approuvé : — Bon pour quatre-vingt mille francs.*

« Georges de Nervey. »

— Voilà... — dit-il ensuite.

L'Italien reprit l'acte, examina très attentivement les quelques mots tracés par Georges et la signature, rouvrit son tiroir, reprit la liasse de cinquante billets de banque, en compta quarante-neuf et les posa devant le jeune homme.

— Voilà quarante-neuf mille francs... — fit-il.

Troisième bond de M. de Nervey, qui s'écria :

— Comment! comment! quarante-neuf? Mais c'est cinquante!..

— Mme Gauthier m'a promis en votre nom une commission de mille francs.

— Certes! — répliqua Mélanie, — et M. Agostini les a mérités d'autant plus qu'il vous promet d'intervenir auprès de son prêteur pour vous obtenir aux mêmes conditions une autre somme de cinquante mille francs.

— Je m'y engage formellement... — dit l'Italien. — Je lui en parlerai dès demain en lui remettant cet acte, et j'irai porter la réponse à Mme Gauthier, chez elle.

— Tâchez que la réponse soit bonne... — fit Georges en riant, — et c'est moi qui vous promets une prime de deux mille...

— Je tâcherai de la gagner...

Le vicomte de Nervey roula les quarante-neuf billets de banque, les mit dans sa poche et quitta le logis d'Agostini avec Mélanie, qui se promettait de mettre la main sur une large part de l'argent prêté grâce à elle.

La journée suivante devait être bien employée par Arnold Desvignes.

Dès le matin, il traça son itinéraire.

Il avait à voir Agostini, à encaisser le montant des chèques remis par Samuel Renard et à faire opérer des virements chez les banquiers où il laisserait les fonds et qui ouvriraient des comptes à son nom. — Il voulait surveiller l'installation du mobilier dans l'hôtel de la rue de Tivoli, savoir si le cocher et la cuisinière y avaient déjà élu domicile; se rendre ensuite chez le notaire, pour signer avec M. Berthier l'acte d'acquisition de l'hôtel.

Il remettait au lendemain une démarche capitale, sa visite à Jules Verrière, visite qui devait être le premier acte du formidable drame échafaudé dans son esprit.

En sortant de son pavillon, il se rendit chez Agostini, qui l'attendait.

— Eh bien! — lui demanda-t-il, — a-t-il signé?

— Per Bacco! je le crois, qu'il a signé!

— Sans récriminations?

— Il a récriminé pour la forme, pour le principe, pour sauver les apparences, mais vous m'auriez fait mettre cent mille francs au lieu de quatre-vingt mille, qu'il aurait signé tout de même et des deux mains. — La preuve, c'est qu'il désire avec ardeur conclure une nouvelle affaire avec vous dans les mêmes conditions, et qu'il m'a prié de vous en parler...

— Eh bien! pourquoi non?

— Quoi! — s'écria l'Italien stupéfait, — vous consentiriez à vous découvrir davantage?...

— Parfaitement.

— Mais songez donc...

— Ce sont mes affaires... — interrompit Arnold d'un ton sec. — S'il me plaît de compromettre mon argent, de le perdre même, cela ne regarde que moi... — Dites au vicomte de Nervey que j'irai jusqu'à deux cent mille francs, par fractions égales de cinquante mille francs, espacées de mois en mois... — Donnez-moi la reconnaissance... — Bien, merci... — Maintenant j'ai besoin d'avoir la note exacte des dettes du jeune homme, et de savoir quels sont ses créanciers... — Occupez-vous de cela le plus tôt possible...

— Je me mettrai en campagne dès aujourd'hui...

— Je n'ai pas autre chose à vous recommander...

Et Arnold Desvignes sortit du cabinet d'Agostini.

IV

En quittant la rue du Paon-Blanc, l'ex-employé de la maison Mortimer se rendit successivement dans la maison de banque Rothschild, Oppenheim et Herlanger.

Là il toucha le montant des chèques signés par Samuel Renard, se fit ouvrir des crédits aux sommes qu'il laissait en compte, et reçut des carnets de chèques. — Il se trouvait posséder dans trois banques différentes, toutes trois de premier ordre, deux millions cinq cent mille francs.

— L'argent de la guerre... — murmurait-il en se faisant conduire rue de Tivoli.

La cuisinière finissait d'emménager tout dans la cuisine et dans l'office. — Le cocher son mari courait depuis le matin pour l'acquisition d'une voiture et d'un cheval; les ouvriers du marchand de la rue Saint-Lazare installaient le mobilier.

— Tout va bien... — se dit Arnold.

Il alla déjeuner, puis il prit le chemin de l'étude du notaire où il signa l'acte d'acquisition de l'hôtel et versa l'argent qui lui fut demandé pour les frais de toute nature, enregistrement, honoraires, etc.

La journée s'avançait.

L'assassin d'Étienne Béraud avait besoin de repos pour se préparer à l'entrevue, ou plutôt à la lutte du lendemain.

Après avoir dîné légèrement il rentra chez lui.

Tandis que se passaient les diverses choses racontées par nous dans les chapitres qui précèdent, le Parquet et la Préfecture de police s'occupaient d'une façon très active de l'affaire de l'*Hôtel des Indes,* la disparition de ce voyageur dont on ne connaissait que le nom d'*Etienne Béraud* qui signait la dépêche envoyée de Marseille.

On s'agitait beaucoup, mais dans le vide.

Les plus fins limiers de la Sûreté avaient été lancés dans toutes les directions et n'obtenaient que des résultats négatifs.

Aucun point de départ sérieux n'ayant pu leur être donné, ils cherchaient en vain une piste.

Un faux commissaire aux délégations s'était présenté rue Joubert, à l'*Hôtel des Indes*, accompagné d'un faux agent.

Ce faux magistrat, après avoir arrêté un voyageur arrivé le matin l'avait emballé dans une voiture, en emportant ses bagages et en donnant l'ordre



Frédéric et Mélanie, dignes de se comprendre et de s'apprécier...

au cocher de toucher au Dépôt de la Préfecture, où naturellement il s'était bien gardé de se rendre.

Voila tout ce qu'on savait de positif.

Aucun signalement sérieux n'avait pu être relevé.

On ignorait même si la voiture ayant servi à l'enlèvement portait un numéro.

Rien d'utile n'était sorti des renseignements pris au chemin de fer.

On avait résolu d'abord de procéder à l'interrogatoire de tous les cochers de Paris, mais, réflexions faites, on s'était arrêté dans cette voie.

Il semblait, en effet, absolument certain que le cocher était un complice, conduisant une voiture dont on ne retrouverait point la trace.

On s'agitait donc en pleines conjectures, — nous le répétons, — dans la phase des suppositions, et rien ne permettait d'espérer qu'on pût mettre la main un peu plus tôt ou un peu plus tard, sur le bout du fil conducteur.

Ce jour-là même cependant un incident fortuit parut jeter un peu de lumière au milieu des ténèbres de cette affaire.

Il était deux heures de l'après-midi lorsque l'huissier du procureur de la République vint prévenir le magistrat que le représentant du baron de Rothschild demandait une audience.

Ordre fut donné de l'introduire sur-le-champ.

— A quoi dois-je votre visite, monsieur ? — lui demanda le chef du Parquet après lui avoir désigné un siège à côté de son bureau.

— A un article de journal, monsieur...

— Un article de journal injurieux pour la maison Rothschild ?

— En aucune façon.

— Alors, veuillez vous expliquer.

— Le Parquet — (s'il faut en croire cet article) — s'occupe beaucoup dans ce moment d'une disparition entourée de circonstances étranges.

— Parlez-vous de l'affaire de la rue Joubert ?

— Je parle de la disparition d'un voyageur nommé Étienne Béraud, arrivé dans l'après-midi à l'*Hôtel des Indes*, et qu'un faux commissaire de police est venu arrêter le soir même... — Aujourd'hui seulement le hasard a fait tomber sous mes yeux l'article relatant ces faits...

— Venez-vous m'apporter des éclaircissements au sujet de cette ténébreuse affaire ?

— Peut-être... — Vous en jugerez... — Le nom d'Étienne Béraud m'a frappé tout d'abord, et voici pourquoi : — J'ai reçu dans mon cabinet, il y a de cela douze jours environ, une personne de ce nom, m'apportant un chèque de la maison John Mortimer, l'une des importantes maisons de Calcutta, sur la Banque de France, me priant de faire encaisser pour lui ce chèque et de lui ouvrir sur notre maison un crédit égal à la somme qu'il représentait...

— Somme considérable ?

— Cinquante et un millions.

— Cinquante et un millions !... — répéta le procureur de la République avec une surprise manifeste.

— Mon Dieu ! oui, tout autant. — Ces millions furent encaissés le lendemain et le crédit ouvert.

— Supposez-vous que le possesseur d'une semblable fortune soit cet Étienne Béraud qu'on a fait disparaître ?

— Cela me paraît indiscutable... — D'abord les deux noms sont identiques, et ensuite le signalement donné par le journal s'applique de point en point au voyageur que j'ai reçu et qui, lui aussi, était arrivé à Paris le matin même...

— Le motif du crime m'apparaît alors clairement... — dit le procureur de la République. — On croyait trouver le chèque dans les mains d'Étienne Béraud ou la somme dans ses bagages, que l'on faisait disparaître en même temps que lui...

— C'est probable pour ne pas dire certain... — Soupçonnez-vous quels peuvent être les auteurs de l'enlèvement ?

— Les soupçons ne se portent, jusqu'à ce moment, sur personne... — Pouvez-vous ajouter quelque chose aux précieux renseignements que vous venez de me donner ?

— Rien qui soit de nature à vous guider... — Étienne Béraud venait des Indes, il me l'a dit, et il allait se fixer à Paris, sa ville natale... — voilà tout ce que je sais...

— Vous ignorez alors ce qu'il comptait faire à Paris ?

— Complètement.

— Lui avez-vous remis un carnet de chèques sur votre maison ?

— Du tout. — Je ne pouvais le faire qu'après encaissement, ignorant si le chèque, dont en somme la signature pouvait être fausse, serait payé. — Je lui remis seulement un reçu de ce chèque...

— Quand devait-il revenir vous voir ?

— Dans un laps de deux ou trois jours, et depuis, à mon grand étonnement, je n'ai point entendu parler de lui.

— Ne pourriez-vous demander quelques renseignements au signataire du chèque, le banquier de Calcutta, John Mortimer ?

— John Mortimer est mort depuis un mois environ...

— Voilà une circonstance fâcheuse, car enfin il devait connaître son client et les détails donnés par lui sur les relations de celui-ci nous auraient peut-être éclairés... Il faudrait savoir qui pouvait être instruit du jour et de l'heure de l'arrivée à Paris d'Étienne Béraud, muni d'un chèque au porteur de cinquante et un millions... — Des gens de Calcutta, sans doute... des gens de l'entourage du banquier... Le coup a été préparé à Calcutta, j'en jurerais, mais ceux qui l'ont préparé et exécuté, quels sont-ils ?... — Où les chercher ? où les trouver ?... — Peut-être à l'heure qu'il est sont-ils déjà bien loin de la France !... Une question encore, je vous prie...

— Faites.

— Supposez-vous qu'Étienne Béraud avait d'autres valeurs que le chèque qu'il vous a remis?...

— Il devait en avoir... — Je crois inadmissible qu'un homme riche comme il l'était ne fût point muni d'une somme assez forte d'argent comptant... Rien de plus facile, d'ailleurs, que d'éclaircir le fait... — La maison Mortimer, de Calcutta, malgré la mort regrettable de son chef, pourra vous renseigner très exactement sur les capitaux remis à Étienne Béraud au moment de son départ.

— Quel est le successeur du banquier Mortimer?

— Son neveu, un tout jeune homme...

— J'enverrai aujourd'hui même une dépêche...

— Maintenant, monsieur le procureur de la République, je vous demande la permission de vous questionner à mon tour...

— Je suis à vos ordres.

— Nous avons en caisse les cinquante et un millions touchés pour le compte d'Étienne Béraud disparu... — Que devons-nous faire de cet argent?

— Le garder jusqu'à ce que la lumière ait été faite et que les héritiers d'Étienne Béraud soient connus, si la mort est prouvée... — Je n'ai pas besoin de vous prier de faire arrêter immédiatement quiconque tenterait dans vos bureaux une démarche suspecte au sujet de cette somme.

— Des ordres vont être donnés à cet effet... — Monsieur le procureur de la République, vous avez prononcé tout à l'heure un mot qui a ouvert des horizons devant moi...

— Quel mot?

— Celui d'*héritiers*... — Étienne Béraud devait avoir une famille à Paris, puisqu'il comptait s'y fixer... — qui sait si les auteurs du crime, — (en admettant qu'un assassinat ait été commis) — ne sont pas des parents pressés d'hériter?... — Ne pensez-vous pas qu'il faudrait rechercher les membres de sa famille et les interroger?...

— Les interroger, non, quant à présent du moins, — répondit le magistrat. — Mais les soumettre à une étroite surveillance... et ce sera fait... si nous parvenons à les découvrir...

Quelques paroles furent encore échangées, puis les deux hommes se séparèrent, et tandis que le représentant du baron de Rothschild regagnait la rue Laffitte, le procureur de la République faisait prier le juge d'instruction chargé de l'affaire de l'*Hôtel des Indes* de venir le trouver, envoyait chercher le chef de la Sûreté et s'entretenait longuement avec eux des ordres à donner et des recherches à commencer...

Agostini, tout en s'occupant activement de recueillir les renseignements demandés par Arnold Desvignes sur Georges de Nervey et sur les parents

d'Étienne Béraud, prit une heure pour se rendre chez Mélanie Gauthier, ainsi qu'il avait, la veille, promis de le faire.

La jeune femme le reçut, toute joyeuse, car elle avait sans beaucoup de peine prélevé la part du lion sur les quarante-neuf billets de mille francs remis au vicomte.

— Eh bien! avez-vous réussi dans votre négociation? — lui demanda-t-elle.

— Plus complètement encore que vous ne l'espériez et que je ne l'espérais moi-même... — répondit-il.

— Ah! par exemple, il faut que je vous embrasse pour cette bonne nouvelle! — s'écria Mélanie rayonnante.

Et, en effet, la jolie fille se jeta comme une folle au cou de l'homme d'affaires.

V

Après cette chaude accolade Mélanie demanda :

— Et de combien se fendra-t-il, ce brave homme de prêteur?

— Il ira jusqu'à cent cinquante mille francs en trois versements échelonnés, de cinquante mille francs chacun, — répondit l'Italien. — Mais je dois vous prévenir qu'il met à son nouveau prêt une condition...

— Si onéreuse qu'elle soit, je me charge de la faire accepter à Georges.

— Elle n'est pas onéreuse le moins du monde... — M. William Scoot, mon capitaliste, veut tout simplement connaître les prêteurs vis-à-vis desquels M. de Nervey a déjà engagé sa signature, et le chiffre exact de leurs créances...

— Est-ce qu'il voudrait racheter ces créances, par hasard?

— Je n'en sais absolument rien... — Je ne suis auprès de vous que son porte-paroles... — Ne pouvez-vous vous charger d'obtenir de M. de Nervey la liste de ses créanciers?...

— Hum! hum!... il est têtu, le vicomte.

— Tant pis pour lui... — la condition posée est *sine qua non!* — s'il refuse d'y souscrire, rien de fait.

— J'aurai les noms que vous désirez... — dit Mélanie vivement, — et je vous les porterai après-demain, au plus tard... — j'en connais déjà un... — Bloch, un bookmaker de la rue de Hanovre... il a prêté vingt-cinq mille francs...

L'Italien inscrivit le renseignement sur son carnet, et partit en recommandant l'exactitude à Mélanie.

Celle-ci — peut-être nos lecteurs s'en souviennent-ils — avait donné rendez-vous pour le mardi suivant à son cousin, le beau Frédéric Bertin.

Ni l'un ni l'autre n'oubliaient ce rendez-vous.

Mélanie voulait satisfaire une de ces toquades qui lui prenaient de temps à autre sinon le cœur, du moins la tête.

Frédéric partageait dans une certaine proportion cette toquade de sa cousine, mais pour ce joli monsieur, effroyablement pratique, le véritable but de cette liaison commencée au Salon des Familles, ce n'était pas une satisfaction d'amour, c'était un intérêt d'argent.

Depuis longtemps, nous l'avons dit, Frédéric Bertin rêvait de devenir l'amant de cœur d'une horizontale bien posée.

Il voyait là, pour lui, le Pactole.

Dès cinq heures du soir il commença à faire une toilette qui lui semblait le *nec plus ultra* de l'élégance; mais la coupe des vêtements et surtout la manière dont ils étaient portés décelaient du premier coup d'œil, pour un connaisseur, le vil gredin habitué à vivre avec des femmes, dans les brasseries et dans les caboulots des boulevards extérieurs.

A sept heures, les moustaches retroussées et cirées, les cheveux retombant sur le front, à la Capoul, et collés aux tempes grâce au cosmétique du coiffeur auquel il avait en dernier lieu confié sa tête, il se dirigea vers la rue de Monceau, par les boulevards de Clichy et des Batignolles.

Chemin faisant il rencontra plusieurs habituées des bals de l'Élysée-Montmartre, célébrités chorégraphiques et galantes du quartier.

Toutes essayèrent de l'arrêter, briguant l'honneur d'être vues causant avec lui, et peut-être espérant l'enlever à la *Grande Isabelle*, dont il était en ce moment le chevalier en titre.

Mais, ce soir-là, Frédéric la *faisait à la pose*.

Il ne répondait que par un dédaigneux coup d'œil aux sourires prometteurs, et passait fier comme Artaban.

Mélanie avait pris ses précautions pour être libre en disant à Georges dès le matin :

— Aujourd'hui, je dîne en famille chez ma tante... — J'y resterai tard... — Va dîner au cercle, tâche de ne pas perdre trop d'argent et rentre coucher chez toi...

La perspective d'une soirée et peut-être de toute une nuit de jeu enchantait le jeune homme, qui sentait dans son portefeuille assez de billets de mille francs pour *poser* des banques au baccara.

Il ne fit pas une objection.

Dans l'après-midi Mélanie commanda à sa cuisinière, qui ne manquait point d'un certain mérite, un menu soigné — potage à la bisque, côtelettes d'agneau sur une purée de marrons, homard à l'américaine, bécasses truf-

fées, cèpes à la bordelaise, etc., etc., et fit monter de la cave quelques bouteilles de vin de Corton et de vin de Champagne.

A sept heures et demie précises Frédéric arrivait.

La femme de chambre l'introduisit au salon en lui lançant des regards enflammés et en se disant tout bas :

— Ah ! saperlotte, quel joli homme ! — C'est moi qui donnerais bien quelque chose pour être à la place de madame.

Puis la caméristе se retira en étouffant un soupir.

Ce soir-là. Frédéric Bertin devait marcher de surprise en surprise.

Ébloui d'abord par le luxe de l'ameublement, il le fut plus encore par la toilette de Mélanie, qui tenait à se rendre irrésistible et qui l'était en effet; puis, par les petits plats fins et pimentés du dîner, par le bouquet généreux du vieux corton et par le pétillement ambré du sillery-œil-de-perdrix.

Glissons, n'appuyons pas.

Frédéric et Mélanie étaient dignes de se comprendre et de s'apprécier. — Ils semblaient faits l'un pour l'autre.

Aussi ni l'un ni l'autre n'éprouva de déception dans ce premier rendez-vous... nous ne dirons pas : *d'amour,* ce serait prostituer ce mot.

Mélanie fut aimée comme elle voulait l'être.

Frédéric, en quittant la rue de Monceau pour regagner son logis de la rue des Abbesses, caressait dans la poche de son pantalon un joli billet de mille francs que Mélanie lui avait recommandé de ne point ménager, attendu que *quand il n'y en aurait plus, il y en aurait encore.*

Tous les deux, on le voit, tenaient leur idéal !

Les uns le cherchent dans le bleu, les autres dans la boue.

. . . .

. . . .

Laissons s'écouler un intervalle de vingt-quatre heures employées par Arnold Desvignes à recueillir un supplément d'informations, et accompagnons le jeune homme au moment où il se présentait rue Le Peletier, aux bureaux de la maison de banque Jules Verrière, pour toucher, ou tout au moins pour présenter le chèque de cinq cent mille francs à lui remis par le marchand de diamants Samuel Renard.

Onze heures du matin venaient de sonner.

L'ex-secrétaire du banquier de Calcutta monta directement aux bureaux où plusieurs commis griffonnaient des chiffres, penchés sur leurs tables derrière un grillage à mailles serrées.

Un garçon de recettes, en livrée gris de fer à boutons d'argent, se tenait assis dans le couloir, prêt à donner des indications.

— Monsieur désire ? — demanda-t-il.

— Parler à M. Jules Verrière...

— M. Verrière est venu ce matin comme de coutume et vient de partir pour aller déjeuner chez lui.

— Reviendra-t-il?

— C'est probable.

— A quelle heure?

— Entre une heure et deux; mais, si c'est pour affaire de banque, monsieur peut s'adresser au fondé de pouvoirs qui lui répondra.

— C'est pour encaisser un chèque...

— Que monsieur présente son titre au guichet numéro 2, pour la vérification et le visa.

Arnold se dirigea vers le guichet qui venait de lui être désigné et le trouva clos.

Il y frappa légèrement.

La petite porte mobile tourna sur ses gonds, laissant voir la tête blonde d'un garçon d'une vingtaine d'années.

— Je viens toucher le montant d'un chèque, monsieur... — lui dit Arnold.

— Donnez... — répliqua l'employé qui prit la feuille oblongue de papier d'un rose pâle et dit à haute voix :

— Compte Samuel Renard...

Puis, après avoir jeté un coup d'œil sur le chiffre, il murmura avec une surprise qui n'était point exempte d'épouvante :

— Cinq cent mille francs!...

Refermant alors le guichet, il quitta sa place et courut à l'un de ses collègues qui venait de prendre un registre dans un casier et qui le feuilletait d'une main nonchalante.

— Combien au compte Samuel Renard? — lui demanda-t-il vivement.

Le collègue ayant trouvé ce qu'il cherchait, répondit :

— Cinq cent quatre-vingt mille. — Combien à payer?

— Cinq cents.

— Aïe!... — Le chiffre est gros!...

— Ça regarde le caissier... — Je vais le prévenir...

Et le jeune homme blond se dirigea vers un cabinet dont il ouvrit la porte sans frapper.

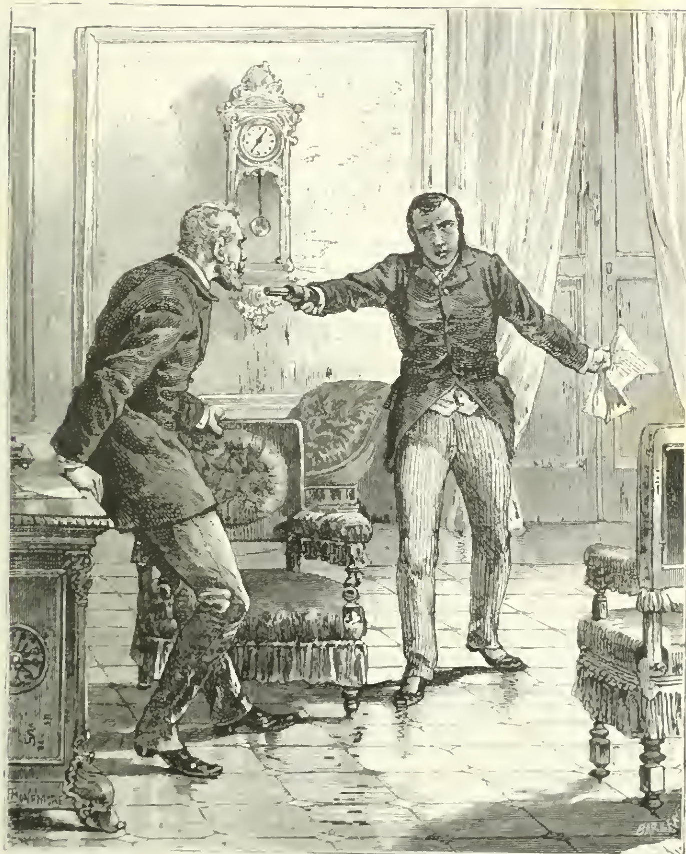
— Qu'y a-t-il? — demanda le caissier.

— Un chèque à vue et au porteur. — Signataire, Samuel Renard... Somme à payer, cinq cent mille francs... — Le compte Samuel Renard est de cinq cent quatre-vingt mille et le chèque est en règle...

Le caissier fit un bond.

— Cinq cent mille francs! — répéta-t-il. — Allons donc!...

— Voyez vous-même...



Prompt comme l'éclair, Arnold lui barrait le chemin : « Un cri, un seul et je vous brûle!... »

Après s'être assuré par ses propres yeux qu'il n'y avait pas d'erreur, le caissier reprit :

— M. Verrière doit aller à la Banque chercher des fonds en sortant de chez lui... Nous n'avons pas ici, en ce moment, la somme qu'on nous réclame... — C'est une tuile!

— Que faire?

— Ce monsieur Arnold Desvignes se présente-t-il lui même?

— Je le crois... C'est un monsieur très chic...

— Peut-être se propose-t-il d'opérer un virement, dans l'intention de devenir un des clients de notre maison...

— Il a parfaitement dit qu'il venait encaisser...

— Peut-être s'est-il mal expliqué. — Demandez-le-lui...

— Et si son intention est de toucher?

— Priez-le de revenir à trois heures pour l'encaissement...

— Revenir! — c'est ça qui fera mauvais effet!

— Je le sais aussi bien que vous, mais ce n'est pas notre faute... — Tirez-vous-en comme vous pourrez, et surtout n'envoyez point à ma caisse.

Le jeune homme tout penaud sortit du cabinet et revint ouvrir son guichet.

— Vous avez vérifié, monsieur? — fit Arnold.

— Oui, monsieur...

— Le chèque est en règle?...

— Parfaitement en règle...

— Alors, veuillez me compter cinq cent mille francs, ou me dire à quel guichet je dois me présenter.

VI

— Mon Dieu! monsieur ! — balbutia le jeune employé avec un embarras facile à comprendre, — il se produit un petit incident tout à fait imprévu. — M. Verrière est allé à la Banque chercher des fonds. — Nous vous prions de vouloir bien revenir à trois heures pour l'encaissement de votre chèque...

Arnold s'attendait à une réponse de ce genre, — nous pouvons même ajouter qu'il l'espérait, — ce qui ne l'empêcha pas de répliquer en élevant la voix :

— Ah! par exemple, voilà qui dépasse les bornes de l'invraisemblable!... — M. Jules Verrière a des fonds à ses clients, et ces fonds ne sont pas à toute heure à leur disposition! — C'est raide!

— Nous ne comptions pas avoir aujourd'hui ce payement à faire, M. Samuel Renard ne nous ayant point prévenu...

— Il n'avait point à vous prévenir... — C'était à vous d'être toujours prêts... — Singulière maison de banque que celle-ci! — Rendez-moi ce chèque, monsieur, je vais de ce pas prévenir Samuel Renard du triste accueil fait à sa signature!...

A cette minute précise, une voix s'éleva derrière Arnold et demanda d'un ton très sec :

— De quoi s'agit-il donc, monsieur, et pourquoi parlez-vous si haut?

Le jeune homme se retourna et vit en face de lui le banquier, mais ne voulant pas avoir l'air de le connaître, il dit :

— Avant de vous répondre, monsieur, je vous prie de m'apprendre qui vous êtes...

— Je suis Jules Verrière.

— Eh bien! monsieur, vous arrivez fort à propos!...

— Pourquoi donc?

— Pour donner l'ordre de me payer...

— Refuse-t-on de le faire?...

— Oui, jusqu'à votre retour de la Banque de France avec des fonds... — Vous voilà de retour, payez-moi...

Verrière devint tour à tour très pâle et très rouge.

— Quel est le montant du chèque? — demanda-t-il d'une voix altérée.

— Cinq cent mille francs.

Le banquier chancela, mais il se raidit contre le coup qui le frappait si rudement, et il balbutia :

— Voulez-vous, monsieur, avoir l'obligeance de m'accompagner dans mon cabinet...

Arnold, jouant son jeu avec le plus imperturbable sang-froid, répliqua :

— Dans votre cabinet! — A quoi bon?...

— J'aurais à vous donner quelques explications.

— Et moi je n'en ai pas à entendre... — Ce n'est point une explication qu'il me faut, c'est mon argent...

— Soyez tranquille, monsieur, vous serez payé... — reprit Verrière dont la voix tremblait de plus en plus. — Mais d'abord, veuillez me suivre...

— Soit... — fit l'ex-employé de John Mortimer. — Puisque vous y tenez tant, je vous suis.

Le banquier ouvrit vivement la porte de son cabinet, fit passer Arnold, entra, et referma cette porte sur lui.

Après avoir posé son chapeau sur un meuble il se retourna très pâle, les yeux mornes, les lèvres agitées d'un frémissement nerveux.

— Monsieur, — dit-il à son créancier, — je vais jouer avec vous cartes sur table... — Si vous exigez aujourd'hui même le paiement de la somme que vous avez à toucher, je suis un homme perdu... il ne me restera plus qu'à me faire sauter le crâne d'un coup de revolver...

— Vous ne m'apprenez rien... — répliqua Arnold. — Je savais cela d'avance en venant ici...

Jules Verrière, saisi d'étonnement et d'inquiétude, recula malgré lui.

— Vous saviez... — bégaya-t-il. — Que saviez-vous?

— Votre ruine ..

— Mais... — commença Verrière.

— Oh! ne m'interrompez pas! — Je savais que si vous alliez chercher à la Banque cinq cent mille francs, il vous faudrait pour les toucher prendre ce qui reste du million de Mlle Angélique, votre fille mineure, dont vous avez la tutelle et dont vous administrez la fortune...

Le banquier, complètement effaré cette fois, fit de nouveau un pas en arrière.

Arnold poursuivit :

— Je connais par le menu toutes les affaires désastreuses où vous avez englouti non seulement vos capitaux, mais encore ceux de vos clients, en oubliant de vous faire au préalable autoriser par eux : Carrières de marbre de Belgique, Société des Caboteurs, commandite du théâtre des Fantaisies-Modernes, et bien d'autres du même genre qu'il serait trop long de citer... — Je sais que vous protégez sur un grand pied une Vénus de féeries, Mlle Léona, que vous jouez à la Bourse et au baccara, avec une guigne noire invariable; que vous jetez de l'argent par toutes les fenêtres, et qu'il ne rentre par aucune porte... — Je sais enfin le chiffre de votre déficit... Je connais la profondeur du trou causé par vos folies... A moins que vous ne soyez brusquement sauvé par un hasard, ou plutôt par un miracle, vous êtes un homme perdu!... — Vous aviez raison tout à l'heure, monsieur Verrière, si j'insiste pour être payé, ou si je dis ce que je sais, il ne vous restera qu'à vous faire sauter le crâne... à moins cependant que vous ne préfériez au suicide la sellette de la Cour d'assises comme banqueroutier...

Le banquier s'était laissé tomber sur un siège.

Son visage livide et contracté faisait mal à voir. — L'effrayante décomposition de ses traits lui donnait l'apparence d'un agonisant dont la dernière minute est proche :

Au bout de quelques secondes de prostration complète il se leva en balbutiant :

— Que vous ai-je donc fait, à vous, monsieur, pour que vous désiriez ma perte?...

— Qui vous a dit que je la désirais? — répondit Arnold.

— Votre attitude... vos paroles... la présentation de ce chèque qui ne pouvait être payé aujourd'hui, vous le saviez bien...

— Je voulais tout simplement vous prouver que votre existence et votre position n'ont aucun secret pour moi... et que vous êtes, par conséquent, dans ma dépendance autant qu'on le puisse être...

— Quel intérêt aviez-vous à me prouver cela?

— Un très grand... — J'ai besoin de votre obéissance absolue, passive...

— Je vous entends, mais je ne vous comprends pas...

— Vous ne tarderez point à me comprendre... — Rasseyez-vous, cher

monsieur Verrière, j'ai une petite histoire à vous raconter... Soyez sans inquiétude, d'ailleurs, mon récit ne sera pas long...

Le banquier regardait avec une stupeur et une anxiété croissante cet inconnu qui s'emparait si étrangement de lui, et qui, après lui avoir démontré de façon péremptoire qu'il pouvait le perdre, paraissait disposé à venir à son aide.

Il se laissa retomber sur son siège.

— Remettez-vous, — lui dit Arnold en venant s'asseoir à côté de lui, — vous aurez besoin de tout votre calme, de toute votre présence d'esprit pour bien écouter et bien peser ce que je vais vous dire... — Vous sentez-vous en état de m'entendre?

— Oui... — fit Verrière, du geste plutôt que de la voix, tandis qu'il se demandait tout bas : — Quel est cet homme et que veut-il de moi?

Arnold continua :

— Vous ne vous inscrivez point en faux, je suppose, contre ce que j'avançais tout à l'heure? — Vous êtes ruiné...

— Ma fortune est du moins fort compromise, je l'avoue...

— Eh bien! peut-être ne sera-t-il point impossible de la relever... — Nous causerons de cela à tête reposée. — Regardez-moi bien en face monsieur... — Me reconnaissez-vous?

Jules Verrière, après avoir fixé son interlocuteur, répondit :

— Non, monsieur... — Cependant, il me semble avoir déjà vu votre visage...

— Vous l'avez vu une seule fois...

— Quand donc?

— Le jour où Mlle Verrière arrivait de Marseille en compagnie de sa cousine, sœur Marie... — Vous êtes venu les chercher dans votre landau... — J'avais voyagé avec elles et je me trouvais à la sortie de la gare. — Vous souvenez-vous?

— Maintenant, oui...

— Charmante, bien charmante, bien adorable personne que Mlle Angélique! — s'écria Desvignes d'un ton pénétré. — Nous aurons à nous occuper d'elle un peu plus tard... — Maintenant, cher monsieur Verrière, je fais appel de nouveau à votre attention...

— Elle vous est tout entière acquise...

— Vous avez épousé il y a vingt-trois ans une jeune veuve, votre cousine, dont le nom de famille était Béraud...

— Oui... — répondit le banquier, complètement ahuri de voir son interlocuteur au courant de ces détails.

Arnold reprit :

— Vous étiez alors premier commis chez un banquier, avec de fort

beaux appointements, et vous faisiez des économies... — La jeune veuve possédait et vous apportait un million... — Ce fut le commencement de la fortune très belle que vous deviez édifier d'abord et démolir ensuite... — Connaissiez-vous le frère de votre femme?

— Lequel?... — Il y en avait plusieurs... La famille est nombreuse.

— Je veux parler d'Étienne Béraud...

— Celui qui était élève de l'École des Mines?

— Précisément.

— Celui-là n'existe plus.

— Qu'en savez-vous?... — demanda Arnold avec le plus grand flegme.

— Il est certain que je ne sais rien de positif, mais toute la famille le croit mort...

— Pourquoi?

— Parce qu'il a quitté la France il y a trente-cinq ans, sans dire où il allait, et que depuis cette époque on n'a jamais eu de ses nouvelles...

— Je puis vous en donner, moi...

— Des nouvelles d'Étienne Béraud!

— Oui.

— Vous savez où il est allé en quittant la France?

— Aux Indes...

— Quel motif l'attirait là-bas?

— Une idée... — il voulait utiliser ses connaissances d'élève de l'École des Mines en cherchant des pierres précieuses... — Son idée était bonne. — Il tomba sur un gisement de diamants d'une grande richesse.

— Ah! — fit Verrière dont les prunelles, mornes jusqu'à ce moment, s'allumèrent de convoitise.

— Au bout de peu d'années de travail, il se trouva à la tête d'une somme ronde de trois millions...

— Trois millions! — répéta le banquier avec une sorte d'extase.

— C'était peu de chose encore. — Il ne devait pas s'arrêter en si bon chemin. — Ayant fait un voyage à Ceylan, il demanda et il obtint la concession d'une pêcherie de perles... Cette pêcherie fut pour lui la source de grands bénéfices, tandis que d'un autre côté l'exploitation de la mine de diamants continuait... — Bref, au bout de quinze ans, la fortune d'Étienne Béraud s'était élevée de trois millions à quinze millions...

Verrière joignit les mains, et tout enfiévré, riposta :

— Quinze millions!...

VII

— Attendez! — poursuivit Arnold Desvignes, — je ne suis pas au bout!...

« Quinze années encore s'écoulèrent.

« Étienne Béraud vendit ses mines, sa pêcherie de perles, ses comptoirs...

« Il y a six semaines, ayant réalisé sa fortune entière, il se trouvait à la tête de cinquante et un millions...

Cette fois, Verrière se sentit pris de vertige.

— Cinquante et un millions... — murmura-t-il d'une voix tremblante d'émotion, en passant la paume de sa main sur son front humide. — Mon beau-frère, Étienne Béraud, oncle de ma fille, possède cinquante et un millions!... — Mais alors, je suis sauvé!... — Étienne me prêtera deux millions, trois millions... Ce ne sera rien pour lui... Je ferai face aux pertes que j'ai subies et mon crédit renaîtra, plus brillant que jamais...

— Étienne Béraud ne vous prêtera pas un sou! — répliqua l'ex-secrétaire du banquier de Calcuta.

— Pourquoi refuserait-il de me venir en aide, à moi son proche parent?

— Pour la plus indiscutable de toutes les raisons.

— Laquelle?

— Il est mort.

— Mort! — répéta Verrière avec épouvante. — Il est mort!...

Pendant quelques secondes il parut écrasé, mais une pensée subite traversa son cerveau, il se redressa, le visage rayonnant, et il s'écria :

— Puisqu'il est mort, j'ai droit à une part de son héritage!...

— Sans doute, mais cette part suffirait-elle à vos besoins? — Songez que vous seriez quinze à vous partager une fortune considérablement réduite par les droits de succession...

— Comment quinze? — fit Verrière étonné.

— Tout autant.

Arnold tira de sa poche une feuille de papier et continua :

— Voici la liste des héritiers qui prendraient leur part du gâteau...

Et il lut :

« Paul Béraud.

« Veuve Perrot.

« Pierre Béraud.

« Victorine Béraud.
« Eugène Loiseau.
« Frédéric Bertin.
« Veuve Ferrou.
« Mélanie Gauthier.
« Jeanne Dessourdy.
« Emile Vandame.
« La comtesse de Nervey.
« Le vicomte de Nervey.
« La Fougère.
« Jules Verrière.
« Angélique Verrière.

« En tout, quinze, vous le voyez : ce qui fait à chacun trois millions sept cent cinquante mille francs, sauf les frais à déduire.

— Oui, — répliqua Verrière, — mais les degrés de parenté étant inégaux, les parts ne seront point égales... — Vous comptez, d'ailleurs, deux héritiers en trop...

— Lesquels?

— Ma fille et le vicomte de Nervey... — La comtesse de Nervey et moi, nous serons seuls appelés au partage comme représentant une branche.

Arnold Desvignes secoua la tête.

— Les choses ne se passeront point ainsi... — dit-il. — Les parts seront égales à tous les degrés, et tous ceux dont les noms sont sur cette liste, hériteront...

— Pour savoir cela, il faut que vous soyez l'exécuteur testamentaire d'Étienne Béraud! — s'écria Verrière.

— Je le suis, en effet... — répondit Arnold en souriant du titre que lui donnait le banquier. — Le testament de votre beau-frère existe, et il est conçu dans le sens que je viens de vous indiquer...

— Ah!...

— Etienne Béraud est arrivé à Paris il y a trois semaines, venant de Marseille; — le soir même il a disparu... ou pour mieux dire on l'a enlevé... et on l'a... supprimé...

— Dans quel but?

— Dans le but de lui prendre sa fortune, parbleu!... — Vous conviendrez qu'elle en valait la peine...

— L'assassin est-il arrêté?

— Il ne l'est pas, et ne le sera jamais...

— Mais alors, la fortune de notre parent?

— Intacte... — Le voleur s'est trouvé volé. — Les cinquante et un millions étaient représentés par un chèque de cette somme sur la Banque de



— Vous allez ouvrir un compte à M. Arnold Desvignes, qui bientôt sera mon associé.

France. — En descendant du chemin de fer Étienne Béraud avait déposé ce chèque, endossé par lui, dans une maison de banque qui, le lendemain, a encaissé.

— Maison solide, au moins? — demanda Verrière inquiet.

— Plus solide que la vôtre, croyez-le bien! — il s'agit de la maison Rothschild.

— Le baron ou son fondé de pouvoirs ont dû faire un reçu du chèque...

— Le reçu a été fait.

— Qu'est-il devenu?

— L'assassin l'a volé.

— Il ne pourra s'en servir; donc, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, son crime ne lui profitera pas.

— Aux héritiers non plus, car pour que la maison Rothschild restitue la fortune, il faudra qu'elle rentre en possession du reçu qu'elle a donné.

— A moins qu'un arrêt du tribunal n'ordonne la restitution aux ayants droit.

— Cet arrêt ne sera point rendu.

— Pourquoi?

— Parce que la justice n'a pas et ne peut avoir la preuve du décès d'Étienne Béraud... — Pour elle, le Béraud assassiné n'est point mort, il est *absent*, et trente ans doivent s'écouler avant que la succession soit légalement ouverte. — Deux hommes seulement savent ce qui s'est passé, pourraient le dire et le prouver...

— Vous connaissez ces hommes?

— Oui.

— Nommez-les donc à la justice. — En les nommant, vous me sauverez!

— A la justice, jamais, vous m'entendez, jamais! — Mais à vous je les nommerai...

— Parlez! j'attends...

— Ces deux hommes, c'est vous et moi ..

Verrière, effrayé, tressaillit.

— Vous et moi!... — répéta-t-il. — Vous?

— Sans doute... — fit Arnold avec le plus grand calme. — Ne comprenez-vous pas?...

— J'ai peur de comprendre...

— C'est que vous comprenez! — Allez-y, monsieur... — Dites votre pensée tout entière...

— Eh bien! l'assassin de mon beau-frère, l'homme qui possède le reçu de la maison Rothschild volé sur le cadavre, c'est...

Verrière n'acheva pas la phrase commencée.

Arnold tira de sa poche un papier qu'il déplia et qu'il mit sous les yeux du banquier.

— Voici le reçu... — fit-il.

Le banquier y jeta les yeux, puis affolé, tremblant, il voulut s'élancer vers la porte en balbutiant :

— Assassin!... assassin!...

Prompt comme l'éclair Arnold lui barrait déjà le chemin, et mettant à la hauteur de son visage le canon d'un revolver qu'il venait de prendre sur le bureau, lui disait d'une voix basse et sifflante :

— Un cri, un seul, et je vous brûle!... — L'arme est à vous, mon cher banquier, et quand on connaîtra l'état désespéré de vos affaires, quand on saura que vous n'avez pu me payer ce matin cinq cent mille francs déposés chez vous, on croira sans peine à votre suicide, que j'affirmerai tout le premier.

Verrière comprit que son interlocuteur accomplirait sans hésiter sa menace s'il faisait un pas de plus.

En conséquence, en proie à un effarement complet, il se laissa tomber sur un fauteuil.

— A la bonne heure! — reprit Arnold. — Voilà que vous devenez raisonnable... — Vous m'étonniez tout à l'heure! — Je vous croyais plus intelligent! — Une chose aurait dû vous sauter aux yeux cependant : — On ne fait point pareilles confidences à l'homme qu'on veut perdre, n'est-ce pas?... Donc, je viens vous sauver...

— Me sauver... — balbutia Verrière. — Vous!...

— Eh! oui, pardieu! — Écoutez-moi encore, car je n'ai pas tout dit... — J'ai raté la fortune d'Étienne Béraud que je convoitais, mais je n'y renonce point... — Si la totalité m'échappe, il m'en faut la moitié... — Commencez-vous à devinez mon plan?

— Non.

— Parole d'honneur, vous me faites de la peine! — Vous avez ce matin l'esprit singulièrement obtus!... — Je vais donc vous expliquer les choses par le menu, puisque vous paraissez incapable de comprendre à demi-mot : — Jusqu'à ce qu'on sache qu'Étienne Béraud est mort et non point disparu; jusqu'à ce qu'on ait retrouvé son cadavre et dressé son acte de décès, les cinquante et un millions resteront dans les solides caisses de la maison Rothschild... — Ils pourraient y rester longtemps, mais nous les en ferons sortir... Je dis *nous*, car dans cette affaire lucrative vous devez être et vous serez mon complice...

— Votre complice, jamais!

— Allons donc! — Votre intérêt vous commande de l'être, et d'ailleurs je vous mettrais bien au défi de me refuser!... — Je vous tiens et vous ne

me tenez pas! — Si la fantaisie de me dénoncer vous prenait, on rirait d'une accusation absurde qui ne s'appuie sur aucune preuve, tandis qu'il me suffirait, à moi, de le vouloir pour vous envoyer à la *Nouvelle!*... Banqueroute frauduleuse, abus de confiance, escroqueries, détournements de dépôts, on n'aurait qu'à choisir, et vous le savez bien! — Donc, cessez de faire avec moi des frais de comédie et de vouloir jouer l'honnête homme... — Vous êtes pitoyable dans ce rôle-là! — Ne nous dépensons point en paroles inutiles, et tombons d'accord tout de suite... — Nous sommes faits pour nous entendre... — J'ai besoin de vous. — Seulement, sapristi! vous ne me servirez pas gratis!... — Je veux la moitié de la fortune d'Étienne Béraud, je la veux et je l'aurai, mais à vous l'autre moitié, c'est-à-dire la bagatelle de vingt-cinq millions cinq cent mille francs.

Une flamme s'alluma dans les prunelles de Jules Verrière.

Le chiffre colossal que son interlocuteur faisait miroiter devant ses yeux triomphait non de ses scrupules, — il n'en avait pas, — mais de son épouvante.

Arnold continua :

— Admettons un instant qu'il n'y ait pas d'autres héritiers que vous et votre fille, les cinquante et un millions vous appartiendraient, et, aux termes du testament, devraient être partagés d'une façon absolument égale entre elle et vous...

— Ce sont là des suppositions purement gratuites, — répondit Verrière qui reprenait son aplomb, — vous constatiez vous-même tout à l'heure qu'on ne pourrait toucher à l'héritage tant que la justice n'aura pas dans les mains l'acte de décès d'Étienne Béraud...

— Elle l'aura en temps opportun... — Avez-vous une autre objection à faire?

— Sans doute, et une plus grave... — Nous ne sommes pas deux héritiers seulement, ma fille et moi... Nous sommes quinze!

VIII

— Oui, — répondit Arnold Desvignes lentement et en soulignant en quelque sorte ses paroles pour leur donner plus de valeur, — oui, vous êtes quinze, le testament en fait foi, et ce testament je le possède, mais si vous êtes prêt à me seconder, si vous acceptez la complicité des moyens que j'emploierai et qui me conduiront au but, l'immense fortune d'Étienne Béraud sera pour nous seuls...

— Les moyens que vous emploierez pour arriver au but, — répéta le

banquier, — quels sont-ils?... — Avant d'accepter, j'ai besoin de les connaître... — Je vous préviens que je ne veux pas de crime commis... J'ai l'horreur du sang versé...

— Il n'y aura pas de crimes commis... il n'y aura pas de sang versé... — Vos collatéraux disparaîtront, mais ni le monde, ni la justice n'auront rien à nous reprocher...

— Qui donc les frappera?

— Leurs passions, leurs vices, habilement exploités par moi, et surtout la misère...

Le banquier regarda son interlocuteur avec une telle expression d'étonnement ou plutôt de stupeur, qu'un sourire se dessina sur les lèvres d'Arnold, mais ce sourire s'effaça presque aussitôt et le jeune homme reprit :

— Oui, la misère.... la misère noire... celle qui conduit au meurtre ou au suicide les désespérés de la vie.

— Mais, de tous les gens dont vous me parlez, aucun n'est misérable... plusieurs sont dans l'aisance...

— Laissez-moi faire, et avant trois mois... — (avant trois mois, vous m'entendez bien?) — vous serez mis en possession des cinquante et un millions dont une moitié vous appartiendra et l'autre moitié à votre fille.

Les yeux de Verrière étincelaient de cupidité.

— Si cela était... — balbutia-t-il.

— Cela sera. — Lorsque j'ai dit : — Je veux qu'une chose se fasse! elle se fait.

— Vous exigez la moitié de cette fortune... — commença le banquier.

— Vous auriez tort de trouver que c'est trop puisque vous me la devrez tout entière... — interrompit Arnold d'une voix mordante.

— Aussi je ne le trouve pas... — répliqua Verrière avec empressement, — mais je me demande où vous prendrez votre part, les millions étant partagés entre ma fille et moi... — Or, je ne pourrai mettre la main sur les siens, et vous ne songez certainement pas, vous, à me dépouiller...

— Soyez sans inquiétude... on ne touchera point à votre part.

— Alors, encore une fois, la vôtre?

— Tout est prévu... J'épouserai Mlle Angélique Verrière, et par un contrat en bonne forme sa fortune deviendra la mienne...

— Vous épouserez ma fille!... — s'écria le banquier.

— Parfaitement bien, puisque ce mariage sera la base de toute l'opération. . — Je serai votre associé... — La maison de banque s'appellera *Maison Jules Verrière et Desvignes*, une raison sociale qu'on ne tardera guère à prendre au sérieux, je vous en réponds... Nous aurons derrière nous un capital de cinquante et un millions... C'est le levier d'Archimède, cela! —

— Cependant...

— Oh! pas d'objections! — interrompit Arnold de nouveau. — C'est à *prendre* ou à *laisser*... et *prenez*, croyez-moi, sinon vous êtes ruiné, par conséquent perdu, puisque les conséquences de la ruine seront pour vous la banqueroute et la Cour d'assises...

— Mais si j'acceptais, n'en serais-je pas moins perdu?... — Pour atteindre le but il faut trois mois, avez-vous dit tout à l'heure.

Sans doute...

— Eh bien! vous avez la preuve que je ne puis pas même attendre huit jours... S'il vous plaisait de parler, ma ruine serait connue ce soir... — Ce que vous savez aujourd'hui, d'autres le sauront demain... et alors j'aurais beau lutter... Tous à la fois s'abattront sur moi comme des corbeaux sur un cadavre...

— Je commencerai par ne point exiger de vous le paiement du chèque de cinq cent mille francs signé Samuel Renard.

— Ce n'est pas le salut, cela!... c'est un sursis, voilà tout...

— Quelle est la somme exacte qui vous mettrait en état de faire face, à caisse ouverte, à toutes les réclamations immédiates ou pouvant l'être?

Jules Verrière réfléchit, prit une feuille de papier et un crayon, traça des chiffres et répondit :

— Un million cinq cent mille francs...

— Si je vous apportais ce million et demi, croiriez-vous que je sois homme à tenir mes promesses et à changer en réalité le rêve entrevu?...

—Certes!

— Eh bien! je suis prêt à verser cette somme entre vos mains si vous acceptez mes conditions...

— N'est-ce pas me demander l'impossible?

— Comment?

— Puis-je forcer le consentement d'Angélique? — Puis-je la contraindre à devenir votre femme?...

— Ceci me regarde... — Je n'ai besoin que d'une chose, c'est que vous me donniez par écrit votre consentement.

— Il vous est acquis... — Maintenant, songez combien la situation est tendue... combien le péril est pressant... — Quand me remettrez-vous les quinze cent mille francs?

— Aussitôt que nous aurons signé chez votre notaire notre acte d'association... — Je veux, dès ce moment, prendre part à vos affaires et relever votre banque!... — En comptant les cinq cent mille francs de Samuel Renard, j'aurai fait un apport de deux millions, et nous saurons le faire fructifier, mon cher associé!...

Après un silence, Arnold reprit :

— Pourquoi cette physionomie soucieuse?.. — Hésiteriez-vous, par

hasard? — Ah! je sais, il y a l'anecdote de la suppression d'Étienne Béraud qui vous préoccupe... — Bagatelle que cela! — D'ailleurs, je travaillais pour vous!... Croyez-moi, dans la vie ne vous occupez que de l'apparence... — Regardez-moi bien... — Ai-je l'air d'un voleur ou d'un assassin? — Non, n'est-ce pas? — Vous-même vous paraissez un gentleman *de la plus haute respectabilité*, comme disent les Anglais, et cependant vous êtes un parfait gredin... — Je vous le répète, nous sommes faits pour nous entendre... Entendons-nous, que diable!... — On s'entend toujours avec un homme qui se donne la peine de vous repêcher au fond d'un trou et de vous apporter des billets de banque au lieu de vous en demander... — Avez-vous besoin de fonds aujourd'hui?...

— Assurément oui... — La caisse est presque vide...

— Combien vous faudrait-il?

— Deux cent mille francs.

— Je les ai sur moi... — Je vais vous les remettre... — Vous m'en ferez un reçu... Vous opérerez le virement des cinq cent mille francs de Samuel Renard, et vous m'ouvrirez un compte.

Tout en disant ce qui précède, Arnold tirait des poches de son pardessus deux petits paquets soigneusement enveloppés.

Il défit les enveloppes.

Chacun de ces paquets était une liasse de cent billets de banque de mille francs.

— Comptez... — dit-il en les posant sur le bureau.

Verrière, d'une main fiévreuse, vérifia les liasses, puis il pressa le bouton d'une sonnerie électrique correspondant avec le cabinet du caissier.

Celui-ci arriva presque aussitôt.

— Vous allez ouvrir un compte à M. Arnold Desvignes, qui bientôt sera mon associé, — lui dit le banquier. — Vous porterez à son avoir deux cent mille francs que voici, et cinq cent mille représentés par un virement de pareille somme du compte Samuel Renard passant au compte Arnold Desvignes... — Les fonds sont à la disposition de la banque... — Voulez-vous donner le chèque à mon caissier?... — ajouta Verrière en s'adressant à l'ex-employé de John Mortimer. — Je vous ferai un reçu général...

Arnold remit le chèque, et le caissier, tout ébahi de voir aboutir à un résultat heureux ce qu'il considérait un instant avant comme le début d'un écroulement définitif, partit en emportant les deux cents billets de banque.

— C'est bien ainsi, n'est-ce pas? — demanda le père d'Angélique après avoir signé un reçu de sept cent mille francs.

— Oui, je crois que nous nous entendrons parfaitement... — Vous aurez bientôt la preuve que je ne suis point un novice ou un maladroit en



Le banquier se laissa tomber dans un fauteuil comme un homme assommé.

fait d'opérations de banque. — Maintenant il ne nous reste plus que deux choses à faire...

— Lesquelles?

— Aller chez mon notaire d'abord et le charger de dresser séance tenante la minute de notre acte d'association.

— Je suis prêt... — Et ensuite?...

— Ensuite, vous me ferez l'honneur de me présenter à Mlle Angélique...

Verrière eut un moment d'hésitation visible.

Arnold se mit à rire.

— A quoi bon vous débattre, mon cher associé? — fit-il. — Vous le savez aussi bien que moi, il est trop tard pour retourner en arrière... — Vous avez la main prise dans l'engrenage... il faut y laisser passer le corps tout entier... — Soyez tranquille, du reste... Je vous promets de rendre Mlle Angélique la plus heureuse des femmes, car tout ce que j'ai fait jusqu'à présent avait surtout pour but de me rapprocher d'elle...

— Vous rapprocher d'elle!... — s'écria Verrière stupéfait. — Vous l'aimez donc?...

— Si je l'aime? — répondit Arnold avec une évidente sincérité. — Ah! je ne l'aime pas, je l'adore! — Depuis les quelques heures passées auprès d'elle en chemin de fer, sa gracieuse image me suit partout! .. je ne pense qu'à elle, je ne vis que pour elle! — Il ne me resterait qu'à mourir s'il fallait renoncer à sa possession! — Oh! oui, je la rendrai heureuse!... la plus heureuse de toutes les femmes!... la plus belle, la plus brillante, la plus riche, la plus idolâtrée! — Il me semble que ceci doit vous rassurer pour l'avenir, mon cher beau-père...

Verrière ne répondit pas.

Connaissant bien le caractère résolu d'Angélique et son inclination très vive pour le lieutenant d'artillerie Émile Vandame, le consentement de la jeune fille à un autre mariage ne lui semblait point du tout vraisemblable.

Heureusement Arnold avait dit qu'il se chargeait d'obtenir ce consentement.

D'ailleurs, si Angélique s'obstinait à ne point l'accorder, l'acte d'association n'en serait pas moins signé et les quinze cent mille francs versés. — Donc, en mettant les choses au pis, tout serait encore pour le mieux...

— Avez-vous une voiture en bas? — demanda le banquier, — j'ai renvoyé la mienne...

— J'en ai une... — répondit Arnold.

— Où demeure votre notaire?

— Rue de Condé...

— Eh bien! allons...

Les deux hommes quittèrent la maison de banque et montèrent dans le coupé de régie pour se rendre chez le notaire qui avait dressé l'acte de vente de l'hôtel de la rue de Tivoli.

Pendant le trajet, ils arrêtèrent les clauses principales du contrat qu'ils allaient signer.

II

Il fut convenu que chacun des associés futurs aurait une spécialité dans la maison de banque.

Desvignes s'occuperait particulièrement de l'extérieur, des sociétés à former, des capitaux à placer.

Verrière prendrait la direction des affaires intérieures, mais en laissant à Arnold sur tous les points, bien entendu, une autorité semblable à la sienne.

Tout en causant, le banquier s'aperçut que l'élégant scélérat à la merci duquel il se trouvait était un homme très fort dont la collaboration pourrait amener des résultats immenses. — Il en éprouva une joie si grande qu'il oublia presque sous quels terribles auspices s'était présenté à lui ce collaborateur inattendu.

— Nous ajouterons à notre établissement une banque populaire... — lui disait Arnold. — Des banques de ce genre existent en grand nombre aux États-Unis pour le petit commerce et même pour la classe ouvrière. — L'argent peut rapporter de bons intérêts et les pertes sont rares ; mais le principal avantage c'est qu'on se pose en bienfaiteur généreux de l'humanité, ce qui a bien son prix et peut conduire à tout... — Ce sera, pour la France, une innovation très applaudie... — Avant un mois les capitaux pleuvront dans nos caisses, en attendant la grande fortune à bref délai... — Je veux que d'ici à un an nous soyons les rois de la banque, et nous le serons !... Vous verrez !...

Verrière, électrisé par Arnold, était prêt à le suivre partout où celui-ci voudrait le conduire.

Les millions miroitaient devant ses yeux comme les étincelles d'un feu d'artifice.

Lorsque la voiture s'arrêta en face de la maison du notaire, tout était convenu entre les deux complices.

En moins d'une heure l'acte d'association fut dressé et signé. Arnold, pour compléter son apport, remit à Verrière deux chèques, l'un d'un million sur la maison Rothschild, l'autre de trois cent mille francs sur la maison Oppenheim, puis la voiture les ramena rue Le Peletier où Arnold, présenté par le banquier aux employés, distribua à ceux-ci une large gratification, comme don de joyeux avènement, ce qui le rendit aussitôt très sympathique.

— Je vais faire couper en deux mon cabinet par une cloison... — dit Verrière.

— Pourquoi donc ? — demanda vivement Arnold.

— Pour que vous ayez, vous aussi, votre cabinet.

— C'est complètement inutile... — Je travaillerai ici... — Un bureau placé là, près du vôtre, me suffira très bien... — Évitons les dépenses inutiles... il s'agit de refaire votre fortune... — Je dis : *la vôtre*, et non *la mienne*, puisque je me dépouille pour vous...

— Tout ne doit-il pas vous revenir?

— Voilà une bonne parole dont je vous remercie... — Maintenant, je vous laisse, étant réclamé par des affaires personnelles... — Demain, je commencerai mon travail de vérification... — Il faut examiner si, avec beaucoup d'habileté et de patience, il n'y aurait rien à tirer des mauvaises affaires dans lesquelles vous avez englouti tant d'argent.

— Ne vous reverrai-je point aujourd'hui?

— Pardon ! — Souvenez-vous que vous m'avez promis de me présenter ce soir à Mlle Angélique et que je compte sur votre parole...

— Je ne l'oublie pas...

— Où devrai-je vous prendre?...

— Ici, si vous voulez...

— A six heures précises je serai dans ce cabinet...

— Je vous attendrai, et mon landau nous conduira au boulevard Haussmann...

Arnold tendit la main.

Verrière y mit la sienne, et l'assassin d'Étienne Béraud put constater que cette main tremblait légèrement.

— A ce soir... — dit-il.

Et il sortit.

Le banquier, dès qu'il se trouva seul, se laissa tomber sur un fauteuil comme un homme assommé.

— Qu'ai-je fait? — murmura-t-il. — J'ai associé mon nom à celui d'un misérable dont les mains sont rouges de sang, et qui s'en vante!... Je me suis livré à lui... Je suis sa chose... son bien... son jouet!... Je lui ai promis ma fille... et il faudra que je tienne ma promesse... et je la tiendrai... — Ah! je suis un lâche, et plus qu'un lâche!... Il avait bien raison de le dire, je suis un gredin...

Pendant un instant Verrière interrompit son monologue désolé, puis il promena ses regards autour de lui, fixant l'un après l'autre les objets qui l'entouraient et se demandant s'il n'allait pas s'éveiller d'un mauvais rêve...

Mais non, il ne dormait point. — Tout était vrai... tout était réel...

Il reprit :

— Que pouvais-je faire? — Appeler, et livrer à la justice l'assassin de mon beau-frère?... — Mais il m'aurait tué, cet homme, et, s'il m'avait

manqué, il m'aurait envoyé au bagne... — Je me suis tu... — J'ai courbé la tête... et c'est lui qui me sauve... Je dois mon salut aux millions ramassés dans le sang d'Étienne Béraud... et vingt-cinq de ces millions seront à moi... — Je serai vraiment riche... plus riche que je n'avais jamais rêvé de l'être!... — Allons, j'ai bien fait de signer le pacte... — Cet associé se charge de tout... qu'il suive le chemin qu'il s'est tracé, je ne l'arrêterai pas... — Angélique deviendra sa femme... — il l'aime... il la rendra heureuse... et l'argent de sa dot énorme, près de vingt-six millions! restera dans la maison de banque, grossissant d'année en année, de jour en jour et d'heure en heure!... — Ce matin j'étais anéanti, perdu sans ressources... Ce soir, je puis marcher la tête haute!... Le passé sombre n'existe plus!... l'avenir éblouissant m'appartient!...

A cinq heures au lieu de six, heure convenue, Arnold entrait dans le cabinet de son associé.

— Je suis volontairement en avance, — dit-il à celui-ci. — Nous avons une heure à causer, profitons-en. — J'ai quelques renseignements à vous demander...

— Disposez de moi...

— La Fougère, le directeur du théâtre des Fantaisies-Modernes, est un de vos parents?...

— Parent éloigné... très éloigné...

— Enfin, d'après la liste et le testament qui se trouvent entre mes mains, il fait partie des ayants droit à la succession d'Étienne Béraud...

— Oui, le drôle!...

— Ce drôle, comme vous le dites si bien, est par cela même condamné à la ruine... à la misère... à la mort... Rien ne peut le sauver, puisque je veux qu'il soit perdu... Il importe donc de savoir où vous en êtes avec lui... — Quel est exactement le chiffre de vos avances?

— Je suis engagé pour trois cent cinquante mille francs...

— Espérez-vous retirer quelque chose de cette créance?

— Je compte sur la féerie que le théâtre monte en ce moment. — Je dois être remboursé, du moins en partie, par des sommes prélevées chaque soir sur la recette...

— Y a-t-il engagement écrit?

— Oui.

— Vous me mettrez en rapport avec ce directeur... Est-ce un homme intelligent?

— C'est ce qu'on appelle un *malin*... — Il se croit et se dit très *roublard*, mais je le regarde au fond comme un simple intrigant, comme un vulgaire et prétentieux filou...

— Je me charge de voir clair dans ses affaires... — Il faut que nous

soyons remboursés d'abord, si toutefois la chose est possible... — Ensuite, tant pis pour lui... — Il est sur notre chemin, il nous gêne, il doit disparaître... — Maintenant, une question d'une nature tout à fait délicate... — Me promettez-vous de ne point vous en offenser?...

— Je vous le promets...

— Alors, je vais droit au fait... — Mlle Léona, pensionnaire du théâtre de La Fougère, paraît exercer sur vous une influence considérable, et, passez-moi le mot, vous mène par le bout du nez... — Ça peut s'expliquer de deux façons différentes : — ou vous éprouvez pour cette fille une passion violente, ou elle vous fait peur... — Choisissez...

— Elle me fait peur...

— Pourquoi?...

— Elle connaît ma situation... mes embarras d'argent...

— Votre situation, mauvaise ce matin, est excellente ce soir. — Vos embarras d'argent n'existent plus... — Donc, n'ayant rien à craindre, il faut trancher énergiquement dans le vif...

— Je ne demande pas mieux...

— Vous avez des fonds à Mlle Léona?...

— Oui.

— Combien?

— Cent quatre-vingt-dix mille francs.

— Qu'en avez-vous fait?

— Je les ai placé dans l'affaire des Marbreries de Belgique...

— Avec son autorisation?

— A son insu.

— Donc vous êtes responsable... — Il faudra rembourser; — nous arrangerons cela... — Vous me présenterez Mlle Léona... Je me charge de vous débarrasser d'elle de la manière la plus radicale, si vous n'êtes point enchaîné par la passion...

— Une rupture me serait agréable, car Léona est la créature la plus agaçante que je sache... Mais il ne faudrait point, en la blessant, compromettre nos intérêts au théâtre des Fantaisies-Modernes...

— Soyez tranquille, ils ne seront pas compromis... — Vous me donnerez tous les papiers relatifs à la Fougère et j'entamerai les négociations...

— Vous les aurez demain...

Arnold regarda sa montre.

Elle marquait six heures moins dix minutes.

— Nous partirons quand vous voudrez... — lui dit le banquier. — Mon cocher doit être là depuis un quart d'heure, et je vais vous présenter ma fille... — A propos, vous n'avez pas d'engagement pour ce soir, j'espère?...

— Pas le moindre...

— Tant mieux...

— Pourquoi?

— Parce que nous vous garderons à dîner... — J'ai fait prévenir Angélique que nous aurions un convive.

— Merci de cette gracieuse invitation... — Je l'accepte avec autant de plaisir que de reconnaissance.

Verrière et son nouvel ami gagnèrent le landau qui les attendait et dans lequel ils montèrent.

Tandis que la voiture roulait vers le boulevard Haussmann, les deux hommes, absorbés par des réflexions d'une nature bien différente, restèrent silencieux.

Arnold pensait à Angélique pour laquelle il éprouvait, nous le savons depuis longtemps, sinon de l'amour, car un tel mot ne doit pas être profané, du moins une violente et brutale convoitise. — Il ne l'aimait point peut-être, il la désirait avec ardeur.

Verrière, lui, se demandait quel pouvait être cet étrange personnage instruit, intelligent, distingué, semant les billets de banque à pleines mains, absolument gentleman sous tous les rapports, et qui s'était fait assassin...

Son nouvel associé, son sauveur, lui causait une véritable épouvante.

X

Angélique dans l'après-midi avait reçu de son père un petit mot la prévenant qu'il amènerait un convive au repas du soir.

La chose était fréquente.

Mlle Verrière donna des ordres et s'habilla pour recevoir l'invité de son père.

Elle se trouvait au salon avec sœur Marie quand une voiture s'arrêta devant l'hôtel; une voix cria :

— Porte s'il vous plaît!

Les deux battants de la porte cochère tournèrent sur leurs gonds, et le landau entrant dans la cour vint se ranger auprès du perron.

Sœur Marie, assise à côté de la croisée, souleva un coin du rideau pour jeter un coup d'œil au dehors, et le laissa retomber sans avoir remarqué le visage de l'étranger qui accompagnait le banquier.

— C'est mon oncle avec son invité... — dit-elle.

— Il est six heures et demie seulement. . — fit Angélique, — on ne dîne qu'à sept heures... Papa ne rentre jamais si tôt...

Jules Verrière et Arnold avaient gravi les degrés du perron et traversaient le vestibule où le valet de chambre vint les débarrasser de leurs pardessus.

— Mademoiselle est-elle au salon? — lui demanda le banquier.

— Oui, monsieur.

— Seule?

— Non, monsieur... La cousine de mademoiselle est avec mademoiselle...

Verrière eut un mouvement d'impatience.

Arnold Desvignes fronça les sourcils.

Il se rappelait la conversation des deux cousines en chemin de fer, et instinctivement, lui, vivante incarnation du génie du mal, il redoutait cette femme qui semblait personnifier le bon ange de Mlle Verrière.

Mais le ci-devant secrétaire du banquier de Calcutta n'était pas homme à se laisser déconcerter pour si peu.

En admettant qu'entre sœur Marie et lui une lutte dût s'engager, il en sortirait vainqueur, ceci lui paraissait certain, et d'ailleurs, si par hasard et contre toute attente la religieuse devenait un obstacle sérieux, il aurait bientôt fait de briser cet obstacle.

— Je ne suis pas absolument un inconnu pour la cousine de mademoiselle votre fille, mon cher ami, — dit Arnold, qui s'était aperçu du mouvement de contrariété du banquier, — pas plus que pour Mlle Verrière, — j'ai eu l'honneur de voyager avec elles en chemin de fer, vous le savez...

Le valet de chambre ouvrit la porte du salon.

Le maître de la maison fit passer son hôte le premier et entra derrière lui.

Sœur Marie et Angélique s'étaient levées pour accueillir les arrivants.

Les regards se portèrent à la fois sur la figure de l'invité, et toutes deux firent en même temps un geste de surprise.

Elles reconnaissaient leur compagnon de route de Marseille à Paris.

Angélique salua l'étranger et alla présenter son front à son père.

— Ma chère enfant, — dit celui-ci, — je te présente M. Arnold Desvignes.

— Si je ne me trompe, — répondit la jeune fille, — j'ai déjà vu monsieur...

Arnold, dont le cœur battait à se rompre et qu'éblouissait la radieuse beauté de la fille du banquier, répliqua d'une voix un peu tremblante :

— Votre mémoire vous sert à merveille, mademoiselle... — Nous avons voyagé dans le même compartiment sur la ligne P.-L.-M.

— J'accompagnais ma cousine, et moi aussi je reconnais monsieur... — fit sœur Marie d'un ton très froid.

Angélique reprit gaiement :



Le banquier resta stupéfait.

— Vous avez été fort aimable pour nous, monsieur... — Vous avez eu l'obligeance d'aller nous chercher des provisions au buffet de Dijon... — Je ne me doutais point alors que je pourrais un jour vous en remercier chez mon père...

— Il y avait cependant beaucoup de chances pour que vous me voyiez ici, mademoiselle... — répondit Arnold. — Depuis longtemps déjà je ne

suis pas un inconnu pour monsieur votre père, et le but principal de mon voyage à Paris était de me mettre en rapport avec lui...

La jeune fille, très surprise de ce qu'elle entendait, mais ne voulant point témoigner cette surprise, interrogea son père du regard.

Verrière comprit et répondit :

— Cela est vrai. — J'avais écrit à M. Desvignes... J'attendais même son arrivée avec impatience...

— Vous ne m'en aviez point parlé...

— Naturellement... Il s'agissait entre lui et moi d'affaires d'intérêt d'opérations de banque, et je n'ai pas l'habitude de t'entretenir de ces choses-là...

Après un instant de silence, le banquier poursuivit :

— Je ne t'ai présenté M. Desvignes que comme notre invité, ma chère enfant, mais il est ici à un autre titre...

La religieuse et sa cousine échangèrent un coup d'œil furtif.

— A un autre titre?... — répéta Mlle Verrière.

— Oui. — M. Arnold Desvignes, qui était déjà mon ami, est depuis ce matin mon associé.

Angélique et sœur Marie poussèrent à la fois une exclamation d'étonnement.

— Votre associé... — fit la jeune fille. — J'ignorais que vous eussiez l'intention de prendre un associé!... — Je vous croyais assez riche pour continuer à diriger seul, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, une maison connue et estimée dans le monde entier...

— Oui, certes, je suis assez riche et nul n'en doute! — répliqua Verrière avec une nuance d'embarras; — aussi n'est-ce pas pour trouver des fonds que j'ai pris un collaborateur, mais pour diminuer ma part de travail... — Les années qui passent, et qui passeront longtemps encore sur ton front sans l'effleurer, alourdissent le mien... je vieillis... je n'ai plus la vigueur et l'activité d'autrefois... les affaires commencent à me causer un peu de fatigue... Une maison comme la mienne doit être conduite par une main jeune... M. Desvignes m'apporte la sienne... Il entend merveilleusement les affaires; il est jeune, il est ardent, il est riche, très riche même... — Notre association doublera, quadruplera, centuplera les forces vitales de la maison Verrière! — Nous allons faire des merveilles, et grossir ta dot, ma chère enfant, dans des proportions incalculables!...

— Et je serai très heureux, mademoiselle, de travailler de toutes mes forces et de tout mon courage pour arriver à ce résultat... — ajouta chaleureusement Arnold Desvignes.

— Je me trouve bien assez riche, monsieur.. — répondit Angélique. — Mes goûts sont simples... je n'ambitionne point une grosse fortune...

— Celle que je tiens de ma mère, et que mon père fait valoir, me semble plus que suffisante... — Mais enfin, mon père est le maître de ses actions... Tout ce qu'il décide doit s'accomplir, et je ne puis que l'approuver, car les motifs de sa conduite sont assurément sérieux et honorables.

En prononçant ces mots Mlle Verrière rivait ses yeux sur le visage du banquier.

Celui-ci comprit le sens de ce regard. — Il devina la pensée de sa fille, mais il ne broncha pas.

— Très sérieux, — dit-il avec un air d'absolue conviction, — très sérieux, très honorable, et je sais bien que tu n'en peux douter...

Puis changeant de ton :

— Nous dînerons bientôt, n'est-ce pas?...

Angélique regarda la pendule.

— Dans vingt minutes... — répondit-elle, — à sept heures précises, comme toujours...

— J'entre dans mon cabinet avec M. Desvignes... — Nous avons à causer...

— On vous avertira...

Arnold aurait préféré, et de beaucoup, demeurer au salon près d'Angélique, quoiqu'elle parût accepter sans la moindre chaleur l'association qui venait d'être conclue; mais il fut obligé de prendre momentanément congé d'elle et de suivre Verrière.

Sœur Marie demeura seule avec sa cousine.

— Comprends-tu quelque chose à ce qui se passe, ma mignonne? — lui demanda-t-elle.

— Oui, je comprends... — répondit Angélique d'une voix sourde, — je ne comprends que trop...

— Quoi donc?... Tu me fais peur!

— J'ai maintenant la certitude que les craintes vagues dont j'étais assaillie depuis quelque temps ne me trompaient pas... — Mon père est ruiné ou du moins très embarrassé dans ses affaires, et c'est là l'unique cause de son refus de consentir à mon mariage avec Émile Vandame... Ce mariage le forçait à me rendre compte de la fortune que m'a laissée ma mère, et il s'est servi de cette fortune, j'en suis sûre... — Mon père était à bout de ressources... Oh! je le connais bien, va!... — S'il a consenti, lui le plus autoritaire de tous les hommes, à prendre un associé, c'est qu'il se sent au bord d'un abîme... Ah! oui, je les comprends, ces motifs sérieux qui l'ont fait agir!... et je tremble!...

— Angélique, ma mignonne, ne t'alarme pas!

— Puis-je ne pas m'alarmer lorsque j'aperçois le gouffre ouvert devant

moi? Lorsque j'entrevois la lutte qui va s'engager... la lutte terrible... effroyable...

— De quelle lutte parles-tu?...

La fille du banquier reprit avec une agitation fébrile :

— Cet homme en compagnie de qui nous avons voyagé... cet homme devenu brusquement l'associé de mon père... cet homme est un ennemi pour moi... le plus dangereux des ennemis...

— Ma pauvre enfant, je me demande si tu rêves!

— Non! oh! non, je ne rêve pas... et je frissonne en pensant à ce que je vais avoir à souffrir jusqu'au jour où, majeure, je serai libre enfin...

— Que redoutes-tu donc?

— Le pire des malheurs... La pire des hontes... Tout à l'heure, en se fixant sur moi, les yeux de cet Arnold Desvignes semblaient lancer du feu... — Mon père qui me refuse à Émile Vandame voudra me donner à cet homme. — Mon mariage avec lui doit mettre le sceau à leur association!

— Mais c'est impossible!

— Je te dis que c'est certain! — Mon père était perdu. Sa fortune, la mienne, la tienne peut-être, tout avait disparu... — Cet homme arrive comme un sauveur, il ouvre sa bourse à mon père qui, en échange, lui promet ma main! — Entre eux c'est un marché, et je suis la chose vendue!...

— Oh! tais-toi!... tais-toi... — balbutia la religieuse, effrayée de l'exaltation toujours croissante de sa cousine. — Je ne vois là que des suppositions...

— Ce sont des certitudes!... — interrompit Angélique. — Tu cherches à me rassurer, mais au fond tu as la même pensée que moi... Je le lis dans tes regards!... Si je te demandais de le nier, tu n'oserais pas, car pour cela il faudrait mentir!... — Oui, la lutte sera terrible, mais je la soutiendrai jusqu'au bout! — On pourra me briser, non me vaincre! Je préférerais la mort au parjure! — J'ai fait un serment à Émile Vandame que j'aime et qui m'aime... Je lui ai juré que quoi qu'il arrive je ne serai jamais qu'à lui, et ce serment je le tiendrai!... plutôt que de le trahir, je me tuerais!

XI

— Tu t'égares, ma mignonne, et certes ta parole ne rend pas ta pensée quand tu parles de suicide!... — s'écria sœur Marie en serrant dans ses bras sa cousine dont les sanglots éclatèrent. — En ce moment tu te révoltes contre l'inconnu... tu combats des fantômes qui n'existent peut-être que

dans ton imagination !... Demain tu souriras, je l'espère, de ce qui t'épouvante aujourd'hui... — Tu sais combien je t'aime, combien ta vie est la mienne, combien tes larmes me font souffrir... laisse-moi donc te conseiller... — Calme-toi, je t'en conjure... — Ne donne pas à ton père le spectacle d'une douleur que, jusqu'à présent, rien ne motive, et qui le ferait s'opposer de plus en plus au mariage désiré par toi !... — Essuie tes yeux, ma chérie !... — Que peux-tu craindre ?... Si vraiment la lutte s'engage, nous serons deux à combattre, et nous triompherons car Dieu sera pour nous !...

— Ce matin encore j'espérais pouvoir obtenir le consentement de mon père... — répliqua M[lle] Verrière. — Je me disais, en mettant les choses au pis, que s'il s'obstinait dans son refus, l'amour me donnerait la patience et le courage d'attendre... Mais au moins j'avais le droit d'espérer que cette attente se passerait en paix, tandis qu'à présent songe donc, si mon père veut me marier malgré moi avant ma majorité, quelle existence sera la mienne et que deviendrai-je ?

— Pourquoi prévoir ainsi des malheurs peut-être imaginaires ? — demanda sœur Marie. — Encore une fois, calme-toi, je t'en conjure... Si tes fâcheux pressentiments se réalisent, nous aviserons...

Angélique essuya ses yeux avec son mouchoir, mais l'expresssion douloureusement irritée de son visage ne se modifia pas.

— Ah ! — murmura-t-elle, — maintenant que je sais ce qu'il vient faire ici, cet Arnold Desvignes, quel sentiment d'horreur il m'inspire !

— Garde-toi bien de le lui montrer !...

— Pourquoi ?

— Pour des raisons dont tu vas comprendre l'importance... — Si ce que tu supposes est vrai, si cet étranger entre dans cette maison comme un sauveur, il domine absolument ton père... — Le blesser, l'irriter serait sans doute précipiter une catastrophe que peut-être il est encore possible d'éviter... — Commande donc à ton visage de demeurer indéchiffrable .. Que rien dans ton attitude ne trahisse tes sentiments... — Dieu défend toujours le mensonge, mais il est permis de se taire quand une brutale franchise serait dangereuse pour les autres et pour soi-même... — Songe que l'honneur de ton père et sa vie peut-être sont en jeu !...

Angélique, sombre et pensive, ne répondit pas.

. . . .

Verrière avait conduit Arnold Desvignes dans son cabinet.

— Asseyez-vous, je vous en prie, — fit-il, — j'ai quelques mots importants à vous dire...

— Quelques mots relatifs à nos affaires futures ?

— Non.

— Alors à nos projets d'alliance?...

Le banquier fit un signe affirmatif.

— Il s'agit de Mlle Angélique? — reprit Arnold.

— Oui.

— Mon cher associé, je vous écoute...

— Vous m'avez demandé la main de ma fille comme récompense de l'immense service que vous me rendez... — commença Jules Verrière. — Je ne pouvais pas vous la refuser... J'ai consenti... et je ne regrette point ce consentement, car vous aimez Angélique, donc vous serez bon pour elle, et vous êtes riche, donc il ne lui manquera rien de ce qui rend la vie facile et agréable... mais je dois vous prévenir que ma volonté ne suffira pas pour amener un mariage immédiat, qu'à présent je désire autant que vous... — Nous sommes en face d'un obstacle...

— Je le connais... — interrompit Arnold.

— Quoi, vous savez?

— Que Mlle Angélique aime, ou plutôt se figure aimer quelqu'un? — Oui.

Le banquier resta stupéfait.

— Si je croyais au diable... — balbutia-t-il.

— Vous croiriez que c'est moi... — acheva Desvignes en souriant, — Un *Méphisto* en costume de ville! — Eh bien! mon cher associé, je vais encore augmenter votre étonnement... non seulement je sais que Mlle Verrière a donné son cœur, mais je sais à qui...

— Oh! quant à cela, impossible!

— C'est à un certain lieutenant d'artillerie du nom d'Émile Vandame... Son propre cousin, et l'un des collatéraux qui nous gênent.

Jules Verrière sentit un petit frisson passer sur son épiderme.

Arnold poursuivit :

— Rien de plus enfantin, de plus chaste et de moins compromettant que cet amour-là! Mlle Angélique vous en a fait l'aveu... le lieutenant Vandame a respectueusement formulé sa demande... — Vous avez répondu par un refus très net... — En mariant votre fille il aurait fallu lui rendre compte de la fortune de sa mère, fortune largement écornée par vous, et qui se trouve aujourd'hui reconstituée, grâce à moi... — C'est bien ainsi que les choses se sont passées, n'est-ce pas?...

— Exactement ainsi... — Ignorant que pour vous rien ne restait caché, j'ai cru devoir vous prévenir...

— Je vous en sais gré... — Il me reste une question à vous faire...

— Je vous répondrai de mon mieux...

— La fibre paternelle ne me semble pas vibrer bien fortement en vous...

— J'aime ma fille d'une façon calme et raisonnable... — J'ai en vue son bonheur et je ne le sacrifierai certes point à un caprice...

— Donc tout ce que je ferai pour assurer ce bonheur, en amenant Mlle Angélique à m'épouser, aura votre approbation ?

— Tout! — De mon côté, j'agirai, je vous le promets... — Quand voulez-vous que le mariage ait lieu ?

— Nous prendrons prochainement une détermination à ce sujet... — Laissez-moi d'abord tâter le terrain...

— Vous aurez une lutte à soutenir...

— Je ne déteste point la lutte, étant sûr du triomphe...

— Allez donc! vous avez carte blanche.

Arnold pensait :

— Certes, je suis un misérable, mais ce père est encore bien autrement misérable que moi !...

Le valet de chambre vint prévenir que le dîner était servi.

Verrière et Arnold se rendirent à la salle à manger où la jeune fille et la religieuse se trouvaient déjà.

Angélique n'avait pas voulu rester au salon pour y attendre son père et l'hôte de son père, ainsi que l'exigeaient les convenances, redoutant d'être obligée de donner le bras à Arnold Desvignes.

Cependant, docile à la recommandation de sa cousine, elle avait sur les lèvres un sourire de commande.

Du premier coup d'œil le nouveau venu remarqua les paupières rougies de la fille du banquier.

— Elle a pleuré... — se dit-il. — Pourquoi? — Devinerait-elle les projets d'union arrêtés entre son père et moi!... — Ces petites filles qui se croient amoureuses ont un flair étonnant! — Il faudra batailler et, tout d'abord, se débarrasser le plus tôt possible du lieutenant Vandame... — Quant à sœur Marie, j'ai certainement en elle une dangereuse adversaire... d'autant plus dangereuse que son crédit sur Angélique doit être sans bornes... — Elle est obstacle... tant pis pour elle...

Pendant le commencement du repas une gène facile à comprendre régna entre les convives, mais Arnold, toujours maître de lui, ne tarda pas à rompre la glace en prenant d'une façon brillante le dé de la conversation qui devint générale.

Le dîner se prolongea jusqu'à neuf heures du soir, puis le nouvel associé du banquier se retira, n'ayant pas même voulu, ce soir-là, démasquer ses batteries auprès d'Angélique.

Au moment où, après son départ, Jules Verrière allait passer dans son cabinet, sœur Marie, restée seule avec lui, l'arrêta.

— Mon cher oncle, — lui dit-elle, — serait-ce abuser de vous que de vous demander quelques minutes d'entretien ?

— D'entretien sérieux? — fit Verrière en riant.

— Oui, sérieux...

— Vous avez besoin d'argent pour vos pauvres? — Combien vous faut-il? — Je vous enverrai demain ce que vous désirerez...

— Il ne s'agit point d'argent.

— De quoi donc, alors?

— Permettez-moi de vous accompagner dans votre cabinet et je vous le dirai.

— Venez donc, puisqu'il paraît que le tête-à-tête est indispensable... Mais ne dépassez pas les quelques minutes demandées par vous, car je suis très fatigué et je meurs de sommeil, je vous en préviens...

— Je ne les dépasserai pas, je vous le promets.

Verrière introduisit la religieuse dans son cabinet.

Il ne l'engagea point à s'asseoir.

Lui-même resta debout et dit :

— Voyons... J'attends...

— Mon oncle, — commença sœur Marie d'une voix douce, — vous aimez bien votre fille, n'est-ce pas ?

— Est-ce que c'est d'Angélique que vous allez me parler ?

— Oui, mon oncle... — Je vous en prie, répondez à ma question.

— Que voulez-vous que je vous réponde?... Elle est étonnante, votre question!... Un père aime toujours sa fille...

— Eh bien! mon oncle, vous tuez la vôtre!... Comment ne le voyez-vous pas?

Le banquier fit un haut-le-corps.

— Le diable m'emporte, par exemple, si je m'attendais à celle-là! — s'écria-t-il. — Ah! je tue ma fille!... — Et comment? — Je suis curieux de le savoir...

— Il y a quinze jours, M. Vandame a eu avec vous un entretien...

— Après?

— Dans cet entretien, il vous a fait part d'un projet qu'il espérait vous voir approuver.

— Et que j'ai rejeté bien loin, comme je devais le faire! — Vandame est un fou qui ferait mieux de penser à sa carrière et à ses canons qu'au mariage!... — Je n'aime pas les officiers mariés, à moins qu'ils ne soient dans les hauts grades.

— Aussi voulait-il donner sa démission...

— Oui, morbleu!... il le voulait, et c'était une folie encore plus grande, plus impardonnable!



Son sommeil fiévreux fut hanté par des cauchemars écrasants...

— Il aime Angélique...

— Cela ne me regarde pas... — D'abord, il n'est point riche, et puis Angélique est trop jeune pour se marier...

— Mais elle aime Émile Vandame...

— Elle a tort. — Une jeune fille bien élevée et respectueuse des convenances ne doit se permettre d'aimer personne sans l'assentiment de son

père !... Je n'ai jamais admis qu'on transportât dans la vie réelle les imaginations ridicules et les billevesées du roman !... — Après ?...

— Mais mon oncle, Dieu lui-même approuve et bénit les chastes amours ! — Vous ferez le malheur de votre fille et de votre neveu en refusant de les unir !...

— Ta-ra-ta-ta !... — répliqua le banquier avec un éclat de rire moqueur.

XII

Sœur Marie, très surprise de ce manque absolu de convenance, auquel son oncle ne l'avait point habituée, se demandait d'où pouvait venir un changement si grand et si brusque.

Jules Verrière répondit :

— Si c'est pour me parler de cela, ma chère nièce, que vous avez insisté pour causer sans retard avec moi, vous auriez beaucoup mieux fait de me laisser dormir... Permettez-moi de vous le dire, du reste, sans manquer de respect à l'habit que vous portez, je trouve au moins étrange votre prétention de m'apprendre mes devoirs de père, et je croyais qu'une religieuse, détachée par état des choses de ce monde, ne devait point se mêler de mariages...

— Mon oncle, — répliqua la servante de Dieu, — j'aime Angélique comme si elle était ma sœur, vous le savez bien... — Je la vois souffrir, et je souffre moi-même avec elle et pour elle... — Il nous est non seulement permis mais enjoint de ne point nous détacher des choses de ce monde, puisque nous avons reçu de notre divin Maître le mandat de chercher autour de nous toutes les douleurs pour leur venir en aide, les soulager, et si nous le pouvons, les guérir... — Les mots ne sont rien, les actes sont tout... Rien de ce qui est humain ne doit nous être étranger... — L'amour d'Angélique est pour elle une source de souffrance et je voudrais éloigner d'elle, non cet amour qui est pur et chaste entre tous, mais cette souffrance... — Jamais la pensée ne m'est venue de vous apprendre vos devoirs de père, mais je cherche à vous faire partager ma conviction qu'Angélique a mis sa vie toute entière dans son amour, et que si vous lui enlevez l'espérance elle en mourra peut être...

— Ah çà ! voyons, — interrompit le banquier brusquement, presque brutalement — pourquoi me dites-vous cela précisément ce soir ?

— Parce que vous venez de conclure une association dont Angélique s'épouvante, — répondit sœur Marie, — Elle croit que vous avez pris un

associé afin de combler les vides résultant de combinaisons malheureuses... — Elle pressent pour elle un danger... elle a peur que vous n'ayez engagé son avenir à cet inconnu qui la regarde avec une ardeur inquiétante... — Mon oncle, s'il en était ainsi, il est encore temps de vous arrêter... — Rien d'irrévocable n'a pu être fait si vite... — Angélique vous abandonnera la fortune de sa mère en s'engageant à ne vous la réclamer jamais... — Je vous abandonnerai aussi, moi, les cinq cent mille francs qui m'appartiennent et qui sont dans vos mains, mais ayez pitié de votre enfant... Ne songez point à briser son cœur en lui imposant pour mari un homme qu'elle ne pourrait aimer... un homme qu'elle haïrait... — Vous le voyez, mon oncle, je vous supplie... je me mets à vos pieds en vous demandant grâce pour celle que je nomme ma sœur!...

Et en effet la religieuse, dont la voix devenait tremblante, dont les yeux se remplissaient de larmes, courbait les genoux devant Jules Verrière.

Ce dernier, quoique gardant un masque impassible, éprouvait malgré lui une vague émotion en écoutant les paroles de sa nièce.

Tout ce qu'elle lui disait était vrai, absolument vrai.

Il le sentait, il le comprenait, et quelque chose qui ressemblait à des remords s'imposait à lui.

Mais en même temps que la voix de sœur Marie parlait à son cœur, une autre voix, celle de l'égoïsme, de l'intérêt, de la cupidité, s'adressait à son esprit.

— Songe aux cinquante et un millions d'Étienne Bérand... — disait cette voix. — D'un côté la fortune immense avec son cortège de luxe, de jouissances, de voluptés... de l'autre, la ruine, la misère, la honte... — D'ailleurs, il est trop tard pour retourner en arrière... le pacte est conclu... l'association est signée!

L'hésitation était impossible.

Jules Verrière releva brusquement la religieuse presque agenouillée devant lui, la tête inclinée, les mains jointes.

— Savez vous, ma chère nièce, — s'écria-t-il, — que j'aurais le droit de me montrer profondément blessé de ce que je viens d'entendre! — Depuis quand vous permettez-vous de me mettre en suspicion, et de commenter mes actes, vous et Angélique?... — Je vous pardonne cependant à vous, parce que je crois qu'une affection mal raisonnée pour ma fille a dicté des paroles que je veux oublier, mais souvenez-vous de ceci : — Personne à cette heure ne connaît mes projets et ne peut les connaître... — Quand le moment sera venu d'agir, je ne prendrai conseil de personne, j'imposerai mes volontés et il faudra qu'on m'obéisse! — Sur ce, ma nièce, j'ai dit!... Bonsoir!...

— Oh ! mon Dieu... mon Dieu ! ... — bégaya la religieuse au milieu de ses larmes, — prenez pitié de lui !... prenez pitié de nous !...

Puis elle sortit en cachant son visage dans ses mains.

Derrière elle Jules Verrière referma la porte de son cabinet.

Alors sœur Marie releva la tête et dit presque à haute voix :

— Mon Dieu, si vous ne nous soutenez pas, Angélique est perdue !

Puis elle rentra dans le petit appartement qu'elle occupait chez son oncle.

Sœur Marie n'avait point parlé à sa cousine de la détermination prise par elle de solliciter de Jules Verrière l'entrevue à laquelle nous venons d'assister.

A quoi bon, maintenant l'instruire, d'une démarche dont les résultats venaient d'être si tristes ?

Ce récit ne pourrait qu'effrayer davantage encore la jeune fille en lui montrant la vérité dans toute son horreur.

Mieux valait se taire et tâcher d'agir.

Mais que ferait-elle pour conjurer dans la mesure du possible le péril qui menaçait Angélique ?

Que ferait-elle pour contrebalancer l'influence néfaste d'Arnold Desvignes ?

Car sœur Marie comprenait bien que cet inconnu constituait à lui seul le danger, et que c'était contre lui qu'il fallait lutter.

La religieuse s'agenouilla et longuement pria Dieu de l'éclairer.

Lorsqu'elle se releva, au bout de près d'une heure, son visage pâli s'était rasséréné et une flamme brillait dans ses yeux.

L'inspiration demandée lui était venue.

Elle avait, ou du moins croyait avoir trouvé une arme pour combattre l'homme dangereux, la vivante incarnation du mauvais génie, Arnold Desvignes, le nouvel associé de Jules Verrière.

Ce qu'elle se proposait de tenter, nous le saurons bientôt.

La nuit d'Angélique fut horrible.

Son sommeil fiévreux fut hanté par des songes, ou plutôt par des cauchemars écrasants.

Elle se sentait entourée d'ennemis dont elle ne pouvait distinguer les visages, et qui s'apprêtaient à l'entraîner dans des lieux de ténèbres.

Elle voyait Émile Vandame, étendu sur le dos, sous un ciel sinistre, dans une campagne étrange qui ne ressemblait à aucun des paysages dont ses yeux avaient l'habitude.

Le lieutenant, immobile comme un cadavre, était d'une pâleur de cire. — Une mare de sang s'élargissait autour de son corps sur la terre grise.

Un homme dont les traits effacés semblait ceux d'une médaille fruste, s'approchait de lui en rampant et lui plantait un couteau dans la poitrine.

Dix fois, tandis que s'écoulaient lentes les heures de cette nuit, Angélique se réveilla, baignée de sueur, les membres brisés, la tête lourde et douloureuse, puis elle se rendormait presque malgré elle. et le cauchemar que nous venons de décrire recommençait — toujours le même.

Enfin le jour parut, et avec l'obscurité disparurent les visions funèbres, les fantômes des nuits, *noctium fantasma*.

Angélique se leva et s'habilla rapidement.

Elle espérait calmer ses angoisses par le mouvement ; elle aurait souhaité aller et venir, monter et descendre, s'agiter enfin, mais tout le monde dormait encore dans l'hôtel et elle ne voulait réveiller personne.

Enfin elle entendit la porte s'ouvrir, les persiennes extérieures se plier.

Le temps passait.

La jeune fille sortit de sa chambre et parcourut trois ou quatre fois à grands pas, dans toute sa longueur, le corridor qui desservait le premier étage.

Ayant ainsi diminué la trépidation de ses nerfs, elle rentra, s'assit devant un petit meuble incrusté de cuivre qui lui servait de bureau, prit une feuille de papier à lettres, écrivit quelques lignes et plia la feuille en quatre, mais sans la mettre sous enveloppe.

Ceci fait, elle quitta sa chaise, s'approcha de la fenêtre, souleva un rideau et regarda au dehors.

Jules Verrière traversait la cour pour sortir.

A peine venait-il de disparaître que la religieuse sortit à son tour.

— Mon père se rend sans doute à pied à sa maison de banque, — se dit Angélique, — et sœur Marie va entendre la messe. — J'ai plus de temps qu'il ne m'en faut pour agir en leur absence... — Je serai revenue avant ma cousine... Au moins ainsi elle ne saura rien, et ne me donnera pas des conseils, très sages sans doute, mais que je refuserais de suivre...

Mlle Verrière, passant dans son cabinet de toilette. attacha un chapeau sur sa tête, mit une pelisse sur ses épaules, regagna sa chambre, glissa dans sa poche le papier plié en quatre, et sortit à son tour, sans que personne de l'hôtel s'en étonnât, car elle avait l'habitude de sortir seule, d'agir librement, comme une jeune Anglaise.

Les domestiques, accoutumés aux usages de ce quartier rempli de familles anglaises et américaines, trouvaient cela tout simple ; d'ailleurs ils aimaient beaucoup la fille du banquier, et l'idée ne leur serait point venue de commenter d'une façon malveillante l'un de ses actes.

Angélique gagna d'un pas ferme et rapide le grand bureau de poste du boulevard Haussmann, entra, se dirigea vers le guichet destiné aux dépêches télégraphiques, et tendit à l'employé la feuille de papier que nous l'avons vue glisser dans sa poche.

L'employé la prit et compta les mots en lisant tout haut :

— « *Monsieur Vandame, lieutenant, septième artillerie, Vincennes. — Venez aujourd'hui.— Urgent. — Angélique.* »

— Dix mots... — fit-il ensuite — c'est cinquante centimes. madame...

— Les voici, monsieur...

Angélique plaça sur la plaque de cuivre du guichet une pièce de dix sous et demanda :

— Quand partira la dépêche. monsieur ?

— Tout de suite... je vais la transmettre...

— Et elle sera remise ?

— A peu près dans une heure...

— Merci, monsieur...

Et la jeune fille, soulagée d'un grand poids, comme il arrive toujours quand on vient de mettre à exécution un projet important, sortit du bureau de poste.

XIII

Angélique, nous le répétons, n'avait à rendre compte de sa sortie à personne, cependant, pour lui donner une cause vraisemblable, elle passa chez un marchand de comestibles, fournisseur attitré de l'hôtel, et lui fit une commande devant être apportée avant l'heure habituelle du repas du matin.

Cette commande faite, elle rentra et donna ses ordres, car — nous l'avons déjà dit — elle seule dirigeait complètement l'intérieur de son père.

Sœur Marie, ainsi que sa cousine l'avait supposé. se rendait à l'église où elle ne manquait jamais d'assister à la messe.

Elle alla s'agenouiller dans la chapelle de la Vierge.

Son visage pâle exprimait une vive inquiétude, presque de l'angoisse.

Ses yeux voilés par les larmes se fixèrent sur la statue de marbre blanc, couronnée d'un nimbe d'or, qui dominait l'autel.

Et elle se mit à prier avec ferveur.

Ce jour-là, cependant, elle resta moins longtemps que de coutume à l'église et, aussitôt la messe achevée, au lieu de s'absorber dans sa méditation habituelle, elle sortit de l'église, gagna la station de voitures la plus rapprochée, et s'adressant à un cocher qui s'empressa de lui ouvrir la portière de son fiacre, lui dit :

— Je vous prends à l'heure... — Veuillez regarder votre montre...

Le cocher, un bon gros homme à la figure enluminée et joviale, et aux cheveux blancs comme la neige, salua respectueusement et demanda :

— Où allons-nous, ma sœur?

— Rue de la Fontaine-du-But, nº 5... à Montmartre...

— Suffit.

Et le cocher grimpa sur son siège, en criant :

— Eh! hop! Cocotte! Allons-y, ma vieille!

Quand nos lecteurs sauront que le fiacre dans lequel sœur Marie venait de monter portait le numéro 13, ils devineront aussitôt que le cocher de ce fiacre était le père Loriot en personne...

Loriot, quoique relativement riche et en situation de vivre d'une façon très large de ses rentes honorablement gagnées et du produit de son établissement de loueur, ne pouvait se passer de conduire.

Il aurait fallu l'attacher pour le contraindre à ne point monter sur son *trône roulant* et à ne plus prendre en main son *sceptre*, ainsi qu'il nommait son siège et son fouet.

Cocher il était né, cocher il avait vécu, cocher il voulait mourir.

— Du plus loin que je me rappelle, je roule mon sapin... — disait-il souvent en riant. — Quand la fin arrivera, on n'aura qu'à me mettre dans ma boite et je serai coffré...

Pour gagner la rue de la Fontaine-du-But, à Montmartre, la route était montueuse et Loriot, qui par économie et par humanité ne surmenait jamais son attelage, employa un temps assez long à faire le chemin.

Enfin il s'arrêta devant le numéro indiqué.

C'était une grande bâtisse ayant l'apparence habituelle des maisons d'ouvriers.

Sœur Marie mit pied à terre et franchit le seuil d'une allée sombre conduisant à l'escalier.

A l'extrémité de cette allée, sur la gauche, se trouvait la loge étroite et mal éclairée.

La religieuse frappa deux petits coups contre le vitrage de la porte.

Personne ne répondit.

La loge était vide.

Sœur Marie, se tournant alors vers l'escalier, prêta l'oreille.

Elle n'entendit rien.

Alors, d'une voix très haute elle demanda :

— Y a-t-il quelqu'un?

Le plus profond silence continuait à régner.

— C'est jouer de malheur! — murmura la nièce de Jules Verrière. — Personne dans cette loge! personne à portée de m'entendre! — A qui

m'adresser? — Je ne puis cependant pas aller à chaque étage frapper de porte en porte...

Au moment où la religieuse prononçait ces derniers mots, une vieille femme coiffée d'une marmotte, traînant la savate, un pain de quatre livres sous le bras, apparut, venant du dehors.

— Qué que vous demandez, ma sœur? — fit-elle d'un ton maussade. — C'est-il que vous venez quêter pour les indigents dans la maison?... — Alors vous pouvez vous fouiller! — Ici, rien que des pannés, qu'auraient plutôt besoin qu'on leur en apporte... Comment donc qu'ils feraient pour en donner?... — C'est pas *une hôtel* de gens qu'ont le sac...

— Je ne viens point quêter, madame... — répondit sœur Marie en souriant de ce langage ultra-populaire.

— Alors qué que vous voulez?... — C'est moi que je suis la pipelette...

— Savoir si c'est bien ici que demeure un jeune garçon du nom de Stanislas Dumay?...

— Misticot... oui, c'est ici...

— Est-il chez lui?

— Plus souvent! — Ah! bien, par exemple, est-ce que vous croyez qu'il a des rentes pour rester chez lui à ne rien faire jusqu'à des neuf heures et demie du matin!... Il y a belle lurette qu'il est décanillé!...

— Savez-vous quand il rentrera?

— Pour ce qui est de ça, j'en ignore... — Il rentre à n'importe quelle heure... et même, des fois, ce coco-là me fait lui tirer le cordon à des *ménuit* passés! — Qué que vous lui vouléz?

— J'ai à lui parler...

— C'est-il pour le faire nommer *enfant de chœur*?... — Il serait gentil tout de même en jupe rouge, avec un surplis blanc dessus... — J'irais le voir fonctionner, quoique je ne donne pas dans ces mômeries-là, et je m'en honore! — Enfin, si vous avez besoin de le voir, montez jusqu'à la nouvelle église. — Il vend des rosaires et des *bondieuseries* aux curieux!... Le monde est si bête! — Vous le trouverez du côté de la chapelle...

— Merci, madame... — fit la religieuse en glissant une pièce de deux francs dans la main de la vieille femme, que la vue de cette pièce rendit instantanément mielleuse et qui répondit avec une grande révérence :

— Pas de quoi me remercier, ma bonne sœur... c'est moi au contraire... — Si c'était quelque chose qu'on puisse lui répéter, au petit Misticot, pour vous éviter la peine...

— Non... — Il faut que je lui parle moi-même...

— A l'avantage donc de vous revoir, ma bonne sœur...

— Conduisez-moi à la Chapelle du Sacré-Cœur, mon ami... — dit sœur



Loriot, du haut de son siege, examinait un particulier dont les allures lui semblaient singulieres.

Marie à Loriot, qui du haut de son siège examinait un particulier dont les allures lui semblaient singulières.

Depuis quelques minutes cet homme se promenait de long en large devant la maison, de l'autre côté de la rue.

Il était vêtu d'une façon misérable. — Des cheveux longs et graisseux, collés aux joues, descendaient sur le collet d'un vieux paletot râpé et rapiécé dont il aurait été impossible de deviner la nuance primitive.

Le pantalon s'effrangeait du bas sur des chaussures décousues.

Un chapeau de feutre mou avachi, jadis gris, complétait le costume, dont l'ensemble s'accordait bien avec une tournure et une mine de rôdeur de barrières.

— Une sale tête! — pensait Loriot. — Il me semble bien que j'ai déjà vu cet animal-là quelque part...

Il fut arrêté net dans ses observations par l'ordre que la religieuse lui donnait, et après avoir jeté un dernier coup d'œil au personnage en guenilles, il rassembla ses rênes, fit claquer son fouet et mit *Cocotte* en mouvement.

A peine avait-il tourné l'angle de la rue de la Fontaine-du-But que l'homme de piteuse apparence, dont les épaules semblaient ployer sous la misère, se redressa soudain, en murmurant à demi-voix :

— Que diable vient-il faire à la maison de Misticot avec cette sœur de charité! — Il faudra savoir ça ! — Ça serait drôle si le père Loriot amenait justement la religieuse chez le petit marchand de médailles!... — Je ne sais pas pourquoi, mais il doit y avoir du louche là-dessous!...

Tout en monologuant, l'homme de mauvaise mine se dirigea vers la porte d'où sœur Marie venait de sortir, pénétra dans le couloir et fila jusqu'à la loge de la vieille femme, qui se donnait à elle-même le beau titre de *pipelette*.

La porte de cette loge était entr'ouverte.

L'homme frappa aux carreaux.

— Qué que vous voulez, vous? — demanda rudement la vieille en toisant le questionneur qui, nous le savons, ne payait point de mine.

— M'sieur Misticot, s. v. p?... — répondit-il.

— Ah çà! mais tout le monde vient donc pour le voir aujourd'hui, ce pierrot-là ! — s'écria la concierge. — Il n'est pas chez lui... c'est ce que je viens de dire à la digne sœur qui sort d'ici... — Repassez ce soir...

L'homme venait d'apprendre sans doute ce qu'il désirait connaître, car il ne questionna pas davantage, sortit en rasant les murailles, et s'éloigna dans la direction prise par le fiacre de sœur Marie.

Chemin faisant il pensait :

— C'était parfaitement pour Misticot que venait la béguine!... — Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ?

Arrivé près des constructions de la nouvelle église, il aperçut le fiacre de Loriot arrêté devant la chapelle.

— Bien sûr, — poursuivit-il, — elle est venue voir si le marchand de médailles est à son poste... — Ou elle l'a trouvé, ou elle l'attend... — Inutile de me montrer... Je n'ai rien de plus à apprendre pour le moment...

Il allait rebrousser chemin quand il aperçut sœur Marie sortant de la

petite construction attenant à la chapelle et où sont situés les bureaux des architectes.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, regardant à droite et à gauche, et paraissant contrariée.

Le père Loriot lui demanda :

— Vous cherchez quelque chose, ma sœur?...

— Oui, en effet... — répondit-elle, — je cherche un jeune garçon que j'espérais trouver ici, ne l'ayant point rencontré à sa demeure... — Il a l'habitude de vendre aux environs de l'église de petits objets de piété.

XIV

— Est-ce que, par hasard, ma sœur, vous voudriez parler de Misticot? Du petit Misticot? — s'écria le père Loriot.

— Oui, monsieur, précisément... — fit la religieuse. — Le connaissez-vous?

— Je vous crois que je le connais! Un gentil gaillard qui n'a pas froid aux yeux, brave enfant, bon garçon, et honnête! Oh! mais là, honnête, à ne pas mettre dans sa poche un sou belge qu'il ramasserait dans la rue... il le ferait plutôt afficher... — Si j'avais su que c'était lui que vous alliez chercher rue de la Fontaine-du-But, je vous aurais évité une course inutile... — Je l'ai vu ce matin, un peu avant que vous me preniez à la station, et je le reverrai ce soir...

— Ce soir? — répéta la nièce de Jules Verrière.

— Oui, ma sœur.. — il allait de l'autre côté de l'eau, chez un de ses camarades dont il a été garçon d'honneur il y a quelques jours... Même que, moi aussi, j'étais de la noce... j'en étais même deux fois... comme loueur de voitures et comme invité... — Je l'ai prié de me faire une commission de ce côté-là... rue de Seine... il doit me donner la réponse ce soir, en revenant dans son quartier... Moi je demeure aux Batignolles...

— La noce dont vous parlez est sans doute celle de M. Loiseau?

— Oui, ma sœur...

— Et c'est M. Loiseau qu'il est allé voir?

— Positivement...

Sœur Marie allait remonter en voiture et donner l'ordre au vieux cocher de la conduire chez le relieur, rue de Fleurus, mais au moment de parler elle se ravisa.

Ce qu'elle voulait dire à Misticot ne devant être entendu de personne, sa démarche eut paru mystérieuse, par conséquent étrange.

Or, il fallait éviter de donner lieu à des suppositions ou à des commentaires.

En conséquence, la religieuse reprit :

— Ainsi, monsieur, vous êtes sûr de voir aujourd'hui ce jeune garçon?

— Aussi sûr que je le suis de m'appeler Loriot, cocher du fiacre n° 13... — oui... oui... je verrai le moucheron...

— Eh bien! voulez-vous avoir l'obligeance de lui dire que je le prie de se trouver ici demain matin...

— A quelle heure?

— A neuf heures et demie précises...

— La commission sera faite.

— S'il s'inquiétait de la personne désirant lui parler, vous lui direz que c'est la religieuse qui se trouvait avec la fille du banquier du boulevard Haussmann dans la voiture dont les chevaux l'ont renversé...

— Suffit, ma sœur. — La chose lui sera répétée exactement.

— Maintenant, reconduisez-moi, je vous prie, à la station où je vous ai pris.

Sœur Marie remonta dans le fiacre, et Loriot fouetta Cocotte.

L'homme de mauvaise mine avait assisté de loin à l'entretien du cocher et de sa cliente, mais sans entendre une seule des paroles échangées entre eux.

Il regarda le fiacre s'éloigner, hocha la tête, et à son tour descendit des hauteurs de la Butte-Montmartre.

Sœur Marie, de retour à l'hôtel un peu avant l'heure du déjeuner, ne parla point à Angélique des courses qu'elle venait de faire.

De son côté la jeune fille ne lui dit pas un mot du télégramme envoyé par elle à Vincennes, à Émile Vandame.

. . . .

Une semaine s'était écoulée depuis le mariage d'Eugène Loiseau et de Victorine Béraud.

Après deux ou trois jours d'inévitable flânerie, le nouveau marié s'était remis au travail dans son atelier de reliure de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Quant à Victorine, elle avait transporté son petit atelier de fleuriste en chambre dans le logement de son mari, où ses modestes meubles ne s'étaient point trouvés à l'étroit.

Donc, huit jours seulement venaient de passer, et déjà Victorine avait à se plaindre d'Eugène.

Des beaux serments faits avant la noce, il ne restait plus que le souvenir.

Au lieu de revenir au domicile conjugal immédiatement après son tra-

vail, Eugène entrait dans quelque caboulot où il s'attardait à boire de l'absinthe.

Deux fois il était revenu fortement *allumé,* comme on dit dans le langage populaire.

La première fois Victorine s'était contentée de lui adresser, de sa voix la plus douce, une légère observation.

Eugène avait l'ivresse mauvaise.

L'absinthe ne l'égayait pas, elle le rendait hargneux et méchant.

Il répondit de façon brutale.

La seconde fois, — Eugène se trouvant en état de récidive, — Victorine se montra plus acerbe.

Le jeune relieur s'écria qu'il était le maître, qu'il agirait à sa guise, qu'il ne se laisserait jamais conduire par le bout du nez, comme certains maris de sa connaissance.

Et, pour faire preuve d'autorité, il renversa dans un coup de colère la table sur laquelle Victorine venait de servir le dîner.

Avons-nous besoin d'affirmer que la fleuriste pleura beaucoup?

Le ménage commençait mal...

Après de tel débuts, que serait l'avenir?

C'était le lendemain de cette dernière scène que Misticot arrivait chez Loiseau, de très bonne heure, afin de lui rendre compte de diverses petites dépenses faites pour les suites de la noce.

L'ouvrier était sorti de grand matin et de fort méchante humeur.

— Tu sais que M. Misticot viendra déjeuner... — lui avait dit Virginie, prévenue la veille.

— Eh bien ! je rentrerai déjeuner... — bonjour...

— Tu ne m'embrasses pas?

— Non... — je file...

Et il avait filé.

Naturellement Victorine s'était mise à pleurer de nouveau.

Les larmes inondaient encore son visage au moment où Misticot frappait à la porte.

Elle essuya vivement ses yeux et alla ouvrir.

— Bonjour, m'ame Loiseau, — fit gaiement le petit marchand de médailles en lui prenant les mains. — Vous permettez ?... — ajouta-t-il en riant. — A un garçon d'honneur ça ne se refuse pas...

Il avançait les lèvres.

Victorine lui tendit la joue.

Elle pleurait toujours, et Misticot sentit sur la joue ferme et fraîche la chaude humidité des larmes.

— Eh bien! quoi donc? Qu'est-ce que ça signifie, ça? — s'écria-t-il en

reculant très surpris. — Vous voilà déguisée en fontaine Wallace et vous avez la mine toute encharibotée ! — Qu'est-ce qui se passe donc ?... En voilà une surprise, et une pas drôle!... Moi je croyais vous trouver si joyeuse !

La jeune femme éclata en sanglots, sans pouvoir articuler une parole.

— Ah! mais! Ah! mais!... c'est donc vrai, alors? — reprit Misticot. — Les grandes eaux de Versailles, quoi ! — Il se passe décidément quelque chose d'extraordinaire ici!... Est-ce que Loiseau serait malade?

Virginie fit signe que non.

— S'il n'est pas malade, — poursuivit le gamin, — qu'est-ce qu'il y a?

— Il est parti ce matin sans m'embrasser, — balbutia la fleuriste.

Misticot ne put comprimer un grand éclat de rire.

— Comment, — fit-il ensuite, — et c'est pour ça que vous me recevez avec une figure de l'autre monde, et que vous mettez vos jolis yeux dans un état pareil... rouges comme les mirettes d'un lapin blanc!... — Mais un bécot perdu se retrouve toujours !... — Il vous en donnera une douzaine en rentrant déjeuner... et même plus, si vous y tenez!...

— Ah! c'est fini... bien fini!... — répliqua Victorine d'une voix à peine distincte. — Je serai malheureuse !.., je n'aurais pas dû me marier...

— Comment. c'est vous qui dites ça!... après huit jours de mariage !... et pour une pique qui ne mériterait pas une chiquenaude!...

— Ah! c'est que vous ne savez pas tout...

— Tout, quoi?

— Eugène est rentré deux fois ivre...

— Diable! — fit Misticot en se grattant l'oreille.

— Oui, ivre d'absinthe... et ce que ça le rend méchant!... — Hier, à la suite d'une simple observation, afin de me prouver qu'il était le maître. il a renversé la table servie et brisé tout ce qui se trouvait dessus!... — Rien ne prouve que demain il ne me battra pas!

— Bien sûr que c'est très fâcheux, tout ça, — dit Misticot fort embarrassé. — Mais il ne faut point vous désoler et perdre courage, ma chère m'ame Loiseau... Eugène est un bon garçon... — je mettrais ma main à couper que, voyant le chagrin qu'il vous a fait, il se repentira et qu'il n'ira plus au caboulot... — vous verrez...

— Ah! monsieur Misticot, je n'espère pas... — après de si belles promesses, il a recommencé trop tôt...

— Ce n'est peut-être pas tout à fait sa faute, m'ame Loiseau...

— Comment?...

— A l'atelier on a des camarades... on se laisse entraîner... on vous paye une tournée... on est obligé de rendre la politesse... et de tournée en tournée on se trouve *éméché* sans le savoir... et sans le vouloir...

— Ce n'est point avec ses camarades d'atelier qu'il va au café...

— Avec qui donc, alors?

— Avec un homme qui le perdra, j'en réponds... — Avec un Judas que nous avons dans la famille, qu'il croit son ami et qui ne l'est pas... qui est même son plus dangereux ennemi... je le sais bien, moi... et je n'aurais qu'un mot dire .. un seul mot...

— Eh bien! dites-le donc, ce mot! dites-le vite!

Victorine devint pâle.

Elle songeait au passé.

— C'est impossible .. — murmura-t-elle d'une voix sourde. — Cet homme est un misérable... il anéantira mon bonheur... il commence déjà... et je ne pourrai rien... rien contre lui...

— Mais de qui voulez-vous donc parler? — Voyons, m'ame Loiseau, vous pouvez avoir confiance en moi... Je suis l'ami de votre mari, mais je suis aussi le vôtre et je ne demande pas mieux que de prendre votre parti... — S'il y avait moyen de faire en douceur une petite remontrance à Eugène, je m'en chargerais bien... — Je tenterais le possible et même l'impossible... — Ça me crève le cœur de vous voir désolée comme ça au bout de huit jours de ménage. — Voyons, quel est le gueux, le gredin, le faux ami qui l'entraîne?

XV

Victorine allait parler, mais la réflexion l'arrêta et la parole expira sur ses lèvres.

Paul Béraud était un lâche. — Qui sait si, dénoncé par elle, il ne se vengerait pas en livrant son secret? Il semblait même trop vraisemblable qu'il n'hésiterait point à le faire.

L'irritation d'Eugène Loiseau grandirait d'ailleurs, sans le moindre doute, s'il venait à savoir que Victorine initiait des étrangers à leurs querelles de ménage.

— Inutile que je vous le nomme, ce faux ami, monsieur Misticot, — répondit-elle après une ou deux secondes, — ça ne servirait à rien... Et puis il faut se faire une raison, avoir de la patience... Après la pluie vient le beau temps!... — Eugène ne boira pas toujours... Il se repentira de m'avoir brutalisée... n'y pensons plus... J'ai eu tort de vous laisser voir mes larmes... C'est bête... — Vous venez déjeuner avec nous, comme c'est convenu?

— Dame! oui... — Vous savez, j'ai à rendre compte à Eugène de ce que j'ai payé pour lui... Mais, si ça vous dérange aujourd'hui.

— Pas du tout... Eugène compte sur vous... Il sera ici à onze heures...

— Eh bien! je serai ici en même temps que lui...

— Vous ne l'attendez donc pas?

— Non... J'ai une petite course à faire pour le père Loriot... le vieux brave homme... le cocher du fiacre numéro 13... — C'est chez un loueur de voitures de la rue de Seine... pas bien loin d'ici... — En redescendant, j'irai prendre Eugène à son atelier, et nous reviendrons ensemble...

— Eh bien! à tout à l'heure, monsieur Misticot...

— A tout à l'heure, m'ame Loiseau...

Et le gamin sortit.

— Sapristi! — se disait-il en se dirigeant vers la rue de Seine, — voilà une pauvre femme qui se fait joliment du chagrin!... — Comment, cet animal de Loiseau a la chance d'épouser une honnête fille, jolie, et bonne ouvrière, et il commence déjà à faire des bêtises! — C'est pas drôle de sa part! — De qui a-t-elle voulu parler? — Un JUDAS que nous avons dans la famille... — a-t-elle dit, — un traître... un faux ami... — Qui ça peut-il être? — Elle allait lâcher le nom... elle s'est arrêtée au bon moment... — — Loiseau a le caractère faible... il se laisse entraîner par le premier venu... — Quand il a bu de l'absinthe, c'est une brute... — Un jour, en en rentrant pochard, il tapera sur Victorine... — Faudra que je le sermonne un peu en le ramenant déjeuner... — J'aime pas voir du chagrin aux femmes... — Tout de même c'est bigrement bête, les hommes!... ils n'ont qu'à se tenir bien tranquilles pour être heureux, et ils s'arrangent de façon à ne pas l'être, comme s'ils étaient payés pour ça!...

Sa commission faite chez le loueur de la rue de Seine, Misticot prit le chemin de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, où nous savons que Loiseau était employé.

La porte des ateliers donnait sur la place du Panthéon.

Le gamin alla s'installer auprès de cette porte pour attendre la sortie de l'ouvrier.

Un jeune homme l'avait devancé, se promenant de long en large.

Lorsque, après avoir tourné sur ses talons, ce jeune homme se trouva en face de Misticot, celui-ci poussa une exclamation de surprise.

— Eh! je ne me trompe pas! — fit-il, — c'est bien monsieur Paul Béraud...

— C'est parfaitement moi, monsieur Misticot... — répondit l'employé du Crédit Lyonnais que nous avons vu poursuivre Victorine de sa passion et ses menaces.

Une poignée de main fut échangée.

— Par quel hasard dans ce quartier? — demanda le gamin. — Je croyais votre établissement sur le boulevard des Italiens...



Elle tendit la joue à Paul...

— J'ai un poste dans une succursale, tout près d'ici, boulevard Saint-Michel, et je suis venu attendre Loiseau à la sortie !...

— Comme ça se trouve, et moi aussi...

— Alors nous déjeunerons ensemble...

— Comment donc ça?

— Je l'ai rencontré ce matin, en me rendant à mon bureau, et il m'a invité à déjeuner chez lui...

— Ne vous a-t-il pas dit qu'il m'attendait?

— Non... j'étais en retard et nous n'avons échangé que quelques mots...

— Eh bien ! à table, nous tâcherons de rigoler un peu...

Paul Béraud ne répondit pas.

Il semblait contrarié de la rencontre de Misticot.

En ce moment la porte des ateliers de reliure s'ouvrit, et les ouvriers commencèrent à sortir pour aller déjeuner

Loiseau parut à son tour, — il aperçut Paul Béraud et le petit marchand de médailles, et se dirigea vers eux.

— Bonjour, petit, — dit-il au gamin. — Tu as passé à la maison ?

— Oui.

— Et tu es venu m'attendre. . Ça, c'est gentil !... — Paul déjeunera avec nous !... — Mes enfants, nous allons nous payer une journée de noce complète !... — Tantôt nous irons à Asnières manger une friture... — J'ai demandé la permission de l'après-midi à mon chef d'atelier.. Mais faut pas toucher un mot de ça à Victorine... les femmes, c'est des gêneuses ! — Nous nous baladerons tous les trois, comme de bons garçons ! Ça va, hein ! cousin Paul ?

— Certainement ! J'en serai quitte pour remettre à demain les courses que je devais faire aujourd'hui...

— Et toi, moucheron ?

— Moi je ne peux pas...

— Comment, tu ne peux pas?

— Non... J'ai du travail dans la soirée, et il faut absolument que je le fasse.

— Eh bien ! tant pis !... — Nous irons tous les deux, le cousin Paul et moi. — Allons, en route !...

— En route !... — répéta Paul Béraud — Mais nous allons prendre un apéritif avant déjeuner.., la moindre chose... une petite *verte*...

— Ah ! par exemple ! — s'écria Misticot — de l'absinthe, le matin, comme ça !...

— Pourquoi donc pas? — répliqua Loiseau, — ça nous ouvrira l'appétit... — Allons-y !...

— C'est que j'ai bien promis à ta femme que nous ne nous attarderions pas en route.. — insinua Misticot.

— Ma femme, encore une pintade qui se figure que parce que nous sommes mariés je vais me laisser conduire au doigt et à l'œil! — Oh! là! là! faudrait il ne pas être dans le train!... — Je proclame les droits de l'homme... C'est pour ça qu'on a fait la grande Révolution!...

— Il n'y a pas le moindre mal à boire une absinthe! — ajouta Paul Béraud avec un ricanement. — Si on écoutait les femmes, on se mettrait au régime de l'eau claire afin d'amasser des petits écus qu'elles gaspilleraient en fanfreluches de toilettes!...

Tandis que le cousin Paul parlait ainsi, Misticot le regardait en dessous.

— Voilà le JUDAS... — pensait-il. — Voilà le faux ami qui l'entraîne...

Puis, tout haut :

— Quant à moi, ne m'offrez rien... je ne prendrai rien...

— A ton aise... Mais moi, j'ai soif... — fit Eugène.

On passait devant un café.

Paul Béraud ouvrit la porte, poussa l'ouvrier relieur qui ne se fit pas prier, et prenant le gamin par le bras il le fit entrer presque de force en disant :

— Si les alcools vous font peur, vous boirez un verre d'orgeat.

— Pauvre petite femme! — murmura l'enfant de Paris. — C'est ma foi vrai qu'elle aurait mieux fait de rester garçon!...

Les deux cousins s'attablèrent.

On servit des absinthes.

— Voyons, moucheron, qu'est-ce que tu prends? — demanda Loiseau.

— Rien! je te l'ai déjà dit.

— Oh! là! là!... tu fais ta poire!... — C'est-il donc que tu veux amasser des rentes?

— Je veux au moins ne pas prendre des habitudes qui m'amèneront à crever de faim un jour parce que j'aurai passé mon temps à boire jusqu'à plus soif... — Ce que vous avalez là, — poursuivit le gamin en désignant le liquide opalisé dans les verres, — c'est du poison... un poison lent, qui vous prend petit à petit toutes vos forces, et qui finit par vous assommer, après vous avoir abruti... — L'absinthe vous conduit à Mazas, à Charenton ou à l'hôpital!... Voilà!...

Loiseau et son cousin éclatèrent de rire.

— Riez tant qu'il vous plaira! — répliqua le gamin. — J'ai dit la vérité...

— Alors, en route pour Mazas, pour Charenton ou pour l'hôpital! — s'écria le mari de Victorine.

Et il vida son verre d'un seul trait.

Misticot frissonna.

— Ça finira mal... — pensait-il, — avec ce vice-là, il est perdu!...

— Une autre, hein? — dit Paul Béraud.

— Ah çà! mais vous avez donc une idée, vous? — Vous tenez donc à le griser, positivement? — demanda le petit marchand de médailles regardant le cousin dans le blanc de yeux.

— Non... non... — fit le relieur. — assez d'une mes enfants... — Allons déjeuner, sans ça le crampon nous *attraperait*, ce qui ne serait pas rigolo.

Et il sortit avec le gamin, tandis que Paul Béraud, qui avait payé, attendait sa monnaie.

— Comment, — dit Misticot au relieur, — il y a tout au plus huit jours que tu es marié, et tu appelles déjà ta femme un crampon!...

— C'est une empêcheuse de danser en rond!... Elle prend la mouche à propos de tout...

— Mais n'es-tu pas un peu brusque avec elle?... — Tu lui avais promis de ne plus boire...

— Est-ce qu'elle s'est plaint que j'avais bu? — demanda Loiseau d'une voix sifflante, avec un geste de colère.

— Elle ne m'a rien dit, mais j'ai des yeux... je vois ce que tu fais...

— Pour un verre!... oh! malheur!

Et l'ouvrier haussa les épaules.

Paul Béraud rejoignit nos deux personnages.

— Pourvu que ta femme ne soit pas mécontente que tu m'amènes déjeuner sans l'avoir prévenue... — dit-il.

— Mécontente! par exemple!... — et pourquoi le serait-elle? — Est-ce que nous ne sommes pas des parents, des amis?... — Faudrait peut-être se gêner? — D'ailleurs, quand il y a pour trois, il y a pour quatre...

On hâta le pas. — Il n'y avait guère que le jardin du Luxembourg à traverser. — En quelques minutes on arriva rue de Fleurus.

La table était servie.

Victorine attendait.

— Bonjour, toi!... — dit Loiseau d'un ton assez gracieux en entrant et en allant embrasser sa femme.

La fleuriste souriante avançait ses lèvres, mais tout à coup ses sourcils se froncèrent et elle recula en s'écriant :

— Tu as encore bu de l'absinthe!

— Oh! une goutte à peine... — demande à Misticot... — je ne voulais pas... parole d'honneur. Mais, il m'a été impossible de faire autrement...

— Impossible!... Pourquoi?

— J'étais avec le cousin Béraud... — Où diable est-il, le cousin Béraud? — Voyons, arrive donc, cousin Paul! — Qu'est-ce que tu fiches sur le carré?

L'employé du Crédit Lyonnais entra, et referma la porte derrière lui.

XVI

En voyant à l'improviste Paul Béraud, Victorine devint pâle comme une morte, puis son visage se colora d'une rougeur ardente, tandis qu'un petit tressaillement nerveux dont elle n'avait pas conscience agitait ses mains.

— Bonjour, ma chère cousine... — dit le jeune homme d'un ton dégagé, — je ne vous demande pas de vos nouvelles.. Plus fraîche et plus jolie que jamais!... J'ai accepté l'aimable invitation de votre mari, et je viens sans façon déjeuner avec vous...

Victorine avait eu le temps de se maîtriser.

— C'est bien, mon cousin, — répliqua-t-elle, — il n'y a qu'à ajouter un couvert... ce sera bientôt fait...

— Et si la *boustifaille* est insuffisante, — dit Eugène Loiseau en riant, — le charcutier n'est pas loin... — Allons, à table!... — Paul et Misticot de chaque côté de *la bourgeoise*, moi, en face...

Les convives s'installèrent.

Victorine ne parlait pas.

Misticot restait muet.

Très observateur de sa nature, le gamin n'avait rien perdu de ce qui venait d'avoir lieu à l'entrée de Paul Béraud.

En apercevant l'employé du Crédit Lyonnais, Victorine était devenue successivement très pâle et très rouge, donc il se passait quelque chose de mystérieux entre la jeune fleuriste et son cousin. — Mais, quoi?

Une vague contrainte régna entre les convives pendant toute la durée du repas, malgré les efforts de Paul Béraud pour la dissiper.

— Je suis très heureux, je vous assure, de nous trouver ensemble, — dit-il tout à coup. — On se voit peu dans la famille, et c'est un tort, un grand tort. On devrait se réunir plus souvent.

— Eh bien! mais au fait, pourquoi non? — répliqua le relieur. — Le dimanche tu ne vas point au bureau, ni moi à l'atelier. — Les deux ménages peuvent se fréquenter, et si le temps est beau on va manger une friture et un lapin sauté quelque part, au bord de la Seine ou de la Marne... — Qu'est-ce que tu penses de ça, Victorine? — Mon idée est fameuse, hein?

— Mais... oui... certainement... — murmura la jeune femme avec une hésitation visible.

— On dirait, cousine, que cette proposition ne vous agrée qu'à moitié, — fit Paul Béraud en fronçant le sourcil.

— Eh bien! tant pis pour elle, — s'écria brutalement Loiseau. — Ça me convient à moi! Si elle ne veut pas venir, elle restera à la maison, voilà tout!

Une querelle était imminente.

Misticot eut l'adresse de changer le sujet de la conversation.

Victorine hâtait le service.

— Inutile de te presser tant... — dit Eugène, — j'ai la permission d'une heure...

Le déjeuner s'acheva sans encombre et la jeune femme servit le café.

— Il me semble que voilà le moment de régler nos comptes... — insinua Misticot.

— Viens-tu me réclamer de l'argent ou m'en rapportes-tu ? — demanda le relieur.

— Je t'en rapporte...

— Bravo!... Combien?

— Vingt-sept francs... — Les voici, avec le détail de ce que j'ai payé pour toi... Examine.

En même temps le gamin posait sur la table quatre pièces de cent sous, de la monnaie et une feuille de papier couverte d'écriture.

— Examiner!! — Des bêtises! — fit Eugène. — Ne te figures-tu pas que je vais compter après toi! passe ça à la bourgeoise, c'est elle qui tient la caisse. Seulement donne-moi les sept francs de monnaie.

— Qu'en veux-tu faire? — demanda Victorine.

— Comment, ce que j'en veux faire? ça ne te regarde pas! prétends-tu me laisser sans un sou dans ma poche? Ça serait du joli!

Victorine se mordit les lèvres pour empêcher ses larmes de couler, mais elle ne prononça pas une parole et poussa les sept francs devant son mari qui les mit dans sa poche et se leva en disant :

— Maintenant, cousin Paul, l'atelier me réclame... — nous possédons un contremaître qui ne badine pas!...

— Moi je retourne à mon bureau, — répondit l'employé. — Nous partirons ensemble... — Cousine, — ajouta-t-il en s'adressant à la fleuriste, — souvenez-vous que nous comptons vous avoir à dîner dimanche prochain chez nous, rue de Seine...

— Mais... — balbutia Victorine. — je ne sais...

— Oui... oui... — interrompit Loiseau, — on ira... A cinq heures nous serons chez vous... — Allons, la bourgeoise, au revoir...

Et il embrassa sa femme sur le front.

— Au revoir... — répéta-t-il, — et si je rentre un peu plus tard que de coutume, ne te fais pas de mauvais sang... il y a de l'ouvrage pressé...

— Au revoir, cousine... à dimanche...

Et Paul Béraud tendit la main à la fleuriste.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? — s'écria Loiseau avec un gros rire, — Des manières ! la main aux dames ! — Vous la faites à la grande pose ? — Entre cousin et cousine on s'embrasse, que diable ! allez-y-donc carrément !

Victorine pâlit.

Refuser, c'était provoquer une explication, une dispute, qu'il fallait en ce moment éviter à tout prix.

Aussi donc, au lieu de se reculer comme elle avait envie de le faire, elle tendit la joue à Paul.

Les lèvres du cousin en touchant son épiderme lui produisirent l'effet d'une brûlure. Elle tressaillit de tout son corps et se sentit défaillir.

— A la bonne heure ! — fit Loiseau triomphant. — Filons !...

Misticot prit la main de Victorine et la serra avec émotion.

— Au revoir, m'am Loiseau... — murmura-t-il, et d'une voix plus basse il ajouta : — Courage...

Puis il sortit derrière les deux hommes.

La jeune femme, restée seule, sentit ses jambes se dérober sous elle.

Elle se laissa tomber sur une chaise et de grosses larmes inondèrent ses joues, tandis que ses lèvres balbutiaient :

— Mon Dieu ! quelles douleurs me réservez-vous ?... Aurai-je le courage de les subir ?... aurai-je la force de me défendre contre ce misérable, et ne faudra-t-il point, malgré tout, que je parle ?...

A quelques pas de la porte, Loiseau, son cousin et Misticot, s'étaient arrêtés sur le trottoir de la rue de Fleurus.

— Alors, décidément, tu ne viens pas avec nous ? — demanda le relieur au gamin.

— Non, et si j'étais à ta place, je sais bien ce que je ferais...

— Qu'est-ce que tu ferais, Carafe d'Orgeat ?

— Je remettrais à dimanche la promenade et la friture...

— Pourquoi donc ça ?

— Parce qu'au moins tu ne perdrais pas une journée de travail...

— Il paraît que M. Misticot se mêle de donner des conseils ! — fit le cousin Paul avec un rire moqueur...

— Pourquoi donc pas ? — répliqua le gamin, qu'on ne déconcertait point facilement. — En tout cas ils sont bons, ceux que je donne, entendez-vous, m'sieu Paul Béraud ? Si Victorine savait que son mari va nocer avec vous au lieu de travailler, elle en pleurerait toutes les larmes de ses yeux ! — C'est-il pour ça qu'elle s'est mariée ? — Je ne suis qu'un moucheron, mais je sais bien que quand on prend femme ça n'est pas pour la traiter plus mal qu'une servante... C'est bien le moins qu'on ait pour elle un peu d'égard, un peu



— Et si je te mouchais, moi! dit-il.

de confiance, et qu'on pense aux besoin du ménage avant de songer à la rigolade!

— Tonnerre de Dieu! crapoussin, — fit Loiseau, dont les poings se crispèrent, — est-ce que c'est à mon intention que tu dis ça, par hasard?

— Qui se sent morveux se mouche... — répliqua Misticot

— Et si je te mouchais moi?...

Le relieur leva la main.

— Ça prouverait tout bonnement que tu es un grand lâche, puisque tu es le plus fort, et ça ne m'empêcherait pas d'avoir raison!... — fit le gamin sans reculer. — Oui, tu ne débutes pas bien en ménage!... Oui, tu es mal conseillé, je sais par qui, mais je ne sais pas dans quel intérêt... oui, tu te perds, en lâchant l'atelier pour rouler dans les caboulots, en cessant d'être un ouvrier laborieux pour devenir un pilier d'assommoirs... Et si tu m'écoutais, moi ton ami, ton véritable ami, tu retournerais *illico* à la besogne au lieu d'aller *t'émécher* à Asnières, et ce soir en rentrant dans ton ménage, tu aurais gagné cinq heures de travail et l'estime de toi-même!... — Ça ne vaut-il pas mieux que le mal aux cheveux?

— As-tu fini, galopin, et veux-tu que je te gifle? — cria Loiseau furieux.

Misticot haussant les épaules répondit :

— Je suis bien tranquille... n'étant point encore pochard tu ne me gifleras pas...

— Voyons, cousin, — fit Paul Béraud en intervenant, — ce gravoche vaut-il la peine qu'on se mette en colère! nous perdons notre temps... — Venez.

— Ah! je te retrouverai, toi, mon garçon d'honneur! — cria le relieur en montrant le poing à Misticot.

— Ça ne sera toujours pas dans le chemin que tu vas prendre! — répliqua ce dernier en suivant du regard les deux cousins. — Décidément Loiseau est une sale bête, et Paul Béraud un mauvais gredin! — ajouta-t-il, — pauvre Victorine! — Quand je pense à cette petite femme-là si gentille, si bonne ouvrière, et qui va être si malheureuse, ça me met le cœur à l'envers! — Ah! les soiffeurs d'absinthe, quelles brutes!...

Et Misticot quitta la rue de Fleurus pour se rendre à Montmartre, ne voulant pas perdre son après-midi.

Il retourna d'abord chez lui rue de la Fontaine-du-But, afin d'y prendre la boite-éventaire renfermant les objets de dévotion et les médailles qu'il vendait aux alentours de l'église du Sacré-Cœur.

Sa concierge l'arrêta au passage.

— He! Misticot, — lui cria-t-elle au moment où le gamin s'élançait dans l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il y a, maman Petit-pa-ta-pon? — fit-il en revenant sur ses pas.

— Arrivez ici... j'ai quéq'chose à vous glisser dans le tuyau de l'oreille.

— Quoi donc?

— Figurez-vous qu'il est arrivé ici, ce matin, une personne vous demander...

— Quelle personne?

— Une religieuse...

— Pas possible!... — fit Misticot dont la pensée était à mille lieues de sœur Marie.

— Oui, parfaitement! — reprit la portière. Et une religieuse qui n'était point piquée des hannetons! — Ah! la belle fille... toute jeune, et venue en fiacre.

— Eh bien! qu'est-ce qu'elle me voulait?

— Vous parler, donc! — Je l'ai envoyée sur le plateau, près de la nouvelle église, voir si vous y étiez.

— Je n'y étais pas... — A-t-elle dit qu'elle reviendrait?...

— Nenni, mon fiston... Mais si elle revenait tantôt?

— Vous l'enverrez près de la chapelle, j'y serai dans cinq minutes.

— Suffit.

Misticot gagna sa chambre : une petite chambre du cinquième étage, très proprement meublée et tenue avec un soin de ménagère flamande.

Là, fort intrigué de ce que venait de lui apprendre la portière, et se demandant ce que cette religieuse pouvait avoir à lui dire, il prit sa boîte, referma sa porte, quitta la maison et se dirigea vers les constructions de la nouvelle église.

XVII

Arnold Desvignes, le lendemain du jour où nous l'avons vu dîner à l'hôtel du boulevard Haussmann, se rendit de bonne heure à la maison de banque dont il était devenu l'associé.

Il y arriva juste au moment où Verrière entrait lui-même dans son cabinet.

— Nous avons à travailler ici ce matin, — dit Arnold après l'échange d'une poignée de main. — Dans l'après-midi, nous irons au théâtre des Fantaisies-Modernes. — Il est indispensable que nous voyons ensemble ce M. la Fougère et que vous lui montriez les dents... — Si M[lle] Léona, la Vénus de féeries, vous pèse, ce sera un moyen de vous débarrasser d'elle...

— Avant tout travail, — répliqua le banquier, — je dois vous apprendre ce qui s'est passé hier chez moi, après votre départ...

— Quelque chose d'ennuyeux?

— Vous en jugerez vous-même...

Et Jules Verrière raconta par le menu la scène entre lui et sœur Marie, à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs.

Arnold écoutait avec une extrême attention...

— De tout ceci, — fit-il quand le récit fut achevé, — ressort pour moi

une chose fort claire, c'est que j'aurai beaucoup de peine à me faire aimer de Mlle Angélique...

— J'en ai peur...

— Et, — continua l'ex-employé du banquier de Calcutta, — que j'aurai dans la personne de votre nièce un adversaire acharné...

— C'est mon avis...

— Je m'en doutais déjà, mais soyez sans inquiétude, les obstacles ne me décourageront point, je lutterai vigoureusement et vous verrez qu'à la fin je triompherai... — Un renseignement, je vous prie : — Quel est le chiffre de la fortune déposée entre vos main par votre nièce?

— Cinq cent mille francs.

— A cette heure, que reste-t-il de cet argent?

— Trois cent mille francs environ.

— Comment les capitaux vous ont-ils été remis par elle?

— De la main à la main.

— Sans reçu?

— Oui. — Vous comprenez qu'entre ma nièce et moi c'était une affaire de confiance.

— De telle sorte que si sœur Marie venait par hasard à mourir — (elle est jeune, mais on meurt à tout âge) — nous nous trouverions avoir en caisse de son chef cinq cent mille francs qui ne devraient rien à personne...

Jules Verrière, malgré son effroyable égoïsme, sentit un petit frisson effleurer sa chair en entendant son nouvel associé parler ainsi.

— Oui, — commença-t-il, — cependant...

Arnold l'interrompit par cette question :

— De quelle façon ce versement est-il inscrit sur vos livres?

— A mon compte personnel.

— Sans que le nom de votre nièce y figure?

— Oui.

— Ma parole d'honneur, c'est fort adroit! Je vois avec plaisir que vous êtes homme de précaution! — Ah! vous savez, je compte que vous me ferez le plaisir de m'inviter à dîner pour ce soir, j'ai besoin de voir le plus souvent possible Mlle Angélique et sa cousine, pour faire discrètement la cour à l'une, et pour essayer de triompher des préventions de l'autre...

— A dater d'aujourd'hui, votre couvert sera toujours mis chez moi...

— Je vous en remercie... — Maintenant travaillons...

Et les deux gredins se mirent carrément à la besogne, s'occupant de la liquidation de tous les comptes embrouillés, et parlant de leurs projets d'avenir.

L'ardeur du travail fit oublier à Verrière l'heure du déjeuner chez lui.

— Nous déjeunerons ensemble au cabaret. — dit Arnold, — et nous irons ensuite au théâtre des Fantaisies-Modernes.

— Allons... et surtout soyez très carré avec cet intrigant de la Fougère et cette gueuse de Léona...

— Vous serez content de moi.

Vingt minutes après, les deux associés étaient attablés en face l'un de l'autre dans un cabinet de l'un des restaurants du boulevard, et tout en déjeunant Arnold consultait les engagements pris par la Fougère, ainsi que quelques lettres de Léona que Verrière lui avait remises.

Vers trois heures les deux hommes se rendirent au théâtre, passèrent devant la loge du concierge qui salua jusqu'à terre le banquier, gravirent un escalier, suivirent un long couloir sombre, et arrivèrent sur la scène.

Des fragments de décors placés à droite et à gauche pour indiquer des *plans* formaient un ensemble bizarre.

On était en pleine répétition.

Des acteurs et des comédiennes, attendant leur réplique, se promenaient et causaient à voix basse au fond du théâtre.

Plusieurs vinrent saluer fort humblement Verrière qu'ils savaient ami de la maison et bailleur de fonds sérieux.

— Cher banquier, — lui dit en le prenant par le bras une assez jolie femme qui certainement rêvait d'enlever à Léona son protecteur, — vous savez que nous aurons un succès... — Ça s'annonce bien aux répétitions... — Seulement il y a un cheveu...

— Lequel ? — demanda Verrière.

— Je ne sais si je dois le dire...

— Pourquoi ne le diriez-vous pas ?

— C'est que ça vous touche de très près, et si vous alliez vous blesser...

— Ne craignez rien, et parlez nettement.

— Eh bien! le cheveu, c'est Léona.

— Qu'est-ce qu'elle fait donc, Léona ?

— Parbleu!... de la pose... comme toujours... — Grâce aux billets de mille que vous prodiguez à la Fougère, elle a un rôle superbe... beaucoup trop fort pour elle... et ça ne lui suffit pas encore... Elle tire à elle la couverture et fait supprimer les effets des autres...

En ce moment on entendit sur la scène une vive altercation.

— Tenez, — fit la bonne petite camarade, — voilà que ça commence, et c'est comme ça vingt fois par jour...

Un silence profond s'établit dans les coulisses, tandis que s'élevait à l'avant-scène la voix glapissante de Léona furieuse.

— Mais, sapristi, — criait cette voix, — ça ne peut pas aller comme ça! — Après mon couplet qui sera certainement bissé, il ne faut pas, monsieur

l'auteur, me tuer mon effet, en faisant dire au comique un mot bête et ridicule!... — Coupez le mot!...

— Je suis trop bien élevé, madame, pour vous dire que c'est vous qui êtes ridicule... — répliqua l'auteur. — Je ne couperai rien!

— Ah! vous ne couperez rien?

— Je ne couperai rien, non, madame!

— Eh bien! moi, je ne jouerai pas votre *panne*, et nous verrons ce que la féerie deviendra sans moi... — Je m'en vais... bonsoir... et montez la pièce comme vous pourrez...

— Voyons, voyons, Léo, pas de bêtises... — dit la Fougère en intervenant. — Calmez vos nerfs, mon cher auteur... — Vous avez certainement raison, mais Léo n'a pas tout à fait tort... — Elle joue le personnage principal... il y aurait donc maladresse à lui diminuer ses effets...

Puis, s'approchant de l'auteur irrité, la Fougère lui glissa dans l'oreille :

— Vous savez, mon petit, il me faut encore cinquante mille francs pour achever de monter votre machine qui me coûte les yeux de la tête... J'ai besoin de Léona pour *taper* Verrière... — Voulez-vous être joué? — Oui. — Eh bien! soyez gentil, et mettez les pouces...

Ces quelques mots, quoique dits à voix basse, furent entendus d'Arnold, qui s'était approché et se trouvait, caché par un châssis, à quelques pas seulement des deux interlocuteurs.

— L'affaire est arrangée... — cria la Fougère. — On coupe le mot... — Passons à un autre tableau...

Mais à cette minute précise Verrière et Arnold apparurent sur la scène.

Léona et le directeur les aperçurent à la fois.

— Ah! ma foi, cher banquier, — dit la Fougère, — vous arrivez comme marée en carême! — J'allais vous écrire un petit mot en vous demandant un rendez-vous. — J'ai quelque chose d'important à vous communiquer...

— Eh bien! — répliqua Verrière d'un ton froid, — nous allons pouvoir causer tout de suite de l'affaire dont vous voulez m'entretenir et aussi de celle qui m'amène... — Mais permettez-moi de vous présenter d'abord mon associé...

La Fougère et Léona firent tous deux un mouvement brusque, accompagné d'une grimace.

— Votre associé?... — répéta le directeur.

— Oui; monsieur Arnold Desvignes...

Un salut fut échangé.

— Mes compliments les plus sincères, cher monsieur... — dit la Fou-

gère prenant la main d'Arnold et en la serrant avec une cordialité apparente, quoiqu'il fût horriblement contrarié et inquiet.

— Les amis de nos amis sont nos amis... — fit à son tour Léona en serrant l'autre main du nouvel associé de son protecteur.

— Voulez-vous, monsieur, nous accorder quelques instants d'entretien dans votre cabinet? — demanda Desvignes.

— Mais comment donc!... — On va continuer la répétition sans moi. — Les affaires avant tout... — Venez, messieurs...

— Je vous accompagne... — insinua Léo.

— N'avez-vous pas entendu, madame, que nous avions à causer d'affaires?... — répondit sèchement Arnold en se retournant.

— Eh bien! quoi? — Je les connais, les affaires du théâtre, et celles du directeur, et celles de Verrière aussi...

— C'est un tort, madame, et votre présence dans le cabinet de la direction pourrait nous gêner beaucoup.

Léona pinça les lèvres et fronça les sourcils.

Elle allait insister, mais la Fongère lui fit un signe impérieux et reprit :

— Venez, messieurs...

Puis il conduisit les deux associés à son cabinet, tandis que la comédienne restait à l'avant-scène, frappant du pied et se posant ces énigmes :

— Que signifie tout ce mic-mac? — Il y a dans tout ça quelque chose qui n'est pas naturel... — Qu'est-ce qui se passe? — Verrière a pris un associé? — Pourquoi? — Il ne pouvait donc plus marcher seul? — à peine s'il m'a dit bonjour. — Je m'en fiche pas mal de son bonjour, mais je veux qu'il me rende l'argent que j'ai chez lui... — Nous verrons tout à l'heure...

La voix du régisseur s'éleva :

— A vous, Léona! — disait cette voix. — En scène pour le neuvième tableau!... On commence!...

Et la cabotine alla répéter.

XVIII

La Fongère avait introduit Verrière et Arnold Desvignes dans son cabinet, une assez grande pièce où les manuscrits, les journaux, les liasses de papiers divers, les dessins de costumes, les maquettes de décors, s'entassaient en un pêle-mêle attestant le désordre de la maison.

Le directeur avança des sièges, s'assit devant son bureau, et attendit. Arnold prit la parole.

— M. Verrière m'a présenté à vous, monsieur, comme son associé, — dit-il, — je le suis, en effet, depuis hier... — En le devenant, j'ai accepté ma part de toutes les affaires de la maison bonnes et mauvaises...

— Oh! toutes bonnes... — interrompit la Fougère en souriant.

— Pas toutes, non, monsieur, il s'en faut! — répliqua l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta. — M. Verrière s'est laissé trop souvent entraîner par le désir de rendre service... — En prenant connaissance des opérations de la maison, je me suis aperçu que mon associé avait été souvent dupe, et j'ai résolu, d'accord avec lui, de lutter énergiquement contre les fâcheux résultats de sa faiblesse... — Parmi les nombreuses pièces que j'inventoriais, j'ai trouvé et étudié celles qui vous concernent, monsieur la Fougère.

Depuis un instant le directeur témoignait par son attitude une gêne excessive; cependant il s'efforçait de faire bonne contenance.

— Oh! — dit-il d'un ton dégagé, — nos affaires avec ce cher Verrière sont la chose du monde la plus simple... — Nous sommes en compte... — J'ai reçu trois cent mille francs d'une part, cinquante mille de l'autre...

— Plus, d'un marchand de billets, soixante mille dont Verrière a répondu pour vous...

— C'est exact... — Total, quatre cent dix mille francs... et j'ai pris des engagements.

— Que vous n'avez pas tenus.

— Entre parents il faut s'entr'aider...

— Il n'y a point de parenté en affaires... et d'ailleurs je ne suis pas votre parent, moi.

— Enfin, monsieur, où voulez-vous en venir? — demanda la Fougère dont le malaise augmentait. — Il est convenu que je dois rembourser les cent cinquante derniers mille francs qui m'ont été versés en abandonnant chaque soir une somme de deux mille cinq cents francs sur les représentations de la pièce... — Je tiendrai cet engagement.

— Vous en aviez pris un autre, antérieur...

— Lequel donc?

Arnold tira de son portefeuille un papier timbré qu'il déplia et répondit :

— Celui-ci, par lequel vous vous engagez à rembourser le 31 mai 1884, par conséquent dans cinq jours, une somme de cent mille francs... — et nous venons vous prévenir d'avoir à vous mettre en mesure de faire honneur à votre signature...

La Fougère était devenu très pâle.

— Il était entendu avec Verrière, — s'écria t-il, — que ce payement serait reporté à une autre époque.

— Est-ce écrit? — demanda froidement Arnold.



— Ah ça ! tu ne vas pas bientôt finir tes manières !

— Non, mais...

— Il n'y a pas de *mais*, monsieur... — Vous devez... vous avez reconnu la dette, il faut payer... — Si le 31 mai vous ne payez pas, je vous poursuivrai, je vous en donne ma parole d'honneur...

— Ce serait insensé !

— Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— Parce que vous me mettriez en faillite et que vous perdriez les deux mille cinq cents francs à toucher chaque soir sur les recettes de la soirée.

— Et si vous faites deux mille francs à la vingtième?

— C'est impossible!... — Ce sera un succès. — Je compte sur cette féerie pour relever le théâtre et pour payer toutes mes dettes.

— Et vous comptiez aussi demander aujourd'hui même cinquante mille francs à M. Verrière pour achever de la monter! — dit ironiquement Arnold.

— A moi, cinquante mille francs! — s'écria le père d'Angélique.

— Permettez... permettez... — balbutia la Fougère stupéfait, car il ne pouvait comprendre comment son interlocuteur se trouvait renseigné au sujet de ses intentions.

— Allons, monsieur, un peu de franchise! — interrompit Arnold. — Vous jouez un jeu dangereux... — M. Verrière a été votre dupe dès l'heure où il vous a obligé pour la première fois, et vous voudriez encore qu'il le fût! — Heureusement je suis là, moi! — Je connais toutes vos manœuvres et je les dévoilerai... — Vous vous êtes servi de Mlle Léona pour prendre sur mon associé une influence sans bornes et puiser à l'aise dans son coffre-fort! — Comment s'appelle ce métier, monsieur, étant donné que Mlle Léona était à la fois votre instrument et votre maîtresse?

— Sa maîtresse! — répéta Verrière en se levant.

— C'est faux, monsieur, c'est faux!... — bégaya la Fougère.

— C'est si vrai que personne ne l'ignore au théâtre, car vous ne vous en cachez guère! — De tels procédés nous autorisent à ne garder avec vous aucun ménagement... — Nous userons de nos droits...

— Vous voulez donc ma ruine? ma mort?

— Nous voulons tout bonnement être payés et ne point passer pour des sots!... — Vous êtes prévenu, monsieur... — Le 31 mai nous vous réclamerons cent mille francs... — Soyez en mesure...

Et, sans répondre un mot aux supplications de la Fougère affolé qui s'efforçait de les retenir, Arnold sortit du cabinet avec Verrière, à qui, dans le couloir, il dit :

— Nous toucherons d'abord cent mille francs...

— Le croyez-vous?

— J'en suis certain.

— Qui les lui prêtera?

— Léona elle-même.

— Allons donc!...

— Vous verrez...

Les deux associés arrivèrent sur la scène.

La répétition était finie, mais Mlle Léo, assise derrière un châssis, attendait Verrière.

Lorsqu'elle le vit, elle courut à lui.

— Les affaires avec la direction sont terminées, — lui dit-elle. — Je pense qu'on peut causer maintenant...

Verrière, à qui la présence d'Arnold donnait beaucoup d'aplomb et de sang-froid, répondit :

— Je suis toujours à mon cabinet jusqu'à cinq heures... — Vous pouvez m'y trouver, s'il vous convient d'y venir.

Il voulut passer.

Mais la comédienne se campa résolument devant lui en s'écriant d'un ton canaille :

— Ah çà ! tu ne vas pas bientôt finir tes manières!

— Prenez garde, madame, — dit Arnold. — Parlez moins haut... — On pourrait vous entendre...

— Qui donc?

— Monsieur la Fougère, votre amant...

— Il n'est point question de la Fougère, — répondit la drôlesse sans sourciller, — il s'agit de moi et de M. Verrière... Nous avons aussi des affaires ensemble...

— C'est-à-dire que nous avons des fonds à vous entre les mains... — Je le sais, madame, — reprit Arnold, — il s'agit, je crois, d'une somme de cent quatre-vingt-dix mille francs... — Nous tiendrons cette somme à votre disposition dans quatre jours... — Le 30 mai, à partir de neuf heures du matin, vous n'aurez qu'à vous présenter à la caisse... elle vous sera remise contre votre reçu... — Pour le moment, madame, voyez donc votre directeur, monsieur la Fougère, — il a certainement besoin de vous consulter pour savoir s'il doit ou non fermer son théâtre ce soir et déposer son bilan... Nous avons bien, madame, le plaisir de vous saluer.

Et, suivi de Verrière, Arnold Desvignes se dirigea vers la porte de sortie.

Les dernières paroles du jeune homme avaient produit sur Léona l'effet d'un coup de foudre.

— Fermer le théâtre!... déposer son bilan !... — répéta-t-elle presque à haute voix quand elle se trouva seule. — Mais alors je ne jouerais pas mon rôle dans la féerie!... Un rôle fait tout exprès pour moi!... le plus beau rôle qu'on ait jamais vu!... Ah! ça, par exemple, c'est impossible... Je prêterais plutôt à la Fougère l'argent que Verrière va me rendre!...

Et Léona s'élança comme une folle dans le couloir qui conduisait au cabinet directorial.

Sur le trottoir, en face du théâtre, avant de remonter dans la voiture qui les avait amenés, les deux associés s'arrêtèrent.

— Il me semble que nous allons perdre pas mal dans cette affaire-là... — dit Verrière.

Arnold haussa les épaules.

— Ayez donc confiance! — répliqua-t-il ensuite. — Votre situation est superbe. — L'argent de Léona passera à payer les cent mille francs de la fin du mois et les soixante mille francs du marchand de billets à qui je ferai la leçon et qui refusera de donner du temps... — Une fois cet argent disparu, la Fougère ne pourra pas finir de monter sa féerie... — On vendra le théâtre, nous serons les principaux créanciers et je trouverai moyen de rattraper la plus forte partie de ce qui vous paraît aujourd'hui compromis... D'ailleurs, que nous importe une perte légère? — La Fougère est à nous, pieds et poings liés! — La faillite... une faillite que je me charge de changer en banqueroute... — La misère noire... une balle ou la Seine... et l'un des héritiers d'Étienne Béraud cesse d'être gênant!...

La journée, pour Angélique Verrière, s'était passée pleine d'angoisses.

Après la dépêche envoyée le matin au lieutenant d'artillerie Vandame, elle avait espéré que, profitant des moments où il savait la trouver seule à l'hôtel du boulevard Haussmann, il viendrait sans retard répondre à son appel pressant.

Six heures du soir étaient sonnées et le jeune homme n'avait point encore paru.

Angélique, assise au salon près d'une fenêtre donnant sur la cour, ne cessait d'interroger du regard la porte d'entrée et de prêter l'oreille avec l'espoir d'entendre résonner le timbre.

Mais la porte ne s'ouvrait que pour laisser passer des indifférents, et le timbre ne résonnait point.

La pauvre enfant sentait son cœur se briser.

— Pourquoi donc ne vient-il pas? — se demandait-elle. — Comment se fait-il qu'il ne soit pas accouru aussitôt après avoir reçu ma dépêche?

Et mille pensées troublantes se heurtaient dans son cerveau; — une inquiétude qui ressemblait à de l'agonie s'emparait de son âme.

Enfin le timbre se fit entendre.

La porte donnant accès sur le boulevard Haussmann s'ouvrit.

Le lieutenant parut.

XIX

Mlle Verrière poussa une exclamation de joie.

Il lui semblait qu'avec Émile Vandame l'espérance et le bonheur rentraient dans la maison.

Momentanément oublieuse des strictes convenances, elle courut à la rencontre du jeune homme jusque sur le seuil du vestibule.

— Venez... venez donc vite!... — lui dit-elle en l'entraînant au salon. — Votre retard me faisait mourir...

— J'étais de service, chère Angélique, — répondit le lieutenant. — Je faisais partie d'une Commission chargée d'expérimenter des armes de tir. — Nous avons passé l'après-midi tout entier au polygone de Vincennes, et je n'ai reçu votre dépêche qu'à cinq heures du soir...

— Je ne vous accusais pas, mais je souffrais...

Vandame reprit :

— Aussitôt averti je suis venu sans perdre une minute... — Pourquoi cet appel pressant?... Pourquoi ce visage bouleversé?... — Que se passe-t-il donc ici?...

— Mon ami, notre amour est en péril... De grands, de sérieux dangers le menacent...

— Hélas! — murmura le lieutenant, — ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils existent, ces dangers! — ils me sont apparus nettement le jour où votre père a prononcé les paroles désolantes que vous savez...

— C'est vous qui ne savez pas tout, mon ami!... — Ces dangers-là n'étaient point immédiats... on pouvait lutter contre eux, ou, tout au moins, se résigner et attendre... — A cette heure, il ne s'agit plus de patience et de résignation... — Le péril est immédiat... le temps presse... il faut agir, si vous m'aimez! ..

— Si je vous aime! — répéta Vandame, — ah! vous n'en doutez pas!... — Pour moi, vous êtes tout au monde... pour vous j'affronterais tout, je serais prêt à tout! — Mais, encore une fois, que se passe-t-il et qui faudrait-il combattre?

— Mon père a pris un associé... — répondit Angélique.

— Ceci n'a rien que de très naturel, ce me semble.

— Rien n'est moins naturel, au contraire, pour qui connaît la nature de mon père et ses habitudes d'indépendance et de domination... — Un associé, ayant forcément droit de conseil et de contrôle, ne peut être pour lui qu'un objet de gêne intolérable... — S'il l'accepte, ou plutôt s'il le subit, c'est qu'il lui est impossible de faire autrement... — Ah! je ne me trompais pas, moi, quand les pressentiments d'une catastrophe prochaine et inévitable m'obsédaient!... — Mon père a fait certainement des pertes énormes en spéculations malheureuses, à la Bourse ou ailleurs... — Il allait sombrer!... — S'il a pris un associé, c'est pour éviter le naufrage... la faillite... la ruine...

— Que m'apprenez-vous là? — s'écria Vandame stupéfait...

— La triste vérité... — Les choses sont ainsi, soyez en sûr...

— Eh bien! mais, dans cette situation nouvelle, je ne vois pas un danger pour nous, au contraire...

— Comment l'entendez-vous?...

— Mon oncle, en me refusant votre main, donnait pour motif à ce refus qu'il ne voulait vous marier que lorsque vous seriez majeure... — Sans doute il s'était servi pour ses affaires de votre fortune personnelle, et l'ayant compromise, perdue peut-être, il reculait le plus possible l'époque d'une reddition de comptes difficile... Aujourd'hui, l'équilibre est rétabli, l'argent est revenu dans les coffres vides puisque votre père n'a pris, certainement, un associé que pour cela... — Donc les causes du refus n'existent plus, et nous devons être heureux de l'association conclue au lieu de nous en épouvanter...

— Oh! taisez-vous! taisez-vous! — fit Angélique vivement.

— Pourquoi donc?

— Parce que ce qui vous rassure devrait vous faire trembler!...

— Je ne comprends pas...

— L'associé de mon père est un jeune homme. Il a vingt-six ou vingt-sept ans à peine...

Vandame tressaillit.

Angélique continua:

— Il a dîné ici hier... Il y dîne encore aujourd'hui... Son couvert doit être mis chaque jour à notre table, j'en suis officiellement prévenue... — Mon père ne s'est pas expliqué, mais j'ai bien compris... — Entre mon père et ce riche capitaliste qui vient si bien à point pour remplir la caisse vide, il n'y a pas seulement une association d'argent et d'intérêts... il y a un marché d'une autre nature...

— Un marché... — répéta le lieutenant devenu pâle.

— Oui... Ce jeune homme est amoureux de moi.

— A-t-il donc osé vous le dire? — demanda Vandame avec un geste de colère.

— Il ne m'a rien dit, mais quelle jeune fille, si simple et si naïve qu'elle soit, se trompe à l'expression des yeux fixés sur elle?... — Il m'aime, j'en suis sûre... — Quand je suis revenue de Marseille avec sœur Marie, il a été notre compagnon de voyage en chemin de fer, et déjà il me regardait beaucoup, mais, convaincue que je ne le reverrais jamais, je n'y attachais aucune importance... — Jugez de ma surprise et de ma terreur en le voyant tout à coup reparaître comme associé de mon père! — N'en doutez pas, ma main a été le prix du marché conclu entre mon père et lui, et au moment où je vous parle, mon mariage est décidé! — De cela je n'ai point la preuve matérielle puisque encore une fois on ne m'a rien dit, mais j'en

ai la certitude morale absolue! — Oui, mon père a vendu sa fille à un mari pour éviter la ruine!...

— Ce serait odieux!

— Odieux, certes!... mais cela est... — Comprenez-vous maintenant l'imminence du péril et sa gravité?... — Voilà pourquoi je vous ai télégraphié de venir... — Je vous aime... je veux me garder pour vous... Mais que faire si, dans huit jours, dans quinze jours, dans un mois, mon père veut me contraindre à épouser cet homme?...

— Résister... — s'écria le lieutenant.

— Eh! le pourrai-je? En aurai-je la force?... Dans une lutte de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes, ne serai-je point vaincue, brisée?...

— Mon Dieu! mon Dieu!... — fit Vandame d'une voix sifflante, en serrant son front dans ses mains.

Angélique éclata en sanglots.

— Oh! je suis bien malheureuse, allez! — bégaya-t-elle. — Malheureuse à en mourir!...

Le lieutenant l'entoura de ses bras en attirant sa tête sur sa poitrine, et il effleura de ses lèvres ses joues baignées de larmes.

En ce moment le timbre de la porte d'entrée résonna de nouveau.

D'un mouvement brusque la jeune fille se dégagea de l'étreinte du lieutenant, courut à la fenêtre et frissonna de tout son corps en voyant Jules Verrière et Arnold Desvignes traverser la cour.

— C'est lui... le voilà... — fit-elle avec épouvante.

Vandame, à son tour, s'approcha de la fenêtre, et soulevant un peu le rideau de guipure regarda le nouveau venu.

Un feu sombre s'alluma dans ses yeux.

— Eh bien! quoi! — murmura-t-il, — la solution du problème est simple... — Sans doute cet homme n'est point un lâche... — Je le provoquerai... nous nous battrons, et Dieu décidera entre nous...

— Oh! non! non! pas cela, — bégaya la jeune fille en tendant vers le lieutenant ses mains suppliantes, — il vous tuerait peut-être...

— Qu'importe? S'il me tue, je ne souffrirai plus...

— Et moi, que deviendrai-je alors?...

— Mais, — poursuivit l'officier avec exaltation, — Dieu est juste et c'est moi qui le tuerai.

— Oh! calmez-vous... calmez-vous, mon ami, je vous en conjure!... — dit Angélique en proie à un véritable affolement — j'ai eu tort de vous parler comme je l'ai fait!... à mon angoisse déjà si grande vont s'ajouter des angoisses nouvelles! . J'ai rêvé, la nuit dernière... j'ai rêvé de vous... je vous voyais sanglant... inanimé... Si c'était un avertissement du Ciel... Non!

non!... point de provocation... point d'insulte... point de rencontre... je n'y survivrais pas!

— Y songez-vous! — s'écria Vandame, — cet homme tenterait de me voler mon bonheur, et je n'emploierais pas tous les moyens possibles pour défendre le trésor qu'il veut me prendre! — Allons donc! — Mais alors c'est moi qui serais un lâche et vous n'auriez désormais pour moi que de la haine et du mépris! — Ah! l'idée de la lutte à soutenir me rend tout le courage que m'avaient enlevé les paroles de votre père! — Sous leur poids je courbais la tête... Je la redresse pour le combat!

A cette minute précise la porte du salon s'ouvrit et Verrière parut sur le seuil, suivi d'Arnold Devignes.

— Émile!... ici! — s'écria le banquier dont un grand pli traversa le front.

Vandame s'inclina.

— Moi-même, mon cher oncle... — répondit-il. — Je suis venu présenter à ma cousine mes respectueux hommages...

— Es-tu là depuis longtemps?

— Depuis quelques minutes à peine.

— Tu dînes avec nous?

— Non, je retourne à Vincennes.

— Êtes-vous donc de service ce soir? — demanda vivement Angélique.

— Non, ma cousine.

— Eh bien! alors, pourquoi partir? — Si mon père n'insiste pas pour vous faire rester, j'insisterai, moi...

La jeune fille ajouta en désignant Arnold :

— Ce n'est point, je suppose, la présence d'un étranger à notre table de famille qui vous effarouche au point de nous priver, mon père et moi, de votre présence...

— Rien n'effarouche un soldat, ma cousine... — répondit Vandame. — Je reste donc, puisque vous avez la bonté de paraître y tenir...

— Monsieur Émile Vandame, officier d'artillerie, — fit Verrière en présentant le jeune homme, — un de mes parents...

Il appuya sur ces derniers mots et poursuivit :

— Monsieur Arnold Desvignes, mon associé depuis hier...

Vandame inclina légèrement la tête, si légèrement que cette ébauche de salut était plus insolente que polie.

Le banquier et son associé remarquèrent parfaitement cette nuance.

Verrière fronça les sourcils pour la seconde fois.

Arnold fixa ses yeux sur le lieutenant.

Leurs regards se croisèrent.

Celui de Vandame était chargé de haine et de provocation.



— Monsieur, je vous attends dehors.

Celui d'Arnold, calme comme la force sûre d'elle-même et froid comme la lame d'une épée.

Sœur Marie venait d'entrer sans bruit dans le salon.

L'ex-employé du banquier de Calcutta la salua avec l'apparence du plus profond respect.

La religieuse, voyant à l'improviste Émile Vandame et Arnold en pré-

sence, c'est-à-dire deux rivaux, par conséquent deux ennemis, ne put s'empêcher d'éprouver une surprise mêlée de beaucoup d'inquiétude.

Évidemment, puisqu'ils se trouvaient là tous les deux, Verrière les avait présentés l'un à l'autre. — Vandame savait donc que son oncle avait pris un jeune homme pour associé, et ne pouvait manquer de comprendre à merveille, avec la jalouse intuition des gens bien épris, quel danger courait son amour.

Angélique, d'ailleurs, avait dû lui faire toucher du doigt ce danger.

N'allait-il pas résulter de cette situation, de cette rencontre, quelque chose de terrible?...

XX

Sœur Marie aurait donné beaucoup pour pouvoir interroger sa cousine et apprendre ce qui s'était passé avant son arrivée, mais cela était impossible.

Elle ne pouvait qu'attendre et qu'observer.

Le valet de chambre vint annoncer que le dîner était servi.

Arnold offrit son bras à Angélique.

La jeune fille, avant de le prendre, eut une seconde d'hésitation.

Elle avait vu Émile Vandame tressaillir et réprimer un mouvement de colère.

La crainte d'un conflit immédiat entre les deux hommes l'emporta sur le sentiment de violente répulsion que l'associé de son père lui inspirait. Elle appuya son bras sur le sien, mais en ayant soin que le contact fût aussi léger que possible.

La religieuse n'avait rien perdu de tous ces mouvements. — Aucune nuance ne lui avait échappé.

— Vandame sait tout, — se dit-elle. — Arnold Desvignes et lui se haïssent.

Le dîner fut singulièrement triste et dura peu de temps, malgré tous les efforts que fit pour l'égayer Arnold, toujours maître de lui-même, toujours en complète possession de son sang-froid.

On passa au salon.

Le lieutenant, si bien élevé et si homme du monde qu'il fût, ne pouvait empêcher sa physionomie de trahir son impatience.

La présence de l'associé de Verrière l'énervait au plus haut point et il ne parvenait pas à cacher cet énervement.

A plusieurs reprises il fut agressif dans ses paroles.

Arnold, impassible comme le plus flegmatique de tous les Anglais, paraissait ne pas comprendre.

Verrière sentait bien que l'atmosphère était chargée d'électricité, qu'il y avait de l'orage dans l'air, mais la confiance absolue que lui inspirait la prodigieuse habileté de Desvignes l'empêchait de s'inquiéter.

— Ce garçon-là marche à son but, — pensait-il, — et rien ne le détournera de la route qu'il s'est tracée...

En conséquence, il savourait son café d'un air de parfaite béatitude et se versait successivement des petits verres de vieille eau-de-vie, de chartreuse verte et de curaçao sec.

Par instants Vandame éprouvait une grande envie de briser les vitres et de savoir si les pressentiments d'Angélique étaient bien fondés, mais la crainte d'exaspérer contre lui son oncle le contraignait à se dominer.

Cependant, à un moment donné, il ne put s'empêcher de dire :

— J'ai éprouvé ce soir un grand étonnement, mon cher oncle. — Je vous avais entendu bien souvent repousser, comme entraînant avec elle une sorte d'abdication, l'idée de prendre un associé... — L'association, le partage du pouvoir et de la responsabilité, l'amoindrissement enfin, n'étaient ni dans votre tempérament, ni dans vos goûts... — Il paraît que votre manière de voir à cet égard s'est modifiée du tout au tout.

— Mais, sans doute... — répondit tranquillement le banquier. — Les idées se modifient à mesure que les années s'écoulent, amenant l'expérience... — Je suis de l'avis d'un vieux vers classique devenu proverbe :

« L'homme absurde est celui qui ne change jamais! »

J'ai travaillé beaucoup... — Avec l'âge, la fatigue arrive... — J'ai senti le besoin d'avoir auprès de moi un second moi-même, un homme jeune, intelligent, actif, énergique, qui soit dans le mouvement de notre époque...

— N'approuvez-vous point le choix de M. Verrière, monsieur? — demanda l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta du ton le plus poli et sans la moindre nuance d'ironie.

Vandame répondit avec une hauteur insolente :

— Ne vous connaissant pas, monsieur, je ne puis savoir si M. Verrière a bien ou mal fait de vous choisir...

Arnold reprit, toujours avec la même politesse exquise :

— Peut-être auriez-vous désiré qu'il vous consultât avant de prendre un parti?...

Le coup était direct.

Angélique et sœur Marie échangèrent un regard chargé d'angoisse.

Le lieutenant allait répliquer.

Jules Verrière ne lui en laissa pas le temps.

— Tout le monde sait, — dit-il. — que je ne consulte jamais personne et que j'ai l'habitude de ne solliciter et de n'accepter aucun conseil. — Mon neveu ne pouvait donc avoir l'absurde prétention de m'imposer les siens. — Il s'étonne, paraît-il, que j'aie pris un associé... — Ceci m'importe peu... — Cet asssocié me plaît... il a ma confiance entière... il est déjà mon ami, et j'espère qu'avant peu il sera pour moi mieux qu'un associé et plus qu'un ami...

En prononçant ces mots le banquier mettait en pleine lumière la situation obscure, ou du moins mal éclairée jusque-là.

Angélique et sœur Marie frissonnèrent d'épouvante.

Vandame tressaillit de colère, et cette colère lui donna la force de ne point ployer sous le fardeau de douleur qui l'écrasait.

En face de lui se trouvait un ennemi, un rival avoué qu'il fallait combattre.

— Mieux qu'un associé et mieux qu'un ami! — répéta-t-il d'une voix sifflante. — Mais pour être mieux et plus que cela. il faudrait être un fils!

— Me supposez-vous indigne de le devenir, monsieur Vandame? — demanda Arnold en souriant.

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que je ne vous connaissais pas! — répliqua le lieutenant.

— Et bien, moi, monsieur, je vous tiens pour un galant homme, — reprit le nouvel associé de Jules Verrière, — et j'espère qu'en présence de ces dames, vous aurez le bon goût de ne pas insister...

— Je sais pourquoi mon neveu parle ce soir un peu plus haut qu'un gentleman ne devrait se le permettre... — dit Verrière. — Je l'engage à se souvenir de certaines paroles échangées entre nous... — Encore une fois, je suis et prétends rester le maître absolu dans ma maison... — Il m'a plu de prendre un associé... Cela ne regarde que moi... Si de cet associé il me convient de faire un gendre, je le ferai, et personne, entendez-vous, personne au monde, n'aura droit de conseil ou de remontrance! — Voilà ma volonté...

— Mon père... — fit Angélique en se levant.

— Voilà ma volonté! — répéta le banquier du ton le plus impérieux.

Sœur Marie avait pris les deux mains de Mlle Verrière, qui retomba pâle, glacée, sur son fauteuil.

Les deux rivaux se menaçaient du regard.

— Je regrette, mesdames, d'être la cause d'une si vive altercation, mais vous me rendrez, je pense, la justice de convenir que je ne l'ai point provoquée! — fit Arnold en s'adressant à la religieuse et à Angélique.

— J'accepte, en effet. la responsabilité tout entière de cette altercation, — dit Vandame, — je voulais savoir... — je sais... — Pardonnez-moi, ma

cousine... — pardonnez-moi, sœur Marie, d'avoir amené ici un moment de trouble... Monsieur Verrière, je vous salue...

En passant à côté d'Arnold, le lieutenant ajouta tout bas :

— Je vous attends dehors, monsieur.

Desvignes resta impassible comme s'il n'avait pas entendu.

L'officier d'artillerie sortit.

Un instant après, le nouvel associé de Jules Verrière prenait congé lui-même et se retirait.

Le banquier regagna son appartement, laissant les deux cousines seules au salon.

— C'est toi qui as fait venir M. Vandame? — demanda vivement la religieuse à Angélique.

— Oui... — répondit celle-ci, du geste plutôt que de la voix.

— Pourquoi?

— Je voulais lui apprendre quels dangers menaçaient notre amour... — Et comme j'avais raison! — Mes pressentiments, tu n'en as que trop la preuve, ne me trompaient pas! — Tu as entendu mon père... tu as compris...

— J'ai tout entendu... j'ai tout compris... Oui, ton amour est menacé, mais rien n'était perdu, car je veille sur ton avenir, moi... et voilà que ta démarche imprudente vient de rendre presque inévitable un malheur...

— Un malheur? — répéta Mlle Verrière profondément troublée.

— Oui... — Les regards de M. Vandame étaient étincelants de fureur... — En se retirant il a dit quelques mots tout bas à l'oreille de l'associé de ton père... — M. Arnold est sorti presque aussitôt... Le lieutenant l'attendait sans doute au dehors...

— Oh! mon Dieu!... mais alors?...

— Un duel est imminent, je le crois...

— Un duel... — fit Angélique avec désespoir. — Oui... oui... tu as raison... — Même avant l'entrevue de ce soir, mon cousin le voulait, ce duel. — Il disait qu'il tuerait son rival...

— La fortune des armes pourrait tourner contre lui...

— C'est vrai, mon Dieu! c'est vrai... Ce n'est que trop possible! — balbutia Mlle Verrière en se tordant les mains, — il pourrait être tué! — Mon Dieu!... mon Dieu!... J'étais assez malheureuse déjà, et voilà que mes douleurs et mes angoisses vont grandir encore! Mais c'est au-dessus de mes forces, cela, mon Dieu! Je succombe... Cette pensée me brise! — Non... non... Émile sait que je l'aime... il sait que sa mort me tuerait, il n'ira point exposer une existence qui m'est si chère... il ne se battra pas...

Sœur Marie secoua la tête d'un air de doute.

— Il est officier, — répondit-elle, — il est brave... il exècre son rival...

Comment espérer, entre deux hommes qui se haïssent et que divise une question si grave, une solution pacifique? — Enfin tout est possible... Arnold Desvignes reculera peut-être... — Calme-toi, chère mignonne, et sois sûre que nous ne tarderons guère à savoir ce qui va se passer... — Demain, observe ton père... sa physionomie, ses agissements... Moi j'ai affaire d'un autre côté, et c'est pour toi que je travaille...

Sœur Marie reconduisit Angélique chez elle ; puis, au lieu de regagner elle-même son appartement, elle se dirigea vers la partie de l'hôtel qu'occupait Verrière et frappa doucement à la porte.

Le banquier était dans son cabinet de travail, réfléchissant à diverses combinaisons financières jetées sur le papier par Arnold, et toutes ayant trait à cette *Banque populaire* que l'ancien employé de la maison John Mortimer and C° voulait créer.

Dix heures du soir venaient de sonner.

En entendant frapper à la porte de son cabinet Verrière eut un mouvement de mauvaise humeur, croyant que sa fille Angélique venait discuter avec lui les projets si nettement mis au jour un peu auparavant.

Or, il avait la discussion en horreur, surtout lorsque son parti était pris irrévocablement.

On frappa de nouveau.

— Entrez ! dit-il.

La porte s'ouvrit et sœur Marie franchit le seuil.

XXI

En voyant sa nièce, Jules Verrière se leva d'un air mécontent.

— Si vous venez plaider la cause d'Émile Vandame, je vous engage à vous retirer, — dit-il brutalement. — Cette cause est perdue... je n'écouterai rien!... — Votre protégé, monsieur mon neveu, s'est conduit ce soir de la manière la plus absurde et la plus inconvenable! Je suis furieux!. .

— Je n'ai nullement l'intention, mon oncle, de plaider la cause de celui que vous appelez mon protégé... — répliqua la religieuse. — Vous êtes le maître dans votre maison, et je vous ai entendu répéter tout à l'heure encore que vous ne preniez conseil de personne au monde...

— Alors, qui vous amène?

— Une question toute personnelle.

— C'est différent... — Que désirez-vous?

— J'ai besoin de vingt mille francs.

— Vingt mille francs! — répéta le banquier surpris. — Vous voulez donc distribuer de bien larges aumônes?...

Un axiome de morale se formule ainsi :

« *Mentir pour faire le bien n'est point une action mauvaise.* »

Sœur Marie se crut en droit de déguiser la vérité en répondant à son oncle, qui devait ignorer ses véritables intentions.

— Il ne s'agit pas d'aumônes, mon oncle, — dit-elle. — Les religieuses, mes sœurs, bannies des écoles où elles élevaient chrétiennement les enfants, ne veulent point abandonner ceux qui sont prêts à les suivre... — Nous allons ouvrir une école libre, à nos frais... — Nous allons faire construire une maison qui sera bien à nous, et je crois ne pouvoir mieux employer ma fortune qu'en en consacrant une part à cette œuvre.

— Cela vous regarde... — mais vingt mille francs, c'est une grosse somme!...

— Il est probable que je ne m'arrêterai pas là... — reprit sœur Marie.

— Songeriez-vous à disposer d'une part plus importante encore de votre capital?

— Je donnerai s'il le faut tout ce qui me reste chez vous pour arriver au but que je me propose d'atteindre. — J'ai le droit de faire tel usage que bon me semble de ma fortune, et vous ne sauriez me constester ce droit et me reprocher la façon dont j'en use, puisque sur un million et demi je vous ai donné un million, mon oncle...

— Je ne vous fais aucun reproche, ma chère nièce... — répliqua vivement Jules Verrière. — Vous êtes libre. — Bref, il vous faut vingt mille francs.

— Oui...

— Quand?

— Le plus tôt possible...

— Je n'ai pas ici cette somme, vous devez le comprendre... vous la recevrez demain...

— Il faut que je sois à dix heures du matin dans la maison où je dois les déposer...

— J'irai au bureau à neuf heures... vous m'accompagnerez, et vous toucherez...

— A neuf heures précises, je viendrai vous prendre... — Bonsoir, mon oncle...

— Bonsoir, ma nièce...

Sœur Marie se retira.

— Que le diable emporte cette béguine! — murmura le banquier resté seul. — Avec ses aumônes, ses écoles libres, et autres chinoiseries cléri-

cales, elle est capable d'écorner notablement le demi-million qui m'est confié... — J'ai beau n'avoir pas signé de reçu, je ne puis lui refuser ce qu'elle demande... Il faudra tout restituer, jusqu'au dernier sou, et cependant nous comptions bien, Arnold et moi, que cet argent resterait à la banque! Nous le regardions comme à nous!

Et Jules Verrière, de fort mauvaise humeur, se remit au travail.

Misticot, nous le savons, devait rendre compte au père Loriot de la commission dont celui-ci l'avait chargé pour un loueur de la rue de Seine.

Sa journée faite, le petit marchand de médailles alla porter chez lui sa boîte, dîna modestement et prit le chemin de la rue des Moines où le propriétaire du fiacre numéro 13 l'attendait à neuf heures.

Il trouva Loriot à table.

— As-tu dîné, garçon? — s'écria le vieux cocher.

— Oui, père Loriot.

— Tant pis! — Nous aurions dîné ensemble... Mais ça ne t'empêchera pas de trinquer avec moi... — Je vais te verser d'un petit bourgogne qui n'est pas piqué des grenouilles! C'est mon luxe.., Ça fait du bien par où ça passe! — Ma commission est faite?...

— Parfaitement. — Votre confrère vous enverra demain les deux harnais complets au prix que vous en offrez...

— Alors, ça va bien... — Trinquons!

Les verres remplis jusqu'aux bords se choquèrent, puis Loriot reprit :

— Tu t'es acquitté de ma commission, garçon... Maintenant, à charge de revanche... j'en ai une pour toi...

— Pour moi?

— Oui, et de la part d'une personne du sexe dont auquel nous n'appartenons ni l'un ni l'autre... une jeune dame...

Misticot, se rappelant aussitôt ce que lui avait dit la concierge, demanda :

— Voulez-vous parler d'une religieuse?...

— Positivement! Mais comment le sais-tu?...

— C'est ma pipelette qui m'en a parlé...

— Eh bien! c'est moi qui l'ai conduite dans mon numéro 13 à ton domicile d'abord, et ensuite à la nouvelle église, où elle pensait te trouver faisant ton commerce... Et même elle a paru très vexée de ton absence...

— Qu'est-ce qu'elle pouvait me vouloir, cette religieuse?

— J'en ignore... Mais elle te l'expliquera elle-même...

— Quand?

— Demain...

— Où ça?

— Devant la chapelle du Sacré-Cœur...



— Alors, toi, feignant, tu fais le mossieu! Où donc que t'as volé les frusques que t'as sur le dos?

— A quelle heure?

— A dix heures précises...

— J'y serai, mais, saperlipopette, ça m'intrigue bigrement! — Qui ça peut-il être, cette bonne sœur qui veut jaboter avec Bibi?...

— Eh bien! tu vas avoir le mot de la devinette... — Elle m'a chargé de te rappeler une religieuse qui se trouvait avec une jeune personne dans une voiture dont un des chevaux t'a blessé...

Misticot poussa une exclamation en se frappant sur la cuisse.

— M'y voilà! — fit-il ensuite. — Je me souviens. — C'est sœur Marie... la cousine de...

Le gamin s'arrêta court, pensant qu'il était inutile de prononcer le nom de Mlle Verrière.

— Alors, tu y es? tu la connais? — demanda Loriot.

— Oui... et je sais ce qu'elle me veut... — C'est pour la vente de mes médailles... Une assez forte commande qui doit m'être faite par un couvent. — Merci d'avoir pensé à me prévenir, père Loriot.

— Sois exact, surtout, elle l'a bien recommandé...

— Pas de danger que j'y manque, allez!...

On trinqua de nouveau, et le petit marchand quitta le vieux cocher.

Tout en regagnant la rue de la Fontaine-du-But, Misticot pensait :

— Pour être allée d'abord à mon domicile, pour m'avoir attendu ensuite auprès du Sacré-Cœur, pour avoir chargé le papa Loriot de m'indiquer l'heure du rendez-vous qu'elle me donnait, il faut que sœur Marie ait une raison grave... — Qu'est-ce que ça peut bien être?... — Avec cette préoccupation-là dans la tête, je ne fermerai pas l'œil de la nuit!... Je voudrais déjà être à demain!...

Le gamin suivait en ce moment la rue Gareau où les boutiques sont assez rares.

— Tiens! — se dit-il, — puisque je suis par ici, je vais entrer chez la mère Perrot... — Mon linge doit être prêt, et demain matin je pourrai mettre une chemise blanche pour aller à mon rendez-vous... Ce sera plus convenable... Pourvu que la baraque ne soit point fermée...

Il hâta le pas et se trouva bientôt en face d'une boutique éclairée.

C'était celle de la veuve Perrot.

Elle ressemblait à toutes les boutiques de blanchisseuses, avec une grande table, des paniers à anses, un poêle mécanique, et des cordes sur lesquelles on étalait le linge pour le sécher.

Deux repasseuses travaillaient, et comme il se faisait tard et qu'elles avaient hâte de partir, elles multipliaient les coups de fer avec une fiévreuse énergie.

La veuve Perrot rangeait du linge dans les paniers. — Un jeune homme était assis près du poêle mécanique.

Misticot entra.

— Bonsoir à tout le monde, — dit-il, — et à la maman Perrot en particulier. — Je viens chercher mon linge... Est-il prêt?

— Oui, mon lieux... — Tu peux l'emporter...

— Bravo!... — Faites-m'en un petit paquet, S. V. P.

Le jeune homme assis près du poêle se leva.

— Ah çà! — s'écria-t-il, — je suis donc bien changé que tu ne me reconnais pas, moucheron!

Misticot, après avoir regardé son interlocuteur, poussa un cri de surprise suivi d'un éclat de rire.

— Ah! par exemple, elle est forte, celle-là!... — dit-il ensuite. — Toi, Frédéric Bertin, en poisseux!... avec un col de cocher qui te scie le cou, des souliers sans talons à bouts pointus comme des aiguilles, des pantalons collants, un carreau de vitre dans l'œil et une montre à breloques!... — Ah çà! t'as donc gagné le gros lot à la loterie des Arts industriels?

— Le gros lot, oui, moucheron, — répondit Frédéric. — et tu vois qu'on sait s'en servir pour l'embellissement de son physique... — Trouves-tu que j'ai l'air d'un particulier chic?

Misticot n'eut pas le temps de répondre.

— T'as l'air d'un singe! — fit une voix derrière les causeurs qui se retournèrent un peu surpris.

Le nouveau venu était le père Pierre Béraud, le chiffonnier, qui ayant laissé à la porte son crochet et sa hotte venait d'entrer, sa lanterne à la main, pour faire une petite visite à sa sœur.

Il poursuivit, toujours en s'adressant à Frédéric, vêtu en parfait gommeux d'après les conseils et avec l'argent de Mélanie Gauthier :

— Alors, toi, feignant, tu fais le mossieu! — Où donc que t'as volé les frusques que t'as sur le dos?

— Volé!... — s'écria Frédéric en devenant pourpre.

— Oh! inutile de t'enlever, tu sais, et de faire le méchant! — Ça ne prendrait pas avec moi! — L'argent qu'on a dans son gousset sans l'avoir gagné honnêtement, c'est de l'argent qu'on vole!... — Ah! il est joli le métier que tu fais, et qui te rapporte!... — En voilà de l'ordure à ne point ramasser du bout de son crochet dans les boîtes à mosieu Poubelle!...

— Dites donc, mon oncle, vous n'êtes pas poli, savez-vous! — glapit Frédéric Bertin, furieux.

— Malheur! — Pourquoi donc que je le serais, poli avec toi? — Je ne suis qu'un simple chiffonnier, mais si je tombais à l'eau je me noierais, tandis que toi...

— Chacun entend la vie à sa guise... Je veux arriver, moi!... — Pour arriver, c'est les femmes qui vous poussent... Eh bien! on me pousse, voilà tout, et j'arriverai...

— A Mazas... oui.

— Ça me regarde! — Bonsoir, ma tante... — Mon oncle, je ne vous dis pas bonsoir!

Et Frédéric Bertin, tout à fait exaspéré, sortit en faisant claquer la porte.

XXII

— Vermine! — dit le vieux chiffonnier en montrant le poing à son neveu à travers le vitrage de la boutique.

— Qu'est-ce que vous voulez, père Béraud, — fit Misticot, — vous ne le changerez pas!... il a pris le mauvais chemin... il ira jusqu'au bout...

— A *la Nouvelle*, parbleu!... — C'est ça qu'est flatteur pour une famille...

— Les fautes sont personnelles... — Maman Perrot, donnez-moi mon linge...

— Le voila, mon fieux...

— Combien que je vous dois?

— C'est quinze sous...

— Les voici... — Les bons comptes font les bons amis...

Tandis que s'échangeaient les paroles que nous venons de reproduire, les deux repasseuses avaient terminé leur travail et s'apprêtaient à partir.

— Attendez-nous, mon petit Misticot, — dit l'une d'elles, — nous allons du même côté... Vous nous reconduirez... Un homme, ça impose aux mauvais sujets, et ils ne manquent point par ici...

— Avec plaisir... — répliqua le gamin, très flatté de s'entendre appeler *un homme* et d'être regardé comme imposant.

Tous les trois partirent ensemble.

— Nous v'là seuls, présentement, — dit la veuve Perrot à son frère, — qué que t'as à me causer?...

— Ferme d'abord la boutique...

— C'est donc un secret?

— Ah! dame oui, ma vieille, et un gros...

— Eh bien! ça sera vite fait...

En un clin d'œil les volets furent posés, et la boutique close.

La vieille blanchisseuse, fatiguée d'une longue journée de travail, se laissa tomber sur une chaise.

— Maintenant, vas-y! — fit-elle. — De quoi qu'il s'agit?

— De notre frère...

— Quel frère?

— Étienne Béraud...

. . . .

— Je vous attends dehors... — avait dit le lieutenant à l'oreille d'Arnold

Desvignes au moment où il passait devant lui en quittant le salon du banquier, et il était sorti de la maison, puis de la cour, en proie à une agitation violente et facile à comprendre.

Une fois au grand air, il se mit à arpenter fiévreusement le trottoir passant devant la porte de l'hôtel, ne la perdant jamais de vue et attendant l'apparition de son rival exécré.

— Non, sur mon âme. — murmurait-il, — je ne laisserai pas s'accomplir une pareille infamie! — Verrière ruiné a vendu la main de sa fille!... Angélique ne se trompait point en le supposant!... Cet homme est capable de tout... — Pour n'avoir point à rendre compte d'une fortune qu'il a dissipée, d'une dot qui n'existe plus, il marie sa fille mineure à un homme qui ne touchera rien et donnera quittance!... — C'est habile! — Seulement j'empêcherai bien la réalisation de ce honteux projet! — On ne m'enlèvera point celle que j'aime!

Vandame en était là de son monologue rageur, lorsque la porte de l'hôtel s'ouvrit.

Le lieutenant, qui se trouvait à cinq ou six pas de cette porte, s'arrêta court.

Arnold Desvignes parut et jeta autour de lui un rapide coup d'œil.

Il aperçut l'officier, alla droit à lui et l'aborda par ces mots :

— Vous m'avez prévenu, monsieur, que vous m'attendriez dehors... — J'ai pris soin, vous le voyez, de ne pas vous faire attendre longtemps... — Me voici... — Vous avez sans doute quelque chose de particulier à me communiquer?

— Oui, monsieur.

— Veuillez donc parler, je vous écoute...

— Je n'ai point à m'occuper de ce que fait M. Jules Verrière... — commença Vandame.

— Je comprends cela... — dit Arnold avec un sourire.

— Qu'il prenne ou non un associé, peu m'importe...

— Cela ne vous regarde pas, en effet...

— Mais qu'il trafique de la main de sa fille Angélique...

— De Mlle Verriere... — interrompit Arnold en appuyant sur les mots, en les soulignant en quelque sorte par l'intonation.

— De Mlle Verrière, soit, — reprit le lieutenant, — en se servant d'elle pour se sauver de la ruine, cela me regarde, et je l'empêcherai...

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Vous comprenez fort bien, au contraire... et je vous somme de répondre!

Vandame avait élevé la voix.

Quelques passants tournaient la tête et ralentissaient leur marche pour écouter.

— Prenez garde, monsieur, — dit l'associé de Jules Verrière, — vous allez faire du scandale et nous donner en spectacle, ce qui me désobligerait fort. — Je crois qu'en ce moment vous n'êtes pas maître de vous.

— Et vous, monsieur, vous avez trop de sang-froid.

— Le sang-froid est une force.

— Sans doute, mais celui qui consiste à rester impassible dans certaines circonstances délicates prend le nom de lâcheté... — Seriez-vous lâche?... J'en ai peur...

Arnold haussa les épaules.

— Vous ne me connaissez pas, monsieur, — fit-il, — vous l'avez dit deux fois tout à l'heure. — Pourquoi donc vous permettez-vous de me juger?

— Je vous devine!...

— En êtes-vous bien sûr?

— Vous possédez une grande fortune.

— Me reprocheriez-vous cela, par hasard?

— Vous êtes amoureux d'Angélique...

— De Mlle Verrière... — interrompit Arnold pour la seconde fois.

Vandame poursuivit, sans se reprendre:

— Et, profitant de la ruine du père, vous achetez la main de la fille... C'est honteux!

L'ex-employé de John Mortimer commençait à perdre patience.

— Est-ce tout, monsieur? — demanda-t-il en conservant néanmoins une apparence de calme.

— Non, monsieur, ce n'est pas tout! — J'aime Mlle Verrière...

— Angélique... — fit Arnold.

— Pas d'ironie, monsieur, — j'aime Mlle Verrière et je suis aimé d'elle. Comprenez-vous?...

— Je comprends que je n'ai que faire de vos confidences amoureuses et que je vous prie de vouloir bien me les épargner à l'avenir... — M. Verrière et moi nous ne devons compte à personne de nos actes et de nos projets... — Vous aimez Mlle Verrière... — Après? — Mlle Verrière vous aime... — Après? — M. Verrière veut faire de moi son gendre... — Après? — En admettant que cela soit, vous figurez-vous, par hasard, que je viendrai solliciter de vous l'autorisation de passer outre?

— Vous aimez Angélique et vous voulez l'épouser...

— Admettons-le... — Eh bien?

— Eh bien! je vous défends de l'aimer!... Je vous défends de songer à

devenir son mari !... je vous défends de donner suite au marché conclu entre vous et M. Jules Verrière !...

— Ah ! vous me défendez ?

— Parfaitement.

— Eh si je passe outre, qu'arrivera-t-il ?

— Vous ne le verrez que trop tôt.

— Eh bien! monsieur, tenez pour certain que je persiste dans mes projets, s'ils existent, et que j'épouserai M[lle] Verrière, s'il plaît à son père et à moi que ce mariage se fasse...

— Alors, monsieur, je vous regarde comme un misérable, et je vais vous traiter en conséquence !...

Vandame leva la main pour souffleter de son gant Arnold Desvignes.

Celui-ci résista à la violente envie qui s'emparait de lui de bondir sur son adversaire et de l'étrangler.

Seulement son bras se tendit à la hauteur de son visage, sa main saisit le poignet du lieutenant et le maintint comme dans un étau.

Quelques passants s'arrêtaient et commençaient à former un cercle autour de nos deux personnages.

— Je tiens votre soufflet pour reçu, monsieur... — dit Arnold d'une voix sourde. — Je vous tuerai demain... — Où mes témoins trouveront-ils les vôtres ?...

— Demain, à dix heures du matin, à Vincennes, au café des officiers...

— Ils y seront...

— J'y compte.

Et Vandame, écartant les personnes qui se trouvaient sur son passage, s'éloigna d'un pas rapide.

A ce moment Arnold sentit un bras se passer sous le sien, et une voix lui dit :

— Il me semblait bien vous reconnaître, monsieur Desvignes, mais je n'étais pas sûr... Comme ça, vous voilà avec un duel sur les bras !...

Celui qui venait de parler ainsi n'était autre que Berthier, l'entrepreneur auquel Arnold avait acheté l'hôtel de la rue de Tivoli.

— Vous étiez là ? — demanda-t-il. — Vous avez vu et entendu ?

— Oui.

— Eh bien ! mon cher monsieur Berthier, vous pouvez me rendre un grand service...

— Comptez que ça sera avec bien du plaisir... — Lequel ?

— Celui de me servir de témoin...

— Ça me botte et ça me connaît... Avant d'être dans la bâtisse, par suite de l'héritage d'un oncle, j'étais prévôt d'armes au régiment... je mènerai

militairement votre affaire, et j'ai un de mes amis qui, si vous voulez, sera votre second témoin...

— Jaccepte, et je vous remercie...

— Le motif de la querelle?

— Le lieutenaut d'artillerie Émile Vandame aime la fille du banquier Verrière, mon associé...

— Très bien.

— Je l'aime aussi... — Nous sommes rivaux... — Vous devinez le reste.

— Parbleu!... — Il veut vous supprimer, lui pas bête, pour rester seul...

— Précisément.

— Vous êtes l'offensé, vous avez le choix des armes... — Que choisissez-vous ?

— Le pistolet. — J'y suis d'une jolie force et beaucoup plus sûr de moi que l'épée à la main...

— Va pour le pistolet. — Les conditions ?

— Je veux que le duel soit sérieux. — Vingt pas de distance, la faculté de faire chacun cinq pas en avant et de tirer à volonté... — Le sort désignera celui des adversaires qui se servira de ses pistolets...

— Où le duel aura-t-il lieu?

— A la frontière belge... — Rendez-vous à Quiévrain... — De là nous chercherons un endroit.

— Quand ?

— Départ demain soir, à minuit vingt minutes... — C'est bien compris, n'est-ce pas ?

— Tout ce qu'il y a de plus compris... — En quel endroit nous rencontrerons-nous à notre retour de Vincennes ?

— Je vous invite à déjeuner, ainsi que mon second témoin, chez Brébant... — A partir de onze heures et demie, je vous attendrai...

— Convenu... — A demain, alors.

— A demain.

Et les deux hommes se séparèrent.

Arnold Desvignes, depuis quelques jours, habitait complètement son hôtel de la rue de Tivoli.

Tout en regagnant sa demeure, il pensait :

— Je savais bien qu'entre moi et le but que je me propose d'atteindre se dresseraient des obstacles et qu'il me faudrait les combattre... Émile Vandame est le premier, le plus dangereux peut-être de ces obstacles ; il sera brisé. — Mon étoile me protège, et d'ailleurs, au besoin, j'aiderai mon étoile.

Rentré chez lui, il se mit au lit, non pour dormir, mais pour réfléchir et pour échafauder ses plans.



Il lut à haute voix les lignes suivantes...



XXIII

Nous avons quitté la boutique de la veuve Perrot au moment où le vieux chiffonnier Pierre Béraud venait de dire à sa sœur :

— Je vais te parler de notre frère Étienne Béraud.

— D'Étienne! — s'écria la veuve stupéfaite. — Tu vas me parler de notre pauvre Étienne?...

— Oui.

— Qu'est-ce que tu peux avoir à me dire de lui depuis trente-cinq ans qu'il a disparu?... — Il est mort voilà longtemps, bien sûr...

— Qui sait?

— Aurais-tu de ses nouvelles?

— Peut-être...

— Voyons, ne me tiens pas sur des charbons allumés... — Parle vite, si véritablement tu sais quelque chose...

— Notre métier de chiffonnier a du bon, vois-tu, ma vieille... — commença Pierre. — Quand j'ai couru Paris toute la nuit, mon crochet à la main, mon cachemire d'osier sur le dos, je m'amuse souvent dans la journée, en faisant mon *tri*, à lire les paperasses que je trouve au milieu de mes ordures... fragments de lettres, serments d'amour, promesses d'argent, menaces de mort, vanité, mensonges et compagnie, morceaux de contrats, journaux en loques, on en voit de drôles, va!... j'ai ri quelquefois tout seul, à m'en tenir les côtes!...

La veuve Perrot eut un mouvement d'impatience.

Pourquoi son frère faisait-il ainsi languir sa curiosité excitée?

— Patience, donc! — répliqua le chiffonnier auquel ce mouvement n'avait point échappé. — Pour en revenir au frère Étienne, voilà trente-cinq ans qu'il est parti, sans dire ni bonjour, ni bonsoir à personne...

— Oui, trente-cinq ans...

— Paraîtrait qu'il allait aux Grandes Indes, à ce qu'on a raconté dans le temps, et depuis il n'a donné signe de vie à aucun membre de la famille...

— C'est si loin, les Grandes Indes! — je te répète qu'il a dû mourir là-bas...

— Lui! allons donc! — il était d'un tempérament à se moquer même du choléra....

— La misère tue les plus vigoureux.

— La misère! — répéta Pierre Béraud. — instruit comme l'était Étienne élève de l'École des Mines, actif et ambitieux, la misère n'était pas à

craindre pour lui! — Les Grandes Indes, vois-tu, ma vieille, c'est comme qui dirait un pays de Cocagne... En piochant son jardin pour y planter des choux on amène des lingots d'or, et on trouve des diamants dans les champs, comme ici des os rongés dans les boîtes à Poubelle...

— Si Étienne n'est point mort, pourquoi n'a-t-il pas écrit? — demanda la veuve Perrot.

— Souviens-toi de son caractère... — il était ombrageux, méfiant, renfermé en lui-même. D'ailleurs il devait *turbiner* beaucoup, et ça ne pousse pas à mettre la main à la plume... — Je comprends ça... — Tel que tu me vois, ma vieille, je n'écris jamais...

— Eh bien! s'il vit, tant mieux pour lui, seulement c'est un égoïste!... — Quand on possède tant soit peu de cœur on se souvient qu'on a de la famille... on s'inquiète de ce que les siens deviennent.

— Je suis de ton avis, mais ce n'est point là la question.

— Où est-elle, la question?

— Étienne vivait il y a quelques jours encore, et il était riche à millions...

— Qu'est-ce que tu racontes là, Pierre?

— La pure et simple vérité.

— Il y a quelques jours, dis-tu, Étienne, riche à millions, vivait... — Ne vit-il plus?

— Il doit être mort...

— Mort!...

— Oui, mort assassiné.

La veuve Perrot se leva d'un bond.

— Ah! — s'écria-t-elle, — ce n'est pas possible!...

— C'est cependant certain...

— Comment le sais-tu?...

— Écoute... tu vas voir...

Pierre Béraud tira de sa poche un morceau de journal plié en quatre qu'il déplia et qu'il défripa de son mieux.

— J'ai trouvé ça dans ma hotte... — reprit-il.

Et il lut à haute voix les lignes suivantes :

« Nous racontions dernièrement à cette même place l'arrestation singulière d'un certain Étienne Béraud, descendu rue Joubert à l'hôtel des Indes, arrestation opérée par un commissaire aux délégations judiciaires...

— Étienne arrêté par la police! — interrompit la veuve Perrot, — qu'est-ce qu'il avait fait, le malheureux?...

— Écoute donc, je n'ai pas fini, — répondit Pierre.

Et il poursuivit :

« Nous pouvons, nous devons même, rectifier aujourd'hui certains faits. — Étienne Béraud a bien été arrêté à l'hôtel des Indes, ou plutôt enlevé, non par un commissaire de police dans l'exercice de ses fonctions assisté d'un agent de la Sûreté, mais par deux misérables prenant de fausses qualités pour attirer le voyageur dans un piège. — Le but de ces misérables était de s'emparer d'un chèque de cinquante et un millions, à vue, qu'ils croyaient trouver en la possession de leur victime, et qu'ils se proposaient d'encaisser à la Banque de France. Étienne Béraud, Français d'origine, revenait des Indes et venait d'arriver à Paris, sa ville natale. — Depuis le jour de cet odieux enlèvement, il n'a point reparu. — Tout fait supposer qu'il est mort assassiné. »

Le chiffonnier s'arrêta.

Il venait de lire l'article jusqu'à la fin.

Cet article, on le devine, avait été écrit par les ordres et sous l'inspiration du Parquet.

Le procureur de la République ayant télégraphié à Calcutta, avait reçu une dépêche lui apprenant qu'Étienne Béraud était parti pour la France en emportant un chèque de cinquante et un millions signé par le banquier John Mortimer.

La dépêche annonçait, en outre, qu'une lettre explicative arriverait par le premier courrier.

Le Parquet avait cru bon de publier la note que nous venons de reproduire, afin de ne point laisser s'accréditer le bruit d'une arrestation aussi mystérieuse qu'arbitraire, à laquelle aurait pris part un vrai commissaire aux délégations et un véritable agent de police, et le hasard venait de mettre cette note sous les yeux du vieux chiffonnier...

La veuve Perrot avait écouté avec autant d'émotion que d'épouvante.

— Notre frère assassiné!... — répéta-t-elle pour la seconde fois. — C'est-il bien Dieu possible! — Mais, j'y songe, rien ne prouve que ce soit notre Étienne...

— Je sais bien qu'il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle *Martin*... — répondit le chiffonnier. — Mais rien ne m'ôtera de l'idée que ce Béraud-là, c'est bien le nôtre... — Étienne était de Paris; celui-là aussi... — Étienne était aux Indes; celui-là en revient... Tout s'accorde trop bien... c'était lui...

— Et riche à millions...

— Cinquante et un! — Plus que ça de monnaie!...

— Tout cet argent, qu'est-ce qu'il va devenir?

— Eh bien! quoi, tout cet argent? Si l'Étienne en question était vraiment notre Étienne, et s'il est mort, nous sommes ses héritiers, parbleu! Et je crois que, quand j'aurai touché l'héritage, je pourrai m'acheter une hotte à quatre roues et à deux chevaux, qui me trimballera partout où j'aurai envie d'aller... — C'est ça qui sera *rupin!*...

— Mais nous ne sommes pas les seuls héritiers...

— Bien sûr que non!... il y en a même pas mal, des héritiers, mais avec ce compte de millions, quand il y en a pour deux il y en a pour quatorze, et ça nous ferait encore des petites rentes joliment rondelettes, d'autant plus qu'étant, toi et moi, les plus proches parents du défunt, nous aurions la plus grosse part... — Maintenant, ma vieille, écoute-moi bien, et souviens-toi de ce que je vais te dire...

— Sois tranquille...

— Garde tout ça pour toi seule... — De la famille il n'y a que nous deux qui connaissions l'aventure, eh bien! conservons la chose à nous deux jusqu'à nouvel ordre...

— Pourquoi?

— Parce que j'ai mon idée...

— Quelle idée?

— Notre pauvre frère a été assassiné, — le journal le dit, et tout le prouve... — Eh bien! il faudrait savoir au juste ce qui s'est passé... il faudrait venger sa mort... C'est notre devoir...

— Qu'est-ce que tu vas faire?...

— D'abord m'assurer que l'homme arrêté à l'hôtel des Indes par le faux commissaire était positivement notre aîné...

— Où prendras-tu les renseignements?

— Au Parquet, donc!

— T'iras au Parquet, toi!

— Je me gênerai!... — Pourquoi donc que je n'irais pas? — Je suis chiffonnier, mais électeur et éligible... donc je peux être nommé député... Je le serai peut-être... Qui sait?... C'est à seule fin de te prouver qu'un chiffonnier vaut un procureur... quand il ne vaut pas mieux...

— Qu'est-ce que tu lui diras, au Parquet?

— Je n'en sais rien... — Je ne prépare jamais mes phrases d'avance, je pose pas pour être orateur, mais je n'ai point ma langue dans ma poche et je dirai tout ce qu'il faudra... ni trop, ni trop peu... — Sur ce, *motus!*... Mets un solide cadenas à ta margoulette!... — Si on a coupé le cou à notre vieil Étienne, je veux que ça soye moi qui trouve son assassin!...

— Ne fais point de bêtises, au moins... — Ne va pas te compromettre, t'exposer...

— Rien à craindre... — Présentement, ma vieille, je rallume mon gaz

électrique, mon *Jablocroc*, comme ils disent, et je file gagner mon pain de demain, en attendant les millions de l'héritage.

Pierre Béraud ralluma sa lanterne, sortit de la boutique, chargea sa hotte sur ses épaules, prit son crochet et descendit vers Paris en explorant les tas d'ordures, le long des trottoirs.

XXIV

Le lendemain matin, dès neuf heures moins un quart, un coupé tout attelé stationnait dans la cour de l'hôtel du boulevard Haussmann pour conduire Verrière à la maison de la rue Lepeletier.

Le banquier sortit de son appartement.

Sœur Marie l'attendait dans le vestibule.

— Je vais avec vous, mon oncle... — dit-elle.

— C'est convenu depuis hier, ma chère nièce, mais j'avais tout à fait oublié votre demande, je l'avoue, — j'ai tant d'affaires en ce moment.

Quelques minutes suffirent pour arriver rue Lepeletier.

Arnold, très matinal, occupait déjà l'un des deux bureaux du cabinet directorial.

Il se leva pour saluer la jeune religieuse avec l'apparence du plus profond respect.

Sœur Marie, en lui rendant son salut, étudia sa physionomie qu'elle trouva calme et souriante.

— C'est une visite d'affaires que je vous fais, monsieur... — dit-elle.

— Oui, ma nièce a besoin de vingt mille francs pour une œuvre pieuse... — ajouta Verrière. — Veuillez les lui remettre, mon cher ami...

— A l'instant...

Arnold ouvrit une caisse particulière qui se trouvait dans le cabinet et dont il avait la clef.

Il y prit deux petites liasses, de dix billets de mille francs chacune, les présenta à la religieuse en s'inclinant et, tandis qu'elle les comptait, il traça rapidement quelques lignes sur une feuille de papier à en-tête.

— Je dois vous signer un reçu, n'est-ce pas? — demanda sœur Marie.

— Le voici tout préparé, — répliqua Desvignes en montrant ce qu'il venait d'écrire.

La religieuse signa sans même lire ce qu'elle signait.

— Messieurs, je vous laisse travailler, — reprit-elle ensuite, — et je vais où l'on m'attend...

Elle serra la main de son oncle, salua Desvignes et sortit.

— Déchirez ce reçu ou plutôt brûlez-le... — dit Verrière à son associé. — Ma nièce n'étant point créditée sur mes livres, ces vingt mille francs seront passés à mon compte, comme l'ont été les sommes précédemment versées.

— Je le garde, au contraire! — fit vivement Arnold.

— A quoi bon?

— Parce que, grâce à ces trois lignes et à cette signature, c'est vingt mille francs que nous doit sœur Marie... — J'ai rédigé le reçu de façon à ce que la chose soit indiscutable. — Mais laissons cela... — J'ai à vous parler de choses plus sérieuses...

— Quelles choses, cher ami?

— Je me bats demain.

Verrière se leva brusquement et pâlit un peu.

— Vous vous battez! — répéta-t-il. — Est-ce une plaisanterie?

— Je n'ai nulle envie de plaisanter, je vous assure...

— Et avec qui vous battez-vous?...

— Avec Émile Vandame.

— J'aurais dû m'en douter!... — Ainsi ce malheureux vous a attendu hier soir, en sortant de chez moi, pour vous provoquer?

— Oui.

— Au sujet d'Angélique, n'est-ce pas?

— Naturellement.

— Il avait été intolérable et d'une inconvenance révoltante pendant la soirée tout entière... Enfin je lui ai signifié ma volonté, et je doute fort qu'à cette heure il ose remettre les pieds chez moi...

— Remettre les pieds chez vous... — Si je le tue, ce sera difficile...

— Vous ne deviez point, vous, un homme sérieux, accepter la provocation de ce monsieur qui vous insultait de parti pris... — Vous deviez l'envoyer promener...

— Il y a des circonstances où un homme sérieux, quand il est en même temps un homme d'honneur, a son devoir tout tracé... — On ne discute pas... On se bat...

— Et l'on reçoit un coup d'épée dans le ventre ou une balle dans la tête.

— Ce sont les chances du duel...

— Si vous tuez mon neveu, très bien... — dit le banquier, — il n'aura que ce qu'il mérite, et ce sera d'ailleurs un héritier de moins... — Mais si vous êtes tué...

— Eh bien?

— Que devient notre grand projet?...

— Il tombe dans l'eau, c'est inévitable...



Pierre Bérand ralluma sa lanterne et sortit.

— Et moi?

— Eh bien! vous... vous êtes relevé... J'ai mis vos affaires en ordre...

— Mais, les millions?...

— Les millions? — répondit Arnold en baissant la voix. — Vous attendrez, pour en toucher votre part, qu'on ait la certitude de la mort d'Étienne Bérand. .

— Ah! — s'écria Verrière dans un accès de rage, — attendre! attendre

longtemps... attendre toujours peut-être... — Ah ! maudit soit ce duel!... Maudit soit ce Vandame!... Maudit soit votre amour pour Angélique!...

— Ne maudissez pas cet amour... c'est lui qui m'a conduit à vous...

— Et qui vous fera tuer!

— Êtes-vous donc si certain que je ne reviendrai pas vivant ? — demanda Desvignes avec un sourire. — Je tire fort bien le pistolet...

— Songez que mon neveu est d'une force étonnante!... — Il perfectionne les armes à feu... il en invente... il joue avec elles comme vous joueriez avec une plume ou avec un crayon...

— Bah! le hasard est si grand !... — Paroles inutiles, d'ailleurs, que tout cela!... — Je dois me battre et je me battrai...

— Avez-vous mis ordre à vos affaires, au moins?...

— Quelles affaires?

— Mais, votre testament...

— Il est en règle, soyez tranquille... Et je ne vous ai point oublié...

— Oh! ce n'est pas pour cela... — fit Verrière un peu confus. — Quels sont vos témoins?

— Deux de mes amis que vous ne connaissez pas.

— Où vous battez-vous?

— A la frontière belge, demain matin... — Je pars ce soir, ou plutôt cette nuit... — Cela ne m'empêchera pas d'aller dîner chez vous... Il faut que Mlle Angélique ne puisse se douter de rien...

— Au diable Angélique! — C'est elle qui est cause de tout!

— N'en parlons plus... — J'ai à m'occuper de beaucoup de choses... — Je vous laisse. — A cinq heures et demie je viendrai vous prendre.

Arnold quitta les bureaux, laissant Verrière fort perplexe.

Ce duel arrivait bien mal à propos, juste au moment où son associé était en train de faire de la banque Verrière et Desvignes une maison de premier ordre...

Et l'héritage! l'immense héritage!

Hélas! les cinquante et un millions d'Étienne Béraud s'évanouissaient dans les brouillards de l'inconnu...

Arnold, lui, demeurait fort calme, ayant en son étoile une confiance absolue.

En quittant Verrière il se rendit à l'armurerie Devismes où il acheta une paire de pistolets avec laquelle il alla chez Gastine-Renette, avenue d'Antin, et tira une soixantaine de balles de manière à émerveiller les spectateurs.

— Le jour où ce pékin-là se battra en duel, — dit le professeur de tir quand Arnold fut parti, — je ne donnerais pax deux sous de la peau de son adversaire.

Sœur Marie, munie des vingt mille francs que son oncle venait de lui remettre, prit une voiture à la prochaine station et se fit conduire auprès des travaux de l'église du Sacré-Cœur.

Dix heures n'étaient point encore sonnées, et cependant Misticot se trouvait déjà là.

Lorsque le fiacre arriva il aperçut la jeune religieuse à travers la glace et courut ouvrir la portière.

— Dieu soit loué! je vous trouve enfin, mon enfant! — dit sœur Marie. — On vous a fait ma commission?

— Oui, ma sœur, et vous le voyez, je suis exact au rendez-vous.

— J'étais sûre d'avance de votre exactitude... — Voulez-vous venir avec moi?

Misticot, fort intrigué, suivit la religieuse qui se dirigeait vers l'entrée du bâtiment contigu à la chapelle. C'est là que se trouvaient les bureaux où on centralisait les offrandes et où on délivrait les permis de visiter.

Sœur Marie entra, se trouva en présence d'un prêtre âgé déjà, de qui elle était bien connue et qui vint la saluer.

— Mon père, — lui dit-elle, — j'aurais besoin de causer un instant avec cet enfant que vous avez déjà vu sans doute.

Elle désignait Misticot.

— Le petit Stanislas Dumay... — fit le prêtre, — un bon sujet que nous aimons tous ici...

— Me permettez-vous de prendre pour quelques instants possession du petit bureau qui se trouve au fond du couloir, si en ce moment il est libre?...

— Vous êtes ici chez vous, ma sœur... — Le petit bureau est libre et à votre disposition...

— Merci, mon père...

Sœur Marie longea le couloir dont elle venait de parler et ouvrit une porte.

— Entrez... — dit-elle à Misticot qui, de plus en plus intrigué, s'empressa d'obéir.

La pièce dont il franchit le seuil était consacrée aux imprimés de toutes sortes relatives à l'œuvre du Sacré-Cœur. — Son ameublement consistait en une grande table, quelques sièges et de nombreux cartonniers.

— Asseyez-vous, mon enfant, — reprit la religieuse, — et écoutez-moi... — J'aborde sans préambule le sujet qui m'a fait désirer cet entretien... — Ma cousine M[lle] Verrière, et moi, nous vous avons promis de nous occuper de vous; si nous n'avons point tenu parole jusqu'à ce jour, c'est que nous attendions que vous vinssiez nous trouver... — Aujourd'hui, c'est moi qui viens à vous pour vous demander votre aide...

— Mon aide? à moi? — murmura le gamin, n'en croyant pas ses oreilles.

— Oui, votre aide... au nom de ma cousine Angélique...

— Ah ! la chère belle et bonne demoiselle! — s'écria Misticot, — si ça dépendait de moi, je ferais tout au monde pour lui rendre service, et à vous aussi, ma sœur!.. — Depuis le jour où j'ai été blessé et où vous m'avez soigné toutes les deux avec de si douces paroles, j'ai senti naître pour elle et pour vous dans mon cœur une amitié profonde... et tous les jours j'appelais de tous mes vœux l'occasion de pouvoir vous être utile, à l'une ou à l'autre.

— Cette occasion est venue, mon enfant... — Ma cousine a besoin de vous... Elle est en péril...

— En péril? — répéta Misticot. — Comment?...

— Son bonheur est menacé... — Une effrayante catastrophe peut l'atteindre d'un moment à l'autre...

XXV

— Mais, moi, je ne suis rien, ma sœur... — s'écria le petit marchand de médailles, — pas même un homme, puisqu'on m'appelle encore le *gamin*... — Que puis-je faire?... — Quel est ce péril dont vous parlez et qui menace le bonheur de Mlle Angélique?...

— Je vais vous l'apprendre... — répondit sœur Marie. — Ma cousine aime quelqu'un...

— Ça, c'est de son âge... — interrompit Misticot en souriant, — et Mlle Angélique est assez jolie pour qu'on l'adore...

— Celui qu'elle aime est digne de son amour, — continua la jeune religieuse. — C'est un loyal garçon dont le seul rêve est de rendre heureuse ma cousine devenue sa femme... — Il est militaire et se nomme Émile Vandame... Je crois que vous le connaissez...

— Je le connais, ma sœur. — Je l'ai rencontré au mariage d'Eugène Loiseau avec Victorine Béraud...— Sa belle tournure d'officier, la franchise de son regard m'ont plu tout de suite... — Suffit de le voir une fois pour être sûr que c'est un honnête homme...

— C'est l'honneur même! — appuya sœur Marie.

— Mais sans doute il n'est point riche, — reprit Misticot, — et M. Verrière ne veut pas lui donner sa fille...

— Si ce n'était que cela les deux fiancés, car je les considère comme

fiancés devant Dieu, attendraient avec patience que ma cousine, devenue majeure, soit maîtresse de ses actes, mais elle dépend encore aujourd'hui de son père, qui non seulement la refuse à Émile Vandame mais veut la marier à un autre... — Vous devez comprendre les angoisses de ces deux cœurs tendrement unis que briserait la volonté de M. Verrière, si elle s'accomplissait.

— Oh! oui, ma sœur, je le comprends... Mais je me demande ce que je pourrais changer à cela, moi?... Comment me serait-il possible, dans ces circonstances-là, de venir en aide à Mlle Angélique et à M. Vandame?

— Je vais vous l'expliquer : — L'homme que mon oncle veut donner pour mari à sa fille est son associé depuis trois ou quatre jours...

— Son associé! — répéta Misticot. — Ah! M. Jules Verrière prend un associé... est-ce que ça serait vrai, par hasard, ce que j'ai entendu dire à mots couverts à la noce d'Eugène Loiseau?

— Que disait-on?

— Que M. Jules Verrière était gêné dans ses affaires.

— A cela je ne puis répondre, ne sachant rien de positif; mais j'ai grand'peur que mon oncle, obéré par de folles dépenses, par de mauvaises spéculations et par des pertes à la Bourse, n'ait pris un associé pour éviter une catastrophe.

— Mais, ma sœur, si M. Verrière est ruiné, comment l'autre, l'associé, est-il venu apporter son argent, beaucoup d'argent sans doute, dans une caisse vide?

— Cela serait inexplicable, en effet, s'il ne s'agissit que d'argent, mais il y a autre chose... Cet homme aime ma cousine, j'en suis sûr, il l'aime follement, brutalement, il veut l'épouser, et c'est pour arriver à son but qu'il jette des millions dans le gouffre qu'il faut combler... — J'en ai la conviction absolue, l'association n'est qu'un marché! — Mon oncle sacrifie sa fille pour sauver sa fortune...

— C'est rudement vilain, mais c'est probable! — murmura le petit marchand de médailles très intéressé et très ému. — Et alors?

— Alors j'ai eu l'idée de m'adresser à vous qui, si vous êtes presque encore un enfant par l'âge, êtes déjà un homme par l'intelligence et par la raison... — Je vous accorde ma confiance entière... Je crois à votre discrétion, à votre dévouement...

— Ah! vous avez bien raison d'y croire, ma sœur, mais je vous écoute sans trop comprendre... — Encore une fois, qu'est-ce que je puis faire?

— Je vais vous le dire : — Cet homme, l'associé de mon oncle, m'inspire une défiance instinctive... — Il me paraît s'entourer volontairement d'une obscurité suspecte. — On ne sait rien de lui, sinon qu'il est très riche. —

Quel est-il? — D'où vient-il? — Quelle est l'origine de cette fortune dont il se sert pour dominer mon oncle et pour acheter Angélique?

— Eh bien?

— Il faudrait découvrir d'où sort cet Arnold Desvignes et ce que cache son passé... — J'ai le pressentiment qu'en portant la lumière dans les ténèbres de ce passé, on assurerait le salut d'Angélique... — Voilà pourquoi je suis venue vous trouver...

— Quoi, ma sœur, — s'écria Misticot, — vous voulez que je sache?... que je m'informe?...

— Oui, c'est cela que je veux!... — Ni Angélique, ni Vandame, ni moi, nous ne pouvons nous attacher aux pas d'Arnold Desvignes, surveiller sa vie présente, nous renseiger sur sa vie antérieure, l'envelopper enfin d'une constante et infatigable surveillance... — Ce qui nous est impossible, à nous, vous pouvez le faire, et l'idée de soupçonner le réseau dont vous l'entourerez ne pourra lui venir... il ne vous connaît pas...

— Mais, ma sœur, — fit le gamin en se grattant l'oreille, — ça ne me paraît pas précisément commode cette tâche-là!... — Serai-je capable de la remplir?...

— Ne doutez point de vous puisque, moi, j'ai confiance...

— Vous voulez faire de moi un espion...

— Dites un sauveur!... — Que votre rôle sera beau, et quelle joie remplira votre âme si, grâce à vous, le bonheur de Mlle Verrière est assuré!...

— Les moyens d'action me manquent...

— Je vous les apporte. — Je suis riche... — Je mets à votre disposition une part de ma fortune... — J'y mettrais ma fortune entière, s'il le fallait, pour réussir... Voyons, consentez-vous?...

— Eh bien! oui, — répondit Misticot, après avoir réfléchi quelques secondes, — je ferai ce que vous voudrez, ma sœur... j'ai lu une fable à l'école des Frères... la fable *Le Lion et le Moucheron*... Le lion était bien terrible... le moucheron était bien chétif... et cependant le moucheron a eu la victoire... — Je l'aurai aussi, moi, Dieu aidant!... d'autant plus qu'il ne s'agit point ici, probablement, de vaincre un lion, mais un chacal!...

— Oh! merci, mon enfant, merci de toute mon âme! — fit la religieuse les mains jointes.

— Résumons-nous, ma sœur... — Il s'agit de savoir ce qu'est au juste cet Arnold Desvignes, n'est-ce pas?

— Oui...

— De tâcher de découvrir avec adresse s'il n'y a rien de louche dans son passé, et de surveiller ses agissements...

— Oui... et cela tout de suite, aujourd'hui même, car j'ai peur...

— Peur de quoi?

— Hier au soir, dans le salon de mon oncle, une altercation très vive a eu lieu entre cet homme et M. Vandame... Je voyais dans leurs yeux la colère et la haine... — M. Vandame est parti le premier, après avoir dit à l'oreille de M. Desvignes quelques mots que je n'ai pas entendus, mais qui lui assignaient sans doute un rendez-vous... — Un instant après M. Desvignes, à son tour, a quitté l'hôtel... — Ils ont dû se retrouver sur le boulevard Haussmann... Qui sait s'il n'ont point échangé une provocation ?... peut-être vont-ils se battre... — A la seule pensée qu'Émile pourrait succomber dans un duel, je tremble... — Angélique en mourrait ou en deviendrait folle... — Sachant à quoi s'en tenir, peut-être parviendrait-on à éviter une rencontre...

— Il y a là une grosse difficulté, ma sœur, — dit Misticot, — je n'ai jamais vu ce monsieur Desvignes, et pour le surveiller il faudrait d'abord le connaître...

— Je sais, — dit sœur Marie, — qu'il vient d'acheter un hôtel rue de Tivoli et qu'il l'habite..

— Le numéro? demanda Misticot.

— Je l'ignore.

— Ce sera facile à savoir : la rue de Tivoli n'est pas longue...

— En outre, il se rend tous les jours aux bureaux de M. Verrière, au numéro 42 de la rue Le Peletier...

— C'est là qu'est la maison de banque?

— Oui. — De plus, tous les soirs il vient dîner à l'hôtel du boulevard Haussmann... Généralement il arrive avec mon oncle...

— Vers quelle heure?

— Entre six heures et six heures et demie...

— Bon!... — Il est bien probable que dès ce soir j'aurai dévisagé son *facies*, et une fois photographié dans la case aux souvenirs, il n'en sortira plus... — Ma sœur, j'aurais besoin de vous questionner...

— Faites.

— Vous comprenez que c'est dans le pays de ce gaillard-là que je pourrai avoir des renseignements sur son compte... — Quel est ce pays?

— Aujourd'hui je ne le sais pas, mais je tâcherai de l'apprendre et je vous le dirai... — N'épargnez ni vos pas ni vos démarches... — L'argent, dans ce monde, est le grand levier... Semez l'argent...

Misticot fit une grimace du plus haut comique.

— Semer l'argent! — répéta-t-il, — c'est facile à dire, mais la graine est rare!

— Je vous répète que ma fortune est à votre disposition... et d'abord voici ce qu'il faut pour les premières démarches...

En même temps la religieuse tendait au petit marchand de médailles

les deux liasses de billets de banque qu'Arnold Desvignes lui avait remises une heure auparavant.

— Sans vous commander, combien y a-t-il là, ma sœur? — demanda Misticot en prenant les billets de banque.

— Vingt mille francs.

— Vingt mille francs! — s'écria-t-il. — Oh! là! là! mais c'est vingt fois trop!

— Je vous répète de n'épargner rien... — L'essentiel est que les résultats de l'enquête soient rapides...

— Alors, ma sœur, je vais vous faire un reçu... — dit naïvement le gamin.

— Un reçu, à quoi bon, puisque j'ai confiance? — répliqua la religieuse avec un sourire.

— Eh bien! tenez, vous avez raison, et votre confiance est bien placée... — Il va falloir que je lâche mon petit commerce... la vente de mes médailles?...

— Naturellement.

— J'y tenais beaucoup... Mais je le reprendrai plus tard...

— Nous verrons ça, car peut-être à ce moment vous n'en aurez plus besoin.

— Où devrai-je vous rendre compte de mes pas et de mes démarches, ma sœur?

— Chaque jour, à la même heure qu'aujourd'hui, je viendrai ici, et si je ne vous y rencontre pas c'est que vous serez empêché pour nos affaires, et je reviendrai le lendemain... — Maintenant, agissez vite... je vais essayer, moi, de me procurer des renseignements sur le lieu d'origine d'Arnold Desvignes.

— Renseignements qui me sont indispensables... Quant au Desvignes lui-même, avant ce soir je le connaîtrai, ce pierrot-là!... — Comptez sur moi, ma sœur, j'espère faire de la *bonne ouvrage* pour que mam'selle Angélique, la chère demoiselle, soit heureuse!...

— Je vais prier pour elle, mon enfant!... — Au revoir... — A demain...

Et sœur Marie alla s'agenouiller dans la chapelle, tandis que Misticot ragagnait sa chambre de la rue de la Fontaine-du-But afin d'y mettre son argent en lieu sûr.



Le jeune garçon l'entendit demander trois billets pour Blanc-Misseron.

XXVI

A onze heures et demie précises, après avoir porté chez lui la boîte renfermant les pistolets essayés aux Champs-Élysées, au tir Gastine-Renette, Arnold se rendit au restaurant où ses témoins devaient venir lui rendre compte de leur entrevue avec les témoins d'Émile Vandame.

En les attendant, il commanda à l'un des maîtres d'hôtel un menu sérieux et au sommelier des vins de choix.

A midi, l'ex-prévôt d'armes, devenu entrepreneur, arrivait de Vincennes escorté du second témoin et descendait de voiture au coin du boulevard Poissonnière.

Arnold les guettait depuis la fenêtre d'un cabinet de l'entresol et les appela.

— Eh bien? — leur demanda-t-il.

— Eh bien! — répondit Berthier, — tout est arrangé!

— Comment, arrangé? — s'écria le nouvel associé de M. Jules Verrière, — M. Vandame ne se bat pas?

— Au contraire, il se bat très bien... — Le mot *arrangé* signifiait, dans mon esprit, que ses témoins n'ont fait aucune objection à ce que nous leur avons proposé, ou plutôt imposé. — Voici les conditions du duel qui aura lieu demain à la frontière belge : — Arme, le pistolet. — Distance vingt-cinq pas. — Au signal, les adversaires marcheront l'un contre l'autre et feront feu à volonté. — Le sort désignera les armes dont on se servira. On n'échangera qu'un seul coup de feu. — C'est bien cela, n'est-ce pas?

— C'est parfaitement cela.

— Alors, mettons-nous vite à table... j'ai une faim de loup!

La gaieté ne manqua pas plus que la bonne chère au déjeuner qui fut long, puis les trois hommes se séparèrent en prenant rendez-vous pour le soir, à minuit moins un quart, à la gare du Nord.

En quittant le cabinet particulier du restaurateur, Arnold se rendit à la maison de banque de la rue Le Peletier, où Verrière l'accueillit par cette question :

— Eh bien?

— C'est pour demain.

— Alors, positivement, vous vous battrez?

— Il n'y a rien au monde de plus positif.

— Que le diable emporte mon polisson de neveu!

— Je n'y mets pas d'obstacles... Maintenant, travaillons...

Quand les deux associés quittèrent le bureau, un peu après six heures, pour aller dîner à l'hôtel du boulevard Haussmann, un fiacre ayant sur son siège le père Loriot stationnait depuis trois quarts d'heure en face de cet hôtel, de l'autre côté du boulevard.

Lorsque Jules Verrière et Arnold, qui étaient venus à pied en se promenant, s'arrêtèrent devant la porte en attendant que le concierge leur ouvrît, une tête intelligente s'encadra dans la portière du fiacre,

et deux yeux brillants examinèrent de la tête aux pieds Arnold Desvignes.

Une fois la porte refermée derrière le banquier et son associé, un très jeune homme en costume de collégien sauta du fiacre sur le trottoir.

C'était Misticot.

— Papa Loriot, — fit-il en s'adressant au vieux cocher, — votre faction est finie... — il ne me reste qu'à vous remercier et à vous payer.

— Tu as vu ton homme?

— Je l'ai vu... — Son visage est gravé là.

Et le gamin se frappait le front.

— Tu ne veux pas que je te conduise quelque part? — demanda le père Loriot.

— Non, — répliqua Misticot, — j'ai affaire ici... — Mais nous aurons encore bientôt à naviguer ensemble...

— Tant mieux, car je suis un vieux roublard, moi, tu sais, garçon... — J'ai roulé ma bosse dans Paris, depuis le temps, avec mon numéro 13! — Je connais tous les trucs, et je pourrai peut-être bien te donner de riches conseils... — Allons, bonne chance et au revoir.

— Au revoir, père Loriot!

Misticot rentra chez un marchand de vin restaurateur, fréquenté par les cochers et les valets de pied de bonne maison, et situé juste en face de l'hôtel Verrière.

Il se fit servir à dîner sur un guéridon placé derrière le vitrage de la boutique. — De là rien de plus facile, avec un peu d'attention, que de surveiller les personnes entrant chez le banquier ou en sortant.

Le petit marchand de médailles s'installa.

— Si cet individu dîne avec son associé, comme c'est probable, — se dit-il, — j'ai trois fois plus de temps qu'il ne m'en faudra pour dîner moi-même, ensuite j'irai le guetter à la sortie... — Je veux savoir où il ira... — Je veux pouvoir rendre fidèlement compte à sœur Marie de toutes ses démarches.

On voit que le gamin était prêt à s'acquitter en toute conscience de la tâche ardue et périlleuse acceptée par lui.

Nous disons *périlleuse*.

En effet, il pouvait et devait courir des dangers réels si Arnold Desvignes, de qui, sans le savoir, il se trouvait connu, s'apercevait qu'il était filé par lui.

Nos lecteurs doivent se souvenir, d'ailleurs, — du moins nous l'espérons, — que Trilby et Will Scoot avaient reçu l'ordre de le filer lui-même à cause de l'affaire de la médaille, et nous avons vu déjà l'un des deux misérables surveiller la maison où demeurait le gamin, rue de la Fontaine-du-But.

Quoique le travestissement de Misticot ne fût point de ceux qui modifient d'une manière absolue l'aspect général de celui qui les porte, il était assez réussi pour laisser Arnold dans le doute sur l'identité du jeune garçon, si par hasard celui-ci attirait son attention.

La perruque blonde, surtout, remplaçant les cheveux noirs, changeait beaucoup la physionomie.

Le gamin, du reste, ne comptait point conserver longtemps ce costume qu'il avait, se trouvant pris au dépourvu, acheté chez un fripier.

Adroit, futé, malin comme un singe, véritable enfant de Paris en un mot, Misticot possédait plus d'un tour dans son sac à malices, et rêvait des déguisements sérieux, dignes de ces comédiens qu'il adorait quand il se payait le spectacle.

Dans l'hôtel du banquier, aucun incident qui mérite d'être noté ne se produisit.

Naturellement le dîner ne fut point gai.

Angélique, très sombre, ne répondait que par monosyllabes quand on lui adressait la parole.

Sœur Marie, silencieuse, observait.

Jules Verrière ne parvenait point à cacher sa préoccupation. — Il songeait malgré lui à l'anéantissement de la plus grande partie de ses rêves cupides, si la balle d'Émile Vaudame couchait sur le terrain Arnold Desvignes.

Celui-ci, seul des convives, conservait sa liberté d'esprit.

A neuf heures il salua Angélique et la jeune religieuse, et sortit du salon.

Jules Verrière le conduisit jusqu'au vestibule et lui dit :

— Surtout, aussitôt après la rencontre, envoyez-moi une dépêche...

— Je vous le promets, — fit Arnold en souriant, — et je tiendrai parole, à moins que...

— Chut! — interrompit le banquier pour l'empêcher d'achever sa phrase, — pas de ces idées-là ! Cela porte malheur!

— J'ai les idées les plus rassurantes, je vous assure... — Vous savez bien que je crois à mon étoile... — Dormez bien... au revoir, et à bientôt j'espère...

Arnold Devignes alluma un cigare, quitta l'hôtel et se dirigea vers la rue de Tivoli.

Misticot était aux aguets, fumant lui-même une cigarette, en véritable collégien qui fait le grand garçon.

Il se mit à suivre son homme en ayant soin de laisser entre eux une distance de dix ou douze pas.

Arnold marchait vite, la tête un peu baissée, songeant.

Arrivé rue de Tivoli, il fit halte devant le petit hôtel que nous connaissons, introduisit une clef dans la serrure et entra.

— Inutile de m'informer du numéro... — pensa Misticot qui, naturellement, s'était arrêté, — le voilà chez lui...

Un bruit de voix frappant son oreille, le gamin se dirigea vivement vers la porte qui venait de se refermer, il écouta et il entendit ces mots :

— Jacques, vous attellerez le coupé à onze heures... — Il faut que je sois à minuit moins un quart à la gare du Nord...

— A minuit moins un quart à la gare du Nord... — répéta Misticot, — que diable peut-il aller faire en cet endroit si tard ?...

Et, dans l'impossibilité de résoudre cette énigme séance tenante, Misticot, empruntant une phrase à effet aux vieux mélodrames savourés par lui au théâtre de Montmartre et à celui des Batignolles, ajouta :

— Il faudra bien que je le sache, car j'y serai aussi, moi !...

De peur d'être en retard, le gamin se mit en avance.

A onze heures et demie il était à la gare du Nord, regardant arriver les voitures et dévisageant les voyageurs.

A minuit moins un quart, un coupé de maître s'arrêta devant la principale entrée de la grande façade.

Arnold Desvignes en descendit en costume de voyage et tenant de la main gauche une boîte d'une forme particulière.

Misticot reconnut du premier coup d'œil l'associé de Verrière et murmura :

— Une boîte à pistolets !... — Ce que craignait sœur Marie arriverait-il donc ?...

Le coupé tourna sur lui-même et s'éloigna.

Arnold entra dans la grande salle où se trouvent les guichets de distribution des billets et aborda deux hommes avec lesquels il échangea des poignées de mains.

— Ses témoins, pour sûr... — pensa Misticot. — Il va se battre... — S'agit de découvrir en quel endroit...

En ce moment, le jeune garçon tressaillit.

Il venait d'apercevoir, tout près de lui, Émile Vandame en bourgeois, accompagné par deux hommes également en bourgeois mais d'aspect militaire, dont l'un portait aussi une boîte de pistolets.

Le doute, s'il avait existé dans l'esprit du gamin, cessait d'être possible.

Il s'agissait bien d'une rencontre entre le lieutenant d'artillerie et l'associé de Jules Verrière.

Un petit frisson effleura l'épiderme de Misticot.

— Dans les duels, au théâtre, — se dit-il, — un des deux qui se battent est toujours tué... C'est la règle !... — Si M. Vandame allait être celui-là ! Cristi ! quelle déveine !

XXVII

Une pensée soudaine traversa l'esprit du petit marchand de médailles.

— J'irai où ils iront... — murmura-t-il, — au moins, comme ça, je pourrai rendre compte exactement à sœur Marie de ce qui se sera passé.

Et il se tint un peu à l'écart, ne surveillant plus Arnold Desvignes mais Émile Vandame.

Le guichet de distribution des tickets venait de s'ouvrir.

Le lieutenant s'y présenta.

Misticot venait immédiatement derrière lui.

— Trois premières pour Blanc-Misseron... — dit Vandame en plaçant de l'argent sur la tablette du guichet, à côté du gardien de la paix en surveillance.

On lui remit trois tickets et de la monnaie.

Le tour du gamin était arrivé.

Il demanda, comme le lieutenant venait de le faire, une place de première classe pour la frontière belge et, l'ayant reçue, il céda la place aux voyageurs qui le suivaient.

Parmi ceux-ci se trouvait Arnold Desvignes.

Le jeune garçon se rapprocha de lui sans affectation, prêta l'oreille, et l'entendit demander trois billets pour Blanc-Misseron.

Certain alors de retrouver les deux adversaires au point d'arrivée, il passa dans la salle des premières dont on venait d'ouvrir les portes, et attendit le départ du train.

. . . .

Le vieux chiffonnier, Pierre Béraud, n'avait pas perdu de temps.

Après avoir consacré la majeure partie de la nuit à son travail habituel, fouillant les tas d'ordures, cherchant sa vie dans les immondices, il était rentré à la *villa des Loques*, à Saint-Ouen, avait déjeuné d'un morceau de pain, d'une côte de petit-salé et d'un verre d'eau-de-vie, sa boisson favorite.

Il s'était ensuite habillé avec autant de *luxe* que le jour de la noce de son neveu Eugène Loiseau.

— Et maintenant, mon vieux, — se dit-il, — en route!

Puis il sortit de chez lui et traversa la villa sous les regards ébahis des chiffonniers ses confrères.

Un omnibus le conduisit par correspondance jusqu'au Palais de Justice, but de sa course.

Pierre Béraud, nous le savons, était un philosophe du crochet, une sorte de Thomas Vireloque.

Les grands et les puissants de ce monde ne lui inspiraient ni envie, ni admiration, ni frayeur.

— Je parlerais à n'importe qui sans me gêner! — disait-il parfois, — un homme en vaut un autre...

Il entra dans la loge du gardien-concierge et demanda :

— Le cabinet du Procureur de la République, mon brave, s'il vous plaît?

— Montez l'escalier... — un gardien de service vous renseignera.

Le vieux chiffonnier gravit les marches, et le gardien questionné lui indiqua le chemin qui devait le conduire aux bureaux du Parquet.

Il suivit ce chemin et arriva dans une pièce assez vaste garnie de banquettes sur lesquelles se trouvaient assises et silencieuses une vingtaine de personnes ayant demandé audience au procureur de la République ou ayant été mandées par lui.

Au fond de cette pièce, près d'une fenêtre, se trouvait un petit bureau devant lequel un employé assis écrivait.

Pierre Béraud s'avança vers le bureau, son chapeau à la main, et salua avec une politesse de la bonne école.

L'employé leva la tête en jetant sur le nouveau venu un regard qui signifiait clairement :

— Qu'est-ce que vous voulez, vous?

Le vieux chiffonnier comprit et répliqua :

— J'aurais deux mots à dire au procureur de la République...

— Avez-vous demandé une audience? — fit l'employé.

— Non.

— Avez-vous reçu une lettre de convocation?

— Non plus... — J'ai besoin de parler au procureur de la République, voilà tout... et je vous fiche mon billet que c'est pour une affaire sérieuse...

— Eh bien! écrivez-lui. — Sollicitez une audience sur une feuille de papier timbré de soixante centimes et mettez à la poste sans affranchir, le Parquet jouissant de la franchise postale... — Votre demande arrivera ici, et on y répondra par une lettre de convocation, s'il y a lieu...

— Ah çà! vous fichez-vous de moi, vous, mon brave?... — répliqua Pierre Béraud qui n'était point d'un naturel patient. — Comment, il s'agit d'une affaire importante et pressée, et il faut que j'écrive, et sur une feuille de papier timbré!... — Et si je n'ai pas douze sous pour acheter cette feuille? Ça s'est vu, des fois, n'est-ce pas, qu'on n'avait point douze *ronds* dans sa poche?... — Enfin, j'expédie ma demande, on l'examine et on m'écrit... — Ça fait, au bas mot, deux ou trois jours de passés, et pendant

ce temps-là les malfaiteurs, naturellement, se *carapatent!*... — Quand on vient pour les empoigner, plus personne! C'est ça votre administration!... C'est comme ça qu'on rend la justice en France!... Eh bien! merci! c'est du joli!...

En disant ce qui précède, Pierre Bérand avait élevé la voix.

— Pas un mot de plus!... — commanda l'employé en fronçant les sourcils.

— Et si ça ne me plaît pas de me taire? — si je veux dégoiser jusqu'au bout ce que je pense?

— Je vous ferai empoigner et conduire au poste.

— Eh bien! il ne manquerait plus que ça, par exemple!... — On m'assassine mon frère, et on m'arrêterait parce que je viens demander des renseignements, très poliment!... En voilà une sévère!

— Ce n'est point ici un bureau de renseignements. — S'il s'agit d'un crime, adressez-vous au commisaire de police de votre quartier, qui en référera au Parquet, ou plutôt, faites mieux, allez trouver directement le chef de la Sûreté...

— Où-ce qu'il perche, cet oiseau-là?

— Son cabinet est à la Préfecture de police...

— Tout de même, j'y vais...

Le vieux chiffonnier tourna sur ses talons, remit son chapeau et, grommelant, ronchonnant, gagna la Préfecture, se renseigna auprès d'un gardien de la paix stationnant dans la cour, ouvrit une porte et franchit le seuil d'une sorte d'antichambre assez vaste où cinq ou six agents en bourgeois, silencieux, s'occupaient à rédiger des notes ou à lire des journaux.

Les deux agents que nous avons vus figurer déjà dans la première partie de ce récit, lors de la descente de police à l'hôtel des Indes après l'enlèvement d'Étienne Béraud par le faux commissaire, se trouvaient auprès de la porte, échangeant quelques mots à demi-voix.

— Qu'est-ce que voulez? — demanda Caseneuve.

— Voir le chef de la Sûreté, mon cher monsieur... — répondit Pierre.

— Il est très occupé et ne vous recevra pas... — Voyez son secrétaire...

— C'est à lui-même que je veux parler... Quand j'ai affaire au patron, c'est pas le commis qu'il me faut.

— Qu'avez-vous donc de si intéressant à lui dire? — fit l'Allumette d'un ton gouailleur — De quoi s'agit-il?

— De renseignements...

— A quels propos?

— A propos d'une affaire qui me touche de près, parbleu!... une affaire d'assassinat, rien que ça...

— Comment vous nommez-vous?



— Vous vous donnez comme proche parent d'Étienne Béraud disparu...

— Pierre Béraud.

En entendant ce nom les deux agents dressèrent l'oreille.

— Ah! ah! Pierre Béraud... — répéta Caseneuve. — Est-ce que par hasard vous seriez parent du nommé Étienne Béraud qu'on a enlevé de l'*Hôtel des Indes*, rue Joubert, et qui n'a point reparu depuis son enlèvement?

— Mais je vous crois que je suis son parent! — Si toutefois et quantes Étienne est le Béraud que je suppose, je suis son frère, pas autre chose...

— Ah! vous êtes son frère, ou du moins il est possible que vous le soyez. — Eh bien! attendez une minute, je vais prévenir le patron...

Caseneuve sortit vivement de la pièce servant d'antichambre au cabinet du *Patron*, frappa deux petits coups à une porte, reçut l'ordre d'entrer, pénétra dans ce cabinet et, sans attendre que le chef de la Sûreté le questionnât, s'empressa de dire :

— Monsieur, il y a là un vieil homme qui se présente comme frère de l'*Étienne Béraud* de l'hôtel des Indes.

— Notre note dans les journaux produit son effet, — dit le chef. — Cet homme demande à me voir... — Eh bien! amenez-le et restez avec lui. — Vous prendrez des notes pendant qu'il parlera...

Une minute après le vieux chiffonnier se trouvait en présence du Chef de la Sûreté, qui, d'un rapide coup d'œil embrassa les détails de cette physionomie caractéristique.

— Vous vous donnez comme proche parent d'Étienne Béraud disparu?... — fit-il ensuite.

— V'là c' que c'est, monsieur le chef de la Sûreté... — répliqua Pierre. — Je suis chiffonnier de mon état... — Le chiffonnier, ça ramasse tout, et avant-z-hier j'ai trouvé au fond de ma hotte un carré de papier, un morceau de journal qui racontait l'affaire de la rue Joubert...

« Dame! vous comprenez, en voyant le nom d'Étienne Béraud, ça m'a porté un coup de tampon dans le creux de l'estomac!... Ça m'a coupé net mon respir!... — J'avais un frère de ce nom-là, qui depuis trente et des années était parti aux Indes pour faire fortune... et justement l'article du journal parlait des Indes...

« Alors je me suis dit que cet Étienne Béraud devait être mon frère qui revenait en France, et l'idée m'a passé de vous demander des renseignements ..

Tandis que le vieux chiffonnier parlait ainsi, le chef de la Sûreté l'examinait avec un redoublement d'attention.

— Quels renseignements pouvez-vous attendre de nous? — répondit-il. — Nous-mêmes nous n'en avons pas... — Nous ignorons si le disparu est mort ou vivant... — Au moment où il a été enlevé, il venait de déposer chez un des principaux banquiers de Paris une fortune considérable... — Tout permet malheureusement de supposer un crime, mais la preuve matérielle de ce crime nous manque...

— Alors, vous ne savez rien d'Étienne Béraud?

— Rien que ce que vous avez lu vous-même dans l'article de journal qui vous amène ici... — Votre frère manifestait-il l'intention de revenir en France?

— Quant à ça, ni vu ni connu... — Depuis son départ, qui n'était pas d'hier, il ne nous a point donné de ses nouvelles...

— Quoi! jamais de lettres?... jamais de dépêches?

— Jamais!

— Alors, l'homme disparu est-il bien votre frère?

— J'ai dans ma folle idée que oui.

— Idée sans fondements sérieux, car le nom de Béraud n'est point du tout rare. — Avez-vous d'autres parents?

— Oui, une flotte.

— Où demeurent-ils?

— Tous à Paris.

XXVIII

— Les membres de cette nombreuse famille ont-ils ensemble des relations? — reprit le chef de la Sûreté.

— Je vous crois qu'ils en ont! — répliqua Pierre Béraud. — Pas plus tard qu'il y a quinze jours, nous nous trouvions tous réunis au *Salon des Familles*, à Saint-Mandé, pour la noce d'un de mes neveux... un endroit où on cuisine très bien, je vous en fiche mon billet... Ah! pour une riche maison, c'est une riche maison!...

— Et pas un seul de ces parents n'a reçu des nouvelles de votre frère Étienne Béraud, depuis qu'il a quitté Paris pour aller aux Indes?

— Pas un seul... — Si Étienne avait donné des nouvelles, ça se serait su... on se le serait dit les uns aux autres. — D'ailleurs, si c'eût été son idée d'écrire, c'est à moi ou à ma sœur qu'il l'aurait fait, bien sûr...

— Votre sœur est mariée?

— Elle est veuve... Charlotte Béraud, veuve Perrot...

— Son état?

— Blanchisseuse.

— Sa demeure?

— Rue Garreau, numéro 17, à Montmartre.

Caseneuve prenait des notes, ainsi que le lui avait recommandé le chef de la Sûreté, qui poursuivit :

— Donnez-moi les noms et les adresses de tous les parents...

— Si c'est pour leur demander s'ils ont reçu des nouvelles d'Étienne depuis son départ, vous perdrez votre temps... ils n'en savent pas plus long que Bibi... Bibi, c'est moi...

— Peu importe... Faites ce que je vous dis...

Pierre Béraud obéit.

Quand il arriva au nom de Jules Verrière, le chef de la Sûreté ne put réprimer un mouvement de surprise et demanda :

— Ce Jules Verrière est-il le banquier ?

— Parfaitement !... Un gros bonnet qui ne me va guère... Un poseur... Un esbroufleur... — Sa fille, — ma nièce, — vaut mieux dans son petit doigt que lui dans toute sa personne.

— Eh bien ! Pierre Béraud, — dit le magistrat quand la dictée fut finie, — vous devrez attendre comme nous que la lumière se fasse, pour savoir si l'homme disparu était bien votre frère...

— On n'a donc pas trouvé de papiers à l'hôtel où il était descendu ?

— Rien... Tout était enlevé...

— L'article du journal qui m'est tombé sous les mirettes annonçait que vous deviez recevoir une lettre de Calcutta...

— Il faut un mois pour que cette lettre arrive à Paris... — Je comprends d'ailleurs, à merveille, que vous ayez hâte de savoir à quoi vous en tenir, — ajouta le chef de la Sûreté en rivant ses yeux sur le visage du vieux chiffonnier; — si l'homme disparu était réellement votre frère, et s'il était mort, vous feriez un joli héritage...

— Ah ! je me fiche pas mal de l'héritage, moi ! — répliqua Pierre Béraud avec un entraînement dont on ne pouvait guère suspecter la véracité. — Est-ce que j'ai besoin de millions ?... Est-ce que je saurais les dépenser, si je les avais ? — Chiffonnier je suis, chiffonnier je resterai... C'est un état qui me botte... Il me manque quelque chose quand je n'ai pas ma hotte sur le dos et mon crochet à la main !... je mourrai dans le chiffon... — Non ! non ! l'héritage n'y est pour rien. Mais je ne voudrais pas, si on a tué mon frère, que le gredin d'assassin demeure impuni !... Étienne était un égoïste, un original, il n'aimait guère les siens, mais ça n'empêche pas qu'il était mon frère... — Je veux que son meurtrier soit guillotiné !...

— C'est d'un bon parent... — fit le chef de la Sûreté. — Où demeurez-vous ?...

— A Saint-Ouen... — répondit Pierre Béraud, — villa des Loques...

— Eh bien ! si nous découvrons quelque chose, je vous ferai immédiatement mander ici pour vous l'apprendre... — Maintenant, vous pouvez vous retirer, mon temps est précieux...

Le vieux chiffonnier salua gauchement et se retira fort décontenancé.

— C'était, ma foi, pas la peine de me déranger pour ne rien apprendre !... — pensait-il, — j'aurais mieux fait de rester à Saint-Ouen.

Le chef de la Sûreté, au contraire, se frottait les mains.

— Grâce à la visite de ce brave homme, nous connaissons les noms de tous les parents d'Étienne Béraud... — dit-il à Caseneuve, — il faudra

savoir ce que sont au fond ces gens-là, ce qu'ils valent et comment ils vivent... — Le voyageur arrivé de Calcutta à l'hôtel des Indes était certainement le frère du chiffonnier qui sort d'ici...

— Rien ne le prouve, monsieur... — fit observer Caseneuve.

— Rien ne le prouve, mais tout semble le démontrer... — Continuez à vous occuper de cette affaire... j'attache une extrême importance à arriver à un résultat...

— J'ai bien peur que ce résultat ne soit négatif... — murmura l'agent.

— Pourquoi donc ? — demanda vivement le chef de la Sûreté.

— Parce que nous avons affaire, j'en ai la conviction, à des malfaiteurs étrangers, très habiles, qui filaient Étienne Béraud depuis son point de départ, ne s'éloignant de lui pas plus que son ombre, et qui ont quitté Paris et la France aussitôt après avoir commis leur crime inutile...

— Cela, je le crois comme vous, mais nous devons quand même aboutir... il n'ont pas emporté le cadavre avec eux.

— Ah ! oui, voilà... où est le cadavre ?... — Dans la Seine, probablement, avec une pierre au cou... et un de ces jours on le verra s'étaler, défiguré, méconnaissable, sur les dalles de la Morgue... Un *macchabé* quelconque, un noyé anonyme...

— C'est possible... cherchez quand même...

— Nous chercherons de notre mieux...

Et Caseneuve, congédié par un geste, quitta le cabinet du chef.

. . . .

. . . .

Jules Verrière se trouvait dans un d'état d'angoisse indicible.

Onze heures du matin venaient de sonner, et au moment où il quittait les bureaux de la rue Le Peletier pour aller déjeuner boulevard Haussmann, il n'avait pas encore reçu de nouvelles d'Arnold.

Or, celui-ci, — on doit s'en souvenir, — s'était engagé formellement à lui envoyer une dépêche aussitôt après la rencontre.

Les rencontres de cette nature, à la frontière belge, ont lieu d'habitude de grand matin.

Cependant les heures succédaient aux heures et le télégramme n'arrivait pas.

Desvignes avait-il été tué ?...

Dans ce cas, sa mort amenait l'écroulement du rêve caressé, apparaissant sous la forme d'une montagne d'or.

Une montagne de cinquante et un millions !

Déjà Verrière se trouvait relevé par sa courte association avec Arnold Desvignes.

La maison de banque, ayant retrouvé son crédit, recommençait des

opérations larges et fructueuses, mais ce n'était rien à côté de ces millions fériques entrevus dans un rayonnement prestigieux, dans une lueur d'apothéose.

Verrière s'était habitué à l'idée de les posséder...

Il les regardait comme son bien, comme sa propriété légitime, comme sa chose !...

Grâce à eux, il éblouissait Paris de son luxe. — Il devenait l'un des rois incontestés de la haute banque et de la haute vie.

Ces perspectives le bouffissaient d'orgueil et l'enivraient littéralement.

Une balle de pistolet maladroite, une petite balle, suffirait pour crever la bulle de savon teinte de tous les feux du prisme !

Cette balle avait-elle fait son œuvre?

Verrière se sentait devenir fou.

Tout en regagnant son hôtel il monologuait rageusement.

— Il faut une heure à peine pour qu'une dépêche expédiée de la frontière arrive à destination de Paris, — se disait-il. — C'est vers sept heures qu'ils ont dû se battre... — L'absence de toute dépêche m'annonce qu'Arnold est mort... — Ah ! duel absurde et maudit ! — C'est à ma fille que je dois le coup qui me frappe ! qu'elle ose encore, après cela, me parler de son amour ! — Le jour où Vandame est venu me dire qu'il aimait Angélique, j'aurais dû lui fermer impitoyablement ma maison et rendre tout rapport impossible entre ma fille et lui ! — Si j'avais eu cette prudence élémentaire je n'éprouverais point en ce moment ces terribles angoisses et ces transes mortelles ! — Angélique et Vandame sont cause de ma ruine, je jure de le leur faire payer cher à tous deux !

Quand le banquier atteignit le boulevard Haussmann, il n'était point encore tout à fait l'heure de se mettre à table.

Il donna l'ordre avec colère de servir à l'instant, et il passa dans la salle à manger où il fut rejoint presque aussitôt par sœur Marie et Angélique.

— Tu viens seul, père ? — demanda la jeune fille.

Cette question retournait le fer dans la blessure saignante du banquier.

L'effet produit fut immédiat.

— Oui, je viens seul, — s'écria-t-il, — et cela comble tes vœux, n'est-ce pas ? — Tu respires plus à l'aise en voyant qu'il n'est point ici... — Eh bien ! souviens-toi que, s'il ne reparaît plus à cette table, un autre viendra s'asseoir à sa place, mais cet autre ne sera pas, ne sera jamais Émile Vandame !... Cela, je le jure, entends-tu, et je tiendrai parole !...

Sœur Marie et Angélique se regardèrent tremblantes.

Verrière surprit ce regard et poursuivit :

— Croyez-vous, par hasard, que l'alliance conclue entre vous

m'échappe?... Vous vous êtes liguées contre M. Desvignes, par conséquent contre moi qui le soutiens, et toutes deux vous êtes cause de ce qui arrive!...

La religieuse et sa cousine pâlirent.

— De ce qui arrive? — répéta Angélique qui se soutenait à peine et dont la pensée s'envolait vers celui qu'elle aimait.

Le banquier, dont les yeux lançaient de sombres flammes, marcha sur sa fille.

— C'est toi, — fit-il menaçant, — c'est toi qui as poussé Vandame à provoquer mon associé!... c'est ton aveuglement, ton entêtement stupide, ta désobéissance à mes volontés, qui auront amené la mort d'un homme... et peut-être celle de deux!...

— Mon Dieu... mon Dieu... — balbutia Angélique en portant les mains à sa poitrine où elle sentait son cœur trop gonflé l'étouffer. — Que dites-vous mon père?

— La vérité!

— Est-ce qu'Émile Vandame...

— Eh que m'importe Émile Vandame?... — interrompit Verrière dont la fureur grandissait d'instant en instant, — il n'est rien pour moi... moins que rien... Arnold Desvignes est tout, et peut-être qu'à cette heure il agonise sur le sol ensanglanté, frappé d'une balle par un spadassin odieux, par le lieutenant d'artillerie Émile Vandame!

Angélique poussa un cri d'épouvante.

— Ils se battent... ils se battent... — bégaya-t-elle d'une voix étranglée.

— Grâce à toi!... grâce à vous, qui avez fait tout au monde pour rendre cette rencontre inévitable... Mais, croyez-moi, si vous avez brisé une association qui assurait mon repos et ma fortune, je vous briserai toutes deux à mon tour!...

XXIX

Jules Verrière avait accompagné ces dernières paroles d'un geste de menace.

— Mon oncle, accablez-moi, mais épargnez Angélique! — fit vivement sœur Marie. — Vous voyez bien que vous lui brisez l'âme, que vous la torturez au delà de ses forces!... Ayez pitié...

— L'indigne créature pour qui deux hommes vont s'entre-tuer n'a droit à aucune pitié! — répliqua le banquier d'un ton brutal.

— Mon père... mon père, par grâce, — balbutia Angélique, pâle comme

une morte, en étendant ses mains suppliantes, — ne dites pas que M. Desvignes a été insulté par Émile Vandame... ne dites pas qu'ils se sont provoqués... ne dites pas qu'ils se battent...

— Ils se battent... ils se sont battus... entendez-vous ? comprenez-vous ? — fit Verrière, — et à cette heure, tous deux peut-être expirent... — Voilà où peut conduire le cerveau déséquilibré d'une folle ! — On ne tient pas compte des volontés du père... on désobéit... on se révolte... et la révolte amène d'un côté la ruine, et de l'autre la mort ! — Malheur à Vandame s'il a tué Desvignes !... Si Vandame est vivant, garde-toi de t'en réjouir, car je le poursuivrai de ma haine, et j'écraserai votre amour comme on écrase un reptile... comme je t'écraserai toi-même !

Verrière ne se possédait plus.

Il avait pris sa fille par les poignets, il les tordait, il les serrait à les briser.

La malheureuse enfant, au moment de perdre connaissance sous l'intensité de la douleur, la tête renversée en arrière, les lèvres tremblantes, poussait de faibles gémissements.

La religieuse, indignée, s'élança vers le banquier et lui saisit les mains pour lui faire lâcher prise en s'écriant :

— Mon oncle, rentrez en vous-même ! — Angélique n'a plus de mère... si sa mère était là pour la défendre, vous n'oseriez la martyriser ainsi !... à défaut de sa mère, je la défendrai, moi ! et votre force ne prévaudra point contre ma faiblesse ! — Souvenez-vous qu'un homme n'a pas le droit de maltraiter une femme, même quand cette femme est sa fille... — Ne continuez pas, mon oncle, sinon vous me feriez douter que Dieu vous ait donné un cœur ! — A voir l'affolement dans lequel vous plonge la pensée que M. Desvignes pourrait être mort, vous me forceriez à croire qu'il y avait entre lui et vous autre chose qu'une association d'intérêt, mais quelque pacte ténébreux, quelque complicité mystérieuse ! et tout le monde, sachez-le bien, le croirait comme moi !

En entendant ces mots Verrière devint un peu pâle et passa sans transition de la fureur au calme.

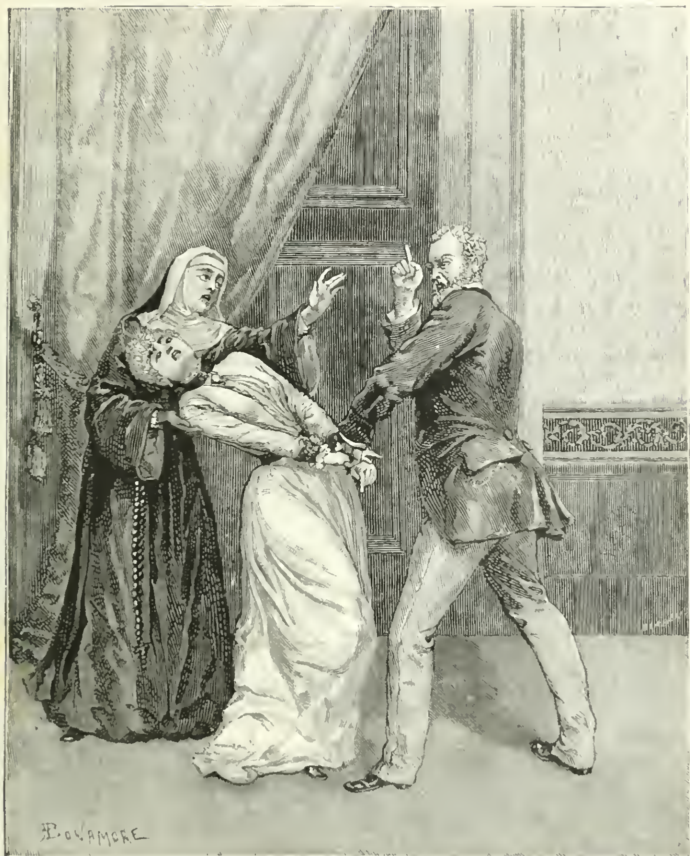
Il lâcha les poignets d'Angélique en la repoussant.

La jeune fille chancela et alla tomber presque évanouie sur une chaise qui se trouvait derrière elle.

Sœur Marie étendit la main vers sa cousine.

— Est-ce que, par hasard, s'il fallait choisir entre sa mort et celle de M. Desvignes vous hésiteriez ? — demanda-t-elle.

— Il ne s'agit point de faire un choix ! — répondit le banquier en haussant les épaules. — Je veux être obéi chez moi ! J'exige que tout plie devant ma volonté, je n'admets ni discussion, ni contrôle, et quiconque, après



Il avait pris sa fille par les poignets et les tordait à les briser...

l'avoir oublié aujourd'hui, serait tenté de l'oublier encore, devrait sortir de ma maison ! Tenez-vous cela pour dit, sœur Marie, et faites en sorte de vous en souvenir désormais !...

Puis Verrière, sans jeter un regard à sa fille inanimée et à sa nièce atterrée, quitta brusquement la salle à manger.

Derrière la porte le valet de chambre, invisible auditeur de cette odieuse scène, n'osait entrer pour servir le repas.

Sœur Marie, s'approchant alors d'Angélique, put constater, et non sans effroi, l'évanouissement complet de la pauvre enfant.

— Du secours ! — s'écria-t-elle, — vite du secours !...

Le valet de chambre parut aussitôt et demanda :

— Ma sœur, que faut-il faire?

— Porter ma cousine dans son appartement.

Quoiqu'il ne fût plus jeune le domestique était robuste encore. — Il éprouvait un extrême attachement pour l'enfant qu'il avait vue naître.

Il la souleva dans ses bras et, suivi par sœur Marie, gagna la chambre à coucher de M[lle] Verrière qu'il déposa sur une chaise longue.

— Merci, mon ami... — lui dit la religieuse. — Pas un mot de ce qui vient de se passer, je vous prie... Je ne sais ce qu'a mon oncle en ce moment... Je ne l'ai jamais vu ainsi...

— Monsieur est bien changé depuis quelques jours, c'est certain, ma sœur... — murmura le valet de chambre. — Ce doit être l'excès de travail qui le rend si nerveux...

— Probablement...

— Ma sœur a-t-elle encore besoin de moi?

— Non, mon ami... Vous pouvez vous retirer...

Angélique demeurait complètement évanouie.

Sœur Marie entra dans le cabinet de toilette et revint près de sa cousine, apportant un flacon de sels anglais et une cuvette remplie d'eau fraîche.

Cette eau lui servit à bassiner les tempes de M[lle] Verrière, tandis qu'elle lui faisait respirer le contenu du flacon.

L'évanouissement persistait malgré tout.

De grosses larmes inondaient les joues pâles de sœur Marie, désolée de l'insuccès de ses soins.

— Mais d'où vient donc l'empire effrayant que ce Desvignes exerce sur mon oncle pour le pousser à des actes pareils? — se demandait-elle. — On dirait une de ces *possessions* diaboliques du moyen âge dont parlent les chroniques...

Enfin Angélique fit un mouvement léger. — En même temps ses paupières palpitaient.

La religieuse redoubla de soins.

Les yeux de la jeune fille s'entr'ouvrirent.

La pauvre enfant revenait à elle.

Elle promena d'abord autour de la chambre un regard étonné, puis ce regard vint se fixer sur la religieuse qui suivait ses mouvements avec une sollicitude toute maternelle.

— Marie... Marie... — bégaya-t-elle en tendant les bras à sa cousine, — je suis bien malheureuse !...

Et elle éclata en sanglots.

— Pleure, chère mignonne, — dit la nièce du banquier en pleurant elle-même, — pleure, les larmes soulagent !... Mais ne désespère pas !...

— Puis-je donc espérer encore ?...

— Pourquoi non ?

— Il me semble que c'est impossible...

— Tout est possible à Dieu...

Angélique releva la tête.

Le feu d'une fièvre ardente luisait au fond de ses prunelles.

— Ainsi, — reprit-elle d'une voix à peine distincte, que coupaient les sanglots, — ainsi donc il a eu lieu ce duel maudit que tu pressentais... et l'un des combattants a succombé sans doute... tous les deux peut-être sont morts... Si l'un est vivant encore, lequel ? Ah ! je ne puis plus penser... mes idées se troublent... je vois du sang... du sang partout... Mon rêve d'il y a quelques jours se réalise... — Émile Vandame m'apparaissait frappé à mort... couché sur la terre rouge de sang...

— Angélique, ma chérie, ma mignonne, je t'en supplie, je t'en conjure, calme-toi !...

Mais, sans même entendre sa cousine, la jeune fille poursuivit :

— C'est fini... s'il est mort, je suis perdue !... Toute énergie m'abandonnera et je serai forcée d'obéir... — Obéir ?... — répéta-t-elle en se levant d'un mouvement automatique, avec une allure de somnambule. — Eh bien ! non !... non, jamais !... je n'obéirai pas ! — Si cet homme a tué Vandame, malheur à lui !... — Celui que j'aimais sera vengé ! et je me charge de la vengeance !...

— Angélique .. Angélique... la fièvre égare ton esprit... — murmura sœur Marie. — Tu te fais beaucoup de mal... Encore une fois, chère enfant, sois calme...

— Il faut savoir... — reprit la jeune fille impétueusement, — entends-tu, je veux savoir ! — Nous allons nous rendre à Vincennes, chez lui... On me dira tout... — s'il est mort, je prendrai des habits de deuil... je serai sa veuve... et je ne quitterai ce deuil qu'après la vengeance !... Ensuite, je ferai comme toi, Marie... je me donnerai à Dieu et je mettrai les portes du cloître entre le monde et moi... — Partons !... Viens !...

— Ma mignonne, écoute-moi, je te le demande à genoux ! — répondit la religieuse. — Ce que tu veux faire est insensé ! — Tu ne peux aller à Vincennes chez M. Vandame...

— Pourquoi ?

— Parce qu'une telle démarche, bien qu'innocente en elle-même, serait un outrage aux convenances...

— Eh ! que m'importent les convenances ?... — Si Émile était blessé,

qui me l'apprendrait si je n'allais pas là ? — S'il était mort, qui prierait à son chevet ?... Vivant ou mort, je veux le revoir... — Partons !

Et Mlle Verrière se dirigeait vers la porte.

— Je t'en supplie, ne fais pas cela ! — s'écria sœur Marie en la retenant. — J'irai moi-même... Je m'informerai... je saurai la vérité...

— Et si elle est cruelle, tu me la cacheras ! — interrompit Angélique.

— Dans tous les cas, je te la dirai, je te le jure !... je ne te cacherai rien... — Mais laisse-moi d'abord m'informer de ce qui se passe... — Si ta présence me semble utile, je n'hésiterai pas à te l'apprendre et je te conduirai... — Pourquoi, d'ailleurs, ces larmes si promptes ?... Pourquoi ce désespoir sans motifs immédiats ?... — Ton père ne sait rien... ses paroles nous le prouvent... il croit, il imagine... il suppose... mais il n'a aucune certitude... — Ce duel n'a certainement eu lieu ni aux alentours de Paris, ni même en France... — Les adversaires ont dû passer la frontière afin de se mettre à l'abri de toutes poursuites... — On ne peut donc encore être instruit des résultats d'une rencontre dont tu es, hélas ! la cause...

— Moi, la cause ! — s'écria Mlle Verrière en joignant les mains.

— Sans doute !... — Si tu n'avais point envoyé une dépêche à Émile Vandame pour l'appeler à l'hôtel... Si tu n'avais pas surexcité sa jalousie en lui parlant d'Arnold Desvignes, ce duel n'aurait point eu lieu...

— Aujourd'hui, c'est vrai, mais il était inévitable à un moment donné...

— Peut-être... l'avenir est à Dieu !... — Enfin, quoi qu'il en soit, on ne peut à l'heure qu'il est en connaître l'issue. — Garde donc toutes tes forces dont sans doute tu auras besoin... — Descendons... Mettons-nous à table... Prends un peu de nourriture... Impose silence à ton cœur... Combats une souffrance qui, je l'espère, n'a pas de raison d'être... J'irai moi-même à Vincennes... Je l'ai promis... Je tiendrai parole...

— Je me sens brisée... — fit Angélique, chez qui commençait la réaction, et qu'une extrême faiblesse physique et morale envahissait.

— Veux-tu que nous déjeunions ici, dans ta chambre ?

La jeune fille ne répondit que par un signe de tête, puis les sanglots qui l'étouffaient éclatèrent de nouveau, apportant à ses angoisses une sorte d'allègement.

XXX

Pendant la durée du trajet de Paris à la frontière, Misticot, pelotonné dans un angle du compartiment de première classe où nous l'avons vu prendre place, se demandait très sérieusement par quel moyen il pourrait

arriver à ce résultat impossible d'empêcher le duel d'Émile Vandame, l'ami de Mlle Verrière, et d'Arnold Desvignes, son ennemi, ou tout au moins de faire tourner la rencontre à l'avantage du lieutenant d'artillerie.

L'inexpérience du gamin de Montmartre en tout ce qui concernait les *affaires d'honneur* — (puisque tel est le nom qu'on leur donne), — était absolue, il nous paraît superflu de l'affirmer.

Ne pouvant se préoccuper des préliminaires et des péripéties d'un duel, puisqu'il les ignorait, il se contentait de se poser sans relâche cette question :

— Comment faire ?

Naturellement, l'énigme demeurait insoluble et, malgré toutes les ressources de son imagination fertile, le petit marchand de médailles n'avait rien trouvé quand le train s'arrêta et quand il entendit les employés crier le nom de la station pour laquelle il avait pris son billet.

Avec la vivacité de son âge il sauta hors du compartiment plutôt qu'il n'en descendit, et il regarda autour de lui.

Du premier coup d'œil il aperçut les deux groupes formés par les adversaires et leurs témoins forcés d'attendre le départ du train pour gagner la porte de sortie.

Au bout de quelques minutes la vapeur siffla, la voie se trouva libre et il fut possible de la traverser, ce que firent les futurs combattants, leurs témoins et les autres voyageurs.

Misticot suivit, en ayant soin de se tenir à très faible distance du dernier groupe.

La station était à une certaine distance du village dont elle avait pris le nom.

Deux ou trois maisons seulement à usages d'hôtels garnis, de cafés et de restaurants, s'élevaient près de la gare.

Une fois dehors et après avoir fait quelques pas les deux groupes s'arrêtèrent et Berthier, l'ex-prévôt d'armes devenu entrepreneur, se dirigea vers les témoins de Vandame.

— L'un de vous, messieurs, — demanda-t-il en saluant, — connaît-il aux environs un endroit plus particulièrement avantageux pour la rencontre ?

— Oui, monsieur... — lui fut-il répondu. — Nous n'avons qu'à suivre la ligne du chemin de fer en remontant vers Paris. — Dans un quart d'heure nous atteindrons un petit bois qui semble fait exprès. — J'y suis venu déjà trois fois pour des affaires du même genre... — Impossible de rêver mieux... — Passez les premiers... — Quand vous aurez fait cinquante pas, nous nous mettrons en marche à notre tour...

Berthier salua de nouveau, rejoignit Desvignes et le second témoin et,

après leur avoir fait part du renseignement qu'il venait de recueillir, s'engagea dans le chemin indiqué, où quelqu'un les avait devancés.

Ce quelqu'un était Misticot qui, ayant saisi au passage quelques mots du dialogue reproduit par nous, se hâtait d'en faire son profit et courait de toute la vitesse de ses jambes vers le petit bois.

La matinée était admirable.

Le soleil, déjà chaud, se levant à l'horizon dans un ciel pur, dorait de ses rayons obliques les campagnes verdoyantes.

Arnold, dont la physionomie n'exprimait aucune émotion, marchait sans échanger une seule parole avec ses témoins.

Vandame, lui, malgré l'énergie de son caractère et de son indiscutable bravoure, était plus pâle que de coutume et semblait agité. — Ses sourcils se fronçaient, — il mordait sa moustache.

— Ah çà ! mais, qu'as-tu donc, mon cher ? — lui demanda l'un de ses amis surpris de cette attitude insolite. — Tu me parais en fort mauvaise disposition ce matin.

— C'est un effet nerveux dont je ne suis pas maître et que je ne sais à quoi attribuer, mais sois sans inquiétude, cela passera vite et je ne ferai point mauvaise figure sur le terrain...

— Ah ! — répliqua l'ami vivement, — je ne doutais certes pas de toi ! — Je te croyais souffrant, voilà tout !...

On atteignit le petit bois.

Misticot s'y trouvait depuis cinq minutes, parfaitement caché derrière une épaisse touffe de houx.

Bientôt il entendit des pas, puis des voix.

Les deux groupes venaient de se rejoindre.

— Entrons sous bois, messieurs, — dit l'officier qui avait déjà parlé, — nous sommes à cinquante pas d'une clairière... — Cette sente va nous y conduire...

Les six hommes s'engagèrent dans le sentier.

Misticot, se glissant à travers les taillis, atteignit la clairière en même temps qu'eux.

— Sapristi ! — murmurait-il en crispant ses poings, — je ne sais pas ce que je suis venu faire ici ! — je n'ai rien trouvé, absolument rien !... et ils vont se démolir !... ah ! je peux me vanter d'être un fameux serin !...

Au moment où les adversaires et leurs témoins s'arrêtèrent, il s'arrêta lui-même.

Berthier prit la parole.

— Messieurs, — fit-il en s'adressant à Vandame et à Desvignes, — je vous rappelle les conditions du combat : — Placés à une distance de quarante pas, vous aurez le droit de franchir chacun un intervalle de dix pas

en marchant l'un sur l'autre... — Tir à volonté... — Quel que soit le résultat de la première décharge, deux balles seulement seront échangées...

Émile Vandame et Arnold Desvignes inclinèrent la tête en signe d'assentiment.

L'entrepreneur reprit :

— Vous avez apporté des armes... nous aussi... Le sort va décider si c'est des nôtres ou des vôtres que les combattants se serviront...

Tirant de sa poche un écu de cent sous, Berthier ajouta :

— Je jette en l'air cette pièce de monnaie... — Demandez pile ou face...

— *Pile!*... — répondit un des officiers tandis que tournoyait la pièce.

Elle retomba.

— *Face!* monsieur... — Voyez... — reprit Berthier en montrant l'effigie de Napoléon III. — Nous nous servirons de nos armes, dont M. Desvignes, d'ailleurs, n'a jamais fait usage...

Et il remit les cent sous dans sa poche.

Le second témoin d'Arnold ouvrit la boîte des pistolets.

L'ex-prévôt, qui s'était arrogé la direction du combat, poursuivit :

— Deux d'entre nous vont charger les armes, tandis que les deux autres compteront les quarante pas et marqueront avec des branches sèches les places des adversaires et les limites qu'ils ne devront pas franchir en marchant l'un sur l'autre après le signal donné.

L'un des témoins de Vandame et le témoin d'Arnold Desvignes se mirent à compter les pas et fixèrent dans le sol des branches sèches pour indiquer les distances et les points d'arrêt.

Pendant ce temps Berthier chargeait les pistolets sous les yeux du quatrième témoin.

— C'est fait... — dit-il lorsque la double opération fut achevée.

Arnold et le lieutenant d'artillerie s'avancèrent pour prendre chacun un des pistolets.

Leurs regards se croisèrent.

Émile Vandamme était pâle et frémissant.

Arnold Desvignes, au contraire, offrait un visage impassible. — Ses yeux étaient muets comme ses lèvres.

— Une dernière recommandation, Maurice... — dit à l'un de ses amis le lieutenant d'une voix sifflante qui paraissait lancer un défi à son adversaire. — Si tout à l'heure je suis tué, tu trouveras dans mon portefeuille une lettre et un portrait, et tu te chargeras de porter et de remettre toi-même, comme un dernier adieu, comme un dernier souvenir, cette lettre et ce portrait à Mlle Verrière, ma cousine... et ma fiancée...

Desvignes ne sourcilla pas.

Aucun des muscles de son visage ne tressaillit, mais une lueur sanglante s'alluma sous ses paupières pour s'éteindre aussitôt.

Les deux hommes se tournèrent le dos afin d'aller prendre leurs positions respectives.

Les quatre témoins se rejoignirent.

Les adversaires élevèrent leurs armes, mais sans viser.

L'un des officiers, auquel incombait la tâche de donner le signal, prononça d'une voix très haute les mots sacramentels :

— Un!... Deux!... Trois!...

Arnold et Vandame se mirent aussitôt à marcher dans la direction l'un de l'autre.

Desvignes était maintenant d'une pâleur mortelle.

Le lieutenant, au contraire, avait repris tout son sang-froid.

Après avoir fait rapidement sept ou huit pas, il inclina la tête pour mieux ajuster, et pressa la détente de son arme.

Une détonation retentit. — Un nuage de fumée s'éleva.

Misticot, placé dans le taillis presque en face de Vandame, écarta d'une main tremblante les branches des arbustes pour mieux voir.

Il aperçut Desvignes debout et marchant toujours.

Arrivé à la limite qu'une branche sèche indiquait, l'associé de Jules Verrière fit halte et visa son adversaire désarmé, dont une si faible distance le séparait qu'il semblait impossible de manquer cette cible vivante.

Un instant s'écoula qui parut d'une longueur interminable à tous les spectateurs de cette scène.

— Tirez!... Mais tirez donc!... — crièrent les quatre témoins à la fois.

Au lieu de presser la détente, Arnold releva son arme.

— Que faites-vous, monsieur? — demanda Vandame. — Vous avez le droit de me tuer, mais non celui de me faire ainsi languir! — Tuez-moi tout de suite puisque vous tenez ma vie!...

— Je tiens votre vie, c'est vrai, — répliqua Desvignes, — et ces messieurs l'attesteront au besoin, mais je ne tirerai point, car je ne veux pas vous tuer... aujourd'hui du moins...

— Je n'accepterai de vous aucune grâce! — répliqua le lieutenant avec violence.

— Aussi ne s'agit-il point d'une grâce que j'aurais le mauvais goût de vous offrir, mais tout simplement d'un sursis... et je vous défie de le refuser!...



Sœur Marie renouvela sa question au jeune soldat

XXXI

— Un sursis!... — répéta Vandame étonné, — que signifie cela?...

— Tout simplement que votre vie m'appartient, vous venez de le déclarer vous-même... — répondit Arnold. — Il me plaît de vous la laisser aujourd'hui, mais le jour où il me conviendra de la prendre vous devrez, si vous êtes un homme d'honneur, — et je me garderais d'en douter, — vous mettre à ma disposition...

— C'est odieux et c'est insensé ! — s'écria le lieutenant, — je ne veux pas vous devoir une minute d'existence de plus !... — Tuez-moi !...

L'ex-secrétaire du banquier de Calcutta désarma tranquillement son pistolet et répliqua d'un ton très calme, comme s'il s'agissait de la chose du monde la plus simple :

— Je vous tuerai à mon jour et à mon heure... — Je suis votre créancier... — J'exigerai quand bon me semblera le payement de ma créance...

Les officiers, amis et témoins de Vandame, intervinrent.

— Nous ne pouvons accepter une telle solution... — commença l'un d'eux.

— Il m'importe peu que vous l'acceptiez, messieurs, — interrompit Arnold, — ma volonté est immuable et vous n'y changerez rien... Je désire que M. Vandame aille porter lui-même à Mlle Verrière la lettre et le portrait qui se trouvent dans son portefeuille et qui doivent être un souvenir et un adieu... Ce sont ses expressions...

L'officier reprit :

— Il ne s'agit point de vos désirs, monsieur, mais de nos devoirs de témoins... — l'un de ces devoirs est de dissiper votre aveuglement qui nous semble monstrueux... — Vous aviez le droit de faire feu sur votre adversaire dans un duel régulier... — Vous n'avez point usé de ce droit, ceci vous regarde, mais si plus tard vous déchargiez sur M. Vandame le pistolet qu'aujourd'hui vous venez de désarmer, vous ne seriez plus un combattant loyal... vous seriez un assassin !...

— C'est votre opinion, monsieur, — répondit froidement Arnold, — ce n'est pas la mienne...

— Tant pis pour vous, monsieur, car j'ai la certitude absolue que tous les honnêtes gens penseront comme moi...

— Assez de débats... — fit tout à coup Vandame. — M. Desvignes trouve original de rajeunir une vieille situation de mélodrame usée depuis longtemps... — Qu'il agisse à sa guise... — Je le reconnais maître absolu de

mon existence, et je vous prie de lui donner acte de cette déclaration dans votre procès-verbal...

— Jamais!... — s'écrièrent à la fois les quatre témoins.

Berthier ajouta :

— Insérer au procès-verbal pareille déclaration constituerait la plus inexcusable irrégularité. — Je me sépare de mon honorable client en ce qui touche à cette déclaration, et je n'accepte point la responsabilité de ses actes futurs...

— Je ne prétends vous en imposer aucune, mon cher monsieur Berthier... — dit Arnold en souriant. — Rédigez votre procès-verbal comme bon vous semblera, mais il n'en reste pas moins acquis que je suis le maître absolu de la vie de M. Vandame... — j'ai le droit de la lui prendre... Si j'use de ce droit, ce sera une affaire entre moi et ma conscience...

— Et aussi entre vous et la Cour d'assises... — fit observer l'un des amis du lieutenant.

— La Cour d'assises... — répéta Desvignes, — soit!... Je la redoute d'autant moins que vous seriez cités à ma requête, messieurs, et que vos dépositions suffiraient pour me valoir un acquittement triomphal.

L'ex-prévôt d'armes reprit la parole.

— Nous nous retrouverons à la station, — dit-il, en s'adressant aux amis de Vandame, — nous déjeunerons près de la gare, et nous pourrons procéder à la rédaction du procès-verbal avant de reprendre le train pour Paris.

— Nous serons à vos ordres... — répliquèrent les deux officiers.

Vandame et ses témoins prirent les devants.

Arnold et les siens suivirent à une distance de cinquante pas environ.

— Savez-vous que vous êtes généreux, vous ! — murmura tout à coup Berthier. — Pourquoi diable subir le feu de votre adversaire, puisque vous ne vouliez pas tirer à votre tour?

— Je voulais donner une leçon à ce petit monsieur... je la lui ai donnée, ça me suffit.

— Oh ! quant à la leçon, elle est raide!... Après ce qui vient de se passer, le lieutenant n'a qu'un parti à prendre...

— Lequel?

— De vous laisser le champ libre à Paris et d'aller se faire casser la tête au Tonkin...

— C'est mon avis comme le vôtre, et je pense bien que les choses se passeront ainsi.

Arnold commanda le déjeuner dans le restaurant voisin de celui où venaient d'entrer Vandame et ses amis et, tandis que la cuisinière allumait ses fourneaux, il se rendit au chemin de fer, dans l'intention d'expédier une dépêche à Jules Verrière, ainsi qu'il l'avait promis.

Mais là une déception l'attendait.

La gare n'étant qu'une station de troisième classe ne pouvait se charger de l'expédition des dépêches privées.

Il fallait, pour télégraphier, gagner le village, situé à plus d'un kilomètre, où se trouvait le bureau des postes et télégraphes.

Desvignes jugea la course inutile.

— A quoi bon me fatiguer? — se dit-il. — Verrière attendra mon retour... — S'il est inquiet, tant mieux... il en appréciera davantage la valeur de son cher associé...

Puis, après s'être informé des heures de passage des trains, il regagna l'auberge où le déjeuner allait être prêt.

Misticot, un peu après le départ des combattants, avait quitté le taillis qui l'abritait et à la faveur duquel il avait vu tout ce que nous venons de raconter.

Le gamin de Montmartre était encore mal remis de la terreur éprouvée par lui au moment où il avait dû croire qu'Arnold Desvignes allait tuer Vandame. — Il lui fallut marcher un peu pour se remettre de son émotion ; — tout en marchant, il se demandait pourquoi l'associé de Jules Verrière n'avait point usé de son droit en logeant une balle dans la tête ou dans la poitrine du lieutenant, et ne pouvait répondre.

Lui aussi il se rendit au chemin de fer afin de s'informer de l'heure du passage des trains, comme Arnold venait de faire.

Il lui tardait de raconter à sœur Marie ce qu'il avait vu et entendu.

Un train passait à midi, arrivant à Paris à cinq heures du soir.

Misticot résolut de le prendre et, gagnant l'une des auberges voisines de la station, il se fit servir un repas dont le besoin se faisait impérieusement sentir.

Sœur Marie, elle, n'avait point perdu de temps.

Après avoir forcé Angélique à prendre un peu de nourriture elle était sortie de l'hôtel et, montant dans un fiacre, s'était fait conduire à Vincennes, en donnant l'adresse du logement particulier d'Émile Vandame.

Le jeune homme occupait, avec plusieurs autres officiers, une maison située dans une rue qui longe le fort et accède au bois.

La concierge à laquelle elle s'adressa lui répondit :

— M. Vandame n'est pas chez lui, mais voici son brosseur...

Sœur Marie renouvela sa question au jeune soldat qui fit le salut militaire et répliqua :

— Mon lieutenant, ma sœur, est en permission de vingt-quatre heures... il est parti hier soir avec deux de ses amis et ne rentrera que ce soir...

— Ce retour est-il certain ?

— Mon lieutenant me l'a dit...

— Depuis hier, vous n'avez pas eu de ses nouvelles ?

— Aucune, ma sœur...

— Savez-vous où il est allé en permission ?

— Quant à ça, je l'ignore complètement.

La religieuse comprit qu'elle venait de formuler une question inutile ; le soldat n'étant pas, ne pouvant pas être le confident de son officier, à coup sûr il ne savait rien.

Si Vandame était mort ou blessé, on n'en aurait connaissance qu'au moment du retour des deux amis qui l'accompagnaient.

La cousine d'Angélique allait se retirer.

Le brosseur demanda :

— Quand mon lieutenant rentrera, y aura-t-il quelque chose à lui dire ?

— Oui... — fit vivement la religieuse, — tout simplement que sœur Marie est venue chercher de ses nouvelles... — Vous souviendrez-vous de mon nom ?...

— *Sœur Marie !!...* — Oh ! oui, ma sœur, je m'en souviendrai, je vous le promets, et votre commission sera faite...

— Merci, mon ami...

La religieuse regagna son fiacre.

Quelle parti devait-elle prendre ?

Retourner à l'hôtel du boulevard Haussmann et rendre compte à Angélique du résultat de sa visite à Vincennes ?

Malheureusement, ce résultat tout négatif ne calmerait point les angoisses de la jeune fille ; — il les augmenterait plutôt.

Il devenait évident pour sœur Marie que Verrière n'avait point menti.

Un duel venait d'avoir lieu. — Le départ du lieutenant en compagnie de deux de ses amis en fournissait la preuve indiscutable.

Vandame était allé se battre à la frontière.

Impossible d'en douter.

Mlle Verrière attendait le retour de sa cousine avec une impatience, avec des battements de cœur plus faciles à comprendre qu'à décrire.

Elle alla pâle et chancelante à la rencontre de sœur Marie, dès que, depuis l'une des fenêtres du salon, elle lui vit traverser la cour, et sa première question fut celle-ci :

— Eh bien ?

— Je n'ai rien appris, ma chérie... — répondit la religieuse.

— Quoi, rien ? — Absolument rien ?...

— Émile Vandame n'est point à Vincennes... — Il a obtenu une permission de vingt-quatre heures... Il est parti hier soir, et c'est ce soir seulement qu'on attend son retour...

Angélique, accablée, se laissa tomber sur un siège, cacha son visage entre ses mains, et ses larmes se mirent à couler sur ses joues pâlies.

XXXII

Jules Verrière, sortant de chez lui furieux, était entré dans un restaurant où il avait déjeuné, buvant plus que de coutume pour s'étourdir, puis, en proie à une extrême surexcitation, il regagna son bureau. — Nous savons déjà qu'il ne devait y trouver aucune dépêche.

L'après-midi se passa pour lui dans un état d'impatience nerveuse indescriptible.

A deux ou trois reprises l'idée lui traversa l'esprit de prendre le train et de partir lui-même pour la frontière, à la recherche des nouvelles qui lui manquaient : mais la crainte de se croiser en route avec Arnold Desvignes l'empêcha d'accomplir ce projet insensé.

Une fièvre violente s'était emparée de lui. — Il ne pouvait demeurer en place et, ne voulant pas s'éloigner de la maison de banque, il allait et venait à grands pas saccadés dans son cabinet, ainsi qu'une bête fauve tournant dans sa cage.

Enfin, à cinq heures et demie, n'y tenant plus, il se disposait à sortir lorsqu'il entendit une voiture s'arrêter.

Pour la vingtième fois peut-être il courut à la fenêtre, l'ouvrit et poussa un cri de joie.

Il venait d'apercevoir Arnold Desvignes descendant d'un coupé de louage.

— Sain et sauf!... — murmura-t-il. — Je respire!...

Puis, refermant la fenêtre, il se dirigea vers la porte.

— Eh bien! mon cher associé, me voici... — lui dit Arnold, toujours froid et calme, en paraissant sur le seuil.

— Je suis bien heureux de vous voir... — répliqua Verrière en lui serrant la main. — Mais pourquoi diable, au mépris de votre promesse formelle, m'avez-vous laissé languir toute la journée sans nouvelles?... Une dépêche est si vite envoyée...

— La station où j'étais descendu ne transmettait point les dépêches privées... — Voilà mon excuse...

— Elle est valable... — Parlez-moi d'Émile Vandame... — Est-il mort?

— Non.

— Dangereusement blessé, du moins?...

— Pas davantage.

— Le duel n'a-t-il donc pas eu lieu? Mon neveu vous a-t-il fait des excuses?...

— Il ne m'a fait aucune excuse et nous nous sommes battus...

— Comment, en ce cas, avez-vous eu la maladresse de ne pas casser la tête à ce fâcheux personnage?...

— Je l'ai tenu désarmé, au bout du canon de mon pistolet, et je n'ai point pressé la détente...

Jules Verrière leva les bras, tandis que son visage exprimait un ahurissement complet.

— Vous n'avez point pressé la détente, — répéta-t-il, — lorsqu'il suffisait d'une balle pour nous débarrasser d'un gêneur doublement à craindre comme amoureux d'Angélique et comme héritier d'Étienne Béraud!...

— Je croyais vous avoir déjà dit ce que je pense à ce sujet.

— Sans doute, mais les circonstances n'étaient plus les mêmes!... — C'est de la folie pure!... — La provocation venait de lui... Pourquoi le ménager? Pourquoi le laisser vivre?

— Soyez sans inquiétude... Si je l'ai laissé vivre, je l'ai tué moralement. — A cette heure Émile Vandame ne compte plus! Ainsi que le disait un de mes témoins, il ne lui reste qu'à aller chercher la mort au Tonkin, ce qui nous débarrassera de lui sans qu'une goutte de son sang ait coulé par mon fait... — En ce qui le concerne, mon but est atteint.

— Je ne vous comprends pas...

— Avez-vous confiance en moi?

— Une confiance aveugle.

— Eh bien! qu'il vous suffise de savoir que je réponds de tout! — Comment se porte Mlle Angélique?

— Assez médiocrement pour le quart d'heure, je suppose, car j'ai eu ce matin avec elle une scène terrible.

— Scène que vous avez provoquée, sans le moindre doute, ce qui est un tort.

— Étais-je maître de moi? — Je ne recevais point de vous la dépêche attendue... Je vous supposais mort.

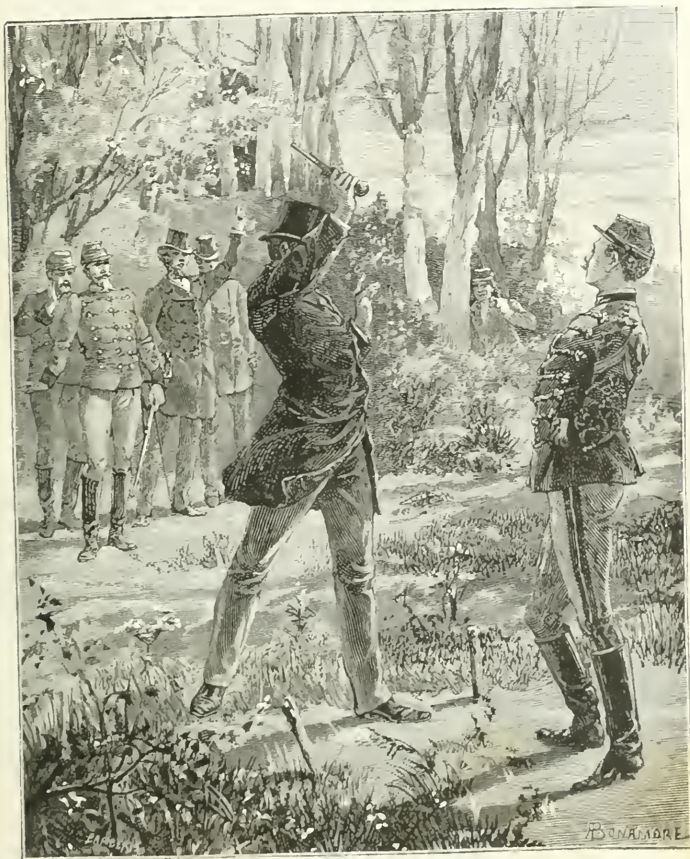
— Vous avez dit alors à votre fille que je me battais avec le lieutenant Vandame, qu'elle croit aimer...

— Je le lui ai dit, c'est vrai.

— Je vous avais cependant prié de n'en rien faire... — Voilà une maladresse qui va amener des complications et me contraindre à déclarer mes sentiments plus tôt que je ne l'aurais voulu...

— Ceci n'est point un mal! — Brusquez donc les choses, mon cher, puisque vous paraissez certain que la rivalité de Vandame n'est plus à craindre... — Il faut qu'avant deux mois vous soyez mon gendre..

— J'ai plus de hâte que vous de faire ce mariage, puisque je suis éperdument épris de votre fille...



— Tirez !... Mais tirez donc !... criaient les quatre témoins à la fois...

— Vous dînez avec nous?

— Certes! — Je ne laisserai point finir la journée sans avoir mis mes respectueux hommages aux pieds de Mlle Verrière...

— Eh bien! partons.

Et les deux associés, — ou pour mieux dire les deux complices — prirent le chemin de l'hôtel du boulevard Haussmann.

Misticot était revenu à Paris par le même train qui ramenait les adversaires et leurs témoins.

Quoique brisé de fatigue il rôdait depuis son arrivée aux environs de l'hôtel, espérant voir sœur Marie entrer ou sortir.

La jeune religieuse ne se montra point, mais le petit marchand de médailles aperçut les deux hommes descendant de voiture et franchissant le seuil de la porte cochère.

— Allons, — se dit-il, — pour aujourd'hui je n'ai plus la moindre chance... — J'irai demain matin sur les buttes, à la chapelle du Sacré-Cœur.

Et il se dirigea vers les hauteurs de Montmartre.

Dans l'hôtel, sœur Marie et sa cousine se trouvaient au salon, attendant l'heure du dîner et parlant d'Émile Vandame.

Angélique était toujours profondément triste, mais un peu moins désespérée cependant, car la religieuse avait employé toutes les ressources de son éloquence affectueuse pour lui remonter le moral.

Absorbées par leur entretien elles n'entendirent ni les portes s'ouvrir et se fermer, ni le bruit des pas des nouveaux venus, et ce fut seulement quand le banquier entra, suivi de son associé, qu'elles relevèrent la tête.

En voyant Arnold, Angélique devint soudainement d'une pâleur effrayante : une flamme s'alluma dans ses prunelles; son visage prit une expression d'horreur et de menace; elle se leva d'un bond et, marchant vers l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta elle lui dit, les yeux dans les yeux :

— Est-ce que vous l'avez tué?

Arnold, s'inclinant devant la jeune fille, répondit, le sourire aux lèvres :

— Je n'ai tué personne, mademoiselle...

— Alors, vous l'avez blessé?... blessé dangereusement?...

— Pas davantage. — Rassurez-vous donc, mademoiselle, je vous en prie, car vous n'avez absolument rien à craindre pour celui de qui vous voulez parler...

Angélique respira plus librement.

Arnold poursuivit :

— M. Vandame est vivant et bien portant comme moi, je vous en donne ma parole d'honneur...

La jeune fille attachait ses regards sur ceux de son interlocuteur, cherchant à pénétrer jusqu'au fond de son âme pour y découvrir si ses paroles étaient bien l'expression de la vérité, mais les yeux du jeune homme demeuraient impénétrables comme sa pensée elle-même.

Cependant il semblait impossible d'admettre un mensonge dont l'impudence aurait dépassé les bornes de l'invraisemblable. — Dans quel but, d'ailleurs, ce mensonge qui serait forcément dévoilé le lendemain?...

Angélique se rassura donc à peu près.

Le valet de chambre vint annoncer que le dîner était servi.

M[lle] Verrière comprit que pour passer à la salle à manger Arnold allait, comme de coutume, lui offrir son bras.

Or, la seule idée du contact de ce bras soulevait chez elle une insurmontable répulsion.

Elle saisit brusquement sa cousine par la main et passa la première en l'entraînant.

Desvignes et le banquier échangèrent un coup d'œil.

Celui du banquier signifiait :

— La tâche sera difficile!

Le regard d'Arnold répondait clairement :

— Bah! rien n'est impossible!...

Nous n'étonnerons point nos lecteurs en affirmant que le dîner fut court et silencieux.

La contrainte régnait parmi les convives et glaçait la parole sur toutes les lèvres.

Arnold lui-même, si maître de sa volonté d'habitude, ne parvenait point à cacher la préoccupation qui le dominait.

Angélique et sœur Marie avaient le pressentiment que quelque chose de très grave allait se passer.

Le café pris, Jules Verrière se leva de table et nos quatre personnages passerent au salon.

Arnold alors s'approcha d'Angélique.

— Mademoiselle. — lui dit-il en s'inclinant devant elle, — je viens, avec la permission de votre père, vous prier de vouloir bien m'accorder la faveur d'un entretien particulier de quelques minutes...

La jeune fille tressaillit.

— Un entretien particulier, monsieur... — balbutia-t-elle.

— Oui, mademoiselle. — Je vous répete que votre père l'autorise... Je puis même ajouter qu'il l'encourage...

Jules Verriere fit un signe affirmatif.

Angélique s'efforça de dominer son trouble.

— Qu'avez-vous donc à m'apprendre? — demanda-t-elle.

— Des choses fort intéressantes, je vous assure.

— Oui... oui... — appuya Verrière. — il faut écouter M. Desvignes, ma chere enfant... il y va de notre intérêt a tous.

Sœur Marie prit la main de sa cousine et, par une douce pression dont

le sens n'était point douteux, lui conseilla de faire ce qu'on lui demandait.

— Je vous écouterai, monsieur... — dit Angélique. — Parlez...

— Notre entretien ne doit point avoir de témoins.

— Venez donc.

Et la jeune fille se dirigea vers un petit boudoir qu'une porte vitrée mettait en communication directe avec le salon.

XXXIII

Angélique fit passer Arnold devant elle, entra et referma la porte, puis elle répéta ce qu'elle venait de dire avant de sortir du salon :

— Je vous écoute, monsieur... Parlez.

— Veuillez d'abord vous asseoir, mademoiselle... — répondit l'associé de Jules Verrière, en avançant un fauteuil à la jeune fille qui murmura :

— Cet entretien doit donc être bien long...

— Je le rendrai aussi bref que possible, soyez-en sûre...

Avec un soupir de résignation Angélique s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur le fauteuil.

— Je ne sais, mademoiselle, — commença Desvignes, — quelle indiscrétion vous a mise au fait de la rencontre qui vient d'avoir lieu entre M. Vandame et moi...

— On ne m'a rien appris, monsieur, mais je pressentais cette rencontre, je l'avais devinée...

— Vous l'aviez devinée parce que, comprenant bien que je vous aimais, vous compreniez aussi que je devais haïr le lieutenant, mon rival...

— Si vous m'avez amenée ici pour me parler d'un amour qui m'importune, qui m'est odieux, je me retire, monsieur... — interrompit la jeune fille.

Puis, joignant l'action aux paroles, elle se leva et se dirigea vers la porte.

Arnold, lui, ne bougea pas, et reprit du ton le plus calme :

— Une explication s'impose à nous fatalement, mademoiselle; l'éviter est chose impossible... — Mieux vaut qu'elle ait lieu tout de suite... Croyez-moi, restez...

— Je resterai, soit, pourvu qu'il ne soit point question de votre amour...

— Il en sera question, au contraire, c'est lui qui parlera, mais son

langage sera si humble, si respectueux, que vous pourrez l'entendre sans vous en offenser, sans vous en irriter... — Écoutez-moi donc avec patience... écoutez-moi jusqu'au bout... c'est le parti le plus sage que vous ayez à prendre... J'ajouterai que des intérêts très graves, des intérêts dont en ce moment vous ne soupçonnez point l'importance, et même l'honneur du nom que vous portez, dépendent de cet entretien...

Malgré son parti pris de résistance absolue, Angélique se sentait dominée par la situation.

L'attitude froide, presque glaciale de Desvignes, contrastant avec le violent amour qu'on sentait brûler au fond de son cœur, comme un volcan sous la neige, effrayaient la jeune fille et la fascinaient en même temps.

Tout son être se révoltait contre cet homme, dont néanmoins elle subissait l'empire malgré cette révolte de tout son être.

Elle retomba sur le fauteuil qu'elle venait de quitter.

Arnold poursuivit :

— Vous avez été témoin de la scène qui s'est passée avant-hier soir, ici même, et, si vous pouviez être impartiale dans une telle cause, vous jugeriez sévèrement M. Vandame... — Sans aucune provocation de ma part il m'a insulté avec un acharnement haineux que rien ne justifiait!...

— Pouvait-il en être autrement, monsieur ? — s'écria la fille du banquier. — Émile Vandame et moi nous nous aimons depuis longtemps ou, pour mieux dire, depuis toujours! — Nous avons juré d'être l'un à l'autre!... Émile Vandame devait voir en vous un ennemi, puisque vous veniez brusquement vous jeter à travers notre amour, brisant nos espérances et détruisant nos rêves! — Or, en face d'un ennemi, ce qui s'impose est de se défendre ou plutôt d'attaquer!... — Le lieutenant a fait ce qu'à sa place j'aurais fait moi-même!

— Ainsi vous l'approuvez ?

— Certes! puisque je l'aime!... — répondit Angélique fièrement.

— C'est juste! — Je continue... — reprit Arnold toujours impassible. — Insulté par M. Vandame, qu'encore une fois je ne provoquais pas, j'ai dû accepter son défi.... — Nous nous sommes battus. — Je tenais sa vie dans mes mains... — Il me suffisait de presser la détente de mon pistolet et je n'aurais, à cette heure, plus de rival... — Mais je savais le lieutenant aimé de vous et je ne l'ai pas tué...

— Prétendez-vous me faire croire que vous avez épargné, par amour pour moi, celui que j'aime?...

— Oui, mademoiselle, je prétends cela...

Angélique, haussant les épaules, répliqua :

— Je cherche vainement le motif d'une magnanimité si grande... et si invraisemblable...

— Ce motif est bien simple... — Je ne voulais pas revenir auprès de vous les mains teintes de sang... — Vous auriez eu quelque peine à me pardonner la mort du lieutenant... — D'ailleurs, à quoi bon le tuer puisque pour moi il cesse d'être à craindre?... — Un mariage entre vous et lui est irréalisable...

— Qui l'empêchera?...

— Votre père dont vous ne contesterez pas les droits! Et de cela je suis si sûr que, je vous le répète, moi, l'insulté, j'ai fait grâce à l'insulteur dont la main s'était levée sur moi pour me souffleter!... — J'ai essuyé son feu et, quand il ne tenait qu'à moi de l'abattre à mes pieds, j'ai désarmé mon pistolet... — Comprenez-vous cela, mademoiselle?...

— Non... — balbutia d'une voix tremblante Angélique, dont la fausse assurance s'évanouissait, — non, je ne comprends pas... mais cette apparente générosité me fait peur... — Quel mobile a dicté votre conduite?...

— Un double mobile, celui de servir mon amour, et celui d'assurer en même temps ma vengeance... — Ceci vous paraît une énigme... — En voici le mot : — La vie de M. Vandame qui m'appartenait sur le terrain m'appartient encore... — J'ai stipulé que je ne lui faisais point grâce, que je lui accordais seulement un sursis... — Mon droit est de le tuer quand bon me semblera... — Son devoir, s'il est homme d'honneur, — (et de cela je ne veux point douter) — est de venir à mon premier appel et de tendre sa poitrine à mon arme...

— Ah! — s'écria Angélique avec horreur, — ce n'est pas possible!... ce n'est pas vrai!...

— Interrogez à cet égard les témoins de la rencontre, mademoiselle, et je ne parle point des miens, mais de ceux du lieutenant, deux officiers d'artillerie, ses amis... — Vous verrez ce qu'ils vous répondront...

— Tuer un homme ainsi, froidement, un homme désarmé, ce serait lâche, ce serait infâme, ce serait un assassinat!

— Ce serait user de mon droit, tout simplement... — La vie d'Émile Vandame m'appartient d'une façon légitime, indiscutable, puisqu'il l'a jouée contre la mienne et qu'il a perdu... — Je lui accorde un répit... quelques jours de grâce et je prends mon bien... — Où est le crime?...

— Non!... non!... non!... — répliqua la jeune fille avec impétuosité, — je refuse de vous croire! — Vous n'êtes point un monstre... Vous ne ferez pas ce que vous dites!

— Peut-être... — cela dépend de vous, — répliqua Desvignes d'une voix tranchante comme une lame de couteau.

— De moi? — répéta Mlle Verrière, les yeux agrandis par la stupeur.

— De vous, oui.

— Et, comment?

— Je ferai grâce si vous devenez ma femme...

— Jamais ! Jamais !

— C'est vous, alors, c'est vous seule, qui aurez prononcé l'arrêt de mort du lieutenant !

— Eh bien ! qu'il meure ! — Je le connais bien, il aimera mieux mourir que de me voir à un autre ! — Je ne vous appartiendrai jamais ! Je serai sa veuve !

— Émile Vandame mourra, et vous serez à moi, quand même et malgré vous !

— Vous l'espérez en vain... Je vous défie ! je résisterai !...

— La volonté paternelle saura triompher de votre résistance.

— Je ne céderai pas !

— Admettons-le pour une minute... — Qu'arrivera-t-il alors ? — Vous l'ignorez... — Je vais vous l'apprendre. — Je romprai l'association contractée avec votre père... — Je retirerai les fonds apportés par moi dans la maison, et la ruine, un instant conjurée, reparaîtra plus complète encore et, cette fois, inévitable...

— La ruine ! — répéta Mlle Verrière avec une épouvante folle. — Vous voulez me tromper... vous mentez...

— Croyez-vous ?

— La ruine ne saurait exister pour mon père...

— Ah ! bah ! et comment cela ?

— J'ai la fortune de ma mère... un million... je le lui abandonnerais jusqu'au dernier sou pour le sauver...

— D'abord ce million serait comme une goutte d'eau dans un fleuve, et puis allez donc le demander à votre père, le jour où je l'abandonnerais !... — Ce jour-là, il ne lui resterait rien, moins que rien, car il ne pourrait pas rééditer le mot célèbre : — *Tout est perdu fors l'honneur !...* — L'honneur s'écroulerait comme le reste !... — Il ne s'agit pas seulement de ruine, mademoiselle, rappelez-le bien, il s'agit de honte ! — Ce ne serait point la faillite simple qui menacerait votre père au moment où ma main se retirait de lui... ce serait la banqueroute, la banqueroute frauduleuse, qui conduit à la Cour d'assises, dans les maisons centrales et au bagne... — Vous seriez fille d'un banqueroutier, d'un réclusionnaire, d'un forçat... — Cela vous séduit-il ?...

— Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !... — bégayait Angélique en se tordant les mains avec désespoir.

— Vous me trouvez brutal, et vous avez raison, car je viens de l'être, — répondit Arnold — mais c'est pour vous sauver que je vous ai montré la réalité sinistre et que j'ai mis le fer et le feu dans la plaie... — Choisissez [illegible]... — Vous tenez dans vos mains la destinée de votre père

la vôtre, celle du lieutenant Émile Vandame... — L'avenir sera ce que vous voudrez qu'il soit. — Je vous aime d'un amour immense, infini, impérissable... Vous n'avez pas le droit d'en douter... J'en ai donné la preuve en écartant la ruine et la honte qui tombaient sur votre maison... — Par ce que j'ai fait déjà, jugez de ce que je peux faire encore!... — Soyez à moi, et je vous placerai si haut que toutes les femmes envieront votre bonheur... Mais s'il se trouve des obstacles sur ma route, écartez-les, je vous le conseille, et ne cherchez pas à vous mettre à l'abri derrière eux car, sans hésitation, saus pitié, je les briserais, je vous le jure... — Un amour comme le mien anéantirait le monde, s'il le fallait pour arriver au but! A côté de l'amour rien ne compte et rien ne vaut!... L'amour est tout!...

— Mais si vous m'aimez ainsi, — murmura la jeune fille, — vous devez comprendre que mon cœur ne peut se donner à vous, puisqu'il est plein d'un autre...

— C'est pour cela que, s'il le faut, je supprimerai cet autre, comme c'est mon droit! — répondit Arnold avec un effrayant sourire. — La volonté est reine du monde, et je veux que vous m'aimiez!...

Angélique se laissa tomber aux pieds de l'associé de son père et, tendant vers lui ses mains suppliantes, lui dit en fondant en larmes :

— Ayez pitié de moi!... Faites-moi grâce! je vous en supplie...

— C'est à vous d'avoir pitié, puisque je vous aime...

— Eh bien! soyez mon frère, et je vous aimerai aussi, moi... je vous aimerai comme une sœur... la plus dévouée, la plus tendre des sœurs...

Et tandis que la jeune fille prononçait d'une voix entrecoupée ces paroles, les sanglots l'étouffaient.

XXXIV

— Ah! — s'écria Desvignes, — ne pleurez pas ainsi! — Vos larmes ne m'attendrissent pas, elles m'irritent! Elles redoublent ma colère contre ce Vandame en me montrant à quel point vous l'aimez! Vous voulez donc que je le tue?

— Sa mort serait ma mort! Je veux qu'il vive! — balbutia Angélique.

— Eh bien! — fit Arnold, — aimez-moi! Sa vie est à ce prix...

Et il saisit les mains que tendait vers lui la jeune fille.

A ce contact odieux, Angélique sentit un frisson courir dans ses veines.



Angélique se laissa tomber au pied de l'associé de son père...

Elle se releva violemment, le mépris sur les lèvres et l'éclair dans les yeux.

— Si je la rachetais à ce prix, Vandame me maudirait! — répliqua t-elle. — Je n'accepte point le pacte infâme! Que Vandame meure, je mourrai, et si la mort ne vent pas de moi, je serai à Dieu!...

— Vous serez à moi...

— Jamais!...

— Vous viendrez vous-même me dire : — *Prenez ma main, la voici!*

Angélique fit un geste d'horreur.

Arnold poursuivit avec calme :

— J'ai voulu vous prévenir, mademoiselle, que rien au monde ne me ferait dévier du chemin que je me suis tracé... j'ai voulu vous mettre en garde contre vous-même en vous montrant les résultats d'une vaine tentative de résistance... — Malgré tout, vous serez ma femme... — Vous êtes avertie... — Il ne me reste maintenant qu'à vous témoigner ma gratitude d'avoir bien voulu m'accorder l'entretien que je sollicitais... — Grâce à l'explication qui vient d'avoir lieu, il ne peut exister désormais de malentendu entre nous ; je m'en félicite et je crois pouvoir, mademoiselle, vous en féliciter aussi.

Puis Arnold, saluant profondément Mlle Verrière, quitta le boudoir et rentra dans le salon où l'attendaient le banquier et sœur Marie.

Celle-ci se leva aussitôt et sortit pour rejoindre Angélique.

Elle avait hâte de savoir ce qui venait de se passer, et son émotion fut grande en trouvant sa cousine tout en larmes, dans un état de désespoir effrayant.

— Je suis malheureuse... bien malheureuse... — bégaya la fille de Jules Verrière en appuyant sa tête sur l'épaule de la jeune religieuse, — je voudrais être morte !...

Et les sanglots l'étouffèrent de nouveau.

Quelques mots seulement furent échangés entre Desvignes et son associé.

— Eh bien? — demanda ce dernier.

— L'obstination de Mlle Angélique est extrême ! — répondit Arnold. — Heureusement je possède les moyens de la réduire...

— Êtes-vous sûr du succès final ?

— Absolument sûr, oui.

— Tout est donc pour le mieux.

— J'ai demain beaucoup de courses à faire... Ne m'attendez rue Le Peletier que vers trois heures...

— C'est après-demain l'échéance de La Fougère... Ne l'oubliez pas.

— Je n'oublie jamais rien.

Et les deux hommes se séparèrent.

Arnold, brisé de fatigue — (et certes il y avait de quoi), — se rendit rue de Tivoli, se coucha et s'endormit aussitôt d'un sommeil de plomb.

Le lendemain il fit atteler de bonne heure, donna l'ordre de le conduire au Jardin des Plantes, descendit de voiture près de la petite porte donnant sur la rue de Buffon, gagna le boulevard de l'Hôpital, entra au n° 8, demanda si M. Victor Perron se trouvait chez lui, reçut une réponse affir-

mative, monta au troisième étage et sonna à la porte du logement occupé par Will Scoot et Trilby, devenus les *frères Perron.*

Cette porte lui fut ouverte par Scoot qui s'écria :

— Comment, c'est vous! — Nous commencions à désespérer de vous revoir...

— Y a-t-il du nouveau? — fit l'ex-employé de John Mortimer, quand il eut refermé la porte derrière lui.

— Je crois que oui.

— Relativement à Misticot?

— Tout juste.

— Que devient-il?

— Depuis deux jours il n'est pas venu vendre ses médailles sur les Buttes... Je pense que le gamin a changé de métier.

— Il fallait s'inquiéter de la raison de son absence...

— Cette raison, je la devine à peu près... — Il y a trois jours, étant en faction rue de la Fontaine-du-But, en face de la maison où il demeure, j'ai vu une religieuse venir le demander.

Arnold tressaillit.

— Une religieuse! — répéta-t-il.

— Oui.

— Comment est-elle?

— Toute jeune, et elle m'a paru jolie.

L'associé de Jules Verrière fronça les sourcils.

— Après? — fit-il, — cette religieuse?

— Ne trouvant point le gamin à son domicile, elle est allée le chercher sur les Buttes, près de la chapelle, ce qui prouve qu'elle est au courant de ses habitudes... mais le petit marchand de médailles n'était pas là non plus...

— Bref, elle ne l'a point vu...

— Ce jour-là, non, mais elle est revenue le lendemain, et sans le moindre doute elle lui avait donné rendez-vous, car il était à son poste, attendant. — La religieuse l'a fait entrer avec elle dans les bâtiments qui touchent à la chapelle et où se trouvent les bureaux de la fabrique... — Ils sont restés ensemble plus d'une heure, puis le gamin a filé, et depuis ce moment je ne l'ai pas revu...

— Il fallait suivre sa piste... — fit Arnold.

— J'ai cru qu'il valait mieux suivre celle de la béguine... — reprit Will Scoot. — Je voulais savoir où elle perchait...

— Et tu l'as su?

— Parfaitement! — Ah! elle se met bien, la béguine!... — Elle n'habite

point une communauté religieuse, non! — Elle demeure boulevard Haussmann, dans un hôtel particulier et tout à fait chic, au numéro 54...

Arnold murmura :

— C'est elle, je m'en doutais...

Puis, à haute voix :

— Que diable pouvait-elle vouloir à Misticot?

— Oh! quant à ça, pour moi c'est un rébus complet...

— Il faut guetter cette religieuse, connaître ses agissements, savoir surtout si elle revoit le marchand de médailles. — Quant à celui-ci, il importe de le retrouver et de ne plus le quitter d'une semelle... — Partagez-vous la besogne... — Que l'un de vous file la béguine et l'autre Misticot. — J'ai le plus grand intérêt à connaître ce qui se passe entre eux...

— Ce sera fait et bien fait, patron!

Arnold mit un billet de banque sur la table près de laquelle il se trouvait, et continua :

— Voici pour payer les travestissements dont vous aurez peut-être besoin.

— Avez-vous d'autres ordres à nous donner?...

— Je ne le sais pas encore. — Trouvez-vous dans une heure aux Halles Centrales, au restaurant du *Pied de Mouton*... — Nous déjeunerons ensemble et je verrai s'il y a lieu de procéder à des instructions complémentaires.

L'associé de Jules Verrière rejoignit son coupé et se fit conduire au quai de l'Hôtel-de-Ville.

Il allait rue du Paon-Blanc, chez Agostini.

L'Italien s'occupait précisément à classer les notes demandées par le nouveau client qu'il ne connaissait que sous le nom de William Scoot, et ces notes étaient fort étendues.

Arnold s'assit près du bureau.

— Où en sommes-nous?... — demanda-t-il.

— Tout est prêt.

— Voyons cela...

Agostini prit le dossier qui se trouvait devant lui, en détacha une feuille et commença :

— La comtesse de Nervey...

Puis, après avoir lu des détails de famille et d'alliance déjà connus, et par conséquent inutiles à reproduire, il continua :

— Mme de Nervey est atteinte d'une maladie de cœur qui ne pardonne pas, mais sa fin est certainement hâtée par le chagrin de voir son fils, presque mourant lui-même, vivre dans le désordre, n'éprouver à son endroit aucune tendresse filiale, ne se souvenir enfin qu'elle est sa mère que pour lui demander de l'argent, et lui faire des scènes d'une violence inouïe quand elle refuse de se soumettre à ses exigences.

— Charmante nature! — dit Arnold en riant.

— Une secousse peut tuer la comtesse, — poursuivit Agostini, — il suffirait d'un accès de colère, d'une mauvaise nouvelle imprévue, pour rendre immédiat le dénouement funeste de la maladie de cœur qui la conduit au tombeau.

— Passons au fils...

— Vous le connaissez... — Je n'ai jugé utile d'indiquer ici, comme détails, que les noms de ses créanciers...

— Comment avez-vous eu ces noms? — demanda Arnold.

— Mélanie Gauthier me les a apportés hier.

— Le chiffre total des créances?

— Trois cent cinq mille francs, sur lesquels le jeune idiot a touché tout au plus deux cent-vingt mille.

— Il faut racheter ces créances sans perdre un instant... — Je tiens l'argent à votre disposition... — Aux autres, maintenant...

Agostini reprit la lecture de ses notes.

— Mélanie Gauthier. — Une petite dame, une cocotte, comme on disait il y a quelques années, une horizontale de moyenne marque, comme on dit aujourd'hui. — Peu d'intelligence, pas de cœur, une dépravation absolue. — Voudrait épouser Georges de Nervey parce qu'elle croit sa mort prochaine et rêve de mettre la main sur l'héritage de la mère. — Elle éprouve en ce moment une *toquade* violente pour son cousin, un certain Frédéric Bertin, mécanicien de son état, mais dont l'unique vocation est de vivre aux crochets de ses maîtresses. — Ce Frédéric est un gredin capable de tout.

— Ensuite.

— Émile Vandame — fit l'agent d'affaires.

— Laissons-le de côté, — interrompit Arnold. — J'en sais aussi long, et peut-être plus long que vous sur son compte.

L'Italien continua en passant en revue la brave veuve Perrot, Pierre Béraud, le chiffonnier beau parleur et philosophe, épreuve après la lettre du *Thomas Vireloque* de Gavarni; la fleuriste Victorine Béraud, devenue la femme de son cousin Eugène Loiseau; Paul Béraud, l'employé du Crédit lyonnais; Jeanne Dessoudy, sa parente et sa maîtresse; La Fougère, directeur du théâtre des *Fantaisies-Modernes*; la veuve Ferron, marchande des quatre-saisons, et il donna sur les caractères et les façons de vivre de ces personnages, des détails que nous avons déjà placés sous les yeux de nos lecteurs.

XXXV

Arnold Desvignes mit dans sa poche le dossier très complet.

Muni de ces pièces, il alla rejoindre au restaurant du *Pied de Mouton* Will Scoot et Trilby et leur donna tout en déjeunant des instructions nouvelles dont nous ne tarderons pas à connaître les résultats.

Sœur Marie, ce jour-là, quittant de bonne heure l'hôtel du boulevard Haussmann s'était rendue à la chapelle du Sacré-Cœur, où elle comptait voir Misticot.

Le gamin de Montmartre s'y trouvait déjà, revêtu de son costume habituel, et suivit la religieuse dans les bureaux où avait eu lieu leur entretien de l'avant-veille.

Là, il lui rendit compte des incidents dont il avait été témoin.

Ces incidents, la cousine d'Angélique les connaissait en partie, ce qui ne l'empêcha pas de se sentir glacée de terreur par le naïf récit du jeune garçon.

— Cet Arnold Desvignes me fait l'effet d'un démon! — murmura-t-elle. — Plus que jamais il importe de fouiller dans son passé. — Mettez-vous donc en quête, mon enfant, dès que je vous aurai fourni les premiers renseignements, indispensables comme point de départ, et j'espère les avoir sous peu...

— Comptez sur moi, ma sœur, — répliqua le gamin, — j'empoignerai la piste *illico*... — Maintenant, autre chose... — Je crois que je ne ferais pas mal de changer de domicile...

— Pourquoi? — demanda la religieuse.

— On me connaît trop dans le quartier... — On ne manquerait pas de trouver drôles mes déguisements... Les langues des commères marcheraient... On ferait des potins à n'en plus finir... On dirait que je suis de la police, et de fil en aiguille on finirait par découvrir que je travaille pour votre compte... Or, il suffirait d'un mot tombé dans l'oreille du particulier qui répond au nom d'Arnold Desvignes, et patatras! tout serait flambé!... Vous comprenez cela aussi bien que moi, ma sœur... — D'où je conclus qu'il faut, pour le bien de la chose, quitter au plus vite ce coin de Paris...

— Vous avez raison. — Où irez-vous?

— Je n'en sais absolument rien, mais ça sera facile à trouver...

— Rapprochez-vous du boulevard Haussmann, et logez-vous dans une maison décente où je puisse au besoin entrer pour vous voir... — Ne ménagez pas l'argent, prenez toutes vos mesures, et que Dieu qui protège les bonnes causes soit avec vous... — A demain, mon enfant.

— A demain, ma sœur...

Aussitôt après s'être séparé de la religieuse, Misticot se mit en quête d'un logement et le découvrit au bout de quelques heures au quatrième étage d'une maison d'honnête apparence de la rue Fléchier, près de l'église Notre-Dame de Lorette.

Séance tenante il acheta quelques meubles modestes, s'arrangea de manière à pouvoir s'installer le jour suivant, regagna la rue de la Fontaine-du-But, prévint sa concierge qu'il partait pour la province, paya le terme courant et le demi-terme à échoir, fit venir un brocanteur le lendemain matin, lui vendit tout ce que renfermait sa chambre, alla chercher un fiacre, descendit une petite malle contenant ses effets qui fut chargée sur ce fiacre, offrit une poignée de main à la maman Petitpatapon, monta en voiture et donna au cocher cet ordre :

— Allez où je vous ai dit.

Il avait eu soin d'indiquer d'avance le nom de la rue et le numéro de la maison où il fallait le conduire.

La voiture partit.

Mais en même temps qu'elle un autre fiacre, stationnant à trente pas environ de la demeure du gamin de Montmartre, s'ébranlait à son tour et suivait le premier véhicule en ayant soin de conserver sa distance.

Dans cette voiture se trouvait un homme le visage à demi caché par un large bandeau noir qui lui couvrait un œil et une partie de la joue.

Sous ce bandeau le diable lui-même n'aurait pas reconnu Trilby, obéissant à la consigne donnée par Arnold Desvignes.

Rue Fléchier, le fiacre de Misticot s'arrêtant, celui de Trilby fit halte aussitôt et l'Irlandais mit pied à terre.

Du premier coup d'œil il vit le petit marchand de médailles charger sa malle sur son épaule et entrer dans le couloir d'une maison, après avoir parlé à deux hommes qui tiraient des meubles d'une tapissière et les portaient dans le même couloir.

— Ah ! ça, mais, — se dit l'ex-clown, — voilà qui m'a tout l'air d'un emménagement !... Le petit gueux vient demeurer là !... — S'est-il donc aperçu qu'on le filait et prend-il ses précautions ? — Tout ça me semble bigrement louche !... — C'est ici probablement qu'il donnera ses rendez-vous à la béguine... Ça sera plus commode que de grimper sur les buttes Montmartre...

Tandis que Trilby monologuait ainsi, une idée traversa son esprit.

Au-dessus de la porte par laquelle Misticot venait d'entrer, se voyait un écriteau de logement à louer.

Confiant en son déguisement le compère de Will Scoot, au risque de se

trouver en face de Misticot, franchit à son tour le seuil du couloir, s'avança jusqu'à la loge et dit à la concierge :

— Vous avez quelque chose à louer, madame ?

— Oui, monsieur.

— A quel étage ?

— Au quatrième... — Un joli petit logement qui touche à celui dans lequel on emménage ce matin... Les deux ne faisaient autrefois qu'un seul appartement...

En entendant ces derniers mots, Trilby ne put réprimer un frisson de joie.

— Peut-on visiter ? — reprit-il.

— Mais oui, monsier... — tout de suite.

Et la concierge, prenant des clefs dans son tiroir, conduisit le nouveau venu au quatrième étage.

Misticot se trouvait sur le carré, donnant un coup de main aux hommes de peine du marchand de meubles.

Trilby passa près lui, le toucha presque, et le gamin de Montmartre ne songea guère à reconnaître en lui l'un des deux pensionnaires du Cirque Fernando.

Ainsi que nous venons de l'entendre dire à la concierge, les deux logements n'en formaient autrefois qu'un seul. — Le propriétaire venait de les séparer pour en faciliter la location.

— Voici sans doute la cloison nouvelle... — dit Trilby en désignant un panneau où le papier de tenture avait une teinte différente causée par l'humidité du ciment.

— Oui, monsieur... — Oh ! ça sera vite sec. — C'est si léger, tout voliges et tout plâtre... — Les fenêtres donnent sur la rue... — On aperçoit l'église en face, et vous avez un balcon.

La concierge ouvrit la fenêtre et passa sur le balcon, où Trilby la suivit.

Une clôture provisoire en planches coupait ce balcon en deux au niveau de la cloison.

— On n'a pas encore posé la grille de séparation... — fit observer Trilby.

— La grille est commandée au serrurier... — Ce ne sera rien à mettre en place... — Le logement convient-il à monsieur ?

— Il me convient beaucoup. — Son prix ?

— Huit cents francs par an...

— Je loue.

— Monsieur sait que l'usage est de payer un terme d'avance ? ça évite d'aller aux informations...



— Je suis malheureuse... bien malheureuse...

— Je sais cela et je vais vous le payer en redescendant.

Cinq minutes plus tard Trilby sortait de la maison, emportant la quittance d'un terme de loyer au nom de M. David, courtier d'assurances sur la vie.

— Je viens de faire un coup de maître, — murmura-t-il tout en regagnant sa voiture dont le cocher reçut l'ordre de le conduire au boulevard de l'Hôpital, — je saurai ce qui se dira dans la *boîte* de ce bon petit Misticot,

et, si le gamin devient quelque jour trop gênant... à bon entendeur, salut!
— Le patron sera content...

. . . .

. . . .

Depuis son retour de la frontière Émile Vandame broyait du noir. il nous semble à peu près superflu de l'affirmer à nos lecteurs.

Le dénouement inattendu et invraisemblable de son duel lui avait fait prendre une détermination que rien ne pourrait ébranler, — il le croyait du moins.

Sa vie était à la discrétion de son ennemi, de son rival, qui pouvait la prendre d'un moment à l'autre.

En des conditions semblables, l'existence à Paris cessait d'être possible pour lui.

Quel espoir lui restait?

Attendre qu'Angélique fût majeure et l'épouser malgré tous les obstacles?

Il n'y fallait plus songer maintenant. puisque à coup sûr le jour du mariage Arnold Desvignes fort de son droit — (droit que Vandame lui-même avait reconnu), — viendrait le trouver et lui dire :

— Votre vie est à moi, je la prends!

Et lui brûlerait la cervelle.

Après avoir réfléchi pendant les longues heures d'une interminable journée, étudiant la situation sous toutes ses faces, le lieutenant avait reconnu qu'elle n'offrait que deux issues : — se tuer ou se faire tuer.

En quarante-huit heures Émile Vandame paraissait avoir vieilli de plusieurs années. — L'angoisse morale qu'il ressentait mettait son empreinte sur ses traits tirés. — Son regard était devenu sombre.

Dès son arrivée à Vincennes son ordonnance lui ayant fidèlement rendu compte de la visite de sœur Marie, la nouvelle de cette visite avait eu pour résultat d'aviver les plaies saignantes de son cœur, puisque de son amour pour Angélique, amour ardent, impérissable, la fatalité faisait un amour désormais sans espoir.

Au moment où nous le retrouvons, il venait de sortir de chez lui en grande tenue et se dirigeait vers la gare du chemin de fer de Vincennes.

Il prit un ticket pour Paris ; une heure après il se présentait au Ministère de la Guerre. — Là il avait des amis, et en outre un puissant protecteur en la personne d'un vieux général, ancien camarade de son père et tenant l'emploi de directeur des archives du Ministère.

Ce général avait reporté sur le fils l'affection que lui inspirait le père, tué à ses côtés sur un champ de bataille en Crimée.

Emile Vandame, nous le savons d'ailleurs, méritait de tout point cette affection.

Le lieutenant se dirigea vers la partie du Ministère où se trouvaient les bureaux de son protecteur, auquel il fit passer sa carte.

L'huissier de service reçut l'ordre de l'introduire sur-le-champ.

Le général, assis derrière un immense bureau-ministre chargé de papiers et de dossiers, était vêtu en bourgeois, tout en noir, avec une petite rosette à la boutonnière.

Une épaisse chevelure taillée en brosse, d'une blancheur de neige, couvrait sa tête martiale. — Ses longues moustaches retroussées et son impériale également blanches tranchaient sur les tons brique de la figure, qu'une glorieuse cicatrice coupait en deux, ajoutant encore au cachet de cette belle figure de vieux soldat.

Il se leva, le sourire aux lèvres et fit quelques pas en boitant à la rencontre du nouveau venu ; — il avait reçu en 1870 un éclat d'obus dans la cuisse, au combat de Coulmiers.

— C'est toi, conscrit! — dit-il au lieutenant en lui tendant la main. — Sois le très bien venu...

Le général avait l'habitude d'appliquer l'épithète de *conscrit* à tous les jeunes qu'il affectionnait. — Cette habitude étant connue, on appelait ses favoris les *conscrits* du directeur.

Vandame serra très affectueusement la main tendue vers lui.

— Viens-tu déjeuner avec moi? — demanda le directeur des Archives.

— Non, mon général.

— Tant pis!...

En ce moment le protecteur remarqua les traits tirés et l'air de profonde tristesse de son protégé.

— Eh bien! eh bien! — s'écria-t-il — Qu'est-ce que c'est? — Tu as l'air d'un enterrement, toi, sais-tu! — Est-ce qu'il y a quelque chose qui cloche? — Inutile de nier le fait... Tu es tout chaviré, ça saute aux yeux... — Voyons, assieds-toi, conscrit, et dis-moi de quoi il retourne... — As-tu à te plaindre de n'importe qui, ou de n'importe quoi?

— Non, mon général.

— Eh bien! alors?

— Je m'ennuie à Paris...

Le général bondit sur son large fauteuil de maroquin vert, et porta la main à sa cravate comme si l'énormité de ce qu'il venait d'entendre lui coupait la respiration.

— Ah! sapristi! — dit-il ensuite. — En voilà bien d'une autre, par exemple!... — Tu t'ennuies, toi qui travailles du matin au soir! toi qui es un piocheur! pas possible!... — Je ne gobe point ces calembredaines! —

Il faut s'expliquer d'une façon claire, nette et catégorique... — T'a-t-on fait une injustice? un passe-droit?

— Ni l'un ni l'autre. — Je n'ai qu'à me louer de mes chefs dont la bienveillance à mon égard ne se dément jamais... — Je vous ai dit la vérité, mon général, si invraisemblable qu'elle vous paraisse... — Je m'ennuie à Paris et je viens vous prier d'apporter un remède au mal...

— Je ne demande pas mieux, moi, que diable! — Qu'est-ce que tu désires? Si c'est possible, ça se fera...

— En ce moment, je le sais, on choisit dans l'artillerie un certain nombre d'officiers pour aller renforcer l'armée de l'extrême Orient... — Je fais appel à votre haute protection afin d'être placé sur la liste des officiers choisis, et je demande à partir le plus tôt possible...

Le général resta silencieux pendant quelques secondes.

Il plongeait le regard aigu de ses petits yeux vifs dans les yeux du lieutenant.

— Tonnerre du diable! — fit-il brusquement en donnant un vigoureux coup de poing sur son bureau. — Deviens-tu fou?

— Je vous assure, mon général, que j'ai toute ma raison...

— C'est folie pure de demander à partir au moment où le comité d'artillerie te tient en haute estime et s'occupe sérieusement des découvertes que tu as faites pour l'amélioration de nos armes de guerre!... — Ta demande est-elle sérieuse?

— Tellement sérieuse que, si vous n'obtenez point pour moi la faveur de quitter Paris, je donnerai ma démission...

— Ta démission!... — répéta le vieux soldat avec un nouveau coup de poing sur son bureau. — Ta démission!...

— Oui, car une fois libre je pourrai partir comme volontaire, et je partirai...

— Mais tu as un motif pour vouloir agir en véritable échappé de Charenton?

— Un motif grave, oui, mon général.

— S'agit-il de quelque stupide aventure d'amour, tonnerre du diable? — Ces gueuses de femelles n'en font jamais d'autres !

— Il s'agit de ne plus souffrir ici en ayant sous les yeux sans cesse un bonheur espéré et à jamais perdu !

— Encore une fois, tu es fou, conscrit! archifou!

— Je voudrais l'être! — fit Vandame d'une voix sourde. — Je souffrirais moins!

Et deux grosses larmes coulèrent sur les joues creusées du lieutenant.

Le général vit ces deux larmes.

— Oh! oh! voilà qui change la thèse! — dit-il d'une voix émue. — Tu

pleures, mon enfant! — ajouta-t-il en prenant les mains du jeune homme. — C'est donc bien terrible? bien désolant?

— Oui, bien désolant, mon général... — Le supplice qui m'est imposé dépasse mes forces... — Je suis un homme, cependant, et je me croyais fort!...

— Et pas de chances de guérison?

— Une seule...

— Laquelle?

— L'oubli.

— Mais quelle sacrée diablesse de créature t'a donc ensorcelé ainsi?

— C'est la meilleure, la plus chaste, la plus douce, la plus parfaite des jeunes filles...

— Turlututu! — répliqua violemment le général. — Ta créature si parfaite est un être malfaisant, puisqu'elle fait pleurer un soldat!

— Ce n'est pas elle qui me fait pleurer... — Elle est aussi malheureuse que moi, car elle m'aime autant qu'elle est aimée.

— Ce sont alors ses parents qui vous font des misères? qui se mettent contre vous?

— C'est la fatalité... — murmura Vandame.

— Ta! ra! ta! ta! — s'écria le protecteur du lieutenant. — Connais pas, moi, la fatalité! vieux jeu! des mots d'auteur!... — On veut ce qu'on veut, que diable!... et on fiche un coup de botte quelque part à la fatalité!

Le général se mit à arpenter avec colère son cabinet, murmurant des paroles incohérentes qui témoignaient bien du désarroi de son esprit, puis, brusquement, il s'arrêta devant le lieutenant.

— Crebleu! — fit-il en frappant du pied, — faut-il donc que ces satanées femelles soient sans cesse cause de nos maux! — Allons, conscrit, tu as raison! — Quand ce polisson d'amour s'est fourré dans notre cœur au point où il s'est immatriculé dans le tien, il faut l'en extirper par tous les moyens possibles, comme la pire des mauvaises herbes!...

« Tu crois que l'oubli te guérira, et pour oublier tu veux t'éloigner... — C'est logique... — Aussi bien ce sera de l'avancement quand même, puisqu'on fait un tri parmi les plus méritants de ton arme... — Oui, on envoie des officiers d'élite dans l'extrême Orient pour renforcer l'armée du Tonkin... pour soutenir une guerre imbécile, commencée sans motifs et continuée sans but, mais qu'il faut bien pousser jusqu'au bout puisque le drapeau de la France est engagé... — Conscrit, tu partiras...

— Vous me le promettez, mon général? — demanda Vandame avec un éclair de joie dans ses yeux sombres.

— Oui, pardieu, je te le promets, puisque c'est pour ta guérison... — Ça me désole, mais je cède... — Tu vas rester avec moi... Nous déjeunerons

ensemble... — Je verrai ensuite mon collègue chargé du tri et du classement... — Un départ doit avoir lieu dans cinq jours... Tu ne me quitteras qu'avec la certitude d'être du nombre des appelés... — C'est dit ! Maintenant, conscrit, supprime cette mine de l'autre monde... Fais-moi meilleur visage, et allons prendre une absinthe avant déjeuner... — Mauvaise habitude, je le sais bien, mais que veux-tu ? Nous autres, vieux Africains, nous ne pouvons pas nous en corriger... et nous ne le voudrions pas, d'ailleurs...

Le général, réussissant fort mal à cacher son émotion, et les yeux pleins de larmes à la pensée de ce que souffrait le fils de son ami, prit son chapeau, sa canne et ses gants, et conduisit Vandame dans un café-restaurant voisin du Ministère.

— Tu vas m'attendre ici... — lui dit-il quand le déjeuner fut fini. — Je ne te demande qu'une heure de patience.

Et il sortit.

Avant que l'heure en question fut écoulée il reparut, et ses premiers mots furent ceux-ci :

— C'est fait. — Tu recevras demain ton ordre de départ.

— Oh ! merci ! merci ! général ! — s'écria le jeune homme avec effusion. — J'avais bien raison de compter sur vous !

— Mais je te recommande une chose... — reprit le vieux soldat. — Il ne s'agit point de se faire casser la tête ou crever la carcasse sous prétexte d'oublier un amour malheureux ! Ça n'est pas brave, et c'est idiot ! — Souviens-toi que je veux te revoir avec le grade de capitaine et la croix... — Si tu restais là-bas, je ne me consolerais jamais de t'avoir cédé... — C'est bien assez de la folie que tu fais en t'éloignant... — Je serais complice de ta mort, tonnerre du diable ! — Un joli rôle pour moi ! — Là-haut, qu'est-ce que dirait ton père ? — Je t'ordonne de vivre, entends-tu ! — Donne-moi ta parole d'agir en bon soldat, mais sans chercher les balles... — Me la donnes-tu ?

Pour toute réponse, Vandame serra silencieusement la main du général.

Celui-ci continua :

— Tu reviendras me voir avant ton départ ?...

— Certes !...

— Maintenant, quittons-nous... — Je retourne au travail... — Allons, conscrit, embrasse-moi...

Vandame se jeta dans les bras que lui tendait le loyal soldat qui le pressa contre sa poitrine avec une tendresse toute paternelle, puis les deux hommes se séparèrent.

Le lieutenant retourna à Vincennes et, en attendant le lendemain, resta muet au sujet de la démarche qu'il venait de faire.

XXXVII

Au Théâtre des Fantaisies-Modernes on poussait sans relâche les répétitions de la féerie sur laquelle comptait La Fougère pour relever son entreprise agonisante.

D'un autre côté ce directeur aventureux éperonnait les constructeurs et les peintres chargés des décors, ajoutant chaque jour quelque chose à la dépense, promettant de l'argent sans cesse, mais n'en donnant jamais.

Entre Léona et le directeur, dont nous savons qu'elle était à la fois la pensionnaire et la maîtresse, était intervenu un acte bien en règle par lequel la future étoile lui prêterait, le 31 courant, une somme de cent cinquante mille francs remboursables à tant par soirée.

Cette commandite donnait à Léona une autorité dont elle abusait, en sa triple qualité de femme, de cabotine et de *grue*. — Ses exigences avec les auteurs n'avaient plus de bornes. — Elle malmenait ses camarades, rudoyait le régisseur, les garçons d'accessoires, jusqu'au souffleur.

On en avait par-dessus la tête, dans les coulisses, des insolences et des tyrannies de cette pimbèche. — Un vent de révolte grondait sourdement autour de la direction.

On attendait avec impatience la fin du mois.

Personne n'ignorait que Jules Verrière avait *lâché* tout à la fois Léona et La Fougère; on se disait :

— Si les appointements n'arrivent pas à jour fixe, quel *chahut*, mes enfants !...

Quelques artistes étant allés demander au caissier de minimes avances, ce fonctionnaire avait refusé net, et pour cause.

Ceux qui ne pouvaient attendre ayant adressé leur supplique au directeur, avaient invariablement reçu cette réponse :

— A la fin du mois, mes bon amis ! — Pour le moment, ne songeons qu'à la féerie ! C'est notre fortune à tous ! — A la fin du mois !...

La Fougère n'entendant plus parler de ses deux principaux créanciers, Verrière et le chef de claque, se sentait un peu rassuré...

— Ils ont réfléchi que mieux valait attendre que de tout perdre. . — pensait-il.

Le matin du 31 Léona, ainsi que cela avait été convenu avec l'associé de Jules Verrière, se présenta aux bureaux de la rue Lepeletier, et fut introduite dans le cabinet du directeur.

Arnold était seul encore.

Il reçut la comédienne avec beaucoup de grâce.

— Vous n'êtes pas en retard, madame... — lui dit-il, le sourire aux lèvres.

— Je suis tout simplement exacte au rendez-vous que vous m'avez donné, cher monsieur... — Mes fonds sont prêts, je suppose.

— Parfaitement... Veuillez m'attendre pendant quelques secondes... — Je vais à la caisse...

L'associé de Verrière sortit, gagna les bureaux, prit à part un garçon de recettes qui attendait ses bordereaux pour aller en recouvrements, et lui glissa dans l'oreille ces mots :

— La personne en question est là .. — Voici vos bordereaux et vos traites. — Allez chercher une voiture, mettez-vous en faction à la porte et quand la personne sortira, suivez-la... — Il faut que vous arriviez au théâtre en même temps qu'elle...

— Bien, monsieur...

— N'oubliez aucune de mes recommandations et répétez exactement ce que je vous ai chargé de dire...

— Vous pouvez être tranquille, monsieur.

Arnold prit à la caisse cent quatre-vingt-un mille francs et regagna son cabinet.

— Voici votre compte, chère madame, — fit-il en plaçant devant Léona un papier couvert de chiffres. — Veuillez l'examiner...

La comédienne y jeta les yeux.

— Cent quatre-vingt-un mille francs et soixante-dix centimes, — répliqua-t-elle ensuite. — C'est parfaitement cela...

— Voici donc cent quatre-vingt-un mille francs en billets de banque, une pièce de cinquante centimes et deux pièces de dix centimes... — Comptez, je vous prie... Vous voudrez bien me signer ensuite le reçu tout préparé que voici.

Léona feuilleta les liasses, les mit dans un petit sac à main, signa le reçu, quitta son siège, salua et fit un pas vers la porte.

Arnold l'arrêta par cette question :

— Vos répétitions marchent bien ?

— Admirablement.

— Quand pensez-vous jouer la pièce nouvelle?

— D'ici à quelques jours...

— Vous continuez à être satisfaite de votre rôle?

— Plus que jamais... — J'aurai sans le moindre doute un grand succès, et la pièce aussi...



Le général resta silencieux pendant quelques secondes...

— Allons, tant mieux... Espérons, pour tout le monde, que M. La Fougère fera beaucoup d'argent...

— C'est une espérance qui se réalisera, monsieur...

Arnold reconduisit de façon courtoise la jeune femme jusqu'à la porte de sortie du cabinet où il rentra en se frottant les mains, et en riant du rire silencieux du trappeur américain Bas-de-Cuir.

Léona, en quittant la maison de banque, monta dans le coupé qui l'attendait et qui prit aussitôt le chemin du théâtre, immédiatement suivi par un fiacre où se trouvait le garçon de recette.

La Fougère, très nerveux, allait et venait à grands pas dans son cabinet directorial, attendant avec une impatience mêlée d'angoisse l'arrivée de sa maîtresse.

Trois ou quatre fois déjà le caissier, à son poste dès huit heures du matin, était venu le prévenir qu'on se présentait avec des factures.

— Faites attendre! — avait crié la Fougère. — Dites que je suis à la Banque d'où je reviendrai avec des fonds...

Et, continuant sa promenade de plus en plus nerveuse et saccadée, il murmurait :

— Si pourtant, à la dernière minute il était survenu quelque complication entre ce gueux de Verrière et Léona!... si elle ne touchait point!... — Quelle débâcle!

Enfin il entendit un bruit de pas dans le couloir, un frôlement de jupes de soie, courut ouvrir et respira en voyant sa maîtresse rayonnante.

— Eh bien? — fit-il.

— J'ai ce qu'il te faut!...

— Tu as vu Verrière?

— Non, mais son associé qui a été charmant et ne m'a parlé de rien, d'où j'ai conclu qu'ils avaient pris le parti le plus sage, celui d'attendre...

— Donne-moi vite l'argent; — il y a en bas des gêneurs dont il faut se débarrasser...

— Je vais te remettre ce qui est convenu, cent cinquant mille francs tout juste...

Léona vida son sac sur la table.

En ce moment, on frappa doucement à la porte.

La Fougère cacha les billets de banque sous un journal déplié et cria d'entrer.

Le caissier parut.

— Eh bien? quoi encore? — demanda le directeur avec impatience.

— C'est un garçon de recettes qui vient pour toucher...

— Quel effet?

— Un effet de cent cinq mille francs, ordre Jules Verrière.

— Ah! la canaille! — C'est une infamie!... — hurla le directeur en ébranlant la table d'un coup de poing à tuer un bœuf. — Verrière devait attendre... c'était convenu... entendu... — Ne payez pas!

— Le garçon de recettes n'est guère poli, monsieur... — Il dit qu'en sortant d'ici, s'il n'emporte point son argent, il ira droit chez l'huissier...

— Faites-le monter. — Je vais lui parler...

Le caissier sortit.

— Comprends-tu la canaillerie de ce brigand!... — cria La Fougère en s'adressant à sa maîtresse. — Tu n'es pas plus tôt partie en emportant l'argent qu'il envoie toucher... il sait pourtant bien que j'en ai besoin, de cet argent, et que si je le lui donne je ne l'aurai plus pour les autres!... — Qu'est-ce que tu penses de ça?

— Je pense qu'il faut payer... — répondit l'actrice. — En somme, c'est pour ça que je te prête cent cinquante mille francs... — Avec ce qui restera, tu finiras de monter la féerie.

— Jamais! oh! ce Verrière!... un traître! Judas!

Le garçon de recettes entra, conduit par le caissier.

Derrière eux se montra la figure pâle du chef de claque.

Sans s'inquiéter de lui La Fougère marcha droit vers l'encaisseur de la maison Verrière et compagnie.

— Comme ça, mon brave, vous venez ce matin toucher cent cinq mille francs?... — lui dit-il.

— Traite échue, oui, monsieur.

— Eh bien! vous pouvez la remporter, votre traite échue, et dire de ma part à votre patron Jules Verrière que quand on a l'infamie, comme lui, de vouloir mettre un parent sur la paille, on est un vilain monsieur de la pire espèce... Vous m'entendez?

— Oui, monsieur, et je sais ce qui me reste à faire... — J'ai des ordres. — Je vais chez l'huissier.

— Allez au diable si vous voulez!...

Le chef de claque s'était approché du directeur et murmurait à son oreille :

— Croyez-moi, payez, sinon demain Verrière vous aura mis en faillite... — Il m'a prévenu...

La Fougère fit un bond, s'élança vers la porte par laquelle le garçon de recettes venait de sortir et le rappela.

L'employé de Verrière revint sur ses pas d'un air fort maussade.

— Qu'est-ce que vous me voulez encore? — demanda-t-il.

— Donnez la traite... je paye, mais votre patron est un juif, un exploiteur!... Crapule et compagnie!... — Ne manquez pas de lui répéter cela!...

Léona comptait cent cinq mille francs.

Le garçon de recettes encaissa et sortit sans saluer.

Les créanciers qui attendaient dans le couloir l'arrêtèrent au passage, et dix voix lui posèrent cette question :

— Êtes-vous payé?

— Oui... — Il y a de l'argent... — Criez fort et vous toucherez... — C'est un faiseur que ce bonhomme-là... — Méfiez-vous!...

En répondant ainsi, l'employé se conformait de point en point à l'une des recommandations d'Arnold Desvignes.

Dans le cabinet, La Fougère continuait à déblatérer.

— Voyons, un peu de sang-froid, — lui dit le chef de claque, — et terminons notre petite affaire...

— Quelle affaire?

— Mais, parbleu! Celle des soixante mille francs que je vous ai prêtés il y a cinq mois et pour lesquels vous m'avez souscrit un billet dont l'échéance arrive aujourd'hui.

— Tonnerre de Dieu! — hurla La Fougère exaspéré. — Est-ce que vous allez m'embêter aussi, vous!!

— Point de gros mots, je vous prie, mon cher directeur... je n'ai jamais pu les souffrir, et je ne les supporterais pas longtemps!

XXXVIII

— Mais, — reprit La Fougère en faisant un violent effort sur lui-même pour arriver à un calme relatif, — il a été convenu que le remboursement de cette somme se ferait par une concession de billets, vous le savez bien.

— Possible... — répéta le chef de claque. — Il a pu être question de cela, mais rien n'est écrit et, comme vous me paraissez en train de faire la culbute, je veux mon argent tout de suite...

— Vous avez l'aval de garantie de Verrière... Actionnez-le... Je ne paye pas... je n'ai pas d'argent...

— Faut point me conter ça!... un vieux singe comme moi se connaît en grimaces... Vous avez touché ce matin cent quatre-vingt-un mille francs...

— Qu'est-ce que vous dites?... qu'est-ce que vous dites?... — s'écria Léona qui écoutait en se rongeant les ongles. — C'est moi qui ai touché et non pas lui!... l'argent est à moi, j'ai le droit d'en disposer à mon gré et je ne veux pas qu'il passe dans les mains d'un vieux filou de votre espèce qui donne sa parole d'honneur et qui la retire...

Le chef de claque pâlit sous l'insulte.

— Voulez-vous, oui ou non, me payer? — demanda-t-il d'une voix sifflante.

— Non! non! cent fois non!... — Il faut monter la féerie... Vous serez payé plus tard...

— Je vous répète que j'ai besoin de mon argent tout de suite... — Vous refusez de me le donner, je m'en fiche!... Verrière répond, il payera. — Je

vais chez lui en sortant d'ici, seulement soyez certain qu'aujourd'hui vous serez assigné en déclaration de faillite.

Et le chef de claque sortit du cabinet en refermant avec violence la porte derrière lui.

— Les gueux !... les gueux ! — glapissait Léona.

La Fougère, qui perdait la tête, balbutia :

— Il a raison, Verrière va me mettre en faillite !... — Nous aurions mieux fait de payer...

— Avec quoi ?

— Il reste soixante-seize mille francs...

— Te figures-tu que je vais te donner tout ? J'ai signé pour cent cinquante mille... voilà le complément... Je garde trente et un mille francs... C'est bien le moins... je ne reverrai peut-être jamais le reste...

Et la comédienne glissa trente et un billets de banque dans son sac.

— Je suis perdu ! — dit la Fougère.

Un bruit de voix arriva jusqu'au cabinet.

On marchait dans le couloir.

Le caissier entra.

— Monsieur le directeur, — fit-il, — les personnes qui attendent s'impatientent...

— Combien avez-vous à payer ?

— Vingt-deux mille francs.

— Y compris les appointemnts des artistes ?

— Non, monsieur... Trente-trois mille avec les appointements...

— J'ai jusqu'au 5 pour les artistes... — Voici dix mille francs, donnez des acomptes...

Le caissier prit les dix mille francs et ajouta :

— Le décorateur a voulu me suivre... — il est là... dans le corridor...

— Qu'est-ce qu'il demande ?...

— De l'argent.

— Qu'il entre.

Le caissier sortit et le décorateur entra, l'air maussade.

— Je viens réclamer ce que vous m'avez promis, cher monsieur... — dit-il. — Je vous ai déjà livré cinq tableaux de la féerie... je ne livrerai les suivants que lorsque vous m'aurez payé ceux-là.. — C'est huit mille francs à me donner...

— Je vais vous en donner quatre mille, et nous réglerons le tout à la quinzième de la féerie...

— Impossible... j'ai une échéance aussi, moi !... Mes ouvriers, mes employés, le marchand de toiles, le marchand de couleurs... — Ils ne me font pas crédit,.. — J'ai tenu mes engagements, tenez les vôtres...

— Voulez-vous six mille francs sur huit mille ?

— Je veux ce qui m'est dû, ou j'arrête les travaux...

Léona intervint.

— Vous n'avez rien à craindre, cependant, — fit-elle, — je joue dans la pièce... je ferai courir tout Paris. — Je suis en maillot tout le temps, avec très peu de gaze dessus... — C'est une garantie, cela!

— Je n'ai pas affaire à vous, madame, — répliqua d'un ton sec le décorateur.

La Fougère se promenait avec un redoublement d'agitation dans son cabinet.

Il entrevoyait autour de lui la coalition de ses créanciers fomentée par Jules Verrière et son associé Arnold Desvignes; il sentait le terrain manquer sous ses pieds, et cependant il croyait à la pièce, il y croyait avec cette confiance aveugle qui est la caractéristique des directeurs en train de se noyer.

Brusquement il prit un parti et, ouvrant le tiroir de son bureau où il avait serré les trente-cinq billets de mille francs restant de la somme apportée par Léona, il en tira huit billets et dit au décorateur en les lui tendant :

— Faites-moi un reçu...

— J'en ai apporté un... — Le voici...

L'échange de l'argent contre la quittance eut lieu, le décorateur sortit, et en même temps le caissier rentra.

— Qu'est-ce encore? — s'écria La Fougère.

— Monsieur le directeur, c'est le marchand d'étoffes...

— Apporte-t-il les miennes? — fit vivement Léona.

— Il n'apporte que la facture des fournitures déjà faites et veut être payé avant de continuer ses livraisons...

La Fougère tomba sur un fauteuil, la tête entre ses mains.

— Mon Dieu!... Mon Dieu!... — bégaya-t-il.

— Mais, c'est la débâcle! — ajouta la comédienne. — Pour sûr il y a un coup monté!... On s'est donné le mot...

En ce moment la porte du cabinet s'ouvrit et trois têtes parurent.

Ces têtes appartenaient à trois artistes du théâtre délégués par leurs camarades...

La Fougère se leva d'un bond et ne leur laissa pas le temps de prononcer une parole.

— J'ai jusqu'au 5 pour vous payer, — leur dit-il, — c'est l'usage...

— Nous le savons, mon cher directeur, — répliqua l'un des délégués, — et nous ne venons pas réclamer aujourd'hui le mois qui vient de finir; mais nous vous demandons l'arriéré... il nous faut notre argent...

— Je payerai l'arriéré avec les premières recettes de la féerie... Attendez un peu...

— Impossible!... — Nos créanciers refusent d'attendre... — Vous avez touché des capitaux importants ce matin, nous le savons, et nous venons vous prévenir, au nom de nos camarades comme aux nôtres, que si vous ne nous donnez pas d'argent tout de suite nous ne jouerons pas ce soir...

Le directeur allait répondre.

Il n'en eut pas le temps.

Le chef d'orchestre s'élançait comme un fou dans le cabinet.

— Vite! vite! monsieur La Fougère, — dit-il, — donnez de l'argent au caissier pour payer les musiciens, sinon ils ne viendront pas ce soir à leurs pupitres... ils me l'ont signifié tout à l'heure...

— Mais, il en a de l'argent, le caissier...

Et comme au même instant ce personnage entrait, La Fougère lui cria :

— Payez les musiciens!...

— Eh! monsieur, je n'ai plus assez, et je viens vous avertir que le marchand d'étoffes refuse d'accepter un acompte.

— Ah çà! tonnerre de Dieu, on a donc juré ma perte!... — hurla le directeur écumant, — si je donne tout je ne pourrai pas monter la féerie... je n'aurai plus qu'à fermer boutique!...

— Eh bien, fermez! — fit une voix. — ça sera toujours un *faiseur* de moins!

Le flot montant des créanciers envahissait le cabinet.

Un homme fendit cette cohue tumultueuse et grondante et parvint, en jouant des coudes, jusqu'en face du bureau de La Fougère.

C'était Arnold Desvignes que suivait le chef de claque.

— Mon associé, M. Verrière, vient de solder pour vous une créance de soixante mille francs, monsieur... — dit-il. — Avant d'agir contre vous, je viens vous demander si, oui ou non, vous voulez nous rembourser...

— Léona, il faut payer... — bégaya La Fougère.

— Payer! lorsque je viens d'engloutir mon argent pour rien!... lorsque je vois que mes cent cinquante mille francs sont f...ichus!

— Je vous donnerai des acomptes... — reprit le directeur aux abois. — Mais accordez-moi un peu de temps...

— Il nous faut tout!...

— C'est la ruine, alors...

La voix qui avait déjà parlé s'éleva de nouveau, criant :

— Fichons-le donc en faillite, ce faiseur-là!...

Dix voix répétèrent :

— Oui! oui!... en faillite! — Il a de l'argent et il ne veut pas payer, c'est une crapule!

Léona sanglotait.

La Fougère, blanc comme un linge, semblait ne plus comprendre ce qui se passait autour de lui. — Sa tête s'égarait.

Il ouvrit la caisse :

— Tenez! tenez! — fit-il tout à coup en jetant sur son bureau les billets de banque que contenait le tiroir, — prenez, caissier... Prenez tout...

Léona bondit.

— Cet argent est à moi, — s'écria-t-elle en s'élançant pour le couvrir de son corps ; mais deux ou trois créanciers lui saisirent les bras pour la maintenir tandis que le caissier, prenant les fonds, regagnait son cabinet, suivi de la meute hurlante et impitoyable.

— Je sais maintenant ce qui nous reste à faire, monsieur, — dit Arnold resté le dernier, — vous aurez de nos nouvelles avant ce soir.

Et il sortit.

Le caissier s'était mis à payer, en commençant par les artistes, mais les vingt-sept mille francs ne pouvaient suffire à désintéresser tout le monde.

— La faillite ! la faillite !... — répétait-on avec un ensemble parfait.

La Fougère, dans son cabinet, gisait sur un fauteuil, pareil à un homme écrasé.

Debout en face de lui, les poings sur les hanches, les traits convulsés par la fureur, Léona bavait sa rage.

— Tu n'es qu'un échappé du bagne!... — criait-elle au malheureux en grinçant des dents. — Tu m'as volée comme au fond d'un bois! — Tu m'avais caché tes dettes, filou!... — De mes cent cinquante mille francs, je ne reverrai pas un radis, gredin! Je ne sais qui me retient de te cracher au visage, bandit!...

Et à son tour elle sortit du cabinet en emportant son sac à peu près vide.

XXXIX

La Fougère, resté seul, se traîna jusqu'à la porte dont il poussa les verrous intérieurs, puis il revint s'écrouler sur son siège, et de toute la journée il ne bougea, la tête renversée en arrière, les yeux fixes et sans regard, ayant l'air d'un homme en catalepsie.

Vainement on frappait à l'huis du cabinet, il ne répondait point.

Les acteurs arrivèrent pour la répétition de la féerie.

On ne répéta pas.

Le régisseur, haussant les épaules, murmurait entre ses dents :



— Que regardes-tu donc ? demanda-t il d'un ton sec...

— A quoi bon?

Les auteurs remportèrent leur manuscrit sous prétexte de changements à faire.

On joua le soir, mais la salle était presque vide... — La recette atteignit tout au plus quinze cents francs, et dès le lever du rideau une demi-douzaine d'huissiers vinrent former opposition sur cette maigre somme, à la requête d'une demi-douzaine de créanciers.

C'était bien la débâcle.

Le régisseur frappa si fort et si longtemps à la porte qu'enfin La Fougère parut, livide, défait, l'ombre de lui-même.

— Que faut-il faire? — lui demanda son subordonné.

— Rien... — répondit-il, — ou plutôt tout ce qu'on voudra... — Je sens bien que je suis perdu...

Il sortit du théâtre et se mit à marcher dans Paris comme un fou, ne sachant où il allait car il n'allait nulle part et pleurait silencieusement.

Il ne songeait même pas à lutter.

Vers deux heures du matin, brisé de fatigue et conduit non par sa volonté mais par un instinct machinal, il revint au théâtre où nous savons qu'il avait sa demeure.

La grande masse noire du monument, éclairée par les rayons intermittents de la lune cachée par instants sous des nuages que chassait un vent d'ouest assez fort, produisit sur lui une impression d'épouvante.

Il lui semblait voir un gigantesque tombeau.

Un passe-partout dont il ne se séparait jamais lui servit pour entrer.

Une fois dans son appartement il se jeta tout habillé sur son lit.

Sa nuit fut horrible.

Vers neuf heures du matin il descendit à son cabinet, rasant les murs, ayant peur de rencontrer quelqu'un.

Les journaux, montés par le concierge, étaient à leur place habituelle, sur son bureau.

D'une main fiévreuse il les déplia et courut aux nouvelles de théâtre.

Partout il trouva le récit des scènes scandaleuses de la veille, suivi généralement de cette conclusion : *Encore un théâtre sans directeur ! — A qui le tour ?*

La Fougere sentit un frisson d'agonie effleurer son épiderme. — Il remonta chez lui où il s'enferma. — Depuis quarante-huit heures il n'avait pas mangé.

Dans l'après-midi de ce jour la faillite fut déclarée par le Tribunal de Commerce à la requête d'une dizaine de créanciers.

Le soir les portes du théâtre ne s'ouvrirent pas, et sur les affiches une bande fut posée en travers avec ce mot terrible : RELACHE.

Tout était fini.

Un laps de moins d'une semaine avait suffi à Arnold Desvignes pour accomplir la moitié de son œuvre en ce qui concernait l'un des héritiers d'Étienne Béraud.

Le désespoir allait faire le reste.

Dans la soirée de la veille, Léona était venue deux ou trois fois au théâtre, cherchant à voir La Fougère, mais à l'appartement directorial aussi bien qu'au cabinet elle avait trouvé porte close.

Elle revint le lendemain matin, vers dix heures, rencontra le caissier et lui demanda :

— Avez-vous vu votre directeur?

— Non... — répondit-il.

— Je monte...

Et la comédienne s'engagea dans l'escalier conduisant à l'appartement.

A peine avait-elle gravi quelques marches qu'elle s'arrêta frappée de terreur.

Le bruit d'une sourde détonation venait d'arriver jusqu'à son oreille.

— Ah! — cria-t-elle, — il s'est tué, j'en suis sûre! — Au secours, à l'aide, venez vite!...

A cet appel, le caissier accourut, suivi bientôt du concierge et de deux ou trois garçons du théâtre.

Arrivé à la porte, il frappa; — n'obtenant pas de réponse, il écouta et crut entendre une plainte, un gémissement. — Pour la seconde fois il frappa.

Un nouveau coup de feu retentit à l'intérieur.

Le caissier fit un bond, et d'une voix altérée dit au concierge :

— Courez chez le commissaire de police et ramenez-le... — M. La Fougère est en train de se suicider...

Tout aussitôt le concierge détala.

En ce moment la comédienne, dont l'émotion paraissait briser les jambes, atteignit la plus haute marche de l'escalier.

— Eh bien ?... — balbutia-t-elle.

— J'ai entendu des gémissements... une sorte de râle... puis une seconde détonation... — Maintenant le râle a cessé... il doit être mort, le malheureux...

— Dites la canaille!... — glapit Léona dont l'émotion changeait brusquement de nature, — il m'a volé plus de cent cinquante mille francs, le gueux, le bandit!... Je n'ai plus de recours contre lui, puisqu'il vient d'avoir la gredinerie de se tuer, et me voilà sur la paille!...

Et après avoir prononcé cette courte mais éloquente oraison funèbre, la cabotine disparut.

Un quart d'heure plus tard apparurent le commissaire de police, un médecin et des agents, guidés par le concierge du théâtre.

La porte de l'appartement fut ouverte à l'aide d'une double clef, et on pénétra dans la chambre à coucher.

Un spectacle facile à prévoir attendait les nouveaux venus.

Au milieu de la chambre La Fougère était étendu sur le dos, le crâne brisé.

La cervelle avait jailli jusque sur les meubles. Le sang inondait le tapis.

La main droite crispée serrait encore le revolver dont le malheureux venait de se servir et dont deux cartouches étaient brûlées. La première balle tirée dans la région du cœur n'ayant fait qu'une blessure non foudroyante, le moribond avait eu le courage d'introduire dans sa bouche le canon du revolver et de presser de nouveau la détente.

Cette fois il ne s'était point raté!...

La succession d'Étienne Béraud comptait un héritier de moins!

. . . .

. . . .

Dans la journée qui suivit sa visite au Ministère de la Guerre, Émile Vandame fut appelé chez son colonel.

— Mon cher lieutenant, — dit, en lui tendant la main, celui-ci qui le tenait en haute estime, — j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer...

— Une mauvaise nouvelle, mon colonel? — répéta le lieutenant jouant la surprise mais devinant ce dont il allait être question.

— Oui. — Je viens de recevoir un ordre qui m'afflige et pour vous et pour moi, car je vous suis très attaché... — Votre ordre de départ...

— Où m'envoie-t-on, mon colonel?

— Au Tonkin.

Vandame baissa les yeux pour cacher l'éclair de joie qui brillait dans ses prunelles.

Le colonel poursuivit :

— Vous devez partir demain, être rendu à Toulon après-demain, et vous embarquer sous quatre jours...

— Je serai prêt, mon colonel.

— N'êtes-vous donc point ému de cet ordre de départ?

— Un soldat doit s'attendre à tout, ne s'étonner jamais, ne s'émouvoir de rien et obéir passivement.

— Mais votre départ interrompt les recherches que vous poursuiviez et sur lesquelles j'avais moi-même appelé l'attention du Ministre...

— Que voulez-vous, mon colonel?... c'est ainsi...

— Je voudrais, moi, vous garder en France.

— C'est impossible.

— Peut-être que non... — Si vous m'y autorisez, j'irai trouver le général commandant notre division, j'irai jusqu'au Ministre au besoin, et je ferai rapporter votre ordre de départ...

— Je suis profondément reconnaissant et fier de la sympathie que vous voulez bien me témoigner, — répliqua Vandame, — mais je vous supplie de ne point intervenir et de laisser les choses suivre leur cours...

— Pourquoi donc?

— Pour le meilleur de tous les motifs .. — Il y a là-bas des dangers à courir... — Ceux qui me connaissent mal pourraient croire que je veux éviter ces dangers...

— Peut-être avez-vous raison... — Partez donc... — Vous emporterez mes regrets et ceux de tous vos camarades... — Voici vos pièces... — Vous n'aurez qu'à passer chez le trésorier pour vous mettre en règle... — Nous nous reverrons ce soir au café des officiers... Nous nous dirons : *Adieu*, ou plutôt : *Au revoir!*

— Merci, mon colonel...

Vendame s'éloigna, heureux d'emporter les pièces qui lui donnaient l'ordre de quitter la France, et lui permettaient d'aller chercher l'oubli dans un pays lointain, au milieu de périls de toutes sortes.

Il passa chez le trésorier, fit les démarches nécessitées par son départ immédiat et rentra chez lui où, après avoir recommandé à son ordonnance de remplir et de boucler ses valises, il s'enferma dans une pièce qui lui servait de cabinet de travail.

Pendant quelques instants il resta sombre, le front penché, réfléchissant, puis il s'assit devant une table, écrivit rapidement une longue lettre, la relut, y posa ses lèvres à deux ou trois reprises, la plia, la mit sous enveloppe, et sur l'enveloppe traça cette adresse :

MADEMOISELLE ANGÉLIQUE VERRIÈRE

Boulevard Haussmann, 54

Vandame, ensuite, regarda sa montre.

Il était l'heure de se rendre au *mess* où il allait annoncer son départ à ses camarades.

Le jeune homme quitta son logement, mit à la poste la lettre destinée à la fille du banquier et continua son chemin vers la pension militaire.

XL

Depuis son entretien avec Arnold Desvignes, Angélique était sous le coup d'une prostration physique et morale dont elle ne pouvait triompher.

Un moment elle avait fondé quelque espoir sur les projets que sœur Marie se proposait de mettre à exécution, mais cet espoir venait de sombrer dans la nuit orageuse des événements qui se succédaient autour d'elle et qui l'accablaient.

L'existence devenait pour elle un supplice de toutes les heures.

Maintenant elle ne pouvait conserver ce bandeau que la tendresse et le respect filial attachent sur les yeux des enfants.

Douter de la lâcheté de son père était impossible.

Arnold Desvignes se montrait le maître absolu de son associé.

Il lui suffisait de commander, et Jules Verrière se soumettait en baissant la tête.

L'évidence s'imposait.

Cet esclavage du banquier créait une effroyable situation à Angélique.

Comment échapper à cette situation?...

La jeune fille aurait mieux aimé mille fois mourir que de céder, et la révolte ne pouvait la conduire qu'à des résultats terrifiants, car se révolter, — (Arnold Desvignes le lui avait dit), — c'était prononcer la condamnation de Vandame.

Angélique ne vivait plus que d'une vie en quelque sorte automatique.

Les domestiques venaient dans son appartement prendre des ordres, qu'elle leur donnait machinalement et par la force de l'habitude.

Elle ne quittait sa chambre que pour assister aux repas, chose dont elle ne pouvait se dispenser, et que son père d'ailleurs n'aurait point admise.

Dans l'hôtel on s'apercevait du changement inquiétant de la fille du banquier, et comme on l'aimait pour sa bonté, pour sa douceur, pour la générosité de son caractère, on la plaignait, et l'on accusait tout bas l'associé de Jules Verrière d'être la cause de ce changement.

Angélique, lorsqu'elle se trouvait en face de son père, restait silencieuse et glacée.

Le banquier, au contraire, semblait plus joyeux que de coutume.

— Tout cela passera, — pensait-il en se frottant les mains, — ma fille ne peut manquer de s'apprivoiser à bref délai et j'aurai un gendre selon mon cœur... — Quel homme! — En un tour de main il vient de nous débar-

rasser de La Fougère !... Il nous débarrassera de même de tous les autres cohéritiers ! — Il est d'une force prodigieuse !...

. . . .

La demie après six heures du soir venait de sonner.

Jules Verrière descendit de voiture devant le perron de son hôtel avec Arnold Desvignes qu'il amenait dîner.

A cette minute précise le concierge sortit de sa loge et traversa la cour.

— Deux lettres que le facteur apporte à l'instant, monsieur... — dit-il. — J'allais appeler le valet de chambre pour les lui remettre...

Verrière prit les plis cachetés et, tout en gravissant les marches, jeta les yeux sur les suscriptions.

— Tiens ! tiens ! — fit-il. — Une lettre de Vandame !...

— Pour vous ? — demanda Desvignes.

— Non... pour Angélique... — Si nous supprimions cela ?

— Gardez-vous-en bien !... Donnez cette lettre à Mlle Verrière... Nous n'avons à cette heure absolument rien à craindre du lieutenant... — Je parierais mille louis contre un écu de cent sous qu'il lui écrit aujourd'hui pour lui rendre sa parole et lui dire un éternel adieu...

— Puissiez-vous ne point vous tromper !...

— Je ne me trompe pas, soyez-en sûr ! — Vous savez bien que j'ai le don de double vue ! — ajouta Arnold Desvignes en riant.

Les deux associés entrèrent au salon.

Personne ne s'y trouvait.

— Permettez-moi de vous laisser seul cinq minutes... — dit Verrière, — je vais dans ma chambre chercher une note...

— Faites donc... — Je profiterai de votre absence pour jeter un coup d'œil sur les journaux que je n'ai pas eu le temps de lire aujourd'hui... — Ah ! n'oubliez pas de remettre à Mlle Verrière la lettre à son adresse.

— Tout à l'heure... au moment du dîner.

Le banquier sortit.

Arnold prit un des journaux placés snr une table et dont les bandes n'avaient point été rompues.

Il le déploya et le parcourut.

On était en ce moment dans la période aiguë de la guerre du Tonkin, et les nouvelles relatives à l'extrême Orient tenaient la tête de la première page du journal. — On annonçait une victoire remporté sur les *Pavillons-Noirs* par le général de Négrier.

Desvignes lut avec attention tout ce qui se rapportait à la guerre.

Un dernier entrefilet signalait l'envoi de renforts pour compléter l'artillerie de marine qui devait attaquer Formose, et le départ de plusieurs officiers de l'artillerie de terre.



Au milieu de la chambre, La Fougère était étendu sur le dos, le crâne brisé...

Tout à coup l'associé de Jules Verrière tressaillit.

En tête de la liste il venait d'apercevoir le nom d'Émile Vandame

— Ah ! ah ! — murmura-t-il, — voilà mes prévisions qui se réalisent, mais je n'espérais pas que ce peu redoutable rival prendrait une décision si prompte ! — Il aura, sans perdre une minute, sollicité de ses chefs un ordre de départ... C'est bien, seulement cela ne suffit pas... — Si le rival s'éloigne, l'héritier reste toujours... Tout le monde ne meurt point au

Tonkin... il pourrait revenir... et il ne faut pas qu'il revienne... Je prendrai mes mesures en conséquence.

Arnold réfléchit pendant quelques secondes, puis il continua :

— La lettre écrite par Vandame à Angélique lui annonce certainement son départ. — Le coup va être rude!... — Il faut se défier... La pauvre enfant serait capable de quelque folie! — Heureusement l'idée m'est venue de lire ce journal...

Verrière rentrait.

— Que vous ai-je dit tout à l'heure? — lui demanda Desvignes en allant à lui.

— A propos de quoi?

— A propos de la lettre écrite par votre neveu à votre fille...

— Que c'était certainement une lettre de rupture... — Auriez-vous changé d'avis?...

— Au contraire.

— Comment?

— J'ai la preuve que la rupture est complète... — Voyez vous-même.

Et Arnold montrait du doigt à son associé, sur la première page du journal, l'entrefilet qu'il venait de lire.

Le banquier lut à son tour et s'écria :

— Parfait!... — C'est merveilleux!...

— Oui, l'affaire a été assez bien conduite, j'en conviens...

— Il se fera tuer là-bas, comme un toqué qu'il est...

— J'y compte, et j'y veillerai.

— Dois-je toujours remettre la lettre?...

— Certes!... Plus que jamais!...

— Mais cela va soulever des orages...

— Ne craignez rien...

— Si cependant Angélique allait faire un coup de tête?...

— Il suffirait d'un peu de surveillance pour l'en empêcher... — Ne lui donnez, du reste, la lettre qu'après le repas...

Sœur Marie entra dans le salon, serra la main que son oncle lui tendait, et répondit par un léger mouvement de tête au salut profond d'Arnold.

— Où donc est Angélique? — demanda le banquier.

— Elle donne quelques ordres et nous rejoindra tout à l'heure à la salle à manger, — répliqua la religieuse.

Un sourire qui n'était point exempt d'amertume vint aux lèvres d'Arnold.

— Elle m'évite! — pensait-il; et en cela il ne se trompait pas.

Le valet de chambre vint annoncer que le dîner était servi et nos trois personnages passèrent à la salle à manger où Angélique se trouvait déjà.

Le repas ne se prolongea guère, malgré l'affectation que mettaient les deux associés à causer entre eux de choses indifférentes. — Ils avaient beau faire, le mutisme absolu d'Angélique et l'attitude sévère, presque hostile de sœur Marie, *jetaient un froid*.

On regagna le salon et Angélique allait se retirer, quand Verrière s'écria :

— Est-il possible d'être distrait comme je le suis! — J'ai dans ma poche une lettre pour toi, apportée par le facteur au moment où je rentrais, et j'oubliais de te la remettre... — Enfin, mieux vaut tard que jamais!...

Tout en partant, il tendait la lettre à sa fille qui la prit et jeta les yeux sur l'enveloppe.

Du premier coup d'œil, elle reconnut l'écriture de Vandame.

Sa pâleur déjà si grande augmenta et sa main se mit à trembler.

D'un mouvement brusque elle retourna l'enveloppe pour voir si le cachet était intact.

Verrière comprit.

— Que regardes-tu donc? — demanda-t-il d'un ton sec. — Me supposes-tu capable d'avoir ouvert une enveloppe qui ne porte point mon nom?... — Cette lettre renferme-t-elle quelque chose de mystérieux que je ne dois pas connaître?...

— Cette lettre est d'Émile Vandame... — répondit Angélique à son père, mais en rivant ses yeux sur les yeux d'Arnold Desvignes.

— Je pense que c'est la dernière fois que nous entendrons parler de lui... — fit Jules Verrière.

Au moment où Angélique prononçait le nom de Vandame, sœur Marie avait tressailli.

Elle suivit sa cousine qui, après une ébauche de salut, sortait vivement du salon.

— Mon cher associé, — dit Arnold à Verrière, aussitôt que la porte se fut refermée derrière elles, — je vous quitte...

— Déjà?

— Il le faut!

— Mais pourquoi le faut-il?

— Parce que vous m'avez mis la puce à l'oreille tout à l'heure en me parlant d'un coup de tête possible... — Assurément je n'y crois pas, mais l'homme sage doit prévoir même l'invraisemblance.. — Je me flatte d'être sage, et voilà pourquoi je vous dis : *Au revoir!*..

— Où allez-vous?

— Je vais veiller...

Et Arnold quitta l'hôtel.

XLI

Brûlée par la fièvre de l'incertitude, dévorée par l'impatience de connaître le contenu de la lettre que son père venait de lui donner, Angélique avait entraîné sœur Marie dans sa chambre.

Et, tout en l'entraînant elle murmurait, secouée par une indicible agitation nerveuse :

— Une lettre... une lettre de lui... Comprends-tu?... Que me dit-il?... Que va-t-il m'apprendre?... N'est-ce point un malheur nouveau que m'apporte cette lettre?... — Je tremble... je n'ose pas ouvrir cette enveloppe qui renferme peut-être ma destinée... J'ai peur... Je n'oserai pas lire...

— Il le faut cependant... — répliqua sœur Marie. — Du courage. ma mignonne... Lis, mon enfant chérie...

Angélique s'était assise.

Ses yeux ne pouvaient se détacher de la lettre qui tremblait dans ses mains secouées par un frisson.

— Lis... — répéta la religieuse — il le faut.

Mlle Verrière fit un effort.

Non sans un nouveau tressaillement elle déchira l'enveloppe, déplia la feuille de papier qu'elle contenait et voulut commencer sa lecture.

Mais ses regards alors s'obscurcirent. — Une sorte de voile s'étendit entre ses prunelles et la lettre.

Elle ne voyait plus... — Elle ne pouvait distinguer aucun des caractères tracés sur la feuille ouverte.

— Je ne peux pas... tu vois bien que je ne peux pas... — fit-elle d'une voix étranglée. — Marie, c'est un présage funeste... — Une douleur plus cruelle encore que toutes celles qui m'ont accablée jusqu'à ce jour va m'atteindre, je le devine... je le sens... j'en suis sûre... — Marie, j'en frissonne d'épouvante... Tiens, lis toi-même... aie pitié de l'agonie de mon âme... Dis-moi vite ce qu'il faut craindre... je m'attends à tout...

La religieuse, aussi tremblante que sa cousine, prit la lettre.

Des gouttes de sueur froide mouillaient ses tempes.

Elle aussi devinait pour la pauvre enfant de nouvelles angoisses, de nouvelles tortures.

Cependant, comme elle avait plus de force et plus de courage que sa cousine, aucun brouillard ne s'étendit devant ses yeux, et d'une voix émue elle lut :

« Mon Angélique bien aimée,

« Vous que je regardais depuis si longtemps comme la douce fiancée de mon âme, vous en qui j'avais mis tous mes espoirs, tout mon avenir, toute ma vie, notre amour est maudit... — J'ai le cœur brisé... — Mon existence est désormais finie, car elle ne m'appartient plus...

« J'ai cru que Dieu, dans sa justice, aurait pitié de moi et me permettrait de sortir vainqueur d'un combat dont vous étiez le prix...

« Je me trompais... — Dieu ne l'a pas voulu... — L'homme que je hais le plus au monde a le droit, à l'heure qu'il est, de disposer absolument de ma vie, puisque pouvant la prendre il me l'a laissée, et je manquerais aux lois de l'honneur en contestant ce droit...

« La lutte est terminée... je suis vaincu... — Je dois effacer de mon cœur un amour désormais impossible... je dois oublier... »

— Oublier! — interrompit en poussant un cri de stupeur et d'indignation Angélique haletante — il veut oublier!... il veut effacer de son cœur un amour qu'il sait bien que je partage!... — Je me demande si je rêve!... Il me semble que je deviens folle!...

Et la fille du banquier serrait ses tempes brûlantes entre ses deux petites mains qu'agitait un tremblement nerveux.

Sœur Marie poursuivit sa lecture dont les premiers mots semblaient répondre à ce qu'Angélique venait de dire :

« Je m'égare!... Oublier, je ne le pourrais pas!... Aussi longtemps que battra mon cœur, il sera plein de votre image, et la mort seule peut me donner l'oubli... En elle est mon unique espérance...

« Je ne me tuerai pas, cependant... — Il serait lâche, pour un soldat, d'échapper par le suicide aux tortures qui m'écrasent, mais comme elles sont au-dessus de mes forces j'irai chercher l'oubli sur les champs de bataille, où du moins la mort est glorieuse... »

— Mon Dieu!... mon Dieu!... — bégaya la jeune fille avec une intonation desespérée.

La religieuse continua :

« Mon Angélique bien-aimée, la fatalité qui pèse sur nous vous atteindra comme moi...

« Un jour, malgré tout, malgré vous-même, vous porterez le nom maudit de l'homme qui nous sépare... »

— Jamais! — cria Angélique en relevant la tête. — Oh! quant à cela, jamais!...

« Vous serez malheureuse, — reprit sœur Marie lisant toujours, — au moins ne soyez point parjure. — Je vous rends votre parole... — Vous êtes libre... — Ah! que ces mots sont durs à écrire!

« J'ai reçu l'ordre, sollicité par moi, de partir pour l'armée d'Orient.

« Quand cette lettre vous arrivera, je serai déjà loin, sans doute...

« Adieu, chère bien-aimée... ou plutôt au revoir, car nous nous reverrons, mais non point ici-bas... — Au moment de ma mort prochaine, un nom flottera sur mes lèvres... un nom... rien qu'un nom... le vôtre... Il s'envolera vers le ciel avec mon dernier souffle...

« Adieu encore... adieu... adieu! »

Sœur Marie pleurait en achevant la lecture de cette lettre, cri suprême de passion et de douleur, pleine de désordre comme le cerveau dont elle était sortie.

Debout, dans une immobilité de statue, Angélique avait écouté, les yeux hagards, la respiration sifflante.

— Adieu!... — C'est un adieu!... — s'écria-t-elle tout à coup, au moment où sœur Marie commençait à s'inquiéter de son silence. — Il part... il s'éloigne... et je ne le reverrai plus... plus jamais... — Il veut mourir pour oublier... il va chercher la mort sur les champs de bataille!... — Ah! c'est à en perdre la raison, et je sens bien que la mienne s'égare!... — Il part!... il va mourir!... — Eh bien! je partirai aussi, moi, et nous mourrons ensemble!...

— Angélique, chère mignonne, que dis-tu? — balbutia la religieuse effarée.

— Je dis, — répliqua violemment la jeune fille, — que c'est cette maison qui est maudite et non pas notre amour!... — Je dis que mon cœur appartient à Émile Vandame, n'appartiendra jamais à un autre, et je répète que puisqu'il part, lui, mon fiancé, presque mon mari, mon devoir est de le suivre!... — Je le suivrai!...

— Mon amie, ma chérie, tu deviens insensée!...

— Plût à Dieu que je le devienne!... Je souffrirais moins!... Mais, hélas! j'ai toute ma raison...

— Songe à ta réputation... à ton honneur...

Angélique haussa les épaules et répondit avec un rire navrant :

— Mon honneur! — Demande à mon père ce qu'il a fait du nôtre!

— Songe à toi-même... à ta dignité...

— Je ne peux penser qu'à mon amour... Je veux voir Vandame avant qu'il parte et je le verrai...

Tout en parlant, Mlle Verrière jetait un vêtement sur ses épaules.

Sœur Marie, la tête perdue en présence d'une semblable résolution,

se demandait ce qu'elle devait faire pour empêcher sa cousine d'exécuter cet acte de démence, pour éviter cet énorme scandale.

Elle répétait, en s'efforçant de prendre les mains de la jeune fille :

— Angélique... Ma chérie... Écoute-moi... Calme-toi... Réfléchis...

— Mes réflexions sont faites...

— Émile Vandame est déjà parti sans doute...

— Non... Je ne le crois pas!...

— Tu vas commettre plus qu'une imprudence... Une action coupable et que Dieu punira...

— Ne m'a-t-il pas déjà punie, moi qui ne l'avais point offensé? — Dieu est-il juste?...

— Ne blasphème pas ainsi, ma mignonne, tu me fais peur! — Les desseins de Dieu sont mystérieux... au moment où il vous accable il est prêt à vous relever... — Espère!...

— Que puis-je espérer?... — Je n'ai confiance qu'en moi!... — Je veux voir Émile Vandame... je veux le suivre... je veux l'empêcher de mourir, ou mourir avec lui... — Il faut que je sorte! Laisse-moi passer!...

Et Angélique, après avoir attaché un chapeau sur sa tête, se dirigeait vers la porte.

— Eh bien! — fit sœur Marie en s'élançant près d'elle, en l'enveloppant de ses bras. — Eh bien! je ne te quitterai pas!...

— Toi!...

— Partout où tu iras, j'irai!... — Ma présence au moins ne permettra pas qu'on te calomnie!...

— Viens! viens donc! viens vite, alors!... — s'écria Mlle Verrière.

Et elle entraîna la religieuse.

La fille du banquier, — nos lecteurs le savent déjà, — était absolument maîtresse de ses actions dans l'hôtel de son père, et personne ne songeait ni à s'étonner d'une démarche quelconque faite par elle, ni à la commenter.

Aussi, malgré l'heure déjà avancée de la soirée, le concierge n'éprouva aucune surprise en la voyant sortir.

Il est vrai que sœur Marie l'accompagnait, se constituant pour elle le plus respectable des chaperons.

La porte de la rue fut ouverte et les deux cousines s'élancèrent sur le trottoir du boulevard Haussmann.

— Il nous faut une voiture... — dit Angélique. — Vite! vite!

La jeune fille paraissait complètement affolée.

Sœur Marie la guida jusqu'à la plus prochaine station de fiacres.

En face de l'hôtel de Jules Verrière, un homme se tenait immobile dans l'ombre d'une porte cochère.

En voyant les deux femmes sortir et s'éloigner rapidement, cet homme quitta son poste d'observation et se mit à marcher derrière elles en rasant les murailles.

Au bout d'une cinquantaine de pas le guetteur, quittant le trottoir de gauche traversa la chaussée, gagna le trottoir de droite et pressa le pas, de manière à arriver à la station de voitures quelques secondes avant la religieuse et sa cousine.

Il y avait quatre fiacres sur la place.

Mlle Verrière, s'adressant au cocher de l'un d'eux, lui dit :

— Conduisez-nous à Vincennes, dans la rue qui longe le fort.

Effrayé par la longueur d'une telle course, le cocher allait sans le moindre doute pousser des cris de pintade et refuser de marcher, Vincennes se trouvant en dehors des fortifications.

Angélique ne lui en laissa pas le temps.

— Cinquante francs pour vous si vous brûlez le pavé... — ajouta-t-elle.

L'argument était sans réplique.

— Dépêchez-vous de monter, — répliqua le cocher, tout joyeux d'une telle aubaine. — Nous irons comme le vent... et même plus vite...

Il referma la portière sur les deux jeunes femmes, regrimpa sur son siège et fit claquer son fouet.

La voiture roula.

XLII

L'homme que nous avons vu suivre d'abord Angélique et sœur Marie, puis les précéder à la station, avait entendu les paroles que nous venons de reproduire.

Il était à côté du fiacre placé immédiatement derrière celui qui emportait les deux cousines.

— Cocher, — dit-il, — cent francs pour vous si vous arrivez à Vincennes, rue du Fort, cinq minutes avant votre camarade qui vient de partir.

— Convenu!... — Les cent francs sont à moi... — Le camarade a un *canasson* et moi j'ai un vieux reste de cheval anglais... — Je gagnerai plus de cinq minutes sur la course.

« Montez, bourgeois...

Le *canasson* du camarade ne marchait pas mal, mais le *vieux reste de cheval anglais*, si misérable que fût sa position actuelle, se souvenait de sa noble origine, et le courage, chez lui, remplaçait la jeunesse.



Les deux cousines reculèrent avec épouvante.

Au bout de quelques secondes il atteignit, puis dépassa le fiacre parti le premier.

Au faubourg Saint-Antoine il avait déjà plus de cent mètres d'avance.

A la place du Trône, il avait largement gagné les cinq minutes d'avance que lui demandait son client.

Dix heures sonnaient en ce moment aux horloges de Paris.

Le temps était sombre et le ciel couvert; cependant il ne pleuvait pas.

Aussitôt la barrière franchie, en s'engageant sur le cours de Vincennes, la route changea d'aspect.

Au lieu du bruit, un silence presque absolu; de rares voitures et peu de piétons. — Quoiqu'il ne fût pas encore tard on avait déjà fermé la plupart des boutiques.

Le voyageur du fiacre qui, maintenant, tenait la tête, souleva le coussinet cachant la petite vitre placée à l'arrière de la caisse et jeta un coup d'œil sur la route qu'il venait de parcourir.

Il aperçut au loin — très loin — deux lanternes rouges brillant dans la nuit.

— Tout va bien... — murmura-t-il en laissant retomber le coussinet.

Dix minutes plus tard le fiacre tournait dans la rue du Fort, voie étroite et peu fréquentée où nous avons vu sœur Marie venir demander Émile Vandame, le jour du duel du lieutenant avec Arnold Desvignes.

La voiture stoppa.

Le personnage, en qui nos lecteurs ont reconnu depuis longtemps l'associé de Jules Verrière, passa sa tête à la portière et dit au cocher :

— Faites quelques pas encore du côté du bois...

Une dizaine de mètres plus loin, le fiacre s'arrêta de nouveau.

Arnold descendit alors, enjoignit au cocher de l'attendre et lui conseilla de jeter une couverture sur le dos de son cheval trempé de sueur, puis il revint lentement sur ses pas, le nez en l'air.

Il cherchait la demeure d'Emile Vandame.

— M'y voilà... — fit-il en déchiffrant à la faible lueur d'un bec de gaz le numéro de la maison.

La porte était ouverte.

Elle donnait accès dans un petit jardin précédant le corps de logis qu'habitait le jeune officier.

Tandis que l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta se livrait à son examen, un bruit de roues se fit entendre.

C'était le fiacre aux lanternes rouges arrivant à son tour.

Arnold franchit vivement le seuil, traversa le petit jardin et se blottit dans l'ombre d'une touffe de verdure.

Le second fiacre s'arrêta.

Sœur Marie mit pied à terre, suivie d'Angélique, et toutes deux se dirigèrent vers la porte du corps de logis.

Elles allaient l'atteindre quand un homme se dressa soudain entre elles et cette porte, leur barrant le passage.

— Vous! — s'écria Angélique pâle d'effroi, en reconnaissant Arnold Desvignes.

— Moi, mademoiselle, — répondit-il, — moi qui viens vous empêcher de commettre une irréparable folie !

La fille du banquier avait déjà repris possession de son sang-froid.

— Vous n'avez pas mission de veiller sur moi, monsieur ! — répliqua-t-elle d'un ton hautain. — Laissez-moi passer !...

— L'homme que vous venez chercher ici n'est pas chez lui, mademoiselle, — reprit Arnold, — mais, s'il s'y trouvait, je ne vous laisserais point passer, je demeurerais, malgré votre ordre, entre vous et cette porte que vous ne franchirez pas ! — Je vous empêcherais de pousser plus loin une démarche incompatible avec votre dignité, compromettante pour votre honneur...

— L'honneur de ma cousine est sauvegardé par ma présence, monsieur... — fit la jeune religieuse d'un ton calme.

— En le croyant vous vous trompez, ma sœur, — répondit Arnold. — Le monde est méchant et la calomnie ne respecte rien !... — Votre présence n'est point une sauvegarde, mais une imprudence — Quant à mon droit de veiller sur Mlle Angélique, il est indiscutable ! — Agréé par M. Verrière comme futur mari de sa fille, mon devoir est de protéger contre elle-même, de défendre contre sa propre folie, celle qui sera ma femme un jour... — Supposons, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'on voie Mlle Verrière entrer chez M. Vandame, la veille de son départ, à cette heure nocturne, quels commentaires malveillants ne ferait-on pas à propos d'une visite si peu conforme aux convenances ?... — Insultants pour ma fiancée, ces commentaires ne le seraient pas moins pour moi !... — En défendant votre dignité, c'est la mienne que je défends !...

— Je n'ai nul souci de votre dignité, monsieur ! — s'écria la jeune fille avec colère. — Quant à la mienne, que vous importe ?... — Je suis ici, j'y reste ! — M. Vandame est absent, dites-vous... Eh bien ! j'attendrai qu'il revienne !... — Je brave votre défense ! — Je suis libre !... — Si je me compromets, d'ailleurs, tant mieux !... et tant mieux encore si la calomnie m'attaque et dénature mes actes... — Vous refuserez de m'épouser !... — Encore une fois, monsieur, passage !...

— Vous semblez oublier, mademoiselle, que la vie du lieutenant Émile Vandame m'appartient... — répliqua Desvignes d'une voix froide et tranchante comme le couteau de la guillotine. — Je vous jure que si, cette nuit, vous lui dites seulement un mot, je le tuerai sous vos yeux, comme c'est mon droit !...

En même temps Arnold tirait de sa poche un revolver dont il faisait craquer la batterie.

Les deux cousines reculèrent avec épouvante.

— Ah ! vous êtes un fanfaron d'infamie, monsieur ! — murmura Mlle Verrière au bout d'un instant. — Vous ne feriez pas cela !

— Je le ferai, mademoiselle, et sans hésiter, car je vous aime, car je vous adore, autant que j'exècre mon rival !... — Me croyez-vous assez niais pour laisser échapper l'occasion, offerte par vous-même, de me débarrasser à jamais de lui ?... — Je l'épargnerais ! — Allons donc !... — Il part, parce qu'il sait bien que, s'il continuait à être un obstacle, je le briserais !... — Il part pour vous oublier, et soyez certaine qu'avec le temps il y parviendra ! — Faites comme lui, oubliez et résignez-vous ! — Votre père veut que vous soyez ma femme... A quoi la résistance vous conduira-t-elle ? — Qui vous soutiendra dans votre révolte ? — Prétendez-vous empêcher Émile Vandame de partir ? — Il est soldat, il doit obéir à ses chefs... Il partira... — Vous avez rêvé un coup de tête, je le vois bien. Tout quitter, et le suivre ! — Eh bien ! ce coup de tête, qui serait pour vous l'irrémédiable, l'irréparable, et que vous regretteriez un jour, mais trop tard, je l'empêcherai ! — J'accepte sœur Marie comme arbitre entre nous... — Demandez-lui si la seule pensée de la faute que vous voulez commettre ne lui cause pas une profonde épouvante ?... Demandez-lui si ce n'est pas à son corps défendant et pour vous protéger contre vous-même qu'elle vous a suivie ?... Demandez-lui, enfin, si elle ne vous donne pas le conseil, comme moi, de vous retirer ?...

— M. Desvignes a raison, mon enfant... — dit la jeune religieuse. — Ni ta place ni la mienne ne sont ici... Viens... Partons...

Angélique courbait la tête.

Soudain elle la releva, et étendant ses deux mains vers la demeure d'Émile Vandame, elle balbutia en sanglotant :

— Adieu... adieu... toi que j'aime... toi que j'aime plus que ma vie !... Nous ne nous reverrons peut-être jamais, jamais plus, mais je t'aimerai toujours, et le seul nom que prononceront mes lèvres expirantes sera ton nom...

Arnold, en entendant ces mots, sentit un frisson de jalousie passer dans les moelles de ses os.

— Oh ! ne me tentez pas, si vous voulez qu'il vive ! — fit-il d'une voix sifflante. — Ne me tentez pas ! — Partez, croyez-moi ! Partez vite ! — Si vous hésitiez une minute, vous auriez prononcé, je vous le jure, un arrêt de mort !

Angélique affolée jeta un dernier regard sur la demeure du lieutenant.

Sœur Marie poussa la jeune fille hors du jardin d'abord, puis vers le fiacre dont la portière était restée ouverte.

Au bout de la rue un bruit de ne pas se faisait entendre, suivi d'un murmure de voix.

La fille du banquier prêta l'oreille, et tout à coup repoussa sœur Marie. Elle venait de reconnaître la voix de Vandame.

— C'est lui... — dit-elle chancelante.

Arnold, lui aussi, avait tressailli.

Il arma son revolver et, d'une voix basse mais parfaitement distincte, prononça ces brèves paroles :

— Si vous ne partez point, si vous lui adressez la parole, je le tue!...

Angélique, poussant un cri étouffé, s'élança dans la voiture.

Sœur Marie monta près d'elle et ferma la portière.

— Partez! mais partez donc! — cria Desvignes au cocher qui cingla son cheval d'un vigoureux coup de fouet.

Surpris de cette brusque attaque, le pauvre animal prit le galop.

Mlle Verrière avait eu le temps d'abaisser la vitre.

Vandame passait à côté du fiacre.

— Adieu!... — cria la jeune fille. — Adieu! — Je t'aime!... je t'aimerai toujours!...

En attendant cette voix l'officier s'était arrêté, mais le cheval ne ralentissait pas son train, et le fiacre disparut au tournant de la rue.

— Je me suis point trompé, — murmurait le lieutenant en proie à une agitation terrible, — c'est Angélique... C'est elle que cette voiture emporte... C'est elle qui était venue jusqu'ici pour me faire ses adieux... Mais pourquoi donc s'enfuit-elle au moment où j'arrive?...

Une main se posa sur l'épaule de l'officier d'artillerie.

Très surpris, il se tourna brusquement et se trouva en face d'Arnold Desvignes.

— Vous demandez pourquoi Mlle Verrière disparaît au moment où vous arrivez... — dit celui-ci, — c'est bien simple. — Elle disparaît parce que je n'ai pas voulu qu'elle vous vît...

— Vous! — s'écria Vandame, pâle d'angoisse, — vous, mon mauvais génie!... — Ah! finissons-en! Tuez-moi donc!

— A quoi bon, puisque vous partez?... Les *Pavillons-Noirs* feront la besogne... c'est tout ce qu'il me faut... — Adieu, monsieur Vandame...

Et Arnold Desvignes rejoignit la voiture, laissant le lieutenant aux prises avec son désespoir.

XVII

Angélique s'était évanouie dans le fiacre qui l'emportait.

Ce ne fut qu'au moment d'arriver à l'hôtel de son père qu'elle reprit connaissance.

Une fièvre ardente brûlait son sang, tandis qu'un frisson glaçait ses

membres. — Ses dents claquaient, ses jambes ployaient sous elle, et pour la reconduire à son appartement sœur Marie dut recourir à l'aide de la femme du concierge tandis que le cocher, payé généreusement, s'éloignait.

Jules Verrière, lui, dormait d'un profond sommeil, en rêvant qu'il mettait la main sur les millions d'Étienne Béraud.

Le lendemain matin Émile Vandame, l'âme ulcérée, le cœur saignant, partait pour Toulon.

A l'heure où il montait dans un wagon du P-L-M, Arnold Desvignes entrait, rue du Paon-Blanc, chez l'homme d'affaires Agostini.

— Vous arrivez fort à propos, — lui dit celui-ci, — j'ai du nouveau à vous apprendre...

— Relativement à quoi?

— Aux créanciers du vicomte de Nervey... — Ils consentent tous à céder leurs créances et se résignent à subir une perte assez forte, pourvu qu'on leur donne de l'argent comptant...

— Ils en auront, et nous allons arrêter ensemble les bases de la transection que vous ferez accepter à chacun d'eux.

Quelques heures plus tard, Arnold Desvignes, sous le nom de William Scoot, était ou plutôt croyait être devenu l'unique créancier de Georges de Nervey et possédait, sauf une seule ignorée de lui, toutes les reconnaissances signées par le jeune idiot.

. . . .

. . . .

— Des choux!... des navets!... des carottes! du bel oignon!... navets! navets!

Cet appel pittoresque aux acheteurs de légumes sortait du gosier enroué d'une femme de cinquante ans environ, poussant devant elle une petite charrette aux trois quarts vide, car la vente avait bien marché et il allait être cinq heures du soir.

La *Marchande des quatre saisons* n'était autre que la veuve Ferron, avec qui nos lecteurs ont fait connaissance à la noce d'Eugène Loiseau au *Salon des Familles*, à Saint-Mandé, et l'un des héritiers d'Étienne Béraud.

Elle habitait la rue des Boulets et remontait la rue de la Roquette tout en cherchant à vendre le reste de ses marchandises avant de réintégrer sa demeure.

Selon son habitude invariable, elle avait dû faire de nombreuses stations chez les *mastroquets* pendant sa longue tournée, car sa langue était épaisse, son visage empourpré et ses yeux clignotants.

Elle ne titubait pas cependant car, buveuse émérite, elle supportait la *petite goutte* avec un aplomb que plus d'un pilier d'assommoirs aurait pu lui envier...

— Des choux! des panais! des carottes! des beaux navets!... — répétait-elle sans relâche, et elle ajoutait, en aparté, de sa voix de rogomme : — Avoir des parents *banquetiers*, et traîner des légumes depuis le patron minette jusqu'au soir, pour gagner sa pièce de quatre francs par jour à la sueur de son pauvre corps!... Si ça ne fait pas pitié!... — Des choux! des navets! du bel oignon!...

— Eh bien! quoi, du bel oignon... — dit tout à coup un organe rude à côté de la marchande, — ça marche-t-il, le commerce, ma vieille?...

La veuve Ferron se retourna et poussa une exclamation en reconnaissant Pierre Béraud, le chiffonnier philosophe et raisonneur.

— Tiens, c'est toi, vieux gamin! — fit-elle en serrant la main que lui tendait Pierre, — où vas-tu comme ça, sans ton cachemire d'osier?...

— Nulle part...

— Alors, tu flânais?...

— Je flânais... sans flâner... — Je t'attendais.

— Pas possible!

— Parole! — J'ai passé rue des Boulets à ton domicile, croyant que t'étais rentrée après ta journée faite... — la pipelette m'a dit qu'elle ne t'avait pas encore vue... Alors je suis venu au-devant de toi... et me voilà.

— Qu'est-ce que tu me voulais?...

— D'abord t'offrir une *petite verte*.

— Ça n'est pas de refus... — Allons au coin de la rue Keller... Il y a là un *manezingue* qui tient de la bonne marchandise...

— Je m'en rapporte à toi... tu t'y connais... Allons...

Le chiffonnier et la marchande de légumes se dirigèrent du côté de la rue Keller; — la veuve remisa sa charrette sous une porte cochère, en recommandant à la concierge de veiller sur elle par complaisance, ce qui, dans ces quartiers lointains, ne se refuse guère, puis elle rejoignit à l'assommoir Pierre Béraud, qui s'occupait de commander les absinthes.

Un grand gaillard entré sur leurs talons vint prendre place à la table voisine de la leur.

Déjà, depuis bien des heures, cet homme suivait Pierre Béraud comme son ombre, ne l'ayant pas quitté d'une semelle à partir du moment où il était sorti de la *villa des Loques* à Saint-Ouen.

Le grand gaillard en question offrait une apparence misérable. — Il portait un vieux pardessus râpé et crasseux qui lui descendait jusqu'aux talons. — Un chapeau mou trop large, dont les bords avachis et rabattus cachaient le haut du visage, lui servait de coiffure.

Une longue barbe grise, inculte, couvrait ses joues et son menton.

Bref, l'ensemble du personnage constituait une de ces individualités qu'on n'aurait pas aimé rencontrer à une heure nocturne, dans un endroit désert.

Il commanda, lui aussi, une absinthe, tira de sa poche une pipe de terre notablement enculottée, la bourra et l'alluma.

La veuve Ferron renoua l'entretien.

— Tu me cherchais, tu m'attendais, — dit-elle, — ça ne doit pas être seulement pour m'offrir une *petite verte*, quoique ça soit poli et gentil...

— Non, bien sûr, ce n'est pas seulement pour ça... — répliqua le chiffonnier.

— Alors, cause!... — De quoi qu'il retourne?...

L'homme au long paletot crasseux et au chapeau mou prêtait à l'entretien une oreille attentive, en tirant de sa pipe juteuse des bouffées régulières.

— De quoi qu'il retourne? — répondit Pierre Béraud, — es-tu en fonds, ma vieille?...

— C'est-il que tu as besoin d'argent?

— Tout juste.

— Combien que tu veux?... Cent sous?

— Il s'agit bien de cent sous... — Il me faut soixante-dix francs... pas un radis de moins...

— Ah! misère!... — dit la veuve Ferron — où veux-tu que je les prenne!... J'ai dix francs... — Je t'offre de les partager, et c'est de bon cœur... — Mais pourquoi donc qu'il te faut une pareille somme?...

— Pour ne point coucher à la belle étoile, tout bonnement!... Non pas que ça me gênerait... le pavé est peut-être moins dur que la paillasse à six sous la nuit qu'on me loue à la *Villa des Loques*, mais parce que ça me vexerait d'être ramassé comme un vagabond...

— Tu dois soixante-dix francs à ta logeuse?...

— De logement et de nourriture, oui... et ce matin je ne sais quelle mouche l'a piquée... Ça l'a pris comme une colique!... Elle m'a signifié qu'elle arrêtait le crédit... qu'elle voulait son argent, et que si dans les quarante-huit heures elle n'était pas payée il n'y aurait plus de place pour moi à la *villa*... Voilà...

— C'est vexant, mais je ne peux rien pour te tirer d'affaire... — Va trouver la veuve Perrot, ta sœur...

— J'en viens... — Pas le sou!... — Tout au plus si elle joint les deux bouts avec son blanchissage...

— Adresse-toi à ton beau-frère...

— Qui ça?— Verrière le banquier?

— Dame!... il remue des millions... il pourrait bien te prêter une quinzaine d'écus de cent sous...

— J'aimerais mieux crever sur un tas de fumier que de m'adresser à lui...



— Ah! elle a son compte, fit la concierge, je crois que vous ferez bien de la ramener chez elle.

— Je comprends ça, mais sa fille? — Elle est gentille, la petiote, et tu pourras la *taper* pour une fois...

— La petiote est gentille, c'est vrai... je l'estime et je l'aime bien... Mais c'est la fille à Verrières et je ne frapperai jamais à cette porte-là...

— Eh bien! Mélanie Gauthier...

— As-tu fini!... Ça serait du propre! — De l'argent gagné comme le sien, je n'y toucherais pas du bout de mon crochet!...

— Tu fais trop de façons!... L'argent n'a pas d'odeur, mon vieux... surtout quand il s'agit de ne point coucher dans la rue... — T'as encore une porte... Frédéric Bertin, le mécanicien...

Pierre Béraud haussa les épaules.

— En voilà une bêtise ! — répliqua-t-il.— L'argent de Frédéric Bertin!... — Autant vaudrait alors le demander directement à Mélanie Gauthier...

— Si tu t'adressais aux nouveaux mariés, Eugène Loiseau, Victorine?...

— Tiens! tiens! tiens! c'est une idée... Ce sont de bons enfants, ceux-là! Loiseau doit être à son aise... Il a bien de côté quelques billets de cent francs... Il pourrait m'obliger, et je le rembourserais à cent sous par semaine... — J'irai trouver Loiseau...

— Et Loiseau ne vous prêtera rien... — dit tout à coup l'homme au paletot râpé et au chapeau mou, intervenant sans façon dans l'entretien.

Le chiffonnier et la marchande des quatre saisons regardèrent l'interrupteur avec autant de surprise que de curiosité,

— Vous le connaissez donc? — s'écria Pierre Béraud.

— Oui, si vous parlez d'Eugène Loiseau, le relieur, qui s'est marié il y a six semaines... — répondit l'inconnu.

— De lui-même, mon propre neveu...

— Alors, je le répète, il ne vous prêtera rien...

— Pourquoi donc ça ?

— Parce qu'il *fait la noce* depuis qu'il est marié... qu'il travaille à peine deux jours par semaine, et que, si sa femme n'était pas une ouvrière courageuse et infatigable, il n'y aurait plus de pain chez eux.

— Qu'est-ce que vous m'apprenez là !

— L'exacte vérité.

— Et ce feignant, ce propre à rien, rend Victorine malheureuse?

— Malheureuse comme les pierres...

— Ah! le gueux, je l'étranglerai!

— Pour le faire revenir à l'atelier? mauvais moyen!

— Enfin, je le verrai... je lui parlerai... et il faudra bien qu'il entende raison, qu'il se range...

— Je le souhaite pour sa femme et pour lui.

— D'où donc que vous le connaissez?

— Je suis de son quartier. — C'est à coup sûr que je vous dis : *Il ne vous prêtera rien...* — Le voulût-il, il ne le pourrait pas...

— Tonnerre du diable, comment faire? — murmura Pierre Béraud. — C'est dur tout de même, à mon âge, d'être flanqué à la porte de la cassine!...

— Voyons, ne vous désolez pas... — répliqua l'inconnu, — il y a peut-être moyen de tout arranger...

XLIV

— Moyen de tout arranger... — répéta le chiffonnier d'un ton maussade. — et comment? — Ma logeuse ne se payera pas de belles paroles... Elle veut son argent, cette femme! — C'est raide, mais c'est son droit... — Pour arranger l'affaire, il faudrait soixante-dix francs... — Où voulez-vous que je les prenne ?

— Il se trouvera bien quelqu'un pour vous les prêter... — fit l'homme au paletot rapé.

Pierre Béraud haussa les épaules.

— Quelqu'un qui m'alignera quatorze pièces de cent sous, avec ma hotte et mon crochet pour garanties ! — grommela-t-il. — Oh ! là ! là ! oùs qu'il est, ce quelqu'un-là?

— Pas bien loin de vous, peut-être...

— Ça serait-il vous, par hasard ?

— Pourquoi pas?

— Vous ! — s'écria la marchande des quatre saisons en regardant d'un air de profond mépris le costume délabré de l'inconnu.

— Il est certain que je ne paye point de mine... — fit ce dernier en riant. — Je m'habille à la dernière mode du *Carreau du Temple*... Un marchand fripier hésiterait à donner trois francs de mes guenilles... — Mais qu'est-ce que ça prouve, les guenilles? — Il y a des gens qui aiment paraître, et d'autres que ça gêne... Je suis de ceux-là... — J'ai l'air d'un particulier dans la débine, je le sais bien, et ça m'amuse... — Les personnes charitables me jetteraient un sou si je tendais la main... — Ça ne m'empêche point d'avoir des rentes... oh! toutes petites, mais enfin des rentes, et de pouvoir vous rendre le service dont vous avez besoin...

— Mais vous ne me connaissez pas... — bégaya le chiffonnier.

— Je vous connais parfaitement bien au contraire, et depuis longtemps... — Je connais tout le monde... — Je sais que vous êtes un brave homme, monsieur Pierre Béraud, et que je ne perdrai rien avec vous... — Faites-moi un reçu de soixante-dix francs... — Voici trois pièces de vingt francs et une de dix...

En disant ce qui précède l'inconnu tirait de sa poche et posait quatre pièces d'or sur la petite table, devant le chiffonnier qui restait la bouche béante et les yeux arrondis, tandis que la veuve Ferron contemplait le mystérieux bienfaiteur avec un ahurissement comique.

Au bout d'une ou deux secondes, Pierre Béraud demanda d'une voix hésitante :

— Vous ne plaisantez pas? Vous ne vous fichez point de moi?

— Je ne plaisante jamais en affaires, et je ne me fiche de personne... Allez chez le marchand de tabac qui loge dans la maison voisine, achetez un timbre de cinq centimes. — Vous griffonnerez le reçu que je vous dictera et ces soixante-dix francs seront à vous.

— Et comment que je vous rembourserai ça?

— Dans six mois, dans un an, si vous le désirez...

— Et combien que vous me prendrez d'intérêts?

— Pas un sou... Je prétends vous rendre un service, et non vous le vendre...

— Mais va donc chercher le papier que ce cher bon monsieur te dit... — fit la marchande des quatre saisons en donnant un grand coup de coude au chiffonnier qui se leva et sortit en titubant comme un homme ivre, car l'étonnement lui coupait les jambes.

Il se demandait s'il était bien éveillé, tant l'aventure lui paraissait invraisemblable.

Au bout de quelques secondes il rentra, apportant le papier timbré.

— Voilà la chose en question... — dit-il.

— Demandez une plume et de l'encre...

Pierre Béraud alla chercher au comptoir les objets désignés et revint s'asseoir.

La veuve Ferron, dont la stupeur qu'elle venait d'éprouver décuplait l'ivresse, dodelinait la tête d'un air hébété, en sirotant son verre d'absinthe.

Le chiffonnier avait pris la plume et la tenait maladroitement entre ses gros doigts.

— Dictez ce qu'il faut que je mette, — fit-il en trempant cette plume dans l'encre.

— Mettez d'abord là, en tête : *Bon pour soixante-dix francs*, en chiffres.

— Ca-z-y est.

— « *Au premier septembre prochain,* — continua l'inconnu, — *je paierai à M. Cordier, rue du Geindre, 39, ou à son ordre, la somme de soixante-dix francs, valeur reçue comptant.* » — La date ensuite, l'adresse et signez...

Le chiffonnier avait tout écrit, sous la dictée de son prêteur, d'une épaisse écriture à peu près illisible, et avec une orthographe ultra fantaisiste.

Il ajouta la date et signa :

« PIERRE BÉRAUD,
« *Villa des Loques, à Saint-Ouen.* »

— Maintenant, mon brave, prenez l'argent, il est à vous... — dit l'homme au paletot râpé.

— Comme ça, monsieur Cordier, — fit le chiffonnier en empochant les quatre pièces d'or, — c'est rue du Geindre, numéro 39, que vous demeurez ?...

— Une rue qui me ressemble et ne paye pas de mine, n'est-ce pas ? — répliqua le singulier philanthrope en riant. — Viendrez-vous me voir ?

— Que oui, j'irai, sapristi !... quand ce ne serait que pour vous remercier, car vous êtes un vrai homme !

— Ca mérite ça ! — appuya la veuve Ferron entre deux hoquets. — Mon vieux, vous êtes mal fichu, mais un zig ! un vrai zig ! — j'offre une tournée, et je la paye !

— Non... non !... pas de tournée, — répliqua Cordier, — il est six heures... je suis attendu et je file... — Au revoir, l'ami Pierre... Quand vous irez chez votre neveu, Eugène Loiseau, venez me dire ce qui se sera passé entre vous... C'est tout près de chez moi... Mais ne lui parlez point de moi... Je ne vous ai rien dit...

— Convenu... entendu ! Oui, j'irai le voir, ce pierrot-là... je lui secouerai ses puces, et pas plus tard que demain... et j'irai chez vous ensuite... — Au revoir monsieur Cordier, et saperlotte, je vous remercie de tout mon cœur !

Les deux hommes se serrèrent la main et l'habitant de la rue du Geindre quitta l'assommoir.

La veuve Ferron, complètement ivre, faisait de grands gestes et ne disait mot.

Le chiffonnier la secoua par les épaules.

— Allons, ma vieille, — fit-il en même temps, — il faut se tirer des pattes.

— Oui... oui... — glapit la marchande des quatre saisons en retrouvant la voix, — il faut que j'aille vendre mes légumes et faire ma soupe. — Des choux ! des navets, des carottes, du bel oignon !

Elle se dressa péniblement.

Autour d'elle les buveurs riaient à se tordre.

Pierre l'entraîna, mais elle se soutenait à peine, flageolait sur ses jambes, secouée par des mouvements de tangage et de roulis, et le chiffonnier eut beaucoup de peine à la conduire jusqu'à la porte cochère sous laquelle sa charrette se trouvait remisée.

Une fois là, au grand étonnement de Pierre, la marchande des quatre saisons, au lieu de se placer entre les brancards, se laissa tomber dans sa voiture et s'étendit sur ses légumes où elle se mit à ronfler.

— Ah! elle a son compte... — fit la concierge qui se trouvait sous la

voûte. — Si vous lui portez intérêt. je crois que vous ferez bien de la ramener chez elle...

— Tout de même faut que je la roule... — répondit le chiffonnier. — Impossible de la laisser ici en plan... Mais en voilà *une légume* un peu drôle à voiturer!...

Pierre Béraud plaça une botte de navets, en guise d'oreillers, sous la tête de la veuve Ferron, la recouvrit d'une toile qui se trouvait adaptée au véhicule, se plaça dans les brancards et poussa la charrette dans la rue, au milieu des éclats de rire des passants.

Lui-même, du reste, riait aux larmes.

Heureusement, de la rue Keller à la rue des Boulets, la distance était courte et le chiffonnier parvint rapidement et sans encombre à la demeure de sa parente.

— Je parie que c'est la veuve Ferron que vous ramenez! — dit la portière. — Ça lui arrive trois fois par semaine, c'est réglé!

— Ous'que je vais la fourrer? — demanda Pierre, — je ne peux pas la grimper à son *cintième*...

— Mettez-la sous le hangar où elle remise sa voiture... — Quand elle aura cuvé ses *gouttes*, elle se réveillera, montera très bien chez elle toute seule et fera sa soupe... — Elle en a l'habitude...

Les choses se passèrent ainsi, et le chiffonnier ayant *remisé* la marchande des quatre-saisons reprit, en titubant quelque peu lui-même, le chemin de la Villa des Loques, à Saint-Ouen.

Suivons l'homme que nous avons vu prêter soixante-dix francs à Pierre Béraud, et qui s'était fait connaître sous le nom de Cordier.

En sortant de l'assommoir de la rue Keller, il descendit la place de la Roquette jusqu'à la place de la Bastille.

Au coin de la rue de la Roquette un coupé de régie stationnait, attelé d'un cheval qui semblait vigoureux.

Il s'en approcha.

— Rue de l'École-de-Médecine... — dit-il au cocher. — Tu t'arrêteras au coin du boulevard Saint-Michel...

Puis il monta dans la voiture dont les stores étaient baissés.

La demie après six heures sonnait au moment où le véhicule fit halte à l'endroit qui lui avait été désigné.

La portière placée en face du trottoir s'ouvrit et un homme descendit, mais ce n'était plus Cordier le déguenillé, au paletot crasseux, au large chapeau mou dont les bords avachis retombaient sur la figure; ce n'était plus le philanthrophe prêteur d'argent, au linge plus que douteux, à la barbe inculte et grisonnante.

C'était un homme d'une trentaine d'années, rasé de près, n'ayant ni

favoris, ni moustaches, portant un complet de velours marron à côtes, et un béret bleu à houppe blanche.

L'allure déhanché de ce personnage faisait de lui le type de l'ouvrier flâneur et beau parleur, fréquentant les assommoirs au moins autant que les ateliers.

Le cocher le regarda s'éloigner sans témoigner la moindre surprise.

Après avoir fait quelques pas dans la rue de l'École-de-Médecine, l'homme franchit le seuil d'une taverne à vitraux peints, à meubles de bois noirci imitant le vieux chêne, et l'imitant fort mal.

L'heure de l'absinthe étant sonnée, — la brasserie regorgeait de monde, mais la maison n'avait pas une clientèle composée exclusivement d'étudiants, ainsi qu'on aurait pu le croire, étant donnés le quartier et la situation. — Elle servait de lieu de rendez-vous à des ouvriers quittant leur travail, à des contre maîtres, tailleurs, relieurs, typographes, etc., fondeurs de caractères.

Les chefs d'établissement du voisinage, trouvant le public trop mêlé, ne mettaient jamais les pieds à la *Chope d'argent*; — la taverne portait cette enseigne.

Des filles faisaient le service de garçons de salle.

XLV

Le nouveau venu jeta autour de lui un coup d'œil, s'efforçant de distinguer les objets à travers l'épaisse fumée des pipes remplissant la brasserie d'une sorte de brouillard opaque.

Il était évidemment en quête de quelqu'un.

Une des filles s'approcha de lui.

— Vous cherchez sans doute M. Loiseau... — lui dit-elle.

— Précisément.

— Il n'est pas encore arrivé. — Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

— Un bitter.

Notre homme alla s'asseoir à une table et prit un journal qu'il fit semblant de parcourir afin de se donner une contenance.

A peine se trouvait-il là depuis cinq minutes, que la porte s'ouvrit et que Loiseau parut.

Ce n'était plus cet Eugène Loiseau que nous avons présenté à nos lecteurs, bien tenu, l'air joyeux et sans souci, la mine épanouie, la physionomie d'un bon ouvrier et d'un bon vivant.

Quiconque l'aurait vu lorsqu'il allait commander son repas de noce à Saint-Mandé, au Salon des Familles, n'aurait pu le reconnaître.

La toilette était débraillée, la tenue canaille. — Une pâleur maladive couvrait le visage jadis coloré. — Les yeux caves, entourés d'un cercle de bistre, semblaient brillants de fièvre.

Il fit quelques pas dans la brasserie, regardant autour de lui, cherchant des visages de connaissance.

— Eh ! compagnon, — lui cria l'homme au complet de velours marron et au béret bleu, — arrivez donc un peu par ici... c'est ma *tournée*...

Loiseau s'avança, la main tendue.

— Votre tournée... — fit-il, — c'est bon à dire... on verra ça... — Nous allons la jouer au piquet, la tournée...

— Comme vous voudrez... — Cependant, depuis huit jours que nous nous connaissons, vous n'êtes pas en veine... c'est toujours vous qui payez... — laissez-moi donc, pour une fois, vous offrir une absinthe.

— Ça, je veux bien... — j'en accepte une... Mais nous en jouerons une autre...

— Avec plaisir... si vous avez le temps.

— Oh ! le temps... — répliqua Eugène Loiseau en haussant les épaules, — quand on ne l'a pas, on le prend...

— Certes !... Mais qu'est-ce que dit *la bourgeoise ?*...

— La bourgeoise, elle me rase !... Rentrer pour voir une femme qui pleure et pour l'entendre geindre, quelle scie ! — Julie, deux *vertes* et un piquet...

La servante répondait au nom de Julie.

Elle apporta les cartes et versa les absinthes.

Loiseau reprit :

— Est-ce que vous avez enfin trouvé du travail ?

— Pas encore... Ça ne va pas, la *gainerie*... Mais, entre nous, je m'en fiche... — Le petit héritage que j'ai fait me permet d'attendre... J'ai encore cinq mille francs à dépenser... — A propos, avez-vous vu Paul Béraud aujourd'hui ? — ajouta l'homme au béret tout en battant les cartes.

— Non, mais il arrivera bien sûr tout à l'heure en sortant de son bureau... — En cent cinquante, n'est-ce pas ?

— Oui.

La partie commença.

Le prétendu ouvrier gainier sans travail était de première force au piquet, beaucoup plus fort que Loiseau.

Il s'arrangea cependant, à force de fautes volontaires et d'adroites maladresses, à laisser gagner à ce dernier deux parties de suite.

— Vous n'avez pas la veine, aujourd'hui, compagnon ! — s'écria le



Elle poussa un cri d'effroi à la vue de Paul Béraud.

mari de Victorine en riant. — Nous voilà avec deux consommations sur la planche... — Prenons-en une d'abord.

On remplit pour la seconde fois les verres d'absinthe, et on les vida.

Un feu sombre s'allumait dans les prunelles de Loiseau.

L'homme au béret, qui l'examinait avec attention, lui dit brusquement :

— Es-tu un zig ?...

— Parbleu !

— Tiens-tu à rentrer chez toi pour la *pot-bouille* de ton ménage ?

— Jamais de la vie !...

— Eh bien ! je te joue à dîner. — Nous irons nous régaler chez Bonvalet...

— Combien par tête ? — fit Loiseau en fouillant dans sa poche, — je te préviens que les eaux sont basses...

— Si tu perds, je réglerai pour toi... Tu me rendras ça le jour de ta paie...

— C'est bon. Mais enfin, combien par tête ?

— Il s'agit d'un petit *extra*... quelque chose de bien... — Mettons vingt francs pour nous deux...

— Ça va !

Et Eugène Loiseau reprit les cartes.

A cette minute précise, Paul Béraud entra et rejoignit les joueurs.

— Arrive donc, clampin ! — lui dit l'ouvrier relieur. — Il y a une absinthe gagnée par moi à ton intention. Pour le quart d'heure nous jouons un dîner soigné... Fais-tu le troisième ?

Au lieu de répondre à cette question, l'employé du Crédit Lyonnais demanda :

— Tu ne rentreras donc pas dîner chez toi ?

— Non... Nous voulons nous payer un *frichti* à grand tralala ! Dix francs par tête... rien que ça !

— A dix francs ! saperlipopette !... — Non ! non ! je ne suis pas assez riche pour risquer de payer trente francs ! — Je rentrerai tout à l'heure à la maison, où j'ai donné d'ailleurs rendez-vous à quelqu'un, mais auparavant je vais t'apprendre une nouvelle... Devine un peu qui je viens de rencontrer tout à l'heure en sortant de mon bureau ?...

— Comment veux-tu ?... je donne ma langue aux chats... — Qui ça ?...

— Verrière...

— Jules Verrière ? l'oncle Verrière ? le banquier ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il faisait par ici ?

— Il était venu pour affaires... — Il va joindre à sa maison de la rue Le Peletier une *Banque populaire*, une combinaison épatante, paraît-il... — On couvre déjà d'affiches les murs de Paris... — Il a besoin, naturellement, de doubler son personnel et il m'a proposé d'entrer chez lui.

— Y trouves-tu un *bénef ?*

— Soixante-quinze francs de plus par mois.

— Fichtre ! — Dépêche-toi d'accepter !...

— C'est fait... ou à peu près...

— Par malheur nous nous verrons moins souvent...

— La même chose... — Les bureaux ferment à six heures...

— Alors, ça va bien... — Et quand entres-tu chez Verrière?

— J'ai demandé huit jours pour quitter le *Crédit Lyonnais*...

L'homme au béret intervint.

— Huit jours! — répéta-t-il. — En voilà un impair!... — Si votre banquier se ravisait, vous vous trouveriez entre deux chaises, assis par terre. — Croyez-moi, flanquez *illico* son sac au Crédit Lyonnais, et entrez tout de suite dans votre nouvelle place ..

— C'est une idée... — Je verrai ça demain...

La servante Julie avait apporté trois absinthes.

Tandis que Paul Béraud buvait son absinthe, la partie s'engageait entre Eugène Loiseau et son adversaire.

L'homme au béret s'arrangea de façon à perdre cette troisième partie comme il avait déjà perdu les deux premières.

— Enfoncé, compagnon! — s'écria le mari de Victorine. — C'est toi qui paye tout!... Une vraie guigne noire!...

Paul Béraud tira sa montre.

— Sept heures et demie... — fit-il. — Je n'ai que le temps de filer... — A demain, ici, à la même heure...

— Je sors avec vous pour aller acheter des cigares... — dit l'homme au béret. — Attends-moi ici, camarade... — ajouta-t-il en s'adressant à l'ouvrier relieur.

Il quitta la brasserie en même temps que l'employé du Crédit Lyonnais. — Celui-ci lui donna une poignée de main et prit ensuite la rue de l'École-de-Médecine.

Le prétendu gainier courut au coupé de louage qui l'attendait à l'angle du boulevard Saint-Michel.

— Vois-tu un homme qui file là-bas, sur le trottoir de droite? — dit-il au cocher.

— Je le vois...

— Il faut le suivre...

— Facile...

— Savoir où il va...

— Ça sera fait. — Et après?

— Tu rentreras à ta remise. — Je te verrai demain...

— Suffit.

Le cocher mit son cheval au pas et descendit la rue de l'École-de-Médecine, ne perdant point de vue Paul Béraud qui, ne pouvant se douter du *plage* dont il était l'objet, continuait tranquillement sa route.

L'homme au béret entra dans un débit de tabac, acheta des cigares et

retourna à la *Chope d'argent*, où Loiseau était en train d'achever son quatrième verre d'absinthe.

La dépense payée, les deux amis gagnèrent le boulevard Saint-Michel et se dirigèrent vers le restaurant Bonvalet situé au coin de la rue des Écoles.

L'employé du Crédit Lyonnais, arrivé place de l'Odéon, passa sous les arcades du second Théâtre-Français et s'engagea dans la rue de Vaugirard.

La nuit descendait.

Paul Béraud semblait attendre qu'elle fût complète car il marchait de plus en plus lentement.

Le cocher, qui le suivait sans cesse du regard, le vit à plusieurs reprises consulter sa montre.

Arrivé au coin de la rue Madame, le jeune homme tourna à gauche et fut bientôt rue de Fleurus.

Les becs de gaz s'allumaient.

Rue de Fleurus, Paul Bérand parut hésiter.

Il s'arrêta et, après un moment de réflexion, se promena de long en large sur le trottoir pendant quelque minutes.

Le coupé avait fait halte à l'angle de la rue, par conséquent à quinze ou vingt pas au plus.

Enfin Paul Béraud sembla prendre une détermination et continua son chemin.

Sa marche était inégale et saccadée, tantôt rapide et tantôt très lente.

De nouveau, la voiture roula doucement.

Tout à coup Paul Béraud disparut.

Il venait d'entrer dans la maison qui portait le numéro 11.

Le cocher du véhicule mystérieux vint ranger son équipage en face de cette maison, de l'autre côté de la rue.

XLVI

Paul Béraud avait gagné rapidement l'escalier éclairé, et il était monté sans s'adresser au concierge.

Parvenu au carré sur lequel s'ouvrait la porte du logement d'Eugène Loiseau, il fit halte.

Victorine, seule dans la petite pièce servant à la fois de salle à manger et d'atelier, travaillait.

A la lueur d'une lampe elle achevait une rose épanouie, si merveilleuse d'imitation qu'on se serait attendu, en l'approchant de ses narines, à en respirer le parfum.

Ses regards allaient souvent de son ouvrage à la pendule.

Depuis le jour de son mariage, la pauvre enfant était bien changée.

Son visage, dont nous avions signalé les fraîches couleurs, avait pris une teinte uniforme d'une pâleur mate.

Un cercle bleuâtre, qui n'avait rien de commun avec celui qu'a chanté Nadaud dans une chanson célèbre, entourait ses paupières rougies par les larmes.

La petite pendule de marbre noir à *sujet* de zinc bronzé, placée sur la cheminée, sonna.

— Huit heures! — murmura Victorine avec un indicible abattement. — C'est fini... le pli est pris... — Rien n'y fait... ni mon chagrin ni mes supplications... — Ce soir encore il ne viendra pas dîner... — Il rentrera au milieu de la nuit, ivre, brutal, méchant...

« Quelle existence! — ajouta la jeune femme en quittant sa chaise, en posant sur la table la fleur presque terminée et en essuyant ses yeux. — Auparavant, j'étais si heureuse!... — Je n'avais d'heures sombres que celles où le souvenir du mort venait traverser ma pensée, mais je ne souffrais pas... rien ne troublait la tranquillité de ma vie...

« Pourquoi me suis-je lassée de la solitude?...

« J'ai cru trouver dans l'homme que j'épousais un travailleur courageux comme moi... J'ai espéré qu'à force d'économie nous réaliserions ce beau rêve d'amasser quelque chose, d'assurer la sécurité de l'avenir...

« J'étais folle!...

« L'avenir!... — Il me fait peur!... — Que sera-t-il pour moi?... Je n'y veux pas penser!...

« A peine deux mois de mariage et la misère est presque à notre porte!... Le jour est proche où nous manquerons de pain!...

« Eugène dépense dans les brasseries, dans les caboulots, tout ce qu'il gagne et plus peut-être qu'il ne gagne, me laissant seule ici, toujours seule, travaillant d'arrache-pied du matin au soir pour tâcher de rétablir l'équilibre... C'est honteux et c'est lâche!... — Et c'est ce Paul Béraud, un parent, qui l'entraîne!... Ah! ce Béraud, quel misérable!... Il prétend m'aimer, et lui seul est cause de tout ce que je souffre!... Il fait de mon existence un supplice!... Que je le méprise!... que je l'exècre!

« Il a juré de perdre mon mari, et je n'ose pas le démasquer, je n'ose pas le traiter comme il mériterait de l'être, lui cracher ma haine au visage!... Je dois me taire!... Il sait mon secret... Il connaît ma faute... il est assez infâme pour tout dire à Eugène, et Eugène, poussé par lui, me tuerait!...

Tout cela me rend folle!... Je ne sais pourquoi la mort m'épouvante!... — Ne vaudrait-il pas mieux mourir que de vivre comme je vis?...

Victorine s'interrompit brusquement et prêta l'oreille.

Elle venait d'entendre des pas dans l'escalier.

Ces pas s'arrêtèrent sur le carré.

— C'est Eugène... — pensa-t-elle en courant ouvrir; mais, au moment où la porte tournait sur ses gonds, elle poussa un cri d'effroi à la vue de Paul Béraud.

Vainement elle essaya de repousser la porte. Le jeune homme était déjà dans la chambre.

— Eh bien! quoi? cousine, qu'est-ce qu'il y a donc? — fit-il en refermant derrière lui. — Je vous effraye à ce point-là! — Ça n'est guère flatteur pour mon amour-propre, savez-vous?

Victorine s'était déjà remise de son trouble.

— Qu'est-ce que vous me voulez? — demanda-t-elle d'un ton sec. — — Mon mari n'est pas ici.

— Je le sais pardieu bien qu'il n'est pas ici, votre légitime! — répliqua Paul, — je le quitte... — Il dîne en ville, le gaillard, et j'espère qu'au moins, cette fois-ci, vous ne m'accuserez point de l'avoir débauché.

— Je vous ai accusé, et je vous accuse encore, d'avoir apporté le trouble dans mon ménage!... — Croyez-vous que j'oublie ce qui s'est passé entre nous le jour de mes noces, au bois de Vincennes?... — Croyez-vous que je ne me souvienne pas de vos menaces? — Eh bien! ces menaces, vous les avez tenues! Vous avez fait perdre à Eugène le goût de l'atelier... Vous l'avez conduit dans des bouges qu'auparavant il ne fréquentait pas, où il a rencontré des fainéants qu'il admire et qu'il imite!... Oh! vous m'avez fait bien du mal, et je me demande comment vous avez l'audace d'oser vous présenter ici!...

— J'aurai toutes les audaces! — Je vous aime!... — dit Paul d'une voix ardente et basse.

— Ah! taisez-vous! — Ne prononcez pas un tel mot!... vous le profanez!...

— Je vous aime! — répéta Béraud.

— Vous mentez!... — L'homme qui aime véritablement ne veut que le bonheur de la femme aimée!... Il comprend et pratique tous les sacrifices, même celui d'imposer silence à son cœur... — Si vous m'aimiez, vous respecteriez en moi l'honnête femme que je suis... — Et non seulement vous me me respectez point, mais vous me méprisez, puisque je vous ai dit que je ne pouvais vous aimer, que je vous haïrais si vous persistiez dans vos desseins... et vous y persistez!

— Oui, j'y persiste, — reprit Paul avec emportement, — et j'y persis-

terai quand même! J'y persisterais toujours, malgré votre haine! — Je ne vous aime pas, dites-vous!... C'est vrai, car le mot amour est trop faible pour peindre ce que j'éprouve!... — Je vous adore, je veux vous avoir, la passion que vous m'inspirez me rend fou!... — La folie ne raisonne pas!... Rien n'éteindra la flamme qui me dévore... rien... rien!... — Pour vous posséder, aucun obstacle ne m'arrêtera, qu'il soit matériel ou vivant!... — S'il faut commettre un crime, je le commettrai... Je suis prêt!...

Et comme Victorine reculait avec une expression d'effroi, le jeune homme ajouta d'un ton plus calme :

— Mais, j'ai tort de m'emballer... l'emballement ne prouve rien et ne conduit à rien...

« Raisonnons... — Quelle existence Eugène vous fait-il?...

— Cela ne vous regarde pas! — répliqua Victorine. — Je l'accepte telle qu'elle est.

— Vous l'acceptez en souffrant... en pleurant. — Vos joues se creusent. — Vos yeux s'usent dans le travail et les larmes! — les privations, l'abandon, le découragement, le désespoir, voilà ce que vous procurent le plaisir et l'honneur d'être la femme d'Eugène Loiseau!

— C'était à moi de ne pas me marier... — En acceptant le mariage, j'en ai accepté les conséquences...

— Et vous les subissez! — Jolie institution, le mariage, quand on a pour conjoint un mauvais sujet, un paresseux, un buveur d'absinthe, tranchons le mot, une méchante brute!... — Vous savez maintenant à quoi vous en tenir à ce sujet!... — A défaut de l'amour — (car vous n'avez jamais aimé cet animal d'Eugène Loiseau, jamais! jamais! jamais!) — vous pouviez espérer le calme... — Vous ne l'avez pas plus que l'amour, et avec un pareil mari le pain quotidien manquera d'un jour à l'autre... — Vous le savez aussi bien que moi et vous tremblez en songeant à l'avenir. — Eh bien! prenez votre courage à deux mains et cassez la chaîne! — Demandez le divorce et il n'y aura pas l'ombre d'une difficulté pour l'obtenir, et alors, moi qui vous adore, je vous rendrai heureuse... Heureuse légitimement, entendez-vous, puisque vous paraissez tenir au vieux jeu qui se démode!... Je vous épouserai...

— Vous m'épouseriez, vous!... — s'écria Victorine.

— Je vous le jure...

— Vous n'êtes pas libre.

— Vous savez que je puis l'être demain...

— Je sais que vous avez juré à Jeanne Dessourdy de l'aimer toujours, d'être son mari, et l'enfant que vous avez d'elle devrait vous rappeler vos serments!...

— J'étais jeune quand je les ai faits... — D'ailleurs, des serments de ce genre, on ne les tient jamais, c'est connu !... — Je croyais aimer Jeanne... — je me trompais puisque c'est vous, vous seule, que je devais aimer !... Soyez ma femme !...

— Jamais !...

— Je vous adore !...

— Et moi je vous hais ! — ma volonté est inébranlable... il ne peut y avoir entre nous rien de commun ! Je refuse de vous écouter plus longtemps... — Je méprise vos offres, je dédaigne vos promesses, je ris de vos menaces... — Vous êtes pour moi un ennemi, je vous traite en ennemi ! — Allez-vous-en. Je vous chasse !...

— Vous me chassez !... — s'écria Paul Béraud dont le visage prit une expression effrayante.

— Certes ! et j'en ai le droit, puisque vous venez m'insulter chez moi, et que c'est par vous que je souffre !...

— Alors, c'est la guerre ?

— La guerre soit !

— Vous regretterez ces paroles, Victorine, car je vous les ferai payer cher !... — Je serai sans pitié pour vous, jusqu'au jour où vous viendrez me demander grâce en me disant que vous m'aimez...

— Vous demander grâce, à vous ! — Mieux vaudrait cent mille fois mourir que de tomber à cet excès de honte !

— On croit cela, on ne meurt pas, et on se résigne... vous verrez ! Vous avez la mémoire courte, ma chère !... Vous paraissez ne plus vous souvenir que je vous tiens par le passé... — Mais je n'oublie rien, moi ! — Au revoir, Victorine !... Au revoir !... A bientôt peut-être...

Et Paul Béraud, les traits bouleversés par une rage qu'il essayait vainement de déguiser en ironie, sortit du logement dont il referma la porte.

Victorine, effarée, anéantie, se laissa retomber sur la chaise où elle s'asseyait pour son travail.

— Oh ! — balbutia-t-elle en serrant son front entre ses deux mains, — que vais-je devenir ?... Quelle torture nouvelle me réserve ce misérable ?... — Il sera sans pitié !... Il l'a juré... Il tiendra parole !... Je suis perdue !...

L'employé du Crédit Lyonnais avait descendu l'escalier rapidement.

Une fois sur le trottoir de la rue de Fleurus, il vit un fiacre stationnant à quelques pas de la maison d'Eugène Loiseau.

Il se dirigea vers cette voiture.

— Vous attendez quelqu'un ? — dit-il au cocher, qui répondit :

— Oui, mais s'il fallait vous mener pas loin d'ici, je pourrais faire une petite course. — Où allez-vous ?



— C'est bon, c'est bon, fit-il; ôte-toi de mon chemin, morveuse !

— Rue de Seine, 27.

— C'est trop loin... — Mon client n'aurait qu'à sortir pendant ce temps-là... je serais fautif... — Je ne peux pas...

Paul Béraud n'insista point et résolut de rentrer à pied.

Aussitôt qu'il eut disparu, le cocher tourna bride et prit au grand trot la direction du quartier du Jardin des Plantes.

XLVII

Eugène Loiseau et son nouvel ami, l'énigmatique personnage que nous avons vu sous la double forme du philanthrope crasseux de la rue du Geindre et sous celle du prétendu ouvrier gainier, dînaient copieusement chez le restaurateur du boulevard Saint-Michel.

Le menu, commandé par l'homme au béret bleu, était des plus corsés.

Les vins capiteux des grands crus remplissaient les verres mousseline.

— Pristi de pristi!... on cuisine bien ici, et la cave est fameuse! — disait Eugène Loiseau en mangeant, et surtout en buvant comme deux. — Seulement, une chose m'inquiète...

— Quelle chose?...

— Ça te coûtera bigrement plus cher que dix francs par tête, ce petit balthasar-là, ma vieille...

— Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque j'ai perdu et que c'est moi qui régale?... — Allons-y gaiement!... — L'héritage est là... — Donnons-nous du bon temps!... Il n'y a que ça, vois-tu, camarade!...

Puis, sans transition, se servant pour la seconde fois d'une formule qui semblait lui être habituelle, il ajouta :

— Es-tu un zig?

— J'en suis un... — Cause un peu... — T'as quelque chose à me proposer?

— Bien entendu...

— Qu'est-ce que c'est?

— Après dîner allons-nous au spectacle?...

— Ah! par exemple, c'est ça qui me botte... — fameuse idée! — Seulement à la condition que c'est moi qui paierai les stalles d'orchestre...

— Comme tu voudras, mais alors, moi, je payerai à souper chez Baratte, à la Halle, en sortant de voir la comédie!...

— Oh! non... non... pas de souper!... — répliqua Loiseau. — Ça me ferait rentrer trop tard...

— Eh bien! où serait le mal?...

— Elle doit être assez grinchue déjà, ma bourgeoise!

— T'as donc peur d'elle! — fit le gainier d'un ton de compassion ironique.

Loiseau se cabra.

— Peur!... moi!... — s'écria-t-il en frappant du poing sur la table. — Ça ne serait pas à faire! Peur d'une femme!... Oh! là! là!... Nous souperons... Tu verras si j'ai peur... il ne manquerait plus que ça!... Faudrait donc se marier pour être esclave, alors? Eh bien! eh bien! et les droits de l'homme! qu'est-ce que nous en faisons, des droits de l'homme?...

— Du reste, nous ne nous attarderons pas trop, — reprit l'ouvrier gainier, — un bon potage, deux douzaines d'huîtres, un morceau de pâté de foie gras et une bouteille de Chablis... un mazagran et une goutte de vieux cognac, ça se tortille en trois quarts d'heure. — Tu seras au dodo avant deux heures du matin...

— Ça se trouve bien, car il faudra me lever demain matin dès le *patron-minette!*... L'ouvrage presse et le contremaître a prévenu qu'il mettrait à la porte les ouvriers qui manqueraient... et justement il a contre moi une dent de longueur parce que je l'ai rembarré l'autre jour un peu carrément! Fallait voir!... Il ne me raterait point! — Où irons-nous au spectacle?

— Au Châtelet.

— C'est une idée! — Qu'est-ce qu'on joue?

— Une féerie.

— Bravo!... C'est mon caprice, les féeries! Il y a des ballets... on voit des mollets... Ça me botte!... J'adore ça, moi, la danse sans jupons!... Ça me donne des idées folichonnes!...

Le gainier continuait à faire boire son convive, dont il remplissait sans cesse le verre tout en se ménageant lui-même.

Au dessert il demanda du vin de Champagne.

Loiseau sentait déjà sa tête s'alourdir.

L'ivresse venait.

Le café fut accompagné de liqueurs variées, chartreuses de toutes les nuances.

Évidemment le gainier voulait griser son compagnon qui se laissait faire sans résistance, mais devenait de plus en plus sombre à mesure qu'il buvait.

L'addition payée. il dit d'une voix pâteuse et lugubre, en jetant sa serviette sur la table :

— Allons au spectacle...

Pour descendre les marches, l'homme au béret fut obligé de le soutenir.

— Ah çà! mais, on croirait que tu as ton plumet, ma vieille! — s'écria-t-il en riant.

— Ce sont ces diables de vins fins... Ça me tourne... L'air me fera du bien...

Sur le boulevard Saint-Michel, le mari de Victorine respira mieux, mais ne se dégrisa pas.

Il lui fallut d'abord, pour marcher à peu près d'aplomb, s'accrocher au bras de son compagnon: mais comme il était robuste, et d'ailleurs habitué à boire, il reprit assez vite un semblant d'équilibre.

Quand les deux hommes arrivèrent au Châtelet le spectacle était commencé depuis plus d'une heure.

Loiseau avait la gorge sèche et brûlante.

Pendant les entr'actes il étancha sa soif avec des bocks, que son ami improvisé payait libéralement.

La féerie finissait à minuit moins un quart.

Le relieur était beaucoup moins ivre qu'en entrant dans la salle. — Ce fut lui qui rappela les huîtres et la bouteille de Chablis promises.

Du Châtelet aux Halles la distance est courte.

Chemin faisant le gainier pensait :

— Il faut absolument qu'il ne puisse pas aller demain à son atelier... il est plus solide que je ne le croyais, cet animal-là!...

Les deux hommes entrèrent chez Baratte. où nous les laisserons pour aller rejoindre Paul Béraud que nous avons vu se diriger vers la rue de Seine en quittant la rue de Fleurus.

Il marchait vite et sa pensée marchait plus vite encore que lui.

Une rage sourde le mordait au cœur.

La résistance de Victorine l'irritait, l'énervait. — Son mépris si hautement manifesté faisait naître en lui une ardente soif de vengeance.

L'amour très réel qu'il éprouvait pour la jeune femme était une passion brutale, sensuelle, bestiale en quelque sorte, dans laquelle le cœur n'entrait pour rien et les sens pour tout.

Il désirait Victorine avec frénésie. — Il était homme, ainsi que nous le lui avons entendu dire à lui-même, à commettre un crime pour arriver à ses fins. — Il la voulait... à tout prix il fallait qu'il l'eût.

— Oui, elle sera à moi! — murmurait-il en marchant. — Cette fille qui a eu des amants me résisterait! Allons donc! Ah! je t'aurai, Victorine! je te jure que je t'aurai! si ce n'est de gré, ce sera de force!

Et les flammes de la luxure s'allumaient dans ses yeux.

Paul Béraud habitait un logement au quatrième étage du numéro 27 de la rue de Seine, logement situé dans un second corps de bâtiment, au fond d'une cour.

Les fenêtres donnaient d'un côté sur cette cour, de l'autre sur des toits de maisons.

Après avoir refermé derrière lui la porte de la rue, le jeune homme leva la tête et jeta un coup d'œil sur ces fenêtres.

Elles étaient éclairées.

Il monta très vite et sonna.

Au bout de deux ou trois secondes la porte s'ouvrit et Jeanne Dessourdy parut, accompagnée de la petite Lina, sa fille.

— Ah! c'est papa!... — s'écria l'enfant. — Bonjour, petit papa!... Embrasse-moi...

Et elle tendit ses joues rosées à Paul Béraud.

Celui-ci la repoussa brusquement.

— C'est bon... c'est bon... — fit-il. — Ote-toi de mon chemin, morveuse...

Lina, toute triste, alla pleurer dans un coin de la chambre.

— Bonsoir, Paul, — dit Jeanne Dessourdy.

— Bonsoir...

— Tu rentres tard...

— D'abord il n'est point tard... ensuite je n'ai pas pu rentrer plus tôt... — Le dîner est-il prêt?

— Il t'attend depuis une heure...

— Eh bien! dînons...

L'employé du Crédit Lyonnais passa dans une petite salle à manger où trois couverts étaient dressés, et se mit à table.

Jeanne appela Lina et la fit asseoir entre elle et son père.

L'enfant continuait à pleurer.

— Auras-tu bientôt fini tes singeries? — lui dit Paul Béraud d'un ton dur, en frappant du revers de la main les doigts mignons dont Lina se servait pour cacher ses yeux rougis.

— Ne la brutalise pas, Paul, je t'en prie... — murmura Jeanne d'une voix douce. — La chère petite n'a rien fait de mal... — Elle pleure parce que tu ne l'as point embrassée... Elle a le cœur gros, et elle n'est point la seule...

— Assez de sensiblerie, hein, tu sais! — interrompit l'employé du Crédit Lyonnais. — Sers le potage...

Jeanne obéit.

— Il n'est venu personne aujourd'hui? — demanda Paul.

— Si, deux personnes... — Le tailleur et le boucher...

— Qu'ont-ils dit?

— Qu'ils venaient de remettre leurs factures entre les mains d'un

homme d'affaires et que, si tu voulais éviter des poursuites immédiates, il fallait le voir sans retard et t'entendre avec lui...

— Le nom de cet homme d'affaires?

— Agostini, rue du Paon-Blanc, numéro 1.

— C'est bien... je le verrai...

— Paul... — balbutia Jeanne d'une voix hésitante, — c'est la misère qui vient... — Le boulanger a refusé tantôt de faire un plus long crédit... — Nous avons des dettes, et en ce moment tout semble vouloir tourner contre nous... — Je fais ce que je peux, tu le sais bien, mais je ne parviens pas à établir l'équilibre... tu devrais restreindre un peu tes dépenses au dehors...

— Restreindre mes dépenses au dehors! — répliqua Paul. — Pourquo donc ça? — Je fais ce qu'il me plaît...

— Sans doute, mais la vie d'intérieur devient impossible...

— Si cette vie-là ne te va plus, les portes sont ouvertes...

— C'est-à-dire que tu me chasses!...

— Non, mais tout simplement que rien ne t'empêche de partir... Tu es libre...

XLVIII

Pendant quelques secondes Jeanne Dessourdy, comme suffoquée par la violence du coup qu'elle venait de recevoir, regarda le jeune homme avec une sorte d'égarement puis, appuyant ses deux mains sur son cœur près d'éclater, et étouffant ses sanglots, elle bégaya :

— Paul... Paul... que t'ai-je donc fait pour que tu me parles ainsi?...

— Tu ne m'as rien fait... Tu m'ennuies, tu me fatigues, voilà tout!...

— Par pitié pour moi, par pitié pour ta fille, ne me dis pas de pareilles choses...

— Tonnerre du diable! — s'écria l'employé du Crédit Lyonnais en frappant sur la table, — me laisseras-tu dîner en paix! — C'est un enfer qu'une existence pareille!

— Qui en est cause?... — hasarda Jeanne.

— Toi, parbleu!... Toujours toi, avec tes récriminations continuelles!

— Quand le vase est trop plein il déborde... Est-ce ma faute?

Paul brisa son assiette.

— C'est la mienne, peut-être? — vociféra-t-il.

Lina descendit de sa chaise, et toute tremblante courut se réfugier dans la cuisine.

Jeanne, se levant sans dire un mot, débarrassa la table des tessons de faïence de l'assiette brisée.

L'employé du Crédit Lyonnais voulait une dispute. — Il la lui fallait.

— A combien montent les factures du boucher et du tailleur? — demanda-t-il.

Jeanne alla fouiller dans le tiroir d'un meuble, y prit les deux notes et les apporta.

— Sept cent vingt francs... — dit-elle après avoir jeté les yeux sur les totaux.

— Je ne peux pas laisser ces dettes-là impayées... — fit Paul.

— Tu sais que je n'ai plus d'argent ici...

— Je croyais que tu devais toucher ce matin cinquante francs...

— Je le croyais aussi, mais on m'a remis à quinze jours.

— Angélique Verrière te doit quelque chose...

— Oui, deux cents francs...

— Eh bien?

— Je n'ose pas aller les lui réclamer...

— Pourquoi?

— Il faudrait la mettre au courant de notre position...

— Où serait le mal? — Nous ne sommes point millionnaires, nous... — D'ailleurs, il n'est pas nécessaire d'être dans la panne pour réclamer ce qu'on vous doit...

— Certes!... mais...

— Il y a pas de mais! — interrompit Paul Béraud. — Tu iras dès demain te faire payer cette somme... et tu donneras des acomptes...

— Les fournisseurs m'ont prévenue qu'ils n'en accepteraient aucun...

— Alors, tu vas me remettre tes bijoux, ta montre, tes deux paires de boucles d'oreilles, ton porte-bonheur et tes bagues... — Tu n'as nul besoin de cette bimbeloterie pour travailler.. Demain matin je porterai tout ça au clou ..

— Il y a quelques jours, j'ai déjà engagé ma montre... — murmura Jeanne avec embarras.

Paul se leva d'un bond.

— Tu as engagé ta montre!... — s'écria-t-il. — Tu l'as engagée sans me prévenir!.. Qui donc t'a donné le droit de toucher ici à quoi que ce soit?

— Il fallait bien vivre... j'étais harcelée de petites réclamations... — D'ailleurs, comment t'aurais-je fait manger, puisqu'il ne me restait plus rien?...

— Tu pouvais t'arranger d'une autre manière!... — Est-ce que, maintenant, on va crever de faim ici, par hasard?... — Autrefois ça marchait, cependant!...



Victorine prêtait l'oreille, croyant entendre des pas, courait à la fenêtre.

— Autrefois tu gagnais moins, — répondit Jeanne avec douceur, — moi-même je ne gagnais pas autant, et tu ne te plaignais jamais... Nous vivions bien et nous n'avions pas un sou de dettes!... Il est vrai que tu rapportais tes mois entiers à la maison...

— Je fais aujourd'hui ce qu'il ne me plaisait pas de faire alors! — dit avec emportement l'employé du Crédit Lyonnais. — Je suis mon maître,

mon seul maître. et j'ai le droit d'agir à ma guise... Je le prouverai bien! — Donne-moi ce qui te reste de bijoux...

Jeanne, obéissante et résignée, alla ouvrir l'armoire et y prit un petit coffret en imitation de vieil argent, qu'elle plaça devant Paul, puis elle desservit la table et gagna la cuisine où Lina pleurait toujours.

Elle fit manger l'enfant et la mit au lit où elle s'endormit le cœur gros et la gorge gonflée de sanglots.

Pendant ce temps Paul Bérand ouvrait le coffret et opérait un triage parmi les humbles bijoux qu'il contenait. négligeant ceux dont la valeur intrinsèque était absolument nulle. — Il enveloppa de papier les autres et les mit dans sa poche.

Jeanne rentra.

— As-tu tout pris? — demanda-t-elle avec tristesse.

— J'ai pris ce qu'il m'a convenu de prendre...

— Au moins, sur la somme que le Mont-de-Piété te prêtera, mets quelque chose de côté peur acheter des souliers à Lina... — les siens sont troués...

— Il faut faire en sorte avant tout qu'on ne me poursuive pas et qu'on ne vienne pas saisir ici... — répliqua Paul. — Je tiens à mes meubles...

— Cependant, pense à ta fille...

— La toilette de l'enfant ne regarde que toi...

La pauvre Jeanne, encore une fois, courba la tête, comprenant bien que contre un tel homme toute lutte était impossible.

Elle se remit à travailler, et Paul se coucha.

Tout en faisant courir son aiguille, la jeune femme sentait de grosses larmes tomber de ses paupières et rouler une à une sur ses joues.

Pouvait-elle conserver encore la moindre illusion?... — Pouvait-elle ne point comprendre qu'entre elle et Paul tout était fini? qu'il se détachait d'elle de plus en plus complètement chaque jour, et qu'il n'avait même pas l'instinct de la tendresse paternelle, n'éprouvant pour Lina que de l'indifférence.

La misère arrivait.

Comment tout cela finirait-il?

L'énigme sombre demeurait insoluble.

Jeanne possédait une intelligence très ouverte. — Elle avait le sens droit. — Elle ne se dissimulait point que peut-être le mieux pour elle serait de vivre seule avec sa fille, après une rupture complète et définitive avec son amant.

Elle aurait du moins le calme relatif autour d'elle, et pourrait travailler pour élever son enfant.

Mais prendre l'initiative d'une séparation, ne serait-ce pas commettre une faute nouvelle qui rejaillirait plus tard sur Lina?

Toutes ces pensées se heurtaient dans son cerveau et la plongeaient dans un découragement plein d'angoisses.

Elle travailla jusqu'à minuit afin de terminer un petit travail qui devait lui être payé le lendemain.

Avec les quelques francs qu'elle toucherait, elle pourrait faire vivre la maison sans humiliantes démarches pour obtenir encore du crédit chez les fournisseurs; puis, après avoir embrassé sa fille qui dormait, elle essaya de prendre un peu de repos.

Ce fut en vain. — La pauvre femme était trop tourmentée pour que le sommeil vînt réparer ses forces, et à une journée de douleurs ce fut une nuit d'insomnie qui succéda.

A l'heure où Jeanne Dessourdy terminait son travail, Victorine, non moins éprouvée qu'elle, quittait aussi le sien, et pour la vingtième fois ouvrant sa fenêtre promenait sur la rue déserte un regard rempli d'inquiétude.

Eugène Loiseau n'était pas encore rentré.

Après le départ de Paul Béraud, et quand l'émotion violente causée par la visite de son effrayant amoureux se fut un peu calmée, elle s'était remise au travail, attendant l'arrivée de son mari.

Nos lecteurs savent déjà que l'ouvrier relieur, entraîné par l'homme au béret bleu, ne devait pas rentrer dîner.

Huit heures et demie sonnèrent, neuf heures, neuf heures et demie, dix heures...

A chaque instant Victorine prêtait l'oreille, croyant entendre des pas, courait à la fenêtre et l'ouvrait.

Quoique Loiseau l'eût déjà fait attendre ainsi plus d'une fois, quoique depuis les dernières semaines il ne rentrât souvent qu'après minuit, la fleuriste éprouvait cette nuit-là des angoisses plus vives que d'habitude.

Elle essaya de manger un peu, elle dut y renoncer.

Sa gorge était serrée, les aliments ne passaient pas.

Alors elle se remit au travail, espérant ainsi tromper l'attente.

Espérance vaine! — Tandis que son oreille était aux aguets, ses doigts s'arrêtaient d'eux-mêmes, et des nuages de larmes obscurcissaient sa vue.

A deux heures du matin, brisée de fatigue, le corps secoué par des frissons nerveux, elle était encore à la fenêtre, épiant le retour du triste sire qui festoyait aux Halles.

Le prétendu gainier n'était pas l'homme des demi-mesures et des mesquines économies. — Le souper plantureux, amplement arrosé, se prolongea jusqu'à trois heures du matin.

A cette heure Eugène Loiseau, complètement ivre, s'était écroulé sous la table où il dormait d'un lourd sommeil.

L'homme au béret appela le garçon.

— Voilà un camarade que je vous recommande, mon brave! — lui dit-il. — Impossible de le reconduire chez lui dans un pareil état. — Laissez-le dormir ici bien tranquillement jusqu'à ce qu'il se réveille... — Je vais vous payer l'addition et vous donner un bon pourboire.

— Soyez tranquille, — répondit le garçon, — je ne quitte le service de nuit qu'au coup de huit heures du matin... — Si à cette heure-là votre ami n'est pas capable de s'en aller à pied, j'irai lui chercher une voiture et je l'emballerai... — En attendant, nous allons l'étendre sur ce divan. — Il y sera mieux que sous la table pour dormir.

Ce qui fut fait sans qu'Eugène Loiseau fît mine de se réveiller, ou seulement d'interrompre ses ronflements sonores.

Le gainier alluma un cigare, sortit du restaurant, gagna une station de voitures où se trouvait un fiacre attardé dans lequel il monta.

Trois heures du matin sonnaient à l'église Saint-Eustache.

— Où allons-nous, bourgeois? — demanda le cocher.

— Boulevard de l'Hôpital, numéro 8... — répondit le voyageur.

Il suffit de cette adresse, déjà connue de nos lecteurs, pour leur faire reconnaître un des deux affidés d'Arnold Desvignes.

En effet, l'homme au paletot râpé de l'assommoir de la rue Keller, le bienfaiteur du vieux Pierre Béraud, chiffonnier de son état, et le personnage au complet de velours et au béret bleu, n'était autre que William Scoot, l'ex-pensionnaire du Cirque Fernando.

XLIX

La pauvre Victorine était à bout de forces.

A trois heures du matin, grelottant de froid et de fièvre, elle se jeta sur son lit.

Dormir, il n'y fallait point songer. — Dans l'état de violente ébullition où se trouvait son cerveau, le sommeil ne pouvait venir.

Jusqu'à ce jour Eugène Loiseau, même quand il s'attardait le plus, n'avait jamais passé dehors la nuit tout entière.

Allait-il donc se mettre à découcher, maintenant?

La jalousie s'empara de Victorine.

Son mari, à l'heure où elle l'attendait ainsi, se trouvait-il dans les bras d'une autre femme?

Il ne manquerait plus que cela!

Le jour parut.

Victorine, qui n'avait point pris la peine de se dévêtir, sauta en bas de son lit et se mit de nouveau à la fenêtre.

Paris était encore silencieux et à peu près désert. — Sauf les escouades de balayeurs allant à leur besogne, on ne voyait personne.

Peu à peu, l'une après l'autre, les portes s'ouvrirent, les volets des boutiques furent enlevés et le quartier devint vivant.

— Si cependant je l'accusais à tort? — pensa Victorine tout à coup, sans réfléchir à la prodigieuse invraisemblance de cette supposition. — S'il avait passé la nuit au travail?...

Et cette idée nouvelle, tout absurde qu'elle fût, lui apporta une sorte d'allégement moral.

Rien de plus facile, du reste, que de s'assurer qu'elle ne se trompait pas.

Le relieur allait à son atelier à sept heures, et il était sept heures moins un quart.

La fleuriste se coiffa d'un chapeau, mit un vêtement sur ses épaules et quitta son logement.

Elle fut arrêtée au passage par la concierge qui lui dit :

— Comme vous voilà matinale, m'ame Loiseau! — Je n'ai pas entendu m'sieu Loiseau rentrer cette nuit... — Est-ce qu'il aurait fait encore des siennes, par hasard?

— Non... non... — balbutia Victorine avec embarras, — il aura passé la nuit au travail... Il paraît qu'en ce moment l'ouvrage presse...

— Allons, tant mieux!... — Si c'est comme ça, il n'y a pas lieu de se plaindre... au contraire...

Ne voulant point avoir à répondre à des questions nouvelles, la fleuriste s'esquiva, traversa le jardin du Luxembourg et, en moins d'un quart d'heure, arriva à l'entrée des ateliers de reliure de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Quelques ouvriers, sur le trottoir, attendaient l'ouverture des portes.

Victorine, s'adressant à l'un d'eux, lui demanda :

— Est-ce que vous êtes attaché aux ateliers de reliure, monsieur?

— Oui, madame?

— Connaissez-vous Eugène Loiseau?...

— Parfaitement... c'est mon voisin d'établi.

— Est-ce qu'on a veillé, cette nuit, à l'atelier?...

— Veillé? — Mais non, du tout...

— Eugène Loiseau a travaillé hier, n'est-ce pas?...

— Pourquoi donc que vous me demandez tout ça? — fit l'ouvrier. — Est-ce que vous seriez sa femme?...

— Oui, — répondit Victorine.

— Alors, je comprends, m'ame Loiseau... — Le camarade n'est point rentré chez vous cette nuit...

— Non... — fit la jeune femme dont les larmes jaillirent.

— Oh! il suit un fichu chemin, le camarade!... — Depuis quelque temps il est joliment changé!... Nous ne le reconnaissons plus... — Il oublie souvent de venir à l'atelier... si souvent que le contremaître lui a signifié qu'à la première manque il lui donnerait son compte.

— Mon Dieu!... — balbutia la fleuriste avec épouvante, — il serait sur le pavé!... Que deviendrions-nous?... Comment vivre?

La porte venait de s'ouvrir.

— Au revoir, m'ame Loiseau, et bonne chance... — fit l'ouvrier, et il entra avec ses camarades dont le nombre avait grossi peu à peu.

Victorine resta clouée au sol, ahurie, regardant ces travailleurs se rendre à leur tâche quotidienne avec la sereine tranquillité du devoir accompli.

Quelques minutes s'écoulèrent puis la porte se referma.

Quand même Eugène Loiseau arriverait à cette heure on ne le laisserait point entrer, il serait porté manquant et ne pourrait se représenter qu'à onze heures.

La jeune femme, encore plus douloureusement préoccupée qu'au moment de son départ, reprit le chemin de la rue de Fleurus.

Quand elle arriva chez elle, son mari n'était point revenu.

Cette fois, Victorine ressentit une véritable épouvante.

Un tel retard lui semblait ne pouvoir s'expliquer que par un accident. par un malheur peut-être.

Elle se mit à trembler de tout son corps et sa longue attente de la nuit précédente recommença, mais avec une bien autre intensité d'angoisse.

Neuf heures sonnèrent.

Tout à coup la fleuriste tressaillit.

On venait de frapper à la porte du logement.

Elle courut ouvrir et se trouva en face de Pierre Béraud, le vieux chiffonnier.

— Ah! mon oncle, — s'écria Victorine en larmes, en lui jetant les bras autour du cou, — c'est le bon Dieu qui vous a envoyé! Je suis bien malheureuse!...

— Nom de nom, de nom, d'un nom, tout ce qu'on m'avait dit est vrai, alors! — fit le chiffonnier en serrant sa nièce contre sa poitrine. — Oh! le chenapan! oh! le gredin! — Ah! mais! ah! mais! voilà qu'elle s'évanouit. — ajouta-t-il vivement, en soulevant et en portant dans la salle à manger la pauvre femme qui venait en effet de perdre connaissance

Retournons aux Halles, chez Baratte.

Eugène Loiseau n'avait pas bougé du divan sur lequel nous avons vu le garçon l'étendre avec l'aide de William Scoot.

Nous avons entendu ce garçon dire à l'homme au béret :

— A huit heures, je quitte mon service et je réveillerai votre camarade.

Il tint parole et, à huit heures précises, il secoua vigoureusement le dormeur.

Celui-ci agita ses bras et ses jambes en poussant des grognements inarticulés qui témoignaient d'une extraordinaire envie de dormir encore.

— Allons, allons, monsieur, — fit le garçon, — réveillez-vous... il est temps... Vous vous êtes donné une rude *cuite*, mais ça doit être passé... Tenez, buvez-moi ça... ça vous recampera d'aplomb...

Et il présentait un grand verre rempli d'eau fraîche à Loiseau, qui venait enfin d'ouvrir les yeux et de se mettre sur son séant, mais qui n'arrivait point à rassembler ses idées.

Le mari de Victorine étendit machinalement la main, prit le verre, l'approcha de ses lèvres et avala d'un trait son contenu ; puis, jetant un regard vague autour de lui, il demanda d'une voix pâteuse :

— Où donc que je suis ?

— Où vous êtes ?... aux Halles, parbleu ! chez Baratte, où vous avez soupé avec un camarade et où vous en avez séché, des fioles !... Non, ma parole, c'était beau à voir !

Une lueur commençait à s'allumer dans l'esprit du relieur. — La mémoire revenait.

Il voulut se dresser, mais ses jambes plièrent sous le poids de son corps. — Il retomba lourdement sur le divan, tourna vers le garçon un œil abruti et bégaya :

— Où donc qu'il est, lui ?

— Qui ça ? Votre ami ?

— Oui...

— Parti depuis longtemps, après avoir payé l'addition, en recommandant d'avoir bien soin de vous et de vous éveiller en temps utile... ce que je viens de faire... — Ah ! vous aviez un riche plumet !...

— Quelle heure qu'il est ?

— Huit heures cinq minutes.

Loiseau fit un mouvement.

— L'atelier... — murmura-t-il.

— Oh ! l'atelier ! — répéta le garçon en riant. — J'ai dans ma folle idée que vous n'y masserez guère aujourd'hui... — Le mieux serait de rentrer chez vous et de vous coucher jusqu'à ce soir...

— Chez moi... — dit l'ouvrier relieur en pensant à Victorine, — chez

moi... Eh bien! ça va être drôle... — Une scène à grand tra la la! — Ah! quelle scie, les femmes!

— Bah! les scies, qu'est-ce que ça fait? — Rentrez et faites dodo. — Si la bourgeoise gronde par trop, envoyez-la *dinguer*... ça la calmera tout de suite. — Voyons... faut-il aller vous chercher un fiacre?

— Non... j'aime mieux marcher... l'air me fera du bien...

Eugène Loiseau se dirigea vers la porte en titubant.

Le garçon fut obligé de le soutenir pour l'aider à descendre l'escalier conduisant à la salle du bas.

Il y avait déjà des buveurs.

Le mari de Victorine passa en se raidissant et gagna la rue.

Autour des Halles avait lieu le va-et-vient habituel, surtout aux heures matinales.

Des bruits de toute nature, des cris confus, remplissaient l'air et produisaient sur Eugène Loiseau l'effet d'autant de vrilles entrant dans son crâne par ses oreilles.

Marchant aussi vite que le lui permettaient ses jambes molles, il attei gnit le boulevard de Sébastopol.

Là il fut obligé de s'arrêter et de s'asseoir sur un banc. — Tout tournait autour de lui, les maisons, les voitures et les passants.

— Il faut pourtant que j'aille à l'atelier... — se dit-il. — Je verrai le contremaître... je lui conterai une blague...

Et, grâce à un prodigieux effort de volonté, il se remit debout, reprit son chemin et arriva, non sans beaucoup de peine, à la place du Panthéon.

La porte des ateliers était depuis longtemps fermée. — Il sonna. — Le concierge l'accueillit par ces paroles :

— Trop tard, monsieur Loiseau... — je ne peux pas vous laisser entrer. — Ce sera pour midi...

— Je sais bien... — répliqua l'ouvrier relieur, — je voudrais seulement dire deux mots au contremaître... — C'est sérieux. — J'ai ma femme qui est très malade...

— C'est bon... — je vais le prévenir... — Entrez dans ma loge et attendez...

Le mari de Victoire s'accota au mur. — La sueur de l'ivresse mal dissipée lui mouillait les tempes. — Les racines de ses cheveux lui faisaient mal.

— C'est rudement bête tout de même de se coller des plumets pareils! — pensait-il. — La peine en passe le plaisir!



S'approchant de la jeune femme, il lui cingla la joue d'un revers de main.

L

Le concierge reparut aussitôt, amenant le contremaître.

— Ah! vous êtes un joli monsieur, vous! — fit celui-ci en s'adressant à Loiseau. — Vous avez en main des ouvrages réclamés par M. le bibliothé-

caire et qui doivent demain entrer en rayon... — Vous savez que c'est pressé, et vous ne venez pas travailler! — Que me voulez-vous?...

— Je vais vous dire, — commença l'ouvrier relieur, sa casquette à la main... — Il n'y a pas de ma faute... — Ma femme est malade...

— C'est faux! — interrompit le contremaître.

— Comment, c'est faux! — Mais je vous assure...

— Inutile de mentir! — Vous avez découché... Vous vous êtes *saoulé* comme un triste sujet que vous êtes, et c'est à peine si vous pouvez en ce moment vous tenir sur vos jambes... — Votre femme n'est pas malade... — Ce matin, vous ayant attendu toute la nuit en pleurant sans doute, elle est venue au moment de l'entrée demander aux ouvriers s'il savaient ce que vous étiez devenu...

Eugène Loiseau, qui jusqu'à cette minute chancelait sur ses jambes, ainsi que le contremaître venait de le dire, se redressa soudain.

— Ma femme est venue ici!... — cria-t-il en serrant les poings.

— Par intérêt pour vous...un intérêt que vous ne méritez guère...

— Ce que je fais ne la regarde ni peu ni beaucoup!...

— Je ne discuterai pas ceci avec vous, mais ce qui me regarde, moi, c'est d'exiger que dans les ateliers tout le monde soit exact... — Vous ne l'êtes plus, je me passerai de vous...

— Vous vous passerez de moi... — répéta Loiseau abasourdi.

— Parfaitement. — Je ne vous prends point en traître. — Je vous ai prévenu qu'à la première incartade je ferais votre compte.

— Vous me renvoyez de l'atelier?

— On n'a plus besoin de vos services.

— Mais ce travail que j'ai commencé...

— Il est depuis deux heures entre les mains d'un autre. — Votre compte est fait... — Montez prendre les outils qui vous appartiennent, vous passerez ensuite à la caisse... et, vous savez, point de bruit, point d'esclandre dans les ateliers...

— Je ne monterai pas! — dit Loiseau avec violence. — Envoyez-moi mes outils et mon argent, mais ce que vous me faites aujourd'hui vous portera malheur, je vous en fiche mon billet!

Le contremaître haussa les épaules.

— Je m'inquiète peu de vos menaces! — répliqua-t-il. — Ce sont des propos d'ivrogne qui ne tirent point à conséquence. — Vous ne voulez pas vous montrer à vos camarades, je le comprends, et je vais faire descendre vos outils chez le concierge, mais, quant à votre argent, je ne puis le toucher pour vous... Donc, si vous voulez être payé, passez à la caisse...

Loiseau fit un geste de colère; — il se décida cependant à aller trouver le caissier, qui le paya sans dire un mot.

Le total de son compte était maigre : trente-cinq francs.

Il descendit, prit ses outils chez le concierge et fila.

Le congé qu'il venait de recevoir, tombant sur lui comme une douche d'eau glacée, l'avait dégrisé complètement.

Il ne lui restait qu'une prodigieuse lassitude de tous les membres, une grande lourdeur de tête, et une sourde colère au fond de l'âme, non contre lui-même, le seul coupable, mais contre son chef immédiat, et surtout contre sa femme.

— Ah! bah! je m'en fiche pas mal! — murmurait-il afin de se faire illusion à lui-même. — Je sais mon métier... Je ne resterai pas longtemps sans ouvrage!...

Et il alla visiter successivement deux ou trois ateliers de reliure du quartier Saint-Germain.

Il jouait de malheur. — Partout les équipes étaient au complet. — On n'embauchait personne. — Alors il prit le chemin de la rue de Fleurus, de plus en plus furieux contre Victoire à laquelle il attribuait son renvoi.

. . . .

. . . .

William Scoot, après avoir quitté le restaurant des Halles où il laissait l'ouvrier relieur, rentra chez lui, nous le savons, et dormit cinq heures. — il ne lui en fallait pas davantage pour se retrouver d'aplomb à la suite de libations trop copieuses.

Vers huit heures, ayant repris le costume qu'il portait la veille, il sortit et remonta le boulevard de l'Hôpital.

A cinquante pas stationnait le coupé de louage que nous connaissons déjà. — Le cocher paraissait dormir sur son siège.

Scoot, s'approchant de lui, demanda en anglais :

— Qu'a fait notre homme hier soir?...

— Il est allé rue de Fleurus, numéro 11... — répondit le cocher dans la même langue.

— Combien y est-il resté de temps?

— Une heure.

— Après?

— Il est retourné chez lui, rue de Seine...

— Bon... — Maintenant tu vas me conduire rue du Geindre, numéro 17; tu iras attendre à trente pas de là... — En route!...

Scoot s'était installé sur les coussins et il baissait avec soin les stores.

Aussitôt que la voiture roula il tira du coffre la défroque râpée sous laquelle nous l'avons présenté à nos lecteurs à l'assommoir de la rue Keller, et il changea cette défroque contre le costume qu'il portait.

En face du numéro indiqué de la rue du Geindre le véhicule s'arrêta et ce fut le philanthrope Cordier qui en descendit.

Tandis que le cocher s'éloignait, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, l'homme au paletot crasseux parcourut dans toute sa longueur l'allée étroite et sombre d'une vieille maison, entra dans la loge située tout au bout, et demanda à la portière qui travaillait à un ouvrage de couture :

— Il n'est venu personne pour moi, ma chère dame?

— Non, monsieur Cordier... personne...

— Ça n'est pas étonnant... Depuis cinq jours que je suis emménagé, je n'ai pas encore eu le temps de donner ma nouvelle adresse à beaucoup de mes connaissances... S'il venait quelqu'un, vous feriez monter.

— Bien, monsieur Cordier.

— Ah! j'oubliais... — J'ai acheté en route un coupon d'étoffe pour faire une robe à votre petite fille. — C'est une occasion, tout à fait. Si la petite est contente, je serai content...

Et le pseudo-Cordier tira de l'une de ses amples poches un petit paquet qu'il tendit à la concierge.

— Ah! vous êtes trop aimable! — s'écria celle-ci, — je vous remercie bien...

— De rien... de rien... — répondit le philanthrope en sortant de la loge et en gravissant l'escalier.

Au cinquième étage il fit halte et ouvrit la porte d'une mansarde meublée d'une façon plus que sommaire, d'un lit en fer, d'une commode, d'une table, de deux chaises, d'un poêle de fonte et d'une petite bibliothèque dont les rayons supportaient de vieux bouquins.

Nous laisserons Will Scoot dans sa mansarde et nous retournerons rue de Fleurus, où nous avons vu le chiffonnier Pierre Béraud déposer sur une chaise de la salle à manger Victorine évanouie.

L'évanouissement fut de courte durée.

La fleuriste ne tarda pas à revenir à elle-même et à rouvrir ses yeux pleins de larmes.

— Ah çà! voyons, ma fille, — dit alors Pierre Béraud. — qu'est-ce qui se passe donc ici?... — Ça va mal, à ce qu'il paraît...

— Oui, mon oncle, bien mal! — répondit Victorine en sanglotant. — Eugène a découché cette nuit...

— Découché! lui! le polisson!... — s'écria le chiffonnier avec colère. — C'est-il pour aller courir la gueuse?...

— Je crois plutôt que c'est pour se griser... — Il n'a point paru à son atelier ce matin...

— Tu en es sûre?...

— J'en arrive... — Il manque maintenant presque tous les jours... —

Son contremaître est très monté contre lui et l'a menacé, mais il n'en tient aucun compte. — Il perdra sa place et nous serons dans la misère.

— Mazette!... tu vas vite en besogne, toi! — La misère...

— Nous y touchons, mon oncle...

— Tonnerre! mais ça n'est pas possible!

— C'est possible, puisque ça est... — Eugène ne rapporte ici que des quarts de paye depuis que nous sommes mariés.

— Qu'est-ce qu'il fait du reste?

— Il fréquente les caboulots... il joue... il boit de l'absinthe...

— Tu n'as pas essayé de le détourner de tout cela?...

— Oh! si, j'ai essayé... je n'ai pas réussi... — je ne réussirai jamais... je le sais bien...

— Et pourquoi ça?

— Parce qu'il y a près d'Eugène un homme qui veut sa perte et dont l'influence est plus forte que la mienne...

— Un homme qui veut sa perte! — répéta le vieux chiffonnier. — Tu en es sûre?

— Trop sûre, hélas!

— Et qui est-il, ce paroissien-là? — Comment qu'il se nomme, le *porichinelle* qui se permet de détourner mon neveu de ses devoirs de bon *ouvrrier*, de sa pot-bouille de mari brave homme, et qui fait pleurer ma nièce?

— Ah! vous le connaissez bien... il est de la famille...

— De la famille! allons donc! — Enfin, qui?

— Paul Béraud...

Le chiffonnier fit un geste de stupeur.

— Hein? quoi? — qu'est-ce que tu dis là? — s'écria-t-il... Paul... mon autre neveu! — C'est des lubies que tu te fourres dans la tête!

— Non, mon oncle, c'est la vérité...

— Qu'est-ce que ça pourrait lui rapporter, à cet animal-là, de mettre votre ménage sens dessus dessous?... — Pour agir comme tu crois qu'il le fait, quelle raison aurait-il?

— Ne me demandez pas cela, mon oncle, car je ne peux pas, je ne dois pas vous répondre: mais Paul Béraud est un misérable, je vous le jure... il a déjà perdu mon ménage, il perdra Eugène... — Le mari à la correctionnelle et la femme à la Seine, voilà ce qu'il fera de nous...

— Halte-là!... Halte-là! — s'écria Pierre. — Ça ne sera pas, ma nièce! je me charge d'y mettre bon ordre!... — D'abord, moi, je casserai les reins à Paul Béraud, tout mon neveu qu'il soit... et quant à ton Loiseau, je lui débagoulerai ce que j'ai sur le cœur! — Halte-là! halte-là!... j'arrêterai les frais, ma nièce, c'est moi qui te le dis!

Et le père Béraud s'emballait, rouge de colère, bredouillant tant il parlait vite.

Un violent coup de sonnette retentit à la porte du logement.

LI

— C'est lui... c'est lui, mon oncle... — fit Victorine en se mettant à trembler du tout son corps, — oh! je vous en prie, soyez calme!

— Calme!... — répliqua le vieux chiffonnier. — Tu vas bien voir!

— Mon oncle, je vous en supplie... — reprit la jeune femme, — c'est sur moi que tout retomberait si vous vous disputiez avec mon mari...

Un nouveau coup de sonnette se fit entendre, encore plus violent que le premier.

Victorine, se soutenant à peine, livide d'émotion et d'effroi, se traîna jusqu'à la porte qu'elle entre-bâilla.

Eugène Loiseau, d'un grand coup de pied, l'ouvrit tout à fait, entra les sourcils froncés, les regards furibonds, la bouche tordue, et s'écria d'un ton brutal :

— J'ai sonné deux fois!...

La fleuriste sentit redoubler son épouvante en voyant l'expression terrible du visage de son mari.

Le petit paquet d'outils qu'il tenait à la main lui fit comprendre ce qui s'était passé.

Loiseau jeta ce paquet dans un coin, et franchit le seuil de la chambre où se trouvait Pierre Béraud.

Un changement brusque s'opéra dans sa physionomie.

— Tiens! tiens! tiens!... C'est mon oncle! — dit-il en essayant de grimacer un sourire, ce à quoi il ne réussit que d'une façon très imparfaite. — Ah! ce brave homme d'oncle!

Et il tendit la main au chiffonnier.

Celui-ci mit la sienne dans sa poche en répliquant :

— Je ne te touche pas la main...

— Ah! bah! et pourquoi donc ça, mon oncle?

— Pourquoi? Parce que tu n'es qu'un mauvais sujet, un flâneur, un loupeur, un *faignant*, un propre à rien! — Parce que tu fais du chagrin à ta femme, que tu es toujours en bordées, au lieu d'aller à ton atelier; que tu découches et qu'au lieu d'apporter ton argent à ton ménage, tu le manges dans les assommoirs avec des *fripouilles* dont auxquels il en est un à qui je

dirai deux mots, étant, par malheur, de la famille!... Tu voulais savoir pourquoi... — Eh bien! tu le sais... — Es-tu content?...

Dans les dispositions morales où se trouvait l'ouvrier relieur, il fallait peu de chose pour le surexciter outre mesure. — Les paroles du vieux chiffonnier l'exaspérèrent, et Victorine, le comprenant bien, faisait en vain des signes à son oncle, afin de l'arrêter.

Eugène Loiseau, la rage dans les yeux, l'écume aux lèvres, les poings levés, marcha sur sa femme.

— Faut donc à présent que t'aille chercher tes parents pour leur raconter ce qui se passe chez nous! — dit-il d'une voix sifflante. — Ah! sale bête!... sale bête!...

Ses poings allaient retomber.

Pierre Béraud se jeta entre Loiseau et Victorine en s'écriant :

— Guerdin!... chenapan! t'as pas honte! il ne manquerait plus que tu l'assommes à cette heure!

— Je ne vous parle pas, mon oncle! — Mêlez-vous de ce qui vous regarde!

— Eh bien! je te parle, moi, vermine! — Tu fais pleurer ta femme!... tu la feras périr de chagrin, et maintenant tu veux lui porter un mauvais coup, comme une brute véritable que tu es! — Ça ne se passera pas de cette façon!... — Ta femme, c'est ma nièce, je la défends, et en la défendant je me mêle de ce qui me regarde!

— Vous n'avez aucun droit ici, entendez-vous, vieux birbe! — glapit le jeune homme arrivé au paroxysme de la fureur. — Ah! vous venez chez moi m'agoniser de sottises, et vous croyez que je le supporterai et que je vous dirai : *Grand merci!* — Allons, allons, mon oncle, videz-moi le plancher plus vite que ça, si vous ne voulez pas que je vous flanque dans les escaliers!

— Mon oncle, — balbutia Victorine en tendant vers le chiffonnier ses mains tremblantes, — je vous en conjure, dites-lui que ce n'est pas moi qui suis allée vous chercher et que jamais je ne m'étais plainte à vous...

Pierre Béraud n'eut pas le temps de répondre.

— Tonnerre! — hurla l'ouvrier relieur en s'adressant à sa femme, — c'est pas toi non plus peut-être qui es allée ce matin à la porte de l'atelier moucharder, en questionnant les camarades, et me faire passer pour un propre à rien!

— J'étais inquiète de toi... Je tremblais qu'il ne te soit arrivé quelque malheur...

Le vieux chiffonnier commençait à comprendre qu'il faisait fausse route.

— Voyons, Eugène, — fit-il d'un ton devenu conciliant, — à tout péché

miséricorde, pas vrai ?... — J'ai peut-être été un peu vif tout à l'heure... — C'est que, vois-tu, ça me cause un gros chagrin de te voir faire mauvais ménage. — Tu es un bon garçon, au fond... je le disais encore tout à l'heure à Victorine. — Ce qui arrive, c'est la faute de ceux qui te conseillent mal...

— Personne ne me conseille ! — répliqua brutalement l'ouvrier. — Je n'ai pas plus besoin de conseils que de remontrances !... — Je suis mon maître... je fais ce que je veux, et je vous prie de me ficher la paix !... — Quant à toi, — ajouta-t-il en s'adressant à Victorine, — souviens-toi que je te ferai passer par un petit chemin où il n'y aura pas de pierres !... tu verras !... Pour commencer, empoche !...

Et, s'approchant de la jeune femme, il lui cingla la joue du revers de sa main.

Victorine poussa un cri de douleur, suivi d'un long sanglot.

Pierre Béraud s'élança sur son neveu.

— Ah ! brigand, tu bats les femmes !... — s'écria-t-il en le saisissant à la gorge.

Il suffit d'une poussée à Eugène Loiseau pour se dégager et envoyer à dix pas le vieillard trébuchant.

Allant ensuite à la porte qu'il ouvrit, il dit, les dents serrées :

— Si vous ne voulez pas que je vous casse les reins, foutez-moi le camp d'ici, plus vite que ça, et n'y remettez jamais les pieds !...

Puis, trouvant que le chiffonnier tardait trop à obéir, Eugène Loiseau, qui voyait rouge, le prit par les épaules et le lança au dehors, sur le carré, au grand scandale des voisins que le bruit de la dispute avait fait sortir de leurs logements.

Le jeune homme referma la porte avec une violence effroyable, et revint à Victorine.

— Il ne s'agit pas de pleurnicher pour une calotte ! — lui dit-il, — tu en verras bien d'autres !...

— Non ! — répliqua-t-elle en relevant la tête et en regardant son mari en face, — non, je n'en verrai pas bien d'autres !... — Je reste à la maison, je travaille, j'attends, je pleure, et voilà ma récompense !... Eh bien ! je me révolte à la fin ! — Je te défends de porter la main sur moi !...

— Ah ! tu me défends !...

— Oui.

— Et si je passe outre ?...

— Je me défendrai.

— Défends-toi donc ?

Un nouveau soufflet, plus violent encore que le premier, vint frapper au visage la pauvre Victorine.



Et l'enfant, avec l'aide de Jeanne, se vêtit rapidement.

— Ah! le lâche!... le lâche! — bégaya-t-elle en tombant à la renverse, prise d'une crise de nerfs.

Eugène Loiseau haussa les épaules avec un ricanement et, laissant sa femme se débattre sur le plancher, prit sa casquette et sortit de la maison.

L'œuvre d'Arnold Desvignes marchait bon train.

Tout venait le servir!

La faute ancienne de Victorine, l'amour malsain de Paul Béraud et la brutalité naturelle de l'ouvrier relieur travaillaient à la fois pour lui !!

N'éprouvant ni un remords, ni même un regret de ce qu'il venait de faire, Loiseau prit le chemin de la brasserie où nous l'avons vu la veille au soir.

Il espérait y trouver son compagnon de la nuit précédente, l'homme au béret bleu, le prétendu gainier.

Pierre Béraud, le vieux chiffonnier, en sortant tout abasourdi de la maison de son neveu, ne s'expliquait point qu'il se fût laissé jeter dehors sans avoir au moins riposté par quelques horions. — Aussi gesticulait-il dans la rue, en murmurant des phrases incohérentes qui n'avaient assurément rien de flatteur pour Eugène Loiseau.

Afin de calmer son irritation il entra chez un marchand de vin et se fit servir un verre d'eau-de-vie, selon son habitude invariable de traiter sa colère par les alcools.

Après avoir passé cinq minutes devant le comptoir il était rentré en pleine possession de son équilibre moral, et il prenait le chemin de la rue du Geindre, cherchant le numéro 17, car il n'avait point oublié l'adresse donnée par son singulier bienfaiteur, le philanthrope crasseux et râpé.

— Monsieur Cordier ? — demanda-t-il à la concierge.

— Au *cintième*... la porte au fond du *collidor*...

Trois minutes plus tard le chiffonnier frappait à la porte de la mansarde, et les deux hommes se trouvaient en présence.

— Tiens ! monsieur Pierre Béraud ! — s'écria Will Scoot en jouant la surprise — Entrez donc ! Votre visite me fait plaisir... — Vous vous portez bien ?... tout va bien ?...

— Oui, monsieur Cordier... — Grâce à vous je suis tranquille... J'ai payé ma propriétaire et je viens vous remercier encore...

— Ça n'en vaut pas la peine... — On est heureux d'obliger un brave homme comme vous !... — N'en parlons plus... — Avez-vous vu votre neveu ce matin ?...

— Je sors de chez lui...

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est un gueux !... un polisson !... une canaille !...

— Je vous l'avais bien dit...

— Vous n'en aviez pas dit assez ! — Il a découché cette nuit... — Il vient seulement de rentrer, et en rentrant il a battu sa femme... — C'est une brute abominable !...

— Il a battu sa femme, ah ! ah !... Je suis loin de l'approuver, mais il avait peut-être ses raisons pour ça... de bonnes raisons...

Pierre Béraud regarda d'un air hébété son interlocuteur.

— Ses raisons pour ça ? — répéta-t-il.

— Dame!... tous les torts ne sont peut-être pas de son côté...

— Une petite femme qui travaille comme un cheval de fiacre, tandis que ce vaurien fricasse tout en ribottes!...

— Je ne parle point du présent... Mais il arrive quelquefois que le *présent* résulte du *passé*...

— Le passé de ma nièce n'a rien à voir dans l'inconduite de son gueux de mari !

— Eh! eh ! qui sait ?

— Moi, je le sais !

— On croit savoir, et on se trompe ! — Tenez, monsieur Pierre, je ne voudrais pas vous fâcher... — Je vous estime... je suis votre ami, moi... et je vous l'ai prouvé... mais il y a longtemps que j'habite le quartier, et j'en ai bigrement connu, de ces jeunesses...

— Eh bien ?

— Eh bien! Eugène Loiseau aura peut-être fait, après son mariage, des découvertes désagréables.

LII

— Des découvertes désagréables!... — répéta Pierre Bérand. — Quelles découvertes?

— Vous me comprenez bien sans que je mette les points sur les *i*... — fit le prétendu Cordier en riant.

— Ça veut-il dire que ma nièce aurait *fauté* étant demoiselle ?....

— Dame !

— C'est une menterie ! — s'écria le chiffonnier.

— Ne vous fâchez point, monsieur Pierre... vous le regretteriez ensuite...

— Victorine aurait eu des amants ?...

— Je ne sais pas si elle en a eu plusieurs, mais elle en a eu un, c'est certain... Or, vous devez comprendre que si on est venu apprendre ça à Eugène Loiseau qui, naturellement, ne s'en doutait guère, la chose a dû lui paraître peu drole... Il a pris le chagrin à cœur... le chagrin mène à boire... Il est devenu ivrogne et, une fois qu'on a dans la tête un coup de sirop de trop, on ne se connait plus... — Il en faut souvent moins que ça pour changer un bon ménage en véritable enfer, et ce n'est pas toujours la faute du mari...

Pierre Béraud, la bouche béante, les yeux arrondis, écoutait avec autant de stupeur que de chagrin.

— Vous ne vous fichez pas de moi ? — bégaya-t-il ensuite. — Victorine aurait eu un amant avant son mariage ?...

— Oh ! quant à ça, je vous en donne ma parole d'honneur ! — Si je le dis, c'est que j'en suis sûr...

— Ça ne serait-il point, par hasard, ce pas grand'chose de Béraud ?...

— Qui ça, Béraud ?... — Un de vos parents ?...

— Mon neveu... un plumitif... un freluquet... un poseur...

— Paul Béraud, alors ?

— Vous le connaissez aussi, celui-là ?...

— Je vous ai dit que je connaissais tout le monde... — Il vit avec une jeune femme, sa cousine je crois, une couturière, et la rend fort malheureuse...

— Jeanne Dessourdy, ma propre nièce... c'est bien ça... — Alors il aurait été, dans le temps, l'amant de Victorine ?

— Et il le serait peut-être encore.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ! — Victorine parle de lui comme d'un misérable, d'une canaille, et l'accuse d'entraîner son mari... de le perdre...

— Qui sait si ce n'est pas pour mieux cacher son jeu ?... les femmes sont si rouées... si malicieuses...

— Oh ! quant à la malice, des vrais singes !... — Enfin, je n'en reviens pas ! — J'en suis comme un ahuri de Chaillot...

— Voyez-vous souvent Jeanne Dessourdy, votre nièce, qui vit avec Paul Béraud ?

— Pas souvent, mais quelquefois...

— Je crois qu'il serait bon, dans son intérêt, de l'avertir de ce qui se passe...

— Ah ! vous croyez ça ?

— Sans doute... Ça aurait l'avantage de la mettre en garde contre les malheurs qui peuvent lui arriver... — Un jour ou l'autre Victorine quittera son mari, et Paul Béraud ira vivre avec elle.

— Il aurait assez peu de cœur pour abandonner sa petite fille ! — s'écria le vieux chiffonnier.

— Le cœur ! — il n'en a pas...

— Ça, c'est vrai, par malheur !... Eh bien ! savez-vous ce que vais faire pendant que je suis dans le quartier ?... — Je file rue de Seine, chez Jeanne Dessourdy, et je démasque le pot aux roses...

— Vous avez raison... — Ça fera ouvrir les yeux de la pauvre femme sur un homme qui la trompe et, sachant à quoi s'en tenir, elle pourra peut-

être rétablir l'équilibre entre les deux ménages... — C'est une bonne action que vous ferez là, mon brave !... — Revenez me voir... — Le matin, vous me trouverez presque toujours, et quand vous aurez besoin d'une ou deux pièces de cent sous, comptez sur moi...

Pierre Béraud échangea de chaudes poignées de main avec le faux Cordier qui le reconduisit jusqu'au bout du couloir, et il se dirigea du côté de la rue de Seine.

Pendant la nuit qui venait de s'écouler Paul Béraud. au lieu de dormir, avait réfléchi profondément à ce qu'il devait faire.

L'idée de posséder Victorine l'obsédait de plus en plus.

Pour arriver à son but, il était prêt à tout, à la violence comme à la ruse, mais il fallait trouver un moyen, et ce moyen il le cherchait.

Là n'était point, d'ailleurs, le sujet unique de ses préoccupations.

Il songeait à sa position actuelle.

Son faux ménage lui pesait effroyablement sur les épaules, maintenant qu'il n'éprouvait plus rien pour Jeanne Dessourdy, sa compagne illégitime.

Ne voulant supporter aucune entrave, il ne se sentait pas assez libre, pas assez maître de ses actions...

Ce féroce égoïste, cet être sans cœur et sans âme, calculait d'ailleurs que la petite Lina était une bouche de plus à nourir, et que sa toilette, si modeste qu'elle fût, coûtait quelque chose.

Ses appointements, suffisants pour une existence modeste, ne l'étaient point pour la vie de dissipation qu'il menait.

Il avait des dettes — des dettes criardes.

La nécessité s'imposait de les payer, ou tout du moins d'arrêter les poursuites imminentes.

Le loyer de l'appartement était à son nom. — Il tenait par-dessus tout à ce qu'on ne saisît point le mobilier.

Où prendrait-il l'argent nécessaire pour en acheter un autre ?

Il songeait à sa rencontre de la veille avec Jules Verrière, et à l'offre d'une place avec une augmentation d'appointements de soixante-quinze francs par mois dans les bureaux de la *Banque populaire*.

Devait-il accepter ?

Quoi qu'il en eût dit à Eugène Loiseau, il n'avait encore pris à cet égard aucune détermination.

Vers sept heures du matin, il se leva.

Jeanne était debout, travaillant.

— Tu sors déjà ? — lui demanda-t-elle en le voyant prêt à partir plus tôt que de coutume.

— Oui, — répliqua-t-il. — N'oublie pas d'aller aujourd'hui même

réclamer à Angélique Verrière ce qu'elle te doit. — Nous avons besoin d'argent.

— Cette démarche me coûte beaucoup, mais, puisque tu le veux, j'irai.

— J'y compte parbleu bien !...

— Rentreras-tu déjeuner ?

— Non.

— A quelle heure le dîner?

— A l'heure habituelle.

— Seras-tu exact aujourd'hui ?

— Je n'en sais rien... Tu le verras...

— Tu n'embrasses pas la mignonne avant de partir?

— Est-ce que j'ai le temps! — Il faut que j'aille au Mont-de-Piété, que je déjeune et que j'arrive à mon bureau au moment de l'ouverture... Bonjour...

Et Paul Béraud sortit rapidement.

— Ni un regard d'amitié. ni une bonne parole !... — murmura Jeanne avec tristesse quand la porte se fut refermée. — Sa fille et moi nous ne comptons plus pour lui... mais pourquoi ? — Que se passe-t-il?... Puisqu'il a cessé de m'aimer, est-ce donc qu'il aime ailleurs ?...

Le visage de la jeune femme changea d'expression, et la colère remplaça la tristesse dans son regard.

— Ah ! si cela était ! — fit-elle. — Quoi je supporterais avec mon enfant es froideurs, les injures, les privations, la misère... Je m'épuiserais au travail pour lui coûter moins cher, et c'est à une autre qu'il porterait ses douces paroles, ses caresses, son argent peut-être !... Une autre sourirait quand je pleure !... Une autre serait joyeuse quand je souffre ! Ah ! non ! non ! par exemple !... Ce serait trop!... — J'ai pu tout supporter et baisser la tête, mais cela je ne le pardonnerais pas ! — S'il aimait une autre femme, je le tuerais !et je la tuerais aussi, elle !

Jeanne éclata en sanglots.

Des larmes abondantes inondèrent son visage et la calmèrent un peu.

— Que faire? — balbutia-t-elle, — que faire pour le ramener à nous ? — pour qu'il nous aime, ma fille et moi, comme il nous aimait autrefois, comme nous l'aimons toujours?... Ah ! si je savais ... si je savais...

Pendant quelques instants Jeanne resta pensive.

Elle fut tirée de sa profonde et sombre rêverie par la voix de Lina qui, de la chambre voisine, lui criait :

— Petite mère, je n'ai plus sommeil... Viens me lever.

Jeanne courut auprès de l'enfant qui lui tendait les bras.

Elle la prit, la pressa contre son cœur et la couvrit de baisers.

— Tu pleures, petite mère !... — dit la mignonne en sentant sur les siennes les joues humides de la jeune femme.

— Je ne pleure pas, ma chérie... Tu te trompes...

— Papa est parti ?...

— Oui...

— Déjà !

— Il était très pressé et avait beaucoup de courses à faire...

— Il ne m'a pas embrassée !

— Si, mais tu dormais... Il t'a embrassée très doucement pour ne pa t'éveiller.

— Est-ce qu'il était encore en colère comme hier ?

— Non, ma chérie...

— Petite mère, papa ne nous embrasse pas comme autrefois... il ne nous aime plus guère... Je le vois bien, moi... et cependant nous ne lui avons rien fait... nous l'aimons bien...

Jéanne ne put empêcher ses sanglots d'éclater de nouveau.

— Il ne faut point penser cela, mon cher trésor, — dit-elle, — nous t'aimons de tout notre cœur... ton père et moi...

— Oh ! toi, oui... mais lui !

— Lui aussi, ma chérie... lui aussi, je t'assure... garde-toi d'en douter... ce serait mal...

Lina secoua sa jolie tête bouclée et ne répondit pas.

— Voyons, chérie, habille-toi vite, — reprit Jeanne. — Dès que tu auras pris ton café au lait, tu iras à l'école...

— Oui, petite mère...

Et l'enfant, avec l'aide de Jeanne, se vêtit rapidement.

Au moment de mettre ses bottines, elle les regarda.

Elles étaient trouées en deux endroits.

— Est-ce que papa m'en rapportera de neuves ? — demanda-t-elle.

— C'est probable, mignonne... mais tu ne peux sortir ainsi... pour aujourd'hui tu mettras tes bottines des dimanches...

Tandis qu'elle chaussait sa fille, la pauvre femme se disait.

— Quand on songe qu'il dépense tout au dehors, et qu'il refuse à son enfant les chaussures dont elle a besoin !... — Par moment, j'ai honte de l'aimer !...

Et un frisson passa sur son corps.

LIII

En sortant de chez lui Paul Béraud se dirigea vers la succursale du Mont-de-Piété, située boulevard Saint-Germain.

On lui offrit deux cent quatre-vingts francs de tout ce qu'il avait emporté.

Il en voulait trois cents, mais le préposé aux estimations refusa net et il fut obligé de se contenter de la somme offerte.

Avec cet argent le jeune homme se proposait d'obtenir terme et délai de l'agent d'affaires chargée du recouvrement de la créance du tailleur et de celle du boucher.

Paul Béraud ne se demandait point comment il se faisait que cet agent d'affaires eût mission d'agir pour les deux créanciers; particularité qu'il aurait pu cependant trouver singulière.

Il se rendit rue du Paon-Blanc, entra dans la maison que nous connaissons et sonna à la porte de l'Italien qui, selon son invariable habitude, vint lui-même ouvrir.

— C'est vous qui êtes monsieur Agostini ? — lui demanda Paul.

— Si, signor...

— Je me nomme Paul Béraud, et je viens au sujet de deux créances entre vos mains...

— Entrez, monsieur...

Agostini introduisit dans son cabinet l'employé du Crédit Lyonnais et, lui désignant un siège, lui dit :

— Vous venez solder les deux créances ?...

— Il me serait impossible de le faire aujourd'hui, mais je vais vous remettre un acompte sur chacune d'elles...

— [Je n'accepterai pas d'acompte, monsieur, il me faut la somme intégrale...

— Mais c'est d'une rigueur inouïe !

— J'ai des ordres précis. — J'attendais votre visite ce matin... — Si vous ne payez pas, je sors pour aller chez l'huissier et vous recevrez demain assignation au Tribunal de commerce.

— Ne faites pas cela, monsieur !... je suis prêt à vous payer immédiatement une des deux créances, celle du boucher, qui se monte à deux cent quatre-vingt-cinq francs... Quant à celle du tailleur, en présence de mon évidente bonne volonté, vous m'accorderez un peu de temps.

— Impossible...



— Tenez, ma chère Jeanne, voilà trois cents francs.

— Je vais avoir une place dont les appointements sont beaucoup plus forts que ceux que je touche aujourd'hui... — Il me sera facile de vous donner cent francs par mois... — En cinq mois, je me serai acquitté... et je payerai des intérêts... Acceptez cela, monsieur...

— Je n'en ai pas le droit... — J'ai reçu des ordres formels, je vous le répète, et je ne puis m'en écarter...

Paul Béraud, qui s'était assis, se leva.

— Alors, — dit-il, — puisque, si je paye intégralement la créance du boucher ça ne vous empêchera pas de me poursuivre pour celle du tailleur, je ne paye rien du tout !

— A votre aise. — Avant midi je serai chez l'huissier.

Paul Béraud sortit furieux, mais il ne tarda guère à se calmer.

Une idée soudaine venait de lui traverser l'esprit.

Il regarda sa montre.

Elle indiquait dix heures.

Depuis une demi-heure déjà, Paul Béraud aurait dû être à son bureau

— Ah ! — murmura-t-il, — c'est ainsi ! — ils me poussent à bout !... — Tant pis pour eux !... ils n'auront pas mon mobilier !... Je le vendrai avant qu'ils ne le fassent vendre ! — Je ne retournerai au bureau que pour régler mon compte et j'accepterai l'offre de Jules Verrière... — Voilà donc l'occasion attendue depuis longtemps d'en finir une bonne fois pour toutes avec une situation qui m'assomme !

Sur le quai, à la première station de voitures, le jeune homme prit un fiacre et se fit conduire rue de Bucy, à l'*Hôtel de Provence*.

L'*Hôtel de Provence* était un établissement de dixième ordre, jouissant dans le quartier de la plus fâcheuse réputation. — On y connaissait Paul qui venait de temps à autre y passer quelques heures avec des maîtresses de hasard.

Il loua une chambre au mois, paya une quinzaine d'avance et annonça qu'il allait envoyer différents bagages.

Ceci fait, il rejoignit son fiacre et donna au cocher l'adresse de la rue de Seine.

— Allez m'attendre en face du numéro 27... — ajouta-t-il, — je vous y rejoindrai tout à l'heure.

Paul entra, quelques pas plus loin, chez un marchand de meubles d'occasion avec lequel il avait conclu plusieurs petites affaires.

— Je quitte Paris ce soir et je veux vendre mon mobilier... — lui dit-il. — Si nous nous arrangeons, il faudrait l'enlever séance tenante...

— J'ai justement une tapissière devant la porte, — répliqua le marchand, — je vais dire au conducteur de ne pas s'en aller ; ensuite nous verrons ça...

— Venez, et prenez de l'argent...

— J'en ai sur moi...

Le brocanteur suivit son client.

Celui-ci pensait :

— Si Jeanne est à la maison, je lui ferai comprendre en deux mots la nécessité de prendre un parti radical et immédiat... — Si elle est sortie

pour aller chez Angélique Verrière, ça vaudra cent fois mieux!... — Ni pleurs, ni reproches, ni jérémiades!... — Eh! allez donc!... — J'en ai assez, moi, de cette existence-là!... — J'en ai par-dessus la tête! La vie de garçon, il n'y a que ça!

On était arrivé.

Paul entra chez le concierge.

— Madame est là? — demanda-t-il.

— Non, monsieur... Elle vient de sortir tout à l'heure avec la petite... Elle a dit qu'elle serait peut-être longtemps dehors, et elle a laissé la clef...

— Faites-moi le plaisir de monter chez le propriétaire et de le prier de préparer les quittances de loyer de ce terme et du prochain... — Je vais vous les payer... — Le directeur du Crédit Lyonnais m'envoie au Comptoir de Lyon. — Je pars ce soir et je vends mes meubles...

— Ah! par exemple, en voilà du nouveau!

« Est-ce que madame sait que vous partez?

— Elle le saura en rentrant... — Dépêchez-vous, je vous prie...

— Tout de suite, monsieur Béraud...

Le marchand de meubles, conduit à l'appartement de l'employé, fit son estimation et offrit douze cents francs de ce qu'il contenait.

C'était le tiers tout au plus de la valeur réelle, mais il ne fallait pas songer à trouver davantage.

Le jeune homme accepta, reçut l'argent, paya deux termes et, tandis qu'on enlevait le mobilier, il mit dans une malle ses effets personnels, ceux de Jeanne et de Lina dans une autre, pria l'un des déménageurs de descendre la sienne et de la charger sur le fiacre, puis il descendit lui-même.

—Je sais où est madame, — dit-il à la concierge, — je vais la retrouver...

Et il s'élança dehors.

Cinq minutes après, la malle était montée dans la chambre retenue par lui à l'Hôtel de Provence, et il rejoignit son fiacre.

— Où allons-nous? — demanda le cocher.

— Boulevard Haussmann.

Et Paul donna le numéro de l'hôtel de Jules Verrière.

Le jeune homme avait son plan.

Convaincu que Jeanne était allée chez Angélique pour lui demander le payement d'une note de deux cents francs, il comptait l'attendre sur le boulevard, l'aborder à sa sortie et l'empêcher de retourner immédiatement rue de Seine, de manière à ce qu'elle n'y rencontrât point les déménageurs du marchand de meubles.

Jeanne, en effet, se trouvait encore à l'hôtel Verrière.

Après avoir conduit Lina à l'école, elle avait pris à pied, en marchant lentement, le chemin du boulevard Haussmann.

. . . .

. . . .

Depuis le départ du lieutenant Émile Vandame pour Toulon, d'où il devait s'embarquer pour l'extrême Orient, et après la scène terrible entre Angélique et Arnold Desvignes, à Vincennes, dans la rue du Fort, scène à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, la jeune fille était très souffrante — nous pourrions presque dire très malade.

Une fièvre violente avait succédé à son évanouissement, causant à sœur Marie une épouvante sans bornes, et, le jour suivant, la nécessité d'envoyer chercher un médecin s'était imposée.

Le médecin déclara que l'état de Mlle Verrière ne lui semblait en aucune façon dangereux, mais qu'il fallait beaucoup de calme physique, et une tranquillité morale absolue.

De toute la semaine, sœur Marie n'était point sortie de l'hôtel et n'avait cesser de veiller auprès de sa cousine, laissant Misticot se morfondre dans une attente et une inaction qui lui semblaient lourdes, et s'étonnant de ne point voir sortir la religieuse à laquelle il aurait voulu donner au moins sa nouvelle adresse.

Verrière et son associé étaient d'accord pour accorder momentanément à Angélique le calme ordonné par le médecin.

— La secousse a été rude... — disait Arnold au banquier. — Laissons l'équilibre se rétablir, et pour le moment occupons-nous de l'opération générale...

Et il avait donné à Will Scoot, à Trilby, à Agostini, l'ordre d'agir.

Nous avons vu ces trois honnêtes gens à l'œuvre.

Angélique se trouvait avec sœur Marie dans le petit salon de son appartement particulier lorsque la femme de chambre vint annoncer que Mme Jeanne Dessourdy, la couturière, demandait à être reçue par Mlle Verrière.

— Faites-la bien vite entrer, cette bonne Jeanne... — répondit Angélique.

La jeune femme parut presque aussitôt, et la fille du banquier lui tendit la main en s'écriant :

— Soyez la bienvenue !... — Vous ne pouvez vous figurer à quel point votre visite me fait plaisir !

— Avez-vous donc été souffrante ? — demanda Jeanne, douloureusement étonnée par l'aspect du visage amaigri et pâli de sa cousine.

— Elle a été presque gravement malade... — répondit sœur Marie. — Mais à présent la voici en pleine convalescence... — Il ne lui faudrait plus

que l'air de la campagne et je vais demander pour elle à mon oncle de quitter Paris pendant quelque temps.

— Oui, — murmura la fille du banquier, — il me semble que l'isolement, les grands arbres, le soleil et les fleurs, seraient pour moi de souverains remèdes...

— J'espère bien obtenir de mon oncle tout cela dès aujourd'hui... — reprit sœur Marie. — Et vous, Jeanne, comment allez-vous?... — Vous me semblez un peu fatiguée...

— Je travaille beaucoup... — répondit Jeanne non sans embarras.

— Vous n'avez pas amené Lina... Nous aurions été si contentes de la voir ..

— Elle est à l'école.

— Elle va bien?

— Oui, la chérie, heureusement!...

LIV

Un moment de silence suivit ces paroles échangées, puis, avec une hésitation et un embarras manifestes, — hésitation et embarras faciles à comprendre d'ailleurs, — Angélique demanda :

— Et, dites-moi, ma chère Jeanne, avez-vous quelque espoir d'arriver à ce résultat heureux dont nous causions à Saint-Mandé après le repas de noces de Victorine? Régulariserez-vous enfin une situation regrettable à tous les points de vue? Paul Béraud se décidera-t-il à faire son devoir d'honnête homme?

Jeanne secoua tristement la tête en poussant un long soupir.

— Votre silence est éloquent... — reprit Mlle Verrière. — Paul refuse de réparer ses torts et de légitimer sa fille...

— Hélas! je n'ose même plus l'interroger à ce sujet, — balbutia Jeanne en essuyant ses yeux. — Je suis trop certaine d'un refus brutal. — Paul a cessé de m'aimer, je le vois bien... — Il ne se donne même pas la peine de me cacher à quel point je lui suis à charge... — Il y a un mois, je conservais quelques dernières illusions... — j'espérais encore le ramener à moi, à force de dévouement, d'abnégation, de tendresse... Aujourd'hui, je n'espère plus... — je sens que je suis condamnée... — Notre intérieur est un enfer... — Ah! si vous saviez...

La pauvre femme s'interrompit et porta la main à sa poitrine. — Les sanglots l'étouffaient.

— Que se passe-t-il donc? — fit vivement Angélique.

— J'ai honte de vous l'apprendre...

— Parlez, ma chère Jeanne... N'ayez point de honte près de moi... près de nous...

— Certes! — appuya sœur Marie. — Dites-nous tout ce que vous souffrez et, s'il est en notre pouvoir de soulager vos peines, comptez sur nous...

— Eh bien! — continua Jeanne Dessourdy. Comme si ce n'était pas assez pour moi des souffrances du cœur, des blessures de l'amour-propre, voici que la misère arrive à grands pas.

— La misère!...

— Oui... la misère noire... Les dettes s'accumulent... Le boulanger, le boucher, tous les fournisseurs enfin, refusent de prolonger leur crédit, ne voulant pas perdre davantage avec nous, disent-ils... deux de ces fournisseurs ont remis leurs notes dans les mains d'un homme d'affaires qui va poursuivre... — Ce matin Paul a emporté mes pauvres bijoux pour les mettre en gage, mais la misérable somme qu'il en tirera ne sera point suffisante, et alors...

Jeanne s'arrêta.

Les sanglots la suffoquaient.

— Alors? — répéta Mlle Verrière.

— Alors il m'a donné l'ordre... (ah! Dieu sait que je ne voulais pas obéir, mais comment résister?...) il m'a donné l'ordre de venir vous réclamer le montant de ma petite facture... Oh! Angélique, pardonnez-moi...

— Vous êtes toute pardonnée, ma pauvre Jeanne, et c'est moi qui me reproche de vous avoir fait attendre par négligence, par oubli! — s'écria la jeune fille. — Mon excuse est que je ne pouvais vous croire dans un pareil dénuement... Paul Béraud a un emploi... Ce qu'il gagne est-il donc insuffisant pour vous faire vivre?

— La presque totalité de ses appointements passe à ses dépenses personnelles, à ses plaisirs au dehors... Depuis longtemps déjà il n'apporte pas à la maison le tiers de ses mois... et j'ai beau m'épuiser au travail, je ne peux suffire à tout.

— Mais c'est horrible, cela! Pauvre Jeanne, que vous devez souffrir!...

— Au delà de mes forces!... Et si encore je souffrais seule... Mais mon enfant, ma Lina, ma chérie, s'aperçoit que son père ne nous aime plus et que nous manquons de tout... Il a refusé de l'embrasser ce matin en partant... Les bottines de la chère mignonne sont trouées, et il ne veut pas lui en acheter de neuves...

Sœur Marie et sa cousine essuyèrent leurs yeux.

— Combien vous dois-je, ma chère Jeanne? — demanda la fille du banquier.

— La note se monte à deux cent vingt-sept francs...

— Et, — dit sœur Marie, — avec cette somme, jointe à celle que produira l'engagement de vos quelques bijoux, pensez-vous pouvoir payer entièrement l'arriéré de vos fournisseurs?...

— Ah! certes non!...

— Que comptez-vous faire, alors?...

— Paul offrira des acomptes, et peut-être que les créanciers les accepteront.

— Combien vous faudrait-il pour vous libérer complètement?

— Les deux notes principales représentent sept cent vingt francs...

— Ma pauvre Jeanne, je ne veux pas vous voir souffrir ainsi. Angélique va vous remettre le montant de sa petite note, moi je vais vous donner de quoi satisfaire aux exigences de tous vos fournisseurs...

— Ah! sœur Marie... sœur Marie... — balbutia Jeanne en joignant les mains. Quoi! vous voulez...

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus long. La religieuse était déjà sortie vivement de la pièce.

Angélique ouvrit un petit meuble et y prit trois billets de banque.

— Tenez, ma chère Jeanne, — dit-elle, — voilà trois cents francs.

— Mais je n'ai pas de monnaie à vous rendre.

— Le surplus sera à reporter sur des travaux à venir.

— Ah! que vous êtes bonne!

Sœur Marie rentrait en ce moment.

Elle mit un rouleau d'or dans la main de la jeune femme en lui disant :

— Tenez, Jeanne, il y a là mille francs... je suis heureuse de pouvoir vous les offrir...

Jeanne n'avait pas la force de retenir ses larmes, larmes d'émotion et d'attendrissement, elle avait pris les mains de sœur Marie et les couvrait de baisers.

— Ne pleurez plus! — s'écria Mlle Verrière. — Vous allez avoir du moins le calme autour de vous... et qui sait si Paul, tiré d'embarras grâce à nous, ne rentrera pas en lui-même et ne se décidera pas à faire son devoir?

— Oh! si cela était, — bégaya Jeanne, — vous auriez été pour nous les anges du salut! C'est à vous que je devrais un avenir que je n'osais plus espérer...

La pauvre femme, moitié riant, moitié pleurant, s'essuyait les yeux.

— Permettez-moi de vous quitter tout de suite, — poursuivit-elle. — J'ai hâte de rentrer à la maison, de voir les fournisseurs, de les payer, de dire à Paul que nous sommes sauvés! .. Pensez donc, on nous menaçait de la saisie! et une fois notre mobilier vendu, que devenir?

— Allez, Jeanne... allez vite.

— Comment vous prouver ma reconnaissance à toutes deux

— Il ne s'agit point de reconnaissance... — s'écria Angélique Verrière. — Aimez-nous bien, voilà tout... Amenez-nous bientôt Lina. Si je vais à la campagne, je vous le ferai savoir et vous viendrez me visiter avec elle.

— Oh! oui, nous irons, — répondit Jeanne, — et elle pourra vous remercier comme moi, la chérie, de ce que vous avez fait pour nous...

Jeanne embrassa avec effusion Angélique et sœur Marie, et partit le cœur plein de joie.

En sortant de l'hôtel du banquier il lui semblait marcher dans un rêve, elle éprouvait une sorte d'éblouissement et ne vit point Paul Béraud qui se trouvait à deux pas d'elle.

— Jeanne... — dit-il.

En entendant cette voix, la jeune femme tressaillit et se retourna.

— Ah! mon ami! — s'écria-t-elle en courant à Paul et en lui prenant le bras, — je suis bien heureuse!...

— Qu'arrive-t-il donc? — demanda l'employé du Crédit Lyonnais avec étonnement.

— Il arrive que nous sommes sauvés!... nous avons de quoi payer tout le monde, nous n'avons plus un sou de dettes.

— Et les deux cents francs que t'a donnés la cousine Angélique suffiront pour cela? — demanda Paul avec ironie.

— Il ne s'agit pas de deux cents francs... Angélique et sœur Marie, deux anges! m'ont remis une somme importante...

— Combien?

— Treize cents francs.

— Treize cents francs! — répéta Paul stupéfait, presque incrédule.

— Oui... les voici... Tiens, prends! Cours payer l'homme d'affaires. Reviens ensuite dans notre quartier, solde le laitier, et il nous restera encore plus d'argent qu'il n'en faut pour éteindre toutes les autres petites dettes.

Paul mit délibérément dans sa poche l'or et les billets de banque.

— Si j'avais su, — pensait-il, — je n'aurais pas bazardé le mobilier... et cependant cela vaut mieux ainsi... La séparation est faite. Chacun pour soi et vive la liberté!

— Mais par quel hasard te trouves-tu donc ici? — demanda Jeanne. — Est-ce que tu m'attendais?

— Oui. Je suis allé chez l'homme d'affaires de la rue du Paon-Blanc, et à force de sollicitations j'ai obtenu qu'il se contenterait d'un acompte que je lui porterai tantôt... Pour t'en prévenir, je suis retourné chez nous. La concierge m'a dit que tu venais de sortir... J'ai pensé que tu étais allée chez la cousine Angélique et je suis venu t'attendre...

— Mais, ton bureau?

— J'ai demandé en passant la permission de la journée...



— Maman chérie, il ne faut pas te faire du chagrin.

— Tu vas alors courir chez l'homme d'affaires?...

— Il ne m'attend qu'à cinq heures... J'ai faim et tu dois être logée à la même enseigne... Nous allons entrer déjeuner tous les deux dans un restaurant, comme des amoureux... Cela te va-t-il?...

Jeanne était radieuse..

Paul, depuis longtemps, l'avait déshabituée de s'entendre parler ainsi.

La pauvre femme ne pouvait soupçonner l'infâme comédie du misérable.

— Si cela me va? — s'écria-t-elle, — je crois bien! Seulement il est malheureux que Lina ne soit point avec nous... Déjeuner au restaurant, c'est ça qui l'amuserait, la chérie!...

— Nous lui achèterons une paire de bottines en route...

— C'est cela... Combien a-t-on prêté, au Mont-de-Piété, sur mes bijoux?

— Deux cent quatre-vingts francs.

— Nous n'aurons pas besoin de cette somme... Si tu dégageais tout de suite?...

— J'y pensais... Dès demain matin je dégagerai...

On avait marché tout en causant.

— Entrons là... — dit Paul en passant devant un restaurateur de la rue du Faubourg-Montmartre.

Ils entrèrent, prirent une table, et le jeune homme commanda un menu copieux, arrosé de vin de Bordeaux.

— Tu sais, — dit-il, — rien ne nous presse. Prenons tout notre temps en mangeant... on déguste mieux les bonnes choses...

La demie après une heure sonnait quand Paul demanda l'addition.

Le marchand de meubles devait avoir achevé depuis plus de deux heures le déménagement du mobilier, donc le misérable pouvait sans inconvénient laisser Jeanne retourner à l'appartement vide de la rue de Seine.

Tous deux sortirent du restaurant.

LV

Paul Bérand et Jeanne entrèrent dans un magasin de chaussures du faubourg Montmartre et achetèrent des bottines pour Lina, puis ils continuèrent jusqu'au boulevard.

Il était deux heures passées.

Le jeune homme s'arrêta.

— Je vais te quitter — dit-il

— Pourquoi ne m'accompagnes-tu pas jusqu'à la maison ? — demanda Jeanne.

— Je profite de mon jour de liberté pour faire deux ou trois courses... J'irai ensuite payer l'homme d'affaires et je rentrerai pour dîner, à sept heures... Un bon petit dîner, hein? As-tu de l'argent sur toi ?

— Trois francs dans mon porte-monnaie...

L'infâme tira deux louis de sa poche.

— Tiens, — fit-il, — prends cela et va-t'en tout doucement sans te presser...

— A ce soir, alors, sept heures précises?

— Oui... Oui... c'est convenu... à ce soir.

Jeanne traversa le boulevard et disparut.

Elle n'avait aucun pressentiment de mauvais augure. Son cœur, presque toujours oppressé, éprouvait, au contraire, une sorte d'allégement.

Paul ne venait-il pas de se montrer affectueux pour elle?... Quel regard humain aurait pu lire au fond de l'âme de ce misérable qui, au moment d'abandonner lâchement la mère de sa fille, lui arrachait l'argent qu'on venait de lui donner pour la tirer de la misère?

Sans même jeter un regard à la pauvre femme, il descendit le boulevard dans la direction de la Madeleine.

— Allons chez Verrière, — pensait-il, — c'est là que ce *crampon* n'aura jamais l'idée de venir me relancer... Verrière ne parle ni de ses affaires ni de son personnel hors de son cabinet... La cousine Angélique ne se doutera point que je suis devenu l'employé de son père. Dailleurs la rupture est faite, c'est le principal...

Arrivé rue Le Peletier, il monta aux bureaux de la maison de banque Jules Verrière et Arnold Desvignes, et les trouva encombrés de monde.

C'était un va-et-vient perpétuel.

Depuis deux jours la *Banque Populaire* avait passé du domaine de la théorie dans celui de l'exécution, et la prodigieuse affluence du public annonçait un tel succès que les deux associés songeaient à imiter la *Société Générale*, le *Crédit Lyonnais* et à établir des succursales dans tous les quartiers de Paris.

— Monsieur Verrière? — demanda Paul à un garçon de bureau vêtu comme un huissier de ministère.

— Pour affaire de banque?

— Pour affaire particulière.

— Voulez-vous me donner votre carte?...

— Je n'en ai pas sur moi.

Le garçon de bureau désigna une table supportant tout ce qu'il fallait pour écrire et reprit :

— Tracez donc votre nom sur une feuille de papier, et je le porterai aussitôt...

Ce qui fut fait.

Quelques instants plus tard, Paul était introduit dans le cabinet directorial occupé, nous le savons, par Verrière et par Arnold Desvignes.

— Eh bien! mon cher, avez-vous réfléchi? — lui dit Verrière en lui donnant une banale poignée de main.

— Oui, monsieur..., oui, mon oncle... et j'accepte de grand cœur votre proposition.

— Alors, entendez-vous avec M. Desvignes, mon associé, que voilà... — Il s'occupe spécialement du personnel... — C'est Paul Béraud, dont je vous ai parlé, — ajouta le banquier en s'adressant à Arnold.

Paul se dirigea vers le bureau derrière lequel ce dernier était assis.

— Vous étiez au Crédit Lyonnais? — fit Desvignes.

— Oui, monsieur.

— Qu'y faisiez-vous?

— J'ai passé par tous les services... — En dernier lieu, c'est-à-dire hier encore, — ma démission n'étant point donnée, — j'étais à la succursale du boulevard Saint-Germain...

— Quels étaient vos appointements mensuels?

— Trois cents francs.

— Vous en aurez chez nous trois cent soixante-quinze... — Vous êtes connu de mon associé, donc il est inutile d'aller aux renseignements sur vous... — Quand pourrez-vous entrer en fonctions?...

— Après-demain si vous voulez.

— Soit... — Venez après-demain... D'ici là nous aurons décidé à quel service nous vous placerons... — Les bureaux ouvrent à neuf heures et ferment à cinq heures... — L'exactitude est de rigueur...

Paul n'avait plus qu'à se retirer, ce qu'il fit.

— Nous le tenons sous notre coupe... — dit Verrière à son associé quand le jeune homme eut quitté le cabinet.

— Je me charge de lui, soyez tranquille... — répliqua Desvignes avec un singulier sourire.

En quittant la rue Le Peletier, Paul se rendit à la succursale du Crédit Lyonnais où il occupait un emploi, donna sa démission, prit ses papiers personnels, annonça qu'il viendrait dans trois jours toucher les appointements qui lui étaient dus, alluma un cigare, mit son chapeau sur le coin de l'oreille et s'en alla d'un air délibéré, chantonnant un refrain d'opérette et lorgnant les jolies femmes.

Il sentait de l'argent dans sa poche et il était libre! — Que lui fallait-il de plus pour se trouver parfaitement heureux?

— J'ai de quoi payer une jolie partie de campagne à Victorine! — se disait-il en frappant sur son gousset. — Et un bon dîner à son imbécile de mari! — ajoutait-il en riant.

Et il gagna le café où, la veille, il avait rencontré Eugène Loiseau et son ami, l'homme au béret bleu, le pseudo-gaînier.

Rejoignons Jeanne Dessourdy qui, munie des quarante francs remis par Paul, se dirigeait sans trop se presser vers la rue de Seine, où nous la précéderons.

En sortant de chez sa nouvelle connaissance le philanthrope crasseux de la rue du Geindre, le vieux chiffonnier Pierre Béraud, — nous l'avons dit, — se proposait de se rendre immédiatement chez Jeanne et de la mettre au courant de ce qui se passait, car il acceptait comme paroles d'Évangile toutes les affirmations de Will Scoot, incarné sous la forme de Cordier.

En conséquence, il prit le chemin de la rue de Seine, et il arriva à la porte du nº 27 un peu après le moment où Paul, ayant fait charger sa malle sur un fiacre, se rendait rue de Buci, à l'Hôtel de Provence.

Pierre Béraud, étant déjà venu plusieurs fois chez son neveu, ne s'arrêta point pour se renseigner chez la concierge et monta tout droit.

Dans l'escalier, il fut obligé de se ranger pour laisser passer deux hommes qui descendaient une armoire à glace. — Il reprit ensuite son ascension, arriva à l'étage où demeuraient Paul et Jeanne et trouva la porte de l'appartement ouverte tout au large.

Très intrigué, il entra.

Deux déménageurs démontaient le lit. — Un gros homme les regardait faire.

— Ah çà! voyons, ai-je la berlue?... — dit le chiffonnier tout haut.

En entendant cette voix, le gros homme se retourna.

C'était le marchand de meubles.

— Qu'est-ce que vous demandez? — fit-il.

— Je me demande personnellement à moi-même si je ne me suis pas trompé d'étage, — répliqua Pierre. — Est-ce que ce n'est pas ici le logement de M. Paul Béraud?

— Mais si, parfaitement.

— Il déménage donc?

— C'est-à-dire que, moi, je déménage les meubles qu'il m'a vendus... — M. Béraud part ce soir pour Lyon, et j'ai acheté le mobilier en bloc...

Pierre écoutait bouche béante.

— Il part ce soir pour Lyon! — murmura-t-il.

— Ce soir même...

— Avec sa femme et sa fille?

— Ah! je n'en sais pas si long que ça, mais si vous tenez à vous ren-

seigner vous n'aurez qu'à attendre... il a laissé une malle et viendra certainement la chercher...

— Bien sûr que j'attendrai... — murmura le chiffonnier, — tout ce micmac me paraît bigrement louche !

Il descendit chez la concierge et lui dit :

— C'est donc vrai que Paul Béraud part?

— Oui, monsieur... il va à Lyon... il a payé son terme et vendu ses meubles... C'est Mme Jeanne qui va être étonnée, en rentrant, de savoir qu'elle part...

— Elle n'était donc pas là?

— Non, monsieur... Madame était sortie quand M. Paul est venu, ayant appris la nouvelle de son changement...

— Et la petite Lina?

— La petite est à l'école.

Pierre Béraud se grattait l'oreille.

Cette complication, ce brusque départ, l'ignorance de Jeanne, tout cela lui semblait de plus en plus louche.

— Est-ce que M. Béraud va revenir? — reprit-il.

— Oui, monsieur... Tout à l'heure, en partant, il me l'a dit.

— Merci, madame, je reviendrai...

Le chiffonnier sortit, et, ne voulant attendre ni dans l'appartement, ni chez le concierge, ni sur le trottoir, il entra chez le marchand de vins d'en face et, s'asseyant près de la fenêtre, se fit servir du pain, du fromage, une bouteille de vin blanc, et se mit à manger et à boire lentement, les yeux fixés sur la porte du n° 27.

Les heures succédèrent aux heures sans qu'il vît rentrer ni Jeanne ni Paul.

A trois heures, perdant patience, il paya son modeste repas, gagna la rue, et il allait se retirer quand il aperçut sa nièce qui marchait avec lenteur.

Il fit quelques pas à sa rencontre.

— Ah! mon oncle Pierre!... — dit joyeusement la jeune femme en le reconnaissant. — Par quel hasard dans notre quartier? — Est-ce que vous nous feriez le plaisir de venir dîner avec nous?... — Ça serait bien gentil! — Vous allez monter...

— Monter!... dîner!... fit Pierre. — Ah! mais, c'est vrai, vous étiez dehors, et vous ne savez rien!...

— Rien, de quoi?...

— Vous décampez de Paris... vous partez pour Lyon...

Jeanne regarda Pierre Béraud en se demandant s'il était devenu fou, ou s'il avait bu plus que de raison.

— Quitter Paris!... — s'écria-t-elle en riant. — Partir pour Lyon!... — Où avez-vous pris cette nouvelle-là?...

— Chez la portière de la maison...

— Elle s'est moquée de vous, mon oncle!...

— Non, ma nièce, — répliqua le chiffonnier vexé, — elle ne s'est pas du tout moquée de moi, la portière! — Paul est venu pendant votre absence, il a dit que vous partiez pour Lyon, et...

Jeanne l'interrompit avec un nouvel éclat de rire.

— Ah çà! mon oncle, qu'est-ce que vous me racontez là? — fit-elle. — Je quitte Paul à l'instant... — Nous avons déjeuné ensemble dans un restaurant du faubourg Montmartre... Il a acheté ensuite une paire de bottines à la petite, il fait en ce moment des courses pressées, et il rentre pour dîner à sept heures précises.

— Alors, qu'est-ce qui se passe donc? — bégaya Pierre abasourdi.

— Ce qui se passe? où cela?

— Mais, chez vous... — Votre logement est vide...

Jeanne pâlit.

— Vide?... — répéta-t-elle.

— Oui... — Paul a vendu le mobilier, et les déménageurs du marchand qui l'a acheté ont tout emporté...

— Ce n'est pas possible! — murmura la jeune femme de plus en plus pâle.

— Mais, saperlipopette, ma nièce, vous m'impatienteriez, à la fin! — Je vous dis ce que j'ai vu, et je n'ai point la berlue!...

Les deux interlocuteurs venaient d'arriver en face du numéro 27.

La jeune femme s'élança sous la porte cochère, traversa la cour avec une allure de folle et entra dans la loge.

— Est-ce que c'est vrai? — cria-t-elle à la concierge. — Un marchand est venu enlever notre mobilier?...

— Mais oui, madame... parfaitement... — Il fallait bien l'enlever, puisque M. Béraud l'avait vendu... — C'est lui qui a amené le marchand, un quart d'heure tout au plus après votre départ... — Il a payé les deux termes...

— Il n'a rien emporté? — continua Jeanne, affolée par la terreur.

— Si... une malle qu'il a fait charger sur un fiacre... il en laissé une autre qu'il doit venir prendre...

— Mon Dieu... mon Dieu... — balbutia la jeune femme en serrant son front dans ses mains, — c'est un cauchemar, tout ça!... c'est impossible! Paul est incapable d'agir ainsi! Ce serait trop honteux!

— Qu'est-ce que vous imaginez donc, ma nièce? — demanda Pierre Béraud.



Trilby monta sur une chaise, décrocha une lithographie encadrée...

— Rien... rien... je n'imagine rien... j'ai la fièvre... je déraisonne... où est la clef du logement ?

— La voici, madame... — dit la concierge toute bouleversée ; — le marchand de meubles me l'a remise en s'en allant, mais vous avez la vôtre...

Jeanne, sans se souvenir qu'elle avait en effet une clef dans sa poche, prit celle qu'on lui tendait et, en proie à une surexcitation terrible, gravit,

ou plutôt escalada les marches de l'escalier, suivie à distance par Pierre essoufflé et très ému, car il commençait à se rendre compte de ce qui se passait.

D'une main furieuse Jeanne ouvrit la porte du logement.

Entièrement vide, il semblait plus grand, il n'y restait rien, — rien qu'une malle au milieu de la première pièce.

La pauvre femme courut à cette malle, en souleva le couvercle, et poussa un cri terrible.

— Ah! le misérable!... — fit-elle ensuite; — le misérable! le misérable!...

— J'ai compris... j'ai compris,... — dit le chiffonnier en prenant dans ses larges pattes calleuses les mains longues et fines de sa nièce. — Le voyage de Lyon était une simple frime... une amorce à gobe-mouches... un attrape-nigaud! — Paul a voulu se débarrasser de vous sans esclandre... il a tout vendu et il vous laisse en plan!... voilà!...

— Le lâche! — reprit Jeanne d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées. — Le lâche! — il a osé venir m'attendre après avoir mûrement combiné son infamie... Il m'a volée, et il m'abandonne... il abandonne sa fille!... — Oh! nous sommes perdues... nous sommes maudites!... Qu'allons-nous devenir?

— Il ne faut pas jeter comme ça le manche après le crochet, ma pauvre enfant, — dit le chiffonnier dont les yeux se mouillaient en voyant le désespoir de sa nièce.

— Oui, — répétait Jeanne la tête égarée, — nous sommes maudites!... — Ah! si j'avais su!... Mais, non, j'étais confiante, moi! — Est-ce que ça peut se deviner, des infamies pareilles?... Je me sentais heureuse d'avoir entre les mains l'argent qui devait payer nos dettes, nous apporter le calme... Il me l'a volé, cet argent... il l'emporte en nous laissant la misère, à Lina et à moi... — Savez-vous ce qu'il a fait tout à l'heure, mon oncle?... C'est si monstrueux que vous ne le croirez pas!... — Je venais de toucher treize cents francs... une petite fortune pour moi! il ne m'a rien laissé... Ah! si... il a fait l'effort généreux de me donner quarante francs sur mon argent! Et il venait de tout vendre ici! — Mais qu'est-ce qu'il a donc à la place du cœur, cet homme-là? Mais quelle influence le pousse donc à commettre de si basses infamies? à devenir voleur?... — Les treize cents francs étaient à moi seule... Les meubles étaient à moi comme à lui, puisque j'en avais apporté une partie, ou plutôt ils étaient le gage de nos créanciers...

— Il les aura payés, sans doute, vos créanciers... — hasarda Pierre Béraud.

— Lui!... allons donc! — vous le connaissez mal... — S'il a vendu tout à mon insu, c'est pour ne rien payer. — Ne cherchez pas à l'excuser, mon oncle!

— Mais je ne l'excuse pas, sapristi!... Un pareil vaurien! — J'essaie de vous consoler, ma nièce, voilà tout!...

— Me consoler!... — répéta Jeanne amèrement.

— Ah! je sais ce qu'il vaut, ce pierrot-là! — poursuivit le chiffonnier. — Je sais bien que c'est un gueux!... Mais il y en a d'autres qui sont aussi misérables, et peut-être plus misérables que lui!...

— Qui donc? — demanda Jeanne avidement.

— Mais, par exemple, la créature qui avant d'être mariée était sa *margot* et qui l'est encore au jour d'aujourd'hui...

— Une maîtresse... ah! comme je le pressentais!... comme mon instinct m'avertissait! — s'écria la jeune femme avec élan. — Vous saviez qu'il avait une maîtresse... vous la connaissiez, et vous ne m'avertissiez pas! Ah! mon oncle, c'est bien mal!...

— Je ne savais rien du tout, et si ce matin même un ami véritable ne m'avait pas fait toucher du doigt la chose, je n'aurais jamais pu soupçonner tant de canaillerie. — D'ailleurs je venais vous voir exprès pour vous prévenir.

— Et quelle est la coquine dont l'influence amène cet homme à nous laisser, ma fille et moi, sans asile et sans pain?

— Sa cousine, ma propre nièce, qui n'a pas hésité à faire le malheur du brave garçon qui la prenait pour femme, la croyant honnête fille...

— Mais, alors, il s'agit de Victorine?...

— Justement...

— Victorine!... — Une mariée d'un mois!... — Ah! vous aviez raison, mon oncle, elle est aussi lâche que lui, et plus lâche encore peut-être. — Ah! la misérable! la misérable!...

— Voyons, voyons, Jeanne, il s'agit de se calmer, mon enfant!... Ça ne mène à rien de faire les grands bras en roulant les yeux... Faut raisonner et prendre un parti...

— Eh! mon oncle, quel parti puis-je prendre?... — Celui de me jeter par la fenêtre, dans la cour, ou du haut d'un pont, dans la Seine je n'en vois pas d'autre...

— Faut pas avoir de ces idées-là!... — s'écria Pierre Béraud. — Voulez-vous que je cherche Paul? — Le départ pour Lyon n'étant qu'une blague, à son bureau on me donnera son adresse... — Si on me la refuse, je n'aurai qu'à le guetter lui-même et, en lui faisant une forte morale, on pourrait peut-être le ramener... — Hein? qu'est-ce que vous pensez de ça?

— Je pense, mon oncle, que je vous prie de ne rien tenter... — répondit Jeanne d'une voix sourde.

— Vous laisserez donc ces vilenies continuer leur train-train?... — s'écria Pierre stupéfait.

— Ce que je ferai, mon oncle, je ne le sais pas encore, mais s'il y a quelque chose à tenter, c'est moi seule que cela regarde... — C'est à moi seule qu'incombe le devoir de ramener son père à mon enfant... ou de nous venger toutes deux?

— Pas de coup de tête, surtout, hein?... — Pas de bêtises?...

Au lieu de répondre, Jeanne reprit, avec l'intention évidente de changer le cours de l'entretien :

— Il faut que j'aille prendre Lina à l'école et que je me mette en quête d'un abri... — Pardonnez-moi, mon oncle, mais je ne puis rester plus longtemps avec vous...

— Vous n'avez que quarante francs, ma pauvre nièce, m'avez-vous dit tout à l'heure, il me reste encore quelques sous, et si je ne craignais de vous offenser...

— Non, non, mon oncle, — interrompit Jeanne. — Je vous remercie de tout mon cœur, mais je n'ai besoin de rien... Je travaillerai... j'en ai l'habitude.

— Vous me ferez savoir où vous vous logerez...

— Je vous le promets.

— Vous savez mon adresse, *Villa des Loques, à Saint-Ouen*...

— Oui, mon oncle.

— Eh bien! au revoir, ma nièce...

— Au revoir, mon oncle.

Pierre Béraud sortit du logement vide et s'en alla, le moral complètement chaviré.

Jeanne, restée seule, put donner un libre cours à ses sanglots.

Peu à peu ses larmes devinrent plus rares. La première effervescence de son désespoir se calma, mais pour céder la place à une douleur muette et sombre, faite d'amertume, de dégoût, de haine et de soif de vengeance.

— Oh! oui, — murmura la pauvre femme en crispant ses mains et en ébauchant dans le vide un geste de menace. Oh! oui, je me vengerai!

De nouveau elle souleva le couvercle de la malle sur laquelle, brisée, ne pouvant plus se soutenir, elle s'était assise pendant un instant.

— Tout ce qui me reste! — dit-elle à haute voix, avec un accent dont rien ne pourrait exprimer l'âpreté farouche. — Mes vêtements... ceux de Lina... un peu de linge... bien peu... il a pris le meilleur... Ah! misérable! misérable!...

Ensuite elle referma la malle dont elle mit la clef dans sa poche, essuya

ses yeux rougis, rajusta devant une glace sa chevelure et son chapeau, et sortit en refermant les portes derrière elle.

Elle entra chez le concierge.

— Il est possible, il est même certain que M. Béraud ne reviendra pas, — lui dit-elle. — Mais, quoique les meubles soient enlevés, j'ai certainement le droit de conserver la clef du logement jusqu'à ce que j'aie fait prendre la malle qui s'y trouve...

— Oh! oui, madame, ça ne fait pas l'ombre d'un doute... — répondit la concierge en regardant avec compassion la jeune femme. — Est-ce que vous êtes malade, madame Jeanne? — ajouta-t-elle. — On croirait que vous allez vous trouver mal...

LVI

Jeanne, dont le visage était livide, les traits tirés, convulsés, les yeux brillants de fièvre, réagit violemment contre la défaillance qui s'emparait d'elle.

— Malade, moi? — Non. pas le moins du monde... — répliqua-t-elle d'une voix qu'elle essayait en vain d'affermir. — Ce changement imprévu, ce départ brusque, me bouleversent un peu... voilà tout... — J'enverrai chercher tout à l'heure la malle qui est là-haut.

—Mais, — reprit la concierge, — Mlle Lina n'est point habillée pour partir...

— Je vais rejoindre avec elle M. Béraud chez un de nos amis... Nous l'habillerons là...

La concierge était une bonne femme qui n'insista point, mais elle comprenait à merveille qu'il se passait quelque chose de très extraordinaire dont on ne lui parlait pas.

Jeanne poursuivit :

— C'est un commissionnaire qui viendra... — Il vous apportera les clefs du logement... — Vous lui donnerez la malle, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille, madame Béraud...

Ce nom de *Béraud*, sous lequel on la désignait pour la dernière fois peut-être, et qui n'était pas, qui ne devait jamais être le sien, fit mal à la pauvre femme.

Il avivait ses blessures saignantes, il lui rappelait le passé plein d'illusions décevantes, la mettait en face du présent douloureux et lui montrait l'avenir gros de nuages recélant la foudre...

En quittant la maison de la rue de Seine, Jeanne alla droit à l'école.

La demie après quatre heures venait de sonner.

Les enfants sortaient.

Ceux que devaient venir chercher leurs parents attendaient en jouant dans une cour.

Jeanne s'adressa à la surveillante, et lui remettant quelques pâtisseries achetées par elle en route, lui dit :

— Je viendrai prendre Lina dans une heure à peu près... il faut que je fasse une course pressée qui ne peut se remettre... — Annoncez-lui que je suis venue, que je vais revenir, et donnez-lui ces gâteaux pour lui faire prendre patience...

— Revenez quand vous voudrez, ma chère dame, répliqua la surveillante. j'aurai bien soin de la petite.

Rassurée à cet égard, Jeanne s'éloigna.

— La première chose à faire, — pensait-elle, — c'est de nous assurer un gîte...

Elle remonta du côté du marché Saint-Sulpice. Elle se souvenait avoir vu dans les rues voisines des hôtels meublés de très modeste apparence, où les logements ne devaient pas coûter cher, et en effet elle trouva du premier coup, rue Lobineau, une petite chambre au cinquième étage dont le prix ne dépassait pas vingt francs par mois.

Elle loua cette chambre et paya d'avance une huitaine, puis elle se mit en quête d'un commissionnaire et lui donna les instructions nécessaires pour qu'il allât chercher sa malle.

En moins d'une demi-heure ce fut fait, et Jeanne put retourner à l'école où elle avait prié qu'on gardât sa fille.

Lina l'attendait en pleurant.

Malgré les explications très claires et très catégoriques données par la surveillante, l'enfant trouvait étrange un retard qui se produisait pour la première fois, et son petit cerveau travaillait.

— Je suis sûre qu'il est arrivé du mal à maman... — répétait-elle avec obstination.

En voyant sa mère, elle poussa un cri de joie et courut se jeter dans ses bras.

Jeanne étouffait.

— Viens, ma chérie... — Merci, madame, de votre complaisance...

Voilà les seules paroles qu'il lui fut possible de prononcer, et elle entraîna sa fille.

— Tu as donc été en course, petite mère? demanda l'enfant.

— Oui, mignonne...

Lina, frappée de l'altération de la voix, regarda sa mère et reprit :

— Tu as pleuré encore... je le vois bien...

Hors d'état de répondre, Jeanne se pencha, prit la petite fille dans ses bras et la couvrit de baisers.

Avec son instinct d'enfant intelligent et tendre, Lina comprit que les pressentiments qui la tourmentaient depuis une heure n'étaient pas sans fondement, son cœur se gonfla, ses yeux se remplirent de nouvelles larmes et elle n'osa plus interroger sa mère.

Jeanne avait pris un autre chemin que celui qu'elle suivait d'habitude pour regagner la rue de Seine en sortant de l'école.

Lina s'en aperçut.

— Nous ne rentrons donc pas tout de suite à la maison?... — dit-elle.

— Ne me questionne point, ma mignonne...

— Pourquoi, petite mère?...

— Il nous est arrivé un grand maleur, vois-tu...

— Papa est malade? — fit vivement Lina.

Jeanne ne répondit pas.

Elle pensait :

— Ah! plût à Dieu qu'il fût mort, le misérable qui est son père! — Nous aurions à le pleurer au lieu de le maudire!

Lina pleurait silencieusement.

On atteignit l'hôtel de la rue Lobineau.

— Mais où allons-nous donc? — murmura l'enfant.

— Tout à l'heure, tu le verras, ma chérie.

La pauvre femme franchit le seuil du bureau de l'hôtel et demanda la clef de la chambre qu'elle avait retenue.

Une fille de service monta la première dans l'escalier.

L'enfant, toute tremblante, regardait avec des grands yeux étonnés.

Au cinquième étage, sous les toits, la servante ouvrit une porte et dit :

— Voilà, madame...

Jeanne eut un frisson.

— Oh! p'tite mère, — s'écria Lina, — quelle vilaine chambre!...

La pièce était, en effet, d'une laideur et d'une exiguïté presque invraisemblables.

Un lit de fer, une commode, une petite table, deux chaises, le tout d'une propreté douteuse, suffisaient à l'encombrer.

Une fenêtre à tabatière, aux vitres encrassées, éclairait assez mal ce taudis mansardé où l'on devait étouffer l'été et geler l'hiver.

— C'est bien, mademoiselle, je vous remercie... — dit Jeanne à la servante, qui se retira en fermant la porte derrière elle.

La malheureuse femme, se laissant alors tomber sur une chaise, fondit en larmes.

Lina, pleurant comme elle, grimpa sur ses genoux et lui saisit les mains en balbutiant :

— Maman... chère tite maman... il ne faut point te faire du chagrin comme ça... Dis-moi où est papa...

Jeanne se sentit glacée jusqu'aux moelles.

— Ton père !... — murmura-t-elle d'une voix sourde. — Il nous a abandonnées, mon enfant !... abandonnées !... — Tu m'entends, pauvre chérie, mais tu ne peux pas encore comprendre ce qui se passe autour de nous...

— Si, tite mère, je comprends très bien. Papa nous a quittées... il est parti... il ne nous aimait donc pas ?...

— Il ne nous aimait pas, non, ma mignonne, et il l'a bien prouvé... — il a vendu nos meubles... il nous a jetées dans la rue, sur le pavé... ne s'inquiétant point de savoir s'il nous faudrait mourir de faim !... — Oh ! ma Lina, ma chérie, mon amour, ne me parle plus de ton père... ne m'en parle jamais !... Tu n'as plus de père, mais ta mère te reste ! — Elle t'aime, elle t'adore... Elle ne te manquera pas !...

La mère et l'enfant confondirent leurs sanglots et leurs baisers, et Lina, tout en embrassant Jeanne, bégayait :

— Nous ne sommes plus que nous deux, mais je serai si sage, je t'aimerai tant, que tu n'auras jamais de chagrin... jamais... jamais.

Laissons les pauvres abandonnés dans l'hôtel de la rue Lobineau, et rejoignons le misérable qui les jetait si lâchement sur le pavé de Paris.

Nous l'avons vu se diriger vers la brasserie de l'École-de-Médecine, à l'enseigne de la *Chope d'Argent*.

En sortant de chez lui, sans s'inquiéter de l'évanouissement de sa femme, Eugène Loiseau avait pris le chemin du même établissement.

Il éprouvait l'impérieux besoin de se distraire, et il espérait rencontrer là son compagnon de la nuit précédente.

Mais l'homme au béret bleu, le prétendu ouvrier gainier — Will Scoot — ne s'y trouvait pas.

— Un peu plus tard il viendra bien sûr... — pensa le mari de Victorine, et il se fit servir une choucroute et un bock.

Le temps passa sans amener le gainier. Loiseau ayant achevé sa choucroute et sa bière, songea qu'il serait peut-être bon de chercher du travail, et il se mit en quête, mais avec une mollesse dénotant chez lui un engourdissement moral de premier ordre.

Successivement il visita quelques ateliers, buvant à droite et buvant à gauche, bavardant, pérorant, mais en somme ne se faisant embaucher nulle part.

Vers cinq heures, aux trois quarts ivre, il revint à la brasserie.

Le gainier continuait à ne point paraître.



— V'là la chose : je suis natif de Varville.

A sa place ce fut Paul Bérand qui se montra et qui, constatant avec joie du premier coup d'œil l'ébriété manifeste de son parent, s'écria :

— Ah! par exemple, je suis joliment content de te rencontrer! — C'est ça une veine! — une vraie veine!...

— Pourquoi donc? — demanda Loiseau.

— Parce que justement je pensais à toi, qui es un ami, un vrai, et que notre rencontre me donne l'occasion de t'offrir à dîner pour nous distraire.

— T'as donc besoin de distractions, toi, ma vieille? — fit le mari de Victorine avec un rire épais.

— Comme tu dis! oui, j'en ai besoin...

— A cause?...

— C'est une affaire de sentiment... — On n'envoie pas dinguer une femme avec laquelle on vit depuis longtemps, sans que ça fasse quelque chose, au fond...

Loiseau regardait son cousin d'un air de profond ahurissement.

— De quoi? de quoi? — fit-il enfin. — C'est de Jeanne que tu parles? — Tu as envoyé dinguer Jeanne Dessourdy!

— Parfaitement! — j'en avais assez de ce collage! — Un vrai crampon! — Pas de liberté pour deux sous et des scènes tous les jours!... J'ai pris un grand parti! — Rupture radicale et sans *revenez-y*... — Me voilà mon maître, et nous pourrons faire la fête tout à notre aise!...

— Faire la fête c'est très joli quand on a de *la braise!* — répondit Eugène Loiseau. — Mais à cette heure il faut, moi, que je tire la langue...

LVII

Paul Béraud dressa l'oreille.

— Qu'est-ce qui t'arrive donc? — demanda-t-il.

— J'ai reçu mon compte à l'atelier... — répondit Eugène Loiseau.

— On t'a renvoyé, toi!... un ouvrier fini!... un malin!...

— Ça n'a pas empêché de me flanquer mon paquet très bien... — Cette nuit j'avais fait la noce avec le gainier... tu sais, le bon garçon qui était ici hier soir, et qui est en train de manger un petit héritage... Ah! il s'entend à commander un *balthazar*, celui-là!... — Ce matin j'avais mal aux cheveux... je suis arrivé en retard à l'atelier, et, bernique sansonnet!... — On m'a payé ce qui m'était dû, j'ai repris mes outils et me v'là sans ouvrage...

— Tu as raconté ça à ta femme? — demanda Paul Béraud.

— Plus souvent! est-ce que ça la regarde?... Je retrouverai un autre atelier et, si Victorine se permet de m'embêter, flic, flac et allez donc! les claques marcheront comme ce matin, et si les claques ne suffisent pas pour amener la paix dans le ménage, eh bien! on tirera chacun de son côté...

— C'est encore ça qui vaudrait le mieux pour toi, vois-tu! — dit Paul Béraud enchanté de ce que son cousin venait de lui apprendre. — Tu as eu tort de te marier! — Les femmes, c'est des boulets qu'on traîne à son pied...

— Quand on n'est pas une bête, on fait ce que je viens de faire, on casse la chaîne et on lâche le boulet.

— Ah bien! si Victorine t'entendait, — s'écria Loiseau en riant, — elle en ajouterait long à la litanie qu'elle délile sur ton compte!

— Ta femme parle donc de moi? — demanda Béraud surpris, et d'ailleurs prêt à se venger si la jeune femme avait dénoncé les tentatives qu'il faisait contre elle.

— Parbleu!... elle se gêne!

— Que peut-elle dire?

— Que c'est toi qui m'entraînes.

— T'entraîner à quoi?

— A faire la noce.

— Par exemple, c'est trop fort! — Est-ce que c'est moi qui t'ai poussé à aller avec le gainier?

— Bien sûr que non! Mais qu'est-ce que ça peut te faire? — Laisse-la donc dire! Tu es mon ami, ça suffit, et puis : Zut pour les femmes! — Qu'est-ce que tu payes?

— Une absinthe d'abord.

— Ça va!

— Et, ensuite, un bon dîner.

— Tu es un vrai homme!... Vive la joie!

— Si tu as besoin de quelques sous, — reprit Paul Béraud, — tu sais, il ne faudrait pas te gêner...

— Tu es donc en fonds?

— Oui... une rentrée inattendue...

— Dame!... puisque tu es si gentil... en attendant que je retrouve du travail, j'accepterai bien tout de même...

— Veux-tu deux cents francs?

— Quand faudra-t-il que je te les rembourse?

— Quand tu voudras... quand tu pourras... Sois paisible, je ne te tourmenterai point...

— Eh bien! oui, tu me rendras service, mais tu sais, pas un mot à Victorine, si tu la voyais...

— La voir! quand elle m'arrange si bien! Ah! mais non!... — Merci! Je n'ai nulle envie de me faire arracher les yeux... Voici tes dix louis... — Inutile de me remercier... Tu agirais de même avec moi. — Garçon, deux absinthes et un jeu de piquet...

On les servit.

— Et le gainier? — demanda Paul Béraud en battant les cartes.

— Je ne l'ai pas revu depuis la nuit dernière... — Je croyais le trouver ici...

— S'il vient, nous l'emmènerons dîner avec nous...

— Bravo !... Emmenons-le! c'est un zig!... — Il m'a payé des vins... Je ne te dis que ça!...

Et les deux cousins se mirent à jouer au piquet en attendant le prétendu ouvrier gainier. Celui-ci, aussitôt après le départ de Pierre Béraud, le vieux chiffonnier, avait quitté le pied-à-terre de la rue du Geindre où on le connaissait sous le nom de Cordier, et gagné le fiacre qui l'attendait un peu plus loin.

— Rue Fléchier, — dit-il en anglais au cocher. — Tu m'arrêteras au coin de la rue Saint-Lazare.

A l'endroit indiqué la voiture fit halte et Cordier, ou plutôt William Scoot, se dirigea vers le numéro 9 de la rue Fléchier.

Il entra dans la maison, passa devant la loge sans parler au concierge, gravit l'escalier et s'arrêta au quatrième étage, à la porte de l'appartement que Trilby habitait depuis huit jours sous le nom de *David*, courtier d'assurances sur la vie.

Au lieu de sonner, Will Scoot frappa trois petits coups à intervalles égaux et toussa légèrement.

C'était le signe de reconnaissance convenu entre les deux complices d'Arnold Desvignes.

La porte fut ouverte presque aussitôt par Trilby. — Scoot entra.

— Eh bien? — fit-il.

Trilby posa vivement un doigt sur ses lèvres en disant à voix basse :

— Mets une sourdine!... le gosse est chez lui...

— As-tu appris quelque chose touchant la religieuse et ce galopin?...

— Touchant la religieuse, non. — Depuis que le gosse est emménagé ici, elle n'y est pas venue... je puis même affirmer qu'il ne l'a vue nulle part, et ça a l'air de le taquiner bigrement, le moucheron!...

— Comment diable sais-tu ça?...

— Je l'ai entendu se parler tout seul à lui-même... Regarde, voilà mon téléphone...

Trilby, montant sur une chaise, décrocha une lithographie encadrée et découvrit un trou d'environ quinze centimètres de largeur à l'orifice, et qui traversait la cloison en diminuant comme un entonnoir.

Le diamètre du fond de ce trou n'avait pas plus de cinq centimètres et se dissimulait sous la feuille de papier de tenture du logement contigu.

— J'ai percé ça à la muette, — continua Trilby, — et pour entendre ce qui se dit là-dedans je n'ai qu'à approcher mon oreille du trou... — Le jour où je voudrai voir aussi, il me suffira de découper la rondelle qui ferme l'ouverture et j'adapterai cette rondelle sur un tampon bouchant le trou.

— Très bien combiné... — Bref, qu'est-ce que tu as entendu?

— Misticot marronnant tout seul au sujet du silence de la religieuse... Entre autres choses, il disait : — *Pourquoi qu'elle n'est pas venue à la chapelle du Sacré-Cœur afin que je lui donne l'adresse du logement que j'ai loué?...*

— Donc, — interrompit Scoot. — il avait reçu d'elle l'ordre de louer un logement.

— C'est ce que j'ai conclu pareillement.

— Donc ils manigancent ensemble quelque chose...

— Ça saute aux yeux !

— Mais, quoi?

— C'est quelque chose contre le patron..

— Tu en es sûr?

— Oui.

— Comment?

— Depuis trois jours je file le gosse...

— Que fait-il? — Où va-t-il?

— Il file le patron.

William Scoot eut peine à retenir une exclamation d'étonnement.

— Allons donc! — murmura-t-il.

— Il le guette à la porte de la maison de banque, — reprit Trilby, — ou à la porte de l'hôtel du boulevard Haussmann, ou à la porte de celui de la rue de Tivoli, et il le file comme un vrai détective...

— Oh! oh! — fit Scoot, — voilà qui pourrait bien devenir dangereux!... — Et, dis-moi le patron, n'est pas allé depuis quelques jours à son logement de la rue des Tournelles?...

— Non, mais rien ne prouve qu'il n'ira pas d'un moment à l'autre.

— Il faudrait le prévenir et je m'en charge... — Quant à cet avorton de Misticot. je commence à le trouver gênant! — Si ça continue il faudra se débarrasser de lui... — Je me demande quel motif il peut avoir de moucharder le patron... — Est-ce qu'il se douterait de quelque chose?... — — Alors tout serait à craindre...

— Où nous mène-t-il. le patron? — murmura Trilby. — C'est très joli la perspective du million qu'il doit nous donner quand il aura réussi dans son entreprise, mais nous marchons à l'aveuglette.

— Je ne m'occupe que du million! — répliqua Will Scott, — quant au reste, je m'en moque! — Nous y sommes... Allons jusqu'au bout!

— Allons-y! — Où en es-tu, toi, de tes affaires avec les Béraud?

— Ça marche pas trop mal!... — Ils sont en bonnes mains, les Béraud! — Avant quinze jours ils s'entretueront les uns les autres, grâce à moi, ou crèveront de misère.

— Mais pourquoi tous ces mics-macs?

— Ah! voilà! — J'obéis sans savoir, mais je crois que l'obéissance nous

conduit au million promis, et je n'en demande pas davantage... — Sur ce, au revoir... Je pars...

— N'oublie pas de prévenir le patron...

— Aucun danger que j'y manque!...

Les deux ci-devant clowns du Cirque Fernando se serrèrent la main.

Trilby ouvrait la porte, et Scoot allait descendre les premières marches de l'escalier lorsqu'il rebroussa vivement chemin et rentra dans le logement de son compagnon.

— Qu'est-ce donc? — fit Trilby.

— Elle! — répondit William en refermant la porte.

— Qui, elle?

— La religieuse!

— Pas possible! — Le gosse aura donc trouvé moyen, depuis son monologue, de lui faire savoir où il demeurait?...

— Silence! — Écoute!

Will et Trilby prêtèrent l'oreille.

Un bruit de pas se fit entendre sur le carré, puis cessa brusquement.

— Vite à l'observatoire, — dit Scoot, — car c'est parfaitement chez Misticot qu'on vient!...

En effet, à cette minute précise, on sonnait à la porte du gamin de Montmartre.

LVIII

— Dépêchons-nous de grimper sur deux chaises et d'écouter... — dit Trilby à son visiteur.

Et les deux gredins, s'accotant à la muraille, se placèrent à droite et à gauche du trou en forme d'entonnoir dont nous avons constaté l'existence.

Au coup de sonnette inattendu retentissant dans son logement, Misticot courut à la porte et l'ouvrit.

Sœur Marie, — car en effet Scoot n'avait point commis d'erreur en croyant la reconnaître, — se trouvait sur le seuil.

— Ah! Dieu soit loué! c'est vous, ma sœur! — s'écria le petit marchand de médailles en s'effaçant pour laisser entrer la religieuse — Je n'ai pas besoin, puisque vous voilà, de vous demander si vous avez reçu mon billet, — ajouta-t-il en refermant la porte.

— Oui, — répondit la cousine d'Angélique, — et c'était très imprudent à vous de m'écrire, car on aurait bien pu, par ordre de mon oncle, inter-

cepter la lettre... — J'ai parfaitement compris votre impatience, mais il ne faut pas recommencer...

— Excusez-moi, ma sœur... — murmura le jeune garçon. — Ne vous ayant point vue depuis huit grands jours je commençais à craindre qu'il ne vous soit arrivé quelque chose de malheureux... Sans compter que je me morfondais dans l'inaction.

— Mademoiselle Verrière a été malade...

— Pas gravement, j'espère!

— Dans les premiers moments j'ai eu quelque inquiétude, mais ma cousine va beaucoup mieux, ce qui m'a permis de la quitter un instant aujourd'hui...

— Quelle est la cause de son mal?

— Le chagrin...

— Toujours au sujet du mariage avec cet Arnold Desvignes?...

— Hélas! mon oncle est inflexible! — Il s'obstine dans la résolution prise, et le lieutenant Vandame est parti pour le Tonkin...

— Il est parti! — s'écria Misticot, — il laisse le champ libre à son ennemi!...

— Que pouvait-il faire? — Des circonstances connues de vous rendent la lutte impossible...

— C'est vrai!... — Ah! les gredins!... — Comme on l'a fait souffrir, cette pauvre demoiselle Angélique, qui est si belle et si bonne!... — Ma sœur, m'apportez-vous le renseignement nécessaire pour commencer mes recherches? — Savez-vous quel est le lieu de naissance d'Arnold Desvignes?

— Malheureusement, non. — J'ai tout mis en œuvre pour le savoir et j'ai échoué...

— Que voulez-vous que je fasse, alors?... — Comment fouiller dans le passé d'un homme quand on ignore où cet homme est né... d'où il vient, où il a vécu?...

— Ce passé, nous le connaîtrons plus tard... En ce moment nous ne pouvons que nous inquiéter des agissements d'Arnold Desvignes... de sa manière de vivre...

— Quant à la manière de vivre du particulier, elle est tout ce qu'il y a de plus simple et de moins mystérieux...

— Comment savez-vous cela?

— Depuis huit jours je suis comme son ombre le personnage en question... aucune de ses démarches n'a pu m'échapper...

— Et rien de suspect?

— Rien... — Il ne s'occupe que des affaires de la banque de votre oncle... — Une seule chose m'avait paru singulière... une visite faite par lui, il y a quatre jours, dans une maison de la rue du Paon-Blanc... — Je

me suis faufilé derrière lui... — Je l'ai vu frapper à une porte, et sa visite a duré près d'une heure...

— Eh bien?

— Eh bien! je me suis informé après son départ, et j'ai appris que l'homme qu'il venait voir était un Italien... un agent d'affaires qui se charge de recouvrements, de placements et d'autres opérations du même genre... — Agostini — (c'est son nom) — ne jouit d'ailleurs dans le quartier d'aucune estime...

— En s'y prenant adroitement, on pourrait savoir de cet Agostini s'il connaît Arnold Desvignes depuis longtemps... — dit sœur Marie.

— A quoi cela nous mènerait-il? — demanda Misticot.

— A rien, peut-être... peut-être à beaucoup... — Arnold Desvignes a pendant plusieurs années habité les Indes, et n'est à Paris que depuis peu... Si les relations entre lui et Agostini sont antérieures à son départ de France, on aurait chance d'apprendre beaucoup en questionnant l'Italien... — Vous dites qu'on l'estime médiocrement...

— J'aurais pu dire aussi bien qu'on le regarde comme une franche canaille... Voilà l'opinion sur son compte...

— Donc il est à vendre... — Eh bien! interrogez-le et payez-lui chacune de ses réponses...

— Vous avez raison, ma sœur... — Je l'interrogerai...

— Quand?

— Aujourd'hui même...

— C'est bien... — Maintenant, je vous quitte, mon cher enfant... — Chaque matin je viendrai vous demander si vous avez quelque chose à m'apprendre... — Soyez courageux et ne perdez point patience... — Nous devons travailler tous deux à sauver ma cousine...

— Et nous la sauverons, ma sœur, ou j'y perdrai mon surnom de Misticot!... — s'écria le gamin en reconduisant la religieuse jusqu'à la porte de son logement.

Will Scoot et Trilby n'avaient naturellement pas perdu un seul mot du dialogue que nous venons de sténographier.

Scoot sauta vivement à terre.

— Bouche le téléphone, — dit-il, — et écoute-moi... — Le moucheron va aller trouver, rue du Paon-Blanc, l'Italien Agostini et le questionner... — Quel est cet Agostini et que peut-il répondre sur le patron? je l'ignore, mais il ne faut pas que le gosse arrive chez l'agent d'affaires avant que le patron soit prévenu... — C'est compris?

— Oui.

— Veille donc... — Moi, au plus pressé.



On aida le relieur à descendre en le soulevant par les deux bras.

Will Scoot sortit précipitamment du logement de Trilby et regagna son fiacre.

— Rue Le Peletier, 42... — commanda-t-il au cocher du coupé de louage

Il y avait foule ce matin-là — nous l'avons dit — dans les bureaux de la maison de banque Jules Verrière et Compagnie.

Depuis que nous avons vu Paul Béraud s'y présenter, cette foule n'était pas un seul instant devenue moins compacte.

Arnold Desvignes et Jules Verrière, ne voulant point s'éloigner, ne fût-ce qu'une heure, avaient déjeuné dans leur cabinet.

Ils s'y trouvaient ensemble lorsque William Scoot, affublé de la défroque sordide du pseudo-Cordier, entra résolument dans l'antichambre précédant le cabinet directorial et demanda en anglais à parler à M. Arnold Desvignes.

Celui-ci, depuis qu'il s'était décidé à associer ses deux complices à son œuvre gigantesque, comprenant bien qu'il ne pouvait agir seul, leur avait fait connaître sa véritable position.

Il ne doutait point, du reste, que l'appât du million promis lui assurât l'absolue fidélité des ex-clowns du Cirque Fernando, qui avaient tout à gagner à le servir et rien à le trahir.

Agostini seul ne savait absolument sur son client que ce que celui-ci lui avait dit, mais il soupçonnait beaucoup de choses, ne s'en préoccupant aucunement du reste, et toujours prêt à agir en aveugle pourvu qu'il fût amplement payé.

Will Scoot s'étant exprimé en anglais, le garçon de bureau, qui ne connaissait point cette langue, ne comprit qu'une chose, le nom de l'associé de Jules Verrière.

Le costume ultra rapé du nouveau venu ne plaidait pas en sa faveur, mais la *Banque populaire* amenait une clientèle singulièrement mêlée et les paletots crasseux cachent parfois des portefeuilles biens garnis.

Donc, sans s'arrêter à l'apparence, le garçon de bureau entra dans le cabinet directorial où Jules Verrière était momentanément seul, son associé venant d'en sortir pour aller à la caisse.

— Monsieur, — dit-il, — c'est un homme qui me paraît Anglais et qui demande M. Desvignes...

— Faites entrer...

Le garçon introduisit Will Scoot qui salua le banquier et prononça avec volubilité deux ou trois phrases dans le plus pur idiome britannique.

— Je ne parle pas anglais, monsieur... — interrompit le père d'Angélique, — M. Desvignes va revenir...

De la main il désignait un siège.

Scoot resta debout, très impatient, se disant que le temps pressait.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Arnold rentra, et du premier coup d'œil reconnut Scoot sous son déguisement.

— Toi ici! — lui dit-il en anglais. — Que se passe-t-il donc? — Tu peux t'expliquer sans crainte, mon associé ne compendra pas un mot.

Will Scoot raconta brièvement ce qu'il venait d'entendre chez Trilby.

— Ah! — fit Arnold. — nous savons donc enfin ce que complotent ces gens-là! — C'est bien! — Je suis averti... — Va-t'en tout de ce pas m'attendre sur le quai de l'Hôtel-de-Ville, près de la rue du Paon-Blanc.

Et il accompagna Will Scoot jusqu'à l'antichambre.

— Que voulait donc cet Anglais râpé? — demanda Jules Verrières à son associé.

— Cet Anglais est un Américain que j'ai rencontré jadis aux Indes. — Il était alors dans une position meilleure et il vient me prier de m'intéresser à lui.

Tout en disant ce qui précède. Arnold prit son chapeau et continua :

— Je sors... je vais jusque chez moi chercher des papiers que j'ai oubliés et dont j'ai besoin. — Mon absence sera courte...

Il gagna la station de voitures qui se trouve en face de l'église Notre-Dame-de-Lorette et monta dans un fiacre.

— Où allons-nous? — fit le cocher.

— Rue du Paon-Blanc... et du train... cent sous de pourboire.

En moins de vingt minutes la distance fut franchie.

L'ex-employé du banquier de Calcutta gravit rapidement l'escalier et vint frapper à la porte d'Agostini.

L'homme d'affaires ouvrit aussitôt.

— J'ai besoin de causer avec vous. et je suis très pressé... — lui dit le visiteur. — Entrons donc au plus vite dans votre cabinet...

Au bout de quelques secondes, les deux hommes étaient assis en face l'un de l'autre, et Agostini demandait :

— De quoi s'agit-il?

LIX

— Il est probable, il est certain même, — dit Arnold Desvignes, — qu'avant ce soir, dans quelques instants peut-être, vous receviez une visite...

— Une visite? — répéta l'Italien, — la visite de qui?

— D'un très jeune homme, presque d'un gamin...

— Que viendra-t-il faire chez moi?

— J'ignore le prétexte dont il se servira pour motiver sa démarche, mais je connais son but. et ce but le voici : — D'une façon plus ou moins adroite il arrivera à vous demander des renseignements sur un certain

Arnold Desvignes, ayant habité les Indes, et pour le moment associé du banquier Jules Verrière...

— Ah! ah! — murmura l'homme d'affaires sans manifester la moindre surprise, mais en regardant son interlocuteur avec curiosité, — il s'agit de cet Arnold Desvignes au sujet duquel j'ai fait, par votre ordre, une enquête...

— Arnold Desvignes, c'est moi... — dit carrément l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta.

— Très bien... — Je me doutais que ce nom vous servirait à quelque chose... — J'ai du flair...

— Joignez à ce flair beaucoup de discrétion en ce qui me concerne, et je me charge de votre fortune...

— Je la regarde donc comme faite! — Quelle devra être mon attitude vis-à-vis du questionneur que vous m'annoncez?

— Une attitude très simple... — Vous répondrez en exigeant de chaque réponse un bon prix... Rien ne vous empêchera de prodiguer contre argent comptant des renseignements de fantaisie... — Ce qu'on tient à connaître surtout, c'est le lieu de naissance d'Arnold Desvignes...

— Eh bien?

— Eh bien! vous l'indiquerez, tout simplement... — il n'en peut résulter pour lui quoi que ce soit de fâcheux... — On n'apprendra rien de plus que ce que vous m'avez appris à moi-même après votre voyage à Bléré...

— Mais vous m'avez empêché d'aller à Londres et de continuer à suivre là-bas la piste d'Arnold Desvignes...

— Ce qu'on apprendrait à Londres ne peut me gêner... D'ailleurs, avant que les chercheurs se décident au voyage, s'ils croient devoir le faire, jaurai pris un parti... — Vous voilà prévenu... Maintenant, occupons-nous d'autre chose. — Où en êtes-vous avec Paul Béraud?

— Il est venu ce matin m'offrir des acomptes que j'ai refusés ainsi que vous me l'aviez enjoint... — Alors il m'a déclaré qu'il ne payerait rien, et cela d'un ton si singulier que, lorsqu'il est parti, je l'ai suivi sans qu'il s'en doutât... — Il allait simplement vendre son mobilier à un brocanteur, ce qui constitue un procédé d'une délicatesse plus que douteuse et pourrait motiver au besoin une plainte des créanciers dupés...

— Mais la femme avec laquelle il vit, cette couturière, Jeanne Dessourdy?

— Elle était absente et c'est à son insu qu'il a fait ce joli coup... — Une canaille très réussie, ce Paul Béraud! — Avez-vous de nouvelles instructions à me donner à son sujet?...

— Il faut lui couper les vivres...

— De quelle manière?

— En vous servant des créances qui sont entre vos mains pour former opposition sur ses appointements.

— Au *Crédit Lyonnais?*

— Non, mais à la maison de banque Verrière et Desvignes dont, à partir d'après-demain, il sera l'employé. — Faites en sorte de savoir ce que deviendront Jeanne Dessourdy et son enfant...

— Je le saurai.

Arnold allait se lever et partir quand un coup de sonnette se fit entendre à la porte.

— C'est peut-être le petit jeune homme annoncé... — dit l'Italien.

— Si c'est lui je ne serai pas fâché de savoir comment le drôle s'y prendra pour vous questionner... — répliqua l'associé de Jules Verrière en franchissant le seuil de la chambre voisine, dans laquelle nous l'avons déjà vu se cacher pour assister à l'entretien du vicomte de Nervey et de Mélanie Gauthier avec l'agent d'affaires.

L'Italien alla ouvrir et se trouva en face d'un jeune paysan imberbe, coiffé d'un chapeau de paille, chaussé de gros souliers, et portant une blouse bleue toute neuve brodée de fil blanc au collet, aux poignets et sur les épaules.

— C'est-il vous qu'êtes le nommé Agostini, mon cher monsieur? — demanda le nouveau venu avec un salut rustique et un accent normand très prononcé.

— C'est moi.

— Alors c'est-il qu'on peut vous causer pour affaires? en payant, bien entendu...

— Entrez...

Et Agostini conduisit le jeune provincial dans son cabinet, en se posant cette question :

— Est-ce là le garçon dont Arnold Desvignes me parlait tout à l'heure?...

Arnold Desvignes, lui, savait déjà à quoi s'en tenir.

Le jour du repas de noces, à Saint-Mandé, il avait entendu la voix de Misticot et, quoique cette voix fût modifiée par l'accent normand, il venait de la reconnaître.

— Asseyez-vous, jeune homme, — dit l'Italien, — expliquez-vous...

— V'là la chose... J' suis né natif d' Varaville, dans l' Calvados... — J' suis-t'-orphelin de pé et de mé... — J'ai hérité du p'tit magot d' m' nonque Mathieu Valin, j' m'ai mis dans la tête d' faire fortune, et j' viens à Paris pour m'établi...

— Vous établir quoi ?...

— Nourrisseur e d'vaques, donc! — Je veux monter une vaquerie normande dans un quartier où que j'trouverai un terrain propice, et débiter

aux Parisiens du bon lait de vaque. — Alors on m'a dit : — *Faut vous adresser à un homme d'affaires... y vous dénichera ça tout de suite...* On m'a enseigné où que vous restiez, et me v'là! Ça peut y s' faire?

— Très bien... — Je vous trouverai même un établissement tout monté...

— Ça vaudrait mieux...

— Seulement, ça sera cher...

— J'y mettrai le prix tout de même...

— De combien disposez-vous?

— L' magot d' m' nonque Mathieu Valin allait dans les quarante mille...

— Très bien... ça s'arrangera... Dès demain je m'occuperai de votre affaire... seulement il faudra me laisser une provision...

— Une provision... — répéta le visiteur, — une provision ed' quoi?

— Une somme d'argent déposée d'avance pour frais, démarches, débours, etc., etc.

— Bon! bon! compris! ... — Vous êtes un malin, vous, tout de même!... — un vrai malin, comme défunt m' nonque Mathieu Valin! — J'aime ça, moi! — On vous laissera ce qu'il faudra... — Présentement, donnez-moi un renseignement...

— Que voulez-vous savoir?

— Des filous, à Paris, y en a, pas vrai?

— Quelques-uns...

— J' voudrais, en attendant de monter la vaquerie, placer mon argent chez un banquetier, crainte qu'on ne me le filoute...

— C'est facile...

— Bien sûr, mais c'est qu'il y en a, des banquetiers, qui sont aussi voleurs que les filous...

— Choisissez-en un bon...

— On m'a donné une adresse...

— Laquelle?

Le jeune paysan tira un papier de sa poche et lut :

— « *Banque Jules Verrière et Arnold Desvignes, 42, rue Le Peletier.* »

Agostini tressaillit.

Le nom d'Arnold Desvignes venait de l'éclairer.

Il savait maintenant à quoi s'en tenir.

— Bonne maison!... Excellente maison!... — s'écria-t-il. — Depuis bien des années je connais personnellement M. Desvignes, qui a fait aux Indes une grande fortune... — J'opère même encore des recouvrements pour son compte... Ah! quel honnête homme!

— Bè! — Mais j'y songe... Est-ce qu'il ne serait point mon pays?... Il y a des Desvignes près de chez nous, à Dozulé... C'est-il ses parents?

— Je ne crois pas... M. Arnold Desvignes est originaire de Bléré...

— C'est-il dans le Calvados?

— Non... c'est dans le département d'Indre-et-Loire...

— Quel âge qu'il a, ce banquetier?

— C'est un jeune homme... Il est né en 1857, si j'ai bonne mémoire.

— Alors je peux lui porter mon argent?

— En toute sûreté.

— Je suis content de savoir ça... — Pour lors vous allez vous occuper de mé?

— Oui, et très sérieusement... — Donnez-moi votre nom et l'adresse de l'hôtel où vous êtes descendu...

— *Désiré* de mon petit nom, *Valin* de mon nom, comme défunt m' nonque Mathieu, qu'était propre frère à papa... J'ai descendu à l'hôtel de Caen, rue de Lamesterdam... mais c'est pas la peine de vous déranger... Je viendrai après-demain savoir ce que vous aurez trouvé... — En attendant, voici un billet de cinq cents francs pour l'*approvisionnement*... C'est-il assez?

— Ça suffira pour les premières démarches...

— Alors, mon brave monsieur, à après-demain...

— C'est convenu... — J'espère bien avoir déjà trouvé quelque chose...

Misticot quitta le cabinet d'Agostini et descendit rapidement l'escalier, en se disant :

— Né à Bléré, Indre-et-Loire, en 1857. — Maintenant j'en sais assez...

Agostini, après l'avoir reconduit, regagna son cabinet où Desvignes, qui venait d'y rentrer, l'accueillit par ces mots :

— Eh bien! qu'en dites-vous?... Tres roublard, le gamin!...

— Oui, per Bacco!... étonnant pour son âge!...

— Lui et moi nous savons ce que nou voulions savoir... — Nous sommes contents... — Tout va bien!...

— Aucune recommandation à m'adresser à son sujet?

— Aucune. — Vous pouvez être absolument certain qu'il ne reviendra iamais ici!...

Et l'associé de Jules Verrière quitta l'Italien.

En sortant de la rue du Paon-Blanc il gagna le quai de l'Hôtel-de-Ville.

Will Scoot, obéissant aux ordres donnés, s'y promenait, allant et revenant sur un espace de cinquante ou soixante pas.

Arnold marcha droit à lui et lui prit le bras.

— Est-il venu? — demanda l'Irlandais.

— Oui.

— Qu'a-t-il appris?

— Ce qu'il voulait savoir... le lieu de naissance d'Arnold Desvignes...

LX

— Comment, — s'écria William Scoot, — Agostini vous a trahi!

— Par mon ordre...

— Je ne comprends plus...

— Tu vas comprendre, — répondit d'une voix sourde l'assassin du marchand de diamants, — il faut que Trilby ne perde pas un seul instant de vue le gêneur qui se mêle de mes affaires. — Sans le moindre doute Misticot va partir pour Bléré... — De là, où ira-t-il? — Je l'ignore et peu m'importe, mais je ne veux pas qu'il revienne à Paris... tu m'entends bien, je ne veux pas!... — Non que j'aie peur des indications qu'il recueillera sur Arnold Desvignes, mais parce que d'un moment à l'autre ce malencontreux gamin peut devenir un danger... — Comprends-tu?

— Très bien... — Restera la religieuse...

— Que Misticot disparaisse d'abord... Nous nous occuperons de la religieuse ensuite...

— Je transmettrai vos ordres à Trilby.

— Parle-moi d'Eugène Loiseau et des Béraud oncle et neveu...

— D'un côté comme de l'autre tout marche à merveille... La nuit dernière j'ai fait découcher Loiseau... il doit être aujourd'hui sans ouvrage, par conséquent sans ressources... Quant au vieux chiffonnier Pierre Béraud, il a dû travailler ferme Victorine et Jeanne Dessourdy dans le sens que vous m'aviez indiqué...

— Sais-tu que Paul Béraud a vendu ce matin son mobilier et quitté Jeanne Dessourdy?

— Ma foi, non! — il n'était point question de cela hier soir... — La séparation de Paul et de Jeanne va me forcer à changer mes batteries... — Où est allée Jeanne?

— Je ne le sais pas, mais on s'en inquiète et je te renseignerai à ce sujet.

— Paul Béraud a-t-il accepté vos offres?

— Oui. — A partir d'après-demain il est employé de la maison Verrière et Desvignes... — Tu te souviens de ce que je t'ai dit... Mon arme princi-



La grande salle était bondée de consommateurs qui se dilataient la rate aux lazzis et aux sauts périlleux.

pale contre toute cette race des Béraud doit être la misère... la misère noire qui tue et qui fait tuer!

— Je me souviens, et je n'oublierai pas.

— As-tu songé à la marchande des quatre-saisons?

— J'ai agi... j'attends l'effet... Elle a dû ce matin, recevoir congé de son propriétaire, impayé depuis deux termes, et une demi-douzaine de citations en justice de paix...

— Vous allez avoir besoin d'argent, toi et Trilby... — En voici...

Et l'associé de Jules Verrière mit dans la main de l'Irlandais une enveloppe renfermant des billets de banque; puis les deux hommes se séparèrent, Arnold pour regagner la maison de la rue Le Peletier, tandis que Will Scoot se faisait reconduire rue Fléchier, chez Trilby.

Celui-ci avait suivi Misticot jusqu'à la porte d'Agostini et était revenu en même temps que lui.

— Est-il rentré? — demanda Scoot.

— Oui.

— Alors, parlons bas et retiens bien ce que je vais te dire : — Le patron était rue du Paon Blanc en même temps que le gosse, à qui l'Italien, par ordre du patron, a indiqué le lieu de naissance d'Arnold Desvignes... — Il est certain, d'après ce que nous avons entendu ici même, que la religieuse va donner l'ordre au gosse de partir *illico* pour l'endroit en question où il sera à la source des renseignements...

— Je le crois comme toi... — Eh bien?

— Eh bien ! s'il part, il ne faut pas qu'il revienne... — Tu comprends?...

Trilby avait tressailli.

— Du sang... — murmura-t-il avec une expression de dégoût et d'épouvante.

— Le gosse est dangereux... — reprit Scoot, — il peut compromettre la sécurité de la grande entreprise du patron, et si l'entreprise croule, adieu notre million ! et j'y tiens, tu sais, à notre million ! — J'y tiens, comme à la prunelle de mes yeux !... — Du moment que notre intérêt personnel est en jeu, il n'y a point à hésiter. — Il faut servir le patron par tous les moyens, tant pis pour les gêneurs !...

— C'est bien ! — dit Trilby brusquement, — on fera ce qu'il faut. — Où ira le gosse?

— A Bléré.

— Connu, Bléré... — A deux lieues d'Amboise, sur la route de Loches... On y va en chemin de fer par l'embranchement de Vierzon...

— Alors tu es au fait de l'itinéraire... — Surveille le jeune drôle, emboîte-le, ne le quitte pas d'une semelle, et arrange-toi pour qu'on n'entende plus jamais parler de lui à Paris.

— Mais, — fit observer Trilby, — il peut écrire les renseignements qu'on lui donnera... Comment l'en empêcher?...

— Ne l'en empêche pas... — Le patron se moque des renseignements... C'est le particulier qui le gêne et qu'il veut qu'on supprime. — Prends tes mesures et marche d'aplomb !

— Je marcherai. — Pour le voyage, il me faudra de l'argent...

— En voilà...

Et Scoot remit à Trilby la moitié de ce qu'il venait de recevoir lui-même d'Arnold Desvignes.

— En revenant à Paris, — demanda Trilby, — devrai-je reprendre possession de ce logement?

— C'est nécessaire... — Nous aurons besoin de savoir ce qui se passera ici après la disparition du gosse... — D'ailleurs ton éclipse imprévue, coïncidant avec cette disparition, serait compromettante. — Allons, bonne chance, et à bientôt...

En quittant son complice William Scoot se fit conduire, comme la veille au soir, au point d'intersection du boulevard Saint-Michel et de la rue de l'École-de-Médecine, et comme la veille il sortit du coupé de louage complètement métamorphosé.

L'homme au béret bleu, l'ouvrier gainier, avait remplacé le philanthrope crasseux de la rue du Geindre.

Il espérait rencontrer à la *Chope d'argent* Eugène Loiseau et Paul Béraud, et il avait hâte de savoir ce qui s'était passé dans leurs ménages respectifs.

Le mari de Victorine et l'ex-employé du Crédit Lyonnais se trouvaient en effet à la brasserie.

Eugène Loiseau avait déjà, selon son expression, *séché* deux *vertes*, et sa langue commençait à devenir épaisse, ce qui ne l'empêcha pas cependant de pousser un hurra formidable à la vue de son ami le gainier.

— Arrive donc! — dit-il ensuite en lui tendant la main. — Arrive donc, toi, le roi des bons zigs!

— On vous attendait pour aller dîner... — fit Paul Béraud à son tour.

— Dîner, où ça? — demanda Scoot.

— Au restaurant, parbleu! et c'est moi qui régale...

— Comment? comment? mais vous avez refusé de nous accompagner hier!...

— Ce n'est pas la même chose.

— Où est la différence?

— Hier j'étais en ménage... aujourd'hui je suis garçon...

— Bah! et votre femme?

Ce fut Loiseau qui répondit à cette question.

— Il a brocanté son bazar et lâché son crampon! — s'écria-t-il, — et si ça continue à marcher comme ça marche, j'ai dans ma folle idée, mon vieux, que je ne tarderai guère à en faire autant...

— Toi! allons donc! il me faudrait le voir pour le croire...

— Eh bien! tu le verras! je lui ai déjà fichu des calottes ce matin, à Victorine, et je lui collerai son sac, carrément, si elle m'embête! — Moi aussi je brocanterai mon bazar, je lâcherai mon boulet! et aye donc!... En avant la noce!

— Eh bien! et l'atelier?

— L'atelier... d'où que tu sors, ma vieille? — y en a plus d'atelier! boulé du mien!... — c'est la faute à tes vins fins de la nuit dernière. — Je ne me suis réveillé qu'à huit heures... je m'y suis présenté tout de même. à l'atelier, et j'ai trouvé la porte ouverte, mais pour recevoir mon compte et prendre mes outils...

— Ça n'arrange pas les affaires, ça!... Et manger?...

— Manger? — répéta d'une voix pâteuse Eugène Loiseau, qui se grisait de plus en plus en parlant. — Nous allons manger tout à l'heure... et on mangera demain... et après-demain aussi... Nous avons de la *braise*, et quand nous n'en aurons plus, il y a ton héritage... Tu l'as dit!... L'as-tu dit?...

— Je ne m'en dédis point... — Nous partagerons en frères... — Mais quand il sera fricassé, mon héritage, il faudra bien travailler...

— Nous travaillerons après, mais le plus tard possible...

— Oui.. oui... — appuya Paul Bérand, — on aura toujours une corde à son arc — Le principal c'est qu'on ne soit pas rasé par les femmes!... — Sur ce, mes amis, allons dîner... — Je propose Vachette, au coin de la rue des Écoles...

Aucune objection ne fut faite et les trois hommes partirent pour le restaurant indiqué.

. . . .

. . . .

Arnold Desvignes, ayant été retenu dehors plus longtemps qu'il ne le pensait, arriva rue Le Peletier au moment de la fermeture des bureaux.

— Vous venez dîner ce soir à l'hôtel? — lui demanda son associé.

— Oui, mais permettez-moi de vous adresser une observation au sujet de Mlle Verrière.

— Je vous le permets bien volontiers...

— Vous avez remarqué qu'elle change d'une manière inquiétante?..

— Le départ de son cousin Vandame l'a frappée...

— Vous devriez, mon cher associé, vous préoccuper davantage de la santé de votre fille... de votre fille que j'aime, vous le savez bien, et qui sera ma femme adorée! — Je m'en inquiète, moi, et beaucoup... — Oui, Mlle Verrière a été atteinte d'une façon très grave... — Heureusement les ressources inépuisables de la jeunesse lui ont permis de surmonter la crise causée par le chagrin... — Aujourd'hui le plus fort est fait... — L'absence achèvera de cicatriser la blessure, mais une condition me paraît indispensable pour achever la guérison complète...

— Quelle condition?

— Il faut isoler Mlle Angélique.

— Comment l'entendez-vous?

— J'entends qu'il faut l'éloigner momentanément de cet hôtel et lui faire quitter Paris...

— Pourquoi donc?

— C'est bien simple. — L'endroit où nous sommes est trop rempli pour elle des souvenirs du lieutenant Vandame, que vous receviez familièrement... Ici Mlle Angélique a des relations... elle voit du monde... elle entend parler sans cesse de la guerre dans l'Extrême-Orient... — Elle lit des articles de journaux à ce sujet, chose inévitable à Paris... — Si on la conduisait à la campagne, plus de souvenirs, plus de visites, plus de journaux... La convalescence serait moins longue et l'oubli complet viendrait plus vite. — J'ajouterai qu'en ce moment la présence de sœur Marie me gêne... — Si vous éloignez votre fille, sœur Marie la suivra, et nous ferons d'une pierre deux coups... — J'insiste donc, mon cher associé, pour que, dans notre intérêt commun, vous preniez à cet égard une décision le plus tôt possible... — Si même elle était immédiate, cela n'en vaudrait que mieux.

LXI

— Angélique voudra-t-elle quitter Paris? — demanda Verrière.

— Vous faites trop bon marché de votre autorité paternelle en posant cette question... — répliqua Desvignes. — Il faudra qu'elle le veuille puisque vous le voudrez... — Vous avez une propriété à Villiers-sur-Marne, m'avez-vous dit?...

— A Malnoue, entre Chennevières et Villiers.

— C'est là qu'il faudra conduire Mlle Angélique... — La maison est-elle en état de nous recevoir?...

— *Nous?* — répéta Verrière étonné, — l'habiterons-nous donc tous?...

— Pour plusieurs raisons très importantes, cela me paraît indispensable...

— Cela nous éloignera beaucoup de nos travaux...

— Nous viendrons à Paris chaque jour... — il s'agira tout bonnement de nous lever un peu plus matin que de coutume... — Rien ne vous empêchera d'ailleurs de passer quarante-huit heures à Paris quand bon vous semblera... — Je vous demande de nouveau si la maison est en état?

— Il suffira d'un mot au garde pour qu'elle le soit en une journée...

— Fort bien... — Annoncez ce soir à Mlle Angélique votre intention de passer l'été à la campagne.

— Ne serait-il pas prudent de prendre l'avis du médecin?

— Rien ne vous en empêche, mais le médecin abondera dans votre sens, soyez-en convaincu. — Lorsque nous serons à Malnoue, où devrons-nous prendre chaque matin le chemin de fer?

— A Villiers-sur-Marne, à un quart d'heure à pied, à trois minutes en voiture... — Ma maison, qu'on veut bien appeler un château, est complètement isolée, au milieu d'un parc assez vaste...

— Nous y serons à merveille... — Écrivez vite à votre garde... — Ah! j'oubliais... Malnoue est-il dans le département de la Seine?

— Non, mais en Seine-et-Marne, comme Chennevières, Villiers, Le Plessis-Tréville, Émérainville, qui se trouvent dans le voisinage...

Arnold ayant dit tout ce qu'il avait à dire, donna le signal du départ.

Les deux associés descendaient de voiture dans la cour de l'hôtel du boulevard Haussman, au moment où le médecin qui donnait ses soins à Mlle Verrière y arrivait lui-même.

Le banquier s'empressa de se conformer aux recommandations de Desvignes.

— Mon cher docteur, — fit-il en serrant la main du médecin, — je suis d'autant plus enchanté de vous voir que j'ai un conseil à vous demander... — Ne pensez-vous pas que par ces beaux temps, un séjour à la campagne hâterait le complet rétablissement de ma fille?

— Ce n'est pas discutable... — La guérison fait des progrès rapides et l'air des champs me paraît indiqué...

— Puisque votre opinion est conforme à la mienne, vous me ferez plaisir si vous voulez bien ordonner vous-même la campagne à notre chère convalescente...

— Rien de plus simple...

— Vous restez à dîner avec nous?... — demanda le banquier.

— Mais... — commença le docteur.

— Je vous en prie... — interrompit Verrière, — vous m'affligeriez en refusant... Pendant le repas vous formulerez votre ordonnance tout en causant...

— J'accepte donc...

Nos lecteurs doivent se souvenir que, dans la matinée de ce même jour, sœur Marie avait manifesté l'intention d'engager son oncle Jules Verrière à conduire Angélique à la campagne pour tout l'été.

La lettre de Misticot, en l'obligeant à sortir, était venue modifier ses idées.

Le petit marchand de médailles allait poursuivre ses recherches. — Il aurait besoin de ses conseils presque chaque jour, et elle pensait qu'Angélique s'éloignant de Paris il lui faudrait l'accompagner, par conséquent

s'éloigner elle-même, ce qui apporterait à l'exécution de ses projets de gênantes entraves.

Elle parla dans ce sens à Angélique, qui ne pouvait que l'approuver, ayant mis toute sa confiance en elle.

Verrière, Arnold et le docteur trouvèrent les deux cousines au salon.

— Eh bien! ma chérie, — demanda le banquier d'un air bonhomme en prenant les mains de sa fille, — comment vas-tu?

— Mieux... beaucoup mieux... presque tout à fait bien... — fit Angélique en souriant, — et ce cher docteur arrive avec vous fort à propos pour confirmer mon dire...

— Parfaitement! Parfaitement! — appuya le médecin. — Le visage est reposé, le teint s'éclaircit, les yeux reprennent leur éclat... — Un peu de calme dans l'esprit maintenant, et la cure sera complète.

Arnold s'approcha de Mlle Verrière et de sa cousine.

— Les paroles du docteur me rendent bien heureux, mademoiselle! — dit-il à Angélique d'une voix émue. — Si vous saviez ce que j'ai souffert pendant les mortelles journées et les nuits interminables où je vous sentais souffrir !... — La science a triomphé du mal, et j'en remercie le médecin, mais je dois témoigner en même temps toute ma gratitude à la sœur de charité, ou plutôt au bon ange qui vous prodiguait jour et nuit des soins si doux et si touchants!... — Ah! je voudrais qu'il fût possible à toutes deux de lire dans mon cœur!... — Vous comprendriez alors l'intensité de ma joie et la grandeur de ma reconnaissance!

Angélique eut le courage de dissimuler l'horreur et le dégoût que lui inspirait Desvignes, cause de toutes ses souffrances.

— Je dois vous croire, monsieur, — répondit-elle, — et je suis touchée de vos sentiments... comme je le dois...

Verrière, en l'entendant parler ainsi, pensa :

— L'enfant commence à s'apprivoiser, ce me semble...

Puis, tout haut, il ajouta :

— Le cher docteur veut bien nous faire le plaisir de dîner avec nous...

— Je vais donner des ordres... — dit Angélique en se levant.

— Non, c'est moi qui m'en charge... — fit vivement la religieuse. — Tu es encore très faible... Reste, je t'en prie...

Et elle sortit du salon.

— Sœur Marie s'entend admirablement avec vous, mademoiselle... — fit le médecin en souriant.

— Oui, docteur... Nous nous comprenons à merveille, en toutes choses... — Nous n'avons en quelque sorte, à nous deux, qu'un cœur et qu'une âme... Je ne sais ce que je deviendrais s'il me fallait maintenant me séparer d'elle..

— Heureusement personne ne songe à vous séparer! — s'écria Verrière.

En ce moment la religieuse rentra, et au bout de quelques minutes le valet de chambre vint annoncer que le dîner était servi.

Le docteur offrit son bras à Angélique, et on passa dans la salle à manger.

La jeune fille, quoique allant beaucoup mieux, n'avait point encore retrouvé le bel appétit de son âge, et le médecin en fit l'observation.

— Ce n'est que momentané, — répondit Mlle Verrière, l'appétit reviendra...

— Nous l'y forcerons... — reprit le docteur. — Si vous voulez bien me le permettre, je vais formuler une ordonnance à laquelle il faudra se conformer rigoureusement.

— Je suis obéissante, vous le savez.

— D'ailleurs j'y veillerai... — fit Verrière, devinant à merveille où le médecin en voulait venir.

— Enfin, cette ordonnance?... — demanda la jeune fille.

— N'a rien d'effrayant, au contraire... — Il s'agit de quitter Paris.

Les deux cousines échangèrent un rapide coup d'œil qui n'échappa point à Arnold.

— Quitter Paris... — répéta Mlle Verrière.

— Oui, ma chère convalescente, et cela le plus tôt possible... — Il vous faut du mouvement, de l'air, de la verdure, des bois, du soleil et des fleurs... — Il vous faut aller et venir, non point dans la poussière des promenades de Paris, mais dans les sentiers des champs... Il faut vous fatiguer, et par de longues marches contraindre l'appétit à revenir... — Voilà mon programme... — Il est simple et j'exige qu'il soit suivi. — Je me fâcherais si cela était nécessaire pour obtenir de M. Verrière sa prompte réalisation...

— Vous n'aurez pas besoin de vous fâcher, docteur, — répliqua le banquier, — vous serez obéi sans le moindre retard... — Dès demain matin je télégraphierai au gardien de ma maison de Malnoue, j'enverrai des domestiques dans l'après-midi préparer les appartements, et après-demain nous nous installerons. — Voilà qui me convient d'autant mieux que tous les soirs et tous les dimanches je pourrai prendre à la campagne un repos bien gagné et dont j'ai grand besoin...

— A Malnoue je serai seule, puisque vos journées se passeront à Paris... — murmura la jeune fille.

— Comment, seule! — s'écria Verrière. — Ta cousine n'a certainement pas l'intention de te quitter.

— Vous ignorez, mon père, si ma cousine pourra nous accompagner... si rien ne la retient à Paris...

— Qui pourrait la retenir? — Ses dévotions? — Mais nous avons une



Flogny raconta ce qu'il avait appris la veille au Palais-Royal.

église à Malnoue et l'on y va par des chemins charmants... — D'ailleurs Malnoue est assez près de Paris pour que ma nièce puisse faire ce court voyage quand bon lui semblera...

— Je vous accompagnerai, mon oncle... — se hâta de dire sœur Marie. — Pour rien au monde je ne voudrais quitter ma cousine encore un peu faible...

— Bravo! — fit le banquier,— il ne nous reste donc qu'à partir, et c'est ce que nous ferons après-demain, sans plus tarder...

Un sourire vint aux lèvres d'Angélique.

Elle pensait :

— Je vais donc être, pour quelque temps, débarrassée d'Arnold Desvignes.

Arnold, de son côté, se disait :

— La religieuse, sans le moindre doute, verra demain Misticot pour se concerter avec lui. — Trilby, prévenu par Scoot, se tiendra certainement sur ses gardes...

Tout étant convenu, pendant le reste du repas on ne parla plus du voyage.

A neuf heures précises, sœur Marie reconduisit Angélique dans sa chambre, car le docteur avait absolument défendu que la convalescente veillât tard.

— Cette visite du docteur nous a été funeste! — dit Mlle Verrière à sa cousine. — Elle fait presser un départ qu'il fallait retarder...

— La santé avant tout, chère mignonne... — répliqua sœur Marie.

— Comment donc feras-tu pour voir ce jeune garçon qui nous sert?

— Ce sera moins commode, mais non pas impossible... Au lieu de le voir à Paris je le verrai à la campagne...

— Tu l'avertiras, alors?

— Dès demain...

— Une fois à Malnoue, comment t'y prendras-tu pour communiquer avec lui sans donner l'éveil aux domestiques?

— Je ne le sais pas encore, mais je vais y songer... — La nuit me portera conseil.

LXII

— Eh bien! chère cousine, — reprit Angélique après un silence, — puisque tu vois le moyen de tout arranger, je t'avouerai franchement que je suis heureuse de partir... — il me semble que là-bas je penserai mieux à LUI, et du moins je n'aurai pas chaque jour sous les yeux son ennemi... le mien...

— Pourvu, — murmura sœur Marie, — pourvu que mon oncle n'ait pas l'idée d'inviter à Malnoue M. Desvignes, et pourvu que M. Desvignes ne s'invite pas lui-même...

— Oh! garde-toi de supposer pareille chose! — fit Angélique en pâlissant. — Si cela arrivait il me semble qu'au lieu de revivre, je retomberais malade... — C'est pour m'éloigner de cet homme que je souhaite si vivement quitter Paris... — S'il venait à Malnoue le désespoir s'emparerait de moi... je croirais que Dieu m'abandonne!...

— Ne nous alarmons point d'avance, mais souviens-toi qu'il faut s'attendre à tout... — répliqua la religieuse. — En admettant, ce que j'espère comme toi, que M. Desvignes ne vienne pas s'établir à la campagne chez ton père, il est absolument certain que chaque dimanche nous aurons sa visite... — Comment renoncerait-il à te voir puisqu'il te veut pour femme et qu'il t'aime?...

— Ah! que je maudis cet amour!... — pourquoi m'en parles-tu?... — Depuis quelques jours M. Desvignes me semblait ne point vouloir donner suite à ses projets et oublier ses menaces... Je commençais à croire qu'il ne songeait plus à moi...

— Sa froideur apparente, loin de me rassurer, m'inspire plus de défiance encore que ses emportements... — Enfin, soyons calmes toutes deux... — Je ne te quitterai pas... Je veillerai sur toi et Dieu nous protégera!...

Quittons momentanément les deux cousines et rejoignons Paul Béraud, Eugène Loiseau et William Scoot, ce dernier sous la forme de l'ouvrier gainier *Lebourguignon*. — C'est le nom qu'il s'était donné avec ses nouveaux amis.

Tous trois étaient installés dans un des cabinets particuliers du restaurant Vachette et les bouteilles vides, formant un groupe imposant sur la table, prouvaient que les trois gaillards avaient plantureusement arrosé leur menu. Eugène Loiseau, mal remis de son ivresse de la veille, s'était trouvé rapidement hors de combat.

Paul Béraud, désirant s'étourdir, avait bu outre mesure. Mais doué d'un tempérament très solide il n'arrivait point à l'ivresse complète, bestiale, abrutissante ; — il jouissait de ce qu'on appelle vulgairement un *joli plumet*, et un plumet bavard.

C'était là que voulait l'amener le gainier Lebourguignon, ou plutôt Will Scoot, qui, n'ayant rien perdu de son sang-froid, jouait avec un talent hors ligne la comédie d'une griserie complète, à laquelle Paul Béraud se laissait prendre.

Loiseau, à demi couché sur la table, ses bras croisés soutenant sa tête, cuvait son vin.

Paul Béraud et le faux gainier entamèrent une troisième bouteille de champagne et continuèrent une conversation commencée.

— Alors, comme ça, — disait Scoot à l'ex-employé du Crédit Lyonnais, — t'as lâché ton boulet, t'as brocanté ton bazar, et te v'là libre comme les moineaux du Palais-Royal...

— C'est bien ça, comme les moineaux... — répondit Paul, dont la langue était épaisse et les yeux clignottants.

— Et où est-elle allée percher la ci-devant quasi épouse, avec sa miochette?

— Ah! ça, par exemple, s'il n'y a que moi pour s'en informer, l'information sera bientôt prise... Le principal, c'est que Jeanne ne sache ni où je demeure, ni où je vais avoir un emploi... et je me suis arrangé pour ça.

— T'es un malin, toi! — reprit Scoot. — Je sais bien pourquoi t'as lâché tout à coup ton crampon, quand tu n'y pensais seulement pas il y a quinze jours...

— Eh bien! si tu sais pourquoi, dis-le...

— Parce que tu t'es toqué d'une particulière, et que tu voudrais te mettre en ménage, un jour ou l'autre, avec celle-là... — Hein! c'est-il ça?

Malgré son ivresse, Paul Béraud eut un petit rire de fatuité.

— Eh! eh! — bégaya-t-il, — ça se pourrait tout de même... Mais si tu as mis dans le mille, c'est par hasard. Tu ne la connais pas.

— Tu crois ça, toi?

— Oui, je crois ça, moi...

— Veux-tu que je te la nomme?

— Je t'en défie!

— Ah! tu m'en défies?

— Oui... oui... oui...

— Eh! bien, une bouteille de champagne que je dis son nom du premier coup.

— Tenu le pari! — Vas-y!

— Victorine Loiseau, née Béraud... — fit l'homme au béret bleu en élevant la voix.

— Deviens-tu fou? Tais-toi! — s'écria Paul en montrant le mari ronflant sur la nappe.

— N'aie donc pas peur! — répliqua Will Scoot en ricanant, — tu vois bien qu'il dort comme une marmotte! — C'est un simple jobard, un parfait mbécile! Tu lui souffleras sa femme... et ça sera pain bénit! Moi je suis dans les principes de la chanson :

« Pourquoi se marier
« Quand les femmes des autres,
« Pour être aussi les nôtres,
« Se font si peu prier?... »

D'ailleurs, ça ne changera point ses habitudes, à la petite Victorine... On connaît l'histoire...

— Quoi? — Qu'est-ce que tu connais? — demanda Paul Béraud dont la tête tournait.

— Qu'avant son mariage elle a eu un amant... un étudiant en médecine dont elle raffolait, ce qui n'a pas empêché ledit étudiant de claquer très bien... Tu ne te doutais point de ça, hein?

— Au contraire, je le savais.

— Eh bien! quand on sait ces choses-là, on en profite... — Vois-tu, ma vieille, les femmes, quand on les veut, on les a...

— Excepté quand elles ne veulent pas...

— Elle ne veut donc pas, elle?

— Non.

— C'est que tu ne lui as pas dit que tu étais au courant de l'anecdote en question...

— Je le lui ai dit...

— Et, rien?

— Rien...

— Eh bien! sais-tu ce que je ferais, moi, si j'étais à ta place, et ça réussirait pour sûr...

— Qu'est-ce que tu ferais?...

— Je m'arrangerais pour que le mari lâche sa femme... Ça serait facile. C'est un soiffeur... Tu n'as qu'à le régaler pendant quelques jours en le tenant sans cesse entre deux vins... — il ne songera seulement pas à retourner chez lui... — Alors, cris, larmes, sanglots, désespoir de la légitime... — Elle cherche partout son homme, qu'elle ne trouvera nulle part...

— Et, après?

— Après, c'est pas difficile... — on emprunte une chambre à un ami,

mais tu sais, une chambre bien placée, dans un endroit où on serait sûr de ne pas être entendu... On a toujours un ami qui vous prête ça, et il ne s'agit plus que d'y faire venir la particulière pour laquelle on éprouve un fort béguin...

William Scoot s'arrêta pour remplir de nouveau de vin de Champagne le verre de Paul Béraud.

Celui-ci le vida d'un trait.

Il avait les lèvres tremblantes, les regards brûlants; sa respiration, s'échappant de son gosier, produisait le sifflement d'un soufflet de forge.

— Oui... oui... — bégaya-t-il, — c'est cela qu'il faudrait...

— Le veux-tu? — demanda le pseudo-gainier qui semblait de plus en plus ivre.

— Ah! certes, oui, je le veux!

— Eh bien! laisse-moi faire...

— Toi!

— Moi, oui, parfaitement... — Je me charge de conduire Victorine dans un endroit que je trouverai... un endroit de confiance... et tu verras qu'une fois entre quatre murs, en tête à tête avec toi, elle ne se souviendra plus de sa bégueulerie...

— Tu es homme à faire cela? — s'écria Paul Béraud en prenant les deux mains de l'Irlandais et en les serrant avec force.

— Je suis homme à faire ça pour un camarade... et tu en es un...

— Quand le feras-tu?...

— Dame! il faut trouver la maison... s'assurer de la chambre et choisir le moment... Mais, sois paisible, ça ne demandera pas beaucoup de temps... — L'essentiel, c'est que la légitime se croie définitivement lâchée... — Ça, c'est notre affaire... Cet animal-là — (tout en parlant, Will Scoot désignait Loiseau endormi) — cet animal-là n'est pas rentré la nuit dernière... il ne rentrera pas cette nuit...

— Où le conduirons-nous?

— Dans le premier hôtel venu, où nous le mettrons au lit et où nous le laisserons dormir jusqu'à demain matin... — Demain matin, un coup de rigolade... on lui montera la tête et on l'enverra rue de Fleurus où Victorine recevra des claques encore mieux appliquées que celles d'aujourd'hui... — Ensuite il viendra nous retrouver et nous lui ferons recommencer une noce à tout casser.

— A propos, tu sais que tu as perdu une bouteille de champagne...

— Fais la venir...

— Non, ça sera pour demain à déjeuner. — Nous avons notre compte!... — Règle la consommation puisque c'est toi qui régale, et allons nous coucher en couchant Loiseau.

— Jamais nous ne viendrons à bout de l'emmener, ce coco-là... — dit Paul Béraud, qui lui-même ne se sentait pas solide.

— Où perches-tu?

— A toi, je peux bien le dire : rue de Buci, hôtel de Provence...

— A deux pas... — Un fiacre va nous y conduire... — Tu mettras cet animal-là dans son lit et demain j'irai, vers dix heures, vous réveiller pour déjeuner.

Il n'y avait aucune objection à faire, aussi Paul Béraud n'en fit aucune et sonna le garçon qui reçut l'ordre d'apporter l'addition et d'aller chercher un fiacre.

LXIII

Tandis que Paul Béraud soldait la dépense, Will Scoot secouait vigoureusement Eugène Loiseau, qui au bout de deux ou trois minutes finit par se mettre tant bien que mal sur ses jambes, et but, *pour se refaire le torse*, la valeur d'un verre de vin de Champagne qui restait au fond d'une bouteille.

— Où allons-nous? — demanda-t-il d'une voix éteinte.

— Faire do-do, mon garçon — répondit le gainier.

— Je ne veux pas rentrer chez moi... — objecta Loiseau.

Paul Béraud intervint.

— Sois paisible, — dit-il, — on n'a nullement l'intention de t'y conduire... tu coucheras à mon hôtel...

— Alors, ça va bien...

Le fiacre attendait.

On aida le relieur à descendre, en le soutenant par les deux bras, et on le poussa dans la voiture où Paul Béraud monta près de lui.

— A demain matin, mes enfants... Dormez d'un bon sommeil... — fit le gainier. — Rue de Buci, hôtel de Provence... — ajouta-t-il en s'adressant au cocher, puis il s'éloigna en titubant notablement.

Mais à peine avait-il fait une vingtaine de pas qu'il se redressa, se mit à marcher droit en poussant un éclat de rire, et prit le chemin du boulevard de l'Hôpital.

. . . .

. . . .

Nous espérons que nos lecteurs n'ont point oublié Flogny, surnommé l'*Allumette*, l'agent de la Sûreté qui avait introduit dans le cabinet de son chef Pierre Béraud, le vieux chiffonnier, venant demander des renseignements au sujet de la disparition mystérieuse dont l'*Hôtel des Indes* avait été le théâtre.



— Qu'est-ce que vous faites donc par ici, endimanché comme pour une noce?

Flogny, depuis ce jour, était chargé d'une enquête sur les membres de la famille du marchand de diamants, membres dont on connaissait les adresses, grâce à Pierre Béraud.

L'agent possédait une robuste dose de confiance en ses aptitudes policières et quoique rien ne pût le guider dans ses recherches et le mettre sur la piste d'Étienne Béraud disparu, il ne désespérait pas d'arriver à un résultat.

Les notes envoyées de Calcutta au Parquet ne pouvaient en quoi que ce soit éclairer la Justice.

Le juge d'instruction chargé de l'affaire était prêt à la *classer* — (ce qui le plus souvent constitue un enterrement définitif) — lorsque le chef de la Sûreté lui apprit la visite du chiffonnier et le pria d'attendre un peu avant de prendre une décision.

Naturellement, le magistrat attendit.

Flogny se mit donc en mouvement, agissant seul, contre l'habitude, car il est d'usage que deux agents travaillent de concert, dans le but de se défendre mutuellement au besoin, et peut-être aussi de se surveiller réciproquement.

Les premières démarches de Flogny furent relatives aux nombreux parents du millionnaire retour des Indes.

Il s'agissait seulement pour lui d'établir la position actuelle de chacun de ces parents, de contrôler leurs moyens d'existence, et de constater si l'on ne pouvait soupçonner aucun d'eux d'être l'auteur ou du moins le complice de l'enlèvement d'Étienne Béraud.

Un très petit nombre de jours lui suffirent pour être renseigné sur la situation pécuniaire et morale des membres de la famille. — Plusieurs étaient aux prises avec les difficultés de la vie ; quelques-uns se trouvaient dans un état de misère absolue ; — La Fougère, le directeur des *Fantaisies-Modernes* s'était fait sauter la cervelle, faute d'argent; — le banquier Verrière avait dû prendre un associé pour éviter la faillite.

Bref, toute accusation dirigée de leur côté s'égarerait. — Cela sautait aux yeux de Flogny qui vint trouver son chef, demanda et obtint l'autorisation de lui faire part de ses idées. et entama ainsi l'entretien :

— Vous et moi, monsieur, nous sommes convaincus, n'est-ce pas, qu'Étienne Béraud est mort?...

Le chef de la Sûreté fit un signe d'assentiment.

— Et nous sommes également convaincus, — poursuivit l'agent, — que le crime a été commis parce que les assassins croyaient pouvoir enlever à leur victime le chèque représentant une énorme fortune.

— C'est indiscutable.

— Donc, les gens qui ont préparé le coup et tué l'homme sans profiter du meurtre, connaissaient l'existence du chèque et son chiffre presque fabuleux.

— Assurément.

— Donc ils devaient habiter Calcutta comme Étienne Béraud, être au courant de ses affaires et de ses projets... — Quand le marchand de diamants est parti pour la France, ils l'ont suivi...

— Ici, nous différons d'opinion, — interrompit le chef de la Sûreté.

— Me permettez-vous de vous demander en quoi?

— Je crois qu'un indicateur resté à Calcutta a expédié à Paris des renseignements grâce auxquels, avant l'arrivée d'Étienne Béraud, on a combiné le drame dont le premier acte s'est joué à l'*Hôtel des Indes*.

— C'est possible... c'est même probable... — Admettons que les meurtriers habitaient Paris, ou tout au moins qu'ils avaient devancé de quelques jours Étienne Béraud... — cela ne change rien à mes conclusions... — Un homme s'est présenté rue Joubert pour arrêter le millionnaire... il s'est donné comme étant commissaire de police... il était ceint de son écharpe...

— C'est acquis à l'instruction...

— Eh bien! cette écharpe, le faux commissaire ne l'a point fabriquée lui-même... — il l'a achetée... — Or, à Paris, les écharpes, les insignes, les rubans d'ordres, se vendent dans des magasins spéciaux... — Une enquête a-t-elle été faite dans ces magasins?

— Non... et je conviens que c'est un oubli fâcheux...

— Oubli que je vais réparer moi-même, et peut-être trouverai-je au Palais-Royal le signalement du faux commissaire de police. — C'est ça qui serait un fameux point de départ!...

Le chef de la Sûreté approuva du geste.

Flogny continua :

— Mais, ce n'est pas tout. — Étienne Béraud est arrivé à l'*Hôtel des Indes* en voiture... — Les recherches commencées pour découvrir le cocher qui l'avait conduit de la gare de Lyon à la rue Joubert n'ont point été poussées jusqu'au bout... On les jugeait sans doute de peu d'importance...

— Que pouvait-il en résulter d'utile, en effet?

— Rien peut-être... peut-être beaucoup... Voulez-vous que je reprenne cette enquête?

— Interrogerez-vous donc tous les cochers de Paris?

— Pourquoi pas?

— Soit! — mais je n'augure rien de bon de vos recherches... — Après avoir amené son voyageur à destination, le cocher est reparti... — il ne peut rien savoir de plus... — C'est la vérité absolue.

— En apparence, oui, j'en conviens... mais le hasard a si souvent collaboré avec la police... — Comptons sur le hasard... — Ah! s'il pouvait me faire trouver la voiture qui a servi à enlever Étienne Béraud!

— Mon pauvre Flogny, vous demandez l'impossible!...

— Monsieur le chef de la Sûreté, voilà un mot qui n'est pas français!. Les difficultés m'émoustillent... les impossibilités me tentent...

— Oh! je vous rends justice... Vous êtes adroit... vous avez du flair... Mais croyez-vous que les assassins n'ont pas fait disparaître tout ce qui pouvait mettre sur leurs traces?...

— Ce n'est pas déjà si facile de faire disparaître une voiture...

— Il ne s'agit pour cela que de la faire repeindre...

— D'accord, mais un grattage intelligent met à nu la peinture ancienne... c'est-à-dire qu'à force de patience on vient à bout de tout... — Or, la patience ne me manquera pas...

— J'ai peu d'espoir de vous voir aboutir, mais je vous donne carte blanche... — Vous aurez sans doute besoin de dépenser un peu d'argent... — En voici... je sais que vous tiendrez vos comptes en règle...

— Dès aujourd'hui, monsieur, je me mets en besogne.

La conversation entre l'agent de police et le chef de la Sûreté à laquelle nous venons de faire assister nos lecteurs avait eu lieu la veille du jour où Misticot s'était présenté chez l'agent d'affaires Agostini, pour obtenir de lui l'indication du lieu de naissance d'Arnold Desvignes.

Flogny, vêtu comme un bon bourgeois et n'ayant dans sa physionomie et dans son attitude rien qui pût trahir le policier, quitta la Préfecture pour se rendre directement au Palais-Royal, désireux de chercher le plus tôt possible qui avait vendu l'écharpe au faux commissaire.

Il entra chez un des marchands de décorations, insignes civils et militaires, dont les vitrines luxueuses s'étalent dans les galeries.

Après avoir justifié de ses qualités en exhibant sa carte d'inspecteur, il posa des questions auxquelles on répondit en plaçant sous ses yeux la *main courante* et le *grand-livre*.

Il résulta de leur examen qu'aucune écharpe de commissaire de police n'avait été vendue dans le laps d'un mois avant le drame de la rue Joubert.

L'agent se rendit inutilement dans une seconde, puis dans une troisième boutique.

Sans se décourager il franchit le seuil d'une quatrième, exhiba de nouveau sa carte, et dit à la jeune dame assise derrière le comptoir :

— Vous avez certainement entendu parler, madame, du crime mystérieux de la rue Joubert...

— Un voyageur enlevé par un faux commissaire de police, n'est-ce pas, monsieur?

— Précisément... — Je vois que vous êtes au fait. — Eh bien! ce faux commissaire portait une écharpe tricolore, insigne des fonctions qu'il s'attribuait, et je voudrais savoir si par hasard cette écharpe ne serait point de votre maison...

— Comment savoir cela, monsieur?

— En rapprochant les dates des ventes que vous avez pu faire, et la date du crime...

— Quelle est cette date?

— Le 16 du mois dernier...

— Je vais consulter la *main courante*...

Et la dame ouvrit aussitôt un registre qu'elle feuilleta.

— Ah! — fit-elle tout à coup, — ça pourrait bien être cela! — Voilà une vente inscrite à la date du 14 avril...

Flogny tressaillit.

— Deux jours avant! — s'écria-t-il. — Et c'est le 14...

— Voyez, monsieur... — C'est moi-même qui ai fait la vente : — *Ceinture tricolore pour commissaire de police, 28 francs*...

— Pas de nom d'acheteur?...

— Aucun, monsieur...

LXIV

— Mais, — reprit l'agent de la Sûreté, — comment se fait-il que vous ayez inscrit : *pour commissaire de police?*... — Les maires et les adjoints portent des écharpes absolument pareilles à celles des commissaires de police...

— C'est vrai... — répondit la marchande, — aussi n'ai-je fait que reproduire sur la main courante la mention formulée par l'acheteur lui-même...

— Entre la date du 14 et celle du 16 avez-vous vendu d'autres écharpes?

Après vérification la dame répliqua :

— Non, monsieur...

— Et quelques jours auparavant?

— Pas davantage... — il existe un intervalle de trois semaines entre la précédente vente et celle du 14.

— Vous souvenez-vous de l'acheteur?

— Très bien, monsieur, quoique cela puisse paraître étonnant au bout de près de deux mois, mais cela tient à un détail.

— Quel détail? — demanda Flogny tout frémissant de joie.

— Le monsieur qui achetait l'écharpe s'est inquiété de la façon dont on la nouait et de quel côté on laissait flotter les bouts... — Je la lui ai alors attachée moi-même comme démonstration, avant de la plier et d'en faire un petit paquet pour qu'il l'emportât...

— Puisqu'il en est ainsi, — dit l'agent en tirant son portefeuille et en se préparant à prendre des notes, — vous ne pouvez avoir oublié le signalement du personnage...

— Il me semble que je le vois...

— Comment était-il ?

— Assez grand... fort bien de tournure et de visage... le teint brun. les yeux noirs, la barbe soigneusement rasée.

— Quel âge?

— Vingt-sept ou vingt-huit ans, à peu près...

— Le costume?

— Élégant, mais très simple...

— Votre client semblait-il français?

— Il parlait le français très purement, mais avec un léger accent anglais... ou qui du moins m'a paru tel...

— Un étranger... — murmura Flogny, — j'en étais sûr... Je l'avais dit au juge d'instruction... — Ah ! cet acheteur est bien l'homme qui a combiné et exécuté le crime... Mais un signalement qui peut s'appliquer à cinquante personnes sur cent, comme celui des passeports... Aucun indice particulier, sauf l'accent... pas de nom... c'est bien vague...

— Je n'ai pu vous dire que ce que je savais, monsieur...

— Et je vous en remercie, madame... J'ai noté toutes vos paroles... — C'est à moi maintenant de chercher...

L'agent de la Sûreté quitta le magasin et se mit à réfléchir au sujet des maigres indications qu'il venait de recueillir.

— Le faux commissaire qui s'est présenté à l'*Hôtel des Indes* parlait le français sans le moindre accent, — se dit-il, — donc la ceinture a été achetée non par lui, mais par un des complices qui l'accompagnaient, l'un en policier, dans la voiture, l'autre en cocher, sur le siège... — J'ai affaire à d'habiles coquins qui ont dû prendre la poudre d'escampette !... — Tout autre se découragerait, moi pas !... — Je trouverai leur piste, et s'ils ne sont plus en France, j'irai les traquer à l'étranger... — Peut-être, d'ailleurs, n'ont-ils pas tous les trois quitté Paris... Un seul y reste peut-être... Eh bien, je chercherai celui-là !... — Il me faut le cocher qui a conduit Étienne Béraud de la gare du P.-L.-M. à l'*Hôtel des Indes*, et je le trouverai ou j'y perdrai mon nom !... — Il me faut les assassins, et je les trouverai ou j'y laisserai ma peau !...

Flogny demeurait rue François-Miron.

Il alla prendre chez lui un carnet sur lequel il avait eu, depuis longtemps déjà, la patience d'inscrire par ordre de numéros toutes les voitures de place de Paris avec les noms des propriétaires et l'adresse des dépôts ou des remisages, et il tenait au courant cet agenda dont il s'était, en mainte circonstance, utilement servi.

Muni de ce cahier, l'agent se rendit à la station de voitures de la rue de Lyon, près de la prison de Mazas, et entra dans le bureau du gardien de la paix chargé d'inscrire les numéros des fiacres venant stationner.

Après s'être fait reconnaître, Flogny demanda à consulter la feuille du registre d'inscription se rapportant au jour de l'arrivée à Paris d'Étienne Bérand, registre qui lui fut aussitôt confié.

D'après l'heure de sa visite à la maison Rothschild, l'instruction concluait que le millionnaire était arrivé par le train de midi. — L'agent devait donc se préoccuper seulement des numéros de voitures ayant stationné rue de Lyon entre dix heures et midi pour se rendre à la sortie des voyageurs.

La liste de ces numéros était assez longue. — Flogny la copia et alla s'installer dans un petit café, afin de terminer son travail en classant par dépôts les numéros relevés, ce qui, grâce à son agenda, lui donnait le nom des compagnies ou des loueurs propriétaires.

Une dizaine de voitures appartenaient à l'*Urbaine*, une trentaine à la *Compagnie Générale* et se répartissaient en plusieurs dépôts.

Le reste était la propriété de loueurs particuliers.

En faisant son classement un numéro le frappa, c'était celui du *fiacre n° 13*, appartenant au loueur Loriot, rue des Moines, aux Batignolles.

— Tiens! tiens! — fit l'agent, — le père Loriot... une ancienne connaissance... c'est un vieux malin que ce brave homme-là!... — il connaît aussi bien que nous les ficelles de notre métier!... — Il faudra que je taille une bavette avec lui... — Le fiacre n° 13... — Cela me remet en mémoire certaines réflexions de la gérante de l'*hôtel des Indes* au sujet d'Étienne Bérand... — Il était vexé qu'on lui donnât un appartement portant le numéro 13!... — Il est sûr et certain que ça ne lui a pas porté bonheur!

Flogny serra ses notes dans sa poche et l'heure étant trop avancée pour lui permettre d'entreprendre ce jour-là quoi que ce fût, il dîna rapidement, alla se coucher, dormit comme un loir, et, le lendemain, sortit dès l'aube du jour après s'être tracé un itinéraire.

Successivement et sans résultats, il visita plusieurs loueurs de La Chapelle et de Montmartre, le dépôt du boulevard de la Villette, etc., etc., rabattit du côté des Batignolles, et vers midi, mourant de fatigue, de faim et de soif, s'arrêta devant une sorte de grande baraque édifiée sur les terrains de la Ville et portant pour enseigne ces mots sinistres, appel à la curiosité des badauds imbéciles :

« La Taverne du Bagne »

Flogny connaissait l'établissement où le service était fait par des garçons vêtus en forçats et portant le bonnet rouge ou le bonnet vert, et traînant un boulet qui les forçait à tirer la jambe, boulet creux renfermant une éponge pour essuyer la table.

De l'intérieur s'échappait des volées de fous rires.

Par nature et par état Flogny était curieux.

Il entra.

La grande salle était bondée de consommateurs qui se dilataient la rate aux lazzis et aux sauts périlleux d'un clown portant le costume traditionnel.

Maillot blanc semé de paillettes d'argent, petite trousse bariolée de couleurs vives, perruque d'un rouge ardent, posée sur une tête enfarinée comme celle du Pierrot classique.

Le nez, busqué en forme de bec d'aigle, donnait au visage une vague ressemblance avec le profil d'un oiseau de proie.

Tout en poussant des cris de paon, le clown faisait dans l'espace libre, au milieu de la salle, des culbutes vertigineuses.

Une jeune femme d'une vingtaine d'années, pâle et maigre, vêtue d'un vieux costume fané, tenait à la main une sébile et s'arrêtait auprès de chaque table en disant :

— Aoh!... donné à noos... if you please!...

— Yes! aoh! yes! — glapissait le clown en multipliant ses culbutes — aoh! yes, donné à noos mylors and gentlemen... Ce été pour le dîner de noces de noos...

Quelques sous tombaient dans la sébile.

— Des Anglais... — pensa Flogny, — ils doivent avoir une permission... — qui sait si...

Sans achever sa phrase, même mentalement, il se fit servir un bock et regarda les exercices du clown.

Ces exercices terminés, et la maigre recette empochée, l'homme remercia en posant la main sur son cœur, endossa un pardessus, se coiffa d'un chapeau noir, tandis que la femme s'enveloppait dans un châle de laine tricotée, et tous deux quittèrent la *Taverne du Bagne.*

Flogny sortit derrière eux.

Ils traversèrent la chaussée, et sur le trottoir, de l'autre côté du boulevard, s'arrêtèrent pour causer à voix basse.

Brusquement, l'agent qui les avait suivis fit halte auprès d'eux et leur dit :

— Vous avez une permission?

Le clown se retourna d'un air qui ne témoignait ni étonnement ni inquiétude et répondit :

— Poorquoi demandez voo cela à noos... if you please?

— Parce que c'est mon droit et mon devoir... Je suis agent de la Sûreté.

— Voos avé le carte de voo?

— La voici.

Et Flogny exhiba sa carte d'inspecteur.



Par instant elle se soulevait dans son lit où sa fille dormait à côté d'elle.

Le clown, avec un sourire énigmatique, fouilla la poche de son pardessus, en tira un petit portefeuille qu'il ouvrit, exhiba un papier plié en quatre, le déplia et le tendit à Flogny, qui lut :

« Ordre à tous agents de la force publique de laisser circuler librement le nommé John Breed, sujet anglais, détective, et la femme qui l'accompagne, et de leur prêter main-forte au besoin. »

Suivaient la signature du chef de la Sûreté et le sceau de la Préfecture de police.

Flogny regarda le clown.

Celui-ci riait d'un rire silencieux.

— Confrères!... — fit-il simplement, — donné la main de voo à moa...

Une poignée de main fut échangée entre les deux hommes.

— Heureux de vous rencontrer... — dit Flogny.

— Voo?...

— Oui. — Avez-vous déjeuné?

— No...

— Alors vous me ferez le plaisir d'accepter mon invitation?...

— Yes...

— Tout en déjeunant vous m'écouterez...

— Yes...

— Et vous aurez la bonté de répondre à mes questions?...

— Aoh! yes...

— Alors je vais vous conduire dans un endroit où nous serons fort bien et où nous pourrons causer à notre aise...

LXV

— Aoh! yes! — répéta l'Anglais — je volé bienne, mais avant je volé, présenter à voo mistress Breed, le épouse de moa... il été aussi de le *Siourete* britannique de Scotland-Yard...

Et il désignait la femme maigre qui l'accompagnait.

— J'ai l'avantage de présenter mes respects à madame... — répliqua Flogny d'un ton de suprême galanterie, — nous ferons en déjeunant plus ample connaissance...

Tous trois se dirigèrent vers un petit restaurant du boulevard de Clichy, maison de quatrième ordre, mais bien tenue, où les prix étaient modestes et la cuisine suffisante.

Flogny prit possession du seul cabinet de l'établissement, dont le maître le connaissait, et commanda le menu du repas.

— Vous comprenez bien le français, master Breed? — demanda l'agent de la Sûreté au détective quand on fut à table.

— Yes! je comprenné, mais mistress Breed parlé mieux que moa, bocoup, bocoup...

— Mon mari a raison... — dit l'Anglaise presque sans accent, — j'ai

vécu avant notre mariage dans une famille française... — S'il était besoin d'explications entre John et vous, je vous servirais d'interprète.

— Tout va bien, alors! — Je vous ai dit que j'étais heureux du hasard qui me mettait en rapport avec vous... — Dans un instant vous comprendrez pourquoi... — Vous savez déjà qui je suis... Je me nomme Flogny, surnommé généralement l'*Allumette*...

L'Anglais et sa femme saluèrent.

— Nous connaissions votre nom, monsieur Flogny... — dit la détective. — Votre réputation de grande habileté a passé le détroit...

— Aoh! yes! — appuya John Breed.

— On fait ce qu'on peut... — murmura d'un air modeste l'agent de la Sûreté. — Arrivons à ce qui m'intéresse... — Depuis combien de temps êtes-vous à Paris?

— Douze jours...

— Avez-vous eu connaissance de la mystérieuse affaire de la rue Joubert?

John Breed jeta un regard à mistress Breed.

Celle-ci vida son verre que l'amphitryon avait rempli de vieux vin de Bourgogne, et répondit :

— Soyez certain que nous nous occupons à Londres de tous les crimes un peu marquants qui se commettent à Paris. — C'est affaire de métier... — Donc nous sommes au courant de ce qui a trait à Étienne Béraud, le marchand de diamants de Calcutta, enlevé par un faux commissaire, le jour même de son arrivée à Paris, et dont vous n'avez retrouvé jusqu'à présent ni le cadavre ni les assassins.

— Pour être si bien renseignés, — fit observer Flogny qui ne cachait point son étonnement, — il faut que cette disparition vous intéresse de façon directe...

— Pas le moins du monde... — C'est un crime *curieux*... A ce titre seul, il nous intéresse...

— Savez-vous qui l'on accuse?...

— Vous voulez dire qui l'on soupçonne, — répliqua mistress Breed. — Car n'étant sur aucune piste, vous ne pouvez accuser personne... — Vous en êtes simplement à la phase des suppositions... — Eh bien! qui soupçonnez-vous d'avoir fait le coup?...

— Des Anglais ou des Américains...

John Breed, qui mangeait consciencieusement en écoutant causer sa femme et le Français, s'arrêta, la fourchette en l'air.

— Qui fesé croire cette chose, à voo? — demanda-t-il.

Flogny raconta ce qu'il avait appris la veille au Palais-Royal.

— Peut-être êtes-vous dans le vrai, — dit mistress Breed quand il eut

achevé. — Les Anglais et les Américains ont formé des associations parfaitement en règle, en vue de commettre certains crimes devant donner des résultats pécuniaires considérables... — Ces associations, puissamment organisées, sont presque introuvables... — Elles font le désespoir des plus habiles détectives de Scotland-Yard.

— Les chefs vous sont inconnus?

— Si nous les connaissions, si nous les soupçonnions seulement, force resterait bien vite à la loi... — Nous sommes à Paris pour rechercher, non pas des chefs que nous ne trouverions pas, mais des *indicateurs* que nous espérons bien découvrir, et par qui nous arriverons peut-être aux chefs...

— Si ces *indicateurs* étaient les assassins, ou les complices des assassins d'Étienne Béraud?...

— Rien n'empêche de le supposer... — Nous avons affaire à des hommes dont l'esprit est fertile en imaginations diaboliques... — Deux d'entre eux surtout que nous avons mission de découvrir.

— Est-ce pour eux que vous étiez ce matin à la *Taverne du Bagne*?

— Oui, — nous sommes allés là, comme nous allons dans tous les endroits du même genre depuis douze jours que nous sommes à Paris... — C'est en des lieux pareils que nous avons chance de les rencontrer si leurs habitudes sont toujours les mêmes.

— La police française ne peut-elle vous aider? — demanda Flogny.

— Non, — répondit mistress Breed.

— Pourquoi?

— Parce qu'il faut connaître personnellement ces gredins pour les découvrir sous les travestissements multiples dont ils doivent s'affubler... — Ces gens sont aussi habiles à se transformer que les plus expérimentés des acteurs...

— Eh! bien, mistress Breed, — s'écria Flogny en remplissant les verres, — je ne sais quoi me dit que ces deux hommes ne sont point étrangers à l'assassinat d'Étienne Béraud... — La société pour le compte de laquelle ils travaillent a peut-être des affidés à Calcutta... Peut-être ont-ils été avertis par ces affidés du départ du marchand de diamants, emportant un chèque de cinquante millions, et de son arrivée à Paris...

— Peut-être, en effet... — fit l'Anglaise. — Ils sont capables d'un assassinat tout aussi bien que d'un vol... — Condamnés à être pendus il y a trois ans, ils se sont évadés des prisons de Londres, grâce à la complicité d'un geôlier payé par un des chefs inconnus de l'association... — Selon toute apparence ils s'étaient réfugiés en France, mais on ne s'occupait point d'eux... Un vol important, commis à Londres sur leur indication, du moins on avait tout lieu de le croire, les signala de nouveau à la police anglaise... — On se mit en quête, inutilement d'abord, et l'on finit par

découvrir tardivement que le vol en question avait nécessité la complicité d'un employé supérieur de l'une des principales maisons de banque de Londres, et que cet employé était intervenu pour payer au geôlier l'évasion des deux malfaiteurs irlandais, car ils sont Irlandais...

— Et, — demanda Flogny, — quand a eu lieu cette découverte que vous qualifiez de tardive?

— Il y a un mois ou cinq semaines seulement.

— L'employé de la maison de banque fut arrêté?

— Ici l'histoire ressemble à un roman, — répondit mistress Breed. — Cet employé, doué d'une intelligence hors ligne et de connaissances spéciales très étendues, passait pour le plus honnête homme de la terre... — Quand on voulut l'interroger et qu'on se présenta dans la maison dont il faisait partie, on apprit qu'appelé par le chef même de cette maison pour remplir auprès de lui l'office de secrétaire, il était parti depuis plusieurs mois pour Calcutta...

Flogny bondit sur sa chaise et renversa son verre.

— Pour Calcutta!... — répéta-t-il. — Vous avez bien dit Calcutta?...

— Aoh! yes... — fit le détective.

— Alors il était le secrétaire du banquier Mortimer...

— Oui... — répondit mistress Breed.

— Continuez!... continuez vite!...

— L'ordre de s'emparer de lui fut expédié à Calcutta...

— Et il a été arrêté? — demanda Flogny haletant.

— Non.

— Pourquoi?

— Depuis un mois il était parti pour l'Angleterre, réexpédié par le banquier Mortimer à son comptoir de Londres avec le titre et les fonction de chef de la correspondance...

— Eh bien! à Londres, a-t-on mis la main sur lui?

— Non, car il n'y reparut pas. — On ordonna des recherches et on apprit que le navire qui l'amenait en Europe, avait péri corps et biens dans un cyclone en sortant du golfe d'Aden...

— Péri!... corps et biens! — répéta Flogny avec l'expression d'un découragement profond.

— Oui... — Votre compatriote — (car cet homme était un Français et se nommait Charles Gérard) — devait échapper par la mort à la justice anglaise...

— Ce Charles Gérard était le secrétaire intime du banquier Mortimer, — reprit l'agent qui suivait son idée, — il savait qu'Étienne Béraud venait en France porteur d'une énorme fortune. — C'est lui, entendez-vous, c'est

lui qui certainement a donné de loin à des complices résidant à Paris les indications grâce auxquelles ils ont pu commettre le crime!...

Le détective et sa femme approuvèrent de la tête.

— Cela doit être, — dit ensuite mistress Breed, — seulement le crime ayant été commis en France, nous n'avons pas à nous en occuper. — C'est à la police française de trouver les coupables.

— Mais si ces coupables sont tout juste les hommes dont vous cherchez la piste?

— Rien ne nous empêcherait alors de conclure une alliance et d'unir nos efforts pour arriver à un résultat commun...

— Comment se nommaient les deux évadés des prisons de Londres? — demanda Flogny en tirant son portefeuille et en se disposant à prendre des notes.

— On a su à Scotland-Yard qu'ils se faisaient appeler à Paris William Scoot et Trilby...

— Avez-vous trouvé quelque trace de leur présence ici?

— Oui.

— Où donc?...

— Au Cirque Fernando où ils occupaient un petit emploi... — Il faut vous dire qu'en Angleterre, jadis, ils avaient été un peu clowns, ayant fait à peu près tous les métiers...

— Ils ont quitté cet emploi?

— Depuis plusieurs semaines...

— Alors, la piste est perdue?...

— Complètement perdue... — Nous croyons, Breed et moi, qu'ils ont dû passer en Amérique...

Après un instant de réflexion, Flogny demanda :

— Vous êtes-vous renseignés, rue de Ponthieu, à l'assommoir du *Vieux Londres*, généralement appelé dans le quartier : *Taverne du Numéro rouge* ?

— Oui, et sans résultat...

— Au Cirque Fernando on devait savoir leur adresse...

— Sans doute, et on nous l'a donnée, mais à cette adresse on nous a répondu que les deux hommes, engagés par un impressario américain, avaient quitté la France, ce qui est possible après tout, sinon probable...

LXVI

— Possible, soit, et même probable, je l'admets volontiers, mais non certain, — reprit Flogny, — car si vous aviez cru vous-mêmes au départ des deux Irlandais, vous n'auriez point continué vos recherches...

— Nous avions reçu un mandat et nous avons voulu le remplir fidèlement jusqu'au bout, — répliqua mistress Breed. — Rien ne prouve, d'ailleurs, que ce prétendu départ ne soit point une ruse pour dérouter les chercheurs de piste...

— Quoi qu'il en soit, vous êtes découragés... — dit le policier.

— Aoh! yes! — firent à la fois le mari et la femme.

— Eh bien! moi, je ne le suis pas... — Vous me voyez, au contraire, rempli d'ardeur et de confiance. — Donnez-moi, je vous prie, quelques renseignements...

— Questionnez.

— Quelle a été la dernière demeure connue de William Scoot et de Trilby?

— Le numéro 19 de la rue Lepic.

— Pouvez-vous me décrire les deux hommes?...

Mistress Breed donna le signalement exact et minutieux des complices d'Arnold Desvignes.

— Leur âge?

— De trente-deux à trente-cinq ans...

— Parlent-ils bien le français?

— Comme des Français, et sans le moindre accent...

— Pas de signes particuliers?

— Pas le moindre, hélas!

L'agent de la Sûreté ferma le calepin sur lequel il venait de prendre des notes.

— Mon instinct de policier me crie que ces deux gredins ont joué un rôle quelconque dans le drame de la rue Joubert, — dit-il. — Quel pouvait être le troisième personnage agissant avec eux et figurant sans le moindre doute le commissaire de police, car les signalements donnés par vous ne répondent point à celui que nous avons de ce troisième personnage?... — Pourriez-vous m'éclairer à ce sujet?

— Comment pourrions-nous vous éclairer, ne sachant rien nous-mêmes?...

— Ils doivent avoir des relations dans le monde des coquins... —

Donnez-moi, je vous prie, les noms et les adresses de ceux de vos compatriotes établis à Paris et qui vous sont suspects...

— Volontiers...

Flogny rouvrit son calepin et se prépara à écrire.

Mistress Breed dicta :

— Thomas Artwel, commis-voyageur, venant souvent à Paris et descendant à l'hôtel d'Angleterre, rue d'Amsterdam. — Miss Katt, marchande de curiosités, rue de Douai, 9. — Clarisse Stow, placière en bijoux, rue du Quatre-Septembre, 7. — Charles Lindey, jockey, rue des Petits-Hôtels, 28. — Lincoln, loueur de voitures, boulevard de l'Hôpital, 33. — C'est tout. — Ces gens-là ont certainement des intelligences avec les chefs des associations anglaises et américaines; ils servent d'indicateurs pour les affaires lucratives, mais nous n'avons contre eux que des présomptions... — Je ne vois pas, quant à moi, le moyen de les rattacher au crime de la rue Joubert...

— Veuillez me rappeler le nom de cet employé du banquier Mortimer qui se faisait complice de voleurs à Londres et qui passe pour avoir péri dans un cyclone au golfe d'Aden.

— Charles Gérard, sujet français.

Après avoir écrit ce nom, Flogny referma son calepin et le mit dans sa poche.

— Êtes-vous encore à Paris pour quelques jours? — fit-il.

— Jusqu'à ce qu'on nous rappelle à Scotland-Yard... ce qui, selon toute apparence, ne tardera guère... — répondit mistress Breed...

— Où pourrais-je vous voir au besoin?...

— Rue du Poteau, numéro 25, à Montmartre... — Si nous avions quelque chose à vous faire connaître, il serait bon de savoir où vous demeurez...

Flogny donna son adresse.

Pendant l'entretien que nous venons de reproduire, le déjeuner avait suivi son cours. — Il était trois heures de l'après-midi lorsque l'agent de la Sûreté et le couple de détectives se séparèrent les meilleurs amis du monde, en se promettant de se revoir.

Le policier français ayant encore du temps devant lui avant de rendre visite au père Loriot, décida qu'il irait d'abord questionner les concierges de la maison de la rue Lepic, habitée en dernier lieu par Will Scoot et Trilby.

Son idée était de savoir la date exacte du déménagement des deux clowns du Cirque Fernando.

La concierge la lui donna.



Victorine épuisée, n'ayant plus la force de se tenir debout, se laissa tomber sur une chaise.

Ce déménagement avait eu lieu quarante-huit heures après le crime de la rue Joubert.

Cette coïncidence paraissait constituer une charge assez grave contre les deux Irlandais; néanmoins Flogny ne voulut rien conclure avant d'avoir pris d'autres renseignements.

De la rue Lepic il descendit au Cirque Fernando et s'inquiéta de la façon dont Scoot et Trilby avaient quitté leur emploi.

Il lui fut répondu que les clowns s'étaient fait congédier pour cause d'ivresse et de manque au service.

La date de leur renvoi précédait de quelques jours celle de l'enlèvement d'Étienne Béraud.

On n'avait pas entendu parler de leur engagement par un impressario américain. — On ne croyait point à cet engagement, les mérites des deux hommes n'étant nullement exceptionnels.

De cette réunion de faits, un policier expérimenté comme Flogny ne pouvait manquer de déduire des conséquences au moins vraisemblables. — Il devenait évident pour lui que Scoot et Trilby avaient quitté leur emploi pour s'occuper des préparatifs du crime de l'*Hôtel des Indes*, et qu'aussitôt ce crime commis ils avaient abandonné leur domicile de la rue Lepic et pris la poudre d'escampette.

Où étaient-ils?

Ce problème embarrassait fort le policier, et il en aurait embarrassé bien d'autres que lui.

Tout en cherchant la solution, il se dirigea vers la rue des Moines où se trouvait l'établissement du père Loriot.

Là, une déception l'attendait.

Le vieux Loriot était parti depuis la veille avec une de ses voitures pour une excursion dans les environs de Paris, et ne devait rentrer que le lendemain, à trois heures.

— Je reviendrai demain... — dit Flogny.

Et rompu de fatigue, il prit un fiacre qui le conduisit à son domicile de la rue François-Miron.

. . . .

. . . .

Jules Verrière avait télégraphié à son garde et donné ses instructions à son valet de chambre afin qu'une partie du personnel du boulevard Haussman partît pour Malnoue et préparât l'installation qui devait avoir lieu le lendemain dimanche.

Ceci fait, il se rendit à la rue Le Peletier.

Arnold était déjà arrivé.

— Nous quittons Paris demain matin... — dit le banquier à son associé. — Nous accompagnez-vous?

— Non. — J'ai besoin de ma journée de demain pour régler quelques affaires particulières...

— Et notre grande affaire, celle des héritiers, où en est-elle?

— Ne vous préoccupez de rien... — répondit Arnold avec un sourire.

— Cependant...

— Qu'il vous suffise de savoir que je travaille à notre fortune...

— Vous m'avez demandé trois mois...

— Je n'ai fixé aucun terme précis... — Je ne veux rien précipiter...

— J'ai foi en vous... Mais il me tarde de n'être plus cauchemardé par la crainte d'un insuccès...

— Il vous tarde surtout d'encaisser de nombreux millions, je comprends cela à merveille, mais souvenez-vous du vieux proverbe : *Tout vient à point à qui sait attendre...* — Laissez-vous vivre et attendez...

— Vous préoccupez-vous de Vandame?

— Son tour viendra en temps et lieu...

— Pourquoi retarder votre mariage avec Angélique?...

— Parce que le moment ne me semble pas opportun pour le conclure... — Pas tant d'impatience, mon cher associé!... vous êtes trop nerveux!...

— Je ne comprends pas votre calme!

— C'est mon calme qui fait ma force! — A quoi bon tant de hâte? Vous êtes payé pour avoir confiance!... — Voyez ce qui a été fait en si peu de temps : — J'ai relevé la maison Jules Verrière qui croulait...

« J'ai placé au premier rang des établissements de crédit la maison Jules Verrière et Arnold Desvignes...

« J'ai supprimé complètement La Fougère, et à peu de chose près Émile Vandame... — Je tiens les autres héritiers d'Étienne Béraud dans ma main... je n'ai, pour les étouffer, qu'à serrer un peu les doigts...

— Quand les serrerez-vous?

— Quand bon me semblera... — Encore une fois, mon cher associé, ne vous occupez que du résultat, qui sera prochain et splendide, et ne vous inquiétez point des détails, sauf quand je vous commanderai de le faire!...

Arnold avait prononcé ces derniers mots d'une voix métallique, d'un ton bref qui n'admettait point la discussion, et surtout la contradiction.

Verrière n'essaya ni de discuter, ni de contredire et, prenant les papiers posés devant lui sur son bureau, se mit au travail.

Sœur Marie, debout derrière les rideaux de la fenêtre de sa chambre, avait guetté le départ de son oncle.

Dès que le banquier eut quitté l'hôtel, la religieuse sortit à son tour.

Elle entendit la messe à l'église Notre-Dame-de-Lorette, et immédiatement après, elle se dirigea vers la demeure de Misticot.

Depuis longtemps déjà le petit marchand de médailles l'attendait avec impatience.

Il avait hâte de lui raconter sa démarche de la veille auprès de l'homme d'affaires de la rue du Paon-Blanc, et le résultat obtenu.

Trilby, dans la chambre contiguë, n'était guère moins dévoré d'impatience que le gamin de Montmartre, connaissant, lui aussi, la prochaine arrivée de la religieuse.

Levé en même temps que Misticot, c'est-à-dire dès le point du jour, il surveillait la rue Fléchier afin de voir du plus loin possible la cousine d'Angélique Verrière.

Par avance il avait décroché la lithographie encadrée masquant le trou pratiqué dans la muraille et qui allait lui permettre d'entendre, comme la veille, les paroles échangées entre sœur Marie et son allié.

LXVII

Du haut de son observatoire, le compère de Will Scoot vit la religieuse descendre les marches de l'église et s'engager dans la rue Fléchier.

Au bout de quelques secondes il entendit résonner la sonnette du logement de Misticot puis la porte s'ouvrir et se refermer.

Grimpant alors sur sa chaise, il approcha son oreille du *trou téléphonique* et il écouta.

— Eh bien ! mon enfant, — demanda la cousine d'Angélique, — avez-vous réussi dans vos démarches d'hier?

— Au delà même de toute espérance, ma sœur... — répondit le petit marchand de médailles.

— Ainsi, cet homme d'affaires... cet Agostini?

— A donné en plein dans le panneau que je lui tendais...

— Il connaît Arnold Desvignes?

— Je vous crois, ma sœur, qu'il le connaît... vous allez voir...

Et le gamin raconta par le menu ce que nos lecteurs savent déjà.

— Dans tout cela, — dit la relgieuse après un moment de réflexion, — rien ne nous permet de supposer que cet Arnold Desvignes ait des antécédents nous donnant prise sur lui... — Agostini le regarde comme un honnête homme, capable et travailleur...

— Nous n'avons pas la preuve que l'Italien ait raison de penser ainsi, — répliqua Misticot. — Ces gens-là sont tout sucre et tout miel pour ceux qui les emploient et leur font gagner de l'argent... — Je ne croirai qu'aux renseignements venus d'une source moins suspecte, et ces renseignements je les demanderai dans le pays natal d'Arnold Desvignes, à ceux qui l'ont connu moutard, jeune homme, et homme fait...

— Songez qu'il faut agir avec beaucoup de délicatesse et de prudence, — fit observer sœur Marie. — Si nous nous égarions... si celui qui nous paraît suspect était véritablement un honnête homme, notre enquête sur son compte pourrait l'exposer aux plus injustes soupçons...

— Je vous comprends très bien, ma sœur, mais il est impossible qu'un particulier si antipathique à vous à mam'selle Angélique, et à moi-même, ne mérite pas cette antipathie... Je veux savoir si nous nous trompons, et je le saurai, mais n'ayez crainte, j'ai beau être un gamin, je n'agirai point à l'étourdie...

— Pourrez-vous suivre le cours d'une existence si mouvementée?... — Arnold Desvignes est allé aux Indes et y a vécu...

— J'irai jusqu'aux Indes s'il le faut, mais quant à présent il ne s'agit point d'un si long voyage... — Je vais me rendre à Bléré d'abord et, selon ce que j'apprendrai là, vous déciderez, ma sœur, le parti qu'il faudra prendre...

— Quand partirez-vous?

— Aujourd'hui même. — J'ai consulté ce matin l'indicateur des chemins de fer... Je prendrai l'express de huit heures trente-cinq minutes du soir... je serai à Tours à minuit et demi, et dans la matinée de demain à Bléré.

— Que Dieu vous accompagne et vous guide!... — Maintenant, mon enfant, il faut nous entendre au sujet des lettres et des dépêches que vous aurez peut-être à me faire parvenir?...

— Ne vous les adresserai-je point à l'hôtel du boulevard Haussmann?...

— Nous quittons Paris demain, pour plusieurs mois.

— Vous quittez Paris! — s'écria Misticot très étonné.

— Oui, par ordre du médecin qui veut que ma cousine passe l'été et l'automne à la campagne.

— Et vous irez loin?

— Non. — Connaissez-vous Malnoue?

— Oui... oui... je connais... un petit pays entre Émérainville et Villers-sur-Marne. — Ah! j'ai assez couru les environs de Paris! — C'est là que vous allez rester?

— Dans la propriété de mon oncle Verrière, oui... — Mais ce n'est pas là qu'il faudra faire parvenir vos lettres.

— Où donc?...

— A l'adresse suivante que je vais vous dicter : — *Monsieur le curé de Malnoue, à Malnoue, Seine-et-Marne, avec prière de remettre à sœur Marie, religieuse de Saint-Vincent-de-Paul...*

Misticot traça cette adresse au crayon sur son carnet.

— Ça sera fait... — dit-il ensuite. — Est-ce bien tout ce que vous avez à me recommander?

— Oui, c'est tout... — Je vous souhaite un bon voyage, mon enfant, et un prompt retour...

— Merci, ma sœur, et dites bien, je vous prie, à mam'selle Angélique,

que je n'épargnerai ni peine ni fatigue, et que pour elle comme pour vous je donnerais ma vie de bon cœur.

— Ma cousine et moi nous sommes sûres de votre dévouement...

La religieuse se retira.

Trilby quitta tout aussitôt son poste d'observation.

— Il part ce soir à huit heures trente-cinq minutes... — murmura-t-il. — Je serai à Bléré avant lui... — Je ne sais pas encore si c'est à Bléré ou ailleurs que je lui ferai son affaire, mais ce qui est certain c'est qu'il ne reverra jamais Paris...

Après ce court monologue, l'ex-clown du Cirque Fernando tira d'un placard une petite valise, y plaça un peu de linge, une perruque, un révolver, divers objets dont il prévoyait avoir besoin ; mit dans sa poche un couteau catalan solide, à lame épaisse et bien affilée, se lesta d'argent, attacha son bandeau sur son œil et descendit en ayant soin de fermer derrière lui la porte à double tour.

A la station voisine de l'église Notre-Dame-de-Lorette il prit une voiture, et donna l'ordre de le conduire au chemin de fer d'Orléans.

Le petit marchand de médailles était condamné!

Sans se douter du péril imminent qui le menaçait, il avait préparé, de son côté, une valise aussi peu encombrante que celle de Trilby, puis il était sorti, pour déjeuner d'abord et ensuite pour aller au cimetière de Saint-Ouen porter une couronne au pied du calvaire où reposaient les ossements de sa mère depuis le relèvement des tombes.

Vers deux heures et demie, il quittait le cimetière et remontait le boulevard Barbès.

Au moment où il arrivait à l'angle du boulevard Rochechouart, il s'entendit appeler par son nom, se retourna et se trouva en face du père Loriot sortant de chez le *mastroquet* dont la boutique se trouve au point d'intersection des deux boulevards.

Le vieux loueur, vêtu d'une longue redingote de cocher toute neuve, à boutons de cuivre brillants, était prêt à remonter sur le siège d'un grand landeau attelé de deux chevaux qui paraissaient harassés de fatigue.

— Eh bien! papa Loriot, — demanda le gamin de Montmartre après un échange de poignées de main, — qu'est-ce que vous faites donc par ici, endimanché comme pour une noce?

— J'en viens, d'une noce, fiston... — répondit le propriétaire du fiacre n° 13, — et pas tout près d'ici, je t'en fiche mon billet!... — J'arrive de Goussainville près de Louvres ; je suis parti depuis hier matin, et je rentre avec des bidets esquintés... Mais c'est le métier, ça!... — Allons, rentrons chez le *mannezingue*... Je t'offre un petit verre de rhum...

— Ça sera donc pour ne pas vous refuser...

Tout en trinquant, Loriot questionna :

— Et toi, gamin, qu'est-ce que tu fichais dans ce quartier?

— Je remonte du cimetière où j'ai été porter une couronne pour l'anniversaire de ma pauvre défunte mère...

— C'est bien, ça, moucheron... — faut jamais oublier la famille! — Et tu vends toujours des médailles sur la Butte-Montmartre?...

— Toujours...

— Eh bien! moi, j'ai quelque chose à te proposer...

— Quoi donc, papa Loriot?

— De t'apprendre le métier de cocher... — C'est un bon état quand on a de la conduite... — T'as de belles connaissances qui, un de ces jours, pourraient bien t'avancer de quoi acheter deux paires de poulets d'Inde et quatre sapins... — J'ai commencé avec moins que ça, moi qui te parle... — et puis, qui sait?... je m'arrangerais bien moi-même, si j'étais content de toi, pour te donner un coup d'épaule... — Voyons! ça te va-t-il?

— Papa Loriot, c'est une proposition très amicale que vous me faites là... j'en suis reconnaissant et je vous en remercie du fond du cœur...

— L'acceptes-tu?

— Je ne dis ni *oui* ni *non*.

— C'est pas répondre, ça! — Viens déjeuner demain matin avec moi, nous causerons de la chose plus longuement.

— Demain matin, je ne peux pas.

— Eh bien! viens dîner le soir...

— Je ne pourrai pas plus le soir que le matin...

— Et, à cause donc?

— A cause que je pars en voyage aujourd'hui même...

— Ah! tu pars en voyage! — Et pour quoi faire?

— Pour chercher des renseignements qu'on m'a chargé de prendre sur quelqu'un.

— Prendre des renseignements... Tiens! tiens! Qu'est-ce que tu manigances? — Je parie qu'il y a encore de la sœur de charité là-dessous.

— Peut-être bien... Mais ce n'est pas mon secret, cela...

— Je ne te demande rien, sachant que tu ne peux rien manigancer que d'honnête, mais, quand tu seras revenu, viens me trouver... je serai toujours prêt à faire pour toi ce que j'ai dit... — A ta santé, et filons. — Où vas-tu présentement?

— Je rentre chez moi.

— Toujours rue Fléchier?

— Toujours.

— Alors, au plaisir de te revoir le plus tôt possible.

Un quart d'heure après, le vieux Loriot rentrait à son établissement de la rue des Moines.

L'agent de la Sûreté Flogny avait peu dormi, employant son insomnie à penser aux découvertes qu'il devait à un hasard heureux, et cherchant le moyen de retrouver les deux Irlandais au départ desquels il ne croyait pas.

Nous le rejoindrons au moment où il arrivait rue des Moines, vingt minutes environ après la rentrée du loueur.

Un palefrenier lavait dans la cour le landau tout poudreux.

— M. Loriot est-il de retour? — lui demanda Flogny.

— Oui, monsieur, depuis un quart d'heure.

— Peut-on le voir?...

— Oh! je pense que oui, monsieur... — Allez au fond...

— Je sais où ça est...

Et Flogny se dirigea vers le corps de bâtiment où se trouvait le logis du loueur.

LXIII

Les fenêtres du logement étaient ouvertes, et le propriétaire du fiacre numéro 13, entendant parler dans la cour, s'était mis à l'une d'elles.

— Qu'est-ce qu'il y a par là?— demanda-t-il. — Qu'est-ce qu'on me veut?

Flogny leva la tête.

— J'aurais à vous parler, monsieur Loriot... — répondit-il.

— Eh bien! montez, monsieur... je suis tout à votre disposition.

Le policier grimpa les marches conduisant au premier étage.

Loriot l'attendait sur le seuil

— Donnez-vous la peine d'entrer... — fit-il en regardant le visiteur dont la figure ne lui semblait pas inconnue.

Après avoir fait passer le nouveau venu devant lui, le loueur s'écria :

— Ah çà ! mais, je n'ai point la berlue!... je vous ai déjà vu quelque part... je vous ai déjà parlé... — Saperlotte, aidez-moi donc...

L'agent, souriant, répondit :

— Flogny, de la brigade de Sûreté... pour vous servir si j'en étais capable...

— Ah! j'y suis, sapristi! j'y suis!... Mais il y a longtemps, savez-vous, que nous ne nous étions rencontrés... — Qu'est-ce qui me procure l'avantage de votre visite?... — J'espère qu'il n'y a rien qui cloche!... pas de contravention pour un de mes cochers?...

— Monsieur Loriot, il n'y a rien de pareil.



Le domestique prit la carte que lui tendait le visiteur, y jeta les yeux, fit un mouvement de surprise...

— A la bonne heure... Eh bien, alors?

— Je viens vous demander quelques petits renseignements...

— Tout à votre service... — Jabottez, et je vous répondrai ca-té-go-ri-que-ment, si c'est en mon pouvoir...

— Lisez-vous les journaux?

— Jamais... — La lecture me fatigue les yeux. — Je dis : *Zut !* à la

politique et, quant aux nouvelles, je les apprends en causant avec les camarades chez le mastroquet où on déjeune...

— Avez-vous entendu parler du crime de la rue Joubert?

— Ah! oui, par exemple! — La disparition d'un voyageur descendu à l'*Hôtel des Indes* et qu'un coquin déguisé en *quart d'œil* est allé cueillir pour lui pincer son argent... — Figurez-vous que le même jour j'avais justement conduit un particulier à ce même hôtel...

En entendant ces mots, Flogny dressa l'oreille.

— Ah! ah! — dit-il, — êtes-vous bien sûr que c'était le même jour?

— Pardine! si j'en suis sûr! — comme de m'appeler Loriot et d'être un honnête homme... — La mémoire est solide, allez!

— Et où l'aviez-vous pris, ce voyageur?

— A la gare de Lyon, avec ses colis.

— Quelle heure était-il?

— Midi et quelque minutes... l'heure de l'arrivée du train de Marseille...

— L'avez-vous conduit droit à l'*Hôtel des Indes?*

— Non pas... — Il s'est fait mener d'abord rue Laffitte, à la maison de banque de M. le baron de Rothschild... il y est même resté très longtemps... il devait avoir de fortes affaires à régler... — c'était un homme de soixante ans à peu près, mais qui semblait solide...

— Eh bien! mon cher Loriot, le voyageur conduit par vous chez Rothschild et rue Jonbert, était précisément celui qu'on a fait disparaître pour le voler et, selon toute apparence, pour l'assassiner...

Le vieux cocher était pâle d'émotion.

— Hein? quoi? — s'écria-t-il, — qu'est-ce que vous me dites là?

— La vérité la plus littérale...

— Le particulier que j'ai trimballé dans mon numéro 13, c'est lui qu'on a assassiné?

— Le doute à cet égard est inadmissible.

— Ah! par exemple, c'est trop fort!... — Comme ça mon numéro 13, un numéro qui depuis si longtemps porte chance, aurait porté la guigne à quelqu'un! — Voilà mon fiacre déshonoré!

— Calmez-vous... — Ce n'est pas la faute de votre fiacre, s'il a conduit ce malheureux à l'endroit où son destin le poussait... il reste quand même un honnête fiacre, digne de sa bonne réputation... — J'ai quelques questions encore à vous adresser, mon cher monsieur Loriot...

— Faites... — J'y répondrai tout de même, malgré que je sois tout chaviré...

— Quand vous avez pris ce voyageur à la gare de Lyon, avez-vous remarqué qu'il fût suivi par quelqu'un?...

— Ma foi, non...

— Pendant le trajet, il ne s'est rien passé d'insolite?... — Aucune autre voiture n'a marché obstinément derrière la vôtre, s'arrêtant quand vous vous arrêtiez?...

— Je n'ai rien vu de pareil... — Du reste il faisait un temps de chien et je ne regardais guère autour de moi... J'avais bien assez à faire de relever le collet de mon carrick pour empêcher la pluie de me dégouliner dans le dos.

— En arrivant à l'*Hôtel des Indes*, le voyageur, sans doute, vous a payé et renvoyé...

— Non... — Il m'a fait stationner un bon bout de temps, et je l'ai conduit à un restaurant de la rue Saint-Lazare, au coin de la gare. — C'est là qu'il m'a réglé, avec un fort pourboire... le malheureux homme!

— Pendant que vous attendiez devant l'hôtel, quelque chose vous a-t-il paru suspect, ou au moins singulier?...

Loriot réfléchit avant de répondre.

— Ma foi, oui! — fit-il tout à coup.

— Quoi donc? — demanda vivement le policier.

— Un sergent de ville campé sous une porte cochère, juste en face, et qui semblait là comme embusqué... — je me suis dit qu'il devait guetter quelqu'un... — Mon voyageur a reparu et je n'en sais pas plus long...

— C'est maigre, et rien de ce que vous venez de m'apprendre ne peut me guider dans mes recherches...

— Les gredins ne sont donc point coffrés?

— Hélas, non!

— Mais, au moins, vous êtes sur leur piste?...

— Nous n'avons pas de piste.

— Diable! — Vous m'étonnez beaucoup! — Vous êtes cependant des malins à la Sûreté?... Vous avez débrouillé des écheveaux bien emmêlés...

— Sans doute... mais ici nous nous trouvons en présence d'un mystère impénétrable...

— Ta-ra-ta-ta! — On en a pénétré d'aussi impénétrables que ça, des mystères! — Quand ce ne serait que celui dans lequel mon fiacre a joué un grand rôle. Une histoire vraie qui a l'air d'un roman.

— Je me rappelle parfaitement les détails de l'affaire. — Il existait au moins quelques indices, et aujourd'hui nous n'avons rien... absolument rien.

— Voyons, monsieur Flogny, raisonnons un peu... — Les gredins qui ont enlevé ce pauvre malheureux pour l'assassiner n'étaient pas des ombres...

— Certes!

— Ils perchaient quelque part... Sans compter qu'ils avaient des *binettes* dont on a dû vous donner le signalement à l'hôtel.

— Signalement plus que vague... — Les malfaiteurs s'étaient *fait des têtes*...

— Enfin, ils n'ont pas enlevé le bonhomme à bout de bras...

— Ils l'ont fait monter dans un fiacre...

— Qu'est-ce qu'il est devenu, ce fiacre, avec le cocher qui le conduisait?

— Ah! si nous le savions...

— Comment que vous dites ça? — Mais, saperlipopette, si j'étais agent de la Sûreté, moi qui vous parle, il y a beau temps que j'aurais trouvé la guimbarde... Une voiture et un cheval, ça ne s'évapore pas!... — D'ailleurs, les fiacres sont tous sous la coupe de la Préfecture...

— Nous supposons que la voiture avait été achetée exprès pour faire le coup, et qu'elle aura été revendue immédiatement après...

Loriot bondit.

— Sapristi de sapristi! — s'écria-t-il en frappant du poing sur la table. — Est-ce que j'aurais acheté cette voiture-là, par hasard?...

— Vous, monsieur Loriot!

— Attendez... attendez... — reprit le vieux cocher en arpentant la chambre à grands pas... — C'est ça qui serait un peu drôle, par exemple...

— Expliquez-vous, monsieur Loriot.

— Figurez-vous que j'ai acheté une voiture, un cheval, un harnais, tout le bataclan, juste à l'époque... et voilà que quelque chose vient de m'ouvrir l'œil...

— Quoi donc?...

— Minute!... Un peu de patience, saperlipopette de saperlipopette! C'était le lendemain ou le surlendemain de l'affaire... Mon registre nous donnera la date exacte... Je prenais un verre chez un mastroquet qui reste au coin de la rue de Montreuil et de l'avenue Philippe-Auguste...

— Je vois ça d'ici...

— J'allais payer et sortir, lorsqu'un quidam à mine de cocher ou de palefrenier arriva pour régler le prix d'une écurie et d'une remise que le manezingue lui avait louées...

— Un grand gaillard? demanda Flogny.

— Plutôt grand que petit... — il annonça qu'il venait de recevoir de son patron l'ordre de bazarder la guimbarde et le poulet d'Inde, et qu'il allait conduire tout ça au marché aux chevaux... — L'idée me poussa qu'il y avait là peut-être une bonne affaire pour moi... — je demandai à voir... le grand gaillard me conduisit à la remise... — le cheval me parut solide, quoique esquinté par une longue course faite la veille, à ce que me dit l'homme... — la voiture était en bon état... — j'offris un prix... — l'homme le discuta, naturellement, mais, en fin finale, il tomba d'accord avec moi...

— Et il vous a livré le cheval et la voiture?

— Le lendemain matin, ici.

— Savez-vous le nom de cet homme?

— Il me l'a dit, mais, va te faire fiche, je l'ai oublié...

— Ne vous a-t-il pas donné un reçu de la somme que vous lui comptiez?

— Ma foi, non. — L'affaire était faite de bonne foi, et devant témoins... — Eh bien! monsieur Flogny, je crois fermement que la voiture et le cheval gênaient leur propriétaire, et que s'il me les a cédés pour les deux tiers de leur valeur, c'est qu'il tenait à s'en débarrasser...

— Voulez-vous me donner la date exacte de l'achat?

Loriot consulta son registre.

Il avait acheté juste le lendemain du jour de l'arrestation d'Étienne Béraud à l'Hôtel des Indes.

— Ça saute aux yeux! — s'écria l'agent de la Sûreté. — On vous a vendu la voiture qui avait servi la veille à commettre le crime...

— Je le crois comme vous...

— L'homme qui vendait au nom de son maître était-il Français?

— Il paraissait l'être... Dans tous les cas, il parlait le français comme vous et moi.

— Monsieur Loriot, le cheval et la voiture achetés par vous sont-ils dehors?

— Non. — C'est aujourd'hui jour de repos pour eux.

— Voulez-vous faire atteler et me conduire avenue Philippe-Auguste, chez le marchand de vins qui tenait la remise et l'écurie?

— Comment donc! mais tout de suite...

LXIX

Au bout de cinq minutes l'agent de la Sûreté montait dans la voiture, Loriot grimpait sur le siège et fouettait son cheval qui partait au grand trot.

Une demi-heure suffit pour arriver rue de Montreuil.

Chemin faisant, Flogny réfléchissait à tout ce que venait de lui dire le propriétaire du fiacre n° 13, et ses réflexions lui donnaient la ferme croyance qu'il tenait une piste, — la bonne.

Malheureusement, rue de Montreuil, une déception l'attendait.

Le marchand de vins, par qui l'écurie et la remise de l'avenue Philippe-Auguste avaient été louées pour quinze jours, ne s'était pas donné la peine, étant payé d'avance, de s'informer du nom de son locataire, qui

d'ailleurs n'aurait pas manqué de donner un faux nom, si on ne se trompait pas en le supposant complice du crime.

Loriot voulut absolument offrir un verre de bourgogne à l'agent de police qui n'osa refuser.

Tous deux s'assirent en face l'un de l'autre et, après avoir trinqué, le vieux cocher dit à Flogny :

— Vous m'avez demandé, à moi, si l'individu qui m'a vendu la voiture et le cheval avait l'air français, et vous avez répété la même question tout à l'heure au mastroquet.

— Sans doute, et j'avais mes raisons.

— Supposez-vous que le paroissien dont il s'agit pourrait être étranger?...

— Oui.

— De quel pays, selon vous, serait-il né natif?

— D'Angleterre ou d'Amérique.

— Ah! ah! — s'écria Loriot — Tout ça, voyez-vous, monsieur Flogny, me trotte dans la cervelle... — Je me suis trouvé mêlé à cette affaire-là sans le vouloir et sans le savoir... Ça me taquine... — Faut que ça s'éclaircisse grâce à vous, et je veux vous aider... — Certaines choses, auxquelles je ne pensais plus, me reviennent.

— Quelles choses? — fit vivement le policier. — Expliquez-vous sans perdre un instant, mon cher monsieur Loriot, et si vous me mettez sur la voie, vous pourrez vous vanter de m'avoir rendu un fameux service.

— Voilà : — Le matin du jour où on devait me livrer la voiture et le cheval, j'étais en train de traiter une affaire... s'agissait de conduire une noce à la mairie, à l'église, au restaurant, au Bois de Vincennes, enfin partout... — Je me trouvais avec le futur et un de ses camarades, deux bons garçons, Eugène Loiseau et le petit Misticot.

— Eugène Loiseau... — interrompit Flogny, — s'agit-il de Loiseau le relieur? le neveu du banquier Verrière?

— Oui. — Vous le connaissez?

— Je le connais. — Continuez.

— Nous nous entendions donc au sujet des voitures, lorsque le vendeur que j'attendais arriva pour me livrer la marchandise achetée. — Je pris livraison et je priai mon homme de monter toucher son argent... — Voilà que tout à coup Misticot, s'adressant au personnage, lui dit : *Pardon, excuse, monsieur, je crois bien ne pas me tromper, vous êtes monsieur...*

Loriot s'arrêta.

— Monsieur qui? — demanda Flogny haletant.

— Je ne me souviens pas du nom, mais ça ne fait pas grand'chose, puisque je me souviens du reste...

— Achevez!... achevez vite!

— Misticot continua : — Est-ce que vous ne seriez pas un tel, clown du cirque Fernando?...

Flogny fit un bond sur sa chaise et saisit le bras de Loriot.

— Il a dit cela? — s'écria-t-il.

— En propres paroles... tel que je viens de vous le répéter...

— Et, alors qu'a répondu l'homme?

— Il a ri, en répliquant : — Vous faites erreur... je ne sais pas du tout de qui vous parlez...

— Mensonge! — fit l'agent de la Sûreté dont les yeux étincelaient de joie. — l'ami d'Eugène Loiseau ne se trompait point!

— Vous croyez?

— J'en suis certain! — le gredin auquel il s'adressait était parfaitement un clown du Cirque Fernando, et ce nom que vous avez oublié, je le connais, moi!...

— Ah bah!...

— L'homme se nommait Trilby...

Le vieux loueur secoua la tête.

— Non, — fit-il, — ce n'est point cela...

— William Scoot, alors?...

— Oui... oui... William Scoot... C'est ça! je me souviens... C'est bien le nom prononcé par Misticot...

— Monsieur Loriot, vous venez de me faire faire un pas en avant! — Ce Misticot connaît Willam Scoot, il pourra m'aider à le retrouver!

— Attendez... attendez donc! Je n'ai pas fini! — Il me reste quelque chose à vous apprendre...

— Parlez! parlez! vous ne saurez jamais avec quel intérêt je vous écoute!

— Une fois mon vendeur parti, — reprit le vieux loueur, — je terminai mon affaire avec Eugène Loiseau concernant le nombre et le prix des voitures de la noce, et même je fis une concession sur le prix, parce que c'était lui... — Alors Misticot, qui était garçon d'honneur, me demanda de lui réserver pour lui seul la guimbarde qu'on venait de m'amener, afin de le mettre en état de précéder tout le monde et de s'occuper de tout... Ainsi fut fait... — Le samedi suivant, on festoyait. — Misticot, ayant pris deux invités dans la voiture, était monté sur le siège, à côté du cocher, et sous le tapis du siège, dérangé par lui en gigotant, il avait trouvé une médaille... une médaille d'argent...

— Une médaille d'argent? — répéta le policier enfiévré.

— Oui. — Eh bien! cette médaille, parfaitement reconnaissable à un défaut de la *frappe*, à ce qu'il paraît, il l'avait vendue quelques jours auparavant à William Scoot.

— Vous voyez que j'avais bien raison de ne pas mettre en doute l'identité de votre vendeur avec le clown du cirque Fernando!

— C'est une chose qui saute aux yeux!...

— Quel est ce Misticot?

— Un brave enfant, un orphelin, honnête et courageux, qui fait une demi-douzaine de petits métiers pour gagner sa vie... — Son vrai nom est Stanislas Dumay.

— Monsieur Loriot, il faut que je le voie le plus tôt possible! — Il me semble qu'avec lui je marcherai en pleine lumière! — Vous savez où il demeure?

— Oui, rue Fléchier.

— Vous allez me conduire rue Fléchier.

— Nous ne le trouverons certainement pas.

— Pourquoi?

— Je l'ai rencontré vers deux heures et demie, au coin du boulevard Barbès... il m'a dit qu'il partait ce soir en voyage...

— Pour où?

— Ah! quant à ça, j'en ignore.

— Savez-vous au moins quel chemin de fer il doit prendre?

— Pas davantage.

Flogny frappa du pied avec colère.

— Ah! c'est la guigne noire! — s'écria-t-il; puis, se calmant, il ajouta : — Mais son absence ne peut être de longue durée...

— Il n'en sait rien lui-même, m'a-t-il dit...

— Monsieur Loriot, il est indispensable que je rejoigne ce jeune garçon!... il faut qu'il m'explique l'histoire de cette médaille vendue à Will Scoot et retrouvée sur le siège de la voiture achetée par vous... — A tout hasard conduisez-moi rue Fléchier...

— En route!

Loriot paya la bouteille de vin de Bourgogne et reprit ses guides.

A six heures du soir le véhicule faisait halte, rue Fléchier, devant la maison où Misticot avait son logement.

L'agent de la Sûreté courut à la loge du concierge.

— M. Stanislas Dumay, s'il vous plaît? — demanda-t-il.

— Vous arrivez un peu trop tard, monsieur... — répondit le portier. — Vous le manquez de cinq minutes... Il vient de partir...

— Mais il rentrera?

— Pas de sitôt... il est en voyage...

— J'ai absolument besoin de lui parler avant qu'il quitte Paris... Vers quel chemin de fer s'est-il dirigé?

— Si je le savais, monsieur, je vous le dirais, mais je ne le sais pas...



— Ma sœur, s'écria l'agent de la Sûreté, je vous en conjure, restez un instant encore.

Flogny, désappointé et presque découragé, sortit de la maison.

— Eh bien? — fit Loriot en lui voyant la mine longue.

— Parti!

— Sans dire où il allait?

— Oui.

— Ça, je l'aurais parié...

— Ah! vous l'auriez parié! — Pourquoi?

— Parce que rien ne m'ôtera de la tête que le moucheron va s'acquitter quelque part d'une mission secrète, et qu'en conséquence il met sa langue dans sa poche.

— Une mission secrète! — répéta le policier très intrigué. — Laquelle?

— Ah! quant à ça, voilà ce que tout le monde ignore... Moi tout le premier...

— Qui l'aurait chargé de cette mission? — Pour le compte de qui agirait-il?

— Je vais vous dire mon idée, à moi... Mais ce n'est qu'une supposition : — M'est avis qu'une personne pourrait vous apprendre où est allé le petit.

— Une personne?... — Quelle personne?

— Une religieuse... une sœur de charité avec laquelle je l'ai rencontré plusieurs fois, et tout me porte à croire qu'ils manigancent quelque chose ensemble, et que s'il est parti c'est qu'elle lui en a donné l'ordre.

— Où trouver cette sœur de charité?

— Remontez en voiture... je vais vous conduire à une maison où je crois qu'elle loge, car elle y entre comme chez elle...

— Dans ce quartier?

— Oui, tout près, boulevard Haussmann, n° 54.

Au bout de quelques minutes, Loriot arrêtait son cheval en face de la demeure du banquier.

— C'est là, — dit-il.

— Mais c'est l'hôtel de Jules Verrière! — s'écria Flogny.

— Possible... n'empêche que c'est là.

— Attendez-moi, monsieur Loriot.

Et l'agent, s'approchant de la grille, sonna vigoureusement.

LXX

La pauvre Jeanne Dessourdy avait passé une nuit cruelle dans la souffrance et dans les larmes, songeant au présent sombre que lui laissait l'abandon de Paul Béraud, et à l'avenir effrayant qu'il lui préparait.

La haine entrait dans son cœur par les blessures saignantes que le misérable lui avait faites, et la haine lui conseillait la vengeance.

Cette vengeance, ce n'était pas pour elle que Jeanne la désirait.

Elle avait un cœur bon et généreux ; elle faisait abnégation d'elle-même et se disait : — J'ai failli... je me suis mise hors la loi par ma faute, je n'ai pas le droit de me plaindre... Mais l'innocente sacrifiée, l'enfant qui ne demandait point à naître et qui se voit privée du soutien paternel, — ma fille chérie, ma Lina, pauvre petit ange, je dois et je veux la venger!

Jeanne se demandait avec terreur quelle existence serait la sienne désormais.

Sa position, maintenant connue, allait lui fermer toutes les portes.

Si on lui refusait du travail chez ses clientes habituelles, comment ferait-elle pour nourrir sa fille?

Elle se mettrait quand même à la tâche, consacrant à Lina tout ce qu'elle gagnerait.

Mais, hélas!... le travail des femmes est si peu payé! — Il donne juste de quoi ne pas mourir absolument de faim.

L'enfant vivrait de privations, s'étiolerait, succomberait peut-être à l'anémie, ce fléau des grandes villes...

Voir mourir sa fille!

Cette pensée la rendait folle.

Que lui importait sa vie, à elle?... — Ah! comme elle en aurait fait bon marché, s'il l'avait fallu, pour sauver celle de Lina!...

Combien lâche, combien infâme, cette Victorine, que d'après les dires du vieux chiffonnier elle croyait maîtresse de Paul, par conséquent l'unique auteur des tortures qu'elle endurait et de celles qu'un prochain avenir réservait à sa fille!

Au milieu de ses sanglots étouffés, elle murmurait :

— C'est elle qui est la plus coupable! — Paul n'aurait point abandonné sa maison, son enfant, si la misérable créature ne me l'avait pas volé!!!

Et Jeanne vouait une haine implacable à la pauvre Victorine calomniée et, nous le savons, tout aussi à plaindre qu'elle...

A force de s'abandonner aux réflexions sinistres dont nous venons d'indiquer la nature, la malheureuse femme sentait sa tête s'égarer.

Par instants elle se soulevait dans le lit étroit où sa fille dormait à côté d'elle, et se sentait prise du désir presque irrésistible de saisir Lina, de l'emporter, de fuir avec elle l'hôtel de la rue Lobineau, de courir aux quais et de se précipiter. en la tenant pressée sur son cœur, dans les eaux noires de la Seine pour y chercher l'éternel repos...

Puis, immédiatement après, ce projet lui faisait horreur et elle ne comprenait même pas qu'il eût pu se présenter à son esprit troublé.

Le désespoir cédait alors la place à la rage, à la haine grandissante, au désir de plus en plus aigu de vengeance.

Quand parut le jour, sa résolution était prise.

Elle se vengerait de Victorine, et ensuite, s'il fallait mourir, eh bien! elle mourrait!

Jeanne se leva sans avoir fermé l'œil.

Elle s'habilla lentement en ayant soin de ne faire aucun bruit pour ne point éveiller sa fille.

Vers huit heures, l'enfant ouvrit les yeux et jeta autour d'elle un regard étonné et inquiet, ne reconnaissant rien de ce qui l'entourait.

Elle vit sa mère, lui sourit et lui tendit les bras.

Jeanne la serra contre sa poitrine.

Lina n'avait pas voulu dîner la veille.

— J'ai faim. petite mère... — dit-elle.

La pauvre femme n'en était pas encore à craindre de manquer de pain pour sa fille.

Sur les quarante francs donnés la veille par Paul Béraud, et sur la menue monnaie qu'elle avait par devers elle, il lui restait trente-huit francs environ, après avoir payé sa semaine à l'hôtel.

C'était une fortune en ce moment.

Mais, cette fortune, il fallait la ménager jusqu'au moment où Jeanne aurait trouvé du travail.

— Je vais t'habiller, mignonne... — dit-elle à Lina, — et nous irons déjeuner d'une tasse de café au lait à la crèmerie.

Aussitôt vêtue, et après avoir fait sa prière, l'enfant prit le petit panier qui contenait quelques livres élémentaires et quelques cahiers.

— Tu me mèneras ensuite à l'école, n'est-ce pas, maman?... — fit-elle.

— Non, ma chérie, pas aujourd'hui...

— Pourquoi donc?...

— Nous allons faire des courses ce matin.

— Ah! tant mieux!... c'est amusant, les courses.

Jeanne sortit avec Lina qu'elle conduisit dans une crèmerie et à qui elle fit servir du café au lait.

Elle-même n'aurait rien pu prendre. — Son estomac contracté refusait d'accepter la moindre nourriture.

Lorsque Lina eut fini son repas modeste, la mère et l'enfant gagnèrent la rue de Vaugirard.

Là, Jeanne s'arrêta presque malgré elle.

Il semblait que la volonté qui la conduisait à son but l'abandonnait tout à coup.

Elle fit même un mouvement pour rebrousser chemin, la tête basse.

Mais elle n'acheva pas ce mouvement; elle releva la tête et avec un geste de résolution farouche elle poursuivit sa route en remontant du côté de la rue Madame.

Elle tourna à gauche, arriva bientôt rue de Fleurus et marcha jusqu'au numéro 11.

Là elle s'arrêta de nouveau.

Pour la seconde fois, son indécision revenait.

Lina regardait la maison.

— Mais c'est ici que demeure mon cousin Loiseau, petite mère... — fit-elle.

— C'est ici, oui, mignonne.

— Est-ce que nous allons chez lui?

— Oui... — répondit Jeanne d'une voix étrange.

Et résolument elle franchit le seuil de la maison.

Si la nuit de Jeanne s'était passée dans l'insomnie, Victorine, de son côté, n'avait pas fermé l'œil.

Après la scène terrible entre elle et son mari à laquelle nous avons assisté, la pauvre jeune femme avait eu une crise de nerfs, suivie d'un évanouissement.

Victorine était revenue lentement à elle, retrouvant, en même temps que la sensation de la vie, la pensée et le souvenir.

Le désespoir entra dans son âme martyrisée, lui faisant faire le premier pas sur cette route où la volonté d'Arnold Desvignes la poussait — la route du suicide.

Ah! c'était bien fini!...

Son mari l'avait frappée brutalement...

Il venait de découcher...

Il s'était fait renvoyer de l'atelier, Victorine le comprit en voyant le paquet d'outils rapporté, et lancé par lui dans un coin de la chambre.

Il s'abandonnait à la débauche.

La ruine, la misère noire, arrivaient, sans que rien désormais pût les conjurer...

Les chères espérances fondées par elle sur son mariage s'effondraient lamentablement.

Impossible de se faire la moindre illusion : — Eugène Loiseau était un lâche!...

Victorine ne se sentait pourtant pas la force de le haïr. — Au fond, tout au fond de son cœur, on pouvait l'affirmer, une pensée de pardon restait pour lui, quoiqu'il fût indigne de toute indulgence.

— Il se repentira peut-être... — se disait-elle. — Peut-être va-t-il rentrer me demander pardon, et je pardonnerai... j'oublierai... Oh! si cela était!...

Et contre toute espérance, elle espérait encore.

Elle se mit à l'ouvrage plutôt pour tuer le temps et pour attendre avec plus de patience que pour travailler, car elle pouvait à peine assembler les pétales de ses fleurs.

Vaine et cruelle attente.

Nos lecteurs savent déjà qu'Eugène Loiseau, entraîné par Paul Béraud et par William Scoot, le faux ouvrier gainier, ne devait pas plus rentrer cette nuit-là que la précédente.

Le soir vint et Victorine se reprit à désespérer.

Comme la veille, grelottant de fièvre, elle attendit.

Les premières lueurs du jour parurent sans qu'elle se fût mise au lit.

C'est alors que, dans un accès d'effroyable désespoir, de découragement sans bornes, elle pensa pour la première fois à mourir.

Mais elle n'avait pas encore assez souffert, et surtout souffert assez longtemps, pour s'arrêter à cette pensée.

Elle songea qu'elle était jeune.

Elle se souvint qu'avant son mariage elle suffisait sans peine à tous ses besoins, qu'elle avait même trouvé le moyen d'économiser l'argent dont une partie avait servi à couvrir les frais de la noce.

Alors elle était libre, — libre et heureuse!

— Me tuer! — murmura-t-elle. — Me tuer pour lui!... Ce serait trop bête!... Il rirait trop!

Et la pensée du suicide s'envola, mais le cœur restait saignant, les larmes succédaient aux larmes.

La pauvre femme, brisée par une nuit blanche, dévorée par la fièvre, aurait inspiré de la pitié à l'être le plus insensible, quand la sonnette du logement retentit.

Victorine frissonna de tout son corps et quitta précipitamment le siège sur lequel elle était assise et pleurait.

— Si c'était lui... — balbutia-t-elle. — Si c'était lui...

Et elle appuya les deux mains sur le côté gauche de sa poitrine, comme pour comprimer son cœur qui battait à se rompre.

LXXI

Dans la crainte d'une déception cruelle, Victorine n'osait ouvrir.

Un second coup de sonnette retentit.

Alors, n'y tenant plus, elle s'élança, et d'un mouvement brusque elle fit tourner la porte sur ses gonds, mais elle recula en voyant devant elle non pas Eugène Loiseau, mais Jeanne Dessourdy et sa fille, Jeanne qu'elle n'avait point aperçue depuis le repas de noces à Saint-Mandé, Jeanne, la maîtresse de ce Paul Béraud qui causait son malheur et son désespoir en la poursuivant de son odieux amour et en débauchant son mari.

La jeune femme devint très pâle.

Jeanne devait se méprendre et se méprit en effet sur les motifs de cette pâleur.

Elle se dit que Victorine devinait la raison de sa visite. — Donc on ne l'avait pas calomniée; donc elle était coupable.

— Ah! — s'écria-t-elle en pénétrant dans le logement avec Lina et en refermant la porte derrière elle, — votre trouble me prouve qu'on ne m'a point trompée!

— Je ne vous comprends pas... — murmura la fleuriste étonnée.

— En vérité! — fit Jeanne ironiquement. — Et vous allez ajouter peut-être que ma visite vous étonne...

— Sans doute...

— A la suite de ce qui s'est passé vous deviez bien m'attendre, cependant!

— Je devais vous attendre?... moi?... — répéta Victorine.

Jeanne reprit avec violence :

— Après ça, vous ne vous souveniez peut-être plus que j'ai une fille! vous pensiez que j'étais faible, que j'étais lâche, que je n'oserai rien dire, que j'accepterais la misère et la honte! — Et alors vous ne m'attendiez pas! — Eh bien! vous vous étiez trompée!... — Seule, j'aurais courbé la tête, sans doute! j'aurais accepté sans révolte apparente les infamies dont on m'abreuve!... je ne me serais vengée que par le mépris!... — Mais j'ai une fille, entendez-vous!... et je veux que, devant ma fille, justice soit faite!...

Jeanne prit Lina, la souleva dans ses bras et poursuivit :

— Tu vois bien cette femme, mon enfant! Elle n'est que fausseté, mensonge et trahison!... — Elle a trompé son mari en l'épousant quand elle était déjà la maîtresse d'un autre, et au lieu de redevenir honnête après son mariage, remerciant ainsi celui qui la relevait, elle a conservé son amant,



Les poulets d'Inde de Loriot marchaient bon train.

le misérable qui nous abandonne, par ses conseils sans doute, et pour vivre avec elle!... — Lina, ma fille, la voilà, l'indigne créature qui nous rend si malheureuses!... Demande-lui ce qu'elle a fait de ton père!...

Dans les premiers moments, Victorine s'était sentie comme affolée par les paroles de Jeanne.

Ces reproches si cruels et si peu mérités tombant sur elle, lui faisaient

l'effet de ces phrases vides de sens qu'on entend dans les cauchemars.

Peu à peu, cependant, l'équilibre se rétablit dans son esprit troublé, — elle comprit que pour lui parler ainsi, sa cousine devait être la dupe de quelque prodigieuse erreur.

— Jeanne, — s'écria-t-elle, — tout à l'heure, en vous écoutant, je me demandais si je rêvais! — Jouissez-vous de votre raison? — Est-ce vous que j'entends? — Est-ce à moi que vous parlez? — Que se passe-t-il? — Qu'avez-vous contre moi? — Expliquez-vous, je vous en supplie!

— Que je m'explique! A quoi bon? — répliqua Jeanne. — Allez-vous donc, à moi comme à votre mari, jouer la comédie du mensonge?

— Sur tout ce qu'il y a de saint et de sacré en ce monde, je vous jure que je ne comprends pas...

— Allons donc!

— Je ne vous ai jamais offensée, j'en fais le serment devant Dieu, et si j'étais au moment de mourir, je le répéterais sans crainte!

— Vous mentez! avant d'épouser Eugène, vous étiez la maîtresse de Paul Béraud, le père de ma fille!

— Moi! moi! — s'écria Victorine avec un geste d'horreur.

— Oui, vous! — Oseriez-vous le nier?

— De toutes mes forces! de tout mon pouvoir!

Sans écouter sa prétendue rivale, Jeanne Dessourdy poursuivit avec un redoublement d'impétuosité :

— Mariée, vous avez conservé votre amant, et vous avez fait de ma fille et de moi les plus malheureuses des créatures, jusqu'au moment où vous en faites aujourd'hui les plus abandonnées!

— Jeanne! Jeanne, vous êtes en délire! — Songez-vous bien à ce dont vous m'accusez?

— Je vous accuse d'être la maîtresse de Paul Béraud, et je vous mets au défi de me démentir!

— Sur la tombe de mon père, je proteste!

— Un nouveau parjure! Eh bien, quoi, vous ne les comptez plus! — Paul était votre amant... il l'est encore!... — C'est par vos conseils qu'il a commis ses dernières infamies! — C'est par vos ordres qu'il vient de nous piller, de nous voler, de nous abandonner, de nous jeter enfin dans la rue sans mobilier, sans argent, sans ressources! — Vous devez être fière! — Ah! vous le tenez bien!

Victorine joignit les mains.

Son visage exprimait une angoisse poignante.

— Jeanne, — dit-elle d'une voix brisée par l'émotion, — Jeanne, au nom du Dieu qui nous écoute et que je supplie de m'abattre morte à vos pieds si je mens, Jeanne, croyez-moi! — On vous a menti! — Dans quel but, et

dans quel intérêt, je l'ignore, mais on m'a calomniée... Je ne suis coupable de rien de ce que vous me reprochez. je l'affirme... je n'ai rien à me reprocher envers vous... rien !... rien!... rien!...

Les sanglots de Victorine éclatèrent.

Elle poursuivit :

— Ah! pauvre femme, malheureuse mère, qui donc vous a menti si lâchement?... Qui donc était à ce point mon ennemi qu'il ne reculait pas devant la pensée de vous faire souffrir ainsi pour m'atteindre?... — De quelle abomination me soupçonnez-vous, grand Dieu! — Jeanne, quand vous aurez entendu ce que je vais vous dire vous regretterez vos insultes... Vous les regretterez de toute votre âme, et vous n'éprouverez plus pour moi qu'une profonde compassion!...

Jeanne regrettait déjà.

Les sanglots de Victorine, les cris indignés de protestations échappés de ses lèvres, les notes déchirantes de sa voix, lui remuaient le cœur, et sans savoir encore ce que la fleuriste allait articuler pour sa défense, elle sentait la pitié remplacer la fureur.

— Écoutez-moi, — reprit Victorine en tendant vers Jeanne ses bras tremblants, tandis que son visage décomposé ruisselait de larmes, — je ne sais pas comment vous avez appris le triste secret de mon passé... ce ne peut-être que par le lâche qui le connaissait, et celui-là c'est l'homme au monde qui m'inspire le plus de répulsion et de mépris... l'homme que vous m'accusez d'aimer!

« Oui, j'ai commis une faute avant mon mariage, mais le complice de cette faute n'était point Paul Bérand, l'infâme!

« Celui que j'aimais... celui à qui j'avais donné mon cœur tout entier, et qui n'aurait jamais trompé ma confiance... celui dont j'aurais porté, dont j'aurais su faire respecter le nom, celui-là est mort...

« Je l'ai pleuré longtemps, sincèrement, puis la blessure faite à mon cœur s'est cicatrisée, et j'ai donné ce cœur en toute sincérité, en toute loyauté, à mon cousin Eugène Loiseau, qui m'aimait ou qui croyait m'aimer...

« En épousant Eugène, je lui cachai ma faute que je croyais inconnue du monde entier. — J'eus tort peut-être, mais qui donc à ma place aurait eu le courage d'attrister, d'éloigner peut-être son fiancé par un inutile aveu de l'irréparable?...

« Mariée, je suis devenue une honnête femme, et toujours, quoi qu'il arrive, je resterai une honnête femme! — Je ne tromperai pas mon mari, je ne le tromperai jamais, quoiqu'il soit perdu pour moi par le fait, par la volonté de Paul Bérand, l'auteur de toutes mes souffrances, comme il l'est de toutes les vôtres!

— Lui! — balbutia Jeanne, — lui!

— Ah! si vous saviez ce que j'ai enduré par lui! — s'écria Victorine. — Et vous venez m'accuser de l'éloigner de vous! — De vous le voler! — Oui, il voulait de moi pour maîtresse!... Oui, il me poursuivait, il m'obsédait de ses déclarations brutales! — Comment avait-il connu le secret de mon passé? je l'ignore, mais il avait l'infamie de se faire de ce secret une arme contre moi! il me menaçait sans cesse de révéler à mon mari ma faute d'autrefois, si je n'en commettais pas une nouvelle en lui cédant!...

« Contre une menace si vile, si monstrueuse, je me suis révoltée! J'ai défié l'infâme d'oser la mettre à exécution. — Et véritablement il n'a point osé, comprenant bien que s'il m'accusait, je l'accuserais à mon tour, mais savez-vous ce qu'il a fait? — Non, non, Jeanne, ne cherchez pas, vous ne devineriez jamais, car c'est invraisemblable à force d'être hideux! — Espérant me réduire, par le chagrin, par les privations, par la misère, il s'est emparé de mon mari, il l'a débauché, l'entraînant dans les brasseries, dans les caboulots, dans je ne sais quels mauvais lieux où on laisse sa raison, son argent, sa probité... — Il l'a poussé de toutes ses forces vers ce trou abject de l'ivrognerie d'où j'avais espéré le sortir... et chaque fois qu'Eugène, grâce à lui, roulait un peu plus bas, il venait ici, il me parlait de son odieux amour, et il essayait de me prouver que mon unique chance de bonheur était de me donner à lui et de quitter mon mari pour vivre avec lui!...

« Repoussé par moi avec horreur, avec dégoût, il continue son travail souterrain... — Eugène déserte sa maison... il est ivre sans cesse... il découche... il me frappe... — On l'a chassé de son atelier... il n'a plus de travail... — Ici il n'y a plus d'argent... — C'est la misère qui vient... — Paul Béraud vous a abandonnées, dites-vous! Mais je n'y suis pour rien, moi! Et si mon mari m'abandonne, Paul Béraud en est l'unique cause. — Je suis aussi malheureuse que vous... comme vous je souffre... je pleure comme vous, et vous venez me reprocher d'être la maîtresse de mon mortel et implacable ennemi!... Ah! Jeanne! Jeanne! vous êtes bien injuste! vous êtes bien cruelle!...

Et Victorine épuisée, n'ayant plus la force de se tenir debout, se laissa tomber sur une chaise, cacha son visage dans ses mains, et de nouveau ses sanglots éclatèrent avec un redoublement d'amertume.

Jeanne, — avons-nous besoin de le dire, — n'avait pu écouter sans une émotion profonde les explications de la pauvre femme.

Elle se sentait remuée jusqu'au fond de l'âme par tout ce qu'elle entendait.

Elle ne se faisait point d'illusion sur la sincérité du désespoir de celle en qui elle ne voyait plus une rivale, mais une compagne de douleurs...

LXXII

Jeanne pleurait aussi, elle, et la petite Lina, voyant les larmes de sa mère, était au moment de sangloter.

— Victorine, chère Victorine, — dit tout à coup la jeune femme en allant à la fleuriste et en lui saisissant les mains, — je vous ai offensée... Je ne savais pas... je croyais... je vois bien à présent combien j'avais tort... — Pardonnez-moi... pardonnez-moi...

La triste compagne d'Eugène Loiseau n'avait pas, en ce moment, la force de parler.

Elle dut se contenter de répondre par une pression semblable à la pression amicale des mains de Jeanne.

— Oui, — reprit celle-ci avec une sourde colère, — oui, cet homme est un misérable... le dernier des lâches!... et quand je pense que je l'ai aimé... qu'il est le père de ma fille... je meurs de honte! Ah! ma pauvre Victorine, mes souffrances me font comprendre tout ce que vous souffrez! — Ainsi ce monstre, pour vous contraindre à céder à sa passion brutale, vous menaçait de vous dénoncer à Eugène!

— Oui.

— Et en même temps il perdait votre ménage en entraînant Eugène, en le débauchant!

— Oui...

— Comment n'avez-vous pas dit à votre mari de le tuer? — Comment ne l'avez-vous pas tué vous-même?

— Mon mari aurait refusé de me croire. . — il est ensorcelé par ce perfide ami... il ne jure que par lui... ne voit que par ses yeux... quant à le tuer de ma main, je n'aurais pas pu... le sang me fait horreur...

— Eh bien! je suis plus forte que vous et je verrais couler tout le sien sans pâlir!... — S'il vous a fait du mal il m'en a fait plus encore... — Il m'a dépouillée de tout... il m'a jetée sur le pavé comme une fille perdue qu'on a prise pour une heure et qu'on lâche!... — J'ai le droit de me venger, de nous venger toutes deux!... — J'en userai!...

Ces paroles étaient prononcées avec l'accent d'une détermination farouche.

— Jeanne, — dit vivement la fleuriste, — prenez garde!...

— A quoi?

— Ne vous compromettez point par quelque acte de violence... Songez à Lina...

— Que voulez-vous qu'elle devienne maintenant?... — Mon travail pourra-t-il suffire à nos deux existences?... Ce sera la misère noire à laquelle on succombe.

— Ne désespérez pas!...

— Eh! que puis-je espérer?...

— Dieu aura pitié de vous... — Paul Bérand, ce grand coupable, se repentira peut-être, et vous reviendra...

— Lui? — s'écria Jeanne. — Ah! jamais! — Vous ne savez pas ce qu'il a fait, comment il a combiné son action infâme? — Depuis longtemps il voulait cette rupture... il la préméditait... et dans quelles circonstances l'a-t-il accomplie!... Jugez-en...

Jeanne raconta à Victorine épouvantée les détails que nos lecteurs connaissent déjà, puis elle ajouta :

— Et vous voudriez que je pardonne?... Non! non! c'est impossible! Je dois me venger... je dois venger ma fille!... — Adieu, Victorine... Croyez bien que je regrette du fond du cœur de vous avoir offensée avec une si cruelle injustice!... il ne faut pas m'en vouloir... de fausses apparences m'abusaient... le chagrin me rendait folle... — Oubliez, je vous en supplie...

— Je ne me souviens déjà plus...

— Embrassez-moi... Je pars...

— Où allez-vous?...

— Chercher les moyens de vivre... essayer tout pour ma fille... — Dieu veuille que je réussisse ; mais, si le travail ne me donne pas du pain pour Lina, malheur à l'homme qui nous a perdues!... Il se sera condamné lui-même!

— Jeanne, calmez-vous!

— Je suis très calme... je suis calme comme la Justice!... Adieu...

— Nous nous reverrons, n'est-ce pas? — murmura Victorine.

— Là-haut, peut-être... — répondit Jeanne en montrant le ciel.

Les deux femmes tombèrent aux bras l'une de l'autre et se tinrent enlacées pendant quelques secondes, puis la jeune mère sortit avec son enfant.

Victorine, restée seule, essaya de se remettre au travail, mais la fièvre faisait trembler ses mains, des frissons glacés effleuraient son épiderme, sa tête lui semblait trop lourde pour son corps, une sorte de vertige emplissait son cerveau.

Elle fut obligée de se traîner jusqu'à son lit, sur lequel elle s'étendit délirante, presque mourante.

Tandis qu'avait lieu rue de Fleurus la scène si profondément douloureuse à laquelle nous venons d'assister, Paul Béraud et Eugène Loiseau se réveillaient à l'*Hôtel de Provence*, rue de Bucy, l'ex-employé du Crédit Lyon-

nais n'ayant ni un remords, ni même un regret de sa conduite, et l'ouvrier relieur, complètement abruti par deux jours d'excès consécutifs, ne conservant qu'un souvenir très vague de ce qui s'était passé.

— Hein, mon vieux, — s'écria Paul, — quelle noce carabinée, hier!... — C'est ça, la vie!...

— Où suis-je donc? — demanda Loiseau d'un air hébété.

— Chez moi!

— Où ça, chez toi?

— A l'hôtel, parbleu!... — Ne te souviens-tu pas de ce que je t'ai raconté? Jeanne à la balançoire et mon mobilier bazardé!... Liberté! libertas!...

Il n'en fallut pas plus pour raviver la mémoire de Loiseau.

— Oui... oui... — bégaya-t-il, — ça me revient... J'ai encore découché...

— Tu en avais bigrement le droit!... on est homme ou on ne l'est pas!...

Le relieur éprouvait un vague sentiment de confusion et de regret.

— Qu'est-ce que va dire Victorine? — hasarda-t-il.

Ce à quoi Paul répliqua d'un ton moqueur :

— Victorine?... Pardieu! elle t'attend pour te faire une scène qui se portera bien! — Elle collectionne ses épithètes... — les mots d'ivrogne, de fainéant, de mauvais mari, vont te tomber sur le dos dru comme grêle! ça n'est pas drôle de rentrer chez soi pour entendre ces choses-là.

— Faut pourtant bien que je change de linge... — murmura Loiseau en jetant un coup d'œil peu fier sur le devant fripé et souillé de sa chemise.

— Du linge? — il y en a ici, mon garçon. — Ouvre la malle que tu vois dans ce coin et prends une chemise... — Tu sais que le gaînier va venir nous chercher pour déjeuner...

— Ah! le gaînier va venir...

— Oui. — Festival complet aujourd'hui... — On ira manger une friture à Joinville-le-Pont...

— Mais, Victorine... — hasarda pour la seconde fois le relieur.

— Ah! lâche-moi le coude! — interrompit Paul Béraud jouant l'impatience. — Tu es rasant avec Victorine! — tiens-tu donc tant que ça à continuer aujourd'hui la distribution des gifles d'hier? — Fichtre! tu n'y allais pas de main morte.

Loiseau baissa la tête.

Il éprouvait, malgré lui, un vif sentiment de honte.

— Tu n'iras donc pas à ton bureau aujourd'hui? — demanda-t-il.

— Point de bureau, mon vieux... — J'en change...

— Décidément tu entres chez Verrière?

— Oui.

— Quand commenceras-tu ton service?

— Lundi, puisque c'est demain dimanche. — D'ici là nous avons le temps de la couler douce... — Lundi, tu chercheras du travail, et jusqu'à ce que tu en aies trouvé, ma bourse est à ta disposition... au moins comme ça tu ne seras pas forcé d'entrer dans le premier atelier venu... — Quant à Victorine, veux-tu suivre un bon conseil? — Eh bien! envoie-là *dinguer!*

Loiseau ne répondit pas.

Il changea de linge sans prononcer un mot.

Une oppression singulière le mettait mal à l'aise.

Une voix intérieure lui criait :

— Reviens à toi... Rentre chez toi... Demande pardon à ta femme, qui te pardonnera... et cherche du travail, que tu trouveras...

Peut-être allait-il prendre le parti de se séparer de Paul Béraud, mais l'arrivée de William Scoot, sous la forme du gaînier Lebourguignon, changea le cours de ses pensées et imposa silence à cette voix qui lui parlait tout bas.

Les bonnes inspirations du relieur s'envolèrent, et les trois hommes partirent pour Joinville où la friture de goujons les attendait.

Revenons à Flogny, l'agent de la Sûreté, que nous avons laissé sonnant à la porte de l'hôtel du boulevard Haussmann.

Dans la journée, selon les ordres de Jules Verrière, tout le personnel était parti pour Malnoue, à l'exception de la cuisinière, du valet de chambre et du cocher.

On venait de sortir de table lorsque le timbre de l'hôtel résonna. — Angélique et sœur Marie étaient remontées chez elles afin d'achever quelques préparatifs de départ. — Arnold Desvignes causait dans le salon avec son associé.

Aussitôt après avoir sonné, Flogny vit la porte s'ouvrir : il entra, se trouva en face du concierge et lui dit :

— C'est bien ici, n'est-ce pas, monsieur, l'hôtel particulier de M. Jules Verrière, banquier?

Réponse affirmative du concierge.

L'agent poursuivit :

— Cet hôtel est également habité, si je ne me trompe, par une religieuse?

— En effet, monsieur, sœur Marie, religieuse de Saint-Vincent-de-Paul...

— Je désirerais parler à sœur Marie. — Je dois ajouter, pour servir d'excuse à mon apparente indiscrétion, qu'il s'agit d'une chose de grande importance.

— Eh bien! monsieur, traversez la cour et montez les marches du per-



La forêt d'Amboise que les voyageurs devaient traverser pour atteindre Bléré.

ron. — Le valet de chambre vous attendra ou vous rejoindra dans le vestibule.

Tout en disant ce qui précède, le concierge faisait résonner le timbre annonçant un visiteur.

Flogny, se conformant aux indications qu'il venait de recevoir, traversa la cour et gravit les degrés.

Le valet de chambre se trouvait déjà sur le seuil du vestibule pour lui demander :

— Vous désirez, monsieur?

— Une courte audience de sœur Marie.

— Sœur Marie est remontée dans son appartement, et je doute qu'elle veuille recevoir à cette heure avancée déjà...

— Je suis forcé d'insister, monsieur... — Il est urgent que sœur Marie me fasse l'honneur de m'accorder quelques minutes... — l'affaire qui m'amène est sérieuse et ne peut se remettre...

— Voulez-vous me dire votre nom?

— Je n'ai pas l'honneur d'être connu de sœur Marie... — Ayez l'obligeance, cependant, de lui remettre cette carte...

LXXIII

Le domestique prit la carte que lui tendait le visiteur, y jeta les yeux, fit un mouvement de surprise et regarda curieusement celui qui venait de la lui remettre.

C'est que le petit carré de bristol portait ce nom :

FLOGNY

Et, au-dessous du nom, ces mots :

Inspecteur de la Brigade de Sûreté

39, rue François-Miron.

— Entrez, monsieur... — dit le valet après une seconde d'hésitation.

Et tout en introduisant le nouveau venu dans le vestibule, il ajouta :

— Attendez un instant...

Puis il souleva une portière et disparut.

— Singulière visite! — murmura-t-il. — Je crois que je ferai bien d'avertir monsieur... — Que diable ça peut-il signifier?...

Bref, au lieu de monter chez sœur Marie qui, nous le savons, se trouvait auprès d'Angélique, il alla droit au salon.

— Qu'y a-t-il? — lui demanda le banquier.

— Une visite bien drôle, monsieur.

— Quelle visite?

— Un inspecteur de la Sûreté...

Verrière et Arnold Desvignes tressaillirent en échangeant un regard furtif, et malgré son empire sur lui-même l'assassin d'Étienne Beraud devint pâle.

— A-t-il dit ce qu'il voulait, cet importun? — fit le maître de la maison en s'efforçant d'affermir sa voix.

— Oui, monsieur... — il désire une entrevue avec sœur Marie... — il prétend avoir à l'entretenir de choses de la plus haute importance et qui ne souffrent aucun retard...

Arnold Desvignes avait eu le temps de se remettre.

La visite de l'agent de police annonçait un danger, ceci pour lui ne faisait pas l'ombre d'un doute, mais ce danger n'était point immédiat, donc il serait vraisemblablement possible de parer le coup.

— Je crois, — dit-il à son associé, — que vous feriez bien de parler à cet homme avant de l'adresser à votre nièce...

Un regard significatif appuya le conseil.

Verrière comprit.

— Quel est le nom de cet agent?... — demanda-t-il.

— Voici sa carte.

— *Flogny, inspecteur de la Brigade de Sûreté, 39, rue François-Miron...* — lut le banquier à haute voix. — Amenez ici monsieur Flogny...

Le domestique sortit.

— Gardez cette carte, — dit vivement Desvignes, — et ne vous troublez dans aucun cas... — il faut savoir ce que ce policier veut à sœur Marie... — Si par hasard il refusait de parler, faites venir votre nièce... — ils seront ainsi dans la nécessité de s'expliquer en notre présence...

— J'ai peur... — balbutia Verrière, — l'idée que la police est chez moi me glace jusqu'aux moelles...

— Allons... allons, du calme! Inutile de vous mettre martel en tête!... — Il n'y a peut-être rien d'inquiétant dans ce qui nous étonne... — D'ailleurs, avant quelques secondes, nous saurons à quoi nous en tenir...

Verrière réagit de son mieux contre l'émotion qui l'écrasait, et commanda à son visage de se rasséréner.

La porte du salon se rouvrit et le valet de chambre s'effaça pour laisser passer l'agent, qui entra l'échine courbée et le chapeau à la main.

En se voyant en présence, non d'une religieuse mais de deux hommes, il s'arrêta, surpris.

Verrière, reprenant son aplomb habituel, fit quelques pas à sa rencontre et lui dit, après un salut sommaire :

— Vous êtes inspecteur de la Sûreté...

— Oui, monsieur.

— Vous avez témoigné le désir de voir sœur Marie...

— J'ai même insisté beaucoup, et croyez, monsieur, que cette insistance avait des motifs sérieux...

— Veuillez me les faire connaître...

Flogny fit un haut-le-corps.

— Mais, monsieur... — commença-t-il.

— Sœur Marie est ma nièce... — interrompit le banquier.

— Ah! — murmura l'agent dont la surprise grandissait.

— Ma nièce, oui, monsieur... — De plus elle habite ma maison, près de ma fille, et elle est très jeune... Tout cela m'autorise à vous demander quelle raison vous conduit chez moi... — Est-ce un motif particulier, ou — (si invraisemblable que cela paraisse) — est-ce une affaire de police?...

Pour Flogny, nous le savons, les instants étaient précieux.

Ces lenteurs le mettaient hors de lui.

Il lui fallait à tout prix voir Misticot, ou du moins savoir où le trouver.

— C'est une affaire de police, en effet, monsieur... — répondit-il. — Je vous prie instamment de me laisser communiquer sans retard avec sœur Marie. — Il n'y a pas un instant à perdre!... — Si vous connaissiez le motif de ma démarche, vous n'hésiteriez point!...

— C'est justement ce motif que je désire connaître... — En qualité de chef de famille j'ai le droit et le devoir d'être mis au courant de ce qui se passe chez moi!

— Et moi, monsieur, j'ai une consigne... — pour nous autres comme pour le soldat, la consigne est sacrée... — je ne puis parler, sauf à sœur Marie; mais si tel est votre bon plaisir c'est devant vous que je lui adresserai quelques questions en la suppliant de me répondre...

— Soit, monsieur...

Verrière frappa sur un timbre.

Le valet de chambre se présenta.

— Priez ma nièce de vouloir bien se rendre ici... — lui commanda le banquier.

Flogny avait jeté un regard interrogateur sur le cadran de la pendule.

Les minutes succédaient aux minutes avec une effrayante rapidité.

Après la sortie du domestique le plus profond silence régna dans le salon.

On n'entendait que le tic tac monotone du balancier.

Arnold Desvignes avait pris un journal sur lequel il paraissait concentrer son attention, mais ses yeux se tournaient en dessous vers l'agent de police.

Verrière, pour se donner une contenance, allait et venait dans le salon.

Sœur Marie parut.

— Vous m'avez fait prier de descendre, mon oncle? — dit-elle.

— Oui, ma chère nièce.

— Permettez-moi de vous demander pourquoi?

— Pour savoir ce qu'il peut y avoir de commun entre vous et la Police de Sûreté...

— La Police de Sûreté! — répéta sœur Marie stupéfaite.

— Parfaitement. — Voici l'un de ses inspecteurs qui se présente ici pour vous questionner.

En même temps le geste du banquier désignait Flogny.

Sœur Marie se tourna vers le visiteur.

— Pour me questionner, moi! — s'écria-t-elle avec une inquiétude qui n'échappa point à Desvignes.

Flogny s'avança.

— Pour vous questionner respectueusement, oui, ma sœur... — fit-il en s'inclinant devant la religieuse.

— Il m'est impossible de comprendre! — Que voulez-vous savoir? — Que puis-je vous dire?

— Vous pouvez me dire si vous connaissez un jeune garçon qui s'appelle Stanislas Dumay et qu'on surnomme *Misticot?*

Sœur Marie devint pâle.

Arnold Desvignes fit un mouvement léger, mais toujours maître de lui-même il ne changea pas de position et sembla plus que jamais s'absorber dans la lecture de son journal.

— Je connais, en effet, Stanislas Dumay... — répondit la religieuse.

Jules Verrière, ne se souvenant point de ce nom, qui cependant avait été prononcé plusieurs fois devant lui, s'écria :

— Qu'est-ce que c'est que ça, Stanislas Dumay?

— C'est ce jeune garçon renversé par un des chevaux de votre voiture, mon oncle, quand je suis allée visiter avec Angélique les travaux du Sacré-Cœur... Ma cousine vous a parlé de lui et vous l'a même présenté, m'a-t-elle dit, au mariage d'Eugène Loiseau. — C'est un petit Parisien intelligent, actif et honnête... Un brave enfant qui mérite qu'on s'occupe de lui et qu'on lui témoigne de l'intérêt...

Puis, se tournant vers Flogny, la religieuse, remise en possession du sang-froid qui ne l'avait abandonnée que pendant une seconde, ajouta :

— Ce n'est pas sans doute, monsieur, la seule question que vous ayez à m'adresser...

— En effet, ma sœur.

— Parlez donc!... — Serait-il arrivé quelque chose de fâcheux à ce jeune garçon et se recommanderait-il à moi?

— Si j'avais vu Stanislas Dumay, ma sœur, je ne vous dérangerais pas en ce moment.

— Est-ce son adresse que vous voulez connaître?

— Je la connais...

— Alors, je ne m'explique pas...

— En deux mots, je vais vous expliquer, moi, ce qui vous paraît incompréhensible... — Stanislas Dumay a quitté ce soir son domicile pour partir en voyage... — Peut-être à cette heure le chemin de fer l'emporte-t-il vers l'endroit qu'on lui a désigné... Mais s'il est parti, tel est mon impérieux besoin de le voir, de lui parler. que je partirai, moi aussi, afin de le rejoindre...

— Eh bien, monsieur?

— Eh bien, ma sœur. on suppose que vous savez, vous, vers quel endroit s'est dirigé Stanislas Dumay...

— Moi!

— On a même tout lieu de croire que, s'il a quitté Paris, c'est par votre ordre...

Sœur Marie pâlit de nouveau, et cette pâleur n'échappa ni à Flogny, ni à Desvignes, dont la présence la mettait à la gène, puisqu'il s'agissait de Misticot parti dans l'unique but de se renseigner sur son compte.

Cependant, elle répondit d'un ton presque ferme :

— Vous vous trompez, monsieur... et en admettant que vous ne vous trompiez pas, je me demande de quel droit vous venez me questionner...

— Du droit inprescriptible de s'éclairer par tous les moyens qui appartient à la Justice et à ceux qui la représentent... — Je m'adresse à vous, ma sœur. parce que je suis certain que vous pourrez me renseigner...

LXXIV

— Certain?... — répéta la religieuse avec un geste d'incrédulité.

— Oui, ma sœur, — répondit Flogny payant d'audace, — matériellement certain! — vous savez où est Stanislas Dumay, et je vous supplie de me le dire!...

— Que faire? que faire? — se demandait la nièce du banquier au comble de l'embarras, de l'irrésolution, de l'anxiété. — Répondre franchement, révéler où j'ai envoyé Stanislas Dumay, c'est apprendre à l'associé de mon oncle que je le soupçonne et que j'agis contre lui, c'est le mettre sur ses gardes, c'est me réduire à l'impuissance... — Tout serait perdu... Mieux vaut nier quand même!

Prenant aussitôt son parti, elle répliqua :

— Vous vous trompez, monsieur, et vos prétendues certitudes ne sont que des suppositions... Je ne sais rien... je n'ai rien à démêler avec la police... il serait donc inutile de pousser plus loin un entretien sans résultat possible...

Et la religieuse se dirigea vers la porte du salon.

— Ma sœur, ma sœur, — s'écria l'agent de la Sûreté, — je vous en conjure, restez un instant encore...

— A quoi bon?...

— Je vous ai dit que le motif de ma démarche était grave, mais je ne vous l'ai pas fait connaître... Il s'agit d'un crime...

Sœur Marie s'arrêta.

Arnold et Verrière échangèrent un regard épouvanté.

— Un crime? — murmura la religieuse.

— Un crime étrange, mystérieux, inexpliqué... — reprit Flogny.

Et il ajouta en s'adressant au banquier :

— Un crime qui touche à votre famille, monsieur.

— A ma famille! — fit Verrière pâle comme un mort.

— Vous l'ignorez sans doute, — continua l'agent de la Sûreté. — Absorbé par vos affaires vous n'aurez pas lu les articles des journaux, ou tout au moins vous n'aurez pas remarqué le nom de l'homme disparu, assassiné.

— Je ne sais de quoi vous me parlez... — dit le banquier en faisant de prodigieux efforts pour dominer son trouble. — Quel est ce nom?...

— Étienne Béraud...

Le coup était direct, mais Verrière s'attendait à le recevoir et ne chancela pas.

— Étienne Béraud... — répéta-t-il en jouant l'assurance. — Mon beau-frère s'appelait ainsi... — Parti pour les Indes depuis plus de trente ans, il n'a jamais donné de ses nouvelles et nous avons dû le croire mort...

— Vous vous trompiez en le croyant... — Etienne Béraud, revenant de Calcutta, a été enlevé de l'hôtel où il était descendu, par des misérables qui l'ont assassiné pour s'emparer de la fortune qu'il rapportait...

Arnold Desvignes avait attaché sur son visage un masque impénétrable.

Il prêtait l'oreille d'un air distrait, comme si l'on parlait devant lui des choses les plus indifférentes.

Jules Verrière allait et venait à grands pas dans le salon d'une façon toute machinale, n'ayant qu'à peine la conscience de ses mouvements.

— Il est impossible que Stanislas Dumay soit impliqué dans ce crime effroyable... — balbutia la religieuse.

— Aussi ne l'est-il point, ma sœur, — répondit le policier, — mais il peut me mettre sur la piste de deux des assassins...

— Lui, cet enfant!

— Oui, ma sœur...

— Et comment cela?...

— Ces assassins, je les connais de nom... lui les connaît de vue...

Arnold se sentit frissonner. — Il lui sembla que le triangle d'acier de la guillotine effleurait sa nuque.

Flogny poursuivit :

— Le hasard m'a conduit aujourd'hui même dans une maison où tout m'a été dévoilé...

« J'ai retrouvé la voiture qui a servi à l'enlèvement d'Étienne Béraud...

« Sur le parquet du siège de cette voiture, le jour de la noce d'Eugène Loiseau, Misticot avait déniché une médaille qu'un signe particulier, un défaut dans la frappe, rendait facilement reconnaissable, médaille vendue par lui à l'un des hommes que je soupçonne, dont les noms me sont connus, je vous le répète, et dont Misticot connaît les visages... — Peut-être sait-il où je pourrai les rejoindre à cette heure... Ils étaient trois... — que je tienne les deux premiers, j'arriverai vite au troisième...

« Jusqu'à ce jour nous étions restés en pleines ténèbres, sans un indice... Condamnés à l'inaction absolue, puisque nous ne savions même pas où chercher.

« Aujourd'hui la lumière se fait.

« Quand j'aurai vu Misticot, je pourrai aller trouver mes chefs, et je leur dirai : — *Nous tenons la piste, et la bonne!*

« Nous agirons alors, et il ne se passera guère de temps, je vous l'affirme, avant qu'Étienne Béraud soit vengé! »

Verrière avait cessé de marcher.

Il demeurait immobile, inerte, et regardait Arnold avec effroi.

— Perdus! — se disait-il tout bas. — Nous sommes perdus...

Arnold, lui, paraissait très calme.

Un étrange sourire plissait ses lèvres.

La jeune religieuse, étonnée de leur attitude, les regardait tous deux.

Flogny poursuivit avec animation :

— Vous connaissez maintenant, ma sœur, le très puissant motif qui me fait désirer avec tant d'ardeur voir Stanislas Dumay et le voir sans retard...

« Depuis plus d'un mois les assassins n'ont que trop pu prendre leurs précautions pour nous échapper!... — Il ne faut pas leur laisser plus longtemps le champ libre!...

« La victime des meurtriers appartient à votre famille, puisque vous êtes la nièce de M. Verrière qui va se joindre à moi, j'en suis sûr, pour



Je me défie de tout, même des grands arbres, même des brins d'herbe,..

vous prier de me dire où vous avez envoyé Misticot... — Immédiatement je me mettrai en route pour le joindre...

— Oui... oui... parlez, ma nièce... — bégaya le banquier, la gorge sèche, les lèvres tremblantes. — Il s'agit d'un proche parent... il faut qu'Étienne Béraud soit vengé !...

Mille pensées confuses et contradictoires s'agitaient dans le cerveau de sœur Marie.

Ses lèvres, au moment de s'ouvrir pour confesser la vérité, se refermèrent soudain.

Avouer, c'était attirer sur elle la colère d'Arnold Desvignes, par conséquent celle de Verrière que son associé dominait. — C'était risquer de rendre Angélique plus malheureuse encore, car les deux hommes ne manqueraient pas de faire tomber sur elle une partie de leur exaspération.

Mieux valait se taire, au risque de laisser le crime impuni.

— Je n'ai chargé M. Dumay d'aucune mission, je vous le répète, monsieur, — répliqua-t-elle, — je ne sais où il est... — Je ne puis rien vous apprendre...

Et la jeune religieuse se retira.

— Ah! malheur! — s'écria l'agent de la Sûreté avec l'accent d'un véritable désespoir. — Sentir que l'on touche au but... que l'on va pouvoir agir... qu'on n'aura qu'à étendre la main pour la poser sur les gredins et pour les cueillir... et voir tout s'effondrer ainsi! — Parole d'honneur, il y a de quoi se donner au diable! — Qui sait quand ce garçon reviendra? — Où le chercher à l'aveuglette?... — Encore des lenteurs! Toujours du temps perdu!... — C'est une affaire flambée!...

Complètement découragé, Flogny se préparait à quitter le salon.

Arnold Desvignes, qui s'était avancé vers lui, lui toucha légèrement l'épaule et lui dit :

— Vous vous y êtes mal pris, monsieur.

— Mal pris? — répéta le policier surpris de cette intervention.

— Oui. — Stanislas Dumay, j'ai tout lieu de le croire, est aux gages d'une Société qui s'occupe de propagande religieuse... — Sœur Marie appartient elle-même à cette Société, dont les statuts commandent un silence absolu sur tout ce qui concerne les agissements des affiliés... — Vous êtes venu justement vous adresser à elle, qui ne pouvait répondre sans violer les statuts, mais vous ne vous trompez point. Stanislas Dumay a quitté Paris ce soir même sur l'ordre de sœur Marie...

Verrière regardait Arnold avec un ahurissement indicible.

Il cherchait en vain quel pouvait être le but de l'histoire fantaisiste racontée par son associé.

Flogny, lui, dévorait les paroles de Desvignes.

— Et vous savez où sœur Marie a envoyé Misticot? — demanda-t-il.

— Oui. — Un hasard me l'a fait connaître.

— Consentirez-vous à me l'apprendre?

— Je n'ai aucune raison pour vous le cacher... j'ai même un intérêt réel à vous l'apprendre, puisqu'il s'agit d'amener la capture des assassins d'un parent de M. Jules Verrière, dont je suis l'ami et l'associé...

— Ah! — fit l'agent. — vous êtes l'associé de M. Jules Verrière...

— Oui. — Donc, ce qui le touche me touche... — Stanislas Dumay est parti ou doit partir ce soir pour Bléré, département d'Indre-et-Loire, et selon toute apparence les affaires de la Société de propagande l'y retiendront plusieurs jours...

— Je vous remercie, monsieur, — dit le policier. — c'est donc à Bléré que je dois me rendre pour retrouver Misticot... et je vais le faire...

Il allait se retirer.

Desvignes, qui venait de jeter un coup d'œil sur les aiguilles de la pendule, avait ses raisons pour le retenir encore un peu.

— Vous n'avez donné aucun détail à M. Verrière, — lui dit-il, — au sujet du terrible événement qu'il ignorait et qui le plonge dans une stupeur douloureuse.

Le banquier fit un effort pour parler.

— En effet, monsieur, — murmura-t-il, — je voudrais des détails... Songez qu'il s'agit de mon beau-frère assassiné.

— Assassiné, nous avons tout lieu de le croire, — répondit Flogny, — mais certainement disparu, le jour même de son arrivée à Paris, rue Joubert, Hôtel des Indes...

— Comment n'a-t-on point prévenu la famille?... — demanda Arnold. — Comment M. Verrière n'a-t-il pas été avisé?...

— La police ne connaissait point encore les liens de parenté d'Étienne Béraud...

— Expliquez-nous, du moins, — reprit le banquier, obéissant à un signe imperceptible d'Arnold, — expliquez-nous dans quelles circonstances le crime s'est accompli...

A son tour Flogny regarda la pendule.

— Monsieur, — dit-il, — j'ai hâte de partir pour rejoindre Stanislas Dumay... — Je vous en prie, ne me retenez point...

LXXV

— Il est sans importance que vous le rejoigniez quelques minutes plus tôt ou quelques minutes plus tard... — répliqua le banquier.

— Excusez-moi, monsieur... — fit l'agent, — cela est, au contraire, de grande importance... — Je connais les heures de départ des trains pour Tours... — Si je pouvais rejoindre Misticot à la gare du chemin de fer d'Orléans, je n'aurais pas besoin de le suivre jusqu'à Bléré... — A mon retour, je viendrai vous instruire de tout ce que vous désirez connaître...

— Un seul mot, — dit Arnold, — et vous serez libre... — Qui vous a mis sur la piste que vous suivez en ce moment?

— Le dieu des policiers... le hasard!...

— Vous connaissez les noms de deux des assassins présumés d'Étienne Béraud?...

— Oui, monsieur.

— Quels sont ces gens?...

— Deux Irlandais affiliés à une bande de malfaiteurs en Angleterre, condamnés à mort à Londres et sauvés par un homme qui les a fait s'évader de Newgate...

Desvignes regarda de nouveau la pendule.

Elle indiquait huit heures et quart.

Un sourire de satisfaction passa sur ses lèvres.

— Nous ne vous retiendrons pas plus longtemps, monsieur... — dit-il. — Allez où vous conduit le devoir professionnel, et à votre retour soyez assez obligeant pour venir initier M. Verrière aux détails d'une affaire ténébreuse qui, vous le comprenez, l'intéresse au plus haut point...

— Je lui promets ma visite et je tiendrai parole... — répondit Flogny.

Puis, sans attendre qu'un domestique vînt le guider dans les détours de l'hôtel, il s'élança hors du salon.

Verrière s'approcha vivement d'Arnold.

— Nous sommes perdus tous deux... — bégaya-t-il d'une voix étranglée. — Cet homme tient la piste... il ne la lâchera plus...

— Ne me demandez aucune explication, et surtout ne vous laissez point hypnotiser par l'épouvante! — interrompit Arnold en serrant les mains tremblantes de son associé. — Avez-vous de l'argent... là? sur vous?

— De l'argent... — répéta le banquier.

— Oui, dans votre portefeuille... — je ne suis muni que de quelques louis...

Verrière tira son portefeuille.

Arnold le lui prit des mains, l'ouvrit et s'empara de trois billets de mille francs qu'il renfermait.

— Cela suffira... — dit-il ensuite. — Calmez-vous... — Ne laissez pas votre figure refléter le trouble de votre esprit... ne vous inquiétez point de mon absence si je suis obligé de m'absenter, et surveillez de près notre dangereuse ennemie...

— Ma nièce?

— Oui, sœur Marie... — Adieu... ou plutôt au revoir...

Sans ajouter un mot et sans attendre les questions que Verrière voulait lui adresser, Arnold gagna l'antichambre, prit son chapeau, son pardessus, et quitta l'hôtel.

Il se dirigea rapidement vers la plus prochaine station de voitures de place, sauta dans un fiacre qui lui parut mieux attelé que les autres et dit au cocher :

— Vingt francs pour vous si je suis à la place de la Bastille dans un quart d'heure.

Au bout de quatorze minutes d'une course enragée, et après avoir risqué d'écraser un nombre infini de piétons, le cocher gagnait ses vingt francs.

Arnold prit alors, presque en courant, le chemin de son pavillon du boulevard Beaumarchais, qu'il gardait par prudence, nous le savons.

La nuit était profonde.

L'assassin d'Étienne Béraud avait prévenu sa concierge qu'il s'absentait de Paris, mais qu'à son retour il lui payerait la rétribution habituelle comme si elle n'avait point cessé de faire son ménage. La brave femme ne mettait plus les pieds dans le logis désert, assombri, même en plein jour, par les volets fermés.

Une fois chez lui, Arnold alluma une bougie, ouvrit une armoire où il prit un complet de voyage qu'il endossa, se coiffa d'une perruque rousse merveilleusement bien faite, ajusta sur son visage une fausse barbe de la même nuance, mit sur sa tête un chapeau mou, glissa dans sa poche un revolver, quelques cartouches, un couteau-poignard et, rendu complètement méconnaissable par son travestissement, il quitta le pavillon après avoir refermé l'armoire et éteint la bougie.

Un nouveau fiacre le conduisit à la gare d'Orléans.

L'express allant à Tours était parti depuis cinq minutes.

Arnold, à qui sa barbe et sa perruque donnaient l'air d'un Allemand, alla s'asseoir sur une banquette dans un coin mal éclairé de la salle d'attente.

— L'agent Flogny n'a pu arriver en temps utile pour prendre le train qui vient de partir... — se disait-il. — Il ne pourra prendre que celui de neuf heures quarante-cinq, ou celui de onze heures vingt-cinq... — Dans un cas comme dans l'autre il ne rejoindra pas avant Bléré Misticot qui vient certainement de partir... — Je serai à Bléré en même temps que lui, peut-être avant lui... — Pour un autre tout serait perdu ... pour moi rien n'est même compromis.

Le temps passait.

L'associé de Jules Verrière avait les yeux fixés sur le guichet où on délivrait les tickets pour l'express de 9 heures 45 minutes.

Flogny ne se montrait pas.

On annonça que le guichet allait fermer.

Arnold y courut et demanda un billet de première classe pour Amboise.

Trois minutes plus tard il montait dans le train qui devait l'emporter, et l'agent n'avait point paru. — Voici pourquoi :

En sortant de l'hôtel de Jules Verrière, Flogny s'était hâté de rejoindre le père Loriot.

— Je sais ce que je voulais savoir... — lui dit-il en sautant dans la voiture. — Vite à mon domicile, rue François-Miron, 39... — Je ne ferai qu'y toucher barre. — Il s'agira ensuite d'arriver à la gare d'Orléans avant neuf heures quarante-cinq minutes...

— Nous n'y serons jamais... — pensa Loriot, mais il ne souffla mot et fouetta vigoureusement son cheval.

Rue François-Miron, Flogny ne passa dans son domicile que le temps nécessaire pour prendre l'argent que le chef de la Sûreté lui avait remis, puis il redescendit comme une trombe.

Ce temps d'arrêt n'avait pas employé plus de cinq minutes et le *poulet d'Inde* de Loriot marchait bon train, ce qui n'empêcha pas Flogny d'arriver tout juste à temps pour entendre siffler la vapeur de l'express sortant de la gare.

Sans irritation, sans impatience, il s'informa d'un autre train.

On lui signala le train direct de onze heures vingt-cinq.

— Je prendrai celui-là... — revint-il dire à Loriot. — Conduisez-moi à un restaurant quelconque... — Nous allons dîner ensemble et votre bidet pourra se reposer un peu...

Loriot conduisit Flogny dans un restaurant situé boulevard de l'Hôpital, au rez-de-chaussée de la maison où Will Scoot et Trilby avaient loué sous le nom des frères Perron.

L'agent de la Sûreté ne se doutait guère qu'il se trouvait là si près de la demeure des deux gredins qu'il cherchait.

. . . .

. . . .

Nous avons vu Trilby, porteur d'une petite valise, quitter en toute hâte son domicile de la rue Fléchier et se faire mener à la gare d'Orléans.

Chemin faisant il avait réfléchi qu'il devait prévenir Arnold Desvignes de son départ pour Bléré.

Il entra donc au restaurant de la gare, et tout en déjeunant il écrivit en anglais quelques lignes rapportant ce qu'il avait entendu, et indiquant l'heure du départ de l'allié de sœur Marie, puis il envoya cette courte lettre à la rue Le Peletier par un commissionnaire. Ceci nous explique comment Arnold Desvignes avait pu se trouver si bien instruit.

Trilby, son déjeuner fini, prit un billet à destination d'Amboise pour le train-omnibus de deux heures et demie.

Une fois à Amboise, il fréterait une voiture qui lui ferait franchir les huit ou neuf kilomètres séparant cette ville de Bléré, où il arriverait au moins cinq ou six heures avant Misticot.

Arnold Desvignes avait eu la même pensée, aussi l'avons-nous vu se faire donner aussi un billet pour Amboise.

En arrivant dans cette ville, à huit heures cinquante-sept minutes, Trilby demanda s'il existait un service de voitures publiques desservant Bléré.

— Le service des dépêches, — lui fut-il répondu, — mais la voiture ne part qu'à trois heures et demie du matin. — Si vous voulez en profiter il faut aller vous faire inscrire au bureau, de l'autre côté du pont, chez le restaurateur qui est en même temps entrepreneur du transport des dépêches.

Trilby réfléchit qu'il lui faudrait beaucoup de temps pour se procurer une voiture particulière ; qu'il ne lui servirait à rien d'arriver à Bléré au milieu de la nuit, et il alla se faire inscrire au bureau du courrier.

Misticot, lui, — suivant à la lettre l'itinéraire qu'il s'était tracé, — avait pris l'express de 8 heures 35, et filait à toute vapeur.

A minuit et demi il descendait en gare de Tours, s'informait de l'heure du train pour Bléré, le lendemain matin, et allait coucher dans un hôtel.

Arnold Desvignes le suivait de près.

A une heure deux minutes, l'associé de Jules Verrière arrivait à Amboise et de même que l'avait fait Trilby, mais avec un accent tudesque fort prononcé, s'informait des moyens de communication avec Bléré.

Naturellement, Arnold Desvignes reçut la réponse déjà faite à Trilby, prit le parti d'aller se faire inscrire et l'inscription opérée, entra pour tuer le temps dans la salle du restaurant dont le bureau des dépêches était une annexe.

Cette salle restait ouverte toute la nuit, pour la plus grande commodité des voyageurs.

Arnold, en en franchissant le seuil, jeta autour de lui un coup d'œil investigateur et tressaillit en voyant Trilby installé en face d'une bouteille de vin de Vouvray.

L'ex-clown du Cirque Fernando était méconnaissable pour tout le monde excepté pour son *patron*.

Celui-ci se rapprocha de la table où buvait l'Irlandais qui leva la tête, regarda le nouveau venu, mais ne le reconnut pas.

L'associé de Verrière se rapprocha de plus en plus et dit en anglais, d'un ton très bas :

— Sors... — j'ai besoin de te parler...

LXXVI

Trilby fit un mouvement brusque en reconnaissant la voix, se leva, gagna la porte entr'ouverte de la rue et attendit sur le trottoir.

Au bout de quelques secondes, Arnold le rejoignit.

— Vous ici! — fit l'ex-clown en anglais, — que se passe-t-il donc?

— Des choses graves, et je suis heureux de t'avoir rencontré... — Tu as retenu ta place dans la voiture des dépêches?

— Oui.

— Tu es sans bagages?

— Je n'ai qu'une valise légère pesant tout au plus quatre livres...

— Va la chercher... — Je connais la route d'Amboise à Bléré... — Deux heures de chemin à peine. — Nous irons à pied, en nous promenant... Nous avons à causer...

L'Irlandais rentra, paya sa bouteille, prit sa valise et vint rejoindre son compagnon.

Tous deux traversèrent la ville sans échanger une parole, se souvenant que *les murs ont des oreilles*, même quand ils semblent endormis.

Le temps était beau, mais sombre... — le ciel sans lune, un peu couvert... — la température presque froide.

Il ne fallut qu'un bon quart d'heure aux deux hommes pour se trouver en rase campagne.

Une ligne noire barrait l'horizon.

C'était la forêt d'Amboise que les voyageurs devaient traverser pour atteindre Bléré.

Arnold ralentit le pas.

Trilby en fit autant.

— Maintenant nous pouvons causer... — dit l'associé de Verrière, — seulement ne parlons par trop haut... — Je me défie de tout... même des grands arbres... même des brins d'herbe...

— Trop de prudence ne nuit jamais...

— Connais-tu Flogny? — demanda soudain Arnold.

— De nom, oui. — C'est un agent de la police de Sûreté.

— Eh bien! cet homme court après Misticot et va demain le rejoindre à Bléré...

— Un agent courant après Misticot! Qu'est-ce que ça signifie?

— Que vous êtes deux niais, Scoot et toi!...

— Qu'est-ce que nous avons donc fait de si bête?



Ce fut le patron lui-même qui vint à sa rencontre.

— A qui avez-vous vendu le cheval et la voiture qui nous ont servis pour l'expédition du parc Saint-Maur?

— A un loueur des Batignolles...

— Eh bien! Flogny a trouvé ce loueur, et par conséquent cette voiture... Ça l'a conduit à découvrir que Scoot ou toi vous aviez perdu, sur le siège de ladite voiture un objet compromettant, une médaille qui vous avait été

vendue par Misticot... — Il poursuit Misticot afin de le questionner, comprends-tu? — Misticot, questionné, dira pourquoi il est à Bléré... — le nom d'Arnold Desvignes sera prononcé, et alors nous allons droit à l'abîme!... — Comment Flogny sait-il que Will Scoot et Trilby sont les complices de *l'affaire de l'Hôtel des Indes*?... Quel concours d'enquêtes et de circonstances l'ont amené à faire cette découverte? Je l'ignore, mais cela est!

— Alors, nous sommes flambés! — murmura Trilby. — Il ne nous reste plus qu'à prendre la poudre d'escampette!

— Fuir! — Es-tu fou?...

— Flogny a dû prévenir le Parquet... le chef de la Sûreté...

— Non, et voilà ce qui fait notre force... — C'est dans la journée d'hier qu'il a récolté ses renseignements... — le Parquet ne savait rien. — Hier soir, à huit heures, Flogny était encore à l'hôtel de mon associé, suppliant en ma présence sœur Marie de lui donner le nom du pays où elle avait envoyé Misticot...

— Elle a parlé?

— Non, car j'étais là, et parler c'était avouer qu'elle travaillait secrètement à ma perte... — C'est moi qui ai donné à l'agent de la Sûreté le renseignement qu'il sollicitait...

— Vous!... — s'écria Trilby stupéfait.

— Parbleu!...

— Mais, pourquoi?...

— Homme de peu de jugement, ne comprends-tu pas qu'il fallait le lancer sur cette piste, le forcer à quitter Paris sans une minute de retard, le mettre dans l'impossibilité d'aller à la Préfecture raconter ce qu'il savait et provoquer des recherches?... — J'ai réussi!... — Flogny veut se payer le régal de découvrir seul les assassins d'Étienne Béraud... Il prétend ne partager avec personne l'honneur de cette découverte!... — Trop d'amour-propre à la clef! — Il a manqué l'express de huit heures quarante-cinq : il a dû prendre le train direct de onze heures vingt-cinq. Demain, c'est-à-dire aujourd'hui, il arrivera à Bléré afin de s'aboucher avec Misticot... — Mais il a compté sans nous! — Nous serons là pour les empêcher tous deux de revenir à Paris!...

— Qu'allons-nous faire?

Arnold allait expliquer son plan, mais il se tut, et par un : *Chut!* brusque il imposa silence à son compagnon.

Une lueur venait d'émerger près de la lisière du bois, à vingt pas d'eux, tout au plus, et deux formes sombres se dessinaient sur la route, marchant dans la même direction qu'ils suivaient eux-mêmes.

La lueur s'échappait d'une lanterne portée par l'un des voyageurs nocturnes.

Desvignes et Trilby hâtèrent silencieusement le pas; ils eurent bientôt rejoint ceux qui les précédaient et ils allaient les dépasser quand l'homme à la lanterne leur dit :

— C'est bien imprudent de s'aventurer, cette nuit, dans la forêt sans lumière... Faut que vous ne soyez point de par ici...

— Imprudent?... Pourquoi donc? — demanda l'associé de Verrière avec un accent allemand prononcé.

— Ah! je le pensais bien, vous n'êtes pas de nos côtés... — fit le causeur, un vieux paysan, escorté d'un jeune homme d'une vingtaine d'années.

— En effet, — répondit Arnold, — mais nous y venons depuis dix ans comme voyageurs de commerce, et nous n'avons jamais entendu dire qu'il y eût du danger à traverser pendant la nuit la forêt d'Amboise...

— Fectivement, d'habitude il n'y en a point, mais v'là c' que c'est... — Il y a huit jours, une ménagerie est venue s'installer à Loches pour la foire... une grande ménagerie, avec toute une flotte de mauvaises bêtes plus féroces les unes que les autres... — Dans la nuit de samedi à dimanche, v'là que l' feu prend à la ménagerie, et qué tapage, alors, qué remue-ménage!... des cris, des z'hurlements!... vous entendez ça d'ici, pas vrai? — Tant y a que queq's uns des animaux trouvèrent le moyen de forcer une de leurs cages et de décamper dans le pays... il y avait un lion, une lionne, deux tigres et un singe plus grand qu'un homme! — Excusez du peu!... Ces mauvaises bêtes gagnèrent la forêt, et vous comprenez bien que tout le monde a peur à vingt lieues à la ronde... — Ça serait peu drôle de se trouver nez à bec avec ces oiseaux-là, et comme on prétend qu'ils n'aiment pas la lumière, on emporte des lanternes quand on est obligé de sortir la nuit.

— Bonne précaution... — répliqua Desvignes. — Mais rien ne prouve que les animaux évadés aient quitté la forêt de Loches pour celle d'Amboise...

— Paraîtrait qu'ils ont traversé le Cher, car on prétend qu'on a vu des traces de leur passage au-dessous de Bléré...

— N'a-t-on fait aucune battue?

— Eh! on ne fait que ça! — Mercredi on a tué un tigre dans la forêt de Loches à coups de fusil. — Ils dévastent tout. — Deux enfants qui étaient allés ramasser du bois mort ont disparu...

— Diable! En effet, ce n'est pas rassurant!

— Vous ferez bien de profiter de notre lanterne... — Nous allons à Bléré, mon frère et moi... et vous y allez, vous aussi, à Bléré?

— Un peu plus loin...

— Vous venez d'Amboise... Pourquoi que vous n'avez pas pris la voiture?

— Il faisait beau, nous avons préféré marcher...

— Ça se comprend... — Tiens, on dirait qu'on l'entend venir, la voiture...

Le paysan ne se trompait point.

Un bruit de roues et de grelots retentissait sur la route et se rapprochait sensiblement.

La carriole, ou pour mieux dire la patache chargée du service des dépêches, atteignit et dépassa les quatre voyageurs.

Une raie blanche à l'orient dans le ciel éclairci annonçait la prochaine naissance du jour.

Les trois quarts du chemin conduisant d'Amboise à Bléré étaient parcourus.

Soudain une sorte de rauquement traversa l'espace, faisant vibrer les échos de la forêt.

Nos quatre personnages s'arrêtèrent.

— Qu'est-ce que c'est que ça? — demanda le vieux paysan avec épouvante.

— Ça, — répondit Arnold, — c'est le rugissement d'un lion...

Le père et le fils se mirent à trembler de tous leurs membres.

— Rassurez-vous, — continua le meurtrier d'Étienne Béraud. — Mon avis est que nous n'avons rien à craindre... Le jour paraît. — Les fauves vont rentrer au plus profond des fourrés... — Ils rugissent pour saluer le soleil qui se lève... — Cependant, marchons vite...

Ce conseil fut suivi.

Au bout d'un quart d'heure on sortait de la forêt.

Vingt minutes plus tard on arrivait aux premières maisons de la Croix-de-Bléré, sorte de faubourg séparé de la ville par un pont jeté sur le Cher.

C'est à la Croix-de-Bléré que les paysans avaient à faire.

Arnold et Trilby les saluèrent et continuèrent leur route.

Il était en ce moment quatre heures du matin.

Arrivé sur le quai du Cher, Arnold s'arrêta.

— Maintenant, — dit-il, — le moment est venu de nous entendre...

— Qu'avez-vous résolu?

— Voici : Le principal, pour nous, est de savoir où Misticot élira domicile en descendant de chemin de fer... — Sachant cela, nous nous installerons séparément au même endroit et nous aurons soin de ne pas nous perdre de vue, tout en paraissant ne point nous connaître...

— Compris... — nous devons donc aller à la gare guetter l'arrivée du marchand de médailles...

— Parfaitement.

— Où est-elle, la gare?

— Là, à gauche, puisque voilà le pont du chemin de fer... — répondit Arnold. — Séparons-nous, car à partir de ce moment nous ne nous connaissons plus... — Marche le premier, je te suis.

Un quart d'heure plus tard les deux complices se faisaient servir, l'un une tasse de café au lait et l'autre un verre de madère, assis à deux tables différentes d'un café situé juste en face de la gare, d'où personne ne pouvait sortir sans passer sous leurs yeux.

LXXVII

Misticot, nous l'avons dit, était entré dans un hôtel à Tours pour y dormir le reste de la nuit.

A cinq heures un quart du matin il remontait en chemin de fer, et moins d'une heure après le train le déposait à la gare de Bléré.

Deux ou trois omnibus attendaient les voyageurs pour les conduire aux différents hôtels de la ville.

Misticot, sa valise à la main, monta dans l'un d'eux qui se mit en marche aussitôt, car le gamin de Montmartre était le seul étranger descendu à Bléré par ce train-là.

Trilby, connaissant à merveille le petit marchand de médailles, l'avait reconnu du premier coup d'œil au moment où il sortait de la gare, s'était empressé de payer sa consommation, de prendre sa valise et de se mettre aux aguets sur le seuil du café.

Arnold, de son côté, avait aperçu Misticot et, tout en allumant un cigare, se tenait prêt à partir.

L'omnibus s'ébranlait.

Au moment où il passait devant Trilby, ce dernier put lire sur le bandeau de côté de la voiture, cette inscription en grosses lettres :

HOTEL DU COMMERCE

Il en savait assez, et sans se hâter il suivit de loin, se réservant de se renseigner quand il aurait perdu de vue la voiture.

Desvignes sortit à son tour du café et régla sa marche sur celle de Trilby, en ayant soin de laisser entre eux un intervalle de cinquante ou soixante pas.

Bléré, chef-lieu de canton faisant partie de l'arrondissement de Loches, est une ville assez étendue possédant une grande place sur laquelle se

trouvent réunis la mairie, l'église, les principaux hôtels et les magasins les plus importants.

L'omnibus s'arrêta sur cette place devant l'hôtel auquel il appartenait.

Misticot mit pied à terre et entra dans le café dépendant de cet hôtel.

Ce fut le patron lui-même qui vint à sa rencontre et, lui voyant une valise à la main, demanda :

— Monsieur désire sans doute une chambre?...

— Oui, monsieur... une chambre et à déjeuner, car je meurs de faim.

— La table d'hôte est à onze heures, monsieur.

— Je déjeunerai à table d'hôte, mais je prendrai quelque chose auparavant pour me donner la force d'attendre.

— Très bien. — Monsieur passera-t-il quelques jours à Bléré?

— Probablement...

— Alors je logerai monsieur en conséquence... — Les deux chambres qui donnent sur la place au premier étage sont occupées en ce moment, mais elles seront libres dans l'après-midi... — Monsieur va s'installer provisoirement sur la cour, et il changera de chambre ce soir, s'il le désire...

— Je ne tiens pas du tout à être sur la place...

— Alors tout est pour le mieux... — Louis, venez ici...

Un garçon accourut.

— Conduisez monsieur au numéro deux... — lui commanda le patron, puis il ajouta :

« Je vais m'occuper de votre premier déjeuner, monsieur...

Misticot suivit le garçon.

La chambre n° 2 était vaste et meublée de façon suffisante.

Une large fenêtre, garnie de petits rideaux de vitrage et de grands rideaux de reps, s'ouvrait sur la cour des écuries.

Immédiatement au-dessous de cette fenêtre se trouvait le toit d'un appentis servant au remisage des voitures et occupant une surface de plus de quinze mètres de longueur.

Le garçon indiqua la table de toilette, le broc de zinc émaillé, les serviettes, etc., redescendit et entra dans la salle du restaurant où le patron dressait un couvert pour le nouveau venu.

A cette minute précise, Trilby franchissait le seuil de cette salle.

— Vous avez installé le jeune voyageur au numéro 2?... — demanda le patron à son employé.

— Oui, monsieur.

Trilby comprit qu'il s'agissait de Misticot.

— Je voudrais une chambre, monsieur... — fit-il.

— Parfaitement... parfaitement... — monsieur passera-t-il ici quelques jours?

— J'ai tout lieu de le croire...

— Louis, vous allez conduire monsieur au numéro 4... — monsieur est voyageur de commerce sans doute?...

— Oui, monsieur...

— Monsieur déjeunera-t-il?

— Indubitablement.

— La table d'hôte est à onze heures...

— J'attendrai en prenant une absinthe.

— Je vais montrer à monsieur sa chambre, — dit le garçon.

Et il guida Trilby vers le numéro quatre, contigu au numéro 2 qu'occupait Misticot.

— Vous avez un voisin, monsieur, — continua le garçon, — un tout jeune homme qui vient d'arriver... — Vous avez dû descendre du même train... Seulement il est venu en omnibus et vous à pied...

— C'est possible... — Cette fenêtre donne-t-elle sur la place?...

— Non, monsieur... elle donne sur la cour...

Le garçon se retira et redescendit à la salle du restaurant où Arnold Desvignes apparaissait en même temps que lui.

Le maître de l'hôtel alla vivement à sa rencontre, ayant tout à la fois sur les lèvres un sourire et cette question :

— Que désire monsieur?

— Eine pon champre si fus en afez eine... — répondit Arnold avec un effroyable accent tudesque.

— Ah! monsieur est Allemand! — s'écria le patron. — Je pourrai lui parler dans sa langue maternelle... Je la possède à fond...

— Inidile... Che barle le vrançais aussi pien que mon langue...

— Monsieur passera-t-il quelques jours ici?...

— Ya... ya...

— Alors je donnerai à monsieur une chambre au premier étage... — Monsieur veut-il que l'on l'y conduise?

— Non pas en ce moment, — répondit Arnold, dont nous ne reproduirons pas plus longtemps le baragoin. — j'attendrai le déjeuner en buvant quelques chopes et en fumant quelques pipes...

— Très bien... — Louis, servez à monsieur un double bock... Vous préparerez ensuite le numéro 6... — Monsieur est voyageur de commerce?

— Oui.

— Monsieur voyage pour des articles spéciaux?

— Oui... les vins du Rhin.

— Très distingués, les vins du Rhin, et si monsieur a des échantillons...

— Je les recevrai demain ou après-demain...

— Parfaitement... — Peut-être ferons-nous ensemble quelques petites

affaires... — Presque tous ces messieurs les voyageurs de commerce qui fréquentent la région descendent chez moi... — J'en ai quatre en ce moment, un qui vient d'arriver et dont j'ignore la spécialité, un pour la bijouterie, un pour les draps et un pour *l'article de Paris*... Une vieille connaissance, celui-là, et la crème des bons enfants, M. Delvigne...

Arnold fronça le sourcil.

Le nom prononcé par le maître de l'hôtel venait de lui rappeler ce *Delvigne*, commis-voyageur, habitant la maison de la rue des Tournelles et dans les mains de qui s'était égarée la lettre contenant la médaille envoyée par William Scoot comme signe de ralliement.

Louis venait d'apporter le double bock.

L'associé de Jules Verrière s'installa à une petite table, tira de sa poche une pipe en porcelaine de l'apparence la plus allemande, et se mit à la bourrer de tabac.

Au moment où il s'asseyait, après avoir allumé cette pipe, Misticot entra pour procéder à son premier déjeuner.

Arnold, au lieu de détourner la tête, ainsi que beaucoup d'autres l'auraient fait à sa place, le regarda bien en face.

L'assassin d'Étienne Béraud, avec une témérité qui aurait pu lui coûter cher, voulait savoir si le gamin de Montmartre devinerait une figure connue sous le travestissement qu'il portait.

Misticot jeta de son côté un coup d'œil indifférent, qui s'écarta de lui presque aussitôt.

A coup sûr il se croyait en présence de quelqu'un qu'il n'avait jamais vu jusqu'à ce jour.

Trilby, à son tour, revint dans la salle.

— Une absinthe... — commanda-t-il.

Et il eut soin de se placer à une table voisine de celle d'Arnold.

Le patron allait et venait quand un jeune homme de dix-huit ans environ entra, courut à lui et lui serra la main en disant :

— Bonjour, père...

— Bonjour, mon garçon... Pourquoi n'as-tu point fait la grasse matinée, aujourd'hui? — Tu n'as pas à aller à ton bureau, cependant, puisque c'est dimanche...

— C'est ce qui te trompe, père... — répondit le jeune homme, — il y a des élections dimanche prochain, et nous avons ce matin du travail supplémentaire pour les cartes d'électeurs... — Je vais à la mairie et j'y resterai jusqu'à onze heures, mais je ne m'attarderai pas et je serai ici bien exactement pour déjeuner...

Misticot avait prêté l'oreille à ce colloque, et les mots *mairie* et *cartes d'électeurs* venaient de le frapper.



Il s'était rendu complètement méconnaissable par son travestissement.

— C'est votre fils? — demanda-t-il au patron, quand le jeune homme fut sorti.

— Oui. monsieur... mon aîné... il a dix-huit ans...

— Il est employé à la mairie?

— Depuis plus d'un an, oui, monsieur... — Mon désir est de le placer dans l'administration, et ses goûts l'y portent.

— J'ai quelques renseignements à prendre à la mairie de Bléré... — Il aura sans doute la complaisance de m'indiquer la marche à suivre pour les obtenir...

— Oh ! tout ce que vous voudrez, monsieur... — Il connaît le service aussi bien que les vieux employés, et je vous garantis qu'il sera très heureux de se mettre à la disposition d'un client de son père...

Misticot reprit :

— Vous êtes du pays, monsieur ?

— Natif de Bléré, oui... — Je l'ai toujours habité, sauf deux ans passés en Allemagne... — J'y ai presque toute ma famille, et j'y connais absolument tout le monde...

— Alors, — demanda Misticot, — vous avez dû connaître une certaine famille Desvignes?...

— Oh! certainement, monsieur, — répondit le patron, — c'était une famille fort honorable et très considérée, quoique sans grande fortune...

— Est-ce qu'elle n'existe plus?

— Non, monsieur. — Le père Desvignes, un brave homme, architecte de son état, est mort il y a douze ans environ, et sa femme ne lui a pas survécu lomgtemps...

— N'avaient-ils pas un fils?

— Oui, monsieur, Arnold Desvignes, un beau garçon... — il a étudié à Loches chez un de ses parents, instituteur... — il a été ensuite à l'École des mines, à Paris... C'était un piocheur. à ce qu'il paraît...

— Savez-vous ce qu'il est devenu ?...

— Il a fait son volontariat d'un an. puis il a quitté le pays où il était venu régler quelques affaires... — On a raconté qu'il était allé en Angleterre, et ça ne m'étonnerait pas. car il m'a dit à moi-même qu'il avait le goût des voyages et qu'il espérait bien faire fortune un jour à l'étranger... — C'était quand je l ai vu pour la dernière fois, il y a de ça six à sept ans... il arrivait de son régiment...

— Dans quel régiment avait-il fait son volontariat ?

— Je l'ignore. mais, si vous tenez à le savoir, mon fils pourra vous procurer ce renseignement-là à la mairie...

— Arnold Desvignes avait des parents à Loches?

— Oui, l'oncle instituteur chez qui il a fait ses premières études...

— Si cet oncle vit encore, il doit être en correspondance avec lui...

— C'est possible... — Auriez-vous l'intention d'aller jusqu'à Loches?...

— Cela dépendra des renseignements que j'aurai ici...

— Il s'agit sans doute d'une affaire de succession? — demanda le provincial curieux.

— En effet, d'une succession... — se hâta de répondre le gamin de Montmartre, saisissant le prétexte qu'on lui fournissait.

— Seriez-vous parent de M. Desvignes?

— Un peu, mais de très loin...

En ce moment un grand garçon de figure joviale entra dans la salle et vint donner une poignée de main au maître de l'hôtel, qui lui dit :

— Déjà levé, monsieur Delvigne!

Arnold et Trilby, en entendant prononcer ce nom, relevèrent la tête, échangèrent un coup d'œil furtif, et examinèrent le nouveau venu.

Trilby se souvenait du récit de William Scoot au sujet du commis-voyageur de la rue des Tournelles, aux mains de qui la lettre contenant la médaille était tombée. — Ce voyageur s'appelait aussi Delvigne.

— Oui. — répondit le jeune homme, — j'ai à visiter plusieurs clients ce matin, et il est probable que ce soir je profiterai du courrier pour aller à Amboise.

— J'espère bien que vous ne songez pas encore à nous quitter?...

— Mais si... mais si !... — J'irai très prochainement à Paris voir si la rue des Tournelles est toujours à sa place...

— C'est parfaitement l'homme en question, — se dirent en même temps Arnold et Trilby.

— Servez-moi un vermouth pour m'ouvrir l'appétit, — reprit le commis-voyageur, qui sortit après avoir avalé d'un seul trait le breuvage demandé.

Arnold était devenu pensif.

Trilby l'examinait à la dérobée.

Misticot mangeait silencieusement.

La porte du café-restaurant s'ouvrit de nouveau et un grand garçon bien bâti, très brun, rasé de près, parut, suivi d'une sorte de commissionnaire poussant une brouette chargée de malles qu'il installa sur le trottoir.

— Salut, mon hôte! — s'écria le nouveau venu d'une voix vibrante en prenant une pose.

Le patron de l'hôtel poussa une exclamation de surprise.

— Comment, monsieur Révet, — fit-il, — vous à Bléré! sans m'avoir prévenu par un mot, comme de coutume!

— Je vais vous expliquer ça... — Attendez que je paye le commis-

sionnaire. — Faites monter mes malles dans ma chambre habituelle, si elle est libre... — Ce sont mes costumes... Je ne veux pas les envoyer au théâtre... la dernière fois on m'y a volé un superbe *Louis XIII* de quinze louis!! — Maintenant je n'y porterai que ce qu'il me faudra pour la représentation. — Tenez, mon brave, voilà deux francs pour votre peine...

Lorsque s'arrêta ce flux de paroles, dont les dernières s'adressaient au commissionnaire, le maître de l'hôtel répondit :

— Votre chambre habituelle, la chambre numéro 10, est libre... — On va y mettre votre bagage...

— Très bien... — Faites-moi servir une tasse de chocolat... — Je tombe d'inanition... — Figurez-vous que je suis venu par la patache de Loches... — Quelle guimbarde! — J'ai les reins en capilotade !... Je ne vous demande pas si vous savez la nouvelle...

— Quelle nouvelle?...

— La ménagerie de Pezon...

— Ah! oui... oui... incendiée... il y a déjà huit jours...

— Et les fauves en liberté... Deux lions... deux tigres... et un gorille, vulgairement nommé homme des bois... Depuis huit jours on fait des battues dans la forêt de Loches... — On a tué un des tigres échappés, mais les autres restent introuvables... — On prétend qu'ils ont traversé le Cher et sont à l'heure qu'il est dans la forêt d'Amboise...

— Je l'ai entendu dire...

— Cent cinquante mille francs de perdus pour Pezon...— C'est bien fait!

— Pourquoi donc ça?

— Cet animal-là, avec sa ménagerie, il m'a tué mes représentations à Loches...

— Bah!... pas possible!

— Mon hôte, c'est littéralement vrai! — J'en ai donné quatre... — La première, effet pyramidal... salle comble... Pezon n'était pas encore arrivé... — Il arrive... crac!... — Cet idiot de public court aux bêtes et nous laisse en plan! — Cinquante francs de recette avec trois cent cinquante francs de frais! — la guigne noire! — Mais je me rattraperai! — Bléré, Amboise, Vendôme, et Blois... quatre bons endroits, où je suis avantageusement connu, j'ose le dire... — Ah! voici mon chocolat... avec du beurre frais et deux croissants... Bravo!...

— Comme ça, — reprit le patron, — vous donnerez une représentation ici?

— Parbleu!

— Quand?

— Jeudi... — il me faut le temps de préparer le public par des affiches épatantes...

— Et que jouerez-vous?

— Un spectacle étourdissant!... — Deux pièces... pas tout à fait nouvelles, mais comme on n'en fait plus aujourd'hui!... *Le Chapeau de paille d'Italie* pour commencer, et *Jocko, ou le Singe du Brésil*... — On ne connaît pas ça par ici, et je joue *Jocko* avec un chic à tout casser... — J'ai un costume en vrai peau de singe avec un masque stupéfiant... J'ai été un peu clown autrefois... on croirait voir un véritable gorille... parole!... C'est à donner la chair de poule!... — Faites donc monter mes malles, mon cher hôte... — Vous voyez celle-ci, la plate... — elle renferme mon costume de *Jocko*...—Je ne tiens pas à l'égarer...— il me coûte plus de cinq cents francs.

— Louis, — commanda le patron, — montez vite les malles de M. Rével à sa chambre habituelle, le numéro 10...

— *Illico*, patron...

— Et vos artistes, cher monsieur Rével?...

— Je les ai laissés à Loches, mes artistes... — Ils viendront en chemin de fer, en passant par Tours... — Ils n'arriveront que demain soir... — J'aurai eu le temps d'aller à Amboise m'entendre avec les autorités au sujet de la représentation que je voudrais donner dimanche... — Il me faudra, à partir de demain soir, sept lits, pour quatre jours... avec deux repas... toujours aux mêmes conditions...

— Toujours, oui.

— Si par hasard je n'étais pas revenu demain d'Amboise quand mes artistes arriveront, mon régisseur serait là pour vous les présenter... — Pourvu qu'en traversant la forêt d'Amboise je ne rencontre pas les fauves de cet animal de Pezon!... — Me voyez-vous, moi qui joue *Jocko*, assailli par un vrai singe! — Ça aurait trop de cachet, parole!... — Si je me déguisais en *Jocko* pour aller là-bas? — ajouta l'acteur en riant. — Le gorille, croyant voir en moi un confrère, me laisserait peut-être passer!... — Excellent, votre chocolat, mon hôte! le beurre aussi... les croissants également!... — Je vais faire un peu de toilette et rendre ma visite à monsieur le maire... — J'irai ensuite à l'imprimerie pour mon affiche et je rentrerai déjeuner à onze heures précises... — A quelle heure part le courrier pour Amboise?

— A trois heures. — Vous serez à Amboise à cinq heures...

— C'est mon affaire... — Louis, la clef du numéro 10...

— La voici, monsieur Rével...

Et Jocko le *Singe du Brésil*, disparut d'un bond, comme s'il eût été déjà dans la peau de l'animal dont il allait jouer le personnage.

Misticot avait fini son premier repas.

Il sortit avec l'intention de faire un tour dans la ville en attendant le déjeuner sérieux.

Trilby allait se lever pour le suivre quand Arnold lui intima d'un coup d'œil l'ordre de ne point bouger puis, s'adressant au propriétaire de l'hôtel, l'associé de Jules Verrière lui dit, avec l'accent tudesque signalé par nous :

— Voulez-vous, monsieur, me faire conduire à la chambre que je dois occuper ?...

— Louis, menez monsieur au numéro 6...

Et Desvignes suivit le garçon, après avoir fait un nouveau signe presque imperceptible à Trilby.

Celui-ci attendit que Louis fût rentré, puis à son tour il se leva, prit la clef du numéro 4 au tableau indicateur de l'hôtel et monta au premier étage.

Desvignes, enfermé dans la chambre n° 6, écoutait.

Aussitôt qu'il entendit des pas résonner dans le couloir il entr'ouvrit sa porte et, reconnaissant Trilby, il le fit entrer vivement et l'emmena dans le fond de la pièce.

— Que faut-il faire ? — demanda l'Irlandais à voix basse.

— Nous n'avons nul besoin de nous occuper des pas et démarches de Misticot... — Ce qu'il peut apprendre ici ne m'importe guère... — La seule chose qui nous intéresse c'est sa rencontre avec l'inspecteur de la Sûreté Flogny... — Laissons donc le dangereux gamin vaguer où bon lui semblera .. — Ne quittons point l'hôtel. — Flogny, en arrivant à Bléré, ne rejoindra Misticot qu'après quelques recherches, puisqu'il ignore complètement où il est descendu... — C'est alors qu'il faudra veiller, et par tous les moyens arriver à savoir ce qui se passera entre eux !... — Guettons sans cesse et soyons prêts !... — Ce n'est point ici que nous pouvons rendre impossible le retour de Flogny à Paris... — Les faits et gestes de ce policier, ses démarches, nous fourniront à l'improviste l'occasion et le moyen de le supprimer. — Redescendons dans la salle de l'hôtel. — Nous nous sommes donnés pour des voyageurs de commerce... Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que deux confrères fassent connaissance... — Nous déjeunerons côte à côte, nous jouerons ensuite au piquet dans un coin du café en écoutant, en observant tout. — Voilà la marche à suivre...

— Compris. — Ne craignez-vous rien de ce Delvigne de la rue des Tournelles ?

— Absolument rien. — L'unique péril, je te le repète, vient de l'agent Flogny. — Ce péril résultera de sa rencontre avec Misticot. — Donc, veillons... — Tu as des armes ?

— Un revolver et un couteau.

— Bon, le couteau ! mauvais le revolver ! Trop bruyant !... Nous jouerons du couteau si quelque autre moyen moins primitif, plus ingénieux, ne se présente pas. — Maintenant descendons... — Nous avons fait connais

sance... — Ah ! un mot encore... — Ta chambre touche à celle de Misticot?

— Oui.

— De chez toi, pourrait-on entendre ce qui se dirait chez lui?

— D'autant mieux qu'il existe entre les deux pièces une porte condamnée.

— Bon à savoir, et très précieux dans le cas où le gamin ferait monter l'agent dans sa chambre... — Nous voici donc parés à tout événement... — Maintenant, allons jouer l'absinthe !

TROISIÈME PARTIE

I

Sur la demande du propriétaire de l'*Hôtel du Commerce*, qui tenait à se conformer aux règlements quant au livre de la police, Arnold Desvignes et Trilby se firent inscrire sous des noms de fantaisie, puis ils s'installèrent dans la salle du café, en face d'un jeu de piquet et de deux verres d'absinthe.

Pendant ce temps, Misticot se promenait dans la petite ville de Bléré en réfléchissant.

Ce que lui avait dit le patron de son hôtel ne lui apprenait rien qu'il ne sût déjà par Agostini.

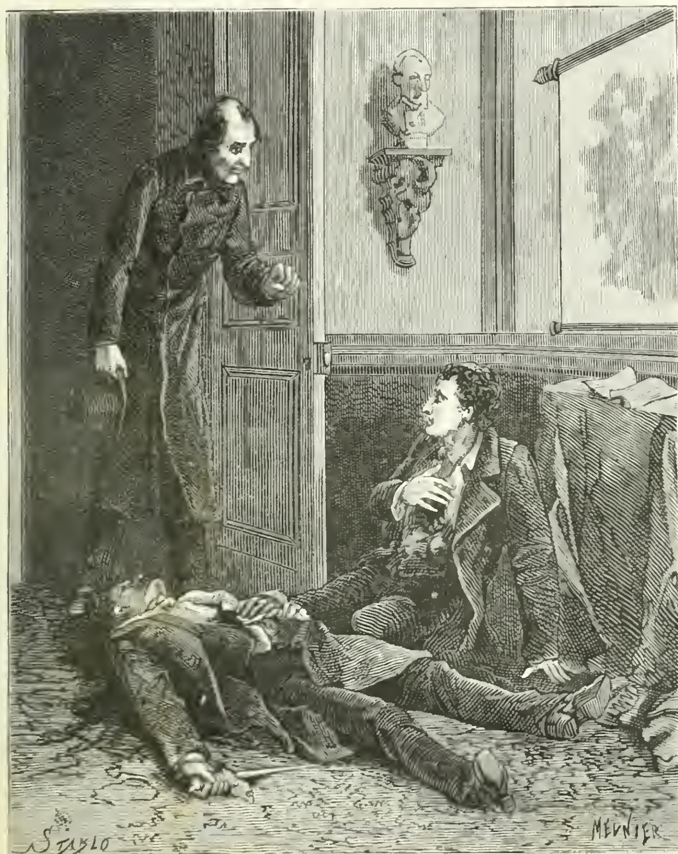
Arnold Desvignes avait fait son volontariat. — Un soldat ne peut être repris de justice, mais quelques années s'étaient écoulées depuis cette époque.

Qu'était devenu le personnage en question ?

On le supposait en Angleterre, et le Desvignes dont il s'occupait venait d'arriver des Indes immensément riche...

Cinq ou six ans lui avaient-ils donc suffi pour édifier d'une façon honorable une si grande fortune ?

Misticot voyait là quelque chose de louche, d'incompréhensible, de suspect. — Après avoir interrogé le fils du patron, — pensait-il, — j'irai à Loches... j'irai en Angleterre au besoin... j'irai jusqu'aux Indes s'il le faut...



Ce matin un employé de la Préfecture l'a trouvé étendu sur le parquet.

Tout en se promenant, le gamin de Montmartre regardait les étalages des magasins, comme le fait tout flâneur qui cherche à tuer le temps.

Dans une petite rue, il s'arrêta devant une boutique de bric-à-brac où s'étalait, en un désordre pittoresque, le plus indescriptible fouillis poudreux.

A la porte, en plein air, des oripeaux, des guenilles, de vieux cors de

chasse bossués, d'antiques fusils, des boîtes remplies les unes de gravures, les autres enfin de chromo-lithographies et de photographies.

Le petit marchand de médailles fit halte, disons-nous, devant ce temple de la loque.

Il aimait la lecture et regarda les livres d'abord, mais n'y trouva rien qui offrît le moindre intérêt. — Quelques romans dépareillés provenant de cabinets de lecture en faillite, quelques volumes scolaires, des almanachs ayant dix ans de date, des dictionnaires aux pages déchirées, des brochures politiques traitant des questions oubliées, etc., etc...

Il y avait de nombreuses gravures, qui ne valaient pas la peine d'être feuilletées longuement, puis une case de photographies.

Celles-ci, pour la plupart, étaient jaunies, salies par des éclaboussures de boue, tachées par les inconvenances des mouches.

Misticot remua ce tohu-bohu de paysages, de monuments, de reproductions de tableaux, de portraits d'acteurs, de ministres, de députés, de généraux, et il était au moment de laisser retomber dans leur poussière ces épreuves pâlies, quand soudain il tressaillit.

Au dos d'une carte *format-album*, il venait de lire ces mots écrits :

« *A ma bonne et bien-aimée mère.* »

Et, plus bas, ornée d'un superbe paraphe, cette signature :

« *J. Arnold Desvignes.* »

Le gamin retourna vivement la photographie. Elle représentait un jeune homme d'environ vingt ans, portant le costume d'élève de l'École des mines.

— Voilà qui est au moins bien singulier ! — pensa Misticot. — Le visage de cet Arnold Desvignes ne ressemble en rien à celui de l'Arnold Desvignes que je connais, l'associé de M. Verrière... — Est-il possible que quelques années l'aient changé si complètement ?

Un gros homme allait et venait dans la boutique en tournant ses pouces. — C'était le brocanteur.

— Combien ces photographies, monsieur ? — lui demanda le jeune garçon en désignant la case.

— Dix centimes, au choix.

— Voici deux sous... je prends ce portrait...

Le marchand regarda la carte.

— Ah ! ah ! — fit-il. — paraîtrait que vous connaissez Desvignes... le petit Desvignes comme on l'appelait ici dans le temps...

Au lieu de répondre à cette interrogation détournée, Misticot posa une question :

— Comment se fait-il qu'une photographie donnée par lui à sa mère comme souvenir se trouve en vente chez vous ?

— C'est tout naturel... — Desvignes n'était point au pays quand sa mère est morte. — Il envoya sa procuration au notaire avec l'ordre de tout vendre... J'ai acheté une partie du mobilier et j'ai trouvé cette photographie au fond d'un tiroir... — Voilà.

Misticot mit la carte dans sa poche et s'éloigna très préoccupé de la dissemblance absolue de l'original du portrait avec le Desvignes qu'il connaissait.

L'associé de Jules Verrière serait-il donc un faux Desvignes?

Ce soupçon venait tout à coup de naître dans son esprit, cependant il ne l'admettait point sans discussion.

Comment l'homme dont il voulait fouiller le passé aurait-il pris le nom et serait-il entré dans la peau de l'ancien élève de l'École des mines?

Dans quel but?

Pourquoi choisir cette individualité plutôt qu'une autre?

Avant de pouvoir se former une opinion à cet égard, il fallait étudier bien des circonstances obscures, éclaircir bien des doutes...

Misticot regagna son hôtel.

Arnold et Trilby continuaient leur partie de piquet en attendant l'arrivée de Floguy.

Il était tout près de onze heures. — On achevait de dresser le couvert de la table d'hôte, sous la surveillance du patron.

Le petit marchand de médailles s'approcha de celui-ci :

— Vous m'avez dit, monsieur, — fit-il, — que vous aviez beaucoup connu Arnold Desvignes il y a quelques années...

— Oh ! beaucoup... beaucoup...

— Avez-vous conservé de sa figure un souvenir très exact?

L'associé de Verrière et Trilby cessèrent instantanément de jouer.

Ils prêtèrent l'oreille avec une attention inquiète.

— Je crois le voir encore, — répondit le patron.

Misticot exhiba la photographie qu'il venait d'acheter et la mettant sous les yeux de son interlocuteur, demanda :

— Est-ce bien lui, cela?...

Le faux Arnold sentit quelques gouttes de sueur mouiller ses tempes.

— Parfaitement lui ! — s'écria le maître de l'hôtel après examen. — il est parlant!... — Quand je l'ai revu, il y a six ans, il avait pris l'air plus sérieux, plus homme, mais à part cela, toujours le même...

— Connaissiez-vous son écriture?

— J'ai dû la connaître... je ne me rappelle pas au juste... Mais tiens, la voilà, son écriture... et sa signature aussi... Cette dédicace à sa mère... — Où diable avez-vous trouvé cette photographie?

Misticot replaça le portrait-carte dans son portefeuille et raçonta ce que nous savons.

L'associé de Verrière et son complice avaient échangé un coup d'œil significatif.

Tous deux comprenaient que la photographie du vrai Desvignes entre les mains de l'affidé de sœur Marie constituait le plus terrible de tous les périls.

Le gamin de Montmartre était désormais doublement condamné.

— Vous m'obligerez, monsieur, — lui dit le patron, — en ayant la complaisance de me donner votre nom que je dois inscrire sur mon registre...

— *Stanislas Dumay, étudiant, venant de Paris*... — répondit Misticot, puis il demanda : — Ai-je le temps d'écrire une lettre avant le déjeuner?...

— Oui, monsieur, et vous trouverez sur cette petite table papier, plumes, enveloppes et encrier.

Arnold fit un signe imperceptible à son complice qui répondit par un clignement d'yeux.

Le signe voulait dire :

— Je veux savoir à qui la lettre est adressée.

Le clignement d'yeux signifiait :

— Soyez tranquille.

Misticot prit une enveloppe, commença par tracer la suscription après avoir consulté une page de son portefeuille, attira ensuite devant lui une feuille de papier et se mit à écrire.

Trilby, se levant alors, se glissa derrière le jeune garçon, se dirigea vers la porte de sortie et, en passant, déchiffra l'adresse. — Ses sourcils se froncèrent notablement, ce qui n'échappa point à Desvignes et augmenta son inquiétude.

On se souvient qu'avant de quitter Paris l'Irlandais avait entendu, depuis le premier jusqu'au dernier mot, la conversation du gamin de Montmartre et de sœur Marie.

Il se souvenait de l'endroit indiqué par cette dernière, endroit où Misticot devait lui écrire au besoin.

Or, l'adresse qu'il venait de lire était celle dictée par la cousine Angélique.

« *Monsieur le curé de Malnoue,*

« *Pour remettre à sœur Marie, de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul.*

« *Malnoue (Seine-et-Marne).* »

Que pouvait écrire Misticot à sœur Marie?

Le doute à cet égard n'était pas possible.

Il parlait à coup sûr d'Arnold Desvignes et de la malencontreuse photographie.

Trilby resta dehors pendant quelques instants et rentra à la minute précise où Misticot, qui venait de fermer sa lettre, demandait au patron :

— Avez-vous un timbre, monsieur?

— Mais certainement... — Un timbre de quinze centimes... — le voici...

— Et voici trois sous.

Le gamin de Montmartre colla le timbre sur l'enveloppe et reprit :

— Le bureau de poste est-il loin?

— Inutile d'aller à la poste, monsieur... — répondit le patron. — Nous avons une boîte spéciale sous le vestibule de l'hôtel, et l'un des facteurs de ville vient quatre fois par jour en opérer la levée en temps utile... — Donnez-moi votre lettre, je vais la mettre dans la boîte.

Misticot donna la lettre.

Onze heures sonnèrent.

Les pensionnaires de l'hôtel arrivaient pour le déjeuner.

II

Au moment où on allait se mettre à table, Trilby disparut, monta vivement à sa chambre, déboucla sa valise, y prit une petite trousse de ces crochets en fer vulgairement nommés *rossignols* et dont les voleurs se servent avec une habileté surprenante pour ouvrir les serrures les plus compliquées, redescendit, s'arrêta pendant une demi-minute dans le vestibule désert, auprès de la boîte aux lettres dont la serrure n'offrait aucune complication, rentra dans la salle, s'approcha d'Arnold et lui dit tout bas :

— J'ai la lettre...

Le garçon Louis vint annoncer que le déjeuner était servi.

Arnold et Trilby allèrent s'installer à l'un des bouts de la table, assez loin de Misticot.

Le service commençait par une ample distribution de hors-d'œuvre suivie de côtelettes aux pommes de terre frites lorsque Rével, le comédien-clown-acrobate, Jocko-ou-le-Singe-du-Brésil, arriva tout essoufflé.

— Sapristi! — s'écria-t-il en accrochant son chapeau à une patère. — Je croyais bien être en retard! — *Mossieu* le maire m'a fait faire antichambre pendant plus d'une heure! sous la République, c'est raide! — Enfin j'ai ma salle, et les affiches sont commandées! — Tout ce qu'il y a de plus

grand format! affiches tricolores... — Ça tire l'œil, c'est patriotique et ça fait bien dans le paysage! — On les posera demain.

Le comédien s'assit, et tout en engloutissant les hors-d'œuvre, poursuivit avec la volubilité dont il avait l'habitude :

— Le bureau de location sera ouvert demain également... — J'ai donné des ordres... — j'ose espérer que ces messieurs — (et il s'adressait aux convives de la table d'hôte) — s'ils sont encore présents à Bléré jeudi, voudront bien me faire l'honneur d'assister à cette représentation extraordinaire... vraiment extraordinaire...

Un seul des voyageurs prit la parole pour répondre à cette *invite* de l'acteur-impressario.

Ce fut Delvigne, le locataire de la rue des Tournelles.

— Qu'est-ce qu'on jouera, je vous prie, monsieur le directeur, à cette représentation *vraiment extraordinaire?* — demanda-t-il d'un ton narquois, en soulignant par l'intonation les deux derniers mots.

— D'abord le *Chapeau de paille d'Italie*...

— Jolie pièce, mais qui n'est pas *extraor*-dinairement nouvelle... — et ensuite?

— *Jocko* ou le *Singe du Brésil*...

— Fort amusant, à la condition que l'acteur soit tout à la fois clown très fort et excellent mime...

— *Jocko*, c'est moi, monsieur...

— Ah! vous jouez les singes? — fit Delvigne d'un air ingénu.

— Comme un chimpanzé, monsieur, si ce n'est mieux, je m'en flatte.

— Tous mes compliments!...

— Ce sera d'actualité, cette pièce... — dit un autre convive.

— Ah! oui, — reprit Delvigne, — à cause du gorille de Pezon... — Mais ce n'est point monsieur qui s'est échappé de la Ménagerie... du moins je ne crois pas...

— Très joli! très amusant!... je retiens le mot! — Monsieur est facétieux! — s'écria Rével en riant d'un rire un peu contraint.

Il nous semble plus qu'inutile de faire assister nos lecteurs à la suite du déjeuner pendant lequel aucun incident à noter ne se produisit.

Dès qu'il fut achevé, Arnold et Trilby remontèrent au premier étage et entrèrent dans la chambre numéro 6.

— Voici la lettre... — dit Trilby.

— Comment as-tu fait?

L'Irlandais montra le *rossignol* dont il s'était servi.

— Parfait!... — continua l'associé de Jules Verrière. — Mais pour éviter tout soupçon, quand on ouvrira la boîte de l'hôtel, il faut glisser dans cette boîte une enveloppe portant la même suscription que celle-ci et contenant

seulement une feuille blanche... — Quand la religieuse recevra là-bas cette missive plus que laconique, je voudrais voir sa tête!... — Fais vite!... — Je te rejoindrai au café...

Tandis que Trilby obéissait, l'assassin d'Étienne Béraud déchirait l'enveloppe qu'il tenait, dépliait la feuille et lisait les lignes suivantes :

« Ma bonne sœur Marie.

« Je crois que vous aviez fièrement raison de vous défier du sieur Arnold Desvignes. — Défiez-vous de plus en plus. — Je suis tombé sur une fameuse piste tout en arrivant ici, et j'espère bien rapporter à Paris la preuve que l'associé de M. Verrière est un faussaire.

« Il me semble que je deviendrais fou de joie si je pouvais justifier la confiance que vous m'accordez, l'estime que vous me témoignez, et sauver Mam'selle Angélique.

« Je vous prie de me croire, ma bonne sœur, avec un grand respect, votre très attaché, dévoué et reconnaissant petit serviteur.

« STANISLAS DUMAY. »

— Ah! monsieur Misticot, — murmura Desvignes en fronçant les sourcils, — vous êtes un malin!! — Vous tenez le bout du fil conducteur! C'est très fort, mais tant pis pour vous!! — Quand on se mêle des affaires des autres, on trouve ce qu'on ne cherchait pas. — Il faut briser le fil et vous serez brisé en même temps!...

Arnold serra la lettre dans son portefeuille et descendit à l'estaminet où Trilby l'avait précédé.

Le gamin de Montmartre causait avec le fils du maître de l'hôtel. — Arnold le vit, mais ne s'en préoccupa point. — Que lui importait ce que Misticot pouvait apprendre?

Trilby, près duquel il vint s'asseoir, lui dit à l'oreille :

— J'ai pensé que la feuille blanche ressemblant à une mystification pourrait faire naître les soupçons de sœur Marie, et sur cette feuille j'ai tracé quelques mots...

— Lesquels?

— Ceux-ci : — *Tout va bien... — Ne vous préoccupez pas si mon absence se prolonge.*

— Parfait! — Point de signature?

— A quoi bon? — Misticot seul peut écrire à la religieuse, à cette adresse...

— Tu as raison... — Demande un jeu de piquet et faisons une partie...

Le petit marchand de médailles et le jeune employé de la Mairie de Bléré étaient, nous l'avons dit, en grande conférence...

— Ainsi, — demandait Misticot au fils de l'hôtelier, — vous êtes certain qu'il y a cinq ou six semaines un homme est venu ici prendre des renseignements sur Arnold Desvignes?...

— J'en suis d'autant plus certain, que c'est à moi qu'il s'est adressé.

— Que voulait-il?

— L'acte de naissance dudit Arnold Desvignes, l'acte de décès de son père, celui de sa mère, et l'extrait de son casier judiciaire.

— Et on lui a fourni toutes ces pièces?

— Toutes. Nous n'avions pas le droit de les refuser.

— Pouvez-vous me donner le signalement du personnage qui s'est mis en rapport avec vous?

— C'était un homme de cinquante ans à peu près, grand, très brun de visage avec des cheveux grisonnants... — physionomie sournoise... il s'exprimait fort bien, mais avec un accent italien...

Ce signalement répondait de point en point à celui d'Agostini. Misticot poursuivit :

— Vous me disiez qu'il y a deux ans on a reçu d'Angleterre une lettre d'Arnold Desvignes?

— J'ai eu cette lettre sous les yeux... — Desvignes demandait une expédition de son acte de naissance et annonçait qu'il allait prochainement quitter Plymouth et partir pour les Indes...

— Cette lettre existe-t-elle encore? — poursuivit Misticot.

— Assurément non. — Ces sortes de correspondances sont mises au panier aussitôt qu'on a fait droit aux réclamations qu'elles contenaient.

— Pourriez-vous me dire dans quel régiment Arnold Desvignes a fait son année de volontariat?

— Je le pourrai demain... Demain aussi je ferai relever, sur votre demande, l'acte de naissance d'Arnold et les actes mortuaires de son père et de sa mère, mais pour que ces actes aient une valeur légale il faut qu'ils portent la légalisation du maire et celle du président du Tribunal...

— Combien ces formalités à remplir exigeront-elles de temps?

— Quarante-huit heures au plus...

— J'attendrai donc... — Vous m'avez promis l'adresse des ateliers où Arnold Desvignes était employé à Plymouth.

— Je la demanderai au secrétaire général de la mairie... il était lié avec Desvignes, il doit la connaître... — Peut-être même pourra-t-il me donner des renseignements précis...

— Ah! si cela est, mon cher monsieur, vous me rendrez un fameux service!...



Il fut bientôt dans la campagne qui précède la forêt.

. . . .

. . . .

Nous avons laissé l'inspecteur de la Sûreté Flogny et le papa Loriot s'attabler dans un petit restaurant, situé boulevard de l'Hôpital, au rez-de-chaussée de l'immeuble dans lequel Scoot et Trilby avaient loué un appartement sous le nom des frères Perron.

Flogny, ayant manqué le dernier train express pour Tours, devait prendre le train direct partant de Paris à onze heures vingt-cinq minutes. — Il arriverait à Tours à cinq heures et demie du matin.

Comment le policier n'était-il point à Bléré à l'heure où nous quittons Misticot et le fils de l'hôtelier, c'est-à-dire à trois heures du soir?

L'homme propose et le hasard dispose.

Au moment où l'agent et Loriot allaient se mettre à table, ils entendirent les bribes d'une conversation échangée entre deux dîneurs à la table voisine.

— Vous avez lu la nouvelle ? — demandait l'un d'eux.

— Quelle nouvelle ?

— Le chef de la Sûreté...

— Eh bien?

— Ce matin un employé de la Préfecture, en entrant dans son cabinet, l'a trouvé étendu sur le parquet... — il était mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante...

Flogny, pâle d'émotion, tremblant de tout son corps, bondit jusqu'au dîneur.

— Pardonnez-moi, monsieur, si je vous interpelle... — s'écria-t-il. — Ce que vous venez de dire est-il sérieux? — Est-il vrai que le chef de la Sûreté soit mort ?...

III

— Mon Dieu, monsieur, — répondit la personne à qui s'adressait Flogny — je ne fais que répéter ce qu'affirment les feuilles publiques... Voyez plutôt...

Et il tendit un journal du soir à l'agent, qui le prit et dévora l'article.

— Quel malheur! — murmura-t-il ensuite — Un si brave homme, si capable !... — Merci, monsieur... — ajouta-t-il en rendant le journal à son propriétaire, puis, s'adressant à Loriot : — Vous avez entendu et vous comprenez... — impossible de dîner avec vous aujourd'hui... — il faut que j'aille à la Sûreté faire acte de présence et savoir ce qui se passe...

— Oui... oui, j'ai compris... — répliqua le vieux cocher, — nous dînerons ensemble une autre fois... Ce n'est que partie remise... — Montez dans ma guimbarde... je vous conduirai à la Préfecture et ensuite je regagnerai la rue des Moines...

Vingt minutes plus tard Flogny descendait de voiture sur le quai, près de la porte conduisant aux bureaux de la Sûreté.

Quoique la catastrophe fût arrivée le matin, tout était encore sens dessus dessous dans l'administration.

Les collègues de Flogny, encombrant les couloirs, bourdonnaient comme des abeilles autour d'une ruche.

Un commissaire aux délégations judiciaires, chargé de l'intérim, les faisait appeler l'un après l'autre.

— Il faut attendre... — pensa l'agent. — Voilà une mort doublement fatale qui va probablement m'empêcher de partir cette nuit.

En supposant cela il ne se trompait pas. — Ce fut vers dix heures seulement que son nom fut appelé.

— Je ne comptais pas vous voir, Flogny... — lui dit le commissaire aux délégations.

— Pourquoi cela, monsieur le commissaire?

— En lisant les notes journalières de notre pauvre chef, si vivement regretté, j'ai vu que vous aviez touché une certaine somme et reçu carte blanche pour suivre l'affaire de la rue Joubert... — je vous croyais en campagne...

— J'allais partir, mais ayant appris par hasard l'affreux malheur, je suis accouru...

— Où en êtes-vous de votre affaire?

— Dans les ténèbres encore, cependant il me semble entrevoir un point lumineux...

— Puissiez-vous dire vrai!... — Écoutez-moi, Flogny : — Je vous connais depuis longtemps... je sais apprécier votre intelligence et votre dévouement à *la Maison*... je puis bien vous dire que, selon toute apparence, c'est moi qui suis désigné pour recueillir la succession de votre chef... — Si cela est, je voudrais que ma nomination fût suivie d'un coup d'éclat... — Trouvez-moi l'assassin d'Étienne Béraud et je me charge de votre avenir... d'un avenir assez brillant pour contenter vos rêves les plus ambitieux...

— Vous pouvez compter absolument sur moi, monsieur, et cela par dévouement plus que par ambition...

— Je le sais, et je vous en remercie, mais l'un n'empêche pas l'autre, et l'ambition d'un bon serviteur est légitime... Ainsi vous croyez voir une lueur dans cette mystérieuse affaire?

— Oui, mais je vous supplie de ne me demander aucune explication... Je puis me tromper, et je ne voudrais parler qu'à coup sur...

— Je ne vous interroge pas, et je vous laisse toute liberté d'action.

— Quand doivent avoir lieu les obsèques?

— Après-demain seulement.

— Je serai de retour.

— Vous quittez Paris?

— Oui, monsieur le commissaire, et dès cette nuit si je peux...

— Allez donc, je suis avec vous.

En sortant du cabinet de son chef futur, Flogny regarda sa montre.

Elle marquait onze heures et demie.

— Trop tard! — murmura-t-il entre ses dents. — C'est la déveine! — Je ne puis prendre maintenant que le train direct de six heures et demie du matin.

Flogny alla souper, rentra chez lui rue François-Miron, dormit trois ou quatre heures et se rendit à la gare d'Orléans, d'où il partit en effet par le train direct, qui le déposait à Tours à trois heures cinquante-trois minutes de l'après-midi.

A Tours il lui fallut attendre fort longtemps un train, et il n'arriva à Bléré qu'à sept heures et demie du soir.

A la gare, il questionna un des employés.

— Quel est le meilleur hôtel du pays? — lui demanda-t-il.

On lui désigna l'hôtel du Commerce.

L'agent de la Sûreté, sans le moindre bagage, les bras ballants, descendit à pied dans la ville sur laquelle le soleil couchant laissait tomber obliquement ses derniers feux, et se fit indiquer par un passant la situation de l'hôtel du Commerce.

Nous l'y devancerons de quelques instants.

Le dîner de la table d'hôte venait de finir et les dîneurs avaient gagné la salle du café, où ils se disposaient à tuer le temps de leur mieux en jouant aux cartes, aux dames ou aux dominos.

Trilby et Arnold s'étaient réinstallés à la place occupée par eux toute la journée.

Le voyageur de commerce Delvigne se trouvait seul à une table à côté d'eux.

Devant partir le lendemain pour continuer sa tournée dans le département, il inscrivait en bon ordre sur son carnet les commandes qu'il avait déjà reçues.

Sa table était encombrée de notes, de factures.

Son portefeuille, bourré de papiers et de lettres, était posé sur le marbre à côté de lui.

Misticot, assis à la table qui faisait suite à celle-là, parcourait distraitement les journaux.

Des personnages connus de nous qui se trouvaient là, un seul semblait préoccupé.

C'était Arnold.

Il n'avait pas encore vu paraître l'inspecteur Flogny, et il s'inquiétait de ce retard.

Selon toutes les probabilités cependant le policier devait être arrivé à Bléré.

Or, dans une petite ville comme Bléré, les hôtels n'étaient point assez nombreux pour que l'agent, fort de son droit d'examiner les registres portant les noms des voyageurs, ne fût déjà venu compulser ceux de l'hôtel du Commerce.

— N'est-il donc point parti par le train de nuit comme je le supposais? — se demandait Arnold avec une véritable angoisse. — S'il n'est point parti, tout va mal, car il est sans aucun doute allé à la Sûreté se vanter de ses découvertes.

Huit heures allaient sonner à la grosse pendule de forme antique posée sur un socle.

La porte du café s'ouvrit pour laisser passer un employé des Postes et des Télégraphes portant à la main une enveloppe bleue.

Le maître de l'hôtel, assis au comptoir où il établissait ses comptes du jour, leva la tête et demanda :

— Qui cherchez-vous, Raymond?

— Est-ce que M. Delvigne est encore chez vous? — fit l'employé.

En entendant cette question, ce fut au tour du commis-voyageur de lever la tête.

— Présent! — répondit-il. — Vous avez une dépêche pour moi?

— Oui, monsieur... — Elle vient d'arriver. — L'heure réglementaire étant passée, je n'aurais dû vous la faire parvenir que demain, mais je venais par ici et je l'ai prise... — Il ne faut pas être trop à cheval sur les règlements...

— Merci, monsieur Raymond...

Delvigne prit la dépêche, déchira l'enveloppe, lut et s'écria :

— Ah! par exemple! en voilà une histoire!... — mon patron me rappelle pour affaire urgente... — Il faut que je sois à Paris demain matin. — Comment faire?

— Vous ne pouvez partir qu'en allant prendre le train à Amboise. . — répondit l'employé du télégraphe.

— A quelle heure passe ce train?

— Il y a un express à une heure douze minutes... — Vous serez à Paris à cinq heures du matin.

— Ça me va comme un gant.

— Faut-il vous faire préparer une voiture pour aller à Amboise, monsieur Delvigne? — demanda le patron de l'hôtel.

— Inutile, mon cher hôte! — J'ai pour une heure et demie de chemin à pied, le temps est superbe, j'irai en me promenant... — il suffira de partir d'ici à dix heures et demie... — je laisserai dans ma chambre ma malle et

mes échantillons... vous me les enverrez au besoin... — Je vais griffonner immédiatement quelques courtes lettres pour les clients qui m'attendent à Loches et à Tours...

Delvigne se mit à écrire.

L'employé du télégraphe, en sortant du café, se croisa avec un voyageur qui entrait.

C'était l'inspecteur de la Sûreté Flogny.

Arnold l'aperçut du premier coup d'œil, et se penchant vers Trilby lui dit à voix basse :

— Voici notre homme...

L'Irlandais jeta un regard au nouvel arrivant qui se dirigeait vers le comptoir et demandait au patron, en le saluant :

— Avez-vous une chambre à me donner, monsieur, je vous prie?

— Mais, oui, monsieur, très bien. Désirez-vous qu'on vous y conduise sur-le-champ?

— Je ne suis nullement pressé. Je vous prierai de vouloir bien d'abord me faire servir un bock, et de me permettre de vous adresser une question.

— Louis, servez un bock à monsieur... — Monsieur, j'attends votre question...

— N'auriez-vous point, parmi les voyageurs qui se trouvent à votre hôtel, un tout jeune homme arrivant de Paris et se nommant Stanislas Dumay?...

— M. Dumay?... — répéta l'hôte — Certainement, il est descendu chez moi!... Un bien charmant jeune homme... il s'est lié tout de suite avec mon fils... — Vous aurez eu la chance de ne pas le chercher longtemps!... Connaissez-vous de vue M. Dumay?...

— Non.

— Eh bien, retournez-vous... — vous voyez là-bas ce jeune garçon qui feuillette le *Monde illustré?*...

— Oui.

— C'est lui.

— Enfin! — dit Flogny joyeusement.

— Voulez-vous que je lui fasse savoir que quelqu'un désire lui parler?

— Non, non, monsieur... — je vais aller moi-même le trouver... ne le dérangez pas...

Et Flogny se dirigea vers Misticot.

IV

Arnold Desvignes, les yeux braqués sur l'inspecteur de la Sûreté, n'avait perdu aucun des gestes faits pendant son court entretien avec le propriétaire de l'hôtel et, connaissant le motif de sa présence à Bléré, il devinait sans peine ce dont il était question entre eux.

Flogny, arrivé en face de la table où se trouvait Misticot, s'arrêta.

Le gamin de Montmartre leva les yeux.

Le policier le salua.

— C'est à M. Stanislas Dumay que j'ai le plaisir de parler? — fit-il ensuite.

Misticot regarda d'un air stupéfait son interlocuteur.

Il entendait un inconnu prononcer son nom dans une ville où il mettait le pied pour la première fois de sa vie! — Que signifiait cela?

L'étonnement l'empêcha de répondre tout d'abord.

— Monsieur Stanislas Dumay, généralement désigné sous le nom de Misticot, et demeurant à Paris, rue Fléchier?... — continua Flogny.

— J'ignore pourquoi vous me demandez cela, monsieur... — murmura le jeune garçon. — Je ne vous connais pas.

— Je le sais... — dit l'agent en souriant... — Mais nous allons faire connaissance... J'ai des renseignements à vous demander...

— A moi!!

— Parfaitement à vous... — répondit Flogny en s'asseyant à la table du gamin de Montmartre. — je suis au courant du motif de votre voyage à Bléré... Vous êtes ici en mission pour le compte d'une société fort honorable dont vous faites partie, et vous agissez en conformité des instructions de sœur Marie, religieuse de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul... Ceci d'ailleurs ne me regarde pas, et je n'ai point l'intention de m'en occuper... — Je suis ici, moi, parce que vous y êtes, et que j'ai été instruit de votre départ par quelqu'un que nous estimons tous deux... par le brave père Loriot...

— Comment vous a-t-il dit que j'étais à Bléré? — interrompit Misticot, — il ne le savait pas...

Aussi ne me l'a-t-il point dit... C'est à l'hôtel du banquier Jules Verrière que j'ai appris où je pourrais vous trouver.

Quoique de ces paroles Misticot dût conclure logiquement que le but de son voyage avait été révélé par sœur Marie elle-même, il ne se départit point encore de sa réserve.

Arnold, l'oreille au guet, bien que séparé des deux causeurs par la

table du commis-voyageur Delvigne, ne perdait pas une syllabe de leur conversation faite à demi-voix.

— Que désirez-vous de moi, monsieur? — demanda le jeune garçon.

— Je désire que vous me veniez en aide pour assurer le châtiment des misérables qui ont fait disparaître le voyageur de l'*hôtel des Indes*, rue Joubert, il y a près de deux mois...

La stupeur de Misticot redoublait.

— Je pourrais vous aider à découvrir les auteurs de ce crime dont on a tant parlé? — balbutia-t-il.

— Oui.

— Mais comment? Je ne vous comprends pas.

— Tout à l'heure vous me comprendrez... — je dois d'abord vous dire qui je suis.

Flogny tira de sa poche un portefeuille, exhiba sa carte d'inspecteur de la Sûreté et la tendit à Misticot.

Celui-ci, après y avoir jeté les yeux, regarda le policier avec une surprise mêlée d'un peu d'effroi.

L'agent remit en souriant la carte dans son portefeuille.

Misticot reprit :

— Je ne sais rien de cette affaire, monsieur... rien que ce que j'ai entendu raconter... Quels renseignements pourrais-je donc vous donner?

— C'est ce que vous allez voir... Vous connaissez deux Irlandais qui ont été employés au Cirque Fernando, où ils doublaient les clowns au besoin et figuraient dans les pantomimes?...

Le gamin de Montmartre tressaillit.

— Scoot et Trilby... — fit-il.

— C'est cela...

— Je les connais en effet... je les ai vus jouer les *ours*, et ils me faisaient bien rire... — Il m'est arrivé aussi de me trouver avec eux, une fois entre autres, sur les Buttes-Montmartre, *au Lapin A. Gill*. — Je leur ai même vendu ce jour-là des médailles d'argent du Sacré-Cœur... — Ils blaguaient pas mal, mais ça ne m'a pas empêché de placer ma marchandise...

— Voua avez revu William Scoot dans une autre circonstance?

— Oui.

— Rue des Moines, chez le père Loriot, n'est-ce pas?

— Ah! il vous a raconté cela?...

— Il m'a raconté que vous trouvant chez lui avec Eugène Loiseau, vous aviez cru reconnaître Will Scoot sous les habits d'un cocher qui lui avait vendu la veille une voiture et un cheval et qui les lui amenait...

— Et, en croyant cela, je ne me trompais pas...



Il ne vit et n'entendit plus rien, son corps inanimé roula près de celui de son infortuné compagnon.

— Vous en êtes sûr?

— Oh! absolument!

— D'où vous vient cette certitude?

— Le père Loriot ne vous l'a pas dit?

— Il m'a parlé d'une médaille trouvée par vous sur le parquet du siège de la voiture vendue et livrée par William Scoot...

— Oui, monsieur... Celle que Scoot m'avait achetée quelques jours auparavant *au Lapin A. Gill*...

— Rien ne prouve, ce me semble, que ce fût celle-là... — Toutes les médailles d'une même fabrication sont pareilles...

— Celle-là n'était point pareille aux autres... il y avait un *manque* de la frappe, formant un trou juste au milieu...

Le gamin de Montmartre fouilla dans l'une des cases de son porte-monnaie, il en tira une médaille qu'il posa sur la table, et poursuivit :

— Tenez, la voilà. Regardez le trou. Scoot, après l'avoir achetée, m'en fit l'observation. Je lui proposai naturellement de lui en donner une autre à la place... il ne voulut pas... « *c'est toujours assez bon pour ce que j'en veux faire* », me dit-il. — Or, si le cocher qui a amené la voiture au père Loriot n'était pas William Scoot, comment la médaille se serait-elle trouvée sur le parquet du siège où je l'ai ramassée ? — J'ai pensé tout de suite qu'il devait y avoir du mic-mac là-dessous... quelque chose de vilain...

— Vous ne vous trompiez pas... J'ai la certitude que cette voiture a servi à commettre le crime de la rue Joubert, — dit Flogny, — et j'ai la conviction que Scoot et Trilby ont trempé tous les deux dans ce crime, sous la direction de celui qui l'avait combiné, préparé... un troisième gredin, pire que les autres!

— Un troisième... un troisième. . — murmura le petit marchand de médailles. — Attendez donc... je me souviens...

— De quoi? — demanda vivement Flogny.

— *Au Lapin A. Gill*, Scoot et Trilby m'ont raconté qu'ils attendaient un directeur de cirque américain pour un engagement...

— Mensonge!

— Laissez-moi achever... — J'ai vu ce directeur vrai ou faux... — Je lui ai même vendu une médaille d'argent, comme aux deux autres...

— Quel air avait-il?...

— L'air d'un Anglais pur sang... figure, tournure et costume... — Il ne parlait presque pas français...

— Depuis la rencontre rue des Moines, chez Loriot, avez-vous revu Scoot ou Trilby?

— Non... je voulais m'inquiéter d'eux, mais j'ai eu d'autres affaires qui m'en ont empêché...

Depuis un instant le commis-voyageur Delvigne qui occupait, nous le savons, la table intermédiaire entre celle d'Arnold et celle de Misticot, avait interrompu son travail et écoutait.

— Pardon, messieurs, — dit-il tout à coup en s'adressant aux deux causeurs, — vous parlez, si je ne me trompe, du crime de la rue Joubert?

En voyant le commis-voyageur intervenir, Arnold était devenu pâle.

Flogny regarda l'interrupteur.

— Oui, monsieur... — répliqua-t-il.

— Certains indices vous mettent sur les traces des coupables?

— Je l'espère.

— Vous appartenez à la Sûreté?

— Comme inspecteur, oui, monsieur...

— Il a été question tout à l'heure, entre M. Dumay et vous, de médailles d'argent du Sacré-Cœur qui vous servaient de point de départ pour baser une accusation contre certains étrangers?

— En effet.

— Cela m'a frappé beaucoup. — continua le voyageur de commerce. — et je vais vous expliquer pourquoi... — Mais permettez-moi d'abord de voir la médaille que M. Dumay vous a remise...

— La voici.

Delvigne, après l'avoir examinée, s'écria :

— Sauf le défaut, elle est identique!...

— Identique à quoi?

— A une autre médaille tombée dans mes mains d'une façon bien simple, et qui m'a cependant fort intrigué, surtout étant données les conditions où j'en suis devenu le dépositaire... — Cette médaille me semble se rattacher à quelque chose de mystérieux, par conséquent de suspect, et comme il s'agit d'éclairer la Justice, je n'hésiterai pas...

— Expliquez-vous...

— J'habite le numéro 36 de la rue des Tournelles... — Je suis voyageur de commerce et mes absences de Paris durent souvent huit ou dix mois...

« Il y a un mois et demi environ, je reçus de mon patron l'ordre de partir au plus vite... — Je me préparai en quelques heures... — Le matin de mon départ, au moment où un fiacre m'attendait devant la porte pour me conduire au chemin de fer, j'entrai chez la concierge, absente de sa loge en ce moment, et je pris dans ma case un paquet de lettres arrivées pour moi...

« Je glissai toutes ces lettres dans ma poche, je montai en voiture et je partis...

« Une fois en wagon je songeai à prendre connaissance de ma correspondance et je décachetai les enveloppes sans avoir examiné préalablement les suscriptions.

« A la troisième lettre, je fus singulièrement surpris.

« La première enveloppe en renfermait une seconde ne contenant aucun papier, mais simplement une médaille d'argent semblable à celle-ci, collée à la cire, et au-dessous ces deux mots écrits : SEPT HEURES.

« Je crus à une mystification et je regardai l'adresse.

« La lettre avait été déposée par erreur dans ma case.

« Il faut vous dire que je me nomme *Alfreld Delvigne.*

« L'enveloppe était adressée à monsieur *Arnold Desvignes*, rue des Tournelles, numéro 36...

V

— Arnold Desvignes, rue des Tournelles, numéro 36! — répéta Misticot avec un geste de stupeur.

— Oui, monsieur... — répondit le voyageur de commerce.

— Vous connaissez ce nom? vous connaissez cet homme? — demanda vivement Flogny au gamin de Montmartre.

Celui-ci se souvint des recommandations de sœur Marie.

Le secret à lui confié ne lui appartenait point.

Or, s'il avouait connaître Arnold Desvignes il lui faudrait fournir des explications, ce qu'il ne voulait à aucun prix.

— J'ai entendu prononcer le nom, je ne connais pas l'homme... — répliqua-t-il.

— Mais c'est l'associé de Jules Verrière! — fit soudainement Flogny en se frappant le front. — En vérité, tout ceci me paraît bien étrange! — Vous avez entre les mains la lettre dont vous venez de parler? — continua-t-il en s'adressant à Delvigne.

Le commis-voyageur chercha dans son portefeuille.

— La voici, monsieur, — dit-il en tendant cette lettre à Flogny qui longuement examina la médaille et les deux mots : *sept heures*, tracés sur la seconde enveloppe.

— Cela saute aux yeux! — murmura-t-il. — L'heure d'un rendez-vous et le signe de reconnaissance!

Il regarda l'adresse et reprit :

— Point de timbre de la poste... on s'est servi d'un commissionnaire... — Et vous êtes certain, monsieur, qu'Arnold Desvignes habite la maison de la rue des Tournelles?

— Oh! certain! — J'ai lu son nom sur une des cases dans lesquelles on dépose les lettres et les journaux des locataires...

— Cet Arnold Desvignes ne peut être le millionnaire associé de Jules Verrière... — dit Flogny après un instant de réflexion. — Similitude de nom, voilà tout! — il ne peut être le complice de Scoot et de Trilby, de qui cette lettre émane, j'en jurerais!... — C'est M. Arnold Desvignes, l'associé

du banquier, qui, sachant pourquoi je cherchais M. Dumay, m'a dit que je le trouverais à Bléré...

— Il vous a dit cela? — balbutia Misticot, n'en croyant pas ses oreilles.

— Oui.

— Comment le savait-il?

— Par un effet du hasard qu'il n'a point expliqué...

En présence de cette incompréhensible complication de mystère, le gamin de Montmartre se sentit effrayé pour Angélique et pour sœur Marie.

Flogny poursuivit :

— Oui... oui... similitude de nom et pas autre chose... — M'autorisez-vous, monsieur, à garder cette médaille et cette enveloppe?

— Parfaitement, et je souhaite qu'elles puissent vous être utiles pour arriver à la découverte des coupables.

— Il faut que je reparte à l'instant pour Paris... — Il faut que je sache quel est cet Arnold Desvignes de la rue des Tournelles... et je le saurai!

Misticot était rêveur et se posait avec une inquiétude croissante cette question insoluble : — Comment l'associé de M. Jules Verrière a-t-il pu découvrir que je venais à Bléré? — Sait-il donc aussi que j'y viens chercher des armes contre lui?... — Tout est à craindre d'un pareil homme! — Si invraisemblable que ça paraisse, qui sait s'il n'est pas le complice de Trilby et de William Scoot?

— A quelle heure partent les trains pour Tours? — demanda Flogny.

— Il n'y en a que demain matin, monsieur, — répondit Delvigne, — mais vous pouvez comme moi partir par Amboise cette nuit même, et je vous accompagnerai rue des Tournelles...

— A quelle heure passe le train à Amboise?

— A une heure douze minutes... — De Bléré à Amboise on peut faire la route à pied en une heure et demie, deux heures au plus. — Êtes-vous bon marcheur?

— Assez bon, mais il me semble qu'à pied nous pourrons manquer le train... — répliqua Flogny.

— Je réponds du contraire... En partant d'ici à dix heures, nous aurons trois heures devant nous... Cependant, si vous le préférez, le patron de l'hôtel fera atteler une voiture pour nous conduire, ainsi qu'il me l'offrait...

— Non pas... j'aime mieux marcher... — Nous ferons ensemble la route à pied...

— Je vais prendre ma gibecière et mon pardessus... — dit le voyageur de commerce...

— Et moi, prévenir que je ne coucherai pas ici...

Delvigne sortit du café et Flogny quitta sa place pour s'approcher du comptoir.

Arnold avait le visage décomposé.

Il se pencha vers Trilby et lui glissa tout bas ces mots :

— Nous sommes perdus si nous n'agissons sans retard... — Va prendre ton bougeoir et ta clef et monte dans ta chambre... — Je vais te rejoindre...

Les deux complices disparurent l'un après l'autre.

Flogny revint s'asseoir à côté de Misticot.

— Il me reste à vous remercier des renseignements que vous m'avez donnés, mon jeune ami, — lui dit-il. — Quand rentrerez-vous à Paris ?

— Je n'en sais rien, monsieur... cela dépend de circonstances indépendantes de ma volonté.

— Il est probable que j'aurai encore besoin de vous... — Voici mon adresse, rue François-Miron, 29. Prenez-en note et faites-moi connaître l'époque de votre retour.

— Je n'y manquerai pas.

Delvigne reparut.

— Je suis à vos ordres, monsieur, — fit-il en s'adressant à Flogny, — nous partirons quand vous voudrez... Mais rien ne nous presse... Nous avons beaucoup de temps devant nous.

A dix heures et quart les deux hommes quittèrent l'hôtel et prirent la route d'Amboise.

En vingt minutes ils atteignirent la Croix-de-Bléré et furent bientôt dans la campagne qui précède la forêt d'Amboise, puis il s'engagèrent dans la forêt elle-même.

Le ciel, jusque-là superbe et semé de myriades d'étoiles, changea subitement d'aspect.

De gros nuages s'amoncelèrent du côté de l'ouest. — Le vent s'éleva et se mit à entrechoquer les branches des arbres avec un bruit qui ressemblait à celui de la mer montant sur une plage de galets.

Les voyageurs, qu'inquiétait la perspective du mauvais temps et qui regrettaient de n'avoir pas pris une voiture à Bleré, marchaient vite et n'échangeaient que de rares paroles.

Tout à coup ils s'arrêtèrent.

Un rauquement de bête fauve venait d'éveiller les échos de la forêt et, comme pour lui répondre, un coup de tonnerre lointain retentit du côté de l'ouest :

— Que diable viens-je d'entendre ? — demanda Flogny.

— Hâtons le pas ! — fit Delvigne.

— Y aurait-il quelque danger par ici ? — reprit le policier, en caressant dans la poche de son pantalon la crosse d'un revolver d'assez fort calibre.

— Ignorez-vous donc que des fauves se sont échappés de la ménagerie de Pezon, à Loches?

— Ma foi oui... je l'ignorais...

— Deux lions, un tigre et un gorille parcourent la contrée.

— Mauvaise rencontre à faire, mais je crois que nous n'avons pas grand'chose à craindre... — Ces animaux de ménagerie, abrutis par les coups, ne nous attaqueront point... — Marchons vite cependant... — L'orage approche et m'inquiète plus, je l'avoue, que les évadés de Pezon...

Delvigne et Flogny prirent une allure très rapide.

La violence du vent augmentait.

Le ciel devenait de plus en plus noir. Les éclairs se succédaient, le tonnerre grondait sans interruption.

Brusquement, les voyageurs entendirent un bruit singulier dans les branchages, presque au-dessus de leurs têtes.

C'était un craquement, accompagné d'un cri bizarre, discordant, presque pareil à une clameur humaine, qui faisait passer un frisson dans les moelles.

Le policier et le voyageur de commerce, très émus et quelque peu effrayés, levèrent les yeux.

Malgré les ténèbres ils virent une forme noire qui ressemblait à un être humain faire un bond prodigieux et, de la cime d'un arbre, tomber devant eux, debout, en agitant un bâton d'un poids considérable comme un enfant agiterait une baguette.

Les deux hommes reculèrent avec terreur en constatant qu'ils se trouvaient en présence d'un gorille de la grande espèce, l'un des animaux les plus féroces de la création.

Les mâchoires du gorille claquaient, — ses dents grinçaient, — son bâton tournoyait sans relâche.

Delvigne, paralysé par l'effroi, se sentait incapable du moindre mouvement.

Flogny, beaucoup plus maître de lui, mais cependant nerveux, cherchait d'une main fiévreuse à retirer la baguette de sûreté de son revolver afin de faire feu sur la bête monstrueuse, mais le temps lui manqua pour achever cette opération si simple.

Le gorille lui asséna sur le crâne un coup de l'arbuste déraciné qui lui servait de bâton, et le policier s'abattit sur la route, la tête fendue, le visage ensanglanté.

Delvigne, plus mort que vif, poussa une exclamation d'épouvante, et ne pouvant plus se soutenir tomba lourdement à genoux.

Un voile était étendu devant ses yeux. — Il vit cependant le gorille marcher vers lui en levant son bâton noueux...

Il entendit un sifflement de mauvais augure.

Il crut sentir une montagne s'écrouler sur sa tête.

Puis il ne vit, n'entendit, ne sentit plus rien, et son corps inanimé roula près de celui de son malheureux compagnon.

Le gorille, se penchant sur Delvigne, palpa la place du cœur après en avoir approché son oreille, puis se redressant et brandissant son bâton noueux, il asséna un second coup sur le crâne et le fit éclater comme une coquille de noix.

Ceci fait, il revint auprès de Flogny.

Celui-ci était bien mort, — mort du premier coup, la violence du choc ayant fracturé la boîte osseuse et broyé le cerveau.

Alors une chose étrange se passa.

Le singe de la grande espèce, s'agenouillant à côté du cadavre, se mit à fouiller ses vêtements de la façon la plus minutieuse, prenant tout, absolument tout ce qui se trouvait dans les poches, et, cette besogne achevée, un sifflement modulé comme un appel s'échappa de ses lèvres ; — alors une deuxième forme sombre se détacha des branches inférieures de l'un des arbres voisins et tomba sur la route.

C'était un homme!

La lune, en ce moment dégagée des nuages, enveloppa de ses rayons le nouveau venu et montra le visage d'Arnold Desvignes.

— Eh bien ! patron, qu'en dites-vous? — s'écria le gorille. — Je crois que voilà de la besogne proprement faite !

VI

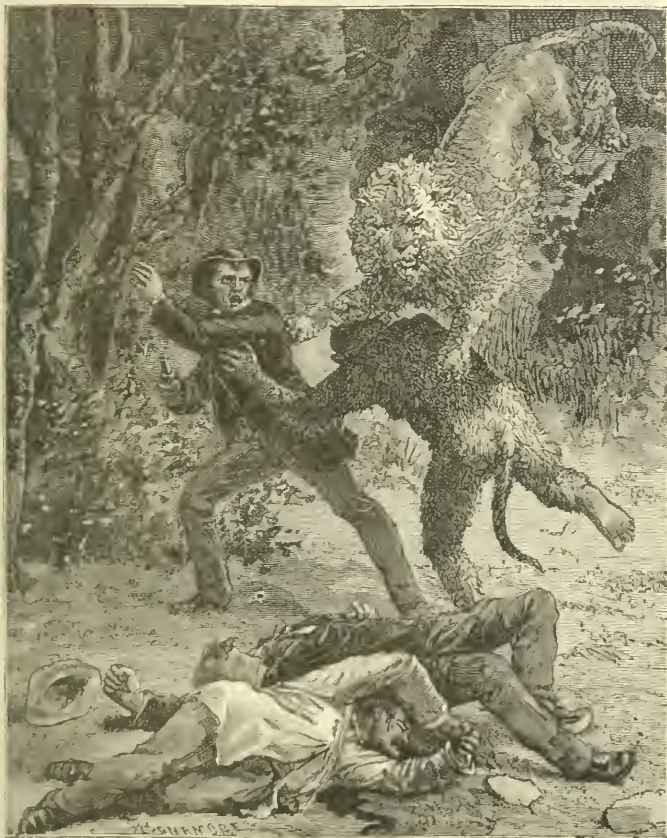
— Tu as fouillé à fond l'agent de police? — demanda Arnold Desvignes.

— A fond, oui... — répondit Trilby que nos lecteurs ont déjà deviné sous sa peau de singe. — Voilà tout ce qu'il avait sur lui... — Quant à l'autre...

— Inutile !... — interrompit l'associé de Jules Verrière. — Le commis-voyageur ne peut rien avoir dans ses poches de compromettant... — Voici la médaille, les enveloppes... le revolver... le porte-monnaie... — Tout va bien... — Maintenant il faut songer aux cadavres...

A cette minute précise un rugissement formidable retentit à une faible distance dans l'épaisseur de la forêt.

— Entendez-vous ça, patron? — dit avec le plus grand calme l'ex-clown du Cirque Fernando. — Les fauves ont senti l'odeur du sang. — Dans cinq



Un des fauves prit son élan et vint s'abattre à côté des cadavres...

minutes, peut-être plus tôt, ils arriveront ici et s'attableront sur ces carcasses... — La place sera bientôt nette... — Il n'est que temps de reprendre mes vêtements d'homme et de détaler...

— J'ai apporté le paquet... il est là, au bord du talus...

Trilby se dirigea vers l'endroit désigné, mais soudain il recula avec une exclamation de terreur.

Le lion et la lionne, échappés de la ménagerie Pezon, venaient d'arriver sur la partie supérieure de l'escarpement, et leurs prunelles rondes flamboyaient dans la nuit comme d'énormes lucioles.

— A vous, les fauves ! — cria Trilby d'une voix étranglée.

Arnold avait armé précipitamment le revolver qu'il tenait à la main.

Un des fauves prit son élan et, décrivant une ellipse prodigieuse, passa par-dessus les deux hommes et vint s'abattre à côté des cadavres.

C'était le lion.

Au moment où il fouillait de sa griffe énorme la poitrine de l'un des corps, Arnold, presque sans viser, par un mouvement tout instinctif, pressa la détente de son arme.

Le coup partit.

Le lion s'aplatit sur le cadavre qu'il s'apprêtait à déchirer et ne remua plus.

La balle, entrée dans l'œil, s'était logée dans le cerveau, produisant la mort foudroyante.

Alors la lionne fit entendre un rugissement formidable, et à son tour bondit sur la route.

Arnold et Trilby fuyaient de toute la vitesse de leurs jambes, et c'est bien le cas de dire que l'épouvante leur attachait des ailes aux talons.

Cependant la bête affamée ne les poursuivait pas.

Elle s'attaquait aux corps à peine refroidis de Delvigne et de Flogny ; — elle broyait les ossements, léchait le sang, dévorait les chairs.

Les fugitifs, tout en se rendant à peu près compte de ce qui se passait derrière eux, ne ralentissaient point leur course.

Ils sortirent ainsi de la forêt et arrivèrent aux bords de la plaine.

— Halte ! — fit Trilby d'une voix haletante, — je ne puis continuer ainsi vêtu...

A l'abri des grands arbres de la lisière qui rendaient les ténèbres plus profondes, l'ex-clown du Cirque Fernando dépouilla en un clin d'œil la peau de singe, le masque, et reprit ses vêtements habituels, puis il empaqueta la dépouille du gorille dans l'enveloppe qui avait renfermé son costume ; il rejoignit Arnold et tous deux se remirent en marche.

Il était minuit passé lorsqu'ils arrivèrent en face de l'hôtel dont la porte principale se trouvait close.

Trilby se dirigea vers la porte charretière donnant accès dans la cour et constata qu'elle était seulement poussée.

— Venez... — dit-il à Arnold. — Nous prendrons pour rentrer le chemin que nous avons pris pour sortir...

Après avoir franchi le seuil de la cour avec précaution, les deux hommes atteignirent le pied d'une échelle appuyée contre le toit de l'appentis placé

sous les fenêtres du premier étage, dont une distance de trois pieds tout au plus le séparait.

Ils gravirent cette échelle et furent bientôt dans leurs chambres respectives.

Arnold alluma une bougie et passa en revue les objets sortant des poches du malheureux Flogny.

Trilby, lui, s'occupait à ouvrir avec un de ses crochets la porte de la chambre retenue par le comédien Révol et à restituer à certaine malle plate, dans laquelle il l'avait prise, la peau du gorille avec laquelle ce comédien d'aussi peu de modestie que de talent se proposait de jouer *Jocko* ou le *Singe du Brésil*.

Cette restitution opérée, il vint gratter à la porte d'Arnold, qui lui ouvrit aussitôt, lui tendit la main et lui dit :

— Je suis content de toi... — Ta fortune est faite! — Une fois Misticot supprimé, la route sera libre...

— Je me charge de ce qui reste à faire... — Comptez sur moi...

— J'y compte. — Demain je te quitterai...

— Vous retournez à Paris?

— Oui.

— Pourquoi si vite?

— Mon absence pourrait sembler suspecte... — D'ailleurs j'ai besoin de surveiller la religieuse.

— Me permettez-vous de vous donner un conseil?

— Certes!... et, s'il est bon, je le suivrai...

— Eh bien! préoccupez-vous du logement de défunt Flogny... — il peut y avoir chez ce détective des notes nous concernant.

— Je m'en assurerai... — Ce sera facile... — j'ai sa clef... son portefeuille... ses papiers... sa carte d'inspecteur dont je me servirai au besoin... — Présentement va te mettre au lit... je vais en faire autant de mon côté...

La visite de l'agent de la Sûreté à l'hôtel du boulevard Haussmann avait causé une profonde émotion à sœur Marie, on le comprend sans peine.

Les questions de cet homme, le crime dont il cherchait l'auteur, la hardiesse avec laquelle il venait jusque chez le banquier Verrière s'informer de l'endroit où il pourrait rejoindre Misticot, toutes ces choses réunies épouvantaient la religieuse.

Comment le policier avait-il su que le petit marchand de médailles était en mission pour son compte?

Comment Misticot pouvait-il être à même de donner des indications au sujet du mystérieux enlèvement d'Étienne Bérand, le beau-frère de Verrière, parti de France depuis plus de trente ans et revenu incognito à Paris?

Pourquoi cette disparition certaine, cet assassinat probable, avaient-ils été cachés à la famille ?

A quelle propos le trouble si visible du banquier, contrastant avec le calme affecté d'Arnold?

Sœur Marie ne savait que penser...

Une grande confusion se produisait dans son cerveau. ne lui permettant point de raisonner d'une façon froide et logique au sujet de tant d'événements imprévus.

Au milieu de ce chaos, une seule chose se détachait nettement et lui causait une profonde inquiétude : — Stanislas Dumay, s'il était rejoint et interrogé, pourrait-il, malgré son dévouement et sa discrétion, ne point avouer les vrais motifs de son départ de Paris et de son voyage à Bléré ?

Elle eût voulu le prévenir de ce qui se passait, mais où et comment lui faire parvenir un avis?

En quittant le salon où elle laissait l'agent de la Sûreté avec Jules Verrière et Arnold Desvigues, elle remonta près d'Angélique, mais ne voulant pas effrayer sa cousine elle ne lui apprit rien de ce qui la préoccupait elle-même d'une façon si vive ; — elle se contenta de l'embrasser, de lui souhaiter une bonne nuit, puis elle se retira, et après avoir achevé ses préparatifs pour le départ du lendemain, se mit au lit.

Le sommeil ne répondit pas à son appel.

Ses préoccupations la tinrent éveillée.

Elle ne songeait plus à Misticot mais à ce crime entouré de ténèbres dont Étienne Béraud avait été la victime.

Certes, l'idée ne lui venait point que son oncle pouvait en être le complice, mais involontairement et sans même qu'elle en eût conscience, une sorte de défiance vague, qui n'était pas encore un soupçon, s'éveillait au fond de son âme.

L'inspecteur de la Sûreté avait dit :

— Les assassins d'Étienne Béraud étaient trois... — J'en connais deux et Stanislas Dumay peut me mettre sur la piste du troisième.

Sœur Marie voyait passer devant ses paupières closes le visage altéré de Jules Verrière... le masque glacial d'Arnold Desvignes...

Elle songeait malgré elle à l'arrivée à Paris de cet homme, son compagnon de voyage en chemin de fer.

Il arrivait des Indes, lui aussi, comme Étienne Béraud, le millionnaire.

Étienne Béraud disparaissait, et quelques jours plus tard Arnold Desvignes, millionnaire également, devenait l'associé de Jules Verrière...

Ne pouvait-on voir dans tout cela des coïncidences étranges, effrayantes?...

. . . .

Le jour parut et sœur Marie, brisée de fatigue par sa longue insomnie, se leva, s'habilla, cherchant le mouvement pour éloigner ses préoccupations obsédantes, et se rendit à Notre-Dame-de-Lorette où elle entendit la messe.

Ce n'était, dans l'hôtel, qu'allées et venues.

Le valet de chambre, aidé par le concierge, descendait les malles et les chargeait sur le petit omnibus.

Le landau attendait, tout attelé.

Sœur Marie, dès son retour de l'église, entra dans la chambre d'Angélique qu'elle trouva prête à partir et qui paraissait heureuse de quitter Paris.

Elles descendirent au salon où Verrière vint les rejoindre quelques instants après.

Il avait le visage sombre, — l'air préoccupé.

— Montez en voiture et partons... — dit-il brièvement.

Pour aller à Malnoue, il fallait compter près de deux heures.

Le voyage fut silencieux. — C'est à peine si les deux cousines échangèrent de loin en loin quelques paroles.

Verrière, absorbé dans ses réflexions, restait muet.

On arriva pour l'heure du déjeuner.

Les domestiques envoyés d'avance avaient mis toutes choses dans un ordre parfait. — Il ne restait qu'à prendre possession des appartements.

L'influence de la campagne se faisait déjà sentir sur Angélique, qui paraissait revenir à la vie et dont le visage prenait une expression presque joyeuse.

La jeune fille se trouvait surtout calmée et soulagée parce que son père ne parlait point d'Arnold Desvignes, ce qui permettait de croire que ce dernier viendrait beaucoup moins souvent qu'à Paris s'asseoir à la table de famille.

VII

L'habitation de Jules Verrière, — habitation que dans le pays on nommait le *château*, — était un vaste pavillon construit en pierres et en briques, dans le style élégant de l'époque Louis XIII.

Une distance d'un kilomètre environ la séparait du village.

L'avenue de tilleuls séculaires y conduisant aboutissait à une grille en fer forgé d'un beau travail, encadrée par deux petits bâtiments du même style que le pavillon, et dont l'un servait de logis au garde qui était en même temps jardinier.

Un parc d'une dizaine d'hectares, planté d'arbres magnifiques formant en certains endroits une véritable fôret, clos de murs et très giboyeux, s'étendait derrière la maison que précédait une pelouse arrondie semée de corbeilles de fleurs.

L'abondance du gibier astreignait le garde à une surveillance incessante, car de temps à autre des braconniers hardis s'introduisaient dans le parc par escalade.

Angélique adorait Malnoue.

C'est là quelle avait passé les premières années de son enfance à côté de sa mère, que Jules Verrière ne rendait point heureuse et qui recherchait la solitude pour y vivre du moins en paix.

C'est là que la jeune fille, enfant encore, avait vu pour la première fois son cousin Émile Vandame. — Là qu'elle avait commencé à l'aimer, d'amitié d'abord, d'amour ensuite.

Pendant le déjeuner, la figure du banquier conservait son expression soucieuse.

Les mouvements brusques et saccadés de Verrière témoignaient d'un état d'agitation nerveuse qui n'échappait ni à sœur Marie ni à Angélique.

Après le repas les deux cousines descendirent dans le parc.

La religieuse soutenait Angélique encore faible qui lui demanda, lorsqu'elles se trouvèrent à une certaine distance du pavillon :

— As-tu remarqué comme moi que mon père n'a point son visage habituel?

— Je l'ai remarqué... — Mon oncle parait préoccupé, mais je ne puis deviner la cause de cette préoccupation.

— Iras-tu aujourd'hui au village, voir monsieur le curé?

— Non... — J'irai demain matin seulement à l'heure de la messe.

— Ne crains-tu pas que, recevant pour toi une lettre de Stanislas Dumay, il n'ait l'idée de l'apporter ici?...

— Ceci n'est point à craindre. — Stanislas Dumay, en admettant qu'il ait à m'écrire, ne pourra le faire qu'aujourd'hui... — Sa lettre n'arriverait donc à la cure que demain matin, par le courrier de neuf heures, et j'aurai vu M. le curé avant neuf heures...

— Il faudrait trouver un moyen de recevoir les journaux directement.

— Pourquoi? Ceux de ton père arriveront ici.

— Sans doute, mais si l'un de ces journaux, parlant du Tonkin, relatait quelque brillant fait de guerre d'Émile Vandame, mon père aurait grand soin de le supprimer...

— Eh bien! j'irai jusqu'à la gare de Villiers, et je prendrai des mesures pour que ton désir soit satisfait.

— Qui t'empecherait de charger de ce soin le garde, ou sa femme?

— Je me défie de Forestier.

— Nous crois-tu donc entourées d'espions?

Sœur Marie hocha la tête d'une manière significative et ne répondit pas.

Verrière était resté dans son appartement.

Depuis quelques heures il ne vivait plus...

Les nouvelles apprises la veille au soir l'avaient littéralement foudroyé.

Quoi! on était sur la piste des assassins d'Étienne Béraud, par conséquent sur celle d'Arnold Desvignes dont il était devenu le complice en faisant de lui son associé?

Si Desvignes tombait sous la main de la Justice, il y tomberait fatalement en même temps que lui, car le misérable, se voyant pris, ne se gênerait point pour déclarer que Verrière connaissait le meurtre de son beau-frère, et que d'accord avec lui il voulait s'emparer des millions déposés dans la caisse de la maison Rothschild, après avoir préalablement fait disparaître tous ses cohéritiers.

C'était, pour Arnold Desvignes, l'échafaud, et pour lui, Verrière, tout au moins le bagne!...

Quel écroulement!...

Le banquier avait bien compris les projets secrets de son associé.

Flogny et Misticot, constituant un danger immédiat, devaient être immédiatement supprimés.

Arnold, homme d'action, qui d'ailleurs n'en était point à son coup d'essai, ne reculerait devant aucun obstacle, ne s'effrayerait d'aucune difficulté, irait droit à son but par tous les moyens, mais enfin il pouvait échouer...

La Justice alors suivrait son cours. — Tout serait découvert!

Cette effrayante éventualité constituait pour le banquier un supplice au-dessus de ses forces.

A tout prix il aurait voulu être au lendemain, retourner à Paris, savoir si Arnold était revenu...

Il ne s'agissait plus, comme au moment du duel de Desvignes et de Vandame, de l'anéantissement possible de ses espérances dorées, il s'agissait de la Cour d'assises!

Au dîner, Verrière fut aussi sombre qu'au déjeuner.

Il quitta le premier la table, sortit et alla donner l'ordre à son cocher d'atteler à six heures du matin pour le conduire au chemin de fer.

Le lendemain, à cinq heures, Verrière était debout, n'ayant pas plus que la veille fermé l'œil de toute la nuit.

A six heures précises il montait en voiture et sa voiture prenait le chemin de la gare.

Un peu plus tard sœur Marie sortait du parc et suivait un petit sentier conduisant directement au village.

L'église était entièrement vide encore quand elle en franchit le seuil, le vénérable curé de Malnoue ne disant sa messe qu'à sept heures.

Le vieux prêtre arriva à sept heures moins quelques minutes, aperçut un costume de religieuse, reconnut sœur Marie, s'approcha d'elle et lui demanda :

— Êtes-vous pour quelques jours au château de M. Verrière, votre oncle, ma chère sœur?

— Oui, mon père.

— Avec M[lle] Angélique ?

— Ma cousine est ici, et m'aurait accompagnée ce matin si elle n'était souffrante...

— Qu'a donc la pauvre enfant?

— De grands chagrins ont été la cause d'une maladie assez grave... heureusement tout danger a disparu... — Ma cousine est convalescente, mais très faible encore.

— J'en suis heureux... — j'irai prochainement au château rendre mes devoirs à M. Verrière et à sa fille...

— Vous y serez, comme toujours, le très bien venu...

— Après la messe vous reverrai-je, ma chère sœur?

— Oui, si vous me le permettez... — J'ai des confidences à vous faire... et un service à solliciter de vous...

— Allez donc m'attendre à la cure après la messe... — Vous y trouverez ma vieille Madeleine... Je vous y rejoindrai bientôt...

— J'irai, mon père...

Nous savons déjà de quelle nature devaient être les confidences que la jeune religieuse annonçait au vieux prêtre — le curé de Malnoue avait plus de soixante-dix ans — et nous savons aussi ce qu'elle se proposait de lui demander au sujet des lettres qui lui seraient sans doute adressées sous son couvert.

Certain que sœur Marie ne pouvait faire que le bien, il consentit avec empressement à lui rendre le service attendu, et il promit de lui dire franchement quelle impression produirait sur lui la vue d'Arnold Desvignes, s'il rencontrait au château l'associé du banquier.

La nièce de Verrière, après avoir témoigné sa vive gratitude, venait de se lever pour partir quand un coup de sonnette retentit à la porte du presbytère.

Presque en même temps la servante Madeleine, à peu près aussi vieille que son maître mais encore très active, entra, apportant des lettres et des brochures sous bande que le facteur venait de lui remettre.

Le prêtre regarda la suscription des enveloppes et dit :

— Vous avez bien fait, ma chère sœur, de prolonger de quelques minutes votre visite... Voici qui est pour vous...



Le vieux prêtre arriva à sept heures, aperçut un costume de religieuse, reconnut sœur Marie.

En même temps il tendit une lettre à sœur Marie qui la prit d'une main un peu tremblante, et demanda :

— Me permettez-vous de la décacheter?

— Faites, ma chère sœur, vous êtes chez vous...

La lettre dont sœur Marie déchira l'enveloppe était l'épître laconique substituée par Trilby dans la boîte de l'*Hôtel du Commerce*, à Bléré, à celle écrite par Misticot.

Elle la lut avidement.

Cette lettre. — nous le savons, — ne contenait que ces quelques mots d'une écriture contrefaite :

« *Tout va bien... — Ne vous préoccupez pas si mon absence se prolonge.* »

Point de signature, mais la religieuse ne devait concevoir aucun doute.

Personne autre que Misticot ne pouvait lui écrire de Bléré, sous le couvert du curé de Malnoue.

Elle ne fut même pas surprise de l'absence de signature.

— Ceci vient du jeune garçon dévoué dont je vous parlais tout à l'heure, mon père... — dit-elle.

— Êtes-vous satisfaite?

— Oui, car si courte que soit cette lettre, elle me permet de supposer que je ne m'étais point trompée dans mes conjectures...

— Que Dieu vous accompagne, ma chère sœur, et s'il faut, comme vous le croyez, démasquer les méchants, qu'il vous vienne en aide!...

Sœur Marie reprit le chemin de l'habitation, rendit compte à Angélique de son entretien avec le vieux prêtre, et lui montra la lettre qu'elle venait de recevoir.

VIII

A onze heures et demie Arnold Desvignes avait pris à Tours le train-express qui le mettait à Paris un peu après quatre heures du soir.

En quittant le chemin de fer il se dirigea pédestrement vers le boulevard Beaumarchais, ouvrit la grille, traversa le jardinet et entra dans son pavillon.

Vingt minutes plus tard il en sortait, vêtu comme l'avant-veille au soir, prenait une voiture et se faisait conduire à la maison de banque J. Verrière et C[ie], dont les bureaux ne fermaient qu'à six heures.

En le voyant ouvrir la porte du cabinet directorial, Verrière poussa un cri de joie, se leva vivement, courut à lui et ouvrit la bouche pour le questionner; mais Desvignes, qui n'était pas d'humeur à subir en ce moment un interrogatoire. coupa la parole à son associé.

— Point d'inutiles explications... — lui dit-il, — contentez-vous de savoir que vous n'avez rien à craindre...

— Mais, vous ?... — fit le banquier.

— Puisque j'affirme que vous n'avez rien à craindre, c'est que moi-même je suis à l'abri de tout danger... — répliqua sèchement Arnold.

Un frisson passa sur la chair du banquier, en entendant cette phrase dont il ne comprenait que trop la portée terrible.

Arnold sauvé, il était sauvé. — Arnold perdu, au contraire, l'entraînerait dans sa perte.

— Que se passe-t-il ici ? — reprit Desvignes au bout d'un instant.

— Rien qui ne doive nous satisfaire.

— Paul Béraud ?

— Est arrivé à l'heure réglementaire ce matin... — On l'a mis à un service provisoire en attendant que vous preniez une détermination au sujet de l'emploi qu'il occupera...

— J'y songerai... — Parlez-moi de Malnoue.

— Ma fille et sa cousine y sont installées depuis hier matin.

— Avez-vous questionné sœur Marie au sujet de Misticot?

— Non.

— Tant mieux... — Pas un mot à ce sujet... — Il faut que vous ayez l'air d'oublier ce qui s'est passé.

— Mais si elle questionne, elle?...

— Éludez ses questions... Rien de plus facile...

Verrière poussa un long soupir.

— Ah! mon cher associé, — murmura-t-il ensuite, — si vous saviez comme j'ai peur!... j'en perds le sommeil et l'appétit...

— Puisque vous avez si peur que ça, — répliqua Desvignes avec un sourire dédaigneux, — savez-vous ce qu'il faut faire? — Allez trouver le Procureur de la République et dénoncez-moi! — Cette dénonciation vous vaudra des circonstances atténuantes.

— Pourquoi raillez-vous quand la situation est si terrible?... Pourquoi vous moquez-vous de moi?

— Je me moque de vous parce que vos épouvantes me semblent parfaitement ridicules! — Je suis un homme sérieux, que diable! — Lorsque je vous dis qu'il n'existe point de péril, vous devez me croire...

Desvignes continua :

— Rassurez-vous donc et reprenez du sang-froid, de l'énergie, car, aussi peu maître de vous, c'est vous qui constituez un danger permanent. — Si quelqu'un doit craindre, c'est moi, qui vous vois sans cesse prêt à vous trahir par faiblesse! — Prenez garde, mon cher associé, le jour où vous serez au moment de nous perdre par une de ces faiblesses, je vous ferai sans

hésiter sauter le crâne! — Soyez donc réfléchi, calme, prêt à tout! — Nous suivons la même route, marchons du même pas! — En voilà assez sur ce sujet! — Parlons d'autre chose... — Vous avez quitté Malnoue ce matin?

— Par le premier train, oui.

— Vous ne savez rien, par conséquent, de ce que votre nièce a pu faire?

— Rien...

— Connaissez-vous le curé de Malnoue?

— Oui... Nous échangeons de temps à autre une visite de politesse.

— Quel homme est-ce?

— Un vieillard... Un excellent homme, très aimé de ses paroissiens.

— Retournez-vous à Malnoue ce soir?

— Je vous attendais, sans cela je serais parti déjà...

— Partez.

— Vous ne venez pas avec moi?

— Aujourd'hui, non. — J'ai affaire à Paris ce soir.

— Je vous verrai demain?

— Oui. — J'arriverai ici à l'heure habituelle, et le soir je vous accompagnerai à Malnoue... — N'oubliez pas mes recommandations.

— Je n'aurai garde...

Arnold tendit la main à son associé.

Le contact de cette main qui semblait de marbre fit frissonner le banquier.

Rentré chez lui, à son petit hôtel de la rue de Tivoli, l'associé d'Étienne Bérand serra précieusement dans un meuble à serrure solide tous les papiers volés par Trilby sur le cadavre de l'inspecteur de la Sûreté, puis il se rendit au boulevard de l'Hôpital, au logis de William Scoot, monta par l'escalier de la rue Buffon sans être remarqué par le concierge, et frappa d'une façon particulière à la porte qui lui fut ouverte par l'ancien clown du Cirque Fernando.

— J'ai besoin de toi ce soir... — lui dit-il.

— A votre disposition. — Où allons-nous?

— Rue François-Miron, numéro 39...

— Que faudra-t-il faire là?

— Savoir d'abord à quel étage demeure l'agent de la Sûreté Flogny.

— Flogny! — répéta Will Scoot, non sans quelque inquiétude, — qu'est-ce qu'il vient faire dans notre jeu, cet oiseau-là?...

— A son retour Trilby te l'expliquera... — Mais sois paisible... Nous n'avons rien à craindre de Flogny... — Il ne s'agit d'ailleurs que de savoir l'étage, seulement il ne faut pas qu'on puisse te reconnaître plus tard...

— Soyez tranquille... je vais me *camoufler*...

— Dépêchons-nous...

William Scoot changea de vêtements et mit une perruque et des favoris postiches qui modifiaient du tout au tout sa physionomie.

— Je suis prêt... — dit-il. — Descendez le premier... Vous êtes venu par la rue de Buffon... Sortez par le boulevard de l'Hôpital...

Un instant après, les deux hommes montaient en voiture et la voiture roulait dans la direction de la rue François-Miron.

— Quoi de nouveau rue de Seine et rue de Fleurus? — demanda Desvignes.

— Le ménage de la rue de Seine est bien définitivement séparé; je ne sais point encore où se sont retirées Jeanne Dessourdy et sa fille, mais je le saurai.

— Eugène Loiseau?

— Pas rentré chez lui depuis quatre jours... — Je l'ai lâché ce matin en revenant de Joinville-le-Pont où nous avons passé deux jours avec Paul Béraud. S'il est retourné rue de Fleurus en nous quittant, ça n'aura pas été pour longtemps, je vous le garantis!... — Il en a du ménage par-dessus la tête! je le retrouverai demain à la *Chope d'Argent*, rue de l'École-de-Médecine...

— Paul Béraud est toujours amoureux de Victorine?

— Plus que jamais, et je mijote à ce propos un tour de ma façon...

— N'oublie ni la veuve Ferrou, ni la blanchisseuse de la rue Gareau...

— Tout viendra à son heure, soyez tranquille...

Le cocher de fiacre arrêta son cheval rue de Rivoli, au coin de la rue François-Miron, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre.

Will Scoot mit pied à terre, s'engagea dans la rue, se dirigea vers une vieille maison de cinq étages portant le n° 39, suivit un couloir sombre et puant, s'adressa à la concierge qui cuisinait son souper, et demanda :

— Monsieur Flogny, s'il vous plaît?

— Troisième étage, deuxième porte à droite... — répondit la concierge sans se déranger, sans regarder même qui lui parlait.

— Est-il chez lui?

— Sais pas... — Voyez voir.

Scoot monta jusqu'au troisième et vit sur la seconde porte un carton cloué portant le nom de Flogny écrit à la main.

Il rejoignit Arnold et lui rendit compte de ce qu'il venait d'apprendre.

— Eh bien! allons chez Flogny... — dit l'associé de Jules Verrière.

— Comment entrerons-nous?

— J'ai la clef...

— Mais si l'homme rentre pendant que nous serons chez lui?...

— Il ne rentrera pas... Il fait un voyage... au long cours...

L'Irlandais comprit.

— Allons-y, alors! — dit-il. — Passez le premier... Marchez doucement... La vieille ne s'occupera point de vous... ne vous arrêtez qu'au troisième .. je serai sur vos talons...

Ainsi fut fait.

Au bout de cinq minutes, les deux hommes se trouvaient devant la porte du logement de Flogny.

Arnold tira une clef de sa poche, l'introduisit dans la serrure, ouvrit, laissa passer Scoot le premier, entra, referma derrière lui, fit craquer une allumette et enflamma la mèche d'une bougie posée sur la table d'une pièce étroite servant de salle à manger.

Un buffet, constituant avec la table et quatre chaises tout l'ameublement, ne renfermait à coup sûr aucun papier.

Arnold et Scoot entrèrent dans la chambre à coucher.

— Attention! — fit l'Irlandais prêtant l'oreille et parlant à demi-voix, — ne faisons pas de bruit... les cloisons sont minces et on entend parler dans le logement d'à côté.

En effet, un murmure de paroles confuses arrivait jusqu'aux deux hommes.

Scoot alluma les flambeaux de la cheminée et les posa sur une table servant de bureau et supportant quelques livres, un encrier, des plumes, un sous-main.

Arnold ouvrit ce sous-main et le trouva vide.

— Ah çà! — murmura-t-il, — où diable cet animal mettait-il ses paperasses? — Voilà une commode... fouille les tiroirs...

L'ex-clown obéit, mais sans résultat.

L'associé de Verrière s'arrêta devant un secrétaire d'ancienne forme et dit :

— Ça doit être là-dedans...

— Peut-être bien, mais la clef manque.

— Ne peut-on s'en passer?

— Essayer l'effraction serait compromettant, — répliqua Scoot, — le bruit pourrait s'entendre à côté et donner des soupçons...

— Je veux pourtant savoir ce qu'il y a là-dedans... — dit Arnold.

— Combien me donnez-vous de temps pour vous livrer le contenu de ce secrétaire? — demanda l'Irlandais.

— Jusqu'à demain soir.

— Alors, inutile de *flâner* plus longtemps ici... — Partons, et demain vous aurez chez vous, rue de Tivoli, les paperasses que vous désirez connaître...

Scoot éteignit la lumière et quitta la maison avec l'associé de Jules Verrière, sans que la concierge fît plus d'attention à leur sortie qu'elle n'en avait fait à leur entrée.

Une fois dans la rue, les deux gredins se séparèrent.

IX

Après la scène émouvante à laquelle nous avons assisté entre Jeanne Dessourdy et la femme d'Eugène Loiseau, celle-ci, brisée par la fatigue et par le chagrin, et tremblant de fièvre, avait été obligée de se mettre au lit.

Au lieu de diminuer, la fièvre augmenta et, deux heures plus tard, la pauvre Victorine délirait, parlant à voix très haute, poussant des gémissements entrecoupés d'appels au secours.

Appels et gémissements furent entendus des voisins qui, croyant à une nouvelle et violente querelle entre le mari et la femme, sortirent de leurs logements et prêtèrent l'oreille.

Les plaintes et les cris continuant, un des locataires alla prévenir la concierge, et le fit en ces termes :

— Ce scélérat de Loiseau assassine sa femme!... il faudrait l'empêcher de la tuer tout à fait !

La concierge effarée monta et frappa à la porte.

Victorine n'entendit rien. — Elle ne pouvait rien entendre, n'ayant pas même conscience de son état.

— Il est impossible que Loiseau soit là... — fit la concierge après réflexion, — il n'est point rentré hier soir, j'en suis sûre...

— Alors il faut prévenir le commissaire, — dit une voix.

— Elle est peut-être en train de se suicider, la malheureuse! — ajouta un autre voisin. — Après un mois de mariage en être réduite à cela !... — Oh ! les hommes, quelles canailles !

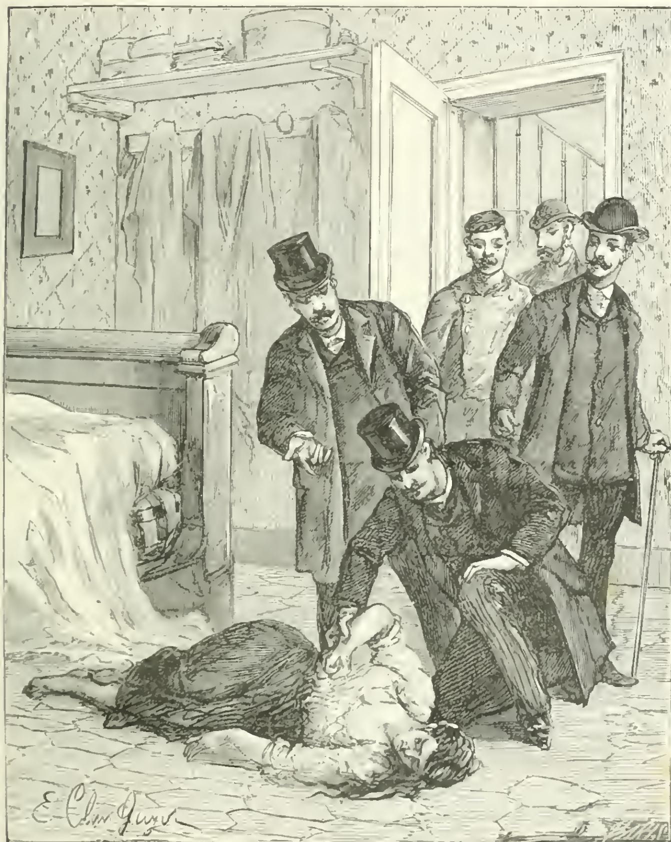
— C'est que je suis seule à ma loge, — murmura la concierge très perplexe, — je ne peux pas quitter la maison...

— Je garderai votre loge... — répondit une commère, — allez prévenir au moins les sergents de ville...

Cette proposition fut acceptée. — La concierge prit ses jambes à son cou, comme on dit vulgairement, et ne trouvant point de sergent de ville sur sa route alla, toujours courant, jusqu'au commissariat.

Au bout d'une demi-heure le magistrat arrivait à la maison de la rue de Fleurus, accompagné d'un médecin, d'un serrurier et de deux agents, et très amplement renseigné sur la déplorable conduite d'Eugène Loiseau qui réduisait au désespoir sa pauvre petite femme, mariée depuis un mois à peine et très méritante.

Arrivé à la porte du logement, le commissaire pria les voisins de rentrer chez eux, ce qu'ils firent, un peu vexés, et après avoir frappé à



— Sommes-nous en présence d'un empoisonnement ou d'un suicide ? demanda le commissaire au médecin.

plusieurs reprises sans obtenir de réponse, donna l'ordre au serrurier de se servir de ses instruments.

La serrure, qui n'était pas fermée à double tour, céda tout de suite. La porte s'ouvrit, et les nouveaux venus pénétrèrent dans l'appartement où un spectacle navrant les attendait.

Victorine, en se débattant contre les fantômes de la fièvre, qui l'obsé-

daient, avait glissé du lit à terre, et à moitié nue, son linge déchiré, ses cheveux épars, se tordait sur les planches que martelait sa tête à chaque soubresaut de son corps.

La face était congestionnée.

Les yeux, très largement ouverts, n'avaient point de regards.

— Sommes-nous en présence d'un empoisonnement? d'un suicide? — demanda le commissaire au médecin, qui s'était agenouillé près de la malade et répondit :

— Nullement... — Nous sommes tout simplement en présence d'un accès de fièvre chaude... — Cette malheureuse aurait très bien pu se jeter par la fenêtre... — C'est miracle qu'elle ne l'ait pas fait!...

— Peut-elle être soignée ici?

— Il faudrait une garde à demeure... — Est-elle en état de la payer?

— Oh! quant à ça, non, par exemple! — répondit la concierge. — Le mari est un débauché, un mange-tout... — Ils doivent un terme et celui qui court... Je crois, monsieur le docteur, que le mieux serait d'envoyer la pauvre chère créature à l'hôpital, si méritante qu'elle soit, car sur son compte rien à dire...

— Monsieur le commissaire, — fit le médecin, — il y a urgence. — Il faut envoyer, sans perdre un instant, cette femme à la *Charité*...

— Pourra-t-elle faire le voyage en voiture?

— Sans doute, mais comme il serait très difficile d'habiller la malade, je préférerais un brancard...

Le commissaire dit un mot à l'un des agents qui sortit, et ne tarda point à revenir avec un brancard et deux porteurs.

Victorine divaguant toujours, mais cependant un peu moins agitée, fut étendue sur les matelas, enveloppée de chaudes couvertures et cachée à tous les regards par les toiles formant tandelet autour et au-dessus du brancard, qui prit le chemin de l'hospice.

— J'emporte cette clef, madame, — dit le commissaire à la concierge après avoir refermé derrière lui la porte du logement. — Si le sieur Loiseau se présentait pour rentrer, vous lui diriez de venir la réclamer au commissariat...

— Ça sera fait, monsieur le commissaire, et avec plaisir... — Qu'on lui lave la tête, à ce mauvais sujet-là! — il ne l'aura pas volé!...

Après avoir passé deux jours à Joinville en compagnie de Paul Béraud et de William Scoot, le pseudo-gaînier, Eugène Loiseau, dans un état de complet abrutissement, était rentré le lundi matin à Paris avec ses deux compères.

Scoot les avait quittés à la sortie du chemin de fer de Vincennes en leur disant :

— A demain!...

Paul Béraud, ayant à prendre possession de sa place chez Jules Verrière, devait se hâter.

Loiseau, encore étourdi par les fumées de l'ivresse dans laquelle on l'entretenait depuis cinq ou six jours, avait l'air d'un être absolument dénué de la plus vulgaire intelligence.

— Qu'est-ce que je vas fiche, si vous me lâchez tous les deux?... — bégaya-t-il en s'adressant à Paul.

— Tu ne retournes point chez toi, n'est-ce pas?

— Bien sûr que non... Faudra bien cependant... — J'ai besoin de mes frusques... peux pas les laisser rue de Fleurus ..

— Victorine te retiendra... — insinua le nouvel employé de la maison Verrière et Desvignes.

— Plus souvent! — Qu'elle essaye seulement!... Au premier mot elle passera un fichu quart d'heure!

Dans les dispositions où se trouvait Loiseau, Paul pensa qu'il n'y avait qu'un conseil à lui donner.

— Finis-en donc tout de suite! — lui dit-il. — Va de l'avant si tu es un homme!... — Bazarde le mobilier... partagez et séparez-vous...

— Eh bien! oui... j'irai... j'irai ce matin...

— Prenons une voiture... — Il faut que je change de costume avant de me présenter à mon bureau... — Je te quitterai rue de Buci et nous nous reverrons ce soir à la *Chope d'argent*.

Rue de Buci, après s'être séparé de son cousin, Loiseau resta pendant quelques minutes sur le trottoir, la tête penchée, les sourcils froncés, très perplexe, se demandant ce qu'il allait faire.

Une sorte de combat se livrait en lui.

Une voix intérieure, muette depuis quelque temps, se remettait à balbutier et lui adressait de vagues remontrances au sujet de ses agissements.

Bref, il hésitait, ne sachant quel parti prendre et, relevant la tête, il se mit à marcher sans but.

Au bout d'un certain temps, car il titubait et n'allait rien moins que vite, il se trouva rue de l'École-de-Médecine, s'étant écarté notablement du chemin qu'il devait suivre pour se rendre rue de Fleurus.

Il entra à la *Chope d'argent*, avec l'idée de boire pour se donner l'énergie de prendre un parti, et il se fit servir de l'eau-de-vie dont il avala coup sur coup plusieurs petits verres.

Son sang s'échauffa — sa tête s'embrasa. — Tout son système nerveux se mit à vibrer furieusement.

Le misérable insensé, n'hésitant plus, partit pour la rue de Fleurus.

Tout en marchant il monologuait presque à haute voix, se montant,

s'excitant à commettre l'infamie que son abominable cousin venait de lui conseiller.

De nouveau sa conscience était morte.

Arrivé en face de la maison qu'il habitait, il s'arrêta et jeta un coup d'œil sur les fenêtres.

Elles étaient closes.

Il entra dans le corridor et il se préparait à gravir l'escalier lorsque la concierge l'apercevant courut à lui.

— Ah! malheureux! malheureux! — lui cria-t-elle, — qu'avez-vous fait?

— De quoi? de quoi? — ce que j'ai fait? — répliqua l'ouvrier relieur à qui l'eau-de-vie déliait la langue. — J'ai fait ce qu'il m'a convenu, mère Chose, et je crois que ça ne vous regarde ni peu ni beaucoup! — Est-ce que vous êtes payée pour me moucharder, par hasard?... — A c'te loge, portière, à c'te loge, et fichez-moi la paix!...

— Tenez, vous êtes une canaille! un rien-qui-vaille! le rebut du genre humain! — répliqua la concierge exaspérée. — Mais on saura vous mettre au pas!

— Et qui c'est-il qui m'y mettra, au pas? — Dites-le-moi voir un peu, pour voir!

— D'abord vous allez recevoir congé par huissier...

— Ce que je m'en bats l'œil!... — Si vous croyez que j'y tiens, à votre *boîte!*

— Vous avez un terme à payer et celui qui court... il ne vous restera donc qu'à déguerpir après avoir payé le *propiétaire* qui en a plein le dos des locataires de votre espèce...

— La paix, sorcière!... — hurla l'ouvrier dont l'ivresse et la colère grandissaient. — On le paiera, votre gueusard de *proprio*, et on la quittera, sa cassine... en attendant qu'on y foute le feu!...

Et il s'élança dans l'escalier.

— Où allez-vous? — glapit la concierge.

Loiseau trouva cette question si surprenante qu'il s'arrêta net dans son mouvement ascensionnel.

— Où je vais, parbleu! — répliqua-t-il, — vous le savez bien, je vais chez moi...

— Chez vous! — Eh bien! pour y rentrer, il faut aller d'abord chercher la clef chez le commissaire!

Et en disant ces mots la portière, irritée et triomphante, s'appuyait sur son balai dans une pose noble.

X

— Chez le commissaire? — répéta l'ouvrier relieur d'un air hébété. — Ma clef chez le commissaire! — C'est une menterie! — D'ailleurs, si c'était vrai, ma femme m'ouvrirait...

— Votre femme! — répliqua la concierge. — Ah! oui! parlons-en! — Elle est à l'hôpital, votre femme!

Eugène Loiseau fit un bond.

— Victorine à l'hôpital! — s'écria-t-il, brusquement dégrisé. — Qu'est-ce qu'elle a eu? Qu'est-ce qu'elle a?...

— Ce qu'elle a? — Elle a une fièvre chaude, parbleu!... Elle a que vous l'avez battue! Que vous la martyrisez!... Que vous êtes un vaurien... — Comme elle remplissait la maison de gémissements à fendre l'âme, le commissaire est venu... Il a fait ouvrir la porte par un serrurier... On a trouvé votre pauvre femme étendue sur le plancher où elle était tombée de son lit... On en a eu pitié plus que vous, et on l'a portée à l'hospice de la Charité... — Quant à votre clef, je vous répète que le commissaire l'a emportée, et si vous voulez rentrer chez vous, allez la chercher chez lui!...

— J'irai où je voudrai, — glapit Loiseau, repris d'un nouvel accès de rage, — et ça n'est pas le commissaire qui m'empêchera de rentrer chez moi!... — Ah! on envoie ma femme à l'hôpital! — Eh bien! puisqu'elle y est, qu'elle y reste! — Les médicaments y sont gratis, ça m'évitera la note de l'apothicaire!

Et l'ouvrier se remit à gravir, ou plutôt à escalader les marches.

— Ah! chenapan! vaurien! sans cœur! — glapit la concierge en s'élançant sur les traces du mari de Victorine.

Attirés par le bruit de cette altercation, les locataires sortaient de chez eux pour savoir ce qui se passait.

Parvenu à l'étage qu'il habitait, Loiseau se jeta sur sa porte avec une force que décuplait la colère.

Un craquement se fit entendre.

Sous la violence du choc, le pène de la serrure sortit de la gâche.

La porte s'ouvrit.

Loiseau entra.

Épouvantée par cette effraction, la concierge redescendit plus vite encore qu'elle n'était montée, ferma sa loge et se rendit chez le propriétaire qui demeurait tout près de là, rue Madame.

L'ouvrier relieur resta cinq minutes dans son logement, faisant main basse sur les petits objets qui s'y trouvaient encore et pouvaient avoir une

valeur quelconque, puis il sortit, laissant la porte entre-bâillée derrière lui.

Il se souvenait de l'exemple et du conseil donnés par Paul Béraud, il allait les suivre et, courant jusqu'à la rue de Vaugirard, il entra chez un marchand de meubles d'occasion et lui dit :

— J'ai un mobilier à vendre. — Je n'en demanderai pas cher... L'achèteriez-vous ?

— Tout de même... — Où est-ce ?

— Rue de Fleurus... à deux pas...

— Allons le voir...

Quand l'ouvrier et le marchand arrivèrent, la concierge n'était point encore de retour. — Quelques locataires, groupés sur les carrés, causaient des événements de la matinée.

Loiseau passa sans les honorer d'un regard et introduisit le marchand chez lui.

— J'ai démoli la porte... — dit-il comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle. — Finissons-en vite... Tout en est, excepté les effets...

En cinq minutes l'estimation fut faite.

— Je donne sept cents francs. — fit le marchand. — c'est à prendre ou à laisser...

— Je prends... — Tout est à vous... — Payez.

— Quand le concierge m'aura dit que je pourrai enlever.

En ce moment le propriétaire apparut, escorté de la portière.

— Il paraît, monsieur Loiseau, — dit-il d'un ton sec, — que vous vous permettez de faire de l'esclandre chez moi !...

— Je fais ce que je veux ! — répliqua le relieur. — Vous n'avez rien à réclamer, pourvu qu'on vous paye, et on va vous payer et lâcher votre boîte !... Qu'est-ce qui vous est dû ?

Le propriétaire, tirant deux quittances de sa poche, répondit :

— Trois cents francs pour les loyers échus et à échoir, et vingt francs pour les réparations à la porte disloquée...

— Si je vous paye trois cent vingts francs, serai-je libre d'emporter les meubles que me vend monsieur ? — demanda le marchand, pour qui l'affaire était excellente et qui tenait à ne point la manquer.

— Parfaitement.

— Les voici donc... Trois billets de cent francs et une pièce de vingt francs...

— Monsieur Loiseau, voilà vos quittances, — fit le propriétaire après avoir empoché, — mais sachez bien que j'ai de vous l'opinion la plus déplorable... — Sans aucun doute vous finirez mal un jour ou...

— Votre opinion, je m'en fiche pas mal ! — interrompit le relieur, —

gardez-la pour vous, espèce d'aristo!... — En attendant je suis chez moi puisque vous êtes payé! Fichez-moi le camp!

Sachant qu'avec un tel chenapan il n'y avait que des injures à recevoir, le propriétaire disparut, suivi de la concierge.

— Vous avez trois cent quatre-vingts balles à m'abouler... — reprit Loiseau en s'adressant au marchand. — Je vais vous signer un reçu du tout... — Je garde avec moi ce petit baluchon, — ajouta-t-il en montrant un paquet qui contenait ses outils, du linge et quelques vêtements. — Quant au reste, emportez-le avec les meubles... j'irai vous le réclamer...

L'argent touché, le reçu signé, Loiseau sortit de chez lui, descendit l'escalier, poursuivi par les regards méprisants des locataires, courut jusqu'à la rue de Buci, et demanda une chambre dans l'hôtel où demeurait son cousin Paul Béraud.

On lui en donna une. — Il y déposa son paquet et retourna à la *Chope d'argent.*

Il avait besoin de s'étourdir.

En conséquence il joua et il but.

Vers sept heures du soir Paul Béraud vint le rejoindre en sortant de son bureau, très désireux d'apprendre ce qui s'était passé entre lui et Victorine.

Loiseau était plus qu'aux trois quarts ivre.

— Eh bien? — lui demanda le nouvel employé de Verrière et Desvignes.

— Ça y est! — répondit-il cyniquement.

— Qu'est-ce qui y est?

— La séparation, ma vieille... — J'ai fait comme toi... J'ai bazardé le mobilier...

— Bravo! Et Victorine?

— Victorine?... à l'hôpital, Victorine...

Paul eut un soubresaut.

— A l'hôpital! Victorine! — répéta-t-il en pâlissant un peu. — C'est impossible!

— C'est pourtant comme ça! Paraîtrait qu'elle a eu ses nerfs, et le commissaire de police l'a expédiée, port payé, à l'hospice de la Charité! En voilà un débarras, hein, ma vieille!

Assurément Paul Béraud était un odieux personnage, aussi lâche, aussi vil, aussi cruel que Loiseau.

Il ne put réprimer néanmoins un mouvement d'horreur en entendant l'abject voyou parler en ces termes de cette femme que, lui, convoitait avec une ardeur diabolique.

Mais ce mouvement n'eut que la durée d'un éclair.

Paul réfléchit que plus Eugène Loiseau serait infâme avec Victorine, plus il aurait de chances de se faire écouter de celle-ci

— Est-tu allé la voir à l'hôpital? — demanda-t-il.

— Ah! par exemple, c'est ça qui aurait été bébête! — La séparation, du coup, se trouve faite! — me voilà garçon! — N'en parlons plus et allons dîner! — Je suis en fonds! c'est moi qui régale!

Quittons momentanément les deux tristes sires et retournons à Bléré.

Le courrier d'Amboise à Bléré partait d'Amboise à trois heures et demie du matin, nos lecteurs le savent.

Rarement la lourde voiture se mettait en route à l'heure réglementaire. — Le plus souvent elle démarrait avec cinq minutes, dix minutes, quelquefois même un quart d'heure de retard.

Le lundi, dans la nuit où nous avons vu commettre l'assassinat de l'agent de la Sûreté et du commis voyageur Delvigne, la voiture avait eu un retard de dix minutes.

Cinq voyageurs étaient installés dans l'intérieur et sur la banquette.

Le conducteur ayant passé au cabaret un joyeux dimanche, se montrait d'une gaieté folle.

Il chantait à tue-tête sur son siège, accompagnant sa chanson des claquements sonores de son fouet.

Excités par ces claquements les chevaux marchaient bon train et ne tardèrent point à atteindre la forêt.

Tout à coup ils ralentirent leur allure et commencèrent à donner des symptômes d'inquiétude, dressant leurs oreilles et aspirant l'air bruyamment par leurs naseaux.

— Hue donc! les bourriquets!... — cria le conducteur en les cinglant d'un maître coup de fouet. — Allons-y de l'avant!...

Les chevaux prirent le galop, mais avec une répugnance manifeste et en continuant leurs aspirations sifflantes.

Au bout de quelques secondes, ils se ralentirent de nouveau.

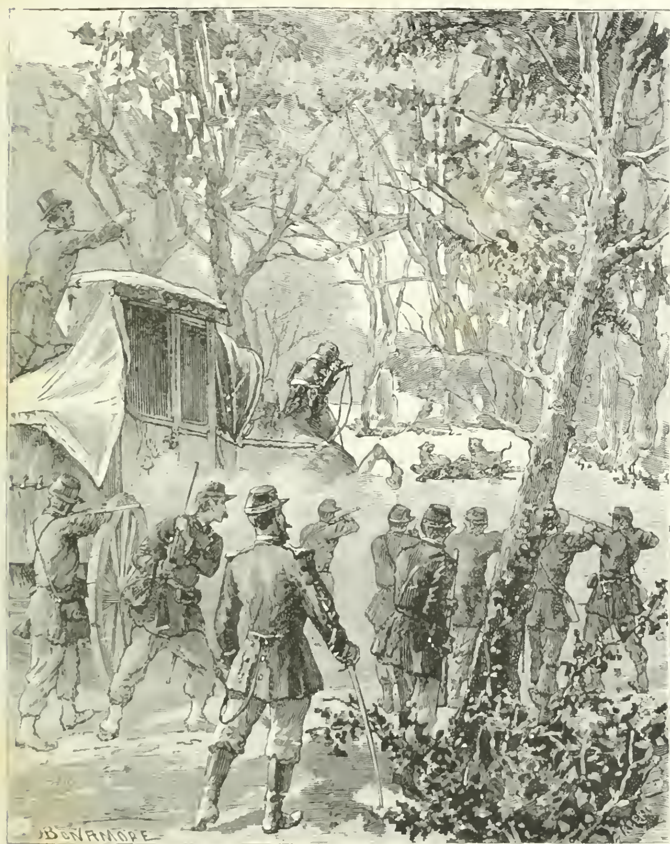
— Ah çà! qu'est-ce qu'ils ont donc, ces carcans-là? — demanda à haute voix le conducteur, en jouant de nouveau du fouet avec un redoublement d'énergie.

Ce fut en vain.

Cette fois, au lieu de prendre le galop, les deux percherons s'arrêtèrent net, frémissant de tout leur corps et s'arc-boutant sur leurs jambes qui tremblaient.

L'orage, après avoir menacé pendant toute la nuit, s'était dirigé vers d'autres lieux, mais le ciel restait sombre et le feuillage des grands arbres épaississait encore l'obscurité.

— Ah çà! mais! ah çà! mais! il se passe ici quelque chose qui n'est pas naturel... — murmura le conducteur.



Une bruyante détonation retentit. — Une épaisse fumée barra pendant un instant la route...

Et, sautant à bas du siège, il alla prendre ses bêtes par la bride pour les contraindre à avancer.

Non seulement les percherons refusèrent d'obéir, mais encore ils exécutèrent un mouvement de recul qui mit la voiture en travers de la route et poussa l'arrière-train jusqu'à l'extrême bord du fossé bordant cette route.

— Qu'est-ce que c'est? — qu'est-ce qui se passe? — demandèrent en ce moment les voyageurs étonnés et inquiets.

XI

Ce ne fut pas le conducteur de la voiture qui répondit à cette question, mais un duo d'effroyables rugissements, se faisant entendre sur la route même, à une très courte distance.

Les chevaux se dressèrent effarés, hennissants, prêts à tourner sur eux-mêmes et à s'emballer dans la direction d'Amboise.

Sentant qu'il ne pouvait plus les maintenir et qu'il allait être renversé, foulé aux pieds, le conducteur s'élança sur son siège et ressaisit les guides en criant aux voyageurs :

— Ce sont les bêtes féroces échappées de la ménagerie Pezon... il ne faut pas essayer de passer...

En même temps les chevaux pivotaient, pour reprendre à un galop enragé le chemin qu'ils venaient de parcourir.

Derrière eux les rugissements des fauves continuaient à retentir, mais affaiblis peu à peu par la distance.

Pendant trois kilomètres environ les chevaux soutinrent leur allure vertigineuse.

Tout le monde tremblait. La diligence oscillait violemment sur ses ressorts, semblant devoir perdre l'équilibre à chaque seconde.

Cependant, à mesure qu'on approchait d'Amboise, la course devenait moins rapide. Les chevaux se calmaient en s'éloignant du danger, et d'ailleurs la fatigue les gagnait.

Le jour commençait à poindre au moment où la voiture atteignit les premières maisons de la ville.

Toutes les portes et toutes les fenêtres étaient encore fermées.

Le conducteur vint s'arrêter devant l'Hôtel de la Poste. — Les voyageurs descendirent et se mirent à frapper contre les volets de l'hôtel pour se faire ouvrir.

Grande fut la surprise du garçon mal éveillé, en entre-bâillant la porte et en apercevant la voiture qui, à cette même heure, aurait dû se trouver à la Croix-de-Bléré.

Il appela son patron. — Celui-ci descendit, les yeux gros de sommeil, et le conducteur raconta ce qui venait de se passer.

— Vite à la gendarmerie! — cria l'entrepreneur des transports de la poste. — Qu'on réveille le lieutenant! — Qu'on prévienne le commissaire! — Qu'on aille au château réclamer une compagnie de soldats!... Il faut que le courrier reparte sous bonne escorte...

Le conducteur d'un côté, le garçon de l'autre, s'élancèrent pour accomplir les ordres donnés.

Éveillés par le bruit, les voisins s'étaient mis aux fenêtres, se questionnant les uns les autres et ne pouvant se répondre puisqu'ils ne savaient rien.

Trois quarts d'heure plus tard, le commissaire de police, un lieutenant de gendarmerie et huit hommes, un capitaine d'infanterie et un peleton de troupes, se trouvaient réunis auprès de la diligence dont on changeait les chevaux, car ceux qui venaient de servir, mal remis de leur épouvante, auraient sans le moindre doute refusé de marcher dans la direction de la forêt d'Amboise.

On chargea les armes, les voyageurs remontèrent en voiture et le conducteur reçut du capitaine, à qui incombait le commandement de l'expédition, l'injonction de maintenir son attelage au petit trot, tandis que soldats et gendarmes suivraient au pas gymnastique.

Le commissaire de police et son secrétaire avaient pris place sur la banquette; — la diligence s'ébranla.

Il était alors six heures du matin.

A Bléré on s'étonnait et on s'inquiétait de ne pas voir arriver le courrier. — On commençait à croire à un accident, mais personne ne devinait de quelle nature pouvait être cet accident.

La route que suivait la voiture, une fois entrée dans la forêt, décrivait de brusques sinuosités.

— Serons-nous bientôt à l'endroit que vos chevaux ont refusé de franchir? — demanda le commissaire au conducteur qui répondit :

— Pas encore... — C'est au troisième tournant de la route... — Nous y arriverons dans dix minutes à peu près.

En effet, au bout de dix ou douze minutes, comme on allait atteindre le troisième tournant, les percherons dressèrent les oreilles et se mirent à aspirer l'air bruyamment, donnant ainsi les signes caractéristiques d'un commencement de frayeur.

— Ils vont faire ce qu'ont fait les autres... — murmura le conducteur.

— Au pas, vos chevaux! — commanda le capitaine, puis il donna l'ordre aux soldats et aux gendarmes de mettre les baïonnettes au canon et d'armer les chassepots.

Brusquement les chevaux refusèrent d'avancer.

Devant eux, presque à angle droit, la route formait un coude, arrêtant ainsi le regard.

— Forcez-les! — dit le capitaine.

Le conducteur leur cingla les flancs de coups de fouet : — ils se remirent en mouvement, parcourant ainsi quelques mètres, tremblant de tout

leur corps, les naseaux dilatés; mais, le tournant franchi, ils s'arrêtèrent net, ployant sur leurs jambes de derrière et trempés de sueur, blancs d'écume, malgré la lenteur du train.

— Voilà les fauves! — cria le commissaire.

De sourds grondements se faisaient entendre, et à une distance de trois cents mètres à peu près on apercevait deux bêtes de terrible apparence, un lion et un tigre, accroupis sur la route au milieu de débris dont on ne pouvait distinguer la nature, et leurs mufles énormes tournés vers les arrivants.

— Détachez-vous de la voiture... — commanda le capitaine à ses hommes.

Les soldats obéirent.

La diligence resta derrière eux avec les gendarmes.

De nouveau les fauves rugirent.

— Halte! — fit l'officier, — Joue! — Visez bien, mes enfants!... — Attention au commandement! Feu!

Une bruyante détonation retentit. — Une épaisse fumée barra pendant un instant la route.

Les chevaux se cabrèrent et essayèrent de pivoter, mais vigoureusement maintenus par le conducteur, ils furent obligés de se soumettre.

Une fois la fumée dissipée, on aperçut un des fauves qui se roulait au milieu de la route en rugissant de douleur.

— En avant! — cria le capitaine. — Et tout en courant rechargez vos armes...

La troupe, suivie par les gendarmes, prit le pas gymnastique.

Le commissaire de police, son secrétaire et deux ou trois voyageurs, avaient mis pied à terre et accompagnaient les soldats.

Quand les trois quarts de la distance furent parcourus, le capitaine pour la seconde fois, commanda :

— Halte! joue! feu!...

Le tigre, dont l'épaule avait été brisée par une balle à la première décharge, roula dans la poussière et ne donna plus signe de vie.

Alors on s'avança jusqu'au théâtre du drame sanglant.

Jamais spectacle plus hideux ne frappa les regards.

— Des cadavres humains!... — bégaya le commissaire, devenu très pâle à la vue des corps déchiquetés, rongés à demi par les fauves.

— Un lion! — dit le capitaine en désignant le mâle tombé sous la balle d'Arnold Desvignes.

— Un revolver! — fit le lieutenant de gendarmerie en ramassant une arme au milieu du chemin... — Ces malheureux se sont défendus... — C'est l'un d'eux qui a tué ce lion, car le corps est déjà raidi...

— Je vais rester ici et prendre des notes pour mon procès-verbal... — dit le commissaire de police.

— Capitaine... capitaine... — s'écria tout à coup, un sergent — voici sur le bord de la route des traces de sang toutes fraîches. — Il y a certainement dans la forêt une autre bête fauve blessée... l'une de celles sur lesquelles nous avons fait feu...

— Attention, alors! — reprit l'officier. — Rechargez les armes et nous allons entrer sous bois en tirailleurs, à dix pas d'intervalle les uns des autres... Que l'on marche doucement... — En avant!

Le mouvement fut aussitôt exécuté, et les gendarmes s'échelonnèrent le long du talus, prêts à faire feu si besoin était.

— Partez à fond de train... — ordonna le commissaire au conducteur de la diligence. — Prévenez la gendarmerie de Bléré, et ramenez deux charrettes avec vous...

Le conducteur s'empressa d'obéir et le commissaire de police se mit à chercher le moyen d'établir l'identité des deux hommes dont les restes mutilés se trouvaient sous ses yeux.

Des lambeaux de vêtements gisaient épars sur le sol.

Au moment où le secrétaire soulevait un de ces lambeaux, un portefeuille s'en échappa. — Il était intact.

Le secrétaire le tendit à son patron qui s'empressa de l'ouvrir et y trouva des cartes et des lettres portant le nom de *Delvigne, voyageur de commerce*.

— L'un de ces hommes s'appelait Delvigne c'est évident! — dit-il. — Mais lequel?

On chercha de tous côtés, on fouilla tous les débris; — il fut impossible de mettre la main sur un second indice.

En ce moment plusieurs coups de feu éclatèrent dans la forêt.

— On a retrouvé l'autre fauve blessé, — pensa le commissaire, tout en continuant à compulser les papiers du portefeuille. — Ah! ah! — fit-il en tombant sur la dépêche adressée la veille à Delvigne à l'*Hôtel du Commerce*, voilà une adresse qui prouve que l'un de ces malheureux au moins venait de Bléré. — Ils étaient ensemble. — En questionnant le patron de l'hôtel, on aura des renseignements sur celui-là, et peut-être aussi sur l'autre...

Les soldats, dont on avait entendu retentir les coups de feu dans la forêt, reparaissaient.

Deux d'entre eux portaient sur une civière formée de chassepots et de branchages le cadavre d'une superbe lionne qu'ils placèrent à côté des corps du lion et du tigre.

Le capitaine était rayonnant.

— Belle chasse, hein, monsieur le commissaire!... — s'écria-t-il. — Qu'en pensez-vous?

— Superbe chasse, capitaine, mais on parle d'un gorille...

— Un singe!... — répliqua dédaigneusement l'officier, — à côté des lions et des tigres un singe est bien peu de chose! — Un jour ou l'autre on l'abattra sans peine... à moins qu'on ne le prenne pour le remettre en cage...

XII

On aperçut en ce moment une troupe de quelques hommes à cheval arrivant au galop.

C'était la gendarmerie de Bléré, conduite par un lieutenant.

Deux tapissières garnies de bottes de paille les suivaient.

Dans l'une on plaça les débris des corps humains; dans l'autre les cadavres des trois fauves, tandis que le commissaire de police priait le lieutenant de vouloir bien prendre des renseignements à l'*Hôtel du Commerce* et d'engager le patron de cet hôtel à se rendre à Amboise le plus tôt possible.

La gendarmerie tourna bride et regagna Bléré. — Les deux tapissières continuèrent leur chemin vers Amboise.

A Bléré, la nouvelle des sinistres événements de la nuit, quoique déjà connus dans différents quartiers, n'était point encore parvenue à l'Hôtel du Commerce où nous ramenons nos lecteurs.

La visite de Flogny avait fait modifier du tout au tout le plan de campagne de Misticot.

Sachant l'inspecteur de la Sûreté à la recherche de William Scoot et de Trilby, sachant qu'il allait s'occuper d'Arnold Desvignes, le gamin de Montmartre avait été sur le point de repartir pour Paris afin d'avertir sœur Marie de ce qui se passait; mais, toutes réflexions faites, il s'était dit que Flogny se trompait peut-être, que l'Arnold Desvignes de la rue des Tournelles pouvait n'avoir de commun que le nom avec l'associé de Jules Verrière, et qu'il devait suivre sa première idée de ne point lâcher la piste du personnage qui l'intéressait, et de reconstituer son passé depuis son départ du pays natal, jusqu'à son arrivée à Paris.

— Avec le portrait qui se trouve entre mes mains, — se disait-il, — je dois arriver à la découverte de la vérité... — Si le vrai Desvignes a été supprimé par le faux, des recherches patientes me conduiront à l'endroit où cette suppression s'est faite... — C'est alors que j'aurai des armes!

Et en forme de conclusion il ajoutait :

— Je n'ai pas besoin d'attendre ici les pièces que doit me procurer le fils du patron de cet hôtel... Je le prierai de me les adresser à Paris... — Qu'il sache seulement le nom de la maison où Arnold Desvignes a travaillé à Plymouth, et je partirai tout de suite...

Misticot s'était levé de bonne heure et se promenait sur la place, devant l'hôtel; il attendait le jeune employé de la mairie qui ne devait pas tarder à sortir pour aller à son bureau.

Trilby, ayant échangé quelques mots avec Arnold avant le départ de celui-ci, le surveillait de loin.

Il le vit arrêter au passage le fils du patron qui lui promit de s'aboucher dans le plus bref délai avec le secrétaire de la mairie, de lui demander le renseignement promis, et d'obtenir de lui, si faire se pouvait, une lettre quelconque écrite par son ami Arnold Desvignes.

Rentré à l'hôtel, Misticot monta dans sa chambre, boucla sa valise, et descendit consulter l'indicateur des chemins de fer, afin de chercher le meilleur itinéraire à suivre pour arriver de Bléré à un port d'embarquement.

Il décida d'aller à Tours et de prendre la ligne de Meaux, qui le conduirait à Caen et de là à Cherbourg, d'où il arriverait à Weymouth par le paquebot.

De Weymouth il pourrait se rendre soit à Londres, soit à Plymouth.

Une fois en Angleterre, il écrirait à sœur Marie.

Fidèle à sa promesse, le fils du propriétaire de l'Hôtel du Commerce, aussitôt arrivé à la mairie, était allé demander au secrétaire général s'il avait des nouvelles récentes d'Arnold Desvignes.

— Je n'en ai pas depuis deux ans au moins... — répondit le secrétaire. — Les dernières datent du moment de son départ de la maison Anderson, de Plymouth, où il occupait l'emploi d'ingénieur des travaux houillers.

— N'avez-vous point conservé des lettres de lui?

— Je ne crois pas... Mais pourquoi me demandes-tu cela? — fit le secrétaire qui tutoyait le jeune homme.

— C'est un voyageur qui se trouve chez nous et prend des renseignements sur Arnold Desvignes... il aurait désiré voir de son écriture... — il m'a chargé de lui envoyer tous les actes de l'état civil concernant la famille Desvignes...

— Je n'ai aucune lettre... — Arnold a dû partir de Londres pour les Indes, ainsi qu'il m'en manifestait l'intention... — Quel est donc ce voyageur si curieux?...

— Un tout jeune garçon...

— Quel intérêt a-t-il à connaître ces détails, à posséder ces actes?

— Je crois qu'il s'agit d'un héritage.

— Tant mieux s'il doit en revenir quelque chose à Arnold.

Le jeune employé revint trouver Misticot et lui transmit le peu qu'il venait d'apprendre, c'est-à-dire le nom de la maison Anderson.

Trilby se trouvait dans la salle du café où causaient les deux adolescents, il entendit leur conversation, et il vit le petit marchand de médailles prendre des notes sur son agenda.

— Je vais partir... — dit Misticot une fois ces notes prises. — N'oubliez pas de m'envoyer à Paris les pièces promises...

— Aussitôt légalisées elles seront expédiées... — Par où partez-vous?

— Par Cherbourg.

— Bon voyage, donc!

L'Irlandais en savait assez.

Il se fit servir et déjeuna de bon appétit, tandis que Misticot en faisait autant, puis il régla sa dépense et se dirigea vers la gare de Bléré, où le gamin de Montmartre arriva lui-même quelques instants après.

Le guichet s'ouvrit pour la distribution des billets.

Misticot demanda un billet pour Tours.

Naturellement Trilby en prit un pour la même destination, puisqu'il n'avait qu'à régler son itinéraire sur celui de l'affidé de sœur Marie.

Laissons les deux voyageurs se diriger vers Tours et revenons à Paris.

Il était dix heures du matin.

Un commissionnaire médaillé, son crochet sur le dos, des couvertures roulées sur son crochet, débouchait de la place de l'Hôtel-de-Ville et s'engageait dans la rue François-Miron.

Arrivé au numéro 39, il entra dans la maison, passa vivement devant la loge de la concierge en constatant d'un coup d'œil qu'elle était fermée. gravit les escaliers et fit halte au troisième étage devant la porte de l'inspecteur de la Sûreté Floguy.

Grâce à une clef qu'il tira de sa poche, il pénétra sans peine dans ce logement, referma la porte derrière lui, appuya son crochet contre la muraille et dénoua les cordes qui tenaient attachées deux grandes couvertures.

Cela fait, il débarrassa des divers objets qui l'encombraient le dessus du secrétaire dont nous avons parlé, enveloppa le meuble dans les couvertures, le fixa solidement à l'aide de ses cordes sur le crochet, qu'il rechargea ensuite sur ses épaules avec une adresse et une force peu communes, puis il sortit en pliant les jarrets afin de ne point accrocher le chambranle de la porte et se trouva dehors.

Alors il s'engagea dans l'escalier, non comme un homme qui descend, mais comme un homme qui monte, marchant à reculons.

Arrivé au deuxième étage il continua à descendre, toujours de la même manière, c'est-à-dire à reculons, du second au premier.



Le banquier se tourna vers son associé et l'interrogea du regard.

Brusquement il s'arrêta, en entendant un pas derrière lui, dans la montée.

— Brigand d'escalier! — dit-il à haute voix. — Est-il assez raide, ce mâtin-là!...

— Eh bien! où donc que vous allez comme ça? — demanda tout à coup la voix de la concierge, car c'était elle qui montait.

— Parbleu! vous le voyez bien... je grimpe! répondit le commissionnaire.

— Chez qui?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire?

— Ça me fait que je suis la concierge, et que j'ai l'ordre du *proprio* de savoir ce qui se passe dans l'immeuble...

— Eh bien! je vais au quatrième, chez M. Rondel... c'est un meuble que je lui apporte...

— Nous n'avons pas de M. Rondel dans la maison...

— Je ne suis donc pas au 39?

— Vous êtes au 39...

Le commissionnaire se retourna, tira de sa poche un morceau de papier et le tendit à la concierge en lui disant :

— C'est bien l'adresse qui est là-dessus, cependant...

— Mais, non, farceur! répliqua la vieille femme après avoir lu.

— C'est point monsieur Rondel?

— Si, mais c'est point le numéro 39... — Vous prenez les *cinq* pour les *trois*, vous!... C'est 59...

— Bigre d'animal que je suis!... et je m'esquinte à monter votre brigand d'escalier!... — Merci bien, ma chère dame, vous m'avez tout de même économisé pas mal d'étages... — Je m'en vais au 59...

Le commissionnaire descendit, — non plus à rebours cette fois, — sortit de la maison et se dirigea avec son fardeau, non vers le numéro 59, mais vers la rue Geoffroy-Lasnier, où se trouve un loueur de petites voitures à bras.

Il en prit une sur laquelle il chargea le secrétaire toujours soigneusement enveloppé, donna des arrhes, laissa son crochet, s'attela dans la bricole et fila du côté de la rue de Rivoli.

Une heure après, essoufflé et tout en nage, il faisait halte, rue de Tivoli devant l'hôtel d'Arnold Desvignes.

Arnold avait donné des ordres, la porte cochère fut ouverte aussitôt et la petite voiture entra dans la cour.

Le maître du logis parut à une fenêtre.

— Le cocher va vous aider, mon brave... — cria-t-il au commissionnaire. — Montez ce meuble avec précaution...

Au bout de cinq minutes le secrétaire, plus enveloppé que jamais, prenait place dans le cabinet de l'associé de Jules Verrière et le cocher se retirait.

— Eh bien! patron, suis-je de parole? — fit le commissionnaire en qui nos lecteurs ont déjà reconnu William Scoot. — C'est tout au plus s'il est midi!

— Mes compliments bien sincères! — répliqua Desvignes, — c'est affaire à toi!... je me demande comment tu as pu t'y prendre pour opérer ce déménagement...

— Simple comme bonjour!...

Et Will Scoot raconta ce que nous venons de raconter nous-même.

— J'ai apporté tout ce qu'il faut pour ouvrir le meuble sans le briser... — poursuivit-il en tirant de sa poche un trousseau de fausses clefs de dimensions diverses. — Ça sera bien le diable si dans cette collection je n'en trouve pas une qui fasse l'affaire...

— Essaye... — dit Arnold.

XIII

William Scoot introduisit successivement quatre de ses clefs dans la serrure sans obtenir de résultat utile.

La cinquième, enfin, fit jouer le pène, et la tablette du secrétaire s'abattit.

Des masses de papiers, que le transport avait mis dans un complet désordre, remplissaient le petit meuble.

— Laisse-moi cette clef et pars, — dit Arnold à son complice, — il ne faut pas que ta présence ici puisse être commentée par mes domestiques. — Si j'ai à te voir, je sais où te trouver...

— Point de nouvelles de Trilby?

— Aucune jusqu'à présent.

'Irlandais ramassa les couvertures et les cordes, descendit, jeta le tout dans la voiture à bras et reprit, à vide cette fois, le chemin de la rue Geoffroy-Lasnier.

Resté seul, Arnold s'empressa de fermer intérieurement à double tour la porte de son cabinet et de passer en revue les papiers du secrétaire.

La plus grande partie formaient des dossiers dont les chemises étaient soigneusement étiquetées et ficelées.

Sur la chemise de l'un des premiers qui lui tomba sous la main, Arnold lut ces mots, tracés à l'encre rouge en gros caractères :

« AFFAIRE DE L'HÔTEL DES INDES »

C'était ce dossier que cherchait l'associé de Jules Verrière, aussi son visage rayonnait de satisfaction tandis que ses doigts fiévreux dénouaient la ficelle.

La veille de son départ pour Bléré, par conséquent le jour même où il

avait rencontré à la *Taverne du Bagne* le détective anglais Breed et sa femme, Flogny s'était occupé pendant la soirée de classer toutes ses notes, en y joignant celles que ses deux collègues londoniens venaient de lui fournir sur le Français Charles Gérard et sur les Irlandais Will Scoot et Trilby.

Ce furent ces notes qui, les premières, attirèrent les yeux de l'assassin d'Étienne Béraud.

Il les lut fort attentivement, non sans éprouver une vive émotion et quelque frayeur, quoique l'inspecteur ne fût plus à craindre.

Et véritablement il y avait de quoi s'effrayer.

Flogny, guidé par son instinct policier, était arrivé tout près de la vérité.

Des démarches venaient d'être faites pour trouver la trace de Charles Gérard, l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta!...

On savait que Charles Gérard avait fait évader des prisons de Londres Scoot et Trilby!

La mort de Flogny supprimait le péril.

La possession des notes mettait Arnold en garde contre tout ce qui pouvait le menacer, aussi l'expression du triomphe remplaça bien vite celle de l'effroi sur sa figure et dans ses yeux.

L'associé de Jules Verrière continua sa lecture instructive. — Elle lui apprit que le fondé de pouvoirs du banquier chez lequel Étienne Béraud avait déposé le chèque constituant sa fortune, s'était présenté dans le cabinet du Procureur de la République pour déclarer le dépôt confié à sa maison, et que Pierre Béraud, le vieux chiffonnier, avait été demander au chef de la Sûreré des renseignements sur la disparition d'Étienne Béraud, son frère.

Elle lui apprit que chaque membre de la famille Béraud se trouvait soumis à une surveillance spéciale.

Flogny analysait en quelques lignes les renseignements obtenus sur ces membres.

Une note spéciale, beaucoup plus volumineuse, formait un petit dossier à part portant sur la couverture le nom de GEORGES DE NERVEY et deux billets à ordre fixés au papier par une épingle.

Au dessous de ces billets étaient écrits ces mots :

« Georges de Nervey, viveur usé jusqu'aux moelles, débauché agonisant qui se ruine pour une drôlesse nommée Mélanie Gauthier, sa parente, et mange à l'avance la fortune dont il doit hériter de sa mère qui, quoique mourante, vivra peut-être plus que lui.

« Mon enquête sur ce personnage m'a mis en rapport avec un prêteur d'argent nommé Robert, demeurant rue des Martyrs. — J'ai appris de lui

qu'il avait escompté à Georges de Nervey deux lettres de change d'une valeur de cinq mille francs chacune, portant la signature d'un sieur Hattmayer, bien connu à la Bourse. — L'argent donné et quelques jours écoulés, des doutes vinrent à Robert. — La signature lui parut contrefaite. — Il voulut vérifier le fait, mais ce fut impossible, Hattmayer étant en voyage. — Robert alors me confia les deux valeurs, en me priant de me renseigner directement sur l'authenticité des signatures. — Si elles sont fausses — (comme je le crois) — il a l'intention de porter plainte, et je ne chercherai certainement pas à l'en détourner.

« Affaire à suivre. »

— Ah ! — murmura Desvignes, — voilà un coup de fortune ! — Georges de Nervey et sa mère sont à moi ! — Grâce à cette fausse signature j'amènerai quand bon me semblera une double catastrophe dans la maison... et cela sans me compromettre, car je trouverai facilement quelque façon plausible d'expliquer la présence de ces traites en mes mains... — Affaire à suivre ! — comme écrivait défunt Flogny.

Arnold replaça le dossier dans sa chemise de fort papier gris et procéda à la visite des tiroirs.

L'un d'eux contenait un petit sac de peau et un portefeuille.

L'associé de Verrière les ouvrit l'un après l'autre, trouva dans le sac trois mille deux cents francs en or, et dans le portefeuille douze mille francs en billets de banque, plus deux cartes d'agent de la police de sûreté, signées et timbrées, mais ne portant point de nom.

Comment Flogny possédait-il ces cartes ?

Peu importait à Arnold, — l'essentiel, pour lui, était de pouvoir en faire usage au besoin, — et il le pourrait.

Il referma le secrétaire, mit la clef dans son bureau et s'apprêta pour sortir.

Son coupé attendait tout attelé devant le perron. — Il y monta et se fit conduire rue Le Peletier, à la maison de banque.

Verrière était dans son cabinet.

— Nous allons partir pour Malnoue... — lui dit Arnold, — je tiens à ce que nous y soyons de bonne heure... — Vous me ferez visiter en détail votre propriété et, pour certaines raisons, je désire connaître votre garde. Mon coupé va nous conduire à la gare.

Le banquier ne fit aucune objection.

Les deux associés partirent et montèrent dans un train qui les déposa à Villiers-sur-Marne à trois heures dix minutes.

— Nous serons obligés d'aller à pied jusqu'à Malnoue... — fit Verrière. — Ne me doutant pas que je rentrerais si tôt je n'ai point donné d'ordres au cocher...

— Mon intention était de marcher... — reprit Desvignes, — j'ai besoin de connaître la route... — Y a-t-il un chemin de traverse?

— Oui.

— Eh bien! prenons-le, je vous prie...

— Comme vous voudrez...

Ils descendirent la côte de Villiers, passèrent sous le pont du chemin de fer et, après avoir fait une centaine de pas sur la grande route qui conduit à la Queue-en-Brie, ils prirent un sentier courant dans les vignes semées d'arbres fruitiers.

C'était un chemin perdu, connu seulement des vignerons, des cultivateurs et des habitants du pays.

Arnold marchait silencieux à côté de Verrière, et il examinait la campagne avec une attention soutenue.

Après avoir gravi une côte assez longue on traversa le hameau de Cœuilly et on se trouva de nouveau en plein champ

— En appuyant un peu à gauche, nous aurions pu nous dispenser de passer à Cœuilly, — dit Verrière, — mais cela nous aurait allongés de cinq minutes.

— Ce clocher est-il celui de Malnoue? — demanda Arnold en désignant un point de l'horizon.

— Oui.

— Voit-on d'ici votre maison?

— Non. — Elle est plus à droite et les arbres du parc nous la cachent complètement.

— Ce chemin nous conduit-il à la grille du parc?

— Non, mais en face de la muraille de clôture... — Nous redescendrons un peu à gauche. — Vous n'avez point l'intention, je pense, de retourner à Paris ce soir?... — ajouta Verrière.

— Assurément je n'y retournerai pas, si vous avez la bonne pensée de m'offrir l'hospitalité...

— J'ai fait préparer d'avance votre appartement...

Les deux hommes arrivèrent à la grille qu'ils trouvèrent ouverte.

La femme du garde sortit du pavillon qu'elle habitait avec son mari.

Verrière répondit par un signe de tête à son profond salut et lui demanda :

— Forestier est-il là?

— Non, monsieur, il est dans la serre.

Le banquier se tourna vers son associé et l'interrogea du regard.

Arnold comprit et répliqua :

— Plus tard... — Entrons chez vous d'abord. — J'ai hâte de présenter mes respectueux hommages à Mlle Angélique et à sa cousine.

— Comme vous voudrez...

La femme de chambre de Mlle Verrière traversait le vestibule au moment où les associés en franchissaient le seuil.

— Où est Mlle Angelique? — fit le banquier.

— Au salon, avec sœur Marie et avec M. le curé de Malnoue...

Verrière ne put réprimer un mouvement de mauvaise humeur.

— C'est au mieux, — dit vivement Arnold. — Vous me présenterez à M. le curé de Malnoue...

— Soit!...

La femme de chambre s'empressa d'ouvrir la porte du salon.

En apercevant les nouveaux venus, le vieux prêtre se leva.

Angélique et sa cousine virent Arnold derrière son associé, et échangèrent un regard plein d'inquiétude.

XIV

— Cher monsieur le curé, — dit le banquier de l'air le plus gracieux en allant au prêtre et en lui serrant la main, — vous devancez la visite que dès demain je me proposais de vous faire... — je suis heureux d'être rentré ce soir à Malnoue plus tôt que de coutume, puisque cela me procure le plaisir de vous voir dès aujourd'hui... — Je compte que vous allez nous rester à dîner...

L'abbé jeta un regard du côté d'Arnold Desvignes, et ce regard signifiaient clairement :

— Vous avez un convive étranger à la famille... je n'ose accepter...

Arnold comprit.

— Que ma présence ne soit point un motif de refus, monsieur le curé, je vous en prie... — dit-il en affectant le plus grand respect. — Vous me rendrez heureux en vous habituant à moi tout de suite... — je suis un peu de la maison...

— En effet... — appuya Verrière. — Cher monsieur le curé, je vous présente mon associé, M. Arnold Desvignes.

Le prêtre tressaillit en entendant ce nom et s'inclina pour saluer Arnold.

Celui-ci était trop fin pour n'avoir point remarqué le tressaillement.

— On lui a déjà parlé de moi... — pensa-t-il en s'inclinant de son côté.

— Enfin, vous acceptez, n'est-ce pas? — reprit Verriere.

— J'accepte...

— A la bonne heure. — Vous nous rendrez tous très joyeux, je vous assure.

Arnold, pendant que s'échangeaient ces dernières paroles, s'était rapproché d'Angléique.

— Voilà trois jours que je n'avais eu le bonheur de vous voir, mademoiselle, trois mortels jours!... — lui dit-il d'une voix émue. — Je constate avec une joie dont vous ne doutez pas que votre visage commence à reprendre ses fraîches couleurs, et que vous semblez infiniment moins triste ici qu'à Paris...

Le jeune homme, tout en parlant, s'enivrait de la touchante beauté d'Angélique, du parfum virginal émanant de toute sa personne.

Son cœur battait avec violence.

En face de Mlle Verrière, il ne se sentait plus le même homme.

Il était prêt à commettre tous les crimes pour l'obtenir, nous le savons, — il l'avait prouvé, — et cependant, si Angélique l'eût aimé, l'amour, à qui nul miracle n'est impossible, aurait peut-être transformé ce monstre.

— Je vais mieux, en effet, monsieur, beaucoup mieux... — répliqua sèchement la fille du banquier, — mais ce n'est pas à mon éloignement de Paris, ni à l'air pur que je respire ici, ni au calme profond que j'y trouve, qu'il faut attribuer ce mieux...

— A quoi donc, alors?

— A l'espérance que j'avais un instant perdue... que j'ai retrouvée... et que je ne perdrai plus... plus jamais!

Et Angélique appuya avec intention sur les mots qu'elle prononçait.

Arnold sentit son cœur se serrer.

Rien au monde ne pourrait-il donc arracher de cette jeune âme le souvenir du lieutenant d'artillerie?

— Il y a des espérances qui sont des illusions, mademoiselle, — répliqua-t-il, — et celles-là sont funestes, car elles aboutissent fatalement à la déception... — je crois que les vôtres sont de ce nombre...

— C'est ce que l'avenir nous apprendra... — murmura Angélique.

Arnold se rapprocha plus encore et reprit d'une voix ardente et basse :

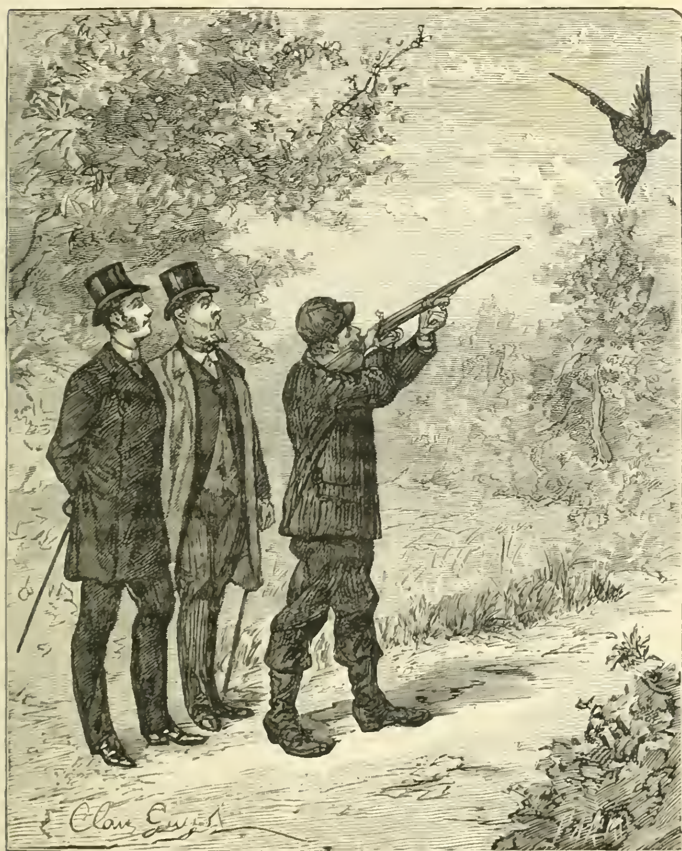
— L'avenir, il est à moi... à moi seul!... — Si vous saviez comme je vous aime! — A un amour comme le mien, rien ne résiste, il est plus fort que tout! — D'ailleurs, nul n'échappe à sa destinée... — La vôtre est de m'appartenir... la mienne est de vous adorer et de vous rendre heureuse...

Angélique était devenue très pâle.

Elle se leva dédaigneusement sans répondre et alla rejoindre sœur Marie qui causait avec le vieux prêtre et avec Verrière.

Desvignes éprouva une sensation de douleur aiguë, en même temps qu'une véritable rage s'emparait de lui.

— Oh! religieuse maudite, — pensait-il, — c'est vous qui lui donnez des forces pour la lutte dans laquelle, sans vous, elle serait depuis longtemps



Le garde le laissa filer tout en le mettant en joue...

vaincue! C'est vous qui soufflez sur ses espérances pour les aviver! C'est vous qui lui dites d'avoir confiance en l'avenir! — Eh bien! vous aurez beau vous liguer avec elle contre moi, je serai le plus fort!...

Verrière n'avait pas perdu de vue sa fille et son associé pendant leur court entretien. — Il voyait maintenant le front d'Arnold se plisser et ses yeux s'assombrir.

— Mon cher Desvignes, — dit-il, — il est convenu que je vous ferai visiter mon parc, vous vous en souvenez... — Laissons ma nièce et ma fille causer avec monsieur le curé, prêtez-vous à mon innocente manie de propriétaire, et faites provision de patience et de jambes... — Le parc est grand... — Si vous êtes fatigué, tant pis... — Vous devez connaître à fond ce domaine que je me propose de mettre dans la corbeille de mariage, et ce sera, je crois, mon cher gendre, un fort joli cadeau !...

De pâle qu'elle était, Angélique devint livide.

Sœur Marie regarda l'abbé dont le visage resta impassible.

— A tout à l'heure, cher monsieur le curé... — ajouta Verrière en s'adressant au prêtre qu'il prit à part. — Ce que vous venez d'entendre vous fait connaître mes intentions... — Je vous demande de préparer ma fille à cette union que vous bénirez... car c'est ici que nous ferons le mariage... Ce sera un heureux jour pour tous... et pour vos pauvres un jour béni...

Puis le banquier, passant son bras sous celui d'Arnold, l'entraîna hors du salon.

— Vous n'en pouvez plus douter, mon père, — dit vivement sœur Marie quand la porte se fut refermée derrière les deux hommes, — mon oncle a décidé le mariage d'Angélique avec cet Arnold Desvignes...

— Mais il n'aura jamais lieu !... jamais !... — fit Mlle Verrière avec force. — Je ne céderai pas !...

— Mon devoir est de vous conseiller l'obéissance, mademoiselle... — répliqua le vieux prêtre. — Vous êtes intelligente... vous savez réfléchir... Vous devez pensez que si M. Verrière, dont vous êtes l'unique enfant, vous choisit pour mari son associé, c'est qu'il y va de vos intérêts...

— De mes intérêts d'argent, peut-être... — s'écria la jeune fille, — mais que m'importent de pareils calculs, et qu'ai-je besoin d'être plus ou moins riche ?... — C'est justement parce que la réflexion m'éclaire, que je sais où se trouvent mon devoir et mon bonheur ! — Je ne m'appartiens plus... — j'ai donné mon âme à mon cousin Émile Vandame, et je serai fidèle à cet amour...

— Et si vous vous trompiez ? — répliqua le curé de Malnoue, — si votre père, qui a de plus que vous l'expérience de la vie, voyait plus juste que vous ? — Si le bonheur était dans l'union qu'il propose et non dans celle que vous rêvez ?

— Mon père, — demanda sœur Marie vivement et avec une sorte d'effroi, — quelle impression cet homme a-t-il donc faite sur vous à première vue pour que vous preniez ainsi sa défense ?

— Une impression qui n'a point été désavantageuse à M. Desvignes, j'en conviens... — je l'ai trouvé bien...

— C'est un hypocrite !... un fourbe !...

— En êtes-vous bien certaine? — Qu'avez-vous de positif à lui reprocher? — Il aime Mlle Verrière et il aspire à devenir son mari,.. — Pouvez-vous lui en faire un crime?

— Mais, — s'écria Angélique, — je lui ai dit que je ne l'aimais pas, moi... que j'en aimais un autre... et il persiste!

— Eh bien! sa persistance prouve la solidité de son attachement pour vous!... Je crois que vous vous abusez sur le compte de ce jeune homme... — Sœur Marie me l'avait dépeint sous les couleurs les plus sombres, et le portrait ne me paraît nullement justifié... — M. Desvignes me semble un parfait gentleman... Il n'a rien dans ses allures de la jeunesse débauchée de notre siècle... Vous croyez trouver en lui un ennemi... Soyez assurée qu'il ne l'est point... — Je ne puis que le plaindre, puisque son amour pour vous lui attire votre antipathie...

— Ma haine! — fit Angélique d'une voix sifflante.

— La haine est bien près de l'amour... — murmura le vieux prêtre en souriant.

— Non! non! Ne dites pas cela!

— Je le répète cependant, et j'ai la ferme croyance qu'avec un mari comme M. Desvignes vous seriez parfaitement heureuse...

— Je serais la plus malheureuse des femmes!... — balbutia la jeune fille dont les yeux se mouillèrent et dont les larmes jaillirent, — et plutôt que de l'épouser j'entrerai dans un cloître!...

— Calmez-vous, mon enfant, je vous en prie, — dit le curé de Malnoue, — je ne défendrai pas plus longtemps contre vous M. Desvignes... je ne chercherai pas davantage à vous convaincre, mais l'avenir prouvera sans doute que j'avais raison...

Verrière et Arnold, en quittant le château, s'étaient dirigés vers la serre.

— On complotait contre moi lorsque nous sommes arrivés... — dit le jeune homme à son associé qui répondit :

— Il m'a bien semblé m'en apercevoir... — Aussi j'ai fait, tout en causant, la sortie que vous avez entendue...

— Et que j'ai trouvée fort adroite... — Mais sœur Marie est dangereuse, croyez-le...

— Je le crois, je n'en doute pas...

— Cette religieuse est une vipère et veut me mordre...

— Ne peut-on lui limer les dents?...

— Tout vient à point à qui sait attendre!

— Vous m'avez défendu de vous interroger, mon cher associé... J'ai obéi... — Cependant, il me paraît indispensable d'être éclairé par vous sur certaines choses...

— Que voulez-vous savoir?

— De quelle mission ma nièce a chargé ce Misticot sur la trace duquel vous avez mis avec tant de complaisance l'inspecteur de la sûreté,..

— Sœur Marie veut trouver dans mon passé une action quelconque qui puisse vous empêcher de m'accepter comme mari d'Angélique... — Misticot est son émissaire... — Il est chargé de fouiller le passé en question... — Comprenez-vous?

— Très bien... Trop bien... — Mais alors... — Verrière s'interrompit.

— Alors, quoi ? — Acheva Desvignes.

— S'il trouvait?... S'il parlait ?...

— Il trouvera peut-être... mais quant à parler, je l'en défie...

— Pourquoi ? Comment?

— Mon cher associé, ne vous occupez point de cela... — C'est mon affaire... — Assez de questions, je n'y répondrais pas...

— Cependant...

— Plus un mot ! — fit Arnold d'un ton impérieux.

Le banquier se tut.

On atteignait le seuil de la serre

XV

Forestier, le garde de la propriété et en même temps le maître jardinier, donnait ses instructions à deux hommes de journée qu'il avait sous ses ordres.

En voyant Jules Verrière et Arnold Desvignes, le garde salua avec un mélange de gaucherie et d'obséquiosité.

— Nous allons visiter le parc... — lui dit le banquier. — Prenez votre fusil... Vous tirerez un faisan pour le dîner...

— Voilà, monsieur...

Et Forestier saisit un Lefaucheux posé dans un coin de la serre.

Arnold examinait le garde de son associé.

C'était un petit homme d'une quarantaine d'années, très maigre, quoique d'apparence vigoureuse, aux pommettes saillantes, au visage hâlé et sans expression.

— Type de paysan crédule... — se dit Arnold. — c'est ce qu'il faut...

— Nous suivrons la grande allée de ceinture... — reprit Verrière.

Cette allée, dans laquelle s'engagèrent les trois hommes et qui longeait intérieurement la muraille d'enceinte, était très large et ombragée par un double rang de marronniers séculaires.

Un manteau de lierre, un rideau d'arbustes et de plantes vivaces, cachaient les murs.

De distance en distance, on avait ménagé des échappées de vue sur la campagne, et dans ces endroits des grillages formaient la clôture.

Quelques lapins de garenne, très peu farouches, traversèrent l'allée au petit galop.

— Vous avez beaucoup de gibier, ici... — dit Arnold en s'adressant au garde qui répliqua :

— Beaucoup, monsieur... et ça a même un grand inconvénient...

— Lequel donc?

— Ça nous attire les braconniers...

— Oui, mon cher ami, — appuya Verrière. — ces brigands-là viennent me voler dans mon parc mes lapins, mes lièvres et mes faisans, malgré mes clôtures et malgré mon garde...

— Ils passent par-dessus les murailles, alors ?

— Parfaitement bien...

— Mais c'est très dangeureux, cela!

— C'est surtout très ennuyeux.

— Ne faites-vous donc pas de rondes, la nuit? — demanda Arnold à Forestier.

— Eh! monsieur, — répondit celui-ci d'un ton maussade, — on en fait certainement, mais, quand on travaille toute la journée, on ne peut pas rester toute la nuit sur ses jambes..

— Vous avez des aides...

— Pour le jardin seulement... — Je l'ai souvent dit à M. Verrière, dans une propriété comme celle-ci, il faudrait un garde-chasse.

— Ça me coûterait trop cher... — fit le banquier en riant.

— Pour deux cents francs par mois, monsieur, vous en verriez la farce, et ça vous économiserait du gibier pour plus d'argent que ça... — Attendez un peu, messieurs... il doit y avoir du faisan par ici... je viens d'entendre remuer les feuilles sèches et coqueter.

Arnold et le banquier s'arrêtèrent.

Forestier fit sous bois deux ou trois pas.

Un superbe coq-faisan se leva presque sous ses pieds.

Le garde le laissa filer tout en le mettant en joue et, quand il fut à bonne distance, il pressa la détente de son Lefaucheux.

Le faisan tomba.

— Joli coup de fusil! — dit Verrière. — ramassez votre chasse, Forestier, et portez-la à la cuisine. — Nous continuerons notre promenade sans vous...

On se remit en marche.

Au bout de cinquante ou soixante pas, Arnold s'arrêta en face d'une petite porte pratiquée dans la muraille de clôture.

— Où donc donne cette sortie? — demanda-t-il.

— Sur un chemin conduisant à Émérainville, un village à trois kilomètres d'ici...

Cent pas plus loin, on rencontra un joli pavillon bâti en briques et percé d'une porte et de deux fenêtres au rez-de-chaussée, de trois fenêtres au premier étage.

— Cette maisonnette est-elle habitable? — reprit Arnold.

— Je le crois bien! — Deux petites pièces au bas et deux en haut, sans compter le grenier.

— C'est là que devrait loger votre garde. — Il serait admirablement placé pour la surveillance nocturne. — A propos, est-ce que vous avez confiance en ce Forestier?

— Comment l'entendez-vous?

— Lui confieriez-vous une mission de quelque importance?

— Jamais de la vie... — Je le crois très médiocrement intelligent.

— Est-il depuis longtemps à votre service?

— Depuis cinq ans... Tel qu'il est il me suffit.

— Où se trouve la clef de la petite porte donnant sur la route d'Émérainville?

— Chez Forestier... L'une des clefs du moins...

— Il y en a donc deux?

— Oui. — L'autre est accrochée dans l'office... — Angélique la prend quelquefois pour aller se promener dans la campagne avec sa cousine ou sa femme de chambre... Mais pourquoi toutes ces questions?...

— Elles ont leur raisons d'être que je vous expliquerai plus tard... — Je me défie de votre nièce et je prends mes précautions... — Sœur Marie est-elle bien avec ces Forestiers mâle et femelle?

— Elle est bien avec tout le monde, mais je doute fort qu'elle leur ait confié quoi que ce soit de ce qu'elle compte faire... — C'est une sournoise qui ne dit rien à personne...

— Elle a cependant pris le curé pour confident, j'en suis sûr...

— Ce n'est pas la même chose...

— Mon cher associé, il est indispensable d'établir ici une surveillance... — Sœur Marie me cause de très sérieuses inquiétudes, je vous l'avoue... — D'elle nous avons tout à craindre,..

— Établir une surveillance, c'est facile à dire! — répliqua Verrière.

— Et facile à faire.

— Mais, comment?... Je n'ai personne ici que j'en puisse charger...

— Un garde-chasse dont la principale besogne consisterait à protéger

contre les braconniers vos faisaus et vos lapins pourrait aussi, pendant votre absence, surveiller les agissements de votre nièce...

— Confier à un inconnu le soin d'espionner ce qui se passe, ce serait en faire un complice des plus dangereux...

— Assurément, si ce soin était confié à un inconnu...

— Auriez-vous donc sous la main l'homme qu'il nous faudrait?

— J'ai cet homme. — Faites savoir ici que vous vous décidez à prendre un garde-chasse spécial, Forestier ne pouvant suffire à tout... Donnez l'ordre de mettre en état le pavillon, et au moment opportun votre nouveau garde viendra prendre possession de sa place...

— C'est bien... — Ce sera fait.

— J'y compte. — Maintenant, autre chose : — Depuis que nous nous connaissons vous n'avez reçu personne chez vous, contrairement à vos anciennes habitudes, et vous ne m'avez pas mis en relation avec les gens que vous receviez autrefois. — Je ne vous en fais point un reproche... — Vous étiez obsédé par de telles préoccupations que vous abandonniez forcément la vie mondaine... — D'ailleurs, le bruit public vous donnait comme très embarrassé dans vos affaires, à la veille peut-être de la faillite... — On s'éloignait de vous... on vous battait froid... — Est-ce vrai?

— C'est vrai... — murmura Verrière.

— Aujourd'hui, notre association a porté ses fruits... — Votre situation est devenue nette et brillante... — On ne se retire plus de vous, au contraire... C'est à qui vous fera des avances... — Est-ce toujours vrai?

— Toujours, — dit le banquier avec une satisfaction visible.

— Eh bien! il faut reprendre vos anciennes habitudes... — Donnez une fête...

— Je le ferai dès notre retour à Paris au mois d'octobre...

— Je ne vous parle ni de Paris, ni du mois d'octobre, mais d'ici et de tout de suite. — Donnez une fête à Malnoue... invitez vos confrères, vos clients, vos amis, vos simples connaissances... Ayez beaucoup de monde, déployez beaucoup de luxe, et au millieu de cette fête annoncez le très prochain mariage de votre fille avec votre associé...

— Vous y tenez?

— J'y tiens.

— Et, cette fête, quand faudra-t-il la donner?

— Après le temps strictement nécessaire pour les préparatifs et les invitations.

— Ce sera fait ainsi.

— Maintenant que nous voilà d'accord au sujet d'une chose essentielle, retournons auprès de M[lle] Angélique, de sœur Marie et de votre curé... — J'ai besoin de causer un peu avec ce brave homme... — Ah! une question...

— Laquelle?

— Recevez-vous directement des journaux ici?

— Non. — Les miens m'arrivent à Paris, comme de coutume, et on les apporte le soir...

— Confisquez avec soin ceux qui pourraient donner d'une façon quelconque des nouvelles du lieutenant Vandame... — Vous comprenez pourquoi...

— Très bien...

— A moins cependant qu'ils n'annoncent sa mort!... — ajouta Desvignes avec un sourire d'une expression sinistre. — Et maintenant, rentrons...

Les deux hommes, quittant l'allée de ceinture et coupant à travers bois par un sentier, gagnèrent une allée qui conduisait en ligne directe à la maison d'habitation.

Le curé de Malnoue et les deux cousines étaient toujours au salon où les promeneurs les rejoignirent.

— Je comprends, mademoiselle, — dit Arnold à la fille du banquier, — je comprends que vous éprouviez un vif attachement pour cette demeure... C'est une propriété ravissante. — Je crois me connaître en beaux parcs, et je n'en ai jamais vu qui m'aient séduit autant que le vôtre. — On respire sous vos grands arbres une atmosphère de paix et de calme; on s'y sent revivre. — Je voudrais pouvoir y passer de longues, d'interminables journées... il me semble que j'y prendrais un bain de tranquillité... que j'y oublierais l'enfer de Paris, et le tourbillon incessant, vertigineux, des affaires!...

XVI

Angélique avait écouté d'un air impassible les phrases alambiquées d'Arnold Desvignes.

Quand il eut achevé, elle répliqua froidement, en regardant son interlocuteur dans les yeux :

— J'aime Malnoue, non parce que c'est une propriété ravissante, ainsi que vous voulez bien le dire, mais parce que j'y suis née, que j'y ai reçu le dernier baiser de ma mère et que d'impérissables affections y ont commencé... — Dans cette maison je vis avec mes souvenirs et mes espoirs... — Ici le présent n'est rien pour moi, le passé et l'avenir sont tout...

Chacune des paroles, chacune des intonations de la jeune fille, exaspérait l'associé de Jules Verrière.

Dans le regard, dans les mots, dans le son de la voix, il sentait l'affirmation de l'amour d'Angélique pour le lieutenant d'artillerie.



Le vieux prêtre s'inclina en balbutiant des paroles de gratitude.

— Depuis quelques années j'ai négligé Malnoue, et c'est un tort... — dit le banquier, — je vais m'en occuper sérieusement avant de m'en séparer au profit de ma fille, en le mettant dans sa corbeille de mariage. — Je médite certains changements heureux.

Angélique demanda vivement :

— Qu'y a-t-il donc à changer ici, mon père?

— Tu verras... J'ai des projets, surtout en ce qui concerne le personnel... — Forestier, trop absorbé par la culture du jardin et l'entretien des serres, ne peut s'occuper du reste de la propriété. — Le parc est à l'abandon... On vient me voler mon gibier!... — cela doit cesser... — J'entends conserver désormais mes lièvres, mes faisans, et même mes lapins.

— Dans ce cas un garde-chasse spécial vous serait nécessaire... indispensable même... — dit le desservant de Malnoue.

— C'est mon avis... — Monsieur le curé, je sais que vous aimez le faisan... — J'en ai fait tuer un, tout à l'heure, à votre intention... — Nous le mangerons à dîner.

— Vous me ferez commettre le péché de gourmandise, monsieur Verrière, un des sept péchés capitaux! — répliqua le vieux prêtre avec un sourire. — Je n'en suis pas moins très reconnaissant...

Arnold intervint.

— Pourquoi ne faites-vous pas abattre plus souvent quelques pièces de gibier, mon cher associé? — demanda-t-il. — Monsieur le curé se chargerait sans doute de les distribuer aux nécessiteux et aux malades de sa paroisse... — Ces pauvres gens seraient heureux de goûter de temps en temps au fruit défendu...

— C'est là une bonne pensée, monsieur! — s'écria le prêtre rayonnant. — Oui, nous avons à Malnoue et dans les environs beaucoup de misères à soulager... Nos très faibles ressources n'y peuvent suffire...

— J'ai une grâce à vous demander, monsieur le curé, — reprit Arnold.

— Une grâce, monsieur!... à moi!... — laquelle?

— Celle de vouloir bien m'associer à vos œuvres de charité...

— Ah! cher monsieur, si vous saviez avec quel empressement je vous l'accorde!...

— Je me hâte donc d'en profiter. — Acceptez pour vos pauvres cette première et modeste offrande, qui n'est qu'un faible accompte sur ce que je veux faire.,.

Tout en parlant, Arnold tirait son portefeuille, l'ouvrait et y prenait un billet de cinq cents francs qu'il tendit au prêtre.

— Une pareille somme! — murmura celui-ci avec hésitation.

— Un faible accompte, je vous le répète... — je me propose de visiter

l'église de Malnoue, monsieur le curé, et vous m'autoriserez, je n'en doute pas, à y laisser un souvenir de mon passage...

Le vieux prêtre s'inclina, en balbutiant des paroles de gratitude.

Sa sympathie pour l'associé de Jules Verrière grandissait.

Arnold reprit :

— Je m'intéresse d'autant plus aux pauvres que je n'ai pas toujours été riche... il s'en faut...

— Vous avez beaucoup travaillé, monsieur?

— Énormément, mais à quoi m'aurait servi le travail, si la Providence ne m'avait accordé une très visible protection... — Mon père, architecte sans fortune, de Bléré, dans l'Indre-et-Loire, était hors d'état, faute de ressources, de me donner l'instruction à laquelle j'aspirais... — Heureusement il avait un frère, mon oncle Charles Desvignes, fort savant, et instituteur à Loches. — Cet oncle voulut bien se charger de moi, et après m'avoir poussé aussi loin qu'il le pouvait, me fournit de sa bourse le moyen de compléter mes études à Paris. — Il fallait, sous peine d'être le plus méprisable des hommes, payer de tels sacrifices par un labeur acharné... — Je le fis. — Au bout de cinq ans je parlais sept langues et je sortais ingénieur de l'École des mines... — Mon père et ma mère étaient morts... — Rien ne me retenait en France... — J'allai tenter la fortune en Angleterre, à Plymouth, où je fus à vingt-deux ans ingénieur principal d'une compagnie houillère... — Un riche Anglais, possesseur de mines aux Indes, me fit des proprositions magnifiques. — Je devais toucher la moitié du bénéfice qu'on réaliserait, grâce à moi, dans l'exploitation de ses mines... — Je partis avec lui, et en quatre années je gagnai la somme énorme de huit millions... — J'étais riche... Très riche même... — Je revins en France, car j'aime mon pays, et l'exil, même volontaire, me fait horreur! — Vous voyez, monsieur le curé, que la Providence m'a bien servi, et que j'aurais étrangement mauvaise grâce à oublier les pauvres!

— Vous êtes, en effet, un privilégié du sort, monsieur Desvignes, — répondit le vieux prêtre. — Mais vous méritiez votre bonheur, puisque vous savez en être reconnaissant.

Le curé pensait tout bas :

— A coup sûr, sœur Marie se trompe et ses soupçons s'égarent... Si cet homme était un fourbe, un indigne, il aurait beaucoup à cacher... — Il ne raconterait pas sa vie en termes si précis, avec des indications si nettes, si faciles à contrôler...

La religieuse elle-même, en entendant Arnold répéter dans des termes presque identiques l'histoire que lui avait racontée Misticot, en arrivait à se demander si elle ne s'abusait pas.

L'audace d'Arnold produisait juste le résultat qu'il en attendait.

Verrière, cependant, n'approuvait point du tout son associé de parler des Indes.

— Il faut qu'il soit fou ! — se disait-il, — c'est tenter le diable!

— Avez-vous conservé des intérêts aux Indes? — demanda le curé de Malnoue.

— Aucuns...

— Des relations, au moins?

— Pas une. — J'habitais les montagnes, où je n'avais de relations qu'avec les mineurs et d'où je ne suis sorti que pour revenir en France... — C'est à peine si j'ai vu là-bas d'autres visages que ceux des ouvriers que je commandais... — Par bonheur la fortune est venue vite, car à mener une telle existence la vie s'use incroyablement. — En quelques mois j'étais si changé que quelqu'un qui m'aurait connu avant mon départ pour les Indes ne m'aurait certes pas reconnu! — Ah! il était temps de quitter les mines — La nostalgie du pays, jointe à la fatigue, allait me tuer!...

Angélique, intéressée malgré elle par le récit d'Arnold, l'avait écouté sans parti pris.

Cette histoire de voyageur au pays des diamants rappelait à Angélique un souvenir lointain.

— Il me semble, mon père, — dit-elle, — vous avoir entendu raconter que le frère de ma mère s'était expatrié aux Indes, autrefois, bien des années avant ma naissance... — Est-ce que je me trompe?...

En entendant cette question, Verrière sentit un frisson effleurer son épiderme.

Sœur Marie devint un peu pâle et jeta successivement un coup d'œil sur sa cousine et sur Arnold, qui restait impassible.

Le banquier fit bonne contenance.

— Tu ne te trompes pas, — répondit-il. — Ton oncle maternel est en effet parti pour les Indes il y a trente-cinq ans, du moins il y a eu des raisons pour le supposer, car depuis son départ il n'a point donné de ses nouvelles...

Angélique s'adressa à Arnold.

— Vous n'avez pas entendu prononcer aux Indes le nom de mon oncle, monsieur? — fit-elle.

— Quel nom, mademoiselle?

— Étienne Béraud...

L'associé de Verrière parut interroger sa mémoire pendant quelques secondes.

— Étienne Béraud?... — répéta-t-il. — Non, mademoiselle, aux Indes jamais; mais en France deux fois. — La première fois samedi dernier, boulevard Haussmann, dans le salon de votre père, par un inspecteur de

la Sûreté qui venait s'entretenir avec sœur Marie... — La seconde, à l'instant...

La religieuse ayant évité avec le plus grand soin, nous le savons, de parler à Angélique de ce qui s'était passé, ne savait quelle contenance tenir.

Son trouble fut extrême, mais il ne dura qu'une minute.

Le banquier, voyant que son associé maintenait volontairement la conversation sur un terrain dangereux, en conclut qu'il devait avoir pour cela de sérieuses raisons.

En conséquence, il se rassura et il attendit de pied ferme.

— Un inspecteur de la Sûreté qui venait s'entretenir avec ma cousine! — s'écria Mlle Verrière avec un étonnement facile à comprendre.

— Mon Dieu, oui... — fit sœur Marie d'un air indifférent.

— Mais pourquoi? — A quel propos?

— C'est la chose du monde la plus simple. — Il s'agissait de savoir si j'avais envoyé en mission Stanislas Dumay, le petit marchand de médailles des buttes Montmartre... — J'ai répondu que non, ne connaissant pas plus Stanislas Dumay que tu ne le connais toi-même, et seulement comme victime d'un accident dont les chevaux de mon oncle avaient été la cause...

— Et, — reprit Angélique, — c'est à propos de mon oncle Étienne Béraud que cet homme de la police recherchait Stanislas Dumay?...

Verrière se hâta d'intervenir.

— Je regrette, ma chère enfant, — dit-il, — que l'on ait amené la conversation sur ce sujet... — Jusqu'à présent je n'avais point jugé à propos de te faire connaître une nouvelle qui m'est arrivée par hasard, et qui d'ailleurs n'a rien de précis et peut fort bien être controuvée... — Je connais ta nature impressionnable et je la redoute... — il s'agissait du frère de ta mère... — A quoi bon risquer de te rendre malade en se faisant près de toi l'écho d'un *racontar* peut-être mensonger?

Angélique était visiblement en proie à une agitation profonde.

Sœur Marie regardait son oncle avec persistance, trouvant obscures et presque suspectes les explications qu'il donnait, ou plutôt qu'il essayait de donner.

XVII

Angélique reprit :

— Mais à quel propos mon père vous a-t-il parlé de mon oncle Étienne Béraud, absent depuis plus de trente années?...

— Il m'en a parlé, — répondit Jules Verrière, — parce que les gens de

justice affirment qu'Étienne Béraud est revenu à Paris et que, le jour de son arrivée, il a disparu...

— Disparu? — répéta la fille du banquier.

— C'est du moins ce que nous a dit l'inspecteur de la Sûreté...

— Je ne comprends pas.... — Comment mon oncle, le jour de son arrivée, a-t-il pu disparaître?...

— Il aurait été enlevé par un faux commissaire de police...

— Mais alors, — s'écria la jeune fille, — si cela est, mon oncle a été victime d'un crime abominable...

— On le croit... ou plutôt on le craint...

— Il revenait riche sans doute, comme est revenu M. Desvignes, — poursuivit Angélique en s'animant, — et on lui a volé sa fortune...

— Voyons... voyons... calme-toi... — dit Verrière. — Puisque tu sais, malgré moi, ce qui se passe, je vais te donner quelques détails... — Très ému, très inquiet quand j'eus entendu prononcer le nom de mon beau-frère, je questionnai l'inspecteur de la Sûreté... — Il ne put ou ne voulut me répondre que d'une façon très vague... — Je voulais savoir... — Je suis allé hier au Parquet, et là aussi je n'ai obtenu que des indications incomplètes... — On suppose un crime, mais on ne peut que le supposer... — Un voyageur arrivant des Indes et disant s'appeler Étienne Béraud est descendu dans un hôtel de la rue Joubert où un faux commissaire, escorté de faux agents et muni d'un faux mandat, est venu l'arrêter. — A partir de ce moment les traces se perdent... — L'homme est-il séquestré? est-il mort? — On n'en sait rien... — Se nommait-il véritablement Étienne Béraud, était-il mon beau-frère? On l'ignore. — Pour acquérir une certitude à cet égard, il faudrait retrouver le voyageur disparu et établir son identité... — Jusque-là, rien ne prouve que nous ayons à porter le deuil d'un parent... — Dans tous les cas, si le vol a été le but de l'enlèvement, les malfaiteurs ont échoué. — Le voyageur, avant même de se rendre à l'hôtel de la rue Joubert, avait déposé sa fortune dans l'une des premières maisons de banque de Paris... Ceci est acquis à l'instruction... Le Parquet comptait sur des éclaircissements prochains, mais la mort soudaine du chef de la Sûreté va prolonger sans doute les ténèbres autour de cette mystérieuse affaire...

— Doit-on vous prévenir, mon père, si l'on trouve quelque indice au sujet de l'identité du voyageur disparu?

— On m'a formellement promis de le faire, et je suis persuadé qu'on tiendra cette promesse...

— Pourquoi ne m'avais-tu point parlé de tout cela, puisque tu le savais? — demanda Mlle Verrière à sa cousine d'une ton de reproche.

— Je craignais, comme mon oncle, de t'impressionner trop vivement, — répondit sœur Marie.

L'annonce que le dîner était servi vint interrompre la conversation.

On passa à la salle à manger.

Servi par le hasard, Jules Verrière venait sans le savoir de jouer un coup de maître.

Les explications parfaitement vraisemblables données par lui étaient de nature à dissiper tous les doutes que nous avons vus naître et grandir dans l'esprit de la religieuse.

Elles justifiaient en outre les préoccupations qu'on avait remarquées chez le banquier pendant la journée du dimanche.

Rien, absolument rien, dans la ténébreuse affaire de l'*hôtel des Indes*, ne permettait au moindre soupçon d'atteindre Verrière ou Desvignes.

Sœur Marie fit toutes ces réflexions, se sentit battue, et se dit que le voyage de Misticot serait absolument inutile.

Arnold Desvignes, en racontant sa vie, avait atteint le but qu'il se proposait d'atteindre.

Dans son passé, tout était pur, honorable, inattaquable.

En de telles conditions, comment obtenir de Verrières qu'il ne donnât point suite à ses projets d'alliance avec un si parfait gentleman, plusieurs fois millionnaire, et son associé?...

Le dîner se prolongea tard, grâce à la conversation brillante et variée d'Arnold, pour qui le curé de Malnoue commençait à éprouver un véritable enthousiasme.

A dix heures seulement le vieux prêtre quittait le château, en emportant la promesse que le dimanche suivant Verrière et Desvignes accompagneraient les deux cousines à l'église.

La soirée était belle, le temps pur, le ciel étoilé.

Le banquier et son associé reconduisirent l'abbé jusqu'au milieu de la longue avenue de tilleuls dont nous avons parlé.

Ayant besoin de causer ensemble, les deux complices avaient profité de cette circonstance pour se trouver seuls.

— Mon cher ami, — dit Arnold à Verrière, — vous faites des progrès à mon école, je vous en félicite! Vous avez été ce soir tout à fait remarquable; moi aussi, d'ailleurs... — A l'heure qu'il est, votre nièce se reproche de m'avoir méconnu, d'avoir porté sur moi des *jugements téméraires*, comme disent les gens d'Église, et nous nous sommes fait un allié du curé de Malnoue... — Bref, nous pouvons attendre de pied ferme les événements... — Nous n'aurons point de peine à tourner les difficultés, s'il s'en présente... — Restez ici demain et préparez l'arrivée du garde-chasse que j'aurai choisi... — Tout n'est pas encore terminé avec la famille Béraud, mais tout marche... — Donc ne vous inquiétez de rien et comptez sur le succès final!



Avec une agilité de clown, Trilby fut à bord en une seconde.

— Puissiez-vous dire vrai, et puisse surtout le succès venir vite. — répliqua le banquier, — car je ne suis pas trempé comme vous; en outre, je ne suis plus jeune... tout cela me brise... Tout cela me tuerait si cet état d'incertitude et d'angoisse devait se prolonger longtemps...

Tandis que les deux complices reconduisaient le curé de Malnoue, Angélique avait entraîné sœur Marie dans sa chambre et entamait ainsi l'entretien :

— Maintenant, cousine, dis-moi la vérité vraie! — Pourquoi ne m'as-tu point parlé de l'étrange visite que l'on t'a faite samedi à l'hôtel du boulevard Haussmann? — la crainte de m'effrayer n'était certes pas l'unique cause de ton silence...

— Mais, je t'assure... — balbutia la religieuse.

— Voyons, — interrompit la fille du banquier, — n'insiste point... je ne pourrais te croire... Raisonnons un peu... — Cet inspecteur de la Sûreté est venu te questionner au sujet de Stanislas Dumay, n'est-ce pas?

— Oui.

— Par quel lien est-il possible de rattacher Stanislas Dumay à l'affaire de la disparition d'Étienne Béraud? — Énigme insoluble pour moi! — J'ai bien compris qu'en présence de M. Desvignes tu ne pouvais avouer que le petit marchand de médailles avait été chargé par toi de prendre des renseignements sur le passé de M. Desvignes... Mais seule avec moi, pourquoi te taire?

Sœur Marie baissa la tête sans répondre.

Angélique poursuivit :

— Il y avait au fond de ton esprit un soupçon que je devine...

— Lequel? — demanda vivement la religieuse.

— L'apparition d'Arnold Desvignes à Paris... son association avec mon père... cette fortune qu'il possède et qu'il jette dans les coffres vides de la maison de banque Verrière... cette docilité de mon père à lui obéir... cette chaîne qui semble les river l'un à l'autre... tout cela, tu avais cru en trouver la raison, une raison terrible... — Cousine, il faut me parler... Si je me trompe, il faut me rassurer... — Moi aussi, j'ai eu des soupçons... des soupçons affreux... — Après mon entretien avec Arnold Desvignes... après son duel avec Émile Vandame, il m'a semblé qu'un crime unissait cet homme à mon père... — Et toi aussi, cousine, tu as pensé à cela... je le lis dans tes yeux.

— Eh bien! oui, tu as deviné... — répondit la religieuse... — Si je ne t'ai rien dit, c'est que tous les rapprochements que je faisais malgré moi semblaient me prouver que mon oncle et Arnold Desvignes connaissaient la disparition d'Étienne Béraud... sa mort... et qu'ils en avaient profité...

— Oh! c'est horrible!... horrible... — balbutia Angélique en cachant son visage dans ses mains.

— Oui, c'était horrible... et après la visite de l'homme de la police, mes doutes semblaient prendre un cachet de réalité de plus en plus effrayant... Mais à présent j'ai peur de l'accusation que je portais...

— Comment?

— Tout se réunit pour me prouver l'injustice de mes soupçons... — Arnold Desvignes, ce soir, a expliqué sa vie... — Étienne Béraud avait

déposé sa fortune chez un banquier de Paris... — Mon oncle, s'il eût été complice, n'aurait pas eu la dangereuse audace d'aller prendre au Parquet des informations... M. Desvignes ne peut être soupçonné d'avoir volé cet Étienne Béraud, qui n'avait peut-être de commun avec notre pareut qu'une similitude de nom... — Voilà des preuves d'innocence absolue, des preuves sérieuses, n'est-ce pas?... Et cependant je me reproche de douter encore... — Je douterais contre l'évidence, tant est grand mon désir de te sauver!

— Me sauver en calomniant ceux qui ne sont point coupables! — s'écria la fille du banquier — Non... non, cousine, je refuserais d'acheter le salut à ce prix!... — Mon père est incapable d'un crime!... je répondrais de lui comme de moi-même!... Je hais M. Desvignes, je le hais de toutes mes forces, mais cela ne doit pas me rendre injuste pour lui... — Je l'ai écouté parler ce soir... — Ses paroles avaient l'accent de la vérité... il ne mentait point...

— Tu le défends!...

— Pourquoi non? — La haine qu'il m'inspire ne va pas jusqu'à l'aveuglement! Misticot, j'en suis sûr, va nous apporter la preuve que cet homme à dit la vérité, et je ne redouterai plus au moins cette honte d'avoir inspiré de l'amour à un assassin...

— Si Arnold Desvignes est inattaquable, la meilleure des armes se brise dans ta main...

— Qu'importe? — Je saurai lutter pour me conserver à celui que j'aime!

— Seras-tu la plus forte dans cette lutte?

— Oui, cent fois oui! — M. Desvignes domine absolument mon père, M. Desvignes commande, et mon père obéit, mais ils auront beau s'unir contre moi, ils ne triompheront point de ma volonté! — Ni l'un ni l'autre ne me fera manquer au serment juré, à l'engagement prix!... — Je supporterai toutes les angoisses, toutes les tortures s'il le faut, mais je résisterai quand même!...

— Pauvre chère mignonne, — dit la religieuse, — tu ne comprends pas que je voudrais à tout prix, fût-ce au prix de ma vie, t'éviter cette lutte inégale!

— Oh! si je le comprends, cousine, — répliqua la fille du banquier, — mais je crois que ma seule chance de salut est dans ma résistance, et que nous ne devons rien espérer des recherches ordonnées par toi...

— Qui sait?

— Ainsi, positivement, après tout ce que nous avons entendu ce soir, tu conserves un doute?

— Ce n'est pas un doute, c'est un sentiment indéfinissable dont le rai-

sonnement ne peut triompher... C'est une sorte de vague espoir, absurde peut-être, mais persistant, que dans le passé irréprochable en apparence de cet homme existe quelque chose qui rendra impossible son union avec toi... Du reste, à quoi bon discuter ces questions insolubles? — ajouta sœur Marie, sentant son cerveau se troubler au milieu des pensées confuses qui l'assaillaient. — Espérons, espérons contre toute espérance et demandons à Dieu de nous protéger... embrasse-moi, mignonne, et bonsoir...

Les deux cousines échangèrent un baiser de sœurs, puis la religieuse se retira.

* * *

Nous n'étonnerons point nos lecteurs en affirmant que le terrible drame nocturne de la forêt d'Amboise avait produit une émotion énorme dans les environs d'Amboise et de Bléré.

Le lendemain, une feuille de Tours faisait paraître un article que nous allons reproduire, parce qu'il nous permettra de supprimer de longues explications.

LES FAUVES DE LA MÉNAGERIE PEZON

Étrange et terrible catastrophe!

« Nous avons raconté dans un précédent article l'incendie qui a dévoré à Loches, il a une dizaine de jours, la plus grande partie du matériel de la ménagerie du dompteur Pezon, et pendant lequel deux lions, deux tigres et un gorille se sont échappés et ont gagné la forêt de Loches.

« Une battue organisée eut pour résultats de tuer un des tigres et de rejeter les autres bêtes féroces dans la forêt d'Amboise où elles viennent de signaler leur présence en dévorant deux voyageurs.

« Ces fauves auraient certainement fait d'autres victimes sans l'intervention de la gendarmerie d'Amboise et d'un peloton d'infanterie qui ont pu abattre le dernier tigre vivant et un lion, l'autre ayant été tué d'un coup de revolver par une des victimes défendant héroïquement, mais, hélas! inutilement, sa vie.

« De l'enquête faite pour découvrir l'identité des deux malheureux défigurés et mutilés d'une manière affreuse, il résulte que ces voyageurs avaient quitté dans la nuit l'Hôtel du Commerce, à Bléré, afin de venir prendre à Amboise le train de Paris.

« L'un était un commis-voyageur du nom de Delvigne, et l'autre un inspecteur de la police de Sûreté de Paris, appelé Flogny, venu à Bléré pour suivre une affaire mystérieuse dont on s'est beaucoup entretenu il y a près de deux mois et dont nous avons longuement parlé nous-même :

— l'enlèvement d'un millionnaire, nommé Étienne Béraud, le jour de son arrivée à Paris, à l'*Hôtel des Indes*, rue Joubert. »

Naturellement, cet article fut reproduit par tous les journaux de la capitale, de la province et même de l'étranger.

Nous ne tarderons pas à savoir quels devaient être les résultats de cette immense publicité.

La Préfecture de police n'avait pas à s'occuper des conséquences du décès du voyageur de commerce Delvigne, simple particulier.

Il n'en était point de même en ce qui concernait l'inspecteur de la Sûreté

Flogny avait été investi d'un mandat par ses chefs.

Il possédait des papiers, des notes, que la police pouvait avoir besoin de connaître et que, dans tous les cas, elle ne voulait point laisser tomber en des mains étrangères.

Le policier défunt était sans parents — du moins sans parents connus.

Le nouveau chef de la Sûreté ne put donc faire prévenir personne de la mort de l'agent. — Il s'entendit avec le procureur de la République qui lui donna mission d'aller prendre dans le domicile de Flogny tous les papiers qu'on y trouverait.

En conséquence, le nouveau chef de la Sûreté se rendit rue François Miron avec un commissaire aux délégations et un agent, annonça la mort de son locataire à la concierge et, celle-ci n'ayant pas de double clef du logement, il envoya chercher un serrurier qui ouvrit la porte.

Nous savons déjà que, pour les meilleures raisons du monde, la perquisition ne pouvait produire aucun résultat, tout ayant été enlevé d'avance par William Scoot pour le compte d'Arnold Desvignes.

— C'est plus que singulier! — dit le chef de la Sûreté. — Quoi, ni carnets de notes personnelles et de notes de service, ni dossiers des affaires dont cet agent était chargé! — Voilà qui me semble d'autant plus inadmissible que Flogny poussait l'ordre jusqu'à la minutie...

— Monsieur le chef de la Sûreté, — fit l'agent qui s'était arrêté devant la place vide où se trouvait, si peu de temps auparavant, le petit secrétaire emporté par l'ex-clown du cirque Fernando, — on croirait qu'il manque un meuble ici.

— En effet, — dit le commissaire aux délégations, — de la poussière et des toiles d'araignées adhérentes au papier de tenture, le démontrent jusqu'à l'évidence...

— Et, — reprit l'agent en se penchant vers le plancher, — voici les deux cales qui devaient tenir ce meuble d'aplomb.

— Faites monter immédiatement la concierge... — commanda le chef de la Sûreté.

La brave femme gravit les marches avec une vivacité si grande qu'elle arriva tout essoufflée.

— Entriez-vous quelquefois dans le logement de M. Flogny? — lui demanda le chef.

— Quelquefois, oui, monsieur, pour lui porter des lettres...

— Vous connaissiez par conséquent la pièce où nous voici...

— Oui, moniseur.

— N'y avait-il pas là un meuble?...

— Un petit secrétaire, certainement... — Tiens! Tiens! Tiens!... il n'y est plus! où diable a-t-il passé?...

— Vous n'avez pas connaissance que M. Flogny l'ait fait enlever de chez lui depuis quelques jours?...

— Il ne m'en a jamais parlé et je n'ai rien vu sortir...

— Personne n'est venu chez lui pendant son absence?...

— Personne...

— Vous en êtes bien sûre?...

— Je vous crois, monsieur, que j'en suis sûre, à preuve...

Brusquement la concierge s'interrompit et se frappa le front.

— Ah! par exemple!... — s'écria-t-elle.

— Quoi?... — Vous souvenez-vous de quelque chose?...

— Oui, monsieur, mais ça n'a peut-être aucun rapport avec l'affaire...

— Dites toujours...

— Voilà, monsieur... — Je n'y ai pas fait attention sur le moment, mais à l'heure qu'il est ça me semble louche...

— Qu'est-ce qui vous semble louche?... — Expliquez-vous...

— Ce matin, vers dix heures, dix heures et demie, j'étais en train de monter chez un locataire, quand je vis devant moi un commissionnaire qui portait sur un crochet un meuble enveloppé de couvertures. — Je l'interpellai pour savoir où il allait. — Il me répliqua qu'il grimpait au quatrième chez un particulier dont il me dit le nom... et sur mon observation que nous n'avions pas ce nom-là dans la maison, il me tendit l'adresse écrite sur un morceau de papier...

« Je la lus...

« Il y avait bien rue François-Miron, mais il y avait numéro 59, au lieu du numéro 39...

« Si c'était une frime, monsieur?... S'il emportait le meuble d'ici? — Mais alors il aurait donc fallu qu'il *eusse* la clef du logement?...

— Vous n'aviez pas vu passer de commissionnaire devant votre loge?

— Pour ça, non... il est vrai que je ne m'y trouvais point... étant chez l'épicemar.

— Vous souvenez-vous du nom que portait l'adresse?

— Oui, monsieur... je m'en souviens très bien... c'était celui d'un M. Roudil...

— Ce nom est-il en effet celui d'un locataire de la maison indiquée?

— Monsieur, je l'ignore.

— Allez au 39, — commanda le chef à l'agent, — et s'il existe là un M. Roudil, demandez si on lui a apporté un meuble, ce matin, vers dix heures et demie.

L'agent sortit.

Au bout de quelques minutes il était de retour.

On ne connaissait aucun Roudil au 39, et nul commissionnaire portant un meuble n'avait franchi le seuil.

— Cela saute aux yeux! — dit le commissaire aux délégations, — on est venu ce matin voler le meuble qui manque à cette place!...

— Évidemment... — murmura le chef de la Sûreté, devenu très soucieux. — Mais je me demande dans quel intérêt on a commis ce vol... — Personne ne devait connaître la mort de Flogny...

— Sans doute on guettait à Paris son départ... — répliqua le commissaire. — Peut-être était-il filé lui-même par les gens dont il suivait la piste ou par leurs affidés... — J'ai relevé dans le procès-verbal du commissaire d'Amboise une particularité...

— Laquelle?

— C'est qu'on n'a trouvé dans les lambeaux de vêtements de Flogny ni portefeuille, ni clefs, ni argent, ni carte d'inspecteur... — Or, il avait certainement ces différents objets sur lui dans son voyage, et les bêtes féroces n'ont pu les faire disparaître...

— C'est exact.

— Ce procès-verbal constate, en outre, que Flogny s'était rendu à l'*Hôtel du Commerce*, à Bléré, pour s'y mettre en rapport avec un voyageur arrivé le matin même et le questionner sur certains faits... — Qui sait si ce voyageur ne pourrait pas nous donner un indice?...

« Flogny supposait que le personnage dont il s'agit pourrait l'éclairer, puisqu'il tenait tant à le rejoindre... — Est-il inadmissible que cet homme ait été l'un des auteurs du crime de l'*Hôtel des Indes*, et que, certain de la présence de Flogny à Bléré, il ait télégraphié à Paris, à un complice, de s'emparer des papiers compromettants pour eux?...

— On ne confie pas de telles instructions à une dépêche!

— Pourquoi non, quand on se sert d'un langage convenu d'avance? — Rien de plus facile, d'ailleurs, que de savoir si une dépêche est arrivée de Bléré à Paris dans la matinée d'aujourd'hui.

— Cela est facile, en effet.

XIX

— Savez-vous comment s'appelait le voyageur que Flogny allait chercher à Bléré? — reprit le commissaire aux délégations.

— Non... — répondit le chef de la Sûreté.

— Le procès-verbal doit en faire mention. — D'ailleurs le patron de l'*Hôtel du Commerce* nous l'apprendrait.

— On peut le retrouver... — Il est parti pour Londres dans la journée d'hier sans connaître, bien entendu, la mort de Flogny...

— Vous savez, monsieur le chef de la Sûreté, qu'on nous a signalé d'Angleterre une bande dangereuse qui exploite Paris... — On nous a même envoyé quelques noms. — L'homme qui vient de partir pour Londres n'aurait-il pas des accointances avec cette bande?... — Il y a dans tout ceci deux choses stupéfiantes pour moi, l'enlèvement du meuble qui se trouvait là, et l'absence de tout objet ayant appartenu au malheureux inspecteur sur le lieu où on a trouvé son cadavre mutilé.

— Nous allons prendre des mesures...

— Il faut rejoindre le voyageur questionné à Bléré par Flogny.

— Dès mon arrivée à la Préfecture, je donnerai des ordres à ce sujet...

En effet, moins d'une demi-heure après ce moment, les ordres étaient donnés, et l'un des agents les plus habiles se préparait à se mettre en campagne.

Nous avons laissé Misticot et Trilby partant pour Tours, le second filant le premier.

Trilby, tout en roulant, cherchait le moyen de se conformer littéralement aux instructions d'Arnold Desvignes ,c'est-à dire de se débarasser du petit marchand de médailles sans que sa mort parût être le résultat d'un crime.

Ce n'était point de Bléré à Tours, quoique monté dans un compartiment du même train, qu'il espérait trouver l'occasion de supprimer adroitement l'affidé de sœur Marie.

Il ne pouvait que le surveiller.

A Tours, où tous deux descendirent, Misticot alla droit au bureau de renseignements.

Trilby fut bien forcé de le suivre dans ce bureau pour savoir ce qu'il allait faire, et il en franchit le seuil en même temps que lui, sans attirer d'abord son attention.

— Puis-je prendre ici-même, monsieur, un billet pour Cherbourg? — demanda Stanislas Dumay à l'employé, qui répondit :



— Pouvez-vous, monsieur, reproduire exactement ceci ?

— Parfaitement, mais vous changerez deux fois de voiture, au Mans et à Caen.

— Peu m'importe... — Quand y aura-t-il un train ?

— A quatre heure cinq minutes du soir.

Ainsi renseigné, Misticot se retourna, et en se retournant il se trouva en face de Trilby, qu'il reconnut pour l'avoir vu sous son déguisement de commis-voyageur à l'hôtel du Commerce, à Bléré

Ils se saluèrent.

— Monsieur, — dit l'Irlandais en riant, — vous venez de demander ce que j'allais demander moi-même, car je vais à Cherbourg comme vous... — D'ici à quatre heures du soir on ne peut passer son temps à se promener... — Si vous voulez, nous entrerons au buffet de la gare et nous y prendrons nos précautions contre la fringale, car je doute que nous ayons le temps de dîner au Mans...

— Volontiers, monsieur...

L'ex-clown du cirque Fernando et le petit marchand de médailles s'attablèrent au buffet en face l'un de l'autre, et se firent servir une omelette et de la viande froide.

— Vous n'irez pas plus loin que Cherbourg, monsieur? — demanda Misticot tout en mangeant.

— Je ne saurais le dire... — Je me rends dans une maison où j'ai l'espoir de conclure une affaire importante.

— Vous êtes voyageur de commerce?

— Oui, et de plus je suis courtier d'assurances sur la vie.

— Ah! très bien... — reprit Misticot. — Et votre affaire conclue vous repartirez pour Paris?

— Cela dépendra d'une lettre du directeur de ma Compagnie... la *Compagnie générale d'Assurances internationales*... — Peut-être serais-je forcé d'aller en Angleterre...

— Dans quelle ville?

— A Portsmouth et à Plymouth, probablement...

— Voilà qui est singulier!

— En quoi?

— En ce que nous continuerons sans doute à faire route ensemble...

— Ah! bah!... Allez-vous donc en Angleterre?

— Oui. — A Plymouth.

— Une ville où je vais presque les ans et où je fais d'assez longs séjours...

— Alors, vous y connaissez du monde?

— Beaucoup...

— Connaissez-vous la maison Anderson?

— Parfaitement... Les frères Anderson sont des Américains très riches, de braves gens qui exploitent d'immenses bassins houillers... — J'ai fait une assurance au plus jeune des deux frères... — Est-ce que vous allez chez eux?...

— Oui... et si vous allez jusqu'à Plymouth, je serai enchanté de continuer le voyage avec vous...

— Moi de même je vous assure! — répliqua Trilby, dans l'esprit duquel

venait de naître une idée soudaine. — Mais irai-je en Angleterre? — Nous saurons cela à Cherbourg, où vous serez sans aucun doute obligé d'attendre le paquebot et où je trouverai une lettre poste restante...

Le temps passa; l'heure du départ arriva; les deux compagnons de route prirent des billets de première classe et montèrent dans le même compartiment.

A l'âge de Misticot on se lie facilement; Trilby, d'ailleurs, se montrait tout à la fois fort courtois et fort réservé, ce qui augmentait la confiance du jeune garçon.

D'ailleurs, à quel propos aurait-il pu se défier de cet aimable courtier d'assurances sur la vie?

En arrivant au Mans, ils étaient intimes.

Le train du Mans à Caen partait presque aussitôt.

Ils n'eurent que le temps de changer de voiture et la vapeur siffla.

A Caen, au contraire, où le chemin de fer les déposa à onze heures du soir, ils devaient attendre jusqu'à deux heures vingt-quatre minutes du matin le train venant de Paris.

Comment tuer le temps pendant trois heures? — En soupant.

Ils soupèrent dans un café voisin de la gare, et Misticot se renseigna sur les départs des paquebots pour Plymouth.

Aucun bateau ne faisait le service direct de Cherbourg à Plymouth.

Ils se rendaient à Southampton ou à Weymouth. — De l'un ou l'autre de ces endroits Misticot gagnerait Plymouth en chemin de fer.

— Vous ne pourrez vous embarquer qu'après-demain... — dit Trilby. — J'aurai reçu ma lettre et je saurai si je pars avec vous...

A deux heures vingt-quatre minutes, les deux voyageurs remontèrent en chemin de fer et arrivèrent à Cherbourg à six heures et demie du matin.

Misticot, accompagné par Trilby, se rendit au bureau des paquebots.

Un départ pour Weymouth venait d'avoir lieu. — Un autre aurait lieu le lendemain pour Southampton.

Ceci donnait à Trilby toute la journée pour combiner ses plans.

— Aller en Angleterre avec lui serait dangereux... — se disait l'Irlandais. — Le hasard pourrait me faire reconnaître par un détective... — Il faut aviser...

Trilby connaissait la ville.

Il conduisit son compagnon à l'*Hôtel d'Angleterre*, où lui-même n'avait jamais mis les pieds; il demanda deux chambres; Misticot, brisé de fatigue, se mit au lit et s'endormit aussitôt d'un sommeil de plomb après avoir recommandé à Trilby de le réveiller pour déjeuner.

L'Irlandais, — qui s'était fait inscrire sous le nom de Doucet, courtier d'assurances sur la vie, — se jeta tout habillé sur son lit et se mit à réflé-

chir et à combiner, comme un auteur dramatique échafaudant le scénario d'une pièce.

Vers neuf heures et demie il quitta sa chambre, descendit, entra au bureau de l'hôtel et dit :

— Si par hasard le jeune homme qui est arrivé avec moi me demandait, veuillez lui répondre que je suis allé conclure l'affaire dont je lui ai parlé, mais que je serai de retour pour l'heure du déjeuner...

Quelques années auparavant Trilby avait *travaillé* à Cherbourg en compagnie de son fidèle William Scoot.

Il y avait laissé bon nombre de ses compatriotes à consciences larges et à mains adroites, entre autres un certain marin anglais du nom de Dickson, qui s'occupait spécialement de contrebande.

Homme de sac et de corde, bandit dans toute la force du terme, Dickson possédait un petit côtre qu'il mettait volontiers à la disposition de quiconque le payait grassement.

Trilby gagna le port et, s'adressant à un matelot qu'il rencontra, lui dit :

— Mon brave, connaissez-vous Nicolas Dickson... le capitaine Dickson?

— Très bien...

— Pourriez-vous m'indiquer sa demeure ?

— Parfaitement, mais vous aurez plutôt fait d'aller le trouver à bord de son côtre, où il se trouve en ce moment... — il est arrivé d'Angleterre ce matin...

— Comment se nomme le côtre?

— La *Mouette*... — Vous n'avez qu'à embarquer dans l'un de ces canots qui sont là, amarrés au quai... Le premier matelot venu vous y conduira...

Trilby suivi le conseil.

Cinq minutes plus tard, le canot frété par lui accostait la *Mouette*, petit bâtiment peint en noir avec une bande rouge à la ligne de flottaison.

On ne voyait personne sur le pont, pas même un mousse.

— Ohé! de la *Mouette !* — cria le matelot.

Aussitôt après cet appel un panneau se souleva, et des profondeurs de la cale sortit un homme court et trapu, vêtu d'un pantalon bleu, d'une vareuse de la même couleur et coiffé d'un béret rouge.

Une barbe épaisse et rousse cachait les trois quarts d'un visage bronzé. — Des yeux gris, vifs et d'une expression très dure, luisaient sous un front bas.

Ce personnage, âgé d'environ quarante-cinq ans mais qui paraissait en avoir cinq ou six de plus, était Nicolas Dickson, généralement appelé le capitaine Dickson, quoiqu'il ne fût pas même capitaine au long-cours.

— Qui hèle la *Mouette?* — demanda-t-il.

Ce fut Trilby qui prit la parole et prononça quelques mots en anglais.

Le contrebandier poussa une exclamation de surprise.

— Aborde! — dit-il ensuite. — Je vais envoyer l'échelle...

Et il détachait une échelle de corde qui glissa sur les flancs du côtre.

XX

Avec une agilité de clown, — c'est bien le cas de le dire, — Trilby fut à bord en une seconde et tendit la main à Dickson en lui demandant, toujours en anglais :

— Tu es seul ici, mon vieux camarade?

— Seul... — Mes deux hommes sont à terre.

— J'ai à te parler.

— Alors, renvoie ton canot... Je te reconduirai dans mon you-you.

L'Irlandais jeta cent sous au matelot qui l'avait amené et qui partit enchanté de cette aubaine, puis il suivit Dickson dans sa cabine, où après quelques instants donnés aux souvenirs du passé et aux amis communs disparus, la conversation s'engagea.

— Aimes-tu toujours gagner de l'argent? — fit Trilby.

— Toujours... et je n'aime même que ça...

— Que répondrais-tu si on te proposait trois mille francs?

— Je répondrais d'abord que je les accepte, et ensuite je demanderai ce qu'il faut faire pour les empocher...

— La chose du monde la plus simple... — Empêcher quelqu'un d'arriver en Angleterre.

— Diable! — Suppression d'individu voyageant pour ses affaires ou pour son plaisir! c'est grave!

— Trois mille francs sont une somme.

— C'est juste. — Mais le moyen? as-tu le moyen?

— Peux-tu partir ce soir pour Plymouth?

— Je peux toujours tout ce que je veux... je suis mon seul maître...

— T'est-il possible de naviguer seul?

— Non... du moins aujourd'hui.

— Pourquoi?

— Je dois charger demain une cargaison de cigares de contrebande... — J'ai besoin de mes deux hommes pour la manœuvre...

— Il faut éviter d'avoir des témoins...

Dickson réfléchit pendant une ou deux minutes, puis tout à coup :

— L'affaire peut s'arranger.

— Tu as trouvé un moyen de nous débarrasser du personnage gênant sans qu'on puisse soupçonner un crime?

— Oui.

— Et ce moyen?

— Tu connais la passe qu'on traverse pour arriver à Plymouth?

— Très bien.

— Tu sais que le poste principal de la douane anglaise se trouve sur le point le plus élevé des falaises qui bordent la côte en avant de cette passe et sur une longueur de quatre kilomètres environ?...

— Je le sais.

— Au bas des falaises existe une plage où l'on vient quelquefois faire la contrebande sous le nez des douaniers. Mais depuis un mois le nombre des hommes de service est doublé, et nous avons changé jusqu'à nouvel ordre notre lieu de chargement et de déchargement... — J'ai découvert un petit endroit très commode à une lieue de Plymouth... C'est là que j'opère pour le quart d'heure...

— Après?

— On peut descendre des falaises par un étroit sentier conduisant à la plage. — Ce sentier est gardé toutes les nuits par cinq douaniers... — Comprends-tu?...

— Je commence... — C'est là que sous un prétexte quelconque tu débarquerais notre gêneur.

— Oui... — en pleines ténèbres, — en lui indiquant le sentier... — que dis-tu de cela?

— Je dis que c'est mauvais... — Il tombera dans le poste de la douane et, en admettant qu'on l'arrête, il sera relâché le lendemain après informations prises...

— Il ne sera pas arrêté le moins du monde. — Parle-t-il l'anglais?

— Je suis sûr que non.

— Eh bien! les gens de la douane, à qui les contrebandiers ont tué ces jours derniers trois hommes, ont reçu la consigne de se servir de leurs armes, la nuit, après une simple sommation du chef de poste restée sans réponse... Une ombre leur apparaîtra dans le sentier en question... — La sommation sera faite... — Le gêneur, n'y comprenant goutte, ne répondra point et ne s'arrêtera pas... — Les fusils alors partiront d'eux-mêmes; ce sera de la besogne bien faite, et personne n'aura rien à dire... — Qu'est-ce que tu pense de ça?...

— Le truc me paraît ingénieux... il doit réussir. — Autre chose...

— Quoi?

— Il ne faut pas qu'on puisse trouver sur le corps un papier quelconque permettant de constater son identité...

— Quant à ça, je ne m'en charge pas...c'est toi seul que cela regarde....

— A quel heure embarquerons-nous ce soir?

— A six heures... — La nuit sera belle... — Un joli vent d'est nous permettra d'arriver aux falaises vers une heure du matin...

— Et moi, quand pourrais-je être de retour?

— Pas avant la nuit de demain... — Il faut que je charge ma contrebande...

— Si je dois embarquer ce soir avec mon gêneur, où te trouverai-je?

— Sur le port. à l'auberge de la *Marine marchande*... — J'ai besoin d'une réponse avant quatre heures... — Tu n'auras qu'à prononcer ces trois mots : *A ce soir!*

En ce moment une légère secousse ébranla le côtre.

— Ce sont mes hommes qui reviennent... — dit le contrebandier. — je vais te reconduire à terre...

Dickson et Trilby se quittèrent sur le port, en face de l'auberge de la Marine marchande, et l'Irlandais regagna son hôtel.

— Mon jeune compagnon de voyage est-il levé? — demanda-t-il à un garçon.

— Oui, monsieur.

— Est-il sorti?

— Oui, monsieur, une demi-heure après vous... — il est allé voir la mer... il rentrera pour déjeuner...

La curiosité l'avait emporté chez Misticot sur ses préoccupations, si vives que fussent celles-ci.

S'étant réveillé après une heure et demie de sommeil, il s'était habillé en toute hâte et il était sorti pour voir la mer qu'il ne connaissait pas.

Arrivé sur la jetée il resta pendant plus d'une heure en extase devant ce spectacle splendide, absolument nouveau pour lui.

Ce ne fut pas sans peine qu'il s'arracha à sa contemplation pour retourner à l'hôtel d'Angleterre.

Il y trouva Trilby dans la salle à manger, assis devant un vermout, et tellement absorbé par la lecture du journal étalé sous ses yeux qu'il ne s'aperçut point de l'arrivée de Misticot.

Celui-ci lui toucha l'épaule et lui dit en riant :

— Il paraît que ce que vous lisez vous intéresse beaucoup, monsieur!

Trilby releva la tête, tressaillit et s'écria :

— Eh! parbleu! ce que je lis vous intéresse autant que moi, mon jeune ami!

— Qu'y a-t-il donc dans ce journal?

— On y parle d'un voyageur avec lequel nous avons déjeuné et dîné à Blere, à la table d'hôte de l'*Hôtel du Commerce*, et qui dimanche soir est parti pour Amboise en compagnie d'un autre voyageur avec qui je vous ai vu causer pendant quelques instants.

Misticot fit un mouvement de surprise.

— Est-ce de M. Delvigne qu'il s'agit? — demanda-t-il.

— Précisément... — Son nom est là en toutes lettres dans ce journal, ainsi que celui de l'autre... — Savez-vous ce que c'était que l'autre?

— Oui... — répondit le petit marchand de médailles, — il appartenait à la brigade de Sûreté de Paris... — Il était venu à Bléré pour m'y trouver...

— Vous! — murmura Trilby jouant l'étonnement et regardant le gamin de Montmartre avec un air de défiance...

— Rassurez-vous, *je n'en suis pas!* — dit Misticot en riant. — Cet homme, que je voyais pour la première fois de ma vie, venait me demander quelques petits renseignements...

— Et vous les lui avez donnés?

— Sans doute...

— Eh bien! il ne les portera pas à ceux qui l'envoyaient les prendre, ces renseignements...

— Que lui est-il donc arrivé? — demanda le jeune garçon anxieux.

— Une chose extraordinairement désobligeante...

— Quelle chose?...

— Il a été, ainsi que le voyageur de commerce Delvigne, dévoré par les fauves échappés de la ménagerie Pezon...

— Allons donc! vous vous moquez de moi!... — s'écria le gamin de Montmartre. — Ce n'est pas possible!... ce n'est pas vrai!...

— Lisez vous même... vous verrez si je plaisante... — La plaisanterie, d'ailleurs, serait de bien mauvais goût!...

Et Trilby, tendant à Misticot la feuille qu'il tenait, lui désigna du doigt la reproduction de l'article du journal d'Indre-et-Loire.

Misticot le lut avidement, et à mesure que les lignes passaient sous ses yeux, il devenait pâle.

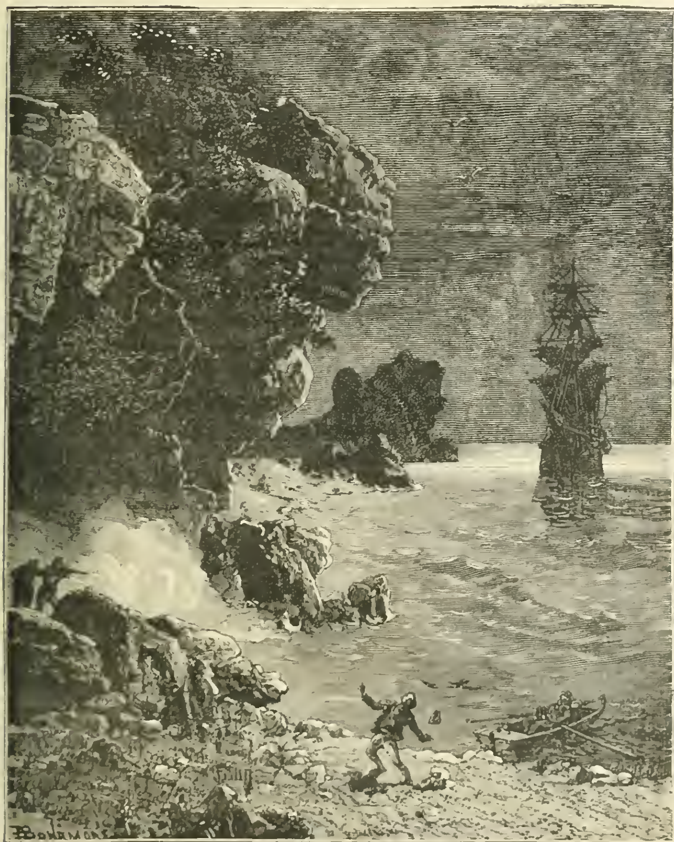
— Quelle mort affreuse et quelle coup incroyable! — balbutia-t-il avec accablement lorsqu'il eut achevé.

— On croirait que cette double mort vous bouleverse! — fit Trilby. — Ces deux hommes n'étaient point vos amis cependant...

— Certes!... Mais la catastrophe est assez effroyable pour bouleverser... même quand il s'agit d'inconnus...

Misticot se disait tout bas :

— Flogny mort, c'est l'effondrement des recherches qu'il avait commencées!... — On croirait que le diable s'est fait le protecteur spécial des assasins d'Étienne Béraud, et que ceux qui les cherchent sont condamnés! — Ça sera peut-être bientôt mon tour, mais, tant pis, j'irai jusqu'au bout!... — Je saurai si l'Arnold Desvignes de la rue des Tournelles est le même que l'Arnold Desvignes de Bléré et l'associé du ban-



Une dizaine de coups de fusil pétillèrent à la fois, suivis d'un cri déchirant.

quier Jules Verrière... — Mais d'abord, avant tout, il faut que sœur Marie soit avertie de ce qui s'est passé dans la forêt d'Amboise...

— C'est déplorable, sans doute... — reprit Trilby. — Mais en somme tout cela nous est indifférent... — Ces malheureux sont morts... que Dieu ait leur âme!... — Ne pensons plus à eux, pensons à nous...

— Oui... — Oui... — fit Misticot distrait.

XXI

— Ainsi que je le prévoyais, — continua l'Irlandais, — j'ai trouvé, poste restante, une lettre du directeur de ma compagnie...

— Irez-vous en Angleterre? — demanda Misticot.

— Oui, et ce qui m'enchante, j'ai reçu l'ordre de me rendre à Plymouth, où vous allez vous-même et où je pourrai vous présenter à messieurs Anderson... Seulement...

Trilby s'interrompit.

— Seulement, quoi? — fit le gamin de Montmartre.

— Il m'est enjoint de me trouver demain matin à Plymouth, ce qui m'a paru tout d'abord impossible, le paquebot pour Plymouth ne partant qu'après-demain... mais le hasard m'a fait rencontrer un de mes amis, marin et possesseur d'un côtre avec lequel il opère des transports de marchandises entre Cherbourg et la côte ouest de l'Angleterre... Il lève l'ancre ce soir, à six heures, et met le cap sur la baie de Plymouth. — Il m'a offert de m'embarquer ce que, naturellement, j'ai accepté. — Pourquoi ne profiteriez-vous pas de l'occasion?...

— J'en profiterai de grand cœur, mais votre ami voudra-t-il d'un passager de plus?...

— Si je le lui demande, j'ai la certitude qu'il consentira...

— Quand arriverons-nous à Plymouth?

— Demain, au point du jour.

— Cela me ferait gagner près de quarante-huit heures au moment où le temps est si précieux pour moi! — Je vous en prie, obtenez de votre ami qu'il m'embarque avec vous.

— Je l'obtiendrai, mais je dois vous prévenir d'une chose...

— Laquelle?

— Mon ami fait un peu de contrebande...

— Que m'importe?... — Je ne suis pas gabelou!...

— Nous aurons beaucoup de précautions à prendre pour débarquer... quelques difficultés à vaincre peut-être...

— Cela m'est bien égal, pourvu que je gagne du temps.

— Eh bien! après déjeuner nous irons trouver mon ami à l'*Auberge de la Marine marchande*, où il a établi son quartier général, et nous nous entendrons avec lui.

— Déjeunons donc vite, car j'ai à m'occuper de quelque chose de très important et de très pressé... — dit Misticot.

— Ici! à Cherbourg où vous n'étiez jamais venu et où vous ne connaissiez personne! — s'écria Trilby. — J'avoue que vous piquez ma curiosité!

— Il me sera bien facile de la contenter!... — Avant de partir pour Plymouth, je veux faire faire la reproduction d'une photographie que je compte envoyer aujourd'hui même à Paris...

— Une reproduction... — fit l'Irlandais non sans inquiétude, — il est impossible que vous l'obteniez en un temps si court...

— Je payerai pour qu'on fasse l'impossible.

— C'est donc bien pressant?...

— Oui, et en sortant de table je courrai chez un photographe qui puisse satisfaire mon désir.

— Je vous accompagnerai si vous n'y voyez pas d'indiscrétion... — Je n'ai plus rien à faire à Cherbourg et je m'ennuie...

— Accompagnez-moi, cher monsieur, je ne demande pas mieux... Nous irons ensuite à l'*Aubege de la Marine marchande*.

Le déjeuner, rapidement servi, fut expédié rapidement par les deux compagnons de route qui, aussitôt après, se mirent à la recherche d'un photographe; — cette recherche ne fut d'ailleurs ni longue ni difficile, car à Cherbourg, comme partout, les *collaborateurs du soleil* abondent.

Au bout de cinquante pas, ils s'arrêtèrent devant une vitrine garnie de fort belles épreuves.

— Entrons ici... — dit Misticot.

Trilby, très perplexe, se demandait si le portrait dont il s'agissait d'obtenir la reproduction n'était point celui d'Arnold Desvignes, trouvé par le petit marchand de médailles chez le brocanteur de Bléré, et il lui paraissait difficile de ne se point répondre d'une façon affirmative.

Ses suppositions se changèrent en certitude quand Misticot tira de son portefeuille l'épreuve en question, et la présenta au photographe en lui disant :

— Pouvez-vous, monsieur, reproduire exactement ceci?

— Rien de plus facile, monsieur...

— Il faudra reproduire aussi la dédicace qui se trouve sur l'envers de la photographie, et la coller au dos de la reproduction.

— Très bien... — Combien vous faudrait-il d'épreuves?...

— Trois, que je viendrai chercher vers quatre heures...

— Demain?

— Non, aujourd'hui...

Le photographe sourit.

— C'est impossible, monsieur... — dit-il ensuite.

—Je vous payerai trois cents francs cette reproduction...— Un *oui* ou un *non*, je vous prie...— Si c'est non, j'irai tout droit chez un de vos confrères...

— Vous aurez les trois épreuves à quatre heures, monsieur, mais ce sera un vrai tour de force...

Misticot prit cinq louis dans son porte-monnaie et les posa sur le coin d'une table.

— Le reste contre les épreuves... — dit-il alors.

Et il quitta l'atelier du photographe en compagnie de Trilby qu'une angoisse mortelle dévorait.

Une seule des trois épreuves arrivant à Paris en mains hostiles pourrait être la perte d'Arnold!...

Comment empêcher l'envoi?

L'ex-clown du cirque Fernando éprouvait une envie farouche d'attirer le gamin de Montmartre dans quelque coin écarté de la ville et de l'étrangler, mais en plein jour un tel projet n'offrait pas la moindre chance de réussite.

Quel parti prendre?

Un seul : — prévenir Arnold de l'imminence du péril, puisqu'il était impossible de supprimer à Cherbourg, comme il l'avait fait à Bléré, la lettre de Misticot.

Le jeune garçon étant condamné à mort et l'arrêt devant être exécuté la nuit suivante, il importait peu qu'il envoyât cette photographie à la religieuse.

Desvignes, sur ses gardes, serait sans doute assez habile pour l'empêcher d'arriver à son adresse.

— L'envoi de cette photographie est donc une affaire bien sérieuse? — reprit Trilby d'un air indifférent.

— Très sérieuse, oui... — répondit Misticot. — De cet envoi dépend peut-être le bonheur d'une famille... — Je ne puis m'expliquer davantage à cet égard, car il s'agit d'un secret qui n'est pas le mien... — Entrons dans un café, j'ai à écrire ma lettre d'envoi...

— Et moi j'adresserai quelques lignes au directeur de la Comagnie, afin de lui annoncer que je pars pour Plymouth.

L'ex-clown du cirque Fernando traça en anglais les lignes que nous allons reproduire :

« Je suis pas à pas le personnage gênant, mais je ne puis l'empêcher en ce moment d'expédier où vous savez, à qui vous savez, la dangereuse photographie.

« A vous d'empêcher la lettre et le portrait d'arriver à leur adresse.

« Demain le gêneur sera muet.

« Cherbourg. »

Trilby mit sous enveloppe cette lettre sans signature, et sur l'enveloppe traça l'adresse d'Arnold Desvignes.

De son coté Misticot écrivait ceci :

« Ma chère sœur Marie,

« Je me trouve à Cherbourg d'où je vais partir pour l'Angleterre, suivant toujours la piste de l'homme dont nous voulons connaître le passé. — Je crois ce passé très noir, et vous le croirez comme moi en voyant la photographie que je joins à ma lettre.

« Cette photographie est le portrait du véritable Arnold Desvignes. — Un hasard providentiel me l'a fait découvrir à Bléré, et le premier coup d'œil vous prouvera qu'il ne ressemble en rien à l'homme que nous connaissons sous ce même nom d'Arnold Desvignes.

« Je vais à la recherche de celui qui doit seul avoir le droit de porter ce nom. — Si Dieu permet que je le trouve ou que je découvre de quelle manière l'associé de M. Verrière s'est substitué à lui, Mlle Angélique sera préservée du plus grand de tous les malheurs.

« Votre petit serviteur très respectueux et très dévoué,

« STANISLAS DUMAY. »

Misticot mit sa lettre dans une enveloppe qu'il ne ferma point, ayant à y introduire la photographie, puis il traça l'adresse convenue, celle du curé de Malnoue.

— Maintenant, — dit-il à Trilby, — nous irons, si vous voulez, nous entendre avec votre ami le contrebandier pour mon passage...

— Allons...

L'*Auberge de la Marine marchande*, établissement où le luxe et le confortable étaient choses absolument inconnues, offrait au rez-de-chaussée une très vaste salle dont les murailles étaient décorées de peintures représentant ou tout au moins ayant la prétention de représenter des sujets maritimes.

Des rangées de petites tables accompagnées de leurs escabeaux, un comptoir immense, et de hauts dressoirs chargés de verres et de bouteilles constituaient le mobilier.

Une foule bruyante, généralement composée de matelots de tous les types et de tous les pays, composait la clientèle de cette salle, ou plutôt de ce cabaret.

Trilby fit halte sur le seuil, et au millieu de l'atmosphère épaissie par la fumée des pipes fut quelques minutes avant d'apercevoir Dickson attablé dans un angle avec un homme qui lui comptait de l'argent.

— Le voilà... — dit-il à Misticot en lui désignant le patron de la *Mouette*, — mais il est occupé... Attendons un instant qu'il ait terminé ses comptes.

Ce ne fut pas long.

Dickson, que son compagnon venait de quitter, leva les yeux, vit Trilby et lui fit signe de venir auprès de lui.

L'Irlandais s'avança, suivi de Misticot.

— Mon cher ami, — dit-il au contrebandier en lui tendant la main, — je me suis permis de promettre à ce jeune homme, à qui je porte un vif intérêt, que vous consentiriez à le prendre à votre bord et à le conduire en même temps que moi à Plymouth où nous allons tous deux... — j'espère que vous ne me démentirez pas...

— Je ne vous démentirai point, — répliqua Dickson. — Je prendrai le jeune homme, puisque cela vous est agréable à tous les deux... — Nous lèverons l'ancre ce soir à six heures... — Vers une heure du matin nous serons en face des falaises de Plymouth où je vous débarquerai l'un et l'autre, car ma destination n'est pas là, et aussitôt après vous avoir mis à terre je filerai vers l'ouest... — Pour prix du passage, vous donnerez une gratification à mes hommes... — Voilà qui est convenu... — Maintenant, je vous offre un verre de wiskey...

XXII

A quatre heures, les deux compagnons de route retournèrent chez le photographe.

Les trois reproductions, face et revers, étaient prêtes, parfaitement venues. à peine moins colorées que le modèle.

Misticot paya les dix louis restant dus, mit l'original dans la lettre adressée à la cure de Malnoue, glissa les copies dans son portefeuille, ferma l'enveloppe et dit à Trilby :

— Allons à la poste.

Cinq minutes après, la lettre du gamin de Montmartre à sœur Marie et celle de l'Irlandais à Arnold Desvignes tombaient l'une à côté de l'autre au fond de la boîte du grand bureau de poste de Cherbourg.

Il ne restait que le temps d'aller dîner à l'hôtel et de se rendre à bord du côtre.

— Un conseil... — fit Trilby tout en dînant. — Rien de plus facile à bord, quand la mer est un peu dure, que de perdre les objets qu'on a l'habitude de garder sur soi... — Mettez dans votre valise vos papiers... votre argent... votre portefeuille... — Je ne manque jamais de prendre cette précaution lorsque je navigue...

— Le conseil est bon... je le suivrai...

Le gamin de Montmartre le suivit en effet, ne conservant sur lui que

son porte-monnaie qui contenait environ deux cents francs en or et en menue monnaie.

A six heures moins un quart un canot conduisit à bord de la *Mouette* Misticot et Trilby.

— Descendez dans la cabine. — leur dit le contrebandier, — et ne remontez sur le pont que lorsque je vous appellerai... — Vous gêneriez la manœuvre...

L'Irlandais et le gamin obéirent.

— Pare à hisser le canot. — commanda Dickson aux deux matelots.

Le canot fût monté et fixé à l'arrière sur ses palans.

Au contraire le you-you, minuscule embarcation pouvant contenir seulement deux personnes, fut rangé le long d'un bordage, prêt à être descendu à la mer en quelques secondes.

On leva l'ancre, Dickson empoigna la barre et les matelots larguèrent les voiles.

Le côtre oscilla d'abord au mouvement du flot, puis les voiles se gonflèrent sous l'action d'une bonne brise de terre et il fila rapidement.

Au bout d'un quart d'heure, il était à plus d'une lieue de la côte.

— Les passagers peuvent monter si ça leur plaît! — cria Dickson.

Misticot et Trilby se hâtèrent de quitter les cabines.

Pour l'Irlandais, la mer était une ancienne connaissance; mais pour le gamin de Montmartre, *le large* constituait un spectacle nouveau, grandiose, émouvant au plus haut point.

Le côtre ayant vent arrière filait comme un vapeur, laissant derrière lui un long sillon d'écume, que les feux du soleil couchant teignaient de toutes les nuances du prisme.

— Que c'est beau, sapristi, que c'est beau! — s'écria le jeune garçon en s'accoudant au bordage pour conserver son équilibre.

Il resta en extase jusqu'au moment où la nuit, descendant sur la mer, lui produisit l'effet d'un rideau qui s'abaisse sur le décor d'une féerie.

— Voilà que le vent devient dur, — fit alors le contrebandier. — Tout à l'heure nous embarquerons des paquets d'écume... — Allez faire un somme dans la cabine... je vous réveillerai quand il en sera temps...

Aussitôt que les passagers furent descendus, Dickson appela ses hommes et leur dit à voix basse :

— Nous marchons droit sur les falaises de Plymouth.

— Sur les falaises! — répéta l'un des matelots, — mais c'est là que sont les postes principaux de la Douane.

— Écoutez-moi sans m'interrompre... A deux cents mètres de la baie on larguera les voiles afin que le côtre reste en panne... On mettra le you-

you à la mer, et l'un de vous ira débarquer sous les falaises le jeune homme qui est là... — Est-ce compris?

— Oui, capitaine, mais le jeune homme pourrait bien recevoir quelque balle des douaniers...

— C'est son affaire et non la nôtre.

— Comment retrouver le côtre après avoir débarqué le passager?

— Je suspendrai une lanterne à l'une des vergues... — Il y aura cent francs pour chacun de vous, sans compter ce que le jeune garçon vous donnera probablement... Voilà ce que j'avais à vous dire... Allez.

Les deux hommes retournèrent à leur poste.

Le côtre filait de plus en plus vite. — La brise fraîchissait. — Le ciel devenait très noir.

— Allumez le fanal, — commanda Dickson, — et voyez la boussole.

Presque aussitôt une lumière brilla à l'avant de l'embarcation.

— Comment sommes-nous? — demanda le contrebandier.

— Nous obliquons à l'ouest... — répondit la voix du matelot placé près de la boussole.

Dickson pesa sur le gouvernail, changeant un peu la direction du côtre, et l'on n'entendit plus que le sifflement de la brise à travers les cordages, et le clapotis des vagues coupées par l'étrave du petit navire.

Dans la cabine, Misticot et Trilby s'étaient étendus sur deux hamacs. éclairés par une lampe suspendue au fond et dont on ne pouvait voir la lumière depuis le dehors, les hublots étant hermétiquement fermés.

Trilby faisait semblant de dormir.

Misticot, les yeux grands ouverts, écoutait les bruits harmonieux du vent et de la mer.

— J'aurais aimé être marin... — pensait-il.

Et son imagination s'égarait en des voyages fantastiques.

Tout à coup il fut tiré de sa rêverie par un ralentissement brusque de l'allure du côtre. — En même temps les mouvements de roulis s'accusaient davantage et des pas rapides retentissaient sur le pont.

Trilby, faisant semblant de se réveiller, demanda :

— Quelle heure est-il?

— Minuit... — dit Misticot après avoir consulté sa montre.

— Nous sommes en mer depuis six heures... — Nous ne tarderons pas à arriver...

La porte de la cabine s'ouvrit

Un matelot parut.

— Vous pouvez monter sur le pont... — fit-il. — mais pas de bruit et ne parlez qu'à voix basse, — nous sommes entrés dans la baie de Plymouth.

L'Irlandais et le jeune garçon montèrent.



— Je vous dérange peut-être, chère madame... fit-il en saluant la maîtresse du logis.

Dickson s'était fait remplacer à la barre par un de ses hommes.

— Éteignez le fanal... — commanda-t-il après avoir étudié la boussole et le point de sa carte de navigation. — Dans une heure, nous serons à cinq cents mètres des falaises... — ajouta-t-il.

De nouveau le silence s'établit.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent.

Au bout de ce temps, Dickson reprit :

— Attention... nous voici au bon endroit.

Il reprit son poste à la barre ; les deux matelots carguèrent les voiles ; — le côtre n'étant plus poussé en avant que par la force de la vitesse acquise se ralentit peu à peu et finit par s'immobiliser tout à fait, flottant comme une épave.

— Le you-you à la mer... — ordonna le patron de la *Mouette*.

Cet ordre fut à l'instant même exécuté avec une dextérité témoignant d'une longue habitude, et l'un des hommes descendit dans le frêle esquif avec une paire d'avirons.

— Vous ne pouvez débarquer ensemble, — continua le contrebandier en s'adressant à Trilby et à Misticot. — Le you-you ne contient qu'un rameur et un passager... — On fera deux voyages... — Allons, jeune homme, passez le premier...

— Je suis prêt... — répondit le gamin de Montmartre.

— Je vais vous chercher votre valise... — fit Trilby en disparaissant dans l'escalier conduisant à la cabine.

— Pour vos hommes, capitaines, et merci... — dit Misticot en donnant cent francs à Dickson qui les prit et poursuivit :

— Descendez par l'échelle d'accoste. — Le matelot vous attend en bas. On vous passera votre valise... — Pendant le trajet, n'ouvrez pas la bouche. — Une fois débarqué, tournez le dos à la mer et prenez, à votre droite, un sentier qui monte aux falaises... — Une fois sur le plateau vous vous arrêterez pour attendre votre compagnon... — Si vous entendez marcher et parler, ne vous inquiétez point. — Ce sera quelque ronde de la douane et, ne faisant pas la contrebande, vous n'avez rien à craindre... — Partez !...

Misticot s'accrocha des pieds et des mains à l'échelle de corde, descendit lentement, secoué par le roulis, et toucha enfin le plancher du you-you.

— Asseyez-vous... — lui dit tout bas le matelot.

— Ma valise...

— La voici...

Et Trilby, se penchant sur le bordage du côtre, laissa tomber une valise — la sienne — dans les mains de Misticot, à qui l'obscurité ne permit point de s'apercevoir de la substitution.

Le matelot borda ses avirons et se mit à *nager* avec vigeur.

Le you-you, aussi léger qu'une coquille de noix, filait sans produire le moindre bruit.

Misticot éprouvait une joie d'enfant à se sentir emporté comme par un souffle de la brise.

Au bout d'un quart d'heure il distingua dans les ténèbres une masse haute et sombre qu'il lui semblait pouvoir toucher avec la main.

C'étaient les falaises bordant la côte de Plymouth.

Le matelot continuait à manœuvrer ses avirons.

Brusquement le you-you fit halte. — Il venait de toucher un fond de sable.

— Débarquez... — murmura le matelot d'une voix faible comme un souffle. — Vous prendrez le sentier à droite... — Impossible de vous tromper. il n'y en a qu'un...

Le petit marchand de médailles sauta légèrement à terre. la valise à la main.

A peine ses pieds venaient-ils de toucher le sol qu'une dizaine de coups de fusil pétillèrent à la fois, suivis d'un cri déchirant.

A la lueur de la poudre on put voir Misticot s'abattre, les bras étendus, et le matelot poussant son you-you de toutes ses forces pour regagner le large.

XXIII

Au bout de quelques secondes, une nouvelle décharge retentit et les balles sifflèrent aux oreilles du matelot, mais sans l'atteindre.

Depuis le pont du côtre on avait vu les éclairs de la poudre, entendu les détonations.

— C'est fait! — dit Trilby.

— Les gueux devaient attendre une descente de contrebandiers cette nuit... — s'écria le patron de la *Mouette* en fronçant le sourcil, — ils avaient préparé une embuscade... — Pourvu qu'ils ne m'aient pas tué mon matelot...

Une sorte de modulation plaintive traversa l'espace.

— Non... — reprit Dickson, dont les yeux brillèrent. — Voilà son signal... — il est sain et sauf... il revient...

En effet, quelques minutes plus tard, le you-you accostait le côtre et le matelot grimpait à bord.

— Une souricière!... — fit-il. — Je l'ai échappé belle... Ils guettaient, ils m'ont envoyé du plomb, les gueux!...

— Et le jeune homme?

— J'ai entendu son cri et je l'ai vu tomber, tout à plat, criblé de balles.

— Filons vivement. — On pourrait nous donner la chasse avec un *aviso* de la marine royale, et nous empêcher d'arriver avant le jour où nous allons...

Le you-you fut remonté à bord, les voiles larguées, on reprit le vent et le côtre se remit à filer comme un vapeur.

Au bout d'une heure, il stoppait.

Dickson fit entendre une modulation semblable à celle du matelot qui avait mené Misticot à la mort.

Dix minutes tout au plus s'écoulèrent; puis deux grandes barques vinrent se coller aux flancs du côtre, quatre hommes montèrent à bord et avec l'aide des matelots, opérèrent sans bruit le transbordement des caisses remplies de marchandises de contrebande.

— Et le chargement? — demanda Dickson quand l'entrepont du côtre se trouva vide.

— Contre-ordre pour aujourd'hui, — répondit l'un des marins des barques.

— Pour quand, alors?

— Pour après-demain minuit... — Retournez à Cherbourg... — Tenez...

Et il glissa un rouleau d'or dans la main du contrebandier, puis les deux barques s'éloignèrent.

— Mon vieux camarade, — dit alors à Trilby le patron de la *Mouette*. — nous déjeunerons ensemble ce matin à dix heures... — Quand pourrais-je prendre le train de Paris?

— A midi.

— Et je serai à Paris?

— A minuit.

— Voilà qui va bien...

Tandis que ceci se passait dans les eaux de Plymouth, l'agent envoyé à Bléré, à l'Hôtel du Commerce, par le nouveau chef de la Sûreté, faisait son enquête sans obtenir d'autre résultat que celui-ci : — Le voyageur avec lequel s'était abouché l'inspecteur Flogny s'appelait, ou tout au moins disait s'appeler Stanislas Dumay. — On le croyait parti pour l'Angleterre.

Le signalement de Misticot fut envoyé aux agents français à Londres, et donné aux hommes de la brigade de Sûreté à Paris, pour le cas où le voyage du jeune garçon serait une feinte. destinée à masquer son retour immédiat.

. . . .

. . . .

Jules Verrière, obéissant aux instructions ou pour mieux dire aux ordres d'Arnold, était resté à Malnoue, avait envoyé chercher un maître maçon, un menuisier et un peintre, et leur avait commandé de mettre en état le pavillon du rendez-vous de chasse, au grand étonnement d'Angélique, de sœur Marie et de tous les domestiques du banquier.

Le matin, la religieuse s'était rendue à l'église d'abord, au presbytère ensuite, et s'était entretenue longuement avec le curé.

Celui-ci, complètement sous le charme des manières et de la conversation d'Arnold Desvignes, plaidait avec chaleur la cause de l'associé de Jules Verrière, s'étonnait de voir la religieuse s'obstiner dans sa fâcheuse opinion au sujet d'un jeune homme si parfaitement distingué, irréprochable et inattaquable sous tous les rapports, aussi bien dans le passé que dans le présent, et l'accusait de manquer au plus haut point de charité chrétienne.

Sœur Marie ne voulait pas, ou plutôt ne pouvait pas se laisser convaincre.

Malgré tous les raisonnements, il lui était impossible d'arracher le doute de son esprit.

Elle quitta le presbytère en cachant le fond de sa pensée sur Arnold au vénérable prêtre avec qui elle n'osait point se mettre en opposition ouverte, et paraissant croire qu'elle pouvait avoir tort, mais en réalité convaincue qu'elle devait avoir raison, malgré l'apparente évidence.

Plusieurs journaux étaient arrivés.

Sœur Marie les emporta pour les lire en cachette avec Angélique et savoir ainsi ce que devenait Émile Vandame.

Chaque matin les journaux, à qui les affaires du Tonkin offraient une ample pâture, donnaient les noms des navires partant pour l'extrême Orient, citaient les noms des officiers embarqués appartenant à des armes spéciales, et de ceux qui avaient été tués ou blessés dans les embuscades et les combats.

Certes, Vandame ne pouvait être du nombre de ces derniers, puisqu'il n'était parti que depuis trois semaines et que la traversée durait quarante jours, — vingt-huit au minimum par les steamers les plus rapides.

Une chose cependant inquiétait les deux cousines.

Le nom de Vandame n'avait point figuré parmi ceux des officiers embarqués trois semaines auparavant à Marseille ou à Toulon.

Pourquoi?

A cette question elles ne pouvaient répondre.

En rentrant à Malnoue la religieuse trouva Angélique au salon en compagnie de quelques dames du voisinage qui, instruites de son arrivée, étaient venues lui dire un bonjour matinal.

Il fallait donc remettre à un autre moment la lecture des journaux.

La jeune fille retint deux personnes à déjeuner.

Arnold Desvignes, parti pour Paris de bonne heure, avait pris une voiture en descendant du chemin de fer et s'était fait conduire rue du Paon-Blanc.

Il resta longtemps chez Agostini, lui donnant des ordres qu'il importait d'exécuter dans le plus bref délai.

De là il se rendit boulevard de l'Hôpital où il avait à tracer une ligne de conduite à William Scoot.

Ce dernier devait s'entendre avec l'agent d'affaires italien pour hâter la disparition de la famille Béraud.

En quittant Will Scoot, l'associé de Jules Verrière alla rue de Tivoli changer de costume et remplir une valise de vêtements et de linge qu'il se proposait d'emporter à Malnoue.

Ces courses faites, Arnold Desvignes gagna les bureaux de la maison de banque de la rue Le Peletier pour y donner le coup d'œil du maître.

Tout marchait à merveille... — Il se frotta les mains et, l'appétit se faisant sentir, il prit à pied le chemin d'un restaurant du boulevard où il s'attabla.

En déjeunant il jeta les yeux sur un journal, et la reproduction de l'article de la feuille d'Indre-et-Loire attira son attention.

— Fort bien renseignés, ces journalistes de province! — murmura-t-il en souriant. — Quand Trilby aura supprimé le petit marchand de médailles ma sécurité sera complète!

A Malnoue, le même article tombait sous les yeux des deux cousines.

Après le déjeuner, lorsqu'elles s'étaient trouvées seules, elles avaient gagné la chambre d'Angélique où elles pourraient parcourir les journaux sans être dérangées.

Sœur Marie lisait à haute voix.

L'article en question ne leur parut offrir d'abord qu'un intérêt relatif.

Elles n'y voyaient qu'un fait-divers dramatisé par le journaliste pour rriaver à l'effet.

Le nom de Flogny les arrêta net.

— Flogny... — répéta Angélique. — Mais n'est-ce pas ainsi que s'appelait l'homme de police venu à l'hôtel pour te questionner au sujet de Misticot, cet inspecteur de la Sûreté qui s'occupait de la disparition d'Étienne Béraud?

— Oui... — répondit la religieuse, — c'est lui... c'est bien lui...

— Et il est mort, dévoré par les fauves!...

Sœur Marie était devenue sombre... — Ses mains froissaient le journal.

— A quoi penses-tu? — fit sa cousine au bout d'un instant.

— A ce que je viens de lire... — C'est sur la route de Bléré à Amboise que la catastrophe a eu lieu... — L'inspecteur de la Sûreté étant allé juste dans la ville où j'avais envoyé Stanislas Dumay, savait à coup sûr qu'il l'y trouverait... — Mais comment et par qui le savait-il, puisque j'avais gardé le silence? Voilà ce que je me demande...

— Est-ce que la police ne sait pas tout?

— Si elle savait tout, elle connaîtrait les misérables qui ont fait disparaître Étienne Béraud et l'ont assassiné sans doute...

— Reprends ta lecture, chère cousine, je t'en prie, — dit Angélique. — Je plains ces pauvres gens, morts d'une façon tellement tragique, mais je voudrais avoir surtout des nouvelles de celui que j'aime...

Sœur Marie se remit à lire, mais le nom d'Émile Vandame ne se trouvait imprimé dans aucun journal, quoiqu'il fut question d'un navire qui venait d'embarquer pour le Tonkin des troupes et des officiers.

— Pourquoi ne nous écrit-il pas? — murmura douloureusement Angélique.

— L'oserait-il après ce qui s'est passé?

— On ose tout quand on aime.

— Ne doute point de son affection... Crois bien qu'elle est impérissable!...

— Je suis si malheureuse!

Et les sanglots de la pauvre enfant éclatèrent.

Sœur Marie la prit dans ses bras, la serra contre sa poitrine, essuya les grosses larmes qui coulaient sur ses joues, mais elle tenta vainement de la consoler.

Ce même jour, vers deux heures, Agostini quitta son logis de la rue du Paon-Blanc, et se rendit au numéro 22 de la rue des Martyrs où il demanda monsieur Robert.

— Au premier au-dessus de l'entresol... — lui fut-il répondu, — il vient de rentrer.

XXIV

M. Robert était un de ces brasseurs d'affaires, de ces agents de recouvrements dont la conscience est large et l'esprit fertile en ressources de toute nature.

Il jouissait d'une grande réputation d'habileté et travaillait à gagner par des moyens malhonnêtes une fortune honnête.

Deux ou trois jeunes gens faméliques noircissaient du papier timbré dans une vaste antichambre précédant le cabinet où trônait M. Robert, un homme de cinquante ans environ, gros, court et chauve, portant des lunettes à montures d'or, vêtu d'une robe de chambre à grands ramages, et coiffé d'un bonnet grec de velours bleu, bordé de soies de couleurs vives.

Agostini lui fit passer sa carte par l'un des jeunes gens faméliques et fut reçu sur-le-champ.

— A quoi dois-je votre visite, mon cher confrère? — lui demanda M. Robert en soulevant son bonnet de velours.

— Je vous apporte une mauvaise nouvelle, mon cher confrère, — répondit Agostini. — Vous connaissiez M. Flogny, l'inspecteur de la Sûreté...

— Beaucoup, et de longue date... Lui serait-il arrivé quelque chose de fâcheux?

— La chose la plus fâcheuse du monde... Il est mort.

— Mort! — s'écria M. Robert.

— Oui... dans des circonstances étranges et terribles... Lisez...

En disant ce qui précède, Agostini tendait à son collègue un journal de Paris reproduisant l'article du journal d'Indre-et-Loire.

— Horrible! horrible! horrible! — fit Robert après avoir lu, puis, sans transition, il demanda : — Mais quel intérêt aviez-vous à m'apprendre cette mort, et comment savez-vous que je connaissais ce pauvre Flogny?...

— J'étais, moi aussi, en relations d'affaires avec lui... en relations secrètes...

— Ah! ah! très bien...

— Je suis expert en écritures... — Or, vous aviez confié à M. Flogny deux traites portant une signature que vous supposez fausse...

— En effet...

— Flogny, lui, m'a remis les traites en me demandant une expertise sur la signature en question... — J'ai appris sa mort et je viens me mettre à votre disposition...

— Je vous remercie de votre démarche, mon chère confrère... on n'est pas plus loyal.

— Que comptez-vous faire?

— Poursuivre le vicomte de Nervey, l'auteur du faux, mais il me faudrait la procuration de mon client Hattmayer, dont il a imité la signature, et par malheur Hattmayer est en voyage et je ne sais même pas dans laquelle des parties du monde il se trouve en ce moment... — C'est un original qui ne dit jamais où il va ni d'où il vient et reste absent des mois entiers... — De Nervey, qui connaissait ses habitudes, en a profité, car j'ai la certitude morale que la signature est fausse. — Par malheur je me suis méfié trop tard... j'ai payé...

— Vous avez payé, vous personnellement, de vos deniers; donc vous n'avez besoin ni de la procuration, ni de la présence de M. Hattmayer pour porter plainte... — Vous devez avoir entre les mains des signatures véritables de votre client?...

— Sans doute.



— Au secours!... Au secours, maman se meurt!

— Veuillez m'en confier une ou deux... — je les étudierai, je constaterai le faux, et vous poursuivrez par tous les moyens le recouvrement des dix mille francs volés par M. de Nervey...

— A quoi ça me servira-t-il?... — De Nervey n'a plus un sou... — Il est criblé de dettes... l'héritage de sa mère est dévoré d'avance...

— Vous aurez l'agrément d'empêcher ce joli monsieur de faire d'autres dupes...

— A merveille... — Très beau résultat! très moral!... Mais qui payera es frais qu'il faudra que j'avance?...

— Écoutez, je vous propose une affaire.

— Laquelle?

— Voulez-vous me céder ces deux traites?

— Combien en offrez-vous?

— Ce qu'elles représentent : dix mille francs.

Robert regarda son collègue avec stupeur.

— Vous parlez sérieusement? — fit-il.

— Je ne plaisante jamais.

— Alors c'est que vous avez besoin de tenir Georges de Nervey sous votre dépendance absolue.

— Peut-être bien...

— Mon cher confrère, vous êtes très fort.

— Merci du compliment... — Acceptez-vous?

— Comment payez-vous?

— Comptant.

— Quand?

— Tout de suite. — Contre une cession en règle, sous seing privé, je vous remettrai les fonds. — Je les ai sur moi...

— Entre collègues, on peut s'entendre... — j'accepte.

— Eh! per Bacco! j'en étais sûr d'avance...

— Je vais rédiger le sous seing privé...

— Et moi compter les dix mille francs...

Dix minutes plus tard Agostini recevait, en échange d'une petite liasse de billets de banque, un acte de cession bien en règle, une lettre ancienne portant la signature — authentique, celle-là — de M. Hattmayer, quittait son collègue, remontait dans la voiture qui l'avait amené et se faisait conduire rue de Monceau, chez Mélanie Gauthier, la maîtresse de Georges de Nervey et de Frédéric Bertin, plus éprise que jamais de ce dernier; passion de fille, c'est-à-dire aveugle et folle, que le misérable savait exploiter.

Mélanie soutirait le plus d'argent possible à Georges, qu'une veine persistante maintenait à flot, sans qu'il fût obligé d'avoir recours à l'Italien Agostini pour un nouvel emprunt

La majeure partie de cet argent passait dans les mains de Frédéric, qui prenait des allures de poisseux fort bien renté.

De temps en temps la drôlesse poussait l'impudeur jusqu'à réunir à sa table l'amant payant et l'amant payé. — Georges, regardant Frédéric Bertin comme un parent, lui faisait bon visage.

Cependant, depuis quelques jours, le jeune homme se faisait de nouveau tirer l'oreille pour ouvrir son portefeuille, d'où Frédéric et Mélanie tiraient cette conclusion que la veine au jeu cessait d'être favorable.

Ils ne se trompaient pas.

Après avoir gagné pas mal, le vicomte perdait maintenant tout ce qu'il voulait.

— Avec les joueurs, on ne peut compter sur rien! — disait Mélanie à Frédéric à la suite d'un plantureux déjeuner en tête à tête. — Roulant hier sur les bons jetons, aujourd'hui ils sont à sec! — Ce qu'il nous faudrait, c'est une forte somme nous permettant de boulotter bourgeoisement, en nous aimant très tendrement...

— Fais-lui du potin, à ton gâteux de vicomte! — répliquait Frédéric, — il finira par te la lâcher, la forte somme...

— Impossible... il n'aura d'argent que quand sa mère se sera fait enterrer...

— Qu'elle se dépêche donc, alors, la vieille!

— Que veux-tu, elle ne se décide pas à en finir...

— On pourrait peut-être l'aider...

Un coup de sonnette retentissant dans l'antichambre interrompit l'abominable conversation des deux misérables.

Presque en même temps la femme de chambre ouvrit la porte de la salle à manger et dit :

— Madame, c'est M. Agostini qui désire vous parler...

— Il arrive fort à propos... — Fais-le entrer, ma fille...

La femme de chambre sortit.

— Faut-il filer? — demanda Frédéric.

— Mais, pas du tout! — Je ne me gêne point avec Agostini.

L'Italien parut sur le seuil.

— Je vous dérange peut-être, chère madame... — fit-il en saluant la maîtresse du logis et en jetant un coup d'œil oblique au mécanicien en rupture d'étau qu'il ne connaissait point, mais qu'il devina sans peine, à sa jolie figure impudente et à l'élégance exagérée et de mauvais goût de sa toilette.

— Me déranger, vous! jamais de la vie! — s'écria Mélanie. — Toujours enchantée de vous voir, vous le savez bien!... — Je suis en famille, — ajouta-t-elle. — Je vous présente mon cousin...

— Frédéric Bertin... — fit Agostini avec un sourire.

Un regard de surprise fut échangé entre Mélanie et Frédéric.

— Vous me connaissez?... — fit ce dernier.

— Je connais tout le monde, cher monsieur, — répliqua l'homme d'affaires, — et je sais que Mme Gauthier n'a rien de caché pour vous... Je puis donc lui parler en votre présence de ce qui m'amène...

— Ah! sapristi! — interrompit Mélanie, — si vous venez me proposer de l'argent, c'est une fameuse idée que vous avez là! J'allais aller chez vous tantôt vous demander si vos bonnes dispositions à l'égard de M. de Nervey sont les mêmes...

— Il dépend de vous qu'elles n'aient point changé.

— De moi!

— Oui.

— Et que faut-il faire pour cela?

— Me permettre de vous adresser quelques questions et y répondre avec une entière franchise...

— Questionnez tant que vous voudrez, et quant à la franchise, comptez-y!... — D'abord il n'y aurait pas moyen de mentir avec vous...

— Eh bien! tout d'abord, où en êtes-vous de vos projets?

— Quels projets?

— Vous m'avez dit un jour que vous comptiez vous faire épouser par M. de Nervey...

Frédéric Bertin fit un mouvement.

— Ceci ne doit vous inquiéter en rien, cher monsieur, — continua vivement Agostini. — Le mariage en question laisserait à votre gracieuse cousine la liberté de son cœur et serait simplement une affaire assurant l'avenir qui, sans cela, pourrait fort bien lui échapper...

— Voyons... voyons... — dit Mélanie, — n'y allons point par quatre chemins!... Vous devez savoir quelque chose qui m'intéresse...

— C'est vrai.

— Alors, expliquez-vous carrément!... — Frédéric est bon cheval de trompette, et je suis fille à tout entendre!...

— Nous avons causé, il y a de cela deux mois, de la santé déplorable de Mme la comtesse de Nervey... — reprit Agostini. — Cette santé ne s'est point améliorée depuis lors...

— Au contraire, — appuya Mélanie, — la veille dame va de mal en pis...

— Ce qui ne l'empêche pas de serrer les cordons de sa bourse quand son fils veut y puiser, et de forcer ainsi le vicomte à contracter des emprunts onéreux dont le résultat inévitable sera de réduire à zéro l'héritage maternel...

— Je le sais bien... mais que voulez-vous que j'y fasse?

— Il n'existe qu'un moyen de sauver du naufrage les épaves de cet fortune...

— Lequel?

— Épousez le vicomte.

— Je ne demanderais pas mieux et je l'amènerais peut-être au mariage, mais sa mère ne consentirait jamais... il me l'a dit...

— Voilà qui est fâcheux!... très fâcheux... car enfin, en vous mariant, vous pourriez faire un contrat où on vous reconnaîtrait comme apport dotal une somme assez ronde, trois ou quatre cent mille francs, par exemple, et il faudrait bien qu'à la mort de votre belle-mère et de votre mari — (à courte échéance l'une et l'autre) — cette somme se retrouve, puisque vous auriez à exercer vos reprises, au nez et à la barbe des créanciers...

— Ça serait très joli si c'était possible. mais ça ne l'est pas...

— Pourquoi donc?

— Parce que ni la mère ni même le fils n'accepteraient un semblable contrat...

— A moins qu'on ne leur force la main, — dit Agostini d'un ton si net et si tranchant que Mélanie tressaillit en l'entendant.

— Leur forcer la main... — répéta-t-elle.

— Voulez-vous épouser Georges de Nervey avec un contrat rédigé sur les bases dont je vous parlais tout à l'heure?

— Parbleu! je ne demande que ça! — Le but est séduisant, mais c'est le moyen d'y arriver que je ne vois pas...

— Ignorez-vous qu'on peut tout obtenir des gens, quand on possède leur secret et quand ce secret est compromettant?

Frédéric intervint.

— Oui... oui, — dit-il avec un gros rire, — quand on tient un joli secret, rien n'est plus facile... — On fait alors un peu de chantage, et ça marche sur des roulettes...

— Naturellement! — fit Mélanie. — Mais par malheur, ni vous ni moi ne savons rien de compromettant sur la comtesse de Nervey...

— Il n'est pas question d'elle, — répliqua l'Italien. — Il est question de son fils, du vicomte Georges de Nervey, que je puis envoyer à *la Nouvelle!*

Mélanie et Frédéric bondirent.

— Lui! — balbutia la jeune femme en s'approchant.

— A *la Nouvelle!* le vicomte! — s'écria Frédéric Bertin avec conviction. — Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc fait, ce pierrot-là, pour compromettre l'honneur de notre famille?

— C'est un faussaire.

— Un faussaire, Georges!

— Parfaitement! — Voici deux traites, de cinq mille francs chacune, revêtues par lui de la fausse signature de M. Hattmayer.

— Mais Georges n'aura qu'à payer, — fit observer Mélanie, — et, s'il paye, on ne pourra pas le poursuivre...

— Vous auriez raison, chère madame, si on lui présentait les traites et s'il y faisait honneur... Mais on se gardera bien de les présenter. — Il ne s'agit point pour lui de payer, mais de répondre à la Justice qui sera saisie et demandera compte de l'acte criminel... — Vous voyez quelle arme terrible cet acte met dans nos mains, non seulement contre le vicomte, mais contre la comtesse, qui ne voudra pas voir son fils sur le banc de la Cour d'assises... — Donc, nous sommes maîtres de la situation. — Donc nous imposons, si bon nous semble, le mariage et le contrat!...

— Ça saute aux yeux... — dit Frédéric.

— Soit!... — répliqua Mélanie. — Mais Georges restera sous le coup de l'accusation, et je refuse absolument d'être la femme d'un forçat futur!...

— Rien à craindre de ce côté... — répliqua l'Italien. — Assurez-moi le remboursement des dix mille francs, et je vous rendrai les deux traites le jour de votre mariage...

— Je suis prête à signer tout ce que vous voudrez...

Un coup de sonnette retentit à la porte de l'antichambre.

Mélanie regarda la pendule.

— Trois heures, — dit-elle. — Ce doit être Georges.

— Voulez-vous me laisser agir dans votre intérêt? — demanda l'homme d'affaires.

— Oui... oui... agissez... J'ai toute confiance...

— Eh bien! restons ici, et attendons...

La porte de la salle à manger s'ouvrit.

Le vicomte de Nervey entra, amaigri encore, les traits tirés, les joues creuses, le teint jaune, les yeux vitreux et entourés d'un cercle de bistre.

— Ah! par exemple, voilà une heureuse rencontre! — s'écria-t-il d'une voix faible et enrouée, en voyant l'Italien. — Figurez-vous, cher monsieur Agostini, que je comptais, en quittant Mélanie, aller vous faire une petite visite d'amitié.

— Et d'intérêt... — ajouta l'homme d'affaires.

— Ma foi, je l'avoue... Pas de veine au baccara depuis quelques jours!... la guigne noire!... je suis ratiboisé! Mélanie est à sec et je ne peux pas la remettre à flot... — Voilà une situation ridicule!... — Avec ça maman qui s'entête et qui n'en finit pas!... — Vous voyez que sans vous et sans votre brave homme de bailleur de fonds, j'aurais le droit de trouver la vie peu

drôle!... — Allons, bon! voilà que vous prenez une physionomie d'enterrement!... — Pourquoi donc ça?

— Parce que je vous apporte, à mon grand regret, une mauvaise nouvelle, monsieur le vicomte...

— Une mauvaise nouvelle!... — Il ne manquait plus que ça!... — Oh! la guigne! la guigne!... — Quelle nouvelle?...

— Il ne faut plus compter sur mon bailleur de fonds... — Il ferme le crédit qu'il vous avait ouvert...

— En voilà une tuile! — balbutia le vicomte atterré. — Ce bonhomme est idiot!... je ne vois aucune raison pour qu'il me joue un si mauvais tour!

— Aussi n'en donne-t-il aucune... — il s'est contenté de me signifier ses intentions... Elles sont irrévocables... — il ouvrait sa bourse, il la ferme.

Georges de Nervey faisait mine d'arracher quelques-uns des cheveux étiolés qui végétaient tant bien que mal sur son crâne piriforme.

— Qu'est-ce que je vais fiche? — répétait-il, — qu'est-ce que je vais fiche?

— Voulez-vous que je vous donne un conseil?...

— Sans argent?...

— Il vous en fera peut-être trouver...

— Si c'est comme ça, donnez!

— Supposons que l'idée de vous marier vous passe par la tête...

— Des bêtises!...

— Admettons-le, cependant... — Cela n'engage à rien.. — Admettez-vous?

— J'admets...

— Supposons de plus que vous épousiez une femme sans fortune..

— C'est ça qui serait un impair!...

— Laissez-moi continuer, je vous prie... Supposons encore que madame la comtesse de Nervey, votre mère, reconnaisse par contrat à votre future un apport de quatre cent mille francs, l'hypothèque légale résultant de cet apport primerait les droits de vos créanciers... — Cela constituerait une poire pour la soif et assurerait un modeste avenir à la compagne dévouée qui vous a fait le sacrifice des plus belles années de sa jeunesse...

— Ah çà! mais, c'est de Mélanie que vous me parlez! — interrompit le vicomte.

— Naturellement.

— Je vois bien ce que ça lui rapporterait dans l'avenir, mais je ne vois pas du tout ce que ça me rapporterait, à moi, tout de suite...

— Sur la dot reconnue au contrat, je vous ferais sans la moindre difficulté prêter deux cent mille francs, si votre femme donnait son autorisation...



— Mais je suis folle de craindre ; ce mariage indigne ne se fera pas.

— Et je la ne refuserais certes pas ! — s'écria Mélanie.

— C'est très joli, tout ça, mais peu pratique, — répliqua Georges. — Je ne fais point le malin, moi... je ne suis pas fier... — Mélanie est une bonne fille, je l'épouserais tout de même... — Seulement, si vous comptez sur le consentement de maman, vous pouvez vous fouiller...

— Peut-être arriverait-on à forcer ce consentement...

— On voit bien que vous ne connaissez pas maman !... — Entêtée comme une mule, maman ! — Elle dirait non, et ça serait non !

— Cependant, si on chargeaii un de vos amis de faire la demande...

— Un de mes amis?

— Monsieur Hattmayer, par exemple...

En entendant prononcer ce nom, Georges devint pourpre. puis blafard.

— Pourquoi M. Hattmayer plutôt qu'un autre? — bégaya-t-il.

— Parce que plus qu'un autre il trouverait de bons arguments irrésistibles pour convaincre Mme de Nervey...

— Je ne comprends pas... — fit le jeune homme dont le malaise augmentait visiblement.

— En êtes-vous bien sûr? — demanda l'Italien d'un ton moqueur.

— Mais il me semble...

— Il vous semble mal... — Ne me forcez pas à mettre les points sur les I, ce qui me désobligerait beaucoup. — Vous me comprenez à merveille...

— Hattmayer n'est point à Paris, il n'est même pas en France... — hasarda Georges.

— Il est en France, il est à Paris, et je l'ai rencontré hier, chez un de mes collègues que vous connaissez peut-être..., M. Robert, de la rue des Martyrs.

Le vicomte essuya son front mouillé de sueur.

Agostini continua :

— Robert m'a même remis, en présence d'Hattmayer, certaines traites... Vous savez ce que je veux dire...

Georges épouvanté tendit ses mains suppliantes vers l'Italien.

— Silence ! — balbutia-t-il. — silence !

— Vous voyez bien que vous comprenez ! — Je ne doutais point de votre intelligence, croyez-le, monsieur le vicomte... — Ces traites sont là, dans mon portefeuille... — Il dépend de vous qu'elles soient anéanties...

— Je payerai... je payerai... — s'écria Georges.

— Il ne s'agit point de payer... — Aujourd'hui du moins...

XXV

Le jeune homme regarda l'Italien avec des yeux effarés et demanda :

— De quoi s'agit-il donc?

— De m'accompagner en compagnie de Mlle Mélanie Gauthier chez Mme la comtesse de Nervey, votre mère, à qui vous me ferez l'honneur de me présenter... — Je lui expliquerai, avec l'éloquence du cœur, que vous

désirez devenir l'heureux époux de Mlle Gauthier, et si elle m'oppose sa noblesse, sa situation dans le monde, et autres balivernes du même genre, je lui répondrai qu'un tel mariage ne saurait constituer une mésaillance, Mlle Gauthier étant votre cousine... — Les choses se passeront donc en famille...

« J'ose espérer que Mme de Nervey se laissera convaincre et qu'elle vous ouvrira ses bras en vous disant comme à l'Ambigu : — *Sur mon cœur, mes enfants! Sur mon cœur !*

« Si le résultat de ma démarche ne répondait point à mon espérance, je serais bien forcé, alors, de faire usage du dernier argument, l'argument décisif... Celui que je garde dans mon portefeuille... — Vous voyez d'ici l'effet, hein, monsieur le vicomte?...

— Quoi! vous auriez le courage d'apprendre à maman mon... inconséquence?

— Votre *inconséquence!*... — répéta l'Italien en soulignant ce mot par l'intonation, — l'expression est heureuse! — Vous savez où conduisent des inconséquences de cette nature...

— Ma mère en mourrait!...

— Eh bien! après?... — Vous ne désirez que ça, monsieur le vicomte!... — Il ne faut pas poser avec nous!...

— Demain je verrai maman... — balbutia Georges.

— Avez-vous donc besoin de tant réfléchir quand vous n'avez qu'un seul parti à prendre? — Pourquoi remettre à demain?...

— Soit, je la verrai ce soir... mais seul. — J'aimerais mieux me faire sauter le caisson tout de suite que d'avoir des témoins de l'entretien... Oh! soyez tranquille, je ferai ce qu'il faut faire... je dirai ce qu'il faut dire...

— Nous vous aurions donné un bon coup d'épaule : si vous pouvez vous en passer, ça vous regarde... — Souvenez-vous seulement qu'il faut réussir et que ça ne doit pas traîner... — Demain, vous viendrez m'apporter la réponse de madame votre mère... — Elle ne peut être que satisfaisante...

— Je viendrai demain... — murmura Georges.

Et il sortit en chancelant comme un homme ivre.

— L'affaire est dans le sac! — dit Agostini en riant. — Vous serez vicomtesse de Nervey.

— C'est un grand honneur qu'on me fait de me préférer à la Cour d'assises?... — répliqua Mélanie en haussant les épaules.

Frédéric Bertin, toujours pratique, intervint.

— Surtout, — fit-il, — qu'on n'oublie pas de stipuler les quatre cent mille francs de dot à ma cousine!...

— Soyez tranquille, jeune homme, on ne les oubliera pas.

— Vous êtes un rude lapin, savez-vous, vous!... — Je vous estime!...

— Estime qui m'est précieuse, cher monsieur, n'en doutez point!... — répondit Agostini en se mordant les lèvres pour garder son sérieux, puis il serra la main de Mélanie, toucha du bout des doigts la grosse patte chargée de bagues que Frédéric lui tendait, et quitta la rue de Monceau.

Aussitôt sur le trottoir, Georges de Nervey s'était arrêté, haletant, éperdu.

Une toux sèche déchira sa poitrine endolorie et pour la première fois une écume sanguinolente parut au bord de ses lèvres.

Il prit machinalement son mouchoir, il essuya sa bouche, et sur la toile fine il aperçut la tache rouge.

— Sapristoche! — murmura-t-il, — je suis bien mal fichu! — Quelle alerte!... — Est-ce que je pouvais penser que cet animal d'Hattmayer reviendrait si vite et qu'il prendrait mal la chose!... — C'était cependant bien simple... — Je l'aurais vu, je lui aurais dit : — Mon excellent bon, j'étais à la côte... j'ai fait une blague en imitant votre signature... une innocente blague... Vous comprenez ça! Je vais vous rembourser illico...» et tout aurait été comme sur des roulettes...

« A présent, ce n'est plus ça du tout... — Me voilà dans les mains de ce gueux d'homme d'affaires qui n'a pas l'air commode, oh! mais non!... — Mais quel intérêt peut-il avoir à ce que j'épouse Mélanie? — Voilà ce qui m'intrigue!...

« Ils se sont tous ligués contre moi, et ils me tiennent! Il n'y a pas à dire, ils me tiennent!

« La Cour d'assises... — continua Georges de Nervey, — jamais de la vie!... — J'aime mieux épouser... et puis, après tout, c'est un moyen de liquider la position... — Il faudra bien que maman mette les pouces...

« Sur les quatre cent mille francs reconnus au contrat, ce gueux d'Agostini nous en fera prêter deux cent mille... Il l'a positivement promis... et ça nous mènera jusqu'à l'héritage, car elle ne peut plus aller loin, présentement, maman!...

Et tout en se disant ces choses hideuses, en faisant ces calculs infâmes, le misérable, torturé par la peur de la Cour d'assises et par la souffrance physique, s'était remis en marche et se dirigeait vers l'hôtel de la rue de Miromesnil.

Au moment où il allait y entrer, le médecin en sortait.

— Docteur, vous venez de voir maman? — lui dit Georges.

— Oui, monsieur le vicomte.

— Comment va-t-elle?

— Toujours de même...

— Ce n'est pas répondre. — Qu'augurez-vous de son état ?

— Je ne vous ai pas caché qu'il était très grave, mais un calme absolu, physique et moral, peut prolonger son existence... Seulement, je ne saurais trop vous le répéter, éloignez d'elle tout souci, tout chagrin... — Une secousse violente, une émotion vive, la tueraient à coup sûr...

— Merci, docteur. — Je veillerai à ce que vos recommandations soient suivies...

En quittant le médecin, Georges monta droit aux appartements du premier étage occupés par Mme de Nervey.

— Maman peut-elle me recevoir? — demanda-t-il à la femme de chambre.

— Je le crois, monsieur le vicomte... — je vais dire à madame que monsieur le vicomte est là...

L'annonce de la visite de son fils amena un sourire sur les lèvres flétries de Mme de Nervey.

Elle donna l'ordre de l'introduire sur-le-champ.

Georges entra.

La comtesse était à demi couchée sur une chaise longue, comme au moment où nous avons fait assister nos lecteurs à une scène odieuse, lamentable, provoquée par l'enfant dénaturé, et qui pouvait tuer la pauvre femme.

Depuis ce jour, c'est à peine si la comtesse avait vu le jeune homme cinq ou six fois, et cette indifférence manifeste la faisait cruellement souffrir, car une mère est toujours mère, quels que soient les torts de son fils.

Le vicomte entra, en s'efforçant de donner à son visage une expression de tendresse.

Il s'approcha de la malade et lui dit en l'embrassant :

— Je viens de rencontrer ton médecin, chère maman... Il affirme que tu vas beaucoup mieux... et même tout à fait bien...

— Le médecin exagère, mon enfant... Mais il est certain que depuis deux ou trois jours mes forces me semblent un peu revenues...

— Tes palpitations?

— Plus rares et moins violentes...

— Ce qui prouve bien que le docteur n'exagère point... — Te voilà en pleine voie de guérison... — Tu pourras sans fatigue m'écouter pendant quelques minutes, n'est-ce pas?

Mme de Nervey ne connaissait que trop bien son fils.

L'attitude mielleusement hypocrite qu'elle lui voyait prendre ne lui présageait rien de bon.

— Si tu n'as pas l'intention de me dire des choses désagréables, — répliqua-t-elle, — je t'écouterai certainement sans fatigue.

— Il ne saurait t'être désagréable de savoir que je pense à l'avenir.

— Si tu y penses véritablement, j'en suis très heureuse! Si tu y avais pensé plus tôt tu n'aurais pas compromis ta santé par mille folies! Tu ne laisserais point derrière toi un passé regrettable. — Enfin, mieux vaut tard que jamais! — Eh bien! qu'est-il résulté pour toi de ces préoccupations nouvelles! — Qu'as-tu résolu?

— D'en finir avec la vie de garçon!...

Mme de Nervey fit un mouvement brusque.

— Est-ce que cela t'est permis?... — murmura-t-elle d'un ton triste.

— Comment, si cela m'est permis? — fit Georges en se cabrant. — Prétendrais-tu m'empêcher de me marier?...

— Non, certes!... — il y a longtemps que tu aurais dû t'y décider... Cela eût été facile alors, et la vie d'intérieur t'aurait sauvé...

— Eh bien! maman, il me semble qu'il est encore temps...

— Quel père de famille voudra donner sa fille à un homme qui a ruiné sa santé et dévoré sa fortune dans une existence de débauche? — Mon pauvre enfant, tu es cet homme... Le père qui t'accepterait pour gendre à cette heure serait insensé.

— Ça n'est pas flatteur pour moi, tout ça, sais-tu, maman.

— Hélas! — qui te dira la vérité, si ce n'est ta mère?

— Alors, tu crois qu'il me serait tout à fait impossible de trouver femme?

— J'en ai peur...

— Rassure-toi, maman... — Ça ne sera pas si difficile que ça... — La femme est trouvée...

Mme de Nervey tressaillit.

— Tu as fait un choix? — s'écria-t-elle.

— Parfaitement bien...

— La personne est jolie?

— Jolie comme un cœur, car sans ça, maman, tu comprends...

— Jeune?

— De mon âge.

— Riche?

— Ah! quant à riche, par exemple, non...

— Si le manque de fortune était le seul obstacle, je pourrais l'aplanir...

— Tu l'aplanirais, oui, maman... — Tu es si bonne!...

— Aimes-tu cette jeune fille?...

— Carrément.

— Et tu es aimé d'elle?

— J'ai de sérieuses raisons pour le croire.

— Es-tu certain d'être agréé par les parents?...

— Inutile de demander l'agrément de qui que ce soit... — Elle est libre... — Personne ne peut s'opposer à son mariage...

— Est-elle de bonne famille?

— Parbleu!... puisqu'elle est de la nôtre! — répondit Georges avec d'autant plus d'impudence qu'il sentait approcher le moment difficile.

XXVI

Mme de Nervey devint plus pâle encore qu'elle ne l'était habituellement.

— De notre famille! — répéta-t-elle d'une voix sourde, — il n'y a dans notre famille qu'une fille qui soit libre... Cette fille, c'est Mélanie Gauthier... Votre maîtresse depuis trois ans.

— Eh bien? quand cela serait? — répliqua le jeune homme, — il me semble que Mélanie en vaut une autre...

— Elle! — s'écria la malade. — Elle, votre mauvais génie!... S'il ne vous reste rien, ni santé, ni fortune, ni considération, si le monde vous méprise, si les honnêtes gens haussent les épaules en parlant de vous c'est à elle seule que vous le devez!... — Voyons, ai-je bien compris? — Si bas que vous soyez tombé, il est impossible que vous veniez me proposer d'accepter Mélanie Gauthier pour bru!... — Georges, rassurez-moi vite... — Ce n'est pas d'elle que vous parlez?

— Vous avez bien compris et c'est d'elle que je parle.

— Vous voulez épouser cette misérable... cette créature... — exclama Mme de Nervey.

— A quoi bon l'insulter puisqu'elle sera ma femme!... — répondit Georges. — C'est agir comme les gens qui crachent en l'air et à qui ça retombe sur le nez...

— Mélanie Gauthier votre femme... jamais!

Le vicomte haussa les épaules...

Mme de Nervey poursuivit :

— Ah! je sais bien... vous avez vingt-cinq ans révolus... la loi vous donne le droit de m'envoyer des *sommations respectueuses*, puisque tel est le nom qu'on donne au plus insolent des actes, et de passer outre ensuite, malgré ma volonté... Vous êtes maître d'agir ainsi, seulement je vous préviens qu'à partir du jour où Mélanie Gauthier sera votre femme, je me considérerai comme n'ayant plus de fils, et ma porte vous sera fermée comme mon cœur... — Mais je suis folle de craindre... ce mariage indigne ne se fera pas...

— Qui l'en empêchera?

— Qui? Mélanie Gauthier elle-même. — Quand elle saura que vous n'aurez pas un sou de moi, ni dans le présent, ni dans l'avenir, car je m'arrangerai de manière à dénaturer ma fortune, et j'en disposerai de mon vivant pour vous l'enlever, cette fille ne voudra plus de vous!... Ah ! je suis tranquille... bien tranquille!

Georges était devenu livide.

Une tache rouge sur chaque pommette tranchait d'une manière effrayante avec la pâleur de son visage.

Tout son corps tremblait.

— Maman, — dit-il d'une voix sifflante, — il faut que ce mariage se fasse!... IL LE FAUT! Vous m'entendez bien! IL LE FAUT!! Non seulement vous ne vous y opposerez pas, mais vous constituerez en dot à Mélanie Gauthier une somme de quatre cent mille francs...

Mme de Nervey regarda son fils.

— Je rêve... — balbutia-t-elle.

— Non, vous ne rêvez pas.

— Alors, c'est vous qui perdez la raison ! — Quelle puissance humaine pourrait me contraindre à sanctionner par mon consentement une telle ignominie ? quel motif ?

— Quel motif ? — répéta Georges.

— Oui.

— Le plus sacré de tous pour vous... — L'honneur de notre nom...

En entendant ces mots Mme de Nervey, malgré sa faiblesse, se dressa, blanche d'épouvante, et chancela en portant ses deux mains à sa poitrine

— L'honneur de notre nom... — répéta-t-elle d'une voix saccadée.

— Ou, si vous l'aimez mieux, l'honneur de votre fils.

— Malheureux, qu'as-tu donc fait, pour que cet honneur soit en péril?

— J'ai fait une bêtise, parbleu..... et vous devez en être responsable, car vous seule en êtes cause...

La comtesse étouffait.

— Moi... — balbutia-t-elle. — Moi...

— Eh oui! vous, naturellement! — poursuivit le misérable, sans pitié pour la pauvre femme. — J'avais besoin d'argent... absolument besoin... — Je vous en ai demandé... Vous n'avez pas voulu m'en donner... Alors, comme je vous répète qu'il m'en fallait, j'ai imité la signature d'un ami et j'ai escompté les billets... Voilà... — A qui la faute ?...

Les lèvres de Mme de Nervey remuèrent, mais aucun son ne s'en échappa. — Sa voix s'éteignait dans sa gorge.

L'implacable parricide continua :

— Bref, j'ai fait des faux; et à l'heure qu'il est, ces faux sont entre les



— Plus de menaces inutiles ; préparez vos créances, je payerai.

mains de l'homme d'affaires de Mélanie Gauthier, et vous voyez en moi la victime d'un très joli chantage !... — Ces gens-là sont plus forts que nous, maman... — Si je n'épouse pas... si vous ne donnez pas votre consentement et si vous ne reconnaissez pas quatre cent mille francs d'apport dotal à Mélanie, ils m'enverront en Cour d'assises et de la Cour d'assises au bagne !... Un vicomte de Nervey, ça ne serait point correct ! il faut éviter ça, maman !...

La malheureuse mère poussa un gémissement sourd.

Il lui semblait que le parquet se dérobait sous elle.

Pour se tenir debout, elle se cramponna de ses mains crispées aux bras étiques de son fils.

Son visage, qui jusqu'à ce moment offrait la morne pâleur du marbre. devint pourpre, ses traits se convulsèrent, ses yeux parurent au moment de sortir de leurs orbites.

— Maudit... maudit!... — bégaya-t-elle.

Un flot de sang jaillit de ses lèvres, éclaboussant son fils. — Ses mains lâchèrent prise. — Elle tourna sur elle-même et s'abattit de toute sa hauteur.

Georges, la sueur aux tempes, recula de quelques pas, tout effaré par le dénouement, cependant prévu, de ce drame abominable.

Ses regards ne pouvaient se détacher de ce corps étendu dans une immobilité sinistre.

Au bout de deux ou trois minutes, il rentra en possession de lui-même, se rapprocha du corps ou du cadavre, plia les genoux et posa sa main droite sur le côté hauche de la poitrine.

Le cœur ne battait plus.

Georges se releva.

— Morte... — murmura-t-il. — Me voilà libre... j'échappe à la Cour d'assises, puisque rien ne m'empêche plus d'épouser Mélanie...

Ces réflexions faites, il s'efforça de donner à sa figure une expression de grand émoi, et s'élançant vers la porte de la chambre il cria de toutes ses forces :

— Au secours!... au secours!... maman se meurt!...

La femme de chambre accourut et poussa une exclamation d'épouvante en voyant la comtesse étendue sur le tapis ensanglanté.

Le jeune homme se tordait les mains en répétant :

— Maman se meurt!... au secours!... un médecin... vite un médecin...

Attirés par ces appels, les domestiques s'élancèrent au dehors et ne tardèrent point à ramener un médecin, qui ne put que constater le décès de Mme de Nervey, décès produit d'une façon quasi foudroyante par la rupture d'un anévrisme.

A sept heures du soir, Georges sonnait à la porte du logement d'Agostini, rue du Paon-Blanc.

L'Italien vint lui ouvrir et lui demanda :

— Eh bien! avez-vous réussi?

Georges montra le large crêpe noir de son chapeau.

— Madame la comtesse est morte! — s'écria l'homme d'affaires en feignant une surprise qu'il n'éprouvait guère.

— Oui... — Donc, plus de menaces inutiles... — Préparez vos créances,

je payerai, et par-dessus le marché, j'épouserai Mélanie, si véritablement elle y tient toujours...

— Je suis aux ordres de monsieur le vicomte.

Agostini resté seul se dit :

— Voilà de la besogne bien faite... Arnold Desvignes sera content !

Le jour même où se passaient les choses que nous venons de raconter, William Scoot, sous le costume du père Cordier, l'homme au paletot râpé, descendait du tramway dans l'avenue de Saint-Ouen, et se dirigeait vers un amas de vieilles masures, bâties de gravois et de boue, recouvertes pour la plupart en carton bitumé.

La réunion de ces masures se trouvait au bas du passage à niveau du Chemin de fer de Ceinture ; on l'avait baptisé du nom de *Villa des Loques* et c'est là que demeurait Pierre Béraud, le vieux chiffonnier

La *Villa* était entourée de palissades. — On pénétrait dans son enceinte par une porte charretière en bois vermoulu.

Une atmosphère presque irrespirable, chargée des odeurs fétides des chiffons pourris et des os en décomposition, planait sur les masures et semblait s'exhaler du sol lui-même.

Après avoir franchi la porte charretière, Will Scoot se dirigea vers un cabaret d'aspect misérable dont la façade était peinte en rouge et qui portait une enseigne superlativement bizarre.

Sur une planche peinte en noir, on avait cloué une veille couronne de bois jadis dorée, et au-dessous s'étalaient ces mots :

« A LA COURONNE DES ROIS DE FRANCE[1]. »

Ce cabaret appartenait à la propriétaire de la villa.

C'est là qu'elle donnait à boire et à manger aux chiffonniers ses locataires, quand ils avaient quelques sous à dépenser.

Scoot, qui semblait familier avec les êtres, entra tout droit dans le cabaret où il fut accueilli par un gracieux sourire de la patronne, grosse femme entre deux âges trônant au comptoir, et par ces paroles dont il ne parut point s'étonner :

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur l'agent... — Vous venez me demander s'il y a du nouveau... — Il y en a... Notre homme a payé...

— Je le savais... — répondit le pseudo-Cordier.

— Ah ! vous le saviez !...

— Oui, c'est moi qui ai donné à Pierre Béraud la somme qu'il vous devait et que je vous avais priée de lui réclamer rigoureusement, en le

1. L'exactitude de ce fait est garantie.

menaçant d'expulsion... — Ça vous étonne? — ajouta l'Irlandais en voyant la physionomie stupéfaite de la patronne, qui répliqua :

— Quant à m'étonner, ah! dame, oui!... — Vous êtes venu me trouver et vous m'avez dit : « — *La police, dont je suis, croit que vous avez parmi vos locataires un gredin qui passe pour un honnête homme et qui serait complice d'un vol... — Vous pourez nous aider à savoir si nous ne nous trompons pas. Cet homme s'appelle Pierre Béraud. — Vous doit-il de l'argent?* » Je vous ai répondu qu'il me devait une quinzaine de logement et la nourriture. — Alors vous avez continué : « — *Pressez-le pour vous faire payer. — S'il paye, c'est qu'il aura partagé l'argent du vol.* » — Naturellement je le presse... il paie... et voilà que c'est vous qui lui avez fourni la monnaie! — Pour lors je n'y comprends plus rien!...

— Vous n'avez pas besoin de comprendre, ma chère dame... — fit William Scoot en riant, — je viens aujourd'hui vous prier d'ouvrir un large crédit à Pierre Béraud... de ne lui rien refuser... de le pousser même à la dépense...

— Savez-vous que ce vieux-là est un soiffard qui siffle les petits verres sans les compter?

— Tant mieux... — Quand on a bu, on devient bavard et la vérité s'échappe dans l'ivresse... — Laissez-le boire et écoutez bien ce qu'il dira...

— Bon!... Et qui me payera la dépense de Pierre Béraud?...

— La Préfecture... — A preuve que voilà deux cents francs d'acompte... — Vous n'aurez donc rien à perdre et rien à craindre... — Maintenant, j'ai besoin de voir votre locataire... — Où le trouverai-je?

— Suivez la grande rue de la villa... — Quand vous serez à peu près au milieu, le premier chiffonnier venu vous indiquera son domicile...

Quelques minutes plus tard Will Scoot entrait dans le taudis du vieux chiffonnier, qui poussait un cri de surprise en le voyant paraître.

XXVII

— Comment, comment, monsieur Cordier, — dit ensuite le père Béraud, — vous à Saint-Ouen, Villa des Loques!... Ah! par exemple, elle est bien bonne! — Et cette santé?

— Excellente, — répondit William Scoot.

— Est-ce que vous venez pour ma petite dette?

— Mais pas du tout, mon brave. — Vous me payerez ça quand vous voudrez. — Rien ne presse... — Je venais voir quelqu'un dans vos envi-

rons, et je me suis dit que je ne passerais pas si près de vous sans vous serrer la main...

— Vous avez joliment bien fait!...

— Comment vont les affaires?

— Les affaires, ne m'en parlez pas!... Une vraie *craque* sur les tas d'ordure!... C'est tout au plus si on trouve à gagner sa pauvre vie dans les boîtes à Poubelle!... — A propos, dites donc, vous qui connaissez Eugène Loiseau et Paul Béraud et qui demeurez dans leur quartier, qu'est-ce qu'ils deviennent?

— Paul a quitté Jeanne Dessourdy...

— Oui, la crapule d'homme! — Je sais ça... — C'était justement le jour où j'ai été vous voir... — Mais comment qu'elle s'est arrangée, la pauvre femme?... — Elle m'avait dit qu'elle m'enverrait son adresse... elle ne l'a point fait...

— Je l'ignore... Il faudrait tâcher de le savoir... On pourrait peut-être lui venir en aide... Une femme et une petite fille... c'est la misère qui les attend...

— Je tâcherai... je m'informerai, et, si je découvre où elle niche, je vous le dirai... — Et Loiseau, est-ce qu'il turbine?

— Il a suivi l'exemple de Paul Béraud... — Il a brocanté le mobilier et Victorine est à l'hôpital.

— A l'hôpital, Victorine!... Eh bien! tant mieux!... Elle n'a que ce qu'elle mérite!... Une drôlesse qui a perdu son ménage... — En voilà une qui ne fait guère d'honneur à la famille!

— Et votre vieille cousine? — demanda l'Irlandais. — Cette brave veuve Ferron que j'ai eu l'avantage de rencontrer chez le mastroquet de la rue Keller?

— Ah! ma pauvre parente, point de chance!

— Lui est-il donc arrivé quelque chose de fâcheux?

— Je vous crois... — Le proprio lui ayant signifié par ministère d'huissier qu'il l'expulsait de sa maison, ça lui a donné un tel coup qu'elle en est tombé raide par terre, les quatres fers en l'air, et depuis ce moment elle est paralysée du côté droit...

— C'est un grand malheur!

— Oui... Ce qui n'a pas empêché le proprio de la faire décaniller, malade comme elle l'était; — on lui a flanqué dans la cour ses quatre loques, et si je n'avais pas eu la chance d'arriver pour la voir, on l'aurait laissée claquer là! — Heureusement j'ai trouvé un coin où je l'ai transportée avec son mobilier... — Si vous la voyiez!... ça tirerait des larmes à un mur... — Elle ne mange plus... Elle se soutient en buvant de l'eau-de-vie que je lui porte de temps en temps...

— Pourquoi ne pas l'envoyer à l'hospice?

— Oh! la la!... faudrait point lui en parler, de l'hospice... — Elle nous enverrait dinguer carrément!

— L'avez-vous au moins recommandée à quelqu'un dans la maison où vous l'avez placée?

— Dans la maison, il n'y a personne...

— Comprends pas...

— Voilà... — Du côté de la rue Servan, on perce des rues... on fait des travaux de démolitions... les locataires ont déménagé. — Mais les travaux sont arrêtés pour le quart d'heure, et il reste debout deux ou trois cassines... — Je connais l'entrepreneur... je lui ai demandé la permission d'installer ma vieille dans une chambre vide... — Il me l'a permis et elle y demeurera jusqu'à ce qu'elle trépasse ou jusqu'à ce qu'on démolisse.

— Pauvre femme!... j'ai grandement pitié d'elle! — Vous savez que je suis philanthrope. — Allons la voir...

— Tout de même.

— Nous dinerons ensemble de ces côtés-là... — dit le père Béraud.

— Ça me va... — répondit l'Irlandais.

— Et je lui porterai un litre d'eau-de-vie, puisque l'eau-de-vie la soutient...

— Fameuse idée!... — Sera-t-elle contente!... — Ah! vous êtes un zig, vous!... — En route!...

Les deux hommes quittèrent la Villa des Loques...

En arrivant aux fortifications, Scoot arrêta un fiacre vide qui regagnait Paris.

Il y fit monter le vieux Béraud, y monta lui-même, et donna l'ordre au cocher de les conduire près de l'entrée du Père-Lachaise.

Là ils descendirent, et un peu plus loin Scoot, guidé par le chiffonnier, s'arrêta en face d'une palissade en planches.

Il suffisait de déplacer deux de ces planches pour entrer dans l'enclos où se trouvait la demeure de la veuve Ferron.

La porte de la masure était seulement fermée au loquet

Pierre Béraud ouvrit cette porte et franchit avec son compagnon le seuil d'une chambre au rez-de-chaussée renfermant la voiture à bras de l'ancienne marchande des quatre saisons.

Dans cette chambre étaient amoncelées des portes, des fenêtres, provenant des démolitions des autres maisons. des poutres vermoulues, des planches. des brassées de copeaux.

Un petit escalier, semblable à une échelle de meunier, conduisait à la chambre du premier étage.

En entendant du bruit au rez-de-chaussée, la veuve Ferron, étendue dans son lit, poussa une sorte de grognement sourd.

— C'est moi, ma vieille, — fit Pierre Béraud, — avec un ami ; — nous t'apportons quelque chose de bon pour te réchauffer.

William Scoot promenait autour de lui un regard d'une expression singulière.

Derrière le chiffonnier il gravit l'échelle de meunier et pénétra dans le taudis, dont la description la plus naturaliste aurait grand'peine à donner une idée.

La vieille femme tourna vers les deux arrivants des yeux vitreux qui semblaient ne plus voir et qui cependant voyaient.

— Ah ! c'est toi, Pierre... — bégaya-t-elle en tordant sa bouche d'où sortaient difficilement des sons brisés, inarticulés.

— Oui, ma vieille, — répondit le chiffonnier, en plaçant le litre d'eau-de-vie, acheté chemin faisant par l'Irlandais, sur une chaise voisine du chevet de la paralytique, et où se trouvaient déjà quelques allumettes, un bout de bougie et une petite fiole vide, — c'est moi, et voilà notre ami... — Tu ne le reconnais pas?...

La paralytique fixa Will Scoot pendant un instant ; puis, de sa même voix rauque, brisée, presque indistincte, elle dit :

— Oui... oui... je le reconnais... C'est le particulier du mastroquet de la rue Keller... — Ah ! je ne crie plus : — Des choux, des carottes, des beaux navets !... — C'est fini. — Je suis f...ichue...

— Il est certain que votre état est des plus pénibles, ma brave femme... — répliqua le faux Cordier. — Comment ne vient-on pas à votre aide?... — Vous avez des parents à Paris... quelques-uns sont riches... vous me l'avez dit... — Ils pourraient vous louer une chambre et mettre une personne auprès de vous pour vous soigner...

La vieille femme eut un accès de rire nerveux qui secoua sa maigre poitrine comme aurait pu le faire une quinte de toux.

— Mes parents, les v'là... — fit-elle en désignant Pierre de sa main décharnée, — les autres c'est des aristos !... Ça roule sur les écus et ça ne donnerait pas deux sous de millet aux pierrots qui crèvent la faim l'hiver... — Y en a d'autres, mais ils sont dans la dèche jusqu'au cou comme moi... — Non, non... je suis bien là... je regarde le cimetière par la fenêtre... le cimetière des riches ! — Oh ! je suis bien sûre de n'y pas aller, dans celui-là... C'est bon pour les *myonnaires*... On vous y vend le bout de terrain où vous vous faites enterrer... — Faut avoir du *quibus* gros comme soi pour aller pourrir là-dedans... Moi, on conduira ma carcasse à Saint-Ouen... à Cayenne... la fosse commune... — Je suis bien ici pour attendre le corbillard... — Pierre, j'ai soif...

— T'as pas faim, ma vieille?

— Non... ça ne passe plus.

— Eh bien! nous t'apportons une bouteille de tord-boyaux... et du fameux... Notre ami y a mis le prix...

— Donne-m'en vite une goutte... Ça me fera du bien...

Pierre déboucha la bouteille et la tendit à la marchande des quatre-saisons, qui la saisit de sa main valide, porta le goulot à ses lèvres et but avidement.

— En v'là assez... — fit le chiffonnier en reprenant la bouteille qu'il replaça sur la chaise. — Je vas nettoyer un brin ta niche...

Tandis qu'il s'occupait des soins du ménage, Scoot se rapprocha de la malade.

— Vous êtes gentil tout plein d'être venu me voir, vous... — dit-elle. — Donnez-moi encore la bouteille... — Il n'y a que le fil-en-quatre, voyez-vous, qui me remette un peu de cœur au ventre...

L'Irlandais lui présenta le litre débouché, et de nouveau elle but à longs traits, renversant la tête en arrière jusqu'à perdre haleine.

— C'est bon... — bégayait-elle avec une sorte de hoquet. — C'est bon... Ça réchauffe...

Pierre Bérand revint près du lit.

—Veux-tu un peu de nourriture à présent, ma vieille?...—demanda-t-il.

— La v'là, ma nourriture... — répondit la veuve Ferron en montrant la bouteille.

— Alors, puisque tu n'as besoin de rien, nous allons filer...

— C'est ça... j' vas dormir un peu... Tu reviendras demain?

— Oui... sois tranquille... — Allons... au revoir...

Et le chiffonnier sortit avec le pseudo-Cordier.

— Eh bien! qu'est-ce que vous pensez? — demanda le vieux Bérand quand les deux hommes se retrouvèrent dans la rue. — Je crois qu'elle n'en a pas pour longtemps, la pauvre vieille...

— Avec des soins elle pourrait s'en tirer tout de même. — répondit le prétendu philanthrope de la rue du Geindre. — J'y songerai... Il faudrait lui donner une garde... Enfin, nous verrons... — Pour le quart d'heure, allons dîner ensemble...

Ils remontèrent du côté de Belleville et s'attablèrent dans un restaurant borgne.

A neuf heures, Scoot dit au chiffonnier :

— Je vais vous quitter, mon brave, et rentrer chez moi, mais je vous reverrai bientôt pour cette pauvre vieille... — Tâchez donc de savoir l'adresse de Jeanne Dessourdy... Elle est malheureuse, elle m'intéresse... — Je veux absolument lui venir en aide...



Elle donnait à boire et à manger aux chiffonniers ses locataires.

— Soyez tranquille, je découvrirai où elle perche... — Et dire, — ajouta Pierre Bérand dont les vins et les liqueurs versés par Scoot avaient allumé le cerveau, — et dire que nous pourrions tous être riches !

— Bah ! — fit l'Irlandais.

— Mais, oui... des millions, quoi ! — Un parent disparu... une grosse fortune... Enfin je vous raconterai tout ça plus tard...

XXVIII

Après avoir serré la main du chiffonnier, qui remonta le boulevard de la Villette, parlant seul et gesticulant, William Scoot, au lieu de redescendre dans Paris, se dirigea vers Belleville et entra chez un marchand de vins où il demanda un litre de vin à emporter, puis, dans une rue transversale, il s'approcha d'une bouche d'égout dans laquelle il répandit jusqu'à la dernière goutte le contenu de son litre.

Gagnant ensuite la rue de Paris, il franchit le seuil d'une boutique d'épicier et fit remplir d'huile de pétrole son récipient vide.

Ceci fait, il longea le boulevard extérieur et descendit la rue Oberkampf jusqu'à la rue Saint-Maur.

Partout les boutiques se fermaient, les rues devenaient presque désertes.

Depuis une heure le ciel était couvert de gros nuages ; un fort vent d'ouest se mettait à souffler, faisant claquer sur les murailles quelques gouttes de pluie.

Scoot boutonna sa houppelande, sous laquelle il avait caché la bouteille de pétrole, et fila le long de la rue Saint-Maur, le dos courbé, marchant vite comme quelqu'un qui, craignant une averse, se hâte de rentrer.

Arrivé rue du Chemin-Vert il remonta, en tournant à gauche, jusqu'à la rue Servan.

Là, il s'arrêta une seconde.

— Le factionnaire du Mont-de-Piété pourrait me voir passer... — se dit-il. — Toute précaution est bonne à prendre et j'ai des jambes solides...

En conséquence, il poursuivit sa route, atteignit une ruelle qui conduisait au quartier en construction, longea les chantiers et se trouva en face de la palissade dont nous avons vu Pierre Béraud déplacer deux planches pour arriver à la masure servant d'asile à la veuve Ferron.

Il avait bien remarqué l'endroit. — Vivement il fit glisser les planches, disparut dans l'ouverture, la referma derrière lui et prêta l'oreille.

Aucun bruit rapproché ne se faisait entendre. — Le plus profond silence régnait sur les terrains entourés de palissades.

Scoot reprit sa marche dans la direction de la masure.

Au moment où il en ouvrait la porte, il lui sembla qu'on parlait à l'intérieur.

Étonné et inquiet, il fit halte et écouta de nouveau.

— Des choux, des poireaux, des carottes, des beaux navets... — mar-

mottait d'une voix chevrotante la veuve Ferron qui, raide sur son lit, serrait contre sa poitrine la bouteille d'eau-de-vie, maintenant presque vide, apportée par Pierre Béraud.

— C'est la vieille qui bat la campagne... — Elle est ivre... j'y comptais bien... — murmura l'Irlandais, et il entra dans la pièce du rez-de-chaussée où quelques heures auparavant il avait remarqué un amas de portes, de débris de toutes sortes, provenant des démolitions.

Lentement il s'avança au milieu de l'obscurité, marchant avec une extrême précaution afin de ne se heurter à rien.

La voix enrouée de la paralytique continuait à faire entendre son ronron monotone, répétant sans se lasser :

— Des choux, des panais, des carottes, des beaux oignons... navets... navets...

L'Irlandais s'assit sur une poutre, posa sa bouteille à côté de lui et attendit.

Son attente fut longue.

Les douze coups de minuit sonnèrent à l'église Saint-Ambroise, puis la demie, puis une heure du matin.

Le grand silence de la nuit paraissait devenir plus profond encore.

La veuve Ferron, sans doute, avait achevé sa bouteille.

Elle ne parlait plus, et sa respiration oppressée ressemblait à un râle.

Encore une demie, et enfin deux coups.

Scoot alors fit craquer une allumette-bougie qu'il ne laissa flamber qu'un instant, mais cet instant lui suffit pour se rendre compte.

A sa droite se trouvait un amas de copeaux, touchant aux vieilles poutres de démolition.

Il déboucha sa bouteille et versa sur le bois sec et sur les copeaux le pétrole qu'elle contenait, puis, enflammant une seconde allumette, il la jeta au milieu des copeaux et, immédiatement après, s'élançant hors de la masure et traversant le terrain désert, il se dirigea vers la palissade fermant le carré du côté du Père-Lachaise, la franchit avec une agilité de clown émérite, prit sa course, et, sans jeter un regard derrière lui, gravit une rue escarpée qui longe l'enceinte du cimetière.

Bientôt il se trouva sur une hauteur d'où la vue peut embrasser presque tout Paris.

Il se retourna et, pour ainsi dire sous ses pieds, il vit une maison complètement en feu.

Activé par le pétrole et par un fort vent d'ouest, l'incendie qu'il venait d'allumer avait fait d'immenses progrès en quelques minutes.

Le factionnaire du Mont-de-Piété, ayant aperçu les flammes, venait de donner l'alarme.

Dans tout le quartier on criait au feu, on accourait, on escaladait les planches de clôture, mais on ne faisait aucune tentative pour combattre le fléau.

— C'est une maison en démolition et personne ne l'habite... — disait-on. — Ce sont des rôdeurs qui ont mis le feu, bien sûr!... Si seulement ils pouvaient griller là dedans!

Le poste de police avait envoyé des hommes.

La pompe du Mont-de-Piété et celle de la Roquette étaient sorties.

Un groupe de sergents de ville venait d'apparaître.

— Rentrez donc! — leur criaient les curieux. — ce sont des bois pourris qui flambent... Ça évite de la peine aux démolisseurs!...

— Il y a une vieille femme malade dans cette masure... — répliqua l'un des sergents de ville. — il ne faut pas la laisser brûler vive...

Tout à coup, au moment où les pompes allaient commencer leur travail. on vit une forme humaine apparaître au milieu des flammes jaillissant des fenêtres du premier étage.

Enveloppée de langues de feu, cette forme semblait se débattre.

Une grande clameur s'échappa de toutes les poitrines.

On s'élança vers la porte.

Mais, hélas! tout secours était inutile.

En ce moment, le toit de la maison s'effondra avec un bruit sinistre, envoyant vers le ciel des gerbes d'étincelles, comme le bouquet d'un feu d'artifice.

Les dépouilles de la veuve Ferron étaient enfouies au milieu des décombres.

Dans la même journée, deux des héritiers d'Étienne Béraud avaient cessé de vivre!...

Les pompes noyèrent les ruines fumantes d'où l'on retira, le lendemain matin, les ossements calcinés de la paralytique.

Le commissaire de police, rédigeant son procès-verbal, attribua le sinistre à une imprudence de la vieille femme dont il avait autorisé le séjour provisoire dans la masure, sur la demande de l'entrepeneur des démolitions et du vieux chiffonnier.

Un sergent de ville alla prévenir ce dernier à la Villa des Loques.

L'acte de décès fut dressé; — le jour suivant on enterrait les restes de l'ex-marchande des quatre-saisons, et le philanthrope Cordier payait les frais d'inhumation, — pour rendre service à Pierre Béraud!...

A l'heure où on retirait des décombres les ossements de la paralytique, Arnold Desvignes quittait l'habitation de Malnoue, avec son associé Jules Verrière, pour se rendre rue Le Peletier au siège de la maison de banque.

Sœur Marie, en compagnie de sa cousine Angélique qui retrouvait peu

à peu ses forces, était allée assister à la messe et attendre à la cure l'heure du courrier, dans l'espoir qu'une lettre de Misticot arriverait.

Les deux cousines s'étaient assises au jardin sur un banc rustique, sous un berceau de chèvrefeuille, tandis que le prêtre s'entretenait au salon avec un de ses paroissiens venu pour lui demander conseil dans une affaire délicate.

Un coup de sonnette retentit à la porte extérieure du petit enclos.

La servante Madeleine alla ouvrir et rentra à la cure avec un paquet de journaux et de lettres qu'elle venait de recevoir du facteur, mais elle ressortit presque aussitôt, portant deux journaux et une lettre, et se dirigea vers le berceau de chèvrefeuille.

— Pour vous, ma sœur... — dit-elle à la religieuse, en lui présentant ce qu'elle tenait, puis elle se retira.

Sœur Marie passa les journaux à Angélique, gardant la lettre, dont ses yeux semblèrent étudier la suscription.

— Qu'y a-t-il dans cette enveloppe ?... — murmura-t-elle.

— Ouvre... ouvre vite!... — fit Angélique, — je me meurs d'impatience!...

— Je ne sais ce que j'éprouve... — continua la religieuse. — j'hésite et ma main tremble... on croirait que nous allons apprendre un malheur...

— Ouvre donc!... — mieux vaut la certitude que le doute!...

La religieuse déchira l'enveloppe.

La première chose qui frappa son regard fut l'épreuve photographique que nous avons vu Misticot glisser dans cette enveloppe.

— Quel est ce portrait? — demanda Angélique en se penchant pour examiner la photographie.

— Je ne sais pas...

— Lis la lettre... elle nous l'apprendra certainement...

La religieuse, à demi-voix, commença la lecture des lignes suivantes que nous connaissons déjà :

« Ma chère sœur Marie,

« Je me trouve à Cherbourg, d'où je vais partir pour l'Angleterre, suivant toujours la piste de l'homme dont nous voulons connaître le passé. Je crois ce passé très noir, et vous le croirez comme moi en voyant la photographie que je joins à ma lettre.

« Cette photographie est le portrait du véritable Arnold Desvignes. — Un hasard providentiel me l'a fait découvrir à Bléré, et le premier coup d'œil vous prouvera qu'il ne ressemble en rien à l'homme que nous connaissons sous ce même nom d'Arnold Desvignes.

« Je vais à la recherche de celui qui doit seul avoir le droit de porter ce nom. — Si Dieu permet que je le trouve, ou que je découvre de quelle manière l'associé de M. Verrière s'est substitué à lui, Mlle Angélique sera préservée du plus grand de tous les malheurs.

« Votre petit serviteur très respectueux et très dévoué.

« Stanislas Dumay. »

XXIX

Angélique, respirant à peine tant son émotion était profonde, avait écouté la lecture de cette lettre.

— Mais c'est la lumière faite sur l'associé de mon père !... — s'écria-t-elle quand la religieuse eut achevé. — Si la photographie que voilà est celle du véritable Arnold Desvignes, originaire de Bléré, celui qui s'est présenté à nous sous ce nom est un imposteur, un faussaire, un assassin peut-être, car il a dû tuer l'homme dont il volait la personnalité dans le but de cacher sans doute d'autres crimes !...

Sœur Marie était pâle comme une morte.

— Tu as raison... — murmura-t-elle. — Le mystère semble s'éclaircir... — Quel parti prendre ?...

— Tu le demandes !... — Il faut dénoncer cet imposteur à mon père, qui certainement est sa dupe !... Il faut contraindre le misérable à se démasquer !

Angélique avait laissé tomber le portrait-carte sur ses genoux.

La religieuse le releva pour l'examiner de nouveau.

Elle aperçut, en le retournant, la phrase tracée au verso de l'épreuve.

— Son écriture ! — dit-elle en tressaillant. — Sa signature !... — Vois... C'est une dédicace à sa mère...

Mlle Verrière, à son tour, regarda.

— C'est singulier... — reprit tout à coup sœur Marie.

— Quoi donc?

— Il me semble reconnaître cette écriture et cette signature pour celles de l'associé de ton père...

— Ce n'est pas possible ! — répliqua la jeune fille. — et d'ailleurs cela ne prouverait rien. — L'imposteur pourrait avoir imité l'écriture et la signature de celui dont il volait le nom... et puis nombre d'écritures se ressemblent.

En ce moment le curé de Malnoue, qui venait de congédier son paroissien, s'approchait des deux cousines.

— Vous semblez fort émues... — leur dit-il, — auriez-vous reçu des nouvelles vous prouvant que vous avez tort d'accuser M. Desvignes?

Sœur Marie tendit la photographie au vieux prêtre.

— Reconnaissez-vous cet homme, mon père? — lui demanda-t-elle.

— Le costume est celui d'un élève de l'École des Mines...

— Ce visage vous rappelle-t-il quelqu'un?

Le curé de Malnoue, après avoir interrogé ses souvenirs, répondit :

— Non, en vérité.

— Vous en êtes bien sûr?

— J'en suis sûr.

— Eh bien! mon père, ceci nous prouve que nos soupçons ne s'égaraient pas et que nous avions raison de tenir l'associé de mon oncle pour un personnage plus que suspect...

— Comment cela?

— Veuillez prendre connaissance de cette lettre...

Le prêtre lut attentivement, de la première à la dernière ligne, l'épître de Stanislas Dumay.

— Voilà qui est bien étrange! — murmura-t-il ensuite.

— Douteriez-vous encore, mon père?. .

La conviction du vieillard était ébranlée. — Cependant il répliqua :

— Ce portrait date de plusieurs années... C'est celui d'un jeune homme de dix-neuf à vingt ans... M. Desvignes a vingt-huit ans... il a beaucoup travaillé et voyagé beaucoup... ses traits ont pu se modifier...

— Sans doute, mais pas au point de devenir méconnaissables au bout de huit ou neuf ans...

— Eh! eh!... un si complet changement est rare, j'en conviens, mais non pas sans exemples...

— Je saurai à quoi m'en tenir... — dit vivement la religieuse.

— Que comptez-vous donc faire, mon enfant? — demanda l'abbé inquiet.

— Mon père, Dieu m'inspirera.

Elle serra dans la poche de sa jupe le portrait et la lettre, en ajoutant :

— Cousine, disons au revoir à monsieur le curé, et partons...

— Et surtout, monsieur le curé, — fit Mlle Verrière, — n'oubliez pas que vous avez promis de venir dîner ce soir avec nous...

— Je ne l'oublierai pas, ma chère fille... à ce soir...

Sœur Marie et sa cousine reprirent le chemin de Malnoue.

Les sourcils froncés de la religieuse offraient l'indice d'une extrême préoccupation.

. . . .

. . . .

Arnold Desvignes, avant de se rendre aux bureaux de la maison de banque, avait quitté Verrière à la gare du chemin de fer pour gagner son petit hôtel de la rue de Tivoli.

Lui aussi était impatient de savoir s'il n'y trouverait pas des nouvelles de Trilby.

Rien n'étant arrivé la veille, il résolut d'attendre l'heure de la première distribution.

Dix minutes environ après son arrivée, son domestique lui monta une lettre.

Du premier coup d'œil il reconnut l'écriture de l'Irlandais.

Sa main fiévreuse déchira l'enveloppe et déploya la feuille de papier qu'elle contenait.

A peine avait-il déchiffré les premières lignes tracées sur cette feuille qu'il devint livide.

Nos lecteurs se souviennent du sens, sinon du texte, de la lettre écrite à Cherbourg par l'Irlandais et ainsi conçue :

« Je suis pas à pas le personnage gênant, mais je ne puis l'empêcher en ce moment d'expédier où vous savez, à qui vous savez, la dangereuse photographie.

« A vous d'empêcher la lettre et le portrait d'arriver à leur adresse.

« Demain le gêneur sera muet.

« Cherbourg. »

Quand Arnold eut achevé, un effroyable juron s'échappa de ses lèvres.

— Triple imbécile!... quadruple brute! — murmura-t-il ensuite. — Comment empêcher le portrait d'arriver entre les mains de cette religieuse maudite?

Pendant quelques instants il se promena de long en large dans son cabinet avec une agitation farouche, puis, brusquement, il passa la main sur son front, et son visage décomposé se rasséréna.

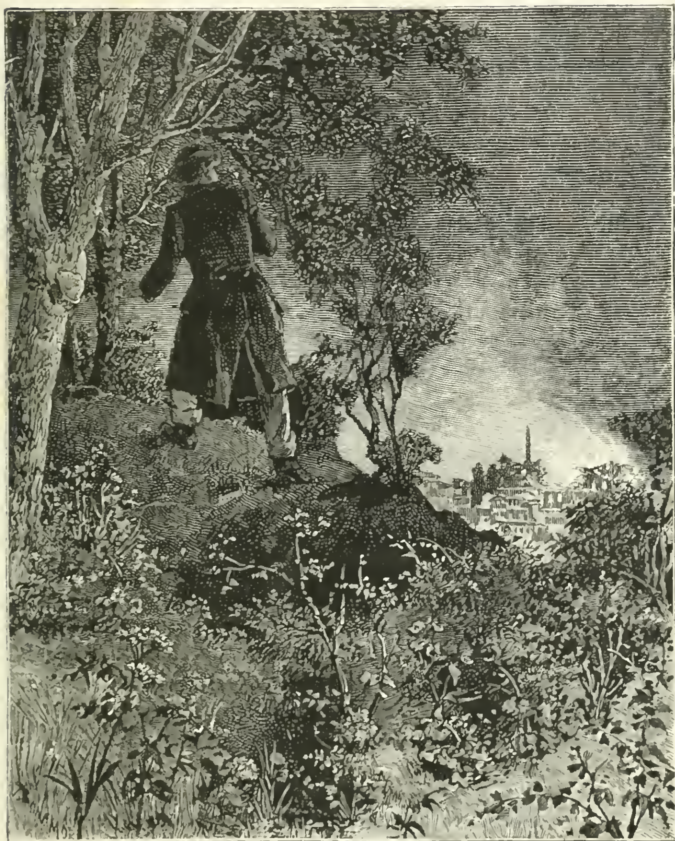
— Il s'agit d'être prêt à tout événement! — murmura-t-il. — Je suis averti, et le proverbe a raison de dire : — *Un homme averti en vaut deux!* — Et d'abord brûlons ce billet.

Le billet brûlé, il se rendit rue Le Peletier où Verrière l'attendait et lui présenta une lettre encadrée de noir qu'un domestique venait d'apporter.

Arnold la repoussa de la main.

— Je sais ce que c'est, — fit-il, — c'est l'annonce de la mort de la comtesse de Nervey.

— Qui donc vous a donné si vite cette nouvelle? — demanda le banquier.



Il se retourna et vit une maison complètement en feu.

— Personne... — Je n'ai rencontré qui que ce soit... On ne m'a rien appris... Je prévoyais cette mort...

Un frisson passa sur l'épiderme de Verrière.

Il baissa la tête.

— Cela fait deux... — dit-il à Arnold d'une voix un peu tremblante; puis il alla s'asseoir à son bureau.

Les dignes associés travaillèrent jusqu'à l'heure du déjeuner sans échanger un seul mot; mais, en se rendant au restaurant du boulevard où ils prenaient leurs repas depuis qu'Angélique était à la campagne, Verrière rompit le silence.

— La mort de la comtesse va nous forcer de rendre compte de la fortune déposée dans la caisse de la maison... — dit-il.

— Assurément.

— Eh bien?

— Eh bien! j'ai travaillé ce matin à établir le compte de Mme de Nervey... On peut se présenter... — Tout est prêt... Nous sommes en règle...

— Vous avez mis à son avoir les marbreries de Belgique?

— Bien entendu... C'était élémentaire...

— Et nous restons devoir à son fils?

— Deux cent dix mille francs...

— Diable!...

— Oh! soyez sans inquiétude... Si ces deux cent dix mille francs sortent de chez nous par la porte, ils rentreront par la fenêtre.

Quand les deux associés revinrent à leur cabinet après déjeuner, Verrière reçut des mains du garçon de bureau plusieurs feuilles de papier timbré apportées par un clerc d'huissier pendant son absence.

Il les parcourut des yeux et dit :

— Devinez ce qui vient de m'être remis...

— Je le devine à merveille.

— C'est impossible!

— Vous allez voir : — Ce sont des oppositions frappées sur les appointements de Paul Béraud...

— Comment le savez-vous?...

— Je les attendais.

— Diable d'homme! — Ah! vous pouvez vous vanter d'être d'une jolie force, vous! — Le chef de la Sûreté ne vous arrive pas à la cheville!...

— Sapristi! je l'espère bien! — Donnez-moi ces oppositions.

Arnold prit les papiers timbrés, additionna le montant des sommes réclamées, et continua :

— Veuillez avoir l'obligeance, mon cher associé, d'approuver hautement, et même d'une façon quelque peu brutale, ce que je vais faire...

— A quel propos?

— Vous allez voir.

Desvignes frappa sur un timbre.

Le garçon de bureau parut immédiatement.

— Voyez si M. Paul Béraud, un de nos nouveaux employés, est à son

poste. — lui commanda l'associé de Verrière, — et s'il est là, priez-le de venir me trouver, sur-le-champ.

Un instant après, le garçon de bureau introduisait Paul qui, supposant qu'on allait le placer au service extérieur, ainsi qu'on le lui avait fait espérer, arrivait, le visage joyeux.

Il s'avança, tout souriant, vers Jules Verrière.

— C'est moi qui vous ai fait demander, monsieur Béraud... — lui dit Arnold d'une voix si sèche que le sourire disparut des lèvres du jeune homme... — C'est avec moi que vous allez vous expliquer.

Paul Béraud se tourna, visiblement inquiet, vers l'associé de son cousin.

XXX

— Je viens, monsieur, de recevoir quatre oppositions sur vos appointements... — commença Desvignes.

— Quatre oppositions... — répéta Paul ahuri, car il ne s'attendait point à ce coup.

— Tout autant... le montant de ces sommes réclamées atteint le chiffre de dix-neuf cents francs...

— Aucune de ces sommes n'était immédiatement exigible en vertu de jugements en règle... — fit timidement le jeune homme.

— Cela ne me regarde pas... — Ce qui nous préoccupe, monsieur, c'est de ne point avoir à tenir une comptabilité spéciale pour les dettes de notre personnel... — Nous n'admettons chez nous que des employés corrects à qui leurs fournisseurs n'aient rien à réclamer...

— Mais, c'est entrer dans la vie privée, cela. — balbutia Paul Béraud.

Verrière intervint.

— Précisément. — dit-il avec un accent sévère. — Nous voulons que la vie privée de nos employés soit exempte de tout reproche.

— Et la vôtre ne l'est pas, il s'en faut!... — reprit Arnold. — On est venu nous apporter sur votre compte des renseignements déplorables.

— On m'a calomnié!...

— Réfutez-les donc, ces calomnies.

— Il faudrait d'abord les connaître...

— Oseriez-vous nier que vous viviez maritalement depuis six années avec une jeune femme, votre parente, de qui vous avez une fille, et que, sans pitié pour ces deux pauvres créatures, vous venez de les jeter lâchement sur le pavé, dénuées de toutes ressources, après avoir vendu votre mobilier?...

— Mais ce serait odieux, cela, si c'était vrai !... — s'écria Verrière en feignant l'indignation la plus vive.

— C'est malheureusement vrai, mon cher associé ! — répliqua Desvignes. — Trouvant comme vous une telle conduite invraisemblable à force d'être monstrueuse, j'ai fait faire une enquête et j'ai acquis la preuve qu'on ne m'avait point trompé...

— Mais alors, monsieur Paul Béraud est le dernier des misérables !...

— C'est mon avis, et nous ne pouvons garder dans nos bureaux un homme dont la conduite est notoirement et honteusement immorale et criminelle...

L'ex-employé du Crédit Lyonnais tremblait de colère.

— Suis-je donc entré chez vous pour être insulté ?... — bégaya-t-il.

— Vous ne faite plus partie de notre maison, monsieur... — dit Arnold.

— Ainsi, vous me chassez ?

— Nous ne vous conservons pas. — Donnez à votre renvoi le nom qui vous plaira.

— Mais cette façon d'agir est indigne ! — Vous m'avez fait quitter ma place... Je vais me trouver sans emploi...

— Ce n'est point notre affaire.

— C'est pour moi la misère, car si je me présente quelque part on viendra vous demander des renseignements, et ceux que vous donnerez me feront échouer partout...

— On récolte ce que l'on a semé, monsieur...

Paul se tourna du côté de Verrière.

— N'aurez-vous pas quelque indulgence pour moi, mon cousin ? — balbutia-t-il d'une voix suppliante.

— Je ne puis qu'approuver la conduite de mon associé... — répondit le banquier.

— Me payerez-vous une indemnité, au moins ?

— Nous vous payerons votre mois entier, mais quand vous aurez fai lever les oppositions qui nous interdisent de verser une somme quelconque entre vos mains. — C'est tout ce que nous avions à vous dire. — Vous pouvez vous retirer...

Paul Béraud, au comble de la rage, montra le poing aux deux associés :

— Ah ! brigands que vous êtes, — s'écria-t-il, — exploiteurs, usuriers, canailles ! ça ne vous portera pas bonheur, c'est moi qui vous le dis !

— Un mot de plus, — fit Verrière, — et j'envoie chercher des sergents de ville pour vous faire conduire au poste !!!

Effrayé par cette menace, Paul Béraud s'élança dehors avec un nouveau geste de fureur et de menace.

— Il a raison, — dit Arnold quand la porte se fut refermée, — c'est la misère pour lui, car il ne trouvera d'emploi nulle part... et la misère tue!...

— Quel homme! — pensait Verrière, en jetant sur son associé un coup d'œil où se lisait l'admiration la plus vive.

A cinq heures du soir, les deux banquiers quittèrent Paris pour aller dîner à Malnoue.

Le vieux curé les attendait en compagnie d'Angélique et de sœur Marie; — tous les trois, au moment où Arnold s'approchait pour les saluer, fixèrent sur lui leurs regards avec une expression de curiosité avide.

Ils cherchaient à retrouver dans ses traits ceux de la photographie arrivée de Cherbourg le matin même de ce jour.

Les deux cousines ne constataient aucune analogie.

Seul, le desservant de Malnoue s'obstinait, de la meilleure foi du monde, à découvrir une sorte de vague ressemblauce entre Arnold et l'original du portrait-carte envoyé par Misticot.

Le jeune homme s'aperçut à l'instant même de l'examen dont il était l'objet.

— On a reçu la photographie. — se dit-il. — et les cousines ont mis le curé dans leur confidence... — Le danger est là... — Sous quelle forme va-t-il se présenter?

On vint annoncer que le dîner était servi.

Angélique et sœur Marie semblaient gaies, mais d'une gaieté forcée qui devait cacher quelque chose.

A plusieurs reprises elles adressèrent la parole à Desvignes, ce qui, dans l'habitude de la vie, ne leur arrivait guère.

— Pattes de velours... — pensait le jeune homme toujours sur ses gardes. — gare aux coups de griffes...

Après le dîner on passa au salon, et du salon dans une sorte de jardin d'hiver qui lui faisait suite, et où des sièges de bambou s'éparpillaient au milieu des arbustes et des fleurs.

Une petite table — en bambou comme le reste de l'ameublement — et supportant un album de photographies. quelques livres et quelques brochures, en occupait le point central.

Arnold était aux aguets.

Un coup d'œil lui suffit pour constater la présence de l'album placé sur la table ce soir-là pour la première fois.

Angélique voulut verser le café elle-même, au grand étonnement de Verrière qui ne comprenait rien au changement survenu dans l'attitude de sa fille.

— Père, — dit tout à coup celle-ci. — nous avons eu la visite de M. Perrin, d'Émerainville, et de sa fille Nathalie... — Ils ont été peinés de ne te point trouver et reviendront dimanche...

— Il fallait les retenir à dîner...

— Je l'ai vainement essayé... Mme Perrin les attendait...

— Mlle Nathalie est-elle un peu moins laide que l'année dernière? — demanda Verrière en riant.

— Tu vas en juger par tes propres yeux...

— Comment cela?

— Nathalie m'avait promis sa photographie... Elle venait tantôt me l'apporter...

Angélique prit l'album sur la petite table, l'ouvrit et le présenta à son père, en lui désignant le portrait de Mlle Perrin.

Pas jolie, la jeune personne photographiée! — Il s'en fallait même de beaucoup!...

Arnold se trouvait à côté de Verrière.

Il se pencha vers l'album pour regarder, tout en se disant :

— C'est là qu'est le péril... là qu'est le piège... — Par bonheur, je suis sur mes gardes...

Les deux cousines et l'abbé ne le perdaient pas de vue.

— Vous avez une nombreuse collection de portraits, mademoiselle... — fit-il. — Me permettez-vous de la parcourir?

— Mais certainement, monsieur Desvignes.

Et la jeune fille, reprenant l'album, le tendit à l'associé de son père, et se tint debout à côté de lui.

— Je vais commencer par le commencement... — dit Arnold avec un sourire, en retournant en bloc toutes les pages, jusqu'à la première. — Oserai-je espérer, mademoiselle, que vous voudrez bien me servir de LIVRET dans cette galerie, car il est probable que je n'y rencontrerai aucun visage de connaissance... sauf celui de mon cher associé et le vôtre.

— Volontiers, monsieur... — répondit Angélique. — Ce premier portrait est celui de ma mère, morte si jeune... Immédiatement après, voici une de nos parentes, Mme la comtesse de Nervey...

— Ceci me rappelle que j'ai une triste nouvelle à t'annoncer... — interrompit Verrière.

— Laquelle?

— Madame de Nervey a rendu le dernier soupir...

— Ah! mon Dieu! la pauvre femme! — s'écria sœur Marie. — Je regrette bien que nous ne soyons point allées la voir avant notre départ.

— Il ne faut pas la plaindre, mes enfants... — répliqua le banquier. — Elle souffrait depuis si longtemps! — Elle est plus heureuse à présent...

— C'était une sainte, — murmura la religieuse, — prions-la de prier pour nous...

Après un moment de silence, Angélique reprit, en désignant un des portraits :

— Voilà son fils, le vicomte Georges de Nervey... — Me voici, à l'âge de cinq ans... puis à douze ans... Voilà ma cousine avant son entrée en religion...

Arnold tourna une page et fronça les sourcils.

— Je le connais, celui-là! — fit-il d'une voix sifflante, en désignant le portrait d'un officier d'artillerie en uniforme. — C'est M. Vandame...

Mlle Verrière resta silencieuse et impassible.

Une autre page fut tournée.

Le curé de Malnone et les deux cousines sentirent leurs cœurs battre avec violence, et pendant une seconde leur respiration s'arrêta.

C'est que, dans l'une des quatre cases de la feuille d'album qu'Arnold avait maintenant sous les yeux, se voyait la carte photographique achetée chez le brocanteur de Bléré par Misticot!

L'homme qu'on soupçonnait d'imposture allait sans doute se livrer lui-même!

XXXI

L'associé de Jules Verrière avait bien prévu que le piège qu'on lui tendait était là, aussi n'éprouva-t-il autre chose que la satisfaction d'amour-propre d'avoir deviné juste, lorsqu'il aperçut le portrait du véritable Arnold Desvignes, qu'il connaissait pour l'avoir rencontré à Londres dans des circonstances que nous raconterons bientôt.

La partie devenait belle pour lui, la comédie facile à jouer, et le succès certain désormais.

— Ah! par exemple! — s'écria-t-il avec un geste brusque de surprise, ou plutôt de stupeur. — Voilà qui tient du prodige... de la féerie... — Je me demande si je rêve!...

— Qu'y a-t-il donc, monsieur Desvignes?... — dit vivement sœur Marie.

— Ce qu'il y a? — répéta l'assassin d'Étienne Béraud en mettant le doigt sur la photographie. — Il y a mon portrait, fait il y a neuf ans, lorsque j'étais élève à l'École des Mines!... Mon portrait dans cet album!!... Peut-il exister quelque chose de plus invraisemblable?... de plus incroyable?...

— Votre portrait!... — répéta Verrière. — Allons donc!... C'est impossible!...

— Voyez.

La religieuse et le vieux prêtre restaient muets.

Angélique murmura :

— Cela votre portrait! — Dans tous les cas, il ressemble à tout le monde excepté à vous!...

— C'est cependant le mien, mademoiselle... — En dix années, on change!... Je puis d'ailleurs vous donner la preuve que je ne me trompe pas...

— Quelle preuve?

— La plus indiscutable de toutes... — Six épreuves seulement ont été tirées, et le cliché a été brisé ensuite... — Or, de ces épreuves, je n'en ai donné qu'une seule, envoyée par moi à Bléré, à ma pauvre mère, avec une dédicace... — Si la dédicace ne s'y trouve pas, c'est que je suis dans l'erreur...

Tout en parlant, le jeune homme enleva de son compartiment la carte photographique, la retourna et lut à haute voix :

— « *A ma bonne et bien-aimée mère. — J. Arnold Desvignes.* » — Vous voyez bien que je ne me trompais pas! — ajouta-t-il d'un air de triomphe modeste.

Le curé de Malnoue rayonnait.

Le faux Arnold qui possédait, nous le savons, toutes ses sympathies, venait de lui donner raison contre Angélique et contre sœur Marie.

Les deux cousines semblaient absolument déconcertées et baissaient la tête.

La victoire de l'associé du banquier était éclatante.

S'il n'avait pas été le véritable Desvignes, il n'aurait pu savoir que derrière la photographie se trouvait la dédicace qu'il venait de lire. — Cela sautait aux yeux.

L'évidence s'imposait.

En même temps qu'Arnold remportait ce grand succès, la situation devenait fort embarrassante pour les cousines.

Il fallait expliquer la présence du portrait dans l'album.

De quelle façon s'y prendre pour cela?

Desvignes, comprenant la fausseté de la situation de ses adversaires, résolut, en excellent tacticien qu'il était, d'en tirer bon parti.

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous demander comment ce portrait se trouve entre vos mains? — dit-il.

— En effet! — appuya Verrière. — J'avoue n'y rien comprendre, et ma curiosité est surexcitée!...

— Elle ne saurait l'être plus que la mienne. — reprit Arnold. — Par quel prodige cette photographie, envoyée par moi à ma mère il y a neuf ans, se trouve-t-elle ici?

La religieuse prit la parole.



Paul s'avança tout souriant vers le banquier

— C'est moi qui l'ai donnée à Angélique... — répondit-elle.

— Vous, sœur Marie! — s'écria Desvignes.

— Oui, monsieur...

— Mais comment se trouvait-elle en votre possession?

— Mon explication sera bien simple.

— Je l'attends avec impatience...

— Un peu avant notre départ de Paris je m'étais arrêtée, sur les quais, devant un étalage de bouquiniste, examinant des ouvrages de dévotion que je voulais offrir à l'école dirigée par une de nos sœurs... — Une case voisine était pleine de vieilles gravures et de photographies, que je regardai machinalement... Ce portrait-carte me tomba sous les yeux... Je lus la dédicace signée de votre nom... La rencontre me parut curieuse... J'achetai la photographie, et nous l'avons placée dans cet album afin de voir si vous vous reconnaîtriez...

Le curé de Malnoue fit à la dérobée le signe de la croix.

— Sœur Marie se confessera de ce gros mensonge... — pensa-t-il.

Arnold reprit, avec une émotion bien jouée :

— Je bénis le hasard qui a fait tomber cette carte dans vos mains, ma sœur... — C'est un souvenir de ma bonne et sainte mère... il est sacré pour moi...

— Eh bien, monsieur, — dit Angélique, — nous comprenons de quelle importance il doit être pour vous, et nous vous le rendons...

— Et moi, mademoiselle, je refuse de le prendre...

— Pourquoi donc?

— Nulle part il ne saurait être mieux qu'ici, où j'ai placé toutes mes affections, et, permettez-moi d'ajouter : toutes mes espérances! — Je vous en prie, mademoiselle, gardez ce portrait...

— Parbleu! — s'écria Verrière. — Elle le peut et elle le doit, puisque ce sera bientôt celui de son mari...

Le curé de Malnoue s'approcha d'Angélique et lui dit à demi-voix :

— Ce sera un jour heureux entre tous pour moi, mon enfant, que celui où je pourrai bénir votre union avec un homme que j'estime profondément!

La jeune fille avait peine à retenir ses larmes.

Elle sortit pour qu'on ne les vît pas couler.

Verrière et Arnold causèrent un instant tout bas.

Le vieux prêtre, attirant sœur Marie à l'écart, murmura près de son oreille ces mots :

— Douter plus longtemps serait indigne de votre caractère et de votre habit, ma sœur... — Je croirais manquer à mon devoir en recevant désormais à la cure les lettres qui vous seraient adressées sous mon nom...

La religieuse courba la tête.

— Je vous attends demain au tribunal de la pénitence, mon enfant... — continua le curé.

Puis il quitta le jardin d'hiver, en compagnie de Verrière et de Desvignes, en se félicitant d'avoir assisté à la victoire de ce dernier.

Sœur Marie, restée seule, éclata en sanglots.

— Ainsi, j'aurais calomnié un innocent! — balbutia-t-elle avec désespoir. — Non! non! c'est impossible!!! — Si Misticot m'a envoyé ce portrait, c'est qu'il ne le croit pas celui de l'associé de mon oncle, et il ne peut se tromper ainsi! — Il part pour l'Angleterre... Dieu l'accompagnera... — C'est là qu'il saura la vérité! C'est lui qui fera la lumière!

Et sœur Marie, rejoignant Angélique qui se désespérait, s'efforça de la consoler et de la ranimer, mais il lui fut impossible d'en venir à bout.

Mlle Verrière, après avoir vu crouler l'espoir qu'elle fondait sur la photographie, et le triomphe prévu se changer en défaite, ne songeait plus qu'à quitter son père et à se réfugier dans un couvent, seul moyen désormais, croyait-elle, de se soustraire à un mariage exécré.

. . . .

. . . .

Sur les hautes falaises, dans les rochers de Plymouth, une formidable décharge de mousqueterie s'était fait entendre au moment où Misticot sautait du you-you sur la plage.

Un cri terrible avait suivi cette détonation, puis une seconde décharge, visant le you-you lui-même qui s'éloignait à travers les brisants, puis un grand silence.

Cinq douaniers anglais, l'arme au pied, prêtaient l'oreille au bruit des avirons du frêle esquif rejoignant le côtre en pleine mer.

— Ils nous échappent! — dit l'un d'eux au bout d'un instant.

— Pardon! — répliqua le sous-officier, — il y en a un au moins à qui nous aurons fait passer le goût du pain et de la contrebande. J'ai entendu son cri, et je l'ai vu tomber. Allumez le falot.

Cet ordre fut à l'instant même exécuté.

Au moment où la lumière brillait, un bruit de pas pressés résonna dans le sentier des falaises.

Une escouade de douaniers, attirée par les coups de feu, venait prêter main-forte au besoin à ses camarades.

Cette escouade était commandée par un lieutenant.

Au bout de quelques minutes les deux troupes furent réunies.

— Que s'est-il passé? — demanda le lieutenant.

— Mon officier, nous avons vu une forme humaine sauter d'une embarcation qui venait d'un côtre resté au large et nous avons tiré sur l'homme

d'abord, sur le canot ensuite... — Le canot est loin, mais l'homme est tombé...

— Cherchons-le...

Et les douaniers se dirigèrent vers la grève.

Au bout d'une cinquantaine de pas, l'officier et le porte-falot s'arrêtèrent.

Ils se trouvaient en présence d'un corps étendu, inanimé.

— Éclairez! — commanda le lieutenant.

Le falot abaissé mit aussitôt le corps en pleine lumière.

— Ce malheureux n'a point du tout l'apparence d'un contrebandier... — reprit l'officier en examinant les vêtements de Misticot. — C'est un tout jeune homme, presque un enfant...

— Est-il mort? — demanda le sous-officier.

Le lieutenant s'était mis à genoux à côté du corps.

Il plaça l'une de ses mains sur le côté gauche de la poitrine.

— Non, — dit-il, — son cœur bat, donc il n'est que blessé... Contrebandier ou non, nous ne pouvons le laisser ici... — Que deux hommes montent au poste chercher un brancard, et qu'on prévienne un chirurgien...

Trois des douaniers s'éloignèrent aussitôt.

Vingt minutes environ s'écoulèrent silencieusement. Enfin le brancard arriva.

On déposa doucement sur les toiles tendues le corps toujours inanimé; l'officier ordonna le départ, et la troupe se mit en marche pour gravir le sentier des falaises.

Un douanier avait ramassé le chapeau de feutre mou et la valise trouvés auprès de Misticot sur la grève.

XXXII

Il fallut près d'une demi-heure au petit cortège pour atteindre le sommet de la falaise où s'élevait le bâtiment de la Douane dans lequel on introduisit le brancard et son fardeau. Le chirurgien qu'on avait fait prévenir s'y trouvait déjà.

Il déshabilla avec d'extrêmes précautions le blessé, toujours évanoui, et constata qu'une balle, après avoir frappé le côté gauche de la poitrine, était ressortie un peu au-dessous de l'omoplate, qu'une autre avait effleuré le crâne en entaillant le cuir chevelu, et qu'enfin une troisième avait déchiré l'avant-bras droit.

— Une seule de ces blessures est grave, celle de la poitrine, — fit le chirurgien en hochant la tête. — mais elle l'est à tel point que je doute beaucoup que le patient en revienne!... Il n'a pas l'air d'un contrebandier, ce jeune garçon... — Je le croirais Français... — Enfin, je vais le soigner de mon mieux. et si je viens à bout de le sauver — (ce dont je doute) — il nous dira lui-même qui il est... il nous apprendra le motif de l'étrange promenade nocturne qui devait si mal finir pour lui... Dès qu'il fera jour, on préviendra les autorités de Plymouth...

Tout en parlant, le chirurgien introduisit une sonde dans la blessure de la poitrine afin de s'assurer que la balle n'avait atteint aucun organe essentiel.

Telle fut l'acuité de la douleur que Misticot fit un mouvement et ouvrit les yeux, mais il les referma presque aussitôt et le corps redevint immobile.

— A-t-on ouvert la valise que portait ce jeune homme? — demanda le médecin au lieutenant des douanes.

— Oui, docteur...

— Que contenait-elle?

— Un peu de linge seulement.

— Point de papiers?

— Aucun...

— Point d'argent?

— Rien.

— Voilà qui est de plus en plus singulier! — Comment ce jeune homme débarquant en Angleterre y serait-il venu sans un sou? — Sa tenue n'est pas le moins du monde celle d'un indigent... — Les vêtements paraissent d'étoffe et de coupe française... — A coup sûr, il y a là une énigme... — Nous en aurons le mot, si je viens à bout de tirer d'affaire mon blessé...

— L'espérez-vous?

— Je n'espère ni ne désespère; il faut voir; dans trois ou quatre jours je vous répondrai.

Quelques heures s'écoulèrent.

L'autorité judiciaire prévenue vint procéder à une enquête sur les faits que nous avons racontés.

L'évanouissement avait cessé, mais sans que Misticot rentrât en possession de sa lucidité habituelle. — Une fièvre violente s'était emparée de lui. — Il délirait, en proie à une telle agitation qu'il fallait, à de certains moments, deux hommes pour le maintenir dans son lit, malgré la faiblesse résultant de la perte du sang.

Pendant trois jours, il fut entre la vie et la mort.

A la fin du troisième jour, le médecin commençait à prendre bon espoir, quand tout à coup une complication imprévue survint.

La blessure de la tête, celle qui semblait n'offrir aucun danger, changea brusquement d'aspect et s'inflamma, déterminant une méningite.

Interrogé de nouveau, le médecin déclara que cette fois, à moins d'un miracle, le jeune malade était perdu.

Tandis que le pauvre petit marchand de médailles agonisait en Angleterre, sur un lit militaire, dans un poste de douaniers, bien des choses s'étaient passées à Paris.

Même avant l'enterrement pompeux de la comtesse de Nervey, conduite au Père-Lachaise dans le caveau de sa famille, les scellés avaient été apposés à l'hôtel de la rue de Miromesnil à la requête des créanciers du vicomte, ou plutôt à leur requête apparente, car nous savons que les créances avaient été achetées sous main par Agostini pour le compte d'Arnold Desvignes.

Les oppositions pleuvaient.

La liquidation de ce lourd passif s'annonçait comme devant être laborieuse.

Mme de Nervey n'ayant fait aucun testament, Georges, en sa qualité de fils unique, se trouvait le seul héritier des biens de sa mère.

Il avait chargé un homme d'affaires de veiller à ses intérêts.

Depuis trois jours il ne mettait pas les pieds chez Mélanie Gauthier qui, bien que s'étant rencontrée avec lui aux obsèques de la comtesse auxquelles elle assistait en qualité de parente, n'avait pu lui parler.

Mélanie s'était rendue chez Agostini pour le consulter au sujet de la conduite qu'elle devait tenir.

La réponse de l'Italien avait été celle-ci :

— Attendez que les affaires soient terminées et ne vous préoccupez point de la froideur momentanée du vicomte... Lorsque le moment d'agir sera venu, nous le forcerons bien à tenir l'engagement pris...

Du reste, en échange d'une reconnaissance dont le montant était exigible *à présentation* — (condition *sine qua non*) — Agostini, ou plutôt le capitaliste anonyme qu'il représentait, avait consenti à prêter quelques milliers de francs à Mélanie, et la jeune femme mangeait cet argent de façon joyeuse avec son digne amant Frédéric Bertin.

Angélique et sœur Marie, venues à Paris pour la cérémonie funèbre, étaint retournées à Malnone immédiatement après.

Obéissant aux conseils de sa cousine, la jeune fille avait consenti à attendre des nouvelles de Misticot avant de signifier à son père sa volonté inébranlable d'entrer au couvent plutôt que de devenir la femme d'Arnold Desvignes.

Le curé de Malnone ayant déclaré qu'il refuserait désormais les lettres adressées sous son couvert à la religieuse, celle-ci avait obtenu du facteur

rural, moyennant une gratification de deux louis, qu'il garderait ces lettres, s'il en arrivait, et qu'il ne les remettrait qu'à elle.

Chaque jour elle passait chez lui, mais vainement.

Rien n'arrivait.

Trilby était rentré à Paris depuis deux jours.

Le soir même de son retour, il avait eu une entrevue avec Arnold pour lui raconter ce que nos lecteurs savent déjà.

Dévoré d'impatience et de cupidité, Arnold éprouvait l'impérieux besoin de déblayer au plus vite la route qui devait le conduire à la main-mise sur l'héritage d'Étienne Béraud.

Trois seulement des héritiers de celui-ci avaient disparu : La Fougère, la comtesse de Nervey et la veuve Ferron.

Mais ce n'était qu'une très faible partie de l'œuvre infâme.

De nombreux héritiers survivaient encore; tous devaient être supprimés, à l'exception de Jules Verrière et de sa fille, et encore comptait-il bien, quand il serait le mari d'Angélique, supprimer le banquier à son tour et rester le seul maître de la fortune colossale du marchand de diamants.

Agostini et William Scoot avaient reçu de nouveaux ordres.

Dix heures du matin sonnaient.

Arnold Desvignes sortit de la maison du boulevard Beaumarchais par la porte donnant sur la rue des Tournelles.

Il portait le travestissement anglais avec lequel nous l'avons vu devenir acquéreur de la maison de l'avenue de l'Écho, au parc Saint-Maur, sous le nom de William Scoot, et il se rendait au chemin de fer de Vincennes.

Quarante-cinq minutes après son arrivée à la gare, il descendait de wagon à la station du Parc et demandait à un employé l'adresse d'un jardinier, adresse qui lui fut donnée sur-le-champ.

Il alla tout aussitôt chez ce jardinier et lui expliqua ses intentions en un baragouin moitié anglais, moitié français, parfaitement compréhensible d'ailleurs.

Il s'agissait de mettre en état le jardin de la propriété de l'avenue de l'Écho et de l'entretenir aussi longtemps que la maison resterait inhabitée.

On tomba facilement d'accord et le faux Anglais conduisit le jardinier à la villa pour lui montrer le travail à faire et lui remettre les clefs.

Le jardinier déclara qu'en employant un nombre suffisant d'ouvriers il débarrasserait en trois jours les allées des herbes parasites qui les envahissaient et mettrait des fleurs dans les corbeilles.

Arnold lui donna carte blanche, lui remit une somme suffisante pour les premiers frais, et le chargea d'aller payer les contributions au nom de William Scoot, propriétaire de la maison et des dépendances.

Tout en causant, le faux Anglais conduisit le jardinier jusqu'au fond de



— Il y a mon portrait, fait il y a neuf ans, lorsque j'étais élève à l'École des mines..

la carrière où le cadavre d'Étienne Béraud était enseveli, et là il constata avec une satisfaction profonde qu'aucun indice, même le plus faible, ne pouvait trahir le crime commis.

Rentré à Paris, l'associé de Jules Verrière alla reprendre son costume habituel et se rendit rue Le Peletier, à la maison de banque.

— C'est à Saint-Maur, avenue de l'Écho, — se disait-il, — que se jouera le dernier acte du drame si bien combiné par moi!...

Depuis qu'à l'instigation du pseudo-philanthrope Cordier, la propriétaire de la Villa des Loques avait ouvert un large crédit au vieux chiffonnier Pierre Béraud, celui-ci, ainsi qu'on devait s'y attendre, travaillait peu et buvait beaucoup.

Il n'avait point revu Cordier, son *bienfaiteur*, à la suite des obsèques de la paralytique brûlée vive, mais il se souvenait des désirs formulés par lui au sujet de Jeanne Dessourdy, et il s'était mis en quête dans les quartiers avoisinant la rue de Seine que la pauvre femme habitait avant l'infamie commise par Paul Béraud.

Tout en cherchant à recueillir des renseignements, il ne négligeait point d'entrer chez les *mastroquets* que leur heureuse étoile plaçait sur son passage, et il y *consommait* quelque chose.

Le soir, il retournait à la Villa des Loques ivre-mort, mais pas le moins du monde renseigné.

Le lendemain, il recommençait ses recherches dans les mêmes conditions et ne manquait point d'obtenir des résultats identiques.

Jeanne Dessourdy habitait encore l'hôtel de la rue Lobineau, dans lequel nous l'avons vue se retirer avec sa fille, mais depuis le jour néfaste où son odieux amant l'avait lâchement abandonnée en la dépouillant, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

De toutes les souffrances qui peuvent martyriser une femme, une mère, aucune ne lui était épargnée.

La petite Lina, malade, tremblait de fièvre dans son lit.

A son chevet, Jeanne veillait, désespérée.

Rouge de honte, mais prête à subir toutes les humiliations pour donner du pain à son enfant, la malheureuse était allée demander du travail à ses anciennes clientes.

Elle n'en avait trouvé nulle part, et il lui semblait qu'en la regardant, en lui parlant, tous les yeux et toutes les lèvres prenaient une expression méprisante.

Ayant ainsi échoué, elle s'adressa aux ateliers de confection.

On lui répondit que le commerce allait mal et que les anciennes ouvrières étant plus que suffisantes, on n'en pouvait accepter de nouvelles.

Après ces démarches inutiles, elle rentrait dans un état de découragement absolu, trop facile à comprendre.

Jeanne se rendit à l'hôtel du boulevard Haussmann, décidée à raconter à Angélique ce qui ce passait, et à implorer d'elle un secours — (pour Lina que n'eût-elle pas fait?) — Mais, là, on lui apprit que M. Verrière était à la campagne avec sa fille et sa nièce.

Aller à Malnoue, il n'y fallait pas songer, si courte que fût la distance...

L'argent manquait.

C'est tout au plus s'il lui restait cinq francs sur les deux louis que lui avait laissés le misérable Paul Béraud.

Lorsque ces cinq francs seraient épuisés, que ferait-elle?

La logeuse n'étant plus payée, on pouvait la mettre à la porte d'un moment à l'autre.

Jamais situation ne fut plus effroyable et ne parut plus complètement sans issue!

En présence de cette misère hideuse qui l'enveloppait, grandissant d'heure en heure, comme les vagues de la marée montante, et qui bientôt l'engloutirait avec sa fille, elle sentait des idées de vengeance envahir son cerveau.

A deux ou trois reprises elle essaya de savoir où était Paul Béraud.

Elle voulait lui demander l'argent donné par Angélique et, s'il lui refusait cet argent qui était à elle, qu'il lui avait volé, le tuer.

Personne ne put la renseigner.

Aux idées de vengeance succédèrent des idées de suicide.

Mourir, et emmener avec elle Lina dans l'éternel sommeil...

Ne vaudrait-il pas mieux pour elles être mortes que vivantes?

Au moins elles ne souffriraient plus...

Mais au moment d'accomplir la résolution terrible, au moment de porter les mains sur son enfant, le courage lui manquait.

Parfois il lui semblait devenir folle.

Elle prenait alors la petite fille dans ses bras, la serrant à l'étouffer et la couvrant de baisers convulsifs, puis la crise passait et elle pleurait.

Au moment où nous retrouvons Jeanne, Lina venait de s'endormir.

La malheureuse mère profita de ce sommeil pour ouvrir la malle presque vide où se trouvait le reste de ses effets, le Mont-de-Piété ayant à peu près tout dévoré; — elle en retira une robe qu'elle enveloppa dans une serviette, et après avoir déposé un baiser sur le front de sa fille, elle sortit afin de se rendre de nouveau au bureau d'engagement.

La succursale du Mont-de-Piété la plus rapprochée se trouvait rue de l'École-de-Médecine.

Jeanne en prit le chemin.

Sur sa route elle vit la boutique d'une marchande à la toilette

L'idée lui vint qu'en vendant elle obtiendrait plus qu'en engageant.

Elle entra, défit son paquet et exhiba sa robe dont la marchande, après examen, offrit douze francs.

Douze francs, lorsque le Mont-de-Piété n'en aurait prêté que trois ou quatre!..

En un tel moment, c'était presque la fortune!...

Douze francs permettraient à Jeanne d'acheter du pain, un peu de viande pour Lina, et de donner un acompte sur le loyer.

Ce fut comme une éclaircie dans la nuit sombre.

Jeanne, à demi ranimée, hâtait le pas pour rentrer à l'hôtel de la rue Lobineau, quand brusquement une main se posa sur son bras, tandis qu'une voix avinée s'écria :

— Ah! sapristoche! je savais bien que je finirais par te dénicher, ma fille!

Cette voix était celle du vieux chiffonnier, sortant de chez un marchand de vins.

— Monsieur Béraud... — fit Jeanne en devenant pourpre.

— De quoi? de quoi? *Mossieu* Béraud! Tu me donnes du *Mossieu!* A quoi que ça rime? — Est-ce que nous ne sommes pas cousins, sapristoche?... — Tout de même je suis bigrement content de te retrouver, ma fille, depuis le temps que je te cherche! — T'as une fichue mine, dis donc! — Est-ce que t'es malade?...

— Un peu fatiguée seulement.

— Le travail, ça marche-t-il?

— Mais oui, cousin...

— Et la petiote?

— Lina va bien.

— Allons, tant mieux!... — On peut la voir, cette miochette?... — Tu ne dois pas rester loin d'ici, puisque te voilà dans la rue en voisine?... — Conduis-moi chez toi... j'embrasserai l'enfant et je ferai un bout de causette avec toi...

Jeanne hésita.

Son orgueil féminin se révoltait à la pensée que le vieux chiffonnier pourrait voir le dénûment affreux dans lequel elle se trouvait.

— C'est que je ne vais pas chez moi, mon cousin .. — balbutia-t-elle.

— Ah!...

— Je travaille à un atelier et la petite est à l'école...

Malgré son commencement d'ivresse, Pierre Béraud était malin comme un vieux routier.

Il pressentit la vérité.

— Bon... Bon... je comprends... — fit-il. — Mais à quelle heure que tu en reviens, de ton atelier?

— Tard... très tard... vers huit heures du soir... quelque fois neuf heures...

En mentant de cette façon, Jeanne se sentait rougir.

Le chiffonnier reprit :

— Parfait! ça me botte! — j'irai te voir à cette heure-là... — Où perches-tu?

— Chez une amie, mon oncle... et j'aurais peur de lui paraître indiscrète si je vous engageais à venir...

— Veux-tu que je te dise, ma fille?... — répliqua le chiffonnier. — Eh bien! tu me contes des blagues, et ça ne prend pas...

— Mais, cousin...

— Je la connais dans les coins, vois-tu!... — interrompit Pierre. — Impossible de faire poser bibi! — A ta mise et à ta mine j'ai vu du premier coup de quoi qu'il retournait... — Tu en as de la débine jusque par-dessus la tête, et je parierais ce qu'on voudrait que toi et la petiote vous ne mangez pas à votre faim tous les jours...

— Vous vous trompez, cousin, — dit Jeanne vivement, — et la preuve, la voilà...

En même temps, Jeanne tirait de sa poche et elle montrait à Béraud les douze francs que la marchande à la toilette venait de lui donner.

— Je ne me trompe pas... — C'est de l'argent... — Qu'est-ce que ça prouve? Tout bonnement que tu viens de vendre ou d'engager quelque chose... — Voilà pour aujourd'hui, mais demain? — Voyons, point d'enfantillages. — Je suis pauvre comme Job, mais j'ai des connaissances, de belles connaissances, qui pourront te procurer de l'ouvrage et te faire quelques avances, si tu en as besoin... — Encore une fois, où perches-tu?

— Je vous l'ai dit, chez une amie...

— Alors, positivement, tu n'as pas confiance en moi?

— Mais si, je vous assure... grande confiance, au contraire... et je vous remercie bien sincèrement... de tout mon cœur... Mais c'est plus fort que moi, j'ai besoin de solitude... je n'aime pas qu'on voie mes larmes.

Et tandis qu'elle prononçait ces dernières paroles, la pauvre femme éclata en sanglots.

— Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est? — fit Pierre Béraud très ému, — on ne te forcera pas à dire où tu perches, puisque c'est ton idée de garder ça pour toi!... on respectera ta misère!... Seulement tu es trop orgueilleuse, vois-tu, ma fille!...

— Adieu... adieu... mon cousin... — bégaya Jeanne d'une voix que les sanglots rendaient indistincte, et elle prit sa course dans la rue.

— Tu auras beau filer, — pensa le chiffonnier, — je saurai tout de même où tu reste, et j'arrangerai ton affaire avec ce brave homme de père Cordier...

Et avec une vivacité surprenante pour son âge, il se glissa le long des murailles, ne perdant point de vue la pauvre femme.

Après avoir parcouru une centaine de pas, Jeanne se retourna pour s'assurer qu'elle n'était point suivie.

Pierre Béraud, en ce moment, se trouvait caché par deux hommes arrêtés sur le trottoir et causant.

Jeanne rassurée reprit sa marche, et lui sa poursuite, ayant soin de conserver la même distance.

Il vit sa parente entrer successivement chez un boulanger, chez un rôtisseur, d'où elle ressortit portant à la main de petits paquets, puis disparaître dans une allée de la rue Lobineau, après avoir jeté en arrière un coup d'œil qui ne découvrit rien.

— La voilà au gîte... — se dit-il. — Elle a touché quelques sous et elle porte à manger à la petiote, qui doit crever de faim!...

Il laissa s'écouler huit ou dix secondes, puis à son tour il s'engagea dans l'allée conduisant au bureau dont il franchit le seuil.

— Qu'est-ce que vous voulez? — lui demanda la maîtresse de l'hôtel meublé.

— Un petit renseignement, madame, si c'était un effet de votre complaisance.

— Un renseignement, sur quoi?

— N'est-ce pas ici que demeure m'ame Jeanne Dessourdy?

— C'est ici... au cintième... la troisième porte à gauche... — Est-ce que vous connaissez les parents de Jeanne Dessourdy?

— Je les connais...

— Eh bien! dites à ces gens-là, s'ils ont pour deux sous de cœur, de venir en aide à leur parente qui n'est point heureuse et qui ne mange pas à sa faim tous les jours...

XXXIII

— Je n'y manquerai point... — murmura le vieux chiffonnier, puis il reprit : — Est-ce que la petite fille est malade?

— J'en ai peur... — répondit la logeuse. — Depuis deux ou trois jours on ne la voit guère... — Mais Jeanne Dessourdy est fière, vous savez... Comme elle me doit un peu d'arriéré pour son loyer, elle ne me dit rien et je ne la questionne pas...

— Je vas m'occuper de tout ça... et quant à l'arriéré, ma chère dame, soyez paisible... ça sera payé.

— Est-ce que vous allez monter?

— Non... non... pas du tout... et je vous prie même de ne point parler à Jeanne de ma visite... Elle serait capable de déménager... Quand j'aurai

arrangé ses petites affaires. je reviendrai... et nous la tirerons du pétrin, elle et la petiote, les pauvres chères créatures... — A la revoyure, ma bonne dame!...

Et Pierre Béraud s'en alla, en essuyant du revers de sa main une larme d'émotion qui perlait au bord de ses paupières rougies par les alcools frelatés.

— Faut que j'aille *illico* trouver le père Cordier... — pensait-il. — C'est lui qui va être content de nous donner un coup de main, le vieux brave homme.

Il se dirigea vers la rue du Geindre.

Là une déception l'attendait.

— M'sieu Cordier, — répliqua la portière, — il doit être absent de Paris... — Voilà deux jours que nous ne l'avons vu.

— Je reviendrai demain... — Dites-lui, s'il vous plaît, que son ami de la Villa des Loques est venu...

William Scoot ne jouissant pas du don d'ubiquité, ne pouvait être partout à la fois, et jouer en même temps les rôles multiples que lui imposait Arnold Desvignes.

Cependant il se trouvait à son logis de la rue du Geindre le lendemain lorsque Pierre Béraud revint, ainsi qu'il l'avait annoncé la veille.

En peu de mots, le chiffonnier le mit au courant et conclut ainsi :

— Vous m'avez promis de faire quelque chose pour Jeanne, et je sais que vous tiendrez parole... Ça sera une charité bien placée... Seulement il faudra trouver moyen de la lui faire accepter sans quelle s'en doute, car elle est encore plus fière que je ne le croyais...

— Soyez tranquille, — répondit le pseudo-Cordier, — je vais manœuvrer dès aujourd'hui de façon à venir en aide à votre parente sans qu'elle puisse s'en formaliser, mais n'intervenez en rien, car elle se douterait que je suis envoyé par vous...

— N'ayez crainte... je ferai le mort...

— J'ai des amis à l'Assistance publique... des inspecteurs chargés d'aller voir discrètement à domicile les personnes vraiment dignes d'intérêt qu'on leur signale... — Dans quelques jours, Jeanne Dessourdy et sa petite fille seront sorties de peine, je vous en réponds....

Pierre Béraud s'en alla tout réjoui du résultat de sa démarche et des excellentes dispositions de l'honorable philanthrope de la rue du Geindre.

Cinq minutes après lui, William sortit.

A quelques pas de la maison stationnait la voiture que nous connaissons.

— Rue de l'École-de-Médecine... — commanda l'Irlandais au cocher.

Quand le coupé s'arrêta, à une faible distance de la *Chope d'argent*,

ce ne fut pas le père Cordier qui en descendit, mais l'homme au béret bleu, Bourguignon, l'ouvrier gaînier.

Il entra à la *Chope d'argent*.

Depuis huit jours il n'avait revu ni Eugène Loiseau ni Paul Béraud; mais il était à peu près certain de trouver à la taverne l'un ou l'autre, peut-être tous les deux.

Eugène Loiseau, depuis qu'il avait vendu ses meubles et appris l'entrée de Victorine à l'hospice de la Charité, menait ce qu'on appelle une *vie de polichinelle*.

Scoot connaissait assez le relieur pour être convaincu que tant qu'il aurait de l'argent il ne chercherait point de travail, et que lorsqu'il ne posséderait plus un sou, ayant complètement perdu les habitudes de l'atelier et pris celles de la fainéantise et de la débauche, le travail ne viendrait pas, les patrons ne se souciant point d'admettre chez eux les mauvais sujets capables de perdre leurs camarades par les exemples et les conseils.

En pensant ainsi, Will Scoot était absolument dans le vrai.

Loiseau passait sa vie à la *Chope d'argent*, tellement absorbé par une ivresse continuelle qu'il ne donnait même plus à sa personne les vulgaires soins de propreté, portant des vêtements tantôt boueux, tantôt poudreux, selon le temps qu'il faisait, ne se rasant plus, ne se peignant plus, ayant les joues creuses, les yeux caves, les prunelles éteintes.

Au moment où Scoot entra dans la taverne, Loiseau jouait aux cartes avec deux hommes qui pas plus que lui ne payaient de mine, et il n'accorda aucune attention à l'arrivant qui s'approcha de la table occupée par les trois personnages.

Quelques pièces de monnaie posées près des cartes prouvaient qu'ils jouaient non des consommations, mais de l'argent.

La partie engagée était celle que l'on nomme le piquet à trois, autrement dit *piquet voleur*.

Le coup terminé, Scoot vit un des deux inconnus marquer plus de points qu'il ne venait d'en gagner en réalité et, au commencement du coup suivant, le donneur de cartes faire sauter la coupe avec une habileté de grec émérite.

— On le vole comme dans un bois! — pensa l'Irlandais. — C'est au mieux! Voilà de braves gens qui travaillent pour nous...

En effet, la partie fut rapidement perdue par le relieur, et l'un des deux compères empocha les enjeux.

— Continuons .. — dit Loiseau d'une voix avinée en mettant la main à sa poche pour en tirer une nouvelle mise, mais l'homme au béret bleu lui frappa sur l'épaule en s'écriant :



Les douaniers prêtaient l'oreille au bruit des avirons du frêle esquif.

— Tu n'es pas en veine aujourd'hui, mon vieux!... — Tu prendras ta revanche une autre fois...

Les deux filous regardèrent d'un œil irrité ce nouveau venu qui se permettait d'entraver leurs combinaisons, mais comme ils ne pouvaient témoigner tout haut leur mécontentement, ils allèrent s'asseoir à une autre table, sans mot dire.

Loiseau, reconnaissant le gaînier, lui tendit la main.

— Depuis plus de huit jours qu'on ne t'a pas vu, — fit-il, — je te croyais mort.

— J'ai été obligé d'aller au pays...

— Encore un héritage ?

— Des affaire sde famille... — Qu'est-ce que je vais t'offrir?

— Une absinthe.

L'Irlandais fit servir deux absinthes, puis il reprit :

— Et le travail?

— Le travail... — j'ai vu tous les patrons... — Rien à frire... — Pas encore embauché...

— As-tu des nouvelles de ta femme?

— Ah! zut, alors! Si tu crois que je m'occupe d'un pareil crampon! — Elle est bien où elle est... qu'elle y reste !...

— Paul Béraud?

— Sur le pavé, comme moi.

— Allons donc! Pas possible!

— C'est très possible, au contraire... — L'oncle Verrière, sous prétexte qu'il avait reçu des oppositions de ses créanciers, l'a flanqué à la porte!... Oh ! les patrons, quelle sale engeance!...

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Parbleu! il cherche... et ne trouve pas...

— Toujours à l'Hôtel de Provence?

— Toujours... comme moi d'ailleurs...

— Vient-il ici?

— De temps en temps... — Eh bien! et toi? — Est-ce que tu es allé au pays toucher de l'argent?

— Pristi, non! Il m'a fallu en donner, au contraire, aux avoués et aux avocats!... — Un bête de procès qu'on me fait pour un petit bien à partager!... la déveine, quoi! Ça m'a aplati radicalement les goussets!... et quand je vois un tas de brigands qui ne savent que faire de leur argent!...

— Le fait est que ça n'est point juste! — Il y en a qui en ont trop, pour d'autres qui n'en ont pas assez!...

— Laisse bouillir le mouton, mon vieux, ça changera, et comme dit la chanson :

C'est pas toujours les mêmes
Qu'auront l'assiette au beurre !

— Est-ce que tu as l'idée d'entreprendre quelque chose?

— Possible que oui, mon vieux. — Une entreprise qui nous rapporterait pas mal de sous, je t'en fiche mon billet, mais pour ça faudrait être trois gaillards solides... des amis... des bons...

— Est-ce que je ne suis pas là, moi?

— Toi, oui... Mais ça ne suffirait point... — J'ai dit *trois*...

— Eh bien? et Paul?

— Peut-être bien... — Nous en recauserons quand la poire sera mûre...

Loiseau tourna les yeux vers la pendule de l'établissement.

— Qu'est-ce que tu regardes? — lui demanda Scoot

— L'heure.

— Pourquoi faire?

— J'ai rendez-vous à onze heures et demie rue Saint-Louis-en-l'Ile... On m'a remis à aujourd'hui pour me dire si on pourrait m'embaucher... — Entre nous, je n'y compte guère, mais qui ne risque rien n'a rien... — Viens-tu avec moi?

— Non... je t'attendrai ici...

Loiseau vida son verre et sortit.

Son absence dura près d'une heure,

— Eh bien? — lui demanda l'Irlandais en le voyant rentrer. — As-tu trouvé de l'ouvrage?

— Rien. — C'est une vraie guigne!

— Ne te fais pas de mal pour si peu de chose! — Nous recauserons de l'affaire dont je t'ai parlé tout à l'heure... — J'ai quelqu'un à voir dans le quartier. — Je viendrai te chercher pour dîner. — En m'attendant va prendre ta revanche avec les bonshommes qui sont là-bas...

Scoot quitta la *Chope d'Argent*, remonta dans la voiture qui stationnait à peu de distance de la taverne et se fit conduire à l'hospice de la Charité.

C'était un jeudi, jour de visite dans les hôpitaux.

Au moment où l'Irlandais se dirigeait vers la grille, il aperçut, venant droit sur lui, Paul Béraud.

XXXVI

Scoot, ne voulant pas être vu par l'ex-employé du Crédit lyonnais et de la maison Verrière et Desvignes, fit prestement volte-face, se remit à marcher en redescendant la rue, traversa la chaussée, monta sur le trottoir, se retourna et jeta un coup d'œil rapide à droite et à gauche.

A sa grande surprise, Paul Béraud avait disparu.

— Où diable est-il passé? — se demanda l'Irlandais.

Puis tout à coup, se frappant le front, il ajouta :

— Ah! par exemple, ça serait drôle s'il était allé faire une visite à la femme de Loiseau!... — Je le saurai..

Et Scoot, retraversant la rue, entra dans la cour de l'hospice.

Un gardien l'arrêta au passage par cette question :

— Où allez-vous ?

— Visiter une malade.

— Vous ne passez aucun comestible ou liquide interdit?

— Je ne passe rien du tout, mais je voudrais bien savoir dans quelle salle se trouve la personne que je vais demander...

— Adressez-vous au greffe, sous les premiers arceaux à gauche...

William Scoot suivit l'indication donnée et, s'adressant à un employé, lui dit :

— Mme Victorine Loiseau, née Béraud, dans quelle salle, s'il vous plaît?

L'employé consulta un registre et répliqua :

— Salle Sainte-Claire, lit numéro 22.

Une infirmière guida le visiteur et il arriva bientôt à la porte de la salle dans laquelle se trouvait Victorine.

Depuis que la pauvre jeune femme avait été portée à l'hospice, son état ne s'était guère amélioré.

La fièvre cérébrale suivant son cours avait amené des complications fort graves.

Victorine était rentrée cependant en possession de sa pensée, de ses souvenirs, et ceci constituait une cause aggravante du mal.

L'atteinte profonde portée au moral rendait les médecins fort inquiets. — Sans cesse Victorine se répétait que la mort était mille fois préférable à une existence telle que la sienne.

Que pouvait-elle espérer désormais en ce monde, si elle y restait?

Le travail sans consolation, l'abandon, la misère.

Pour elle, tous les hommes étaient des lâches et des misérables.

Paul Béraud, la première cause de son malheur, avait abandonné Jeanne Dessourdy et sa fille.

Eugène Loiseau l'abandonnait.

Il ne s'inquiétait même pas de ce qu'elle était devenue! Il ne venait point s'informer si elle était morte ou vivante!!!

Quelle force d'âme aurait-il fallu pour résister à l'obsession de ces pensées désolantes auxquelles se joignait l'épouvante causée, non par la mort prochaine, mais par la mort sur un lit d'hôpital, indifférente à tous, sans une main amie pour vous fermer les yeux?...

Et cependant, malgré ses souffrances physiques et morales, Victorine conservait cette beauté qui lui avait été si fatale en causant la passion brutale et malfaisante de Paul Béraud.

Chaque fois que les portes des salles s'ouvraient pour laisser entrer un

visiteur, la pauvre femme se soulevait un peu dans son lit et tournait son regard vers ces portes.

Elle, que personne ne visitait, espérait voir arriver un visage connu. — Elle en aurait été heureuse, quel que fût ce visage.

Souvent elle se prenait à murmurer avec amertume :

— Ce Paul Béraud qui prétendait m'adorer... qui se disait prêt à faire pour moi tous les sacrifices... comme il mentait! — Non seulement il ne ressentait point d'amour, mais il n'éprouvait même pas de pitié!... Il aurait pu venir demander — *Est-elle morte?* — Il n'est pas venu!

Au moment où Victorine se répétait pour la millième fois ces choses, la porte de la salle tourna sans bruit sur ses gonds bien huilés, et un visiteur entra.

D'une façon toute machinale, la malade se souleva et regarda, comme elle faisait toujours, et un brusque tressaillement secoua son corps affaibli.

Il lui semblait reconnaître ce visiteur, mais les forces lui manquèrent ausitôt, elle se laissa retomber sur son oreiller, les yeux toujours tournés vers celui qui s'avançait conduit par une infirmiere et qui fut bientôt au pied de son lit.

Victorine déjà si pâle le devint plus encore et ferma les yeux.

Elle avait maintenant la certitude de ne se point tromper.

Le nouveau venu était bien Paul Béraud !

Croyant Victorine assoupie, l'infirmière toucha l'une des mains qui reposait sur la couverture et dit :

— C'est quelqu'un qui vient pour vous voir.

La femme d'Eugène Loiseau souleva ses paupières.

— Vous! vous!... — balbutia-t-elle d'une voix faible comme un souffle

L'infirmière se retira.

Paul n'avait répondu que par un signe de tête.

Il semblait en proie à une émotion profonde.

Pendant quelques secondes, il contempla le visage défait, altéré, mais toujours charmant de Victorine.

— Ainsi, vous voilà... — poursuivit la malade. — Vous venez jouir de votre œuvre, n'est-ce pas?...

Béraud resta muet. — La malade poursuivit :

— Est-ce LUI qui vous envoie...? — Il n'ose pas venir, le bourreau!... Il a peur de se trouver en face de moi, le lâche!...

De livide qu'elle était, Victorine devint pourpre et ses yeux prirent une expression étrange.

— Calmez-vous, je vous en supplie! — dit Paul alors de sa voix la plus douce. — C'est de votre mari que vous parlez, n'est-il pas vrai? Eh bien, non, ce n'est point lui qui m'envoie... et cependant c'est par lui que j'ai su

hier au soir que vous étiez ici, car je l'ignorais! Oh le malheureux! le misérable!

— Oui, bien misérable, mais par votre faute!...

— Gardez-vous de croire cela, Victorine!.,. Est-ce moi qui lui ai donné l'habitude de s'enivrer? Est-ce moi qui lui ai fait quitter l'atelier?... Est-ce moi qui l'ai rendu lâche et infâme?... J'ai eu des torts envers vous, c'est vrai, de grands torts, et j'en éprouve un regret profond, mais du moins je ne suis point sans excuses! — Pouvais-je imposer silence à mon cœur? L'amour n'était-il pas plus fort que tout?... Cet amour m'a fait aggraver peut-être votre situation, mais en voyant si indigne de vous homme à qui vous apparteniez, je n'ai pas été maître de mes transports... — J'ai voulu devenir votre soutien, votre consolation!... — Vous m'avez dédaigné, repoussé... Vous m'accusiez sans doute de calomnier Eugène... Hélas! vous le voyez aujourd'hui, je ne l'avais que trop bien jugé...

— Il sait que je suis à l'hospice, puisque c'est lui qui vous l'a appris...

— Oui.

— Il est donc rentré rue de Fleurus?

— Ne me questionnez pas à ce sujet, je vous en prie...

— Il y est rentré avec une autre femme, peut-être... — Oh! vous pouvez bien me le dire! — Vous figurez-vous par hasard que je l'aime encore?

— Non... non. Votre mari ne pense guère aux femmes... pas plus aux autres qu'à la sienne!... Il ne pense qu'à jouer, à s'enivrer, il ne travaille plus et, comme il lui fallait de l'argent pour satisfaire ses vices, il a vendu le mobilier de la rue de Fleurus.

Victorine se souleva violemment sur ses coudes.

— Il a vendu notre mobilier! — répéta-t-elle.

— Oui.

— Eh bien! ce n'est point à vous de le lui reprocher, puisque c'est vous qui lui en avez donné l'exemple...

Paul Béraud ne savait pas Victorine si bien instruite; — il fit un mouvement de surprise et de contrariété.

La malade reprit :

— Vous avez abandonné Jeanne et votre fille, comme il m'a abandonnée... Vous avez tout vendu, comme il a tout vendu...

Elle se laissa retomber sur son oreiller et elle éclata en sanglots.

Le jeune homme prit une de ses mains dans les siennes.

Victorine essaya de la retirer, mais il la maintint, presque de force.

— Eh bien! oui, — dit Paul Béraud d'une voix vibrante et passionnée, — j'ai été coupable, mais pouvais-je ne pas l'être? — Je vous aimais, je vous adorais, comme je vous aime encore, comme je vous adorerai toujours... et j'ai quitté Jeanne pour vous... pour que son image ne vînt pas

se placer sans cesse entre la vôtre et mon cœur... — Voilà mon excuse... — Tous ceux qui aiment la comprendront.

— Votre excuse n'en est pas une, puisque je n'étais point libre... — répondit Victorine.

— Vous l'êtes aujourd'hui, puisque votre mari vous a rendu la liberté en s'éloignant de vous, en démolissant comme il l'a fait le foyer conjugal! Rien ne m'enchaînait à Jeanne, moi, et mon amour pour vous m'ordonnait de la quitter... Ah ! chère Victorine, mon sang, ma vie, je suis prêt à tout donner pour vous !... Dites-moi que vous m'aimerez.

— Non! non!... je vous déteste!... — Allez-vous-en!... Votre vue me fait mal...

— M'en voulez-vous donc d'être venu?...

— Je ne vous en veux pas, mais il aurait mieux valu ne pas venir... et il faut partir...

— Vous me chassez?

— J'ai besoin de repos... Ma tête est faible... Écouter me fatigue et parler me brise...

— Eh bien! je vais vous obéir et me retirer... — Mais au moins vous me permettrez de revenir?...

La jeune femme secoua négativement la tête.

En même temps ses lèvres murmuraient :

— Allez... allez...

Paul Béraud comprit qu'il aurait tort d'insister plus longtemps.

Il souleva la main de Victorine et la porta doucement à ses lèvres, contre lesquelles il la pressa.

Ce contact fit passer un frisson sur la chair de la malade.

Elle repoussa Paul, enfouça son visage dans l'oreiller et fondit en larmes.

— Au revoir... au revoir... à bientôt! — dit-il tout bas.

Et il s'éloigna.

XXXVII

William Scoot, entré derrière Paul Béraud dans la salle Sainte-Claire, s'était arrêté pour causer avec une infirmière à qui il demandait des détails sur une prétendue malade dont il faisait une description de haute fantaisie, et il avait assisté d'un peu loin à la scène que nous venons de raconter.

En venant à l'hospice de la Charité, l'Irlandais ne faisait que se confor-

mer aux instructions d'Arnold Desvignes qui voulait être exactement renseigné au sujet de l'état de Victorine.

Les renseignements qu'il cherchait étant obtenus, il quitta la salle Sainte-Claire et sortit de l'hôpital.

Paul Béraud, tout entier à l'émotion qu'il venait d'éprouver, marchait droit devant lui, la tête basse, sans se rendre compte de la directiou qu'il suivait.

— Elle guérira, — se disait-il, — et la maladie n'aura point altéré sa beauté... Quelques jours de convalescence lui rendront tout son éclat... — Je n'espérait pas être si bien reçu par elle... Ma visite a paru la toucher... Elle m'a enjoint de partir, c'est vrai, mais elle ne m'a point défendu de revenir... Elle semble oublier de me haïr... Elle finira par m'aimer!... — Si je pouvais lui faire quitter l'hospice... la conduire dans une maison où je resterais près d'elle, où je lui prodiguerais mes soins, elle comprendrait tout ce qu'il y a d'amour dans mon âme, et l'amour est contagieux!... Mais pour cela il faudrait de l'argent... de l'argent plus que je n'en ai... — J'ai prêté deux cents francs à Eugène Loiseau... S'il me les rendait... Si seulement j'avais une place... Ah! ce Verrière... Ce vieux filou qui fait de la morale... Quel plaisir divin j'éprouverais à lui tordre le cou d'abord et à puiser dans sa caisse ensuite!... Mais par malheur, c'est impossible!... — Je vais voir Loiseau... Il a vendu son mobilier, et sur l'argent qu'il a touché il pourrait bien me rendre les deux cents francs qu'il me doit.

En disant ce qui précède, Béraud s'orienta, prit le chemin de la rue de l'École-de-Médecine et ne tarda point à arriver à la *Chope d'Argent*.

Scoot y était déjà revenu.

Le mari de Victorine jouait avec les deux grecs de bas étage qui depuis le matin le dévalisaient.

La persistance de sa déveine ne lui causait aucune défiance.

— Tout à l'heure la chance reviendra... — pensait-il.

Et il s'entêtait.

Le retour du pseudo-gaînier coïncida avec la fin d'une partie désastreuse. — Eugène Loiseau était en perte de cinquante francs.

— En voilà assez pour aujourd'hui... — dit-il à ses adversaires. — Demain vous me donnerez ma revanche et vous n'aurez qu'à vous bien tenir...

Il quitta sa place et alla s'asseoir à côté de l'Irlandais.

Juste à ce moment, la porte de la brasserie s'ouvrit et Paul Béraud entra.

Ses yeux s'arrêtèrent sur le prétendu gaînier et son visage s'éclaira.

— Je croyais que vous aviez quitté le quartier et lâché les amis! — s'écria-t-il en venant à lui et en lui serrant la main.

— Un voyage imprévu, — répliqua Scoot, — mais me voilà.



La marchande, après examen, offrit douze francs.

— Ça me fait d'autant plus plaisir de vous voir que j'ai un service à vous demander... — reprit Paul Béraud.

— Je vous le rendrai bien volontiers si c'est en mon pouvoir... — Vous me direz tout à l'heure de quoi il s'agit, mais d'abord étranglons un *perroquet*, que j'offre...

Les absinthes furent apportées.

— As-tu enfin du travail? — demanda Paul au relieur. — Tu devais te présenter aujourd'hui dans un atelier...

— J'y suis allé...

— Eh bien?

— Paraîtrait qu'on n'a besoin de personne... La même chanson partout, sur le même air.

— C'est fâcheux, parce que je compte t'adresser une petite réclamation...

— Laquelle, donc?

— Les deux cents francs, tu sais... — Je vais avoir une place... et pour éviter qu'il n'arrive là des oppositions, comme chez Verrière, je me suis mis à sec en donnant de forts acomptes à mes créanciers... Alors, tu comprends...

— Comment, comment, — balbutia Loiseau, dont le front se plissa, — il te faudrait ces deux cents francs *illico!*

— *Illico*... non, pas précisement... Mais le plus tôt possible... Demain, par exemple... Tu as vendu ton mobilier... Il doit bien te rester quelque chose du prix, et tu sais le proverbe : — *Qui paye ses dettes s'enrichit!*

— C'est bon, — fit le relieur avec un grognement de boule-dogue en colère, — on te payera ton dû, mais tu aurais pu attendre que j'aie trouvé de l'ouvrage!...

— Est-ce ma faute si je suis dans l'embarras moi-même, et vas-tu prendre la mouche pour une réclamation si naturelle?

— Je ne prends pas la mouche! — répliqua Loiseau en se levant. — Je vais te les rendre, tes deux cents francs, et ça ne traînera guère, va! Seulement, je saurai à quoi m'en tenir sur ton compte! Ah oui, par exemple!...

— Allez-vous donc vous disputer maintenant? — fit Will Scoot.

— Il n'y a point de dispute. Je veux lui rendre ses quatre sous, et puis voilà tout! Je vais les chercher à l'hôtel.

— Tu me les rendras aussi bien demain... — dit Paul Béraud.

— J'entends que ça soit tout de suite!

Et Loiseau sortit.

Will Scoot jubilait *in petto*.

S'il avait lui-même arrangé les choses, il n'aurait pu les arranger mieux.

— Vous avez dit que vous vouliez me demander un service... — commença-t-il dès qu'il se trouva seul avec Paul.

— Oui.

— De quoi s'agit-il?

— Pendant votre absence, il s'est passé beaucoup de choses...

— Je le sais... — Loiseau m'a tout raconté... — Sa femme est à l'hospice...

— Je viens de la voir... Elle a été bien malade... elle est bien changée. Ça n'empêche pas que je l'aime toujours. . que je l'aime plus que jamais...

— Oh! vous êtes un passionné, vous...

— Passionné au point de brûler Paris pour avoir la femme que j'aime!... Victorine souffre de l'âme autant que du corps... l'hôpital l'épouvante... si elle y restait, elle mourrait, comprenez-vous?... Et je ne veux pas qu'elle meure...

— Eh bien! il faut la faire sortir de l'hospice... — Allez de l'avant!...

— Pour aller de l'avant, il faudrait avoir un porte-monnaie mieux garni que le mien... posséder quelques centaines de francs d'avance... C'est pour ça que j'ai réclamé à Loiseau les dix louis qu'il me doit... — Je voudrais emmener Victorine aux environs de Paris, dans une petite maisonnette où elle reprendrait vivement ses forces...

— Voilà une femelle qui vous a rudement mordu, mon gaillard!... — s'écria l'Irlandais en riant.

— Quand à ça, oui, j'en conviens... mordu à fond!... — Eh bien! voyons, mon vieux Bourguignon, pouvez-vous me prêter un billet de cinq cents?... — Je vais avoir une place... une bonne place... Je vous les rendrai à cinquante francs par mois avec les intérêts que vous voudrez...

— Oh! les intérêts, n'en parlons pas! — Le plaisir de vous obliger, voilà tout, et c'est assez... — Je vais vous donner ce qu'il vous faut, mais bouche close avec Eugène Loiseau à qui je ne veux rien prêter, n'ayant pas confiance en lui comme en vous...

— Soyez sans crainte! bouche cousue!...

Scoot tira de sa poche un portefeuille, y prit cinq billets de cent francs parmi plusieurs autres, les posa sur le marbre de la petite table devant Paul Béraud et poursuivit :

— Quant à l'endroit où vous conduirez Victorine, vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit un soir que nous soupions chez Bonvallet?

— Parfaitement.

— Reste à savoir si la petite maison de mon camarade est disponible, comme je le crois... — Je m'en occuperai dès demain...

— Ah! vous êtes un ami, vous!... un vrai!... un bon!... — dit Paul Béraud en serrant avec effusion la main de l'Irlandais qui répliqua :

— Vous, vous m'allez, et Loiseau me dégoûte!... — Avant quinze jours il crèvera de misère! — Ne parlons plus de lui... — Ainsi, vous avez perdu votre place chez Jules Verrière parce qu'on a mis des oppositions sur votre traitement?...

— Oui, comme s'il n'aurait pas été beaucoup plus simple et plus prati-

que de s'entendre avec mes créanciers en leur donnant tant par mois !... — Ces gredins-là (je parle du banquier et de son associé) m'ont jeté sur le pavé en me retenant mon mois et sans se demander si j'avais de quoi manger le soir !...

— Et Verrière est votre parent ?...

— Mon oncle.

— C'est tout uniment une crapule, ce bonhomme-là, savez-vous ?...

— Si je le sais ? — fit Paul les dents serrées et la voix sifflante. — Ça ne lui portera pas bonheur, je le lui ai dit, et si je peux jamais me venger, ah ! tonnerre !...

— Pourquoi ne le pourriez-vous pas ? — Tout arrive... — Vous lui rendrez peut-être ça quelque jour...

— Ah ! ce jour-là, je ne le ménagerai guère !...

— Dites donc, est-ce qu'il n'a point une propriété en Seine-et-Marne, votre parent ? — reprit Scoot.

— Oui, une propriété superbe... un vrai château... près d'un petit village qui s'appelle Malnoue... il l'habite en ce moment...

— C'est bien ça. — Je suis allé dans le temps à Malnoue où j'avais un camarade... je connais le château... — Il est riche, Verrière ?...

— A millions...

— Il doit y avoir pas mal de billets de mille au château...

— C'est certain... — Les banquiers ont toujours dans leurs habitations particulières des portefeuilles bourrés de *fafiots garatés*...

— Selon mon humble avis, ça serait pain béni de lui *soulever* un fort paquet de ses *fafiots*, à ce mauvais riche qui flanque ses parents dans la rue au risque de les voir mourir de faim... — Plaisir et profit, jolie vengeance !...

— Ah ! si je pouvais me venger...

— Eh ! eh ! on ne sait pas... — Silence ! — ajouta Scoot en touchant le bras de son compagnon et en lui montrant Eugène Loiseau qui rentrait dans la brasserie. — Plus un mot... Nous causerons de ça en temps et lieu...

XXXVIII

Eugène Loiseau vint droit à la petite table où se trouvaient William Scoot et Paul Béraud.

— Voilà ce que je vous dois, — fit-il en jetant sur le marbre deux billets de cent francs, — et comme les bons comptes font les bons amis, dites-moi ce que vous exigez pour les intérêts.

— Pour m'adresser cette question, il faut que tu sois ivre!... — répliqua Paul d'un ton sec.

— Je ne suis pas ivre.

— Alors tu es un grossier personnage... — Laisse-moi tranquille.

Le pseudo-gaînier intervint.

— Voyons, voyons, la paix, camarades! — s'écria-t-il. — Vous n'allez pas vous brouiller à propos d'une niaiserie!... — Béraud avait besoin de son argent, il était juste de le lui rendre... — Prenons encore une petite verte et allons dîner tous les trois de bonne amitié...

— Je ne dîne point avec *mossieu* Béraud... — répondit le relieur, et il alla s'asseoir à une table éloignée.

— Ça passera... — fit Will Scoot à voix basse et en souriant. — Nous dînerons ensemble une autre fois... — Où vous reverrai-je, pour l'affaire en question, dont je vais m'occuper dès demain?...

— Voulez-vous venir me voir à mon hôtel?... — Je vous y attendrai tous les matins jusqu'à onze heures...

— Convenu, mais est-ce bien prudent, à cause de Loiseau?

— Aucun danger... — Sa chambre est fort loin de la mienne... — D'ailleurs nous voilà brouillés, et franchement j'en suis bien aise... Chacun de son côté...

— Je comprends... Le mari... c'est quelquefois gênant...

— A bientôt!

Paul Béraud serra la main de l'Irlandais et quitta la brasserie.

Eugène Loiseau vint aussitôt retrouver Scoot.

— J'ai cru que tu allais me lâcher pour lui! — dit-il.-

— Tu plaisantes... — Je le connais fort peu, moi, ce paroissien-là!

— Crois-tu que c'est propre, ce qu'il a fait?

— Je suis bien forcé de convenir que le procédé est un peu raide.

— Ah! qu'on avait bien raison de me dire ce qu'on m'a dit...

— Quoi donc? — demanda vivement William.

— Parbleu! ce qui arrive... que lorsque je serais dans la panne il me lâcherait comme un paquet de linge sale! — Mais il ne la portera pas en paradis la vilenie qu'il vient de me faire, je t'en fiche mon billet!... — Allons dîner, ma vieille!...

Le lendemain de ce jour, l'Irlandais, vêtu en bourgeois aisé, quitta de bonne heure la maison du boulevard de l'Hôpital, traversa le pont d'Austerlitz et alla prendre à la gare de la place de la Bastille un billet pour Saint-Maur.

Arrivé à destination, il suivit la rue du Pont-de-Créteil, tourna à gauche en logeant la voie du chemin de fer, gagna un petit pont jeté depuis peu sur un bras de la Marne et conduisant à une grande propriété

vendue par lots, dans laquelle on avait construit, par spéculation, un certain nombre de maisonnettes.

Ces habitations minuscules étaient presque toutes à louer meublées.

Elles se composaient d'un rez-de-chaussée et d'un étage.

Des jardinets les entouraient, clos de murs et planté de vieux arbres qu'on avait conservés en morcelant le grand parc d'autrefois.

L'affaire s'annonçait comme devant être mauvaise.

De la douzaine de maisons construites, trois ou quatre étaient habitées, fort éloignées les unes des autres.

C'était là que Will Scoot pensait découvrir la retraite où Paul Béraud conduirait Victorine convalescente.

Son attente ne fut point déçue.

Il trouva, moyennant la somme de quatre cents francs pour trois mois, un joli petit pavillon au milieu d'un jardinet entouré d'une muraille de clôture sur trois faces, et bordé par la Marne sur la quatrième.

Au rez-de-chaussée, une chambre à coucher, une salle à manger et une cuisine. — Au premier, une grande chambre à coucher et un cabinet de bonne.

Le tout très proprement meublé.

L'Irlandais paya la location d'avance, se fit faire une quittance au nom de M. Paul Béraud, et repartit pour Paris en emportant les clefs.

. . . .

. . . .

Jules Verrière et Arnold Desvignes étaient réunis dans leur cabinet de la rue Le Peletier.

Arnold assis à son bureau compulsait une liste de noms qui venait de lui être remise par son associé.

— Il y a là des habitants de Villiers, d'Emerainville, de Malnoue, de Chennevières, — dit Verrière. — Quand aux autres, ce sont pour la plupart de nos clients de Paris... Il y a aussi des banquiers et des agents de change.

— Fleur des pois! société d'élite! — fit en riant l'assassin d'Étienne Béraud. — Vos invitations sont lancées? — ajouta-t-il.

— Oui, pour dimanche prochain.

— Il est bien convenu, n'est-ce pas, qu'au moment qui vous semblera le plus favorable, vous annoncerez à vos invités, en me présentant à eux, mon prochain mariage avec votre fille...

— Parfaitement convenu.

— Veuillez réunir dans le plus bref délai tous les papiers nécessaires à la publication des bans... Vous me les remettrez et j'irai moi-même à la mairie de Malnoue.

— Vous tenez toujours à vous marier là?

— Oui... nous serons plus à l'aise à la campagne... C'est promis d'ailleurs à votre brave homme de curé qui me porte dans son cœur... — Huit jours avant le mariage nous signerons le contrat...

— Tout ce que vous voudrez... — murmura Jules Verrière avec une sorte d'hésitation. — Mais ne craignez-vous pas...

Il s'interrompit.

— Quoi? — demanda Desvignes.

— Qu'Angélique, au dernier moment, au lieu de répondre : oui, ne dise non...

Arnold répliqua, en souriant de nouveau :

— Soyez tranquille... — De cela, je fais mon affaire.

Puis il ajouta :

— Croyez-vous donc qu'elle pense toujours au lieutenant Vandame avec le même entêtement?

— J'en ai peur, ou plutôt j'en suis sûr.

— Eh bien! nous triompherons de son entêtement, et cela de la façon la plus simple et la plus radicale... — Où il n'y a plus de cause il n'y a plus d'effet... — Vandame est un des héritiers qui nous gênent... Si les hasards de la guerre ne nous débarrassent pas de lui dans le plus bref délai, je me charge de remédier au hasard maladroit...

— Comment?

— Peu vous importe. — Vous savez que je ne raconte pas mes projets... — Il suffit que je réussisse... et je réussirai...

En ce moment, on frappa à la porte du cabinet.

— Entrez... — fit Arnold.

Un garçon de bureau franchit le seuil et présenta une carte de visite à Verrière qui lut tout haut :

— « *Vicomte Georges de Nervey.* »

En même temps il interrogeait de l'œil son associé qui se hâta de répondre :

— Nous recevrons M. de Nervey...

Un instant après le vicomte faisait son entrée.

Depuis la mort de sa mère, le méprisable viveur avait encore notablement changé.

La pâleur livide de son visage, ses prunelles vitreuses, ses vêtements de grand deuil flottant sur ses membres amaigris, lui donnaient une apparence spectrale.

Il marchait courbé comme un vieillard. — Ses mains étaient agitées d'un tremblement sénile. — Une toux de plus en plus fréquente, de plus en plus

rauque, déchirait sa poitrine étroite. Après avoir salué Desvignes, il tendit la main à Verrière.

— J'espère que je ne vous dérange pas, mon cher parent? — dit-il.

— Mais pas le moins du monde... — Je causais avec mon associé, monsieur Arnold Desvignes, que vous ne connaissez pas encore, je crois, et que j'ai le plaisir de vous présenter...

Les deux hommes se saluèrent.

— Venez-vous pour vos comptes d'héritier? — poursuivit le banquier.

— Je ne fais nulle difficulté d'en convenir.

— Vous savez que nous ne pouvons terminer avec vous avant que votre notaire ne nous ait donné avis de votre envoi en possession...

— Sans doute, mais je puis du moins savoir le chiffre exact de ce que vous avez entre les mains, ayant appartenu à ma mère et m'appartenant aujourd'hui...

— Rien de plus facile... — Le compte est établi... — dit Arnold en prenant des papiers posés devant lui. — Nous avons en caisse, à votre crédit, une somme ronde de deux cent dix mille francs.

— Deux cent dix mille francs... — répéta Georges avec un ahurissement complet. — Mais on a trouvé dans les papiers de ma mère un reçu de cinq cent mille francs...

— A ce reçu, — répliqua Desvignes, — devait être jointe une indication de placements de fonds dans une entreprise industrielle...

— Oui, pour deux cent quatre-vingt-dix mille francs, rapportant intérêt à six... — Des marbreries en Belgique...

— Une spéculation qui s'annonçait comme devant être brillante et qui a mal tourné... — reprit Verrière. — Ma maison y perd une grosse somme... Les Marbreries sont en liquidation et le passif dépasse l'actif...

— Mais alors, — balbutia le vicomte atterré, — mais alors c'est pour moi la ruine complète!...

— Que dites-vous là!... — il vous reste chez nous deux cent dix mille francs... c'est un joli denier... — Je crois savoir, en outre, que madame votre mère possédait des titres nominatifs pour plusieurs centaines de mille francs, sans compter l'hôtel de la rue de Miromesnil et une terre près de Chartres, d'un rapport agréable! — Donc, ne vous plaignez pas, mon cher parent! Vous êtes riche encore... — Certes, je déplore le fâcheux placement dans les Marbreries de Belgique, placement sollicité par Mme de Nervey, mais que voulez-vous! Toutes les affaires ne peuvent pas être brillantes, et nous y perdons plus que vous!...



Victorine se souleva violemment sur ses coudes.

XXXIX

— Je comprends ça... Je comprends ça... — fit Georges de Nervey après une nouvelle et interminable quinte de toux. — Mais, je vais vous dire, ce qui me chiffonne, c'est que je croyais trouver plus d'argent

comptant... j'ai des dettes... j'ai pas mal de dettes... — C'est un péché véniel, n'est-ce pas?... — Quand on est jeune et vigoureux comme moi, on va de l'avant sans compter... — Je possède un tempérament de feu... je suis l'esclave de mes passions, et je me demande comment je vais faire, quand j'aurai tout payé, pour mener la vie à grandes guides... la seule qui me convienne.

— Si vous vous trouvez réduit à la portion congrue, mon cher parent, ce sera bien un peu votre faute... — répliqua Verrière en souriant; — les femmes, le jeu, les soupers, les paris, etc... Vous êtes allé vraiment trop vite...

— C'est ma nature qui voulait ça... — Peu importe d'ailleurs... — Je reviendrai sur l'eau... J'ai la guigne en ce moment... la vraie guigne... la série noire... Mais la veine reviendra... — Quand j'aurai touché quelques fonds, j'irai à Monaco sans rien dire à personne, et j'en rapporterai un joli million... Mon Dieu, oui... — Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit pour le quart d'heure...

— De quoi donc? — fit Arnold Desvignes.

— Simple comme bonjour, cher monsieur. — La succession n'étant pas encore liquidée, je ne puis encaisser, ainsi que vous le disiez vous-même tout à l'heure; je suis à sec, et je viens prier mon excellent parent de m'avancer une vingtaine de mille francs sur les fonds que vous avez à moi... — Vous les retiendrez lorsque mon homme d'affaires viendra régler mes comptes avec vous...

Verrière allait répondre négativement, mais Arnold lui coupa la parole et s'empressa de dire :

— Vingt mille francs, monsieur le vicomte... — Nous serons heureux, mon associé et moi, de nous mettre à votre disposition pour cette somme... — Prenez donc la peine de venir demain matin entre neuf heures et demie et dix heures...

— Alors, c'est chose convenue?... — Je puis compter sur vous?...

— Absolument. — N'est-ce pas, Verrière?

— Je suis toujours d'accord avec vous, mon cher associé, vous le savez bien...

— Vous êtes charmants tous deux, messieurs! — s'écria Georges, puis il ajouta : — Comment se porte ma gracieuse cousine Angélique?

— Fort bien... — répondit le banquier.

— Je craignais que la triste nouvelle ne lui arrachât bien des larmes...

— De quelle nouvelle parlez-vous? — demanda Verrière.

— Eh bien! mais, du malheur arrivé à notre parent, ce pauvre Émile Vandame...

— Il est arrivé un malheur à Émile Vandame?...— fit vivement Arnold en échangeant un regard avec Jules Verrière.

— Le plus grand de tous... — répliqua Georges du ton le plus calme, — il est mort...

— Mort!... — répétèrent à la fois les deux associés.

— Mais, sans doute... — Ah çà! vous ne lisez donc pas les journaux?... — Son nom se trouve sur la liste, publiée hier, des officiers victimes du choléra à Marseille et à Toulon...

— C'est impossible!... — dit Verrière.

— Pourquoi donc?

— Vandame, embarqué depuis plus d'un mois, doit être au Tonkin à l'heure qu'il est, ou bien près d'y arriver...

— Je soutiens, moi, que j'ai lu son nom...

— Vous avez dû vous laisser abuser par une ressemblance de nom...

— Il y avait : *Émile Vandame, lieutenant au 7e régiment d'artillerie*... — donc point de confusion possible... — Je croyais que vous le saviez, et voilà pourquoi je vous demandais si cette mort avait péniblement impressionné ma cousine qui devait, si je ne me trompe, épouser son cousin...

— Vous vous trompez... — interrompit Verrière, — il n'a jamais été question de ce mariage... — Angélique est la fiancée de mon associé et leur union sera très prochaine...

Arnold s'était levé.

— Revenez demain matin, monsieur le vicomte, — dit-il en coupant court à la conversation, — vous nous trouverez prêts à vous satisfaire...

Georges de Nervey serra la main de son oncle et se retira, très étonné de l'annonce du prochain mariage d'Angélique et de Desvignes.

— Mort! Vandame est mort! — s'écria Verrière quand la porte du cabinet se fut refermée derrière l'amant de Mélanie Gauthier. — Voilà, mon cher, une heureuse nouvelle!...

— Si elle est vraie, — répliqua Desvignes, — ce dont il faut s'assurer sans retard... — Avez-vous les journaux d'hier?

— En voilà deux ou trois, sur mon bureau... Mais ce n'est point dans les journaux qu'il faut chercher une certitude... C'est au Ministère de la Guerre.

— Vous avez raison, j'y vais... — Attendez-moi ici... — Mon absence ne sera pas longue...

Arnold prit son chapeau, sortit, arrêta une voiture qui passait à vide et se fit conduire au Ministère de la Guerre, où il s'adressa au bureau spécial chargé de donner des renseignements.

Là il posa sa question et obtint cette réponse :

— Malheureusement la nouvelle n'est que trop vraie... — Le lieutenant Émile Vandame est mort du choléra...

— Mais il devait être au Tonkin... — fit observer Arnold.

— Un contre-ordre a retardé le départ du navire et le lieutenant est tombé malade à Toulon...

— Son acte de décès vous est-il parvenu?...

— Pas encore, mais il ne saurait tarder, et je vous engage, monsieur, à ne conserver aucune espérance...

Desvignes retourna rapidement rue Le Peletier.

— Eh bien! — lui demanda Verrière qui l'attendait avec impatience.

— Eh bien? — c'était vrai. — Il est mort.

— Encore un de moins! et le plus gênant!

— Oui, la chance est pour nous... il faut en profiter. — Allez seul à Malnoue, mon cher associé... — J'ai affaire à Paris ce soir...

Arnold avait, en effet, à voir William Scoot, Trilby, Agostini, et à leur donner des ordres dont nous ne tarderons guère à connaître les résultats.

En revenant de Malnoue le lendemain de bonne heure, Jules Verrière trouva son associé installé déjà au bureau et attendant Georges de Nervey.

— Je désirerais être seul pour recevoir ce triste personnage... — lui dit Arnold. — Si vous avez quelques courses à faire, je vous engage à profiter de ce moment.

Verrière avait maintenant l'habitude d'obéir à Desvignes sans discuter.

Il mit son chapeau, rassembla quelques papiers, et sortit.

Dix minutes plus tard, on introduisit le jeune homme.

Arnold l'acueillit le sourire aux lèvres.

— Admirablement exact, monsieur le vicomte! — s'écria-t-il.

— Comme un homme qui vient toucher de l'argent... — répondit Georges d'une voix presque éteinte, car une abominable quinte de toux venait de le secouer dans l'escalier.

— Vous en toucherez... — Vous auriez pu le toucher dès hier... — Si j'ai pris la liberté de vous remettre à aujourd'hui, c'est que je désirais causer un instant avec vous...

— Tout à vos ordres, cher monsieur.

— D'abord, prenez ce fauteuil.

— Très volontiers, quoique les jambes soient solides.

Si solides que fussent ses jambes, Georges s'écroula dans le fauteuil plutôt qu'il ne s'assit, et ses ossement, quasi décharnés, firent entendre un cliquetis comme ceux d'un squelette.

— Cher vicomte, — reprit Arnold, — vous m'inspirez la plus entière confiance et la plus vive sympathie, je n'irai donc pas à mon but par quatre

chemius... — En annonçant ici la mort du lieutenant Vandame vous m'apportiez une bonne nouvelle...

— Eh! eh! — fit M. de Nervey avec un éclat de rire aigu, — je m'en suis douté quand mon oncle m'a appris votre prochain mariage avec ma cousine...

— Rien ne vous échappe!...

— C'est vrai... — je suis observateur... et j'ai l'esprit subtil...

— Je ne vous étonnerai point en disant que cette mort me débarrasse d'un rival, et d'un rival des plus dangereux. — Vandame aimait Mlle Angélique qui n'était point insensible à cet amour... Enfantillage que tout cela, sans doute, mais obstacle sérieux pour moi... — j'avais beau faire la cour à ma fiancée sous les yeux paternels, je voyais bien que sa pensée était ailleurs, qu'elle obéirait, mais avec regret, et marcherait à l'autel en victime résignée, ce qui me chagrinait fort, étant très amoureux de Mlle Angélique...

— Rien ne m'étonne moins... — Charmante femme, ma cousine... charmante!... — Sait-elle que Vandame est mort?

— Non.

— Le coup sera rude, mais il va joliment arranger vos affaires! — Plus de rival! Vous êtes un veinard, vous!...

— Je me félicite du fait en lui-même, mais j'aime trop Mlle Angélique pour ne pas souffrir à la pensée qu'elle souffrira... — Je voudrais que le coup lui fût porté délicatement, par une main douce... La vôtre par exemple...

Georges tressauta dans son fauteuil.

— La mienne! — répéta-t-il.

— Pourquoi pas? Je ne puis annoncer cette mort, moi, vous le comprenez bien... ça serait cruel... presque odieux...

— Mais mon oncle?...

— Verrière le ferait brutalement... — Il n'aimait pas le lieutenant Vandame, la résistance de Mlle Angélique l'irritait... — Il sera tout simple, tout naturel, que vous qui êtes de la famille vous parliez de cette mort à votre cousine, en causant, et que vous le fassiez avec une sensibilité de bon goût...

Georges de Nervey mordillait le bout de sa moustache.

— C'est une fichue corvée, ça! — dit-il.

— Une corvée dont je vous saurai un gré infini.

— Mais l'occasion de me rencontrer avec ma cousine?

— Vous avez dû recevoir une invitation à une petite fête champêtre que Verrière donnera dimanche à son château de Malnoue...

— Je n'ai rien reçu.

— Eh bien, vous la recevrez, car votre nom est porté sur la liste... Je l'ai vu...

— Mais je suis en grand deuil, et assister à une fête...

— Fête de famille... entre intimes... d'ailleurs la campagne est de deuil... — Personne ne pourra s'étonner de votre présence à Malnoue... — Voyons, consentez-vous à me rendre le service que je vous demande?

— Eh bien, oui... mais à une condition...

— Laquelle ?

— Service pour service... Avancez-moi trente mille francs au lieu de vingt...

— De bien grand cœur, je vous assure... — Asseyez-vous là, à mon bureau, et faites-moi un reçu de trente mille francs, donnés non à titre d'avance, mais à titre de prêt... Je vais vous le dicter...

Arnold Desvignes poussa une feuille de papier timbré devant l'amant de Mélanie Gauthier, dicta le reçu, ouvrit sa caisse particulière et en tira trois liasses de billets de banque, de dix mille francs chacune, qu'il remit au viveur éreinté et que celui-ci empocha avec une satisfaction visible.

— Vous êtes un bon garçon, — dit-il ensuite à l'associé de son oncle. — Vous pouvez compter sur moi dimanche prochain, à Malnoue... Je suis à vous à pendre et à dépendre...

Et il s'en alla.

Quelques instants après son départ, Verrière rentra et, sur la demande d'Arnold, envoya séance tenante une invitation à Georges de Nervey.

XL

Will Scoot s'était rendu de bon matin à l'hôtel de Provence, rue de Buci, afin de prendre Paul Béraud au saut du lit.

— Eh bien ! mon cher ami, — lui demanda l'employé sans emploi, — avez-vous réussi ?

— Complètement... — J'ai votre affaire... — Un de mes amis possède au bord de la Marne, au milieu des grands arbres, une petite maison ravissante et très gentiment meublée, un vrai nid d'amoureux...— Il ne veut pas l'habiter cette année et me la prête pour trois mois... — Je vous en apporte les clefs...

Béraud ne trouvait point de paroles pour témoigner son ravissement.

Le pseudo-gaînier continua :

— Il ne me reste qu'à vous montrer le nid, et le plus tôt sera le mieux. — Si vous voulez, nous irons tout à l'heure manger une friture de ce côté-là.

— Mais je crois bien que je le veux! — s'écria Paul.

Les deux compagnons partirent, déjeunèrent sous une tonnelle tout près des berges de la rivière et se rendirent au pavillon.

L'enthousiasme de Paul grandissait à vue d'œil. — Le jeune homme semblait en proie à une véritable exaltation, mais tout à coup, sans transition, il devint soucieux, préoccupé.

— Qu'avez-vous donc? — lui demanda William Scoot, — y a-t-il quelque chose qui ne vous convienne pas?

— Tout me convient trop bien, au contraire. — En voyant ce nid délicieux, j'ai peur...

— Peur de quoi?

— Peur que la colombe à laquelle il est destiné ne veuille pas venir l'habiter...

— Pourquoi refuserait-elle?

— Idées de femme...

— Si l'hôpital l'épouvante, comme vous me le disiez, elle n'hésitera pas...

— Je redoute au contraire ses hésitations.

— Il faut les vaincre — dit William Scoot.

— Comment? — demanda Paul.

— Mais, par exemple, en lui faisant ordonner l'air de la campagne par le médecin qui lui donne des soins à l'hospice...

— Nous ignorons le nom et l'adresse de ce médecin...

— On peut facilement connaître l'un et l'autre... — Quand devez-vous revoir Victorine?

— Dimanche.

— Nous avons deux jours devant nous, c'est plus qu'il ne faut... — Retournons à Paris, informons-nous, et je me charge d'arranger l'affaire...

Au bureau des renseignements de *la Charité*, Paul Béraud obtint facilement le nom et l'adresse du médecin ayant dans son service les malades de la salle Sainte-Claire.

Il se nommait Richard et demeurait au numéro 5 du passage Sainte-Marie.

— Allons-y tout de suite... — dit Will Scoot quand Paul Béraud lui apporta ce renseignement.

Le docteur Richard, homme de soixante ans environ, dont la figure exprimait l'intelligence et la bonté, se trouvait chez lui.

Les deux camarades furent introduits dans son cabinet.

— Vous ne semblez malades ni l'un ni l'autre, messieurs... — leur dit-il en souriant.

— Nous ne le sommes point, en effet, monsieur le docteur...— répliqua l'Irlandais.

— Alors, que voulez-vous de moi?

— Nous venons recommander à votre bienveillance une pauvre femme qui se trouve dans votre service à l'hôpital de la Charité...

— Toutes mes malades ont droit à ma bienveillance... — Le devoir professionnel d'une part, l'humanité de l'autre, m'imposent la loi d'être un père pour elles... — Comment nommez-vous la personne de qui vous voulez me parler?

— Victorine Loiseau, née Béraud...

— Dans quelle salle se trouve-t-elle?

— Salle Sainte-Claire, lit numéro 22...

— Bien... j'y suis... Une pauvre femme entrée d'urgence avec une fièvre cérébrale, sur la réquisition du commissaire de police de son quartier... — Une malheureuse créature à laquelle son brigand de mari fait mille avanies!... Ah! le gredin! c'est lui qui l'avait mise dans le piteux état dont je ne l'ai pas tirée sans peine! — J'espère que l'un de vous n'est point le mari de Victorine Loiseau, car je tiens ce mari pour le dernier des misérables...

— Nous sommes des parents, monsieur le docteur, — fit vivemen Scoot, — nous jugeons Loiseau aussi sévèrement que vous, et notre désir est d'atténuer dans la mesure du possible le mal dont il est l'auteur.

— Êtes-vous allés voir la pauvre femme à la *Charité* ?

— Moi seul, monsieur, — répondit Paul Béraud. — Je l'ai trouvée très changée moralement... Elle se frappe... — l'hôpital lui fait pur...

— Bien à tort, car nulle part on ne pourrait être mieux soigné... et je parle pour les riches aussi bien que pour les pauvres... — Enfin le préjugé existe et votre parente le subit... — Que faire à cela?...

— Modifier la situation... — dit Will Scoot.

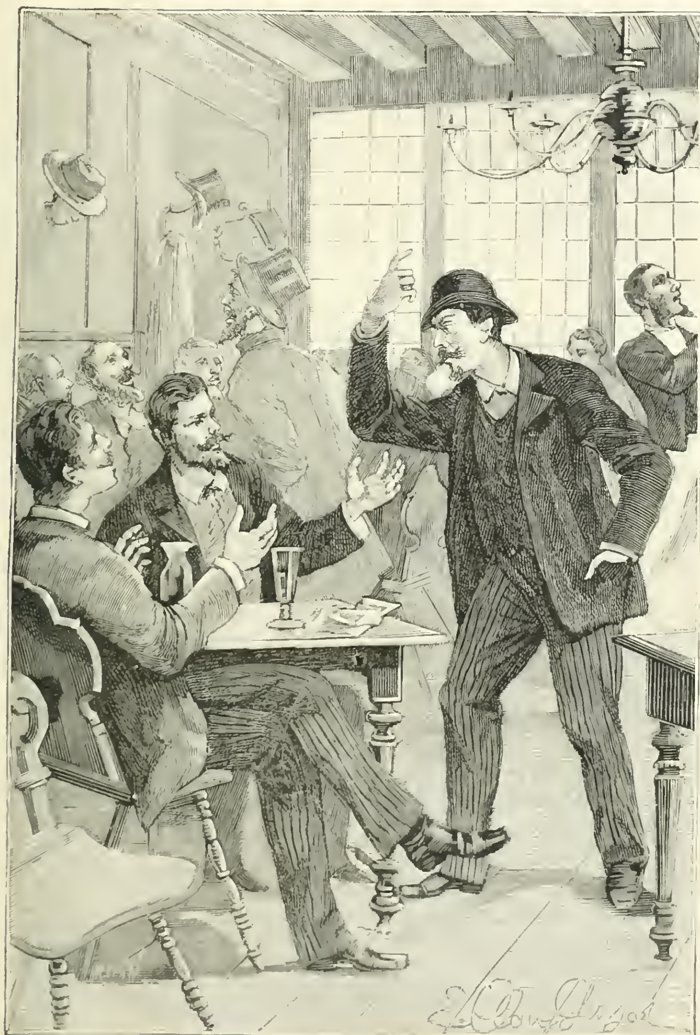
— Songeriez-vous à retirer la malade de l'hospice ?

— Si son état le permet, oui, monsieur le docteur...

— Êtes-vous à même de lui donner tous les soins réclamés par une longue convalescence?

— Oui, monsieur le docteur... — répliqua Paul Béraud. — L'argent ne nous manque point. — Rien de ce que peut désirer une femme dans son état ne lui sera refusé.

— Je puis vous répondre que loin de considérer la sortie comme inopportune ou prématurée, je crois qu'elle pourrait abréger la convalescence, mais à plusieurs conditions.



Eugène Loiseau vint droit à la table où se trouvaient William Scoot et Paul Bérand.

— Lesquelles, monsieur le docteur?

— L'air de la campagne... une existence de repos profond... de calme absolu physique et moral...

— Elle aura tout cela...

— Il faudrait, en outre, suivre religieusement les prescriptions assez compliquées que j'écrirais...

— On s'y conformerait de point en point... Mais là n'est pas la difficulté...

— Où donc serait-elle, si j'autorise l'exeat?

— Victorine est d'une nature très fière... trop fière peut-être... — Elle pousse l'amour-propre jusqu'à la susceptibilité... — Elle est capable de regarder comme une aumône ce que nous voulons faire pour elle, nous, ses parents, et de le refuser...

— A coup sûr ce serait absurde et très regrettable, mais je n'y puis rien... Je n'ai pas le pouvoir de changer le caractère d'une malade.

— Non, sans doute, monsieur le docteur, mais vous pourriez faire comprendre à Victorine que sa santé, que sa vie même, dépendent des soins dont on désire l'entourer... et ce ne sera que trop vrai! — Que deviendra-t-elle? où ira-t-elle en sortant de l'hospice, si elle ne se laisse point guider et protéger par des parents qui l'aiment? — Son mari a vendu le mobilier de leur logement... — Abruti par l'absinthe, il est chassé de tous les ateliers... il végétera dans la plus abjecte misère jusqu'à ce qu'il meure au coin d'une borne, ou que, se rendant justice, il se jette à la Seine...

— Oh! le misérable!... — Pauvre femme!

Après un moment de silence, le médecin reprit, en s'adressant à Paul :

— Quel est votre degré de parenté avec la malade?

— Nous sommes cousins.

— Vous vous nommez?

— Paul Béraud.

— Votre profession?

— Comptable dans les grands établissements de crédit public.

— Vous habitez la campagne aux environs de Paris?

— Je possède une petite maison, en bon air, à Saint-Maur, sur les rives de la Marne.

— Cela suffit... — Je verrai demain matin la malade, et je lui conseillerai, je lui ordonnerai même, dans l'intérêt de sa santé, de sa vie, d'accepter l'hospitalité que vous mettez généreusement à sa disposition... — Je n'ai pas le droit, bien entendu, de la contraindre... Je ne puis qu'user de mon influence morale... — Si elle est disposée à suivre mes conseils, je signerai son *exeat* et je vous remettrai mes prescriptions écrites pour le régime, dont il ne faudra pas s'écarter... — Au revoir, messieurs...

Les deux hommes témoignèrent leur gratitude et quittèrent le cabinet.

— L'affaire est dans le sac! — dit Will Scoot à Paul Béraud dès qu'ils furent sortis de la maison. — Le docteur va faire pour vous plus que vous ne pourriez faire vous-même! — Ce sont de grands naïfs que ces hommes de science! Ils découvrent des mondes et n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez! Dans quelques jours, vous serez installé avec Victorine à Saint-Maur où j'irai vous demander à déjeuner, et me chauffer aux feux de votre lune de miel!

La visite de Paul Béraud à la salle Sainte-Claire de l'hospice de la Charité, avait produit sur la jeune femme un très grand effet.

Ainsi Eugène Loiseau, son mari, non content de mener une vie déréglée, d'oublier le travail, de se fermer la porte de tous les ateliers, venait de vendre les meubles du ménage, pour en manger, ou plutôt pour en boire le prix, et de mettre par conséquent Victorine dans la rue!

En sortant de l'hôpital, seule au monde, malade encore, ou du moins convalescente et très faible, sans argent, sans mobilier, où irait-elle? Que deviendrait-elle?

Il ne lui resterait d'autre ressource que de se jeter dans la rivière du haut d'un pont.

Et pourtant elle aurait désiré quitter l'hospice... l'hospice qui lui faisait peur... l'hospice où l'on s'éteignait isolé, inconnu... l'hospice où le cadavre à peine refroidi passait du lit numéroté sur une table d'amphithéâtre!

Si elle mourait à l'hospice, qui viendrait réclamer son corps pour le sauver du scalpel des carabins?

Personne!

XLI

Quand Victorine pensait à ces choses sinistres, elle se sentait plus disposée à pardonner à Paul Béraud ses persécutions.

Elle lui savait gré de s'être souvenu quand tout le monde l'oubliait, d'être venu la voir et d'avoir demandé en suppliant la permission de revenir, quoique la maladie l'eût défigurée et qu'elle ne fût plus jolie — elle le croyait du moins.

La jeune femme se trouvait précisément dans cette disposition lorsque le docteur Richard, faisant sa visite quotidienne, s'arrêta devant son lit.

Victorine avait les sourcils froncés, — le visage sombre.

— Eh bien! mon enfant, — lui dit le médecin en lui prenant la main pour lui tâter le pouls, — vous ne voulez donc pas chasser les idées noires? — L'état physique est satisfaisant, et le serait plus encore si ce diable de moral ne semblait prendre à tâche d'entraver les progrès de la convalescence... — Il faut remonter ce moral, sapristi! il le faut absolument!... A votre âge on a de la force pour réagir!...

— A mon âge, docteur, — répondit la malade, — quand on a déjà tant souffert et qu'on n'entrevoit que souffrances dans l'avenir, on ne tient guère à la vie, je vous assure... La mort, au moins, c'est le repos.

— Allons donc!... pure imagination que cela! — Des phrases et pas autre chose! — Je connais votre histoire... je sais ce qu'a fait votre gredin de mari... Mais vous n'êtes point responsable de son odieuse conduite... — Oubliez un homme indigne, cessez de vous désoler à son sujet et vous pourrez encore avoir d'heureux jours...

La jeune femme secoua mélancoliquement la tête.

— Si je le dis, c'est que c'est vrai, et quand j'affirme vous pouvez me croire, car si je n'ai plus la jeunesse, j'ai l'expérience! — reprit le docteur. — Vous deviendrez raisonnable et tout ira bien... je vais vous le prouver. — Vous êtes entrée dans la période de la convalescence... ce ne sont plus des médicaments qu'il vous faut aujourd'hui, mais le grand air, le soleil, la campagne, les fleurs, et le calme d'esprit complet.

— Hélas! docteur, je ne puis avoir tout cela.

— Pourquoi donc?

— En sortant de l'hospice, je ne sais pas même comment je ferai pour vivre...

— N'avez-vous plus de parents?

— J'en ai, mais ils ne songent point à moi... — Ils ignorent même où je suis et ne s'en inquiètent guère.

— Vous vous trompez, mon enfant... — Vous jugez mal ceux de qui vous parlez... — Il existe au contraire dans votre famille des amis sincères qui ne demandent qu'à vous venir en aide, à vous placer dans un milieu favorable à votre convalescence, et à vous entourer de soins... — Vous avez un cousin du nom de Paul Béraud, n'est-ce pas?...

Victorine devint pourpre.

— Oui, docteur... — balbutia-t-elle.

— Ce n'est point un indifférent, celui-là, et l'intérêt qu'il vous porte est prêt à se traduire autrement que par des paroles... — Si vous doutiez de son amitié, vous seriez grandement injuste!...

— L'avez-vous donc vu? — fit la malade d'une voix faible comme un souffle et que l'émotion rendait tremblante.

— Oui, je l'ai vu... — Il est venu me trouver, profondément attristé par votre situation, et m'exprimer son ardent désir de faire tout au monde pour la modifier dans un sens favorable... — Si vous me permettez de vous donner un conseil, mon enfant, je ne saurais trop vous engager à accepter les offres de M. Paul Béraud qui me paraît un très galant homme, et qui est à coup sûr un parent dévoué... — Il met à votre disposition une petite maison de campagne, au bord de la Marne, en bon air, et se propose

de vous entourer de soins jusqu'à votre rétablissement complet, qui ne tardera guère. — Allons, mon enfant, vous le voyez bien, les couleurs de votre avenir ne sont pas si sombres que vous sembliez le croire tout à l'heure... — Il se fait des éclaircies dans les ciels les plus noirs, et le beau temps succède à l'orage! — Réfléchissez, et à demain!

Puis, le docteur passa à un autre lit.

Victorine restée seule — (car l'isolement au milieu de cette vaste salle équivalait à la solitude) — se demanda si elle ne rêvait pas.

Paul était allé trouver le médecin afin de lui parler d'elle!

Paul se montrait prêt à tous les sacrifices pour l'arracher de l'hôpital!

Paul voulait se consacrer à elle, et par ses soins affectueux lui rendre la santé!

Il l'aimait donc véritablement?

Quand il lui parlait de sa passion profonde, ardente, inguérissable, il ne mentait pas!...

Et Eugène Loiseau, lui, — le mari! — se *soûlait* dans les assommoirs, tandis que sa femme souffrait, mourait peut-être sur un lit d'hospice!...

Entre ces deux hommes, quelle différence!

Combien l'abjecte conduite du mari faisait paraître plus grande la générosité de l'amant!

Victorine se mit à pleurer amèrement.

Un terrible combat se livrait en elle.

Maintenant elle ne voulait plus mourir, — mais, vivre grâce à Paul Béraud, pouvait-elle accepter cela?

Le souvenir de Jeanne Dessourdy l'obsédait.

Paul venait d'abandonner Jeanne et sa fille...

C'était l'action d'un homme sans cœur...

Et cependant il avait un cœur... il le lui prouvait bien, à elle!

Pouvait-elle lui en vouloir de la mauvaise action commise, puisque cette mauvaise action c'est pour elle qu'il la commettait?

L'amour n'est-il point inconscient, irresponsable? Ne fait-il pas tout excuser, même un crime?

Et Victorine, étourdie par ces paradoxes, se sentait prise du désir de revoir Paul Béraud.

*
* *

William Scoot déployait une activité prodigieuse.

D'un côté il poussait Eugène Loiseau dans sa vie de désordre.

De l'autre, il surveillait Jeanne Dessourdy, de plus en plus aux prises avec la misère.

Enfin il ne perdait point de vue la veuve Perrot, elle aussi une des héritières des millions d'Étienne Béraud.

En passant à plusieurs reprises devant sa boutique, sous des déguisements variés qui ne permettaient point de le reconnaître, il s'était assuré que la brave femme se trouvait toujours seule de onze heures à midi, et le soir de cinq à six heures.

La veuve Perrot devait disparaître comme les autres, et l'Irlandais avait reçu d'Arnold Desvignes des instructions à son sujet.

On atteignait les derniers jours du mois de juin, et depuis trois semaines déjà la chaleur était accablante.

Les eaux baissaient dans le lit de la Seine et de la Marne. — C'est à peine si cette dernière restait navigable, et des exhalaisons malsaines s'échappaient de la vase chauffée par un soleil torride.

William Scoot, le lendemain du jour où nous l'avons vu se rendre avec Paul Béraud chez le docteur Richard, sortait de sa maison du boulevard de l'Hôpital vers huit heures du matin et gagnait le centre de Paris.

Sur le quai de l'Hôtel-de-Ville, il entra dans un magasin de mercerie et se fit donner un paquet d'aiguilles, puis il prit la direction du ponton des bateaux-mouches, s'embarqua pour le pont d'Austerlitz où il monta sur le bateau de Charenton.

Une heure après il descendait au pont de Charenton, qu'il traversait après avoir déjeuné d'une matelote, tournait à gauche et s'engageait sur le chemin de halage.

Comme toujours en semaine, les promeneurs étaient rares, malgré le beau temps.

En outre les eaux trop basses ne permettaient point aux pêcheurs à la ligne de se livrer à leur plaisir favori.

Scoot descendit le talus de la berge et suivit lentement le cours sinueux de la rivière, explorant des yeux les joncs flétris et les hautes herbes desséchées.

Tout à coup il s'arrêta.

En face de lui, à demi enfoui dans la vase, se trouvait échoué, le ventre en l'air, le corps gonflé d'un énorme dogue.

Une odeur pestilentielle s'échappait de cette hideuse épave. — Des myriades de mouches bleuâtres bourdonnaient à l'entour.

L'Irlandais jeta un regard dans toutes les directions pour s'assurer qu'il était bien seul, puis, satisfait du résultat de cet examen, il s'accroupit près du dogue en décomposition, bravant ainsi l'atmosphère empoisonnée et les piqûres des mouches charbonneuses, tira de sa poche le paquet d'aiguilles, le délit et, réunissant toutes les aiguilles en une pincée, il les planta dans la chair en putréfaction.

Ceci fait, il gravit le talus, parcourut un espace d'une vingtaine de pas, s'étendit sur l'herbe verte, au pied d'un saule en ayant soin de ne point se placer sous le vent, et alluma un cigare.

Au bout d'une heure, il se leva, mit des gants de peau neufs et solides, redescendit la berge, s'approcha de l'épave immonde, arracha d'un seul coup toutes les aiguilles et en examina les pointes.

Sur une longueur d'un centimètre, l'acier de ces pointes était oxydé et recouvert d'une légère couche de virus.

Il étala les aiguilles sur une feuille de papier blanc, regagna la place où il venait de fumer et plaça son papier en plein soleil.

Au bout de huit ou dix minutes, les pointes étaient sèches.

Scoot réintégra alors les aiguilles dans le papier étiqueté portant le numéro et la marque de fabrique, glissa le petit paquet dans son portefeuille, reprit le chemin du pont de Charenton et rentra à Paris par les bateaux-mouches.

Le lendemain vers onze heures du matin, un homme pauvrement vêtu, la barbe en broussaille, les vêtements graisseux et usés jusqu'à la corde, les chaussures éculées, le chapeau de feutre mou sans forme ni couleur enfoncé sur les yeux, montait la rue Lepic, offrant de porte en porte de petits lots de marchandises composés d'un cahier de papier à lettres, de six enveloppes, d'un crayon et d'un paquet d'aiguilles.

Du tout, il demandait vingt centimes.

— Je suis un ouvrier sans ouvrage, — disait-il, — achetez-moi ça, s'il vous plaît... — Je ne gagne qu'un centime par chaque lot.

Et on lui prenait sa marchandise qui véritablement était, non pas vendue, mais donnée, le paquet d'aiguilles seul valant quinze centimes

L'homme arriva rue des Abbesses, mais ne s'y attarda point et se dirigea tout de suite vers la rue Gareau au coin de laquelle il s'arrêta pour composer un lot des objets tirés d'un petit carton qu'il portait à son bras, mais au lieu de prendre dans son carton le paquet d'aiguilles formant le complément du lot, il le tira de la poche de son gilet où il l'avait mis en réserve.

XLII

Le lot préparé, l'homme, s'engageant dans la rue Gareau, fila le long des boutiques, mais fit halte de nouveau à cinq ou six pas de la blanchisserie de la veuve Perrot.

Il venait d'apercevoir à la porte une hotte de chiffonnier.



Arnold l'accueillit le sourire aux lèvres.

Pendant une ou deux secondes il parut hésiter, se demandant s'il retournerait en arrière, mais il se décida à continuer sa route et, rabattant son chapeau sur ses yeux, il franchit le seuil de la boutique.

La veuve Perrot déjeunait sur un coin de la grande table à repasser.

Le vieux Pierre Béraud, ivre aux trois quarts, les yeux hébétés, tenait un verre à moitié plein qui tremblotait dans sa main débile.

— Qu'est-ce que tu veux, toi? — demanda-t-il d'une voix rogommeuse en voyant entrer le camelot.

— Je suis un pauv' père de famille sans ouvrage et je cherche à gagner ma vie... — répliqua celui-ci. — Voyez, madame, un cahier de papier à lettres, six enveloppes, un crayon et vingt-cinq aiguilles pour quatre sous... vingt centimes... — Faut le voir pour le croire.

Et il déposa sur un coin de la table son petit lot de marchandises.

Pierre Béraud s'approcha en titubant et regarda les objets étalés.

— Tout ça pour quatre *pépettes!*... — fit-il en ricanant. — Combien que tu gagnes à ce truc-là, hein, ma vieille?

— Un centime par lot.

— Un centime!... — *Escusez!* tu ne placeras pas beaucoup de *ronds* à la Caisse d'épargne avec ce *bénef*-là!...

— On se contente d'un morceau de pain, quand on ne peut pas faire autrement.

— T'as donc point d'état, feignant!...

La veuve Perrot intervint

— Voyons, — dit-elle, — vas-tu laisser ce pauvre homme tranquille, toi, ivrogne! Tu sais bien que l'ouvrage ne va pas fort en ce moment... On fait n'importe quoi pour tâcher de boulotter...

Tout en parlant elle venait d'ouvrir le paquet d'aiguilles et les examinait.

— Piquent-elles, au moins? — demanda Pierre Béraud en gesticulant. — Si elles piquent bien, je t'en achète une douzaine pour recoudre mes boutons de culotte...

En même temps il avança la main afin de prendre une aiguille dans le paquet, et d'imiter la vieille blanchisseuse qui juste en ce moment en essayait la pointe sur le bout de son index.

Le chiffonnier se tenait à peine debout.

Il perdit l'équilibre, tandis qu'ils se penchait sur sa sœur, à laquelle il se raccrocha pour ne pas tomber, et lui fit entrer profondément dans le doigt l'une des aiguilles.

La douleur fut très vive et la veuve Perrot poussa un cri.

— Vieille bête, vieux pochard, animal brute! — fit-elle ensuite, — tu m'as fait piquer!...

— Pas ma faute, — bégaya Pierre Bérand, — c'est un coup de vent qui m'a poussé... rapport que la porte est ouverte...

La blanchisseuse avait laissé tomber le petit paquet, dont le contenu s'éparpilla sur le carrelage de la boutique.

Elle retira prestement celle qui restait plantée dans la chair.

Une goutte de sang jaillit.

— Idiot! — fit-elle de nouveau en portant son doigt à sa bouche et en suçant la blessure.

— Mes aiguilles... mes aiguilles... — répétait le camelot qui s'était mis presque à plat ventre et cherchait à les ramasser l'une après l'autre.

— Lâche-nous le coude, toi! — bégaya Pierre Béraud. — V'là tes vingt centimes... je m'arrange de la marchandise.

Il jeta quatre sous sur la table.

Le camelot les ramassa et sortit.

Ce qu'on voyait de son visage entre les bords avachis du vieux chapeau et les touffes de la barbe en broussaille était devenu d'une pâleur effrayante.

Rapidement il fila le long de la rue Gareau et disparut au tournant de la rue des Abbesses.

La veuve Perrot s'était agenouillée pour recueillir les aiguilles, qu'elle remettait à mesure dans leur enveloppe.

— Je les ai payées, elles sont à moi... — fit le chiffonnier en s'emparant du paquet, qu'il engloutit au plus profond de sa poche, — je te laisse le papier à lettres, les enveloppes et le crayon. — J'espère que je suis gentil...

— C'est bon... c'est bon... — répliqua la blanchisseuse, — vide ton verre et file... — Je ne tiens pas à ce que mes ouvrières te voient dans l'état où te voilà...

— C'est-à-dire que tu rougis de moi... — balbutia Pierre Béraud d'un ton larmoyant.

— Parfaitement bien, quand tu es pochard, et je t'engage beaucoup, toutes les fois que tu le seras, à rester à la Villa des Loques pour y cuver ta soulographie! — Tu devrais rougir... à ton âge...

— Allons, allons, ma vieille, ne bougonne pas, je m'en vas... — à la revoyure!...

L'ivrogne sortit de la boutique, parvint non sans beaucoup de peine à replacer sa hotte sur ses épaules, et s'éloigna en battant les murs.

Quelques minutes plus tard les ouvrières venaient reprendre leur travail à l'atelier.

La veuve Perrot elle-même se mit à repasser.

De temps à autre elle secouait inconsciemment la main gauche.

Son doigt piqué lui faisait éprouver une sourde douleur, mais, point douillette de sa nature, elle n'y prêtait aucune attention.

Peu à peu cependant la douleur devint tellement vive que la blanchisseuse fut obligée de quitter le travail. — Un engourdissement étrange paralysait son bras, tandis qu'il lui semblait qu'un fer rougi lui traversait le doigt. — La main se gonflait.

— Est-ce que, par hasard, j'aurais cassé le bout de l'aiguille dans la piqûre? — se demandait-elle avec un peu d'anxiété.

Elle regarda l'endroit où se trouvait la blessure et aperçut un point noir.

Prenant alors une paire de ciseaux qui sortaient de chez le rémouleur, elle se mit en devoir de fendre la chair, afin d'élargir la plaie et de retirer le petit morceau d'acier qu'elle supposait devoir s'y trouver.

Cette opération la fit effroyablement souffrir, et sans résultat car elle ne trouva rien.

La main enflait de plus en plus et la tache noire grandissait.

La blanchisseuse versa sur son doigt quelques gouttes de vinaigre.

A une sensation de brûlure d'une acuité prodigieuse succéda un moment de calme.

Croyant tout fini, elle voulut se remettre au travail, mais il lui fut impossible de continuer.

Des frissons d'une nature bizarre lui glissaient sur le corps.

Elle but un verre de vulnéraire.

Les frissons disparurent.

— Allons, ce ne sera rien... — pensa la pauvre femme.

Et elle s'assit dans un coin de sa boutique, se sentant lourde, engourdie, incapable de se mouvoir.

Quelques heures se passèrent ainsi.

Quand arriva le soir, l'enflure de la main avait gagné le bras et montait jusqu'au coude.

La veuve Perrot prépara un cataplasme et le plaça sur sa main brûlante. — Le doigt piqué était devenu tout noir.

Elle pria une des ouvrières de fermer la boutique à sa place et se coucha brûlée par la fièvre, ce qui n'empêchait pas son corps d'être froid comme du marbre.

Vers onze heures du soir, il lui sembla que sa tête devenait énorme.

Le délire s'empara d'elle, puis à ce délire succéda une prostration absolue qui dura deux ou trois heures.

Quand elle sortit de cette prostration, la malheureuse femme battit l'air de ses deux mains et fit des efforts inouïs pour appeler à l'aide, mais on eût dit qu'un cercle de fer étreignait sa gorge dont aucun son ne pouvait s'échapper.

Elle râlait. — Elle étouffait. — D'effroyables convulsions tordaient ses membres.

Brusquement le râle cessa. — Les membres se raidirent.

La vieille blanchisseuse était morte.

Au matin, les ouvrières arrivant pour leur travail, trouvèrent la boutique fermée.

Elles frappèrent sans qu'on leur ouvrît. — Elles appelèrent et n'obtinrent aucune réponse.

La concierge, prévenue, alla chercher le commissaire qui fit ouvrir la porte par un serrurier.

Dans la chambre à coucher, on se trouva en présence d'un spectacle hideux.

Le cadavre de la veuve Perrot, étendu en travers du lit, était noir et monstrueusement gonflé.

Un médecin, mandé en toute hâte, déclara après examen que la veuve Perrot avait succombé aux suites de la piqûre d'une mouche charbonneuse, et qu'il était urgent de procéder à l'ensevelissement, eu égard à l'état de décomposition du corps.

Le commissaire alla lui-même à la Préfecture chercher l'autorisation nécessaire, et quelques heures plus tard on inhumait la morte au cimetière Montmartre sans qu'aucun des membres de la famille, dont on ignorait les adresses, ait pu être prévenu.

Le lendemain matin, une note envoyée par la Préfecture aux journaux parisiens fut insérée dans les faits-divers et racontait la fin tragique de la vieille blanchisseuse de la rue Gareau.

XLIII

Juste à l'heure où le convoi, suivi seulement par quelques ouvrières blanchisseuses, sortait de la maison mortuaire, un homme d'une quarantaine d'années, portant la moustache impériale, les cheveux taillés ras, la mine et les allures d'un ancien militaire, vêtu de noir et coiffé d'un chapeau à haute forme, se présentait à la porte de l'hôtel de la rue Lobineau où demeuraient Jeanne Dessourdy et sa fille.

La maîtresse de la maison meublée, assise près de la fenêtre, travaillait à un ouvrage de couture.

Elle se leva en voyant l'homme que nous venons de décrire et fit deux pas à sa rencontre.

— Monsieur désire? — lui demanda-t-elle.

— Visiter votre livre de police... — répondit le nouveau venu d'un ton sec, en tirant de son portefeuille une carte d'inspecteur de la Sûreté et en la mettant sous les yeux de son interlocutrice.

La logeuse fit sa révérence la plus humble et s'empressa de prendre dans le casier appliqué au mur un grand registre relié qu'elle plaça tout ouvert sur le bureau.

Le nouveau venu alla droit au dernier feuillet rempli, et suivit attentivement des yeux et du doigt la liste des noms en commençant par le dernier inscrit.

Tout à coup il s'arrêta, l'index posé sur un nom.

— Enfin! — murmura le nouveau venu assez haut pour être entendu. — Ce n'est pas malheureux!... Voilà assez longtemps que nous la cherchons!...

La maîtresse d'hôtel se pencha vers le livre afin de voir le nom.

— Jeanne Dessourdy... — dit-elle ensuite non sans une inquiétude manifeste. — Vous cherchiez cette femme, monsieur l'inspecteur?

— Oui.

— Est-ce que ce serait une voleuse?

— Il m'est interdit de vous répondre pour quelle cause la Préfecture est en quête de Jeanne Dessourdy, et je vous prierai même de rester muette au sujet de la démarche que je fais ici...

— Suffit! compris, monsieur l'inspecteur... — Vous pouvez compter sur mon dévouement pour l'administration...

— Depuis combien de temps Jeanne Dessourdy est-elle chez vous?

— C'est écrit sur le registre... — Depuis bientôt un mois...

— Que fait-elle?

— Rien.

— Comment, rien? Elle a donc de l'argent?

— Hélas! non, la malheureuse! Elle est pauvre à n'avoir pas de pain à manger. Elle ne peut seulement pas me payer ses semaines de location...

— Et vous lui faites crédit?

— Je suis assez faible pour ça... Non pour elle, car c'est une pécore qui ne me revient guère... Ça n'a pas le sou et ça se donne le genre d'être fière, mais pour sa petite fille.

— Ah! elle a sa petite fille avec elle?

— Oui, une pauvre mignonne qui reste le ventre vide plus souvent qu'à son tour!

— Pourquoi Jeanne Dessourdy ne travaille-t-elle point?

— Elle a cherché de l'ouvrage partout, mais le commerce va si mal qu'elle n'a rien trouvé... — Elle porte ses frusques au Mont-de-Piété, bribe par bribe, pour manger, mais je crois bien que c'est fini à cette heure et qu'il ne lui reste absolument que la robe qu'elle a sur le dos... — A cause de l'enfant ça me fait grandement pitié, mais je ne suis pas riche... j'ai besoin de tirer parti de tous mes locaux, payant moi-même

très cher la location, et si à la fin de la semaine elle ne peut pas me donner mon dû, il faudra bien me décider à la mettre à la porte.

— Un instant! — dit vivement l'inspecteur. — Voilà qui ne ferait point notre affaire... — Nous tenons à ne pas la perdre de vue... — La semaine finie, accordez-lui encore huit jours de crédit... l'administration vous en tiendra compte... — D'ici là, on aura pris des mesures à son égard...

— Mais si elle s'en allait d'elle-même, car je ne puis la garder prisonnière?...

— Naturellement. — Eh bien! dans ce cas, il faudrait la faire suivre afin de savoir où elle va... — Je passerai chaque jour ici m'informer s'il y a du nouveau.

— Monsieur l'inspecteur, comptez sur moi.

— J'y compte et, agissant au nom de l'administration, je vous prie de prendre ceci pour vous indemniser de votre location non payée et des démarches que vous pourriez faire...

En même temps l'agent de la Sûreté tendait à la logeuse un billet de cent francs qui fut accueilli par un sourire et une révérence.

— Maintenant, — continua-t-il, — j'ai besoin de voir cette femme...

— Sous quel prétexte vous mener chez elle sans qu'elle se défie?...

— Sous le prétexte le plus simple... — Donnez-moi comme inspecteur de la salubrité faisant la visite réglementaire dans les garnis.

— C'est juste... impossible de soupçonner le truc... d'autant que, pour rendre la chose plus vraisemblable, je vous ferai visiter aussi d'autres chambres du même étage... — Venez, monsieur l'inspecteur...

La logeuse et *le représentant de l'administration* gravirent l'escalier et arrivèrent à l'étage que Jeanne habitait.

— C'est là... — Frappez et annoncez-moi...

Au premier coup frappé, aucune réponse ne fut faite. — La logeuse ayant heurté de nouveau, une voix faible demanda depuis l'intérieur :

— Qui est là?

— Moi, la maîtresse de la maison... — répondit la logeuse. — C'est un inspecteur de la salubrité qui visite les logements... Veuillez ouvrir...

Au bout d'une seconde la porte tourna sur ses gonds et Jeanne, pâle, défaite, presque méconnaissable, parut sur le seuil.

— Ma fille est malade et vient de s'assoupir, — murmura-t-elle. — je vous en prie, monsieur, ne faites pas de bruit!...

L'agent, sans répondre, entra dans la chambre et jeta un regard sur le lit.

Amaigrie comme sa mère, mais le visage empourpré par la fièvre, Lina dormait.

L'agent, volontairement ou par mégarde, heurta du pied une chaise.

— Maladroit que je suis! — fit-il.

Lina. réveillée par le bruit, se dressa sur son séant.

Jeanne s'élança vers elle et l'enveloppa de ses bras pour cacher sa maigreur.

— Maman, j'ai faim... — balbutia la petite fille.

Vivement sa mère lui appuya la main sur les lèvres.

L'agent. après avoir écrit ou fait semblant d'écrire quelques notes sur un carnet tiré de sa poche, sortit de la chambre suivi de la logeuse qui referma la porte et dit à voix basse :

— Elles meurent de faim...

— Allons donc! — répliqua l'homme. — La petite a encore ses boucles d'oreilles... il y a pour trois francs d'or, au moins... avec ça, on mange... — Ne vous intéressez pas à ces gens-là, croyez-moi... — Je ne puis m'expliquer, mais vous regretterez un jour d'avoir eu le nom de cette femme inscrit sur le registre de votre hôtel! — N'oubliez rien de ce que je vous ai dit, ma chère dame, et souvenez-vous que la moindre indiscrétion vous porterait un grand préjudice.

Après ces derniers mots qui laissèrent la logeuse terrifiée, l'inspecteur quitta l'hôtel.

A l'angle de la rue Lobineau une voiture l'attendait.

Il y monta en jetant au cocher ces mots :

— Rue de l'École-de-Médecine...

Cinq minutes plus tard la voiture faisait halte et ce n'était point l'inspecteur de la Sûreté qui en descendait, mais William Scoot sous le travestissement de l'ouvrier gaînier Le Bourguignon.

Il se rendait à la *Chope d'Argent* où il entra.

Retournons à l'hôtel de la rue Lobineau.

Pour la seconde fois Lina, jetant ses bras autour du cou de sa mère qui l'embrassait, répéta :

— Maman, j'ai faim...

Jeanne ne pouvait plus pleurer.

Comme celles de Marie-Antoinette, la reine martyre, ses larmes étaient taries.

Elle concentrait en elle-même son désespoir devenu morne, silencieux.

— Un peu de patience, ma mignonne... — fit-elle d'une voix sourde. — Tu dormais, je ne voulais pas te quitter... Tout à l'heure j'irai chercher du pain.

En parlant ainsi, elle explora la chambre d'un regard épouvanté.

La maîtresse d'hôtel avait eu raison de l'affirmer, il ne lui restait plus rien à engager... Rien... rien... rien...

— Allons, c'est la fin! — pensa-t-elle en joignant les mains et en les



Il tira de sa poche un paquet d'aiguilles, et les planta dans la chair en putréfaction.

appuyant sur le côté gauche de sa poitrine où elle sentait son cœur battre douloureusement.

Et de nouveau elle regarda sa fille qui venait de retomber en arrière en abaissant ses paupières sur ses prunellee où luisait le feu de la fièvre.

Lesx yeude Jeanne fixèrent alors les petites boucles d'or qui pendaient aux oreilles de Lina.

Un frisson effleura sa chair.

Dix fois déjà elle les avait contemplées, ces boucles d'oreilles, et dix fois elle avait eu la pensée de les prendre, mais l'enfant les aimait et elle ne s'était point senti le courage de les lui enlever.

A cette heure, l'hésitation cessait d'être possible.

Elle se pencha sur le lit et essaya de détacher les humbles bijoux.

Sa main tremblait.

Lina ouvrit les yeux.

— Mignonne chérie, — lui dit Jeanne d'une voix brisée, — soulève un peu ta tête... Je vais t'ôter tes boucles d'oreilles... Elles te fatiguent...

L'enfant, engourdie par la fièvre, obéit inconsciemment et la mère rtira les boucles en se demandant avec amertume:

— Qu'ai-je fait à Dieu pour être si cruellement punie?... — Il n'y a dans ma vie qu'une seule faute grave, mon lâche amour pour un misérable... Quelle expiation!...

Elle enveloppa les boucles d'oreilles dans uu papier, sortit et descendit péniblement l'escalier.

Une fois dans la rue c'est à peine si elle put marcher.

Une sorte de vertige hautait son cerveau. — Ses jambes se dérobaient sous elle.

Avec de grands efforts elle se traîna jusque chez le bijoutier le plus proche à qui elle tendit le papier qui renfermait sa dernière ressource.

— Monsieur, — lui dit-elle d'une voix à peine distincte, — faites un acte de charité... Ce sont les boucles d'oreille de ma petite fille... Nous mourons de faim toutes deux...

En prononçant ces mots, le rouge de la honte montait au front de la malheureuse femme.

Le bijoutier la regarda avec compassion.

Il ouvrit le papier, en tira les pauvres bijoux, les plaça dans une petite balance et les pesa.

— Je puis en offrir quatre francs... — fit-il ensuite, — acceptez-vous?

C'était un homme consciencieux et bon. — Il donnait cinquante centimes de plus que la valeur réelle.

— J'accepte, monsieur... — répondit Jeanne tremblante.

Après avoir écrit son nom et sa demeure, le bijoutier lui remit quatre francs.

Jeanne remercia et sortit. — Elle emportait quelques heures d'existence pour elle et pour son enfant.

XLIV

Le dimanche était arrivé.

La demie après onze heures du matin sonnait à peine que Paul Béraud se promenait déjà, avec l'ouvrier gaînier Bourguignon, devant l'hospice de la Charité, attendant impatiemment l'heure des visites.

— Pas encore midi! — murmurait-il toutes les minutes.

— Voyons, voyons, mon garçon, ne vous impatientez pas! — répliqua l'Irlandais. — On vous ouvrira la porte en temps utile, que diable!...

— Je voudrais savoir à quoi m'en tenir...

— Vous le saurez bientôt...

— Ce médecin lui a-t-il parlé? — Lui a-t-il fait comprendre que c'est dans son intérêt qu'on veut l'enlever de l'hôpital?

— Soyez sans inquiétude... Le médecin aura préparé le terrain... C'est un brave homme qui ne demande qu'à rendre service... — Il croit fermement d'ailleurs que l'humanité et les sentiments de famille sont vos seuls guides... — Tout ira bien... Vous guérirez Victorine, et, une fois guérie, celle qui vous devra le salut n'aura rien à vous refuser...

Midi sonna.

— Enfin, voilà l'heure! — s'écria Paul, puis il ajouta en s'adressant au pseudo-gaînier : — Où m'attendrez-vous?

— Sur le trottoir, en fumant des cigarettes...

Paul s'élança dans l'hospice et, après le rapide examen auquel sont soumis les visiteurs, il se dirigea vers la salle Sainte-Claire.

Son cœur battait avec violence.

Nous prenons sur nous d'affirmer que celui de Victorine ne battait pas moins fort.

Depuis que le docteur avait parlé de Paul à la malade, depuis qu'il lui avait fait part des intentions du jeune homme à son égard, un revirement soudain et complet s'était opéré dans l'esprit de Victorine, affaiblie par l'isolement, par la souffrance et par l'épouvante de la mort sur un lit d'hôpital.

La femme d'Eugène Loiseau se demandait si elle ne devait pas accepter les offres généreuses de Paul, mais elle se sentait arrêtée par un reste de pudeur instinctive.

Si lâche, si odieux, si misérable que fût Eugène Loiseau, il était son mari devant Dieu et devant les hommes.

Ne commettrait-elle point une action coupable en acceptant les secours

de Paul Béraud par qui elle se savait aimée, et qu'on pourrait croire son amant?

Ceci ne l'empêchait pas d'attendre avec impatience et avec anxiété le jour des visites.

Son cousin viendrait-il? — Serait-il animé toujours des mêmes intentions?

Victorine allait mieux, quoique bien faible encore.

Sur sa demande, une infirmière l'aida à se vêtir du costume de la maison, le seul qui fût à sa disposition, car nos lecteurs doivent se souvenir qu'on l'avait apportée à l'hospice évanouie et presque nue.

Une fois habillée elle s'assit au chevet de son lit, les regards tournés vers la porte de la salle.

La première personne qui parut, lorsque cette porte s'ouvrit, fut Paul Béraud.

La jeune femme sentit tout le sang de ses veines monter à son visage, et les battements de son cœur devinrent si tumultueux qui lui sembla près de s'échapper de sa poitrine.

Paul pressa le pas et sa figure s'illumina d'une sorte de rayonnement.

— Victorine, chère Victorine, — dit-il d'une voix basse et ardente, en lui serrant les mains, — vous avez pu vous lever...

— Oui, — répondit-elle, — j'ai voulu essayer mes forces. mais je suis fatiguée déjà.

Après une pause, elle continua :

— Ainsi, vous êtes revenu...

— Doutiez-vous donc que je dusse revenir? — demanda Paul. — Pouviez-vous supposer que vous ayant retrouvée, vous ayant vue doublement souffrante de votre mal et de votre isolement, je ne reviendrais pas?... — Ma pensée vous appartient tout entière... je ne vis que par vous et pour vous!... — Je donnerais une part de mon existence, et de grand cœur, pour vous savoir complètement remise...

— Merci, mon ami... — murmura la jeune femme d'une voix très faible. Mais vos vœux ne seront point exaucés... — J'ai été frappée à mort, voyez-vous... je sens la vie s'en aller de moi.

— Ce n'est pas ce que dit le médecin, — s'écria Paul.

Victorine leva sur lui ses grands yeux.

— Oui, c'est vrai, vous l'avez vu... — reprit-elle.

— Je l'ai vu... — répondit le jeune homme, heureux d'apprendre que le docteur avait parlé. — Oh! pardonnez-moi cette démarche, mais vous sachant si malade, pouvais-je hésiter devant les moyens, quels qu'ils fussent, de vous sauver?... — Ils ne sont pas nombreux, ces moyens... Il n'en existe qu'un... vous arracher de cette maison où l'isolement, l'aban-

don, l'effroi, vous tueraient, de cette maison où, après une agonie solitaire, les tables de l'amphithéâtre réclament le corps à peine refroidi!...

La jeune femme, secouée par un frisson nerveux, cacha son visage entre ses mains.

— Tout cela m'épouvantait autant que vous, — continua Paul, — je suis allé trouver le docteur et je l'ai supplié de me dire la vérité, quelle quelle fût... Voici textuellement sa réponse : — « *La jeune femme qui vous intéresse peut être sauvée, mais à la condition qu'elle jouira d'un repos d'esprit complet et qu'elle ne verra plus autour d'elle les murs de l'hôpital.* » — Je lui ai demandé alors d'insister auprès de vous pour vous faire accepter les propositions que je viens aujourd'hui vous adresser.

« Victorine, je vous aime, je vous aimerai toujours, mais, je vous le jure sur mon amour lui-même, ce qui est pour moi le serment le plus sacré, dans mon profond désir de vous rendre à la vie et au bonheur, il n'y a rien de ces emportements sensuels qui m'affolaient jadis auprès de vous et vous faisaient rougir...

« Une fois hors d'ici, une fois sauvée, vous serez maîtresse absolue de vos actions... — si vous m'ordonnez de m'éloigner de vous, je m'éloignerai, sinon sans un profond chagrin, du moins sans murmure... — j'aurai la soumission d'un esclave... — C'est la vérité, cela, Victorine, l'absolue vérité... vous pouvez, vous devez me croire !

« J'ai cherché et trouvé pour vous le plus charmant asile, une petite maison de campagne au bord de la Marne.

« C'est là que je vous conduirai si vous y consentez; et pourquoi refuseriez-vous?

« Là je mettrai près de vous une femme sûre et dévouée qui s'occupera des détails matériels de l'existence, mais je serai là, toujours là, pour veiller sur vous, pour vous entourer de ces mille petits soins que le dévouement seul inspire...

« Vous aurez le grand air, le joyeux soleil, l'eau verte courant sous les grands arbres, les chants des oiseaux, et les fleurs...

« Ne comprenez-vous pas que c'est la convalescence rapide, la santé reconquise, l'oubli du passé mauvais, l'espoir de l'avenir meilleur?...

Victorine, tout en écoutant ces paroles prononcées avec une émotion sincère, avait laissé tomher la tête sur sa poitrine.

Elle la releva quand le jeune homme eut cessé de parler et dit en le regardant :

— Oui, vous avez raison, et tout cela est vrai, mais je de peux pas accepter...

— Pourquoi? — qui vous en empêche? — n'êtes-vous point libre?

— Non, je ne suis point libre... je suis mariée... — je n'ai pas le droit

d'aller habiter une maison où vous vivrez auprès de moi... où vous passerez pour mon amant...

— Taisez-vous! taisez-vous! — fit Paul impérieusement. — Croyez-vous donc qu'il vous reste des devoirs à remplir envers le misérable dont vous portez le nom?... — Mariée? vous ne l'êtes plus! — Votre mari par sa conduite a brisé les liens qui vous unissaient! — Je ne voulais point parler de lui! — Vous me contraignez à le faire... Eh bien soit! — A l'homme qui vous a réduite à la misère et par ses traitements infâmes jetée sur un lit d'hôpital, vous ne devez que de la haine et du mépris!... — Croyez-moi, Victorine, le passé est bien mort!... Une vie nouvelle doit commencer pour vous en ce moment! — Laissez-vous vivre.

Il se fit un silence de quelques secondes.

Paul Béraud rivait ses yeux sur le visage de la convalescente, espérant y découvrir quelques indices de l'impression que ses paroles venaient de produire.

Tout à coup Victorine demanda, sans regarder son interlocuteur :

— Est-ce loin de Paris, l'endroit où vous désirez me conduire?

— Non, tout près... à Saint-Maur, sur les bords de la Marne... — répondit Paul triomphant, car il trouvait dans la question qui lui était adressée la preuve de sa victoire.

— C'est une petite maison isolée?

— Oui, complètement isolée... Avec un joli jardin entouré de murs, excepté du côté de la rivière... — Vous verrez comme vous y serez heureuse... — Je me trouve en ce moment en congé. — Pendant un mois, je pourrai rester sans cesse auprès de vous, ne faisant que de courtes absences pour venir à Paris... — Je vous entourerai de tant d'affection qu'il vous faudra bien comprendre que, pour la première fois, vous êtes aimée... véritablement aimée... — Vous trouverez en moi un frère... rien qu'un frère... A vous seule il appartiendra de décider un jour, après une longue épreuve, si vous voulez me rendre plus heureux...

La jeune femme ne répondit pas.

Elle songeait.

Au bout d'un instant, elle parut faire un effort sur elle-même et balbutia :

— Si j'accepte, vous ne me parlerez jamais de votre amour sans que je vous l'aie permis?

— Jamais!

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure... J'attendrai que vous me disiez vous-même « *Paul je vous aime!* »

— Eh bien...

Victorine s'interrompit de nouvau.

— Eh bien! quoi? — fit Paul vivement, — vous acceptez, n'est-ce pas?

— Oui...

Ce mot unique fut prononcé d'une voix faible comme un souffle.

Le jeune homme saisit les deux mains de la femme d'Eugène Loiseau, et les pressa dans les siennes en murmurant :

— Ah! que vous me rendez heureux!...

XLV

Sans retirer ses mains Victorine reprit :

— Trouvez-vous demain à l'hospice à l'heure de la visite du docteur, et priez-le de vouloir bien signer mon billet de sortie.

— Je serai là longtemps avant qu'il arrive, — répondit Paul transporté de joie.

— Vous savez que je n'ai rien ici... mes vêtements sont restés rue de Fleurus, le jour... le triste jour...

La convalescente n'acheva pas.

— Ne vous inquiétez point, — fit vivement le jeune homme. — Vous recevrez demain tout ce dont vous aurez besoin...

— Alors quittez-moi, mon ami...

— Si vite!

— Je vais me remettre au lit... Je suis brisée de fatigue...

— Eh! bien, à demain...

— Oui, à demain...

Paul effleura de ses lèvres le front de Victorine et la quitta, le cœur débordant d'allégresse.

Will Scoot l'attendait sur le trottoir en fumant une dixième cigarette.

En le voyant paraître, le visage radieux, il comprit ce qui s'était passé.

— Il paraît que ça marche bien... — dit-il.

— Oui... elle a consenti, et je vais m'occuper tout de suite de lui acheter des vêtements et du linge...

L'Irlandais aurait volontiers payé dix mille francs, pour le compte d'Arnold Desvignes, la nouvelle qu'il venait d'apprendre : aussi s'empressa-t-il de demander :

— Ça va joliment diminuer vos fonds, ces achats-là... Voulez-vous que je vous prête encore cinq cents francs?

Paul ne pouvait en croire ses oreilles.

— Est-ce sérieux? — balbutia-t-il.

— Certes oui, c'est sérieux.

— Alors, je le crois bien, que j'accepte! — Ah! vous êtes un véritable ami, vous, mon vieux Le Bourguignon! un ami comme on n'en trouve guère!

Scoot eut un singulier sourire, et tirant un billet de banque de son portefeuille le tendit à Paul Béraud.

Dans la matinée du samedi, Arnold Desvignes avait envoyé rue Fléchier un commissionnaire porteur d'une lettre adressée à *Monsieur David, courtier d'assurances sur la vie.*

Cette lettre ne contenait que ces mots, sans signature :

« Ce soir au château de Malnoue. »

Le même jour, vers deux heures, Verrière et son associé quittaient la maison de la rue Le Peletier et se faisaient conduire au chemin de fer.

A trois heures ils arrivèrent à Malnoue, gagnèrent aussitôt le parc et se dirigèrent vers le pavillon du garde.

En moins d'une semaine les ouvriers avient fait merveille et rendu ce pavillon très habitable. — Il n'y manquait plus que le garde qui devait l'habiter.

Depuis le matin, au château, tous les domestiques déployaient une activité fiévreuse, le lendemain devant être un jour de réception et de gala.

Grand déjeuner, grand dîner, et le soir bal champêtre dans le parc!...

Angélique et sœur Marie, se demandant quel pouvait être le motif véritable de cette fête, éprouvaient de sérieuses appréhensions.

Dans la situation si tendue que nous connaissons, tout ce qu'elles ne comprenaient pas les effrayait.

Vers quatre heures, Forestier vint trouver Verrière et Arnold dans le parc, et leur annonça qu'un particulier ayant la tournure d'un garde-chasse demandait à leur parler.

— C'est, à n'en point douter, le nouveau garde, — dit Verrière, — Amenez-le...

Forestier retourna sur ses pas et reparut bientôt, accompagnant un homme qui paraissait avoir cinquante ans, portait les cheveux coupés ras, la moustache longue et la barbiche pointue.

Il était vêtu d'un complet de velours vert bouteille à grosses côtes, garni de boutons sur lesquels se voyaient en relief des têtes d'animaux.

Coiffé d'une cape de drap vert, il avait un carnier sur les épaules et un fusil Lefaucheux en baudoulière.

— C'est parfaitement le garde dont je vous ai parlé... — dit Arnold en le voyant.

Le nouveau venu fit le salut militaire.

— Vous venez prendre possession de la place qui vous a été offerte par M. Desvignes? — lui demanda le banquier.



L'agent entra dans la chambre et jeta un regard sur le lit.

— Oui, monsieur... — Les conditions me conviennent et j'espère qu'on sera content de moi...

— Il s'agit de protéger le gibier qui abonde dans le parc, et la surveillance doit être incessante car nous avons des braconniers assez impudents pour venir tuer mes faisans, mes lièvres et mes lapins, en escaladant les murailles...

— Nous les recevrons, *Bichet* et moi... *Bichet*, c'est mon fusil... —

répondit l'homme en frappant du plat de la main sur le canon de son arme. — Ni Bichet ni moi nous n'aimons dormir... — Nous ferons toutes les nuits des rondes, et tant pis pour les braconniers... — Point de pitié pour ces gens-là qui sont sans pitié pour les autres, et vous abattent un pauvre garde comme un lapin... — Je ne leur ménagerai pas le plomb!...

— C'est ce qu'il faut, — appuya Desvignes.

— Ces messieurs voudraient-ils me faire faire connaissance avec mon logement? — demanda le garde.

— Venez... — dit Jules Verrière, et il ajouta : — Forestier, je n'ai plus besoin de vous...

Les deux associés conduisirent le garde au pavillon que Verrière ouvrit avec l'une des clefs d'un trousseau qu'il tira de sa poche.

— Comment vous appelez-vous? fit-il.

— Michel Bordier, pour vous servir, monsieur...

— Eh bien, Michel, c'est là que vous logerez... — Vous prendrez vos repas à l'office... du moins pendant mon séjour à Malnoue.

— Bien, monsieur...

— Voici la clef du pavillon et en voici une autre ouvrant une petite porte sur la campagne. — J'ai au dehors quelques pièces de terre qu'il faudra surveiller. — Forestier vous les fera connaître...

— Bien, monsieur, — répéta le garde. — Demain matin, j'irai chercher ma malle à la gare de Villiers...

Verrière et Arnold quittèrent le garde, qui s'empressa d'entrer en fonctions en allant faire une ronde dans le parc.

A sept heures, le son de la cloche l'appela du côté du château; il dîna avec les domestiques, obtint un grand succès en se montrant joyeux vivant, regagna son pavillon, alluma une pipe et se mit à fumer près d'une fenêtre ouverte, en prêtant l'oreille aux bruits du dehors.

Il avait eu soin d'éteindre sa lumière.

La lune, brillant dans un ciel sans nuages, envoyait sur le pavillon ses lueurs argentées, filtrant à travers les feuillages épais des vieux arbres.

Vers dix heures, le garde tressaillit et quitta sa chaise.

Il venait d'entendre un bruit de pas légers dans une des allées aboutissant à sa demeure.

Les mains appuyées sur le rebord de la fenêtre, il se pencha un peu au dehors.

Une forme glissante apparut, puis s'arrêta.

— Ouvre la porte... — dit une voix.

— Elle est ouverte, vous pouvez entrer... — répliqua le garde.

Desvignes, car c'était lui, gravit les quelques marches du petit perron, poussa la porte et entra.

— Vous venez me donner vos dernières instructions? — fit le pseudo-Michel Bordier dans lequel nos lecteurs ont déjà reconnu l'Irlandais Trilby.

— Oui.

— J'écoute.

— Je serai bref. — Il s'agit de surveiller tout spécialement Mlle Verrière et la religieuse... de savoir ce qu'elles font, où elles vont chaque jour.

— Facile!

— Il faut, en outre, avoir l'œil au guet du côté de la petite porte dont Verrière t'a donné la clef. — Personne ne doit passer par cette porte à ton insu. — Si quelqu'un s'introduisait dans le parc par là, j'ai besoin de le savoir...

— Compris.

— Pour le moment, voilà tout... Je compléterai en temps utile... Si je t'ai fait venir ici, c'est que j'ai besoin de t'avoir sous la main.

— Commandez, vous serez obéi.

— Bonne nuit, mon brave.

— Bonne nuit, patron.

Desvignes regagna le château, et le nouveau garde se mit au lit.

Le lendemain, dès dix heures et demie du matin, les personnes invitées au déjeuner commençaient à arriver, soit dans leurs propres voitures, soit dans celles de Verrière qui faisaient sans cesse le trajet du château à la gare et de la gare au château.

Verrière et sa fille recevaient les arrivants.

Arnold se tenait un peu à l'écart, attendant les poignées de mains de ceux qui le connaissaient et voyaient en lui la cheville ouvrière de la maison de banque Jules Verrière et Cie.

L'assassin d'Étienne Béraud attendait avec impatience l'arrivée de Georges de Nervey.

Il le vit enfin descendre de voiture et tout courbé, toussant à rendre l'âme, s'approcher du banquier et de sa fille, faire ses compliments à l'un et présenter ses respects à l'autre.

Ensuite Georges de Nervey rejoignit Arnold et lui dit, en l'emmenant, ou plutôt en se laissant emmener par lui un peu à l'écart :

— Vous le voyez, mon excellent bon, je vous ai tenu parole.

— J'y comptais et je vous remercie

— Me voici tout prêt à remplir ma tâche... — Quand faudra-t-il?

— Ce soir seulement...

— Ce soir, très bien... — Me ferez-vous signe?

— Je préfère m'en rapporter à vous... — Vous saurez trouver l'instant favorable...

— Parfait! — Affaire de tact! — C'est par là que je brille...

— Si Mlle Verrière faisait mine de douter, vous affirmeriez de manière à la convaincre.

— J'ai songé à tout, mon excellent bon, et j'ai pris soin de me munir du journal dans lequel j'ai lu la nouvelle.

XLVI

— Vous songez à tout, en effet, je le vois... — fit Arnold en souriant.

— Oui... oui... je suis assez malin... — répliqua le vicomte d'un air de contentement parfait de lui-même, — vous verrez... — A propos, je quitterai Paris mercredi pour un petit voyage.

— Ah! ah! — Et où irez-vous?

— Tout simplement passer quelques jours à Monaco. — J'ai l'intention de faire sauter la banque. — Hier samedi mon homme d'affaires a obtenu mon envoi en possession de l'héritage maternel. — Je compte l'expédier demain à votre maison de banque... il réglera avec vous et touchera mes fonds.

— Nous serons à sa disposition. — Et Mélanie Gauthier, qu'en faites-vous?... — L'emmènerez-vous à Monaco?

— Jamais de la vie! — Elle ne se doute pas de ce voyage, mon excellent bon!... — Une fois là-bas je lui écrirai, et je ferai mettre ma lettre à la poste quelque part, dans les environs, afin qu'elle ignore où je suis et qu'elle ne puisse venir me rejoindre.

— N'avez-vous rien à craindre d'elle?...

— Bah!... tout s'arrange avec les femmes, pourvu qu'on ait un peu de finesse et de tact...

De nouveaux invités interrompirent, en arrivant, l'entretien d'Arnold Desvignes et du vicomte de Nervey.

On se mit à table à midi précis, et après le déjeuner, qui se prolongea jusqu'à près de trois heures, les dames se promenèrent dans le parc en causant avec Angélique.

La jeune fille, quoiqu'elle eût l'âme singulièrement triste, semblait, à force de volonté, avoir oublié ce jour-là toutes ses préoccupations.

Le dîner devait commencer à sept heures et se prolonger fort tard. — Quelques-uns des invités parisiens avaient accepté pour la nuit l'hospitalité de Verrière, d'autres comptaient rentrer à Paris par le dernier train. — Quant aux propriétaires des environs, tous, ou du moins presque tous, étaient possesseurs de voitures.

Pendant l'après-midi Arnold avait été présenté par son associé à bon nombre de gens honorables, dont le misérable s'était immédiatement acquis les bonnes grâces avec son adresse habituelle.

Au dîner, qui fut merveilleux, il occupait la place voisine de celle d'Angélique, auprès de laquelle il fut plus qu'empressé, ce qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention générale.

— Ce doit être un repas de fiançailles, — se disaient les convives les uns aux autres. — Vous verrez qu'au dessert on nous annoncera le prochain mariage...

Cette attente ne fut pas trompée.

Lorsque la bonne chère, les vieux vins des premiers crus et surtout les grands vins mousseux de Champagne et de la Moselle frappés eurent porté à son comble l'animation et rendu les convives presques bruyants, Verrière jugea le moment favorable pour le coup de théâtre, de fort mauvais goût d'ailleurs, qu'il avait préparé et grâce auquel il comptait forcer la main d'Angélique.

Il se leva et fit un geste indiquant qu'il voulait parler.

Le plus profond silence s'établit aussitôt.

— Mesdames et messieurs, — commença-t-il, — vous qui me faites l'honneur d'être mes convives et la joie d'être mes amis, je vous ai réunis aujourd'hui pour vous annoncer une nouvelle qui vous intéressera, je l'espère, car je crois pouvoir absolument compter sur vos sympathies, comme vous pouvez compter sur les miennes...

Un murmure approbateur accueillit ces paroles.

Le banquier continua :

— Un grand événement va bientôt s'accomplir dans ma famille... Un de ces événements qui remplissent de la joie la plus vive le cœur d'un père vraiment digne de ce nom...

Ici, nouveau murmure, mais de curiosité cette fois.

Sœur Marie regarda sa cousine qui pâlissait.

Toutes deux pressentaient le coup terrible qu'elles allaient recevoir.

— C'est à un repas de fiançailles que vous assistez... — poursuivit Verrière.

A cette phrase prévue, le murmure devint flatteur.

La pâleur d'Angélique augmenta.

— Bientôt, mesdames et messieurs, — acheva le maître de la maison. — je vous réunirai de nouveau, mais cette fois pour assister au mariage de ma chère fille avec mon associé Arnold Desvignes !

Un hurrah s'éleva autour de la table.

On battait des mains.

Des voix confuses se mêlaient dans un concert de félicitations.

Arnold s'était levé à son tour et saluait d'un air profondément ému.

La religieuse tremblait de tout son corps.

Angélique, défaillante, aurait voulu crier, protester; mais il lui fut impossible d'articuler un seul mot.

Son silence fut mis sur le compte d'une émotion facile à comprendre dont personne ne s'étonna.

— Les lâches! — pensait-elle. — Ils ont profité de la réunion de tout ce monde pour essayer de forcer ma volonté!... — ils n'y parviendront pas!...

Ce qui précède ayant eu lieu presque à la fin du dîner, on se leva bientôt de table et on passa au salon.

Les dames entouraient la pauvre Angélique et la complimentaient, sans se douter que leurs paroles étaient pour elle autant de coups de poignard en plein cœur...

Les musiciens étaient installés sur une estrade dans les jardins illuminés.

Les airs joyeux des quadrilles, des polkas et des valses commençaient à retentir au milieu des fleurs des corbeilles et des verdures du parc.

Tout le monde se dirigeait vers la sauterie champêtre organisée sous les grands arbres.

A un moment donné Angélique et sœur Marie se trouvèrent isolées dans le salon avec une jeune fille, amie d'enfance de Mlle Verrière.

Arnold, depuis le jardin, vit le groupes des trois femmes, et s'approchant de Georges de Nervey qui, ayant voulu fumer une cigarette, toussait de la façon la plus lamentable, lui glissa dans l'oreille ces deux mots :

— Je crois que voici le moment...

Georges fit de la tête un signe affirmatif, et quand sa toux fut à peu près finie se dirigea vers Angélique.

— Ma chère cousine, — lui dit-il, — me permettez-vous de venir à mon tour vous féliciter au sujet de la nouvelle que mon oncle vient de nous apprendre...

La jeune fille avait accueilli Georges avec un pâle sourire.

En l'entendant parler, son sourire s'éteignit et son visage devint sombre.

De Nervey s'en aperçut à merveille, mais il tenait à s'acquitter de sa mission jusqu'au bout et il poursuivit :

— Je connais depuis peu de temps M. Desvignes; néanmoins mes rapports avec lui m'ont permis de me faire une opinion sur son compte. — Je le tiens pour un parfait galant homme, un gentleman accompli... — Tout le monde est d'ailleurs de mon avis, et je prends une part bien vive et bien sincère, ma chère cousine, à la complète allégresse que vous ne pouvez manquer d'éprouver... — Ah! vous êtes de celles à qui l'avenir réserve beaucoup de bonheur.

— Merci de vos félicitations, mon cousin... — répondit Angélique d'un ton glacé, — quant à l'avenir, nul ne le connaît et nul ne sait ce qu'il nous réserve...

— Ah! parbleu, ma cousine, vous avez bien raison!... — Personne ne peut se douter de ce qui lui pend à l'oreille!... — Tel qui se croit de longs jours à vivre n'a peut-être devant lui que quelques heures!... — On fait des rêves de n'importe quoi, rêves d'amour ou d'ambition... On appelle le bonheur... on appelle la gloire... et c'est la mort qui vient... — Ça arrive tous les jours, ces choses-là, et dans toutes les familles... J'en pourrais citer cent exemples... Je n'en citerai qu'un... Notre pauvre parent...

Angélique sentit son cœur se serrer.

— De qui parlez-vous donc? — demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— L'ignorez-vous? — Je parle du cousin Émile Vandame...

— Mon Dieu! Que lui est-il arrivé?...

— La chose du monde la plus fâcheuse!... — Il est mort.

— Mort!... — répétèrent à la fois la religieuse et Mlle Verrière, frappées d'une commotion pareille. — Mort!... c'est impossible!

— Ce n'est que trop possible, au contraire!... Ce n'est même que trop certain! — Ah çà! mais vous ne lisez donc pas les journaux?

— Nous lisons chaque jour les nouvelles du Tonkin... — répliqua vivement la religieuse. — Le nom de M. Vandame n'y figurait pas, j'en suis sûre.

— Naturellement, puisque ce pauvre Émile n'était point embarqué!... Il est mort du choléra, à Toulon...

— C'est faux! C'est faux! — balbutia Angélique, dont un tremblement nerveux agitait le corps et dont le visage décomposé faisait mal à voir. — Je vous dis que c'est faux!

— Hélas! — c'est officiel!... — Douter serait folie!... et, tenez, j'ai par hasard sur moi le numéro où se trouve la liste des officiers victimes du fléau... — La voici... — Lisez vous-même...

Il tira le journal de sa poche et le déplia.

La religieuse le saisit, mais Angélique le lui arracha des mains et jeta les yeux sur l'endroit que Georges lui désignait du doigt.

D'un œil hagard, elle parcourut les lignes.

Soudain la feuille s'échappa de ses doigts tremblants.

Elle poussa un cri sourd, et de toute sa hauteur s'abattit évanouie sur le parquet, avant que sœur Marie et la jeune fille amie eussent pu s'élancer pour la soutenir.

Depuis le dehors, on avait entendu le cri d'Angélique, on avait vu la chute.

Plusieurs personnes rentrèrent précipitamment dans le salon, et parmi elles Arnold Desvignes.

— Que se passe-t-il donc?... — demanda-t-il en jouant l'épouvante.

— Rien de grave, monsieur, du moins je l'espère... — répondit la religieuse. — Angélique vient d'éprouver un malaise subit dont la grande chaleur sans doute est la cause... — Envoyez-nous des domestiques, je vous prie...

— Inutile!... — répliqua Desvignes.

Et prenant la jeune fille inanimée dans ses bras, il s'élança hors du salon, suivi de sœur Marie.

Cet incident avait fait naître parmi les invités un sérieux désarroi.

On attendait des nouvelles avec anxiété.

Au bout de deux ou trois minutes, Arnold reparut.

— Ce ne sera rien... — dit-il, — une simple syncope. — Mlle Verrière est convalescente et cette journée de fête l'a fatiguée beaucoup. — Il suffira d'un peu de repos pour la remettre...

Le malaise d'Angélique était plus sérieux qu'Arnold ne venait de le dire et que le crurent les invités de Verrière lui-même.

Sœur Marie, sans en prévenir qui que ce fût, avait envoyé chercher le médecin de Malnoue.

Dès qu'il arriva, et il ne se fit point attendre, on le conduisit à l'appartement de la fille du banquier.

XLVII

Vers huit heures du matin, William Scoot prenait le train à la gare de Vincennes et descendait à Saint-Maur-les-Fossés.

Là il se mit en quête d'une femme de ménage qui pût chaque jour consacrer cinq ou six heures de son temps à donner des soins à une convalescente et à mettre de l'ordre dans le chalet loué par lui pour Paul Béraud et pour Victorine.

Il trouva sans peine cette femme et la conduisit immédiatement au chalet.

C'était l'heure problable de l'arrivée de Paul et de la convalescente.

L'ex-employé du Crédit lyonnais et de la maison Verrière et Desvignes, avait dès le matin fait le guet devant l'Hospice de la Charité, attendant l'arrivée du docteur Richard.

A huit heures et demie précises celui-ci s'apprêtait à franchir la grille, quand il fut abordé par Paul Béraud qu'il reconnut.



Le nouveau venu fit le salut militaire.

— Votre présence me prouve, — lui dit-il, — que vous avez vu votre parente et obtenu gain de cause. — Je vais signer son *exeat*. — Vous désirez sans doute l'emmener ce matin ?...

— Si c'est possible, oui, monsieur le docteur...

— C'est possible et facile... — Vous avez une voiture ?

— Oui, un grand fiacre et des vêtements.

— Prenez ces vêtements et suivez-moi... — Vous les remettrez à une infirmière, et vous attendrez dans mon bureau où je vais vous conduire.

Une demi-heure plus tard Victorine, soutenue par l'infirmière qui l'avait aidée à s'habiller, venait retrouver Paul.

A la vue du jeune homme elle sentit son cœur se gonfler, et un flot de larmes coula sur ses joues.

Paul lui prit les mains.

— Pourquoi pleurez-vous, mon amie? — murmura-t-il à son oreille. — C'est le bonheur qui va commencer pour nous...

Et lentement, bien lentement, car elle était d'une faiblesse extrême, il la conduisit à la voiture qui devait les mener à Saint-Maur.

William Scoot, ou plutôt le pseudo-gaînier Le Bourguignon, attendait leur arrivée sur le seuil du chalet.

— Venez prendre possession de votre petit paradis, madame, — dit-il à Victorine. — Tout est prêt pour vous recevoir... — Nous n'avons plus qu'à nous mettre à table...

Paul présenta l'Irlandais comme le plus dévoué de tous ses amis, et Victorine lui tendit la main. — Elle paraissait heureuse de se voir en pleine campagne, entourée de lumière, de verdure et de fleurs.

Après le déjeuner, auquel fit honneur la convalescente à qui le médecin avait permis de manger à son appétit pour reprendre des forces, on alla s'asseoir sous les arbres, au bord de la Marne, et on causa de toutes sortes de choses, sauf de celles auxquelles pensaient exclusivement nos trois personnages.

La journée fut presque gaie.

Vers neuf heures du soir Scoot partit, laissant Paul heureux d'un triomphe qui pour lui ne faisait plus doute, et Victorine un peu moins préoccupée de l'avenir.

Deux jours après leur installation, il retourna les voir.

La convalescence de la femme d'Eugène Loiseau faisait des progrès rapides.

Les cercles de bistre tracés autour de ses yeux s'effaçaient.

Les joues amaigries se remplissaient.

Des teintes légèrement rosées remplaçaient la pâleur... Les lèvres blanches devenaient rouges.

L'expression habituelle de profonde mélancolie n'existait plus que par intervalles.

La visite de l'Irlandais fut courte.

En se rendant à Saint-Maur, il avait pour but unique de s'assurer que pendant quelques jours Paul ne quitterait pas le chalet et ne viendrait point à Paris.

Il emporta cette certitude, le jeune homme ayant déclaré qu'il ne s'éloignerait pas de Victorine, ne fût-ce que pendant une heure, avant qu'elle fût complètement rétablie.

Paul Béraud se trouvait en possession d'une somme de quinze à seize cents francs, et jugeait inutile de s'occuper de trouver un emploi tant qu'il n'aurait pas dépensé les deux tiers de cette somme.

Scoot se dit que le moment d'agir était venu.

A l'hôtel de la rue Lobineau, la situation n'avait fait que s'aggraver pour Jeanne Dessourdy et sa fille.

Les quelques francs reçus en échange des boucles d'oreille de Lina étaient épuisés.

De nouveau le pain manquait.

Jeanne sentait la folie envahir son cerveau. — Le délire commençait à s'emparer d'elle. — Les vertiges et les cauchemars se succédaient.

La fièvre dévorait l'enfant. — Ses yeux devenaient de plus en plus caves; ses joues se creusaient de plus en plus.

— J'ai faim, petite mère... — bégayait-elle de temps en temps d'une voix presque éteinte.

Ces mots sinistres : *j'ai faim!...* retentissaient comme un glas funèbre dans l'âme de la malheureuse mère.

Non seulement le pain manquait, mais encore la lumière.

A partir du moment où la nuit succédait au jour, il fallait passer des heures entières dans une obscurité profonde.

Si Jeanne avait possédé les quelques sous nécessaires pour acheter un boisseau de charbon, elle n'aurait pas hésité à en finir avec un martyre au-dessus de ses forces et à se réfugier dans la mort en entraînant Lina. Mais il ne lui restait rien.

Au milieu de ces pensées de désespoir, une pensée de haine se glissait.

— Et je ne me suis point vengée!... — se disait-elle amèrement. — Je n'ai pas tué le misérable qui nous tue toutes deux!...

La voix de l'enfant s'éleva, faible comme un soupir :

— Petite mère, j'ai faim... — balbutia cette voix.

— Ah! — cria Jeanne affolée. — Si je pouvais lui donner à boire le sang de cet infâme!

L'idée d'un vol traversa son esprit comme un éclair.

Prendre les draps du lit, les cacher sous ses jupes, les vendre et rapporter du pain...

Au moins ainsi Lina mangerait.

Jeanne repoussa avec épouvante, avec horreur, cette tentation.

— Non... non... — pensa-t-elle, — pas cette honte... — Mieux vaut

mendier! — l'orgueil chez une mère est un crime quand son enfant se meurt.

Elle embrassa fiévreusement Lina, qui répétait toujours, d'une voix de plus en plus éteinte : — *J'ai faim... j'ai bien faim...* et, la tête égarée, chancelant, pouvant à peine se soutenir, elle descendit, sortit de l'hôtel et se dirigea vers la rue de Seine.

Un passant venait à elle.

D'une main elle cacha son visage, et tendant l'autre à l'aumône, elle murmura :

— La charité, s'il vous plaît... la charité pour l'amour de Dieu...

Le passant continua son chemin sans répondre.

Jeanne marcha de nouveau, allant au hasard, droit devant elle, sans savoir où, prenant des rues qu'elle ne reconnaissait pas, et répétant :

— La charité, s'il vous plaît... la charité pour mon enfant qui meurt de faim...

Sourde à cet appel déchirant, la foule passait indifférente. — Aucune main ne se tendait pour laisser tomber un sou dans la sienne...

La sensibilité est développée cependant à un point très haut chez les Parisiens, qui trempent de larmes leurs mouchoirs au théâtre quand ils voient jouer un drame attendrissant, — ils ont généralement bon cœur et soulagent volontiers la misère. Mais Jeanne jouait de malheur, elle ne s'adressait qu'à des gens affairés, préoccupés, distraits, ou qui venaient de donner leur aumône ailleurs, ou qui peut-être encore étaient presque aussi pauvres qu'elle-même.

La malheureuse femme se sentait épuisée, désespérée.

Cependant elle voulut faire une dernière tentative.

— Ma fille meurt de faim, monsieur... — dit-elle à un passant, — nous mourons de faim toutes deux !...

Cette fois le passant s'arrêta.

Il indiqua de la main la porte d'une maison et répondit :

— Entrez là, pauvre femme... on vous donnera du pain...

Et il se remit en marche.

La malheureuse mère avait suivi des yeux la direction du geste.

Au-dessus de la porte désignée, elle lut ces mots :

OEUVRE DE LA BOUCHÉE DE PAIN

Elle poussa un cri de joie.

Jadis elle avait entendu parler de ces maisons bienfaisantes ouvertes par la charité privée, mais dans son affolement, elle ne se souvenait plus.

Le salut était là, peut-être...

D'un pas raffermi par l'espérance, elle franchit le seuil et se trouva dans un vestibule où veillait un homme qui lui dit :

— Entrez, madame...

En même temps il ouvrit une porte donnant accès dans une vaste salle garnie de tables et de bancs.

Au fond, tout près de la muraille, une sorte de grand buffet ou de comptoir, derrière lequel étaient assises trois femmes.

Sur ce comptoir se voyait un amoncellement de pains.

Jeanne entra et timidement s'approcha.

L'une des femmes coupa un morceau de pain et le lui tendit, en l'accompagnant d'un sourire et de ces paroles :

— Allez vous asseoir sur un de ces bancs, madame... Reposez-vous, car vous semblez brisée de fatigue, et mangez...

XLVIII

Jeanne n'ignorait point que dans l'endroit où elle se trouvait le pain doit être consommé sur place, mais elle espérait pouvoir emporter en cachette celui qu'elle venait de recevoir.

Elle alla s'asseoir sur un banc auprès d'autres malheureux au teint hâve, aux joues creuses, dont la faim tiraillait aussi les entrailles.

Il y en avait beaucoup, de ces infortunés, femmes, enfants, vieillards, hommes dans la force de l'âge que l'inconduite ou le manque de travail conduisait à la misère noire.

La charité se faisait égale pour tous.

On ne refusait à personne une *bouchée de pain*.

Jeanne promena autour d'elle un regard timide et craintif, rompit un fragment du morceau qui lui avait été remis, le porta à sa bouche et le mangea, ou plutôt le dévora, avec un sentiment de jouissance qu'elle se reprocha.

C'est à sa fille et non à elle-même qu'elle devait penser.

Pendant quelques secondes encore, elle fit semblant de manger, puis elle glissa dans sa poche le pain presque intact et demeura immobile sur son banc pendant dix minutes encore.

Dix minutes!... un siècle pour elle, car en ce moment Lina l'appelait sans doute et répétait ces mots qui donnaient le frisson : — *Petite mère, j'ai faim!...*

Enfin elle se leva et se dirigea vers la porte.

Elle allait la pousser et sortir, mais une des surveillantes de la salle lui barra le passage, en lui disant :

— Ne connaissez-vous donc pas la règle de la maison, madame?

Jeanne chancela.

— La règle... — balbutia-t-elle.

— Oui... — Il vous est absolument interdit d'emporter au dehors le pain qu'on vous donne.

La pauvre mère pâlit.

Elle allait essayer de nier peut-être, mais la surveillante reprit aussitôt :

— J'avais les yeux fixés sur vous, mon enfant... — Je vous ai vue glisser le morceau presque entier dans votre poche...

— Eh! bien, c'est vrai, — répondit Jeanne en tendant ses mains suppliantes vers la femme qui l'interpellait, — mais par grâce, par pitié, laissez-moi emporter ce pain... C'est pour mon enfant... pour ma fille... pour ma pauvre petite fille qui se meurt de faim comme moi...

— Il fallait amener votre fille...

— Elle est malade... au lit... Je vous dis que la faim la tue...

La malheureuse mère tira de sa poche le morceau de pain et, le présentant à la surveillante, ajouta :

— C'est pour elle... Me le reprendrez-vous?

— Oui, car il m'est impossible de faire autrement... — répondit, en le lui prenant des mains, la femme très émue, — la règle est immuable... Nous devons la faire respecter et la respecter nous-mêmes... — Mangez ici ce pain, car vous avez grand besoin de vous soutenir, et prenez cette pièce de monnaie... Elle vous permettra d'acheter au dehors un peu de nourriture pour votre enfant...

Jeanne saisit la main généreuse qui lui tendait un secours si nécessaire et inespéré, — elle la pressa contre ses lèvres en balbutiant :

— Oh! merci!... Merci!...

Ensuite, oubliant la torture de son estomac et sans même songer à consommer sur place le pain qui lui était destiné, elle s'élança au dehors.

La rue Lobineau était loin.

Enfin, après avoir marché longtemps, d'un pas aussi rapide que le lui permettait sa faiblesse, elle arriva dans son quartier, entra chez un boulanger, acheta deux livres de pain, gagna l'hôtel et, s'accrochant à la rampe, gravit les marches de l'escalier.

A mesure qu'elle montait, le bonheur d'apporter un soulagement à sa fille lui rendait un peu de force.

— Lina... Lina... — fit-elle en franchissant le seuil de la chambre sans seulement refermer la porte derrière elle, — voici de quoi manger, ma chérie, ma mignonne... éveille-toi...

Et rompant de ses doigts un morceau de pain, Jeanne courut au lit de l'enfant.

La petite fille, la tête appuyée sur l'oreiller, les yeux clos, ne bougeait pas.

– Lina, — reprit la mère, — réveille-toi... Voici du pain...

Et, se penchant vers sa fille, elle lui mit au front un baiser.

Mais soudain elle recula livide de terreur.

Le front de l'enfant venait de lui glacer les lèvres...

Elle revint au lit et d'un mouvement brusque prit Lina dans ses bras.

Les yeux ne s'ouvrirent point.

La tête, inerte, ballotta de droite à gauche sur son épaule.

Jeanne poussa un long gémissement.

Le petit corps inanimé s'échappa de ses mains et retomba sur le lit, tandis qu'elle-même s'abattait lourdement au milieu de la chambre.

En ce moment, un homme venait de paraître dans le cadre de la porte restée ouverte.

Il était entièrement vêtu de noir, avec un ruban rouge à la boutonnière, et portait une moustache blanche.

En voyant Jeanne étendue sans connaissance, il se pencha vers elle et lui posa la main sur le cœur.

— Vivante... — murmura-t-il au bout d'une ou deux secondes. — Un simple évanouissement...

Se relevant alors et marchant jusqu'au lit, il prit une des mains de la petite Lina et la laissa retomber.

— Celle-là est morte... — fit-il en tirant de sa poche un portefeuille qu'il ouvrit. — Dans ce portefeuille il prit une lettre et la jeta sur le plancher.

Immédiatement après il descendit, s'arrêta au bureau de l'hôtel et dit à la logeuse :

— Je crois, madame, que vous feriez bien de monter chez une personne à qui j'apportais un secours... il lui est arrivé un accident...

— Quelle personne, monsieur?

— Mme Jeanne Dessourdy...

— Quel accident?

— Je crois son enfant morte.

— Ah! mon Dieu !...

— Et elle-même est étendue sans connaissance sur le sol... — Tout cela est fort triste. — Voici cent francs, madame, que je vous prie de vouloir bien remettre à cette infortunée... je reviendrai demain...

La logeuse, ahurie, prit les cent francs.

Le monsieur vêtu de noir et décoré sortit.

Aussitôt la maîtresse de l'hôtel appela sa servante et de toute sa vitesse escalada avec elle les escaliers.

Jeanne était inanimée.

Malgré le mal que le faux agent de la Sûreté lui avait dit de sa locataire, la logeuse ne put se défendre d'un serrement de cœur à l'aspect d'un spectacle si navrant.

— Relevez cette pauvre femme. — commanda-t-elle à sa servante.

En même temps elle s'approcha du lit.

— Hélas! oui, — murmura-t-elle, — la pauvre petite est morte...

Cependant la servante, ayant soulevé Jeanne, l'avait placée sur un siège et lui mouillait les tempes avec une serviette trempée dans l'eau.

La malheureuse ouvrit tout à coup les yeux et jeta autour d'elle un regard effaré.

Elle vit sa fille dont le visage offrait maintenant la blancheur mate du marbre et cet aspect du calme absolu que la mort donne à ceux qu'elle touche, et tombant à genoux, tendit les bras vers le lit, en même temps que de sa gorge jaillissaient avec un sanglot déchirant ces mots :

— Mon enfant est morte!... Mon enfant est morte!...

— Du courage, pauvre mère... du courage... — dit la logeuse, — quand un malheur arrive, il faut se raidir. — Telle que vous me voyez, j'ai perdu deux maris... des hommes superbes... — je me suis raidie, et me voilà... — Il est venu du monde très bien... un monsieur décoré qui vous apportait un secours...

— Un secours?... à moi?... — fit Jeanne hébétée par la douleur.

— Oui... Voici cent francs qu'il m'a remis pour vous...

Et la logeuse posa le billet de banque sur un meuble, près de la lettre que la servante avait ramassée et placée là.

— Merci, madame... merci de votre bonté, — dit la malheureuse créature. — Mais, je vous en prie, ne me parlez pas... n'essayez pas de me consoler... j'ai besoin d'être seule avec ma fille...

— Je comprends ça... je comprends ça, et je vais vous quitter... Cependant, il faudra que vous alliez faire votre déclaration.

— Oui... oui... tout à l'heure... plus tard... j'irai... Laissez-moi... Vous voyez bien que je deviens folle...

Jeanne, en effet, semblait affolée.

La logeuse et la servante se retirèrent, laissant mère la de douleur donner un libre cours à ses larmes.

Ce fut une scène navrante, déchirante, indescriptible.

La victime de Paul Bérand couvrait de baisers et de larmes le pauvre petit corps amaigri que le froid de la mort commençait à raidir.

— Morte!... morte de faim!... — bégayait-elle avec une sorte de râle, — et maintenant qu'elle est morte... maintenant qu'on ne peut plus rien pour elle, les secours arrivent!... C'est horrible!... — Et c'est son père qui l'a tuée!... — Son père... ce monstre!... Ah! il a tué ma fille!... —



Le malaise d'Angélique était plus sérieux qu'Arnold ne venait de le dire.

Jusqu'à ce jour et jusqu'à cette heure j'avais imposé silence à ma haine... à ma soif de vengeance... maintenant rien ne me retient plus!... — Ma fille est morte, je veux la venger!. .

A cette crise violente succéda un sombre désespoir.

En allant et venant à travers la chambre, Jeanne s'approcha de la table sur laquelle la logeuse avait déposé le billet de banque.

— Cent francs!... murmura-t-elle. — Qui pouvait m'apporter cet argent? — Oh! quel qu'il soit, je le bénis... j'aurai du moins, grâce à lui, de quoi rendre les derniers devoirs à ma fille...

Tout à coup elle aperçut la lettre qui se trouvait à demi cachée par le billet de banque, et la prit en se disant :

— Cette lettre, sans doute, m'apprendra de qui me vient ce secours.

XLIX

Les yeux de Jeanne se fixèrent d'abord sur la suscription, qu'elle lut presque à voix haute sans paraître d'abord la comprendre.

Cette suscription était ainsi conçue :

« *Madame Victorine Loiseau*,
« CHEZ MONSIEUR PAUL BÉRAUD.
« *Chalet des Saules*,
« *A Saint-Maur-les-Fossés*. »

Jeanne relut une seconde fois plus lentement.

Soudain la lumière se fit.

Ses pupilles se dilatèrent, ses narines frissonnèrent, tout son corps se mit à trembler.

— Victorine... — bégaya-t-elle. — Victorine chez Paul Béraud!... Ah! l'infâme!... Oh! les misérables!... — Comme elle m'a trompée, cette créature!... — Ils vivent ensemble!... Ils habitent sous le même toit... ils sont heureux... ils dépensent l'argent que m'a volé cet homme!... — Moi je suis ici pleurant près du cadavre de ma fille morte de faim par la faute de son père!... — Et Dieu permet cela!...

D'une main fiévreuse elle déchira l'enveloppe, déplia la feuille qu'elle contenait et lut les quelques lignes suivantes :

« Madame,

« Des renseignements, dont il semble que vous auriez dû prévoir le résultat, ont été pris sur votre compte et m'obligent à vous dire que l'irré-

gularité scandaleuse de votre situation ne permet point de vous accorder la place sollicitée par vous.

« Qui pourrait sans folie confier la direction d'un ouvroir à une femme ayant, comme vous, abandonné son mari pour vivre avec un amant!

« Salutations. »

La signature était illisible.

— Ah! — murmura Jeanne, — à elle maintenant les refus, les humiliations, les mépris!... C'est Dieu qui commence à me venger... Mais d'où vient donc cette lettre?... Comment se trouve-t-elle là, sur cette table? Qui l'a apportée?... — Celui, sans doute, qui venait me secourir... L'un des agents de quelque société de bienfaisance... il avait une lettre pour moi... il se sera trompé et il aura laissé ici celle qui ne m'était pas destinée... — Dieu a permis, ou plutôt a voulu cette erreur!... — il fallait que leur retraite me soit connue, pour me permettre de venger Lina! — Dors en paix de ton dernier sommeil, mon enfant, ma mignonne, mon seul bonheur et mon unique amour, pauvre martyre innocente... Dors en paix! — Justice sera faite, je te le jure!...

L'infortunée serra la lettre adressée à Victorine Loiseau, prit le billet de cent francs, mit un baiser sur le front glacé du petit cadavre, sortit de la chambre en refermant à clef la porte derrière elle, et descendit au bureau de l'hôtel où elle dit à la logeuse, d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Pardonnez-moi, madame, de vous avoir mal reçue tout à l'heure... Vous devez comprendre mon désespoir...

— Je le comprends et je ne songe guère à vous en vouloir, je vous assure... — répondit la bonne femme, qui n'avait point mauvais cœur, — ne vous inquiétez pas, en ce qui me concerne, et occupez-vous des mesures à prendre pour l'inhumation de votre pauvre petite fille...

— Je vais le faire, madame... et en revenant je vous paierai ce que je vous dois...

— C'est bien... c'est bien... vous avez le temps...

Jeanne alla déclarer le décès à la mairie de l'arrondissement. L'enterrement fut fixé au lendemain, à quatre heures, sauf bien entendu l'avis conforme du *médecin des morts*, qui viendrait faire sa visite dans la journée.

La malheureuse mère acheta un cierge, revint payer son hôtesse, remonta dans la chambre mortuaire et alluma le cierge, qu'elle plaça au chevet de sa fille, puis elle s'agenouilla et se mit à réciter en pleurant toutes les prières que sa mémoire lui rappelait, ou qui s'échappaient de son cœur brisé.

Par moments son regard devenait fixe et farouche, son front se plissait, ses lèvres cessaient de remuer.

C'est qu'en ces moments les idées de vengeance la hantaient et lui faisaient oublier la prière.

La soirée, puis la nuit, se passèrent ainsi pour la pauvre mère.

A l'aube du jour, se sentant épuisée, elle résolut de prendre un peu de nourriture. — Pour accomplir ses projets, il lui fallait des forces. — Elle mangea une partie du pain apporté par elle la veille — trop tard, hélas!

A trois heures et demie, on vint mettre en bière le cadavre de l'enfant.

Jeanne avait acheté un petit drap d'occasion pour envelopper sa fille qu'elle avait habillée d'une robe blanche.

La mise en bière fut une torture effroyable pour la malheureuse mère, muette, se tordant les mains, ne pouvant plus pleurer, tant elle avait, depuis la veille, tari chez elle la source des larmes...

Ce n'était pas assez que la mort lui eût pris Lina!... — Les hommes allaient maintenant enlever sa dépouille!

De l'enfant adorée il ne lui resterait rien, rien que le souvenir... la place saignante... la blessure inguérissable...

A quatre heures précises, deux de ces sinistres porteurs que le peuple, dans son langage pittoresque, appelle des *croque-morts*, vinrent avec un conducteur prendre le petit cercueil, et le corbillard partit pour l'église.

Jeanne, à pied, la tête basse, le regard perdu, la gorge gonflée de sanglots, marchait derrière la voiture des pauvres.

Elle n'était pas seule, cependant, la pauvre mère, ainsi qu'elle le croyait.

Depuis l'angle de la rue Lobineau, un coupé de louage, aux stores baissés, suivait au pas le corbillard dont un intervalle de cinquante ou soixante pas le séparait.

Avant d'arriver au cimetière d'Ivry, but du lugubre voyage, Jeanne acheta une croix de bois noir et une couronne d'immortelles sur laquelle se lisaient en lettres noires vernies ces trois mots :

A MA FILLE

En même temps, le coupé de louage s'arrêta ; — un homme en descendit, le chapeau rabattu sur les yeux, et suivit, mais sans se rapprocher.

Un prêtre, accompagné d'un enfant de chœur, se mit en tête du cortège au moment de son entrée dans le cimetière.

On atteignit bien vite un endroit où la terre était bouleversée, où se voyaient des fosses creusées à l'avance.

Dans l'une d'elles on descendit la bière de Lina.

Le prêtre fit tomber sur cette bière une demi-pelletée de terre et récita les prières des morts.

Agenouillée, ou plutôt prosternée devant la fosse, Jeanne étouffait, poussant de sourds gémissements, se meurtrissant la poitrine.

Caché derrière les massifs d'arbres verts, l'homme descendu de voiture regardait.

Le prêtre jeta l'eau bénite, prononça les dernières paroles des dernières prières, fit une génuflexion et se retira.

Alors les fossoyeurs comblèrent la fosse et plantèrent la croix sur la terre fraîchement remuée, puis, leur besogne faite et nul autre convoi ne se présentant, ils s'en allèrent, insouciants.

Jeanne était toujours prosternée.

Au bout de quelques minutes cependant elle se releva et vint passer dans un des bras de la croix la couronne d'immortelles qu'elle tenait à la main.

Alors les sanglots la suffoquèrent. — Il lui sembla qu'elle allait mourir, faute de souffle ; que son cœur était au moment de se briser...

Cette crise fut courte.

Un calme effrayant lui succéda :

— Pourquoi pleurer ? — dit-elle d'une voix sifflante, sans s'apercevoir qu'elle parlait haut. — La séparation sera si courte !

Elle ajouta, en étendant la main vers le fond :

— Ce soir, j'irai te rejoindre, mon enfant, car avant ce soir tu seras vengée !

Puis, de nouveau, elle tomba sur les deux genoux et se mit à prier.

L'homme caché derriere les cyprès avait entendu les paroles adressées par la pauvre mère à sa fille morte.

Un étrange sourire écarta ses lèvres, il se glissa sans bruit dans une allée voisine et sortit du cimetière.

La voiture qui l'avait amené l'attendait à la porte.

— Nous allons à la *Chope d'Argent*, mon vieux... — dit-il en anglais au cocher. — Rends la main, et du fouet s'il le faut : je suis très pressé.

Puis il monta dans le véhicule, qui partit à un train d'express et s'arrêta, quarante-cinq minutes plus tard, au coin de la rue de l'École-de-Médecine. William Scoot en descendit sous l'apparence de Le Bourguignon, l'ouvrier gaînier, et, gagnant la brasserie, en franchit le seuil.

Son visage exprimait une tristesse profonde.

Il jeta un regard autour de l'établissement et aperçut, seul à une table, Eugène Loiseau, le mari de Victorine.

Loiseau, un coude sur la table et la tête appuyée sur sa main, paraissait ivre.

Ses yeux se fixaient avec une obstination idiote sur un verre d'absinthe à moitié vide qui semblait l'hypnotiser.

Le nouveau venu vint s'asseoir à côté de lui et lui frappa sur l'épaule.

Eugène Loiseau tourna vers lui ses prunelles vitreuses, et d'un geste

lent, machinal en quelque sorte, lui tendit la main en disant d'une voix pâteuse :

— Ah ! c'est toi, mon vieux... — Bonsoir... On ne t'a point vu hier...

— Non. — répondit l'Irlandais. — Je n'ai pas pu venir... — J'avais affaire aux environs de Paris chez un cousin qui me doit de l'argent et à qui je suis allé en demander... Mais voilà... Il est dans la panne, mon cousin, du moins pour le quart d'heure... — Impossible de toucher seulement quelques pièces de cent sous...

— Est-ce que tu serais complètement à sec ?

— A sec, non, pas encore tout à fait.. Mais mon gousset devient léger... Les toiles se toucheront bientôt.

— C'est embêtant la dèche !...

— Espérons que je n'en arriverai pas là... — Autre chose... — Je suis venu ce soir pour te dire quelque chose de sérieux... de très sérieux...

I.

— De très serieux... à moi ? — répéta Eugène Loiseau d'un air ahuri.

— Oui... — répondit Will Scoot.

— Quoi donc ?

— Le cousin de chez qui je viens demeure à Boissy-Saint-Léger... — L'idée m'a passé par la tête de venir à pied... en me promenant... A partir de Créteil j'ai longé les bords de la Marne, et ma foi, en route, j'ai vu quelque chose de drôle... quelque chose qui te regarde...

— Moi ?...

— Parfaitement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu sais que ton cousin Paul Bérand est un pas grand'chose...

— Oh ! oui, un pas grand'chose, et même un rien du tout ! — s'écria Eugène avec conviction. — il l'a bien prouvé en me redemandant son argent dans les cinq minutes !... Ça ne se fait pas, ces choses-la, entre amis... entre parents !...

— J'ai acquis aujourd'hui la certitude qu'il s'est joué de toi... — Devine un peu pourquoi il t'a redemandé les deux cents francs qu'il t'avait pretés...

— Pour me vexer.

— Bien pis que ça !... — Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vu ?

— Pas depuis le jour ou je l'ai payé... et j'ai su que ce jour la il avait quitté l'hotel...

— Sais-tu où il est allé ?

— Non, et je m'en fiche pas mal !...

— Voyons, Loiseau, écoute-moi bien... — Je déteste me fourrer dans les affaires des autres, mais quand il s'agit d'un ami véritable, d'un frère, car tu es un frère pour moi, et qu'on se fiche de lui carrément, ça m'embête et je sors de mes habitudes... — Tu m'as dit que ta femme exécrait Paul Béraud...

— Ne me parle pas de ma femme ! — interrompit le relieur en frappant sur la table avec colère.

— Il faut cependant que je t'en parle...

— C'est elle qui est cause de la débine où je suis... — poursuivit l'ivrogne avec un accent de haine. — Sans les scènes abominables qu'elle me faisait à propos de tout et à propos de rien, je n'aurais pas pris ma maison en grippe et abandonné l'atelier... je ne serais pas aujourd'hui sans travail et sans le sou...

— Elle avait peut-être des motifs pour te dégoûter de ta maison.

— Des motifs !... Quel motifs ?

— Et, — poursuivit l'Irlandais, — ton cousin Paul Béraud avait peut-être aussi les siens pour t'encourager à faire la noce, ce qui devait te mettre de plus en plus mal avec ta femme... — Je crois même que tous deux s'entendaient à merveille pour amener une séparation entre toi et Victorine, séparation qui leur permettrait de réaliser leurs petits projets.

Loiseau jeta un coup d'œil presque menaçant à son interlocuteur.

— Qu'est-ce que tu veux me donner à entendre par là ? — demanda-t-il.

— Tout simplement qu'à l'heure qu'il est ta femme et ton cousin font des gorges chaudes à ton sujet...

— Tu vas t'expliquer mieux que ça ! — fit le relieur d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées. — Qu'est-ce que tu as à dire de ma femme ?... — Elle a beau avoir eu des torts avec moi, ma femme, j'en ai eu aussi, moi, des torts ! — Elle était tannante et crampon, oh ! pour ça, oui, mais c'est une honnête femme, que j'ai abandonnée... que j'ai laissée aller à l'hôpital... — C'est une salopitude de ma part, ça, sais-tu !...

Sous l'influence de l'absinthe, un revirement brusque venait de se produire dans le cerveau détraqué, dans les idées incohérentes d'Eugène Loiseau.

— Ah ! parbleu, je te conseille de t'adresser des reproches, mon vieux ! — répliqua l'Irlandais avec un ricanement et un haussement d'épaules. — Une frime, l'hôpital ! — on se moquait de toi et l'on s'en moque encore ! — Paul Béraud et ta femme font ménage ensemble.

Eugène Loiseau saisit William Scool au collet, en bégayant :

— Nom de Dieu !... qu'est-ce que tu oses dire là, toi ?



Elle poussa un cri sourd et de toute sa hauteur s'abattit sur le parquet.

— La vérité.

— Paul est avec ma femme ?

— Oui.

— Victorine est donc sortie de l'hôpital ?

— Paraîtrait, puisqu'ils habitent la campagne... un nid d'amoureux, mon vieux !...

— Tu les as vus ?

— Comme je te vois.

— C'est un mensonge !... oui, c'est un mensonge !... — Si c'était vrai, ce serait trop canaille !... ah ! si c'était vrai, je les écrabouillerais tous les deux ! oui, nom de Dieu ! je les écrabouillerais !... Mais ce n'est pas vrai !...

— J'ai cru comme toi que c'était impossible, quand je les ai vus au bras l'un de l'autre, causant de très près sous les arbres... J'ai cru que je me trompais... qu'une ressemblance me donnait la berlue... Mais je me suis rapproché et il n'y a plus eu moyen de douter... Cependant, malgré tout, je doutais encore et j'ai questionné les voisins... — On m'a répondu ; — *Ce monsieur qui habite là se nomme Paul Béraud... il a loué le chalet pour tout l'été.*

— Et Victorine était avec lui ? chez lui ?...

— Je te le répète depuis cinq minutes, et tu fais mine de m'étrangler...

— Tu vas me conduire à cette maison-là, toi, si tu es vraiment mon ami... et si tu ne t'es pas trompé, il y aura ce soir quelque chose de drôle !

— Je te conduirai où tu voudras, parbleu ! — C'est bien le moins que tu sois convaincu par tes propres yeux. — Mais que veux-tu faire ? que feras-tu ?

— Ce que je ferai ? — répéta le relieur en crispant ses poings. — As-tu un revolver ?

— Oui.

— Sur toi ?

— Sur moi... Je l'avais emporté par prudence dans mon petit voyage...

— Eh bien ! donne-le-moi, ton revolver, et tu verras ce que je ferai. — Ah ! elle me trompe, la drôlesse, et vit chez lui... maritalement... C'est le flagrant délit, ça !

— Tout ce qu'il y a de plus flagrant délit.

— Eh bien ! je les tuerai, entends-tu ?... je les tuerai tous les deux, c'est mon droit... et on n'aura rien à me dire... la loi est pour moi...

Depuis un instant Loiseau avait élevé la voix sans s'en douter, et on commençait à s'occuper des deux hommes dans la brasserie.

Scoot s'en aperçut.

— Calme-toi, mon vieux, — fit-il. — Pas besoin de mettre les gens dans la confidence de tes petites affaires d'intérieur... — Achève ton absinthe, et filons... Je vais te conduire où tu veux aller...

Loiseau vida son verre d'un seul trait, se leva, jeta sur la table une pièce de monnaie et sortit avec l'Irlandais.

Une fois dehors, il demanda :

— Où allons-nous ?

— Au chemin de fer de Vincennes, mais tes jambes tremblent sous toi...

— C'est la colère...

— Nous prendrons une voiture... — Justement en voilà une.

L'affidé d'Arnold Desvignes désignait le coupé de louage conduit par le cocher anglais et qui stationnait le long du trottoir en l'attendant.

Il y fit monter Eugène Loiseau et jeta au cocher ces mots :

— Bastille... Chemin de fer...

La voiture roula.

Le relieur murmurait des phases interrompues, et faisait de grands gestes, comme un homme qui n'a pas la tête à lui.

— Inutile de te travailler la cervelle et de divaguer comme ça... — lui dit Scoot, — il te faut du sang-froid...

— J'en aurai... je veux les tuer... c'est mon droit!... — Je serai très calme... mais je les tuerai... — Donne-moi ton revolver...

— Je te le donnerai quand il en sera temps...

On descendit à la gare, ou Scoot prit deux billets d'aller et de retour pour Saint-Maur-les-Fossés.

Quelques instants plus tard, le train les emportait.

Il était huit heures du soir. — La nuit commençait à venir; mais, après une journée de chaleur accablante, le crépuscule n'amenait point de fraîcheur avec lui.

De gros nuages plombés au centre, cuivrés aux bords, s'amoncelaient à l'horizon, traversés d'instant en instant par des éclairs sans tonnerre.

La lourdeur de l'atmosphère, saturée d'électricité, annonçait l'orage.

Paul Bérand et Victorine avaient dîné en face l'un de l'autre, dans le jardin.

La convalescente se sentait littéralement revivre. Depuis une demi-heure à peu près, la femme embauchée par Scoot à Saint-Maur avait quitté le chalet.

Victorine et Paul, assis sous les grands arbres, sur le gazon, au bord de la rivière, s'étaient mis à parler de l'avenir

Il semblait à la jeune femme que les horizons inconnus d'un monde nouveau s'ouvraient devant ses yeux surpris.

Elle s'habituait à la pensée qu'un jour Paul Béraud pourrait être pour elle autre chose qu'un parent, qu'un ami, et cette pensée, en somme, n'avait rien de coupable, étant donnée la loi nouvelle sur le divorce, et la certitude que la conduite indigne et les sévices odieux d'Eugène Loiseau rendraient le divorce facile à obtenir.

Pourquoi ne deviendrait-elle pas Mme Paul Bérand?...

Un petit brouillard s'élevant de la rivière sous l'action de la chaleur empêcha les deux jeunes gens de prolonger leur station au bord de l'eau.

Victorine éprouvait un commencement de malaise.

— Rentrons... — lui dit Paul. — Vous vous coucherez...

— Je voudrais me fatiguer un peu et ne pas me coucher trop tôt... — répondit-elle. — S'il en était autrement, je dormirais mal, et je redoute les nuits sans sommeil... j'ai peur de trop penser...

— Eh bien! nous causerons aussi longtemps que cela vous plaira... Mais il faut rentrer... — Le docteur a formellement interdit l'humidité du soir...

La convalescente s'appuya sur le bras de Paul qui la conduisit jusqu'au chalet.

Ils franchirent le seuil de la pièce principale au rez-de-chaussée, et Victorine s'étendit dans un grand fauteuil.

— Est-ce que vous avez fermé à clef la grille du jardin, mon ami? — demanda-t-elle à Paul Béraud.

— Pas encore... — J'irai la fermer lorsque vous serez couchée.

— Pourquoi attendre?

— Vous n'avez rien à craindre ici...

— Je le crois... Je l'espère... et cependant, j'ai peur.

LI

— Peur! — répéta Paul Béraud en allumant une bougie. — Peur de quoi, folle?...

— S'il apprenait que je suis ici, avec vous, il pourrait venir... c'est son droit... — répondit la convalescente.

— Comment saurait-il que nous sommes ici, ensemble? et d'ailleurs, vous m'avez promis que vous ne me parleriez jamais de lui...

Victorine tendit la main au jeune homme.

— J'ai tort... — murmura-t-elle avec un pâle sourire. — Pardonnez-moi, Paul... ce n'est pas ma faute si je ne puis imposer silence à mes pressentiments.

— Ils sont menteurs et ils sont absurdes...

« Croyez-vous donc que cet homme pense à vous?... — Il ne se souvient seulement pas que vous existez... — C'est trop vous occuper de lui... Causons de nous... de notre avenir...

Et, prenant une chaise, Paul vint s'asseoir près de Victorine qui lui abandonna ses mains.

Le ciel devenait de plus en plus noir.

Le vent d'ouest s'était élevé et soufflait par rafales, faisant courir les grands nuages où grondait sourdement le tonnerre encore lointain.

Une femme pâle, haletante, marchant avec peine, venait de descendre du train de Paris à Saint-Maur-les-Fossés.

Elle avait suivi la route du chemin de fer et se trouvait près du pont qui aboutit à la grande rue de Créteil.

Une autre femme, marchant vite, la rejoignit et allait la dépasser.

— Pardon, madame, — lui dit la voyageuse qui descendait du train, — pouvez-vous m'indiquer où se trouve le chalet des Saules ?

— Parfaitement, madame... je le connais très bien... — Venez avec moi, je vous montrerai le chemin, car à cette heure vous ne viendriez point à bout de vous retrouver.

Jeanne Dessourdy, que nos lecteurs ont déjà reconnue, murmura quelques paroles de gratitude et suivit son guide improvisé.

Au bout de dix minutes de marche silencieuse, la compagne de Jeanne s'arrêta.

— Tenez, — dit-elle, — vous n'avez maintenant qu'à suivre ce sentier... il conduit en droite ligne au pont du petit bras de la Marne... Quand vous aurez traversé ce pont, vous prendrez le chemin à gauche... — Le chalet des Saules est le premier que vous rencontrerez... Vous ne pouvez pas vous tromper... il y a une grille et de grands saules pleureurs que l'on voit du dehors... — moi je prends à droite... — Dépêchez-vous... — Dans un instant il ne fera pas bon se trouver dehors... il tombe déjà des gouttes de pluie... — Bonsoir, madame...

— Merci, madame... — répondit Jeanne, en s'engageant dans le sentier qu'on venait de lui indiquer et qui conduisait au petit pont qu'elle traversa.

Elle semblait avoir retrouvé des forces et marchait plus vite et d'un pas plus ferme.

Bientôt elle aperçut la muraille de clôture d'un jardin. — Au-dessus de cette muraille de grands saules pleureurs laissaient tomber leurs branchages flexibles comme des chevelures dénouées.

En face d'une grille elle fit halte et, à travers les barreaux, regarda.

Au bout d'une allée droite s'élevait le chalet.

Une lumière brillait à une fenêtre du rez-de-chaussée, mais de petits rideaux tombant devant le vitrage empêchaient de voir à l'intérieur.

— C'est là... — se dit Jeanne dont le cœur battait impétueusement, — c'est là qu'ils sont... — Comment les surprendre ?...

Machinalement sa main chercha le bouton de la serrure, le fit mouvoir, et la grille, qui n'était point fermée à clef, tourna sur ses gonds.

Jeanne entra, mais une écrasante émotion la dominait, ses jambes

tremblaient sous elle; il lui fallut s'arrêter pendant quelques secondes pour reprendre haleine.

Enfin, étouffant le bruit de ses pas, elle se dirigea vers le chalet, fit halte de nouveau près de la fenêtre éclairée et appuya son front au vitrage.

Un interstice entre deux rideaux mal joints livra passage à son regard ; — elle frissonna de tout son corps et se rejeta en arrière comme si elle avait peur d'être vue.

Elle venait de reconnaître Paul Béraud et Victorine.

Tirant alors de sa poche un revolver acheté par elle avant de quitter Paris, elle fit jouer la baguette d'arrêt. — Il ne lui restait qu'à presser la détente pour que la mort foudroyante jaillît du tube d'acier.

Elle remit le revolver dans sa poche, et s'approchant de nouveau du vitrage, elle se pencha pour écouter.

Il lui semblait entendre parler et reconnaître la voix de Paul, et en croyant cela elle ne se trompait point.

— Oui, mon cher amour, — disait le jeune homme, — vous aurez bientôt toutes vos forces, et si vous avez toujours ces frayeurs, ces pressentiments, nous quitterons Paris... Nous quitterons la France s'il le faut... Nous irons dans un pays où nous pourrons nous aimer sans crainte.

Jeanne n'en écouta pas davantage.

Elle fit un bond vers la porte du chalet, l'ouvrit d'une poussée et pénétra dans la chambre où se trouvaient Victorine et Paul.

Un double cri suivit cette entrée.

Cri de stupeur de Paul Béraud.

Cri d'épouvante de Victorine.

En ce moment Jeanne était véritablement effrayante.

Debout, livide, immobile, elle attachait sur son ancien amant et sur sa rivale un regard d'écrasant mépris.

De sa lèvre tomba ce mot :

— Misérables !...

Puis marchant à Paul, elle lui dit d'une voix sourde :

— Ta fille est morte !

— Morte... — répéta-t-il sans en avoir conscience, — Lina est morte...

— Morte de faim !... tuée par toi !...

Victorine cacha son visage dans ses mains.

Jeanne continua :

— Et sur sa tombe j'ai fait tout à l'heure le serment de la venger ! — Vous êtes infâmes tous les deux, mais je laisse à d'autres le soin de châtier la femme adultère !... — Je punirai, moi, l'homme qui m'a séduite et trompée, le lâche qui m'a jetée sur le pavé de la rue, sans asile et sans

pain, le monstre qui a tué ma fille !... — Celui-là, j'ai juré de le punir, je tiendrai mon serment !

Sa main, qu'elle venait de glisser dans sa poche, reparut alors armée du revolver.

Elle visa Paul Béraud et pressa la détente.

En même temps que la détonation retentit un cri sourd, ou plutôt un gémissement poussé par Victorine, mortellement frappée.

Paul, voyant le danger qui le menaçait, avait avancé le bras et détourné l'arme dont la balle venait d'atteindre la convalescente.

Le misérable n'était pas sauvé cependant.

Jeanne l'aperçut debout dans le nuage de fumée qui se dissipait et fit feu une seconde fois.

Il chancela et tomba sur ses genoux.

En ce moment Eugène Loiseau entrait, un revolver à la main et bondissait vers Paul.

Éclaboussée par le sang de ses deux victimes, la farouche justicière s'élança au dehors, complètement affolée, abandonnant son arme, et se mit à courir au travers du jardin sans savoir où elle allait.

Tout à coup le terrain manqua sous ses pieds...

On entendit un cri, puis la chute d'un corps faisant jaillir l'eau de la Marne, très profonde en cet endroit, puis plus rien... plus rien que le bruit du tonnerre dont les éclats se succédaient de seconde en seconde.

Dans le jardin, derrière les saules pleureurs, un homme guettait.

C'était William Scoot.

Il avait entendu le cri, — il avait vu la chute.

Un sourire d'une expression diabolique vint à ses lèvres tandis qu'il se rapprochait du chalet, et regardait par la porte entr'ouverte, mais en ayant soin de rester prudemment dans l'ombre.

Eugène Loiseau avait saisi par les cheveux Paul Béraud, blessé.

Il lui appuya sur la tempe le canon du revolver qu'il tenait et pressa la gâchette.

La tête fut fracassée, — la cervelle jaillit, — le corps roula sur le parquet, tandis que Loiseau, ivre d'absinthe et de fureur, hurlait avec un accent d'effroyable triomphe :

— Ah ! tu m'as trompé !... Je me venge !... qu'en dis-tu ?...

Puis il courut à Victorine, étendue, déjà raidie, le visage contre terre.

D'un mouvement brutal il la saisit par le cou et la retourna.

Il vit alors, au milieu du front, le petit trou noir et béant par ou le projectile avait atteint le cerveau.

— Un autre s'était chargé de la besogne... — murmura-t-il en laissant retomber la tête, qui heurta le parquet avec un bruit sinistre. — C'est

dommage... Enfin, c'est fait! Quand on se fout de moi, je tue!... On ne rira pas! — Bonsoir!...

Et il se dirigea vers la porte, mais il ne l'atteignit point.

Un coup de feu, parti du dehors, le fit rouler, frappé au cœur, à côté des cadavres de Paul Béraud et de Victorine.

William Scoot, l'exécuteur des basses œuvres d'Arnold Desvignes, venait de l'abattre.

— Joli *faits-divers* dans les journaux de demain! — se dit-il avec un sourire, — *affaire de femmes*... femme jalouse... mari tué... etc... — La Justice trouvera la chose toute naturelle, et ça en fait quatre de moins d'un seul coup! — Bonne soirée!... Le patron sera content!...

L'Irlandais, sous une pluie battante, quitta tranquillement le chalet des Saules et reprit la route de Paris.

LII

Quoique la villa qui venait d'être le théâtre de cet effroyable drame fût relativement isolée, le bruit des coups de revolver avait été entendu des habitants les plus voisins, et deux ou trois personnes étaient sorties sur le pas de leurs portes en prêtant l'oreille.

Le dernier coup de revolver — celui tiré par William Scoot — résonna sous le ciel noir.

Isolés d'abord, les curieux se rapprochèrent, formèrent un groupe, échangèrent leurs impressions et se dirigèrent vers la Marne, car évidemment les coups de feu avaient retenti de ce côté.

On aperçut de la lumière au rez-de-chaussée du chalet des Saules, on vit la grille ouverte, on traversa le jardin, et on regarda dans l'intérieur de la maison dont la porte n'était point fermée.

Les curieux poussèrent des exclamations d'épouvante à la vue du spectacle qui s'offrit à leurs yeux.

Trois corps gisaient sur le parquet au milieu de larges flaques de sang.

Serait-il temps encore de porter secours à ces malheureux?

On s'élança...

Tous les trois avaient cessé de vivre.

Hésiter au sujet du parti à prendre était impossible. — Il fallait prévenir le commissaire de police et la gendarmerie, ce qu'on fit sans retard, et moins d'une heure après le commissaire de Saint-Maur, accompagné du brigadier de gendarmerie et de deux hommes, arrivait à la villa et rédigeait son procès-verbal de constatation.



Eugène Loiseau avait saisi par les cheveux Paul Béraud blessé.

Le lendemain, le procureur de la République, averti dans la nuit, se rendit sur les lieux en amenant avec lui le chef de la Sûreté, un juge d'instruction et plusieurs agents.

En moins d'une heure l'enquête donna des résultats décisifs.

Différents papiers trouvés sur les cadavres et dans le chalet permirent aux magistrats d'établir que Paul Béraud s'était installé à Saint-Maur avec Victorine, sa maîtresse, femme légitime d'Eugène Loiseau.

Celui-ci, venant venger son honneur en punissant les coupables, surpris en flagrant délit d'adultère, avait été frappé lui-même.

Rien ne semblait plus facile que de reconstituer dans tous ses détails le drame sinistre; la justice se tint pour satisfaite, fit dresser les actes de décès et donna l'ordre de procéder à l'inhumation des cadavres.

Les affaires de Georges de Nervey étaient à peu près terminées, mais il lui avait fallu passer deux jours de plus à Paris pour régler avec le fondé de pouvoirs chargé de liquider la succession et de payer les dettes...

Le reliquat n'était pas gros.

L'hôtel de la rue de Miromesnil se trouvait grevé de nombreuses hypothèques, et Mme de Nervey avait effectué bon nombre de placements malheureux.

Il ne restait à Georges que deux cent mille francs en chiffre rond.

Avec les revenus de cette somme relativement insignifiante, il ne pourrait faire figure à Paris, ni même y vivre, lui qui en peu d'années avait dévoré plus d'un million.

En conséquence, le jeune homme résolut d'aller mener une vie joyeuse à l'étranger, dans tous les endroits où l'on joue, comptant sur la veine pour rétablir sa fortune et tout à fait résolu, non seulement à lâcher Mélanie Gauthier, comme il disait, mais encore à lui laisser ignorer où il se trouverait, la mettant ainsi dans l'impossibilité absolue de venir le rejoindre.

On comprend qu'avec ces idées bien arrêtées il s'arrangeait, depuis la mort de sa mère, de manière à voir de moins en moins sa maîtresse, donnant les affaires de la succession pour prétexte à la rareté de ses visites.

Mélanie écrivait lettre sur lettre, et chacune de ses épîtres demandait de l'argent, car Frédéric Bertin était un gouffre.

Il fallait à ce misérable des billets bleus et des pièces d'or pour traîner dans les caboulots qu'il honorait de sa présence, payant à boire aux souteneurs ses collègues, et aux filles de bas étage qui lui faisaient une sorte de cour, s'enivrant, jouant avec tous ceux qui le provoquaient, et se laissant voler.

Peu à peu il avait entraîné Mélanie Gauthier dans ces bouges, et la déclassée, s'y trouvant dans son milieu, s'y plaisait.

Mais, les fonds manquant, il allait falloir interrompre cette vie coûteuse de basse débauche, où aux orgies au vin de Champagne des grands cabarets succédaient les orgies de saladiers de vin chaud sucré à la Boule-Noire, à l'Élysée-Montmartre, et dans tous les autres lieux hantés par les fleurs fanées de la prostitution clandestine et les candidats à Nouméa.

Cependant l'argent devenait de plus en plus rare, et à mesure que la bourse de Mélanie s'aplatissait, Frédéric Bertin, formulant plus brutale-

ment ses exigences, prodiguait toutes les invectives de son riche vocabulaire au vicomte de Nervey, dont la liquidation ne se terminait pas, qui ne donnait point de ses nouvelles et laissait sa maîtresse dans la débine !

Poussée par son ignoble amant de cœur, la jeune femme prit le parti de tenter une démarche à l'hôtel de la rue de Miromesnil, puisque Georges ne venait plus chez elle.

Une grande déception l'attendait.

Toutes les persiennes étaient closes et personne ne répondit aux appels de ses coups de sonnette répétés.

La maison semblait vide.

Mélanie se renseigna chez les boutiquiers voisins. Elle apprit que l'hôtel, vendu par le liquidateur, n'appartenait plus au vicomte de Nervey, et que celui-ci, dans une voiture chargée de bagages, était parti depuis plusieurs jours pour une destination inconnue.

— Volée ! — murmura-t-elle avec rage, — je suis volée !... Il me le payera !...

William Scoot n'avait pas manqué, à la suite du terrible drame du chalet des Saules, d'aller chaque jour à la Morgue, et plutôt deux fois qu'une.

Il s'agissait de savoir si le corps de Jeanne Dessourdy y avait été apporté, après avoir été retrouvé dans la Marne. — Aussitôt qu'il serait là on s'arrangerait pour le faire reconnaître, afin qu'il devînt possible de dresser l'acte de décès.

Le troisième jour, ses visites eurent un résultat.

Sur les dalles il aperçut le cadavre étendu.

Connaissant bien Jeanne, il était sûr de ne pas se tromper.

Il sortit aussitôt de la Morgue, monta dans la voiture dont le coffre renfermait ses travestissements, donna l'ordre de le conduire à Saint-Ouen et abaissa les stores sur les vitres des portières.

Quand la voiture s'arrêta près de l'entrée de la villa des Loques, ce fut le père Cordier, le philanthrope crasseux et râpé de la rue du Geindre, qui en descendit et se dirigea vers la baraque de Pierre Béraud.

Le vieux chiffonnier était assis à côté de la porte, au soleil, ivre à moitié, car du matin au soir il ne se dégrisait plus.

L'abrutissement commençait à s'emparer de lui, grâce au crédit ouvert par la propriétaire de la villa des Loques, la patronne du cabaret ayant pour enseigne : *A la Couronne des Rois de France*.

Il dodelinait sa tête d'une épaule à l'autre en fermant à demi les yeux, de l'air d'un vieux chat qui rouronne.

Scoot lui toucha l'épaule.

Pierre Béraud leva la tête et ouvrit les yeux.

— Tiens, c'est vous, papa Cordier... — bégaya-t-il en tendant à l'Irlandais sa main tremblante et décharnée. — Est-ce que vous venez m'apprendre encore une catastrophe ? — Ah ! saperlipopette, elles vont bien, les catastrophes, dans la famille !...

« C'est à croire que le diable s'occupe spécialement de tout ce qui touche aux Béraud !... Après la veuve Féron, la veuve Peirat ! Après les deux vieilles, les Loiseau, Victorine, Eugène, et ce grand vaurien de Paul Béraud, qui a été la cause de ce mélo-là. — Pire qu'à l'Ambigu ! — Voyons, qu'est-ce que vous dites de tout ça, papa Cordier ?...

— Ce que je dis de tout ça ! — répéta l'Irlandais d'un air naïf, — mais je ne dis rien du tout, et je me demande, en vous écoutant, si vous n'êtes pas un peu dans les vignes... — Qu'est-ce que ce *mélo* dont vous me parlez ?...

— C'est la pure vérité, malheureusement... — répondit le vieux chiffonnier. — Ma sœur est morte du charbon... Eugène Loiseau a tué sa femme et Paul Béraud, et ensuite il s'est fait sauter le caisson... — Et ce n'est pas tout... Hier je suis allé rue Lobineau pour voir Jeanne à son hôtel... La logeuse m'a dit que la petite Lina était morte, et que depuis ce jour-là on n'avait point de nouvelles de Jeanne...

— Mais c'est effrayant, savez-vous !

— N'est-ce pas ?... — C'est à faire perdre la boussole à un vieux comme moi !... Dans un coup de désespoir, la pauvre Jeanne a dû se détruire...

— Êtes-vous allé à la Préfecture de police ?

— Non.

— A la Morgue ?

— Pas davantage. — Tout ça me rend comme hébété... Je n'ai plus de cœur à rien qu'à boire ma goutte et à fumer ma bouffarde pour me distraire en ne pensant à rien...

— Il faut prendre le dessus, mon brave père Béraud... — Votre devoir est de vous occuper de Jeanne... — J'ai une voiture à la porte... — Voulez-vous venir avec moi ?... — Nous irons à la Morgue et à la Préfecture de police... j'ai des amis par là... — Nous obtiendrons pour sûr quelques petits renseignements et ensuite nous dînerons ensemble...

— Eh bien ! ça me va tout à fait ! — s'écria le chiffonnier. — Ça me distraira un peu... — Voyez-vous, je sens que je file un mauvais coton... — J'ai du noir dans l'âme... Le crochet et le cachemire d'osier, ça ne me dit plus rien...

— Je veux vous remonter le moral... — En route, mon vieux père !..

William Scoot emmena Pierre Béraud jusqu'à la voiture, le fit monter et dit au cocher :

— A la Morgue.

Chemin faisant, le chiffonnier se répandit en divagations que le pseudo-

philanthrope écouta patiemment, tout en constatant que le vieillard baissait d'une façon prodigieuse.

L'ivresse continuelle le minait, avançant un peu plus d'heure en heure l'œuvre d'Arnold Desvignes.

A la porte de la Morgue, la voiture s'arrêta.

Les deux hommes descendirent et entrèrent.

L'Irlandais avait atteint son but.

Pierre Béraud, malgré son état de demi-ébriété, reconnut Jeanne du premier coup d'œil et, suivant le conseil de Scoot, alla faire immédiatement sa déclaration au greffe, d'où l'on envoya sans retard à l'hôtel de la rue Lobineau un employé chargé de ramener la logeuse, qui reconnut, elle aussi, sa locataire, dont l'acte de décès fut aussitôt dressé.

Fidèle à son rôle de philanthrope, William Scoot, fournit les fonds nécessaires pour l'enterrement de la pauvre morte.

— C'est celui-là qui est un digne homme ! — pensait Pierre Béraud. — On n'en fait plus comme ça !...

En rentrant à son logement du boulevard de l'Hôpital, l'Irlandais trouva un mot d'Arnold Desvignes, lui enjoignant de l'attendre chez lui, le lendemain matin.

L'associé de Jules Verrière arriva dès huit heures et donna des instructions à son complice, instructions que nous ne tarderons pas à connaître par leurs résultats.

Vingt minutes après le départ d'Arnold, William Scoot, complètement métamorphosé, sortait de chez lui, se dirigeant vers le chemin de fer de Lyon, et prenait un ticket pour l'express de Marseille partant à onze heures quarante-cinq minutes.

Il se rendait à Nice, n'emportant qu'une petite malle, un portefeuille bourré de billets de banque et de papiers, un revolver de gros calibre et une canne.

La dernière visite de Georges de Nervey à Paris avait été pour Jules Verrière et son associé ; il leur avait confié, sous le sceau du secret, qu'il partait pour Monte-Carlo.

En effet, le soir même, il quittait Paris, passait quelques heures à Nice et arrivait à Monte-Carlo, où il s'installait à l'Hôtel-Continental.

Il employa sa première journée à visiter la ville, les salons de jeu, et constata qu'il avait en ce moment fort peu de chances de se rencontrer avec des Parisiens de sa connaissance.

Ce n'était point la saison des voyages dans le Midi, bien loin de là.

Les Parisiens quittent Nice au printemps, après les fêtes, et n'y reviennent qu'à la fin de l'automne.

Ceux qui les remplacent forment un monde à part. monde étranger où personne ne devait connaître le vicomte de Nervey.

En ce moment, les Russes, les Allemands, les Américains abondaient: on jouait gros jeu.

Le soir venu, Georges se mit à la roulette sur laquelle il comptait, nous le savons, pour réédifier sa fortune.

Il était par hasard en veine et gagna trente mille francs en quelques heures.

Enivré par ce gain, lui que la guigne noire poursuivait d'habitude avec obstination, il alla se coucher quand on ferma les salons de jeu, et rêva qu'il entassait des millions sans nombre dans un coffre-fort gigantesque.

Trois jours après l'installation du vicomte à Monte-Carlo, William Scoot arrivait à Nice et descendait à l'Hôtel d'Angleterre, où il prenait une chambre, en se donnant pour un officier de cavalerie en congé de convalescence.

Son premier soin fut de consulter la liste des voyageurs habitant l'hôtel, puis il questionna de façon discrète au sujet des voyageurs attendus.

Le garçon qu'il interrogeait. et auquel il avait mis un louis dans la main pour lui délier la langue, prononça, parmi d'autres noms, celui de M. Hattmayer, annoncé par une dépêche de Turin comme devant se trouver à Nice le surlendemain.

C'était tout ce que Will Scoot désirait savoir ; maintenant il ne lui restait qu'à se tenir au courant des faits et gestes de Georges de Nervey, dont il connaissait la résidence à Monte-Carlo.

Will Scoot se rendit le lendemain dans l'après-midi à Monte-Carlo en chemin de fer et alla dîner à l'Hôtel-Continental.

A l'une des tables du restaurant, il aperçut le vicomte installé avec un jeune Russe dont il avait fait la connaissance à la roulette.

Il prit place à une table voisine afin d'écouter la conversation des jeunes gens, mais cette conversation, absolument insignifiante, comme elle devait l'être entre deux amis de fraîche date, roulait sur les femmes et le jeu.

Elle n'apprit à Scoot qu'une seule chose, c'est que Georges de Nervey était en gain de soixante mille francs et croyait de la façon la plus ferme à la continuation de cette heureuse chance.

Il ne se trompait point, pour ce soir-là du moins, car l'Irlandais. qui le suivit dans les salons de jeu, le vit gagner une quinzaine de mille francs.

Le lendemain William Scoot ne quitta pas l'hôtel d'Angleterre.

Il attendait l'arrivée de M. Hattmayer qui, venant de Turin, devait se trouver à Nice à cinq heures et demie du soir.

Ici, il nous faut ouvrir une parenthèse pour expliquer à nos lecteurs comment l'Irlandais, agent docile d'Arnold Desvignes, savait que

M. Hattmayer devait venir à Nice, et quel intérêt il avait à l'y rencontrer.

En liquidant sa situation pécuniaire avant de quitter Paris, il est une dette des plus graves que M. Georges de Nervey avait dû laisser en arrière, nous voulons parler des deux traites, de cinq mille francs chacune, enrichies de la fausse signature du sieur Hattmayer.

Le vicomte ayant voulu payer ces deux traites, remises à Agostini par M. Robert, l'homme d'affaires de la rue des Martyrs, l'Italien avait positivement refusé de s'en dessaisir, sous le prétexte qu'il avait des ordres précis d'Hattmayer lui-même à ce sujet.

Ces ordres existaient en effet, donnés non pas à Agostini, mais à Robert, qui, ayant télégraphié à son client de passage à Constantinople, pour lui demander si positivement les signatures étaient fausses, avait reçu une réponse dont voici le sens :

« Le vicomte est un misérable. — Il doit être puni. — N'acceptez pas le remboursement et portez plainte en mon nom. — Sa place est au bagne. — Si je me trouvais en face de lui, je le souffleterais, je lui cracherais à la figure, je le tuerais ! — J'aimerais faire justice moi-même de ce faussaire de haut parage, de ce gredin blasonné. — Tenez-moi au courant par lettre, à Turin, où je passerai une semaine à l'hôtel Speranza, avant de me rendre à Nice à l'hôtel d'Angleterre. — J'y serai dans quinze jours. »

Robert avait transmis cette dépêche à Agostini, et Georges de Nervey était parti de Paris, en laissant derrière lui ses deux faux dont il ne se préoccupait pas beaucoup d'ailleurs.

William Scoot n'avait jamais vu l'homme qu'il était venu guetter à Nice, mais ceci importait peu.

A six heures, le garçon de qui il avait déjà reçu des renseignements vint l'avertir que M. Hattmayer venait d'arriver, un peu fatigué de son voyage, et qu'il avait donné l'ordre de lui monter à dîner dans son appartement.

— A quelle heure ? — demanda l'Irlandais.

— A six heures et demie.

— Très bien... Prenez ce napoléon, et venez me prévenir quand M. Hattmayer aura fini de dîner.

— Je n'y manquerai pas.

Scoot alla s'asseoir à la table d'hôte, ainsi qu'il le faisait chaque jour, et remonta ensuite dans sa chambre, où il alluma un cigare.

Au bout de dix minutes, le garçon parut.

— M. Hattmayer a terminé son repas... — dit-il, — certainement il ne sortira pas ce soir, car il vient de demander les journaux...

LIII

— Quel est le numéro de l'appartement occupé par M. Hattmayer ? — fit William Scoot.

— Le numéro 4, au premier étage.

— C'est tout ce que voulais savoir ; merci.

Le garçon se retira.

L'Irlandais prit alors son chapeau, jeta un coup d'œil sur les papiers contenus dans son portefeuille, et quitta sa chambre.

Elle se trouvait située au troisième étage, immédiatement au-dessus de l'appartement numéro 4.

Scoot descendit et frappa deux petits coups à la porte de cet appartement.

— Entrez ! — cria une voix depuis l'intérieur.

Le nouveau venu obéit à cette injonction, pénétra dans une antichambre qu'il traversa, et souleva une portière d'étoffe lourde qui le séparait de la pièce voisine dont il franchit le seuil.

Un homme de trente-huit ou quarante ans, petit mais taillé en hercule, assis devant une table sous la lumière d'une lampe, lisait un journal.

Il leva la tête et fixa sur William Scoot un coup d'œil interrogateur.

— Monsieur Hattmayer ? — demanda l'Irlandais.

— C'est moi, monsieur.

— Vous me pardonnerez, monsieur, de venir vous déranger ainsi, quand je vous aurai dit que je suis à Nice depuis deux jours, guettant votre arrivée...

— Guettant mon arrivée ! — répéta, très surpris, Hattmayer. — Et pourquoi ? Que me voulez-vous ?

— Vous parler au sujet d'une plainte, déposée en votre nom, par M. Robert, de la rue des Martyrs.

— C'est Robert qui vous envoie ?

— Non, c'est monsieur le Préfet de Police.

— Vous appartenez à la Sûreté ?

— Oui, monsieur... — la plainte dont il s'agit vise un certain vicomte Georges de Nervey.

— Un drôle qui, pour se faire remettre dix mille francs par Robert, a contrefait ma signature... — Je suis d'autant plus exaspéré contre le misérable que je le regardais comme mon ami, et que je lui serrais la main !... — La main d'un faussaire ! pouah !... — Une dépêche de Robert



— Monsieur Hattmayer ? — demanda l'Irlandais.

m'a appris, à Turin, que le vicomte avait quitté Paris, et qu'on ignorait où il était allé... — L'auriez-vous découvert ?

— Oui, monsieur...

— Où est-il ? — demanda Hattmayer.

— Tout près d'ici... à Monte-Carlo. — répondit l'Irlandais.

— Êtes-vous porteur d'un mandat d'amener contre lui ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! arrêtez-le !

— C'est impossible.

— Pourquoi donc ?

— Parce que Monte-Carlo se trouve sur le territoire de la principauté de Monaco, ce qui me rend impuissant... — Je viens m'entendre avec vous, monsieur, au sujet des formalités à remplir pour obtenir l'extradition.

— Seront-elles longues, ces formalités ?

— Elles peuvent être longues... Cela dépendra du caprice des autorités monégasques...

— Alors, au diable l'extradition ! je me ferai justice moi-même...

— Et de quelle façon ?

— Parbleu !... en le traitant tout haut de faussaire, et en le souffletant publiquement !... Il sera aussi bien déshonoré que par un procès, et je le défierai bien de retourner à Paris, après un tel éclat !... — Ce que je veux, c'est sa honte, et je l'aurai complète ! — Vous êtes certain qu'il est à Monte-Carlo ?

— Certain. — Je l'ai vu de mes propres yeux, assis devant la table de roulette... — Il joue tous les soirs et gagne de fortes sommes.

— Avez-vous les traites que ce misérable a signées de mon nom ?

— Oui, monsieur...

— Voulez-vous me les remettre ?...

— Les voici, — répondit Scoot, en ouvrant son portefeuille, et en en tirant les billets faux achetés à Robert par Agostini.

Hattmayer les prit et regarda sa montre.

— Il est trop tard pour me rendre ce soir même à Monte-Carlo. — fit-il ensuite. — C'est un jour de répit que j'accorde au faussaire... — A quel hôtel êtes-vous descendu, monsieur ?...

— Dans celui-ci même... — répliqua l'Irlandais.

— Eh bien ! puisqu'on vous a envoyé ici pour vous entendre avec moi, ne quittez point Nice, je vous prie, sans savoir ce que j'aurai fait. Votre présence peut m'être utile.

— Je resterai à vos ordres, monsieur...

— Dans ce cas, prenons rendez-vous pour demain, huit heures du soir, à la gare de Monte-Carlo.

— C'est convenu. — Je vous y attendrai et j'irai à vous, car vous pourriez ne pas me reconnaître...

L'entretien se termina là.

Scoot salua Hattmayer, se retira et monta dans sa chambre, où il fit subir à sa personne une métamorphose complète.

Quand il sortit de l'hôtel pour se rendre à la gare de la station de Nice,

il ressemblait à un vieillard de soixante-dix à soixante-douze ans, bien conservé.

Une fois dans la gare, il se fit conduire au bureau du commissaire de surveillance, mit sous les yeux de celui-ci, avec son audace habituelle, la carte d'inspecteur de la Sûreté trouvée dans les papiers de Flogny, et lui dit qu'envoyé de Paris en mission extraordinaire, il avait besoin d'une complète liberté d'action sur le quai de la gare.

Le commissaire de surveillance, n'ayant aucune raison de se défier d'un homme qui semblait parfaitement en règle, le conduisit au chef et au sous-chef de gare, en les priant de le laisser aller et venir sans s'occuper de lui.

Scoot n'en demandait pas davantage.

Il s'installa dans un petit bureau mis à sa disposition et dont il sortit à l'arrivée de chaque train venant de Marseille pour regarder l'un après l'autre les voyageurs descendant de ces trains.

Qui donc attendait-il ?

Nous le saurons bientôt.

Le lendemain du départ de William Scoot pour Nice, Agostini obéissant aux instructions données par Arnold Desvignes, s'était rendu rue de Monceau, à la demeure de Mélanie Gauthier.

La discorde la plus complète y régnait entre l'horizontale et son amant de cœur, Frédéric Bertin.

« Quand il n'y a plus de foin au râtelier, les chevaux se battent ! » dit un vieux proverbe fort sage.

Le brusque départ du vicomte de Nervey, laissant Mélanie sans argent, avait exaspéré littéralement Frédéric Bertin, et l'amant de cœur ne se gênait point pour lever la main sur sa maîtresse — et même pour la laisser retomber, ce qui — personne ne refusera de le croire — déplaisait fort à Mélanie.

Celle-ci poussa un cri de joie, quand on lui annonça la visite d'Agostini.

— Mon petit homme, — dit-elle à Frédéric, — je parie que voici la veine qui revient...

Elle donna l'ordre d'introduire au plus vite l'Italien, courut à sa rencontre et lui demanda vivement :

— Vous apportez-vous de bonnes nouvelles ?...

— J'en apporte une qui peut amener les meilleurs résultats pour vous... — répondit Agostini. — Je sais où est le vicomte, donc il dépendra de vous de le ramener à Paris... et d'y ramener avec lui la somme assez ronde formant le reliquat de la succession maternelle... plus de deux cent mille francs...

— Où est-il, le brigand ?... — s'écria Frédéric.

— Il est à Nice, ou du moins il y était encore hier... — répondit l'Italien. — Mais de Nice à Monaco, il n'y a qu'un pas...

Mélanie, furieuse, glapit :

— Et il se figure que nous allons le laisser perdre son argent à la roulette !... Son argent... Mon argent plutôt, car ces deux cent mille francs devraient m'appartenir... C'était bien le moins !... — Ah ! nous sommes loin du mariage que vous croyiez certain, monsieur Agostini !...

— Si vous y tenez encore, on pourrait l'y contraindre...

— Vous avez toujours les traites fausses signées Hattmayer ?

— Oui, mais je ne puis m'en dessaisir... — Que le vicomte revienne à Paris, et avec ces traites, nous le tiendrons.

— Il faudra bien qu'il y revienne !... fit Bertin. — Nous allons partir, et nous le ramènerons...

— Partir ! — répéta Mélanie, — c'est facile à dire...

— Qui vous empêcherait de le faire ? — demanda l'Italien.

— L'argent, parbleu !... — répondit Mélanie. — Nous sommes sans le sou !... — Avancez-nous le prix du voyage ?...

— Je le voudrais, mais c'est impossible... — Je vous ai fait prêter déjà dix mille francs qui me semblent fort compromis, et je suis moi-même à sec... — Remuez-vous... faites flèche de tout bois. — Il vous reste bien quelques bijoux à engager, que diable !...

— Il a raison... — appuya Frédéric, — fouille tes tiroirs, et donne-moi les bibelots que je les porte au clou !... — Pendant ce temps prépare les malles... Nous filerons ce soir par l'express...

— Est-ce convenu ? — fit Agostini.

— C'est convenu, — répliqua Mélanie. — Je vendrais plutôt ma dernière chemise que de laisser ce brigand-là se moquer de moi ! — Pour le quart d'heure il rit à mes dépens, mais rira bien qui rira le dernier...

— Alors, dépêchez-vous... — reprit l'Italien. — J'ai un ami à Nice... un intime... un autre moi-même... Je vais lui télégraphier de se trouver à votre arrivée et de vous piloter... — Il vous connaît de vue et sera très content de se mettre à votre disposition...

Puis l'homme d'affaires se retira, tandis que Mélanie cherchait les bijoux que Frédéric se tenait prêt à porter au Mont-de-Piété.

Une heure après, l'amant de cœur revenait avec dix-huit cents francs, que naturellement il gardait dans son porte-monnaie, sous prétexte que la dignité de l'homme exige qu'il tienne la bourse.

A neuf heures et demie il prenait, en compagnie de Mélanie Gauthier, l'express de Marseille.

Dix minutes après leur départ Agostini, qui sans se montrer les avait

suivis pas à pas depuis la rue de Monceau, expédiait un télégramme à William Scoot.

C'est pour se conformer aux instructions données par ce télégramme que l'Irlandais, après s'être donné comme agent de la Sûreté de Paris en mission, s'était installé à la gare de Nice, surveillant les arrivées.

LIV

Le train venant de Marseille ralentit sa marche, la vapeur fit entendre un sifflement aigu et la machine stoppa.

On venait d'entrer en gare de Nice.

Plusieurs portières s'ouvrirent.

Une trentaine de voyageurs, au nombre desquels se trouvaient Frédéric Bertin et Mélanie Gauthier, mirent pied à terre.

Will Scoot était sur le quai.

Il reconnut les deux personnages qu'il guettait, mais il ne les aborda point.

Mélanie et son compagnon regardaient autour d'eux si l'homme annoncé par l'Italien, et qui devait les attendre et les piloter, s'approchait, et, ne voyant rien venir, leur physionomie exprimait un désappointement manifeste.

Au bout de deux ou trois minutes ils gagnèrent la salle des bagages, pour réclamer leurs malles, puis ils montèrent dans un des omnibus stationnant à la porte de la gare et attaché au service de *l'hôtel d'Italie*.

L'Irlandais en savait assez.

Il regagna *l'hôtel d'Angleterre*.

— Un joli blagueur, cet Agostini ! — dit Mélanie à Frédéric, tandis que l'omnibus roulait. — Comment allons-nous faire ?

— Ne t'inquiète de rien ! — répliqua l'amant de cœur. — Si Georges de Nervey est à Nice, je me charge de mettre la main sur cet oiseau-là, sans avoir besoin qu'on m'aide !

— Quand nous l'aurons trouvé, s'il ne m'épouse pas, je l'étrangle !...

— Qu'il t'épouse d'abord... Tu l'étrangleras après si tu veux...

Arrivés à l'hôtel d'Italie, Frédéric et Mélanie se firent donner un petit appartement composé de deux chambres, communiquant ensemble et ouvrant l'une et l'autre sur le même corridor; puis, comme ils étaient fatigués du voyage, ils soupèrent rapidement et se mirent au lit.

Le lendemain matin, vers huit heures, Frédéric venait de se lever et faisait sa toilette.

Mélanie dormait encore.

Un coup frappé contre la porte la réveilla brusquement.

— Qui est là ?... — demanda le jeune homme.

— Monsieur Frédéric Bertin ... — fit une voix au dehors.

— Qu'est-ce que ça signifie ? — murmura le mécanicien sans mécanique, — on sait mon nom, et je ne l'ai pas donné hier en arrivant !...

Il ajouta tout haut :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

La voix répliqua :

— Prévenir M. Bertin et Mme Gauthier qu'un monsieur qui est en bas désire leur parler...

— L'homme d'Agostini, pour sûr... — dit Mélanie. — Je m'habille... — Reçois-le dans la chambre à côté...

Et elle sauta en bas du lit, tandis que Frédéric allait ouvrir la porte de la pièce voisine, et donnait l'ordre d'y amener le visiteur matinal, qu'il rejoindrait aussitôt que sa toilette serait achevée.

Mélanie se contenta de relever ses cheveux, de passer un peignoir; elle fut prête aussi tôt que son amant et franchit avec lui le seuil de la seconde chambre.

Ils y trouvèrent un homme de quarante ans environ, très brun, portant toute sa barbe et cachant ses yeux sous des lunettes aux verres légèrement teintés de bleu.

— Vous me pardonnerez de vous avoir dérangés si matin, madame et monsieur, — dit-il en saluant. — Je me présente de la part du signor Agostini, mon compatriote et notre ami commun. — Ma démarche a pour but de vous éviter des démarches inutiles au sujet de M. le vicomte de Nervey, que vous venez chercher ici.

— Vous saviez donc que nous étions arrivés hier au soir?... — demanda Mélanie.

— Oui, madame.

— Mais qui vous avait appris que nous logions à l'hôtel d'Italie?...

— Il ne faut vous étonner de rien, madame... — Je sais tout ce qui se passe à Nice...

— C'est un mouchard... — pensa Frédéric.

— Alors, — reprit Mélanie, — Georges de Nervey est à Nice?

— Non, madame...

Les deux jeunes gens poussèrent une exclamation de surprise et de désappointement.

— Il y était hier... — continua l'homme aux lunettes, — il en est parti hier soir...

— Pour où ?

— A l'heure qu'il est, je l'ignore...

— Vous l'ignorez, mais vous pourrez le savoir ?...

— Certes !...

— Comment ?

— Un homme à moi file M. de Nervey... — Il ne le quittera pas plus que son ombre, et il m'avertira par dépêche, aussitôt que M. de Nervey aura élu domicile quelque part... — De mon côté, je vous préviendrai sans perdre un instant... — Il faut donc que vous fassiez provision de patience, et que vous attendiez ici, comme moi, des nouvelles...

— C'est bien, monsieur, nous attendrons.

— Les nouvelles pouvant arriver d'un instant à l'autre, ne quittez point votre hôtel...

— Nous ne le quitterons pas... — Mais dites-moi, monsieur, à qui nous avons le plaisir de parler...

— A un compatriote et à un ami d'Agostini, je vous le répète... — Je me nomme Julio Morali... — Si vous aviez une communication à me faire, vous n'auriez qu'à écrire un mot et à le remettre au café des Palmiers... — Là on saurait où me trouver...

Après avoir dit ces derniers mots, William Scoot salua de nouveau, quitta l'hôtel d'Italie, se rendit au café des Palmiers, sur la promenade des Anglais, s'approcha du comptoir, mit une carte de brigadier de la Sûreté sous les yeux de la dame qui l'occupait, lui dit qu'il se nommait Julio Morali, en mission à Nice, et qu'il la priait, si on apportait pour lui quelque lettre, de vouloir bien la recevoir, ce à quoi la dame répondit affirmativement.

La journée s'écoula, mortellement longue pour Mélanie et Frédéric qui n'osaient sortir de leur chambre, attendant de minute en minute des nouvelles qui n'arrivaient pas.

Enfin, vers six heures, ils se décidèrent à descendre pour dîner au café-restaurant de l'hôtel, en prévenant le garçon que s'il arrivait quelqu'un ou quelque chose pour eux, on les trouverait là.

Nous allons les quitter momentanément, et rejoindre William Scoot qui, nos lecteurs l'ont déjà deviné, obéissait aux instructions reçues en tenant le plus longtemps possible éloigné de Paris deux des héritiers d'Étienne Béraud, et en les empêchant de rejoindre Georges de Nervey avant l'heure où il le jugerait opportun.

Certain, ou du moins croyant l'être, qu'ils se garderaient bien de bouger, il alla changer de costume à l'hôtel d'Angleterre, et reprendre l'apparence

de petit vieillard propret qu'il s'était donnée pour guetter l'arrivée de Frédéric et de Mélanie à la gare de Nice, puis il se rendit par le chemin de fer à Monte-Carlo où, le même soir, il avait rendez-vous avec Hattmayer.

Il gagna, pour y déjeuner, le restaurant où l'avant-veille il avait vu Georges de Nervey.

Le vicomte s'y trouvait encore, en compagnie de quelques jeunes gens dont il s'était fait le camarade.

A huit heures du soir. ainsi que la chose était convenue, l'Irlandais se promenait sur le quai de débarquement de la gare de Monte-Carlo, attendant Hattmayer.

Tout à coup il se trouva près d'un groupe formé de deux ou trois personnes causant avec le chef de gare, et prêta l'oreille.

On parlait d'un accident qui avait failli avoir lieu qulques jours auparavant. et l'un des causeurs signalait et attaquait avec animation les défectuosités du service.

— Mon Dieu, — répondit le chef de gare, — les Compagnies de chemins de fer ne sont point impeccables, mais il ne faut pas non plus leur demander l'impossible !... — Nous redoublons de zèle pour assurer la sécurité des voyageurs; ce qui n'est rien moins que commode sur un chemin de fer qui n'a qu'une voie...

— Eh ! c'est justement en cela que la Compagnie est coupable ! — répliqua le causeur. — Pourquoi ne fait-elle pas une voie montante et une voie descendante ?

— Elle le voulait. — Des considérations internationales l'ont empêchée de mettre son projet à exécution.

— Raison très discutable... Mais ce n'est pas tout... La notoire insuffisance du personnel rend des accidents inévitables... — Réclamez...

— Je l'ai fait. et je n'ai rien obtenu...

— La Compagnie est encore en faute sur un autre point.... — On a signalé à son attention un appareil avertisseur du départ des trains de gare en gare... Cet appareil très simple, pratique et peu coûteux, frappe également la vue et l'ouïe... Il n'a pas été adopté...

— C'est vrai.

— De plus les règlements exigent que des surveillants soient placés de jour et de nuit dans les parties de la ligne de Monte-Carlo à Roquebrune où les courbes empêchent le mécanicien de voir devant lui. — Ces surveillants brillent par leur absence sur la ligne de Nice à Menton, et le point dangereux est surtout celui qui côtoie la mer de Monte-Carlo à Roquebrune... Un accident en cet endroit serait fatalement une catastrophe...

— Insuffisance de personnel... — murmura le chef de gare.

— Terrible, effrayante responsabilité pour la Compagnie, d'autant plus



— Hors d'ici, faussaire !... hors d'ici !...

coupable que je me demande comment vous pouvez signaler à Roquebrune le départ d'un train de votre gare.

— Rien de plus facile, monsieur...

— De quelle manière ?

Le chef de gare désigna une cloche d'un assez fort volume, à laquelle attenait une chaîne de fer à poignée.

— La distance est courte, — fit-il ensuite. — et c'est en agitant cette

cloche que je préviens mon collègue de Roquebrune du départ des trains... — Il est muni d'une cloche pareille pour me prévenir de son côté... — Et l'ordre de départ n'est jamais donné par l'un de nous avant d'avoir entendu ce signal...

— C'est enfantin et effroyablement dangereux ! — répliqua le causeur en haussant les épaules. — Il suffirait d'un oubli de votre part, ou de la part de votre collègue de Roquebrune, oubli qui peut se produire dans un moment de presse... Le résultat serait une collision dont pas un voyageur ne sortirait vivant... — Que pourriez-vous faire ?

— Des signaux.

— Des signaux ne serviraient qu'à jeter la panique dans l'esprit du chauffeur et du mécanicien ! — répondit le causeur. — Avouez-le, monsieur le chef de gare, la vie des voyageurs, sur ce tronçon de ligne, dépend d'une erreur, d'un oubli, d'une distraction! — C'est tout simplement monstrueux!

Le chef de gare, feignant d'être appelé dans son bureau par un détail de service, s'éloigna sans répondre, sachant bien que son interlocuteur avait raison, mais ne pouvant livrer la Compagnie.

LV

William Scoot, nous le répétons, n'avait pas perdu un seul mot de la conversation que nous venons de reproduire et à laquelle il avait semblé prendre le plus vif intérêt.

On signala le train de Nice.

Hattmayer devait arriver par ce train qui ne tarda point à stopper en gare.

Les arrivants étaient nombreux.

Il y avait grande fête ce soir-là au Casino de Monte-Carlo, et les Niçois venaient en foule assister à cette fête qui devait durer une partie de la nuit.

L'Irlandais aperçut dans la foule celui qu'il attendait, se dirigea vers lui et lui toucha légèrement l'épaule.

Hattmayer se tourna vers lui et le regarda d'un air étonné.

— Je suis au rendez-vous... — lui dit Scoot.

— Ah ! pardon. — Je reconnais la voix, mais je n'aurais jamais reconnu la figure. — Vous m'aviez prévenu d'ailleurs... — Tous mes compliments ! —Rien de nouveau ?

— Rien...

— Notre faussaire est toujours ici ?

—Toujours.

— Il jouera ce soir ?

— Comme d'habitude, cela n'est pas douteux...

— Vous avez dîné ?

— Oui.

— Alors, faisons un tour en attendant le moment d'agir...

Et les deux hommes quittèrent la gare de Monte-Carlo.

Nous avons laissé Frédéric et Mélanie au moment où ils se rendaient au café-restaurant de l'hôtel d'Italie.

Il y avait foule au dedans et au dehors de l'établissement.

Les deux jeunes gens s'installèrent à l'une des tables placées à *la terrasse*, comme on dit à Paris, sur les boulevards.

A peine venaient-ils de s'asseoir qu'un garçon de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, très élégant, reporter d'un important journal du matin, s'arrêta devant eux en poussant une exclamation de surprise.

— Madame Gauthier ! — Monsieur Frédéric ! — dit-il ensuite, les deux mains tendues. — En voilà une rencontre ! Depuis quand à Nice ?

Puis, sans attendre la réponse, il ajouta avec volubilité :

— Ah ! par exemple, vous ne vous gênez pas, mes gaillards ! à moins que la rupture ne soit complète avec ce pauvre Georges de Nervey !... Bien bas... bien bas, ce pauvre vicomte .. toussant de plus en plus... — Je ne lui donne pas un mois à vivre avec l'existence qu'il mène ici... — Ça vous étonne peut-être de me voir... — Rien de plus naturel cependant... — J'explore pour mon journal toutes les stations du littoral où je puis prendre des notes : Nice, Monaco, Monte-Carlo, Menton... — Je ramasse des potins et je les expédie... Servez chaud ! — Un mois de villégiature... deux cents lignes par numéro, à un franc ... — Dix louis à dépenser par jour... Ça serait coquet si je n'en perdais pas régulièrement les trois quarts à la roulette... — Alors, positivement, c'est fini avec de Nervey ?...

— Pourquoi me demandez-vous cela ? — fit Mélanie.

— Parce qu'autrement ça serait bigrement raide de vous exhiber tous les deux ici, au risque de rencontrer Georges...

— Il est donc à Nice ? — s'écria la jeune femme en jouant la surprise.

— C'est la même chose, puisqu'il est à Monaco.

— Vous en êtes sûr ?

— Comment, si j'en suis sûr ?... Je le vois tous les jours... — Je l'ai vu encore hier... — Il joue un jeu d enfer.

— Et, il perd ?

— Jamais de la vie ! — il gagne, au contraire... il gagne des sommes folles... il a une veine de mari... contrarié... — (je crois que c'est le cas de le dire !) — Si ça continue, d'ici à quinze jours il aura refait sa fortune... Ça sera pour les héritiers... Tâchez d'en être... c'est un bon conseil que je

vous donne. — Je vais dîner avec un ami qui m'attend, et dans une heure je prendrai le train pour Monte-Carlo... — Il y a grande fête ce soir au Casino, et mon devoir de reporter à un franc la ligne m'impose d'être là !... — C'est égal, vous avez eu tort de rompre avec Georges au moment où les *fafiots* rentrent dans sa poche... — Ça n'est pas pratique ! — A votre place, je me raccommoderais... Pour le temps qu'il durera, ça ne vous gênerait guère... — Si vous voulez lui faire une petite visite, il demeure au Splendide-Hôtel... premier étage, chambre numéro 2... — Désirez-vous que je lui souhaite le bonsoir de votre part ?...

— Non... non... pas de bêtises !... — répliqua Mélanie vivement. — Je vous en prie, ne lui dites point que je suis à Nice...

— Puisque vous y tenez, je vous le promets... — Il ne saura rien... — Voilà mon ami qui me fait des signes... Au revoir, mes très bons...

Et le reporter disparut.

— Vite, vite, dînons et décampons ! — s'écria Frédéric Bertin. — C'est une chance d'être venus ici et d'avoir rencontré ce bavard. — L'ami d'Agostini est un simple imbécile qui fait le malin, croit tout connaître et ne sait rien du tout... — Le vicomte est à Monte-Carlo, nous le pincerons ce soir...

Aussitôt le repas terminé, Frédéric rentra à l'hôtel, annonça qu'il partait avec Mme Bertin, demanda sa note, la paya, ferma les malles et les fit conduire au chemin de fer.

Mais, si grande que fût la diligence apportée par les deux jeunes gens à leurs préparatifs de départ, il ne purent prendre que le train partant à huit heures et demie pour Monte-Carlo.

Rejoignons William Scoot et Hattmayer au moment où ils venaient d'entrer ensemble au Casino.

La fête commençait.

Une foule nombreuse et bigarrée, où dominaient les rastaquouères et les dames de mœurs faciles, remplissait les jardins illuminés splendidement et les salons où l'on avait accumulé des attractions de toute nature.

Hattmayer et l'âme damnée d'Arnold Desvignes traversèrent les jardins et les salons pour gagner les salles de jeu où la foule devenait cohue tant elle était compacte.

Un silence relatif permettait d'entendre la voix monotone des chefs de partie prononcer les phrases consacrées :

— Faites vos jeux, messieurs...

— Rien ne va plus...

— Rouge passe... impair gagne...

Et cætera, et cætera.

Puis les sonorités métalliques de l'or, et le frou-frou des billets de banque agités par le râteau du croupier.

Les deux hommes s'approchèrent, non sans beaucoup de peine, des tables de *trente et quarante*, et constatèrent que Georges de Nervey ne se trouvait point parmi les joueurs.

Ils gagnèrent alors la salle consacrée à la roulette, où l'affluence n'était pas moindre.

Un quadruple rang de joueurs debout se pressait autour des joueurs assis, des habitués, des pontes audacieux risquant à chaque coup de grosses sommes.

Le vicomte faisait partie de ceux-ci, mais la veine, ce soir-là, capricieuse comme une femelle qu'elle est, l'avait abandonné. — Pour employer une expression de l'argot spécial des joueurs, *il perdait tout ce qu'il voulait.*

William Scoot l'aperçut le premier, et, touchant de la main son compagnon, le lui désigna.

A la vue du jeune homme qui avait spéculé sur leurs relations presque intimes pour commettre un faux (ce qu'il considérait à bon droit comme une action particulièrement odieuse et dégradante), Hattmayer sentit une violente colère s'emparer de lui.

Il devint très rouge, puis très pâle et, jouant des coudes avec une irrésistible énergie, il trouva moyen d'arriver immédiatement derrière le vicomte qui ne soupçonnait pas sa présence, et très nerveux, très agité, s'entêtait à lutter contre la déveine.

— Si vous continuez ainsi, — lui dit le joueur assis à sa gauche au moment où il venait de perdre un fort coup, — vous serez bientôt décavé...

— Bah ! — répliqua Georges faisant à mauvaise fortune bonne mine et grimaçant un sourire, — en admettant que la guigne continue, je rendrai ce soir à la banque mon gain d'hier, voilà tout... — Ça n'est pas encore ça qui videra mon portefeuille...

En ce moment Hattmayer lui posa rudement la main sur l'épaule en s'écriant :

— Et si votre portefeuille était vide, vous savez le moyen de le remplir, monsieur le vicomte !... Vous auriez la ressource des faux pour rétablir l'équilibre !... c'est dans vos habitudes !...

Georges avait reconnu la voix.

Il se leva, tremblant, livide, et fit face à Hattmayer.

La partie était interrompue.

Chacun regardait avec étonnement le vicomte et le personnage qui venait de l'interpeller ainsi.

— Monsieur... — bégaya le jeune homme, — monsieur... je...

Et il n'eut pas le temps de continuer.

Hattmayer, lui coupant la parole, poursuivit :

— Quand il y a quelque part un voleur, le devoir de tout honnête homme est de le démasquer. je fais mon devoir ! — Ce misérable, — et il posait de nouveau sa main sur l'épaule de Georges, — ce misérable qui porte un nom honorable et qui le souille par son infamie, ce misérable qui s'appelle le vicomte de Nervey, est pire qu'un voleur, car il est un faussaire, et le faux est la forme la plus lâche et la plus honteuse du vol. — Il a contrefait ma signature, — ajouta Hattmayer en tirant de son portefeuille les deux billets que nous connaissons. — Voilà les faux ! Qu'il me démente s'il en a l'audace !... Mais cette audace il ne l'aura pas ! Vous voyez bien qu'il se tait ! Allons, faussaire, hors d'ici ! — N'étant pas agent de police pour vous arrêter... je vous chasse !

Georges qui, jusqu'à cette minute, tremblant, anéanti, semblait près de défaillir, fut saisi tout à coup d'une rage folle sous le coup de fouet de ces dernières paroles.

— Vous me rendrez raison de vos insultes ! Je vais vous souffleter !... — vociféra-t-il d'un voix glapissante en faisant un mouvement pour s'élancer sur Hattmayer.

Ce dernier étendit la main, saisit le jeune homme à la gorge et répliqua :

— La Cour d'assises seule pourrait vous rendre raison !... — Elle vous enverrait au bagne... elle vous y enverra si vous ne profitez pas de l'issue que je vous laisse par égard, non pour vous, mais pour le nom que vous portez ! — Faites-vous justice vous-même... Tuez-vous ! — Si le courage vous manque, je vous suivrai partout, je m'attacherai à vos pas comme votre ombre, et où que vous alliez je vous crierai, comme en ce moment :

— Hors d'ici, faussaire !... hors d'ici !...

Et Hattmayer, le lâchant, lui désigna la porte.

Georges, chancelant comme un homme ivre, hésitant comme un aveugle, se dirigea vers cette porte au milieu des huées qui s'élevaient sur son passage.

Au moment où il l'atteignit, il poussa une sorte de rauquement sourd et s'élança dehors.

— Exécution carrément faite, n'est-ce pas ? — dit Hattmayer en s'adressant à Will Scoot qui se trouvait à côté de lui et qui répliqua :

— C'est un homme mort !...

Puis il se perdit dans la foule en murmurant :

— Je crois que le patron sera content de moi !... — Encore un de supprimé, et nous n'y sommes pour rien... en apparence du moins... — Je puis télégraphier à Mélanie Gauthier que Georges de Nervey est à Monte-Carlo, Splendide-Hôtel, chambre numéro 2... — Elle arrivera avec Frédéric

Bertin juste à temps pour constater le décès, et laisser à Agostini le temps d'agir à Paris.

Et l'Irlandais, quittant le Casino, se dirigea vers la gare..

Absorbé tout entier par l'intérêt de la scène qui se passait sous ses yeux, William Scoot n'avait point remarqué deux personnes entrées depuis quelques minutes dans la salle de la roulette et témoins comme lui du scandale raconté par nous.

Ces deux personnes étaient Frédéric Bertin et Mélanie Gauthier arrivant de Nice et descendus au *Splendide-Hôtel* où ils avaient constaté l'exactitude des affirmations du reporter, à savoir que Georges de Nervey habitait l'hôtel, et qu'il passait au jeu toutes ses soirées.

Ils se rendirent au Casino sans perdre de temps et ils entraient dans la salle de la roulette au moment précis où Hattmayer posait sa main sur l'épaule du faussaire.

Lorsque Georges eut pris la fuite, livide, la tête perdue, Frédéric dit tout bas à Mélanie :

— Cet imbécile-là va se tuer, et s'il se tue nous sommes volés ! Tu n'auras pas un radis !

— Que faire ?... — murmura la jeune femme.

— Viens... j'ai mon idée...

Ils essayèrent de suivre le vicomte, mais les groupes, entr'ouverts pour lui livrer passage, s'étaient refermés derrière lui et les empêchaient d'avancer aussi vivement qu'ils l'auraient voulu.

Tandis qu'ils se faufilaient de leur mieux à travers la cohue, Georges de Nervey traversait en courant les jardins, gagnait l'hôtel, montait à son appartement et là, écrasé, anéanti, trempé de sueur, se laissait tomber sur un siège.

C'est à peine s'il eut la force de bégayer :

— Je suis perdu... Cet homme me poursuivra partout... plus une minute de tranquillité... Mieux vaut en finir tout de suite...

Une effroyable quinte de toux lui brisa la poitrine, amenant sur ses lèvres une frange d'écume rougeâtre.

Quand une accalmie se produisit, il se leva, et d'un pas chancelant, car maintenant il ne se soutenait qu'à peine, il se dirigea vers la cheminée dont la tablette supportait un revolver, le prit et le regarda avec des yeux hagards.

Mais au lieu de diriger le canon de l'arme contre sa poitrine ou contre sa tempe, il baissa la tête et se mit à réfléchir.

Ce moribond se reprenait à l'amour de la vie et se demandait s'il existait à sa situation une autre issue que celle du suicide.

Il n'en trouva pas, se heurtant d'un côté à la réalisation des menaces d'Hattmayer, et de l'autre à la Cour d'assises.

— Allons ! — se dit-il en relevant la tête avec une résolution soudaine et en faisant glisser la baguette de sûreté du revolver qu'il arma, et dont il appuya l'orifice sur son front, entre ses yeux.

Son doigt allait presser la détente et faire jaillir le peu de cervelle que renfermait la boîte osseuse de son crâne, lorsque la porte s'ouvrit avec violence, et Frédéric Bertin s'élança vers lui, suivi de Mélanie Gauthier.

Dans le premier moment de stupeur, Georges laissa retomber son bras armé.

Frédéric, d'un mouvement brusque, lui arracha le revolver en s'écriant :

— Ah ! par exemple, cousin, ça ne serait pas à faire !

— Laissez-moi... — balbutia Georges, — laissez-moi...

— Vous casser la tête !... Allons donc ! des bêtises !...

— C'est que vous ne savez pas... je suis un homme perdu...

— Nous savons tout... Nous étions là... Mais rien n'est désespéré...

— Hattmayer me poursuivra... m'insultera sans cesse... Me chassera de partout... il l'a juré...

— Nous verrons bien...

— Si je lui échappe, à lui, je n'échapperai pas à la Cour d'assises...

— On recausera de ça plus tard... — Quant à présent, nous sommes là pour vous empêcher de faire une boulette irréparable... — Hattmayer vous taquine, et je comprends ça... mais on peut vous débarrasser d'Hattmayer...

— Comment ?

— Nous sommes tous mortels... un accident... vous comprenez, un de ces accidents où on laisse sa peau, l'empêcherait de recommencer... et je connais quelqu'un qui se chargerait volontiers d'amener l'accident...

— Qui donc ?

— Bibi parbleu !... Mais point de paroles inutiles... — Il s'agit de vous sauver pour que vous puissiez épouser Mélanie, comme vous le lui avez promis, et nous vous sauverons... — Vous n'avez à craindre qu'Hattmayer, je le supprimerai au besoin, et quand il aura disparu, plus de Cour d'assises en perspective... — Mélanie vous aime, et moi, son cousin dévoué, je veux qu'elle soit heureuse !... Voyons, le temps presse... — On vous surveillera certainement, et si vous ne vous faites pas sauter le caisson, le scandale recommencera, ce qu'il faut éviter... — Vous devez avoir de l'argent... beaucoup d'argent, car on ne parle ici que de votre veine à la roulette...

— J'ai perdu ce soir... — balbutia Georges, — cependant il m'en reste pas mal...

— Combien ?

— Trois cent mille francs.



Frédéric s'élança vers lui, suivi de Mélanie Gauthier.

— Où sont-ils ?

— Là... — répondit le vicomte en désignant un meuble.

— La clef... — fit Bertin d'un ton presque impérieux.

Georges n'était point en position de résister.

Il donna la clef.

Frédéric ouvrit le meuble et en tira un sac à main de cuir de Russie.

— C'est là-dedans ? — demanda-t-il.

— Oui.

— Je m'en charge... Combien devez-vous à l'hôtel ?

— Sept ou huit cents francs, je pense...

— Donc ceci est plus que suffisant pour payer... — dit Frédéric en tirant de sa poche un billet de mille francs et en le plaçant bien en évidence sur une table. — Mettez un pardessus, un chapeau, et filons...

— Filer... — répéta Georges ahuri.

— Oui, parbleu ! — dit Frédéric. — Il y a d'autres moyens de se détruire que de se loger une balle de revolver dans la tête... — En ne vous trouvant plus ici. où vous aurez laissé votre bagage, on supposera que vous êtes allé faire un plongeon dans la mer... — Hattmayer vous croira défunt tandis que nous filerons en Angleterre, en Amérique, ou partout ailleurs... — Nous y vivrons trois ou quatre ans bien à l'abri, bien tranquilles... Vous serez le mari de ma cousine, et quand nous reviendrons tout sera oublié... Est-ce compris ?

— C'est compris ! — dit Mélanie. — Allons, mon petit Georges, vite ton pardessus... ton chapeau...

Tout en parlant elle lui mettait un chapeau sur la tête et un paletot sur les épaules.

— Maintenant, en route ! — reprit Bertin.

Georges, voyant une chance de salut dans la fuite, avait reconquis un peu de sang-froid.

— J'emporte mes papiers... — fit-il en ouvrant un tiroir et en mettant une liasse dans sa poche — Ah ! vous êtes mes sauveurs !...

— Vous nous remercierez plus tard... — Filez le premier... gagnez la gare... un train pour Menton passe à onze heures... Nous avons vingt minutes devant nous. — Nous vous suivons... — Nos bagages sont à la consigne... — Le temps de les faire enregistrer, et nous partons... Allez... allez vite !...

Et Frédéric poussa dehors le vicomte de Nervey.

Celui-ci, rasant les murailles, quitta l'hôtel sans être aperçu.

A dix pas derrière lui venaient Bertin et Mélanie.

— Nous avons la grenouille... Nous ferions bien de gagner pays d'un autre côté... — glissa Frédéric dans l'oreille de sa maîtresse.

— Non... non. — répondit-elle, — ce serait trop malhonnête. — Ne le lâchons pas... — Tu tiens l'argent, c'est le principal. — D'ailleurs tu sais bien qu'il fera tout ce que nous voudrons... c'est une chiffe...

Ils rejoignirent Georges, et tous trois se dirigèrent vers la gare.

Après une journée de chaleur étouffante, le temps restait lourd, et le ciel couleur d'encre faisait présager un violent orage.

Quelques éclairs illuminaient d'instant en instant les nuages noirs.

— Hâtons-nous, — dit Mélanie en pressant le pas.

William Scoot, nous le savons, était allé, lui aussi, à la gare de Monte-Carlo afin d'envoyer une dépêche, à Nice, à Frédéric et à Mélanie.

Effrayés par l'orage menaçant, beaucoup de gens venus au Casino pour la fête encombraient la gare, prêts à prendre le train pour Nice ou celui venant de Nice pour Roquebrune ou Menton.

Il y avait là plus de cinq cents personnes.

Le chef de gare, absolument débordé, ne savait où donner de la tête.

William Scoot, s'approchant, lui demanda :

— Peut-on faire passer une dépêche à Nice, monsieur ?

— Impossible en ce moment... — répondit-il. — Plus tard... après le passage des trains...

L'Irlandais attendit sur le quai, sous la toiture vitrée, au milieu de la foule bruyante.

Les employés, les facteurs, allaient et venaient, surmenés, faisant beaucoup de pas, mais peu de besogne.

Tout à coup un cri se fit entendre, suivi du bruit d'une chute.

Un gazier, monté sur une échelle pour allumer une lanterne, venait de tomber d'une hauteur de quinze pieds.

On accourut.

L'homme remuait à peine et gémissait sourdement. — Un flot de sang s'échappait d'une large ouverture qu'il avait à la tête.

— Vite un médecin ! — cria le chef de gare, — qu'on transporte le blessé dans la salle des bagages.

Tandis qu'on accomplissait cet ordre, ce fut un tohu-bohu général.

On entendit la trépidation et les coups de sifflet du train venant de Nice.

Au guichet, le sous-chef de gare distribuait encore des billets à la foule sans cesse grossissante.

Le chef s'occupait du blessé et faisait dégager le quai.

L'orage se rapprochait de plus en plus.

LVI

William Scoot se trouvait en ce moment près de la porte des salles d'attente.

Tout à coup il tressaillit.

Devant lui venaient de passer Mélanie Gauthier, Frédéric Bertin et Georges de Nervey.

Ce dernier rabattait son chapeau sur ses yeux pour cacher son visage.

En voyant réunis ces personnages, l'Irlandais comprit ce qui venait de se passer.

Georges s'enfuyait.

Frédéric et Mélanie l'accompagnaient dans sa fuite pour partager avec lui les bribes de sa fortune.

Ils allaient quitter la France. disparaître, échapper tous les trois à l'arrêt de mort prononcé contre eux par Arnold Desvignes, dont les plans s'écrouleraient!

Scoot frappa du pied avec rage.

Mais en pareille occurrence, que faire?

L'orage, depuis longtemps prévu, éclata brusquement.

Le vent venait de s'élever, soufflant en foudre, ployant les cimes des grands arbres, soulevant des paquets de mer qui se brisaient sur les rochers en mugissant. — Le tonnerre grondait sans relâche. — De grands éclairs incendiaient le ciel.

Le train stoppa.

De tous les wagons les voyageurs descendaient. — D'autres montaient.

Le chef de gare, retenu près du gazier blessé dont l'état semblait grave et que soignait un médecin appelé en toute hâte, oubliait momentanément son service.

Le sous-chef perdait la tête.

— En voiture!... — criaient les employés. — En voiture!...

William Scoot, qui suivait à distance Mélanie, Frédéric et Georges, les vit monter dans un compartiment de première classe que deux wagons séparaient de la machine.

Une lueur soudaine s'alluma dans ses yeux.

Le souvenir des paroles échangées entre un voyageur et le chef de gare, paroles entendues par lui tandis qu'il attendait Hattmayer sur le quai, traversait son esprit.

Si le départ du train n'était point signalé à la gare de Roquebrune, il y

aurait infailliblement collision, par conséquent catastrophe, et pas un être humain ne sortirait vivant des wagons broyés par le choc.

L'Irlandais revint vivement sur ses pas.

Une petite cloche à main, servant à donner au mécanicien l'ordre de mettre le train en marche, se trouvait sur un banc.

Scoot atteignit ce banc en se glissant parmi les voyageurs affairés qui attendaient le train de Roquebrune ; — il saisit la cloche, l'agita, puis la replaça sur le banc et se perdit dans la foule sans que personne eût fait attention à lui.

Un coup de sifflet se fit entendre.

Le chef de train venait de commander :

— En marche !...

Le train se mit en mouvement et roula.

En ce moment, le chef de gare sortit de la salle des bagages où était déposé le gazier blessé.

— Le train part... — dit-il à un facteur qui se trouvait devant lui.

— Oui, chef...

— A-t-on signalé le train à la gare de Roquebrune ?...

— Je crois que oui...

Le chef de gare devint pâle.

— Vous ne faites que le croire... — bégaya-t-il, puis d'une voix que l'émotion rendait tremblante il demanda à un autre employé : — Qui a signalé le train ?

— Je ne sais pas...

Le sous-chef arrivait. — Il avait entendu la question.

— Est-ce vous ?... — lui cria le chef de gare.

— Ce n'est pas moi... — répondit-il.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — fit le chef avec désespoir en prenant sa tête dans ses mains. — Le départ n'a pas été signalé !

Un grand frémissement courut dans la foule.

— Le départ n'a pas été signalé ! — se répétait-on de proche en proche, et tout le monde se rendait compte de l'épouvantable péril que courait le train en marche.

La tempête hurlait toujours.

La voix du chef de gare en domina le fracas.

— Sonnez la cloche d'alarme !... — disait cette voix.

On obéit aussitôt et les sonneries retentirent, mais les rafales ne portaient point le son dans la direction de Roquebrune.

Un seul espoir restait, une seule chance de salut, c'est que le train de Roquebrune, n'ayant pas entendu le signal, ne fût point parti.

Sous les lueurs intermittentes et aveuglantes des éclairs, tous les yeux

étaient tournés du côté du cap Saint-Martin, où la voie du chemin de fer décrit une longue courbe.

Les cloches sonnaient toujours.

Une immense nappe de feu, accompagnée d'un coup de tonnerre assourdissant, illumina le ciel.

On aperçut alors deux trains en marche, se dirigeant l'un vers l'autre à toute vapeur.

Les quatre où cinq cents personnes entassées sur le quai de la gare de Monte-Carlo attendaient, ne respirant plus, le cœur serré par une angoisse plus facile à comprendre qu'à décrire.

William Scoot, d'une pâleur de spectre, regardait comme les autres.

Soudain un cri d'épouvante et d'horreur s'échappa de toutes les gorges.

A la lueur d'un autre éclair on voyait les machines se heurter, les trains se dresser l'un contre l'autre comme pour une lutte de géants, et plusieurs wagons, lancés dans le vide par la violence du choc, franchir le parapet et aller s'effondrer sur les rochers battus par les vagues.

De toutes parts s'éleva ce cri :

— Des médecins ! des médecins !...

Et chacun s'élança sur la voie pour arriver au théâtre de la catastrophe.

Scoot suivit la foule.

Les plus sinistres prévisions étaient dépassées par l'horreur du désastre.

Partout des cadavres. — Partout des victimes encore vivantes, mais mutilées par les débris des wagons entassés d'où s'échappent des clameurs aiguës, des plaintes sourdes et des appels désespérés.

L'Irlandais s'avance au milieu de ces ruines, de ce charnier, qu'éclairent, outre les feux du ciel, des lanternes et des torches allumées à la hâte.

Il marche dans le sang, près d'un wagon de première classe broyé comme un jouet d'enfant et dont on vient de retirer trois cadavres non défigurés.

Son regard tombe sur ces cadavres et de nouveau une lueur sinistre s'allume au fond de ses prunelles.

C'est qu'il vient de reconnaître Georges de Nervey, Mélanie Gauthier et Frédéric Bertin, morts tous les trois.

La route se déblaye de plus en plus devant Arnold Desvignes, et le misérable qui vient de sacrifier tant d'existences pour rendre libre cette route, n'éprouve pas un remords !

Le lendemain les journaux rendaient un compte exact du sinistre et donnaient le nombre des blessés et des morts.

Parmi les noms de ces derniers se trouvaient ceux du vicomte, de Mélanie et de Frédéric, des papiers trouvés sur eux ayant permis de reconnaître leur identité.

Arnold Desvignes apprit ainsi la fin tragique de trois des héritiers d'Étienne Béraud, avant d'avoir rien reçu de William Scoot.

L'Irlandais, qui jugeait prudent de ne confier quoi que ce soit à la poste ou au télégraphe, n'arriva à Paris que le surlendemain de la catastrophe.

Sa première visite, naturellement, fut pour Arnold.

Celui-ci supposait bien que son affidé avait joué un rôle important dans la tragédie de Monte-Carlo, mais il ne pouvait deviner qu'il en était le principal auteur.

— Merveilleusement réussi ! — dit-il après avoir écouté le récit de l'Irlandais. — La route sera bientôt libre !...

— Le chiffonnier Pierre Béraud reste seul... — répliqua Scoot.

— Tu l'as vu avant ton départ pour Nice ? — demanda Arnold.

— Oui... — répondit Scoot, — et j'ai constaté qu'il baissait de plus en plus... — L'eau-de-vie le mine lentement...

— Trop lentement ! — Un si chétif obstacle doit-il nous arrêter ? — Il faut en finir...

— Et, quand nous en aurons fini, patron ? — demanda l'ex-clown du Cirque Fernando en regardant Arnold dans les yeux.

— Quand nous en aurons fini ? — répeta l'associé de Verrière.

— Oui. — Alors ?

— Alors, ce ne sera ni cinq cent mille francs, ni un million que je te donnerai... ce sera deux millions.

— Jolie somme, qui nous permettra de vivre bien tranquilles, en honnêtes gens, Trilby et moi... — A propos, que devient-il, Trilby ?

— Il exécute mes ordres.

— Puis-je le voir ?

— Ce serait dangereux en ce moment et pourrait amener des complications. — Il faut que pendant quelques jours vous évitiez de vous rencontrer...

— Bien, patron... — Seulement...

— Seulement, quoi ?

— Pour régler nos comptes d'une façon définitive, jusqu'à quand faudra-t-il attendre ?

— Jusqu'à ce que le dernier héritier vivant ait touché l'héritage... — As-tu peur que je ne tienne pas mes promesses ?

— Nullement... — J'ai foi en vous, et je crois vous l'avoir prouvé par ma façon d'agir... Mais vous comprenez que c'est gai de palper deux millions... quand on n'en a pas l'habitude...

— Hâte-toi donc de nous débarrasser du vieux chiffonnier...

— Comptez sur moi... au revoir, patron...



Sœur Marie.

LVII

Dans le courant de la journée, sous le travestissement du philanthrope crasseux Cordier, Will Scoot prit le chemin de la Villa des Loques.

Nous savons déjà que, grâce au crédit qu'il avait fait ouvrir par la

propriétaire de la taverne de Saint-Ouen au vieux chiffonnier, celui-ci ne se dégrisait plus.

L'absinthe et l'eau-de-vie frelatée, ces deux poisons terribles, commençaient à saturer ses muscles et ses nerfs. — Depuis quelque temps déjà, il atteignait cette période de l'alcoolisme qui onduit fatalemet au *délirium tremens.*

Presque tous les jours des agents le ramassaient dans la rue, écroulé au coin d'une borne. — Il passait la nuit au poste, sur le lit de camp, et le lendemain, comme il pouvait justifier d'un domicile, on le mettait en liberté.

Éloigné de Paris depuis une semaine, l'Irlandais ne se doutait point de ce qui avait pu se passer à Saint-Ouen en son absence.

Il alla droit à la *Couronne des Rois de France* — (on se rappelle que la taverne portait cette enseigne) — et, s'adressant à la maîtresse du lieu, qui le prenait pour un inspecteur de la Sûreté, il lui demanda :

— Bonjour, ma chère dame, quelles nouvelles?

— Il n'y en a qu'une, et vous devez la savoir...

— Je ne la sais pas, je vous assure... J'étais en province... en mission...

— Eh bien ! le père Béraud est mort.

— Mort ! — s'écria Will Scoot tressaillant.

— Parfaitement, et enterré... — On l'a porté ce matin au cimetière d'Ivry, escorté par tous les chiffonniers de la Villa... — Un convoi superbe... Il a *claqué* drôlement, figurez-vous... — Il allumait sa pipe en face du comptoir, là, où vous êtes, avec sa hotte sur le dos... — Tout à coup, paf! il lui est sorti de la bouche une flamme bleue et il est tombé comme un paquet... — Il était défunt, et cinq minutes après, tout racorni... — Le médecin qui est venu a trouvé ça très curieux... — Paraîtrait que ça arrive quand on s'est trop imbibé de fil-en-quatre... — On prend feu et on flambe... Voilà... Belle mort, tout de même, pour un soûlard !...

William Scoot, heureux de voir la besogne ainsi simplifiée, s'en alla tout droit à la mairie de Saint-Ouen se faire délivrer une copie de l'acte mortuaire de Pierre Béraud, et s'empressa de la porter à Arnold Desvignes.

Tout allait bien pour ce dernier.

Des treize héritiers d'Étienne Béraud, le marchand de diamants, l'homme aux cinquante et un millions, il n'en restait que deux, Jules Verrière et Angélique.

Désormais la route était libre.

Arnold, en épousant Angélique, allait se rapprocher encore du but convoité; pour atteindre ce but, il ne faudrait plus qu'une chose : c'est qu'on retrouvât le corps d'Étienne Béraud, afin que son décès fût légalement constaté et que Jules Verrière pût demander l'envoi en possession de

l'héritage, en son nom et au nom de sa fille, désormais les uniques héritiers.

Seulement cette chose indispensable présentait des difficultés très grandes, et qui pour tout autre qu'Arnold Desvignes auraient semblé insurmontables.

Comment amener, en effet, la découverte du cadavre par la police, sans faire planer de soupçons sur Jules Verrière et sur lui-même ?

L'ex-secrétaire du banquier de Calcutta ne s'embarrassait pas de si peu.

Il avait tout calculé, tout prévu, et combiné avec une habileté diabolique le dénouement de son formidable drame.

Ses complices venaient d'accomplir leur tâche.

A lui seul de terminer l'œuvre qui devait lui donner une fortune quasi royale et la possession d'Angélique.

Le séjour du château de Malnoue était singulièrement triste depuis le jour où Mlle Verrière avait appris par Georges de Nervey la mort d'Émile Vandame.

Pendant une semaine, Angélique avait été malade au point de donner au médecin de sérieuses inquiétudes. — Cette fois encore les forces de la jeunesse et la vigueur de la constitution avaient triomphé de la maladie. Mais le moral était atteint et la jeune fille, plongée dans une mélancolie profonde, s'isolant de tout ce qui l'entourait, ayant à peine le courage de sourire à sa cousine, semblait vivre comme un corps sans âme.

Nous ne tarderons pas à revenir à elle. — Occupons-nous pour le moment d'Arnold Desvignes.

L'assassin d'Étienne Béraud redoutait ses deux complices, William Scoot et Trilby, quoiqu'il n'eût aucune raison de douter de leur dévouement.

Une imprudence est bientôt commise et, pour le perdre, il suffisait d'un mot prononcé par l'un d'eux.

D'ailleurs, Arnold Desvignes connaissait bien le cœur humain.

— Lorsque je les payerai. — se disait-il, — ils paraîtront satisfaits, — et peut-être le seront-ils en effet. — Mais une fois payés ils réfléchiront; la somme touchée, quelle qu'elle soit, ne leur semblera plus suffisante, et comme ils auront barre sur moi, comme ils pourront me faire chanter, je devrai satisfaire sans cesse à leurs exigences insatiables et j'aurais travaillé non pour moi, mais pour eux. — Ce serait trop bête!... — Quand un instrument devient inutile, on le brise, et quand on est prudent, on se hâte... — Je vais donc agir tout de suite...

Arnold Desvignes, lorsqu'il séjournait à Malnoue, occupait un petit appartement complet, au deuxième étage, dans une aile du château.

Cet appartement était desservi non seulement par une galerie aboutissant au grand escalier, mais encore par un escalier de service; — le jeune

homme pouvait donc sortir, aller, venir, sans éveiller l'attention de qui que ce fût.

Le soir du jour où il avait appris par William Scoot la mort du vieux chiffonnier Pierre Béraud, il vint à Malnoue comme de coutume avec Verrière, et tous les deux, après dîner, se promenèrent dans le parc, en causant de leurs affaires et de leurs projets.

Ils rencontrèrent Trilby — connu à Malnoue sous le nom du garde Blancheton — en grande conversation avec Forestier.

Tous deux examinaient un coin du bois où Trilby avait relevé des traces de pas, et trouvé quatre collets de laiton tendus pour les lapins et les lièvres.

— Qu'y a-t-il donc? — demanda Verrière en s'adressant aux deux hommes.

— Il y a, monsieur, — répondit le pseudo-Blancheton, — que malgré tout ce que je fais pour empêcher les rôdeurs de pénétrer dans le parc, ils y viennent et se fichent de moi!

— Est-ce bien sûr?

— En voici la preuve...

Et Trilby montrait les collets qu'il tenait à la main, puis il ajouta :

— Des traces de pas sur la terre molle et des rameaux brisés m'ont conduit au mur d'enceinte... — C'est à cinquante pas de la porte donnant sur la campagne qu'on grimpe pour s'introduire ici... — Venez voir, messieurs...

Il conduisit Verrière et Desvignes à l'endroit où des traces d'escalade sautaient effectivement aux yeux.

— Veillez mieux... — dit le banquier d'un ton sec.

— Ah! messieurs, je vous garantis que le brigand qui a tendu ces collets la nuit dernière ne s'en vantera pas!... — il reviendra la nuit prochaine, c'est certain, et je lui enverrai un coup de fusil qu'il n'aura pas volé...

— Vous ferez bien, mais prenez garde, Blancheton...

— A quoi, monsieur?

— Ces braconniers sont armés et ne se soucient pas plus de la vie d'un homme que de celle d'un lapin... — S'ils se doutaient que vous les épiez, ils pourraient tirer les premiers...

— Point de danger, monsieur. — Je vois clair la nuit, comme les chats, et mon Lefaucheux porte loin! — J'aurai ce soir dans les deux canons deux bonnes cartouches à chevrotines... — Je m'embusquerai là, derrière ce gros arbre que vous voyez à droite, et j'aurai l'œil.

— Enfin, agissez avec prudence...

— Monsieur peut y compter... — Je tiens à ma peau...

Verrière poursuivit sa promenade avec Desvignes, qui s'était bien rendu compte de la position occupée par le gros arbre désigné par le garde comme devant lui servir d'abri la nuit suivante.

A dix heures et demie, comme de coutume, les deux associés regagnèrent chacun son appartement.

Une heure plus tard Trilby sortit du pavillon, son fusil sous son bras, et alla se mettre en embuscade à l'endroit que nous connaissons.

Là, il s'accroupit derrière le tronc d'arbre; assis sur ses talons, son fusil tout armé, et il attendit.

A peine était-il là depuis vingt minutes quand il entendit un bruit de branches agitées derrière lui.

Très étonné, car la direction anormale de ce bruit le déroutait, il se releva d'un bond, se retourna, et ses yeux essayèrent de sonder les ténèbres.

En même temps il prêtait l'oreille.

Le froissement de branches se renouvela.

— Qui va là? — cria-t-il.

Personne ne répondit et le bruit cessa.

Le pseudo-Blancheton fouillait toujours de ses regarde les profondeurs du bois, mais ne voyait rien.

Seules les cimes des grands arbres se découpaient en noir sur le ciel sombre au-dessus de lui.

Il crut qu'il s'était trompé; cependant il demeura les yeux fixés sur une touffe de houx, à vingt pas de lui.

Tout à coup, il lui sembla que cette touffe oscillait.

En même temps, il crut percevoir le faible murmure des feuilles s'entrechoquant.

Il épaula son fusil en répétant :

— Qui va là? — Répondez, ou je fais feu !

A peine avait-il achevé ces mots qu'une détonation retentit et que, sans même avoir eu le temps d'appuyer sur la gâchette de son arme, il tomba foudroyé.

En même temps, de derrière un buisson de houx qui venait de l'abriter, un homme s'élança, tenant à la main un revolver, se dirigea rapidement du côté du cadavre et, quand il l'eut atteint, se pencha sur lui, déboutonna la jaquette de velours aux boutons de cuivre et mit la main sur le cœur qui ne battait plus.

La balle avait traversé le crâne, amenant la mort instantanée.

— Plus rien à craindre de lui... — murmura Arnold Desvignes, que nos lecteurs ont déjà deviné.

Il saisit le fusil du garde, le déchargea d'un coup et le laissa retomber à côté du corps inanimé.

LVIII

Cette dernière précaution prise, Arnold Desvignes, coupant à travers bois, regagna le château d'où il était sorti sans avoir été vu ni entendu par personne.

Au moment où il venait de rentrer dans la chambre et de se mettre au lit, des fenêtres s'ouvrirent, des pas rapides résonnèrent sur les marches des escaliers, et on vint frapper à sa porte.

— Qui est là ? — demanda-t-il.

— Moi, Verrière... — répondit la voix du banquier.

— Entrez ! — cria Desvignes en sautant du lit et en passant une robe de chambre. — Qu'y a-t-il donc ? — ajouta-t-il en voyant entrer son associé, un bougeoir à la main.

— N'avez-vous rien entendu ?...

— Non... — je dormais et vous venez de me réveiller...

— Des coups de feu ont résonné dans le parc...

— Ah ! ah !... c'est Blancheton, sans doute, aux prises avec des braconniers...

— Ce n'est pas douteux... — Les domestiques sont allés prévenir Forestier... — Il faut que nous allions nous-mêmes nous assurer de ce qui se passe...

— Le temps de m'habiller et je suis à vous...

Cinq minutes plus tard, les deux associés descendaient.

Forestier, le cocher et le valet de chambre attendaient sur le perron avec des lanternes.

On prit aussitôt le chemin du pavillon du garde, et près du gros chêne on trouva le cadavre encore chaud de Trilby.

— Pauvre Blancheton ! — s'écria Desvignes quand on eut constaté la mort, — j'étais prophète tantôt en lui disant de se tenir sur ses gardes et en le prévenant que les braconniers tireraient sur lui comme sur un lapin... — Les misérables ne l'ont pas manqué !... — Il s'est défendu, cependant, car un des deux coups de son Lefaucheux est déchargé...

Le corps fut transporté dans le pavillon, puis on alla prévenir le commissaire de police de Villiers qui arriva avec les gendarmes.

Une battue faite dans le parc ne produisit naturellement aucun résultat.

Le lendemain, le Parquet de Melun se rendit à Maluone. — Une enquête fut commencé contre les braconniers assassins.

Nous savons déjà qu'elle ne pouvait aboutir.

Arnold Desvignes commençait à respirer plus librement.

Un de ses complices n'était plus à craindre !...

Désormais, il ne restait que William Scoot.

Deux jours plus tard Arnold, prétextant des affaires personnelles, quitta son associé à dix heures du matin, déjeuna rapidement dans un restaurant du boulevard, prit une voiture et se fit conduire au Jardin des Plantes.

Il allait chez William Scoot.

Celui-ci se trouvait à son domicile.

— Je t'apporte des nouvelles de Trilby... — lui dit Arnold.

— Comment va-t-il, le gaillard ?

— Le gaillard va bien ! — répliqua Desvignes en riant, — seulement il s'ennuie... il aspire à la liquidation de nos affaires... il voudrait se reposer et jouir en paix d'une fortune honorablement acquise.

— Il a bien raison... La vie est courte ! — Quand on a eu la chance de gagner un gros lot à la loterie du hasard, mieux vaut en profiter tout de suite que d'attendre.

— C'est mon avis... Mais tu sais que je ne peux pas m'acquitter tout de suite d'une façon complète vis-à-vis de vous...

— Nous savons cela, patron, et nous vous accorderons le temps nécessaire, pourvu que vous nous donniez *illico* un joli acompte puisque la besogne est finie...

— Ce ne sera que justice et je suis tout prêt à le faire...

— Bravo, patron ! — Quelle somme nous compterez-vous... à valoir ?

— Nous en fixerons le chiffre ce soir.

— Ce soir... — répéta Will Scoot, — pourquoi ce soir ?

— Parce que Trilby, quittant pour une nuit son poste au château de Malnoue, se trouvera ce soir, à dix heures, au Parc-Saint-Maur, à la maison de l'avenue de l'Écho, et je viens te prévenir de t'y rendre. — Nous irons chacun de notre côté.

William Scoot, en écoutant parler celui qu'il appelait *son patron*, semblait rêveur.

Arnold Desvignes l'examinait à la dérobée.

— Mais, — fit tout à coup l'Irlandais, — pourquoi ce rendez-vous au Parc-Saint-Maur ?... — Il me semble que nous aurions bien pu nous réunir à Paris, soit chez vous, soit ici...

L'assassin d'Étienne Béraud lisait comme en un livre ouvert dans la pensée de son complice.

— Est-ce que tu te défies de moi ? — demanda-t-il brusquement.

— Oh ! pas le moins du monde... — répliqua Will très embarassé, — mais...

— Il ne s'agit point de *mais*... — interrompit Arnold. — Tu as posé une

question... je veux bien y répondre et ma réponse sera simple. — Le lieu du rendez-vous a été choisi pour Trilby qui se rendra de Malnoue au Parc-Saint-Maur en moins d'une heure, sans qu'on puisse s'apercevoir de son absence... — Jusqu'à son départ définitif du château, il doit se garder de toute imprudence...

La raison parut suffisante à Scoot.

— Je serai à dix heures précises avenue de l'Écho... — dit-il.

— Je vous y précéderai et c'est moi qui vous ouvrirai la porte à tous les deux.

— Toucherons-nous de l'argent cette nuit même ?

— Oui, et une somme assez forte pour vous satisfaire... provisoirement.

Desvignes quitta l'Irlandais et se rendit rue de Tivoli.

Une fois chez lui il s'enferma dans son cabinet, fit à tête reposée un brouillon de lettre dont il combina chaque phrase, dont il pesa chaque mot, puis après l'avoir recopié, il détruisit ce brouillon en l'allumant à la flamme d'une bougie.

Glissant alors la lettre sous enveloppe, il la cacheta et traça la suscription suivante :

« *Monsieur le Chef de la Sûreté*
à la Préfecture de Police. »

L'enveloppe reçut un timbre d'affranchissement et il la plaça dans son portefeuille.

Il prit ensuite un revolver, un trousseau de clefs, et différents papiers formant une liasse qu'il mit au fond d'un petit sac à main.

Ceci fait, il quitta son hôtel en emportant le sac à main, monta dans une voiture de place, donna l'ordre au cocher de le conduire au boulevard Beaumarchais, et par l'entrée donnant sur le boulevard il gagna le pavillon dont il était locataire depuis son arrivée à Paris.

Là il ouvrit un meuble où, après le crime commis, il avait enfermé la valise d'Étienne Béraud, contenant les papiers de celui-ci, son testament, les lettres adressées à tous ses héritiers, et divers autres objets.

A ces objets il joignit la liasse apportée de la rue de Tivoli dans le sac à main.

Arnold attendit qu'il fût six heures, puis il sortit avec la valise, mit à la poste la lettre adressée au chef de la Sûreté, dîna au restaurant des Quatre Sergents de la Rochelle et alla prendre le chemin de fer de Vincennes.

A neuf heures précises il pénétrait dans la maison de l'avenue de l'Écho, allumait des bougies et plaçait la valise apportée par lui dans le placard où se trouvaient déjà les malles d'Étienne Béraud.

Il eut soin de laisser la clef sur la porte de ce placard.



A la lueur d'un éclair on voyait les machines se heurter, se dresser l'une contre l'autre...

En attendant Will Scoot qui devait, nous le savons, arriver à dix heures, Arnold descendit au jardin.

Le temps était sombre, le ciel bas.

Autour de la maison et dans la campagne un silence solennel, presque lugubre.

Rien ne pouvait donner plus complètement l'impression d'une immense solitude.

Arnold se promena, rêveur, sans s'apercevoir que le temps passait, songeant au succès définitif et prochain, à la réalisation de tous ses rêves, à l'assouvissement à bref délai de ses appétits d'argent et d'amour.

Le vent qui soufflait légèrement de l'Ouest le tira de sa rêverie en lui apportant le bruit de l'horloge de la mairie du Parc-Saint-Maur sonnant dix heures.

Il prêta l'oreille.

Presque en même temps, un pas rapide résonna sur la terre sèche de l'avenue de l'Écho.

Ce pas s'arrêta devant la grille du jardin fermée par des volets de tôle, puis la sonnette de cette grille fut agitée doucement.

Arnold se hâta d'aller ouvrir.

— Exact au rendez-vous, patron, vous le voyez... — fit Scoot.

— Plus exact que Trilby... — répondit Desvignes en refermant la grille.

— Pas encore arrivé ?...

— Non, mais cela n'a rien d'étonnant, car il est bien juste dix heures... Entrons... nous l'attendrons en causant... — je te parlerai d'une surprise que je ménage à toi et à Trilby.

— Une surprise ! — laquelle ?

— Tu vas voir.

Les deux hommes franchirent le seuil de la villa où l'Irlandais n'avait jamais remis les pieds depuis la nuit du meurtre.

La pièce dans laquelle Arnold introduisit Scoot était brillamment éclairée par quatre bougies.

— Ah çà ! mais c'est gentil ! — s'écria l'ex-clown du Cirque Fernando en jetant un coup d'œil autour de lui.

— Cela te plaît ?

— Certainement...

— Peut-être aimerais-tu passer dans cette maison l'été à la campagne en compagnie de Trilby...

— Hum ! Hum !... je ne sais pas trop... — murmura Scoot en se grattant l'oreille.

— Pourquoi donc ?

— Il doit y avoir des revenants ici...

— Allons donc ! — Les morts ne reviennent pas...

— C'est vrai... Mais ils laissent des souvenirs... gênants...

— Que la fortune qui vient d'eux efface.

— Ma foi, patron, vous avez raison... Il n'y a qu'une affaire manquée qui puisse laisser des remords...

— Alors, tu accepterais cette propriété. s'il me prenait fantaisie d'en faire cadeau comme épingles, à toi et à Trilby, pour vous témoigner ma reconnaissance de vos services ?

LIX

Scoot regarda son interlocuteur.

— Vous plaisantez, patron... — dit-il.

— Tout à l'heure je te donnerai la preuve du contraire... — répliqua Desvignes. — Tu verras que dès le premier jour où j'ai songé à faire de toi et de Trilby mes auxiliaires, j'ai pensé en même temps à votre avenir... — Assieds-toi...

L'Irlandais vint s'asseoir sur un siège que lui désignait Arnold et qui se trouvait à côté d'une table placée au milieu de la pièce.

L'assassin d'Étienne Béraud poursuivit :

— Cette preuve, je vais te la donner tout de suite.

— Et comment?

— Tu vas voir...

Desvignes tira de son portefeuille l'acte d'acquisition de la villa, acquisition faite par lui, on doit se le rappeler, sous le nom de William Scoot, il le déplia, l'étala sur une table devant l'Irlandais et lui dit :

— Lis avec soin cet acte qui te concerne et tu verras si je plaisante...

Très étonné, l'ex-clown du Cirque Fernando jeta les yeux sur le papier timbré, et dès les premiers mots sa surprise redoubla, car il lisait en tête de l'acte ces mots absolument conformes aux affirmations de Desvignes : *Entre les soussignés, d'une part monsieur William Scoot, sujet irlandais*, etc., etc.

C'était donc bien à son nom que la propriété avait été acquise, il devenait impossible d'en douter.

Décidément le *patron* était le plus généreux des hommes, et savait reconnaître de façon magnifique les services rendus.

Arnold se pencha sur l'épaule de son complice.

— Eh bien ! — lui dit-il, — commences-tu à être convaincu que dès le premier jour je pensais à toi... à vous?...

Absorbé dans sa lecture, Scoot ne répondit que par un mouvement de tête affirmatif.

Desvignes avait glissé sa main droite dans la poche de son vêtement, et lentement il l'en sortit.

Elle était armée d'un revolver de fort calibre.

Il en approcha le canon de la tempe de William Scoot et pressa la détente.

Une détonation retentit et l'Irlandais foudroyé tomba lourdement à la renverse, entraînant avec lui la chaise sur laquelle il était assis.

La balle, entrée par la tempe droite, était ressortie près de l'œil gauche, broyant les mâchoires, fracassant le nez, rendant enfin le visage méconnaissable.

Le sang jaillissait des plaies béantes, inondant tout autour de l'homme assassiné.

Alors Arnold se pencha sur lui et lui mit dans la main droite le revolver déchargé d'un coup. — Il eut soin de crisper les doigts raidis sur la crosse.

L'assassinat devenait ainsi le plus indiscutable des suicides.

Ceci fait, il fouilla le cadavre, tira de l'une de ses poches un trousseau de clefs et un portefeuille, qu'il visita afin de s'assurer qu'il ne renfermait quoi que ce soit de compromettant, et qu'il remit ensuite dans la poche du vêtement; puis il jeta un regard autour de lui, et, satisfait de cet examen, prit son chapeau placé sur un meuble, son petit sac à main, sortit sans éteindre les bougies et ferma les portes, mais en laissant les clefs sur les serrures.

A la grille du jardin, il en fit de même.

Le dernier train pour Paris, passant au Parc-Saint-Maur à onze heures et demie, emmena Desvignes.

A minuit il arrivait.

A minuit et demi il montait à l'appartement de Scoot par l'escalier de la maison du boulevard de l'Hôpital, s'introduisait sans peine dans cet appartement grâce aux clefs prises sur le cadavre, visitait tous les meubles, brûlait quelques papiers et, à deux heures après minuit, rentrait à son hôtel de la rue de Tivoli.

Ce même jour, à neuf heures du matin, le chef de la Sûreté, aidé de son secrétaire, dépouillait dans son cabinet la volumineuse correspondance quotidienne.

Tous deux se hâtaient, et après avoir parcouru des yeux les lettres sans nombre, les classaient en numérotant au crayon rouge celles qui semblaient avoir une importance quelconque.

— Ah! — s'écria tout à coup le secrétaire, s'arrêtant au milieu d'une lecture commencée.

— Qu'y a-t-il? — demanda le chef.

— Un lettre qui me paraît mériter toute votre attention...

— A quel sujet, cette lettre?...

— Crime de la rue Joubert...

— Lisez-la-moi bien vite!...

Le secrétaire s'empressa d'obéir et lut à haute voix :

« Monsieur le Chef de la Sûreté,

« J'ai trop présumé de mes forces...

« Je voulais avoir des millions. — Cinquante et un millions, cela valait la peine d'oser quelque chose !... — Mais j'avais mal combiné mes plans... Je suis dévoyé, paralysé, j'ai commis des crimes inutiles...

« Quand vous recevrez cette lettre je me serai fait sauter le crâne, mais je veux, avant de mourir, vous livrer le mot d'une énigme qui a dù vous faire blanchir quelques cheveux.

« L'homme de la rue Joubert, Étienne Béraud, le marchand de diamants, a été tué par moi.

« Vous trouverez son cadavre et ses papiers dans la maison où je vais me donner la mort.

« Il vous suffira de visiter les placards et d'ouvrir les malles pour mettre la main sur les papiers.

« Quant au cadavre, vous ferez fouiller le sol d'une ancienne carrière qui se trouve à l'extrémité de la propriété. — Le corps est là, sous un mètre de gravois et de terre foulée.

« Je n'avais aucun complice. — Agissant seul, je me croyais fort et certain du succès. — Je me trompais. — J'ai semé, mais je ne peux pas récolter.

« Présentez-vous au Parc-Saint-Maur, avenue de l'Écho, n° 1, — j'y serai, mais avec une balle de revolver dans le cerveau.

« Recevez, Monsieur le Chef de la Sûreté, mes sentiments de haute considération.

« William Scoot, *sujet irlandais.* »

Le chef de la Sûreté avait écouté la lecture de cette lettre avec une émotion croissante.

— William Scoot ! — s'écria-t-il lorsque son secrétaire eut achevé l'épître écrite la veille par Arnold Desvignes. — William Scoot, l'Irlandais échappé des prisons de Londres et dont la présence a été tout dernièrement signalée à Paris... William Scoot serait l'assassin d'Étienne Béraud, et il se serait fait justice ? — Est-ce sérieux ? — N'y a-t-il pas là quelque odieuse mystification ?

— Il est facile de s'en assurer... — murmura le secrétaire.

— C'est ce que je vais faire sans perdre un instant.

Prenant alors la lettre signée: *William Scoot*, le chef de la Sûreté sortit de son cabinet et alla mettre cette lettre sous les yeux du juge d'instruction chargé de l'affaire de l'*Hôtel des Indes*, puis tous deux se rendirent auprès du procureur de la République.

Deux heures après, les magistrats, accompagnés d'un certain nombre d'agents, arrivaient au Parc-Saint-Maur, avenue de l'Écho, en face de la villa portant le numéro 1.

Cette grille n'était point fermée à clef.

On entra dans le jardin, puis dans la maison.

Nos lecteurs savent déjà quel spectacle attendait les gens de justice.

La lettre n'était pas une mystification lugubre.

Sur le sol gisait, au milieu d'une mare de sang caillé, un cadavre au crâne broyé par le coup de revolver tiré à bout portant.

Sur la table s'étalait, déplié, l'acte d'acquisition de la propriété de l'avenue de l'Écho, acte portant la même signature que la lettre, la signature de William Scoot.

Il n'y avait pas même lieu de discuter l'identité.

Elle s'imposait.

Les meubles et les placards furent explorés aussitôt.

On découvrit, parfaitement en ordre, les papiers d'Étienne Béraud le marchand de diamants, son testament donnant la liste de ses héritiers et les lettres écrites par lui à ceux-ci, à l'hôtel de la rue Joubert, quelques minutes avant son enlèvement par un faux commissaire de police.

La lumière se faisait.

Désormais il ne restait plus qu'à procéder à la recherche du corps d'Étienne Béraud.

On trouva dans la petite maisonnette du jardin des bèches et des pioches; les agents se chargèrent de ces outils, et on descendit au fond de l'ancienne carrière que désignait la lettre adressée au chef de la Sûreté.

Après avoir reconnu l'endroit où le sol était le plus visiblement piétiné et battu, on commença les fouilles à grands coups de pioche.

Au bout d'un quart d'heure on se voyait en présence d'un cadavre dans un état relatif de conservation.

Une corde solide — celle qui avait servi à commettre le crime — était encore nouée autour du cou.

L'évidence s'imposait de nouveau.

On dressa le procès-verbal qui devait clore l'instruction. — L'assassin était désormais connu, mais il échappait par la mort à l'action de la Justice.

Les magistrats regagnèrent Paris.

Il ne leur restait plus qu'à faire prévenir les héritiers d'Étienne Béraud...

La succession était ouverte!

LX

Nous le savons déjà, la nouvelle de la mort d'Émile Vandame avait porté à Angélique un coup terrible.

Pendant toute une semaine elle avait été en grand péril, puis la force de la jeunesse avait triomphé du mal, et qui sait si à cette force vitale ne se mêlait pas une vague, une inconsciente espérance.

Si la nouvelle apportée par Georges de Nervey était mensongère ?... Où était la preuve de la mort du lieutenant ?

Dans un article de journal : — mais les journaux les mieux renseignés ne sont point infaillibles et l'erreur peut se glisser partout...

De là à conclure qu'Émile Vandame qu'on disait mort était peut-être vivant, il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut bien vite franchi par Mlle Verrière.

Sœur Marie partagea d'abord la croyance, ou plutôt l'espérance de sa cousine, mais voulant s'assurer que cette espérance reposait sur quelque chose de sérieux, elle se rendit au Ministère de la Guerre et questionna, comme Desvignes avait questionné quelques jours auparavant.

Elle reçut, hélas ! la même réponse que l'associé de Jules Verrière.

La nouvelle de la mort du lieutenant, frappé par le fléau qui sévissait à Toulon et à Marseille, était arrivée et n'avait point été démentie.

La religieuse ne pouvait laisser Angélique se repaître d'illusions... — Plus le rêve se prolongerait, plus le réveil serait terrible.

— Il faut cesser d'espérer... — dit-elle à la pauvre enfant. — Nous ne reverrons jamais Émile Vandame !...

Le coup porté fut aussi terrible que le premier.

Angélique ne retomba point malade cependant, elle resta debout, mais le deuil et l'épouvante prirent possession de son âme.

La pensée que Vandame était vivant lui donnait seule l'énergie de résister.

Vandame mort, où prendrait-elle la force nécessaire pour résister aux volontés de son père ?...

Il lui faudrait donc devenir la femme d'Arnold Desvignes !

Ne pouvant se retrancher derrière un amour dont l'objet n'existait plus, comment refuserait-elle de consentir au mariage qu'on lui imposait, mariage absolument convenable en somme, car Arnold était sorti blanc comme neige de toutes les accusations que les deux cousines faisaient peser sur lui ?

La découverte de l'assassin d'Étienne Bérand venait de dissiper victorieusement la dernière.

Le silence incompréhensible de Misticot augmentait encore le désarroi moral de la religieuse et d'Angélique.

Que devenait le petit marchand de médailles ?

Pourquoi n'envoyait-il ni lettre ni télégramme ?...

Rue Fléchier, où sœur Marie se rendit deux fois, on n'avait pas plus de ses nouvelles qu'à Malnoue.

Lui était-il donc arrivé malheur ?

Ceci constituait une énigme insoluble.

Le procureur de la République s'étais mis à la recherche des héritiers d'Étienne Béraud et constatait avec stupeur, à mesure qu'arrivaient les renseignements, que ces héritiers avaient tous cessé de vivre.

Il ne semblait pas d'ailleurs qu'on pût accuser une main criminelle de les avoir supprimés l'un après l'autre.

La Fougère s'était suicidé.

Mme de Nervey était morte de la rupture d'un anévrisme.

La blanchisseuse avait succombé à la piqûre d'une mouche charbonneuse.

La marchande des quatre-saisons avait péri dans un incendie.

L'alcoolisme avait emporté Pierre Béraud.

Eugène Loiseau, Victorine et Paul Béraud avaient été les acteurs et les victimes d'un drame de la jalousie.

Jeanne Dessourdy s'était jetée volontairement dans la Marne, après l'abandon de son amant et la mort de sa petite fille.

Georges de Nervey, Mélanie Gauthier et Frédéric Bertin avaient péri dans la catastrophe de Monte-Carlo.

Si étrange que parût l'ensemble de ces morts, si rapprochées les unes des autres, aucune, prise individuellement, ne faisait naître un soupçon d'assassinat.

Verrière n'avait point encore été appelé au Parquet.

Arnold Desvignes voulut précipiter les choses avant qu'il le fût, et les deux associés fixèrent à un jour très prochain la signature du contrat.

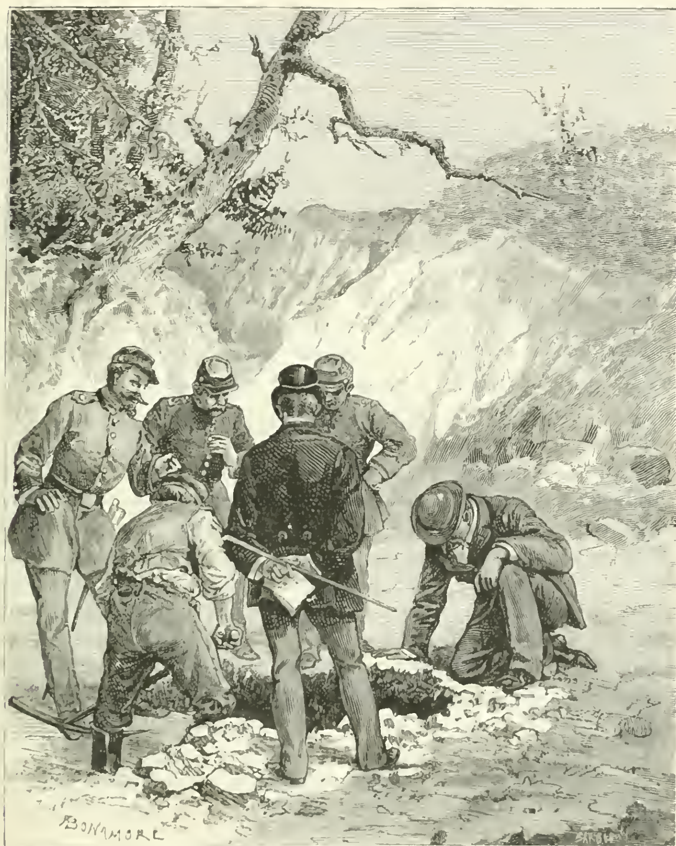
L'avant-veille de ce jour, — pour lequel d'assez nombreuses invitations avaient été faites à l'insu d'Angélique, — les deux notaires chargés de la rédaction des actes furent priés de se rendre à Malnoue le surlendemain.

Mlle Verrière ne pouvait rester jusqu'au dernier moment dans l'ignorance de ce qui se préparait.

En conséquence le banquier, arrivant de Paris pour l'heure du dîner, se rendit dans la chambre où Angélique se trouvait avec sœur Marie, s'abandonnant à la profonde tristesse qui l'écrasait, et ne parvenant pas à retenir ses larmes.

— J'ai à te parler, mon enfant... — lui dit Verrière.

Sœur Marie voulut se retirer.



La corde qui avait servi à commettre le crime était encore autour du cou.

— Restez, je vous en prie... — fit vivement le banquier. — Non seulement votre présence ne me gênera pas, mais encore elle me sera très utile, car vous vous joindrez certainement à moi pour convaincre Angélique que j'agis dans l'intérêt de son avenir.

La jeune fille pâlit.

Elle venait de comprendre quel était le but de la visite de son père.

Sœur Marie, sans répondre, resta debout.

Angélique murmura :

— Vous venez me parler de M. Desvignes, n'est-ce pas, mon père?...

— Oui.

— Ainsi, vous persévérez dans votre projet de mariage?...

— Après-demain nous signerons le contrat...

— Après-demain!... — s'écria Mlle Verrière effarée.

— Parfaitement... — Ce mariage, si avantageux sous tous les rapports, devrait être fait déjà, mais tu étais souffrante, et il a fallu attendre ton rétablissement... — Aujourd'hui te voilà remise, et rien n'entravera plus la réalisation d'un projet qui, j'en ai la certitude, assure ton bonheur...

— Mon bonheur! — répéta Angélique avec amertume.

— Sans doute! — Tu ne peux plus dire aujourd'hui que tu en aimes un autre et que je martyrise ton cœur! — Émile Vandame est mort...

Mademoiselle Verrière cacha son visage dans ses mains.

Le banquier poursuivit :

— Tu m'as jugé cruel parce que je refusais obstinément de céder à un caprice de petite fille, car ta prétendue passion pour Émile Vandame n'était pas autre chose; tu avais tort. — Crois-le bien, je ne suis point un mauvais père; je n'avais alors, je n'ai en vue aujourd'hui que ton intérêt! — Le mariage que tu vas faire est un mariage de convenance... Ce sont presque toujours les meilleurs... — Arnold Desvignes t'aime du plus profond de son cœur, cela est certain, et tu lui rendras un peu plus tard amour pour amour, je n'en doute pas, car il a toutes les délicatesses, il possède toutes les qualités qu'une femme peut et doit rechercher chez son mari... — Crois-le bien, ma chère Angélique, tu me seras profondément reconnaissante de t'avoir imposé ma volonté.

— Vous voulez mon bien, je n'en doute point... — balbutia Angélique. — Mais c'est mon malheur que vous préparez...

— Imagination pure!

— Vandame est mort, mais je ne l'oublierai jamais...

— A ton aise!... — C'est une rivalité peu dangereuse pour ton mari! — N'oublie pas si tu veux, mais songe à obéir.

— Si je vous priais... si je vous suppliais...

Verrière haussa les épaules en répliquant :

— Tu sais bien que cela serait inutile... — N'insiste pas. — Les bans sont publiés... — Après-demain nous signerons le contrat, et dans huit jours tu t'appelleras madame Arnold Desvignes.

— Mais si je refusais, cependant! — s'écria violemment la jeune fille, puisant de la force dans son désespoir.

— Tu n'as à ta disposition qu'un seul moyen de résistance, c'est de répondre : *non* au lieu de : *oui*, devant l'officier de l'état civil... — A cela je ne pourrais rien... mais ce serait pour toi un scandale effroyable... ce serait pour moi la ruine... et peut-être plus que la ruine... — Médite cela, mon enfant, et tu ne résisteras point...

— Mon père, je n'ai plus qu'une prière à vous adresser.

— Laquelle?

— Celle d'engager M. Desvignes à se rendre auprès de moi... je voudrais lui parler...

— J'y vais... — répondit Verrière.

Et il sortit.

— Angélique, chère mignonne, — murmura sœur Marie en pressant les mains de sa cousine et en les serrant dans les siennes, — nous sommes vaincues!... Je croyais pouvoir tout pour toi, et je ne pouvais rien... — Jusqu'à ce jour je te conseillais une lutte, hélas! inutile... Aujourd'hui tu ne dois pas vivre éternellement avec le souvenir d'un mort... je te conseille l'obéissance...

— Mon Dieu!... — fit la jeune fille avec désespoir en se tordant les mains, — je ne m'appartiens donc pas?... je ne peux donc point rester libre de pleurer celui que j'aimais... que j'aime encore... que j'aimerai toujours?... — Je suis donc une chose dont on peut disposer malgré elle et qui ne garde même pas le droit de résistance?

En ce moment on frappa à la porte.

Mlle Verrière tressaillit.

— C'est lui! — dit-elle, — lui que je hais!

— Mignonne, il ne faut haïr personne... et d'ailleurs, qu'a-t-il fait? — Son seul crime est de t'aimer...

— Malgré moi!...

— Est-on le maître d'aimer ou de n'aimer point?... — D'ailleurs, tu l'as fait demander...

— Eh bien! qu'il entre.

La porte s'ouvrit.

Arnold parut et salua la religieuse, puis Angélique.

La jeune fille lui rendit froidement son salut.

— Monsieur votre père vient de me prévenir que vous désiriez me parler, mademoiselle... — commença Desvignes, — me voici à vos ordres...

— Je veux faire auprès de vous, monsieur, une dernière tentative...

— Vous devez vous souvenir, mademoiselle, de l'entretien que nous avons eu au sujet de notre mariage...

— Je m'en souviens...

— Je vous ai dit alors tout ce que je devais vous dire... — Je vous ai

fait l'aveu du profond, de l'immense amour que j'éprouvais pour vous... Cet amour n'a fait que grandir... il remplit mon âme... il est mon unique pensée... Sans lui il n'y aurait plus rien dans ma tête et dans mon cœur, je n'existerais plus... — Ma vie n'a qu'un but, vous posséder, qu'une espérance, vous rendre heureuse!... sans cette espérance et sans ce but, à quoi bon vivre? — Qu'attendez-vous donc, mademoiselle, de l'entretien que vous provoquez? — Je vous aimais trop pour céder quand ma recherche vous causait de cuisantes douleurs, quand vous m'opposiez un rival préféré!... — Malgré mon profond chagrin de vous voir souffrir pour moi, je persévérais! — Comment céderais-je donc aujourd'hui qu'il n'y a plus d'obstacle entre moi et le bonheur, puisque mon rival est mort?

— Émile Vandame est vivant dans mon cœur!

— Croyez-vous donc que je vous blâme de garder le souvenir d'un ami, d'un parent disparu?...

LXI

— Ce n'est pas seulement un souvenir que je lui garde, — s'écria Mlle Verrière, — c'est tout mon amour!...

— A force de tendresse, je vous contraindrai bien à m'aimer! — répliqua Desvignes.

— Ainsi, rien ne pourra vous faire renoncer à moi?...

— Rien!...

— Mais pourquoi cet acharnement à me vouloir pour femme quand vous savez que ni mon cœur, ni mon âme, ne seront jamais à vous?...

— Ils seront à moi plus tard, malgré vous! — ajouta Desvignes. — Je saurai les conquérir!... Je vous aime!...

— Si vous avez votre volonté, j'ai la mienne, inébranlable comme la vôtre!... — dit Angélique en regardant Arnold en face, dans les yeux. — Écoutez-moi bien!... Comprenez-moi bien!... — Si vous me poussez à bout, je trouverai moyen de vous échapper!...

Le jeune homme devint livide.

— Non! non! vous ne ferez pas cela!... — balbutia-t-il en étendant vers Mlle Verrière ses mains suppliantes.

— Ah! vous m'avez comprise!

— Pour éviter d'être ma femme, vous songez à mourir!

— Oui, la mort est un asile sûr... le seul qui me reste contre vous!... — Je m'y réfugierai, et Dieu me pardonnera...

Arnold éperdu se laissa tomber aux pieds d'Angélique.

Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

L'assassin d'Étienne Béraud, l'infâme qui, sans une hésitation, sans un remords, avait combiné tant de crimes, aimait véritablement et il souffrait à son tour.

— Je ne veux pas le croire... — bégaya-t-il d'une voix qu'entrecoupaient les sanglots. — Vous ne ferez pas cela! — Pourquoi seriez-vous implacable? — Qu'ai-je donc fait pour mériter votre haine?... J'aurai pour vous toutes les tendresses, tous les respects... Vous ne serez ma femme que de nom, jusqu'au jour où j'aurai su vous conquérir... Je veux vous tenir non de la volonté paternelle, mais de vous-même... — La seule grâce que j'implore de vous, c'est de me laisser vivre à vos côtés... Serez-vous assez cruelle pour me la refuser?... Me tuerez-vous en vous tuant?

Sœur Marie se sentit prise de pitié pour cet homme, qui ne lui inspirait cependant qu'une répulsion instinctive, et contre lequel si longtemps elle avait lutté.

— Tu n'auras pas plus recours au crime qu'au scandale, pour échapper à la destinée, ma chérie... — dit-elle à Angélique. — La vie est faite de souffrance... il faut savoir souffrir avec force et courage.... Relevez-vous, monsieur Desvignes, — poursuivit-elle en s'adressant au misérable, — ma cousine ne résistera plus aux volontés de son père... Je me porte garante de son obéissance...

Arnold se releva.

— J'espère en vous, ma sœur, — fit-il avec une émotion profonde, — je compte sur votre parole et je me retire.

Il s'inclina devant Angélique, devant la religieuse, et quitta la chambre.

Angélique, tremblant de tout son corps, pleurait à chaudes larmes.

— Ainsi, c'est bien vrai, mignonne, — lui dit sœur Marie en l'entourant de ses bras et en la pressant contre son cœur, — tu songeais à la mort pour éviter ce mariage!...

— Il serait si bon de mourir!...

— Il n'est jamais bon de commettre une action mauvaise, et le suicide en est une! — Reste martyre et ne sois pas coupable! — Ta conscience te soutiendra, et, si lourde que soit la tâche, tu verras que la force ne te manquera point!

— Allons, condamnée, marche au supplice! — murmura Angélique d'une voix sourde. — Tu as raison, cousine, pourquoi songer au suicide?... Je ne comprends même pas comment je vis encore... Tu as raison, Dieu veut que je vive, puisque je ne suis point morte, après tout ce que j'ai souffert depuis trois mois!

Et de nouveau la jeune fille éclata en sanglots.

Le lendemain de cette soirée, Jules Verrière, en arrivant à la maison de

banque de la rue Le Peletier, trouva sur son bureau une lettre du juge chargé de l'instruction de l'affaire de l'Hôtel des Indes, l'invitant à se présenter à son cabinet, au Palais de Justice, le jour même, à deux heures précises.

Quoiqu'il s'attendît à être appelé d'un instant à l'autre au Parquet, le banquier n'en éprouva pas moins une émotion très vive, accompagnée d'un petit frisson d'épouvante.

Il ne s'illusionnait point sur son propre compte.

Quoique n'ayant pas collaboré d'une façon matérielle aux crimes commis, il n'en était pas moins le complice d'Arnold.

En de telles conditions il ne pouvait, d'un cœur léger, comparaître devant la Justice.

— Qu'y a-t-il donc? — demanda Desvignes en voyant le trouble de son associé.

Verrière lui tendit la lettre.

Arnold la prit et la lut.

— Eh bien! c'est la dernière étape, — fit-il ensuite d'un ton dégagé, — vous allez être envoyé en possession de cinquante et un millions, moitié pour vous, moitié pour M[lle] Angélique, avec qui je signe demain mon contrat de mariage sous le régime de la communauté... — Nous touchons au but! — Pourquoi diable semblez-vous inquiet? — Vous saviez bien que vous seriez appelé... — Vous fermez la liste des héritiers...

— J'ai peur...

— De quoi?

— Le sais-je? — C'est irraisonné...

— C'est-à-dire que c'est insensé! — Allez sans crainte, et surtout, là-bas, soyez très calme...

— Je tâcherai...

— Il faut réussir.

A l'heure indiquée Jules Verrière, muni de sa lettre de convocation, se présentait au cabinet du juge d'instruction.

Il fut introduit presque aussitôt, et l'accueil plein d'empressement et de déférence que lui fit le magistrat le rassura bien vite.

Desvignes avait raison, il s'agissait d'une simple formalité.

Le juge d'instruction voulait lui donner lecture du testament d'Étienne Béraud, lui signaler la mort de tous ses cohéritiers, l'engager à faire valoir immédiatement ses droits et ceux de sa fille à l'héritage de cinquante et un millions, et lui remettre le permis d'inhumation du corps d'Étienne Béraud, en ce moment déposé à la Morgue.

Verrière se retira, l'esprit soulagé d'un grand poids, et sans perdre une minute se rendit à la rue Le Peletier où Desvignes l'attendait avec impatience et, quoi qu'il en eût pu dire, avec un peu de vague inquiétude.

Un seul coup d'œil jeté sur la figure de son associé dissipa cette inquiétude.

— Eh bien? — demanda-t-il seulement.

Le banquier lui raconta ce qui s'était passé, termina son récit par cette question :

— Devons-nous parler de tout cela à Angélique?

— Ce soir même, oui.

— C'est entendu. — Nous aurons demain une journée bien remplie. — Le matin les obsèques de mon parent et le soir la signature du contrat! — Assisterez-vous aux obsèques?

— Pourquoi pas? — répondit Arnold avec le plus effrayant cynisme.

Quelques heures plus tard, à Malnoue, Mlle Verrière apprenait de la bouche de son père qu'elle héritait de la moitié d'une immense fortune, et que l'assassin du parent de qui venait cette fortune s'était fait justice de sa propre main, après s'être dénoncé lui-même.

La cérémonie des funérailles eut lieu le lendemain matin de bonne heure. sans le moindre faste, en présence de Verrière et d'Arnold Desvignes, d'Angélique et de sœur Marie, puis on repartit pour Malnoue, où un grand dîner devait précéder la lecture et la signature du contrat.

A neuf heures du soir, le notaire arriva, flanqué de son maître clerc.

On venait de sortir de table et tous les invités se trouvaient réunis au salon.

Angélique était là, pâle comme une morte, silencieuse, indifférente en apparence à ce qui se passait.

Elle avait accepté le sacrifice.

Elle se préparait à marcher à l'autel comme une condamnée marche à la mort.

La lecture fut faite du contrat, fort court et fort simple d'ailleurs.

Il stipulait le régime de la communauté, aussi bien pour les héritages et pour les acquets que pour les apports immédiats, attribuait au dernier vivant la propriété de tous les biens, présents et à venir, et donnait au mari, chef de la communauté, le droit de disposer, sans contrôle, de la fortune entière.

Verrière annonça d'une façon officielle que le mariage aurait lieu, six jours plus tard. à la mairie et à l'église de Malnoue, et les invités, se sentant mal à l'aise dans l'atmosphère de tristesse résultant de l'attitude morne d'Angélique, s'empressèrent de quitter le château.

Mlle Verrière voulant être libre au moins de laisser couler ses larmes, se retira dans son appartement où sœur Marie la suivit.

Chaque matin la jeune religieuse. en sortant de la messe à l'église paroissiale, passait près de la maison du facteur qui, moyennant une

ample gratification, avait consenti — (quoique ce fût absolument irrégulier) — à conserver les lettres qui pourraient arriver pour elle, lettres que le curé de Malnoue, nous le savons, refusait de recevoir.

Ne pouvant deviner la cause du silence de Misticot, elle conservait l'espoir qu'un jour où l'autre le jeune garçon écrirait, et qui sait si sa lettre, arrivant en temps utile, ne modifierait pas d'une façon quelconque la situation ?

Le lendemain de la soirée du contrat, sœur Marie, quittant l'église, se dirigea comme de coutume vers la maison du facteur rural, située tout à l'extrémité du village.

La femme de l'humble employé des postes était debout sur le seuil de son logis.

Du plus loin qu'elle aperçut sœur Marie, elle lui fit signe de hâter le pas.

La religieuse sentit son cœur bondir.

Allait-elle donc recevoir enfin ces nouvelles, si longtemps, si vainement attendues ?

Elle précipita sa marche, autant toutefois que le lui permit la gravité du costume qu'elle portait.

— Entrez... entrez vite, ma sœur... — lui dit la brave femme. — Mon mari a laissé une lettre pour vous...

Et, précédant la religieuse dans l'intérieur, elle ouvrit le tiroir d'un meuble et y prit une lettre qu'elle lui tendit.

Sœur Marie la saisit d'une main tremblante, jeta les yeux sur l'adresse et poussa une faible exclamation.

Elle venait de reconnaître l'écriture de Misticot.

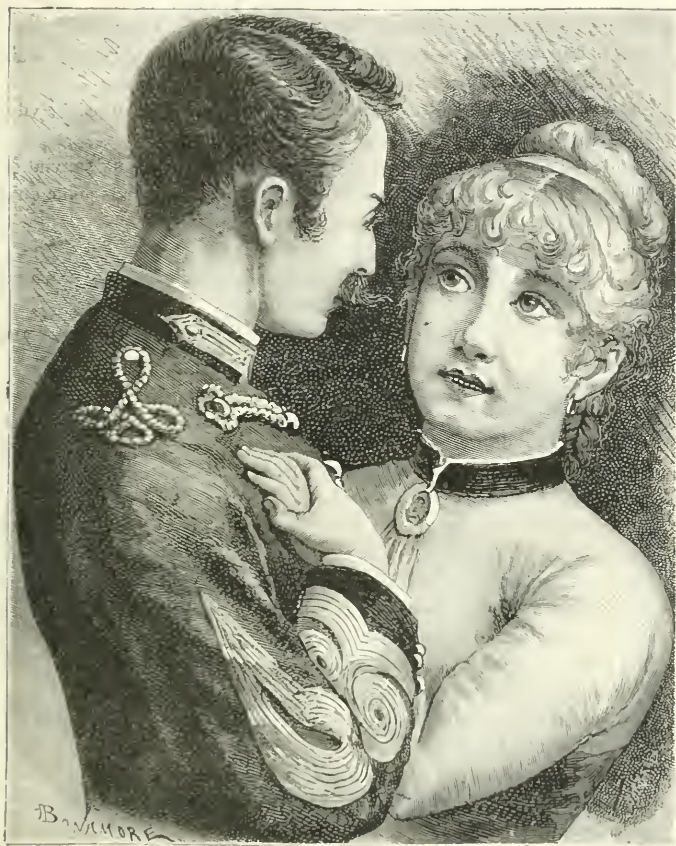
LXII

Nos lecteurs n'ont point oublié, — nous l'espérons du moins, — qu'après avoir été relevé, percé de balles, sous les falaises de Plymouth, le corps inanimé du petit marchand de médailles avait été porté à l'infirmerie de la caserne de la douane par les ordres du chirurgien anglais.

Ce chirurgien était un homme très habile en son métier, et en même temps très bon, très humain.

Il tenait à sauver le blessé pour deux motifs. — D'abord pour accomplir son devoir professionnel et ensuite pour éclaircir un mystère qui l'intriguait singulièrement.

Quel pouvait être en effet ce jeune garçon sans papiers, sans argent, dont l'apparence n'offrait rien de suspect, qui débarquait tout seul au



Angélique et Émile Vandame.

milieu de la nuit, comme un contrebandier, ou qu'on jetait à la côte ainsi qu'un personnage gênant dont on veut se défaire?

Le chirurgien, que la difficulté de sa tâche surexcitait au lieu de le décourager, fit des prodiges, se multiplia, passa des nuits auprès de son blessé.

Bref, au bout de huit jours, il commençait à croire de façon très sérieuse au succès de son œuvre.

La fièvre ardente, accompagnée de délire, qui pendant une semaine pouvait à chaque instant emporter le malade, cédait peu à peu.

Huit jours encore se passèrent et le danger disparut entièrement, mais défense était faite à Misticot de prononcer encore un seul mot.

En conséquence, ni le chirurgien, ni les représentants de l'autorité civile, ne pouvaient le questionner.

Stanislas Dumay, en reprenant possession de lui-même, se souvint de tout ce qui s'était passé, réfléchit, calcula, et se convainquit sans peine qu'il avait donné tête baisssée dans un piège.

Il demanda par signes la valise qui devait contenir son argent.

On lui présenta celle trouvée sur la plage auprès de lui, et qu'il reconnut aussitôt pour avoir appartenu à son compagnon.

Selon toute apparence, l'échange n'était point du tout le résultat d'une erreur.

Misticot voulut questionner.

On lui imposa silence.

Il indiqua qu'il désirait écrire.

La consigne donnée ne le permettait pas.

Autour de lui on ne parlait qu'anglais.

Le chirurgien seul comprenait bien le français et s'exprimait en cette langue de façon suffisante.

Nous croyons superflu d'affirmer que, condamné au mutisme le plus absolu, le petit marchand de médailles se tourmentait effroyablement et se posait une foule de questions insolubles.

Que s'était-il passé au château de Malnoue pendant sa maladie?

Qu'avaient fait Arnold Desvignes, William Scoot et Trilby?

Que devenaient sœur Marie et Mlle Verrière, si cruellement menacée?

Que pensaient-elles de lui?

Ne regardaient-elles pas son silence comme une trahison?

Comment sortirait-il lui-même de la position où il se trouvait?...

Enfin le chirurgien jugea que le malade, ou plutôt le convalescent, pouvait être interrogé sans péril.

En conséquence il fit prévenir le magistrat chargé de faire une enquête, et il offrit de servir d'interprète, ce qui fut accepté avec empressement.

L'interrogatoire eut lieu cinq jours environ avant la signature du contrat de mariage d'Arnold Desvignes et d'Angélique.

A la première question qui lui fut adressée, Misticot répondit qu'ayant besoin de venir à Plymouth, il avait profité de l'occasion à lui offerte par un compagnon de voyage dont il avait fait connaissance en chemin de fer.

— Quel était votre but en venant à Plymouth? — demanda le magistrat.

— Rendre visite à MM. Anderson.

— Vous les connaissez donc?

— Non, mais j'ai besoin de les connaître.

— Que leur voulez-vous?... — Il faut vous expliquer clairement.

Misticot n'avait rien à cacher. — Il raconta d'une façon claire et précise le but de son voyage et la nature du renseignement qu'il désirait obtenir de MM. Anderson. — Il s'agissait de démasquer un homme, intrigant sans le moindre doute. peut-être criminel, qui s'était emparé d'un nom qu'à coup sûr il n'avait pas le droit de porter, le nom d'Arnold Desvignes.

La netteté des réponses du jeune garçon ne pouvait laisser aucun doute sur sa franchise dans l'esprit du magistrat qui l'interrogeait.

Évidemment, on n'avait affaire en lui ni à un contrebandier, ni à un personnage suspect à un titre quelconque.

Il n'existait donc aucun motif pour entraver sa pleine liberté d'action et le magistrat le déclara en se retirant, ce qui remplit de joie Misticot.

— M'est-il permis maintenant d'écrire en France? — demanda-t-il au chirurgien.

— Sans doute.

— Je le ferai donc dès que j'aurai vu MM. Anderson... — Puis-je les voir aujourd'hui?

— Aujourd'hui, non... — la journée est trop avancée et vous avez besoin de repos, mais je vous promets d'aller demain matin chez MM. Anderson, que je connais, et de les amener près de vous, car je ne vous autorise point encore à quitter votre lit et à sortir.

Tranquillisé par cette promesse, Misticot passa une nuit calme.

Le lendemain, à onze heures, le chirurgien entra dans la chambre de Stanislas Dumay, accompagné d'un gentleman déjà d'un certain âge, de bonne mine et de physionomie bienveillante.

— Monsieur Georges Anderson... — dit-il, — l'aîné des deux frères et le seul en ce moment à Plymouth... — Il a bien voulu m'accompagner.

Georges Anderson parlait français.

— Que désirez-vous savoir, mon enfant, au sujet d'Arnold Desvignes, qui a été ingénieur dans notre maison? — demanda-t-il.

— Si cet Arnold Desvignes était bien originaire de Bléré? — répondit Misticot.

— Parfaitement.

— Il a été soldat?

— Il a fait son volontariat d'un an.

— J'aurais voulu, monsieur, — reprit le jeune garçon, — pouvoir mettre sous vos yeux la photographie du personnage dont nous nous occupons,

mais par malheur cette photographie, qui portait une dédicace sur l'envers de la feuille, m'a été volée avec ma valise.

Georges Anderson prit son agenda, l'ouvrit, en tira un portrait-carte qu'il présenta à Misticot et dit :

— Ne serait-ce pas un portrait semblable à celui-ci ?

— Le même, monsieur, le même! — s'écria le petit marchand de médailles.

— Cette épreuve m'a été offerte par mon employé, — reprit l'Anglais, — voilà sa dédicace... — Celui qui s'est emparé de son nom et ne ressemble point à ce portrait n'est qu'un imposteur, soyez-en sûr... et j'en ai, d'ailleurs, d'autres preuves...

— D'autres preuves? — répéta Misticot.

— Oui. — Où se trouve en ce moment l'homme qui se fait appeler Arnold Desvignes?

— A Paris.

— A Paris?

— Il est banquier... riche et associé de M. Jules Verrière dont il veut épouser la fille...

— Si cet intrigant est riche én effet, c'est qu'il a volé une fortune comme il avait volé un nom... — Arnold Desvignes, le vrai, est en ce moment à Toulon, convalescent depuis un mois, ayant eu une attaque de choléra au moment de partir pour Calcutta où l'appelait une affaire importante. — Cette affaire étant manquée, il m'écrivait il y a dix ou douze jours pour me demander si je voulais le reprendre dans ma maison.

— Vous avez cette lettre, monsieur?

— La voici... seulement elle est écrite en anglais.

— Et Arnold Desvignes est toujours à Toulon?

— Oui... à l'*Hôtel du Vieux-Port*... — Je lui ai répondu par dépêche qu'il pourrait revenir aussitôt rétabli et qu'il retrouverait sa place libre.

— Monsieur le docteur, — s'écria Misticot, — il faut que je parte à l'instant même pour Paris.

— Quant à cela, mon enfant, c'est impossible! — fit le chirurgien en souriant, — vous ne pourriez supporter le voyage!... La mer et le chemin de fer détruiraient en quelques heures ce que j'ai eu tant de peine à obtenir!...

— Mais pendant que je resterai ici, qui sait si ce misérable, ce faux Desvignes, n'atteindra pas son but!

— Écrivez immédiatement aux intéressés pour les prévenir... Une lettre arrivera aussi vite que vous arriveriez vous-même... — dit Anderson, — quant à moi, si vous voulez, je vais écrire à Arnold Desvignes, à Toulon, et l'avertir de ce qui se passe.

— C'était lui que je voulais aller trouver, monsieur... Mais quelqu'un ira à ma place. — Qu'on me donne du papier... une plume... de l'encre... Je vais écrire sans perdre une minute.

On apporta ce que désirait le jeune garçon, et il s'empressa de tracer ces lignes :

« Chère sœur Marie,

« Que devez-vous penser de mon silence?

« Il était bien involontaire...

« J'ai été victime d'un guet-apens préparé, je n'en puis douter, par les ordres d'Arnold Desvignes!

« Depuis près d'un mois je suis à l'hôpital de la douane, à Plymouth, dépouillé par ceux qui voulaient ma mort... — Si je vis encore, c'est par miracle, mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit... — Je vous écris pour conjurer, s'il en est temps encore, l'effroyable péril qui menace Mlle Angélique.

« Nous ne nous étions pas trompés... — Arnold Desvignes est un faussaire, un assassin, — au moins d'intention, — enfin le dernier des misérables! — Ce nom de Desvignes, il l'a volé dans un but mystérieux, à un homme qui existe encore et qu'il croyait mort, sans doute.

« Il faut vous hâter, chère sœur Marie, d'aller trouver cet homme, puisqu'il m'est impossible de le faire moi-même, et de le mettre en présence du faux Arnold Desvignes. — Lui seul peut sauver Mlle Angélique en démasquant l'infâme!

« Vous le trouverez à Toulon, en convalescence, à l'*Hôtel du Vieux-Port*.

« Hâtez-vous!... hâtez-vous!... les minutes en ce moment valent des heures.

« Aussitôt que je pourrai partir, j'irai vous rejoindre à Paris. — Je suis ici sans un sou, vivant de la charité de l'hôpital.

« Dieu veuille, chère sœur Marie, que j'aie pu vous être bon à quelque chose!

« Je suis, comme toujours, votre petit serviteur bien respectueux et très dévoué.

« STANISLAS DUMAY. »

LXIII

Telle était la lettre qui venait d'être remise à sœur Marie par la femme du facteur de Malnoue.

En la lisant, la jeune religieuse sentait la joie envahir son cœur et rayonner sur son visage.

Elle reprit le chemin du château, se rendit, sans perdre un instant, à l'appartement d'Angélique à qui elle dit, d'une voix tremblante d'émotion :

— J'ai des nouvelles...

— De bonnes nouvelles? — demanda la jeune fille en tressaillant.

— Les meilleures que nous puissions espérer... il ne faut pas qu'on puisse nous surprendre, ferme la porte au verrou et lis...

En même temps elle tendait à sa cousine la lettre de Misticot, en répétant :

— Lis... Lis, bien vite!...

Angélique commença sa lecture.

A mesure qu'elle avançait dans cette lecture, sa figure exprimait une terreur grandissante.

— Un faussaire!... Un assassin!... Ah! le misérable! — balbutia-t-elle quand elle eut achevé. — Et c'est à un tel homme que mon père voulait me donner!... C'est horrible!...

— C'est horrible, oui, mais c'est ton salut.

— Que vas-tu faire?

— Ne l'as-tu pas déjà deviné?... — Nous étions vaincues! que faut-il pour changer notre défaite en victoire?... — Démasquer le faux Arnold Desvignes, et pour cela mettre en face de lui l'homme dont il a volé le nom dans un but ténébreux! — C'est cela que je veux faire, et mon oncle — à moins qu'il ne soit complice — (ce que je refuse encore de croire) — sera bien forcé de perdre ses illusions... — Dans quelques heures je serai en route pour Toulon!... — Ah! chère mignonne, je te sauverai, je le jure!...

Et Angélique serra sa cousine sur son cœur.

— Que Dieu t'entende! — murmura la jeune fille. — Je pourrai du moins pleurer un mort sans qu'un vivant ait le droit de me reprocher mes larmes!... Ainsi, tu vas partir? — ajouta-t-elle.

— Par le premier express...

— Ton départ sera commenté.

— Qu'importe? — Ne suis-je pas libre? — D'ailleurs il est facile de dire que je m'éloigne pour obéir aux ordres de la communauté. — Dieu me pardonnera cet innocent mensonge...

— Ah! chère cousine. que tu es bonne!

— Voyons, soyons calmes toutes deux!... Mon oncle est-il parti pour Paris?

— Oui, avec l'homme qui se fait appeler Arnold Desvignes.

— Tant mieux... Cela me permettra d'éviter toute explication... — Le temps de déjeuner, de préparer ma valise, et je pars...

— Déjà...?

— Sans doute... — Il faut que je m'arrête à Paris pour envoyer de l'argent, par mandat télégraphique, à notre pauvre ami Stanislas Dumay.

— Que répondrai-je quand mon père me questionnera au sujet de ton abscence?...

— Tu répondras que la supérieure de ma communauté m'a rappelée brusquement... — Sois impénétrable... Ne laisse rien entrevoir de tes espérances qui vont, à bref délai, se changer en certitudes. — Prépare-toi, comme si ce mariage annoncé devait avoir lieu. et qu'il te suffise de savoir que désormais tu n'as rien à craindre.

— Songe que ce mariage maudit devait être célébré dans six jours.

— Eh bien! en admettant tous les retards possibles, dans cinq jours je serai revenue! dans cinq jours je dévoilerai, preuves en main, le passé de ce misérable à qui la justice aura un terrible compte à demander!...

Les deux cousines déjeunèrent rapidement, puis, après une dernière étreinte, se séparèrent.

Sœur Marie prit le chemin de la gare de Villiers-sur-Marne.

A midi elle était à Paris.

La première chose qu'elle fit fut de se rendre à un bureau de poste et d'adresser à Stanislas Dumay, à l'hôpital de la Douane, à Plymouth, un mandat télégraphique de mille francs, accompagné d'une dépêche ainsi conçue :

« Mariage doit avoir lieu dans cinq jours. — Revenez vite. — Je pars pour Toulon.

« Sœur Marie. »

Ces expéditions faites, la jeune religieuse se fit conduire au chemin de fer de Lyon, espérant qu'un express partait dans l'après midi, mais son espoir fut déçu.

Il n'y en avait pas avant sept heures quinze minutes du soir. — Donc il fallait attendre, et elle attendit, mais en trouvant les minutes longues comme des journées!

Vers sept heures, Jules Verrière et Arnold Desvignes arrivèrent à Malnoue pour le dîner.

Angélique avait passé dans son appartement toute l'après-midi, demandant à Dieu de protéger l'entreprise de sa cousine.

Elle s'arma de courage et descendit pour retrouver les deux hommes au salon.

Son père vint à elle et l'embrassa.

Sous ce baiser elle se sentit frissonner.

Arnold s'inclina devant elle et prit sa main qu'il serra sans qu'elle osât la retirer, obéissant ainsi aux recommandations de la religieuse et maîtrisant de son mieux l'horreur et le dégoût qu'elle éprouvait.

— Encore cinq jours d'attente! — murmura-t-il à son oreille d'une voix basse et ardente, — le sixième amènera pour moi le suprême bonheur!...

— Êtes-vous souffrante, mademoiselle? — ajouta Desvignes, — votre main est glacée...

— Souffrante, non, du tout! — répondit la jeune fille, — je suis seulement fort contrariée...

— Pouurquoi donc? — demanda Verrière.

— Ma cousine m'a quittée ce matin.

En écoutant ces mots si simples, Arnold ressentit dans l'entendement ce coup de cloche dont parle Balzac et qui toujours annonce une catastrophe. — Un pressentiment noir s'empara de lui.

— Sœur Marie t'a quittée!... — s'écria le banquier.

— Oui.

— Pourquoi?

— Rappelée par sa communauté, elle a dû partir...

— A l'instant même? sans une heure de répit? — dit Arnold en étudiant la physionomie d'Angélique. — Voilà qui est au moins bizarre!...

— En effet, — appuya Verrière. — Où va-t-elle?

— La lettre était brève et l'appelait à la maison-mère sans aucun détail.

— Doit-elle bientôt te donner de ses nouvelles?

— Sans doute.

L'annonce que le dîner était servi rompit l'entretien, et à la salle à manger il ne fut plus question de la religieuse.

Desvignes, devenu très soucieux, mangeait à peine et ne parlait pas.

Il se demandait, non sans épouvante, ce que cachait ce départ si brusque qui ressemblait à une fuite, et dans ce moment il regrettait presque la mort de Scoot et celle de Trilby.

Les deux complices, lancés sur les traces de sœur Marie, auraient pu sans doute conjurer le péril que son instinct lui faisait pressentir.

Tout à coup une idée traversa son cerveau en ébullition et parut lui apporter un calme immédiat, car sa physionnomie se rasséréna.



M. Anderson était dans son cabinet, s'occupant de sa correspondance.

Le dîner s'acheva silencieusement.

Angélique remonta chez elle.

Les deux associés allumèrent des cigares, sortirent du château et s'enfoncèrent dans une des allées du parc.

— Mon cher ami, — dit Arnold à Verrière quand ils furent à une

certaine distance de la maison, — il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

— Allez-vous donc vous mettre martel en tête et m'effrayer? — répliqua le banquier. — Que se passe-t-il?

— Le départ subit de sœur Marie m'inquiète...

— Pourquoi? — Ne m'avez-vous pas dit que la route était libre et qu'entre le but et nous il n'existait plus d'obstacles?...

— Je vous l'ai dit, mais j'ai peur de m'être trompé... — Je crois à l'heure qu'il est qu'un danger nous menace... un danger que je n'avais pas prévu, dont j'ignore la nature, mais qui est réel... Mes pressentiments me l'affirment et ils ne m'ont jamais abusé... Or, vous le savez bien, nous sommes solidaires... pour moi l'échafaud, pour vous le bagne.

Verrière tremblait de tout son corps.

— Mais ce danger, on peut le conjurer, s'il existe... — bégaya-t-il d'une voix étranglée...

— Peut-être.

— Comment?

— C'est de sœur Marie, d'elle seule, que vient le péril...

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. — Votre nièce m'a toujours détesté cordialement et n'a laissé passer aucune occasion de me le démontrer jusqu'à l'évidence. — Elle serait heureuse de me perdre si je n'étais que le fiancé de sa cousine, qu'elle adore. — Il n'en serait pas de même si, au lieu d'être le fiancé, j'étais le mari. — Dans ce cas, elle hésiterait... elle reculerait...

— Vous serez le mari d'Angélique dans six jours...

— Six jours, c'est trop long. — Avant le sixième jour la foudre peut gronder et nous écraser.

— Que faire?

— Avancer le mariage.

— Est-ce possible?

— Possible et facile. — Vos lettres d'invitation sont prêtes à partir... Changez-en la date et fixez le jour à samedi au lieu de lundi... — Ni le maire ni le curé de Malnoue ne feront une objection...

— Mais Angélique?

— Elle obéira samedi comme elle aurait obéi lundi... — Un voyage que vous êtes obligé de faire à l'improviste servira pour elle d'explication très plausible à ce changement de date...

— Eh bien! ce sera fait... — je vais dès ce soir avertir ma fille.

— Gardez-vous-en bien!

— Mais elle a besoin de savoir à quoi s'en tenir pour ses préparatifs...

— Nullement. — Il vous suffira de passer vous-même chez sa couturière et chez ses autres fournisseurs. — Soyez généreux et vous serez servi à souhait... — La veille seulement nous préviendrons ma fiancée... — C'est compris. n'est-ce pas?

— C'est compris.

LXIV

Sœur Marie descendit du chemin de fer à Marseille à onze heures quarante et une minutes du matin, et prit aussitôt le train qui la mit à Toulon à deux heures et demie.

Elle était brisée de fatigue, mais peu lui importait... L'espoir de démasquer un misérable et de sauver Angélique centuplait son énergie naturelle et lui donnait des forces factices.

Sans prendre une minute de repos elle se fit indiquer l'*Hôtel du Vieux-Port* et se mit en marche dans sa direction.

Alors seulement, pour la première fois depuis son départ de Malnoue, elle se sentit prise d'inquiétudes qui ressemblaient à des angoisses.

Si Misticot avait été mal renseigné?

Si l'Arnold Desvignes dont parlait la lettre ne se trouvait point à l'hôtel du Vieux-Port, ou s'il n'était pas l'homme ayant le droit de dire à l'associé de Jules Verrière : — *Vous m'avez volé mon nom! Vous êtes un faussaire!...*

Elle arriva, très agitée, en face de la maison, but de sa course.

C'était une hôtellerie, — comme on disait jadis, — fort bien tenue, mais d'aspect modeste.

La religieuse entra, — non sans un fort battement de cœur, — dans un bureau ou parloir situé au rez-de-chaussée, où une dame âgée déjà l'acueillit par cette question :

— Que désirez-vous, ma sœur?

Ce à quoi sœur Marie répondit :

— Vous devez avoir dans cet hôtel, madame, une personne du nom d'Arnold Desvignes...

— Je l'avais...

La religieuse tremblait.

— N'est-il donc plus ici? — s'écria-t-elle, péniblement affectée.

— Non, ma sœur... M. Desvignes, complètement remis après avoir été très malade, est parti depuis cinq jours...

— Parti!... il est parti!... — pour où?

— Pour l'Angleterre.

— Quel contretemps, ou plutôt quel malheur ! — murmura sœur Marie désolée, — il semble que Dieu nous abandonne !

— Vous souhaitiez beaucoup trouver ici M. Desvignes. ma sœur?

— Plus que vous ne pouvez le croire, madame ! — Il me suffirait de le voir, de m'entendre avec lui, pour conjurer le péril effroyable qui menace une personne bien chère! — Je venais de Paris pour cela, pleine d'espérance, et maintenant me voilà désarmée, impuissante! — Savez-vous au moins, madame, pour quelle ville d'Angleterre est parti M. Desvignes?

— Je l'ignore, ma sœur.

— Ainsi, pas même la resssource de lui envoyer une dépêche!... Rien à tenter!... Rien à espérer!... — Oh! mon Dieu, comme vous frappez cruellement la pauvre Angélique!...

Et, malgré sa force d'âme habituelle et son empire sur elle-même, la religieuse ne put retenir ses sanglots.

— Du courage, ma sœur ! — lui dit la maîtresse de l'hôtel avec une compassion sincère.

— Il m'en faudrait beaucoup, madame... et malheureusement je n'en ai plus...

Sœur Marie sortit du parloir.

Elle sentait sa tête à la fois vide et douloureuse, et maintenant la fatigue, qu'elle n'avait plus l'énergie de combattre, l'écrasait, l'anéantissait.

— Que faire? que faire? — se répétait-elle machinalemet, tout en se dirigeant d'un pas rapide et pour ainsi dire automatique vers la gare.

Mais elle avait beau chercher une ancre de salut, elle n'en trouvait point.

Aller en Angleterre?

A quoi bon, puisqu'elle ne savait pas si Arnold Desvignes était à Londres ou dans toute autre ville?

Et son découragement grandissait.

Elle reprit le train pour Marseille.

Ne pouvant sauver Angélique comme elle l'avait fermement cru, elle voulait au moins se retrouver près d'elle le plus tôt possible et la protéger par sa présence, protection, hélas! bien faible, bien insuffisante !...

En arrivant à Marseille, décidée à prendre l'express du soir, qui la mettrait à Paris le lendemain matin, elle entra dans une église et se mit à prier avec ferveur.

Un peu ranimée par la prière, elle prit le chemin de la gare, mais soudain, à moitié route, elle s'arrêta, tremblant de tout son corps, en proie à la plus violente émotion qu'elle eût ressentie jamais.

Elle venait d'apercevoir à quelques pas, venant de son côté, un jeune

officier portant l'uniforme de lieutenant d'artillerie, pâle, amaigri, s'appuyant sur une canne.

L'officier, marchant avec peine, se rapprochait d'elle lentement.

Soudain la religieuse fit deux pas en avant et s'écria, en levant les mains vers le ciel :

— Émile Vandame!...

Le lieutenant releva la tête et tourna ses yeux étonnés vers la personne qui venait de prononcer ce nom.

Tout à coup son visage s'illumina, ses prunelles étincelèrent, et il balbutia, avec une indicible expression de joie :

— Sœur Marie!... sœur Marie!!...

— Je vous vois... je vous entends, et je me demande si je rêve!... — reprit la religieuse en saisissant les mains de Vandame — Vous! — Vivant!...

La figure de l'officier, un instant éclairée par la joie, redevint mélancolique.

— Oui, vivant... — fit-il d'un ton triste. — Dieu n'a pas voulu me prendre...

— Qu'il soit béni de vous avoir conservé!... Angélique a besoin de vous!...

— Angélique... — répéta Vandame d'une voix sombre, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

— Oui... comme moi... comme tous... elle vous croyait mort...

— En effet, on l'a cru... on a même rédigé mon acte mortuaire... Il y a tout au plus huit jours qu'on s'est aperçu de l'erreur... très naturelle, du reste... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit... Parlez-moi d'Angélique...

— Figurez-vous que je désespérais... je me disais : *Dieu nous abandonne!...* C'était, dans tous les cas, une pensée coupable, puisque je vous retrouve et qu'Angélique sera sauvée!...

— Sauvée!...

— Oui, grâce à vous! — Elle vous devra son salut, sa vie, son bonheur! — Comment en douterais-je puisque vous voilà vivant?... puisque Dieu vous a mis sur mon chemin! — Sa main n'est-elle pas là, visible?

— Angélique m'aime toujours?

— Si elle vous aime! Pouvez-vous en douter? Croyez-vous donc qu'elle ait un de ces cœurs qui, quand ils se sont donnés, se reprennent? Jugez de ce qu'elle doit souffrir : Dans quatre jours elle épouse Arnold Desvignes!

— Vous prétendez qu'elle m'aime et elle épouse cet homme! — s'écria l'officier avec un geste de colère.

— Pouvait-elle résister, puisqu'elle vous croyait mort? — Moi-même je l'ai poussée à obéir à son père... — Mais aujourd'hui, quoi qu'il arrive, elle ne peut être, elle ne sera pas la femme de ce misérable que nous démasquerons!... Écoutez ce qui se passe...

Sœur Marie raconta brièvement, mais sans rien omettre, ce que nos lecteurs savent déjà, c'est-à-dire les incidents survenus à Malnoue, et le but de son voyage à Marseille et à Toulon.

— Ah! vous avez raison! — dit Vandame frémissant de colère quand elle eut achevé, — il ne faut pas qu'elle devienne la femme d'un faussaire, qui a dû commettre des infamies sans nombre!... Il faut retrouver le véritable Arnold Desvignes et démasquer le voleur de nom!

— Votre présence à Paris est indispensable comme héritier d'Étienne Béraud, comme protecteur d'Angélique qui vous aime!... — Vous croyant mort, elle obéissait... Vous voyant vivant, elle résistera... — Pouvez-vous partir?...

— Oui... j'ai obtenu ce matin un congé de convalescence de six mois... Je vais faire viser ma permission pour Paris... — Sera-ce assez tôt de partir demain?

— Oui... — Nous arriverons grandement à temps... — Maintenant, expliquez-moi comment, au Ministère de la Guerre, vous avez été porté comme mort?

— Une méprise que vous allez comprendre en est cause... — En arrivant ici pour m'embarquer, je tombai en pleine épidémie cholérique... — Je tuais le temps en me promenant par la ville en attendant l'ordre de départ... — Une attaque foudroyante de choléra me renversa sur un trottoir... — On me ramassa sans connaissance et on me porta dans une des ambulances provisoires que la municipalité avait fait établir... — Le lit voisin du mien était occupé par un officier d'artillerie de mon âge et de mon grade, amené dans les mêmes conditions une heure auparavant, c'est-à-dire étranger à la garnison de la ville, par conséquent inconnu, et incapable de parler... — En un moment de désordre les infirmiers établirent une confusion entre ses vêtements et les miens: — l'uniforme qui m'appartenait fut accroché à la tête de son lit. — Il mourut... on fouilla la tunique qu'on croyait la sienne, on y trouva mes papiers en règle, et mon nom fut inscrit sur l'acte de décès... — Naturellement je ne pouvais réclamer contre une erreur que j'ignorais, et que d'ailleurs ma tête affaiblie n'aurait même pas comprise... — Sauvé du choléra, je fus atteint de la fièvre typhoïde, et je passai quinze jours entre la vie et la mort...

« Au bout d'un mois, j'entrai en convalescence, — il y a de cela dix à douze jours, — et c'est alors que, m'entendant donner un nom auquel je n'avais aucun droit, puisqu'il appartenait au lieutenant défunt, je fus ins-

truit de la méprise, je formulai des réclamations et je rentrai dans ma personnalité.

— Si la Providence ne m'avait conduite à Marseille, — s'écria sœur Marie, — on aurait continué à vous croire mort à Malnonc, où vous allez rentrer en maître !...

— Et régler un compte avec l'associé de mon oncle !

— Mais, — dit tout à coup la religieuse en frissonnant, — je me souviens... Cet homme n'a-t-il pas sur vous droit de vie et de mort?...

— A un honnête homme je pourrais reconnaître ce droit, — non à lui !! — il est hors la loi!... il n'existe pas! — Ah! si vous saviez quel nom se cache sous celui d'Arnold Desvignes qu'il a volé...

— Nous le saurons.

— Ne pourriez-vous télégraphier à Stanislas Dumay de se rendre immédiatement à Paris où il arriverait en même temps que nous?

— J'y vais, — où demeurez-vous?...

— Là, — répondit Émile Vandame en désignant un hôtel devant lequel on venait d'arriver, — et je rentre... — ajouta-t-il. — C'était aujourd'hui ma première sortie... je suis brisé, je ne me soutiens plus.

Sœur Marie se rendit au télégraphe et envoya à Stanislas Dumay, à Plymouth, la dépêche suivante :

« Arnold Desvignes parti de Toulon pour l'Angleterre, destination inconnue. — Lieutenant Vandame qu'on croyait mort trouvé vivant à Marseille. — Revient avec moi à Paris demain. — Soyez rue Fléchier après-demain et attendez-nous.

« Sœur Marie. »

LXV

Retournons à Plymouth et précédons-y de quelques heures la dépêche envoyée par la religieuse à Misticot.

M. Anderson était dans son cabinet, s'occupant de sa correspondance, quand on frappa légèrement à sa porte.

— Entrez! — cria-t-il en anglais.

La porte s'ouvrit et un homme de vingt-huit à trente ans, pâle comme s'il relevait de maladie, franchit le seuil.

— Desvignes ! — s'écria l'industriel en se levant et en tendant la main au nouveau venu avec une sympathie manifeste. — Je suis heureux de vous voir !...

— Et moi bien reconnaissant de vos bontés pour moi ! — répliqua l'ar-

rivant. — Après avoir reçu votre lettre, je ne tenais plus en place, et je me suis décidé à partir quoique un peu faible encore.

— Je vous répète ce que je vous écrivais, mon cher enfant; votre place est libre et vous attend... — Mais êtes-vous assez fort pour reprendre en ce moment vos travaux?...

— Je vous demanderai de vouloir bien m'accorder encore huit jours de convalescence pour me remettre tout à fait.

— C'est accordé... — Maintenant, causons un peu... — Je suis d'autant plus satisfait de vous voir qu'il y a ici, à Plymouth, en ce moment, quelqu'un à qui je porte un vif intérêt et que votre arrivée va rendre très heureux...

— Quelqu'un? — ajouta le jeune homme très surpris.

— Oui. — Depuis combien de temps étiez-vous à Toulon?

— Depuis près de trois mois.

— Vous n'avez, je suppose, donné à personne l'autorisation de prendre votre nom? — Je vois à votre air que ma question vous étonne... — Vous allez me comprendre.

Et M. Anderson raconta à son auditeur stupéfait ce que Misticot lui avait raconté à lui-même à propos du faux Arnold Desvignes.

— Ah! — s'écria le jeune homme, après avoir écouté avec autant d'agitation que de colère, — un seul misérable était de taille à faire pareille chose, à s'emparer de mon nom, comme après m'avoir volé il a cru m'avoir tué! Ce serait Charles Gérard, le secrétaire particulier de John Mortimer, le grand banquier de Londres et de Calcutta... Mais il est mort.

— Qu'en savez-vous?

— J'a lu dans les journaux qu'en revenant des Indes il avait péri dans une tempête au golfe d'Aden, où le vaisseau qui le portait s'est perdu corps et biens.

— Soyez sûr que la nouvelle donnée par les journaux était mensongère...

— Ah! si cela était, quelle belle vengeance! — dit le véritable Arnold Desvignes d'une voix sourde.

— Donnez-moi quelques détails sur ce Charles Gérard dont je n'avais jamais entendu parler... Un Français, je pense?

— Oui... — Je l'avais connu en France et retrouvé à Londres chef de la correspondance à la maison de banque John Mortimer and C°.

« Je me liai avec lui.

« En dehors de ses heures de travail, il menait l'existence d'un homme de plaisir.

« Garçon d'esprit et bon compagnon, il me plaisait beaucoup. — J'étais de tous ses soupers. — Je l'accompagnais dans les maisons où l'on joue, dans les *Enfers* de Londres...



Verrière prit la main de sa fille et, traversant les groupes des invités, suivi de son futur gendre...

« Cela dura quelques mois.

« Un soir, ou plutôt une nuit, deux jours avant mon départ pour les Indes où j'avais trouvé un emploi d'ingénieur en chef attaché à l'exploitation des mines de diamants, nous étions ensemble dans un de ces *Enfers*.

« Je ne suis point joueur, mais ayant reçu la veille une somme assez forte à valoir sur mes frais de voyage, je voulus tenter la fortune. — Elle

me fut favorable. — A trois heures du matin, j'avais devant moi dix mille francs. — Je les mis dans ma poche, et je quittai la place avec Charles Gérard.

« Nous devions, pour rentrer chez moi, longer les bords de la Tamise. — Tout à coup, comme nous nous trouvions dans un endroit absolument désert, Gérard se rua sur moi, et, avant d'avoir eu le temps de me mettre en défense ou même de pousser un cri, je sentis la lame d'un couteau trouer ma poitrine, et je tombai sans connaissance.

« Quand je rentrai en possession de moi-même, après trois semaines de fièvre effroyable et de délire, j'étais couché sur un lit d'hôpital.

« Alors les souvenirs me revinrent.

« Que devais-je faire? — Me venger... — Mais comment?

« Faire arrêter mon assassin? — Non. — Cette vengeance me semblait insuffisante. — Je voulais mieux. — Je voulais que Gérard me crût mort, — et comment aurait-il pu ne point le croire, puis qu'après m'avoir frappé il m'avait jeté dans la Tamise d'où j'étais retiré quelques minutes plus tard par l'équipage d'une barque de la marine marchande?

« Interrogé, je répondis que je ne connaissais pas mon agresseur et l'enquête commencée n'eut aucune suite.

« Au bout de deux mois employés à nourrir mes projets de vengeance, je sortis de l'hôpital et je courus au logement de Charles Gérard.

« Là j'appris que John Mortimer l'avait fait venir à Calcutta pour l'attacher à sa personne en qualité de secrétaire particulier.

« C'est à Calcutta qu'il fallait aller pour me venger, mais tout me manquait. — La place promise d'ingénieur était occupée par un autre; il ne me restait rien des avances faites en vue de mon voyage, il me fallait rembourser ces avances sous peine de passer pour un malhonnête homme et je ne possédais plus un sou...

Arnold Desvignes continua :

— Je m'armai de patience et de courage. — Je trouvai des travaux, je payai ma dette et j'économisai une somme de douze cents francs. — Je pouvais partir.

« Je gagnai la France alors et je me rendis à Toulon afin de prendre passage sur un paquebot en partance pour les Indes.

« C'est en arrivant à Toulon que je lus dans les journaux la nouvelle de la mort de Charles Gérard, secrétaire du banquier de Calcutta.

« La vengeance m'échappait et mon voyage devenait inutile. — J'allais revenir en Angleterre quand le choléra qui sévissait à Toulon m'atteignit. Vous savez le reste...

« Voilà, mon cher monsieur Anderson, ce qu'était Charles Gérard.

— Un scélérat! un infâme! — s'écria l'industriel anglais — ce qui,

ne l'empêche pas d'être aujourd'hui, sous votre nom, l'associé d'un grand banquier de Paris, car c'est lui, j'en jurerais!

— Je le saurai, et Dieu veuille que vous ne vous trompiez pas, car alors je tiendrais ma vengeance! une vengeance si belle que j'aurais à peine osé la rêver!

— Je suis dans le vrai, soyez-en sûr! — Maintenant, allons trouver le jeune garçon qui sera si surpris et si heureux de vous voir.

— Allons...

Misticot avait reçu en même temps le mandat télégraphique et la dépêche de sœur Marie.

— Vous le voyez, monsieur, — dit-il au docteur, — ma présence à Paris est indispensable... il faut me laisser partir...

— Partir ne suffit pas, le nécessaire est d'arriver valide... — répliqua le chirurgien. — A quoi seriez-vous bon, s'il vous fallait vous mettre au lit en descendant de wagon? — Je vais vous administrer ce soir et demain des doses d'une potion fortifiante qui vous remettra sur pied, et j'espère que vous pourrez partir après-demain... — Mais, plus tôt, n'y comptez pas!

Il fallait se résigner.

Misticot le fit; — il prit les doses de potion et sentit en effet un peu de vigueur lui revenir.

La journée suivante s'écoula.

Le surlendemain le docteur déclara qu'il allait donner son *exeat*, et il se trouvait auprès du convalescent quand Georges Anderson et le véritable Arnold Desvignes entrèrent dans la chambre.

Misticot était debout.

En entendant la porte s'ouvrir, il se tourna vers les arrivants et poussa une exclamation de surprise et de joie en voyant le compagnon d'Anderson.

— Monsieur Arnold Desvignes!... — fit-il ensuite en marchant à la rencontre de l'ingénieur.

— Vous me connaissez, monsieur? — demanda celui-ci stupéfait.

— C'est-à-dire que je vous reconnais...

— M'aviez-vous déjà vu?

— Vous, jamais!... mais votre photographie trouvée à Bléré, et qui vous ressemble encore trait pour trait, quoique vous soyez moins jeune. — Dieu soit béni qui vous envoie à moi! — Vous arrivez de Toulon?

— Oui.

— Vous avez vu sœur Marie?

— Je n'ai vu personne... — Je suis parti depuis cinq jours, et dès mon arrivée à Plymouth M. Anderson m'a raconté ce qu'il tenait de vous! — Vous connaissez de vue ce misérable qui se fait passer pour moi?

— Certes.

— Pouvez-vous me donner son signalement exact?...

— Rien de plus facile...

Et Misticot dépeignit minutieusement l'associé de Jules Verrière.

En l'écoutant, l'ingénieur frissonnait tout à la fois de colère et de joie.

— C'est lui, — s'écria-t-il quand Misticot eut achevé son portrait. — C'est bien lui!... C'est Charles Gérard! — Je le tiens donc enfin!

— Vous le connaissez? — demanda Misticot.

Le vrai Desvignes refit succinctement le récit qu'il avait déjà fait à M. Anderson.

— Mais, — dit ce dernier, — où ce misérable a-t-il pris la fortune qui lui a permis de s'allier à M. Verrière?...

— C'est une canaillerie, pour sûr, qui la lui a donnée! — répliqua le gamin de Montmartre. — A Paris nous aurons le mot du rébus... il faudra bien qu'on découvre le fond du pot-aux-roses. — Vous êtes disposé à tout faire, monsieur Desvignes?

— Ah! je le crois bien!... — Me venger et empêcher ce mariage qui serait la honte et le malheur d'une jeune fille!... — Comment hésiterais-je?... — Quand partirons-nous?...

— Aujourd'hui même.

— Je mets ma bourse à votre disposition, mon cher Desvignes... — fit Georges Anderson.

— Inutile, monsieur, — interrompit Misticot, — j'ai plus d'argent qu'il n'en faut pour M. Desvignes et pour moi... — C'est dans trois jours que doit avoir lieu le mariage de Mlle Angélique et du faussaire!... Nous arriverons à temps pour mettre le feu aux poudres, et tout sautera!...

Une heure après, Stanislas Dumay et le véritable Arnold Desvignes s'embarquaient pour la France, mais avant de partir le gamin avait adressé une dépêche au Procureur de la République.

Ils devaient arriver à Paris la nuit suivante.

A peine venaient-ils de s'éloigner qu'on apportait à l'hôpital de la Douane le télégramme expédié de Marseille par sœur Marie; le destinataire ne pouvait donc en prendre connaissance et se rendre rue Fléchier en descendant de wagon.

Angélique Verrière, ignorant que la date de son mariage avait été avancée de deux jours, vivait dans l'espérance de voir arriver sa cousine, qui lui avait demandé quatre jours, cinq au plus, pour revenir avec de bonnes nouvelles.

La pauvre enfant comptait sans la perspicacité diabolique de Charles Gérard, le faux Desvignes, qui comprenait bien que le départ brusque de sœur Marie cachait un péril pour lui.

— Nous avertirons votre fille la veille du mariage, — avait dit au banquier l'assassin d'Étienne Béraud.

Cette veille était arrivée.

On était au vendredi matin.

Contre leur habitude, aucun des deux associés n'était parti pour Paris.

A dix heures du matin, la femme de chambre d'Angélique vint la prévenir que M. Verrière désirait lui parler.

— Faites entrer mon père... — répondit-elle.

Le banquier entra en affectant un air dégagé sous lequel on aurait pu deviner un embarras très grand.

— Ma chère enfant, — dit-il après avoir embrassé sa fille, — je viens t'annoncer une petite modification survenue dans nos projets... C'est relatif à l'époque de ton mariage...

Mlle Verrière fut prise d'un serrement de cœur.

Le banquier continua :

— J'ai reçu ce matin une dépêche imprévue. — Je suis obligé de me trouver au Havre après-demain pour la liquidation d'une affaire importante, et mon absence durera tout au moins sept ou huit jours.

Angélique, dont la terreur instinctive se changeait en joie, s'écria :

— Alors, le mariage est retardé?...

— C'est tout le contraire, mon enfant.

La jeune fille pâlit.

— Le contraire... — répéta-t-elle d'une voix tremblante.

— Oui. — Ce matin, aussitôt après avoir reçu la malencontreuse dépêche dont je viens de te parler, je suis allé à la mairie de Malnoue, puis chez le curé... — Tout est convenu... — Ton mariage, qui ne devait avoir lieu que dans trois jours, sera célébré demain matin...

Pour ne pas tomber Angélique dut s'appuyer au dossier d'un meuble, car ses jambes ployaient sous elle.

— Demain à la mairie à dix heures et demie, — poursuivit Verrière, — à onze heures à l'église, et à midi et demi nous nous mettrons à table avec nos invités, que j'ai fait prévenir...

— Demain! — pensait Angélique devenue livide, — il est impossible que ma cousine soit revenue demain!... Rien ne s'opposera donc au mariage... Je suis perdue...

Cependant, faisant un suprême appel à son énergie défaillante, elle balbutia :

— C'est impossible, mon père...

— Impossible! Et pourquoi donc? — demanda Verrière d'un ton sec et presque menaçant. — Quelle étrange lubie te traverse l'esprit? — Ce

mariage est convenu... arrêté... Qu'importe qu'il soit avancé de quarante-huit heures?... — C'est un détail absolument sans importance... — Il faut que tu sois mariée demain, tu m'entends! Il le faut! Je le veux, et rien ne saurait prévaloir contre ma volonté! — Soumets-toi donc en bonne fille... C'est le mieux, crois-moi!... — La résistance ne servirait à rien... — Je la briserais!

Et Verrière sortit, laissant Angélique anéantie.

— Épouser cet homme que je sais un misérable, jamais! — se dit-elle quand elle eut repris la faculté de penser. — Je serais aussi infâme que lui en consentant à porter le nom qu'il a volé... qu'il a ramassé dans le sang peut-être !... Et si la force me manque pour résister en face à mon père, au moment où tout m'abandonnera, elle ne me manquera pas pour mourir! — Demain je serai morte!

Le lendemain de ce jour, à six heures du matin, le train express de Marseille arrivait en gare de Paris, et d'un compartiment de première classe descendaient sœur Marie et le lieutenant Émile Vandame.

Tous deux montaient en voiture, et la religieuse donnait au cocher l'ordre de les conduire rue Fléchier.

— Monsieur Stanislas Dumay... — demanda la religieuse à la concierge qui se trouvait sur le seuil de sa porte et répliqua :

— Monsieur Dumay, ma sœur... — Vous me feriez vraiment plaisir en m'apprenant ce qu'il est devenu, le pauvre garçon... voilà plus d'un mois que nous ne l'avons vu, et mon mari et moi nous sommes inquiets, parole!... Car il est gentil tout plein, ce petit.

— N'ayez plus d'inquiétude... — dit la religieuse. — M. Dumay est en voyage et j'ai reçu de ses nouvelles il y a quelques jours... Je le croyais revenu à Paris...

— Il ne l'est pas encore, ma sœur...

— D'un moment à l'autre il arrivera... — Je reviendrai dans la journée...

— S'il arrive, je lui dirai de vous attendre, ma sœur.

Sœur Marie rejoignit Vandame et lui fit part de sa déconvenue, en ajoutant :

— Laissons s'écouler quelques heures... — Stanislas Dumay ne peut tarder beaucoup... — Dans tous les cas, nous partirons pour Maluone quand mon oncle et ce misérable faussaire seront à la maison de banque, à Paris, et nous nous concerterons avec Angélique.

— Guidez-moi, ma sœur... — dit Vandame. — Je n'ai d'autre volonté que la vôtre...

— Eh bien! restez là, dans la voiture, tandis que j'irai jusqu'à l'hôtel

du boulevard Haussmann demander au concierge des nouvelles de Malnoue. — répondit sœur Marie.

Et la religieuse se dirigea d'un pas rapide vers l'hôtel de son oncle.

A son coup de sonnette, le concierge vint ouvrir la porte de la cour et manifesta la plus grande surprise à la vue de la personne qui venait de sonner.

— Vous, ma sœur, à Paris! — s'écria-t-il, — et de si grand matin! — Je vous croyais en voyage...

— J'en arrive...

— Et vous n'êtes pas à Malnoue?

— J'ai pressé mon retour afin de pouvoir m'y trouver avant le mariage de ma cousine...

— Avant le mariage, ma sœur!... — Mais vous n'arriverez pas même pour l'heure de la cérémonie!... — Ce que je dis paraît vous étonner beaucoup... — C'est qu'alors vous ne savez rien de ce qui se passe...

— Je sais que le mariage doit avoir lieu après-demain.

— Justement, vous ne savez rien, ma sœur! — Il a été avancé...

— Avancé! — répéta la religieuse en pâlissant.

— C'est ce matin même que mademoiselle Angélique épouse l'associé de M. Verrière

La religieuse chancela.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... — bégaya-t-elle, suffoquée par l'émotion, et elle s'élança dehors, laissant le concierge stupéfait de l'impression qu'il venait de produire.

Quelques minutes plus tard elle rejoignit Vandame et lui jeta ces mots:

— Partons!... Partons vite!...

— Où allons-nous?... — demanda le lieutenant.

— A Malnoue... — Angélique épouse ce matin le misérable que nous venons démasquer!... — Arriverons-nous à temps?...

Vandame poussa un cri de désespoir et de colère.

— Au chemin de fer de l'Est... — dit la religieuse au cocher. — Vingt francs pour vous si vous brûlez le pavé!...

La voiture roula.

LXVI

A Malnoue, dès le matin, régnait une animation joyeuse.

Des voitures de maître se succédaient à partir de neuf heures, dans la cour du château, amenant des invités que Verrière et son futur gendre recevaient sur la plus haute marche du perron et conduisaient au salon.

Angélique, silencieuse et sombre, le front coupé par un grand pli, s'abandonnait passivement aux femmes de chambre qui la revêtaient de la toilette de mariée.

Son visage semblait de marbre.

De minute en minute, ses yeux mornes interrogeaient le cadran de la pendule et ses lèvres murmuraient, mais trop bas pour qu'on pût distinguer un mot :

— Sœur Marie n'arrive pas !...

La demie après neuf heures sonna.

Verrière vint prier sa fille de descendre au salon.

— Je vous suis, mon père... — répondit-elle d'une voix sourde.

Et elle le suivit en effet, après avoir retiré d'un meuble et glissé dans la poche de sa robe de faille blanche, couverte de dentelles et de fleurs d'oranger, un mignon revolver à crosse d'ivoire, presque un joujou, sur lequel elle comptait pour se délivrer de la vie quand son dernier espoir serait anéanti.

Au salon commença pour elle un nouveau et intolérable supplice.

Il lui fallait sourire à des gens que dans le trouble de son esprit elle ne reconnaissait point; répondre à des paroles qu'elle n'entendait pas...

Elle se trouvait en plein cauchemar.

A dix heures précises, le valet de chambre vint annoncer que les voitures attendaient pour se rendre à la mairie et à l'église.

Verrière prit la main de sa fille et, traversant les groupes des invités, se dirigea, suivi de son futur gendre qui donnait le bras à la femme d'un grand banquier de Paris, vers une des portes de sortie.

Cette porte s'ouvrit brusquement.

Sœur Marie et Émile Vandame se trouvaient sur le seuil.

Trois cris retentirent à la fois — un cri de joie poussé par Angélique, deux cris de terreur s'échappant des lèvres de Verrière et de son associé, que terrifiait cette apparition inattendue.

— Émile ! — balbutia Angélique. — Vivant!

Et elle se laissa tomber dans les bras que sa cousine lui tendait.

— Vous ne m'attendiez pas, mon oncle, — dit l'officier d'artillerie en s'avançant vers le banquier, — et c'est tout naturel puisque vous me croyiez mort, mais je ne le suis point, grâce au Ciel, et je crois que j'arrive à temps!

— A temps ! — répéta Jules Verrière en faisant un violent effort pour reprendre un peu d'assurance. — A temps ! Pourquoi donc?

— Rassurez-vous, mon oncle, ce n'est pas pour vous réclamer ma part de l'héritage d'Étienne Béraud, mais pour empêcher le mariage de ma cousine avec cet homme!

Et sa main étendue désignait l'ex-secrétaire du banquier de Calcutta.



Avant de s'éloigner entre deux agents, il leur lança un regard chargé de haine.

Le faux Arnold Desvignes avait reconquis tout son calme.

— Je me demande ce que cela signifie, monsieur... — s'écria-t-il en faisant un pas vers Émile Vandame. — Vous le prenez, ce me semble, d'un peu haut! — Oubliez-vous que j'ai sur vous droit de vie et de mort, et que ce droit vous me l'avez donné vous-même!

— Je l'ai donné à l'adversaire que je prenais pour un galant homme! — Vous voyez bien que ce n'était point à vous! — répondit le lieutenant. —

Je l'ai donné à Arnold Desvignes et non pas au faussaire cachant son vrai nom sous un nom volé! — Ah! vous invoquez vos droits! Je les nie!... Qui êtes-vous?...

— Tout votre sang ne suffira point pour laver cette insulte!... — dit d'une voix sifflante l'assassin d'Étienne Béraud.

— Une insulte, à vous!... un duel avec vous! Allons donc! — répliqua Vandame en haussant les épaules. — Comment vous appelez-vous?

— Vous le savez bien!... je m'appelle Arnold Desvignes!...

Un nouveau peronnage, Misticot, venait de franchir le seuil du salon.

Derrière lui se trouvaient trois hommes, inconnus de tout le monde.

— Arnold Desvignes!... — s'écria le gamin de Montmartre. — Ça n'est pas vrai!... — Arnold Desvignes a été lardé de coups de couteau par vous à Londres, et par vous jeté dans la Tamise!...

— Mensonge!... calomnie!... ou plutôt folie! — voulut répliquer le misérable, mais mais il se trouva en face du véritable Arnold Desvignes, qui lui dit froidement :

— Nierez-vous devant moi, Charles Gérard?... — Je crois que ce sera difficile!...

Atterré, perdant la tête, le meurtrier du marchand de diamants essaya de se jeter en arrière, mais il se heurta contre les trois inconnus dont nous avons signalé l'arrivée en même temps que celle de Misticot, et qui venaient d'opérer un mouvement tournant.

C'étaient le procureur de la République, le chef de la Sûreté et un commissaire de police.

Sur le perron des agents entouraient Agostini, sérieusement ligotté.

— Cet homme se nomme, en effet, Charles Gérard, — dit le procureur de la République. — Il a tenté de tuer Arnold Desvignes, après l'avoir volé... — Il est l'assassin d'Étienne Béraud!...

Le magistrat fit un signe au commissaire de police qui, posant la main sur l'épaule du faux Desvignes, dit :

— Charles Gérard, au nom de la loi, je vous arrête!...

En même temps deux agents de la Sûreté lui mirent des menottes aux poignets, sans qu'il tentât de leur opposer une résistance qu'il sentait inutile.

— Monsieur, — reprit le procureur de la République en s'adressant à Verrière, — vous aviez été dupe d'un misérable! — Remerciez ce jeune garçon — (et il désignait Misticot) — C'est à lui que vous devrez de n'avoir pas pour gendre un voleur, un faussaire, un assassin!...

Le banquier, tremblant de tout son corps et incapable de prononcer un seul mot, se laissa tomber sur un siège, de l'air d'un homme qui vient d'être foudroyé par une attaque d'apoplexie.

— Suivez-nous ! — ordonna le chef de la Sûreté en s'adressant à Charles Gérard.

Celui-ci obéit, mais, avant de s'éloigner entre deux agents, il lança sur Vandame, sur Angélique, sur la religieuse, sur Misticot, un regard chargé de haine, en murmurant :

— Avec moi, rien n'est jamais tout à fait perdu !... J'aurai peut-être ma revanche !

Les invités, en grande hâte, quittaient le château.

— Ma sœur, — fit Misticot en montrant à la religieuse Angélique, les mains dans les mains de Vandame, — vous souvenez-vous, là-haut, sur les buttes, le premier jour ?... Vous m'avez permis d'offrir à mam'zelle Verrière une petite médaille bénite... Ce jour-là j'ai promis que cette médaille lui porterait bonheur... — Je ne me trompais pas.

Sœur Marie allait répondre.

Elle en fut empêchée par un bruit étrange, un sinistre éclat de rire de Verrière. — Le banquier venait de se dresser et balbutiait d'une voix changée des paroles incohérentes.

Il était fou.

Le lendemain, sa folie devint furieuse.

Deux jours plus tard il mourait dans la maison de santé du doteur Blanche où il avait fallu l'interner.

. . . .

. . . .

Trois mois après les événements que nous venons de raconter à nos lecteurs, Émile Vandame, plus épris que jamais, épousait Angélique, et tous deux, seuls héritiers désormais d'Étienne Béraud, entraient en possession de la colossale fortune qui leur permet de faire immensément de bien. — Arnold Desvignes — le vrai — a bien voulu, sur leur demande, devenir l'administrateur de cette fortune.

Le rêve de Misticot est réalisé. — Propriétaire, grâce à Angélique et à sœur Marie, d'un joli magasin de librairie sur les grands boulevards, il compte bien, un peu plus tard, devenir éditeur.

Agostini, peu désireux d'aller *à la Nouvelle*, s'est étranglé dans sa prison.

En instruisant le procès de Charles Gérard, des découvertes complètement inattendues ont été faites.

On a fouillé le logement du boulevard Beaumarchais ; on a trouvé dans l'hôtel de la rue de Tivoli le secrétaire enlevé du logement de Flogny, rue François-Miron ; on a eu la preuve que Charles Gérard avait assassiné non seulement Étienne Béraud, mais l'inspecteur de la Sûreté, le commis-voyageur Delvigne, et de plus William Scoot et Trilby, ses complices.

L'affaire allait venir devant le jury de la Seine.

Une condamnation à mort n'était pas douteuse.

Malheureusement le prodigieux scélérat, le digne émule du *Vautrin* de Balzac, amené au Palais une dernière fois, à *l'instruction,* trouva moyen de s'échapper et de disparaître.

Grand émoi au Parquet et à la Préfecture! — Le ban et l'arrière-ban de la police furent mis en mouvement, mais la police, à notre époque, a peu l'habitude de mettre la main au collet des malfaiteurs.

Nous le retrouverons dans un autre récit.

FIN

Sceaux. — Imp. Charaire et fils.

